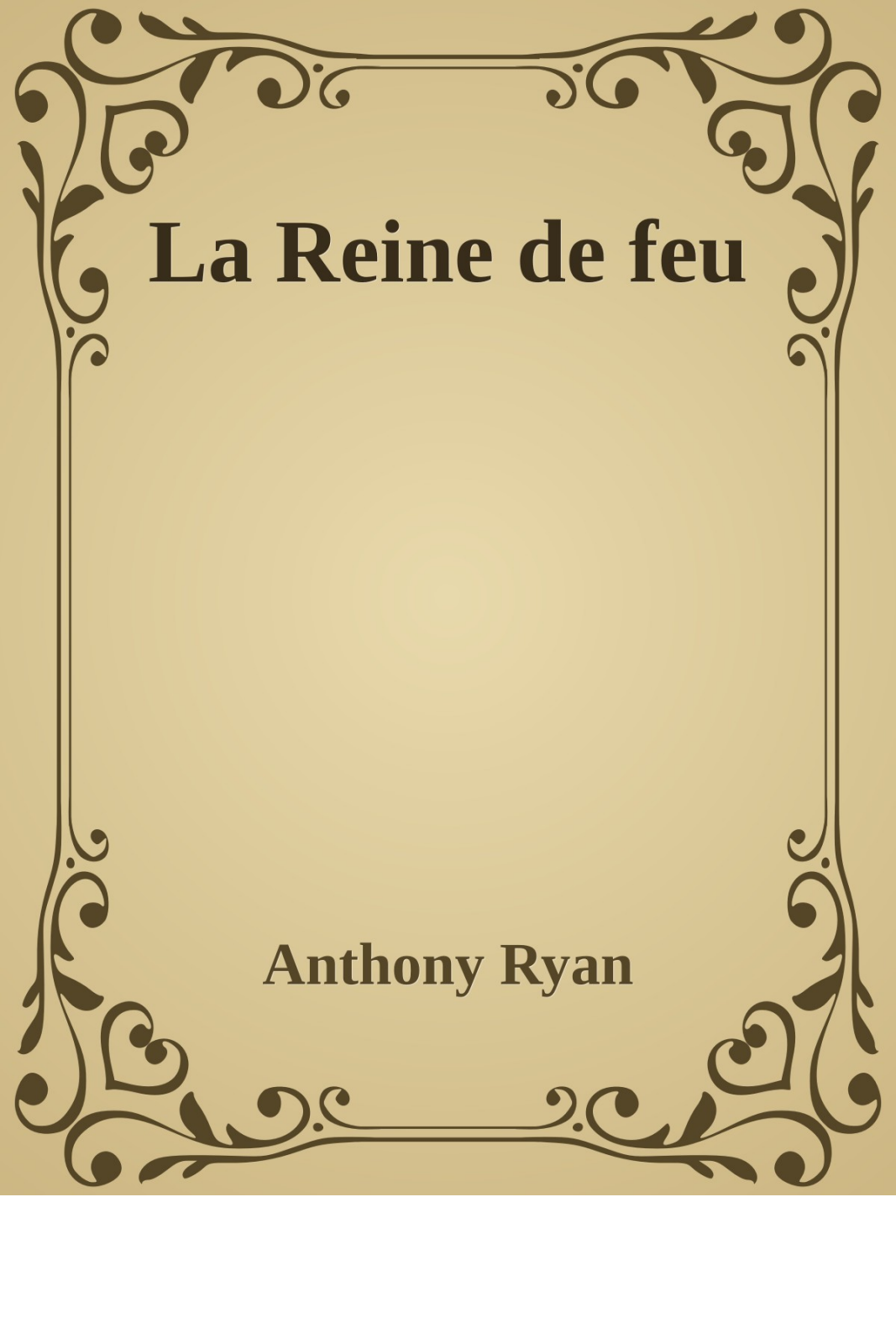


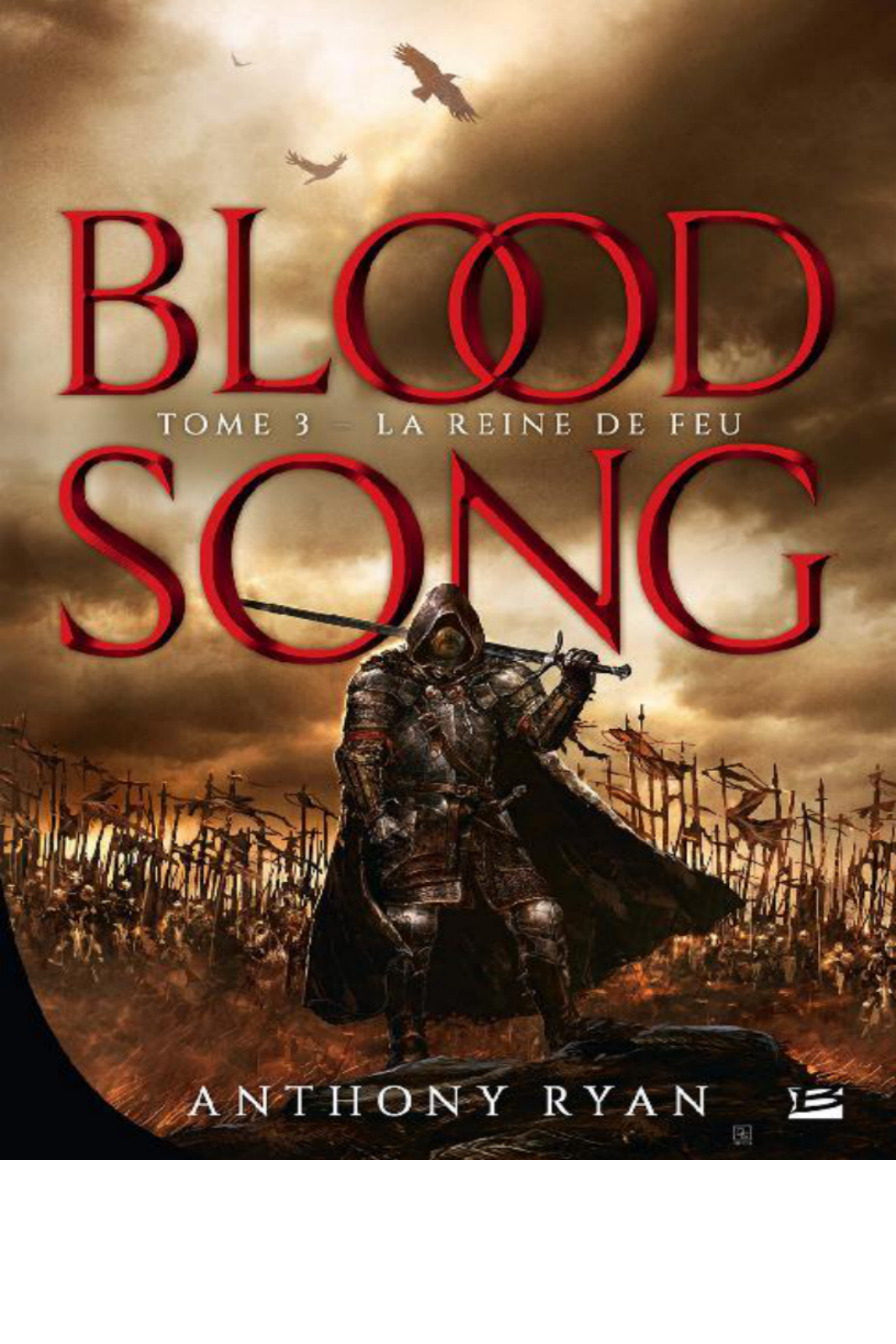
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

La Reine de feu

Anthony Ryan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BLOOD TOME 3 – LA REINE DE FEU SONG

ANTHONY RYAN



Anthony Ryan

La Reine de feu

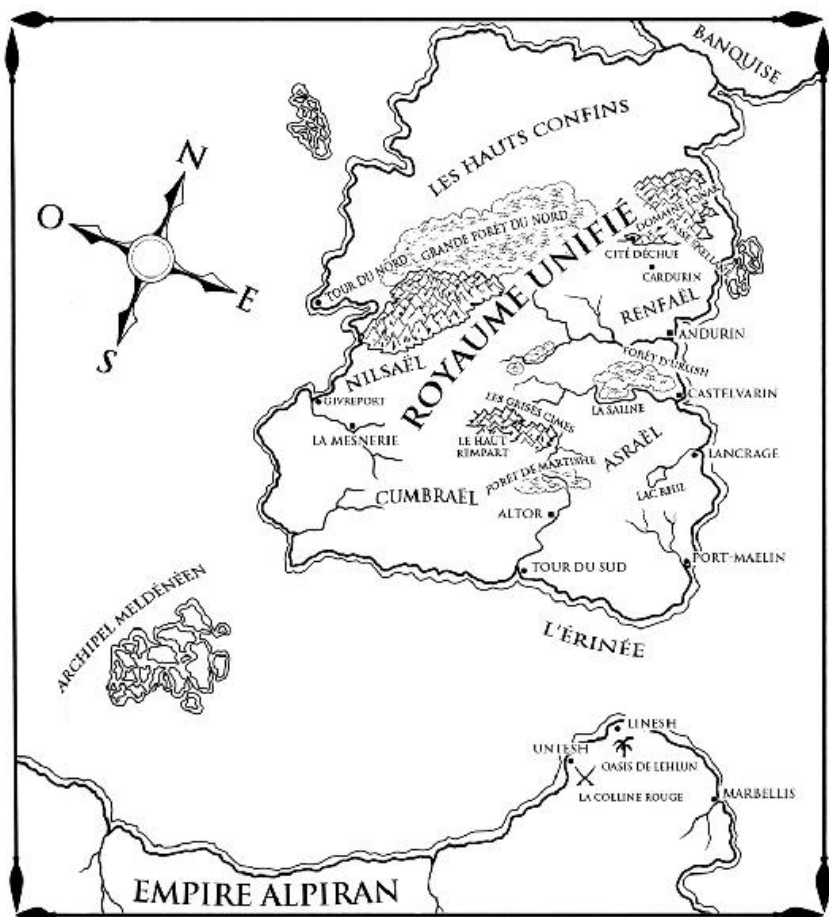
Blood Song – tome 3

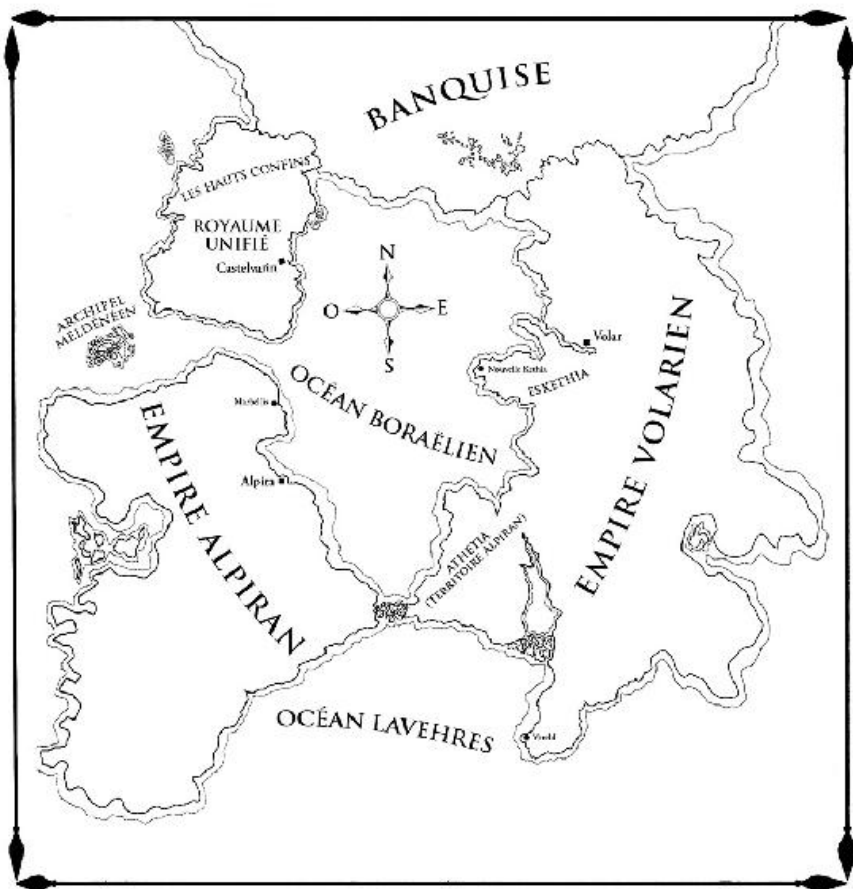
Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Maxime Le Dain

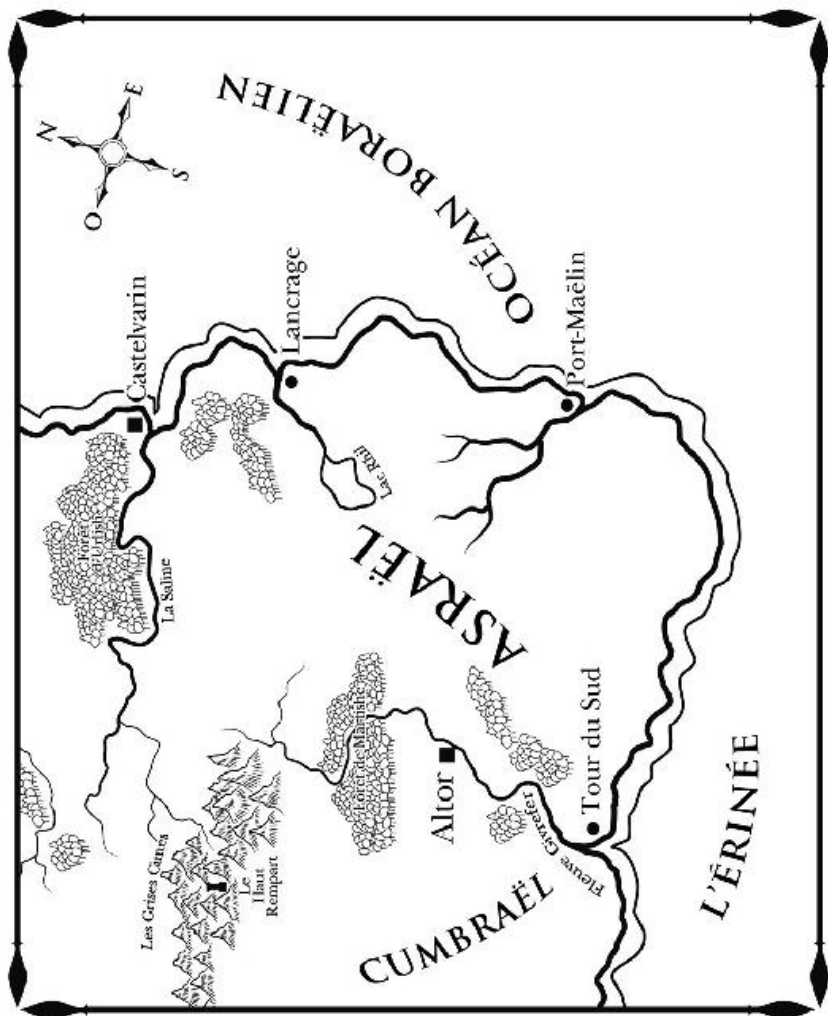
Bragelonne

Dédicace

Pour Rod, Helen, Amber et Kyle.







PREMIÈRE PARTIE

*Le corbeau ne connaît nul repos,
Son ombre, sans relâche,
Sillonne la terre.*

Poème seordah, auteur anonyme

Le Témoignage de Verniers

Il attendait sur le quai lorsque je me présentai enfin, ma prisonnière dans mon sillage. Il déployait fièrement son imposante stature, comme à son habitude, et tournait ses traits anguleux vers l'horizon, blotti dans sa cape pour se protéger du vent du large. Ma surprise initiale en le découvrant ici se dissipa à la vue du navire qui quittait le port, un vaisseau meldénéen à coque étroite en partance pour les Hauts Confins, avec à son bord un passager important – un passager dont, je le savais, il tolérerait bien mal l'absence.

À mon approche, il me gratifia d'un sourire mince et circonspect, et je compris soudain la raison de sa présence : il venait me faire ses adieux. Nos échanges depuis la libération d'Altor s'étaient révélés fort brefs, presque laconiques en vérité, tant il se montrait accaparé par le tumulte incessant de la guerre. Sans oublier ce mal étrange qui s'était emparé de lui après sa charge d'ores et déjà légendaire contre les troupes volariennes, cette profonde lassitude qui avait recouvert son visage naguère puissant d'un masque de léthargie, qui avait terni son regard perçant et altéré sa voix forte en un grincement monocorde. Il avait repris des forces, cependant. Les récentes batailles semblaient l'avoir ragaillardir, un constat qui m'amenait à me demander s'il ne puisait pas sa nouvelle énergie dans le sang et l'horreur des combats.

— Monseigneur, m'accueillit-il en esquisant une révérence, avant de hocher la tête en direction de ma prisonnière. Ma dame.

Fornella lui rendit son salut, mais s'abstint de répondre, préférant l'observer d'un air inexpressif tandis que les embruns salés secouaient la masse auburn de ses cheveux, striée d'une unique mèche grise.

— J'ai déjà reçu toutes les consignes relatives à l'accomplissement de..., commençai-je, mais Al Sorna me réduisit au silence d'un geste.

— Je ne viens pas vous dispenser la moindre consigne, monseigneur, dit-il, mais vous souhaiter bon voyage et bonne chance dans votre mission.

Je le jaugeai du regard pendant qu'il attendait ma réponse. Son sourire prudent avait presque disparu et ses yeux noirs se voilaient d'inquiétude. Est-ce possible ? songeai-je alors. Se peut-il qu'il vienne quémander mon pardon ?

— Je vous remercie, monseigneur, répondis-je en passant le lourd sac de toile à mon épaule. Mais je crains que nous devions embarquer avant la première marée.

— Bien entendu. Je vous accompagnerai.

— Nous n'avons pas besoin de garde-chiourme, lâcha Fornella d'une

voix sèche. J'ai donné ma parole, sous la supervision de votre oracle.

Elle disait vrai. Nous marchions seuls, ce matin-là, sans escorte ni décorum. Faute de temps et d'inclination, la cour renaissante du Royaume Unifié ne s'embarrassait guère de cérémonial.

— En effet, distinguée citoyenne, lui rétorqua Al Sorna dans un volarien empesé et lourdement accentué. Mais j'ai des... paroles à échanger avec cette robe grise.

— Citoyen Libre, le corrigeai-je avant de m'adresser à lui en langue du Royaume. Le terme « robe grise » sert à définir un statut économique, pas une condition sociale.

— Ah ! mes excuses, monseigneur.

Il fit un pas de côté et me fit signe de remonter le quai jusqu'à l'embarcadère le long duquel mouillaient les bateaux, une longue enfilade de galères et de navires marchands meldénéens. Comme de juste, notre embarcation nous attendait tout au bout du ponton.

— Un présent du frère Harlick ? s'enquit-il en désignant ma besace du menton.

— Oui, répondis-je. Quinze ouvrages comptant parmi les plus anciens de la Grande Bibliothèque, sur lesquels j'ai pu arrêter mon choix lors de ma courte visite des archives. Leur étude devrait m'être profitable.

En réalité, moi qui m'attendais à devoir braver l'ire du frère bibliothécaire, j'en avais été pour mon compte. L'homme s'était simplement fendu d'un hochement de tête affable, après quoi il avait aboyé un ordre impérieux à l'un de ses assistants qui avait prestement rassemblé les parchemins demandés sur le chariot qui lui tenait lieu de rayonnage ambulante. Cette apparente indifférence à mon larcin, je le savais, était au moins en partie due à son don, qui lui permettait de rédiger sur commande autant de fac-similés que nécessaire ; un don qu'il n'avait désormais plus besoin de cacher. À présent que la Ténèbre, comme ils l'appelaient, se voyait révélée au grand jour, les Doués pouvaient exercer leurs talents sans crainte de représailles, du moins en théorie. Car j'avais à plusieurs reprises relevé sur les visages des sujets moins avantagés un mélange de peur et d'envie qui me faisait douter de la pertinence de cette levée de clandestinité. Peut-être eût-il été préférable pour les Doués de s'en tenir aux ombres. Mais quelle ombre pourrait résister aux brasiers de la guerre ?

— Vous pensez vraiment pouvoir le retrouver là-dedans ? me demanda Al Sorna sur le chemin du navire. L'Allié ?

— Une influence aussi puissante et pernicieuse que la sienne doit forcément laisser des traces. Par bien des aspects, les historiens s'apparentent aux chasseurs, monseigneur. Nous traquons nos proies dans le maquis des correspondances et des annales, nous les pistons à travers la mémoire des peuples. Je n'espère pas trouver une chronique exhaustive et objective de cette créature, fût-elle homme, bête ou autre chose encore. Mais elle a forcément laissé son empreinte sur l'histoire, et j'ai bien

l'intention de la débusquer.

— Alors restez sur vos gardes, car je doute qu'elle apprécie vos efforts.

— Ou les vôtres.

Je m'interrompis le temps de lui jeter un bref coup d'œil. Un pli soucieux barrait son front. Où est passée votre belle assurance ? songeai-je alors. Cet aplomb implacable, aussi exaspérant qu'inébranlable, qui irradiait de lui lors de notre périple dans l'Archipel, avait disparu. Ne restait qu'un homme taciturne et troublé, rongé par la perspective des épreuves à venir.

— Reprendre la capitale ne sera pas chose aisée, déclarai-je. Le plus sage serait encore d'attendre ici et de rassembler nos forces jusqu'au printemps.

— La sagesse et la guerre ne font pas bon ménage, monseigneur. Et vous avez raison, aucune de nos décisions n'échappera à l'Allié.

— Alors pourquoi... ?

— Je ne peux me résoudre à moisir ici dans l'attente de la prochaine estocade. Pas plus que votre Empereur ne peut espérer échapper aux desseins de l'Allié.

— J'ai pleinement conscience du message à délivrer à l'Empereur.

Mon cou ployait sous la charge de la sacoche de cuir contenant le document cacheté, plus lourde encore que ma besace pleine de livres alors même qu'elle ne pesait qu'une fraction de son poids. Quelques lignes tracées à l'encre, un bout de parchemin et un cercle de cire, songeai-je. Et pourtant, cette missive pourrait envoyer des millions d'hommes à la guerre.

Nous fîmes halte au pied de l'embarcation, un navire de commerce meldénéen dont la coque imposante conservait les stigmates de la bataille des Dents : d'innombrables entailles d'épées et de flèches labouraient son bastingage, tandis que ses voiles fêlées portaient les traces de multiples rapiécages. J'avisai ensuite la figure de proue serpentine qui, en dépit de la perte d'une bonne partie de sa mâchoire inférieure, me restait on ne peut plus familière. Puis mon regard tomba sur le capitaine campé au sommet de la passerelle, ses gros bras croisés sur sa poitrine et son visage empreint d'une colère bilieuse... un visage que je ne connaissais que trop bien.

— Auriez-vous, à tout hasard, quelque responsabilité dans le choix du vaisseau, monseigneur ? demandai-je à Al Sorna.

Une infime lueur d'amusement pétilla dans son regard comme il haussait les épaules.

— Une regrettable coïncidence, je vous assure.

Dans un soupir, je m'avisai n'avoir plus guère de place dans mon cœur pour une énième rancune. Je me tournai alors vers Fornella et tendis la main vers le bateau.

— Distinguée citoyenne. Je vous rejoins dans une minute.

Je vis Al Sorna la suivre du regard tandis qu'elle gravissait la passerelle

d'un pas souple, auréolée de cette grâce coutumière peaufinée des siècles durant.

— En dépit de l'avis de l'oracle, me confia-t-il, je vous engage à ne pas lui faire confiance.

— Je lui ai servi d'esclave suffisamment longtemps pour retenir la leçon. (Je soulevai ma besace une fois encore et hochai la tête en signe d'adieu.) Si vous le permettez, monseigneur. J'ai hâte d'entendre le récit de votre campagne...

— Vous aviez raison, m'interrompit-il, son sourire prudent de retour sur ses lèvres. Pour l'histoire que je vous ai racontée. Je me suis permis quelques... omissions.

— Des mensonges, vous voulez dire.

— Oui. (Son sourire s'évanouit.) Mais je considère aujourd'hui que vous méritez la vérité. J'ignore comment s'achèvera cette guerre, ou même si l'un d'entre nous vivra assez vieux pour en voir le terme. Mais si c'est le cas, venez me trouver et je promets de ne plus rien vous cacher.

J'aurais dû m'estimer heureux, je m'en rendais bien compte. Quel lettré ne rêverait-il pas de recueillir les confidences d'un personnage tel que lui ? Mais je n'exprimai nulle gratitude lorsque j'affrontai son regard, ne songeai à rien d'autre qu'un seul et unique nom. Seliesen.

— Je me suis souvent demandé, déclarai-je, comment un homme ayant fauché autant de vies pouvait parcourir la terre sans s'effondrer sous le poids de ses crimes. Comment l'assassin que vous êtes pouvait reprendre sa vie sans jamais se considérer comme exclu à jamais du règne humain. Mais j'ai tué depuis, moi aussi. Un meurtre qui, à ma grande surprise, ne pèse en rien sur ma conscience. La seule différence, c'est que ma victime était un malfaisant, et la vôtre un homme de bien.

Sur ces mots, je tournai les talons et enjambai la passerelle sans un coup d'œil en arrière.

Chapitre premier

LYRNA

Ce fut la neige qui l'éveilla. Une douce caresse glacée sur sa peau, un picotement lancinant, presque agréable, qui l'arrachait aux ténèbres. La mémoire lui revint peu à peu, torrent brisé d'images éparses, de sensations fragmentées dominées par la peur et la confusion. *Iltis qui charge ventre à terre dans un rugissement, l'épée brandie au-dessus de sa tête... Le choc de l'acier... Un poing qui s'écrase sur sa bouche... Et puis l'homme... Cet homme qui l'avait consumée.*

Elle ouvrit la bouche pour hurler, mais ne parvint à émettre qu'un gémissement plaintif, suivi d'un hoquet étranglé qui l'obligea à engouffrer une goulée d'air glacial. Elle sentit ses poumons geler sur place et trouva une certaine ironie dans le fait de mourir de froid juste après l'incendie qui l'avait calcinée.

Iltis ! Le nom retentit dans son esprit avec la force d'un cri. *Iltis est blessé ! Peut-être même mort !*

Elle concentra sa volonté dans ses membres, pressée de se lever et de convoquer un guérisseur avec toute la royale autorité qu'elle pouvait conférer à sa voix. Au lieu de ça, elle ne parvint qu'à pousser un grognement sourd et agiter faiblement ses mains, toujours baignée par la caresse des flocons. Un brasier de rage impuissante enfla soudain en elle, libérant ses poumons de l'étau de glace refermé sur eux. *Je dois agir ! Je refuse de mourir dans la neige comme un chien abandonné !* Elle aspira un long filet d'air chevrotant, rassembla toute la force et la colère qui grondaient en elle et poussa un cri. Un cri féroce, un cri de reine... mais à peine plus qu'un râle de vieillard lorsqu'il atteignit ses oreilles, qui perçurent également tout autre chose :

— ... que vous avez une bonne raison pour tout ceci, sergent, tonnait une voix dure, à l'intonation sèche et précise.

Une voix de soldat, accompagnée par le crissement de bottes dans la neige.

— Le Seigneur de la Tour a exigé qu'on l'entoure de tous les égards, capitaine. (Une autre voix, teintée d'accent nilsaëlien, plus âgée et bien moins puissante.) Qu'on le traite avec respect, qu'il a dit, comme tous les gars de la Pointe. Et il a bien insisté là-dessus, croyez-moi. Enfin, autant qu'un type incapable de décrocher plus de deux mots à la suite peut insister sur quoi que ce soit.

— Les gars de la Pointe, répéta le capitaine d'un ton songeur. À qui nous devons une chute de neige alors que l'été touche à sa fin...

Sa voix s'éteignit et le crissement de bottes s'accéléra brusquement, se muant en bruit de course effrénée.

— Majesté ! (Des mains sur ses épaules, délicates mais pressantes.) Majesté ! Vous êtes blessée ? Vous m'entendez ?

Lyrna répondit par un grognement sourd et sentit ses mains s'agiter une nouvelle fois.

— Capitaine Adal, lança la voix du sergent, étranglée et brisée de terreur. Son visage...

— Je ne suis pas aveugle, sergent ! Courez prévenir le Seigneur de la Tour ! Qu'il nous rejoigne à la tente de frère Kehlan. Et rassemblez quelques hommes pour porter sa seigneurie. Pas un mot au sujet de la reine, compris ?

De nouveaux bruits de bottes dans la neige, après quoi elle sentit quelque chose de chaud et doux l'envelopper des pieds à la tête, puis des mains la soulever dans les airs, ses jambes et son dos gourds soudain parcourus de picotements. Elle se laissa sombrer dans les ténèbres, nullement gênée par les secousses du capitaine qui l'emportait à l'abri ventre à terre.

Il se trouvait à son chevet lorsqu'elle s'éveilla une seconde fois, son regard glissant sur la toile de la tente avant de le trouver campé au côté de la paillasse sur laquelle on l'avait déposée. Bien que ses yeux aient conservé la même teinte rougeâtre que la veille, son regard était à présent plus net, plus précis. Ses iris noirs lui parurent plonger sous la chair de son visage lorsqu'il se pencha au-dessus d'elle. *Il m'a consumée...* Elle ferma les paupières et détourna la tête, s'efforçant de contenir le sanglot qui enflait dans sa poitrine. Puis elle déglutit longuement, reprit le contrôle de ses émotions et rouvrit les yeux. Il se tenait au pied de la paillasse, un genou en terre, la tête penchée.

— Votre Majesté, dit-il.

Après avoir une nouvelle fois ravalé sa salive, elle prit la parole et eut la surprise de s'entendre parler d'une voix claire, au lieu du croassement avorté auquel elle s'attendait :

— Monseigneur Al Sorna. Comment vous portez-vous en cette belle matinée ?

Il redressa subitement la tête, l'expression acérée, ses yeux noirs habités d'une lueur farouche. Elle aurait voulu lui dire qu'il était très grossier de regarder fixement les gens, à plus forte raison une reine, mais elle se retint de peur de passer pour une mégère. « Il faut sopeser chaque mot avec soin, lui avait appris son père. La moindre parole du porteur de la couronne restera dans les mémoires, bien souvent déformée. Ainsi, ma fille, si jamais ce cercle d'or devait

t'échoir un jour futur, prends garde à ne jamais prononcer ce qui ne devrait pas franchir les lèvres d'une reine. »

— Euh... fort bien, Majesté, répondit Vaelin sans quitter sa position déférente tandis qu'elle se redressait.

À sa grande surprise, Lyrna se découvrit une grande liberté de mouvement. Quelqu'un avait, pendant son sommeil, troqué sa robe d'apparat et sa somptueuse houppelande de la veille contre une sobre chemise de nuit en coton qui lui recouvrait tout le corps. La caresse du tissu contre sa peau lui fut agréable lorsqu'elle s'assit pour faire basculer ses jambes hors de la paillasse.

— Relevez-vous, je vous en prie, dit-elle à Vaelin. J'ai toujours jugé l'étiquette fastidieuse dans la plupart des cas, et parfaitement vaine lors d'un entretien en tête à tête.

Il obéit, sans jamais la quitter du regard. Ses gestes trahissaient une certaine hésitation et ses mains tremblèrent imperceptiblement quand il s'empara d'une chaise pour s'asseoir en face d'elle, à moins d'un mètre de distance. Jamais ils ne s'étaient retrouvés aussi près l'un de l'autre depuis le jour de leur baiser, à la Foire des Eaux-d'Été.

— Le seigneur Iltis ? s'enquit-elle.

— Blessé, mais vivant. Une vilaine engelure a gangrené le petit doigt de sa main gauche. Frère Kehlan n'a pas eu d'autre choix que de l'amputer. C'est à peine s'il s'en est rendu compte et nous avons dû batailler pour l'empêcher de s'élancer à votre recherche.

— Je peux m'estimer heureuse quant aux amis que le destin a choisi de placer sur ma route. (Elle s'interrompt, le temps de rassembler son souffle et son courage pour ce qu'elle s'apprêtait à dire.) Nous n'avons guère eu l'occasion de parler hier. J'ai conscience que vous devez avoir nombre de questions à me poser.

— Une en particulier. De nombreux récits courent à l'étranger concernant vos... blessures. On raconte qu'elles remontent à la mort de Malcius.

— Malcius a été assassiné, par le frère Frentis du Sixième Ordre. Je l'ai tué pour venger mon frère.

Elle vit sa révélation frapper le Seigneur de la Tour du Nord en plein cœur, comme si elle venait de lui assener un coup de poignard chauffé à blanc. Son regard se fit distant et son dos se voûta, après quoi il murmura du bout des lèvres :

— « Mais j'veux devenir un frère... J'veux te ressembler... »

— Une femme l'accompagnait, poursuivit Lyrna. À l'instar de votre frère, elle jouait le rôle d'une esclave en fuite ayant traversé l'océan, une histoire joliment troussée et riche en péripéties. À en juger par sa réaction lorsque j'ai terrassé Frentis, leur relation n'avait rien de strictement professionnel. Qui peut dire à quelles extrémités l'amour peut nous pousser ?

Les yeux clos, il réprima dans un frisson le chagrin qui enflait dans sa poitrine.

— Le tuer n’a pas dû être facile.

— Mon séjour chez les Lonaks m’a dotée de certains talents. Je l’ai vu tomber à terre. Mais ensuite...

Les flammes qui labourent sa peau comme les griffes d’une panthère, emplissant sa gorge de l’odeur abjecte de sa propre chair carbonisée...

— Il semblerait que ma mémoire ait ses limites, en fin de compte, reprit-elle.

Vaelin garda le silence pendant ce qui lui parut une éternité, perdu dans ses pensées, son visage plus hâve encore qu’à son entrée dans la tente.

— Mon chant m’avait averti qu’il prenait le chemin du retour, souffla-t-il au bout d’un moment. Mais pas pour ça.

— Je m’attendais à ce que vous me demandiez des comptes, lâcha-t-elle, espérant l’arracher aux souvenirs qui semblaient l’obnubiler. Au sujet de votre détention à Linesh.

— Non, Majesté. (Il secoua la tête.) Je vous assure que je n’ai rien à exiger de vous.

— Cette guerre n’était qu’une affreuse erreur. Ils tenaient Malcius, vous comprenez... L’entendement de mon père s’en trouvait... diminué.

— Je peine à imaginer le roi Janus diminué en quelque aspect que ce soit, Majesté. Quant à la guerre, vous avez tenté de m’avertir, si mes souvenirs sont bons.

Elle acquiesça, tout à son effort d’apaiser les battements furieux de son cœur. *Moi qui croyais qu’il me détesterait.*

— Cet homme..., dit-elle. Cet homme avec sa corde.

— Il se nomme le Vannier, Majesté.

— Le Vannier, répéta-t-elle. Il s’agit, j’imagine, d’un suppôt de l’ennemi inconnu qui se cache derrière nos présents revers. Un agent infiltré dans votre armée, attendant son heure pour frapper.

Vaelin eut un léger sursaut, sa douleur momentanément éclipsée par un accès d’incompréhension.

— Frapper, Majesté ?

— Il m’a tirée des griffes de cette créature, certes, reprit-elle. Mais il m’a ensuite brûlée. Je dois avouer avoir trouvé son geste fort curieux. Les voies de ces monstres, je m’en rends compte peu à peu, sont décidément impénétrables.

Sa voix se fit vacillante au souvenir du brasier qui l’avait enveloppée quand le jeune homme l’avait attirée à lui – une chaleur plus intense encore que lors de ce jour funeste, dans la salle du trône. Elle leva la tête, se forçant à braver le regard fixe de son interlocuteur.

— Est-ce... ? Est-ce encore pire ?

Un faible soupir aux lèvres, Vaelin se pencha pour lui prendre les mains, serrant ses paumes calleuses contre les siennes. Elle qui s'attendait à une étreinte réconfortante, prélude à l'inévitable et terrible vérité, eut un mouvement de surprise lorsqu'il agrippa ses poignets, dénoua ses doigts et les plaqua sur ses joues.

— Non ! gémit-elle en tentant de se soustraire.

— Faites-moi confiance, Lyrna, souffla-t-il.

Avec horreur, elle sentit ses doigts presser sa chair... une chair étonnamment lisse et indemne. Comme il relâchait sa prise sur ses poignets, elle explora d'elle-même son visage, effleurant chaque centimètre de peau, depuis son front jusqu'à son menton, puis son cou. *Où est-il ?* songea-t-elle, affolée par l'absence des cloques et des cicatrices qui marbraient naguère sa face, par l'absence de cette douleur cuisante qui continuait de la hanter en dépit des baumes appliqués jour après jour par ses dames de compagnie. *Où est passé mon visage ?*

— Je savais le Vannier détenteur d'un don hors du commun, déclara Vaelin. Mais ceci...

Lyrna continuait de palper ses traits retrouvés, sa poitrine envahie par un irrépressible sanglot. « Il faut soupeser chaque mot avec soin. »

— Je..., commença-t-elle d'une voix vacillante avant de se reprendre. Je vous saurais gré de... de réunir un conseil des officiers dès que... dès que po...

Et puis il n'y eut plus que le flot de ses larmes, et le contact des bras de Vaelin sur ses épaules tandis qu'elle pressait sa tête contre sa poitrine pour sangloter comme une enfant.

La femme dans le miroir éprouvait de la main le duvet pâle qui lui couvrait le crâne, son front lisse creusé d'un pli soucieux. *Ils repousseront*, se rassura-t-elle. *Mais je les garderai sans doute plus courts, cette fois-ci.* Lyrna porta son attention sur les sections de peau les plus ravagées par les flammes et découvrit qu'en dépit de sa guérison miraculeuse elle conservait de ses brûlures quelques cicatrices. De minces lignes blêmes entouraient ses yeux, tandis que d'irrégulières zébrures marbraient son front, depuis ses sourcils jusqu'à la naissance de ses cheveux. Elle se remémora la formule lancée par l'enveloppe humaine indécise et désemparée de la Mahlessa, lors de leur rencontre sous la Montagne. « *Ils viendront... les stigmates de ta puissance.* »

Lyrna recula d'un pas et inclina la tête afin d'étudier ses cicatrices à la lumière du jour qui filtrait par l'entrée de la tente. À son grand soulagement, elles disparaissaient presque sous l'éclat du soleil. Un mouvement se dessina dans le miroir et elle reconnut Iltis qui l'observait par-dessus son épaule. Le jeune frère détourna prestement le regard, les doigts crispés sur la main bandée qui émergeait de son

écharpe. Il s'était traîné dans la tente une heure plus tôt pour se jeter aux pieds de sa reine, bousculant Benten au passage. Tout en implorant son pardon d'une voix tremblante, il avait levé les yeux sur son visage et s'était instantanément tu.

— Vous n'auriez pas dû quitter votre lit, monseigneur, lui avait-elle dit.

— Je... (Iltis avait battu des paupières pour chasser ses larmes naissantes.) Jamais plus je ne vous laisserai seule, Majesté. J'en ai fait le serment.

Me considère-t-il comme sa nouvelle Foi ? se demandait-elle à présent en voyant son reflet vaciller quelque peu, puis s'ébrouer et se redresser. *Déçu par l'ancienne, c'est à moi qu'il voue désormais un culte.*

Le rabat de la tente s'ouvrit et Vaelin fit son entrée.

— L'armée vous attend, Votre Majesté, dit-il avec une révérence.

— Merci, monseigneur.

Elle tendit une main à Orena, qui tenait la pelisse doublée de fourrure de renard choisie parmi la montagne de vêtements généreusement offerte par dame Reva. La dame de compagnie s'avança et déposa l'habit sur les épaules de sa maîtresse tandis que Murel s'agenouillait pour chausser les pieds royaux d'une paire de brodequins aussi élégants qu'incommodes.

— Bien, soupira Lyrna après avoir enfilé ses souliers et rabattu sa capuche. Finissons-en.

Vaelin avait rejoint un imposant chariot ouvert installé à l'extérieur de la tente et lui tendait la main. Acceptant son aide, elle monta à bord, sa cape enroulée dans sa main libre afin d'éviter toute chute malencontreuse. L'idée de dégringoler en un moment aussi solennel lui arracha un petit gloussement enfantin, qu'elle réprima avant qu'il puisse franchir ses lèvres. « Il faut soupeser chaque mot avec soin. »

Sans lâcher la main de Vaelin, elle passa en revue sa nouvelle armée. Le frère bedonnant originaire des Hauts Confins lui avait appris, entre deux coups d'œil ahuris sur son visage miraculé, que l'effectif actuel de l'Armée du Nord s'élevait à soixante mille hommes et femmes, auxquels venaient s'ajouter près de trente mille guerriers eorhil et seordah. Les régiments s'alignaient sous ses yeux en rangées inégales et désordonnées, toutes loin d'atteindre l'élégante cohésion déployée par la Garde du Royaume lors de ses interminables parades à Castelvarin. Pour tout dire, l'unique bataillon de gardes du Royaume présent – une phalange compacte et disciplinée menée d'une main de fer par Caenis, posté au centre du premier rang – offrait un contraste saisissant avec ses voisins. Le gros de son armée, toutefois, se composait des Nilsaëliens du comte Marven, d'appelés en provenance des Confins et de nouvelles recrues enrôlées en chemin. Un

assortiment bigarré qui expliquait l'absence d'homogénéité dans leurs rangs : aux armes et armures dépareillées – la plupart prélevées sur les nombreux cadavres volariens – répondaient des bannières de fortune auxquelles manquaient l'éclat et la sobriété des étendards de la Garde.

Les Seordah avaient pris place sur le flanc droit de l'armée, une silencieuse multitude de guerriers aux visages fermés, sur lesquels se lisait néanmoins une certaine curiosité. Derrière eux attendaient les Eorhil, tout aussi silencieux sur leurs grands étalons. Dame Reva avait répondu à la courtoise invitation de Lyrna en se présentant accompagnée de sa Garde au grand complet, soit guère plus qu'une trentaine d'hommes, et de tous ses archers survivants. Le tout formait deux rangées d'hommes râblés aux regards durs et aux arcs longs jetés en travers de leur dos, rassemblés derrière leur Dame Gouvernante. Reva elle-même était entourée de sa conseillère, du seigneur Antesh, haut commandant des archers, et d'un vieil officier de la Garde aux imposantes bacchantes, que la présence de Lyrna ne semblait pas troubler outre mesure. Loin sur la gauche, le Bouclier avait réuni tous les capitaines de la flotte meldénéenne, le Seigneur des Nefs Ell-Nurin ayant pris soin de se camper à quelques pas devant le Bouclier. Ce dernier, les bras croisés, hocha la tête dans sa direction lorsqu'elle croisa son regard, son sempiternel sourire aussi éclatant que jamais. *Quel dommage*, songea-t-elle à l'idée qu'il ne tarderait pas à s'effacer.

En arrière-plan, la cité encore fumante d'Altor se dressait sur son îlot, les flèches jumelles de la cathédrale en partie voilées par la cendre floconneuse qui continuait de tomber.

Lyrna marqua un temps d'arrêt sur le chariot, discernant au loin la silhouette minuscule mais immanquable de dame Dahrena, campée avec le capitaine Adal au cœur du premier rang de la Garde du Nord. Contrairement à la myriade de visages tournés vers elle et elle seule, la jeune Lonake n'avait d'yeux que pour Vaelin, l'intensité troublante de son regard rappelant à Lyrna la chaleur de la paume du guerrier contre la sienne. Elle s'arracha à son étreinte, fit face à son armée et leva les mains pour baisser sa capuche.

La réaction ne se fit pas attendre, parcourant la foule telle une lame de fond. Chacun y alla de son hoquet étranglé, de son serment d'allégeance, de sa prière ou de son cri sidéré, et les rangs déjà lâches des bataillons achevèrent de se désagréger tandis que chaque soldat tournait vers ses camarades un coup d'œil incrédule ou stupéfait. Lyrna laissa le brouhaha enfler en une assourdissante cacophonie avant de lever sa main, mais le vacarme se poursuivit malgré tout quelques longues secondes durant. Elle s'apprêtait à faire appel à Vaelin lorsque le capitaine Adal intima d'une voix sèche à ses hommes de se taire, bientôt imité en cela par tous les officiers et sergents de l'armée. Le silence s'abattit prestement sur la plaine.

Lyrna entreprit alors de toiser ses partisans, s'arrêtant ici et là sur un visage pour croiser un regard, surprendre une émotion. Certains s'avéraient incapables de soutenir sa royale attention, ou bien tressaillaient, mal à l'aise, avant de baisser la tête, là où d'autres la contemplaient bouche bée.

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de m'adresser à vous, lança-t-elle d'une voix forte qui portait loin dans l'air glacé. À ceux qui ignoreraient mon nom, je me refuse à infliger l'interminable liste de titres qui le précède. Sachez seulement que je suis votre reine, comme l'attestent les soutiens du Seigneur de la Tour Al Sorna et de dame Reva, Gouvernante de Cumbraël. Ceux d'entre vous qui m'ont aperçue hier auront vu une femme défigurée, alors qu'aujourd'hui se présente devant vous un visage intact. Je tiens à vous faire une promesse solennelle, une promesse de reine : jamais je ne vous mentirai. Par conséquent, sachez que c'est la Ténèbre qui a restauré mes traits. Je ne revendique pour ce miracle ni bénédiction des Défunts, ni faveur divine. Bien au contraire, je dois ma guérison à un homme doté d'un don que je ne prétends pas comprendre. Sachez également qu'il a agi de son propre chef, sans m'avertir de ses intentions. Je ne vois toutefois aucune raison de regretter cette initiative ni de punir l'homme qui m'a rendu ce service. La plupart d'entre vous savent sans aucun doute que cette armée abrite dans ses rangs d'autres êtres pourvus de talents similaires, de bonnes et braves gens que nos lois condamnent injustement à la mort pour des dons qu'ils ne doivent qu'à la seule nature. Dès lors, par les pouvoirs qui me sont conférés en tant que reine du Royaume Unifié, j'abroge à partir d'aujourd'hui toutes les lois proscrivant l'usage de ces facultés naguère regroupées sous le terme de Ténèbre.

Elle s'interrompit, dans l'attente des murmures ou des éclats de voix scandalisés que cette annonce ne manquerait pas de provoquer. Tous l'écoutaient, captivés, et ceux qui évitaient jusqu'ici son regard semblaient à présent incapables de s'en détourner. *Il se passe quelque chose*, comprit-elle. *Quelque chose... d'utile.*

— Il n'en est pas un parmi vous qui n'a pas souffert, reprit-elle. Il n'en est pas un parmi vous qui ne pleure la perte d'une épouse, d'un époux, d'un enfant, d'un ami ou d'un parent assassiné. Nombre d'entre vous ont, comme moi, enduré la morsure du fouet. Nombre d'entre vous ont, comme moi, dû subir les assauts de mains impures. Nombre d'entre vous ont, comme moi, connu le brasier et l'assaut des flammes.

Une grogne sourde enflait à présent dans les rangs, une rumeur basse de fureur libérée. Au centre de la compagnie d'esclaves émancipés du capitaine Nortah, elle aperçut une femme – une femme gracile et menue, mais bardée d'une bonne dizaine de dagues, et dont les dents se découvrèrent peu à peu sur une grimace de rage pure.

— Ce royaume doit son nom à son unité, poursuivit Lyrna. Mais seul un imbécile pourrait prétendre que nous n'avons jamais été unis. De tout temps, nous avons versé le sang de nos frères et voisins, de dispute en dispute, de massacre en massacre. Tout ceci s'achève aujourd'hui. Notre ennemi a débarqué sur nos côtes pour y apporter l'esclavage, la douleur et la mort, mais il nous a également apporté un présent, un présent qu'il regrettera de toute éternité. Il nous a offert cette unité qui s'est si longtemps dérobée à nous. Il nous a coulés en une unique lame d'infrangible acier, pointée tout droit sur son cœur noirci. Un cœur que j'ai hâte, avec vous à mes côtés, de voir saigner !

Le grondement éclata en un cri carnassier, torrent de faces tordues par la haine et la colère, tourbillon de poings, d'épées et de halberdardes brandis. Elle se laissa submerger par ce tumulte sauvage, enivrée par sa puissance... *Le pouvoir. Il te faut le haïr autant que tu l'aimes.*

Elle leva une main et la foule se tut une fois encore, quand bien même demeurait le bourdonnement bas d'une ardeur mal contenue.

— Je ne vous promets pas une victoire aisée, leur dit-elle. Nous faisons face à un ennemi aussi fourbe que farouche. Ils ne se laisseront pas mourir sans réplique. Je ne puis donc vous promettre que trois choses : de la sueur, du sang et de la justice. Que ceux qui décident de me suivre dans cette voie n'espèrent nulle autre récompense.

Ce fut la petite femme aux dagues qui entonna le chant de guerre, frappant l'air de ses lames en rythme, la tête rejetée en arrière.

— Sueur, sang, justice !

Le cri se propagea en un éclair, soudain repris d'un bout à l'autre de l'armée.

— Sueur, sang, justice ! Sueur, sang, justice !

— Dans cinq jours, nous marchons sur Castelvarin ! tonna Lyrna par-dessus le chant de guerre, qui redoubla immédiatement d'intensité.

Elle tendit l'index en direction du nord. « Un peu de théâtre ne fait jamais de mal », lui avait un jour confié le vieil intrigant. « La royauté est une constante représentation, ma fille. » Le tumulte enfla encore lorsqu'elle reprit la parole, son cri noyé par les acclamations rageuses de ses troupes.

— Castelvarin, nous voilà !

Elle demeura ainsi quelques instants, les bras écartés, comme emportée par leur adoration déchaînée. *As-tu jamais connu ça, Père ? T'ont-ils jamais aimé ainsi ?*

Sous la clameur de la foule, elle tendit la main vers Vaelin pour descendre du chariot, mais se figea brièvement à la vue du Bouclier. Sans surprise, elle s'aperçut que son sourire avait disparu, remplacé par un froncement de sourcils maussade qui lui fit se demander s'il

avait toujours l'intention de la suivre où qu'elle aille.

— Castelvarin se trouve à quelque trois cents kilomètres d'ici, lui apprit le comte Marven. Mais nos réserves d'avoine ne nous permettront de tenir que quatre-vingts kilomètres, tout au plus. Nos amis cumbraëliens n'ont pas chômé en pillant ce Fief.

— Mieux vaut brûler la terre que l'abandonner au ventre de ses ennemis, fit remarquer dame Reva depuis son bout de table.

Ils se tenaient autour d'une vaste carte installée dans la tente de Vaelin, en présence de tous les principaux officiers de l'armée et des chefs de guerre eorhil et seordah. L'Eorhil, un cavalier au corps sec et noueux, avait d'après elle allégrement passé la cinquantaine. Le Seordah, légèrement plus jeune, était un homme grand – plus grand que la majorité des siens – à la silhouette élancée de loup et au visage de faucon. Ils semblaient comprendre chaque parole échangée, mais se gardaient bien de parler eux-mêmes, et la façon dont leurs regards se posaient tour à tour sur elle puis Vaelin ne lui avait pas échappé. *Faut-il y voir de la méfiance ? songea-t-elle. Ou bien de l'émerveillement ?*

Le comte Marven avait passé près d'une heure à leur exposer leur situation stratégique. Peu férue d'histoire militaire, cette assommante discipline qui ne lui avait été d'aucune utilité au palais, Lyrna se contenta d'extraire de ce fatras jargonant les détails les plus pertinents. D'après ce qu'elle put en retirer, leur position s'avérait loin d'être aussi favorable qu'elle l'avait espéré suite à leur éclatante victoire.

— Tout à fait, ma dame, dit le comte à Reva. Une politique qui nous prive dangereusement de ressources, surtout à deux mois des premiers frimas.

— Dois-je en conclure, monseigneur, intervint Lyrna, qu'en dépit du caractère formidable de notre armée nous sommes incapables de la mener où que ce soit ?

Le comte fit courir une main sur ses cheveux ras, et la balafre suturée qui barrait sa joue se para d'écarlate lorsque, dans un soupir exaspéré, il s'efforça de formuler sa réponse.

— Tout juste, répondit Vaelin depuis l'autre extrémité de la table. Et il ne s'agit pas seulement de notre capacité de mouvement. Si nous ne parvenons pas à trouver suffisamment de fourrage pour l'hiver, cette armée pourrait fort bien mourir de faim.

— Nous avons pourtant fait main basse sur l'approvisionnement volarien, non ?

— En effet, Votre Majesté, lui répondit le rondelet frère Hollun. (Comme la plupart des membres du conseil, il semblait éprouver toutes les peines du monde à ne pas la dévisager.) Douze tonnes de céréales, quatre de blé et six de bœuf.

— Sans lesquelles mes sujets ne passeront pas l'hiver, intervint dame Reva. J'ai déjà dû commencer les procédures de rationnement... Majesté, ajouta-t-elle, manifestement peu rompue aux usages de l'étiquette.

Lyrna observa la carte et suivit du regard le parcours menant à Castelvarin, que ponctuaient de nombreux bourgs et hameaux. Elle savait cependant qu'il n'en resterait guère plus que des ruines calcinées, désespérément vides de provisions. *Trois cents kilomètres nous séparent de Castelvarin*, raisonna-t-elle tout en précisant son attention sur le plan. *Moitié moins pour la côte... et l'océan.*

Elle releva la tête et chercha le Bouclier du regard. Campé dans l'ombre du fond de la tente, il se tenait en dehors du cercle des officiers.

— Monseigneur Ell-Nestra, dit-elle. Votre avis, s'il vous plaît.

Il s'avança au terme d'une seconde d'hésitation, les petits-fils jumeaux du Vassal Darvus lui libérant une place autour de la table avec des révérences courtoises auxquelles il ne répondit pas.

— Votre Majesté, lâcha-t-il d'une voix égale.

— Votre flotte comporte de nombreux navires. Suffisamment pour convoier une armée entière à Castelvarin ?

Il secoua la tête.

— La moitié de notre flotte a dû regagner l'Archipel pour réparations après les Dents. Nous pourrions probablement embarquer un tiers des forces rassemblées ici, et même alors nous devrions laisser les chevaux à quai.

— Cela ne suffira pas pour prendre Castelvarin, déclara le comte Marven. Pas s'il faut en croire le témoignage de la Volarienne. Les envahisseurs jouissent d'une puissante garnison et d'un approvisionnement régulier depuis les mers et Renfaël.

Lyrna contempla Castelvarin sur la carte. En tant que port principal du royaume, la capitale devait une grande partie de son opulence aux échanges commerciaux tissés avec Volaria. Elle pointa du doigt les couloirs maritimes proches de Castelvarin et consulta le Bouclier du regard.

— Avez-vous déjà maraudé sur ces eaux, monseigneur ?

Il considéra le plan pendant quelques instants, puis acquiesça.

— De temps à autre. Les rapines y sont moins faciles que sur les routes commerciales du Sud. Les vaisseaux au départ de Castelvarin ont toujours trouvé dans la flotte du roi un berger on ne peut plus vigilant.

— Sauf que cette flotte n'existe plus, fit remarquer Lyrna. Et les rapines risquent fort de se montrer fastueuses, à présent, étant donné les pertes de l'ennemi lors de la bataille des Dents.

Il acquiesça de nouveau.

— Assurément, Majesté.

— Hier, vous m'avez offert un navire. Et voilà qu'aujourd'hui, je vous le rends avec pour seule requête d'entraîner votre flotte au large de Castelvarin afin d'y brûler ou d'y confisquer tous les bâtiments volariens que vous pourrez y trouver. M'accorderez-vous cela ?

Elle sentit l'émoi des officiers présents, leurs regards durs s'abattant de conserve sur le pirate. *Il leur déplait de voir une reine marchander*, comprit-elle. *Je m'entretiendrai avec lui en privé, à l'avenir.*

— Persuader mes hommes ne sera pas une mince affaire, répondit-il au bout d'un moment. Nous avons pris la mer pour défendre l'Archipel. Et cette tâche est achevée.

Le Seigneur des Nefs Ell-Nurin s'avança pour la gratifier d'une somptueuse révérence.

— Je ne puis parler pour l'équipage du Bouclier, Votre Majesté. Mais mes hommes se tiendront prêts à vous suivre jusqu'au Palais d'Udonor, si vous en exprimez le souhait. Comme beaucoup d'autres, j'en suis sûr. Après la bataille des Dents et votre... guérison, rares sont ceux qui oseraient refuser.

Il tourna sur le Bouclier un regard affûté.

— Le Seigneur des Nefs a parlé, lâcha ce dernier d'une voix rauque au bout de quelques secondes. Comment refuser ?

— Parfait. (Lyrna balaya la carte du regard une fois de plus.) Nous devons achever nos préparatifs d'ici à la fin de la semaine, après quoi l'armée entamera sa marche non pas vers le nord, mais vers l'est, jusqu'à la côte. Nous gagnerons ainsi Castelvarin de port en port, ravitaillés à chaque étape par le tribut que nos alliés meldénéens prélèveront sur les ressources généreusement accordées à la garnison castelvarine par le Conseil volarien. En outre, qui dit port dit pêcheurs, et ceux-ci verront sûrement d'un bon œil cet afflux de clientèle.

— À condition qu'ils aient survécu, intervint doucement Reva.

— Le temps est donc venu de procéder aux nominations, poursuivit Lyrna en ignorant délibérément la Dame Gouvernante. Vous voudrez bien excuser l'absence de cérémonial, mais le décorum attendra. J'élève par la présente déclaration le seigneur Vaelin Al Sorna au rang de Seigneur de Guerre de l'armée de la reine et le comte Marven au rang d'Épée du Royaume et d'Adjudant-Général. Frère Hollun, je vous nomme Grand Trésorier de la Reine. Aux capitaines Adal, Orven et Nortah, je décerne les titres d'Épées du Royaume et de hauts maréchaux. Seigneur Atheran Ell-Nestra. (Elle croisa une fois encore le regard du Bouclier.) Je vous nomme Grand Amiral du Royaume Unifié et capitaine de son vaisseau amiral. (Elle avisa tour à tour chaque membre de l'assemblée.) Ces promotions s'accompagnent évidemment de tous les droits et privilèges prévus par la loi du Royaume, parmi

lesquels des émoluments et des terres qui vous seront alloués au terme des hostilités. Je vous le demande officiellement : messeigneurs, acceptez-vous ces honneurs ?

Vaelin, comme elle s'en rendit compte, fut le dernier à manifester son approbation, tandis que le Bouclier sembla prendre une éternité à se fendre d'une courbette, l'ombre de son éternel sourire au coin des lèvres.

— Autre chose, messires et messeigneurs ? demanda-t-elle à l'assemblée.

— J'aurais souhaité aborder la question des prisonniers, Votre Majesté, déclara le haut maréchal Orven. Leur survie devient de plus en plus problématique. En raison, notamment, des talents d'archers de nos hôtes cumbraëliens, ajouta-t-il avec un coup d'œil en direction de Reva.

— Vous leur avez soutiré toutes les informations qu'ils détenaient, je présume ? s'enquit Lyrna.

Harlick, le vieux frère émacié, leva une main osseuse.

— Cette tâche m'est dévolue, Majesté. Il reste encore parmi eux quelques officiers à interroger. Toutefois, mon expérience récente tend à me faire douter de la pertinence de leurs renseignements.

— Mettons-les au travail, déclara Vaelin en bravant ses interlocuteurs d'un regard aussi tranchant qu'exténué. Qu'ils reconstruisent ce qu'ils ont démoli.

— Je ne peux les admettre dans l'enceinte de la cité, objecta Reva en secouant la tête. Mes sujets les mettraient en pièces.

— Alors emmenons-les avec nous, répliqua Vaelin. Ils n'auront qu'à servir de porteurs.

— Et constituer autant de nouvelles bouches à nourrir, déplora Lyrna avant de se tourner vers le frère Harlick. Poursuivez vos interrogatoires, mon frère. Le haut maréchal Orven ira les pendre une fois que vous aurez fini. Messires et messeigneurs, à vos postes, s'il vous plaît.

Elle le trouva installé sur la berge du fleuve. De loin, on eût pu le prendre pour un soldat ordinaire – quoique solidement charpenté – s'adonnant au tressage d'une corde avec une dextérité peu coutumière. Vaelin l'ayant prévenue de ne pas trop en attendre de lui, elle fut surprise de le voir se redresser à son approche pour la gratifier d'une révérence à faire pâlir le plus accompli des courtisans.

— D'après Cara, je dois faire la courbette, lui apprit-il, sa grosse bouille avenante éclairée par un sourire sincère. Elle m'a montré comment.

Lyrna jeta un coup d'œil vers la droite. Les trois autres Doués venus des Confins les observaient avec attention. La jeune fille, Cara,

encore pâle et fourbue de ses efforts de la veille, toisait Lyrna d'un œil méfiant, à l'instar du garçon efflanqué qui lui tenait la main et de l'imposant gaillard à la chevelure ample qui se tenait derrière eux. *Craignent-ils que je le punisse ?*

Benten porta la main à son épée quand le Vannier s'approcha, une main tendue vers le visage de sa reine.

— Tout va bien, monseigneur, lança-t-elle à l'ancien pêcheur.

Immobile, elle laissa les doigts du guérisseur danser sur ses traits. *Ils brûlaient, la dernière fois, mais plus maintenant.*

— Je viens vous remercier, messire. Que diriez-vous d'un titre ou... ?

— J'ai déjà obtenu ma récompense, dit-il en retirant sa main.

Son sourire s'effaça brusquement, et son front se creusa d'un pli hébété qu'il tapota du bout de l'index.

— Il en va toujours ainsi, quelque chose finit par me revenir. (Il croisa son regard et ses yeux s'arrondirent.) Mais vous m'avez donné bien plus en retour. Plus que tous les autres.

Lyrna éprouva un accès de panique similaire à celui qui s'était emparé d'elle dans la crypte de la Mahlessa : un irrépressible besoin de fuir une puissance inconnue mais indiscutablement dangereuse. Elle prit une profonde inspiration et se força à soutenir le regard du Doué.

— Et qu'ai-je bien pu donner ?

Il sourit à nouveau, puis lui tourna le dos et se rassit pour s'emparer de sa corde.

— Votre être, répondit-il d'une voix étouffée tandis que ses mains reprenaient leur ouvrage.

— Ma reine.

Elle fit volte-face et découvrit Iltis qui la rejoignait à grands pas, plus blême que jamais. *Et cela risque d'empirer tant que le bougre refusera de se reposer*, songea-t-elle. Elle aperçut derrière lui le frère Caenis, en compagnie de quatre individus : deux jeunes citoyennes d'Altora, un soldat nilsaélien et l'un des guerriers sans bannière du seigneur Nortah. Les trois Doués des Confins se raidirent à leur vue – réaction qui n'échappa pas à Lyrna –, puis échangèrent des œillades inquiètes. Le colosse jugea même plus prudent de lever son bâton de combat et de se poster devant la fille.

— Le haut maréchal Caenis sollicite une audience privée, Votre Majesté, lui apprit Iltis dans une révérence.

Elle acquiesça, fit signe à Caenis de s'avancer et s'éloigna de quelques pas du Vannier. Après s'être absorbée quelques secondes dans le spectacle des flots gelés du fleuve Givrefer, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en direction de Cara. La jeune femme foudroyait proprement du regard le frère Caenis, alors qu'il mettait un

genou en terre au pied de sa reine. *Elle est capable de geler un fleuve en plein été, et pourtant elle craint cet homme.*

— Majesté, je sollicite votre attention...

— Oui, oui, mon frère. (Elle l'incita à se relever d'un geste, puis agita la main en direction de Cara et des autres Doués.) De toute évidence, vous troublez mes sujets.

Le frère Caenis se tourna vers le petit groupe et grimaça quelque peu.

— Ils... redoutent ce que j'ai à vous dire. (Il se redressa et la regarda dans les yeux.) Ma reine, je viens vous proposer les services de mon Ordre dans ce conflit. Nous nous soumettrons à toutes vos exigences et ne reculerons devant aucun sacrifice.

— Je n'ai jamais douté de la loyauté du Sixième Ordre, mon frère. Même si je souhaiterais disposer de plus de vos ouailles...

Lyrna laissa sa phrase en suspens et considéra une fois encore les quatre nouveaux venus qui accompagnaient Caenis. Elle ne manqua pas de remarquer la crispation que provoqua chez eux son rapide examen, ni la tension et l'anxiété qui habitaient leurs traits.

— Voilà de bien curieuses recrues pour le Sixième Ordre.

— Non, Majesté, lui rétorqua le frère. (Elle sentit dans sa voix une certaine appréhension, celle d'un homme sur le point d'affronter des responsabilités craintes de longue date.) Nous appartenons à un Ordre tout autre.

Chapitre 2

ALUCIUS

Le Kuritaï avait pour nom Vingt-Sept, quand bien même Alucius ne l'avait encore jamais entendu le prononcer lui-même. À vrai dire, il n'avait jusqu'ici jamais entendu l'esclave d'élite prononcer un traître mot. L'homme se pliait sans rechigner à toutes ses directives, toujours prompt à porter, nettoyer et se plier en quatre à sa place sans jamais manifester le moindre signe de fatigue ou de contrariété. Le domestique idéal, en somme.

— Je vous en fais cadeau, lui avait dit le seigneur Darnel le jour où on l'avait arraché aux entrailles de Castelnoir.

Lui qui s'attendait à la mort avait glapi d'étonnement lorsqu'on l'avait libéré de ses chaînes et qu'il avait vu les mains de son propre père l'aider à se relever.

— Un serviteur d'une perfection sans égale, avait poursuivi Darnel avec un geste en direction du Kuritaï. Vous savez, je commence à m'attacher à vos manières de troubadour, petit poète.

— Oui, je me porte fort bien en cette belle matinée, lança Alucius à Vingt-Sept qui disposait le petit déjeuner sur la table. Très aimable à toi de me poser la question.

Depuis la véranda qui surplombait le port, il voyait le soleil poindre derrière l'horizon et barioler les navires d'un éclat mordoré ; un spectacle devant lequel, songea-t-il, Alornis n'aurait pas manqué de filer s'emparer d'une toile et de ses pinceaux. Il avait précisément choisi cette maison pour la vue qu'elle offrait. Son ancien propriétaire, sans doute un négociant, était probablement mort ou réduit en esclavage à l'heure qu'il était. Castelvarin regorgeait de bâtisses vides, à présent, soit autant de foyers potentiels une fois qu'il se serait lassé de celui-ci. Mais il avait fini par s'éprendre de cette vue, d'autant plus qu'elle couvrait l'intégralité de la rade.

Toujours moins de bateaux, pensa-t-il en dénombrant d'un coup d'œil les bâtiments au mouillage. *Dix transports d'esclaves, cinq vaisseaux de commerce, quatre navires de guerre.* Les transports d'esclaves flottaient presque à lège, leurs vastes cales désespérément vides depuis ce jour, plusieurs semaines auparavant, où l'épaisse colonne de fumée avait enflé dans le ciel et obscurci le soleil plusieurs jours durant. Alucius avait tenté de composer quelques vers à son sujet, mais les mots peinaient à s'écouler chaque fois que sa plume

grattait le papier. *Comment écrire une oraison pour une forêt ?*

Vingt-Sept déposa la dernière assiette sur la table, puis recula d'un pas tandis qu'Alucius s'emparait de ses couverts. Il goûta d'abord les champignons, savourant leur cuisson parfaite, leur sauce au beurre et la pincée d'ail qui les recouvrait.

— Excellent, comme toujours, mon implacable ami.

Le visage tourné vers la fenêtre, Vingt-Sept garda le silence.

— Mais bien sûr, c'est aujourd'hui jour de visite, poursuivit Alucius entre deux bouchées de lard fumé. Merci de me l'avoir rappelé. Prépare donc le baume et les nouveaux bouquins, si ça ne te dérange pas.

Vingt-Sept fit immédiatement volte-face afin d'exécuter ses instructions, gagnant en premier lieu la bibliothèque. L'ancien propriétaire de la maison avait amassé une quantité non négligeable de livres en tous genres – probablement pour la galerie, soupçonnait Alucius, tant la grande majorité des ouvrages semblait à peine avoir été ouverte. Les romans de chevalerie populaires y côtoyaient certaines des chroniques les plus répandues du Royaume, soit rien d'utile aux visées d'Alucius, qui se voyait ainsi forcé de passer des heures à écumer les plus vastes demeures de la capitale à la recherche de documents plus précieux. Et ce n'était pas le choix qui manquait, car si les Volariens s'adonnaient au pillage avec un enthousiasme sans limites, ils ne portaient guère d'intérêt aux livres – sauf pour allumer leurs cheminées. La moisson de la veille s'était révélée particulièrement fructueuse : il avait ainsi pu glaner la série complète des *Observations astronomiques* de Marial, ainsi qu'un volume dédicacé qui ne manquerait pas, il l'espérait, d'éveiller l'intérêt d'un de ses protégés.

Dix transports d'esclave, quatre navires de guerre, compta-t-il à nouveau en se tournant vers le port. Deux de moins qu'hier... Un nouveau bâtiment attira soudain son attention, un navire de guerre en pleine manœuvre de contournement du promontoire situé au sud de la rade. Il fendait les flots à grand-peine, son unique voile déployée s'avérant, à y regarder de plus près, réduite à l'état de toile en lambeaux souillée de suie. Le navire traînait dans son sillage un bouquet de cordages sectionnés agités par la houle placide du matin. À mesure qu'il approchait de l'embouchure du port, Alucius parvint à distinguer son gréement encombré de mâts abattus et ce qui restait de son équipage, des hommes hagards dont le dos voûté révélait l'épuisement. Comme il jetait l'ancre, le jeune poète repéra les nombreuses marques de brûlure qui noircissaient sa quille et les abondantes taches brunes qui maculaient son pont rongé par les embruns.

Cinq navires de guerre, se corrigea-t-il. Dont l'un avec une intéressante

Ils firent une première étape au pigeonnier, où Alucius trouva son dernier oiseau d'humeur fort affamée.

— Je te déconseille de te faire la belle, avertit-il Plume Bleue en agitant l'index.

L'oiselle l'ignora superbement, concentrée sur les quelques graines qu'il lui avait apportées. Le pigeonnier se trouvait au sommet de la Guilde des Imprimeurs, dont le toit avait été épargné par les flammes en raison des poutres d'acier qui soutenaient la structure. Les maisons voisines n'avaient pas eu cette chance, de sorte que le bâtiment naguère industriel où il venait mettre ses poèmes sous presse se dressait dorénavant seul parmi les éboulis et les cendres de la rue. Depuis ce poste d'observation, la cité lui faisait l'effet d'une sordide mosaïque, une mer de ruines gris-noir parsemée d'îlots de bâtisses indemnes.

— Désolé, tu dois te sentir seule ces jours-ci, dit-il à Plume Bleue en caressant son poitrail duveteux.

Le pigeonnier abritait encore dix animaux, un an auparavant. De jeunes oiseaux aux pattes droites ornées d'une petite boucle en fil de fer, suffisamment solide pour soutenir le poids d'un message.

C'était ici qu'il s'était rendu immédiatement après sa libération de Castelnoir, pour n'y trouver que trois pigeons survivants. Il les avait nourris puis s'était débarrassé des cadavres de leurs congénères sous le regard impassible de Vingt-Sept. Mener l'esclave sur le théâtre de son terrible secret constituait un risque indéniable, mais il n'avait pas eu le choix. À vrai dire, il avait craint que Vingt-Sept l'exécute sur place ou bien lui repasse les fers pour l'envoyer à nouveau sous les verrous. Au lieu de ça, le Kuritaï s'était simplement tenu en retrait et l'avait regardé gribouiller son message codé sur un minuscule rouleau de parchemin, qu'il avait ensuite enroulé et glissé dans le petit cylindre de métal pour enfin l'accrocher à la bague de l'oiseau.

Castelvarin tombé, avait-il écrit, bien conscient qu'il n'apprendrait sans doute rien à ses destinataires. *Darnel sur le trône. 500 chevaliers & 1 division V.* Vingt-Sept n'avait même pas daigné se retourner pour l'envol du pigeon et ne lui avait pas porté l'estocade attendue, ni cette première fois ni lorsqu'il avait dépêché l'oiseau suivant, la nuit du départ de la flotte volarienne pour l'archipel Meldénéen. L'esclave, de toute évidence, n'était ni son geôlier ni un espion de Darnel, juste un serviteur zélé. De toute manière, ses soupçons quant aux intentions cachées du Kuritaï s'étaient depuis longtemps dissipés, en même temps que l'espoir d'assister de son vivant à la libération de cette cité... et de revoir Alornis dessiner.

Il songea brièvement à charger Plume Bleue d'un ultime message –

la mention du navire de guerre démoli ne manquerait pas d'intéresser les lecteurs de son rapport –, mais il finit par se raviser. Ce navire présageait bien des choses, et mieux valait attendre de connaître le fin mot de l'histoire avant de couper son dernier lien avec le monde extérieur.

Ils redescendirent du toit par l'échelle aménagée le long de la façade arrière, puis mirent le cap sur l'unique bâtiment complètement indemne de Castellarin : l'épaisse forteresse de pierre noire érigée au cœur de la cité. Ce lieu avait été le théâtre d'une bataille sanglante, il le savait. Les brutes du Quatrième Ordre qui composaient la garnison de Castelnoir avaient fait preuve d'une bravoure surprenante, repoussant plusieurs vagues successives de Varitai au rythme des cris de ralliement et des appels à la Foi de l'Aspect Tendris. Du moins, voilà ce que se marmonnaient les sujets du Royaume dorénavant réduits en esclavage. Les Volariens avaient dû déployer les Kuritai pour enfin faire tomber la forteresse. L'Aspect Tendris, à ce qu'on racontait, avait pourfendu pas moins de quatre esclaves d'élite avant de périr, lâchement abattu d'un poignard dans le dos. Alucius ne pouvait s'empêcher de trouver ce récit peu probable, quand bien même il ne faisait aucun doute que le vieux salopard était mort l'arme à la main.

Le Varitai en faction à l'entrée fit un pas de côté en le voyant approcher, talonné de près par Vingt-Sept qui portait sur ses larges épaules une besace garnie de livres et de remèdes divers. La cour de Castelnoir s'avérait plus sobre encore que sa façade : un cloître étroit cerné d'austères murailles noires et une enfilade d'archers varitai postés sur le parapet, rien de plus. Comme Alucius gagnait le guichet aménagé tout au fond de la cour, un garde vint lui ouvrir puis se déporta sur le côté, laissant le jeune homme s'enfoncer dans l'escalier en colimaçon menant aux souterrains. L'odeur éveilla en lui des souvenirs douloureux de sa captivité, l'atmosphère de renfermé le disputant aux relents âcres de la pisse de rat. Au bout d'une vingtaine de pas, les marches aboutirent sur un couloir baigné par la lueur dansante de torches murales et flanqué de dix cellules, chacune barrée d'une lourde porte en fer. Les geôles étaient toutes occupées lorsqu'on l'avait incarcéré. À présent, seulement deux d'entre elles abritaient des prisonniers.

— Non, déclara Alucius en réponse à la question informulée de Vingt-Sept. Ce retour ne m'occasionne aucun accès de nostalgie, mon ami.

Il rejoignit l'Épée Franche assise sur un tabouret au bout du couloir. L'homme, un guerrier revêché et musculeux qui parlait la langue du Royaume avec toute la finesse d'un sculpteur aveugle s'efforçant de ciseler un chef-d'œuvre, n'avait pas changé.

— Lequel ? grogna le garde-chiourme en se redressant et en reposant son outre de vin.

— L'Aspect Dendrish, je crois, lui répondit Alucius. Autant en finir au plus vite avec les corvées, comme je dis toujours. (Il réprima un soupir exaspéré à la vue de la mine perplexe de l'Épée Franche.) Le gros bonhomme, ajouta-t-il lentement.

Le garde-chiourme haussa les épaules et partit en direction de la dernière cellule du couloir, où il entreprit de déverrouiller la porte dans un concert de cliquetis. Alucius le remercia d'une révérence avant de pénétrer dans la cellule.

Si l'Aspect Dendrish Hendrahl avait perdu une bonne moitié de son embonpoint au cours de sa détention, il conservait une corpulence bien supérieure à la moyenne. Il accueillit Alucius de sa morgue et de son regard noir coutumiers, ses petits yeux plissés reflétant la lumière de l'unique bougie placée dans la niche qui surplombait sa couche.

— J'ose espérer que vous m'avez apporté quelque chose de plus intéressant, cette fois-ci.

— Je pense que oui, Aspect.

Alucius s'empara de la besace de Vingt-Sept, y plongea la main et en sortit un épais volume, dont le titre en feuille d'or rehaussait superbement la reliure de cuir.

— *Entre croyance et illusion*, lut l'Aspect après avoir raflé le livre. *De la nature du déisme*. Vous m'apportez mon propre traité ?

— Loin de là, Aspect. Je vous suggère de le feuilleter.

Dendrish ouvrit l'ouvrage et tomba immédiatement sur la ligne de texte ajoutée sous le titre, qu'Alucius connaissait par cœur : « *ou Entre fatuité et arrogance : de la nature du savoir de l'Aspect Hendrahl* ».

— Qu'est-ce à dire ? demanda l'Aspect.

— Je l'ai trouvé dans la demeure du seigneur Al Avern, lui expliqua Alucius. Vous vous souvenez sûrement de lui. L'ampleur de son œuvre lui a valu le sobriquet de Seigneur du Calame et du Parchemin.

— Son œuvre ? Du griffonnage de bas étage, vous voulez dire. Il n'a jamais fait que plagier d'autres auteurs plus talentueux que lui.

— Eh bien, il semble avoir beaucoup à redire sur votre propre talent, Aspect. Sa critique de votre traité sur l'origine des dieux alpirans se révèle à la lecture fort documentée et, je dois l'admettre, non dépourvue d'élégance.

Les mains replètes de Hendrahl parcoururent l'ouvrage avec une précision experte, avant de s'arrêter sur un chapitre copieusement annoté par l'écriture racée de feu le seigneur Al Avern.

— « Simple redite de Carvel » ? s'étrangla l'Aspect d'une voix rauque. Ce copiste au crâne vide m'accuse de manquer d'originalité, moi ?

— Je pensais que vous y trouveriez quelque amusement.

Alucius exécuta une révérence et regagna la porte.

— Attendez ! (Hendrahl coula un regard prudent sur l'Épée Franche postée dans le couloir et se mit debout, non sans difficulté.) Vous avez sûrement des nouvelles à partager ?

— Hélas, les choses n'ont guère changé depuis ma dernière visite, Aspect. Le seigneur Darnel traque son fils dans les décombres de sa trahison, nous attendons toujours l'annonce du triomphe du général Tokrev à Altor et la prise non moins glorieuse de l'archipel Meldénéen par l'amiral Morok.

Hendrahl s'approcha et prononça dans un souffle tout juste audible :

— Et maître Grealin ? A-t-il donné signe de vie ?

Il finissait toujours par poser cette question, tant et si bien qu'Alucius, d'abord intrigué, avait cessé de s'interroger sur les raisons de cet étrange intérêt pour le sort du maître des Chais du Sixième Ordre.

— Pas encore, Aspect. Il ne s'est pas manifesté.

Curieusement, cette réponse parut une fois encore rassurer l'Aspect. Il acquiesça et partit se rasseoir sur sa pailasse, les doigts posés sur la couverture de son livre apostillé. Il ne daigna pas même relever la tête lorsque Alucius quitta la cellule.

Fidèle à son habitude, l'Aspect Elera opposait un saisissant contraste à son frère dans la Foi. Debout, ses mains grâciles écartées en signe de bienvenue, elle accueillit son visiteur avec un chaleureux sourire.

— Alucius !

— Aspect.

Comme à chaque visite, il sentit sa gorge se nouer à la vue de sa robe grise malpropre qu'ils refusaient de remplacer et de sa cheville à vif, meurtrie par la chaîne qui l'entravait. Cela ne l'empêchait pourtant ni de sourire ni de manifester une joie sincère à son égard.

— Je vous ai rapporté du baume, dit-il en déposant la besace sur le lit. Pour votre jambe. Je suis tombé sur une boutique d'apothicaire dans l'allée aux bestiaux. Elle a brûlé, naturellement, mais son propriétaire avait eu la présence d'esprit d'entreposer certains articles dans sa cave.

— Vous m'étonnerez toujours, messire. Un grand merci à vous.

Elle s'assit pour farfouiller dans la besace, puis en tira un petit pot de baume en céramique dont elle ôta le couvercle avant d'en renifler le contenu.

— Miel et huile de corr. Excellent. Cela conviendra parfaitement. (Elle fouilla dans les profondeurs de la besace et découvrit les livres.) Marial ! s'exclama-t-elle avec un cri de ravissement. Je possédais jadis

sa bibliographie complète. Il doit bien y avoir vingt ans que je ne l'ai pas lu. Vous me gêtez, Alucius.

— Je fais de mon mieux, Aspect.

Elle mit l'ouvrage de côté et leva les yeux sur lui, son visage aussi propre que le lui permettaient ses maigres rations d'eau. Le seigneur Darnel avait délivré des instructions très précises quant à ses conditions d'emprisonnement, des repréailles probablement dues aux noms d'oiseaux peu flatteurs dont elle l'avait affublé lors de sa première et dernière visite en ce lieu. De sorte que si l'Aspect Dendrish n'avait à souffrir qu'une diète forcée et l'indifférence de ses geôliers, Elera se voyait pour sa part enchaînée au mur par des entraves si courtes qu'elle n'occupait qu'un dixième de sa petite cellule. Pour autant, jamais encore il n'avait entendu la moindre plainte franchir ses lèvres.

— Comment avance le poème ? lui demanda-t-elle.

— Doucement, Aspect. Je crains fort que cette tumultueuse période ne mérite un bien meilleur chroniqueur.

— Quelle tristesse. J'avais hâte de le lire. Et votre père ?

— Il m'a demandé de vous transmettre ses amitiés, mentit Alucius. Quoique je ne le voie guère, ces derniers temps, accaparé qu'il est par les ordres du Vassal.

— Ah ! Eh bien, vous le saluerez de ma part.

En voilà au moins une – peut-être même la seule – qui ne le traitera pas de traître quand tout ceci prendra fin, songea-t-il.

— Dites-moi, Alucius, reprit-elle. Vos expéditions vous entraînent-elles parfois dans le quartier sud ?

— Rarement, Aspect. Les trouvailles y sont bien souvent insignifiantes, quand on parvient à y trouver quelque chose.

— Dommage. Il y avait là-bas une auberge – *Au Sanglier Noir*, si ma mémoire ne me fait pas défaut. Bref, si jamais l'envie vous prenait de déguster du vin convenable, je crois que le propriétaire conservait dans un réduit caché sous le parquet de la cave une jolie collection de grands crus cumbraéliens. Il ne souhaitait pas déranger les gabelous du roi, vous comprenez.

« Du vin convenable ». À quand remontait la dernière fois qu'il avait ingurgité autre chose qu'un vinaigre écœurant ? Les Volariens avaient beau mépriser la littérature, ils s'étaient empressés de dévaliser toutes les caves de la capitale dès la première semaine d'occupation, imposant par conséquent au jeune poète une période de sobriété malvenue.

— Fort aimable à vous, Aspect, dit-il. Même si je dois m'avouer étonné que vous ayez connaissance de tels... agissements.

— On entend toutes sortes de choses en tant que guérisseur. Les gens n'hésitent pas à révéler leurs secrets les plus intimes à ceux qui,

ils l'espèrent, pourront les soulager de la douleur. (Elle croisa son regard et sa voix se para d'un accent solennel.) Si j'étais vous, je me mettrais en quête de ce vin sans tarder, messire.

— Je... Je n'y manquerai pas, Aspect.

L'Épée Franche fit tinter ses clés contre la porte, puis émit un grognement impatient.

— Je dois y aller, lui dit-il en récupérant sa besace vide.

— Un plaisir de vous voir, Alucius. Comme toujours.

Elle tendit une main qu'il baisa après avoir mis un genou en terre – un rituel courtois qu'ils avaient fini par adopter au fil des semaines.

— Vous savez..., reprit-elle comme il se redressait pour gagner la porte. Je pense que si le seigneur Darnel avait un tant soit peu de courage, il nous aurait déjà fait exécuter à l'heure qu'il est.

— Au risque de s'attirer les foudres de son propre Fief ? lui rétorqua le jeune homme. Même lui ne saurait se montrer aussi stupide.

Elle acquiesça et lui adressa un dernier sourire lorsque l'Épée Franche claqua la porte. Sa dernière phrase, bien qu'étouffée par le battant, lui parvint sans mal et lui trotta longuement dans la tête :

— J'espère que vous apprécierez le vin !

Le seigneur Darnel le convoqua dans l'après-midi, repoussant de fait toute tentative d'exploration du quartier sud. Le Vassal avait accaparé l'unique aile encore debout du palais, soit un corps de bâtiment tout en murs de marbre et en tours s'élevant sur les décombres de la demeure royale. Les parois disparaissaient derrière de nombreux échafaudages, depuis lesquels une cohorte de maçons s'efforçait de remodeler les vestiges du palais en bâtisse autonome, comme s'il en avait toujours été ainsi. Darnel n'avait qu'une hâte : effacer toute trace de ce passé si compromettant. Une petite armée d'esclaves trimait ainsi jour et nuit dans le dessein de concrétiser la vision du nouveau propriétaire des lieux, déblayant les ruines calcinées pour ériger à leur place un jardin d'agrément garni de statues volées et de parterres de fleurs non écloses.

L'aplomb souverain qui s'emparait de lui chaque fois qu'il avait le malheur de se trouver en présence du Vassal ne manquait jamais d'étonner Alucius. L'homme faisait pourtant preuve d'une acrimonie notoire, tandis que son penchant pour les condamnations à mort reléguait le règne du vieux Janus au rang des plus cléments du Royaume. En dépit toutefois du mépris évident dans lequel il le tenait, Darnel avait besoin de lui vivant. *Du moins jusqu'à ce que mon père lui apporte la victoire.*

Il fut admis dans la nouvelle salle du trône par deux des chevaliers les plus massifs de Darnel, chacun affublé d'une armure de plates

complète et auréolé d'une odeur de transpiration que tous les tombereaux d'huile de lavande dont ils s'aspergeaient ne parvenaient pas à masquer. De toute évidence, aucun forgeron n'avait encore réussi à résoudre le problème ancestral des relents fétides occasionnés par le port prolongé du harnois. Darnel était assis sur son trône flambant neuf, une symphonie somptueusement ouvragée de chêne et de velours dont le dossier, orné de fioritures, culminait à plus de deux mètres de hauteur. Bien qu'il lui restât encore à s'introniser en tant que monarque, Darnel n'avait guère attendu pour se parer de tous les attributs royaux possibles et imaginables, au premier rang desquels se trouvait la couronne du roi Malcius – couronne qui, jugeait Alucius, lui seyait fort mal, un peu trop grande pour la circonférence de son crâne. Elle retombait sur son front en ce moment même, tandis que le Vassal se penchait en avant pour converser avec un individu au physique noueux vêtu d'un costume de marin en piteux état et d'une cape noire. À la vue de l'individu campé derrière le marin, Alucius sentit enfin ses craintes s'éveiller. Le commandant divisionnaire Mirvek se dressait de toute sa taille, le buste ceint d'un plastron d'émail noir et son visage balafré indéchiffrable, comme à son habitude. Darnel avait peut-être besoin de lui vivant, mais pas le Volarien. La présence de son père, debout les bras croisés au côté de Darnel, tranquillisa quelque peu le jeune poète.

— Un requin ? lança le Vassal au marin d'un ton rogue. Un requin aurait naufragé votre flotte ?

L'homme d'équipage se raidit, son expression trahissant l'affront que lui causaient les remontrances d'un homme dont le statut excédait à peine, à ses yeux, celui d'un esclave privilégié.

— Un requin roux, répondit-il en langue du Royaume, sa voix teintée d'un léger accent. Manipulé par une *elverah*.

— Une *elverah* ? répéta Darnel. La même qui s'est employée à saboter les efforts du général Tokrev lors du siège d'Altor ?

— Il ne s'agit pas d'un nom, du moins pas de nos jours, expliqua Mirvek, mais d'un terme signifiant « sorcier » ou « sorcière ». Il provient d'une ancienne légende...

— Je me fiche de votre légende comme d'un poil de con de catin ! gronda Darnel. Pourquoi me présenter ce larbin ? Pour qu'il me raconte ses sornettes de requins et de sorciers ?

— Je ne suis pas un menteur ! répliqua le marin, les joues cramoisies. Plus de mille hommes ont trouvé la mort aux mains de cette chienne et de sa créature.

— Retenez votre clébard, dit doucement Darnel au commandant divisionnaire. Sans quoi je lui inculquerai les bonnes manières à coups de fouet.

Le marin regimba de nouveau, mais se tut lorsque Mirvek le retint

d'une main sur l'épaule avant de lui murmurer quelque chose dans leur langue. Alucius maîtrisait mal le volarien, mais il crut discerner le mot « patience » dans les paroles apaisantes de l'officier.

— Ah ! le petit poète, déclara Darnel en remarquant Alucius. Voilà une péripétie digne d'un vers ou deux. La glorieuse flotte volarienne coulée par un requin aux ordres d'une sorcière flétrie par la Ténèbre.

— Une *elverah*, corrigea le marin avant d'ajouter quelque chose dans sa langue.

— Qu'a-t-il dit ? demanda le Vassal au commandant divisionnaire d'une voix lasse.

— Née du feu, traduisit l'officier. Les marins racontent que la sorcière était née du feu, en raison de ses brûlures.

— Ses brûlures ?

— Au visage. (Le marin passa une main sur ses propres traits.) Elle n'était que cicatrices affreuses à regarder. Un monstre plutôt qu'une femme.

— Et moi qui vous prenais pour un peuple rationnel, grinça Darnel avant de se tourner vers Alucius. À ton avis, petit poète, qu'augure cette déconvenue pour notre grand dessein ?

— Que l'archipel Meldénéen ne tombera pas aussi facilement que prévu, monseigneur, répondit Alucius d'une voix égale.

Il vit son père tressaillir et lui intimer de tenir sa langue d'un coup d'œil noir, mais sa remarque ne parut guère émouvoir le Vassal.

— Tout à fait. En dépit de leurs nombreuses promesses, nos alliés ont échoué à m'offrir l'Archipel et préfèrent envoyer leurs chiens galeux aboyer leurs billevesées sous mes fenêtres. (Il leva l'index sur le marin.) Faites-le sortir d'ici, ordonna-t-il à Mirvek.

Une fois les Volariens partis, le Vassal invita le jeune homme à s'avancer d'un geste indolent.

— Approche-toi, petit poète. J'aimerais solliciter ton avis quant à une autre faribole.

Alucius parcourut la salle du trône et vint se prosterner devant le Vassal. S'il était en permanence tenté de jeter aux orties ce simulacre de respect, il connaissait pertinemment les limites de la bienveillance de Darnel. Et ce quelle que soit son utilité.

— Tiens. (Le Vassal s'empara d'un objet sphérique gisant à ses pieds et le lui lança.) Ça te rappelle quelque chose ?

Alucius rattrapa l'objet et le tourna dans ses mains. Un heaume de chevalier renfaëlien à l'émail bleu bossué et à la visièrre brisée.

— Le seigneur Wenders, dit-il au souvenir du harnois que Darnel avait offert contre son gré à son larbin.

— En effet, fit le Vassal. On a découvert son corps il y a quatre jours, un carreau d'arbalète fiché dans l'œil. J'imagine que vous n'aurez aucun mal à deviner qui est le responsable de son trépas.

— Le Frère Rouge.

Alucius dut réprimer un sourire. *Tu as réduit l'Urlish en cendres et tu n'as même pas réussi à lui mettre le grappin dessus.*

— Oui. Bizarrement, on a pansé ses blessures avant de l'abattre. Le plus étonnant reste cependant le témoignage de l'unique survivant de sa compagnie. Il n'a pu conserver ce titre bien longtemps, je le crains, emporté par une méchante gangrène au bras. Mais il a juré sur les Défunts que la compagnie tout entière avait été ensevelie sous une violente chute de pierres. Un éboulement déchaîné par le maître obèse du Frère Rouge.

Grealin. Alucius se garda bien d'exprimer la moindre émotion lorsqu'il demanda :

— Déchaîné, monseigneur ?

— Oui, au moyen de la Ténèbre, croyez-le ou non. Tout d'abord la geste du frère au Ténébreux pouvoir, et à présent la ballade du requin de la sorcière. Tout cela est fort curieux, ne trouvez-vous pas ?

— Absolument, monseigneur. Fort curieux.

Darnel se laissa aller contre le dossier de son trône et toisa le jeune homme d'un regard pénétrant.

— Dis-moi, toi qui rends souvent visite à nos chers Aspects survivants, les aurais-tu entendus parler de ce maître obèse aux Ténébreux pouvoirs ?

— L'Aspect Dendrish exige des livres et de la nourriture. L'Aspect Elera, elle, ne me demande rien. Ils n'ont jamais évoqué ce maître...

Darnel jeta un coup d'œil au père d'Alucius.

— Grealin, monseigneur, dit Lakrhil Al Hestian.

— Grealin, voilà. (Le Vassal avisa de nouveau le poète.) Grealin.

— Son nom m'est cependant familier, monseigneur. Le seigneur Al Sorna l'a mentionné à plusieurs reprises lors de notre campagne contre l'Usurpateur. Il s'occupait des magasins du Sixième Ordre, ce me semble.

Le visage de Darnel se décomposa et blêmit visiblement, comme chaque fois qu'il entendait prononcer le nom d'Al Sorna – une réaction qu'Alucius connaissait bien et tentait d'utiliser à son avantage pour échapper à cet interrogatoire fortuit. Aujourd'hui, toutefois, le Vassal ne semblait pas prêt à se laisser distraire.

— Magasinier ou non, reprit-il d'une voix dure, il ne reste plus de lui qu'un tas de poussière.

Sur ces mots, il tira un objet de la poche de son aube en soie et le lança vers Alucius : un médaillon passé sur une chaîne en métal nu, noir de suie mais intact. Le Guerrier Aveugle.

— Les éclaireurs de ton père ont retrouvé ceci dans les cendres d'un bûcher érigé non loin du corps de Wenders. Il appartenait soit au maître obèse, soit au Frère Rouge. Et je doute que ma bonne étoile

m'accorde un tel présent.

Non, acquiesça silencieusement Alucius. Tu ne le mérites sûrement pas.

— Nos alliés volariens se montrent intéressés au plus haut point par la Ténèbre, poursuivit Darnel. Ils achètent à des prix exorbitants tout esclave doté de prétendus pouvoirs. Je te laisse imaginer ce qu'ils infligeront à tes amis de Castelnoir s'ils en venaient à les soupçonner de détenir la moindre information à ce sujet. La prochaine fois que tu leur rendras visite, montre-leur ce médaillon, raconte-leur le fait d'armes du maître obèse et répète-moi tout ce qu'ils t'auront dit en retour.

Il se redressa et rejoignit Alucius à pas lents, le visage à présent secoué de légers tressaillements et les lèvres luisantes de salive. Les deux hommes faisaient presque la même taille, mais pas la même carrure. Darnel, bien plus puissant et intimidant, avait tout d'un tueur chevronné. Sa présence imposante ne suffit toutefois pas à éveiller les craintes du jeune poète.

— Cette farce a assez duré, gronda le Vassal. Ce soir, je prendrai la tête de tous mes chevaliers pour traquer le Frère Rouge et récupérer mon fils. En mon absence, fais bien comprendre à ces fientes moralisatrices que je les livrerais volontiers à nos alliés, qui se feront un plaisir de les écorcher vives pour leur arracher leurs secrets, Aspects ou non.

Chapitre 3

FRENTIS

Elle ouvre les yeux sur un monde de ténèbres. Une noirceur baignée d'un faible halo jaune, leur qui finit par dessiner les contours brumeux d'une flamme de bougie. L'espace d'un instant, elle craint de s'être réincarnée dans un corps à demi aveugle, victime d'une farce cruelle ou d'un nouveau châtiment de l'Allié. Puis elle se rappelle combien sa vue – la vue de sa première enveloppe, du moins – était exceptionnelle. « Plus acérée que celle d'un aigle », l'avait félicité son père bien des siècles plus tôt, un compliment rare qui l'avait alors émue aux larmes. Mais ces yeux-là... ces orbites vaines, étrangères, défaillantes, restent désespérément sèches.

Elle gît sur la pierre dure et glaciale, sa peau nue irritée par les rugosités de la roche. Elle s'assoit et discerne un mouvement dans l'obscurité, un homme qui émerge de l'ombre dans le faisceau de lumière tremblotante. Il arbore l'uniforme d'un soldat de la garde du Conseil et la face émaciée d'un vétéran, mais elle le reconnaît sans mal au brasier de malice qui habite son regard.

— Comment le trouves-tu ? lui demande-t-elle.

Elle lève les mains, étire ses doigts, fléchit les poignets. Puissants. Bien, très bien. Ses bras sont minces, élancés, puissamment sculptés, à l'image de ses jambes, souples et agiles.

— Une danseuse ? demande-t-elle au garde du Conseil.

— Non. Elle avait quelques années à peine lorsque nous l'avons repérée dans les collines septentrionales. Les tribus du Nord pondent bien plus de Doués que le reste de l'Empire. Elle jouit d'un Don puissant, une affinité sans pareille avec le vent. Je ne doute pas que tu sauras le mettre à profit. Elle a en outre appris à manier le poignard, l'arc et l'épée dès l'âge de six ans. Un garde-fou appréciable, en prévision de ton inévitable chute.

Elle sent un courant de colère la traverser. Elle n'avait rien d'inévitable. Pas plus que l'amour n'est inévitable. Elle est tentée d'alimenter cette rage naissante, d'irriguer son nouveau corps d'un torrent furieux afin d'éprouver ses capacités sur ce Messenger aux yeux mauvais, mais une sensation nouvelle l'en dissuade... Une mélodie impérieuse, aux notes précises et farouches. Son chant ! Son chant est de retour !

Un rire enfle dans sa poitrine. Elle le laisse éclater, la tête rejetée en arrière, et sa jubilation s'accroît quand naît en elle une radieuse certitude, une prise de conscience souveraine qui l'emplit d'une joie triomphante : Je sais que tu me vois, mon bien-aimé !

Il s'éveilla dans un sursaut, arrachant un geignement intrigué à Massacreur endormi à ses pieds. Près de lui, maître Rensial roupillait toujours, son visage barré d'un sourire étrangement serein ; celui d'un homme au sommeil heureux. En dehors du champ de bataille, c'était le seul et unique moment où il paraissait sain d'esprit. Frentis s'assit avec un grognement, puis s'ébroua pour dissiper les vestiges de son rêve. *Un rêve ? Crois-tu vraiment qu'il ne s'agissait que d'un rêve ?*

Il chassa cette pensée, enfila ses bottes et saisit son épée, puis quitta le petit pavillon qu'il partageait avec le maître. Le ciel était encore sombre et la position de la lune lui apprit qu'il restait deux bonnes heures avant le lever du jour. Tout autour de lui, la compagnie dormait à poings fermés sous les tentes fournies par le baron Banders, une débauche de luxe après tant de nuits passées à la belle étoile. Ils bivouaquaient sur le versant sud d'un coteau escarpé, cernés par les collines qui formaient la frontière naturelle de Renfaël. Cette position privilégiée leur interdisait cependant d'allumer des feux de camp, le baron refusant de donner au seigneur Darnel le moindre indice quant à leurs effectifs.

Six mille hommes, songea Frentis, les yeux baissés sur le campement en contrebas. Il se remémora les informations arrachées à l'infortuné seigneur Wenders. *Cela suffira-t-il à prendre une cité tenue par les chevaliers de Darnel et une division de Volariens au grand complet ?*

Un bruit léger attira son attention sur la mer de toiles qui abritait sa compagnie : un gloussement sourd échappé de la tente qu'Arendil partageait avec dame Illian. Il perçut des murmures étouffés et pressants, suivis de nouveaux rires. *Je devrais y mettre un terme*, décréta-t-il. Il s'élança dans leur direction, mais finit par se raviser au souvenir du reproche qu'Illian lui avait fait la veille. « *Je ne suis pas un enfant...* »

Ma croisade sanglante les a privés de leur jeunesse, songea-t-il. *Et le pire reste à venir, avec l'assaut sur Castelvarin*. Il poussa un soupir et s'éloigna dans la direction opposée.

En l'absence de nuages, le croissant de lune dispensait suffisamment de lumière pour offrir une vue dégagée sur le territoire de plaine étendu au pied des collines. Pour l'heure, aucun ennemi ne semblait l'occuper. *Attendra-t-il ?* se demanda Frentis. *Lorsque Darnel apprendra que Banders a soulevé son Fief contre lui et pris sous son aile son propre fils, viendra-t-il ?* Sa main, soudain parcourue de picotements, vint se poser sur la poignée de son épée tandis que l'appel du sang hurlait en lui à travers des lèvres de femme. Une voix qu'il ne connaissait que trop bien. *Certains délices ne s'oublient pas facilement, n'est-ce pas, mon bien-aimé ?*

— Laisse-moi tranquille, souffla-t-il en volarien, les dents serrées

tandis qu'il se forçait à ouvrir le poing.

— Alors comme ça on apprend une nouvelle langue, mon frère ?

Frentis fit volte-face et vit sortir de l'obscurité un frère de haute stature d'environ son âge, dont les traits séduisants se barraient d'un sourire en coin – un sourire familier.

— Ivern, dit-il après quelques secondes d'hésitation.

Le jeune frère fit halte à quelques pas de lui et détailla Frentis de pied en cap d'un air éberlué.

— Et moi qui pensais que frère Sollis voulait me faire marcher, déclara-t-il. J'aurais dû m'en douter. Depuis quand le vieux bougre ferait-il preuve d'humour ?

Il s'approcha et vint serrer son ancien condisciple contre son cœur.

— L'Ordre, commença Frentis quand Ivern relâcha son étreinte. La Loge est tombée. Il ne reste plus que...

— Je sais. Il m'a tout raconté. Un peu plus de cent frères, voilà tout ce qui reste du Sixième Ordre.

— L'Aspect Arlyn a survécu. Le larbin de Darnel nous l'a confirmé, sans pour autant nous apprendre dans quelle geôle de Castelvarin on le gardait prisonnier.

— Un mystère à résoudre sur place. (Ivern hocha la tête en direction d'une grappe de tentes voisines.) Que dirais-tu d'écluser un peu de Compagnon du Frère en bonne compagnie ?

Frentis n'avait jamais vraiment prisé la gnôle de prédilection de l'Ordre, goûtant peu la manière dont elle émoussait les sens. Il se contenta donc d'une gorgée de politesse avant de rendre la flasque à Ivern, qui ne semblait pas s'embarrasser de telles réticences.

— C'est la pure vérité, insista-t-il après une solide gorgée d'alcool. Elle m'a embrassé. À pleines lèvres, même.

— La princesse Lyrna t'a embrassé ? s'étonna Frentis en haussant un sourcil.

— Et comment. Au terme d'une quête périlleuse et, permets-moi de le dire, désormais légendaire à travers le territoire Ionak. J'avais rédigé la moitié de mon compte-rendu pour les archives de frère Caenis lorsque nous est parvenue la nouvelle de l'invasion. (Son sourire se crispa.) Mon heure de gloire au sein de l'Ordre, perdue dans les méandres de l'histoire...

Il releva la tête et croisa le regard de Frentis.

— Tu faisais déjà parler de toi, lors de notre retour vers le sud. La geste du Frère Rouge n'a pas tardé à se propager de part et d'autre du Royaume. Dans une version, on raconte même que tu l'aurais vue mourir.

Les flammes qui léchaient son visage, sa bouche ouverte sur un hurlement d'effroi, ses cheveux carbonisés qu'elle frappait frénétiquement dans l'espoir d'étouffer le brasier...

— Je ne l'ai pas vue mourir, non, répliqua-t-il.

Je me suis contenté d'assassiner son frère.

La veille au soir, il avait dressé le compte-rendu de cette journée funeste à frère Sollis tandis que les membres de sa compagnie dévoraient leur premier véritable repas depuis près d'une semaine – au comble du ravissement, certains avaient même peiné à avaler la moindre bouchée. Sollis avait absorbé chacune de ses révélations sans mot dire, son regard pâle ne trahissant aucune émotion à mesure qu'il lui déroulait son épopée de meurtres et de tortures. Quand il avait achevé son témoignage, son ancien instructeur lui avait, à l'instar de l'Aspect Grealin, ordonné de ne jamais répéter cette histoire à quiconque et de s'en tenir au récit délivré à ses partisans. *Un mensonge éhonté*, avait intérieurement conclu la Volarienne d'une voix goguenarde.

— Alors il reste une chance, reprit Ivern. Elle a peut-être survécu.

— J'implore les Défunts chaque jour pour que ce soit le cas.

Ivern s'accorda une nouvelle gorgée d'alcool.

— Les Lonaks ne comprenant pas ce qu'impliquait le titre de princesse, ils avaient décidé de l'appeler reine. Comme quoi ils avaient raison. Les Volariens ont tout intérêt à ce qu'elle ait perdu la vie. Si d'aventure elle reparaissait pour obtenir vengeance, je n'aimerais pas être à leur place.

Pour obtenir vengeance, songea Frentis en regardant ses mains, des mains qui avaient brisé la nuque d'un roi. *Ou bien justice ?*

Il regagna au petit matin le bivouac, où il trouva Davoka en pleine conversation avec Illian. La jeune demoiselle, pâle comme la mort et raide comme un piquet, se faisait manifestement sermonner par la Lonake.

— Tu dois prendre des précautions, lui enjoignait la guerrière tout en affûtant son fer de lance. Un ventre plein se conjugue mal avec le champ de bataille. Fais en sorte qu'il se vide sur ta cuisse.

Lorsque Illian aperçut Frentis, ses joues s'empourprèrent instantanément. Elle se redressa, puis s'éloigna d'un pas aussi vif qu'empesé, n'émettant en réponse à son bonjour qu'un couinement enroué.

— Ces sujets-là ne s'abordent pas en public, chez les *Merim Her*, expliqua Frentis à une Davoka perplexe avant de s'asseoir auprès d'elle.

— Cette gamine n'a rien dans le crâne, marmonna la Lonake avec un haussement d'épaules. Trop prompte à s'énervier, trop prompte à écarter les jambes. Mon premier époux a dû céder trois poneys avant que je daigne le toucher.

Frentis fut tenté de lui demander combien de poneys allait devoir

lui offrir Ermund le cas échéant, mais il préféra s'abstenir. Lié par son serment d'allégeance, le chevalier avait dû prestement regagner l'état-major du baron Banders et son épée leur manquait déjà cruellement. Son absence soudaine ne semblait toutefois guère émouvoir Davoka, à tel point que Frentis doutait à présent des sentiments qu'avait pu nourrir la Lonake à son égard. Peut-être n'avait-elle vu en lui qu'une aimable distraction destinée à passer le temps au cœur de l'Urlish, lors de leurs rares journées de répit.

— Les choses évoluent vite, ici, déclara-t-il, moins pour son interlocutrice que pour lui-même.

Illian qui passe de jeune fille choyée à chasseresse impitoyable, Malard de brigand à soldat, Grealin de maître à Aspect. Tout a changé. Les Volariens nous ont légués un Royaume bouleversé.

Le Frère Commandant Sollis les rejoignit alors qu'ils prenaient le petit déjeuner. Il adressa un signe de tête empreint de respect à Davoka, puis se figea brièvement à la vue de Trente-Quatre, qui en retour lui sourit et se fendit d'une profonde révérence.

— Le baron Banders tient conseil, lança Sollis à Frentis. On requiert tes lumières.

— Cinq cents chevaliers et un pissepot rempli de Volariens, hein ? (Le baron Banders leva un sourcil broussailleux en direction de Frentis et poussa un petit ricanement.) Pas vraiment ce que j'appelle une armée de légende, mon frère.

— Encore faudrait-il que ce Wenders nous ait dit la vérité, commenta Sollis.

Le baron avait réuni son état-major à l'écart du campement, dans un champ où les officiers et autres seigneurs de son armée se réunirent en cercle sans s'encombrer de cérémonial ni même se présenter officiellement. De toute évidence, Banders ne goûtait guère les manières compassées de la noblesse renfaëline.

— Je doute que Wenders ait possédé suffisamment de cervelle pour nous induire en erreur, dit Frentis à Sollis avant de s'adresser au baron. Une division volarienne peut accueillir jusqu'à huit mille hommes, monseigneur. Sans compter les mercenaires Épées Franches dont s'entourent les esclavagistes, ainsi que plusieurs bataillons de Kuritai. Je vous déconseille de les sous-estimer.

— Ils seraient donc pires que les Alpirans ?

— Par certains aspects, oui.

Banders grommela et croisa le regard d'Ermund, qui acquiesça d'un air grave.

— Nous en avons occis un grand nombre dans la forêt, monseigneur, mais cela nous a coûté cher. Leurs effectifs laissent à penser que le siège de la cité risque fort de virer au bain de sang.

— Seulement si Darnel fait preuve de sagesse et reste à l’abri de ses murailles, fit remarquer Banders. Or la sagesse n’est pas au nombre de ses vertus, loin de là.

— Il a recruté plus sage que lui, dit Frentis. À en croire Wenders, Darnel se serait adjoint les services d’un Seigneur de Guerre de tout premier ordre : Lakrhil Al Hestian. Il se gardera bien de nous affronter à découvert.

— Rose de Sang, fit doucement Banders. J’admets n’avoir jamais pu souffrir ce bougre, mais qui l’eût cru capable d’une telle trahison ?

— Darnel détient le fils d’Al Hestian en otage pour s’assurer sa loyauté. Nous avons affaire à un ennemi de taille, monseigneur, un ennemi qui ne commettra pas d’erreur.

— Et un ennemi qui n’a pas su tenir Marbellis... (Banders coula un regard vers Sollis.) N’est-ce pas, mon frère ?

Sollis garda le silence quelques secondes avant de répondre, et Frentis se demanda quelles horreurs peuplaient encore sa mémoire.

— Nul n’aurait pu tenir Marbellis, monseigneur, répondit le frère du Sixième Ordre. Un galet ne peut empêcher l’océan de le submerger.

Banders porta la main à son menton et s’absorba dans ses pensées.

— J’espérais que l’Urlish masquerait notre progression, dit-il d’une voix songeuse. Au moins le temps de couper suffisamment de bois pour nous fabriquer échelles et engins de siège. Et voilà que nous perdons cet unique avantage.

— Il y aurait bien une autre solution, grand-père, intervint Arendil.

Sa mère, dame Ulice, se tenait à son côté, le poing fermement serré sur son bras. Leurs retrouvailles de la veille avaient donné lieu à une effusion de larmes et de baisers, bientôt écourtée par l’insistance de son fils à demeurer au sein de la compagnie.

— Notre bon frère ici présent, dit Arendil en désignant Frentis, Davoka et moi avons pu nous échapper en passant par les égouts de la cité. S’ils nous ont permis de nous évader, ils devraient sans mal nous permettre d’investir Castellarin.

— Le collecteur du port donne droit sur le large, dit Frentis. Les marins ne pourront pas nous manquer. Il existe cependant d’autres voies d’accès, et l’un des membres de notre compagnie connaît les égouts aussi bien que moi.

— J’ai sous mes ordres quatre mille chevaliers qui risquent de se sentir à l’étroit dans un boyau merdeux, mon frère, fit remarquer Banders. Privez-les de leurs destriers et ils deviennent aussi efficaces qu’un eunuque dans un bordel. Le reste de mes effectifs se compose d’hommes d’armes et de quelques centaines de paysans pressés d’en découdre avec Darnel et ses chiens.

— Je dispose d’un peu plus de cent frères, déclara Sollis, auxquels il convient d’ajouter la compagnie de Frentis. Soit suffisamment de

bras pour s'emparer d'une porte et l'ouvrir à vos chevaliers.

— Et ensuite ? demanda le baron. Ils n'ont guère d'expérience dans le combat de rues, mon frère.

— J'irais jusqu'à prendre d'assaut un marécage, glissa Ermund, si cela pouvait amener Darnel à portée de mon épée. Ne mettez pas en doute la force d'âme de vos chevaliers, monseigneur. Ils ont choisi leur camp et vous suivront jusque dans l'Au-Delà si vous leur en donnez l'ordre.

— Je ne conteste pas leur bravoure, Ermund, le rassura Banders. Mais si les nombreuses défaites de notre Fief nous ont appris quelque chose, c'est qu'un mur d'acier lancé à pleine charge ne remporte pas toutes les batailles. Je vous rappelle en outre que le gros des forces ennemies assiège encore Altor. À supposer que nous prenions Castelvarin, où croyez-vous qu'ils se rendront ensuite ?

— D'après nos renseignements, dit Sollis, le Vassal Mustor a tenu bien plus longtemps que nous ne pensions. Les Volariens ne devraient conquérir sa capitale et soumettre son Fief qu'aux prémices de l'hiver, de quoi nous laisser le temps de nous retrancher et de rassembler des renforts venus de Nilsaël et des Confins.

À la mention de la province septentrionale du Royaume, Banders se tourna vers l'un de ses capitaines, un chevalier vétéran à l'armure d'émal blanc.

— Des nouvelles de ce côté-là, seigneur Furel ?

— Bien des lieues nous séparent de La Mesnerie, répondit l'officier. Sans même parler des Hauts Confins. Nous n'avons dépêché nos messagers qu'il y a dix jours à peine.

— Mais qu'attend-il pour se manifester, bon sang ? grogna Banders.

Frentis savait pertinemment à qui il faisait allusion.

— Il est en route, dit-il. J'en suis persuadé. (Il avisa frère Sollis, qui s'empressa d'acquiescer.) Et nous emparer de Castelvarin avant son arrivée ne pourra que faciliter notre entreprise de reconquête.

— Vous me demandez de m'en remettre à la foi, si je comprends bien, lâcha Banders.

— La foi, monseigneur, répliqua Frentis, j'en fais mon affaire.

L'armée du baron jouissait d'un haras populeux, constitué en grande partie grâce aux rapines sur les domaines des chevaliers partisans de Darnel. Il ne comportait que des étalons, des bêtes impressionnantes dont la hauteur au garrot n'égalait que le fougueux tempérament. Seul maître Rensial osait s'aventurer dans l'enclos temporaire qui les accueillait, où il leur flattait les flancs et l'encolure sans s'inquiéter des nombreux renâclements et autres hennissements qu'il provoquait. Il arborait dans ces moments-là la mine grave et

concentrée de l'expert.

— Un peu moins... (Davoka chercha le mot juste tandis qu'ils regardaient le maître poursuivre son inspection.) *Ara-kahmin*. Malade de la tête.

— Fou, la corrigea Frentis, qui ne manqua pas de remarquer l'assurance avec laquelle Rensial se déplaçait. Il est moins fou en présence des chevaux. Je sais.

— Quand il te regarde, il voit un fils, dit Davoka. Tu le sais, ça aussi ?

— Il voit bien des choses. Absentes, pour la plupart.

Le maître leur choisit une monture à chacun : un jeune étalon gris pour Frentis et un puissant destrier noir pour Davoka.

— Trop grand, dit-elle en reculant d'un pas lorsque l'imposant animal voulut la renifler. Vous n'avez pas de poneys, ici ?

— Non, lui rétorqua simplement maître Rensial avant de s'éloigner pour attribuer d'autres montures.

— On finit par s'y faire, lui glissa Frentis tout en grattant les naseaux du cheval gris. Je me demande comment je vais bien pouvoir t'appeler, toi.

— *Merim Her...*, marmonna Davoka d'un air narquois. On appelle les gens. Les chevaux, on les monte et on les mange.

L'armée leva le camp aux alentours de midi, frère Sollis et ses compagnons partant en éclaireurs afin d'ouvrir la voie à l'étroite colonne de chevaliers et d'écuyers qui les talonnait. Sur ordre du baron, chaque homme avait dû revêtir son harnois et se préparer au combat. Les paysans insurgés – des hommes solides aux armures rudimentaires, mais à l'armement fort varié – suivaient à pied. Il se dégageait de leur expression une gravité maussade que Frentis ne connaissait que trop bien : c'était le visage éternel de la fronde des opprimés. À en croire le récit qu'Ivern lui avait fait de son voyage depuis la passe Skellane, il apparaissait clairement qu'une fois affranchi de l'autorité de la Couronne, Darnel s'était empressé de liquider de vieux différends, le plus gros de son courroux retombant sur les roturiers qui travaillaient les terres de ses rivaux. La compagnie de Frentis, qui comptait peu de cavaliers émérites, fermait la marche en ordre dispersé, une formation en tirailleurs qui devait s'avérer bien difficile à maintenir sur le long terme.

— Je... déteste... ces... putains... de... canassons ! hoquetait Malard en rebondissant sur le dos de l'alezan que lui avait choisi Rensial.

— C'est pourtant facile ! lui lança Illian. (La jeune femme galopait devant lui, parfaitement à l'aise en selle.) Il suffit de se redresser au bon moment.

Elle éclata de rire lorsque, voulant suivre son conseil, son

malheureux voisin fut soulevé par un à-coup violent et atterrit brutalement sur le siège de sa selle.

— Oh ! mes pauvres enfants à naître, lâcha-t-il avec un grognement sourd.

Après Frentis et maître Rensial, Arendil et Illian étaient de loin les meilleurs cavaliers de la compagnie. Le jeune commandant envoya donc Arendil et Illian en mission d'éclaireurs le long des flancs-gardes orientale et occidentale de l'armée en marche, avec pour ordre de rentrer sur-le-champ au premier signe d'activité amie ou ennemie. Dame Ulice ne cacha pas son mécontentement à l'idée de perdre son fils de vue une fois de plus, mais se contenta de manifester sa désapprobation par un regard sévère. Elle les avait rejoints alors qu'ils se préparaient au départ, et avait froidement fait savoir qu'elle voyagerait avec Arendil, sur ordre du baron. La présence de Davoka parut toutefois la réconforter.

— Je sais que je vous dois sa vie, déclara-t-elle à la Lonake. Comment pourrais-je jamais vous remercier ?

— Arendil est *gorin*, pour moi, lui répliqua sèchement Davoka.

Au vu de la mine perplexe de son interlocutrice, elle s'empressa d'ajouter :

— Un membre du clan.

Elle étira les bras et embrassa d'un geste ample toute la compagnie, depuis Frentis jusqu'à Trente-Quatre et Malard, qui continuait de grimacer à chaque soubresaut de sa monture.

— Mon clan. Le clan de la Forêt Brûlée. (Elle aboya un rire tonitruant.) Votre clan, à présent.

— Vous pourriez rentrer chez vous, lui dit Ulice. Le chemin des montagnes est désormais sans danger.

L'expression de Davoka s'assombrit, comme si elle venait d'essuyer une insulte, mais s'adoucit aussitôt. Cette femme ne pensait pas à mal.

— Reine disparue, expliqua Davoka. Pas de chez-moi tant qu'on ne l'aura pas retrouvée.

Ils s'engagèrent à la tombée du soir dans un territoire de collines plus abruptes, où Banders accéda à la requête de Sollis d'établir le bivouac sur le versant nord d'un promontoire offrant une vue dégagée dans toutes les directions, et protégé au sud par un profond ravin. Le baron, jugeant futile toute tentative de dissimulation d'une armée si nombreuse à cette distance de la capitale, autorisa les feux de camp.

À la compagnie de Frentis échet la garde du flanc est du campement. Pour ce faire, le jeune commandant installa un rang serré de sentinelles, qu'il fit relever toutes les trois heures. Illian reparut alors qu'il arpentait le périmètre sécurisé.

— Tu rentres bien trop tard, lui lança-t-il. Arendil nous a rejoints il

y a une heure de cela. Fais en sorte de revenir avant la nuit, à l'avenir.

— Pardon, mon frère.

Elle évitait ostensiblement son regard, et il comprit que son humiliation matinale la poursuivait encore.

— Rien à signaler ? demanda-t-il d'une voix moins sévère.

— Pas âme qui vive sur plusieurs lieues à la ronde, répondit-elle en se déridant quelque peu. Hormis un loup à une quinzaine de kilomètres d'ici. Je n'en avais jamais vu d'aussi gros, je dois dire. Ni d'aussi hardi. Il est resté là, à me regarder, pendant une éternité.

Il avait probablement flairé le sang sur le point de couler, songea Frentis.

— Parfait. Va donc te reposer, petite dame.

Il acheva ensuite son passage en revue des sentinelles, au cours duquel il fut ravi de constater la ténacité de ses guerriers. À présent que les mauvais souvenirs de leur fuite éperdue hors de la forêt s'estompaient, ils s'avéraient plus combatifs que jamais, la plupart clamant haut et fort leur impatience d'atteindre Castelvarin.

— La balance ne penche pas encore en notre faveur, mon frère, lui confia Vinten, naguère caporal du Guet de la cité. (La flamme qui dansait dans son regard lui rappelait Janril Norin.) Nous avons versé bien trop de sang. Nous le leur ferons payer au centuple à Castelvarin, quitte à y rester.

Une fois sa ronde terminée, il regagna le campement principal et partagea un repas avec ceux de ses camarades qui ne dormaient pas encore. Trente-Quatre, qui endossait depuis peu le rôle de cuistot, avait mitonné ce soir-là un ragoût de perdrix du jour et de champignons qui reléguait dans l'ombre les expériences de marmiton de ce pauvre Arendil.

— Alors comme ça, on apprend à faire la popote en même temps que la torture, chez les Volariens ? s'enquit Malard entre deux bouchées.

Des gouttes de graisse perlaient de sa barbe au rythme de ses mastications.

— L'esclave cuisinier de mon dernier maître est tombé malade lors du voyage qui nous a menés ici, répondit Trente-Quatre en langue du Royaume, qu'il parlait désormais couramment, sans la moindre trace d'accent. Il reçut l'ordre de m'enseigner son savoir avant de mourir. J'ai toujours appris vite.

Dame Ulice accepta d'un air prudent le bol de brouet que lui tendait l'ancien esclave.

— La torture ? s'inquiéta-t-elle.

— J'étais un esclave numéroté, reprit Trente-Quatre de son phrasé précis, presque candide. Un spécialiste. Formé aux arts de la torture depuis mon enfance.

Ulice l'observa servir son ragoût à la cantonade, puis contempla longuement le cercle de visages éclairés par le feu. Frentis comprit alors qu'elle les considérait véritablement pour la toute première fois, qu'elle percevait enfin la brutalité tapie dans les yeux durs de Malard, dans la concentration taciturne d'Illian tandis qu'elle resserrait la corde de son arbalète, ou encore dans l'air absent de son fils qui, comme hypnotisé par les flammes, enfournait mécaniquement une cuillerée de ragoût après l'autre.

— C'est un rude chemin que nous avons dû parcourir, ma dame, lui dit Frentis. Un chemin émaillé de choix difficiles.

Ulice avisa son fils, repoussa d'une main les mèches qui lui tombaient sur le front et se fendit d'un sourire las.

— Je n'ai rien d'une dame, dit-elle. Si nous devons faire partie du même clan, sachez que je ne suis rien de plus que la fille bâtarde du baron Banders. Alors appelez-moi Ulice, tout simplement.

— Oh que non ! réfuta Arendil en posant un regard noir sur ses camarades installés autour du feu. Ma mère se nomme dame Ulice. Celui qui s'avisera de s'adresser à elle d'une autre manière devra m'en répondre directement.

— Tout juste, monseigneur, toussa Frentis. Tout juste.

Il profita du sommeil de ses acolytes pour se consacrer à l'entretien de ses armes, bercé par les vibrations familières des ronflements que Malard faisait planer sur le campement. Quand son épée et son poignard rutilèrent, il entreprit de lustrer ses bottes, puis sa selle, pour enfin dénouer la corde de son arc et y chercher d'éventuelles fissures le long des branches. Une fois son inspection achevée, il s'assit et affûta la pointe de toutes les flèches de son carquois. *Je n'ai pas besoin de dormir*, se répétait-il encore et encore, alors même que ses mains commençaient à s'engourdir et que sa tête s'affaissait sur sa poitrine.

Des rêves, rien de plus. Il tentait de s'en convaincre, tout en jetant à son corps défendant des coups d'œil à sa tente. *Les stigmates de sa présence, la souillure qu'elle a laissée sur mon âme. Des rêves, rien de plus. Elle ne peut pas m'observer.* Il finit par succomber à l'épuisement lorsque ses gestes gourds lui valurent une entaille au pouce. Après avoir glissé les flèches dans leur carquois, il tituba jusqu'à sa tente. *Des rêves, rien de plus.*

Campée au sommet d'une tour élancée, elle domine l'immensité majestueuse de l'antique Volar. Une Volar striée de mille rues bordées de hautes bâtisses, de somptueuses résidences aux murs de marbre, de jardins aux agencements prodigieux et d'une myriade de flèches dressées à l'assaut du ciel dans chaque quartier, quoique aucune ne culmine aussi haut que celle-ci : la Tour du Conseil.

Elle lève les yeux, en quête d'une cible. Le ciel est dégagé, un aplat d'azur ininterrompu... ou presque, car elle repère un petit nuage à quelques kilomètres au-dessus d'elle. Un nuage mince aux contours effilochés, mais qui devrait néanmoins faire l'affaire. Elle plonge en elle-même à la recherche du don, comprend qu'il lui faut taire son chant intérieur pour l'invoquer. Quand elle y parvient, cependant, la puissance qui l'envahit est telle qu'elle chancelle, et doit s'accrocher au parapet pour ne pas basculer dans le vide. Elle reconnaît sans mal le filet d'humidité qui ruisselle hors de ses narines, et pressent que ce pouvoir lui coûtera plus cher encore que ces flammes merveilleuses arrachées à Revek, dont les dernières paroles résonnent à présent d'une mordante ironie : « Il en va souvent ainsi avec les dons qu'on dérobe, ne trouves-tu pas ? »

Qu'en savait-il ? songe-t-elle avec dédain – une aigreur qui lui paraît aussitôt creuse et affectée. Assez pour ne pas laisser l'amour l'aveugler.

Elle chasse ces pensées parasites et se concentre sur sa cible, laissant le don enfleur en elle. Le sang qui lui coule du nez s'épaissit lorsqu'elle libère enfin son pouvoir, et le petit nuage s'enroule sur lui-même, comme happé par un tourbillon étroit, avant de se déchirer en vrilles cotonneuses bientôt résorbées dans le bleu du ciel.

— Impressionnant.

Elle fait volte-face et aperçoit, posté au sommet de l'escalier menant au toit, un homme de haute stature vêtu d'une aube rouge. Deux Kuritaï lui emboîtent le pas, leurs mains posées sur le pommeau de leurs glaives. Elle résiste à l'envie subite de mettre à l'épreuve les aptitudes de sa nouvelle enveloppe. Dissimuler un avantage en décuple la valeur. L'un des préceptes de son père, même si elle le soupçonnait de l'avoir subtilisé à quelque philosophe oublié.

— Arklev, salue-t-elle le nouveau venu qui vient se poster près d'elle.

Quelque chose en lui a changé, comme une brume abattue qui troublerait son regard... une ombre qu'elle connaît bien. Il porte le deuil.

— Le Messenger ne s'est pas éternisé, dit-il. Avant de partir, il a déclaré qu'à partir de maintenant c'est par votre bouche que l'Allié délivrera ses instructions.

Les instructions de l'Allié... Comme s'il pouvait concevoir leur véritable portée, comme s'il savait ce qu'impliquait d'entendre la voix de l'Allié résonner dans l'Au-Delà. Elle est tentée de rire devant l'ignorance de ce pauvre petit homme, de ce vieillard dans la fleur de l'âge. Il a vécu des siècles et pourtant il n'a rien appris.

Comme il darde vers elle un regard plein d'espoir, le front barré d'un pli soucieux, elle prend conscience qu'il attend une réponse. Depuis combien de temps se trouve-t-elle ici ? Combien d'heures a-t-elle passées au sommet de cette tour ?

Elle prend une profonde inspiration et consent à dissiper le malaise grandissant de son interlocuteur.

— Vous êtes en deuil. Qui avez-vous perdu ?

Il a un mouvement de recul, sa mélancolie laissant place à un accès de franche terreur. Sans doute se demande-t-il ce qu'elle sait de lui. Affecter l'omniscience, commence-t-elle à comprendre, peut se montrer tout aussi efficace que l'omniscience elle-même.

— Mon fils, répond Arklev. Son navire n'a jamais atteint Castelvarin. Les augures ne trouvent plus trace de lui dans la tapisserie du temps.

Elle acquiesce, attend qu'il poursuive, mais le Conseiller se compose un air de gravité et garde le silence.

— L'Allié souhaite me voir siéger au Conseil, dit-elle. Vous devez m'obtenir la charge des Esclavagistes.

— Mais que faites-vous du Conseiller Lorvek ? proteste-t-il. Il occupe ce siège avec soin et diligence depuis près d'un siècle.

— Dites plutôt qu'il s'en met plein les poches sans parvenir à engendrer suffisamment de Doués au passage. L'Allié estime que ses consignes n'ont pas été respectées. Et à présent que de nouveaux atouts sont sur le point d'éclore, il juge préférable de me nommer à la tête de ce champ d'opération. Si Lorvek refuse de me céder sa place, je crains que n'apparaissent des preuves de corruption en quantité suffisante pour justifier un procès en haute trahison. À moins que vous ne préféreriez la méthode douce.

Il reprend la parole, mais elle ne l'entend pas. Le temps lui échappe à nouveau. Combien d'heures a-t-elle passées ici ? Quand se dissipe enfin son trouble, elle se retrouve seule sous un ciel bleu nuit. Elle tourne les yeux vers l'orient et suit du regard l'estuaire profond qui donne sur la côte et, par-delà, l'océan. Reviens-moi vite, mon bien-aimé. Je me sens si seule.

Chapitre 4

REVA

Elle avait vu assez de cadavres pour savoir que les morts n'exprimaient rien. La plupart du temps, ils ne devaient leurs rictus ou leurs grimaces terrifiées qu'à la contraction de certains muscles et tendons due à l'épanchement des humeurs corporelles. Elle fut donc surprise de découvrir à quel point le visage du prêtre respirait la sérénité. N'était la profonde entaille qui labourait son cou, on aurait facilement pu le prendre pour un dormeur, son expression détendue trahissant le repos d'une âme en paix avec le monde.

Il paraît comblé, songea-t-elle, accroupie près de la dépouille. Qu'il trouve la quiétude en la mort, voilà qui lui convient parfaitement.

— C'est lui ? s'enquit Vaelin.

Elle hocha la tête et se redressa au moment où Alornis la rejoignait pour lui effleurer la main d'un geste rassurant. Vaelin leva l'esquisse de sa sœur, examinant tour à tour le visage du prêtre et sa représentation sur le parchemin.

— Quel talent tu possèdes, lui dit-il, une note de fierté dans la voix, avant de se tourner vers le colosse campé près d'une paroi de la tente. Et vous, maître Marken, vous avez l'œil pour les détails.

La barbe de Marken eut beau s'étirer sur un sourire fugace, Reva ne manqua pas de remarquer la tension qui l'habitait. Il serrait les mains si fort que ses phalanges pâlissaient et refusait obstinément de jeter le moindre regard au deuxième cadavre. Celui-ci gisait près du prêtre, et arborait des attributs bien plus conformes à l'expérience de Reva : une peau bleu pâle, des lèvres convulsées et, surgissant d'entre les dents nues, une langue charbonneuse à demi sectionnée par ses spasmes d'agonie. En dépit de ces déformations, les traits du cadavre recoupaient une fois encore le portrait d'Alornis.

— D'après l'oncle Sentes, il s'agissait du seigneur Brahdor, dit Reva. Dame Veliss m'a fait savoir qu'il possédait un petit domaine à l'est d'ici. Un vignoble de qualité, moins réputé pour son vin rouge que pour son blanc.

— Mais encore ? demanda Vaelin. Rien de suspect ? Aucun passé de pouvoirs étranges ou d'événements inexplicables ?

— Non, rien de tout cela. Juste un nobliau de province, propriétaire de quelques hectares de vigne... et d'une étable.

Vaelin coula un regard interrogatif sur Marken. Le colosse serra les

dents pendant quelques secondes, puis leva un doigt épais vers le cadavre de Brahdor, sans pour autant se résoudre à le regarder.

— Je refuse de toucher celui-ci, monseigneur. Il se dégage de lui... comme un miasme, un poison qui suinterait par tous ses pores. Pardonnez ma lâcheté, mais... (Il secoua sa grosse tête échevelée.) Je ne peux pas, je...

— Ça ira, Marken, le rassura Vaelin en désignant le prêtre d'un coup de menton. Et lui ?

Le Doué poussa un soupir de soulagement et vint s'accroupir près du premier cadavre, après quoi il remonta sa manche et posa une main épaisse sur le front du mort. Au bout d'un moment, il grimaça comme sous l'effet d'une douleur intense, la bouche tordue de dégoût. Il parut sur le point de retirer sa main, mais finit par se reprendre après un effort de volonté manifeste. Les yeux clos, il conserva une immobilité de statue plusieurs minutes durant, au terme desquelles il expira longuement, son large front baigné d'une couche de sueur luisante visible à travers ses mèches hirsutes. Une fois debout, il baissa sur Reva un regard vibrant de tristesse et de compassion.

— Ma dame..., commença-t-il.

— Je sais, l'interrompit-elle. J'y étais. Maître Marken, veuillez s'il vous plaît raconter au seigneur Al Sorna ce que vous avez vu.

— Je n'ai perçu de son enfance que des images nébuleuses, déclara le colosse à l'adresse de Vaelin. Il semblerait qu'il ait été élevé par l'Église du Père Universel. Je déduis de l'absence de figures parentales qu'il s'agissait d'un orphelin confié à un prêtre et destiné à l'ordination, comme la grande majorité des pupilles du Fief de Cumbraël. Le prêtre qui l'a éduqué était un homme bon. Ancien soldat de la garde du Vassal tardivement touché par la grâce, l'homme se faisait fort de transmettre à ses jeunes diacres tant ses aptitudes martiales que l'ardeur de sa dévotion. L'enfant passa ainsi de longues années à étudier les Dénaires et à s'entraîner au combat. Le passage à la puberté, et avec lui l'intérêt naissant pour le sexe opposé, meurtrit son amour-propre durant de longues années. Plus la femme était jeune et plus grande était son humiliation... et moins il parvenait à détourner le regard. J'ai senti en lui un irréspressible besoin de s'effacer derrière les Dénaires, de se préserver de ses propres désirs à travers l'enseignement de l'Église.

» Altor et la cathédrale occupent une place importante dans sa mémoire. Je crois qu'on l'y a envoyé se former à la prêtrise. Je le vois au côté du Lecteur, qui lui décerne son nom d'ecclésiastique. Ils ne se rencontrent jamais en public, et j'ai pressenti qu'une mission secrète avait été confiée au prêtre. Je l'ai vu voyager loin d'Altor, en quête d'un homme avec une cicatrice, juste ici. (Il s'interrompt le temps d'effleurer sa joue.) L'homme prend la parole devant une foule

compact et son discours enflamme le cœur fervent du jeune prêtre. Il retourne auprès du Lecteur, qui le dépêche au loin à nouveau. S'ensuivent des mois et des mois de réunions clandestines au sein de pièces obscures ou de combes dérobées, où des hommes se rassemblent, la peur au ventre, pour s'échanger des missives et dissimuler des armes dans des caches secrètes. Il ne croise plus la route de l'homme balafré, mais son souvenir ne le quitte jamais. Puis, au cours d'une de ces réunions, il tombe sur cette... créature. (Marken hoch la tête en direction de la seconde dépouille, puis grimaça à la vue du visage éteint de Brahdor.) Elle s'entretient avec lui – comme vous le savez, je ne perçois pas les paroles, monseigneur. Mais chaque mot qui sort de cette bouche maudite avive un peu plus le brasier de son fanatisme. Une nuit, la créature le mène au pied d'un corps de ferme, où vit un couple âgé. Le vieillard et son épouse sont assis au coin du feu, occupés à dorloter une petite fille. (Il avise à nouveau Reva et déglutit bruyamment.) À sa vue, le prêtre éprouve un sentiment de honte plus cuisant que jamais.

— Ils ont tué mes grands-parents, n'est-ce pas ? dit Reva. Ils les ont tués, et ils m'ont enlevée.

Il acquiesça.

— Ils ont attendu qu'on vous mette au lit. Les vieillards furent massacrés, la fillette arrachée à ses draps et la ferme incendiée.

— Après quoi je passai plusieurs années de bonheur au fond d'une étable..., marmonna Reva tandis que Marken cherchait ses mots.

— Des noms à me donner ? demanda Vaelin au Doué.

— Quelques-uns, monseigneur. Le prêtre les couchait sur le papier avant de les mémoriser. Il avait beau brûler ses notes, ses souvenirs demeuraient.

— Faites-en une liste, que vous communiquerez à dame Reva.

Cette dernière s'éloigna de la dépouille du prêtre, résistant à l'envie d'écraser le talon de sa botte sur sa face satisfaite pour gâcher à jamais son éternel repos.

— Viens, Reva, dit Alornis en lui tirant sur la manche. Il n'y a plus rien à tirer de ces cadavres.

— J-je..., bégaya Marken. Je connais son nom, ma dame. Le Lecteur l'avait écrit lorsqu'il l'a baptisé.

— Non, répondit-elle en gagnant la sortie. Brûlez-le quand vous en aurez fini avec lui, ajouta-t-elle à l'adresse de Vaelin. Et que personne ne s'avise de lui faire la moindre oraison funèbre.

— Monseigneur, reprit Marken alors que les deux jeunes femmes quittaient la tente. Si je puis me permettre, au sujet de frère Caenis...

— J'ai conscience du problème, maître Marken.

— Nous ne vous avons pas suivi jusqu'ici pour devenir des serviteurs de la Foi...

— Nous aborderons le sujet ce soir, lui glissa Vaelin d'une voix égale. En compagnie du seigneur Nortah. Je prends vos inquiétudes en considération, sachez-le.

Une fois dehors, ils remontèrent le remblai en silence, chacun absorbé par ses pensées – Reva songeait au récit du Doué et Vaelin à Caenis, encore sous le choc de son annonce faite à la reine. Alornis suivait à quelques pas de là, les yeux braqués sur les murailles de la cité et les mains croisées sur son éternelle chemise de cuir garnie d'esquisses et de crayonnés rendant compte de la destruction d'Altor. Elle avait fondu en larmes le jour de son arrivée, à la vue des rues tapissées de cadavres. Lorsqu'elle avait aperçu Reva, elle lui avait sauté dans les bras, tout à la fois bouleversée et soulagée. Cette étreinte prolongée avait rouvert, dans l'âme de la jeune Gouvernante de Cumbraël, une plaie oubliée – un tourment qui, à sa grande surprise, la tenaillait bien moins vivement que par le passé.

— Le Septième Ordre, lança-t-elle à Vaelin avant d'emprunter la chaussée jetée en travers du fleuve. Il n'a rien d'une légende, en fin de compte. Mais j'imagine que tu le savais déjà.

— En effet. (S'il semblait plus reposé, il planait sur ses traits une ombre soucieuse qui le vieillissait grandement.) Même si j'ignorais le plus important.

— Frère Caenis ?

Il acquiesça, puis s'empressa de changer de sujet :

— Que comptes-tu faire des noms que Marken va te donner ?

— Les pourchasser et les livrer à la justice. S'ils se révèlent être des Fils du Justelame, ils iront pendre au bout d'une corde.

— Voilà une Gouvernante à la vindicte bien sévère.

— Ils ont ourdi la mort de mon oncle, avec le concours d'une Église qui depuis des siècles maintient le peuple de ce Fief sous son joug. Ils ont conspiré avec d'ignobles créatures issues de la Ténèbre afin de me soumettre à des années de sévices, pour ensuite m'envoyer à la mort. Et n'oublions pas leur tentative d'assassinat sur notre reine. Faut-il vraiment que je continue ?

Il baissa les yeux sur elle et la dévisagea longuement – un examen appuyé qui, comme elle s'en rendit compte, finit par apaiser sa colère naissante.

— Je tiens à m'excuser pour tout ce qui a pu t'arriver ici, Reva. Si j'avais ne serait-ce qu'imaginé...

— Je le sais. (Elle se força à sourire.) Joins-toi à nous, ce soir. Veliss a embauché un nouveau cuisinier, même si nous ne pouvons nous permettre que deux plats. Et pas de vin.

— Impossible. J'ai bien trop à faire.

Il jeta un coup d'œil en direction du campement, où ses soldats empaquetaient sans relâche leurs provisions et du matériel en

prévision de la marche du lendemain – une nouvelle expédition que d'aucuns avaient baptisée la Croisade de la Reine.

— Ah ! avant que j'oublie, dit-il en se retournant. Combien d'hommes penses-tu pouvoir nous accorder ? Elle a tenu à ce que je te pose la question.

— Vous accorder ? Aucun. Je les mènerai moi-même au combat. La totalité de la Garde d'Altor ainsi que cinq cents archers.

— Reva, tu en as assez fait...

Le visage éteint d'Arken, l'épée plantée dans son dos... Les rangées d'archers basculant dans le fleuve, victimes d'une nuée de flèches... L'oncle Sentes agonisant sur les marches de la cathédrale...

— Non, dit-elle. Loin de là.

Veliss vint la rejoindre peu après minuit. Elles faisaient chambre à part depuis la fin du siècle, à l'initiative de la Conseillère plutôt que de la sienne. Si la fureur des combats quotidiens avait pu éclipser leurs ébats lors du siècle, la vie commençait à reprendre son cours dans la cité, à présent qu'on avait débarrassé les rues des cadavres et des débris et que la cathédrale avait rouvert ses portes.

— Tu es sûre de vouloir les affronter seule ? demanda Veliss.

Elles gisaient côte à côte, baignées toutes deux d'une fine pellicule de sueur. Reva n'aimait rien tant que sentir les longues mèches de la Conseillère accrocher sa peau moite.

— Il le faut, répondit-elle. Qu'ils comprennent que personne ne m'a soufflé cette décision.

— Ils ne vont pas apprécier...

— J'espère bien.

Elle attira Veliss à elle et pressa ses lèvres contre les siennes, comme pour mettre un terme à la discussion.

— La jeune Alornis, déclara Veliss quelques minutes plus tard. Tu tiens à elle.

— Je la considère comme une amie. À l'instar de son frère.

— Une amie ? Rien de plus ?

— Décèlerais-je de la jalousie dans votre voix, ô Conseil Honoraire ?

— Crois-moi, tu n'as pas envie de me voir jalouse. (Elle se redressa, les bras croisés sur ses genoux.) Je comptais partir, tu sais. Une fois la guerre achevée, si ton oncle avait survécu. J'aurais empoché l'or qu'il m'offrait et taillé ma route. Je me battais l'œil de tous ces noms dont on m'affublait ou de la condescendance narquoise du Lecteur. Mais les mensonges et les intrigues perpétuelles avaient fini par me lasser. Cela commençait à faire beaucoup, même pour une ancienne espionne telle que moi.

D'une main, Reva caressa tendrement son dos nu.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je ne peux m'imaginer ailleurs qu'ici. (Reva sentit ses muscles se tendre sous son contact.) La Croisade de la Reine...

— Me concerne pleinement. Nous ne reviendrons pas là-dessus.

— Penses-tu qu'elle se montrerait aussi accueillante avec toi si elle connaissait ta véritable nature ? si elle savait pour nous deux ?

— Tant que cela ne compromet pas la libération du Royaume, elle n'en aura cure, tu peux me croire.

Elle se remémora sa rencontre avec la reine, l'intelligence farouche qui rayonnait de son visage calciné, son implacable détermination... une résolution sans faille qui reflétait par instants l'ardeur opiniâtre de ses années d'errance. *Mais l'on m'avait lancée aux trousses d'une chimère*, songea-t-elle. *Alors que sa proie est on ne peut plus réelle. Et je doute que les occupants de Castelvarin assouvissent sa soif de vengeance.*

— En vérité, avoua-t-elle à Veliss, cette femme m'effraie bien plus que les Volariens.

— Alors pourquoi se soumettre à ses désirs ?

— Parce qu'il s'y soumet, lui aussi. Parce que cette croisade lui paraît nécessaire. J'ai naguère négligé ses conseils. Je ne commettrai pas la même erreur une seconde fois.

— Ce n'est pourtant qu'un homme, murmura Veliss d'une voix qui manquait singulièrement de conviction.

Car tous à Altor n'avaient que Vaelin à la bouche, les Cumbraëliens aussi bien que les autres. Le récit de son exploit se propageait désormais dans tout le Fief, gagnant en renommée à chaque nouvelle veillée : celui d'un homme seul qui, pour secourir une cité, avait taillé son chemin dans une armée à la force de son bras... et qui avait survécu.

Qui survivait, vraiment ? Reva se rappelait l'épuisement extrême qui s'était emparé de lui ce jour-là, elle se rappelait ses propres larmes et la pluie battante qui nettoyait ses plaies tandis qu'elle l'implorait de rester avec elle. Mais il n'avait pas écouté, elle en avait bien conscience. L'espace de quelques secondes, son âme avait quitté son corps.

— Je te confie les rênes du Fief en mon absence, souffla-t-elle. Reconstruis-le du mieux que tu peux. Le seigneur Arentes restera pour t'épauler dans cette tâche et garantir mon autorité, quoiqu'il risque de me maudire pour cela. Que dirais-tu d'un nouveau titre ? Vice-Gouvernante, peut-être ? Je suis sûre que tu peux trouver mieux.

Veliss resserra son étreinte sur ses jambes.

— Je me fiche d'un nouveau titre. Je ne veux que toi.

Les seigneurs Arentes et Antesh, talonnés par Reva et vingt soldats de la Garde, traversaient à grandes enjambées l'immensité de la nef,

en direction des appartements du Lecteur. Une fois maîtrisés les deux prêtres qui montaient la garde de la sacristie, Arentes ouvrit violemment les battants et se posta sur le côté afin de la laisser passer. Reva se figea à la vue du clerc maintenu contre le mur par le seigneur Antesh – un homme au teint cireux et au nez tordu, dont la main disparaissait sous un épais bandage.

— Je ne crois pas avoir saisi votre nom, lui dit-elle.

Le prêtre se renfroga et se mura dans le silence, jusqu'à ce qu'Antesh le secoue sans ménagement.

— Mon nom ne concerne que le Père Universel.

— Et j'ai bien l'impression qu'il souhaite que vous me l'appreniez. (Elle fit signe à deux gardes d'approcher.) Livrez donc celui-ci à dame Veliss. Dites-lui qu'il profiterait selon moi d'une petite cure d'herbes médicinales.

Sans un regard pour le prêtre emporté par ses hommes, Reva franchit la porte ouverte à pas lents et salua gaillardement les sept vieillards qu'elle trouva assis autour d'une table circulaire.

— Mes chers évêques !

Le collège épiscopal comptait normalement dix membres, mais trois d'entre eux avaient péri lors du siège. Probablement moins par bravoure que par accident, soupçonnait-elle.

L'un des évêques – un fossile ratatiné au visage de vieille chouette qui, elle s'en souvenait à présent, s'était opposé à ce que la cathédrale accueille les blessés du conflit – se redressa péniblement tandis qu'elle se dirigeait vers l'unique fauteuil vide du cénacle.

— Vous interrompez le saint conclave des dix évêques, postillonna-t-il. Rien ne vous autorise à...

Le gantelet d'Arentes vint s'écraser sur le plateau de la table, mettant un terme à ses récriminations.

— Quand on s'adresse à la Dame Gouvernante, grinça l'officier du Guet en direction de l'ecclésiastique apeuré, l'étiquette exige qu'on l'appelle « ma dame ». De plus, aucune porte de cette cité ne lui est interdite.

Reva vint se poster derrière le fauteuil vide, le plus somptueux de la pièce, bien évidemment, et doté d'un épais coussin pour accueillir l'arrière-train étique du vieux salopard. Dans un soupir, elle le repoussa avec force. *Quel dommage que je ne puisse pas le tuer une deuxième fois.*

— Tout doux, tout doux, haut commandant, dit-elle à Arentes. Il convient de respecter l'intimité de nos bons évêques. Laissez-nous donc, nous avons beaucoup à nous dire.

Un silence pesant plana sur la pièce le temps que les soldats se retirent et que les portes se ferment dans un fracas retentissant. Reva attendit que l'écho se dissipe pour prendre la parole, cette fois-ci d'une

voix chargée du mépris le plus complet :

— Alors, vous avez choisi ?

Un seul d'entre eux osa répondre, un homme fluët, légèrement plus jeune que ses voisins et affublé d'un nez proéminent :

— Il nous reste à dépouiller le scrutin, ma dame.

Il désigna une boîte en bois posée au centre de la table.

— Alors faites.

Comme il s'emparait de la boîte, Reva étudia son visage avec attention. Elle se rappelait l'avoir vu le jour de la mort du Lecteur. Il avait même souri lorsqu'elle avait fondu sur le vieillard. *Un allié potentiel ?* Elle se garda bien d'approfondir cette pensée. Après tout, les révélations de Marken n'incitaient guère au compromis. *Je n'ai aucun allié dans cette pièce.*

— L'évêque de la Paroisse Méridionale, déclara l'échalias après avoir compté les bulletins. À l'unanimité.

Reva balaya du regard les personnes attablées : six vieillards terrifiés et un octogénaire manifestement endormi, qui n'avait pas levé la tête depuis son arrivée.

— Lequel d'entre vous est l'heureux élu ? s'enquit-elle.

L'évêque filiforme s'éclaircit la gorge d'un air gêné.

— Moi, ma dame.

Elle laissa échapper un bref éclat de rire, puis lui tourna le dos, intriguée par l'alcôve située au fond de la salle où dix lutrins éclairés à la bougie soutenaient autant d'ouvrages vénérables. Le cuir écaillé et craquelé de leurs reliures témoignait de leur grand âge. *Les premiers livres jamais reliés sur le sol de Cumbraël*, songea-t-elle, comme étonnée par son absence totale d'émotion devant ce spectacle. *Un ramassis de bouquins gardé par des débris à peine moins vieux qu'eux.*

— J'ai en ma possession, déclara-t-elle dos à la table, ce que j'estime être une liste exhaustive des adeptes de la secte hérétique connue sous le nom des Fils du Justelame. Le moment venu, chaque renégat présent sur cette liste se verra arrêté et soumis à la question. J'ose croire que cette bonne nouvelle vous emplit d'aise. Pensez à tous les renseignements qu'une telle rafle pourra nous procurer.

Elle inspecta chacun des visages tour à tour. La plupart affichaient une perplexité inquiète, d'autres une peur glacée. *Ils savaient*, comprit-elle. *Pas tous, mais certains.* Elle ne manqua pas de remarquer la manière dont l'évêque de la Paroisse Méridionale évitait son regard, le front perlé de gouttes de sueur naissantes. *Lui, tout particulièrement.* Son instinct ne lui avait pas menti ; elle n'avait aucun allié dans cette pièce.

Elle contourna lentement la table, se délectant des soubresauts qui agitaient les râbles voûtés des prélats qu'elle dépassait. Bien que désarmée – elle avait reposé l'épée de son grand-père à sa place, dans

la bibliothèque –, elle se savait capable de leur rompre le cou à tous sans même s'essouffler. Elle s'arrêta derrière le fauteuil du nouveau Lecteur et tendit l'index vers les bulletins proprement empilés près de lui.

— Donnez-moi ça.

Il s'exécuta prestement, malgré le tremblement qui agitait ses mains étiques et pommelées de taches de vieillesse. Dans sa précipitation, il fit tomber les fiches et les rassembla à la hâte avant de les lui tendre.

— « La tromperie est tout à la fois vice et bénédiction », cita-t-elle en s'emparant des bulletins.

Le cinquième tome des Dénaires, le Livre de Raison, avait depuis peu sa préférence. Elle tourna les talons et s'éloigna nonchalamment vers l'alcôve, les votes à la main.

— « Innombrables sont les chemins que nous offre le Père, et sinueux leurs tracés. À chaque détour, le Fervent se voit confronté à un nouvel embranchement, provoqué par famine ou guerre, amour ou trahison. Arpenter les multiples chemins de la vie sans user de tromperie est impossible. »

Elle vint se camper au pied de l'alcôve, approcha les bulletins d'un des candélabres et laissa les flammes les lécher avant de les jeter au sol, où ils se consumèrent sur les dalles de pierre. Il n'en resta bientôt plus qu'un tourbillon de cendres noires.

— « Mais, dit-elle aux évêques qui la couvaient à présent d'un regard d'horreur et d'outrage mêlés, le Père pardonne le mensonge proféré par bonté ou dans l'intérêt commun. »

Dressée face au conclave, elle laissa son sourire s'effacer et attendit les remontrances des ecclésiastiques. Mais tous gardaient le silence, figés dans une apathie muette qui ne fit qu'aviver un peu plus sa colère. *Cette Église vénale a collaboré avec des assassins, songea-t-elle. Elle a tendu la main aux serviteurs d'un ennemi qui a apporté la guerre et l'esclavage sur nos terres. Je n'ai qu'un mot à dire et les habitants de cette cité accourront pour vous pendre aux flèches de cette cathédrale. J'ai conquis leurs cœurs, tandis que vous vous terriez ici et priiez pour un miracle qui jamais ne vint. Par mon arc et mon épée, j'ai conquis leurs cœurs.*

Il lui suffisait d'avertir Arentes pour leur régler leur compte. Les évêques se verraient traînés sur le parvis et traduits en justice sous le regard du peuple, dont elle attiserait la rage à l'aide de quelques vérités bien choisies. Ils avaient tous du sang sur les mains, de toute façon – à l'exception peut-être des enfants, pour qui la mort était devenue un spectacle quotidien. Nul ne s'opposerait à sa décision, aucune voix ne s'élèverait pour protester et elle accomplirait enfin la mission dont le prêtre l'avait investie : l'instauration d'une Église

nouvelle, conforme à la vision de son père.

La vision de mon père dément, rectifia-t-elle. Cette pensée suffit à dissiper sa colère, bientôt supplantée par une profonde lassitude. Ils avaient tant perdu en quelques mois qu'il lui paraissait peu judicieux de démanteler cette institution séculaire. Comment pouvait-elle espérer panser les plaies de son Fief en en rouvrant de nouvelles ?

Le patriarche endormi s'ébroua, s'éveilla en renâclant, puis balaya la pièce d'un regard trouble.

— À manger ! s'écria-t-il sur un ton nasillard avant de marteler la table de sa canne.

Reva rejoignit l'ancêtre qui levait vers elle un coup d'œil réprobateur, et lui adressa un sourire indulgent.

— Je ne crois pas vous connaître, monseigneur.

— Je..., commença-t-il en se redressant, je suis le Saint Évêque de... (Il sourcilla, l'air indécis, et ses épaules s'affaissèrent quelque peu, après quoi il s'humecta les lèvres.) L'évêque de...

— La paroisse des Deux-Rives, lui souffla son voisin d'une voix pincée.

— Ah oui ! (À présent dessillé, le patriarche leva vers Reva un regard impérieux.) Je suis l'évêque de la paroisse des Deux-Rives et j'exige mon déjeuner.

— Vous l'aurez, le rassura la jeune femme avec une révérence. Et bien plus encore.

Elle s'éloigna à pas comptés, puis s'arrêta sur le seuil de la porte pour gratifier les prélats d'un geste exubérant.

— Car vos collègues, dans leur grande sagesse, vous ont décerné le titre de Saint Lecteur de l'Église du Père Universel. Veuillez accepter mes plus sincères félicitations, ô Lecteur, et sachez que vous pouvez d'ores et déjà compter sur la pieuse loyauté de la maison Mustor. J'attends votre sermon inaugural avec impatience.

La salle d'escrime semblait bien nue, avec ses râteliers déserts. Seules quelques armes éparses y pendaient encore, en hauteur, là où nul n'avait pu les attraper. Elle passa une heure à s'entraîner avec l'épée de son grand-père, emportée par sa danse de mort et le poids de l'acier, enchaînant fentes et moulinets jusqu'à l'épuisement.

— Je pourrais te regarder faire ça pendant des heures.

Reva se figea en pleine pirouette et découvrit Alornis, debout dans l'encadrement de la porte, ses doigts maculés de fusain serrés sur sa chemise de cuir.

— Ça t'aurait moins plu si tu m'avais vue il y a une semaine, déclara Reva en se massant le dos.

Une ombre voila le regard de la jeune artiste.

— Ce fut terrible, j'en ai conscience. Cette belle cité, à demi

détruite... En chemin vers Altor, j'ai assisté à des scènes de cauchemar... Des scènes que j'ai tenu à dessiner. (Elle tapota sa chemise bourrée de documents.) Dans l'espoir que les coucher sur le papier m'aiderait à les conjurer. Mais elles refusent de me quitter.

La pluie de têtes décapitées... Le regard empreint de défi du Volarien en chemin vers le billot...

— Mieux vaut pour toi qu'elles t'accompagnent, lui répondit Reva. D'ailleurs, comptes-tu partir pour Castelvarin, toi aussi ? Il y a toute la place qu'il faut ici, au cas où tu souhaiterais rester. Et je suis persuadée que dame Veliss apprécierait ta compagnie.

Alornis sourit, mais secoua la tête.

— Alucius et maître Benril. Je dois les retrouver.

Après un bref instant d'hésitation, elle prit pied dans la pièce pour contempler, bouche bée, les fresques qui ornaient les murs, chacune figurant une pose d'escrime différente.

— Voilà une œuvre exécutée par une main de talent.

— Une main grassement payée par mon arrière-grand-père, à n'en pas douter. Il n'aimait rien tant que jeter l'argent par les fenêtres, si j'en crois les registres de Veliss. Cela explique peut-être nos nombreuses défaites contre Asraël. J'ai découvert que la gouvernance d'un Fief dépendait principalement de ses finances.

Le front plissé, Alornis la gratifia d'un regard où se disputaient la fierté et l'admiration.

— Tu as tant changé. Et en si peu de temps.

Gênée par le coup d'œil inquisiteur de son amie, Reva se détourna pour s'adresser à son épée :

— Toi, lui dit-elle, je te trouve bien trop lourde à mon goût.

— Où est passée l'autre ? demanda Alornis. Elle était vraiment magnifique.

Le corps d'Arken, au-dessus duquel elle se dresse de toute sa taille... son bras qui s'abat en un arc de cercle mortel et incessant... La rage frénétique qui jaillit de ses lèvres en un torrent de paroles sans queue ni tête...

— Je l'ai brisée.

Elle leva les yeux sur les quelques armes pendues aux plus hauts taquets des râteliers et repéra une lame asraëline, réchappée par miracle de la rafle des domestiques lors des premiers jours du siège.

— Mais tu vas pouvoir m'aider à en trouver une autre.

Les mains jointes, elle proposa de faire la courte échelle à Alornis. Cette dernière, ravie, posa un pied dans la paume de ses mains et se laissa soulever. Une fois en l'air, elle eut à peine le temps de saisir l'épée qu'elle perdit l'équilibre et bascula en arrière. Reva la rattrapa de justesse et l'attira contre elle, le temps de croiser le regard hilare de son amie.

— D'après mon frère, dame Veliss était jadis une espionne à la solde du roi Janus, lui confia Alornis.

— Je suis au courant. Elle a connu maints avatars.

— Eh bien, je la trouve charmante. (Dressée sur la pointe des pieds, elle déposa un baiser sur le front de Reva.) Je suis contente pour toi.

Sur ces mots, elle tourna les talons, récupéra sa chemise d'esquisses et prit congé. La jeune Dame Gouvernante ferma les yeux, le temps de sentir la chaleur du baiser se dissiper. *Rien ne lui échappe jamais. Comment ai-je pu croire qu'elle l'ignorerait ?*

Elle souleva l'épée et la tira hors de son fourreau afin d'étudier la lame. Celle-ci, bien qu'âgée, n'accusait aucune trace de rouille et n'attendait qu'une bonne pierre à aiguiser pour retrouver tout son tranchant.

— Bien. (Elle posa le fourreau par terre et se mit en position.) Voyons si tu me conviens mieux. Nous avons du pain sur la planche.

Chapitre 5

LYRNA

Sa monture, un présent des Eorhil, mesurait quatorze paumes au garrot et arborait une robe uniformément blanche, à l'exception d'une touffe de poils bruns entre les oreilles. La doyenne du peuple des steppes, celle qui répondait au nom de Sagesse, attendait Lyrna à l'entrée de sa tente, ce matin-là. Elle s'était même fendue d'une révérence savamment exécutée avant de lui tendre les rênes.

— Elle porte un nom ? lui demanda Lyrna.

— Oui. On pourrait le traduire par « Insaisissable Flèche Filant à Travers Neige et Vent », Majesté, lui répondit Sagesse en langue du Royaume, qu'elle parlait à la perfection. L'esprit de synthèse n'est pas le point fort de mon peuple.

— Va pour Flèche, dans ce cas, déclara la reine en grattant les naseaux de la jument, qui ponctua sa caresse d'un ébrouement ravi.

— Son cavalier lui manque. Il a péri au pied de la cité. Vous saurez la consoler, j'en suis persuadée.

— Merci beaucoup. (Lyrna s'inclina à son tour.) Me ferez-vous l'honneur de chevaucher à mon côté, aujourd'hui ? J'aimerais tant en savoir plus au sujet des vôtres.

Un accent sardonique perça dans la voix de son interlocutrice lorsqu'elle lui rétorqua :

— N'avez-vous point dévoré tous les ouvrages de votre bibliothèque traitant de mon peuple, Votre Majesté ?

— J'ai fini par comprendre que la clairvoyance acquise dans les livres le cède à l'expérience sur le terrain.

— Comme vous voudrez.

Sagesse fit volte-face, enfourcha sa propre monture d'un bond, puis invita d'un coup d'œil la jeune femme à l'imiter.

— Mais faites vite, nous sommes sur le départ.

Itis et Benten, à peine éveillés, n'eurent d'autre choix que de monter péniblement en selle pour rattraper Lyrna, qui déjà trottait en compagnie de Sagesse. Ils gagnèrent la lisière occidentale du campement, où l'ost eorhil avait entamé sa cavalcade en ordre dispersé. Si les escadrons galopaient sans former le moindre rang ni la moindre colonne, chaque cavalier semblait se conformer à un poste précis. Comme ils franchissaient la crête des collines orientales pour se déverser dans les basses plaines, Lyrna comprit que l'armée adoptait

en réalité une formation aussi souple que bien définie.

— Un terrain idéal pour les chevaux, commenta Lyrna à l'adresse de Sagesse peu avant midi.

La jeune reine, rompue aux longues heures passées en selle depuis son expédition dans le territoire Ionak, avait trouvé leur progression difficile, mais pas épuisante. De plus, elle avait grand plaisir à monter sa nouvelle jument, bien plus rapide que Sable et moins revêche que Fiersabot.

— Trop de relief à mon goût, répondit Sagesse avant de lever son outre pour engloutir une longue gorgée d'eau. Et pas le moindre élan en vue depuis notre arrivée. Certains de nos plus jeunes guerriers en trépignent de rage, car le passage à l'âge adulte n'advient pour eux qu'une fois leur premier élan abattu.

Lyrna avisa les cavaliers alentour et remarqua qu'ils ne cessaient de guigner son visage, sans toutefois exprimer la sidération déférente affichée par ses propres sujets. Pour tout dire, elle devinait plutôt chez eux un imperceptible malaise.

— Vous l'appellez la Ténèbre, déclara Sagesse, comme pour devancer la question qu'elle s'apprêtait à poser. Nous l'appelons simplement *Exilla*. Ou « pouvoir », dans votre langue.

— Un pouvoir que je ne possède pas, précisa Lyrna.

— Peu importe. Nous savons qu'il existe, même si rares sont les Eorhil à devoir porter ce fardeau.

— Et ceux qui le portent se voient mis à l'écart, j'imagine.

Sagesse émit un rire étouffé.

— Ne mesurez pas les miens à l'aune de votre propre peuple, Votre Majesté. Nous n'écartons pas les êtres marqués par l'*Exilla*, bien au contraire : nous les respectons. Plus le pouvoir est grand, plus il impose le respect. Et le respect aura tôt fait de se muer en peur si le pouvoir en question dépasse l'entendement. De toute notre histoire, jamais nos chants ni nos récits n'ont mentionné pouvoir plus redoutable que celui auquel vous devez votre guérison. Les miens s'inquiètent de ce que cela peut signifier.

— Et vous ?

Les lèvres gercées par les ans de Sagesse esquissèrent un sourire aussi mince que lumineux.

— Non, ô grande et terrible reine. Car je sais parfaitement ce que cela signifie.

Sanesh Poltar, juché sur son étalon pie, les rejoignit au petit trot. Il gratifia Lyrna d'un hochement de tête prudent, puis s'empressa d'avertir Sagesse :

— Nos éclaireurs ont repéré un important groupe d'hommes au sud. La reine restera ici le temps que nous allions jeter un coup d'œil.

— Cela m'étonnerait fort, lâcha Lyrna avec un radieux sourire.

— Le Seigneur de la Tour nous a chargés d'assurer votre sécurité, lui rétorqua le chef de clan. Nous dépendons de son autorité, pas de la vôtre.

— Et moi, je ne dépends de personne.

Sur ces mots, elle empoigna les rênes de Flèche, fit volter sa monture en direction du sud et s'élança au grand galop.

Les Eorhil la rattrapèrent sans mal, bien entendu, mais le regard noir que lui décocha Sanesh Poltar en la dépassant à bride abattue valait tout l'or du monde. Dans le sillage de cette folle cavalcade – dont le nuage de poussière forçait Lyrna à battre des paupières pour y voir – réapparurent Iltis et Benten, qui s'empressèrent de la flanquer à nouveau. Au bout d'une demi-heure, le trio de cavaliers franchit la crête d'un petit monticule et vint faire halte auprès du chef de clan, dont les yeux sondaient le val peu encaissé qui s'étendait devant eux. À l'est comme à l'ouest, ses éclaireurs progressaient à toute vitesse telles les deux branches d'une tenaille gigantesque, tandis que le gros de son armée patientait sur le versant du tertre. Lyrna remarqua que la plupart des cavaliers qui l'entouraient avaient armé leurs arcs de corne.

Sanesh Poltar, en silence, fouillait la vallée de son regard d'aigle. Lyrna tenta bien de l'imiter, mais n'aperçut rien d'autre qu'une langue de terrain nue.

— Combien d'hommes ont été aperçus ? demanda-t-elle au chef de clan.

— Moins qu'à la cité, répondit-il sans daigner se retourner. Plus que dans nos rangs.

Un détachement volarien dépêché par Tokrev pour piller le sud du Royaume, peut-être ? songea-t-elle. Maître Marken, en plongeant dans l'esprit du défunt général, n'y avait pourtant trouvé qu'un borbier d'ambition et de jalousie mesquine, sans la moindre trace d'une division supplémentaire dans les environs. *Se pourrait-il qu'on les ait débarqués plus tôt que prévu ?* s'inquiéta-t-elle. *Tokrev aurait-il demandé une seconde vague de combattants pour hâter la conquête ?*

Sanesh Poltar se redressa sur sa selle et leva un doigt vers l'horizon. Il fallut quelques secondes à Lyrna pour les distinguer, une petite troupe de cavaliers qui s'ébroua à la vue du bataillon eorhil perché sur le monticule. Rompant les rangs, ils se déployèrent en éventail et la jeune reine vit quelques hommes se soustraire à leur groupe pour disparaître au grand galop derrière le rebord de la vallée. Près d'elle, Sagesse s'emparait de son arc et encochait une flèche. *Malgré son grand âge, songea Lyrna, elle se prépare au combat.*

Les cavaliers du val conservèrent leur position de longues minutes durant, sans jamais tirer leurs épées. Au bout d'un moment, un

nouveau mouvement attira le regard de Sanesh Poltar : au loin, une haute bannière faisait son apparition sur le pourtour de la vallée, brandie par le porte-étendard d'une colonne d'infanterie menée par un homme à cheval. Ils marchaient en rangs serrés, sans pour autant adopter de formation offensive. Lyrna comprit pourquoi lorsqu'elle aperçut enfin l'enseigne frappée sur la bannière : une tour s'élevant au-dessus d'un océan furieux.

Dans un éclat de rire, elle éperonna Flèche au bas du tertre, sans répondre aux protestations d'Iltis qui dévalait le versant à sa suite. L'armée en marche fit halte à son approche. En dépit des aboiements secs des sergents qui rappelaient à l'ordre leurs soldats, elle sentit mille yeux ébahis converger sur elle quand elle aborda enfin le cavalier campé en tête de colonne. Une fois devant lui, elle leva une main et sourit chaleureusement. L'homme, non sans difficulté, descendit de sa monture et mit lentement un genou en terre.

— Voilà une rencontre inespérée, monseigneur ! lui lança-t-elle.

Le Seigneur de la Tour Al Bera leva vers elle un regard pâle et vibrant d'intensité, puis se redressa péniblement tandis qu'elle sautait de selle pour le rejoindre, les bras écartés.

— Votre Majesté, dit-il d'une voix rauque en lui baisant la main. (Raide comme un piquet, il se redressa sans jamais quitter son visage du regard.) Nous avons ouï de terribles nouvelles à votre sujet. J'ai grand plaisir à constater qu'une d'entre elles, au moins, était sans fondement.

Il fit volte-face et embrassa d'un geste la cohorte de fantassins, que grossissaient déjà de nouveaux soldats.

— Je vous présente l'armée de la côte méridionale. Vingt mille soldats à pied ou montés, prêts à guerroyer et mourir pour leur reine.

— Ils ont expédié environ cinq mille hommes dans le Sud, expliqua le Seigneur de la Tour au conseil des officiers, ce soir-là.

Lyrna avait dû le contraindre à s'asseoir, tant sa douleur évidente et son épuisement semblaient devoir le terrasser à tout moment. Il siégeait donc sur un tabouret déplié, les bras posés sur les genoux – le gauche disparaissait sous un épais bandage, tandis que le droit pendait, inerte, le long de son flanc. Lyrna lui avait proposé les services du Vannier, mais avait jugé préférable de ne pas insister devant l'expression outrée du Seigneur de la Tour.

— Des esclaves de combat, pour la plupart, poursuivit Al Bera.

La jeune reine savait que cet homme devait son titre à ses mérites plutôt qu'à sa lignée, ce qui expliquait le léger chuintement qui accentuait ses voyelles, typique des roturiers du sud d'Asraël.

— Il y avait aussi un contingent de cavalerie d'un bon millier d'hommes. Sans oublier les esclavagistes, bien entendu. Ils ont eu le

temps de raser plusieurs villages avant que la nouvelle atteigne la Tour. J'ai battu le rappel de la Garde du Sud et levé tous les braves de la côte pour partir à leur rencontre. Nous les avons surpris en plein massacre, à Port-la-Drave, près de l'embouchure du fleuve Givrefer. De toute évidence, ils ne s'attendaient pas à une riposte aussi fulgurante. Rien d'étonnant à cela, dans la mesure où ils me croyaient mort. (Al Bera s'interrompt et un sourire glacé vint flotter sur ses lèvres.) Ah ça ! on leur a fait payer leurs exactions. Les deux camps alignaient à peu de chose près le même nombre d'hommes, de sorte que ce fut une véritable boucherie. Mais ils ont fini par payer.

— Des prisonniers ? s'enquit Vaelin.

— Les esclaves de combat ne rendent pas les armes, mais nous avons pu ferrer plusieurs cavaliers et quelques esclavagistes. Je les ai livrés aux villageois qu'ils avaient capturés. J'aurais probablement dû les pendre moi-même, mais le sang appelle le sang.

— En effet, monseigneur, approuva Lyrna. Je vous en prie, poursuivez.

— Depuis lors, je n'ai cessé de mobiliser et d'entraîner de nouvelles recrues. Lorsque, il y a deux semaines de cela, j'ai appris qu'on avait vu la flotte meldénéenne remonter le cours de la Givrefer, j'ai jugé qu'il était temps de marcher sur le Nord.

— Et vous avez fort bien jugé, dit Lyrna. Cependant, vous nous prenez au dépourvu. Les vivres commencent à nous faire défaut.

— Des vivres, je n'en manque pas, Majesté. Ma chère épouse descend d'une vaste famille, installée de part et d'autre de l'Érinée. Ses relations ont pu convaincre certains négociants alpirans de commercer avec nous. Les termes de ces échanges nous étaient grandement défavorables et le Trésor de la Tour du Sud a fondu comme neige au soleil, mais comment leur en vouloir ? Ils ne pouvaient pas laisser passer une telle aubaine, surtout depuis la levée de l'embargo par l'Empereur.

À ces mots, Lyrna vit le seigneur Verniers relever vivement la tête. Figure effacée de cette armée en marche, le chroniqueur semblait cultiver son aura d'ombrageuse discrétion, prenant soin d'éviter tout rapport avec quiconque, hormis Vaelin et la reine elle-même – ce qui n'empêchait pas cette dernière de le convier à toutes les réunions et de l'autoriser à retranscrire chaque parole prononcée. Après la bataille d'Altor, le Bouclier avait tenu à acclamer le « scribe tueur de généraux », comme il l'appelait avec un rire de gorge retentissant, bientôt imité en cela par tout son équipage. Mais Verniers n'avait que faire des lauriers, préférant troquer sa gloire naissante contre des demandes réitérées d'entretien privé avec la reine.

— Votre Empereur semble mieux disposé envers le Royaume, monseigneur, lui dit-elle.

Le chroniqueur, visiblement gêné par l'attention soudaine des officiers, n'émit qu'une brève réponse :

— Il semblerait bien, Majesté.

— Se pourrait-il qu'il ait eu vent du grand projet volarien ? Faut-il y voir la raison de ce revirement ?

— Il n'est jamais facile de sonder l'esprit de l'Empereur, Votre Majesté. Mais toute décision à même de nuire à l'Empire Volarien ne peut que le réjouir. Nous le comptons au nombre de nos ennemis depuis bien plus longtemps que vous.

— Nous devrions députer un ambassadeur à Alpira, déclara Vaelin. Et même nouer une alliance, si possible.

— Chaque chose en son temps, monseigneur, pondéra Lyrna avant de se tourner à nouveau vers Al Bera. Je me charge de faire parvenir à votre épouse une lettre de créance garantissant le remboursement plein et entier de tous les frais d'avitaillement de votre armée le temps du conflit. Qu'elle n'hésite pas à contracter avec tous les négociants disponibles. Dans l'intervalle, je lui demanderai d'expédier à Altora la moitié de ses provisions, afin d'aider le bon peuple de Cumbraël à braver les rigueurs de l'hiver. L'autre moitié devra nous parvenir... (elle fit glisser son index sur la carte jusqu'à une ville de la côte renfaëline)... à Lancrage, où nous retrouverons nos alliés meldénéens dans une quinzaine de jours. Quant à vous, monseigneur, daignez prendre un peu de repos, je vous en conjure.

Elle profita du voyage vers Lancrage pour escorter chaque jour un bataillon différent. Elle commença par les Cumbraëliens de dame Reva, puis enchaîna par un régiment de mineurs des Confins, pour enfin consacrer la troisième journée à la Garde du Sud. Tous ces combattants aux origines si diverses n'avaient qu'un seul point commun : l'expression de terreur craintive, de fascination ou, dans le cas de la Compagnie Franche du seigneur Nortah, de farouche et opiniâtre loyauté qui se peignait sur leurs traits à la vue de leur reine.

— Les Défunts vous sourient, ma reine ! l'avait interpellée un soldat qu'elle dépassait pour rejoindre le seigneur Nortah en tête de colonne, son cri du cœur immédiatement repris par ses camarades.

— Silence dans les rangs ! aboya le sergent de la compagnie, un jeune homme athlétique à la longue chevelure et dont l'épée sanglée en travers du dos suggérait l'appartenance au Sixième Ordre.

— Mes excuses, Votre Majesté, lui glissa Nortah lorsque la colonne se mit en marche. Ils peuvent se montrer têtus, pour ne pas dire plus. Et je ne peux guère les fouetter pour les rappeler à l'ordre.

— Non, monseigneur, opina Lyrna. Je vous l'accorde.

Elle trouva fort curieux le silence qui s'installa entre eux, ce matin-là. Dans leurs jeunes années, le fils du Premier Conseiller de son père

n'avait rien d'un taiseux, bien au contraire. Fanfaron, parfois même violent, il était prompt à railler et plus prompt encore à pleurnicher lorsqu'on répliquait à ses brimades. Elle ne reconnaissait plus l'enfant qu'elle avait connu dans ce guerrier blond qui trottait à son côté, un mince sourire jouant sur ses lèvres tandis qu'il observait les foulées feutrées de son tigre de guerre.

— J'avais l'intention de vous restituer les terres et les titres de votre père, lui confia-t-elle quand le silence se fit trop pesant. Le seigneur Vaelin, cependant, m'a fait savoir que ces honneurs ne vous intéressaient pas.

— Ils n'ont guère réussi à mon père, n'est-ce pas, Majesté ? répliqua-t-il d'une voix affable, teintée néanmoins d'une nuance d'ironie.

— Le roi Janus a prononcé sa condamnation sans me consulter. Une décision que je juge aujourd'hui encore... fort regrettable.

— Sachez que je n'en nourris aucune amertume, Majesté. Le temps a fini par émousser mes souvenirs de cet homme à qui je vouais un savant mélange d'amour et de haine. Dans tous les cas, sa mort m'a mis sur la voie de mon épouse, de mes enfants et du foyer que j'aspire à retrouver. Par ailleurs, la Foi nous apprend à accepter les faveurs du destin.

— Ainsi, vous vous accrochez encore à la Foi ?

— J'ai délaissé l'Ordre, Majesté, mais pas la Foi. Mon frère a peut-être perdu la sienne dans quelque recoin du désert, mais la mienne ne m'a jamais quitté. Mieux encore, elle résiste aux exigences de ma femme, qui espère me convertir à Sol et Lune. (Il partit d'un petit rire tendre, dans lequel elle perçut le mal du pays.) Notre seul et unique sujet de discorde, en vérité.

Lors de l'étape de midi, Lyrna venait de mettre pied à terre quand une femme surgit des rangs de la Compagnie Franche, une dague dans chaque main. L'épée d'Iltis avait déjà jailli de son fourreau en un éclair d'acier, mais le spadassin retint son bras. Car la femme, au lieu de se jeter sur la souveraine, se prosternait à présent à ses pieds, levant au-dessus de sa tête ses lames jumelles.

— Ma reine ! chevrota-t-elle. Je vous implore de bénir ces armes, afin qu'elles puissent accomplir votre volonté.

Comme un seul homme, tous les combattants émancipés s'agenouillèrent à leur tour, chacun tirant son arme pour la brandir devant lui. Il s'agissait de toute évidence d'une cérémonie mise au point pendant la marche et dont, à en juger par son air las et quelque peu dégoûté, le seigneur Nortah ignorait tout.

« Un peu de théâtre ne fait jamais de mal. » Lyrna inspira un grand coup, plaqua un visage bienveillant sur son visage et s'approcha de son admiratrice, dont elle reconnut la frêle silhouette. Cette femme

avait été la première à l'ovationner, à Altor.

— Comment t'appelles-tu ?

— F-Furelah, ma reine, bégaya la femme sans lever les yeux.

D'un geste doux, elle prit les mains tremblantes de l'ancienne esclave dans les siennes.

— Abaisse tes dagues, ma sœur, lui dit-elle. Allons, redresse-toi. Redresse-toi et regarde-moi.

Furelah releva lentement la tête, ses yeux écarquillés vibrant d'adoration devant ce visage tant aimé, et laissa Lyrna l'aider à se mettre debout.

— Qui as-tu perdu ? s'enquit la jeune souveraine.

— M-ma fille, souffla le petit bout de femme, aux joues désormais baignées de larmes. Née hors des liens du mariage. On l'a brocardée et traitée de bâtarde toute sa vie, sans jamais qu'elle perde son innocence. Ils... Ils lui ont d-défoncé le crâne à coups de pierre.

Elle éclata en sanglots et tomba à genoux, comme fauchée par sa peine. Comme Lyrna la rattrapait pour la serrer contre son cœur, la femme laissa libre cours à ses larmes, ses poignards toujours serrés dans ses poings.

— Je ne puis consacrer les dagues de votre camarade, déclara-t-elle aux combattants, dont certains pleuraient maintenant à chaudes larmes. Car c'est elle qui me bénit. Comme vous tous ici présent. Considérez-moi dorénavant comme votre lame, et vous comme les miennes. (Elle releva la pauvre femme éplorée et la guida jusqu'à ses frères d'armes.) Par conséquent, je confère aujourd'hui à cette compagnie le titre de soixantième régiment d'infanterie du Royaume, que tous connaîtront bientôt sous le nom des Dagues de la Reine.

La foule des combattants s'ouvrit sur son passage. Quand elle relâcha enfin Furelah, qui s'écroula au sol une fois de plus, elle fendit cette marée humaine d'un pas altier, laissant ses sujets tendre des mains hésitantes vers sa robe et la couvrir d'un regard de farouche dévotion. *Je ne risque pas d'y prendre goût*, songea-t-elle, sans cesser de sourire et d'effleurer du bout des doigts les têtes baissées en signe de supplication. *L'attrait de la vénération est bien trop grand.*

— Sang, sueur et justice !

Ce cri de ralliement naquit de lui-même, une formule spontanée lancée par une voix sans visage dans les rangs prosternés. Bientôt, tous la reprirent à l'unisson, scandant chaque mot d'un coup d'arme d'hast ou d'épée glanée sur le champ de bataille.

— Sang ! Sueur ! Et justice !

En dépit de ses scrupules, Lyrna se laissa emporter par cet instant de grâce. Elle savoura cette ferveur soudaine comme un grand cru, se délectant du plaisir à l'état pur que lui procurait la certitude que ces hommes et ces femmes, toutes ces âmes blessées, donneraient

aveuglément leur vie pour elle. Au moment même où elle s'abandonnait enfin à cet engouement, il suffit d'un visage pour qu'elle reprenne ses esprits – un visage grave, où ne brillait pas la moindre trace d'adoration. Le seigneur Nortah se tenait près de sa monture et grattait d'une main le crâne du grand fauve accroupi à ses pieds. Le dégoût diffus qui habitait jusqu'ici son regard avait laissé place à une franche et cinglante désapprobation.

Elle fit la connaissance de frère Caenis dans la soirée. La rencontre se tint en tête en tête, en raison de l'aversion récente de Vaelin pour son ancien condisciple, une attitude fort répandue dans les rangs de sa jeune armée. Même Orena, dont Lyrna estimait grandement l'esprit pratique, avait préféré lui demander sa soirée afin d'échapper à la présence du frère. *La crainte de la Ténèbre ne s'évanouit pas en un claquement de doigts*, conclut-elle.

Celui qui venait tout récemment de déclarer son appartenance au Septième Ordre avait pris place sur un tabouret d'appoint, puis refusé le verre qu'elle lui proposait d'un signe de tête poli. En dépit de son évidente robustesse et de sa renommée de guerrier, il émanait de ce corps puissant et tanné par des années de guerre une aura d'anxiété presque tangible, une appréhension qui se lisait dans son regard furtif, comme s'il redoutait une attaque à tout moment. *À passer sa vie entière dans l'ombre, songea-t-elle, on en vient à craindre la lumière du jour autant que la Ténèbre.*

— Mes frères et sœurs m'ont chargé de vous remercier, Votre Majesté, déclara-t-il. Pour la considération dont vous faites preuve à notre égard.

— Une reine se doit de veiller sur tous ses sujets, monseigneur.

— Ne vous en déplaise, Majesté, je préfère qu'on m'appelle « mon frère ». Je demeure avant tout un homme de Foi.

— Comme vous voudrez.

Lyrna s'empara du rouleau de parchemin qu'il lui avait tendu à son arrivée, une liste complète des membres de l'Ordre et de leurs Dons.

— Vous avez dans vos rangs un frère capable de lire dans le passé ?

— Le talent de frère Lucin a ses limites, Majesté. Ses visions ne concernent que l'histoire du lieu où il se trouve.

Lyrna hocha la tête, puis sourcilla en poursuivant sa lecture.

— Et cette sœur Merial, peut-elle vraiment invoquer la foudre ?

— Pas exactement, Majesté. Disons qu'elle parvient à tirer de ses mains une décharge de pouvoir, un crépitement d'énergie qui, dans l'ombre ou l'obscurité, peut évoquer la foudre. Il s'agit d'un Don éprouvant, dont l'usage prolongé peut s'avérer fatal.

— Peut-elle tuer, grâce à lui ?

Il parut hésiter, puis acquiesça brièvement.

— Alors elle et son Don sont les bienvenus dans cette armée. (Lyrna parcourut le reste de la liste, puis haussa un sourcil dans sa direction.) Il me semble qu'il manque un nom, mon frère.

Son malaise s'accrut visiblement, mais il parvint à affronter le regard inquisiteur de la reine sans ciller. D'une voix ferme, il répondit :

— Je ne puis révéler mon Don, Majesté. Sur ordre de mon Aspect.

Elle fut tentée de lui rappeler que la Foi devait se soumettre à la Couronne, mais préféra s'abstenir. *Ce qu'il m'apporte m'est par trop utile. Et mieux vaut éviter d'entrer en conflit ouvert avec les sectateurs de la Foi, surtout par les temps qui courent où la clandestinité est de mise.*

— J'ai passé de nombreuses années à traquer vos semblables, dit-elle en posant la liste. J'ai même bravé la mort dans les montagnes dans l'espoir de prouver votre existence, alors qu'il me suffisait de me laisser porter par le cours de l'histoire – qui s'apparente plutôt à un raz-de-marée. Aujourd'hui, me voilà bombardée de plus de preuves que je n'aurais pu en espérer.

Pour toute réponse, frère Caenis se fendit d'un hochement de tête prudent. Il avait détourné le regard quand elle poursuivit :

— Comment avez-vous fait pour taire votre secret aussi longtemps ? pour mentir à vos frères d'année en année ?

— La Foi n'en exigeait pas moins, Majesté. Je n'ai pas eu le choix. Mais vous avez raison, ce ne fut pas chose aisée.

— Le seigneur Vaelin m'a fait savoir que mon père n'a jamais connu plus loyal sujet que vous. Votre enthousiasme pour sa croisade alpirane, à l'en croire, était sans égale. À tel point, d'ailleurs, qu'il a craint que notre défaite vous ait brisé le cœur.

— L'Aspect Grealin m'a expliqué sans détours le rôle que je devais endosser. Je vouais à la Foi une telle dévotion qu'il a jugé préférable de la dissimuler sous le vernis patriote d'un inconditionnel amour pour le roi. Mais mon frère a raison, j'ai débordé d'enthousiasme à l'annonce de cette guerre, mon ardeur attisée par l'Aspect selon qui l'avenir de la Foi dépendait de l'issue du conflit. Pour des raisons qui lui appartiennent, il n'a pas daigné m'informer des détails de cette opération, ni même du sort de mon frère. Je n'ai toutefois aucune raison de douter du jugement de l'Aspect Grealin. Jamais je ne l'ai pris en défaut. Jamais je ne l'ai vu commettre d'erreur.

— A-t-il donné signe de vie depuis la chute de la capitale ?

— Malheureusement pas, Majesté. (Caenis baissa la tête et une tristesse profonde engourdit sa voix.) Le Don de frère Lernial lui permet de capter les pensées des personnes qu'il a croisées au cours de sa vie, au mépris des distances qui peuvent les séparer. Nous savons grâce à lui que l'Aspect a trouvé refuge dans l'Urlish, auprès d'un

groupe de résistants. Les limitations inhérentes du talent de mon frère n'ont cependant pas permis d'éclaircir les circonstances de sa fuite. À Altor, Lernial a reçu un méchant coup sur le crâne, pour s'éveiller deux jours plus tard en hurlant à tue-tête qu'il ne percevait plus rien. J'ai d'abord attribué sa panique aux séquelles de sa blessure, mais il a repris des forces depuis et j'ai dû me rendre à l'évidence : l'Aspect Grealin a cessé d'émettre la moindre pensée.

Devant la peine évidente du frère, Lyrna prit sa main dans la sienne.

— Toutes mes condoléances, mon frère.

Il tressaillit à son contact, puis esquissa un sourire forcé. *Me craindrait-il ?* L'un des Doués sur la liste du Septième Ordre disposait apparemment du don de prescience. Qu'avait-il bien pu apprendre à Caenis ? Lui revinrent en mémoire le visage plein de morgue du seigneur Nortah et les déclarations de Sagesse, au premier jour de la marche. *Je comprends à présent ce qu'elle voulait dire.*

— Lors de l'interrogatoire de frère Harlick, reprit-elle en reculant d'un pas, la Volarienne capturée à Altor a mentionné un Allié. Le seigneur Vaelin semble croire que vous en savez long à son sujet.

— Pas plus que ce que le frère Harlick vous a révélé, Majesté. Il s'agit d'une créature qui ourdit notre anéantissement depuis l'Au-Delà. Nous ignorons pourquoi.

— Si cette entité réside dans le séjour des morts, faut-il en conclure qu'elle fut un jour en vie ? qu'elle vécut jadis comme homme ou comme femme ?

— En effet, Majesté. Mais jusqu'ici, aucun de nos frères et sœurs, tous Ordres confondus, n'a pu déterminer son identité réelle ni par quelle maléfique entremise elle est devenue ce qu'elle est.

— Il doit bien exister des chroniques, des textes anciens décrivant son origine.

— Le Troisième Ordre a passé des siècles à recueillir les plus anciennes traces d'écriture humaine, allant jusqu'à payer des sommes considérables pour des fragments de parchemin ou des tessons d'argile. L'Allié plane dans ces textes, indubitablement, mais toujours de manière diffuse, détournée : ombre, catastrophe inexpliquée, spectre vengeur commanditaire d'un abominable meurtre... Faire le tri entre le vrai et le faux, entre l'histoire et le mythe, se révèle être dans la plupart des cas une tâche impossible.

Cet aveu d'impuissance stimula la mémoire sans faille de Lyrna, qui exhuma de ses profondeurs un vers des *Chants d'Or et de Poussière* du seigneur Verniers : « *La vérité est l'arme la plus grande de l'érudit, mais elle peut souvent signer sa perte.* » Elle décida qu'il était grand temps d'organiser un entretien avec le chroniqueur alpiran.

— Si je comprends bien, dit-elle à Caenis, votre Ordre requiert

désormais un nouvel Aspect à sa tête.

— L'Élection d'un Aspect exige de bien nombreuses formalités, comme vous le savez, Majesté. Tant qu'un Conclave ne peut être réuni, mon Ordre devra rester dépourvu d'Aspect. Néanmoins, mes frères et sœurs m'ont fait l'honneur d'accepter ma gouvernance, dans l'interim. (Son regard se précisa, une fois encore.) Ce qui m'oblige à aborder un autre problème.

— Les Doués des Confins.

— Tout à fait, Majesté. Cette guerre a coûté à mon Ordre de nombreux membres. Nos rangs s'éclaircissent.

— Et vous comptez embrigader ces nouveaux venus, en dépit de leurs protestations ? Le seigneur Vaelin s'est montré on ne peut plus clair à ce sujet. Ils ne répondront à nul autre que lui.

— Mon Ordre est l'unique rempart des Doués. Sans nous, ils auraient tous péri des siècles plus tôt.

— Alors pourquoi ne pas vous être manifestés ces dernières années, pourquoi être restés dans l'ombre tandis que le Quatrième Ordre traquait et exécutait les vôtres ?

— Un subterfuge nécessaire. La plupart d'entre nous, issus de parents Doués déjà membres de l'Ordre, sont identifiés dès le plus jeune âge. D'autres n'ont pas cette chance, ou sont la proie en grandissant de velléités cupides ou malveillantes. Car malgré nos pouvoirs, nos âmes demeurent désespérément humaines. Avant l'accession de l'Aspect Tendris, le Quatrième Ordre soumettait les Doués découverts sur le tard à une ordalie, afin de les juger dignes ou non de rejoindre nos rangs. Le choix leur revenait d'accepter ou non, le cas échéant.

— Sauf, j'imagine, s'ils refusaient la Foi.

— Le Septième Ordre dépend de la Foi, Majesté. Rien ne pourra changer cela.

Dois-je redouter l'avènement d'un nouveau Tendris ? songea Lyrna devant l'implacable ferveur qui irradiait de son interlocuteur. Elle s'était souvent demandé pourquoi son père n'avait pas fait discrètement empoisonner le turbulent Aspect du Quatrième Ordre par l'un de ses nombreux affidés. Cependant, même le vieil intrigant respectait les instances de la Foi... ou à tout le moins le pouvoir qu'elles exerçaient.

— La liberté prime dans ce royaume, dit-elle à Caenis. Cela non plus, rien ne pourra le changer. Dès lors, vous avez tout loisir d'aller offrir aux Doués des Confins une place au sein de votre Ordre. Cependant, si jamais ils devaient décliner votre proposition, je vous saurais gré d'en rester là. Et que je n'en entende plus parler pour toute la durée de mon règne, que j'espère considérable. À moins bien sûr que votre sœur... (Elle consulta rapidement la liste, dont elle avait

pourtant mémorisé le contenu au premier coup d'œil.) Verlia me prédise un avenir d'une tout autre nature.

— Les visions de notre sœur lui parviennent seulement par... intermittence, répondit-il. Et exigent de substantielles interprétations. Dans le cas de Votre Majesté, elle ne perçoit que des fragments épars.

— Et quelle sorte de fragments, si je puis me permettre ?

Il se redressa, adoptant à nouveau une posture de guerrier plutôt que d'Aspect en devenir, son visage crispé par l'éventualité de la bataille prochaine.

— Des flammes, dit-il. Elle ne voit que des flammes.

Elle délaissa sa monture le lendemain afin de voyager aux côtés des Seordah. Dame Dahrena l'escorta en guise d'interprète, un rôle qu'elle n'eut guère le loisir de jouer tant les habitants des forêts répugnaient à leur adresser la parole. La plupart évitaient même de croiser leurs regards et arboraient un mépris affiché qui ne manquait pas de peiner sa jeune accompagnatrice. Chaque fois qu'elle abordait l'un des guerriers au visage aquilin, ce dernier se détournait d'elle ou bien lui répondait d'un ton peu amène. Contrairement aux autres factions de l'armée que la présence de la reine emplissait de sainte terreur, ils semblaient n'éprouver à l'égard de Lyrna qu'une curiosité ahurie.

— Le toucher guérisseur, très rare dans la forêt, lui apprit Hera Drakil.

Le chef de guerre était l'unique représentant de son peuple à soutenir la présence de Dahrena sur plus de quelques mètres. Et même alors, la jeune femme ne pouvait s'empêcher de relever l'aversion qui teintait sa voix, comme si chaque pas fait en sa compagnie lui coûtait affreusement.

— Inconnu pendant plusieurs générations.

— Les vôtres consultent-ils des livres ? lui demanda Lyrna, encore fascinée par l'immense bibliothèque que la Mahlessa avait amassée sous la Montagne. Possédez-vous des chroniques de l'âge d'avant la venue des Marelim Sil ?

— Des livres ? s'étonna le chef de guerre.

— *Virosra san elosra dural*, entonna Dahrena.

Bien qu'inférieur à son lonak, le seordah de Lyrna lui permit d'effectuer une ébauche de traduction : « Les mots qui emprisonnent l'esprit. »

— Non, finit par lui répondre le guerrier. Pas de livres chez les Seordah. Ni aujourd'hui, ni dans l'ancien temps. Nous n'avons que la voix et la mémoire. La parole seule charrie la vérité.

Lyrna vit Dahrena hésiter, puis ajouter quelque chose en seordah – une phrase bien trop rapide et riche en vocabulaire pour sa piètre

pratique de la langue. Quelle qu'en fût la teneur, cette brève déclaration suffit à ombrager l'expression de Hera Drakil, qui aussitôt disparut à grandes enjambées dans les rangs dispersés de ses combattants.

— L'auriez-vous offensé ? s'inquiéta Lyrna.

Les traits empreints d'une insondable tristesse, la conseillère de la Tour du Nord regarda s'éloigner le chef de guerre.

— La parole seule charrie la vérité, fit-elle. Je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur. Il n'a pas apprécié.

L'armée ne cessa de s'étoffer tout au long de leur marche vers l'est, alimentée par des bandes de fugitifs ou d'esclaves en fuite quittant leurs refuges de fortune pour les rejoindre ou quémander de la nourriture. Sur ordre de Lyrna, on pourvut à leurs besoins à tous, même aux rares qui refusaient de grossir les rangs de la cohorte. Ces nouvelles recrues comptaient de nombreux soldats de la Garde du Royaume, tous pressés de retrouver ces régiments qu'ils croyaient perdus. Conformément aux exigences de la reine, frère Caenis renonça à sa charge de haut maréchal du bataillon de la Garde du Royaume, une décision qui ne manqua pas de semer la discorde parmi ses combattants. En dépit de sa Ténébreuse affinité, un grand nombre de soldats voyaient encore en Caenis un homme providentiel, un sauveur. À leurs yeux, l'intrépide officier leur avait rendu la dignité dont leur pitoyable défaite les avait privés. D'autres se montraient moins tolérants à son égard, en particulier ceux qui avaient combattu sous la bannière de dame Reva, en Cumbraël, et les fugitifs croisés en chemin. Ce profond désaccord engendrant de nombreuses querelles au sein des unités, et même quelques rixes, une délégation de sergents avait approché Vaelin pour exiger la réintégration de Caenis. Face à la grogne de ses officiers, le Seigneur de Guerre choisit sagement d'élever l'un des leurs à la place du frère déchu, un vétéran massif dont la trogne tannée évoquait une pièce de cuir rapiécée.

— Sergent Travick, Votre Majesté, se présenta-t-il, un genou en terre, alors que Lyrna les rejoignait pour la journée. Un ancien du seizième d'infanterie.

— Ah ! les Hures Noires, si je ne m'abuse, dit Lyrna en invitant d'un geste Benten à lui apporter l'article qu'il s'était procuré dans l'armurerie itinérante de frère Hollun.

Travick battit des paupières, époustouflé.

— Oui, Majesté. Votre mémoire vous fait honneur.

— Merci bien. Je remarque toutefois que vous semblez ignorer les règles les plus élémentaires de l'étiquette.

Le vétéran courba la tête, les joues écarlates.

— Pardonnez-moi, Majesté. Je n'ai pas l'habitude de ces choses-là.

— Ce n'est pas une raison, reprit Lyrna. (Elle tendit la main vers l'arme que lui offrait Benten, une lame asraëline, comme de juste.) Tout de même, une Épée du Royaume qui se présente en tant que simple sergent... On n'a jamais vu ça.

Il releva brusquement la tête, puis écarquilla les yeux à la vue de l'épée.

— Haut maréchal Al Travick, déclara-t-elle en inversant sa prise sur l'arme afin d'installer le plat de la lame sur son avant-bras et lui présenter la poignée. Acceptez-vous cette épée que vous offre votre reine ?

Derrière Travick, Lyrna vit un remous parcourir les rangs de la Garde. Ces soldats, quoique moins soignés et plus barbus que dans ses souvenirs, semblaient plus menaçants et plus dangereux que jamais. *Leur colère peut m'être profitable*, décida-t-elle. *Qu'ils s'empoignent autant qu'ils veulent, du moment qu'ils se déchaînent contre les Volariens...*

— A-avec joie, Majesté, bégaya Travick.

— Alors saisissez-la, monseigneur, et relevez-vous.

Il s'exécuta, refermant sa grosse pogne couturée sur la poignée de l'arme avant de se redresser lourdement, comme hypnotisé par l'objet qu'il serrait dans son poing.

— Haut maréchal, je compte sur vous pour remanier la Garde, poursuivit-elle.

Sa voix parut tirer l'ancien sergent de sa rêverie. Dans un sursaut, l'homme adopta une posture toute militaire, le dos rigide et le regard baissé.

— Tout ce que souhaitera ma reine.

— S'il convient de respecter le passé, nous ne pouvons lui permettre de le laisser nous encombrer. De tous les fiers régiments d'alors, combien ont été anéantis, combien ne comptent-ils plus qu'une fraction de leur effectif d'antan ? Si mes calculs sont bons, monseigneur, vous avez sous vos ordres un peu plus de six mille gardes. Nombre d'entre eux se réclament à ce jour de bataillons et de symboles qui n'ont plus lieu d'être. Sur toutes les unités qui vous restent, seules trois méritent de porter le nom de régiment – et même elles souffrent de sous-effectif. Je vous charge donc de suppléer ce déficit et de répartir les soldats restants dans trois nouveaux régiments, dont je laisse le choix des noms et des étendards aux hommes, sous réserve de mon accord définitif. Enfin, vous ajouterez la compagnie du seigneur Nortah au contingent de la Garde en tant que soixantième régiment d'infanterie.

Elle tourna son regard sur les guerriers rassemblés derrière eux. La loyauté au régiment faisait partie intégrante du folklore de la Garde, de sorte qu'elle lut sur bien des visages une franche consternation.

— Quand nous aurons remporté cette guerre, leur lança-t-elle, je

vous donne ma parole que nous reconstruirons la Garde. Tous ceux parmi vous qui souhaiteront réintégrer leur ancien régiment le pourront. Pour l'heure, nous avons des envahisseurs à bouter hors du royaume et la sensiblerie ne nous mènera pas bien loin.

D'une voix de stentor, le seigneur Travick aboya un ordre bref qui retentit à la manière d'un coup de tonnerre. En toute hâte, les soldats s'agenouillèrent et courbèrent l'échine.

— La Garde du Royaume vous appartient, Majesté. Il vous revient de la modeler selon vos désirs. Et, gronda-t-il à l'intention de ses hommes, si jamais j'entends l'un d'entre vous s'en plaindre, je le ferai fouetter jusqu'aux os.

Les murailles de Lancrage tombaient en ruine depuis bien des années, rendues inutiles par les longues années de paix qui avaient suivi le couronnement de Janus et les priorités pécuniaires des intendants successifs de la cité. D'après Vaelin, elles avaient malgré tout pu contenir une première vague d'assaut volarienne, avant de céder devant la suivante. Elles béaient en plusieurs endroits, éventrées du sol au parapet, chaque brèche offrant à Lyrna un bien triste spectacle de ruine et de désolation.

— Il ne reste plus rien, Majesté, lui avait fait savoir le seigneur Adal ce matin-là, au retour de sa mission de reconnaissance. Pas âme qui vive, pas une maison qui tienne debout.

Elle qui espérait prendre le capitaine de la Garde du Nord en défaut devait se rendre à l'évidence. Chaque foulée de Flèche lui offrait une vue plus précise du tapis de cendres et de débris qui l'attendait par-delà les remparts éboulés. Elle trouva Vaelin à la porte principale, elle aussi démolie.

— Le port, Majesté, lui dit-il d'un air maussade.

Le long des quais clapotait une eau trouble, souillée par la vase et l'écume d'huile de naphte rejetée par les navires sabordés de la flotte de pêche de la ville. Elle les aperçut malgré tout, sous cette lie spumeuse : un dense chapelet d'ovales blafards teintés d'émeraude par les algues des bas-fonds, comme autant de grappes de raisin fraîchement récoltées.

Lyrna étudia longuement les décombres de cette cité jadis animée, dont elle se rappelait si bien l'odeur et la crasse, ainsi que ses habitants à l'accent épais, qui n'hésitaient pas à affronter son regard et se montraient moins prompts à se prosterner devant elle que ses sujets de Castellarin. Cette hardiesse toute relative ne les avait pas empêchés de fêter son arrivée, se souvenait-elle, ni de l'acclamer sur son passage, de lui tendre leurs nourrissons le temps d'un baiser ou encore de garnir les rues de pétales de fleurs en son honneur. Elle était venue inaugurer un dispensaire, payé par la Couronne et administré

par le Cinquième Ordre. Le bâtiment, qu'elle avait cherché en vain le long du trajet vers le port, avait disparu corps et biens, noyé dans les briques disjointes et les poutres calcinées qui maculaient les rues.

— Ils les ont enchaînés les uns aux autres, expliqua Vaelin. Il leur a suffi de pousser le premier à l'eau pour que les autres suivent. J'estime leur nombre à quatre cents. Sans doute s'agissait-il des derniers survivants après la chute de la cité.

— Ils ne voulaient pas s'encombrer d'esclaves pour leur marche vers le nord, commenta le seigneur Adal.

S'il avait parlé d'une voix nette, précise et dépourvue de toute émotion, Lyrna voyait distinctement jouer les muscles de sa mâchoire tandis qu'il contemplait l'eau brune.

— Leur marche vers le nord, monseigneur ? s'enquit-elle.

Dame Dahrena s'avança, l'arc à la main. Avec ses joues blafardes, presque livides, elle semblait sortir d'un ruisseau glacé.

— Je crois pouvoir vous renseigner sur ce point, Majesté.

— Vous allez mieux ? lui demanda Lyrna peu après.

Elle avait envoyé Murel chercher une boisson chaude pour la jeune dame, qui siégeait à présent dans sa tente, ses petites mains serrées autour d'un bol de lait fumant. Campé près de son tabouret, Vaelin couvait Dahrena d'un regard préoccupé. Il ne cachait pas l'inquiétude qu'il éprouvait chaque fois qu'elle faisait appel à son don.

— Le survol d'Altor vous a beaucoup coûté, dit-il. Recommencer si tôt me paraît prématuré.

— Je ne suis qu'un soldat parmi tant d'autres dans cette armée, répliqua la jeune femme en haussant les épaules. Et j'ai pour arme mon Don.

Lyrna se garda bien d'intervenir, consciente des liens secrets qui reliaient ces deux êtres. Elle pressentait qu'ils ne disaient pas tout, loin de là, mais ils se connaissaient si parfaitement qu'ils auraient tout aussi bien pu hurler ce qu'ils avaient sur le cœur. *Tandis qu'à moi, jamais il ne m'a ainsi ouvert son âme.*

— Réduite en cendres de bout en bout, confirma Dahrena. L'Urlish n'est plus, Majesté.

Cette révélation éveilla en Lyrna un souvenir ancien : le seigneur Al Telnar, venu implorer son père de lever les restrictions sur l'abattage au sein de l'Urlish et brutalement congédié, ses joues écarlates tandis qu'il quittait à grands pas la salle du conseil. « L'Urlish est le berceau de ce royaume », avait lancé Janus à un Al Telnar humilié, avant de signer un énième décret privant le ministre des Œuvres Royales d'une portion de ses terres. « Le berceau de mon règne, et jamais je ne permettrai aux charognards dans votre genre de poser leurs sales pattes dessus. »

Al Telnar et l'Urlish, songea-t-elle. Tous deux réduits en cendres, à présent. Étonnant qu'il se soit ainsi sacrifié pour moi après tant d'années à subir l'opprobre de mon père.

— Et cette armée qui franchit la frontière renfaëline en direction de Castelvarin ? demanda-t-elle à Dahrena. Avez-vous pu estimer ses forces ?

— Un peu plus de cinq mille hommes, Majesté. Montés, pour la plupart.

— Darnel convoque ses chevaliers, réfléchit Lyrna à haute voix. Il risque d'en avoir besoin sous peu.

— Je ne crois pas, Majesté, objecta Dahrena. J'ai discerné parmi eux une âme incandescente, auréolée de rouge. Je l'ai déjà aperçue, lorsque je survolais l'Urlish. Je peux vous affirmer qu'elle y combattait les Volariens.

Lyrna acquiesça, se remémorant une nuit passée dans un castel renfaëlien il y a quelques mois à peine, même si une éternité semblait avoir passé depuis. « Pour nombre de mes congénères, avait déclaré Banders, l'idée même de prêter allégeance à cet homme constitue un affront à leur honneur. »

— Et les chiens responsables du massacre du port ? s'enquit-elle. Avez-vous pu retrouver leur trace lors de votre envol, ma dame ?

Elle perçut dans la réponse de Dahrena une certaine résignation taciturne, comme si la jeune femme acceptait les sinistres conséquences de l'information qu'elle s'apprêtait à révéler.

— Ils sont environ quatre mille, Majesté. À trente kilomètres au nord-est. Des fantassins, en grande majorité.

Lyrna se tourna vers Vaelin.

— Monseigneur, veuillez je vous prie demander à Sanesh Poltar de nous fournir l'étalon le plus rapide de son haras, ainsi qu'une escorte pour un émissaire royal. Ils auront pour mission de retrouver cette mystérieuse armée renfaëline, puis d'identifier ses membres et leurs intentions.

Il exécuta une rapide révérence.

— Bien, Majesté.

— Je superviserai la remontée des dépouilles du port, afin de les vouer aux flammes dans le respect qui leur est dû. Quant à vous, prenez la tête de tous nos cavaliers et pourchassez leurs assassins. Je n'attends pas de prisonniers.

Chapitre 6

VAELIN

« Toi et moi... nous devons en finir. »

— Monseigneur ?

La voix d'Adal l'arracha à sa rêverie et le ramena au présent, où l'ancien capitaine de la Garde du Nord qui chevauchait près de lui le dévisageait d'un œil inquisiteur.

— Mes hommes ont repéré des traînards à trois kilomètres au nord, reprit l'officier. Ils n'ont pas mangé depuis des jours et souffrent d'inanition. Tout porte à croire que le reste de leur meute ne sera pas en meilleure forme.

Vaelin acquiesça, puis tourna la tête afin d'échapper à l'examen de son voisin. À l'ouest, les Eorhil s'éloignaient au grand galop afin de préparer la manœuvre d'encerclement qu'il avait mise au point ce matin. Il éprouva une curieuse sensation en voyant les cavaliers des steppes disparaître derrière une crête, un désarroi de plus en plus familier, mélange d'amertume, de frustration et d'espoir déçu. Car son chant n'accompagnait pas la cavalcade des Eorhil, tout comme il ne l'avait pas guidé vers l'endroit où Lyrna, désormais saine de corps sinon d'esprit, avait été retrouvée. Sa voix intérieure se taisait lorsque Orven, sur ordre de la reine, avait fait pendre les prisonniers volariens, et se taisait encore tandis qu'il ordonnait à Adal de mener ses hommes vers l'est.

Si le haut maréchal de la Garde du Nord s'exécuta sans mot dire, faisant volter sa monture pour s'acquitter de sa tâche, Vaelin décela chez lui un mouvement équivoque, presque inquiet. L'officier renonçait-il enfin à cette animosité sourde qui l'opposait à son Seigneur de la Tour ? La charge d'Altor lui avait-elle gagné le respect de l'ombrageux guerrier ? Il aurait naguère deviné sans mal les sentiments qui animaient Adal. À présent ne demeurait qu'une perpétuelle incertitude. *Est-ce donc là ce que signifie de vivre sans Don ?*

Lui revint en mémoire la période pendant laquelle il s'était lui-même dépossédé de son chant, au point de l'étouffer complètement. Comme il avait souffert de cette absence de cap, de cette folle dérive au gré des remous de la guerre et du chaos qui agitaient le royaume. Mais cette errance volontaire pâlisait en comparaison de ce qu'il vivait aujourd'hui. Ne restait à présent qu'un froid glacial, cet hiver de l'âme qui s'était insinué en lui lors de son incursion dans le domaine

de l'Allié et le poursuivait à ce jour, dans ce monde aux myriades de chemins dorénavant enténébrés. Et puis cette phrase, bien sûr, cette menace qui l'avait suivi depuis l'Au-Delà.

« Toi et moi... nous devons en finir. »

Nortah le rejoignit au petit trot dans le sillage des pas chaloupés de Danseneige, que la perspective du sang semblait électriser.

— Ta place est à la tête de ton régiment, lui lança Vaelin.

— Davern l'a bien en main, répliqua son frère. En toute franchise, je serais ravi de lui céder ma place. Si tu pouvais en faire part à la reine... Toute cette haine et cette soif de sang commencent à me peser.

— Voilà pourquoi ils ont besoin de toi pour les guider. Et les retenir, quand l'heure viendra.

Nortah haussa un sourcil.

— La reine partage-t-elle ce sentiment, mon frère ? Si oui, tu m'en verrais fort surpris.

Vaelin ne répondit pas, préférant se rappeler la joie qui l'avait envahi ce jour-là, à Altor, lorsqu'il avait aperçu son bateau, et la vague de soulagement qu'il avait éprouvée en la voyant poser le pied sur la berge. L'absence du chant le meurtrissait dans sa chair, une douleur dont elle semblait constituer l'antidote, un pivot de glorieuse certitude autour duquel il pouvait articuler sa vision du monde. *Comment ai-je jamais pu croire qu'elle périrait ?* avait-il songé en s'agenouillant devant elle.

Mais à mesure que les jours passaient et qu'enflait l'amour de l'armée pour sa reine, il avait ressenti avec plus d'acuité l'absence de sa voix secrète. *Elle soulève tant de questions, sans pour autant s'en poser elle-même.* La jeune femme qu'il avait rencontrée dans le couloir du palais, tant d'années auparavant, avait bien changé. Son ambition débridée s'était muée en une tentation nouvelle... et autrement plus inquiétante. *Elle avait jadis soif de pouvoir. Que désire-t-elle à présent ?*

— Les miens ont eu droit à un entretien avec notre frère, reprit Nortah. (Ainsi nommait-il les Doués de la Pointe de Nehrin, comme s'il s'agissait d'une nation autonome.) À la requête de la reine. Ils ont refusé son offre, comme il fallait s'y attendre. (Il s'interrompt.) Lui as-tu parlé ? Depuis son petit coup de théâtre ?

Vaelin secoua la tête, peu désireux de s'attarder sur ce sujet. Les questions qu'il soulevait s'avéraient plus troublantes encore que celles qui entouraient la reine.

— Septième Ordre ou non, poursuivit Nortah, Fidèle ou non, il reste notre frère.

Il en a toujours su beaucoup plus long que nous, songea Vaelin. *Plus qu'il n'a jamais voulu laisser paraître. Ses secrets auraient pu nous être utiles, ils auraient pu sauver bien des vies, même celle de Frentis... ou de*

Mikehl.

— J'irai lui parler, promet-il à Nortah.

Car nous avons bien des choses à nous dire.

— Tu ne comptes pas faire d'âneries, aujourd'hui, j'espère ? s'enquit son ancien condisciple.

— Quel genre d'âneries, mon frère ?

— Le genre où tu excelles, répliqua Nortah d'un air sévère. Comme plonger seul à l'assaut d'une armée entière. Qu'ils composent à ta gloire toutes les chansons qu'ils veulent, je n'en démords pas : c'était parfaitement ridicule. Nous avons un foyer qui nous attend, si tu te rappelles bien. L'Ordre est derrière nous. Tout comme moi, tu possèdes une raison de vivre, désormais. Quelqu'un qui tient à toi.

Le sous-entendu n'échappa pas à Vaelin. Dahrena voyageait à ses côtés depuis le début de l'expédition, et l'aurait suivi aujourd'hui encore s'il ne l'avait pas suppliée de prendre un jour de repos. Malgré tout le temps qu'ils passaient ensemble, ils parlaient curieusement peu, comme s'ils n'en avaient pas besoin. Il savait qu'elle percevait l'absence de son chant et craignait que cela dresse une barrière entre eux, mais elle semblait plus à l'aise avec lui que jamais auparavant. La raison n'était pas dure à deviner. *Deux âmes qui se trouvent dans l'Au-Delà... Un lien bien difficile à rompre.*

En dépit du malaise engendré par cette prise de conscience, il savait gré à la jeune femme de lui tenir ainsi compagnie, car seule sa présence parvenait à dissiper la vague de froid qui engourdissait son âme. Elle s'emparait de lui en ce moment même, cette douleur sourde et soudaine, qui aimait se rappeler à son bon souvenir après de longues heures passées en selle ou tout exercice trop prolongé.

— Pas d'âneries, mon frère, rassura-t-il Nortah tout en resserrant sa cape sur ses épaules. Je te le promets.

Son destrier avait appartenu à un soldat de la Garde du Nord, et descendait comme la plupart des montures des Confins de souches eorhiles, dont il possédait les caractéristiques : une taille imposante, un pied léger et une nature placide – du moins en dehors des combats. D'après le capitaine Adal, son précédent propriétaire faisait preuve d'un esprit des plus pratiques et d'une absence totale de sentimentalisme. Il avait par conséquent baptisé sa bête « Cheval », un sobriquet dont la sobriété ne manquait jamais de surprendre Vaelin et qu'il hésitait à changer. Il sentit l'animal se tendre en fin d'après-midi, alors qu'ils approchaient du sommet d'une butte. Ses naseaux dilatés flairaient manifestement une odeur trop ténue pour l'odorat de son cavalier, qui devina toutefois sans mal de quoi il s'agissait : la sueur d'une troupe d'hommes apeurés.

Il les aperçut depuis la ligne de faîte. Tout autour de lui, la

cavalerie nilsaëline dévalait le versant de la colline au grand galop, déployant ses cheveu-légers en prévision de la charge. Les troupes montées de Nilsaël arboraient des cottes de mailles légères, montaient des coursiers choisis pour leur rapidité plutôt que pour leur robustesse, et brandissaient pour la plupart des lances longues de deux mètres. Tous toisaient les Volariens d'un regard impavide, fixe et implacable. La rumeur des atrocités commises à Lancrage avait rapidement fait le tour de l'armée, sans compter les horreurs dont ces hommes avaient été témoins lors de la marche sur Altor.

Les Volariens s'étaient disposés en carrés d'infanterie, dont les flancs gauches aux formations lâches et frémissantes trahissaient la présence des Épées Franches, et dont la solidité des flancs droits révélait celle des Varitai qui, stoïques, attendaient leur sort avec une inflexible indifférence. Derrière eux, les Eorhil avançaient au pas depuis la plaine, leur coupant toute possibilité de retraite. À l'est, il pouvait voir la Garde du Nord se mettre en position afin d'achever l'encerclement, tandis que la garde montée d'Orven faisait son apparition à l'ouest.

— Sur votre ordre, monseigneur, annonça le commandant de la cavalerie nilsaëline.

Il s'agissait d'un homme au physique noueux et dont l'apparence patibulaire, avec son crâne rasé et ses cicatrices probablement récoltées à Altor, évoquait immanquablement la soldatesque de son Fief. À la manière dont son poing s'ouvrait et se refermait sur la hampe de sa lance, Vaelin devina qu'il avait hâte, à l'instar de ses hommes, d'en découdre avec l'ennemi.

— Attendons les Eorhil, lui répondit Vaelin.

Sur ces mots, il tira son épée de son baudrier, sans éprouver le moindre réconfort au contact de la poignée. Quand naguère il avait l'impression de serrer dans sa main un être vivant, l'arme ne lui apparaissait plus désormais que comme un vulgaire assemblage de bois et d'acier, bien plus lourd que dans ses souvenirs.

Un sifflement familier attira son attention sur le champ de bataille. Au-dessus des Volariens, une nuée sombre de flèches atteignait son apogée avant de retomber sur ses victimes. Loin derrière, les Eorhil remontaient la plaine à bride abattue. Vaelin leva son épée, son geste accompagné par les clairons nilsaëliens donnant le signal de la charge, puis l'abattit au moment même où la volée de flèches frappait leurs ennemis. D'un coup de talons, il talonna les flancs de sa monture et tous les cavaliers s'élancèrent de conserve dans un assourdissant roulement de tonnerre.

Ébranlé par la puissance soudaine de l'impact, Vaelin vacilla sur sa selle et se raccrocha au pommeau, tandis que le hennissement

frénétique de sa monture se perdait dans une cacophonie de cris, d'acier et de chair tourmentée. À quelques pas de là, émergeant de la mêlée, un Volarien au regard exorbité se jetait sur lui, glaive à l'horizontale, conscient de sa mort prochaine mais prêt à vendre chèrement sa peau. Vaelin lâcha le pommeau de sa selle, bascula au sol et percuta le Volarien si violemment qu'il parut s'envoler. Au terme de sa culbute, Vaelin se redressa juste à temps pour se mettre en garde et parer la fente d'une Épée Franche à la carrure imposante, un vétéran, à en croire son âge et l'aisance avec laquelle il esquiva d'un pas de danse aérien le coup de taille – fort molland, au demeurant – de son adversaire. En réponse, l'Épée Franche redoubla de malice et abattit sa lame sur celle de Vaelin, juste au-dessous de la garde, lui arrachant son arme des mains.

Comme le Seigneur de Guerre avisait son poing désespérément vide, il sentit une pensée lui tourner en boucle dans la tête, avec le détachement glacé d'un simple constat : *J'ai lâché mon épée.*

L'Épée Franche s'approcha, arma son glaive pour le plonger dans le cou du guerrier ennemi... puis pirouetta sur lui-même, comme emporté par une valse morbide, sa gorge en charpie crachant des bouillons sanguinolents. Non loin, Nortah brida sa monture et Danseneige vint se poster près de lui, ses crocs et ses griffes déjà empoissés de sang.

Vaelin se releva, puis procéda à un rapide état des lieux. La charge avait porté jusqu'au cœur des rangs volariens et le combat faisait rage de tous côtés, les Nilsaëliens abattant leurs lances et les gardes d'Orven leurs épées avec une égale détermination. La pluie de flèches qui noircissait le ciel à l'ouest semblait indiquer que les Eorhil bravaient une farouche poche de résistance Varitai.

La voix du seigneur Orven retentit près de lui. L'officier rassemblait ses hommes en vue d'une charge sur un groupe compact d'Épées Franches qui, animées par l'énergie du désespoir, redoublaient d'ardeur et d'agressivité. Un hennissement puissant se fit alors entendre, et Vaelin vit son destrier sans cavalier enfoncer la phalange ennemie pour jouer des quatre fers dans la mêlée, les lèvres retroussées sur un cri tonitruant. La formation volarienne vola bientôt en éclats sous l'effet de la charge des gardes du Nord, après quoi les Nilsaëliens appliquèrent pour prendre part au massacre.

— Pas d'âneries ? ironisa Nortah en le toisant d'un regard lourd de reproches.

Vaelin baissa les yeux sur sa main vide, en agita les doigts et sentit un courant glacé l'envahir. Au même moment, une présence aussi chaude qu'opportune vint se blottir au creux de son épaule. Il fit volte-face et découvrit sa monture, qui renâclait et s'ébrouait avec force. Une estafilade lui barrait les naseaux.

— Taillade, déclara Vaelin en lui flattant le chanfrein. Tu t'appelleras Taillade.

— Cesse de bouger, le gourmanda Dahrena après qu'il eut tressailli, surpris par la chaleur de l'onguent dont elle lui enduisait le dos.

Sa culbute au bas de sa selle l'avait gratifié d'une spectaculaire ecchymose, qui allait de la hanche à l'omoplate. Et puis cette observation muette, qu'il avait ressassée tout au long du voyage de retour jusqu'à Lancrage... « *J'ai lâché mon épée.* »

— Ta légende n'a-t-elle pas suffisamment grandi ? poursuivit Dahrena tout en pétrissant sa chair pour y faire pénétrer son baume. (Ses doigts décrivaient des cercles vifs, dépourvus de douceur.) Te faut-il vraiment charger chaque armée qui se dresse sur ton chemin ? D'autant que tu montes à présent un cheval possédé par la Ténèbre ?

— Loin de là, grogna-t-il.

Il poussa un soupir soulagé lorsqu'elle quitta son chevet pour regagner sa trousse de soins, une petite malle pleine d'étuis, de bocaux et de flacons divers.

— Je le soupçonne simplement d'aimer la bagarre.

Il avait établi ses quartiers dans la cave de la capitainerie, unique bâtiment encore intact de tout Lancrage. Dressé au départ du môle, cette demeure aux allures de forteresse bénéficiait d'une solide construction en granit qui l'avait prémunie de la ruine. La reine et son escorte occupaient les étages supérieurs, tandis que l'armée bivouaquait parmi les décombres, accueillant dans ses rangs les nouveaux venus débarqués de la campagne alentour.

— Comme son maître, marmonna Dahrena, arrachant une grimace d'amertume à Vaelin. Il s'agissait depuis Altor de leur première véritable dispute capable de jeter une ombre sur la solidité du lien qui les unissait. La bataille, comme le déséquilibre des forces le laissait présager, n'avait pas duré longtemps, les Volariens prenant la fuite au bout d'un quart d'heure de combat – soit le temps qu'il avait fallu pour décimer les Varitaï. Les survivants de cette débâcle avaient déguerpi dans toutes les directions, mais aucun n'avait pu réchapper à la traque des Eorhil. Les Nilsaëliens, pour leur part, s'étaient chargés d'achever les blessés avant de s'adonner à la vénérable tradition guerrière du détroussement des corps. À sa grande surprise, Vaelin eut droit à une haie d'honneur lorsqu'il arpenta le champ de bataille, ses troupes s'inclinant ou levant leurs lances sur son passage. *Auraient-ils choisi de ne rien voir ?* se demanda-t-il. *Préfèrent-ils me peindre en guerrier intrépide monté sur un Ténébreux destrier plutôt qu'en imbécile diminué, incapable de tenir en selle et de garder son épée ?*

— J'ai frôlé la mort, aujourd'hui, annonça-t-il d'une voix égale,

presque songeuse. (Elle ne se retourna pas, mais il vit son dos se raidir.) Tu sais que j'ai perdu mon chant. Quand tu m'as ramené. Sans lui... J'ai lâché mon épée, Dahrena.

Elle fit volte-face, le front barré d'un pli de colère.

— On s'apitoie sur son sort, monseigneur ?

— Non. (Il secoua la tête.) Je ne fais qu'énoncer la vérité...

— Eh bien, je vais t'énoncer la mienne, de vérité. (Elle vint s'agenouiller près de sa couche et noua ses doigts fins aux siens.) Il y a bien longtemps, j'ai vu un jeune garçon lutter de toutes ses forces pour arracher un fanion à ses adversaires et remporter quelque épouvantable jeu. Je jugeais cette pratique fort cruelle et je continue de le penser à ce jour. Mais ce garçon-là n'entendait pas son chant, sans quoi je l'aurais perçu. Tu as toujours valu bien plus que ton don. (Elle affermit son étreinte sur ses mains.) Il ne s'agit pas d'un muscle, d'un os ni d'une aptitude acquise pendant l'enfance, qui aurait pu s'émousser en l'espace de quelques semaines.

La colère avait déserté son regard quand elle se redressa pour lâcher ses mains, enlacer son visage et l'attirer à elle.

— Nous avons tous deux beaucoup à accomplir, Vaelin. Et j'estime que nous ne pourrions servir au mieux les intérêts de notre reine que si tu restes à ses côtés.

Elle recula d'un pas, lui sourit tendrement puis caressa ses joues du bout des doigts avant de déposer un baiser sur ses lèvres.

— Tu as pu te procurer la clé de cette porte, en fin de compte ?

Elle gisait à présent sur le lit, la tête posée sur le buste de son amant, son petit corps parfait pressé contre le sien, seul à même de dissiper le courant glacé qui menaçait de le submerger. Leur première étreinte remontait à Altor. Ils n'avaient guère échangé de paroles, ce soir-là, succombant tous deux à un impératif aussi dévorant que muet, roulant l'un sur l'autre dans les ténèbres de leur chambre afin d'étancher cette soif réciproque qu'ils ne parvenaient plus à ignorer.

— La reine me déteste, chuchota-t-elle, son souffle grêle balayant le torse qui lui faisait un oreiller d'appoint. Elle s'efforce de le cacher, mais je peux le sentir.

Tandis que je ne parviens qu'à le deviner, songea-t-il avec amertume.

— Nous n'enfreignons aucune loi et n'insultons personne, lui répliqua-t-il. De plus, même une reine a le droit de nourrir des rancœurs.

— Elle et toi, dans votre jeunesse, vous avez... ?

L'idée arracha un petit gloussement à Vaelin.

— Non, jamais ça n'aurait pu arriver.

Son sourire s'effaça au souvenir du visage de Linden Al Hestian. En dépit des années écoulées, il demeurerait la proie d'intenses et cuisants

remords.

— Elle t'aime, reprit Dahrena. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

— Je ne vois qu'une reine à laquelle je suis lié par l'honneur. (*Mieux vaut pour tous que je ne voie rien d'autre.*) Les Seordah, que disent-ils à son sujet ?

Il la sentit se raidir, et sa tête remua sur sa poitrine.

— À moi, rien. Ce qu'ils se racontent entre eux, en revanche, je l'ignore.

Il n'avait pas manqué de remarquer la profonde évolution de l'attitude du peuple des forêts à leur égard depuis le siège d'Altor. Le respect mâtiné de crainte qu'ils commençaient à éprouver pour lui et l'affection qu'ils vouaient à Dahrena avaient laissé place à une méfiance ombrageuse.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il. Pourquoi se défient-ils ainsi de nous ?

Elle garda le silence pendant de longues minutes, puis finit par se redresser. La tête posée au creux des mains, elle darda vers lui un regard intense. Si son visage disparaissait dans la pénombre de la pièce, ses yeux reflétaient la lumière qui filtrait par une lézarde du mur.

— À l'instar des Fidèles, les Seordah ne considèrent pas la mort comme une malédiction. Ils estiment toutefois que l'âme, une fois séparée du corps, ne franchit pas quelque frontière inconnue, mais rejoint plutôt un lieu secret niché au cœur de notre monde. Un territoire occulte, présent dans chaque ombre, chaque recoin oublié, invisible et impénétrable au regard des vivants. Une fois là-bas, tout ce qui te définit – l'enseignement que tu as retiré de ton existence, tes aptitudes guerrières, tes ruses de pisteur, ta connaissance des légendes de ton peuple – te revient de droit et t'arme pour la grande chasse éternelle qui s'engage. Mais cette fois-ci, tu te vois libéré de toute crainte, de tous les fardeaux qui ont pu t'encombrer au cours de ta vie. Ne reste que la chasse. Tu as dû les surprendre dans la forêt. De temps à autre, ils tendent la main dans un arbre creux ou l'ombre d'un rocher, dans l'espoir de recueillir le murmure d'un être cher désormais voué à la chasse.

— Quand tu m'as ramené, dit-il. Tu m'as ravi un Don.

— Le plus grand des Dons.

— Tu devrais leur parler, leur exposer la vérité.

— Je l'ai fait. Ça n'a pas aidé. À leurs yeux, j'ai commis la transgression la plus ignoble qui soit. Quant à toi, ta seule présence constitue une aberration. Non, je les ai définitivement perdus.

Comme elle baissait à nouveau les yeux, il la serra dans ses bras et laissa ses mains jouer sur ses épaules, le cœur ouvert à son chagrin.

— Alors pourquoi restent-ils ? demanda-t-il enfin.

Elle lui répondit d'une voix douce, dans un soupir voilé de larmes :

— Parce qu'il leur faut répondre à l'appel du loup. Tout comme nous.

L'épée de Reva s'abattit sur son flanc contusionné, lui arrachant un grognement de douleur. Lorsqu'il voulut répliquer par un coup de taille maladroit, elle sautilla lestement hors de portée, avant de se fendre avec grâce pour lui porter une botte en pleine poitrine. Se déportant sur le côté, il repoussa sa lame de bois d'un geste vif et enchaîna par une frappe basse en direction de ses jambes. Le coup fit mouche, la jeune femme ayant négligé sa défense.

— Il y a du progrès, déclara-t-elle. Tu ne trouves pas ?

Vaelin gagna la souche d'arbre voisine, s'empara de sa gourde et but goulûment. Le ciel se couvrait de nuages bas et l'air avait fraîchi, comme pour annoncer l'approche de l'automne – un bien sinistre augure pour la marche sur Castelvarin. Voilà trois jours qu'ils attendaient à Lancrage l'arrivée de la flotte meldénéenne. Si les vivres apportés par le seigneur Al Bera avaient quelque peu restreint le problème de rationnement, l'armée manquait clairement de provisions pour soutenir sa progression vers le nord, d'autant plus en comptant le nombre toujours croissant de recrues. Plus d'un millier de personnes avaient rejoint la cité en ruine depuis leur arrivée, chaque réfugié venant grossir les compagnies du bataillon de Nortah. Les Volariens, de toute évidence, surestimaient leur capacité à réduire les populations en esclavage, quand bien même les éclaireurs de l'armée rapportaient quotidiennement de nouvelles preuves de leur cruauté. Pas un jour ne passait sans qu'un cavalier revienne avec un nouveau témoignage de village réduit en cendres et jonché de dépouilles pourrissantes.

— Non, dit-il à Reva. Je ne trouve pas, bien au contraire.

Sur ces mots, il jeta sa gourde au sol et chargea la jeune femme, faisant assaut de coups de taille et d'estoc, la forme de son épée de bois brouillée par la vitesse. Désormais rompue au combat, elle esquiva et para sans mal chaque passe d'armes. La guerre avait transformé son ancienne élève en escrimeuse chevronnée, il s'en rendait compte. Il avait également conscience qu'elle lui facilitait la tâche, laissant passer plusieurs bottes qu'elle aurait pu contrer sans le moindre mal et s'appliquant à ralentir de quelques fractions de seconde chacune de ses ripostes.

— Ça ne va pas, grommela-t-il avant de s'interrompre au beau milieu d'un dégagement.

— Allons bon, le railla-t-elle. Ne me dis pas que tu abandonnes.

Tu m'aimes trop, songea-t-il dans un soupir. *Tu crains de me voir*

mourir à nouveau. Du haut de la colline où ils s'entraînaient, il coula un regard sur la plaine en contrebas, où les officiers et sergents de l'armée s'employaient à former au combat leurs recrues, à les cingler sans relâche pour faire de ces hommes et de ces femmes l'instrument de la justice vengeresse de la reine. D'ailleurs, il la voyait aller au petit galop sur son cheval blanc, sa cape noire soulevée par le vent de sa course. Où qu'elle aille, elle récoltait des saluts enthousiastes et des acclamations.

— As-tu jamais songé... ?

Reva avait laissé sa phrase en suspens, hésitant manifestement à poursuivre.

— Mais encore ?

— La reine.

Le regard de la jeune femme tomba sur Lyrna tandis qu'elle trottait vers les nouvelles compagnies de Nortah. Lorsqu'elle brida sa monture, tous les soldats présents s'agenouillèrent.

— Ce qu'elle a subi. As-tu jamais songé à ce que cela pouvait impliquer ?

— Quoi, sa guérison ?

— Non. Pas sa guérison. Son immolation par le feu. Elle a tant souffert que, guérie ou pas, elle doit en conserver de profondes cicatrices.

— Aussi profondes que les tiennes, sœurlette ?

— Plus encore, c'est ce qui m'inquiète. J'ai les mains rouges de sang, tout comme toi. Nous avons tous deux renoncé à l'innocence et je devrai en répondre devant le Père Universel quand mon heure viendra. Mais elle... Je crains parfois qu'elle ne mette le monde entier à feu et à sang pour exterminer les Volariens jusqu'au dernier. Et même alors, je doute que cela suffise.

— N'as-tu pas soif de justice, toi aussi ?

— De justice, oui. Mais j'aspire surtout à protéger mon peuple. Si, pour ce faire, il me faut lutter pour son compte et libérer sa cité, alors soit. Mais elle ne s'arrêtera pas là, n'est-ce pas ? Que lui répondras-tu lorsqu'elle t'ordonnera de la suivre par-delà l'océan ?

Comment savoir sans mon chant ? sans ma boussole intérieure ?

— Merci pour l'entraînement, ma dame, déclara-t-il subitement, avant de s'incliner devant elle. Mais je crains qu'il me faille un maître d'escrime un peu moins bienveillant.

L'épée en frêne de Davern repoussa le fer de Vaelin et vint heurter ses côtes, le laissant hors d'haleine et plié en deux. Le guerrier recula d'un pas, mais Vaelin, le souffle court, leva sur lui un regard noir.

— Qui vous a demandé d'arrêter, sergent ?

Une ombre fugitive passa sur les traits de l'ancien charpentier,

avant de se dissiper pour laisser place à un sourire éclatant. Dans la foulée, l'homme se jeta sur Vaelin, la pointe de sa lame dirigée droit sur son nez. Le Seigneur de Guerre se déporta sur le côté au dernier moment, l'épée de frêne manquant sa cible d'un poil, puis saisit le bras du sergent pour le projeter par-dessus son épaule. Davern revint prestement à la charge, se redressant d'un bond pour balayer dans une foudroyante volte-face les jambes de son adversaire. Un craquement de bois retentit lorsque Vaelin bloqua son coup, avant de contre-attaquer par une succession de frappes à deux mains. Le sergent dut céder du terrain, mais para chaque frappe, sourd aux cris des badauds qui les entouraient.

Trois jours qu'ils bataillaient et Vaelin ne l'avait pas encore touché, tandis que chacune de leurs séances d'entraînement attirait une foule plus nombreuse. Davern, comme prévu, ne s'était guère fait prier quand le Seigneur de Guerre lui avait proposé de l'affronter, et n'avait pas tardé à redoubler d'ardeur à la vue des faiblesses évidentes de son adversaire. Vaelin, qui d'abord hésitait à se ridiculiser ainsi au vu et au su de tous, avait fini par se raviser. Il comptait en effet puiser dans les regards de ses troupes la motivation nécessaire à sa reprise en main.

Car il s'améliorait, il s'en rendait bien compte, et le courant glacé refluit peu à peu. Son épée, néanmoins, demeurait rétive à ses injonctions. Il ne retrouvait plus l'art consommé avec lequel il combattait naguère, l'inspiration qui animait son bras. Tout cela avait disparu au profit d'une efficacité toute professionnelle. *À quel point le chant dictait-il mes gestes ?* ne cessait-il de s'interroger. *À quel point ai-je besoin de lui ?*

Davern plongea sous une nouvelle frappe, s'enroula sur le côté puis délivra un coup précis qui passa la garde de Vaelin et s'abattit sur sa lèvre supérieure. Le Seigneur de Guerre vacilla en arrière, la bouche en sang.

— Mes excuses, monseigneur, dit Davern.

Sa lame poursuivit sa course et faucha la jambe droite de Vaelin, qui s'écrasa au sol. Du plat de son épée, le sergent repoussa la faible riposte que lui opposait l'homme à terre, puis leva son arme en vue d'un coup de grâce probablement fort douloureux.

— Mais vous m'avez demandé de ne pas vous ménager.

— Il suffit !

Alornis approchait à grandes enjambées, les joues cramoisies de colère. Après avoir bousculé un Davern tout sourires, elle s'agenouilla près de son frère et pressa un chiffon propre sur sa lèvre boursouflée.

— Vous en avez assez fait, annonça-t-elle au sergent. Veuillez regagner votre bataillon.

— Votre sœur aurait-elle pris les rênes de cette armée,

monseigneur ? ricana Davern à l'adresse de Vaelin. Peut-être est-ce pour le mieux, au fond.

— Sergent.

Le nouveau venu n'eut pas besoin de hausser la voix pour que le sourire satisfait de Davern s'efface sur-le-champ. Nortah, campé non loin, passait au crible de son regard les soldats rassemblés, pour la plupart des combattants émancipés issus de son propre bataillon. Les hommes se dispersèrent promptement, chacun trouvant soudain quelque obligation à satisfaire ailleurs, après quoi Danseneige quitta le flanc du commandant pour venir enfouir sa truffe dans l'épaule de Vaelin. L'animal ronronna avec insistance jusqu'à ce qu'il se relève.

— Votre homme est une brute, lança Alornis à Nortah, tout en tapotant la lèvre de son frère.

— Je ne fais qu'obéir aux ordres de sa seigneurie, professeur, se défendit Davern.

S'il manifestait à l'égard de Vaelin une nonchalance qui confinait à l'insolence, il témoignait envers Nortah d'un respect bien plus marqué.

— En effet, intervint Vaelin avant de cracher une glaire rougeâtre au sol. Au-delà de mes espérances, d'ailleurs, si je puis me permettre.

Nortah coula un regard torve vers Davern.

— Va donc rejoindre les sentinelles, lui ordonna-t-il d'une voix calme.

Le sergent exécuta une brève révérence, puis débarrassa le plancher.

— Il peut se passer mille imprévus au cours d'une bataille, déclara Nortah à son ancien condisciple. Tu t'attardes trop sur cette histoire d'épée perdue.

— On ne remporte pas de guerre en lâchant son épée, mon frère.

Vaelin arracha le chiffon aux mains d'Alornis et s'éloigna vers l'arbre où il avait attaché Taillade.

— Tu devrais montrer ta blessure à frère Kehlan, lui cria-t-elle, mais il se fendit seulement d'un petit signe avant de monter en selle.

Il n'eut aucun mal à retrouver Caenis. Le bataillon du Septième Ordre, qui comptait à présent quatre frères et deux sœurs, cantonnait aux abords du port, dans un bâtiment en ruine sur lequel avait été tendue une vaste toile faisant office de toit de fortune. Ce relatif éloignement s'expliquait par le malaise flagrant des troupes en leur présence, et par la défiance qu'ils ne manquaient pas de susciter. Caenis siégeait parmi ses camarades et s'adressait à eux d'un air grave, chacun l'écoutant avec la plus grande attention. Tous étaient plus jeunes que son ancien frère d'armes. La jeunesse seule, semblait-il, offrait quelque chance de résister à la dévastation volarienne, en permettant à ceux qu'elle honorait de ses dons d'endurer plus

facilement les rigueurs du combat ou encore d'éveiller l'intérêt des esclavagistes. L'un de ces adolescents avait manifestement réchappé à un sort peu enviable, son dos nu zébré de traces de fouet encore vives que la lumière du couchant teintait d'un éclat purpurin.

— L'art de la guerre n'est plus désormais l'apanage du seul Sixième Ordre, déclama Caenis. Il nous faut appeler l'ensemble de la congrégation des Fidèles à rejoindre notre cause. Nous voilà tous guerriers, désormais. La clandestinité est un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre.

Il se tut lorsque Vaelin quitta le couvert de l'ombre, les six ouailles de Caenis tournant vers le nouveau venu des regards empreints de respect ou d'effroi.

— Mon frère, dit le Seigneur de Guerre. J'aimerais m'entretenir avec toi.

Ils remontèrent le môle à pas lents dans l'obscurité croissante, éclairés de loin en loin par une lune gibbeuse cernée de nuages. Caenis gardait le silence, comme s'il attendait que son camarade prenne l'initiative. Sans doute se doutait-il du premier mot qu'il prononcerait.

— Mikehl, dit Vaelin lorsqu'ils eurent gagné le bout de la digue.

À marée basse, l'océan avait déserté le littoral, de sorte qu'ils avaient l'impression de se tenir au sommet d'un chemin de ronde escarpé, assaillis par une brise puissante sous laquelle perçait le faible clapotis des vagues en contrebas. Il étudia le visage de Caenis, qui n'avait toujours pas desserré les dents, et y lut ce qu'il s'attendait à y trouver. De la culpabilité.

— Avant d'embarquer pour les Confins, l'Aspect Grealin m'a garanti que je ne devais pas me sentir coupable pour sa mort, poursuivit Vaelin. Que celle-ci incombait uniquement à frère Harlick. Or, si le frère a admis avoir joué un rôle dans l'assassinat de Mikehl, il a refusé d'en assumer l'entière responsabilité. Souhaiterais-tu ajouter quelque chose à cette histoire, mon frère ?

L'expression de Caenis demeura inchangée lorsqu'il répondit d'une voix monocorde :

— Mon Aspect m'avait donné ordre de te protéger. Je n'ai fait qu'obéir.

— Les meurtriers de Mikehl ont évoqué un autre homme, qu'ils auraient rencontré dans la forêt ce soir-là. Un homme qu'ils craignaient.

— Ils attendaient un frère complice de Harlick. Je l'ai trouvé avant eux, je l'ai tué et j'ai pris sa place. Les assassins engagés par le père de Nortah se montrant plus coriaces, j'ai préféré les envoyer dans la mauvaise direction, dans l'espoir qu'ils ne croiseraient le chemin d'aucune recrue. Mais Mikehl... Mikehl était si lent, et si mauvais en

orientation...

Vaelin se détourna de lui pour contempler le large. Le vent se levait et les crêtes des vagues accrochaient la lueur pâle du clair de lune. Sur la ligne d'horizon, il aperçut alors une forme noire, bientôt rejointe par d'autres.

— Notre amiral tient ses promesses, fit-il remarquer.

Caenis avisa les navires en approche.

— Cette guerre nous attire de curieux alliés.

— Et nous vaut bien des révélations.

— Le jour où tu nous as retrouvés... je... mes paroles ont dépassé ma pensée. J'avais perdu tant d'hommes, emportés si tôt et de manière si imprévue. Comme si les Défunts, courroucés par ton impiété, nous avaient abandonnés. Je n'ai pas réfléchi, mon frère.

— Mon frère, répéta doucement Vaelin. Nous nous appelons ainsi depuis si longtemps que je me demande quel sens donner à ce mot. On nous a caché tant de choses, abreuvés de tant de mensonges... Ce premier jour, dans les caves, Grealin t'a tapoté l'épaule et tu as tressailli. Je pensais que tu craignais des rats imaginaires, alors qu'en réalité il ne faisait que te saluer. Tu ne rejoignais pas le Sixième Ordre, tu te présentais devant ton Aspect.

— C'est ainsi que nous opérons, que nous œuvrons au service de la Foi. Du moins jusqu'à maintenant. Avec la disparition de l'Aspect Grealin, le chantier de reconstruction de l'Ordre me revient. Et ton appui me faciliterait grandement la tâche.

— Les Doués des Confins ne veulent rien savoir de ton Ordre, de près comme de loin. Cara et Marken n'adhèrent pas à la Foi, et je doute que Lorkan puisse convoquer suffisamment de volonté pour croire en quoi que ce soit.

— Un peu comme toi, mon frère.

Il avait parlé d'une voix douce, mais Vaelin perçut le reproche tapi dans sa phrase.

— Je n'ai pas perdu la Foi, répliqua-t-il à Caenis. Elle a cédé, puis volé en éclats face à la vérité.

— Et ta grande vérité nous gagnera-t-elle cette guerre, mon frère ? Regarde autour de toi, vois la souffrance qui t'entoure. Ta chère vérité parviendra-t-elle à la soulager dans les mois ou les années qui suivent ?

— Parce que ton Don, oui ? D'ailleurs, j'ignore encore quel type de pouvoir tu détiens. Et si je dois mener cette armée au combat, j'aimerais beaucoup en savoir plus à son sujet.

Caenis le jaugea en silence, le regard fixe et concentré. Vaelin sentit soudain sa propre main se poser sur le poignard passé à son ceinturon et en étreindre le manche avec force, comme s'il s'apprêtait à dégainer l'arme pour la ficher dans l'œil de son frère... Il expira

lentement, puis relâcha peu à peu le poignard. Sa main tremblait.

— À présent, tu sais, mon frère, lui lança Caenis avant de tourner les talons.

Chapitre 7

ALUCIUS

L'Aspect Dendrish se tassa sur lui-même lorsqu'il apprit la nouvelle, son corps massif paraissant se ratatiner sur sa couche étroite. Il agita vainement ses grosses lèvres aux allures de limaces, le front creusé d'un pli de désespoir, sa voix rythmée par le tressautement de ses bajoues.

— Je... (Il s'interrompt, déglutit bruyamment, puis leva vers Alucius un regard affolé.) Il se peut qu'il y ait erreur sur la personne. Quelque méprise...

— J'en doute fort, Aspect, répondit Alucius. Tout porte à croire que maître Grealin a trouvé la mort, quoique en de bien étranges circonstances.

Il entreprit alors de répéter le récit du seigneur Darnel, sans oublier de mentionner les Ténébreux pouvoirs attribués au défunt maître du Sixième Ordre.

Dendrish lui servit en retour une réaction bien trop outrée, immédiate et calculée pour être honnête :

— Quel tissu d'idioties. Vous me décevez, mon cher. Qu'un homme aussi instruit que vous puisse accorder le moindre crédit à pareille fable me consterne au plus haut point.

— Je comprends, Aspect.

Alucius plongea la main dans sa besace et en tira un nouveau volume, qu'il jeta sur la couche du prisonnier. L'une de ses plus belles prises : *Le Périple de l'Aile-Vive* du frère Killern. Il avait d'abord songé à tourmenter l'Aspect avec les *Annales complètes et impartiales de l'Église du Père Universel*, l'assommante somme religieuse du seigneur Al Avern, pour enfin se raviser. L'érudit pansu avait de toute évidence besoin de se remonter le moral. Dendrish, cependant, ne jeta pas le moindre coup d'œil au récit d'aventures. Assis au bord de sa couche, les yeux dans le vague, il ne daigna pas même répondre à l'adieu d'Alucius lorsque celui-ci quitta sa cellule.

L'Aspect Elera se montra plus prudente, se fendant seulement d'un rapide commentaire quant à la rareté de ses contacts avec le défunt maître avant d'exprimer à son visiteur sa profonde gratitude pour sa nouvelle livraison de simples et de grimoires. Son ton se fit toutefois bien plus pressant lorsqu'elle lui demanda :

— Et le vin, Alucius ?

— Il me reste à le débusquer, Aspect.

Le regard vibrant d'intensité, elle lui glissa dans un murmure d'une surprenante virulence :

— Alors faites en sorte d'étancher votre soif au plus vite, mon bon sire.

En l'absence de Darnel, parti traquer l'insaisissable Frère Rouge en compagnie de la plupart des autres chevaliers renfaëliens, un calme étrange régnait sur Castelvarin. Le gros de la garnison volarienne se composait de Varitaï, qui ne brillaient pas par leur faconde, tandis que le petit contingent d'Épées Franches ne quittait guère les somptueuses demeures du quartier nord reconverties par leurs soins en casernes d'appoint. Seules de rares patrouilles sillonnaient encore les rues de la cité déserte, désormais vide d'habitants. Ces derniers, presque tous réduits en esclavage, avaient embarqué pour Volaria des semaines plus tôt. Ceux qui étaient restés œuvraient nuit et jour à l'édification du grand palais imaginé par Darnel. L'un d'entre eux en particulier avait fini par acquérir un statut à part, fournissant un travail d'une telle qualité que Darnel avait menacé de couper la main du premier contremaître qui s'aviserait de lui faire tâter du fouet.

De toutes les obligations dévolues à Alucius, rendre visite à maître Benril comptait parmi les moins attrayantes. Il s'en acquittait de loin en loin lorsque, rattrapé par sa mauvaise conscience, son esprit s'emplissait d'images d'Alornis. Il découvrit ce jour-là le vieux maître au pied de la muraille occidentale. Réduit en ruine et incendié lors de la prise de la cité, ce pan de fortification qui témoignait naguère de la destruction du palais se coiffait à présent d'une rutilante épaisseur de marbre. Benril était flanqué d'un esclave corpulent et dégarni. Bien plus âgé que ses congénères, il devait sa vie à ses talents de tailleur de pierre et à sa connaissance experte des carrières voisines. Il alignait rarement plus de quelques mots d'affilée, les contremaîtres n'ayant dans son cas reçu aucune contre-indication à l'usage du fouet, mais son accent cultivé trahissait une haute extraction. Alucius ignorait le nom de cet homme et, pour tout dire, ne s'en portait pas plus mal. S'acoquiner avec les esclaves s'avérait bien souvent superflu, du fait de leur tendance à mourir prématurément.

— Je constate que les travaux avancent à grands pas, maître, salut-il Benril.

Installé au second niveau de l'échafaudage, le sculpteur ciselait le gigantesque bas-relief censé représenter l'illustre victoire de Darnel sur la Garde du Royaume.

Benril interrompit ses coups de marteau pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Pour toute réponse, il invita Alucius à gravir l'échelle d'un geste irrité. Comme à chacune de ses visites, le jeune

poète s'émerveilla de la rapidité avec laquelle le chantier avançait. L'esclave corpulent faisait courir sa râpe sur les sculptures déjà achevées, tandis que Benril ne cessait d'en extraire de nouvelles hors de la pierre nue. L'érection de ce monument de suffisance à la gloire de Darnel n'avait pourtant débuté qu'un mois auparavant, et déjà les artistes en avaient complété un bon quart. Du marbre clair émergeaient une ribambelle de personnages somptueusement ouvragés, en accord parfait avec l'immense frise proposée par Benril au regard approbateur du Vassal.

Il s'agit peut-être de son chef-d'œuvre, songea Alucius en regardant le burin de Benril découvrir le profil héroïque d'un chevalier renfaëlien aux prises avec un garde du Royaume grimaçant. *Et tout n'y est que mensonge.*

— Que voulez-vous ? lui demanda Benril en abandonnant sa sculpture le temps de s'emparer d'une carafe en terre cuite.

— Je viens seulement vous faire savoir que les deux Aspects sont en vie et en bonne santé, répondit Alucius.

Il s'agissait de l'unique exigence du maître lorsqu'on l'avait traîné aux pieds du Vassal pour le soumettre à ses caprices. Si les promesses de torture et d'exécution que Darnel faisait pleuvoir sur lui en cas de refus lui avaient à peine arraché un haussement de sourcils, il avait fini par céder quand l'homme avait menacé de s'en prendre aux Aspects. En dépit de son mépris des convenances et des traditions, Benril demeurait un fidèle adhérent à la Foi.

Le maître hocha la tête, but au goulot quelques gorgées et passa la carafe à l'esclave. Ce dernier coula un regard circonspect vers Vingt-Sept avant de s'accorder une rapide goulée, puis se remit au travail en toute hâte. Alucius saisit la carafe, la déboucha et en renifla le contenu. *De l'eau, rien de plus.*

— J'ai entendu parler d'une réserve de vin secrète, dit-il à Benril. Au cas où cela pourrait vous intéresser.

— Le vin émousse les sens et pousse l'artiste médiocre à se prendre pour un génie. (Benril le gratifia d'un regard acéré avant de reprendre son travail.) Un truisme dont, ce me semble, vous êtes l'illustration parfaite.

— Ce fut comme toujours un véritable plaisir, maître.

Alucius se fendit d'une révérence superbement ignorée par son interlocuteur, puis regagna l'échelle. Avant de descendre, il contempla le dos étique mais puissant du sculpteur, ses bras filiformes dont les muscles noueux se contractaient au rythme de ses frappes expertes.

— Ah ! autre chose, ajouta-t-il. J'ai ouï dire que maître Grealin avait rejoint une bande de guerriers dans la forêt. Ce nom vous évoque-t-il quelque chose ? Un gros et gras compagnon responsable des vivres du Sixième Ordre.

— Et alors ? grommela Benril sans cesser de buriner.

Alucius se concentra sur les mains du sculpteur.

— Il est mort.

La gouge de l'artiste produisit un léger accroc, une infime irrégularité dans le tableau parfait qu'offrait le bas-relief. Néanmoins, nul ne pourrait jamais effacer cette virgule noire, témoin éternel d'un fugitif manque de concentration.

— Comme beaucoup, lâcha Benril sans se retourner. Et bien plus encore une fois qu'Al Sorna nous aura rejoints.

Sur ces mots, l'esclave ventripotent lâcha sa râpe, puis jeta sur Vingt-Sept un regard affolé avant de la ramasser. Non loin, l'un des contremaîtres se tourna dans leur direction, une main posée sur le fouet passé à son ceinturon.

— Soyez prudent, maître Benril, lui conseilla Alucius. Devoir décrire votre mort à la femme que j'aime me déplairait grandement.

Benril continuait de lui tourner obstinément le dos, ses mains reprenant leurs gestes d'une précision sans faille.

— N'avez-vous pas du vin à trouver ?

Il lui fallut plusieurs excursions avant d'identifier enfin la ruine indiquée par l'Aspect Elera, déterrante sous une pile de briques éboulées une enseigne noircie. Le nom de l'établissement avait entièrement disparu, carbonisé par le feu, mais l'illustration naïve d'un sanglier perçait encore sous la couche de suie qui recouvrait la plaque.

— Oui, je sais, convint-il à l'adresse de Vingt-Sept. J'ai pleinement conscience d'être en train de perdre mon temps, merci. Aide-moi plutôt à déplacer ces débris.

Ils déblayèrent les décombres de l'auberge pendant plus d'une heure avant d'apercevoir, au ras du parquet tapissé de poussière, un rectangle d'environ un mètre carré.

— Une bouteille ou deux de Sang de Loup ne feraient pas de mal, dit-il à Vingt-Sept. (Après avoir épousseté les contours de la trappe, il tenta de glisser ses doigts dans les rainures.) Trop étroit. Avec ton épée, tu devrais pouvoir l'ouvrir.

Vingt-Sept s'acquitta de sa tâche avec son zèle coutumier, fichant son glaive de guingois dans la fente révélée par son maître et poussant sur la poignée. Malgré son visage impassible, l'opération lui demanda manifestement beaucoup d'efforts, comme en témoignait l'impressionnante contraction de ses biceps. Lorsque la trappe céda enfin, Alucius attrapa le battant et l'ouvrit en grand, révélant un puits de ténèbres.

Il alluma ensuite la lampe qu'il avait eu la prévoyance d'apporter, puis se mit à plat ventre afin de la plonger dans l'ouverture. La lueur

jaune illumina les murs d'un boyau de pierre, dépourvu de toute paroi réfléchissante.

— Non, dit-il en secouant la tête. Ça ne me fait guère envie à moi non plus, mon ami. Mais un homme se doit d'assouvir ses passions, tu ne crois pas ? (Il s'éloigna de la trappe et fit signe à l'esclave d'avancer.) Après toi.

Vingt-Sept le toisa silencieusement.

— Par la Foi ! marmonna le jeune homme en tendant la lampe à son compagnon. Si jamais je meurs là-dedans, ils te fouetteront à mort. Mais j'imagine que tu le sais déjà.

Il agrippa les rebords de l'orifice et se glissa à l'intérieur, puis se laissa tomber dans l'obscurité en contrebas, ses narines bientôt envahies d'une puissante odeur de moisi et de renfermé. Vingt-Sept ne tarda pas à le rejoindre, atterrissant avec souplesse à ses côtés, sa lampe éclairant un tunnel d'une profondeur intimidante.

— Mieux vaudrait pour l'Aspect Elera que m'attende une excellente cuvée de vin cumbraëlien au bout de cette galerie, déclara Alucius. Sans quoi je risque de me montrer fort grossier avec elle à notre prochaine entrevue. Fort, fort grossier.

Leur progression ne dura que quelques minutes à peine, un laps de temps rendu sensiblement plus long par l'écho de leurs pas, les ténèbres profondes qui cernaient le maigre halo de leur lampe et la certitude croissante qu'ils ne trouveraient aucune bouteille au bout du tunnel.

— Oh ! tu auras beau insister, siffla le jeune homme à son esclave, mais je refuse de faire demi-tour, désormais.

La galerie finit par aboutir dans une vaste salle circulaire, dont l'opulente maçonnerie contrastait avec le dénuement du tunnel. Bordée par sept piliers ouvragés, la pièce souterraine abritait, au pied d'une courte volée de marches, un foyer central meublé d'une longue table. Alucius descendit près de celle-ci et l'illumina de sa lampe, la trouvant exempte de poussière.

— À bien y réfléchir, dit-il, tu n'as peut-être pas t...

Un sifflement retentit alors et la lampe vola en éclats dans sa main, faisant pleuvoir sur les pavés des éclaboussures de naphte enflammé qui ne tardèrent pas à s'éteindre. Une fois la dernière flamme évanouie, l'obscurité ne mit guère de temps à reprendre ses droits. Alucius entendit le glaive de Vingt-Sept glisser hors de son fourreau, puis plus rien – ni tintement d'acier ni grognement de douleur. Seulement les ténèbres et le silence.

— Vous..., commença-t-il d'une voix enrouée, avant de déglutir. Vous n'auriez pas du vin, à tout hasard ?

Un objet dur et froid vint se presser contre son cou, à quelques millimètres au-dessus de la jugulaire. Il suffisait d'une simple entaille

à cet endroit pour qu'il se vide de son sang en l'espace de quelques secondes.

— L'Aspect Elera ! souffla-t-il dans un murmure paniqué. C'est elle qui m'envoie.

Une pause, après quoi il sentit la lame délaissier sa gorge.

— Ma sœur, annonça une voix de femme, aussi lisse et cultivée qu'autoritaire. Rallumez les torches. Mon frère, attendez un peu avant d'expédier son compagnon.

— Alucius Al Hestian. (La jeune femme l'étudiait depuis l'autre bout de la table d'un œil fixe et dépourvu de toute chaleur.) J'ai parcouru vos poèmes. Mon maître les tenait pour des œuvres majeures des lettres asraëlines modernes.

— Un homme de goût et d'excellente éducation, à n'en pas douter, répliqua Alucius en coulant un regard furtif vers Vingt-Sept.

Les jambes fléchies, son garde du corps avait adopté une posture de combat et agitait son épée d'avant en arrière en une lente parodie de duel. De part et d'autre du colosse se tenaient un homme et une femme, tous deux aussi jeunes que la sœur attablée. La femme, courtaude et potelée, tenait perché sur son épaule un rat de bonne taille. L'homme, plus grand et bien bâti, arborait un uniforme du Guet en bien piteux état. La rondouillarde tournait vers Alucius un sourire mince, tandis que le soldat l'ignorait superbement, comme hypnotisé par Vingt-Sept et son jeu d'escrime indolent.

— Pour ma part, reprit la jeune femme à l'autre bout de la table, je les ai trouvés dégoulinants de sentimentalisme et de préciosité.

— Sans doute mes premiers travaux, dit Alucius, reportant son attention sur elle.

Son visage délicat présentait un nez aquilin et un menton en légère pointe, une physionomie mutine parachevée par une chevelure couleur miel des plus seyantes, qui contrastait avec la froideur et l'hostilité de son regard.

— Votre père est un traître, poète, assena-t-elle.

— Mon père est enchaîné à une mission qu'il exècre par amour pour moi, lui rétorqua-t-il. Tuez-moi si vous souhaitez le voir abandonner son poste.

— Quelle abnégation. (La jeune femme étira ses doigts sur la table, où reposaient une série de fléchettes d'acier disposées en éventail.) Sachez que je n'y manquerais pas, s'il vous prenait l'envie de me mentir.

La rondouillarde s'approcha et le rat dévala son bras pour bondir sur le plateau de la table, après quoi il fila ventre à terre jusqu'à la manche d'Alucius qu'il flaira avidement de son petit museau dressé.

— Point de menteries dans sa sueur, déclara-t-elle dans un accent

des rues à couper au couteau.

— M-ma sueur ? s'enquit Alucius, qui sentit justement une goutte de transpiration lui dévaler l'échine.

— La sueur des menteurs est plus relevée que les autres, expliqua la sœur replète. Nous, on s'en rend pas compte, mais mon copain Truffenoire, y vous renifle ça en moins de deux.

Elle étendit la main et le rat trotтина jusqu'à elle, sauta dans ses bras et vint se blottir au creux d'un repli de chair douillet.

La Ténèbre, songea Alucius. *Lyrna aurait payé cher pour assister à ça.* Il s'empessa de chasser cette pensée ; l'évocation de Lyrna charriait toujours douleur et chagrin et il avait plus que jamais besoin de se concentrer sur sa survie.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à la jeune femme.

Elle l'observa en silence un court instant, puis leva la main gauche, les doigts tendus et serrés les uns contre les autres. Elle battit alors des paupières et l'une des fléchettes s'éleva au-dessus de la table pour venir flotter à quelques centimètres de son index.

— Encore une question, lâcha-t-elle, et je te l'envoie dans l'œil.

— Pourrait-on se hâter, ma sœur ? la sollicita le garde d'une voix tendue. Obscurcir l'esprit de celui-ci ne me pose aucun problème, mais je ne vais pas pouvoir tenir éternellement.

La jeune femme cilla de nouveau et la fléchette vint lentement se reposer devant elle. Sans jamais quitter Alucius du regard, elle joignit ses deux mains et l'interrogea :

— Ainsi, nous devons votre visite à l'Aspect Elera ?

— Oui.

— Comment se porte-t-elle ?

— Elle croupit à Castelnor. Saine et sauve, si l'on omet sa cheville à vif et son cruel manque d'hygiène.

— Que vous a-t-elle raconté à notre propos ?

— Que vous déteniez du vin. (Alucius hasarda un coup d'œil dans la salle circulaire.) Un pieux mensonge, je le crains.

— En effet, répliqua la jeune femme. De même, nous commençons à manquer d'eau et de nourriture. Nos expéditions dans la cité ne nous rapportent plus rien.

— Je peux vous faire parvenir de quoi manger. Et des remèdes, si le besoin s'en faisait sentir. J'imagine qu'il s'agissait de son intention secrète lorsqu'elle a choisi de m'envoyer... (Il s'interrompit le temps d'une légère inspiration.) De m'envoyer à la rencontre du Septième Ordre.

La jeune femme inclina la tête de biais et sa bouche se tordit en un sourire sardonique.

— Vous brassez des légendes, poète.

— Bah ! à quoi bon faire semblant, désormais ? déclara la

rondouillarde en venant se planter derrière sa sœur. Vous avez vu juste, m'seigneur. Moi, c'est sœur Inehla, elle, sœur Cresia, et lui là-bas, frère Rhelkin. Soit tout ce qui reste du Septième Ordre dans cette radieuse cité.

Alucius embrassa d'un geste le décor.

— Et cet endroit ?

— Il s'agissait jadis d'un temple dédié aux Ordres, lui répondit sœur Cresia. Bâti bien avant que la Foi choisisse d'expurger ce type de démonstration. Nos frères du Sixième Ordre l'ont découvert il y a quelques années de ça, du temps où il servait de repaire à une bande de brigands. Nous l'avons réinvesti depuis.

Alucius pivota sur son siège afin d'observer Vingt-Sept et le frère Rhelkin, dont il remarqua les traits de plus en plus tirés à mesure que l'esclave continuait d'agiter son épée au ralenti, comme englué dans une épaisse mélasse.

— Que lui fait-il ?

— Il lui donne à voir ce que nous voulons qu'il voie, dit Cresia. Il s'agit de leur principale faiblesse, à lui comme à ses moins redoutables cousins. Ils ont l'esprit si vide qu'il est facile de les troubler. Il s' imagine en ce moment même en train de repousser une horde d'assassins, dont tu serais la cible. Frère Rhelkin sait aussi contrôler la durée de la vision, qu'il peut étaler sur plus d'une heure ou réduire à moins d'une seconde.

— Mais pas, répéta l'intéressé entre ses dents, éternellement...

Alucius se tourna de nouveau vers Cresia.

— De l'eau et de la nourriture, dit-il. De quoi d'autre avez-vous besoin ?

— Des informations sur la guerre seraient les bienvenues.

— La flotte volarienne lancée à l'assaut de l'archipel Meldénéen a sombré, victime d'une sorte de malédiction. Tokrev devrait bientôt s'emparer d'Altora et Darnel a quitté la cité avec ses chevaliers afin de traquer le Frère Rouge.

— Et le seigneur Al Sorna ?

Alucius secoua la tête.

— Pour l'heure, aucune nouvelle.

Cesia poussa un soupir et se redressa.

— Quand reviendrez-vous ?

— Dans deux jours, si vous pouvez patienter jusque-là. Réunir des vivres sans éveiller de soupçons risque de prendre du temps.

La jeune sœur désigna Vingt-Sept d'un coup de menton.

— Doit-on supprimer celui-ci ?

— Il n'a qu'une seule mission : me protéger... et accessoirement me tuer si jamais je devais mettre un pied hors de l'enceinte de la cité. Pour tout le reste, il ne vaut guère mieux qu'une machine aveugle et

muette.

Elle hocha la tête.

— Je vous fais confiance parce que je ne peux imaginer l'Aspect Elera vous mandater sans raison.

Elle ouvrit l'aumônière pendue à sa ceinture et les fléchettes se dressèrent sur la table pour vaciller quelques secondes durant, en équilibre sur leurs fûts, avant de réintégrer la bourse en un ballet surnaturel dont l'impossible élégance arracha un sourire à Alucius.

— La nuit de la chute de Castelvarin, ajouta Cresia, j'ai tué avec mes dards – et d'autres objets encore – plus d'hommes que je ne saurais compter. J'ai bien failli me saigner à blanc tant j'ai fait appel à mon pouvoir, et je serais morte d'épuisement si ma sœur ne m'avait pas trouvée et amenée ici. Sachez donc, poète, que si jamais il vous venait dans l'idée d'abuser de notre confiance, je n'hésiterais pas à me vider de mon sang pour vous régler votre compte.

Il trouva son père près de la porte de la route du Nord, en plein entretien avec le commandant divisionnaire des forces volariennes. Derrière eux, un bataillon d'Épées Franches s'employait à creuser un profond fossé au pied des murailles.

— De l'huile de naphte ? demandait le Volarien lorsque Alucius se fut campé à distance respectueuse des deux hommes, mais suffisamment près pour entendre leur échange.

— Autant que vous pouvez en rassembler, lui répondit Lakrhil Al Hestian. Assez pour remplir cette tranchée de bout en bout.

Le Volarien examina la carte déployée devant eux, étudiant les contours des fortifications et les reliefs du paysage alentour. Alucius lui enjoignit silencieusement de faire preuve d'arrogance et de décliner les conseils de son père, mais l'homme se montrait malheureusement par trop avisé.

— Très bien, dit-il. Avez-vous pu établir les meilleurs points de mire pour nos engins ?

Le père d'Alucius désigna plusieurs points sur la carte, chacun de ses choix ponctué d'un vigoureux signe d'assentiment de la part de l'officier.

— Sans les engins en question, cependant, ajouta Lakrhil, je ne risque pas d'aller bien loin.

— Ils nous parviendront dans trente jours, le rassura le commandant divisionnaire. Aux côtés de renforts substantiels : un millier de Varitaï et trois cents Kuritaï supplémentaires. Le Conseil ne nous a pas abandonnés.

Si Lakrhil Al Hestian puisa le moindre réconfort dans les dires de son interlocuteur, il se garda bien de le montrer.

— Une armée peut couvrir bien des lieues, en trente jours, déclara-

t-il. À plus forte raison lorsqu'elle est galvanisée par l'amour d'une reine ressuscitée.

Alucius étouffa un cri de surprise, de peur d'attiser la colère du Volarien, mais son cœur martelait sa poitrine avec plus d'insistance encore que dans les ténèbres de l'auberge dévastée. *Elle aurait survécu ?*

Mirvek se redressa pour toiser son père d'un regard acéré.

— Le mensonge d'une bande de lâches cherchant à excuser leur échec, cracha-t-il d'un ton sans équivoque. Voilà ce que vous expliquerez à votre roi à son retour. Celle qui mène cette jacquerie, quelle qu'elle soit, n'a rien d'une reine.

Son père – qu'Alucius n'avait encore jamais vu s'incliner devant un Volarien – s'en tint à un hochement de tête incrédule. Le commandant divisionnaire lui adressa un dernier coup d'œil, puis tourna les talons, ses aides de camp accourant pour le suivre. Le jeune poète rejoignit son père, le cœur toujours battant.

— La reine ? s'enquit-il.

— À ce qu'on raconte, répondit le général sans lever la tête de sa carte. La vie ainsi que sa beauté lui auraient été rendues par des moyens Ténébreux. S'il s'agit vraiment d'elle. Je soupçonne Al Sorna d'avoir déniché quelque sosie et de s'en servir comme égérie.

Vaelin aussi ? Et s'il approche, alors Alornis doit l'accompagner.

— Des nouvelles de Tokrev ? Et d'Altor ?

— Le premier a trouvé la mort, la seconde a survécu. Un messager nous est arrivé de Lancrage ce matin. Il semblerait que tous les hommes de l'ost de Tokrev aient été massacrés, tandis qu'une armée considérable marche vers le nord sous les ordres d'une reine consacrée par la Ténèbre. Mon fils, j'ai bien l'impression que le destin t'offre la fin de ton poème sur un plateau.

Alucius reprit son souffle, puis se détourna de la carte pour observer les Épées Franches au travail dans la tranchée.

— Les douves ne se construisent-elles pas à l'extérieur des murailles, d'habitude ?

— Bien sûr, répondit son père. Et j'ai bon espoir d'en faire creuser là-bas également, au moins pour sauver les apparences. Car nos véritables défenses se trouvent dans l'enceinte de la cité.

De la pointe du crochet qui dépassait de sa manche droite, il tapota le dédale des rues de la capitale – des rues désormais inexistantes – que noircissait un réseau complexe de lignes et de symboles.

— Une série de barrières, de goulets d'étranglement, de souricières et ainsi de suite. En dépit de sa ruse, Al Sorna ne peut pas faire de miracle. Cette cité sera le tombeau de son armée.

— Monseigneur, dit Alucius dans un souffle en se rapprochant de son père. Je vous en conjure...

— Nous avons déjà fait le tour du sujet. (L'intonation du général ne souffrait pas de réplique.) J'ai déjà perdu un fils. Je refuse d'en perdre un autre.

Alucius se remémora la prise de la cité, les hurlements de douleur et les crépitements des flammes qui l'avaient tiré de son sommeil aviné. Au pied de l'escalier de la demeure familiale, il avait découvert son père aux prises avec un groupe de Kuritaï, prêt à vendre chèrement sa peau face aux envahisseurs qui l'encerclaient. L'un d'entre eux gisait déjà à terre, pourfendu de part en part, mais ses camarades n'esquissaient pas un geste contre son assassin. Paralysé par l'effroi, Alucius avait senti un bras puissant se refermer sur son cou et la pointe d'un glaive piquer sa tempe. L'officier des Épées Franches avait alors interpellé son père et désigné le jeune homme d'un air triomphant. Jamais il ne pourrait oublier l'expression qu'arborait le célèbre Rose de Sang lorsqu'il avait levé la tête vers lui. Il n'y avait lu ni honte ni désespoir, mais seulement la terreur franche et absolue d'un homme craignant pour la vie de son fils.

— Trente jours, reprit doucement Alucius avant de s'éloigner d'un pas, les bras serrés sur sa poitrine. Soit le jour de l'Hivériade, si je ne me trompe pas.

— En effet, répondit Al Hestian au terme d'un court instant de réflexion. Oui, tu as raison. (Alucius sentit le regard de son père peser sur lui, conscient de l'inquiétude qui l'animait.) Tu as besoin de quelque chose, Alucius ?

— Des rations supplémentaires, répondit-il. L'Aspect Dendrish a menacé de se pendre si nous ne le nourrissons pas davantage. Quoique je doute que ses draps puissent soutenir son poids sans se déchirer.

— Je m'en charge.

Alucius fit volte-face, le visage éclairé par un large sourire et le cœur apaisé à présent qu'il avait choisi son camp.

— Je vous remercie, monseigneur.

Il s'éloignait d'un pas tranquille quand une clameur s'éleva du côté de la porte, les gardes Varitaï s'écartant pour laisser passer un cavalier solitaire. Alucius reconnut en lui l'un des pisteurs de Darnel – en réalité un ramassis de larrons et de coupe-jarrets tirés des bas-fonds de Renfaël pour donner la chasse au Frère Rouge. L'homme chancelait sur sa selle comme il approchait du père d'Alucius, la bouche et les flancs de sa monture couverts d'une écume épaisse. Il manqua de s'effondrer en mettant pied à terre, esquissa une révérence et parla d'une voix trop faible pour que le poète puisse l'entendre. Pour autant, à voir la façon dont son père se raidit en l'écoutant, il comprit que le message était de quelque importance. Al Hestian vida les lieux au pas de course en aboyant des ordres à la cantonade, ses deux gardes Kuritaï dans son sillage. Juste avant qu'il sorte de son champ de

vision, Alucius perçut le mot « cavalerie ».

— D'abord une reine ressuscitée, et à présent un besoin pressant de cavaliers ? s'étonna Alucius à haute voix. Je crois qu'il est temps d'aller dire adieu à un vieux camarade.

Plume Bleue lui pinça douloureusement le pouce lorsqu'il la tira hors du pigeonnier, le message pendu à sa petite patte tournoyant dans les airs. *Un tel fardeau pour un être si fragile*, songea Alucius à la vue de la bague métallique qui accueillait son rouleau de parchemin.

— Tu veux lui dire au revoir ? demanda-t-il à Vingt-Sept.

Fidèle à ses habitudes, l'esclave resta coi.

— Bah ! ignore-le, dit-il à l'adresse de l'oiselle. À moi, au moins, tu vas me manquer.

Sur ces mots, il tendit les bras en l'air et ouvrit les mains. D'abord, l'animal ne bougea pas, comme hésitant, puis s'ébroua enfin pour s'envoler dans un sursaut, l'ombre de ses ailes brouillée par la vitesse tandis qu'il prenait son essor avant de se stabiliser et de piquer en direction du sud.

L'Hivériade, pensa Alucius une fois l'oiselle disparue. *Le jour où l'on se doit de pardonner tous les torts qu'on a pu subir, car qui voudrait traîner sa rancœur au plus fort de l'hiver ?*

Chapitre 8

FRENTIS

Une piquante bise d'automne soufflait sur les vestiges de l'Urlish, soulevant des colonnes de cendres tourbillonnantes qui irritaient les yeux et encrassaient les gosiers de la compagnie. Ce spectacle de désolation s'étirait à perte de vue, la forêt calcinée réduite à un épais tapis couleur bistre piqueté ici et là du squelette noirci d'un arbre naguère colossal.

— J'aurais cru trouver au moins quelques parcelles rescapées, dit Ermund.

Pris d'une quinte de toux, il se racla la gorge et cracha avant de ceindre d'un foulard le bas de son visage.

— Darnel n'a pas fait les choses à moitié, il faut au moins lui accorder ça, grinça Banders. La traversée de ce désert de cendres risque de se révéler fort déplaisante.

— Nous pourrions le contourner, suggéra Arendil. Prendre la direction de la côte.

— La route de la côte est trop étroite, lui objecta Sollis. Elle offre de nombreuses possibilités d'embuscade, dont Al Hestian saura assurément tirer profit.

— Sauf que si nous conservons ce cap, répliqua Banders, le nuage de poussière que nous soulèverons l'avertira de notre approche. Sans oublier cette maudite cendre qui nous encrassera les poumons.

— À l'ouest d'ici, le terrain serait plus propice, admit Sollis. Mais le détour risque de nous coûter une bonne semaine.

Frentis étouffa un grognement à l'idée de ces sept jours d'errance supplémentaires ; sept longues journées passées à redouter les cauchemars de la nuit. L'assaut sur Castelvarin lui apparaissait désormais comme l'aboutissement d'une étape de sa vie et la condition de sa délivrance prochaine. Au fond de lui palpitait l'espoir qu'au terme de cette bataille, quelle qu'en soit l'issue, il s'affranchirait enfin de l'influence venimeuse de son ancienne maîtresse.

— Nous n'avons pas le choix, mon frère. (Banders fit volter sa monture et adressa un signe de tête à Ermund.) Faites passer le mot. Cap à l'ouest jusqu'à ce que nous ayons quitté cette cendre.

— Il était encore là, annonça Illian au petit déjeuner avec un sourire pour Trente-Quatre, qui lui tendait un bol de bouillie d'avoine

au miel.

— Qui était encore là ? s'enquit Arendil.

— Le loup. Je le vois tous les jours depuis une semaine, à présent.

— Jette-lui des pierres, suggéra Davoka. Ça le fera fuir.

— Pas celui-ci, non. Il est si gros que je doute même qu'il les sente. De toute façon, il ne me fait pas particulièrement peur. Il ne me poursuit pas, ne grogne pas, rien... Il se contente de s'asseoir et d'observer.

Comme Davoka regardait la jeune fille engloutir sa pitance, son expression trahit un trouble soudain qui n'échappa pas à Frentis.

— Je t'accompagnerai aujourd'hui, déclara la guerrière. On verra s'il m'observe, moi.

Illian se renfrogna et prononça dans un lonak aussi précis que laborieux un proverbe du peuple des montagnes, dont Frentis connaissait une traduction approximative : « Le louveteau trop choyé n'apprend pas à chasser. »

Davoka partit d'un rire indulgent avant de poursuivre son repas. Frentis, cependant, remarqua son malaise croissant.

— Je viens aussi, dit-il, désireux de distraire ses pensées du tour funeste qu'avait pris son dernier rêve.

Plus étrange encore que d'ordinaire, il avait consisté en un déferlement confus d'images pour la plupart violentes, souvent douloureuses et bouleversantes... mais aussi parfois plaisantes. *Elle gémit sur son lit, les yeux braqués sur la porte de la chambre... Elle éclate de rire en étranglant une femme sous le soleil du désert... Elle frémit de plaisir tandis qu'il la pénètre, le cœur vibrant d'émotions qu'elle croyait enfouies...*

À son réveil, baigné de sueur et assailli de sensations contradictoires, il prit conscience qu'il ne revivait pas les heures de veille de sa défunte compagne, mais ses songes. *Ce sont ses rêves qui emplissent mes nuits. Rêve-t-elle les miens ?*

Ils chevauchèrent en direction de l'ouest jusqu'à midi, sans rien trouver d'autre que des pâturages déserts et d'occasionnels charniers de bétail – il s'agissait en général des bêtes les plus âgées, les plus jeunes et vigoureuses ayant sans aucun doute été rapatriées à Castellarin. Quelques kilomètres supplémentaires les amenèrent en vue d'un corps de ferme abandonné, au toit disparu et aux murs noircis par les flammes. De toute évidence, personne ne vivait plus ici.

— Pourquoi tout détruire ainsi ? s'interrogea Illian. Qu'ils réduisent le peuple en esclavage, je peux le comprendre malgré l'horreur que cela m'inspire. Mais raser chaque bâtiment, chaque habitation ? Voilà qui dépasse l'entendement.

— Ils croient faire œuvre de purification, lui expliqua Frentis. Ils

anéantissent nos traces afin de permettre à leur peuple de tout reprendre à neuf. De bâtir une province nouvelle, à l'image de leur empire.

Une heure plus tard, Illian brida sa monture, attira l'attention de Davoka et désigna une butte voisine, le visage fendu d'un radieux sourire.

— Le voilà. N'est-il pas splendide ?

Frentis repéra sans mal sa silhouette noire découpée sur la clarté pâle de l'horizon. Bien plus imposant que tous les loups qu'il avait pu voir jusque-là, il les regardait s'approcher au petit trot sans esquiver le moindre geste, l'air impassible, même quand Davoka installa sa lance sur son épaule en prévision d'une éventuelle attaque. Ils firent halte à une trentaine de mètres de la bête, suffisamment près pour que Frentis puisse voir ses yeux qui les observaient tour à tour et sa fourrure ébouriffée par le vent. Illian avait raison ; il était magnifique.

Le loup se redressa et fit volte-face, s'éloignant en direction du nord à vive allure avant de s'immobiliser une fois encore pour les contempler à nouveau.

— Il n'a encore jamais fait ça, déclara Illian au bout d'un moment.

Davoka marmonna quelque chose dans sa langue, la mine sombre, comme si elle présentait quelque chose, mais Frentis remarqua qu'elle avait abaissé sa lance. Reportant son attention sur le loup, il vit que le regard de l'animal se concentrait sur lui. Il talonna les flancs de sa monture et la bête reprit sa course vers le nord. Quelques secondes plus tard, il entendit Illian et Davoka s'élancer à sa suite.

Le loup changea d'allure au bout d'un kilomètre ou deux, ses longues foulées le propulsant le long du sol avec une vitesse trompeuse. Frentis le perdit de vue à plusieurs reprises au gré de leur poursuite, l'animal disparaissant dans les herbes hautes et derrière les buttes ondoyantes de la région. Pour finir, le loup se figea au sommet d'une colline escarpée, depuis laquelle une odeur familière parvint aux narines du guerrier. Il haussa un sourcil interrogateur en direction de Davoka, qui acquiesça d'un air grave avant de sauter à bas de sa monture. Frentis l'imita, et tous deux tendirent leurs rênes à Illian. La jeune femme afficha une moue contrariée lorsque, d'un doigt pointé vers le sol, il lui intima de rester sur place.

Les deux guerriers entamèrent alors une ascension furtive de la colline, pour mieux s'accroupir une fois parvenus au sommet. Le loup, assis sur sa croupe, les attendait à quelques mètres de là, son regard impénétrable toujours vrillé sur Frentis.

— Quel pauvre imbécile, souffla ce dernier à la vue du spectacle qui l'attendait en contrebas.

Le campement se dressait à ciel ouvert, bordé à l'arrière par un ruisseau peu profond et où patrouillaient de trop rares sentinelles

cantonnées à l'intérieur du périmètre des tentes. Une odeur puissante de fumée et d'écume de cheval se dégageait de la plaine, alimentée par les dizaines de colonnes grises rejetées par les feux de camp derrière lesquelles ils distinguèrent l'étendard érigé au cœur du site : une aigle sur champ échiqueté de gueules et d'argent.

Cinq cents hommes, tout au plus, jaugea Frentis en balayant le campement du regard. *Et l'armée de Banders se dresse entre lui et Castelvarin, bien qu'il l'ignore.*

— Prends Illian, dit-il à Davoka. Et avertis Banders que je vais les mener jusqu'à l'Éperon de Lirkan. Maître Sollis connaît le chemin.

— Qu'elle y aille. Je ne te laisserai pas agir seul.

Il secoua la tête et, dans un sourire, indiqua le loup d'un coup de menton.

— Je suis loin d'être seul, me semble-t-il. Allons, presse-toi.

Après le départ de ses amies, il passa une bonne heure à étudier les forces en présence et à relever la fréquence des patrouilles de reconnaissance – des petits groupes d'éclaireurs pourvus de chiens de chasse qui venaient au rapport ou repartaient au galop dans de nouvelles directions. *Il nous croit en chemin pour Nilsaël*, comprit Frentis en voyant de nombreux éclaireurs s'élancer en direction du nord ou de l'ouest. *Que nous puissions nous aventurer en Renfaël, son propre Fief, ne lui a même pas effleuré l'esprit.* Il secoua la tête, indécis quant à son diagnostic sur la santé mentale de Darnel. Fallait-il voir dans le traître à la Couronne un demeuré congénital ou bien plutôt un fou à lier ?

Il lui fallut attendre près d'une heure supplémentaire avant qu'une patrouille composée de deux cavaliers et d'une petite meute de lévriers s'élance dans leur direction. À peine avaient-ils commencé à gravir le versant que le loup se dressa, son apparition subite arrachant aux cavaliers des cris de surprise et aux chiens des gémissements apeurés. Les deux éclaireurs bridèrent leurs montures le temps de rassembler à coups de cravache, d'injures et de menaces leurs limiers dispersés.

Ce fut alors que le loup hurla.

Frentis vacilla devant la puissance dégagée par ce cri. Recroquevillé au sol, il lui fallut fermer les yeux et se boucher les oreilles de toutes ses forces pour résister à l'intensité sonore du hurlement, qui résonnait à présent par monts et par vaux et lui cisailait l'âme avec tout le mordant d'une égoïne. Jamais depuis l'époque de l'entrave il ne s'était senti aussi impuissant, aussi insignifiant.

Il n'osa rouvrir les paupières qu'une fois le silence retombé. Le loup le toisait, majestueux, et plongeait ses yeux verts dans les siens. Il

apparut soudain au guerrier que cet animal le connaissait, qu'il avait pénétré chacun de ses secrets, chacun de ses remords et de ses accès de culpabilité. Le loup courba l'échine et vint lécher de sa langue râpeuse le front de l'homme à terre, un contact qui arracha un geignement à Frentis et lui imposa une brusque révélation. Un message. Une prise de conscience qui ne lui venait pas sous la forme d'une phrase, non, mais d'une certitude, une révélation vive et chatoyante qui dansait dans son esprit : *tu dois apprendre à te pardonner.*

Frentis sentit un rire lui échapper lorsque le loup recula, fit volte-face et s'éloigna d'un bond. Le jeune guerrier se releva pour le voir courir, pareil à un éclair gris filant à travers l'herbe haute, puis disparaître en moins d'une seconde.

Le hennissement d'un cheval paniqué le tira de sa transe éblouie. Tournant les talons, il découvrit les deux cavaliers sous le choc, abandonnés par leurs chiens qui, dans un concert d'aboiements terrifiés, regagnaient le campement ventre à terre. Frentis choisit le soldat de gauche, s'empara d'un couteau de lancer et le ficha dans sa gorge. L'homme bascula au sol, la bouche écumante de sang à mesure qu'il comprimait son cou transpercé. Son compagnon, les yeux écarquillés, avisait tour à tour Frentis et son frère d'armes à l'agonie, les mains serrées sur ses rênes, sans esquisser le moindre geste vers son épée.

— Le voilà, ton rapport, lui lança Frentis. Transmets donc au seigneur Darnel les amitiés du Frère Rouge.

Il remonta en selle et guida sa monture au sommet de la colline, d'où il put observer la fuite éperdue du pisteur et son retour au bivouac. En l'espace de quelques secondes à peine, il vit le campement s'ébrouer, puis vibrer d'activité : les chevaliers endossaient leurs harnois en toute hâte et couraient enfourcher leurs destriers, les écuyers s'empressaient de faire leurs bagages et d'effondrer les tentes. Une fois le détachement sur le pied de guerre, un cavalier solitaire émergea du nuage de fumée grandissant, son armure bleue accrochant l'éclat du soleil de cette fin d'après-midi. Frentis le salua d'un geste goguenard, gardant sa main levée suffisamment longtemps pour s'assurer que Darnel n'avait pu le manquer, puis éperonna sa monture et fila en direction de l'ouest.

Il adopta une trajectoire sinueuse afin de permettre à Banders de mettre en place leur guet-apens, galopant un coup vers l'est puis, après une courte halte le temps de surveiller la progression de Darnel, un coup vers le sud. Si la troupe ennemie gagnait du terrain à chaque pause, leurs roussins peinaient bien trop sous le poids des armures pour se lancer à sa poursuite. Frentis profitait de chacune de ses haltes

pour narguer le Vassal d'un salut enjoué ou d'une révérence narquoise.

Il parvint environ deux heures plus tard à l'Éperon de Lirkan, une étroite langue de terre qui mordait sur la vaste étendue de la Saline. Le fleuve, ici peu profond, permettait de passer à gué, même en cette période avancée de l'année, et de rejoindre les plaines du Nord. Une haute colline rocheuse, dressée à quelques trois cents pas vers le sud, dissimulait cependant la berge orientale. Frentis brida sa monture et balaya les environs du regard, sans trouver le moindre signe de présence alliée.

Il fit pirouetter son cheval, l'apaisa d'une caresse le long du flanc, et attendit. Le message du loup continuait d'irradier dans sa poitrine, l'irriguant d'une audace neuve qui faisait poindre sur ses lèvres un sourire satisfait, alors même que l'ost de Darnel cavalait en direction de la saillie de terre.

Approchez, monseigneur, invoqua-t-il intérieurement. *Encore un peu plus près.*

Sa vaillance retrouvée défaillit quelque peu lorsqu'il vit Darnel lever une main, imposant l'arrêt à ses chevaliers à moins de deux cents pas de là. Frentis s'empara alors de l'épée sanglée dans son dos, la brandit dans les airs et la pointa droit sur le Vassal, une provocation en duel aussi flagrante qu'incontestable. *Restez fidèle à vous-même, monseigneur*, l'implora muettement Frentis. *Surtout ne réfléchissez pas.*

Le destrier de Darnel se cabra au moment où son cavalier tirait sa propre épée. L'un de ses laquais approcha au petit trot, sans doute afin de le mettre en garde, mais le Vassal le congédia d'un geste furieux avant d'éperonner sa monture au grand galop. Frentis s'apprêtait à charger à son tour lorsqu'un son de mauvais augure l'arrêta : un clairon poussait une note stridente à l'ouest, dans laquelle il ne reconnaissait pas la basse ordinaire des chevaliers renfaëliens. Le Sixième Ordre, quant à lui, réprouvait l'usage des cornes. Paralysé par cette interruption, il coula un regard par-dessus son épaule et sentit son sourire s'effacer à la vue d'au moins deux bataillons de cavalerie volarienne lancés à pleine vitesse le long de la berge occidentale de la Saline.

Al Hestian ! pesta-t-il. Une clameur nouvelle attira son attention au sud, où enflait peu à peu la cohue bouillonnante d'une charge à travers les hauts-fonds. Banders menait ses guerriers sur la colline escarpée et piquait droit sur la compagnie du Vassal, Frentis apercevant sur les hauteurs de la butte les silhouettes de ses frères, leurs arcs prêts à tirer. Il reporta alors son attention sur Darnel, désormais immobile et manifestement dépassé par la situation, à l'instar de ses hommes qui s'agitaient vainement sur leurs destriers, puis jeta un dernier regard sur la cavalerie volarienne en approche. La

colonne de soldats étrangers avait entrepris de franchir le fleuve, mais se voyait contrainte d'avancer au pas en raison du niveau de l'eau.

Ses yeux à nouveau rivés sur Darnel, il aiguillonna sa monture d'un coup de talons et se rua sur lui, son épée brandie à l'horizontale telle une lance de tournoi, couvrant la distance qui les séparait en l'espace de quelques secondes. Du coin de l'œil, il pouvait apercevoir les flèches de ses frères zébrer le ciel avant de retomber sur l'ost du traître à la Couronne, chaque trait mortel emportant dans sa chute un palefroi ou un chevalier. L'un des valets de Darnel, qui s'était emparé de la bride du destrier seigneurial pour l'attirer vers les Volariens, roula au sol, égorgé par l'épée longue de son maître. Ce dernier fit alors volter sa monture et s'élança à la rencontre de la charge de Frentis.

Les deux chevaux se télescopèrent avec une brutalité à faire se déchausser les dents, l'épée de Frentis heurtant celle de Darnel au moment où le Vassal profitait de l'impact pour lui assener un puissant coup de taille. L'étalon de Frentis chancela, un bouillon d'écume et de sang aux naseaux, et s'effondra, entraînant son cavalier dans sa chute. Le guerrier eut tout juste le temps de bondir avant de heurter le sol, puis de s'accroupir au moment où Darnel, penché sur sa selle, tentait de le décapiter d'une frappe oblique. Frentis laissa la lame adverse siffler au-dessus de sa tête et s'empara du canon d'avant-bras de son adversaire, s'accrochant des deux mains à la cubitière qui protégeait son coude afin de le déséquilibrer. Darnel s'écrasa à terre dans un fracas de métal, mais se redressa prestement et, dans la foulée, plongea son heaume dans les côtes de Frentis, l'envoyant rouler au sol. Triomphant, il souleva son épée longue des deux mains et la ramena en arrière. Depuis le sol, Frentis pouvait voir ses yeux derrière sa visière, exorbités et vibrants d'une haine irraisonnée.

Il s'enroula sur lui-même juste avant que le Vassal abatte son arme, qui vint fendre la terre meuble de la berge. D'un bond, il se releva et profita de son avantage momentané pour plonger sa lame sous la visière adverse. Darnel esquiva le coup et fit décrire à son épée un large arc de cercle que Frentis para dans une pluie d'étincelles, l'impact de l'acier renfaëlien sur sa lame de l'Ordre lui arrachant un grognement de douleur. Il tendit le bras, saisit le gantelet de Darnel avant qu'il puisse ramener son arme en arrière et entra dans sa défense. Ainsi placé, il n'eut qu'à incliner son épée vers le haut pour la propulser sous la visière du Vassal. Pris de court, Darnel ne put éviter la morsure de l'acier et sa tête partit en arrière dans un rugissement de douleur et de rage.

Tournoyant sur lui-même, Frentis tira profit de son avantage et balaya de son arme les jambes de Darnel. Sans pour autant passer son armure, le coup suffit à précipiter à terre le Vassal blessé. Avec un

nouveau rugissement, ce dernier tenta d'opposer à son adversaire une frappe dévastatrice, mais Frentis contra sans mal son fer et le désarma d'un puissant coup de pied à la main. Darnel était à sa merci. D'un coup de garde en pleine visière, il estourbit le Vassal, le plaqua au sol en pressant sa botte sur son gorgerin, puis vint glisser la pointe de son épée sous l'articulation de l'armure. Un sourire cruel naquit sur ses lèvres lorsqu'il vit un éclair de terreur traverser le regard du vaincu.

— Mon frère !

La voix d'Arendil. Juché sur sa monture, le jeune homme fendait la mêlée, son épée pointée par-dessus l'épaule de Frentis. Le guerrier ne s'attarda pas à regarder derrière lui et plongea sur la gauche. Bien lui en prit, car l'épée d'un cavalier volarien fendit l'air, suffisamment proche pour lui entailler la joue. Le Volarien fit pirouetter sa monture et s'apprêtait à frapper à nouveau quand il vida subitement les étriers, l'épaule transpercée par l'arme d'Arendil.

Frentis fit volte-face et se découvrit la cible de quatre nouveaux Volariens lancés au grand galop. Dans le même temps, il perçut derrière lui le crépitement de sabots en pleine charge et se jeta à plat ventre. Le nez dans la terre, il sentit un déplacement d'air le long de son dos et comprit qu'un cheval venait de bondir au-dessus de lui. Il leva la tête et vit maître Rensial délivrer à l'un des attaquants volariens une frappe haute si précise que le plastron du soldat se fendit de haut en bas. Le maître du Sixième Ordre plongea ensuite sous le coup de taille foudroyant du Volarien à sa droite et répliqua du revers de son arme au moment où il le dépassait, plongeant la pointe de son épée dans la colonne vertébrale de sa victime.

Les deux derniers guerriers étrangers fondirent sur Frentis, leurs armes à l'horizontale prêtes à lui porter le coup de grâce... puis s'effondrèrent, abattus par la nuée de flèches tombée de la colline.

Frentis tourna sur lui-même, à la recherche de Darnel dans ce chaos de membres, de bêtes et d'acier. Si les chevaliers de Banders avaient fait voler en éclats la ligne de bataille du Vassal, ils devaient à présent faire face aux Volariens, hommes et chevaux engagés dans une valse de mort et de panses percées. Frentis entrevit l'éclat céruléen d'une armure d'émail bleu à travers la cohue remuante, sur sa droite, et aperçut une silhouette voûtée évacuée à dos de cheval par deux Volariens. La note pure d'un clairon retentit soudain et la cavalerie ennemie se mit à se retirer, chaque cavalier portant une dernière botte avant de faire volter sa monture pour regagner le fleuve au galop.

Frentis repéra un destrier esseulé à une dizaine de pas de là et bondit sur son dos. D'un brusque coup de talons, il l'aiguillonna en direction de Darnel, fauchant au passage tous les Volariens qui avaient le malheur de se trouver sur son chemin. Du coin de l'œil, il distingua maître Rensial, occupé non loin à achever un Volarien désarçonné, et

hurla pour attirer son attention. Le regard du maître – empreint de cette pondération, cette sagesse et cette concentration qui ne l'habitaient que sur le champ de bataille – le trouva promptement. Frentis désigna la silhouette à l'armure azurée qui approchait de la berge et le maître éperonna sa monture à sa poursuite, bientôt talonné par son ancien disciple.

Le cheval de Darnel progressait déjà dans les eaux du fleuve quand Rensial et Frentis rattrapèrent son escorte. Les deux hommes, campés sur la berge, firent manœuvrer leurs montures avec une précision inhumaine pour leur faire face. À la vue des épées croisées dans leur dos, Rensial laissa échapper un grognement irrité. *Des Kuritai.*

Le maître d'écurie du Sixième Ordre, tentant de les contourner, dut se laisser glisser sur le flanc de sa monture pour éviter la lame d'un des guerriers d'élite, mais le Kuritai ne s'en laissa pas conter. D'un bond, il se propulsa vers le cheval adverse, atterrit lestement sur sa selle et entreprit de pourfendre le maître dément de ses épées. En guise de riposte, Rensial se libéra d'un étrier et s'enroula autour de l'encolure de l'étalon, percutant des deux pieds le torse du Kuritai au moment où l'animal débridé s'engageait dans la Saline. Déséquilibré par l'impact, l'esclave d'élite bascula dans les hauts-fonds, tandis que le maître reprenait place sur sa selle.

Frentis, qui avait dans l'idée d'expédier le second Kuritai à distance, attendit d'être au niveau de l'esclave pour lui ficher son couteau dans l'œil. Bien qu'il eût fait mouche, sa victime parut à peine remarquer la blessure et entreprit de le taillader au moment où le jeune guerrier le dépassait. L'ayant manqué de quelques centimètres à peine, l'esclave d'élite s'apprêtait à se lancer à sa poursuite quand la lance de Davoka jaillit hors de son buste transpercé, le tuant sur le coup. Une fois son arme arrachée au cadavre, la Lonake talonna les flancs de sa monture et suivit Frentis dans le fleuve.

Il apercevait Darnel à quelques mètres de là, qui labourait de sa cravache les chairs de son destrier. L'animal ensanglanté par la fureur de son cavalier parvint enfin à gravir la berge boueuse, puis fila vers l'est, bientôt rejoint par une escorte resserrée de Volariens, ces derniers prenant soin de former une solide flank-garde le long du fleuve. Cette initiative ne découragea pas Rensial qui chargea dans le tas à bride abattue, fauchant de son épée tous ceux qui osaient se dresser sur sa route. Fort de cette percée, il se précipita en direction du Vassal en fuite, mais dut interrompre sa course lorsqu'une lame volarienne perfora la gorge de sa monture. Un autre soldat en profita pour se ruer sur lui, son glaive dirigé sur son dos. Par bonheur, l'étalon de Frentis vint percuter le cheval du Volarien avant qu'il puisse porter l'estocade à son maître. D'un moulinet de sa lame en argent météore, le guerrier décapita le soldat hébété.

Davoka, aux prises avec les Volariens survivants, poussa un rugissement de frustration et fit tourner sa lance, libérant une traînée de sang dans son sillage. Ne restaient plus que deux cavaliers ennemis, qui tentèrent en vain de battre en retraite avant d'être abattus de plusieurs flèches dans le dos. D'un coup d'œil par-dessus son épaule, Frentis aperçut Sollis et Ivern qui franchissaient le fleuve à fond de train, leurs arcs à la main. Derrière eux, un calme souverain régnait sur la rive occidentale de la Saline, où chevaliers et francs-tireurs erraient parmi les cadavres à terre.

Frentis reporta son attention sur le nuage de poussière soulevé par la petite escorte de Darnel et comprit qu'ils ne pourraient désormais plus le rattraper. Davoka proféra une malédiction lonake et, dans un geste de rage impuissante, planta sa lance en terre. Non loin, Rensial flattait l'encolure de son cheval agonisant et lui murmura des paroles apaisantes jusqu'à son dernier souffle.

— Tu as fait preuve d'imprudence, mon frère.

Les yeux pâles de Sollis exprimaient une grave désapprobation — qui redoubla d'intensité quand Frentis éclata d'un long rire tonitruant.

— En effet, mon frère, répondit-il une fois son hilarité retombée. (La mine effarée de son ancien instructeur, il en avait conscience, reflétait la sienne lorsqu'il observait maître Rensial.) J'ai fait preuve d'imprudence. Mes plus sincères excuses.

— Nous le tenions ! fulmina Ermund. (Les mains sur la poignée de son épée, il ficha son fourreau dans la terre.) Je suis passé à moins de deux mètres de lui dans la mêlée. Nous le tenions et il vit encore. Il se rit de nous, je peux l'entendre d'ici.

— Ses chevaliers qui n'ont pas trouvé la mort ont été faits prisonniers, tandis qu'il détalait vers Castelvarin la queue entre les jambes tel un chien apeuré, répliqua Banders. Je doute fort qu'il soit d'humeur à rire.

— N'oubliez pas qu'il connaît désormais nos effectifs et notre position, fit remarquer Sollis.

— Quel usage pourrait-il tirer de ces informations, à présent qu'il a perdu ses troupes ? lui retourna le baron.

Ils tenaient leur conseil au sommet de la colline rocailleuse qui dominait le promontoire. En contrebas, les hommes de Frentis évoluaient parmi les morts, qu'ils détroussaient de leurs armes ou de tout autre objet de valeur. Près de la berge, un petit groupe de chevaliers prisonniers attendait sous bonne garde. Privés de leurs armures, les fiers guerriers d'alors redevenaient des hommes défaits, épuisés et vaincus, aux yeux agrandis de terreur et aux nerfs malmenés par la mise à mort de tous les Volariens qui avaient tenté de se rendre.

— On pourrait m'expliquer pourquoi ces fils de catins vérolées

respirent encore, mon frère ? s'était indigné Malard un peu plus tôt. (Les prisonniers, à portée de voix, avaient frissonné en l'entendant.) Ce ramassis de traîtres à la Couronne ne mérite pas de vivre, si ?

— Ils n'ont pas dérogé à la coutume en prêtant allégeance à Darnel, lui apprit Ermund, la voix teintée de regret. Le baron décidera de leur sort.

— Comme vous voudrez. Mais vous feriez bien de les tenir à l'écart de nous autres, pendant la marche, grommela sombrement l'ancien brigand avant de s'éloigner d'un pas lourd en direction du charnier pour y vider de nouvelles poches.

Banders avait arraché suffisamment d'informations aux chevaliers capturés pour saisir l'ampleur de l'ambition délirante de Darnel.

— Il compte reconstruire le palais et se couronner lui-même, déclara-t-il en secouant la tête. Je commence à me demander si les Volariens ne lui ont pas jeté quelque Ténébreux sortilège pour lui ôter tout vestige de raison.

— Ils n'en ont pas eu besoin, Père, avança dame Ulice d'une voix douce. Cette folie l'anime depuis toujours. Je suis bien placée pour le savoir. Jouvencelle, j'ai pu un temps la confondre avec la passion, et même l'amour. Et il y avait de ça, oui, mais il s'agissait d'un amour dévorant, tourné exclusivement vers lui-même et tempéré par la seule volonté de son père. À présent que le Vassal Theros n'est plus, Darnel se sent enfin pousser des ailes.

— Espérons que sa démence le rendra sourd aux conseils d'Al Hestian, dit Banders. Cet affrontement compromet notre projet d'infiltration de Castelvarin, alors qu'il n'a qu'à attendre derrière ses remparts que ses alliés achèvent leur conquête de Cumbraël.

— J'aimerais malgré tout tenter les égouts, monseigneur, annonça Frentis. Seul, si nécessaire.

Cette déclaration lui attira des regards confondus de la part des officiers rassemblés, au premier rang desquels celui de Sollis, particulièrement grave. Sa sérénité retrouvée avait quelque chose d'incongru, il le savait pertinemment, mais le présent du loup avait trop de valeur pour qu'il s'efforce de le dissimuler. « Tu dois apprendre à te pardonner. »

— Je... Je m'en souviendrai, mon frère, lui assura Banders avec un sourire pincé que Frentis ne connaissait que trop bien.

Le sourire que l'on adresse à celui qu'on croit fou.

— La frontière nilsaëline s'étire à quelques kilomètres d'ici, dit le seigneur Furel. Je propose de nous reposer et d'attendre ici le retour de mes messagers. Qui sait si des renforts ne sont pas en route en ce moment même ? À tout le moins, j'ai bon espoir d'obtenir des nouvelles des Confins.

Banders haussa vers Sollis un sourcil interrogateur.

— Je vais déployer mes frères dans toutes les directions, déclara le Frère Commandant. Si quelqu'un a quelque chose à nous apprendre dans un rayon de quatre-vingts kilomètres, nous le saurons dans les deux jours.

Le baron hocha la tête.

— Parfait. Nous camperons donc ici même. Frère Frentis, vous relevez de l'autorité de votre frère et non de la mienne, mais je ne pense pas me tromper en déclarant que votre incursion dans Castelvarin devra attendre.

Frentis haussa les épaules avec un sourire affable, puis s'inclina profondément.

— Comme monseigneur le souhaitera.

Son sourire ne le quitta pas de tout le trajet jusqu'à sa tente. Quand il y pénétra, il constata avec ravissement que son malaise coutumier à la vue de son tapis de sol l'avait abandonné. *Un sommeil sans rêves*, songea-t-il en ôtant ses bottes et en s'allongeant sur sa couverture. *Je me demande quel effet ça fait.*

Elle les regarde combattre avec un détachement glacé, mesure chaque geste, évalue l'aptitude et la vitesse de chacun des hommes qui dansent dans la fosse en contrebas. Des échos métalliques se réverbèrent le long des parois qui l'entourent, prisonniers du toit de pierre nue et dépourvu d'ornements de la structure. Car il s'agit d'une arène encore neuve, taillée dans les entrailles de Volar, loin en dessous des rues et venelles de la cité – le berceau d'une progéniture qui aura mis du temps à voir le jour.

Tu les aimes, bien-aimé ? lui demande-t-elle, consciente qu'il peut les voir, ravie d'attirer son attention et, au fond, avide de combler l'abîme qui les sépare. Nous avons tant appris de toi.

Les combattants dans l'arène ne retiennent pas leurs coups et meurent sans un cri. Mais leurs visages ne rappellent pas ceux des Kuritaï, non. Ils n'agissent pas en automates privés de libre arbitre. Ces hommes grimacent de douleur, grondent de rage, et chaque victoire sanglante leur arrache un sinistre sourire. Ils sont au moins une centaine dans la fosse, chacun se mouvant avec l'aisance d'un guerrier-né.

Donne à un chien une laisse trop courte, pense-t-elle, et il s'étouffe. Tu auras beau le fouetter tant que tu peux, il restera à jamais un chien. Mais ceux-ci, mon amour... Elle sourit en direction des gladiateurs. Ceux-ci sont des lions.

Elle se détourne et remonte la passerelle de pierre jusqu'à une porte étroite. La clameur du combat la poursuit dans la galerie qui l'attend derrière, un tunnel obscur et interminable si souvent emprunté qu'elle n'a pas besoin de torche pour le parcourir. Elle débouche dans une crypte immense aux parois étagées de rampes d'accès et criblées de cellules aux portes barrées d'un axe de fer. Elle se fige à l'entrée et laisse vagabonder

son chant, s'ouvrant aux craintes étouffées qui émanent de chaque geôle. Si les contremaîtres chargés des cellules usent et abusent des drogues, aucun breuvage ne pourra jamais dissiper la peur de leurs occupants. Son chant se précise pour un cachot situé sur la gauche de la rangée centrale. Une note âpre, sombre et affamée.

Un trouble momentané l'envahit. D'habitude, son chant intérieur élit un innocent, quelque éphèbe rescapé d'une tribu des collines massacrée ou bien repéré par les contremaîtres dans les fosses d'entraînement. Elle n'aimait rien tant que jouer les bienfaitrices, la miséricordieuse maîtresse venue les délivrer de ce lieu de terreur éternelle. Elle savourait l'espoir qui s'allumait dans leurs yeux, au point parfois de leur accorder une mort rapide en guise de récompense.

Il n'en va pas ainsi aujourd'hui. Le chant lui dessine les contours d'une âme répugnante, dont la noirceur même éveille sa faim. Est-ce toi, mon bien-aimé ? s'interroge-t-elle. Aurais-tu changé à ce point ? En dépit du malaise qui l'étreint, elle sait qu'il lui faut alimenter cette enveloppe. Le Messenger n'a pas manqué de lui décrire la rapidité avec laquelle leurs écrins de chair peuvent dépérir, rongés par l'usage de leurs Dons d'emprunt. Elle s'avance vers l'escalier le plus proche, puis s'immobilise à l'approche de deux Kuritai qui encadrent une silhouette vêtue de rouge. Une silhouette qu'elle ne connaît que trop bien et qui lui offre une distraction bienvenue.

— Conseiller Lorvek, salue-t-elle le prisonnier. Comme le temps passe. Je constate avec plaisir que les années vous ont épargné.

Le robe-rouge semble dans la force de l'âge, alors même que leur première rencontre remonte à sa nomination au Conseil, quatre-vingts ans plus tôt. Dans cette même pièce, d'ailleurs. Il rayonnait de fierté ce jour-là, se souvient-elle. Il se pavanait, satisfait d'avoir obtenu cette immortalité chérie à laquelle ils aspirent tous. Il se présente à présent sous son vrai visage : celui d'un homme terrifié, affolé par les tourments à venir et l'imminence de sa mort.

— Je..., commence-t-il avant de déglutir, le coin de sa bouche dégorgeant un ruisseau de sang. Je... regrette humblement toute offense que j'ai pu commettre envers l'Allié ou ses serviteurs...

— Oh, comme je t'y reprends, Lorvek, dit-elle en secouant la tête, un sourire triste aux lèvres. Toujours aussi maladroit avec les mots. De quel nom m'avais-tu affublée, ce jour-là, devant le Conseil ? Il y a, quoi, vingt ans de ça ? Tu dois t'en souvenir, je rentrais tout juste du royaume de ces porcs aux yeux bridés.

Lorvek courba l'échine, puis rassembla le peu de volonté qui lui restait afin de plaider sa cause.

— Je... J'ai... J'ai prononcé des paroles malavisées...

— « La putain meurtrière d'un spectre délétère ». (Elle le saisit par les cheveux et lui redresse violemment la tête.) Oui, malavisées, tu peux le dire. Et voilà qu'aujourd'hui, tu me traites de servante. C'est à se demander

comment tu as pu gravir tant d'échelons. Après tout ce que l'Allié t'a offert.

Une vague de lassitude s'abat sur le prisonnier et ses yeux se voilent l'espace d'une seconde. Elle suppose qu'il n'en peut plus de plaider sa cause, mais l'homme reprend son souffle. Une étincelle scintille dans son regard lorsqu'il lui crache une glaire ensanglantée au visage.

— Le Conseil ne tolérera pas vos agissements, sale chienne impure ! siffle-t-il.

— Les preuves de corruption sont dures à ignorer, lui rétorque-t-elle, non sans une certaine admiration pour cet ultime élan de courage. Je crains que le vote se soit montré unanime. De plus... (Elle s'approche, murmure à son oreille.) Entre nous, le Conseil n'aura plus grand-chose à tolérer d'ici peu.

Sur ces mots, elle dépose un baiser sur sa joue et recule d'un pas.

— Par ici, indique-t-elle aux Kuritai avec un geste en direction du tunnel menant aux arènes. Fournissez-lui une épée et jetez-le dans une fosse. Ah ! et dites au contremaître que j'aimerais savoir combien de temps il dure.

Il pousse un éclat de voix glaçant quand ils le traînent à l'écart, après quoi elle entend ses supplications résonner dans la galerie, de plus en plus lointaines, pour s'évanouir enfin. Elle invoque alors à nouveau son chant, le dirige vers le cachot où vibre la note obscure, puis gravit l'escalier.

Frentis s'éveilla dans un cri, submergé de souffrance et de désespoir. Il sentit des larmes baigner ses joues et se couvrit le visage, sa gorge secouée de sanglots déchirants.

— Mon garçon ? (Maître Rensial posa une main timide sur son épaule, son désarroi perceptible dans le ton de sa voix.) Mon garçon ?

Frentis s'abandonna à son chagrin, pleurant toutes les larmes de son corps tandis que le maître lui tapotait l'épaule, bien conscient que son tapage avait tiré ses voisins de leurs tentes et qu'ils l'observaient depuis l'extérieur, perplexes. Mais il ne pouvait pas s'arrêter. Pas avant que le point du jour et le salut de l'aube ne le libèrent des griffes du sommeil.

— Ma grand-mère rêvait beaucoup.

Davoka, qui chevauchait près de lui, l'observait étroitement. Elle parlait d'une voix légère, débarrassée de son acrimonie coutumière.

Pour toute réponse, Frentis se fendit d'un acquiescement fatigué. Le petit déjeuner s'était déroulé dans un silence de mort, Trente-Quatre lui servant son bol de bouillie d'un air inquiet. Illian et Arendil évitaient soigneusement son regard et Malard l'étudiait avec intensité, ses sourcils broussailleux froncés avec appréhension.

Les larmes du Frère Rouge, songea Frentis. Ils avaient oublié que je n'étais qu'un homme... et peut-être moi aussi.

— Elle voyait des étoiles tomber du ciel pour fracasser la terre, poursuivait Davoka. Et les eaux enfler assez haut pour noyer les montagnes. Un jour, elle a cédé son poney et tous ses biens parce qu'un songe lui avait appris que le soleil exploserait au crépuscule. Il ne s'est rien passé et les membres de ma tribu n'ont vu qu'une vieille folle assaillie de rêves. Et les rêves ne veulent rien dire.

« Il ne s'agit pas de rêves », voulait-il lui hurler, mais il préféra fermer les yeux et se masser les tempes, soudain hébété de fatigue.

— Tu me crois incapable de vous guider ?

— Notre clan te suivrait jusque dans le Gosier de Nishak, si tu l'exigeais. Ils craignent pour toi, voilà tout.

Il ouvrit les paupières et se força à contempler l'horizon. À l'ouest de la langue de terre, le paysage déroulait d'immenses pâturages désormais déserts, l'absence d'animaux profitant aux herbes folles qui croissaient chaque jour un peu plus. Maître Sollis avait accédé à sa requête d'une mission de reconnaissance vers le sud, quand bien même ses yeux pâles trahissaient sa défiance à son encontre, bien plus sévère que celle de ses compagnons de route. *Il me croit traumatisé*, avait-il compris. *Détruit par le fardeau de ma culpabilité*. Il s'était gardé d'évoquer devant Sollis la bénédiction du loup et la délivrance qui lui avait succédé, tant cette dernière lui paraissait dorénavant bien superflue. À quoi bon se libérer de ses remords s'il se voyait à jamais condamné à voir à travers ses yeux à elle toutes les nuits ?

Du coin de l'œil, il vit Davoka se redresser sur sa selle et lever l'index. Il s'ébroua dans l'espoir de dissiper les doutes qui lui encombraient l'esprit et regarda dans la direction indiquée. Au loin, deux cavaliers fendaient l'herbe haute au petit galop. Il ne pouvait s'agir de Volariens, car ceux-ci ne patrouillaient jamais en petits groupes, et il doutait fort qu'il reste à Darnel suffisamment de pisteurs à dépêcher dans les environs de la capitale, à plus forte raison sans le moindre chien. Par ailleurs, les nouveaux venus les avaient sans nul doute aperçus et s'approchaient néanmoins. De toute évidence, ils ne travaillaient pas pour l'ennemi. Il épaula son arc et encocha une flèche malgré tout. Davoka, de son côté, fit pivoter son cheval de manière à dissimuler sa lance, qu'elle tint le long du flanc droit de sa monture.

Frentis sourcilla lorsqu'il aperçut les visages des cavaliers – un homme et une femme. Cette dernière avait noué sa longue chevelure en une natte serrée et montait une grande jument pie. Sa tenue, fort inhabituelle, mêlait une broigne de cuir à des accessoires volariens, dont un glaive pendu à sa selle. Elle arborait également une lance ornée de plumes et ce qui ressemblait à des talismans en os taillé.

Il entendit Davoka émettre un grognement de surprise.

— Une Eorhile.

L'homme portait l'uniforme de l'infanterie de la Garde et affichait

une mine grave, comme froissée par ses joues hâves et le pli qui barrait son front. La bouche ouverte et dénuée d'expression, il semblait osciller en permanence entre la perplexité et la douleur. Ils bridèrent leurs montures à une dizaine de mètres de là et la femme les observa tour à tour, l'air vaguement amusée par Frentis et son arc. Elle se montra cependant bien plus circonspecte à la vue de Davoka. Le garde du Royaume, pour sa part, ne leur accorda qu'un coup d'œil las.

D'une voix hésitante, la Lonake prononça quelque chose en une langue inconnue, butant sur chaque mot. L'Eorhile partit d'un rire retentissant, puis déclara en langue du Royaume avec un accent à couper au couteau :

— Quand Lonakhim parlent, on croirait entendre guenon qui met bas.

Davoka montra les dents, affirma sa prise sur ses rênes et leva sa lance, au grand amusement de l'Eorhile qui s'adressait à présent à Frentis :

— Mon... époux appris moi... langue à vous. Toi es... frère ?

— Oui, répondit-il. Frère Frentis du Sixième Ordre. Et voici dame Davoka, ambassadrice en ce royaume du territoire lonak.

L'Eorhile battit des paupières, manifestement dépassée par ce nouveau vocabulaire, secoua la tête, puis vint se frapper la poitrine.

— Insha ka Forna. Moi Eorhile.

— On sait, lâcha Davoka d'une voix égale. Que faites-vous ici ?

— Ça frère Lernial. (L'Eorhile désigna le garde du Royaume qui, silencieux, semblait se passionner pour les reliefs du terrain.) Lahren nous envoie.

— Lahren ? répéta Frentis.

Insha ka Forna émit un chuintement dépité et fit volter sa monture, le doigt levé vers le sud. Après mûre réflexion, elle déclara d'une voix appliquée :

— La... reine...

Chapitre 9

LYRNA

Le nom figurait au milieu de la liste du jour, proprement rédigée de la main adroite de frère Hollun. Elle avait fait de cette lecture matinale un rituel quotidien auquel elle sacrifiait juste après le petit déjeuner, en présence du frère qui attendait patiemment qu'elle ait fini de parcourir chaque nom. Afin de complaire à sa souveraine, il avait pris l'initiative de dresser une liste exhaustive de tous ses sujets enrôlés dans l'armée. Seuls manquaient les Seordah et les Eorhil, qui n'éprouvaient pour sa démarche qu'incompréhension et mépris. Depuis leur arrivée à Lancrage, elle lui avait demandé d'y inclure les réfugiés qui ne cessaient d'affluer dans la cité en ruine. Le frère bedonnant s'était attelé à la tâche avec zèle, comme à son habitude, quand bien même il lui avait fallu étendre son équipe de scribes à plus de trente éléments, pour la plupart des vieillards versés dans les lettres plutôt que les arts de la guerre.

— Tous ceux-ci nous ont rejoints hier ? s'enquit-elle.

— Oui, Majesté. Nous les avons installés dans le quartier ouest. Les abris se font rares, mais les mineurs du capitaine Ultin n'ont pas chômé. Grâce au bois d'œuvre abattu, ils ont pu réparer des toits et effectuer d'autres menus travaux. Ils ont même commencé à ériger quelques maisons de pierre à partir des débris.

— Excellent. Assignez d'autres hommes à cette besogne.

Elle consulta une fois encore le nom sur la liste et se remémora les dernières paroles d'un homme sur le point de se noyer. « *N'oubliez pas votre promesse, Altesse.* »

Elle posa le rouleau de parchemin de côté et gratifia Hollun d'un sourire. Elle avait entrepris de recevoir ses sujets dans une vaste pièce du deuxième étage de la capitainerie, assise dans le fauteuil confortable quoique légèrement calciné qui lui tenait lieu de trône et entourée d'Iltis et de ses dames de compagnie – toutes figées dans une immobilité aussi consciencieuse qu'insupportable, mais cependant nécessaire. *Une reine se doit d'avoir une cour.*

— Ce qui nous amène à quelque trente mille nouvelles bouches à nourrir, n'est-ce pas, mon frère ? demanda-t-elle à son Grand Trésorier.

— Trente et un mille six cent vingt, rectifia promptement le frère, fort de son alacrité coutumière. Remercions les Défunts pour le

seigneur Al Bera, sans quoi ils mourraient tous de faim.

— Je vous l'accorde.

Lyrna se garda bien d'ajouter qu'en l'absence de ces nouveaux sujets son armée serait en route pour la capitale en ce moment même. Au lieu de quoi ils se voyaient forcés de lanterner dans cette ville fantôme, à s'assurer que chacun mangeait à sa faim et à entraîner les nouvelles recrues, toutes pressées d'en découdre avec les Volariens mais trop faibles pour marcher plus d'un kilomètre. La maraude fournie par la flotte meldénéenne s'était révélée bien moins copieuse que prévue – à peine une tonne de céréales, jusqu'ici –, alors même que les pirates qui allaient et venaient dans le port semblaient crouler sous les soieries et autres bijoux. Quant au Bouclier, il se faisait toujours attendre. Le Seigneur des Nefs Ell-Nurin, pour sa part, avait débarqué la veille, le pont du *Faucon-Rouge* chargé de flèches naguère destinées à la garnison de Castelvarin.

On frappa lourdement à la porte et Orena partit ouvrir, le battant révélant Benten agenouillé sur le seuil.

— Le seigneur Al Sorna et dame Al Myrna, ma reine.

Elle acquiesça, puis adressa un nouveau sourire à frère Hollun.

— J'ai hâte d'entendre votre rapport de demain, mon frère.

Après une révérence, il gagna la porte et dut se déporter sur le côté pour laisser passer Vaelin et dame Dahrena.

— J'aimerais m'entretenir avec le seigneur et la dame ici présents en privé, déclara-t-elle à sa cour.

Ses suivantes s'inclinèrent prestement avant de se retirer. Ilts fit de même, bien qu'à contrecœur. Il refusait de la quitter d'une semelle, ces derniers jours, mais savait quand s'effacer. Lyrna regarda Vaelin et Dahrena se lever comme un seul homme, leurs mouvements presque aussi synchrones que ceux de ces imbéciles de jumeaux nilsaëliens. À la vue de leur expression neutre – elle aussi parfaitement assortie –, elle se demanda s'ils en avaient conscience, s'ils savaient combien leur complémentarité pouvait se montrer troublante... ou douloureuse.

Une reine ne se laisse pas atteindre par la jalousie, se tança-t-elle. Quoique, après ce que je leur réserve aujourd'hui, ils risquent fort de croire le contraire.

— Dame Dahrena, commença-t-elle d'un ton qu'elle espérait aussi affable que possible. J'ai réfléchi à votre rapport concernant la richesse des gisements dans le sous-sol des Confins. De ce que j'ai pu déduire des estimations de frère Hollun, ces mines produiraient plus d'or qu'il n'en faudrait pour régler nos présentes et futures dettes envers la classe marchande de l'Archipel.

Dahrena approuva d'un bref signe de tête.

— Je le crois, Votre Majesté.

— Ne trouvez-vous pas curieux qu'en aucune occasion le roi

Malcius ne m'ait fait part de la présence d'une telle manne au sein de son Royaume ?

La réponse de la dame – fort bien répétée, jugea Lyrna – ne se fit pas attendre :

— L'État des lieux complet des gisements n'avait pas encore été établi au moment de la disparition tragique du roi, Votre Majesté. Pour tout avouer, j'estime même que bien d'autres filons restent à découvrir.

— Vous m'en voyez ravie, ma dame. Ces richesses inespérées pourraient fort bien constituer la seule et unique planche de salut du Royaume dans les années à venir, car il nous reste encore beaucoup de travail à abattre. Et pourtant, elles ne nous sont d'aucune utilité ainsi délaissées, à des centaines de kilomètres de distance, tandis que les hommes capables de les exploiter se trouvent ici en compagnie de la seule personne capable de superviser leur besoin.

Elle les vit se raidir de conserve, manifestant une fois encore leur perturbante unité de corps et d'esprit.

— Ma reine ? tonna Vaelin d'une voix dure.

Lyrna inspira profondément et convoqua son sourire le plus éploré. Elle avait passé ce matin-là plusieurs minutes à le travailler devant le miroir, car il s'agissait du moins convaincant de toute sa panoplie.

— Dame Dahrena, mon devoir m'impose à grand regret de vous dépêcher au plus vite dans les Hauts Confins, où vous exercerez l'autorité royale jusqu'à ce que le seigneur Vaelin puisse réoccuper sa Chaire de Seigneur de la Tour. Le vaisseau du Seigneur des Nefs Ell-Nurin vous attend dans le port pour vous y déposer. Si les éléments vous sont favorables, vous devriez pouvoir rejoindre la Tour du Nord d'ici à trois semaines. Je compte faire rassembler assez de navires pour rapatrier les mineurs du capitaine Ultin aussi rapidement que possible.

— Ils veulent combattre, plaïda Vaelin. (À son côté, Dahrena conservait une immobilité de marbre.) Les renvoyer ainsi risque de provoquer un soulèvement...

— Je leur parlerai, l'interrompit Lyrna. Je leur expliquerai qu'une seule frappe de leurs pioches vaut une centaine de coups d'épée. De plus, ils ont suffisamment guerroyé pour éviter la souillure du déshonneur, ne pensez-vous pas ?

— Je n'en pense pas moins, Majesté, déclara Dahrena avant que Vaelin puisse prendre la parole. Je... regrette la nécessité d'une telle directive. (Elle lorgna rapidement son compagnon avant de baisser le regard.) Cependant, je ne vois aucun argument à lui opposer.

Encore heureux, puisque je ne saurais tolérer le moindre refus de votre part. Dissimulant son intransigeance derrière un nouveau sourire, Lyrna se leva et s'avança pour s'emparer des mains menues de la jeune conseillère.

— Votre apport à notre effort de guerre fut aussi essentiel que décisif. Jamais nous ne l'oublierons, d'ailleurs il ne prend pas fin aujourd'hui. Apportez-moi les richesses de vos terres, ma dame, afin que je puisse acheter la justice dont ce Royaume a besoin.

Elle relâcha les mains de Dahrena, recula d'un pas et se força à affronter le regard de Vaelin, où couvait une lueur difficile à soutenir. « Ma décision n'a rien à voir avec la jalousie, voulait-elle lui dire. Tu me connais assez pour le savoir. »

— Je vous laisse à vos adieux, leur annonça-t-elle. J'ai pour ma part fort à faire avec nos derniers réfugiés.

Les nouveaux arrivants se distinguaient des autres groupes qui avaient rejoint Lancrage au cours de la semaine écoulée par un menu détail : ils arrivaient accompagnés de nombreux enfants. L'un des spectacles les plus fréquents et les plus intolérables à avoir émaillé leur longue marche à travers le Royaume avait été celui des tombereaux de petits cadavres croisés çà et là, souvent rassemblés dans des demeures et réduits en cendres, ou bien tout simplement massacrés tel du bétail impur et laissés à pourrir en plein air. La présence de cette marmaille, si hâve et prostrée fût-elle, remonta le moral de Lyrna lorsqu'elle vint inspecter le misérable taudis qui les hébergeait.

— Voici le frère Innis, déclara frère Hollun en lui présentant un homme maigre vêtu d'une robe grise. L'intendant de l'orphelinat d'Aubérhan. Il est parvenu à cacher ses pupilles dans les bois des semaines durant.

— Mon frère. (Lyrna lui retourna sa révérence avec gravité.) Je vous remercie du fond du cœur. Votre exploit fait honneur à la Foi.

Frère Innis, manifestement peu coutumier des louanges royales et souffrant d'inanition, tituba quelque peu, mais parvint à garder l'équilibre. Les enfants accoururent autour de lui pour s'accrocher à sa robe, certains levant même vers Lyrna des regards courroucés, comme si elle lui avait fait du mal.

— On m'a beaucoup aidé, Votre Majesté, dit le frère en embrassant d'un geste les rares adultes du groupe. Ces bonnes âmes ont sacrifié leur pitance afin de nourrir les enfants, et parfois même égaré les Volariens qui s'aventuraient trop près de notre repaire. Certains ont chèrement payé leur courage.

— Et je saurai récompenser leur abnégation, le rassura-t-elle. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-en la demande à frère Hollun qui s'empressera de vous l'obtenir.

Il se fendit d'une nouvelle révérence incertaine.

— Mille mercis, Majesté.

— Bien. À présent, je cherche une femme répondant au nom de

Trella Al Oren.

À ces mots, Innis blêmit visiblement et coula un regard circonspect vers un abri voisin – une ancienne remise recouverte d'un toit de planches minces.

— Elle... a beaucoup donné de sa personne pour garder ces enfants au chaud, bégaya-t-il. Pardonnez-moi, Majesté, mais je vous implore de l'épargner.

— L'épargner ? s'étonna Lyrna.

— Comment puis-je vous servir, Majesté ?

Lyrna fit volte-face et découvrit une femme de haute stature campée les bras croisés à l'entrée de l'abri. La cinquantaine passée, elle présentait des traits harmonieux, quoique creusés par l'inquiétude et l'épuisement. Des mèches blanches striaient sa chevelure brune.

— Ma dame... (Lyrna s'inclina devant elle.) Je vous apporte des nouvelles de votre fils.

Au gré de ses tribulations, dame Al Oren avait miraculeusement réussi à préserver un service à thé en porcelaine, composé de deux petites tasses et d'une théière sphérique délicatement ornées d'un motif d'orchidée incrusté d'or fin.

— De la céramique alpirane, dit-elle en versant le thé, assise en face de la reine sur le seuil de son refuge de fortune. Un présent de ma tante à l'occasion de mes noces.

Lyrna trempa ses lèvres dans le breuvage et lui trouva un goût d'une richesse surprenante.

— Ma dame est pleine de ressources, la flatta-t-elle dans l'espoir d'apaiser la nervosité évidente de son interlocutrice. Parvenir à conserver de tels trésors et à en tirer un thé d'une telle qualité... voilà un haut fait digne d'une chanson de geste.

— Nous sommes tombés sur un chariot de marchand il y a quelques semaines de cela. Son propriétaire gisait non loin, bien entendu. Ils lui avaient tout dérobé, à l'exception du thé. J'aurais préféré un gros sac de grain, mais bon... (Elle sirota sa propre tasse et poussa un soupir, s'armant de courage pour l'inévitable question qui s'annonçait.) Comment est-il mort ?

— En me sauvant la vie, et celles de tous les rescapés qui composent à présent ma cour.

— Mais pas la sienne.

— Ma dame, si seulement il avait pu en être autrement...

Dame Trella secoua la tête, les yeux clos et le visage baissé.

— Je n'ai jamais cessé d'espérer, depuis ma fuite de Castelvarin jusqu'à ma rencontre avec frère Innis et les enfants, en passant par ces longues journées d'errance sur les routes... Je m'accrochais à cet espoir. Fermin a toujours été si malin. Plus malin qu'avisé, pour tout

vous dire. S'il avait existé un moyen de survivre à la chute de la cité et d'échapper à ses geôliers, il l'aurait trouvé.

Lyrna songea au requin et à la bataille qu'il avait menée. Fallait-il partager ses doutes ? sa conviction que Fermin était parvenu, d'une manière ou d'une autre, à s'évader et à assouvir sa vengeance ? Mais elle se sentait dépassée par cette révélation, cette impénétrable énigme. *Était-ce un homme occupant le corps d'un requin ? ou bien un requin animé par le souvenir de son ancienne incarnation ?* Dans tous les cas, elle préférait éviter d'accabler cette brave femme.

— Je souhaite, dit-elle, décerner à Fermin le titre posthume d'Épée du Royaume. En hommage à son sacrifice.

Les lèvres de dame Trella esquissèrent un sourire mince.

— Je vous remercie. Je pense qu'il aurait trouvé l'idée... amusante.

Lyrna avisa les réfugiés alentour. Si les adultes s'adonnaient à des corvées de cuisine ou de maçonnerie d'appoint, frère Innis et sa grappe d'enfants continuaient de couvrir leur entretien d'un regard inquiet.

— Le frère Innis ici présent m'a appris que vous leur aviez tenu chaud.

Dame Trella haussa les épaules.

— N'importe qui sait allumer un feu.

— Sans oublier que vous avez survécu à l'assaut sur la cité et à l'exode vers le sud. Bel exploit.

— J'ignore ce que Fermin a pu vous raconter de notre situation financière, Majesté, mais sachez qu'en dépit de notre particule nous ne menions pas grand train. La pauvreté est mère d'industrie.

— Je n'en doute pas. Mais il n'en reste pas moins étonnant pour une femme seule de survivre ainsi à la guerre et à la faim, pendant si longtemps. (Elle regarda dame Trella aspirer une nouvelle gorgée de thé et la vit peiner à déglutir.) Vous avez peut-être oui dire, reprit-elle, que j'ai aboli toutes les ordonnances punissant la Ténèbre en ce Royaume. Les Doués occupent désormais une place de choix dans mon armée. Et pour avoir parlé avec nombre d'entre eux, j'ai remarqué qu'ils partageaient un point commun. Dans chaque cas, leur mère possédait également un Don, mais pas forcément leur père. Curieux, vous ne trouvez pas ?

Dame Trella croisa son regard et leva lentement une main pour en étirer les doigts.

— Un soldat volarien a défoncé ma porte, cette nuit-là. Après m'avoir arrachée au placard dans lequel je m'étais réfugiée, il m'a empoignée par les cheveux et, dans un éclat de rire, s'est apprêté à m'égorger. (Une petite flamme bleue apparut au bout de son index et y dansa avec grâce.) Il n'a pas ri longtemps.

La flamme jaunit et s'embrasa davantage, engouffrant la main de

Trella jusqu'au poignet.

— Majesté !

Iltis fit irruption à son côté, l'épée à demi tirée. Lyrna prit alors conscience qu'elle s'était relevée et penchée en arrière, comme hypnotisée par ce feu impossible.

— J'ai entendu parler de votre édit, Majesté, poursuivit Trella. Mais une simple déclaration ne peut effacer des siècles de terreur et d'oppression. Ma mère a pris soin de m'inculquer la méfiance. Elle m'a appris à ne jamais révéler ma nature profonde, qui ne pouvait que terrifier mes congénères et attirer l'attention des Fidèles.

Elle referma le poing et les flammes moururent bientôt. Lyrna reprit son souffle, luttant pour reprendre le contrôle de ses membres tremblants. D'un signe de tête, elle rassura Iltis et se rassit face à Trella. Il lui fallut plusieurs gorgées de thé avant de parvenir à dissiper les mauvais souvenirs qui l'avaient assaillie. *L'odeur de sa propre peau ravagée par les flammes...*

— Le Septième Ordre dépend directement de ma personne, déclara-t-elle au bout d'un moment, une fois certaine que sa voix ne vacillerait pas. Je ne leur permettrai pas de contraindre quiconque à rejoindre leurs rangs. Nous abritons dans l'armée une petite compagnie de Doués venus des Hauts Confins, qui refuse l'incorporation dans l'Ordre et ne répond qu'au seigneur Vaelin et à moi-même. Ils vous accueilleraient les bras ouverts, j'en suis persuadée.

— Je suis une vieille femme, Majesté.

— Pas si vieille que ça, ce me semble. Et je pense que voir sa mère entamer une carrière militaire aurait arraché un sourire à votre fils, vous ne croyez pas ?

Le regard de Trella s'attarda sur les enfants qui se tenaient non loin.

— J'ai des obligations ici, Majesté.

— Ces enfants ne manqueront de rien, je vous en donne ma parole. Ils n'ont plus besoin de votre feu. Alors que moi, si.

Quelque chose avait dû percer dans sa voix, car elle vit la défiance de Trella s'accroître et ses yeux se voiler de cette ombre inquiète qui peuplait de plus en plus son entourage. *Nortah, Dahrena, Reva... Vaelin. Ceux qui ne m'adulent pas me voient sous mon véritable jour.*

— Sachez qu'il ne s'agit pas d'un ordre, ajouta-t-elle dans un sourire. N'y voyez qu'une simple proposition. Réfléchissez-y. N'hésitez pas à rencontrer l'Aspect Caenis ou bien la coterie des Confins. L'un comme l'autre vous ouvriraient leur porte avec joie.

— Je n'y manquerai pas, Majesté. (Trella s'inclina lorsque Lyrna se redressa.) Autre chose, si je puis me permettre de briguer une dernière faveur.

— Bien sûr.

— Le blason de mon fils. (Les yeux de la dame scintillaient de larmes, à présent, et les enfants, pressentant sa détresse, vinrent se masser autour d'elle.) J'aimerais qu'il figure une belette. De toutes les petites bêtes qu'il ramenait à la maison, c'étaient ses préférées.

— Comme le souhaite ma dame, lui accorda Lyrna avec une révérence.

Mieux vaut une belette qu'un requin.

Si les Volariens avaient bel et bien rasé la majeure partie de Lancrage, depuis ses hautes bâtisses jusqu'aux pavés des rues, l'infrastructure souterraine de la ville demeurerait globalement intacte. Les caves des demeures offraient ainsi de nombreux abris – et cachots – potentiels. La Volarienne avait ainsi été jetée dans une trappe à charbon voisine d'un bâtiment détruit ; une forge, à en juger par l'enclume couverte de suie qui trônait parmi les décombres. Deux gardes du Royaume gardaient les marches menant au réduit tandis que le seigneur Verniers, adossé à l'enclume, griffonnait quelque chose dans un petit cahier. Il se redressa à son approche, exécuta une somptueuse révérence et la salua dans une langue du Royaume dépourvue du moindre accent.

— Votre Majesté. Merci à vous d'avoir bien voulu souscrire à ma requête.

— Mais de rien, monseigneur, répondit-elle. Cependant, j'avoue n'y avoir consenti que par pur intérêt.

— Majesté ?

D'un geste, Lyrna somma les gardes de leur ouvrir les portes de la cave.

— Oui, monseigneur. Je sais combien vous avez hâte d'ajouter mon témoignage à votre chronique, mais je crains fort que les fastes de l'histoire ne doivent le céder aux arcanes de la diplomatie.

Elle l'invita à la suivre au bas des marches, tous deux précédés par Iltis. Attablée à une petite console, Fornella Av Entril Av Tokrev lisait, éclairée par la lueur d'une bougie solitaire. Elle ne portait pas d'entraves et son visage comme ses cheveux semblaient propres, Lyrna lui ayant accordé pour ses ablutions un bol d'eau chaque matin. Elle l'avait également approvisionnée en encre et parchemin, de sorte que le plateau de la console disparaissait sous un long rouleau noirci de lettres délicates.

Fornella se leva et s'inclina à l'entrée de la reine, l'air indéchiffrable. Son visage fermé s'éclaira toutefois à la vue du seigneur Verniers, qu'elle gratifia d'un sourire prudent.

— Majesté. Monseigneur, prononça-t-elle dans une langue du Royaume hésitante. Deux visiteurs, aujourd'hui. Quel honneur.

— Nous parlerons dans votre langue, décréta Lyrna, avant de poursuivre en volarien. Je tiens à ce qu'il n'y ait aucun malentendu entre nous.

Elle ordonna à Iltis de l'attendre à l'extérieur et fit signe à Fornella de s'asseoir, après quoi elle gagna la console et parcourut le parchemin du regard. Elle y trouva une liste de noms, de lieux et de biens. À chaque patronyme correspondait un symbole circulaire que Lyrna reconnut sans mal.

— Une charte d'affranchissement, dit-elle. Et ceux-ci sont vos esclaves, je présume.

— Oui, Majesté. Même si ce document aurait plutôt valeur de testament. Ces esclaves se verront libérés après ma mort.

— Ma maîtrise du droit volarien laisse à désirer, mentit Lyrna, mais je crois me rappeler qu'un esclave, peu important son propriétaire ou son importance, ne peut être émancipé que sur décret exprès du Conseil.

— Tout à fait, mais mon frère siège au Conseil. Et je ne doute pas qu'il me fera la grâce d'accéder à cette charitable demande.

D'ici à ce qu'il apprenne votre mort, songea Lyrna, j'ai bon espoir qu'il se montre bien trop préoccupé par son propre trépas pour se soucier de vos dernières volontés.

— Dois-je en conclure, préféra-t-elle demander, que vous désavouez désormais l'institution première de votre empire ?

Fornella avisa Verniers qui, le dos rigide et pressé contre une paroi de la cave, refusait obstinément de croiser son regard.

— Nous avons commis bien des erreurs, admit la Volarienne. L'esclavage constitue sans doute la pire, surpassée uniquement par notre marché avec l'Allié.

— Un marché qui, s'il faut en croire le compte-rendu du seigneur Verniers, a prolongé votre vie de plusieurs siècles.

— Le terme « vie » ne convient pas, Majesté. Je dirais plutôt « existence ».

— Et par quel moyen vous arrogez-vous ces années de... d'existence ?

Fornella baissa les yeux et, pour la toute première fois, laissa entrevoir son âge véritable. De fines pattes-d'oie commençaient à creuser le contour de ses yeux embués.

— Par le sang, finit par répondre Fornella d'une voix blanche. Le sang des Doués.

Un souvenir de sa captivité déferla dans l'esprit de Lyrna : le contremaître qui arpentait la cale, son fouet prêt à mordre. « Un avec la magie vaut tous les autres ! » Elle s'approcha de la console, y appuya ses poings et se pencha vers Fornella, qui gardait la tête baissée.

— Vous buvez le sang des Doués ? lâcha-t-elle d'une voix rauque. C'est ainsi que vous échappez à la mort ?

— Il y a un endroit, avoua Fornella dans un souffle. Une immense crypte creusée sous Volar, où des centaines de Doués croupissent en cellule. Ceux qui ont passé le marché s'y rendent une fois par an... pour y boire. Et chaque année, les cellules se vident un peu plus, tandis que toujours plus de robes-rouges se targuent de communier dans le sacrement de l'Allié.

— De sorte qu'il vous faut en trouver d'autres. Et l'Allié vous a appris que vous en trouveriez dans ce Royaume. Voilà la véritable raison de votre présence ici.

— Sans oublier l'installation d'une ligne de front septentrionale pour notre projet d'invasion de l'Empire Alpiran, comme je vous l'ai déjà dit. Mais en effet, l'Allié nous a signalé que cette terre regorgeait de Doués.

— Et une fois asséchée cette nouvelle source de sang, et les régions alpiranes elles aussi vidées de leur suc, qu'aviez-vous prévu ? D'envoyer vos armées piller le reste du monde ?

Fornella releva la tête, le regard fixe et la voix frémissante – la voix d'une femme prête à affronter ses derniers instants.

— Oui. Le temps venu, il a juré de nous offrir le monde sur un plateau.

Serait-ce de la honte que je lis dans vos yeux ? se demanda Lyrna. *Ou bien seulement une profonde déception ?*

— Je suppose que c'est avec cette promesse de vie éternelle que vous avez pu rallier Darnel à votre cause ?

Fornella haussa les épaules, l'air penaude.

— La tentation de l'immortalité s'avère difficile à combattre, surtout pour un homme si fortement épris de lui-même.

Lyrna s'éloigna de la console et se tourna vers Verniers.

— Monseigneur, vous fiez-vous aux allégations de cette femme ?

Le chroniqueur impérial dut se faire violence pour toiser enfin son ancienne maîtresse.

— Je doute fort qu'elle ait menti, Majesté. Pour l'avoir servie en tant qu'esclave, je ne lui connais qu'une seule et unique vertu : son honnêteté.

— Et d'après vous, votre Empereur ajoutera-t-il foi à ses révélations ?

— L'Empereur fait preuve à tous les égards d'une bien plus grande sagesse que moi. Si elle lui livre la vérité, il saura l'entendre.

— Et pourra-t-il ainsi, je l'espère, saisir l'importance qu'il y a à oublier nos anciens différends.

Verniers tourna vers la reine un visage empreint d'une extrême gravité.

— Vous en demandez beaucoup, Majesté.

— Pas si l'on considère que notre désunion nous expose à la fin du monde tel que nous le connaissons. (Elle reporta son attention sur Fornella.) L'Ordre de frère Caenis comprend dans ses rangs un homme capable de jauger la véracité d'un discours. Devant lui, vous attesterez votre bonne volonté à accompagner le seigneur Verniers dans la cité d'Alpira, où vous confierez à l'Empereur tout ce que vous m'avez révélé. Si jamais il devait détecter dans vos dires le moindre mensonge, distinguée citoyenne, alors...

— Ce ne sera pas le cas, Majesté. (L'affaissement de sa bouche – preuve supplémentaire de son âge véritable – trahit le soulagement presque palpable de la Volarienne.) J'agirai selon vos désirs.

— Parfait. (Lyrna avisa Verniers, convoquant une fois de plus son sourire contrit.) Et vous, monseigneur ? Acceptez-vous cette mission que je vous confie ?

— Non, Majesté, lui rétorqua-t-il.

Le ton de sa voix comme l'étroitesse de son regard lui apprirent que son beau sourire ne la mènerait à rien. *Celui-ci me lit comme un livre ouvert, je n'aime pas ça.*

— Mais je m'exécute, poursuivit le chroniqueur, pour mon Empereur, dont la sagesse et la bienveillance ne connaissent pas de bornes.

Elle s'était postée sur le toit de la capitainerie pour assister au départ des navires. Depuis son point d'observation, elle surprit les adieux de Vaelin à Dahrena et, malgré la gêne que lui causait cette indiscretion, découvrit qu'elle ne parvenait pas à détourner les yeux. *Il l'a serrée contre lui si longtemps...* Le petit bout de femme finit par s'arracher à son étreinte pour saluer dame Alornis, le seigneur Adal, frère Kehlan et Sanesh Poltar, puis gravit la passerelle du *Faucon-Rouge* sur le pont duquel l'attendait le Seigneur des Nefs Ell-Nurin. Comme le vaisseau filait vers l'embouchure de la rade, elle se demanda quelle interprétation donner à l'absence flagrante du moindre chef seordah au sein de ce comité d'adieu.

Vaelin demeura sur le quai jusqu'à la disparition complète du navire, répondant d'un maigre signe de tête aux tendres sollicitations de sa sœur qui, en compagnie des autres, finit par l'abandonner à sa solitude. Au bout d'un moment apparurent le seigneur Verniers et la Volarienne, que Vaelin décida d'escorter jusqu'à leur propre embarcation. Il avait tenu à choisir lui-même le bâtiment qui devait les mener sur les côtes de l'Empire, une attitude étrange qu'elle ne s'expliquait pas. Comme toujours, son Seigneur de Guerre savait se montrer mystérieux.

Elle pirouetta sur elle-même lorsque Orena fit irruption sur le toit,

les bras chargés d'une houppelande fourrée.

— Le vent souffle fort, aujourd'hui, Majesté.

Lyrna hocha la tête en signe de remerciements, laissa sa dame de compagnie lui protéger les épaules et reprit son examen du port. En contrebas, Vaelin fixait son regard sur le *Faucon-Rouge*.

— Murel prétend n'avoir jamais rencontré d'homme plus effrayant que lui, fit doucement remarquer Orena.

— La vérité sort de la bouche des enfants, dit Lyrna. Et vous, ma dame, vous effraie-t-il aussi ?

Orena haussa les épaules. De toutes ses suivantes, la jeune femme se montrait de loin la moins portée sur le protocole lorsqu'elles se trouvaient seules. Lyrna trouvait sa franchise suffisamment rafraîchissante pour lui pardonner ses fréquents écarts de langage.

— Certains hommes sont des brutes, d'autres des agneaux. De temps à autre, il arrive qu'on en croise un qui allie ces deux qualités. (Elle se redressa, puis se fendit d'une révérence appuyée.) Le haut maréchal Travick sollicite une audience, Votre Majesté. Il semblerait que ses nouvelles recrues s'écharpent quant au choix des noms à donner à leurs régiments.

— Je vous rejoins séance tenante, ma dame.

Une fois seule à nouveau, elle attendit qu'il tourne le dos à l'océan et s'éloigne d'un pas résolu. *Il ne s'agissait pas de jalousie*, songea-t-elle. *Comprenez simplement, monseigneur, que je ne puis vous permettre la moindre distraction.*

Elle fut réveillée aux petites heures par la main douce, quoique insistante, de Murel. Elle n'avait pas rêvé de la nuit et se sentir ainsi arrachée à un sommeil de plomb la mit d'humeur massacrante.

— Quoi encore ? siffla-t-elle.

— Le seigneur Vaelin vous attend en bas, Majesté. Avec le capitaine Belorath. Ils détiendraient un important message en provenance de l'Archipel.

Lyrna l'envoya chercher un bol d'eau froide pour s'y plonger la figure. Le contact de l'eau glacée, s'il dissipa promptement la fatigue, lui valut une migraine immédiate. Elle se vêtit de sa robe la plus sobre et parvint, à mi-chemin de l'escalier menant dans sa salle du trône improvisée, à plaquer sur ses traits l'expression la plus cordiale possible.

La courbette du capitaine Belorath n'avait rien à envier à celle de Vaelin, quand bien même elle décelait le malaise évident de cet homme qui l'avait jadis retenue prisonnière – une prisonnière qu'il avait bien failli exécuter. Par suite de la réquisition au profit du Bouclier du gigantesque navire amiral volarien, Belorath avait réintégré le *Sabre-des-Mers*, à bord duquel il avait vogué jusqu'à

l'Archipel pour y réparer sa coque, annoncer l'incroyable victoire d'Altor et, du moins Lyrna l'espérait-elle, mobiliser de nouveaux vaisseaux pour sa flotte.

— Monseigneur, capitaine, les salua-t-elle tour à tour en s'installant sur le trône. J'imagine que l'importance de votre nouvelle justifie ce réveil impromptu.

— On ne peut plus, Majesté, déclara Vaelin, qui d'un signe de tête invita Belorath à délivrer son message.

Le visage du marin trahit une répugnance manifeste quand il prit la parole, sa voix tout à la fois cassante et circonspecte :

— Comme Sa Majesté ne l'ignore sans doute pas, les Seigneurs des Nefs ont pris soin d'assurer la sécurité de l'Archipel à travers certaines, euh... mesures discrètes qui...

— Vous animez dans ce Royaume un réseau d'espions depuis des années, capitaine, l'interrompt Lyrna. Le défunt roi et moi-même en avions connaissance.

— Voilà, Majesté. Si la plupart de nos informateurs ne donnent plus signe de vie depuis l'invasion, l'un d'entre eux continue de nous alimenter depuis Castelvarin.

— Celui qui vous avait averti du départ de la flotte volarienne, se souvint Lyrna.

— Celui-là même. À mon retour dans l'Archipel, j'ai découvert qu'un nouveau message nous était parvenu. (Belorath tira de son ceinturon un petit rouleau de parchemin et s'avança pour le lui offrir.) Il vous est adressé, Majesté.

Lyrna déroula la missive et la consulta. Au terme de cette lecture au demeurant fort brève, elle se demanda si, en dépit de son intellect tant vanté, elle n'était pas complètement sotte. *Lyrna – Attaque prévue Hivériade. Évitez les remparts si possible. Aspects E & D à Castelnoir. Mes excuses – Alucius.*

Chapitre 10

ALUCIUS

— Ne t'avise pas de me mentir, petit poète !

Darnel le foudroyait du regard et parlait d'une voix basse aux accents menaçants. Chacun de ses rictus de haine menaçait de faire péter les sutures encore fraîches de la balafre qui lui soulignait l'œil.

— Ils ont bien dû te dire quelque chose.

Alucius étendit les mains en signe d'impuissance.

— Ils n'ont fait qu'exprimer leur consternation en apprenant le décès d'un frère en la Foi, monseigneur. Même si j'ai cru percevoir chez l'Aspect Dendrish une certaine satisfaction à l'idée d'enfin remporter la palme du tas de graisse le plus pansu du Royaume.

Darnel bondit hors de son trône et porta la main à son épée, les joues cramoisies de fureur, puis se figea quand le commandant divisionnaire Mirvek émit un toussotement réprobateur. Le père d'Alucius, quant à lui, se rapprocha de son fils. Darnel les balaya du regard un à un, sa main trépidante toujours posée sur la poignée de son arme. Sa récente débâcle devant le Frère Rouge tout comme la nouvelle du soulèvement de son Fief n'avaient rien fait pour améliorer son humeur déjà irascible. Par ailleurs, l'indifférence croissante dans laquelle le tenait Mirvek et la déférence du Volarien à l'égard de son Seigneur de Guerre achevaient de démontrer sa totale inutilité. Seule lui restait une poignée de chevaliers fidèles, à présent que son Fief lui-même conspirait contre lui. Alucius se demandait pourquoi le Volarien ne se contentait pas d'assassiner purement et simplement Darnel afin de prendre les rênes de la cité, mais l'homme demeurait avant tout un soldat. En l'absence d'un contrordre en provenance directe du Conseil, il continuerait d'obéir à ses instructions coûte que coûte. Darnel leur servait d'homme de paille et Mirvek ne disposait pas de l'autorité requise pour le déposer, quand bien même il ne leur servait plus à rien.

— Ils connaissent d'autres Doués, déclara le Vassal au Volarien, sans parvenir à masquer l'anxiété qui enrouait sa voix. J'en suis persuadé.

Il a au moins compris que sa cote venait de dévisser dangereusement, songea Alucius devant les gesticulations du jeune noble. Seul le savoir secret des Aspects peut lui servir de monnaie d'échange, à présent.

— La plupart des sujets encore libres de ce Royaume tiennent les

Aspects en haute estime, commenta son père. Leur porter préjudice, de quelque manière que ce soit, risque de nous exposer à de nouvelles frondes.

— Son peuple se rebellera quoi qu'il arrive, fit remarquer Mirvek d'une voix songeuse. Or ces Aspects ne manquent pas de m'intriguer. La preuve en est que le Conseil a ordonné le transfert vers l'Empire de l'Aspect de votre ordre guerrier le jour même de sa capture. Les interroger pourrait se révéler utile.

Alucius se méfiait fort du sens que le Volarien semblait vouloir donner au mot « interroger ».

— Accordez-moi un peu plus de temps, intervint-il, et je vous garantis qu'ils sauront se montrer plus accommodants. En particulier l'Aspect Dendrish, que la promesse d'un bon repas devrait sans mal convaincre de se mettre à table, si j'ose dire.

Son jeu de mots ne sembla guère amuser Mirvek, qui l'étudiait à présent d'un œil inquisiteur. Si le fils de son général réduit en esclavage ne lui inspirait jusqu'alors qu'un vague mépris, Alucius pressentait qu'il le voyait désormais sous un jour nouveau.

— Le plus talentueux de mes interrogateurs a malheureusement été capturé par votre Frère Rouge, déclara le Volarien. Sous ses doigts experts, ils auraient avoué en quelques secondes à peine. J'ai fait la demande d'un remplaçant, qui nous rejoindra avec nos renforts d'ici à la fin de la semaine. Vous avez jusqu'à leur arrivée.

Alucius se fendit d'une révérence reconnaissante et recula prestement lorsque le Volarien le congédia d'un geste hautain. Sur le chemin de la sortie, il sentit le regard de Darnel sur sa nuque et s'étonna, une fois encore, de l'incroyable sérénité qui l'envahissait.

— Eh bien, ahanait Alucius tandis que sœur Cresia le chevauchait, haletante, son corps nu soudain parcouru de légers soubresauts. Je dois dire que je ne m'attendais pas à ça.

Prenant appui sur son torse, la jeune femme se redressa, lui tourna le dos et s'empara de son sarrau.

— Je n'ai pas passé toute ma vie à me morfondre ici-bas, lâcha-t-elle. Et puis je commençais à m'ennuyer. Évite de t'éprendre de moi, poète.

Il chassa l'image d'Alornis qui encombrait ses pensées et ricana, dans l'espoir de masquer sa gêne.

— Croyez-moi, ma sœur, vous ne risquez rien de ce côté-là.

Sœur Cresia lui décocha un regard acéré et quitta la pile de fourrures qui lui tenait lieu de couche. Elle n'avait pas prononcé un seul mot lorsqu'il avait regagné la salle souterraine, un peu plus tôt, se contentant d'incliner la tête en direction d'une galerie latérale pour l'inviter dans ses quartiers. Toujours en silence, elle s'était alors

dénudée et l'avait questionné du regard. Alucius avait jeté un coup d'œil à Vingt-Sept – posté dans le couloir, l'esclave fixait ses yeux vides sur la somptueuse maçonnerie – avant d'acquiescer. Les compagnons d'infortune de Cresia avaient quitté leur refuge pour explorer la capitale à la faveur de la lune, en quête d'informations et de vivres, quand bien même il leur en avait apporté en quantité suffisante pour tenir jusqu'à l'Hivériade. Passé cette date, le manque de provisions risquait fort d'être le cadet de leurs soucis.

— Qui était-elle ? lui demanda la jeune sœur d'un ton léger.

— Qui était qui ?

— Cette femme à laquelle tu pensais il y a quelques minutes.

Elle boucla sa ceinture sur ses chausses et s'assit pour enfiler ses bottes.

Tout ça pour ça ? songea-t-il. Espérerait-elle des confidences sur l'oreiller ? À espion, espionne et demi...

— Quel homme sain d'esprit pourrait-il penser à quiconque lorsqu'il se trouve dans vos bras, gente dame ? répliqua-t-il en se redressant.

Il la vit tressaillir et regretta aussitôt son trait sarcastique. *Je finis toujours par les blesser*, se morigéna-t-il au souvenir de ses conquêtes, de ces jeunes filles attirées par le poète au triste sourire, de leurs douces étreintes et des inévitables larmes qui s'ensuivaient. Alornis était la seule et unique femme qu'il n'avait jamais réussi à décevoir. Probablement parce qu'il ne l'avait jamais ne serait-ce qu'embrassée...

— Si vous souhaitez me soutirer des informations, dit-il à Cresia, pourquoi ne pas simplement me les demander ? Vous économiseriez du temps et de l'énergie.

Elle se releva et lui lança sa chemise.

— Fort bien. Je m'y attellerai dès le retour de mon frère et de ma sœur. Et j'attends de toi un compte-rendu exhaustif, si tu désires vraiment notre aide pour ta petite équipée.

Ils déjeunèrent chichement de bœuf séché et de pain accompagnés d'eau, son père n'ayant pas jugé nécessaire d'inclure de vin dans les rations supplémentaires. Si Inehla et Rhelkin perçurent la moindre tension entre eux, ils se gardèrent bien de le montrer, quand bien même Alucius crut déceler une lueur amusée dans les regards que lançait Inehla à sa sœur.

— Comment pouvez-vous garantir que l'armée de la reine passera à l'attaque le soir de l'Hivériade ?

— Je ne le peux pas, admit Alucius. La seule certitude que je puisse vous offrir, c'est que je leur ai fait parvenir un message à cet effet.

— Comment ? s'enquit Cresia.

— Par pigeon voyageur. Mon tout dernier, si vous voulez savoir.

Alors inutile de me demander d'en envoyer d'autres.

— Comment un poète en vient-il à élever des pigeons ?

— Tout naturellement. Surtout lorsque le poète en question œuvre en secret comme espion à la solde des Seigneurs des Nefs.

Sans se formaliser du silence de mort que sa révélation venait de provoquer, Alucius s'accorda une gorgée d'eau et poussa un soupir nostalgique au souvenir du dernier vin à avoir ravi son palais. Il s'agissait d'une bouteille de rouge escamotée dans le cellier de son père, l'une des plus anciennes de son auguste cave : un cépage cumbraélien, comme de juste, dont la souplesse en bouche et la solide charpente faisaient honneur au vignoble méridional qui l'avait enfanté. Ce nectar, en dépit de sa volupté, n'avait toutefois pas suffi à le terrasser comme il l'avait espéré, le sommeil le fuyant cruellement depuis le départ d'Alornis pour les Confins. Il s'était donc glissé dans les cuisines, à la recherche d'un carafon de cognac auquel régler son compte. L'eau-de-vie aidant, il avait fini par s'écrouler sur son lit... pour s'en voir tiré quelques heures plus tard par l'irruption d'une compagnie volarienne dans sa demeure.

— Dans ce cas, grinça sœur Cresia, ce qui eut pour effet de l'arracher à ses souvenirs, vous n'êtes rien d'autre qu'un traître à la Couronne.

Alucius remarqua que sa main reposait à présent sur l'aumônière de cuir pendue à sa ceinture. Frère Rhelkin, pour sa part, s'était tourné en direction de Vingt-Sept, prêt sans aucun doute à faire usage de son Don.

— J'imagine que oui, répondit Alucius.

Il avisa sa coupe remplie d'eau, grimaça et la repoussa loin de lui. Une lueur mauvaise au fond des yeux, sœur Cresia finit par rompre la chape de silence qui s'était abattue sur la tablée :

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Mes raisons ne vous regardent pas, lui rétorqua le jeune poète. Ce qui importe, c'est l'intérêt commun que nous portons au retour de cette cité dans le giron du Royaume, si possible en évitant un bain de sang. Et pour l'heure, je crains d'être le mieux placé pour favoriser l'accomplissement de ce beau projet.

— Comment pourrions-nous accorder notre confiance à un espion ?

— Pardonnez-moi, j'ai dû mal entendre. Votre confiance ? (Alucius éclata de rire.) Vous osez me parler de confiance, vous dont l'existence même repose sur un mensonge ? Quelle mission vous a-t-on confiée au nom de la Foi, dites-moi ? Combien de sang avez-vous versé dans les coulisses du monde, au cours des ans ?

À ces mots, le rat d'Inehla fila le long de la table pour renifler sa main, puis découvrit ses crocs sur un couinement sonore.

— Flaire-t-il quelque mensonge ? demanda Cresia.

La sœur replète se renfroigna et secoua la tête.

— Non, ce n'est que le profond mépris qu'il nous voue.

Un éclair de rage crispa les traits du visage de Cresia, qui s'empessa de se maîtriser et d'adopter une expression plus neutre. Insensiblement, sa main s'éloigna de son aumônière. Le rat d'Inehla émit un dernier couinement avant de regagner le bras de sa maîtresse, après quoi frère Rhelkin se détourna de Vingt-Sept.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? demanda Cresia.

— Les renforts volariens doivent débarquer la veille de l'Hivériade, répondit-il. Ils seront accueillis sur les quais par le commandant Mirvek, le seigneur Darnel et mon père. Je doute que quiconque s'oppose à ma présence ce jour-là – ou même la remarque. J'aurai alors besoin de l'aptitude de votre sœur ici présente pour créer une diversion de taille.

— Quel genre de diversion ?

— Cette cité tiendra ou tombera selon le bon vouloir de mon père. Sans lui, Darnel et ses alliés sont condamnés.

— Bien hardi le fils capable d'assassiner son père, déclara Rhelkin d'une voix sentencieuse.

— Si vous doutez de ma résolution, lui rétorqua Alucius, tuez-moi sur-le-champ et calfeutrez-vous ici jusqu'à l'arrivée de la reine. (Il perçut la profonde aversion qu'il inspirait à cet homme et découvrit qu'il n'en avait cure.) Vous aurez pour mission, sœur Cresia et vous, de faire évader les Aspects.

— S'introduire dans Castelnor ? lâcha Cresia. Une tâche difficile...

— Mais à portée de vos aptitudes respectives, certainement. J'ai acquis la certitude que leurs gardes ont pour ordre de les supprimer en cas de défaite. Mieux vaut risquer la mort que l'accepter aveuglément.

Il les vit échanger quelques regards, puis acquiescer en silence – Cresia s'exécutant manifestement à contrecœur.

— Nous en sommes, fit-elle. Mais quand nous en aurons fini, poète, prépare-toi à devoir rendre des comptes.

— Oui. (Il se leva, tourna les talons et regagna le tunnel où l'attendait Vingt-Sept.) Il le faudra bien, j'imagine.

— Je dois avouer, Aspect, annonça-t-il en venant la rejoindre sur sa paillasse, que votre vin m'a laissé en bouche une puissante amertume.

— Mais vous l'avez trouvé ? s'enquit-elle, à l'affût de sa réponse.

— Oh ! que oui. Mais seulement trois bouteilles, je le crains.

Les lèvres de l'Aspect se plissèrent sous l'effet de la déception.

— Quel dommage.

— Que voulez-vous ? le destin aime à s'acharner sur moi. J'ai néanmoins des informations à vous communiquer. Il semblerait que

nous ayons une nouvelle reine.

— Lyrna ? Elle est vivante ?

— Vivante, en pleine forme et à la tête d'une armée de libération au moment même où je vous parle. Une armée dirigée par le seigneur Al Sorna en personne, qui a su mettre en déroute les forces du général Tokrev à Altor.

L'Aspect Elera se redressa et ferma les yeux. Les épaules ramenées en arrière, elle libéra son souffle par à-coups contrôlés, un exercice de respiration qu'il l'avait déjà vue effectuer – en général lorsqu'elle perdait contenance et que ses yeux s'embuaient de larmes. Au bout de quelques secondes, elle rouvrit les paupières et lui adressa un sourire, ce sourire entier, radieux et empreint de calme qu'il lui connaissait si bien et qui lui manquait amèrement.

— Voilà d'excellentes nouvelles, Alucius. Merci de m'en faire part. Et quand pouvons-nous espérer l'arrivée de notre reine ?

Alucius guigna discrètement l'Épée Franche postée à l'extérieur. L'homme avait beau paraître bête à manger du foin et incapable d'aligner plus de deux mots en langue du Royaume, la courte carrière d'espion du jeune poète lui avait appris l'importance de se méfier des apparences.

— Je ne dispose pas de telles informations, Aspect.

Sur ces mots, il croisa les bras et tendit trois doigts vers son coude. Une lueur de compréhension se fit jour dans les yeux d'Elera, qui dut visiblement se retenir de hocher la tête.

— J'ai l'intime conviction que savourer ce vin vous profiterait, reprit-elle vivement. En ces heures sombres, l'alcool demeure la meilleure des... échappatoires, ne croyez-vous pas ?

— Je vous sais gré de vous soucier ainsi de mon bien-être, Aspect. Mais s'il existe un homme qui a bu tout son soûl, c'est bien moi.

L'Épée Franche agita ses clés dans un mouvement d'impatience et Alucius se releva.

— Je songeais justement à partager deux bouteilles avec vous, lui dit-il. Car votre propre bien-être revêt une importance primordiale à mes yeux.

Le sourire d'Elera vacilla quelque peu, tandis que son regard se parait d'un éclat sévère.

— Il me peinerait de gâcher un millésime d'une telle qualité, Alucius.

— Vous ne gâcherez rien, bien au contraire.

Il mit un genou en terre et la dévisagea brièvement, conscient des larmes qu'elle s'efforçait de retenir. Au lieu de lui offrir sa main, comme à son habitude, elle se pencha vers lui et vint presser ses lèvres contre son front, le temps de murmurer :

— Fuyez, je vous en conjure.

Il saisit ses mains, les baisa tendrement, puis se redressa pour quitter la cellule. Il prit soin d'examiner l'Épée Franche au moment où celle-ci verrouillait la porte, et lui trouva un air décidément bovin. Malgré tout, il se félicita d'avoir conseillé à Cresia de la tuer dès son arrivée dans cette section de la forteresse.

Il s'agissait de la seule et unique demeure qu'il avait pris soin d'éviter depuis la chute de la cité : un manoir jadis imposant et aujourd'hui à demi effondré, sis du côté du chemin de ronde, à l'ombre d'un chêne centenaire. Le toit lui paraissait plus délabré encore que dans ses souvenirs et toutes les fenêtres avaient volé en éclats, un triste constat en regard de l'application avec laquelle Alornis s'évertuait à les garder propres et en l'état. La bâtisse avait, par bonheur, échappé aux flammes, sans doute en raison de sa taille et de la rareté de son mobilier. De même, les pillards ne semblaient pas s'être attardés ici, probablement découragés par l'absence apparente de butin.

La porte pendait sur ses gonds, laissant entrevoir un vestibule aux murs défraîchis et au parquet mité. Sa première visite ici lui revint en mémoire. Il entendait encore ce premier coup frappé à la porte d'une main faussement assurée, et se rappelait le temps qu'elle avait mis à répondre.

— Alucius Al Hestian, ma dame, l'avait-il saluée avec une révérence appuyée. J'ai naguère combattu aux côtés de votre noble frère.

— Je sais qui vous êtes, lui avait-elle rétorqué d'un air intrigué, entrouvrant juste assez le battant pour pouvoir le détailler de pied en cap. Que voulez-vous ?

Elle n'avait daigné lui ouvrir sa porte qu'au terme de plusieurs visites, sans doute en raison de la pluie battante qui l'avait ce jour-là trempé jusqu'aux os. Après l'avoir installé sur un tabouret de la cuisine, elle lui avait sévèrement conseillé de se garder de dégouliner sur ses esquisses. S'il s'était obstiné par devoir – et pour faire mine de se plier à l'autorité de son roi –, c'étaient les dessins qui l'avaient poussé à se présenter la nuit suivante, et à souffrir l'indifférence perplexe comme les piques occasionnelles de la jeune femme. Il n'avait encore jamais rien vu de tel. L'émotion qui se dégageait de ces œuvres, leur économie de moyens et leur profonde pureté lui nouaient le cœur... à l'instar de leur créatrice.

Il se rendit dans la cuisine, pièce où elle passait le plus clair de son temps. Des débris de vaisselle jonchaient à présent les carreaux du sol, et la table – cette même table qui l'avait vue préparer ses maigres repas – gisait de guingois, amputée d'un pied.

— Me protéger ? avait-elle pouffé lorsqu'il lui avait expliqué la

raison de ses rondes nocturnes. (Ses yeux pétillants avaient glissé sur le glaive passé à son ceinturon.) Pardonnez-moi, mais cet accessoire ne vous sied guère.

— Non, avait-il admis. Vous avez raison. Mais grâce à votre frère, je sais désormais m'en servir.

En vérité, il avait tout de suite deviné qu'elle n'avait besoin de personne pour se défendre. Les rares Fidèles assez illuminés pour voir en elle une sorte d'émanation de son frère se voyaient raccompagnés à la grille du domaine de gré ou de force, tandis que le roi n'avait aucune raison de douter de sa loyauté. Elle trimait tout le jour sous l'austère tutelle de maître Benril et passait chaque nuit dans sa grande maison vide, à faire courir son fusain ou bien sa pointe d'argent sur le parchemin onéreux qu'elle préférait s'acheter au lieu d'apaiser les gargouillements de son estomac. Ce fut justement grâce au papier qu'elle en vint à tolérer sa présence. Lui qui disposait d'une réserve illimitée de rouleaux lui en apportait tous les soirs, ravi de pouvoir simplement s'asseoir pour la regarder travailler, une bouteille de Sang de Loup à portée de main, quand bien même elle désapprouvait son penchant pour la boisson.

— Il te faudra coucher par écrit chacune de ses paroles concernant son frère ou son père, lui avait dicté Malcius le jour de sa convocation au palais, officiellement pour y présenter à la reine son dernier recueil de poèmes en date.

En réalité, le roi souhaitait lui confier une mission. Une ombre planait sur le visage de Malcius alors qu'ils arpentaient les jardins côte à côte, une ombre qui trahissait la répugnance du jeune monarque pour de tels stratagèmes.

— Et relever avec assiduité le nom de tout visiteur éventuel. Le seigneur Vaelin s'est fait bien des ennemis au fil des ans. Mieux vaudrait pour elle échapper à leur vindicte, ne crois-tu pas ?

Il pensait faire de moi un espion, soupira Alucius, les yeux levés vers le mur qui lui servait jadis de galerie d'appoint. Seul demeurerait le contour de ces œuvres sur la chaux poussiéreuse. *Sans savoir que les Meldénéens l'avaient coiffé au poteau. Pauvre Malcius... Janus m'aurait percé à jour en un instant.*

Talonné par Vingt-Sept, il gravit les marches vermoulues et grinçantes de l'escalier menant à l'étage, enjambant d'un pas leste les degrés manquants. Une fois sur le palier, il s'arrêta devant la chambre d'Alornis, comme il l'avait fait tant de fois au terme d'une nuit de beuverie dans l'espoir d'entendre le doux murmure de son souffle endormi. *Pourquoi ne lui ai-je jamais déclaré ma flamme ?* se demanda-t-il. *Pourquoi ces mots tout simples, si souvent susurrés à d'autres qu'elle, n'ont-ils jamais franchi mes lèvres, pour une fois qu'ils auraient voulu dire quelque chose ?*

La chambre dans laquelle il dormait était demeurée intacte, son lit étroit toujours à sa place dans un angle de la pièce. Seuls manquaient les draps. Il tira le sommier vers lui, puis s'accroupit le long du mur afin d'y déloger un éclat de plâtre, révélant une petite niche secrète manquée par les Volariens venus saccager l'endroit. Il poussa un soupir de soulagement à la vue de l'étroit paquet de cuir qui l'y attendait.

— Ça n'a l'air de rien, hein ? lança-t-il à Vingt-Sept avant de déposer le paquet sur le lit pour en dénouer les liens.

Une petite dague reposait à l'intérieur, son manche un fanon de baleine sans apprêt et son fourreau une sobre pièce de cuir. Il la dégaina et prit le temps d'admirer les quinze centimètres de sa lame rutilante.

— Mais, poursuivit-il, l'homme qui me l'a offerte m'a prévenu que la moindre entaille causée par cette dague suffisait à tuer. Pas sur le coup, non, mais le poison qui enduit la lame agit sans tarder. (Il croisa le regard de l'esclave, ce qu'il faisait rarement dans la mesure où il n'y avait rien à y voir.) Comment réagirais-tu s'il me prenait l'envie de te poignarder ? Tu m'exécuterais ? J'en doute. J'imagine que tu te contenterais de me désarmer, peut-être me romprais-tu le poignet. À moins que tu ne te laisses mourir, satisfait de ton sort et certain que j'en trouverai un deuxième comme toi avant la fin du jour ?

Vingt-Sept le toisa en silence, comme à son habitude.

— Ne t'inquiète donc pas, mon bon ami. (Alucius réintégra la dague dans son fourreau et la glissa à sa ceinture.) Ce n'est pas à toi que je la destine. De plus, j'ai fini par m'habituer à ta compagnie. À ton éloquence, surtout, qui me ravit au plus haut point.

Il repoussa le lit contre le mur et s'allongea sur le matelas, les mains glissées derrière le crâne.

— À combien de batailles as-tu participé, dis-moi ? Dix, vingt, cent ? Moi, je n'ai pris les armes qu'une seule fois. Enfin trois, si l'on compte la Colline Rouge et Marbellis, où je n'ai pas vraiment brillé par mes exploits. Non, ma seule et unique bataille remonte à l'époque de la Révolte de l'Usurpateur. L'assaut sur le Haut Rempart... le premier véritable triomphe de l'illustre carrière de notre futur libérateur. On en a tiré des chansons, tu sais. Atroces et terriblement imprécises, il est vrai, mais je figure dans la plupart d'entre elles. Alucius, le poète guerrier venu venger son frère, « son épée vive comme la foudre tombée du ciel ».

Il se tut quelques minutes durant, perdu dans ses souvenirs. Les odeurs et les bruits lui revenaient toujours en premier, plus vifs et pénétrants que les images embrouillées de cette mêlée sanglante. Le hennissement des chevaux, l'odeur âcre de la sueur, ce crissement étrange que produit l'acier lorsqu'il pénètre la chair, ces voix

implorant la miséricorde de leur dieu, et puis la merde... le fumet rance et cuisant de sa propre merde coulant le long de ses cuisses.

— Je lui ai demandé de m'entraîner, dit-il à Vingt-Sept. En chemin vers la bataille. Tous les soirs, il me formait au combat. J'ai fini par gagner en assurance, tant et si bien que j'ai cru avoir une chance, un mince espoir de survivre à ce qui m'attendait. J'ai compris combien j'avais tort quand Malcius a lancé la charge. En un instant, j'ai su que je n'avais rien d'un preux guerrier, rien d'une âme vengeresse... mais tout d'un garçon apeuré capable de chier dans ses braies. Je me rappelle avoir hurlé, un braillement que les autres ont sans doute pris pour un cri de guerre, alors que seule la peur m'habitait. Afin de contrer notre charge, ils ont fait barrage de leurs corps, joignant leurs mains et leurs voix en un concert de louanges à leur dieu. L'impact fut tel que j'ai bien cru m'envoler. Quand j'ai voulu me redresser, je croulais sous le poids de tant de corps empilés qu'il m'était impossible de bouger. J'ai gueulé, gémi et imploré de toutes mes forces, mais personne n'est venu me dégager. Pour finir, j'ai senti quelque chose de dur m'atterrir sur le crâne, et puis plus rien.

Il se souvenait parfaitement de l'aimable sœur qui l'avait soigné, et qui plus tard irait croupir à Castelnoir pour hérésie et trahison – en réalité parce qu'elle s'opposait publiquement à la guerre. Il se rappelait l'expression de son père, le jour de son retour au manoir, son soupir de soulagement immédiatement suivi d'un ordre sec : « À partir d'aujourd'hui, je t'interdis de quitter cette maison sans mon accord préalable. » Il avait acquiescé docilement, rendu l'épée de Linden et filé dans sa chambre qu'il n'avait pas quittée presque un an durant.

— J'ai toujours été couard, vois-tu, reprit-il. Et plus j'en apprends sur ce monde, plus je considère la lâcheté comme la seule et unique réponse raisonnable à nos humaines turpitudes, du moins dans la plupart des cas. À Marbellis, j'ai regardé sans rien faire les flammes dévorer une cité, puis mon père pendre les incendiaires responsables du désastre. Je suis resté à ses côtés tout au long du siège, même lorsqu'il a mené une charge désespérée afin de sceller une brèche dans nos défenses. Je ne me suis pas chié dessus, cette fois-ci, sans doute parce que j'avais un sacré coup dans le nez. Quand les murailles sont tombées, j'ai battu en retraite avec mon père dans un bâtiment prévu à cet effet. Darnel s'y trouvait déjà, curieusement, l'air aussi terrifié que tous les autres. Je crois d'ailleurs l'avoir vu jouer des poings avec ses propres hommes pour embarquer le premier sur le navire qui devait nous ramener chez nous. Et quand nous avons pris le large, j'ai observé son visage et j'y ai reconnu ma propre pleuterie.

Il se tourna vers Vingt-Sept et lui fit signe d'approcher.

— Tu vas devoir mémoriser quelque chose pour moi, lui dit-il dans un souffle.

Il improvisa alors un bref discours, dont les mots lui vinrent sans effort. Quand il eut terminé, il ordonna à Vingt-Sept de tout répéter et l'esclave s'exécuta, délivrant au passage une imitation de la voix de son jeune maître proprement stupéfiante. *Mon intonation est-elle vraiment si précieuse ?* s'inquiéta-t-il quand le Kuritaï eut fini de le singer.

— Parfait, conclut-il, avant de délivrer à son esclave d'élite des instructions très précises quant au destinataire et aux conditions de diffusion de son message. À présent, je vais piquer un petit somme. Réveille-moi à la huitième heure, s'il te plaît.

Ce fut avec un plaisir non dissimulé qu'il découvrit la présence de Darnel sur les quais, serré de près par ses quelques chevaliers restants – eux à pied, lui juché sur son destrier. Le Vassal mettait en effet son point d'honneur à surplomber ses semblables, de sorte qu'il ne quittait jamais le palais sans monter en selle. Un bataillon d'Épées Franches au grand complet se tenait au garde-à-vous derrière Mirvek, le long des docks, prêt à accueillir la ou les sommités que transportait l'immense navire de guerre qui venait d'apparaître à l'horizon. Alucius tenait de son père que les convois d'approvisionnement volariens se voyaient depuis plusieurs semaines soumis à de fréquentes attaques. De toute évidence, les Meldénéens jugeaient la flibuste tout aussi profitable en temps de guerre qu'en temps de paix. Pas suffisamment, toutefois, pour oser se frotter au mastodonte qui voguait dans leur direction.

Alucius avait passé toute la matinée à attendre la clameur du branle-bas de combat et l'agitation des soldats courant rejoindre les positions soigneusement définies par son père, à mesure que l'armée de Lyrna progressait sur les plaines du Sud. Mais personne n'avait sonné le tocsin, aucune trompette n'était venue troubler la quiétude matinale et les parages de la capitale restaient désespérément vides.

Si elle avait pu venir, elle l'aurait fait, jugea-t-il. *Au moins pour me faire pendre.* Craignant sa sagacité, il avait pris soin de l'éviter depuis la fin de la guerre et de limiter leurs entrevues aux mondanités de la cour. Elle avait beau de temps à autre dépêcher des messagers à sa porte afin de solliciter sa présence à quelque déjeuner privé, il s'obstinait à refuser ses invitations de peur qu'elle ne découvre son secret. *Je sais de quoi tu es capable, Lyrna.*

Tout avait commencé le jour de son retour de Marbellis, alors qu'elle arpentait le port pour saluer les vestiges de l'armée naguère majestueuse de son père. Elle arborait un sourire parfait ; grave et réconfortant tout à la fois, exempt de dépit ou de reproche. Mais il avait vu quelque chose couvrir sous ce masque rassurant, un éclat fugace qui lui était apparu tandis qu'elle regardait un garde du Royaume amputé d'une jambe se faire évacuer du navire. *De la*

culpabilité.

Il avait fini par comprendre peu après, une prise de conscience causée par l'annonce conjointe du sauf retour de leur nouveau monarque et de la capture de Vaelin par les Alpirans. Il se trouvait au palais le jour où Malcius, le regard blême et les traits hâves sous sa barbe, avait déposé la couronne sur sa tête. Comme la noble assemblée se prosternait, il avait vu miroiter sur le visage de Lyrna cette même expression surprise que sur les quais, quelques jours auparavant.

Je sais ce que tu as fait.

Il ne manquait jamais de s'étonner de l'aisance avec laquelle les Meldénéens l'avait repéré. Si la boisson, les femmes et d'intermittentes éruptions de souffle poétique avaient constitué l'essentiel de ses distractions au cours des deux années qui avaient suivi Marbellis, l'alcool déliait sa langue de façon parfois bien imprudente, lui arrachant des propos que d'aucuns auraient pu trouver infiniment séditieux. Le Meldénéen s'était assis près de lui un soir chez son sommelier attitré, un estaminet qui avait sa préférence en raison de la gratuité du premier verre pour les vétérans – une gracieuseté qui ne risquait pas de faire couler son commerce, tant les rescapés de la croisade de Janus étaient rares. Le Meldénéen portait un costume de marin, comme l'exigeait sa nationalité, et se donnait des airs de cul-terreux, s'adressant à lui d'une voix fruste émaillée de plaisantes grivoiseries. Tout en réglant rubis sur l'ongle les consommations d'Alucius, il avait confessé ses lacunes en matière de littérature à l'annonce du métier de son compagnon de beuverie, pour ensuite le bombarder de questions sur la guerre. Il était revenu le soir suivant, se montrant cette fois-ci moins prompt à payer sa tournée mais plus curieux que jamais sur la débâcle alpirane, et puis la nuit suivante, et encore le lendemain. À chaque nouvelle rencontre, Alucius trouvait son accent de moins en moins épais et ses questions de plus en plus inquisitrices, surtout quand elles tournaient autour du roi et de sa sœur.

— Des traîtres, avait hoqueté le jeune homme, sans doute un peu trop fort à en juger par la grimace de l'homme et sa subite exhortation au calme. Tous autant qu'ils sont. (Il avait conscience de son ébriété, mais s'en souciait comme d'une guigne.) Janus a envoyé mon frère crever dans la Martishe et forcé mon père à commettre massacre sur massacre, et tout ça pour rien. Sans oublier mon ami, qu'ils ont livré aux Alpirans. C'est sa faute à elle, ça. À elle !

Le Meldénéen avait lentement hoché la tête, avant de poursuivre :

— Ça ne nous a pas échappé, mais nous aimerions en savoir plus.

On lui avait offert de l'argent qu'il avait promptement refusé, se félicitant de sa sobriété lors de cette décision.

— Dites-moi simplement ce que vous voulez.

L'espionnage, comme il s'en était rendu compte, n'avait rien de bien sorcier. *Les gens ne voient finalement que ce qu'ils veulent bien voir*, finit-il par comprendre. En guise d'initiation, il avait accepté de se rendre à une lecture de poésie organisée par des épouses de négociants, une véritable basse-cour composée de rombières amatrices de ragots et gavées d'informations croustillantes, au premier rang desquelles les tracés des nouvelles routes commerciales établies par leurs époux depuis la fin des hostilités. Elles se pâmèrent complaisamment à l'écoute de ce poète jeune et séduisant – héros tragique de la guerre, de surcroît – et se montrèrent fort prévenantes lorsqu'il leur demanda quelques menus conseils d'investissement.

— Pour mon père, vous comprenez. Il a besoin de s'occuper, ces temps-ci. La paix met les nerfs des militaires à rude épreuve.

Il s'était mis à écumer les tavernes fréquentées par la Garde, où les vétérans de l'occupation de Linesh sous les ordres de Vaelin l'accueillaient toujours chaleureusement. Aigris et cyniques, ces hommes se révélaient bien souvent fort loquaces une fois leur soif de bière assouvie. Il avait en outre rendu publique sa décision de louer sa plume, rédigeant bientôt des lettres d'amour pour le compte de jeunes nobles ivres de passion ou des éloges funèbres en l'honneur des nantis, ce qui lui permettait d'intégrer les cercles les plus puissants de la capitale. Ravi de son travail, son contact meldénéen lui avait fourni les pigeons afin d'accélérer l'échange d'informations, ainsi que la dague au cas où on le démasquerait.

— Je n'ai rien d'un assassin, avait lâché Alucius en lorgnant la dague avec dégoût.

— C'est pour vous, lui avait répondu l'Îlien avec un sourire avant de quitter la boutique de vin.

Alucius ne l'avait jamais revu. La semaine suivante lui parvenait la convocation du roi qui devait aboutir à sa mission de surveillance d'Alornis, un concours de circonstances qui avait fini par émousser son enthousiasme pour la cause meldénéenne. La proximité de la jeune femme apaisait sa colère intérieure et atténuait son ressentiment à l'encontre de la famille royale. Il avait continué d'alimenter l'Archipel en informations, pour la plupart des rumeurs sans intérêt, et songeait à inclure dans ces messages une note signifiant sa défection prochaine, pleinement conscient que les Meldénéens risquaient moins de lui verser une pension de retraite que lui planter un couteau dans le dos. Une décision difficile que l'invasion volarienne avait indéfiniment reportée...

Alucius, toujours flanqué de Vingt-Sept, se tenait à une dizaine de mètres derrière Rose de Sang, lui-même posté bien à l'écart de la petite clique de flagorneurs qui entourait Darnel.

— Impressionnant, non ? demanda-t-il en venant se camper à gauche de son père.

Lakrhil Al Hestian opina, les yeux rivés sur le gigantesque navire en approche. Alucius aperçut alors deux vaisseaux plus modestes cinglant dans le sillage du mastodonte.

— Il serait apparemment de la même classe que le *Typhon-Rageur*, dit son père, même si son nom m'échappe. Mirvek y voit un symbole de la confiance renouvelée du Conseil à son égard.

Alucius gardait comme souvenir du *Typhon-Rageur* celui d'une présence monstrueuse et maussade qui, des jours durant, avait obscurci le port avant de lever l'ancre pour Altor, le général Tokrev à son bord. Ni l'un ni l'autre n'avait jamais reparu. Comme il étudiait son navire jumeau, le poète fut frappé par leur exacte ressemblance. Même pour deux vaisseaux de la même classe, ils présentaient des similitudes presque troublantes, qu'il mettait au crédit de l'amour volarien pour l'uniformité.

— Avez-vous pu achever vos préparatifs ? s'enquit Alucius. Tout est prêt pour saigner à blanc l'armée du seigneur Vaelin ?

— Loin de là, grogna son père. Les Épées Franches sont de véritables tire-au-flanc, sauf lorsqu'il s'agit de mettre la ville à sac, et les Varitaï font de bien piètres ouvriers. Donne-leur une pelle et ils se contenteront de la regarder. Nous devrions toutefois profiter de l'afflux de main-d'œuvre sur le point de débarquer.

— Pensez-vous qu'avec de tels moyens vous auriez pu tenir Marbellis ?

Lakrhil tourna vers son fils un regard étonné, presque outré. Depuis la guerre s'était noué entre eux une sorte d'accord tacite interdisant toute évocation de la cité alpirane.

— Non, répondit-il enfin.

Sans doute releva-t-il alors quelque chose sur le visage d'Alucius, un indice trahissant son projet imminent, car il se pencha vers lui pour lui glisser d'une voix douce :

— Ta présence n'est pas requise ici, Alucius. Et Mirvek attend toujours la confession des Aspects. (Son regard glissa sur Darnel.) Je ne pourrai pas te protéger éternellement.

Le jeune poète leva les yeux vers sa demeure d'emprunt, trouvant le balcon sur lequel il dégustait ses petits déjeuners et dénombrait les bateaux du port chaque matin. Elle s'y trouvait, comme prévu, sa silhouette replète appuyée contre la balustrade et son regard fixé sur Darnel. Ou plutôt sur son cheval.

— Ne vous en faites pas, répondit Alucius à son père. Ce ne sera pas nécessaire.

À peine avait-il fini sa phrase que le destrier du Vassal renâcla et s'ébroua avec force.

— Tout doux, l'apaisa le Vassal en lui caressant l'encolure.

Au grand soulagement d'Alucius, Darnel avait pour l'occasion troqué son armure contre une casaque en soie fine et une longue cape. Il effleura la dague nichée au creux de son dos et dissimulée par sa houppe, sans jamais quitter des yeux la monture de Darnel. L'animal renâcla une fois encore, libérant cette fois-ci un puissant hennissement et ouvrant de grands yeux affolés, puis se cabra si vivement que Darnel, incapable de se retenir aux rênes à temps, vida les étriers. Libéré de son cavalier, l'imposant destrier pirouetta sur lui-même et décocha une ruade contre le plus proche des chevaliers de son maître, ses fers claquant contre la cuirasse du pauvre homme et l'envoyant s'étaler face contre terre. La bête, appuyée sur ses membres antérieurs, s'appliqua ensuite à disperser les chevaliers restants à grands coups de sabots déchaînés tandis que Darnel, les traits déformés par la panique, reculait. Le cheval interrompit son assaut sur les chevaliers pour pirouetter à nouveau, ses yeux fous à présent dirigés sur Vingt-Sept qu'il chargea avec un cri perçant. Toujours aussi inexpressif, l'esclave d'élite tenta d'échapper d'un bond à la charge du destrier, mais agit avec une fraction de seconde de retard. Le flanc de l'animal heurta son épaule et le Kuritaï tournoya sur lui-même avant de s'effondrer, inerte et inconscient.

Alucius profita de la confusion pour tirer la dague hors de son fourreau et se précipiter sur Darnel, qui se redressait lentement, encore hébété et désormais exposé. « Frappez au plus près de votre adversaire », lui avait conseillé Vaelin bien des années auparavant, du temps où il se piquait d'héroïsme. « C'est toujours la lame la plus vive qui fait couler le sang. »

Quelque instinct de bataille dut sonner le carillon dans l'esprit de Darnel, car il fit volte-face au moment même où Alucius portait son attaque, la lame empoisonnée venant s'enrouler dans la doublure épaisse de sa cape. Les dents découvertes sur un grognement furieux, le Vassal tenta d'estourbir son agresseur d'un coup de poing rageur, mais le poète plongea sous sa ligne de frappe, arracha la dague aux replis de la cape et se fendit en direction du bras de Darnel, sachant qu'une mince entaille suffirait. Le Vassal l'esquiva sans mal et, dans un geste foudroyant, tira sa propre épée. Alucius sentit une douleur cuisante, pareille à la morsure d'une flamme, se propager le long de son buste et tomba à genoux sous l'effet de la surprise. Darnel fondit au-dessus de lui, brandissant son épée. Il arborait une expression de triomphe féroce et son visage se fendit d'un grand sourire en prévision du coup de grâce.

— Tu croyais vraiment pouvoir m'abattre, petit poète ? ricana-t-il.

— Moi, non, répondit Alucius, la poitrine empoissée de sang et le regard rivé derrière l'épaule de Darnel. Mais je crois bien que lui y

parviendra.

Le Vassal tournoya sur lui-même, mais trop tard. Lakrhil Al Hestian lui avait déjà transpercé la gorge du crochet qui dépassait de sa manche droite. L'agonie de Darnel dura plusieurs secondes ; il cracha du sang et sanglota, suspendu au dard du général tel un animal embroché, les yeux exorbités, les lèvres agitées par un torrent de mots sans queue ni tête, pour enfin s'écraser sur le quai. Alucius ne put s'empêcher d'éprouver une légère déception : l'homme était mort bien trop vite à son goût.

Il eut l'impression qu'une main glacée se refermait sur lui lorsqu'il tomba à son tour, mais il sentit son père le rattraper et leva un sourire tendre vers sa face livide.

— Les Aspects, bredouilla-t-il. Il faut... Castelnor...

— Alucius ! (Son père le secouait, à présent, avec un cri de rage étranglé.) Alucius !

Le jeune poète percevait le vacarme croissant d'un lointain tumulte, quand bien même sa vision obscurcie n'en distinguait pas l'origine. Chaque hurlement d'effroi, chaque voix d'homme affolé le ramenait inlassablement à la charge du Haut Rempart. À son grand étonnement, le ciel au-dessus de la tête de son père semblait se zébrer de stries noires, semblables aux nuées de flèches qui pleuvaient depuis les hauteurs de la Colline Rouge – un autre souvenir peu reluisant. Il ferma les paupières et chassa ces paysages de douleur afin d'emplir son esprit du visage d'Alornis, de la sentir auprès de lui tandis que son corps se vidait de son sang.

Chapitre 11

FRENTIS

— L'Hivériade, déclara frère Lernial de son timbre immuablement monocorde.

Il n'avait rien prononcé d'autre depuis son retour au côté de l'Eorhile, la veille au soir, préférant s'affaler au pied d'un feu de camp pour contempler les flammes des heures durant. Insha ka Forna, restée près de lui, levait alentour un regard tout à la fois épuisé et inquiet.

— Le Septième Ordre, dit Ivern à Frentis depuis l'arrière du cercle des officiers. (Le visage du frère exprimait un mélange de méfiance et d'incompréhension.) Voilà qu'il vient se nicher jusque dans les rangs de la Garde. C'est à se demander quel corps lui échappe.

— L'Aspect Grealin nous a bien fait comprendre que l'Ordre portait de nombreuses défroques, lui répondit Frentis.

— Grealin... (Ivern secoua la tête.) Combien de boniments a-t-il bien pu nous raconter, selon toi ?

— Suffisamment pour nous garder en vie.

Frentis se redressa lorsque, après une nouvelle prise de parole de frère Lernial, Insha ka Forna lui fit signe d'approcher.

— Que se passera-t-il le soir de l'Hivériade ? demanda Banders au frère mutique.

— Castelvarin.

Le simple fait de s'exprimer semblait lui demander une concentration extrême, comme le prouvaient son visage crispé, la veine qui battait à sa tempe et le voile de sueur qui baignait son front.

— Le seigneur Al Sorna va attaquer Castelvarin. Quelque chose... Quelque chose va se passer.

— Il a cantonné ses troupes à Lancrage, dit Banders. Comment pourrait-il mettre à exécution une telle attaque ?

Lernial laissa échapper un grognement de douleur, arqu brusquement son dos puis s'affaissa en avant, les traits tirés d'épuisement.

— C'est tout, marmonna-t-il.

— Il peut forcément nous en dire plus, insista Banders, ce qui lui valut un regard noir de la part d'Insha ka Forna.

— Laissez tranquille ! s'emporta-t-elle. Ça fait lui... beaucoup mal.

— Vous pouvez sonder les pensées du seigneur Vaelin ? intervint Frentis d'une voix plus douce.

Le frère prostré secoua la tête.

— Celles de frère Caenis, uniquement. Plus... facile pour moi. (Il afficha un sourire las.) Mais plonger dans l'esprit d'un autre, si discipliné soit-il, reste une épreuve.

Frentis acquiesça en signe de remerciements, se releva et partit s'entretenir avec Banders et Sollis.

— Trois jours nous séparent de l'Hivériade, dit le baron. Ce qui nous laisse peu de temps pour établir une stratégie. J'ai chargé les miens d'abattre quelques arbres alentour pour construire des échelles et des engins de siège, mais rien n'est encore prêt.

— Ce qui nous ramène aux égouts, conclut Frentis. Nous savons grâce aux chevaliers de Darnel que les Aspects Elera et Dendrish sont retenus à Castelnoir, peut-être même en compagnie de l'Aspect Arlyn. Je ne donne pas cher de leur peau une fois la cité prise d'assaut. Je m'engage à les sortir de là, si vous m'y autorisez.

— Mieux vaut nous emparer d'une porte de la ville, dit Sollis.

— Mais les Aspects...

— Ont pleinement conscience des sacrifices que la Foi peut exiger. C'est décidé, nous sécuriserons donc une porte afin d'ouvrir la voie aux chevaliers du baron. Et ensuite seulement, nous prendrons le chemin de Castelnoir.

— Nous, mon frère ?

Sollis darda sur lui ses yeux gris pâle. De toute évidence, il n'aurait pas voix au chapitre.

— Mon frère, tu as dirigé les membres de ta compagnie avec bravoure et tu as su gagner leur loyauté. Mais c'est à moi que ta loyauté doit aller. À moins que tu ne souhaites plus porter le titre de « frère » ?

— Je n'en porterai jamais aucun autre, lui rétorqua Frentis, les joues cramoisies de colère.

Sollis soutint son regard sans ciller, puis se tourna vers le baron.

— Nous partirons à l'aube, ce qui devrait nous permettre d'atteindre la cité au crépuscule, d'ici à trois jours. (Il avisa Frentis.) Choisis tes hommes et tiens-toi prêt.

La compagnie remonta la Saline en direction de Castelvarin, longeant soigneusement la berge dont l'humidité empêchait tout dégagement de poussière. Pour la mission d'infiltration dans les égouts, Frentis avait désigné Davoka, Malard et Trente-Quatre, une décision qui n'avait pas manqué d'arracher des cris d'orfraie à Illian et Arendil. Davoka avait en réponse sévèrement tancé la jeune dame pour ce débordement, et Banders exclut de ne serait-ce que quitter son petit-fils des yeux.

— Tu devras constamment rester à mes côtés, intima-t-il à Arendil.

Si tout se déroule comme prévu, notre Fief aura besoin d'un nouveau Vassal avant la fin de la semaine.

Ils firent halte après deux jours d'intense progression, établissant leur bivouac dans une combe peu profonde sise au sud de la Saline. Au loin, juste derrière la ligne d'horizon, se déployaient les premières flèches de Castelvarin. Les frères de Sollis partirent en reconnaissance dans la campagne environnante, jonchée d'herbes hautes et de l'immense tapis de cendres témoignant de la destruction de l'Urlish. Quand ils reparurent à la tombée de la nuit, ils annoncèrent que les Volariens avaient cessé de patrouiller dans la région.

— Peut-être parce qu'ils ne disposent plus d'assez de cavaliers, suggéra Ermund. Nous en avons fauché par centaines, l'autre jour.

Ils s'installèrent pour la nuit, forcés de se blottir dans leurs capes pour se protéger du froid, la lueur d'un feu de camp risquant de trahir leur position. Frentis s'assit pour regarder dormir ses camarades, déterminé à lutter contre le sommeil comme il l'avait fait les deux nuits précédentes, en dépit de l'épuisement qui le guettait à chaque nouveau pas. À tel point, d'ailleurs, qu'il s'était un matin réveillé à même son cheval, maintenu en selle par une Davoka au visage grave. Il n'avait eu d'autre choix ce jour-là que de lui promettre de se reposer quand tomberait la nuit. *Mais c'est justement là qu'elle m'attend*, savait-il avec une certitude glacée.

— En verrons-nous la fin demain, mon frère ?

La question émanait d'Illian, assise à quelques pas de là et emmitouflée dans une cape prélevée sur le cadavre d'un Volarien, peu après la bataille de l'Éperon. Le vêtement, trop grand pour elle, la recouvrait entièrement – seul l'ovale pâle de son visage parvenait à émerger de la capuche.

Si jeune, songea Frentis. *Si menue. Et pourtant nul ne saurait dire ce qui se cache en elle, tout comme nul ne pouvait deviner la noirceur de mon ancienne compagne.* Gêné par cette malencontreuse comparaison, il détourna le regard.

— La fin de quoi ? demanda-t-il à voix basse.

— De la guerre, répondit-elle en se rapprochant au ras du sol. D'après Malard, elle prendra fin au lever du soleil. (Elle esquissa un sourire contrit.) Avec sa part de butin, il prétend vouloir s'acheter une maison close.

— Je doute qu'il en reste beaucoup à la vente, ma dame.

— Mais nous allons en voir le bout ? La guerre va-t-elle vraiment s'achever ?

— Je l'espère.

Sa réponse, curieusement, parut plonger la jeune fille dans la mélancolie, un accès de morosité reconnaissable à cette moue boudeuse jadis systématique.

— Ça voudrait dire plus de *gorin*, souffla-t-elle. Plus de Davoka. Arendil s'en retournera à son Fief, Malard à son bordel et vous à votre Ordre.

— Et vous, ma dame ?

— Je ne sais pas. J'ignore si mon père a survécu, ou si notre manoir se dresse encore.

— Et votre mère ?

Le visage d'Illian se ferma.

— Père ne cessait de me répéter que je n'étais encore qu'un nourrisson quand elle a trouvé la mort. Mais un jour, j'ai surpris une discussion entre deux servantes, qui glosaient sur la fuite de ma mère avec un capitaine au long cours près d'un an après ma naissance. Père avait alors décidé de jeter hors de la maison toute sa garde-robe et chacun de ses portraits. Je ne sais même pas à quoi elle ressemble.

— Le métier de mère ne convient pas à tout le monde, dit Frentis en songeant à sa propre famille, si on pouvait l'appeler ainsi. Quoi qu'il soit advenu de ton père, ses terres et ses biens te reviennent de droit. La reine accédera à ta demande de réparations, j'en suis persuadé.

— Réparations... (D'un regard circulaire, elle avisa les champs de cendres alentour, que la lune paraît d'un éclat bleu argent.) Comment réparer tout ce que cette guerre a brisé ? Et puis, ai-je vraiment envie de reprendre possession d'une ruine désertée ?

— Arendil..., commença Frentis d'une voix prudente. Vous semblez... l'apprécier.

Elle poussa un soupir mince, chargé de gêne et d'exaspération.

— En effet. Un garçon exquis. J'ai bon espoir que dame Ulice lui dégotte un jour une épouse amatrice de belles parures, de bals et de discussions oiseuses avec d'autres âmes bien nées. Tout ce que je ne suis pas. Ou en tout cas, ce que je ne suis plus. (Elle se tortilla dans les replis de sa cape et leva son arbalète, les mains serrées sur le fût.) Voilà ce qui m'attire. Je suis faite pour l'Ordre, mon frère.

Le sérieux de son expression stupéfia Frentis.

— Le Sixième Ordre n'admet pas de sœurs dans ses rangs, lâcha-t-il, pris de court.

— Pourquoi pas ?

— Je ne saurais dire. C'est comme ça, voilà tout.

— Parce que seuls les hommes vont au combat ? (Elle hocha la tête en direction de Davoka.) Et elle, vous en faites quoi ? Et moi ?

Il s'agita, soudain mal à l'aise, puis baissa les yeux.

— La composition des Ordres découle de la doctrine même de la Foi. On ne peut y déroger...

— Sauf si vous répondez de moi. Et que maître Sollis se porte garant de votre décision. Tout a changé, vous l'avez dit vous-même.

— Oublie cette idée ridicule, Illian...

— Qu'a-t-elle de si ridicule ?

— Souhaites-tu vraiment me ressembler ? (Il se pencha en avant et plongea son regard dans le sien, subitement échauffé par la naïveté de la jeune femme.) Sais-tu seulement de quoi je suis capable ?

— Vous êtes un guerrier de légende, et vous m'avez sauvé la vie.

À la vue de ses grands yeux perplexes, il poussa un soupir et sentit sa colère fondre comme neige au soleil.

— Afin de regagner ce royaume, j'ai laissé derrière moi une traînée de cadavres longue comme la moitié de ce monde. Et quand la reine reparaitra pour monter sur le trône, elle fera en sorte de m'infliger le châtement que je mérite.

— Pour quel crime ? Celui d'avoir gagné la guerre ?

Il se contenta de secouer la tête.

— J'étais comme toi, jadis : perdu, en quête d'un foyer, à mendier la même faveur à quelqu'un qui a amèrement regretté d'avoir répondu « oui ». Quant à moi, je me retrouve aujourd'hui gorgé de haine, ma dame, bien plus qu'un homme ne devrait pouvoir en supporter. Posez donc la question à frère Sollis et il vous répondra la même chose.

— Nous verrons bien, marmonna-t-elle avant de sombrer dans un silence maussade.

Il la vit poser son arbalète à terre et pêcher un carreau dans son carquois. À l'aide d'une pierre à aiguiser, elle entreprit d'affûter la barbelure du projectile. *Oui*, dut-il admettre. *Il est bien loin le temps des bals et des robes de soirée.*

— Savais-tu, reprit-il, que dans les jungles méridionales de l'Empire Volarien vit une créature haute de plus de trois mètres et couverte de fourrure, qui ressemble à s'y méprendre à un homme monté sur échasses ?

Elle inclina la tête sur le côté et haussa un sourcil.

— Vous me racontez des histoires.

— Non, je t'assure. Je le jure sur la Foi. Et dans les océans de l'Est nagent des requins géants, gros comme des baleines et zébrés de rouge de la gueule jusqu'à la queue.

— Ceux-là, j'en ai entendu parler, lui concéda-t-elle. Mon précepteur m'en a montré une estampe.

— Eh bien, je les ai vus de mes yeux. Il n'y a pas que la guerre, ici-bas. Ce monde recèle autant de beauté que de laideur, du moment que tu apprends à l'observer.

Elle laissa échapper un petit rire.

— Qui sait ? peut-être finirai-je par me lever un capitaine au long cours rien qu'à moi, afin d'explorer en bonne compagnie les quatre points cardinaux.

Son trait d'esprit ne servait qu'à donner le change, il en avait

conscience. Rien ne la détournerait de la voie qu'elle s'était choisie.

— Je l'espère.

Sur ces mots, elle le dévisagea rapidement et sourcilla, sa beauté juvénile soudain voilée d'une ombre inquiète.

— Vous devez dormir, mon frère. Je vous en conjure. Je veillerai sur vous. Si jamais vous deviez vous... agiter dans votre sommeil, je vous réveillerais.

Il y a certains rêves dont on ne peut se réveiller. Mais il tombait de fatigue, alors même qu'une bataille l'attendait dans moins de trois heures.

— N'oublie pas de te reposer, toi aussi, lui conseilla-t-il avant de s'allonger sur le flanc.

Il prit une profonde inspiration, puis ferma les yeux.

Elle siège seule dans une salle spacieuse dallée de marbre et fastueusement meublée, au cœur d'un après-midi balayé par une douce brise qui agite les rideaux de dentelle pendus sur les arches menant au balcon. La pièce appartenait au Conseiller Lorvek et regorge d'artefacts achetés ou dérobés aux quatre coins du monde ; statuettes alpiranes de bronze et de marbre, tableaux de maîtres du Royaume Unifié, exquises céramiques d'Extrême-Occident, masques de guerre criards en provenance des tribus méridionales... Une collection inestimable, fruit du travail de plusieurs vies. Voilà donc à quoi elle passe son temps, cette élite aux toges rouges : elle remplit ses journées d'obsessions successives pour l'art, la fortune, la chair... ou le meurtre.

Elle jette un coup d'œil sur la galerie privée de Lorvek et décide de tout faire détruire le lendemain, à la première heure. Bien que revigorée par sa sanglante communion, elle se sent d'une humeur massacrant – peut-être un vestige de l'âme viciée du Doué dont elle s'est repue l'avant-veille. D'un abord quelconque, cet homme d'âge mûr s'avérerait capable d'immobiliser ses victimes, de les paralyser sans pour autant leur faire perdre conscience. Il avait passé les vingt dernières années à écumer l'Empire et à tuer des femmes, qu'il neutralisait afin de les soumettre aux derniers outrages, puis les torturer à sa guise. Ses victimes, de leur côté, devaient endurer ses sévices en silence, figées dans leur gangue de terreur. Il aurait à terme pu faire une recrue de choix pour l'Allié, mais son esprit était par trop fracturé pour justifier l'effort exigé par une telle conversion. Il avait tenté de lui résister, percevant la menace en dépit des drogues qui embrumaient son cerveau, et fait assaut de son Don comme un ivrogne aux abois fouetterait l'air de ses poings. En temps normal, sa réaction l'aurait amusée ; elle aurait même probablement battu en retraite et attendu que se lève le brouillard narcotique qui engourdissait les sens du Doué pour lui fondre dessus à nouveau, et jouir de sa rage impuissante tandis qu'elle faisait durer son supplice. Mais non, pas cette fois. Si la misérable vermine qui

chancelait devant elle ne méritait que son mépris – et certainement aucune pitié –, le sang lui avait laissé un goût amer sur la langue après qu'elle lui avait tranché la gorge. Elle avait même dû réprimer un haut-le-cœur avant de se forcer à engloutir son fluide vital. Et tandis qu'elle se sustentait, elle s'était demandé si toutes les vies qu'elle avait prises avaient fini par gâter son propre sang.

Elle chasse ce souvenir, puis ralentit sa respiration afin d'apaiser son esprit et concentrer ses pensées. Je sens ta présence, mon bien-aimé, lui dit-elle. Et je sais que toi aussi, tu me sens près de toi.

Elle attend, ouverte à sa réponse et à ses sentiments, mais ne perçoit rien d'autre que l'ampleur du dégoût qu'elle lui inspire. Accepte au moins de me parler, l'implore-t-elle. Ne te sens-tu pas seul, toi aussi ? Nous avons tant partagé, toi et moi.

Sa colère enfle, franchit l'abîme qui les sépare, se déchaîne contre elle, à tel point qu'elle tressaille. Je crains pour toi, insiste-t-elle. Elle a survécu, mon bien-aimé. Elle approche pour s'emparer de la cité. Et tu sais parfaitement ce qui t'attend lorsqu'elle mettra la main sur toi.

Le courant de haine reflue, remplacé par une macabre résignation et un tourbillon de remords.

Oublie toutes les bêtises qu'on a pu t'inculquer, lui enjoint-elle. Tous ces mensonges dont on t'a abreuvé. La Foi n'est qu'une illusion puérile et la grandeur d'âme un cache-misère pour couards. Ni l'une ni l'autre ne nous conviennent, mon amour. Tu l'as bien senti, du temps où nous chassions ensemble. Je sais que c'est vrai. Nous volions bien au-dessus de la mêlée, et nous pouvons le faire à nouveau. Pars dès à présent. Cours. Reviens-moi.

La sensation se modifie, l'émotion laisse place à une image, celle d'une jeune femme à la beauté vénéneuse, au visage baigné par la lueur dansante des flammes et au front creusé d'un pli troublé. Ses lèvres s'ouvrent et se ferment, mais elle ne perçoit aucun son, quand bien même elle connaît parfaitement la teneur du message. J'ai déjà passé un marché, mon bien-aimé. Un second m'est impossible.

Je n'avais pas le choix, lui confie-t-elle à présent.

L'image pâlit, tournoie dans son esprit jusqu'à se muer en une voix, aussi dure et glaciale que merveilleusement familière. Moi non plus.

Ils s'éveillèrent deux heures avant l'aube et vinrent retrouver Sollis, qui s'empressa de dérouler une carte de la cité pour désigner la porte nord-est.

— Je suggère d'attaquer dans deux directions, monseigneur, dit-il à Banders. Vos chevaliers dévaleront l'avenue du Porche, suffisamment large pour accueillir dix hommes de front et qui mène droit dans le port. Si la charge réussit, vous couperez la ville en deux et sèmerez la confusion dans les rangs de l'ennemi. Mes frères, la compagnie de

frère Frentis et les roturiers de Renfaël prendront le chemin de Castelnoir. Il s'agit d'une forteresse solide, qui pourra sans mal nous servir de retraite au cas où l'assaut tournerait en notre défaveur.

Le baron acquiesça et se tourna pour s'adresser à ses officiers rassemblés :

— Nous avons affaire à forte partie, comme vous le savez. Mais on raconte que le seigneur Vaelin vient s'emparer de cette cité et j'ai bien l'intention de l'appuyer dans cette entreprise. Prévenez chaque chevalier, chaque homme d'armes que nous donnerons la charge au point du jour. Qu'ils ne retiennent pas leurs coups et ne fassent preuve d'aucune miséricorde. La vermine infeste cette cité et nous allons l'éradiquer.

Après un coup d'œil vers Arendil, il ajouta d'une voix sombre :

— Le seigneur Darnel n'est pas à prendre vivant, en dépit de son statut de gentilhomme. Il y a bien longtemps qu'il a abdiqué toute prétention à la vie comme à la chevalerie.

Ils étaient au nombre de quatre à se diriger à pied vers le nord de la cité, en direction du chenal permettant au flot de la Saline de franchir les fortifications. À l'approche des remparts, il leur fallut ramper sur près d'un kilomètre, leur lente progression ponctuée par les halètements de Malard que Davoka rudoya d'un coup de pied irrité. Si le brigand avait gagné en furtivité au cours des derniers mois, il avait parfois besoin d'un rappel à l'ordre. Comme prévu, des sentinelles en grand nombre interdisaient tout accès au pertuis, au niveau duquel le débit bouillonnant du courant rendait de toute façon hasardeuse toute tentative d'infiltration. Frentis préféra donc franchir le fleuve à la nage, pour ensuite longer l'enceinte vers le nord. Vêtus d'habits légers, tous laissèrent leurs bottes sur la berge avant de se glisser dans l'eau glaciale, simplement armés de dagues et d'épées.

Le tuyau, situé à un mètre au-dessus du niveau du fleuve, surgissait des remparts à l'endroit d'où, dans un coude, la Saline s'éloignait de la capitale pour entamer son long périple sinueux à travers le Royaume. Un ruissellement continu d'eaux usées s'écoulait hors du déversoir, formant dans l'eau claire un nuage nauséabond qui arracha un hoquet étranglé à Malard lorsqu'ils durent le traverser. Frentis vint alors se plaquer contre le mur d'enceinte pour lever les yeux vers le parapet. Aucun soldat ne semblait arpenter le chemin de ronde, même s'il perçut non loin la rumeur étouffée de voix volariennes. Lui qui, lors de l'invasion, avait préféré délaisser ce conduit en raison des archers postés en surplomb, misait à présent sur sa vulnérabilité. Rose de Sang, si prudent soit-il, n'imaginait probablement pas ses adversaires capables de s'introduire dans la cité par une voie d'accès aussi exposée.

Il longea la muraille, cherchant en vain des prises du bout des doigts.

— Trop glissant, mon frère, lui souffla Malard à l'oreille, tout en grattant de sa pogne épaisse la mousse qui recouvrait les moellons.

Frentis se retourna lorsque Trente-Quatre lui tapota l'épaule. L'ancien esclave se frappa la poitrine, désigna l'embouchure du tuyau, puis mima le geste de la courte échelle. Après un nouveau coup d'œil sur la paroi nappée de mousses impraticable, Frentis hocha la tête à contrecœur. S'ils voulaient continuer leur mission, il leur faudrait hisser l'un des leurs jusqu'au conduit, au risque d'alerter d'éventuelles sentinelles avec le bruit d'éclaboussures.

Davoka et lui vinrent donc entourer Trente-Quatre et inspirèrent profondément avant de plonger dans l'eau. Frentis souleva la jambe mince de son camarade, plaça son pied sur son épaule et compta jusqu'à trois, laissant à Davoka le temps de l'imiter. Une fois son décompte achevé, il avertit la Lonake d'une tape sur le bras et tous deux battirent des jambes de concert, propulsant Trente-Quatre hors du fleuve pour lui permettre de s'accrocher à l'entrée du déversoir. Il s'y laissa pendre quelques secondes, chacun guettant le parapet et d'éventuels cris d'alerte, mais rien ne vint. Même le murmure lointain des envahisseurs semblait s'être évanoui.

Trente-Quatre se jucha alors au-dessus du conduit, puis saisit au vol la corde enroulée que lui jetait Frentis pour la nouer à l'épais tuyau de fer, démontrant une fois encore son aisance avec les nœuds. Malard grimpa le premier. Une fois l'embouchure atteinte, il se tortilla pour pénétrer dans le déversoir et dut ravalier un torrent d'injures en découvrant la fange qui s'entassait devant lui. Après quelques instants d'hésitation, il finit enfin par s'enfoncer dans le boyau. Davoka passa ensuite, se hissant avec force grognements dans l'embouchure où elle s'empessa de pousser la masse imposante de Malard vers l'avant. Frentis fit signe à Trente-Quatre de les suivre, puis ferma la marche. Arrivé au sommet, il coula un dernier regard vers le chemin de ronde, puis démêla la corde avant de se glisser dans le tuyau.

— Rien ne vaut l'odeur du foyer, hein, mon frère ? lui lança Malard lorsqu'ils émergèrent enfin dans les égouts.

Les pieds fermement plantés dans le ruisseau d'ordures, le colosse sondait les profondeurs de la galerie.

— Par ici, je dirais, déclara-t-il en levant l'index vers la droite. Le collecteur contourne la porte, si mes souvenirs sont bons.

— Ouvre la marche, convint Frentis.

Ils pataugèrent pendant plus d'une heure à travers les eaux usées et firent fausse route à deux reprises avant de parvenir au pied de la bonne bouche d'égout. Il s'agissait d'une grille de fer située à vingt pas de la porte nord et surmontée d'un étroit soupirail donnant sur la

route qui bordait les remparts. Frentis se rappelait s'y être fauflé sans mal bien des années plus tôt, afin d'échapper à l'ire vengeresse d'un commerçant. Aujourd'hui, cependant, même Trente-Quatre jugeait l'orifice impraticable.

— Il y en a un plus grand dans l'allée Roche flamme, se souvint Malard.

— Trop loin, répliqua Frentis.

À travers le soupirail, il jeta un œil sur les rues dévastées et distingua une série de silhouettes déchiquetées, de pans de mur effondrés et de bâtiments noircis par les flammes. Rien n'offrait ici de couvert suffisant, alors même que la couleur gris-bleu du ciel témoignait de l'imminence de l'aube.

— Ils vont nous voir approcher.

Il tira une dague de son ceinturon et entreprit de déchausser les briques de l'encadrement du soupirail, grattant le ciment meuble de la pointe de son arme. Ses compagnons ne tardèrent pas à l'imiter.

— Tout doux, dit-il à Malard, qui tentait d'enfoncer son glaive dans le mortier jusqu'à la garde.

Le jour se levait quand l'ouverture ainsi élargie leur permit de passer, les premiers rayons du soleil promenant sur les décombres des ombres effilées que Frentis mit à profit pour avancer en direction du corps de garde. Ce dernier, comme il s'en rendit bientôt compte, abritait une bonne dizaine de Varitaï.

— L'aurait fallu embarquer Illian avec nous, grommela Malard à mi-voix. Elle nous en aurait tombé la moitié en moins de deux.

Frentis invita Trente-Quatre à le rejoindre.

— On va avoir besoin d'une diversion.

L'ancien esclave acquiesça, rengaina son glaive et s'élança en direction de la porte avec force gesticulations.

— Le général ! s'époumona-t-il en volarien au moment où les Varitaï, remis de leur surprise, tiraient leurs fers pour l'affronter. Le général bat le rappel des troupes ! (Il désigna le quartier nord d'un geste frénétique.) Les esclaves se soulèvent ! Venez vite !

Comme Frentis s'y attendait, les soldats volariens se contentèrent de l'observer en silence. Les Varitaï, conditionnés pour n'obéir qu'aux ordres directs de leurs officiers, ne risquaient pas de suivre aveuglément un inconnu. Ils ne pouvaient toutefois faire autrement que suivre du regard cet éner gumène qui détalait à présent à toutes jambes, puis s'arrêtait pour les implorer de lui emboîter le pas.

— Venez, bon sang ! Venez ou je vais tâter du fouet !

Une Épée Franche aux traits tirés surgit alors du corps de garde. Tout en se frottant les paupières d'une main et en bouclant son ceinturon de l'autre, elle dirigea des yeux encore ensommeillés sur l'esclave aux abois.

— C'est quoi ton problème, putain ?

Après avoir adressé un signe de tête à ses compagnons, Frentis se coula hors de l'ombre d'un pan de mur pour ramper sous l'abri d'une pile de briques noircies, à moins de cinq mètres de la porte.

— Une révolte, distingué citoyen ! cria Trente-Quatre au sergent, la voix teintée d'un gémissement particulièrement convaincant. Je vous en prie ! Vous devez me croire !

— La ferme, lâcha son interlocuteur d'un ton las. (Il s'avança vers Trente-Quatre, manifestement étonné par ses vêtements souillés et le glaive qui pendait à son flanc.) Qui t'a donné ça ? Donne voir.

— Mais certainement, mon bon sire, obtempéra Trente-Quatre comme le sergent tendait la main vers son arme.

D'un geste fluide, il tira son glaive et le plongea dans l'orbite du soldat, après quoi il enjamba lestement sa victime qui, à terre, hurlait et se couvrait le visage, pour abattre un Varitaï d'une botte en pleine gorge. Tournant les talons, il prit la fuite, poursuivi par les six esclaves de combat en faction à la porte. L'un d'entre eux s'effondra presque immédiatement, le cou transpercé par le couteau de jet de Frentis, et deux autres suivirent, prestement terrassés par Davoka et Malard.

Frentis s'empara de la lance du Varitaï qu'il avait abattu et la projeta sur l'un des soldats survivants avec suffisamment de force pour crever son plastron. De son côté, Trente-Quatre interrompit sa course folle, pivota sur lui-même et faucha d'un coup précis la jambe de son poursuivant, que Malard acheva d'une frappe si puissante qu'elle faillit presque décapiter le Varitaï estropié.

— Serrez les rangs ! ordonna Frentis tout en ramassant un glaive à terre avant de charger la porte, une épée dans chaque main.

Les cinq Varitaï survivants adoptèrent une formation défensive et levèrent leurs lances, sans jamais exprimer la moindre émotion. Visant l'homme posté au centre, Frentis lança l'arme qu'il serrait dans son poing gauche et vit la lame l'atteindre en pleine face, juste sous son casque. Profitant de cette trouée soudaine dans la défense adverse, il investit d'un bond le carré volarien et frappa de toutes parts, bientôt épaulé par ses compagnons qui s'empressèrent d'abréger les souffrances des blessés. Un hurlement de douleur retentit alors, attirant l'attention de Frentis qui découvrit Malard allongé sur le dos. En mauvaise posture, l'ancien brigand s'efforçait de parer les assauts furieux d'un Varitaï, dont la lance lui avait déjà creusé une méchante entaille au front. Davoka accourut à sa rescousse, mais Malard fit honneur à son entraînement récent en roulant sous la garde de son adversaire pour lui planter son glaive dans l'entrejambe – une contre-attaque savamment exécutée trahissant une maîtrise de soi certaine... qu'il s'empressa de démentir en lardant le Varitaï de coups déchaînés, un flot d'injures et d'obscénités à la bouche.

— Actionne la herse, intima Frentis à Davoka avant de s'élancer en direction des marches menant à la barbacane.

Il y trouva deux Épées Franches encore imberbes qui, visiblement atterrées par le carnage dont elles venaient d'être les témoins, levaient vers lui deux épées tremblotantes.

— Combattez ou fuyez, leur lança Frentis en volarien. Dans tous les cas, vous mourrez aujourd'hui.

Les deux hommes prirent leurs jambes à leur cou, filant le long du chemin de ronde sans un regard en arrière.

— Et faites savoir à vos camarades que le Frère Rouge leur passe le bonjour !

Sur ces mots, il arracha une torche à son applique, sauta sur le rempart et agita la flamme d'avant en arrière, sans cesser de fouiller du regard les plaines brumeuses qui cernaient la cité. Au bout de quelques secondes d'angoisse, il finit par apercevoir le signal : l'embrasement d'un flambeau solitaire, de plus en plus ardent à mesure que son porteur s'approchait et que deux mille chevaliers renfaëliens surgissaient de la brume au grand galop. Reconnaisable entre toutes, la silhouette de Banders – flanquée d'Ermund et Arendil – chevauchait en tête de l'étroite colonne, son armure couleur rouille accrochant fièrement les rayons du soleil naissant. La charge renfaëline franchit la porte dans un roulement assourdissant de sabots, qui se mua en déflagration crépitante lorsque leurs fers cliquetèrent sur les pavés de l'avenue du Porche. Quelques Varitaï accoururent depuis le quartier ouest pour les contenir, mais leur petite compagnie vola en éclats, submergée par ce raz-de-marée de bêtes et d'acier.

— Mon frère !

Frentis baissa les yeux vers le sol et découvrit au pied du corps de garde un Ivern tout sourires. Juché sur sa propre monture, son ancien condisciple du Sixième Ordre menait son cheval par la bride.

— Castelnoir nous attend !

Le chaos régnait déjà dans la robuste forteresse lorsqu'ils y parvinrent. Deux Varitaï gisaient à terre dans une mare de sang au pied de la herse d'entrée et d'autres cadavres jonchaient le corps de garde. Ils durent malgré tout batailler pour se frayer un chemin dans la cour, à mesure que de nouvelles sentinelles déboulaient de la multitude de guichets pratiqués dans le corps du bâtiment. Il s'agissait principalement de Varitaï, ainsi que de quelques Épées Franches qui manifestèrent moins de couardise que leurs camarades du mur d'enceinte. Sollis entraîna son groupe de frères à l'assaut des remparts, expédiant rapidement les archers pour faire pleuvoir ses propres flèches sur les défenseurs en contrebas.

Frentis mena sa compagnie de porte en porte, Malard défonçant

chaque battant d'un coup d'épaule afin de hâter leur recherche des Aspects. Ils ne trouvèrent toutefois rien d'autre que de nouveaux Volariens ; certains vendirent chèrement leur peau, d'autres implorèrent leur pitié, mais tous finirent par périr. Il émergeait d'une réserve lorsqu'un Kuritaï jaillit d'un couloir enténébré, ses deux lames jumelles émettant un éclair d'acier. Frentis para son premier coup, mais glissa sur une flaque de sang et s'effondra sur les dalles de pierre. Le Kuritaï s'approcha, le dominant de toute sa taille... puis s'écroula, tué net par le carreau d'arbalète qui venait de crever sa cuirasse.

— Ça ne vous ressemble pas d'être aussi maladroit, mon frère, le railla Illian depuis la cour, sa voix quelque peu déformée par le projectile qu'elle tenait entre ses dents tandis qu'elle réarmait la corde de son arbalète.

Il s'apprêtait à lui dire de rejoindre frère Sollis sur le parapet quand une clameur en provenance d'un guichet entrouvert à l'arrière de la cour attira son attention. Il s'y précipita et découvrit derrière l'épais battant une volée de marches plongeant dans les entrailles de Castelnoir. D'un cri, il invita Davoka à le suivre et dévala les marches quatre à quatre. Au pied de l'escalier l'attendait le cadavre d'une Épée Franche, les yeux crevés par ce qui ressemblait fort à deux fléchettes d'acier. Allongée près de lui, la dépouille d'un homme vêtu d'un uniforme du Guet en lambeaux serrait encore dans son poing une épée maculée de sang. Son ventre béait, fendu de part en part.

Dans la salle la plus proche gisaient trois Varitaï assassinés, leurs cous ornés eux aussi d'une fléchette. Derrière eux, une jeune femme était aux prises avec une Épée Franche solidement charpentée. Comme Frentis remarquait les ruisselets vermeils qui s'échappaient de son nez et de ses yeux, le soldat volarien la jetait au sol et plongeait son épée vers sa gorge offerte. Le nouveau venu arma son bras pour lancer son arme sur la brute, mais Illian le devança, projetant un carreau dans la tempe du Volarien avant que sa lame atteigne la chair de sa victime.

Cette dernière s'écroula au sol, écrasée par le poids de l'Épée Franche abattue, et vida ses poumons au moment de l'impact dans un grognement épuisé, ses lèvres s'ouvrant sur un bouillon sanguinolent. Frentis la débarrassa du cadavre en toute hâte et l'aida à se relever. En dépit de la pâleur de sa peau, ses yeux brillaient encore.

— Mon... Mon frère..., murmura-t-elle.

— Votre frère ?

— Rhelkin... le soldat du Guet...

Frentis secoua la tête et la femme émit un gémissement éploré, chassant d'un battement de cils des larmes de sang avant de reprendre :

— Les Aspects... sont-ils à... à l'abri ?

Il avisa le décor alentour et repéra enfin les cellules. De l'une

d'entre elles lui parvenaient des coups sourds, ainsi qu'une voix chargée d'autorité hurlant des phrases inintelligibles.

— Fouillez les corps, dit-il à Illian. Trouvez les clés.

L'Aspect Dendrish se dressait de toute sa taille, le dos raide, lorsque la porte de sa cellule s'ouvrit à la volée. Sur ses traits, la fierté le disputait au détachement, quand bien même le frémissement de ses paupières trahissait la crainte de sa mise à mort prochaine.

— Aspect, le salua Frentis avec une révérence. Frère Frentis. J'ignore si vous me remettez, mais nous nous sommes rencontrés lors de mon Épreuve du Savoir...

L'Aspect parut littéralement se dégonfler : dans un soupir de soulagement retentissant, il se plia en deux – du moins autant que le lui permettait son impressionnante corpulence.

— L'Aspect Elera ? Où est-elle ? s'inquiéta-t-il au bout d'un moment, levant vers son sauveur un visage hagard habité malgré tout du vestige de cette fatuité qui avait tant marqué Frentis.

— Frère Frentis, lança-t-elle à l'ouverture de sa geôle. (Assise sur son lit, les mains jointes sur ses genoux, elle lui adressa un chaleureux sourire de bienvenue.) Comme vous avez grandi. Alucius se trouve-t-il avec vous ?

L'écho d'une course effrénée se fit entendre dans le couloir et Ivern apparut dans l'encadrement de la porte, son éternel rictus plus satisfait que jamais.

— Le frère Sollis me charge de vous saluer, Aspects, déclara-t-il en inclinant rapidement la tête dans leur direction, avant de se tourner vers Frentis. On laisse tomber Castelnor. Rassemble tes hommes, on nous attend sur le port.

Chapitre 12

VAELIN

— T'ai-je déjà dit, commença Nortah, ses joues blêmes teintées de gris dans la lumière ténue de la cale, combien je déteste le voyage en mer ?

Derrière lui, l'un de ses guerriers lâcha un grognement d'assentiment avant de régurgiter dans son casque.

— Je te prierais d'aller dégobiller dans les sentines, le gourmanda Nortah, si tu ne veux pas te trimballer un pot de chambre puant sur le crâne.

Vaelin adressa à son frère une claque amicale sur le bras, puis s'enfonça dans les profondeurs de la cale où s'alignaient des rangées de guerriers émancipés vêtus d'armures volariennes, pour ensuite rejoindre le pont inférieur où attendaient les Seordah, aux prises eux aussi avec le mal de mer. Il trouva Hera Drakil assis près d'un sabord entrebâillé, les yeux clos et la bouche ouverte pour aspirer tout l'air du large qu'il pouvait recueillir.

— Nous nous trouvons à cinq milles du port, lui apprit Vaelin. (Le chef de guerre darda vers lui un regard hébété.) Nous toucherons terre sous peu, clarifia-t-il. Vos hommes se tiennent-ils prêts ?

— Ils attendent de quitter cette monstruosité depuis qu'ils ont posé le premier pied dessus, lui rétorqua le Seordah, une lueur sinistre au fond des yeux.

En l'absence de Dahrena, rallier le peuple de la Grande Forêt du Nord à son stratagème n'avait pas été chose aisée. Il avait dû exposer tous les détails de son plan à Hera Drakil, après quoi la reine avait promis maintes récompenses ainsi que son éternelle gratitude aux Seordah s'ils daignaient voguer jusqu'à Castellarin. Le chef de guerre les avait écoutés tour à tour avec attention, avant de regagner le campement où cantonnaient les siens. Vaelin et Lyrna, en retrait, avaient assisté aux délibérations qui s'étaient ensuivies. La réserve proverbiale du peuple Seordah, peu porté sur les gesticulations ou les éclats de voix, avait conféré à l'altercation entre Hera Drakil et ses chefs une atmosphère de menace voilée, presque inquiétante, à mesure que les représentants des différentes tribus débattaient avec calme et circonspection des mérites du subterfuge de Vaelin. Au bout de plusieurs heures, alors que la nuit approchait, Hera Drakil reparut devant eux. Les traits figés, il avait déclaré à contrecœur : « Nous irons

sur la grande eau. »

— Du sel dans les naseaux à chaque respiration, se plaignait à présent le Seordah. Pas de terre sous les pieds... Comment peut-on supporter cette horreur plus d'une journée ?

— L'attrait de l'argent ou l'indigence poussent à bien des sacrifices, répondit Vaelin. Vous vous souvenez du rôle que vous devez jouer ?

— Tuer toutes les deux-lames sur notre chemin et prendre d'assaut le gros bâtiment noir.

Le Seordah s'ébroua lorsque Vaelin se redressa, puis se pencha en avant pour fixer sur lui ce regard inquisiteur dont il le gratifiait depuis Altor. *Qu'espère-t-il trouver en moi ?* se demanda une fois encore le Seigneur de Guerre quand ses yeux croisèrent ceux du Seordah. *Cherche-t-il à savoir si ce crâne abrite une âme autre que la mienne ? Ou si quelque créature étrangère m'a suivi depuis l'Au-Delà ?*

— Toi... (Le Seordah laissa sa phrase en suspens le temps de trouver ses mots.) Tu es... Tu deviens *Beral Shak Ur*, maintenant.

Vaelin se fendit d'un hochement de tête prudent. Il se sentait plus fort, à n'en pas douter. Depuis peu, le courant glacé cessait de hanter en permanence ses os tourmentés. Sans compter que son dernier entraînement avec Davern l'avait enfin vu terrasser le charpentier, à la plus grande joie de sa sœur. Elle qui avait pris l'habitude d'assister à ces duels quotidiens avait poussé un cri de triomphe lorsque l'épée de bois de son grand frère, passant la garde adverse, était venue se planter au creux du ventre de Davern, lui arrachant au passage un hurlement de douleur suivi d'un chapelet d'injures fort imaginées. À la vue de son concurrent ivre de fureur, et de surcroît humilié par les provocations d'Alornis, Vaelin n'avait pu s'empêcher d'éprouver un plaisir coupable. Il prit toutefois soin de dissimuler cet accès de joie revancharde au moment de remercier le sergent pour son aide et de le libérer de toute future obligation.

— Je reste à votre service, monseigneur, avait lâché Davern d'une voix rauque. N'hésitez pas à faire appel à moi.

De retour sur le tillac, il rejoignit Reva près du gouvernail. Vêtue de son haubert à mailles lâches, son épée sanglée dans son dos et l'arc à la main, elle riait à quelque boutade du Bouclier. À l'approche de Vaelin, l'hilarité du Meldénéen se dissipa instantanément. D'un geste, il invita son timonier à tenir la barre et gratifia le nouveau venu d'une révérence équivoque.

— Messire le Seigneur de Guerre.

— Seigneur des Nefs Ell-Nestra, répondit Vaelin en s'inclinant plus bas que son interlocuteur.

Si le Bouclier savait se montrer plus discret que Davern, l'hostilité qu'il vouait à son ancien adversaire n'en restait pas moins tangible.

— Nos sauvages domestiqués sont parés pour le combat, je

présume ? demanda Ell-Nestra.

— Je vous saurais gré de ne pas les appeler ainsi, le reprit Vaelin, agacé de la facilité avec laquelle le Bouclier parvenait à le provoquer.

La défaite et l'humiliation sont mauvaises conseillères, j'en ai peur.

— Mes excuses, monseigneur. Vous m'accorderez cependant qu'ils font de bien piètres marins.

— Comment leur en vouloir ? dit Reva, ses joues à peine moins blêmes que celles de Nortah. Je pourrais affronter une armée entière pour échapper à cette coque de noix.

— Une coque de noix ? s'écria le Bouclier, faussement courroucé. Ma dame insulte le plus fringant vaisseau jamais capturé par la flotte meldénéenne. Par tous les dieux des mers ! je vous provoquerais en duel si vous n'étiez pas une faible jouvencelle !

Il endura de bonne grâce la gifle foudroyante qu'elle lui assena, puis se fendit d'une somptueuse révérence qui arracha à la jeune femme un éclat de rire retentissant. Fier de lui, il s'éloigna à grands pas vers son second afin de préparer son escouade. *J'aurais espéré qu'elle au moins saurait résister à ses charmes...*, songea Vaelin non sans amertume.

— Où en sont tes combattants ? lui demanda-t-il.

Elle désigna d'un coup de menton le grément et Vaelin leva la tête vers les deux imposants nids-de-pie qui couronnaient les mâts jumeaux de l'immense navire de guerre. Sur les plates-formes circulaires se tenaient, prêts au combat, deux groupes compacts d'archers cumbraéliens. Depuis la vigie du mât de misaine les salua une silhouette, en laquelle Vaelin reconnut Bren Antesh. Les mouvements de l'ancien rebelle trahissaient une certaine impatience.

— J'ai l'impression que votre Seigneur des Archers a hâte que vous le rejoigniez dans la mâturation, fit-il remarquer.

— Eh bien, je risque fort de le décevoir, répliqua-t-elle avec détachement.

Il ne s'attarda pas sur la question ; en tant qu'instigateur de cette mission, il était bien mal placé pour rappeler quiconque à la prudence. « Un pari téméraire et hasardeux », ainsi l'avait définie le comte Marven, non sans raisons d'ailleurs. Vaelin avisa les deux navires inscrits dans leur sillage, uniques prises de guerre meldénéennes depuis le début de leur brève campagne de harcèlement maritime et tous deux remplis à ras bord de Seordah. Derrière la ligne d'horizon mouillaient tous les bateaux qu'ils avaient pu réquisitionner à la dernière minute, soit trente bâtiments transportant d'autres guerriers de la Grande Forêt du Nord et trois régiments de la Garde du Royaume, dont les Pisteloups. La crème de sa nouvelle armée, en somme, dont la survie dépendait uniquement de l'arrogance volarienne.

Le Bouclier avait rallié Lancrage la veille de l'arrivée de Belorath, son immense navire amiral chargé de provisions et d'équipement. En dépit de sa victoire sur les renforts volariens, il avait exprimé une profonde déception devant son échec à capturer la frégate jumelle du monstre des mers qu'il manœuvrait à présent.

— J'ai cru un instant combattre mon propre reflet, avait-il déclaré à Lyrna.

Il tempérait curieusement son exubérance naturelle en présence de la reine, de même qu'il s'abstenait de la dévisager – une attention rare dans l'entourage de la jeune femme.

— Mais un reflet barré par un capitaine à la manque, avait-il poursuivi. Par malheur, nos canonniers ont criblé cette merveille de tant de foyers d'incendie qu'elle a fini par sombrer. Et avec elle quelques centaines d'Épées Franches, à en juger par l'intensité des cris.

L'idée s'était alors imposée à Vaelin, cette conversation éveillant en lui un instinct qu'il pensait avoir perdu en même temps que son chant. *Ils attendent à Castelvarin le navire jumeau du Typhon-Rageur.* Il y avait réfléchi une journée entière avant de quêter l'approbation de la reine.

— Nous ne disposons pas d'assez de navires pour transporter une armée entière, lui avait-elle rappelé.

— Mais suffisamment pour nous emparer du port. Or, qui détient le port décidera du sort de Castelvarin. De plus, frère Caenis pourra communiquer la date prévue de l'attaque à l'ost de Renfaël par le biais de frère Lernial.

— Les probabilités. (Elle secoua la tête.) Même en comptant sur l'appui de ces Renfaëliens, quels qu'ils soient, les probabilités restent en notre défaveur. Marven a raison, c'est bien trop risqué.

— Pas pour les Seordah, avait-il plaidé. Pas s'ils participent à la première offensive, avec le soutien des archers de dame Reva. Nous nous emparerons alors des quais en moins d'une heure.

— Leurs prouesses guerrières t'impressionnent-elles tant ?

Il s'était souvenu des Kuritaï dans la pluie battante, ce jour-là, et de la façon dont leurs réflexes mortels pâlissaient devant la vivacité inhumaine du peuple des forêts. Lorsque ces derniers avaient fait voler leur ligne de front en éclats, les esclaves d'élite lui avaient paru plus lents que des enfants engourdis.

— Vous ne les avez pas vus à Altor, Majesté. (Il se raidit et s'adressa à elle de manière formelle.) Ma reine, croyez-en votre Seigneur de Guerre. Ce plan nous offre le seul et unique moyen de reprendre possession de notre capitale avant la fin de l'an.

— Par le Père Universel...

Le murmure de Reva le ramena au temps présent. Le long du bastingage, elle scrutait l'horizon tandis que leur frégate contournait le cap méridional et braquait son beaupré vers Castelvarin. L'espace

d'un instant, Vaelin craignit d'avoir mis en péril ses alliés pour libérer une ville en ruine, tant le quartier sud ne ressemblait plus qu'à un amoncellement de briques et de poutres noircies. À mesure qu'ils approchaient, cependant, il se mit à repérer parmi les décombres des bâtiments plus familiers : les demeures des négociants qui surplombaient le port, l'aile nord du palais qui s'offrait au regard entre les langues de brume matinales et, au centre, la masse noire de Castelnoir où l'attendaient les Aspects – du moins l'espérait-il.

Reva se détourna de ce sinistre spectacle, la mine sombre, et fit un signe à ses archers. Ceux-ci s'accroupirent prestement, désormais invisibles depuis la côte. Le Bouclier enfila une cotte aux mailles lâches et boucla son ceinturon.

— Mieux vaudrait que vous restiez à mon côté, ma dame, lança-t-il à Reva avec un clin d'œil. Je vous protégerai.

La blague ne fit pas mouche, cette fois-ci. De toute évidence, l'aperçu de la cité avait privé la jeune Dame Gouvernante de sa bonne humeur.

— S'il y en a qui vont avoir besoin de protection, ce sont eux, grommela-t-elle en direction des Volariens désormais visibles sur les quais.

La tension visible qui l'habitait à présent crispait ses traits, creusait son front et polarisait son regard. Chez n'importe quelle autre jeune femme de son âge, cet air sombre aurait trahi quelque accès d'acrimonie, mais Vaelin savait qu'il s'agissait de l'expression qu'elle avait arborée tout au long du siège d'Altor... un visage austère qui s'était imprimé sur les rétines de tant de Volariens avant qu'ils rendent leur dernier souffle.

Il posa une main sur son épaule et elle lui serra brièvement l'avant-bras avant de s'éloigner vers la proue. Le groupe de Nortah avait gagné le pont, chacun ficelé dans son uniforme volarien. Occupé qu'il était à passer ses hommes en revue, son ancien condisciple faisait un commandant de bataillon Épée Franche plus que convaincant. Lui revenait la tâche ardue de descendre la passerelle en premier et de saluer l'officier volarien venu les recevoir, avant de l'expédier d'un coup de glaive pour mener la charge sur son escorte, les archers cumbraëliens se chargeant de faucher tous les autres.

À l'entrée de la rade, les matelots îliens ferlèrent les voiles dans le silence le plus complet, afin d'éviter que leur comité d'accueil ne s'étonne d'entendre parler meldénéen sur un navire de l'Empire. Vaelin les apercevait plus distinctement, à présent : plusieurs rangées d'Épées Franches proprement alignées derrière un unique officier. Il espérait de tout cœur qu'il s'agissait du plus haut gradé de la cité, car il risquait fort de périr aux mains de Nortah ou bien, s'il y échappait, sous le déluge de flèches cumbraëlines. Sur la gauche, juché sur un

puissant destrier, culminait un homme de haute stature, dont les cheveux bruns noués en arrière révélaient un visage séduisant. Lyrna lui avait donné pour directive de capturer Darnel vivant, si possible, afin de lui arracher le plus possible d'informations concernant la stratégie volarienne, mais Vaelin ne donnait pas cher de sa peau une fois débarquée la Garde du Royaume. Il lui faudrait demander au Bouclier de l'escamoter promptement...

Il se redressa en voyant le cheval de Darnel se cabrer et jouer des quatre fers, au point de désarçonner son cavalier. En moins d'une seconde, le quai sombra dans le chaos le plus total à mesure que le roussin pris de folie chargeait tous les chevaliers et soldats à la ronde et les piétinait impitoyablement. Ce fut alors qu'il aperçut un jeune homme mince qui s'élançait en direction de Darnel, un éclat d'acier dans son poing. *Alucius !*

Il assista à toute la scène, témoin impuissant depuis le pont de son navire qui, inexorablement, gagnait la côte. Il vit l'épée de Darnel fendre la poitrine du poète, puis une silhouette familière empaler le Vassal sur le crochet qui lui tenait lieu de main, tandis que le commandant volarien mobilisait ses troupes pour répondre à l'attentat.

— Antesh ! hurla Vaelin en direction des vigies, ses mains en porte-voix. (La tête du Seigneur des Archers apparut au-dessus du garde-fou.) Tuez-les tous !

Reva apparut près de lui.

— Que se passe-t-il ?

— Oublie le plan, lui dit-il en tirant son épée de son baudrier. (Le quai ne se trouvait plus qu'à trois mètres de là.) Préviens Nortah de lancer l'attaque et d'en abattre le plus grand nombre.

Il se hissa sur le bastingage et regarda pleuvoir les traits cumbraëliens sur l'armée volarienne, dont les soldats tombaient par dizaines. Au milieu de cette débâcle, Al Hestian protégeait de son corps la forme inerte de son fils. Vaelin évalua une dernière fois la configuration des quais, puis s'élança depuis le grand pavois, faisant suivre son atterrissage d'une roulade afin d'amortir le choc. Il voulut se ruer en direction d'Al Hestian, mais un groupe d'Épées Franches lui barrait le passage. Les soldats se servaient des cadavres de leurs camarades comme boucliers et battaient prudemment en retraite, sous les ordres d'un sergent vétéran. Les deux mains serrées sur la poignée de son arme, Vaelin plongea vigoureusement dans leur formation et s'y creusa un chemin en taillant de toutes parts. Deux hommes s'effondrèrent tour à tour, victimes de ses coups furieux, tandis qu'un essaim de traits cumbraëliens venait transpercer le torse et la gorge du vétéran. Les soldats restants optèrent pour la fuite, mais succombèrent bientôt au déluge de mort qui pleuvait sur les quais.

Vaelin reprit sa course, fauchant tout Volarien qui avait le malheur de se trouver sur son chemin. Son épée se mouvait à la vitesse de l'éclair, animée de cette harmonieuse et terrible grâce qu'il croyait perdue, comme investie d'une volonté propre. *Le chant n'a peut-être jamais aidé*, songea-t-il sombrement. Sans réfléchir, il esquiva la botte d'une Épée Franche, contourna son agresseur et lui ouvrit la nuque d'un puissant coup de taille. *Pas besoin d'un Don pour devenir assassin*.

Il aperçut Al Hestian à quelques pas de là, toujours accroupi au-dessus d'Alucius. Un groupe de Volariens se précipitait vers lui. Vaelin sentit alors un objet filer près de son oreille et le soldat de tête bascula en arrière, un trait planté dans son plastron. Un coup d'œil par-dessus son épaule lui apprit à qui il devait ce soutien inattendu. Armée de son arc somptueusement ouvragé, Reva encochait et tirait flèche sur flèche en faisant preuve d'une vitesse et d'une précision inégalables. Fort de ce constat, il poursuivit sa course en direction d'Al Hestian et vit deux nouvelles Épées Franches tomber sous les traits de Reva. Une autre parvint cependant à portée de l'ancien Seigneur de Guerre et brandit son arme. Vaelin s'élança, contra le fer adverse d'un coup d'épée et propulsa son poing dans le visage du soldat. L'homme tituba, tira son glaive pour riposter... puis s'effondra, l'œil gauche crevé à distance par Reva.

— Alucius !

Vaelin repoussa Al Hestian et s'accroupit près du poète. Son regard glissa de l'affreuse plaie qui lui barrait la poitrine à son visage exsangue, aux traits cireux et aux yeux mi-clos. Reva le rejoignit en toute hâte, effleura les joues de son ancien rival et poussa un soupir affligé.

— Soiffard imbécile, lâcha-t-elle dans un souffle.

— Le Vannier ! s'écria Vaelin en se tournant vers le large. Il se trouve à bord du troisième vaisseau, avec les autres Doués...

— Vaelin, fit la jeune femme en lui saisissant le bras. Il est mort.

À ces mots, il se redressa et s'arracha à la contemplation du cadavre d'Alucius. Tout autour d'eux déferlait la horde des Seordah, dont l'assaut meurtrier déchiquetait les dernières poches de résistance volariennes et coupait leur ligne de repli. Certaines Épées Franches voulurent rendre les coups, jouant de leurs glaives contre les insaisissables spectres qui les tourmentaient, mais incapables d'atteindre le moindre d'entre eux. Aucune ne survécut. D'autres prirent la fuite et filèrent à toutes jambes parmi les ruines, ou bien se jetèrent dans les eaux du port, préférant se noyer plutôt qu'affronter l'offensive ennemie. Ici et là, quelques Kuritaï parvenaient malgré tout à passer une fente ou deux avant de succomber à leurs adversaires. Par-delà la boucherie des quais, Vaelin pouvait voir une dense formation de Volariens se constituer sur l'esplanade du quartier des

entrepôts, où des cohortes de Varitaï formaient les rangs avec une efficacité inhumaine.

— Ils vont se retrancher dans le palais.

Vaelin fit volte-face et se retrouva nez à nez avec Lakrhil Al Hestian, qui le toisait d'un regard absent. D'une voix monocorde, presque indolente, il déclara :

— Les abords du palais sont truffés de pièges incendiaires. Ils peuvent tenir pendant des jours.

Sur ces mots, il baissa les yeux sur la dépouille de son fils, s'empara de la dague qu'il serrait encore dans son poing et l'approcha de sa propre gorge. Le poing de Vaelin le cueillit à la base du nez, où ses terminaisons nerveuses affolées l'envoyèrent rouler, inconscient, sur les pavés.

— Rassemble tes archers sur le quai, ordonna-t-il à Reva.

Il hocha la tête en direction des Varitaï, qui s'efforçaient à présent de battre en retraite dans la ville sous les nuées de flèches dont les harcelaient les Seordah à l'aide de leurs arcs. En dépit de cette retraite, il comprit que la bataille était loin d'être gagnée. Au loin, il voyait d'autres unités impériales évoluer parmi les ruines et des bataillons se former dans le quartier nord et le quartier est. Non loin, Nortah enjambait les cadavres à terre et rassemblait ses hommes. Son épée ruisselait de sang depuis la pointe jusqu'au pommeau.

— File à la porte nord ! lui lança Vaelin. Il faut à tout prix les empêcher de se réunir. Je t'envoie la Garde du Royaume dès qu'ils auront débarqué.

Nortah acquiesça, puis se figea soudain, les yeux tournés vers l'est, avant d'éclater d'un rire franc et soulagé.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire, mon frère, répondit-il en levant son arme écarlate.

Avant même de les voir, Vaelin les entendit : un fracas métallique assourdissant, une cacophonie croissante d'impacts arrachés à la pierre par des sabots d'acier. De toute évidence, ce tumulte n'avait pas échappé au commandant ennemi, qui s'empressa de faire pivoter ses compagnies sur leur flanc gauche... mais trop tard. Les chevaliers enfoncèrent les rangs volariens à grands coups de flamberge et de masse d'armes, creusant au milieu de la formation Varitaï un sillon de mort et de corps piétinés. Comme pour parachever l'hécatombe, les Seordah chargèrent à leur tour, soulevant au-dessus du champ de bataille une fine brume de sang, d'embruns, de souffles rauques et d'écume de cheval. Contrairement aux Épées Franches, les Varitaï ne savaient pas fuir et moururent jusqu'au dernier.

Vaelin ordonna ensuite à Nortah de s'allier aux archers de Reva pour nettoyer les rues menant au palais.

— Il reste une demi-division à expédier, leur apprit-il. Ne prenez

aucun risque. Empêchez-les seulement de se regrouper et laissez les archers faire leur travail.

Après quoi il attendit l'arrivée de la Garde du Royaume. Les Pisteloups, désormais sous les ordres d'un ancien caporal qu'il se rappelait vaguement avoir croisé lors de la guerre alpirane, débarquèrent les premiers.

— Surveillez cet homme, ordonna Vaelin, l'index levé vers la forme inerte de Lakrhil Al Hestian.

Il coula un dernier regard sur Alucius et pesta intérieurement en songeant qu'il lui faudrait annoncer la nouvelle à Alornis. Cette lâche pensée lui arracha dans la foulée une grimace de dégoût.

— Et faites en sorte de protéger la dépouille de celui-ci, ajouta-t-il. La reine souhaitera prononcer son oraison funèbre lorsqu'on vouera son corps aux flammes.

Il parcourut le théâtre de la défaite volarienne, un dense tapis de cadavres jonchant les quais d'un bout à l'autre du port. Le rejoignit au trot un chevalier au large poitrail juché sur un destrier imposant, dont les sabots ferrés enfonçaient les chairs et rompaient les os des vaincus. Il releva la visière cuivrée qui lui protégeait le visage et salua Vaelin d'un rire de gorge affecté.

— Sacré spectacle, hein, monseigneur ?

— Baron. (Vaelin s'inclina.) J'espérais de tout cœur que c'était vous.

Un jeune chevalier allant tête nue vint brider sa monture près de Banders. Son regard clair s'attarda sur Vaelin pendant quelques instants avant de balayer les quais avec intensité.

— Où se cache-t-il ? demanda-t-il en brandissant une épée longue à la lame sanguinolente.

— Arendil, mon petit-fils, le présenta le baron. Il lui tarde de retrouver le seigneur Darnel.

— Par là-bas, messire l'écuyer. (Vaelin pointa l'index derrière son épaule.) Il ne respire plus guère, je le crains.

Le jeune chevalier s'affaissa sur sa selle et laissa son bras armé pendre mollement vers le sol. Son visage trahissait tout à la fois un intense soulagement et une immense déception.

— Eh bien, au moins nous en avons fini.

Son visage s'éclaira à la vue d'un petit groupe qui dévalait l'avenue du Porche à toute allure et fêtait les arrivants à grand renfort de gestes triomphants. Vaelin les prit d'abord pour des membres de la compagnie de Nortah, mais se ravisa bientôt. Il s'agissait d'une coterie bien plus improbable, aux vêtements comme aux âges mal assortis : une gamine d'à peine seize ans, une Lonake de stature impressionnante... ainsi qu'un robuste jeune homme armé d'une lame de l'Ordre.

Frentis le regarda s'approcher en silence, un mince sourire flottant sur ses lèvres. Vaelin fit halte à quelques pas de lui, comme pour intégrer la présence de cet homme qui était à la fois un frère et un étranger. Il jouissait désormais d'une stature plus puissante et découpée que jamais et semblait s'être débarrassé des cicatrices qui lui barraient jadis la poitrine, comme le prouvait sa chemise déchirée. Ses traits avaient perdu leur éclat juvénile et des rides creusaient déjà le pourtour de sa bouche et de ses yeux. Pour une fois, Vaelin se réjouit de l'absence de son chant, tant il craignait de découvrir les abîmes de terreur dont ces yeux avaient pu être témoins.

— Je te croyais mort, dit-il.

Le sourire de Frentis s'élargit.

— Pour ma part, je n'ai jamais douté que tu survivrais.

L'émotion évidente et sincère qui irradiait de son ancien protégé ne put qu'affliger un peu plus Vaelin.

— Ton épée, mon frère, dit-il en tendant la main.

Le sourire de Frentis se réduisit peu à peu, jusqu'à s'évanouir complètement. Après un coup d'œil sur ses camarades, il hocha la tête et vint offrir son arme, la poignée en avant. Vaelin s'en empara et invita d'un geste le nouvel officier des Pisteloups à s'approcher.

— Sur ordre de la reine, déclara-t-il, cet homme devra répondre de l'assassinat du roi Malcius. Dans l'attente de son jugement, qu'on le mette aux fers.

DEUXIÈME PARTIE

Ce serait commettre une singulière erreur que de considérer les esclaves comme des humains à part entière. La liberté des véritables citoyens volariens constitue un privilège dévolu par l'excellence même de notre lignée. Par contraste, le statut d'esclave, qu'il résulte de l'héritage de parents eux-mêmes esclaves, d'une juste défaite militaire ou d'un défaut caractérisé d'intelligence et d'industrie, s'impose moins comme une production sociale arbitraire que comme le reflet fidèle d'un ordre immuable. Il s'ensuit donc que toute tentative de renverser cet ordre naturel, par la voie politique ou par celle des armes, est à jamais condamnée à l'échec.

Conseiller Lorvek Irlav,
Volaria, zénith de la civilisation,
Grande Bibliothèque du Royaume Unifié
(Note : texte incomplet en raison de brûlures partielles)



Le Témoignage de Verniers

Contrairement à mon premier périple à bord de ce navire, j'eus droit à une cabine – celle du second, qui avait trouvé la mort lors de la bataille des Dents. Notre capitaine, fidèle à son tempérament volcanique, avait bruyamment fait savoir à son maigre équipage que la place restait à prendre et qu'elle me reviendrait, dans la mesure où aucun de ces chiens galeux ne méritait cet honneur. Si la perspective de ce confort inattendu me réjouissait, je déchantai prestement en apprenant qu'il me faudrait partager ma chambre avec mon ancienne maîtresse.

— Elle est ta prisonnière, scribe, déclara-t-il. Tu dois la surveiller.

— Pourquoi donc ? m'enquis-je en désignant d'un geste ample l'océan qui nous cernait de toutes parts. Où pourrait-elle bien aller, après tout ?

— Elle pourrait saborder le bateau, répondit-il dans un haussement d'épaules. Ou bien se jeter dans la gueule d'un requin de passage. Dans tous les cas, la responsabilité t'en revient. Je n'ai pas assez de marins à bord pour jouer les garde-chiourmes.

— En voilà une étroite couchette, fit-elle remarquer quand la porte de la cabine se referma derrière nous. Mais la partager ne me dérange pas.

Je désignai un angle de la pièce.

— Vous dormirez là, maîtresse. Si vous vous montrez docile, je vous accorderai peut-être une couverture.

— Sinon quoi ? demanda-t-elle en s'asseyant crânement sur la petite paillasse. Me flagelleras-tu les chairs ? Me soumettras-tu à ta cruelle volonté ?

Comme elle souriait, je tournai les talons et gagnai la petite table à cartes aménagée dans la charpente, juste sous un hublot.

— Il y a sur ce navire une bonne dizaine d'hommes qui se feront une joie de vous infliger tous les sévices que vous semblez appeler de vos vœux, lâchai-je avant de plonger la main dans ma sacoche pour en tirer le premier rouleau de parchemin à ma portée.

— Sans aucun doute, acquiesça-t-elle. Peut-être voudras-tu regarder ? Mon cher époux n'aimait rien tant qu'assister aux châtiments des jeunes esclaves femelles. Il lui arrivait de se caresser devant ce spectacle. Feras-tu de même, monseigneur ?

Je soupirai, ravalai quelque cinglante repartie et déroulai le parchemin. Il s'agissait du Catalogue illustré de la céramique volarienne, un fac-similé signé de la main même de frère Harlick, dont la calligraphie contournée m'arracha un grognement amusé. Même l'écriture de cet homme confine à la cuistrerie, songai-je. En dépit de mon antipathie à

l'endroit du frère, je devais toutefois lui concéder son excellent coup de crayon. L'iconographie de l'ouvrage témoignait du soin sans faille apporté aux illustrations et permettait au lecteur d'en apprécier tous les détails. La première vignette figurait ainsi une scène de chasse ornant un vase vieux de quelque mille cinq cents ans, sur lequel des lanciers dénudés pourchassaient un cerf à travers une forêt de pins.

— De la faïence, dit Fornella en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule. Crois-tu vraiment que les origines de l'Allié se cachent sur une cruche antique, mon doux seigneur ?

Je ne levai pas les yeux de mon parchemin.

— Lorsque des historiens portent leurs recherches sur une époque dépourvue d'écriture, l'étude de ses arts décoratifs peut s'avérer fort édifiante. À moins que vous ayez d'autres pistes à me proposer, auquel cas je saurai me montrer reconnaissant.

— Reconnaisant comment ? demanda-t-elle en se penchant sur moi, si près que je pouvais sentir son souffle à mon oreille.

Je secouai nerveusement la tête et m'en retournai à mon parchemin, réaction qui provoqua son immédiate hilarité.

— Les femmes ne vous intéressent pas du tout, n'est-ce pas ?

— L'intérêt que je leur porte dépend de la femme en question.

Je déployai peu à peu le rouleau, découvrant de nouvelles scènes de chasse, quelques images de célébration rituelle, différents dieux et plusieurs monstres inconnus.

— Je pourrais t'aider, dit-elle. Si... Si tu veux bien.

Je me tournai vers elle. Son visage, bien que circonspect, exprimait une franchise certaine.

— Pourquoi ?

— Un long voyage nous attend. Et tu as beau te méfier de moi, je ne souhaite rien d'autre que le succès de cette mission.

Je reportai mon attention sur le parchemin. L'illustration que j'avais sous les yeux figurait une orgie malsaine, où des sectateurs s'ébattaient au pied d'une immense créature simiesque qui, la bouche grande ouverte, vomissait une gerbe de flammes. « Fragment de cruche kéthienne », précisait la légende. « Préimpériale. »

— À quand remonte exactement, lui demandai-je, l'abandon du panthéon volarien ?

— C'était bien avant ma naissance, commença-t-elle, et même bien avant celle de ma mère. Mais cette dernière, en femme studieuse, tenait à m'enseigner l'histoire glorieuse de notre illustre Empire.

Nous avions regagné le tillac. Assis près de la proue, je notai diligemment chacune de ses paroles. Le capitaine avait bougonné à notre apparition, mais n'avait pas protesté plus avant. En dehors d'occasionnels regards hostiles dardés sur Fornella, l'équipage nous ignorait superbement.

— L'Empire parle à présent d'une seule voix, poursuivit-elle, et tous ses

citoyens, qu'ils séjournent dans la plus majestueuse des cités ou dans le plus fétide des marécages, se plient aux décrets du Conseil. Mais il n'en est pas toujours allé ainsi.

— Je crois savoir que votre empire fut forgé par la guerre, l'interrompis-je. Plusieurs guerres, même, certaines durant presque trois cents ans.

— En effet, mais si l'âge de la Forge nous a légué l'Empire, il a fallu attendre des siècles avant d'obtenir cette cohésion profonde qui caractérise aujourd'hui notre nation. La multiplicité des devises fragilisait notre unité commerciale. Le foisonnement des dialectes régionaux empêchait l'instauration d'une langue unique. Et nous avions bien trop de dieux. Ma mère avait l'habitude de dire que les hommes se battent et tuent pour l'argent, mais ne consentent à mourir que pour leurs dieux. Afin de se perpétuer, l'Empire devait accaparer cette loyauté fanatique en la privant de toute base religieuse. S'ensuivit une nouvelle période de conflits baptisés par certains Guerres Persécutrices, mais que les chroniqueurs impériaux ont préféré désigner sous le terme de Grande Purification. Soixante ans de sang, de torture et de massacres en tous genres. Des provinces entières s'en trouvèrent dévastées, poussant de nombreuses peuplades à l'exil ; certaines gagnèrent les collines septentrionales, d'autres franchirent l'océan afin de fonder des patries libérées de la tyrannie volarienne. Mais en dépit de ces sacrifices, beaucoup considèrent cette période comme le véritable berceau de l'Empire, car c'est alors que nous sommes devenus une nation d'esclavagistes.

» Nous avons toujours eu des esclaves, bien entendu, surtout dans les provinces intérieures, mais leur nombre a explosé après la Grande Purification. Aux quatre coins de l'Empire, celles et ceux qui refusaient d'abjurer leurs dieux se virent enchaînés, cravachés, intimidés et dispersés, de manière que les générations suivantes oublient jusqu'aux noms de ces divinités malfaisantes. La gestion d'une telle ressource exige deux choses : une organisation sans faille et une cruauté sans borne. Il m'arrive souvent de penser que ce fut l'alliance de ces deux qualités qui nous valut l'intérêt de l'Allié. Après tout, il devait bien avoir une raison pour arrêter son choix sur nous.

— Savez-vous quand il s'est manifesté pour la première fois ?

— « Il » ? À vrai dire, j'ignore si l'Allié est mâle, femelle ou même vraiment humain. Mais il semblerait, toujours d'après ma mère, que sa venue remonte à quatre siècles environ, du temps où l'Empire avait gagné en force et en unité. La guerre avec les Alpirans faisait rage, comme souvent, mais se parait cette fois-ci d'une intensité inédite. Nos généraux envoyaient à la mort deux fois plus de combattants, nos campagnes duraient des années et non des mois... et malgré tout la victoire nous échappait. Pour finir, les Alpirans se lassèrent de nos agressions incessantes et ripostèrent par une attaque de leur cru. Quelques mois à peine leur

suffirent pour se rendre maîtres des provinces méridionales.

» Les moments de crise ont tendance, comme chacun sait, à permettre l'émergence de talents cachés. L'invasion alpirane nous offrit ainsi un véritable homme providentiel en la personne d'un jeune général originaire de Mirtesk, une cité du Sud. Il prônait une idée révolutionnaire et disposait des moyens pour la mettre en œuvre : si nos esclaves pouvaient bâtir nos villes et travailler nos champs, pourquoi ne pas en plus les envoyer à la guerre ? Ce fut cette intuition géniale qui entraîna la création des Varitai et des Kuritai. De par son flair tactique infailible et son usage prodigieux des esclaves de combat, notre nouveau général parvint à bouter les Alpirans hors de nos terres et s'auréola d'une gloire éternelle. On le célébra d'un bout à l'autre de l'Empire, on érigea des statues en son honneur et nos plus fins lettrés décrivirent au gré de superbes épopées son merveilleux destin.

Fornella s'interrompit et ses lèvres esquissèrent un sourire matois, quand bien même son regard trahissait une tristesse profonde que je ne lui connaissais pas.

— Mais il ne s'agissait pas d'un destin ordinaire, loin de là. Car notre illustre général restait jeune. Tandis que ses camarades officiers vieillissaient et dépérissaient, lui conservait son éclatante jeunesse.

— Le premier d'entre vous, dis-je.

— Tout à fait. Le premier Volarien à bénéficier du chant de l'Allié ou, à tout le moins, le premier à recevoir la visite d'une de ses créatures tentatrices. Mais le Don qui lui fut octroyé ne se bornait pas au mystère de l'entrave des âmes — talent qui lui permettait de pousser les esclaves à combattre et mourir pour le compte de leurs maîtres. Oh non ! il avait bien plus à offrir, le plus grand présent qui soit. Car ce fut lui qui divulgua au Conseil le secret de la vie éternelle, sur ordre de l'Allié, bien évidemment. À terme, tous finirent par se livrer à lui, préférant troquer leur libre arbitre contre l'immortalité. Le général se fit le porte-parole de l'Allié lors des séances du Conseil. Il n'intervenait que rarement, au début, et suggérait bien plus qu'il n'ordonnait, distillant çà et là de rares indices quant à l'ambition qu'il nourrissait pour notre Empire. Avec le temps, toutefois, le général commença à se montrer de plus en plus instable.

» Ma mère a pu le rencontrer, lors d'un banquet donné en son honneur. Ma famille, extrêmement prospère comme tu peux t'en douter, siège au Conseil depuis l'aube de l'Empire. Quand j'ai demandé à ma mère ce qu'elle avait pensé de lui, elle a éclaté de rire. « Un véritable fou furieux, a-t-elle fini par répondre. Et il paraît que sa fille est encore pire. »

— Sa fille ? demandai-je.

Fornella resserra son écharpe en laine sur ses épaules et son regard se para d'un lointain effroi.

— Oui, sa fille. J'ai croisé sa route, jadis. Notre unique entretien m'a amplement suffi.

— Sont-ils comme vous ? Le général et sa fille vivent-ils encore ?

— La folie du général n'a fait que croître au fil des siècles, sa soif de revanche sur les Alpirans se muant en une obsession maniaque qui finit par valoir à l'Empire l'une de ses plus calamiteuses défaites. Le Conseil, dont tous les membres jouissaient désormais de la Bénédiction, apprit par la voix des autres lieutenants de l'Allié qu'il serait probablement opportun de mettre un terme à l'éminente carrière du général. Pour ce faire, ces distingués citoyens ont eu recours au meilleur assassin de l'Empire. Un assassin qui, à en croire la reine Lyrna, aurait trouvé la mort en même temps que le roi Malcius.

— La fille du général ? Elle aurait tué son propre père ?

— Ses victimes se comptent par centaines, monseigneur, sinon par milliers. Avec un peu de chance, elle ne nous tourmentera plus. Mais la chance, comme j'ai fini par m'en rendre compte, est une denrée rare en ce bas monde.

— Votre mère respire-t-elle encore ? A-t-elle accepté la Bénédiction de l'Allié, elle aussi ?

Elle secoua la tête et plongea son regard dans le mien, un tendre sourire sur les lèvres.

— Non. Elle s'est laissée vieillir et mourir, en dépit de mes exhortations répétées à me rejoindre dans cette nouvelle ère d'immortalité. Elle seule avait compris la nature profonde du marché que nous avions passé, mais personne n'a voulu l'écouter. Elle avait percé à jour les motivations de l'Allié, ce qu'il cherchait à obtenir à travers nous, sans pour autant savoir quelles forces avaient présidé à sa conception.

— Et alors ? Que cherchait-il ?

— Le pouvoir. Voilà sur quel critère il a élu le premier d'entre nous. Il ne choisit pas les plus nantis, mais les plus influents, ceux qui disposent des meilleurs appuis au Conseil. Et parce qu'il n'accordait sa Bénédiction qu'une fois par décennie, nous imaginions que ce choix relevait du hasard, ou plutôt du caprice d'une entité quasi divine aux desseins impénétrables. Mais ma mère avait vécu assez longtemps pour discerner un motif sous-jacent derrière ces cooptations en apparence aléatoires. Chaque pacte que nous scellions affirmait son emprise sur nous, chacun de ses bienfaits nous soumettait un peu plus à son joug.

» Elle n'a prononcé qu'un seul mot lors de notre dernier entretien, juste avant qu'elle m'interdise définitivement l'accès à sa demeure. Elle approchait des quatre-vingt-dix ans et ne m'apparaissait plus guère que comme un petit tas rabougri d'os fragiles et de chair fripées perdu dans un lit trop grand. Mais son esprit restait plus affûté et ses yeux plus perçants que jamais. Seuls d'infimes murmures lui permettaient encore de communiquer, et pourtant ce mot tinta distinctement à mes oreilles, quand bien même je le pris alors pour l'ultime croassement d'une vieille carne aigrie.

Elle sombra dans le silence et son regard se perdit dans le lointain. Au

sud, d'épaisses nuées sombres obscurcissaient l'horizon, annonciatrices d'une nuit agitée – même si je ne m'attendais guère à pouvoir fermer les yeux avec cette créature à mes côtés. Comme j'observai ses cheveux agités par le vent, j'y remarquai l'apparition de nouvelles mèches grises.

— Un seul mot, reprit-elle d'une voix blanche. « Esclave ».

Comme prévu, le sommeil m'échappa. Une houle puissante avait agité l'océan à l'approche de la nuit, poussée par un violent aquilon dont les rafales gorgées de pluie fouettaient le verre du hublot et faisaient gémir la charpente massive du vaisseau. Allongée sur le dos, Fornella respirait avec lenteur et régularité. Je gisais pour ma part sur le flanc, le nez tourné vers la coque et complètement habillé. Si j'avais seulement ôté mes chausses, ma prisonnière, fidèle à elle-même, s'était dépouillée de sa vêtue comme un serpent se débarrasse de sa mue, sans honte ni pudeur, avant de se glisser près de moi sur les draps. Nous étions restés ainsi pendant près d'une heure, côte à côte et silencieux, privés de sommeil par le roulis du navire et l'insigne bizarrerie de notre situation.

Pour finir, elle m'interrogea :

— Tu me détestes, monseigneur ?

— La haine n'éclôt que sur le terreau de la passion, lui rétorquai-je.

— Ah, les Chants d'Or et de Poussière, verset vingt. Ne trouves-tu pas quelque peu suffisante cette tendance à te citer toi-même à longueur de journée ?

— Ce verset précis provient d'une ode ancienne chantée par les tribus des montagnes occidentales. Comme je le fais remarquer dans mon introduction.

Elle laissa échapper un léger rire.

— Ainsi, je n'attise pas ta passion ? Rien de surprenant à ça, étant donné tes penchants... Mais il n'en reste pas moins qu'une femme telle que moi, si rompue aux mâles assiduités, ne peut guère s'accommoder d'une telle indifférence. (Je la sentis se déplacer sur la couche et déposer son poids sur son flanc.) Qui était-il, cet homme que tu as tant aimé ?

— Je n'aborderai pas ce sujet avec vous.

Elle dut sentir quelque note d'intransigeance dans ma voix, car elle lâcha un soupir de frustration amusée avant de revenir à la charge :

— Je crois savoir ce qui pourrait éveiller ta passion défaillante, mon doux seigneur, ou à tout le moins ton désir de connaissance. Une petite révélation concernant l'Allié.

Je serrai les dents avec force et me demandai si je ne la détestais pas de toute mon âme, en fin de compte. Me redressant sur mes coudes, je la trouvai tournée vers moi, la tête sur l'oreiller, son corps dénudé noyé dans la pénombre. Seul l'éclat de ses yeux m'apparaissait.

— Alors je vous écoute.

— Son nom, insista-t-elle.

Je fis pivoter mes jambes et m'assis au bord de la couchette.

— Seliesen Maxtor Aluran, répondis-je.

Moi qui m'attendais à un éclat de rire cruel et moqueur en fus pour mon compte. Bien au contraire, elle reprit la parole d'une voix calme, presque songeuse :

— L'Espoir de l'Empire Alpiran, terrassé par le même homme qui écrasa l'armée de mon tendre époux. Mon peuple ne prise guère ce concept qu'on appelle destin ; l'idée de forces invisibles modelant nos existences fait figure d'anathème dans une culture telle que la nôtre, débarrassée de toute superstition. Et pourtant, parfois, il m'arrive de douter...

Je l'entendis glisser le long des draps, puis sentis sa peau nue me réchauffer le dos. Avec délicatesse, elle vint poser sa tête au creux de mon épaule, un geste doux qui m'évoquait moins la concupiscence qu'un besoin de chaleur humaine.

— Toutes mes condoléances, ô distingué personnage, dit-elle en alpiran, selon la formule consacrée. Bien, à mon tour, dans ce cas : mon frère, en tant que doyen du Haut Conseil Volarien, connaît mieux que personne les artifices de l'Allié, sans pour autant en saisir la véritable portée, ni même l'ultime dessein. Ses séides, toutefois, ont à plusieurs reprises évoqué un homme – un immortel, tout comme nous, mais qui ne doit pas son éternité au sang des Doués. Un homme qui a vécu mille vies et parcouru le monde plus d'une fois. L'Allié a soif de pouvoir, je te l'ai dit. Existe-t-il plus grand pouvoir que celui de vaincre la mort elle-même ?

— L'Allié le traque ?

— Oui, mais il a toujours échoué à le trouver jusqu'ici.

— Et il possède un nom, cet éternel ?

— Mille noms, un par vie et par contrée visitée. L'une des créatures de l'Allié, celle qu'on dénomme le Messager, aurait flairé sa piste dans le Royaume Unifié, il y a une quinzaine d'années de cela. Il se faisait alors appeler Erlin.

Chapitre premier

LYRNA

Retrouver l'emplacement de son jardin ne fut pas chose aisée. Afin d'entamer au plus vite le chantier grandiose qui devait marquer le début de son règne, Darnel avait chargé ses esclaves de débayer les décombres du palais et d'aplanir le terrain aveuglément. Ne restait donc plus, là où jadis des fleurs splendides déployaient leurs corolles, qu'un maigre tracé de briques et de terre nue. À son grand étonnement, elle finit toutefois par retrouver son banc, intact malgré la couche de suie qui le recouvrait. Elle s'y assit et contempla les vestiges ravagés de ce sanctuaire perdu, qu'elle avait tant chéri. C'était ici qu'elle avait guidé Vaelin, la nuit de leur première rencontre, ici qu'elle lui avait inspiré à force d'intrigues tortueuses son hostilité larvée et qu'elle avait appris à son contact une inestimable leçon : certains regards pénètrent sans mal les masques qu'on leur présente. C'était ici également qu'elle avait pu jouir de la compagnie de sœur Sherin après l'avoir tirée des entrailles de Castelnoir, la douceur innée et la vivacité d'esprit de la guérisseuse parvenant presque à apaiser le poinçon de jalousie qui fouillait son cœur. Cette amitié aussi brève que fortuite lui avait fait l'effet d'un tel vent de fraîcheur qu'après le départ de Sherin pour Linesh, elle n'avait plus jamais remis les pieds ici. La cour clandestine ne lui apparaissait plus alors comme un havre de paix, mais comme un recoin perdu dans lequel une femme esseulée venait entretenir ses fleurs et ses manigances, en attendant le jour du trépas de son père.

— Lerh-nah !

Elle eut seulement le temps d'entrevoir une haute silhouette qui fondait sur elle, après quoi l'étreinte de Davoka lui vida les poumons et l'arracha au banc. Écrasée contre la poitrine de la Lonake, ses pieds dans le vide, elle se sentait à peine plus légère qu'un fêtu de paille. Elle entendit alors le martèlement de lourdes bottes, suivi du sifflement de plusieurs épées jaillissant hors de leurs fourreaux.

— Libère notre reine, barbare ! gronda Iltis.

Davoka l'ignore, comprima une dernière fois son amie et la déposa au sol, pour mieux lui plaquer la tête entre ses deux paumes géantes. Elle arborait un grand sourire – une mimique étrange que Lyrna ne se rappelait pas lui avoir déjà vue.

— Je pensais t'avoir perdue, petite sœur, dit-elle en lonak. (Elle fit

courir ses doigts sur son visage, depuis son front jusqu'à ses boucles toujours plus cuivrées.) J'ai appris que tu avais brûlé.

— C'est vrai.

Lyrna prit ses mains dans les siennes et les baisa. D'un geste, elle rassura Iltis et Benten qui rengainèrent prestement leurs fers, s'inclinèrent et battirent en retraite, l'air perplexes.

— Et je brûle encore, ma sœur.

Davoka recula d'un pas et la toisa d'un regard presque réticent avant de reprendre la parole, cette fois-ci en langue du Royaume :

— Frère Frentis..., commença-t-elle.

Lyrna détourna les yeux et Davoka laissa sa phrase en suspens, frappée par la sévérité de son expression. Le célèbre Frère Rouge était sur toutes les lèvres depuis son arrivée, la veille au soir. À peine avait-elle posé un pied sur les quais que son Seigneur de Guerre avait évoqué son sort, une antienne bientôt reprise par l'Aspect Elera sous la forme d'une sincère apologie et par frère Sollis le temps d'un appel à la clémence aussi concis qu'éloquent. Elle leur avait donné la même réponse à tous, celle-là même qu'elle livrait à Davoka en cet instant :

— Je statuerai sur son cas le moment venu.

— Nous avons combattu ensemble dans la forêt avant qu'elle parte en fumée, poursuivit Davoka. Nous sommes *gorin*. J'en ai fait mon frère, tout comme j'ai fait de toi ma sœur.

Les larmes rouges de la Volarienne ; ce courant d'impossible douleur qui l'avait traversée lorsque sa chevelure avait pris feu... Lyrna ferma son esprit à ces mauvais souvenirs et sentit la brise caresser sa peau – sa peau laiteuse, intacte, miraculée. *Miraculée, vraiment ?* songea-t-elle. *Est-ce vraiment ce que je suis ?*

La nuit précédente, elle avait pris part à la crémation d'Alucius. Au cours de sa brève oraison funèbre, elle l'avait officiellement gratifié du titre d'Épée du Royaume et avait doté son blason d'une plume et d'une coupe de vin, car elle savait qu'une telle initiative l'aurait grandement amusé. Dame Alornis avait pris la parole à sa suite, son visage pâle et sidéré baigné d'un flot de larmes. Derrière elle, son frère tentait de la reconforter en ceignant ses épaules.

— Alucius Al Hestian, avait-elle balbutié, avant de s'éclaircir la voix. Dans les années à venir, certains... certains verront en lui un héros. D'autres se souviendront de ses talents de poète et... (Elle s'interrompit le temps d'esquisser un maigre sourire.) Et d'autres encore évoqueront son amour de la bouteille. Pour ma part, je me contenterai de... de l'appeler mon ami.

Lakrhil Al Hestian, dont elle avait admis la présence, se tenait près du bûcher, mutique, les yeux vides et les mains entravées. Il avait gardé le silence tout au long de la cérémonie, fixant les flammes d'un air défait. Sur ordre de Lyrna, il avait pu attendre que le feu s'éteigne

complètement avant de regagner la prison, où croupissaient désormais tous les autres traîtres en attente de procès.

Des procès... Elle avait regardé la fumée dense enfler entre les fagots et dissimuler le visage d'Alucius, lui épargnant la vision de sa chair consumée par les flammes. *À quel procès t'aurais-je soumis, mon vieil ami ? D'espion et de traître à la Couronne, te voilà désormais devenu un héros de la libération de Castelvarin. Mon père aurait déployé à ton égard des trésors d'indulgence, il t'aurait submergé de titres et de richesses pour enfin, après un laps de temps convenable, signer ton arrêt de mort et charger l'un de ses assassins de te faire disparaître lors d'un regrettable accident. Je me serais montrée bien plus cruelle, Alucius. Je t'aurais intégré à ma cour, j'aurais fait de toi mon caudataire et mon greffier, afin que tu puisses me voir châtier tous nos ennemis. Et pour cela, je sais que tu m'aurais détestée.*

Le ciel dut se dégager alors, car elle sentit un rayon de soleil lui réchauffer le crâne et baigner ses boucles encore jeunes d'un éclat chatoyant. Elle en tira un plaisir certain, bien loin de la souffrance qu'elle éprouvait chaque fois que l'astre frappait ses cicatrices lors de son périple sur le *Sabre-des-Mers*. *Miraculée ?* songea-t-elle à nouveau. *On a beau se revêtir d'un masque, le visage en dessous reste le même.*

Comme elle rouvrait les yeux, elle aperçut quelque chose : une petite fleur jaune qui poussait entre deux dalles fracturées. Lyrna s'accroupit et, d'un doigt caressant, en effleura les pétales.

— Une ellébore, dit-elle. Infaillible prophétesse du changement de saison. La glace et la neige approchent, ma sœur. Elles nous apportent bien des épreuves, mais aussi plusieurs mois de répit, car aucune flotte n'oserait affronter les tempêtes hivernales.

— Tu penses qu'ils reviendront ? demanda Davoka. Une fois l'océan apaisé ?

— J'en suis sûre. Cette guerre n'a pas pris fin.

— Alors tu auras besoin de toutes les épées et de tous les alliés à ta disposition.

Lyrna avisa l'ellébore une dernière fois, résista du mieux qu'elle put à l'envie de la cueillir et se promit de replanter ici même un nouveau jardin – dépourvu de murs, cette fois-ci. Puis elle se redressa, croisa le regard de Davoka et déclara en Ionak :

— Servante de la Montagne, j'ai besoin de ta lance. Acceptes-tu de la mettre à mon service ? Réfléchis bien avant de répondre, car longue est la route qu'il nous faut parcourir et je ne puis te promettre que tu reverras tes montagnes chéries.

La réponse de Davoka ne souffrait pas la moindre hésitation :

— Ma lance t'appartient, ma sœur. Aujourd'hui et à jamais.

Lyrna hocha la tête en signe de remerciements, puis invita d'un geste Iltis et Benten à les rejoindre.

— Alors mieux vaudrait que tu fasses la connaissance de tes frères. Je te prierais de ne pas étrangler le seigneur Iltis. Il sait se montrer fort agréable.

Karlin Al Jervin se tenait aussi droit que le lui permettait son dos voûté. Lyrna gardait de lui le souvenir d'un joyeux drille bedonnant couronné d'une éclatante calvitie, moins enclin à l'obséquiosité que la plupart des autres nobles et prompt à quitter le palais une fois ses affaires réglées. Mais l'esclavage et le dur labeur auxquels les Volariens l'avaient soumis semblaient l'avoir privé tout à la fois de sa bonne humeur et de son embonpoint. Les joues hâves et les yeux creusés, il soutenait toutefois le regard de sa reine avec une admirable contenance. Sa fille, campée à quelques pas de son père et de toute évidence moins habituée au cérémonial de la cour, dansait d'un pied sur l'autre face au trône. Avec ses cheveux coupés court, sa tenue de chasseur – des braies en daim et une fine chemise de coton maculée de vert et de brun pour mieux se dissimuler dans les sous-bois – et ses deux dagues, l'une ficelée à sa cheville, l'autre à son poignet, dame Illian n'avait rien d'une jeune courtisane. En dépit de son accoutrement martial, elle paraissait très jeune et fort mal à l'aise en présence de ses pairs, un sentiment confirmé par l'insistance avec laquelle elle évitait les coups d'œil de son père. Derrière elle se tenaient le Frère Commandant Sollis et Davoka. Le seigneur Al Jervin, pour sa part, demeurait à l'écart.

Lyrna s'était empressée de jeter au feu l'abomination criarde que Darnel appelait son trône au profit d'une bergère confortable dénichée dans l'un des manoirs abandonnés du quartier des négociants, et dont le moelleux seyait à merveille à son royal postérieur. Elle recueillait des doléances depuis près de quatre heures et restait médusée devant l'indéracinable mesquinerie de certains de ses sujets, pourtant survivants d'une terrible occupation. Certains venaient se plaindre de vols commis par des voisins désormais disparus, d'autres se déclaraient héritiers de demeures réduites en cendres ou bien réclamaient la restitution de leur statut d'aristocrates, autant de broutilles sordides qui mettaient sa patience à rude épreuve. Tous les griefs qu'on lui présentait, cependant, n'étaient pas de ce tonneau ; certains cas s'avéraient même difficiles à trancher.

— Frère Sollis, dit Lyrna. Concédez que le seigneur Al Jervin dispose d'arguments de poids. Cette requête sort franchement de l'ordinaire.

— Pardonnez-moi, Majesté, répliqua le Frère Commandant de sa voix râpeuse, mais je doute que l'ordinaire ait encore droit de cité en ce Royaume.

— Je ne prétendrais pas m'ériger en experte de l'histoire de votre

Ordre, mon frère. Pour autant, je ne crois pas avoir jamais entendu parler d'une sœur du Sixième Ordre. Et la Loge n'admet-elle pas traditionnellement ses recrues à un bien plus jeune âge ? Les circonstances nous ont peut-être poussés à enfreindre certaines coutumes, mais votre proposition me paraît quelque peu radicale.

— Les statuts de l'Ordre prévoient l'admission de recrues plus âgées, Majesté. Maître Rensial, pour ne citer que lui, avait servi en tant que capitaine dans la Garde Montée avant de nous rejoindre. Quant au sexe de dame Illian, la guerre nous a démontré à maintes reprises combien cette coutume précise gagnerait à se voir modifiée.

— Faut-il donc jeter aux orties toutes nos lois, Votre Majesté ? plaïda Al Jervin en coulant un regard noir vers Illian. Le Sixième Ordre ne peut décentement pas soustraire une fille à sa famille.

— Mais ils ne soustraient rien ! s'écria la jeune femme avec virulence. (Les joues soudain cramoisies, elle baissa les yeux lorsque son éclat de voix lui valut l'attention de Lyrna.) Mes excuses, Majesté.

— Dame Illian, dit la reine, souhaitez-vous vraiment rallier le Sixième Ordre ?

La jeune fille prit une profonde inspiration, leva la tête et déclara d'une voix claire et affirmée :

— Oui, Majesté.

— Malgré l'avis défavorable de votre père ? Et ses craintes – au demeurant fondées – quant à votre sécurité ?

Les yeux d'Illian glissèrent sur Al Jervin, vibrants de chagrin, et sa voix se noua lorsqu'elle répondit :

— J'aime mon père, Majesté. Je l'ai cru mort pendant si longtemps que j'ai manqué de défaillir de bonheur en le retrouvant sain et sauf, après notre reconquête de la cité. Mais je ne suis plus la fille qu'il a perdue, ni ne pourrai l'être. La guerre a fait de moi quelqu'un d'autre, une métamorphose derrière laquelle je devine la volonté des Défunts.

— Mais ce n'est qu'une enfant ! s'étrangla Al Jervin, qui s'empourprait à vue d'œil. La législation en vigueur dans ce Royaume me confère toute autorité sur son rang comme sur sa situation, du moins jusqu'à sa majorité.

Il tressaillit quelque peu lorsque Lyrna le toisa avec autorité. S'il parvint à ne pas détourner le regard, il ajouta du bout des lèvres un « Votre Majesté » apeuré.

— Dame Davoka m'a vanté les mérites de votre fille, monseigneur, lui confia la reine. Aux dires de tous, elle a prouvé sa valeur à maintes reprises tout au long du conflit. Cette jeune fille qui comparaît devant moi aujourd'hui a fait mordre la poussière à nombre de nos ennemis. Elle semble en outre remplir toutes les conditions d'une admission au sein du Sixième Ordre, dans la mesure où un sujet de bonne moralité se porte garant de sa personne et où le frère Sollis se montre prêt à

s'affranchir d'une tradition séculaire pour lui ouvrir les portes de la Loge, en reconnaissance de son courage et de son talent guerrier. En tant que sœur, il ne fait aucun doute qu'elle profitera tant au Royaume qu'à la Foi. Tandis que vous, monseigneur, avez apparemment passé la guerre à tailler des sculptures à la gloire du traître Darnel.

Al Jervin tiqua visiblement, avant de riposter d'une voix glacée :

— J'ai cru comprendre que Sa Majesté avait elle aussi connu les affres de l'esclavage aux mains de l'ennemi. J'ose donc croire qu'elle n'ignore rien de la honte de s'adonner à une odieuse besogne uniquement pour survivre.

À ces mots, Iltis se renfroga, avança d'un pas et gronda d'un ton menaçant :

— Tenez votre langue, monseigneur.

Al Jervin serra les dents et marqua une courte pause avant de reprendre la parole d'une voix rauque, comme étranglée par l'émotion :

— Majesté, j'ai tout perdu. Ma demeure, ma fortune, mon honneur. Ne me reste que ma fille. Je vous demande seulement d'appliquer nos lois et de décourager sa folle ambition.

Il ne s'agit donc pas d'une affaire de fierté contrariée, jugea Lyrna. Il espère simplement protéger sa fille. Un homme bon, ainsi qu'un bâtisseur de renom dont les talents s'avèreront fort utiles une fois la paix revenue. Elle avisa une dernière fois Illian. La jeune femme répondait à un signe de tête encourageant de Davoka par un sourire éclatant, qui révélait deux parfaites rangées de dents blanches. *Une beauté évidente... à l'instar d'un faucon. Et pour l'heure, j'ai bien plus besoin de faucons que de bâtisseurs.*

— Dame Illian, dit-elle en signalant à l'un des trois scribes présents de consigner formellement son royal arbitrage. En vertu de ma souveraine autorité, je vous déchois par la présente déclaration de votre rang comme de la tutelle paternelle. En tant que sujet émancipé de ce Royaume, libre à vous d'embrasser la carrière de votre choix, dans les limites de la loi.

Elle avait eu la surprise de trouver la salle du Conseil quasiment intacte, à l'exception d'une brèche béante dans le mur ouest qui laissait filtrer le vent et agitait la tapisserie au rythme lent de la bise hivernale. En rupture avec la tradition, Lyrna avait demandé aux deux Aspects survivants de prendre part au Conseil et, à cette fin, nommé Elera ministre des Œuvres Royales et Dendrish ministre de la Justice. Ni son père ni son frère n'avaient jamais installé d'Aspects aux plus hautes fonctions de l'État, et sa décision ne manqua pas de provoquer une appréhension palpable parmi les autres conseillers.

« Ne jamais leur céder un pouce de plus que nécessaire », l'avait un

jour avertie son père en parlant des garants de la Foi. « Il m'a fallu les lier à la Couronne pour emporter ce Royaume, mais si je le pouvais, je m'en amputerai d'un coup sec comme d'un membre gangrené. » Lyrna, pour sa part, voyait les choses différemment. Si les diatribes lancées par l'Aspect Tendris contre la tolérance de son frère à l'égard des Infidèles avaient fragilisé le Royaume, le lien étroit unissant les autres Ordres à la Couronne avait heureusement limité son pouvoir. *Ce n'est pas en les liant à la Couronne que vous avez commis une erreur, Père. C'est en ne les y liant pas assez fortement.*

— Comme à Lancrage, de nouveaux réfugiés déferlent chaque jour, déclara le frère Hollun, assis à la gauche de Lyrna. La population civile de Castellarin a depuis peu passé le cap des cinquante mille âmes. J'ai bon espoir de voir ce nombre doubler avant la fin du mois.

— Pouvons-nous tous les nourrir ? s'inquiéta Vaelin.

— Si nous nous montrons suffisamment parcimonieux dans notre rationnement, oui, répondit le frère. Et à la condition que se poursuivent le ravitaillement de nos amis alpirans et l'approvisionnement en produits nilsaéliens du Vassal Darvus. L'hiver sera dur à passer, mais personne ne devrait mourir de faim.

— Comment se porte l'armée, monseigneur ? demanda Lyrna à Vaelin.

— Entre nos nouvelles recrues, les chevaliers du baron Banders et les francs-tireurs, nous devrions disposer d'un effectif d'environ quatre-vingt mille hommes et femmes d'ici à la fin de l'année.

— Il nous en faut plus. (Lyrna se tourna vers le haut maréchal Travick.) Je rédigerai demain une ordonnance de conscription. Tous les sujets du Royaume en âge de combattre se verront ainsi incorporés à la Garde du Royaume. Faites-en des combattants dignes de ce nom, monseigneur. (Ses yeux glissèrent sur dame Reva.) L'ordonnance concernera tous les Fiefs, ma dame. J'espère que vous n'y voyez pas d'objection.

La Dame Gouvernante conserva une expression des plus neutres, mais la reine remarqua qu'elle formulait avec soin sa réponse :

— Aucune, Majesté. Du moins en ce qui me concerne moi et ceux des miens qui ont souffert aux mains des Volariens. Il existe cependant en Cumbraël certaines provinces épargnées par la guerre où ce recrutement forcé risque de rouvrir d'anciennes plaies.

— Des plaies qu'un discours de l'Envoyée du Père Universel suffira à suturer, je n'en doute pas. Peut-être feriez-vous mieux de regagner votre Fief pendant quelque temps, dame Reva. Pour son édification, votre peuple a besoin de vous voir et de s'imprégner de vos hauts faits.

La jeune femme manifesta son assentiment d'un hochement de tête et répliqua d'une voix dépourvue d'amertume :

— Comme le voudra Sa Majesté.

Celle-ci me voue une loyauté sans faille, songea Lyrna. Alors pourquoi me met-elle si mal à l'aise ?

Elle chassa cette interrogation malvenue, préférant s'y intéresser plus tard, et se tourna vers le Bouclier.

— Seigneur des Nefs Ell-Nestra, veuillez je vous prie décliner l'effectif de votre flotte.

Comme il en avait récemment pris l'habitude, le Bouclier effaça son éternel sourire au moment de s'adresser à elle et ne croisa que brièvement son regard.

— Un peu plus de huit cents bâtiments de toutes tailles, Majesté. Nous avons capturé bon nombre de navires de commerce volariens, mais les flots se vident de plus en plus à mesure qu'enflent les tempêtes hivernales.

— Une force nombreuse à même de repousser toute tentative d'invasion, commenta le comte Marven. Et manœuvrée par les meilleurs marins du monde. Sans oublier que, cette fois-ci, nous sommes sur nos gardes.

— Combien de soldats vos huit cents vaisseaux pourraient-ils transporter ? demanda Lyrna à Ell-Nestra.

Le front barré d'un pli étonné, le Bouclier lui répondit d'une voix prudente :

— En mettant à profit les cales de nos prises volariennes, je dirais quarante mille, Votre Majesté. Mais je ne garantis pas le confort des troupes.

— Le confort est un luxe que nous ne pouvons plus nous permettre, monseigneur.

Elle s'absorba quelques instants dans ses calculs, consciente de la chape de silence qui tombait sur l'assemblée. *Ils ont compris ce que tu as en tête. Et ils ont peur.*

— Avez-vous pu prévenir votre homme ? s'enquit-elle auprès de Vaelin.

Ce dernier acquiesça et ordonna au garde en faction près de la porte de faire entrer le constructeur naval. Le sergent Davern gagna le centre de la pièce d'un pas nonchalant, puis se fendit d'une impeccable révérence avant de se tenir au garde-à-vous, manifestement peu ébranlé par le prestige de son auditoire.

— Mon Seigneur de Guerre m'a fait savoir que vous construisiez des bateaux, déclara Lyrna.

— En effet, Votre Majesté. (Il la gratifia d'un sourire enjôleur dont l'aplomb faisait passer l'assurance du Bouclier pour la timide réserve d'un jeune homme.) J'ai intégré la guilde des armateurs à seize ans. Un record, à ce que j'ai cru comprendre.

— Très impressionnant. Messire, il me faut un voilier capable de

transporter cinq cents soldats jusqu'en Volaria. Je vous charge de dessiner et de bâtir ce navire de telle manière que des non-initiés à votre art puissent sans mal le reproduire à l'identique.

À ces mots, Davern pâlit à vue d'œil et les officiers attablés s'agitèrent sur leurs sièges – sauf Vaelin, remarqua-t-elle, qui ne trahissait pas le moindre étonnement.

— Vous me confiez là une mission... extrêmement délicate, Majesté, commença le sergent. Et qui exigera nombre d'ouvriers, sans même parler du bois d'œuvre...

— Frère Hollun ici présent a établi une liste des sujets survivants dotés de l'expérience et des aptitudes nécessaires, lui apprit-elle. Nous les mettons à votre disposition. Quant au bois, n'ayez crainte, il vous sera fourni. Davern Al Jurahl, je vous nomme donc... (Elle s'absorba dans une courte réflexion.) Maître de l'Arsenal de la Reine. Toutes mes félicitations, monseigneur. J'attends vos premiers croquis demain, à la première heure.

Davern vacilla sur place pendant quelques instants, comme hébété, puis se fendit d'une révérence hésitante avant de prendre congé.

— Bien. Voilà qui conclut les affaires du jour, dit Lyrna en se levant.

Comme il fallait s'y attendre, ce fut le comte Marven qui prit la parole. Le commandant nilsaëlien ne manquait certes pas de bravoure, mais sa propension à se faire l'apôtre de la prudence et de la pondération ne connaissait pas de bornes.

— Majesté, si je puis me permettre ?

Lyrna se figea et haussa un sourcil interrogateur en le voyant hésiter, puis se forcer à poursuivre :

— Afin de dissiper tout malentendu, Majesté, vous prévoyez donc d'envahir l'Empire Alpiran ?

— Je prévois de remporter cette guerre, monseigneur. Par tous les moyens et le plus rapidement possible.

— Mais dépêcher ainsi toutes nos forces par-delà l'océan... Je me vois forcé d'émettre quelques doutes quant à la pertinence d'une telle entreprise.

— Et pourquoi donc ? Les Volariens y sont parvenus.

— Après des années de préparation, fit remarquer le Bouclier. Et sans avoir à redresser au préalable les finances et les infrastructures d'un royaume dévasté.

— Un royaume qui a déjà accompli bien des miracles.

Elle étudia tour à tour chacun de ses officiers, dont les visages trahissaient l'inquiétude. Seul Vaelin, encore une fois, ne semblait aucunement troublé par son projet.

— Messeigneurs, reprit-elle, vous ne vous trouvez pas dans une chambre des débats, mais dans la salle du Conseil, qui porte bien son

nom. Je vous ai conviés ici à seules fins de vous consulter et de vous distribuer mes ordres, que je résumerai ainsi : nous allons lever une flotte de guerre et faire connaître aux Volariens le goût amer de notre juste vindicte. Car je vous assure qu'une fois achevée notre expédition vengeresse sur leurs terres, pas un seul d'entre eux n'osera plus rêver de poser le pied sur nos côtes. Hormis dans leurs pires cauchemars.

Elle s'interrompt, dans l'attente de nouvelles voix dissidentes, mais ne perçut chez eux que résignation craintive.

— Je vous remercie de vos conseils avisés et vous somme à présent de vous en retourner à vos devoirs.

Recroquevillé sur la pierre nue de sa cellule, les chevilles et les poignets entravés, Lakrhil Al Hestian ne daigna pas se lever à son entrée, préférant offrir à sa reine un regard lugubre. Cette insubordination manifeste arracha à Iltis un grognement de colère, mais Lyrna retint son garde du corps d'un geste.

— Veuillez surveiller la porte, monseigneur.

Iltis dédia au général à terre une grimace de dégoût avant de quitter le cachot, dont il laissa la porte entrouverte.

— On appelle cette cellule le Carré du Traître, dit Lyrna à l'ancien Seigneur de Guerre.

Elle gagna l'unique fenêtre, une meurtrière étroite aménagée dans l'épaisse muraille qui laissait entrevoir une bande de ciel mince. Autour d'elle, plusieurs moellons de pierre portaient des marques indistinctes, autant d'inscriptions grattées du bout des ongles par plusieurs générations de prisonniers.

— Son dernier occupant se trouvait être Artis Al Sendahl, à la veille de son exécution, poursuivit-elle en lui tournant le dos. Que nos ennemis, en dépit des ravages qu'ils ont causés, aient gardé intacte notre prison en dit long sur leur mentalité.

Al Hestian se fendit d'un vague haussement d'épaules, que souligna le morne cliquetis de ses chaînes.

— Mon père n'a pas jugé bon d'accorder à votre prédécesseur le moindre procès, reprit-elle. Al Sendahl s'est tout simplement réveillé un matin pour découvrir une paire de gardes devant sa porte, armés d'un royal décret. Une semaine plus tard, il était mort.

— Tandis que moi, je n'ai droit qu'à deux jours, grinça Al Hestian dans un croassement monocorde. Et pas l'ombre d'un procès en vue.

— Alors faisons de cette geôle votre tribunal, monseigneur. (Elle leva les mains et désigna les parois de la cellule.) Et de moi tout à la fois votre procureur et votre juge, en attente de votre témoignage.

— Mon témoignage est superflu. Et les raisons de ma trahison évidentes. (Il détourna le visage et vint reposer son crâne contre la pierre.) Je n'ai rien à dire pour ma défense et je ne compte pas

implorer votre clémence. Je n'ai qu'une requête à faire : qu'on en finisse au plus vite.

Elle connaissait cet homme depuis son enfance et ne l'appréciait guère, probablement parce que son ambition éhontée lui rappelait tant la sienne. Mais malgré tous ses défauts, jamais ses fils, jadis compagnons de ses jeux d'enfance, n'avaient cessé de l'aimer.

— Alucius connaîtra la gloire éternelle en ce Royaume, déclara-t-elle. Son sacrifice lave en partie le déshonneur de votre maison.

— Un fils défunt n'a pas besoin de gloire. Et j'en ai deux à retrouver dans l'Au-Delà, si vous daignez me faire le plaisir de m'y envoyer.

Elle reporta son attention sur les griffures des parois et parvint à déchiffrer deux mots, qui lui permirent de deviner sans mal la teneur de ces épigrammes. « La mort est un passage vers l'Au-Delà... » Le Catéchisme de la Foi, qui avait engendré tant d'accomplissements... et tant de souffrances. Cette rengaine lui avait toujours paru vide de sens, surtout en regard des trésors de sagesse que contenait sa bibliothèque.

— Je crains de ne pouvoir souscrire à votre exigence de miséricorde, monseigneur, lui lança-t-elle. Un châtiment bien plus grand vous attend. Seigneur Iltis !

Son garde du corps reparut sur-le-champ et s'exécuta prestement lorsqu'elle lui désigna les chaînes ceignant les chevilles du prisonnier.

— Enlevez-lui ça et amenez-le-moi.

Les anciens chevaliers et pisteurs de Darnel clignaient des yeux, éblouis par la lumière qui inondait la cour de la forteresse servant de prison à la cité. Privés de leurs armures et vêtus d'habits rudimentaires, ils formaient un groupe d'environ trente-cinq hommes cernés de toutes parts par un détachement de la Garde du Nord du seigneur Adal – des soldats choisis pour l'excellence de leur discipline, contrairement à la Garde du Royaume qui aurait sans nul doute massacré sur place ceux qui les avaient trahis lors de leur première confrontation avec les Volariens. En compagnie d'Al Hestian, Lyrna vint se poster sur une passerelle surplombant les prisonniers rassemblés. La plupart d'entre eux n'osaient pas affronter cette souveraine qu'ils avaient reniée, mais certains levaient vers elle un regard implorant.

— Vous connaissez ces hommes, ce me semble ? demanda la reine à celui qu'on nommait Rose de Sang.

Al Hestian baissa les yeux sur les captifs, sans exprimer la moindre émotion.

— Pas suffisamment pour pleurer sur leur sort, si Sa Majesté compte me faire assister à leur exécution.

Elle s'éloigna de lui, gagna la rambarde et s'adressa aux hommes en contrebas d'une voix forte :

— Vous tous ici avez été reconnus coupables de haute trahison, un crime passible de la peine de mort. Nombre d'entre vous tenteront sans nul doute de s'abriter derrière l'argument de la loyauté à quelque serment d'allégeance, mais je vous retiens tout de suite. Quiconque s'avère capable de prêter serment à un traître assassin doublé d'un fou s'exclut de fait de la communauté des hommes de raison et se prive de toute dignité chevaleresque. Ce qui est votre cas, messires.

Elle s'interrompit le temps de couler un regard en direction d'Al Hestian, qui lui rendit son coup d'œil avec raideur. De toute évidence, il avait compris ce qu'elle avait derrière la tête.

— Cependant, reprit-elle, la Foi nous enseigne la valeur du pardon envers ceux qui font acte de contrition. Et ce Royaume manque plus que jamais de bras capables de brandir une épée. Pour ces raisons, et pour ces raisons seulement, je vous offre la chance de prêter un nouveau serment. Un serment au service de votre reine. Jurez-moi allégeance et je vous épargnerai. Sachez toutefois que ceci ne commue en rien votre sentence. Condamnés vous êtes et condamnés vous resterez jusqu'au jour où vous tomberez au champ d'honneur. Voilà pourquoi je vous baptise la Compagnie Morte. Que ceux qui ne souhaiteraient pas prononcer ce serment se manifestent maintenant.

Elle garda le silence pendant quelques instants, les laissant trembler et s'affaïsser de soulagement. L'un d'entre eux, un gaillard au large poitrail et au port chevaleresque, sanglotait ouvertement. Son voisin, sans doute un pisteur étant donné sa maigreur, frémissait de tous ses membres ; un flot d'urine dévalait ses jambes fluettes. Elle attendit une bonne minute durant, sans qu'aucun d'entre eux ose prendre la parole.

— Monseigneur, dit-elle à Al Hestian tout en embrassant d'un geste les hommes en contrebas. Votre nouvelle unité, si vous voulez bien l'accepter.

Lakrhil Al Hestian demeura impénétrable pendant de longues secondes avant d'exécuter une courte révérence.

— Parfait, dit-elle. En sus de ces misérables, nos patrouilleurs ont découvert que les hors-la-loi prospéraient dans les campagnes, des gibiers de potence qui s'attaquent tout particulièrement aux sujets fuyant les Volariens. Les violeurs et les assassins seront exécutés, comme de juste, mais je vous enverrai les autres. (Elle s'approcha de lui et poursuivit à voix basse.) Je vous laisse la vie sauve en l'honneur de vos fils, ne l'oubliez pas. Et sachez une chose : s'il vous prenait l'envie de trahir ce Royaume à nouveau, je saurais me montrer bien moins charitable dans ma punition que mon cher père.

Elle regagna le palais en fin d'après-midi, après une journée passée aux côtés des nouveaux arrivants. Comme souvent, ces réfugiés se composaient de nobles désargentés et de roturiers démunis, chacun porteur de sa propre épopée de douleur et de survie. Et tout comme à Lancrage, malheureusement, les enfants – pour la plupart orphelins – se faisaient trop rares. Elle rassembla les gamins esseulés et les mena jusqu'aux salles du palais réservées aux pupilles de frère Innis, où elle demeura le restant de la soirée.

À les voir cavalier tout autour d'elle et remplir ces lieux austères de leurs rires et de leurs jeux, Lyrna s'émerveilla de l'aisance avec laquelle ces enfants reprenaient courage, quand bien même certains se tenaient obstinément à l'écart, leurs regards hantés d'indicibles horreurs. Elle passa le plus clair de son temps avec ces derniers, à leur parler d'une voix tendre et à tenter de les arracher à leur prostration – sans grand succès, il fallait bien l'avouer. Un garçonnet finit cependant par escalader ses jambes pour se blottir dans son giron, pour s'endormir aussitôt qu'elle lui ouvrit les bras. Elle le berça longuement tandis que tombait la nuit et que les autres regagnaient leurs couchés, puis sombra dans le sommeil à son tour. Elle fut réveillée peu après minuit, avec douceur, par Murel.

— Dame Davoka vous demande dans la cour, Majesté.

Lyrna déposa délicatement l'enfant dans l'un des nombreux lits vides de cet orphelinat d'appoint.

— Où est Orena ? s'enquit-elle en s'engouffrant dans le couloir.

— Elle implore votre pardon, Majesté. Être à proximité des enfants lui fend le cœur, si bien que je lui ai proposé de la remplacer.

Les cœurs d'or sont souvent les mieux cachés, songea Lyrna.

Dans la cour, elle trouva Davoka en pleine embrassade. La Lonake soulevait dans ses bras une silhouette menue, au pied d'un poney trapu et dépourvu de sellerie que flanquaient deux guerriers Eorhil manifestement soupçonneux.

— Lerhnah ! l'appela Davoka. Voilà mon autre sœur. Elle nous apporte la voix de la Montagne !

Kiral semblait n'avoir gardé aucune séquelle de la séance d'exorcisme à laquelle la Mahlessa l'avait soumise, sous la Montagne. Comme Lyrna approchait, elle lui dédia un sourire timide. Sa cicatrice, bien que guérie, offrait un sinistre spectacle. La profonde balafre, qui courait de son menton jusqu'à son front, réveillait en Lyrna le souvenir de cette nuit funeste au cours de laquelle elle avait dû se défendre à coups de poignard.

— Servante de la Montagne, la salua-t-elle en lonak.

— Reine. (À sa grande surprise, Kiral lui sauta dans les bras.) Et sœur, aussi.

— Quelles nouvelles de la Mahlessa ?

— La Montagne ne m’a confié aucun message pour toi, mais deux présents. (Elle leva une petite fiole en verre contenant un liquide noir et visqueux.) Elle pense que tu en auras grand besoin et m’a confié la formule pour en concocter d’autres.

Lyrna hésita avant de s’emparer de la fiole. Elle n’avait pu oublier les hurlements poussés par cette jeune femme – ou plutôt la créature qui la possédait – lorsque la Mahlessa avait fait tomber sur sa chair une seule goutte d’une potion similaire.

— À quoi sert cette concoction ? s’enquit-elle.

— Selon ses dires, il s’agit d’une clé déverrouillant d’invisibles chaînes, que tu sauras mettre à profit.

Lyrna tendit la fiole à Murel, lui enjoignant d’en prendre le plus grand soin tout en lui interdisant formellement de l’ouvrir.

— Et le deuxième présent ? demanda-t-elle à Kiral.

— Rien d’autre que moi. (Elle sonda la cour du regard.) Je cherche un homme qui a perdu son chant, afin qu’il puisse entendre le mien.

Chapitre 2

Vaelin

Le conclave se tenait dans la Loge du Sixième Ordre, seul et unique bâtiment de la Foi encore intact dans le voisinage de Castelvarin. Abandonné depuis la dernière visite de Frentis, l'endroit résonnait d'un silence assourdissant aux oreilles de Vaelin tandis qu'il en arpentait le terrain d'entraînement, les foyers, les couloirs. Perdu dans ses souvenirs, il avait l'impression de remonter le temps, retrouvant çà et là les jalons de son enfance : ce coin de la cour où ils avaient pris l'habitude de jouer aux lames, la corniche près des quartiers de l'Aspect que Barkus avait ébréchée d'un coup de taille un peu trop enthousiaste... Il demeura quelques instants au pied de l'escalier raide qui montait dans les hauteurs de la tour nord, repérant sur les marches des taches sombres à l'endroit où quelque frère malheureux ou soldat volarien avait trouvé la mort. Il s'abstint cependant de monter dans le dortoir. *Mieux vaut laisser certains souvenirs au passé.*

Il avait fallu l'insistance de l'Aspect Elera pour le convaincre de venir et même ainsi, il avait délibérément traîné en chemin, peu enclin à participer à cette réunion concernant les nombreux défis qui attendaient la Foi. Mais son retard n'avait servi à rien, car lorsque les frères en faction lui avaient ouvert les portes du réfectoire, le débat faisait encore rage. Se trouvaient là tous les responsables survivants de la Foi, soit une petite vingtaine de personnes. Un bref survol de la pièce lui apprit que les robes bleues prédominaient, quand bien même le Septième Ordre – représenté par Caenis et une poignée de ses subalternes les plus âgés – ne possédait pas d'uniforme. L'Aspect Dendrish, isolé, n'avait que maître Benril pour l'épauler, ce qui tendait à prouver qu'ils étaient les uniques rescapés du Troisième Ordre dans la cité. Fidèle à ses habitudes, l'Aspect ventripotent dominait la discussion de son vibrant baryton et discourait sans discontinuer. Il assenait les mots « folle entreprise » quand Vaelin fit son entrée, le coupant dans son élan.

— Vous aurais-je interrompu, Aspect ? s'enquit Vaelin. Poursuivez, je vous en prie.

— Vaelin.

L'Aspect Elera se leva pour l'accueillir. Comme elle s'avancait pour le prendre dans ses bras, il lui trouva une légère claudication. Si son étreinte fut chaleureuse, comme toujours, il éprouva un pincement au

cœur à la vue des infimes tremblements qui agitaient ses membres et de la pâleur de ses joues.

— Aspect, lui dit-il. Comment vous portez-vous ?

— Comme un charme. Entre donc. (Elle tourna les talons et l'entraîna à sa suite.) Nous avons grand besoin de tes lumières.

L'Aspect Dendrish émit un reniflement ostentatoire sur leur passage et Caenis se raidit visiblement, son visage exprimant moins le plaisir des retrouvailles qu'une morne résignation.

— J'avoue ignorer en quoi je puis vous être utile, fit Vaelin. Cette réunion concerne la Foi, dont je ne fais plus partie.

— Mais la Foi fait partie de toi, mon frère, lui lança Sollis. Quoi que tu en penses.

Il était flanqué du Frère Commandant Artin en poste à Cardurin et de maître Rensial qui, les bras serrés sur sa poitrine, fixait sur le sol un regard exorbité.

— Nous pensons pouvoir bénéficier de ta perspective, poursuivit l'Aspect Elera. Surtout en ce qui concerne les visées de la reine.

Vaelin hocha la tête en direction de frère Hollun, unique représentant du Quatrième Ordre.

— Le frère Hollun ici présent passe chaque matinée en sa compagnie. Je suis persuadé qu'il saura vous éclairer sur ses intentions.

— Elle souhaite envahir l'Empire Volarien, voilà ce qu'elle veut, lâcha l'Aspect Dendrish d'une voix râpeuse, presque malade. Le Royaume est en ruine, et elle compte dilapider nos maigres forces pour ce... (Il s'interrompit, ses bajoues frémissant quelque peu tandis qu'il cherchait la formule la plus respectueuse possible.) Ce projet douteux.

— Il ne vous revient pas de mettre en doute la volonté de la reine, lui rétorqua Vaelin.

— Tu comprends sûrement notre inquiétude, Vaelin, dit Elera. Nous avons pour mission de protéger les Fidèles.

— Pardonnez-moi, Aspect, mais l'état actuel du Royaume tend à démontrer que vous avez échoué dans cette mission. (Il s'éloigna d'elle et les observa tour à tour, ces vestiges d'un ordre social qu'il croyait immuable, éternel.) Vous avez gardé par-devers vous tant de secrets au fil des siècles, quitte à faire couler le sang... Tout ce savoir, cette puissance, cette sagesse dont vous êtes les dépositaires auraient pu nous aider lorsque l'Allié est passé à l'offensive. Mais non, vous avez préféré camper sur vos positions. Et tout cela dans le dessein de préserver une Foi bâtie sur un mensonge.

— Le mensonge d'un homme peut être la vérité d'un autre.

La voix qui venait de s'élever – grêle, chevrotante, mais chargée d'une intense conviction – émanait d'un vieil homme vêtu d'une robe

blanche maculée de taches. Il siégeait seul, soutenu par un bourdon noueux taillé dans une vieille branche d'arbre, et dardait sur Vaelin son unique œil valide, d'un bleu éclatant. L'autre disparaissait sous une taie laiteuse.

— Aspect Korvan, dit Elera. Le dernier membre du Cinquième Ordre.

— Les Défunts sont des âmes captives, déclara Vaelin à l'adresse du vieillard. Des Doués attirés dans l'Au-Delà par une entité maléfique. Est-ce là un mensonge ?

L'Aspect Korvan soupira, puis s'affaissa quelque peu, comme s'il croulait sous le poids d'une soudaine lassitude.

— Cinq décennies durant, j'ai œuvré comme maître de l'Intuition à la Loge du Premier Ordre, déclara-t-il. Aujourd'hui, me voilà devenu Aspect, un terme inspiré par les facettes multiples de notre Foi. Et la Foi n'est qu'un reflet de ce qui nous attend dans l'Au-Delà.

— J'ai visité l'Au-Delà, lui rétorqua Vaelin. Et vous ?

La main du vieillard tressaillit sur sa canne et il mit un long moment à répondre.

— Une fois, il y a bien longtemps. Vous n'êtes pas le premier à trouver la mort et à en revenir, jeune homme. L'Au-Delà est un territoire abstrait, un lieu régi par l'esprit, tout à la fois forme et brume, illimité et pourtant circonscrit. J'aime à le décrire comme un cristal au prisme complexe, dont vous n'avez entrevu qu'une seule facette.

— Peut-être, lui concéda Vaelin. Et peut-être la Foi n'est-elle qu'une maladroite tentative d'appréhender un concept qui dépasse notre entendement. Mais j'en ai assez vu pour savoir que notre ennemi n'en a pas terminé avec nous. Il ne souhaite qu'une chose : nous rayer de la carte, et il ne s'arrêtera pas en si bon chemin. La clé de sa défaite, selon la reine, consiste à frapper au cœur de l'Empire qu'il a bâti pour nous annihiler. Sachez que je partage pleinement son point de vue.

— Quand bien même elle entraînerait notre perte ? demanda Dendrish.

— Nous avons déjà tout perdu, Aspect. La reine Lyrna nous offre une chance d'éviter l'anéantissement total. (Il tourna vers Caenis un regard interrogateur.) N'y a-t-il aucun signe, aucun présage pour nous guider, mon frère ? Aucun message arraché aux brumes du temps ?

— Le frère Caenis est désormais l'Aspect Caenis, précisa Elera, qui parvenait d'une manière ou d'une autre à conserver son sourire.

— Toutes mes félicitations, lança Vaelin à son ancien condisciple.

Ce dernier esquissa un petit sourire et se redressa.

— Mon frère n'ignore pas que la divination n'a rien d'une science exacte, déclara-t-il. Et dans nos rangs clairsemés, rares sont les frères

et sœurs à disposer d'un Don capable de trancher ce terrible dilemme. Pour autant, j'ai prêté serment à la Couronne et je me plierai à sa volonté, quoi qu'elle exige de moi et de mon Ordre.

Le grincement d'une chaise attira l'attention de Vaelin sur la gauche, où il vit maître Rensial se relever promptement. Une fois debout, il les toisa longuement, le front barré d'un pli concentré. Quand il parla enfin, ce fut d'une voix ferme et apaisée, dépourvue de sa fébrilité coutumière :

— Ils ont commencé par me torturer, dit-il. Mais ils ont cessé dès qu'ils ont compris que je n'avais rien à leur apprendre. Ils m'ont alors enchaîné à un mur et j'ai pu entendre, quatre jours durant, les tourments qu'ils infligeaient à mes frères. Ils posaient toujours la même question, encore et encore : « Où sont les Doués ? » Et jamais personne n'a répondu. Jamais.

À ces mots, son regard se perdit dans le vague. Les bras plaqués sur sa poitrine, il se rassit et ajouta dans un souffle :

— Où est passé le gamin ? La forêt brûle et le gamin a disparu.

Sollis se leva à son tour, posa une main sur l'épaule du maître dément qui continuait de marmonner.

— Avec l'accord de ce Conclave, dit-il, je me fais le porte-parole de mon Ordre jusqu'au sauf retour ou la preuve du décès de l'Aspect Arlyn. Nous nous soumettrons aux intentions de la reine.

— Tout comme le Quatrième Ordre, ajouta le frère Hollun.

L'Aspect Dendrish s'affala sur son siège, puis agita une main replète en un signe ambigu, qui pouvait aussi bien signifier un refus catégorique qu'une approbation résignée. Ce fut maître Benril qui, la mine grave et solennelle, prit la parole à sa place :

— La guerre fut de tout temps l'apanage des ignorants. Mais l'expérience m'a appris que certaines guerres se doivent d'être livrées, en dépit des conséquences. En l'état, notre Ordre soutiendra cette entreprise.

Le Deuxième Ordre était représenté par deux sœurs fraîchement débarquées de leur mission d'Andurin, toutes deux épuisées par le voyage et manifestement dépassées par les événements. Elles semblaient tout ignorer du sort de leur Aspect, même si de nombreuses rumeurs couraient sur le massacre intégral de leurs frères et sœurs lors de l'incendie de leur Loge. Elles s'entretinrent brièvement, après quoi la plus âgée confirma leur soutien d'une voix brisée.

— Aspect ? demanda Sollis à l'intention d'Elera.

Le sourire de la guérisseuse s'était complètement dissipé et son visage, habituellement rajeuni par sa franchise et son éclat coutumiers, trahissait le poids des ans. Elle garda le silence pendant quelques instants, les mains jointes et le front baissé.

— Tout a changé si vite, finit-elle par déclarer. Tant de certitudes ont été balayées en l'espace de quelques mois à peine. Le seigneur Vaelin a raison d'évoquer nos crimes passés, car nous avons commis des erreurs irréparables. Ainsi, je n'ai rien dit lorsque l'une de mes plus brillantes élèves fut emprisonnée à Castelnoir pour avoir ouvertement critiqué la croisade alpirane. Oui, nous avons du sang sur les mains. Mais je redoute les crimes qui nous attendent si nous suivons cette voie. Chaque jour, mon Ordre accueille de nouveaux blessés. Et si nous parvenons à panser leurs plaies, aucun onguent ne saurait apaiser le brasier de haine qui couve dans leurs cœurs – un venin tel que je n'en avais jamais connu jusqu'ici, malgré tous les troubles qui ont pu agiter le Royaume. Quand la reine les entraînera par-delà l'océan, comment compte-t-elle faire régner la justice ?

— Vous avez devant vous le Seigneur de Guerre de l'armée de la reine, dit Vaelin. Je ne tolérerai aucune exaction à l'encontre de ceux qui ne prendront pas les armes contre nous.

Elle leva les yeux sur lui et sourit à nouveau, mais son regard se voilait d'une ombre qu'il ne lui avait encore jamais vue : l'amertume. « C'est moi qui t'ai mis au monde », lui avait-elle un jour révélé. *Peut-être se demande-t-elle quel genre d'être elle a contribué à enfanter.*

— Je me fie à ta parole, Vaelin, comme toujours.

Elle se tourna alors vers ses pairs et déclama sur un ton formel :

— Le Cinquième Ordre se range aux désirs de la reine.

Il fit ses adieux à Reva à la porte sud. Comme il l'attirait à lui pour lui planter un baiser sur le front, il sentit avec un plaisir certain les bras de son ancienne protégée se refermer sur son dos.

— Alors, pas de regrets ? l'interrogea-t-il quand elle eut relâché son étreinte. Tu comptes toujours te conformer au projet de la reine ?

— Des regrets, j'en ai plein, lui répondit-elle. Mais il n'y a là rien de nouveau. À Altor, j'en ai vu assez pour me convaincre qu'il s'agissait entre les Volariens et nous d'un combat à mort. Ils n'arrêteront pas, alors nous non plus.

— Et tes sujets partageront-ils ce point de vue ?

Ses traits s'assombrirent et ce fut d'une petite voix teintée de mépris qu'elle lui avoua :

— Ils n'auront pas le choix lorsqu'ils entendront le Père Universel leur parler à travers l'Envoyée.

Sur ces mots, elle enfourcha sa monture et s'éloigna au trot, flanquée d'une escorte de sa garde personnelle. En la voyant partir, Vaelin éprouva un soudain sentiment de perte, comme s'il pressentait qu'il ne la reverrait jamais.

— Monseigneur.

Il fit volte-face et découvrit face à lui l'une des dames de

compagnie de Lyrna – la plus grande, celle avec les yeux sombres, dont le nom lui échappait.

— La reine sollicite votre présence au palais.

La jeune femme guigna vers la gauche, le visage soudain rembruni. Il suivit son regard et aperçut la sommellerie à demi éventrée où les Doués des Confins avaient élu domicile. Deux gardes du Royaume se remettaient de leur surprise, à l'évidence victimes du goût de Lorkan pour les farces à l'endroit des non-Doués. En guise d'excuses, le jeune homme se fendit d'une révérence faussement sincère, tandis que Cara étouffait un éclat de rire en arrière-plan. Lorkan repéra Vaelin du coin de l'œil, puis lui dédia un sourire mince avant de tourner les talons et de gagner un coin d'ombre où il parut se volatiliser.

Le Seigneur de Guerre avisa la suivante, dont les yeux restaient fixés sur l'alcôve où le Doué venait de disparaître.

— Pardonnez-moi, ma dame, dit-il afin d'attirer son attention, mais je ne crois pas connaître votre nom.

— Orena, monseigneur. (Elle s'inclina de nouveau.) Et depuis peu, dame Orena Al Vardrian, par la grâce de la reine.

— Vardrian ? Du sud de Havreval ?

— Ma grand-mère est originaire de Havreval, monseigneur.

Il s'apprêtait à lui confier qu'ils avaient probablement des ancêtres communs, mais préféra s'abstenir à la vue du malaise croissant de la jeune femme. De toute évidence, la présence des Doués l'indisposait et sa nervosité communicative dissuadait toute conversation.

— Ces gens sont nos alliés, lui dit-il en hochant la tête en direction de la sommellerie. Ils ne représentent aucune menace.

La dame de compagnie se reprit et, feignant l'indifférence à l'égard des Doués, exécuta une énième révérence.

— La reine vous attend, monseigneur.

Debout dans l'enceinte du palais, Lyrna contemplait le bas-relief incomplet de maître Benril. À quelques pas de là, dame Davoka se tenait près d'une autre Lonake, plus jeune et beaucoup moins grande. La jeune femme se redressa à la vue de Vaelin, son regard curieux chargé d'une question muette.

— Monseigneur, le salua chaleureusement la reine. Comment s'est déroulé le Conclave ?

Sa clairvoyance le surprit à peine. Lyrna avait hérité le don de son père pour l'espionnage et l'exploitation subtile des informations qu'elle en retirait.

— La Foi cherche à se reconstruire, dit-il. Bien entendu, les Ordres – ou plutôt ce qu'il en reste – participeront à l'effort de guerre.

— Et dame Reva ?

— Elle accomplira votre volonté sans se dédire, Majesté.

Elle hocha la tête, sans pour autant quitter des yeux l'énorme frise en marbre. Cette dernière, bien qu'inachevée, impressionnait Vaelin par la vitalité qui s'en dégageait ; les expressions comme les poses des statues irradiaient d'une précision et d'une vraisemblance incomparables, même parmi les autres travaux de Benril. Les visages de la soldatesque volarienne et des sujets du Royaume exprimaient parfaitement ce mélange de terreur, de rage et d'incompréhension qu'éprouvaient les êtres plongés dans les affres de la guerre.

— Remarquable, n'est-ce pas ? fit remarquer Lyrna. Et pourtant, maître Benril a formellement requis sa destruction.

— Sans doute lui rappelle-t-elle de mauvais souvenirs.

— Mais qui sait si, dans les années à venir, nous n'aurons pas justement besoin d'une telle œuvre pour nous rappeler ce qui a motivé notre entreprise ? Je suis tentée de la laisser en l'état. Avec un peu de chance, l'humeur du maître finira par s'adoucir et je parviendrai à le persuader d'achever son tableau de marbre. En lui laissant toute latitude, bien sûr.

Lyrna invita d'un geste Davoka et sa compagne à s'avancer.

— Voici Kiral du clan de la Rivière Noire. Elle a un message à vous communiquer.

— Vous parlez très bien notre langue.

Il l'avait invitée dans la demeure de son père, où sa sœur et lui occupaient les pièces les moins délabrées. Alornis était absente, partie faire quelque commission du côté des quais – sans doute en profiterait-elle pour croquer l'armada qui mouillait dans le port. Ils s'assirent au pied de l'immense chêne qui dominait le jardin, et dont les branches imposantes se dénudaient à mesure que sévissait l'hiver.

— C'est elle qui parlait votre langue, répondit Kiral. Voilà pourquoi je la connais.

Lyrna avait beau lui avoir raconté toute l'histoire, il peinait malgré tout à se convaincre qu'il conversait avec une femme jadis possédée par l'un des séides de l'Allié, doublée d'une dépositaire de la voix du sang chargée d'un message pour lui. Et pourtant, il lui avait suffi d'un coup d'œil sur le visage de la Lonake pour comprendre qu'elle disait vrai et qu'un chant intérieur la guidait. Un constat qui le faisait pâlir de jalousie, bien malgré lui.

— Elle se souvient de toi, poursuivit la Lonake. Tu l'as privée d'une victime. Elle te voue une haine féroce.

Lui revint en mémoire le visage tordu par la colère et les lèvres retroussées en un féroce rictus de sœur Henna, après qu'il l'eut plaquée contre le mur.

— Vous avez gardé ses souvenirs ?

— Certains. Elle était très vieille, mais moins que son frère et sa

sœur. Moins implacable, aussi. Elle les craignait et les méprisait tout à la fois. J'ai hérité d'elle le talent de guérisseuse acquis lors de son séjour dans le Cinquième Ordre, les rituels d'une prêtresse du sud de l'Empire Alpiran et l'aptitude au poignard d'une esclave volarienne envoyée à la mort dans les arènes.

— Savez-vous de quand date sa conversion par l'Allié ?

— Ses souvenirs les plus anciens se perdent dans une brume de peur et d'angoisse, mais j'en ai gardé la vision de huttes de terre ravagées par les flammes sous la voûte étoilée. (Kiral s'interrompt, parcourue d'un frisson involontaire.) Quand cette vision se dissipe, alors elle entend sa voix.

— Et que dit-il ?

Elle secoua la tête.

— Elle a toujours occulté ce souvenir, préférant s'attarder sur les innombrables meurtres et tromperies qui ont émaillé ses incarnations.

— Vous m'en voyez désolé. Ce doit être... douloureux.

Kiral haussa ses maigres épaules.

— Oui, quand je rêve, surtout.

Elle leva les yeux vers les branches du grand chêne au-dessus d'elle, un petit sourire aux lèvres.

— Là, dit-elle en désignant une fourche épaisse proche du tronc principal. Vous aviez l'habitude de vous asseoir là pour regarder votre père panser ses chevaux. (Son sourire s'évanouit.) Il avait peur de vous, même si vous l'ignoriez.

Il contempla le chêne de longues secondes durant, songeant aux moments heureux passés sur sa majestueuse carcasse. Il se demanda alors si ses yeux d'enfant n'en avaient pas vu bien plus que ne le laissait suggérer sa mémoire défaillante.

— Votre chant est puissant, déclara-t-il enfin.

— Et le vôtre plus encore. J'en perçois l'écho. Se trouver privé d'une telle puissance doit être difficile.

— Je l'ai d'abord crainte, cette voix intérieure, mais j'ai fini par comprendre qu'il s'agissait d'un précieux cadeau. Et oui, elle me manque énormément.

— Alors laissez-moi devenir votre chant, comme il m'a été enjoint par la Mahlessa.

— À quoi dois-je m'attendre ?

— J'entends une voix m'appeler dans le lointain, depuis l'est. Une mélodie ancienne et solitaire, entonnée par un homme qui ne peut mourir... Un homme que vous avez rencontré.

— Son nom ?

— Je l'ignore, mais sa voix charrie l'image d'un garçon qui lui a jadis offert un abri dans la tempête, puis a risqué sa vie pour les sauver, sa protégée et lui.

Erlin. Tous les éléments liés au mystérieux inconnu s'assemblèrent soudain dans son esprit, tels les fragments épars d'une mosaïque fracturée : ses cris furieux face aux éléments déchaînés, la nuit de la tempête, ses voyages à travers le monde et son visage épargné par les années lorsqu'il était venu lui apprendre la vérité au sujet du père de Davern. « Erlin, Rellis, Hetril, il a beaucoup de noms », lui avait appris Makril. Mais Vaelin savait à présent qu'il n'en portait qu'un seul, au départ. *Ce jour-là, à la foire, devant le spectacle de marionnettes...*

— Kerlis, lâcha-t-il dans un souffle. Kerlis le Sans-Foi, condamné à la vie éternelle pour avoir renié les Défunts.

— Une légende, dit Kiral. Mon peuple la partage, mais sous une forme différente. Dans notre version, un homme aurait offensé Mirshak, le dieu des Terres Noires, qui l'aurait en retour voué à conter une histoire sans fin.

— Vous savez où le trouver ?

Elle acquiesça.

— Son importance ne m'a pas échappé. Le chant résonne avec insistance chaque fois qu'il l'effleure et la Mahlessa voit en cet homme la clé de notre combat contre le maître de la créature qui m'avait dérobé mon corps.

— Où est-il ?

La jeune femme afficha une grimace navrée, qui eut pour effet de plisser sa balafre.

— Par-delà la Banquise.

Chapitre 3

FRENTIS

Avant de s'asseoir, elle passe le Haut Conseil en revue : vingt hommes vêtus de somptueuses robes rouges installés autour d'une table parfaitement circulaire. La chambre du Conseil se trouvant à mi-hauteur de la tour, chaque membre de l'élite volarienne avait emprunté pour parvenir jusqu'ici un monte-charge dont le système complexe de poulies nécessitait l'effort combiné d'une centaine d'esclaves. En dépit de l'immortalité qui leur était conférée, aucun de ces distingués citoyens ne souhaitait devoir gravir cette interminable succession d'escaliers.

Elle endure en silence la cérémonie d'inauguration, au terme de laquelle Arklev déclare formellement ouverte la quatrième et ultime réunion du Conseil de la huit cent vingt-cinquième année de l'Empire, chacune de ses creuses paroles rythmée par le grattement frénétique des plumes sur les parchemins des scribes qui rédigent les minutes de la séance. Après avoir présenté chacun des membres tour à tour, il en vient enfin à elle.

— ... et tout récemment nommée au siège des Esclavagistes, voici le, euh... la conseillère...

— Je préfère être mentionnée au titre de Porte-Parole de l'Allié, le corrige-t-elle avant de couler un regard éloquent en direction des scribes.

Arklev hésite l'espace d'un instant, mais se reprend avec un brio admirable.

— Comme vous voudrez. Bien, passons au premier point de notre ordre du jour...

— Le seul et unique ordre du jour, l'interrompt-elle, c'est la guerre. Ce Conseil ne traitera de rien d'autre tant qu'elle n'aura pas pris fin.

Un autre Conseiller – un imbécile aux cheveux gris qui ne mérite pas qu'elle se rappelle son nom – se manifeste :

— Mais il nous faut aborder certaines affaires pressantes, telle cette famine qui fait rage dans le Sud...

— Il y a eu une sécheresse, réplique-t-elle. Les récoltes en ont pâti et le peuple meurt de faim. Qu'on fasse exécuter les esclaves superflus afin d'économiser les vivres d'ici à la prochaine moisson. Une situation regrettable, mais loin d'être cruciale, contrairement à notre situation militaire actuelle.

— Il faut en effet reconnaître, commence Arklev, que notre invasion ne s'est pas déroulée conformément au plan que...

— Il s'agit d'un véritable désastre, Arklev, le coupe-t-elle avec un

sourire. Cet âne bâté de Tokrev a orchestré sa propre défaite avec plus d'efficacité qu'aucune de ses victoires. Navrée pour votre sœur, au passage.

— Ma sœur a survécu et sa ténacité naturelle ne fait aucun doute. Elle s'en sortira. Par ailleurs, nous tenons toujours leur capitale...

— Non.

Elle pioche dans un bol voisin un grain de raisin, le gobe prestement et savoure sa douceur fruitée. Si elle ne la satisfait pas complètement, il lui faut convenir que cette enveloppe possède un palais d'une extrême acuité.

— Plus depuis trois jours. À cette heure, Mirvek pourrit dans le même charnier que ses troupes. Le Royaume Unifié nous a échappé.

Elle se délecte du silence stupéfait qui s'ensuit, presque autant que du fruit.

— Une véritable tragédie, déclare l'un d'entre eux d'une voix prudente.

Il s'agit d'un homme séduisant à la jeunesse trompeuse. Elle se souvient d'avoir, sur sa requête, assassiné il y a quarante ans l'époux de quelque souillon avec laquelle il souhaitait convoler. Elle n'a jamais pensé depuis à lui demander si ce mariage était heureux.

— Pour autant, poursuit le Conseiller, si la disgrâce d'une telle défaite peut s'avérer difficile à supporter, elle signe également la fin de cette guerre. Pour l'instant, tout du moins. Nous devons rassembler nos forces et attendre que se présente l'occasion d'une nouvelle offensive.

— Et laisser le temps à une nation entière, qui a toutes les raisons du monde de nous haïr, de rebâtir son armée ?

— Notre invasion les a affaiblis, avance Arklev. Et n'oubliez pas qu'un océan nous sépare.

— Le roi Malcius devait se dire la même chose, jusqu'au moment où il a senti son cou se rompre. (Elle se lève et les regarde tour à tour, le visage à présent dépourvu de toute bonhomie.) Sachez, distingués Conseillers, que l'Allié n'aime pas se perdre en conjectures. Je ne fais qu'énoncer des faits. Le Royaume Unifié a désormais à sa tête une reine implacable, pour qui l'océan ne représente qu'un obstacle à franchir, au même titre qu'un ruisseau de montagne. Quand les flots s'apaiseront, elle viendra à nous, qui avons jeté nos meilleurs éléments dans la bataille sous les ordres d'un imbécile. Un imbécile nommé par cet auguste Conseil, si mes souvenirs sont bons.

— Le général Tokrev a connu de nombreuses campagnes, commence le Conseiller grisonnant, avant qu'un regard noir de la Volarienne lui ferme le clapet.

Elle laisse le silence s'installer et ressent une pulsion familière enfler en son sein à mesure que son chant perçoit leur terreur croissante. Les poings serrés, elle s'efforce de la réprimer. Pas encore.

— L'Allié souhaite, déclare-t-elle, que nous levions de nouveaux régiments afin d'affronter cette menace. Il nous faut donc rappeler sous les drapeaux tous les vétérans des bataillons Épées Franches et tripler les

quotas de conscription. En outre, les garnisons de Volar se verront renforcées par des troupes provinciales.

Elle s'attend à ce qu'ils poussent les hauts cris, mais ces grands dignitaires – ces millionnaires immortels qui prennent pour la première fois conscience de leur fatuité – se contentent de rester assis à l'observer. Elle songe l'espace d'un instant à leur assener une ultime menace voilée ou quelque vexation acerbe, mais se découvre un besoin pressant de quitter leur compagnie délétère.

Ressentais-tu la même chose pour eux ? demande-t-elle au spectre indifférent de son père avant de tourner les talons pour quitter la salle sans un mot. Voyaient-ils combien leur puanteur l'écœurait ? Est-ce pour cette raison qu'ils m'ont chargée de te tuer ?

Il fut tiré du sommeil par le fracas métallique du verrou de la porte de sa cellule. Comme tous ses geôliers, son garde-chiourme attitré était un vétéran de la Garde Montée de la Reine peu disert et enclin à foudroyer Frentis d'un regard de haine pure chaque fois qu'il ouvrait la porte. La reine avait de toute évidence fait en sorte de désigner des hommes que la réputation du Frère Rouge ne risquait pas d'influencer. Aujourd'hui, cependant, son maton lui parut moins hostile qu'à l'accoutumée lorsqu'il entrouvrit l'épais battant et lui fit signe de sortir. L'absence de chaînes, de menottes et de mauvais traitements ne manquait d'ailleurs jamais d'étonner Frentis. On le nourrissait deux fois par jour et le sergent lui déposait un pichet d'eau fraîche chaque matin, au moment de le débarrasser de son seau d'aisances. Le reste du temps, il restait confiné dans les ténèbres, privé de toute compagnie... sauf la nuit, bien sûr, au cours de laquelle son ancienne maîtresse revenait le hanter.

Le sergent se tenait à l'écart quand il quitta sa cellule pour prendre pied dans la galerie où l'attendait la reine, flanquée de Davoka et de ses deux autres gardes du corps anoblis.

— Majesté, dit-il en mettant un genou en terre.

Sans lui répondre, la reine se tourna vers le sergent.

— Veuillez nous laisser, je vous prie. Donnez vos clés au seigneur Iltis.

Elle attendit son départ pour reprendre la parole.

— Castelnor n'a jamais été aussi vide depuis la pose de sa première pierre.

Frentis conserva sa position tandis qu'elle sondait les profondeurs de la galerie, balayant du regard la pierre sombre des parois qu'éclairaient faiblement des torches éparses.

— Je la préfère ainsi, pour tout dire. J'ai d'ailleurs l'intention de raser cette forteresse une fois surmontées nos présentes difficultés.

Frentis baissa la tête, prit une profonde inspiration et déclara d'une

voix solennelle :

— Ma reine, je vous offre humblement ma vie...

— Silence !

Son cri cingla l'air tel un fouet. Elle s'avança d'un pas furieux et se pencha sur lui, menaçante, au point de pouvoir le toucher.

— Je vous ai tué, dans le palais, lâcha-t-elle, le souffle rauque et heurté. Que m'importe une vie qui m'appartient déjà ?

Une fois sa respiration maîtrisée, elle recula de quelques pas.

— Lève-toi, ordonna-t-elle avec un geste irrité.

Il s'exécuta et attendit, scruté par sa souveraine au visage sans défaut, dont la colère avait à présent laissé place à un calme glacé.

— Frère Sollis m'a répété par le menu votre version de l'attentat. Il semblerait que vous n'étiez pas maître de vos gestes. Dès lors, je ne peux pas plus vous en tenir rigueur que je ne saurais blâmer une épée pour avoir fait couler le sang. J'en ai conscience, mon frère. Et pourtant, je ne parviens pas à trouver en mon cœur la force de vous pardonner. Comprenez-vous ce que je vous dis ?

— Oui, Majesté.

— Le seigneur Vaelin a également porté à ma connaissance vos allégations selon lesquelles le seigneur Al Telnar œuvrait en secret pour les Volariens.

— C'est vrai, Majesté. En échange de pouvoir et d'autres... gratifications.

— Et lesquelles, je vous prie ?

— Il a bataillé ferme pour exiger qu'il ne vous soit fait aucun mal lors de l'assaut.

Elle poussa un soupir, puis secoua légèrement la tête.

— Et moi qui le croyais mort en héros.

Frentis inspira profondément et s'arma de courage pour ce qu'il s'apprêtait à dire.

— Pourrais-je solliciter un bref entretien en privé, Majesté ? J'ai un message personnel à vous communiquer.

— Dame Davoka et les deux seigneurs ici présents m'ont connue quand j'étais au plus bas et continuent pourtant de m'accorder leur loyauté. Tu ne pourras rien m'apprendre qu'ils ne méritent d'entendre.

— J'ai pu recueillir les dernières paroles d'un haut maréchal de la Garde Montée, qui a trouvé la mort lors de la chute du palais. Il s'appelait Smolen.

Si le visage de la reine ne trahit aucune émotion, il vit ses mains tressaillir, comme prêtes à s'emparer d'une arme dissimulée.

— Parle donc, ordonna-t-elle.

— Il m'a demandé de vous faire savoir qu'il s'estimait le plus heureux des hommes d'avoir pu voyager en terres lointaines en compagnie de celle qu'il aimait.

Les poings serrés, Lyrna marcha sur lui à pas lents et décidés. Il entendit alors deux lames jaillir de leurs fourreaux, tandis que les deux gardes du corps venaient encadrer leur maîtresse et levaient leurs épées vers lui.

— Comment est-il mort ? demanda-t-elle d'une voix ferme.

— Avec bravoure. Il a fièrement combattu, mais les Kuritaï sont des adversaires redoutables, comme vous devez le savoir.

Il s'avérait incapable de soutenir son regard, d'affronter ce visage dont l'impassible perfection tranchait avec le souvenir de cette femme au crâne en feu qui avait fui la salle du trône en hurlant.

— Je ne demande aucune miséricorde, dit-il en courbant l'échine, et me plierai sans opposer de résistance à votre verdict.

— C'est donc la mort que tu attends ? Crois-tu que les Défunts accueilleront à bras ouverts un être tel que toi ?

— J'en doute, Majesté. Mais l'espoir constitue le cœur de la Foi.

— Alors permets-moi de réduire ton espoir à néant. Du moins pour le moment.

Le doigt tendu, elle désigna une autre cellule à Iltis, qui s'empressa de la déverrouiller. Une fois la porte ouverte, il s'engouffra à l'intérieur avec son comparse afin d'en extraire l'occupant. À la différence de Frentis, le prisonnier croulait sous les chaînes ; ses chevilles, ses genoux, ses poignets et même sa gorge étaient ceints d'entraves récemment forgées, qui gênaient tant ses mouvements que les deux seigneurs durent le traîner dans la lumière du couloir. En dépit de l'inconfort de sa situation, nul signe de détresse ne venait compromettre l'imperturbable sérénité de ses traits, ce masque placide caractéristique de l'élite des esclaves de combat. Son torse nu exposait les reliefs fuselés de ses muscles ainsi que l'entrelacs complexe de cicatrices qui lui recouvrait la peau, depuis sa taille jusqu'à son cou.

— Un Kuritaï, murmura Frentis.

— Le seul que nous ayons réussi à capturer de toute la guerre, dit la reine. Nous l'avons retrouvé inconscient sur les quais, le jour de notre assaut. À en croire le seigneur Al Hestian, il avait pour rôle de surveiller Alucius et d'assurer l'obéissance de son père. Il se nomme Vingt-Sept.

Elle s'approcha de l'esclave d'élite et l'examina des pieds à la tête d'un œil appréciateur.

— Le frère Harlick m'a fait savoir que ces créatures ne possèdent pas de volonté propre, qui leur est arrachée par le biais de tourments atroces, de drogues et, selon l'Aspect Caenis, de divers moyens Ténébreux portant la marque fétide de l'Allié. Un sort similaire au tien, j'imagine. Que ferait-il si jamais nous devions l'en délivrer, d'après toi ?

— Je vous le déconseille vivement, Majesté, dit Frentis.

Elle tourna vers lui le même regard inquisiteur, ses yeux s'arrêtant sur un endroit précis de son torse.

— Dame Davoka m'a appris que la blessure que je t'ai infligée s'est infectée et t'aurait tué sans son intervention.

Frentis hasarda un coup d'œil en direction de la Lonake et la trouva plus mal à l'aise que jamais, comme l'attestait son front voilé de transpiration. Il s'aperçut qu'elle tenait une petite fiole en verre, dont le contenu semblait miroiter quelque peu, et que sa main tremblait.

— En effet, Majesté, répondit-il, pris d'une inquiétude croissante. (*Qu'y a-t-il donc dans cette fiole pour l'effrayer ainsi ?*) Même si je crois plutôt devoir ma salvation à votre poignard. D'une manière ou d'une autre, sa blessure m'a... libéré.

— Oui.

Elle reporta son attention sur le prisonnier, tendit le bras vers Davoka et prononça quelques phrases en lonak. Après s'être emparée de la fiole que la guerrière lui offrait, la reine la leva dans la lumière ténue des torches et la déboucha. Un relent méphitique envahit immédiatement la galerie.

— Cette potion enduisait la lame qui t'a délivré, apprit-elle à Frentis. Un présent de nos amis lonaks qui, j'en suis sûre, nous sera d'une grande utilité. (Elle s'approcha du Kuritaï et s'adressa à lui d'une voix douce, en volarien.) Sachez que je ne prends aucun plaisir à vous infliger ceci.

Elle leva la fiole au-dessus de son torse et l'inclina légèrement, de manière à ne faire tomber qu'une goutte sur les cicatrices de l'esclave. Le résultat ne se fit pas attendre : de la gorge du Kuritaï jaillit un hurlement de douleur à faire éclater les tympans, après quoi il s'effondra sur les dalles de pierre, le corps agité de violentes convulsions. La reine recula d'un pas, le visage grave et le regard étincelant, puis referma la fiole. Frentis la vit se raidir et se forcer à contempler le martyr de l'esclave. Au bout de quelques secondes, les cris de ce dernier se muèrent en gémissements déchirants et ses spasmes désarticulés en soubresauts saccadés. Il finit par ne plus bouger du tout, haletant et baigné de sueur.

Lyrna s'avança d'un pas prudent, mais Frentis la retint d'une main levée.

— Puis-je, Majesté ?

Comme elle acquiesçait, il se rendit auprès du Kuritaï et s'accroupit. Le visage du guerrier d'élite retrouvait peu à peu ses couleurs et ses yeux tuméfiés roulaient dans leurs orbites.

— Tu peux parler ? lui demanda-t-il en volarien.

Après plusieurs battements de paupières, le regard de l'esclave se précisa.

— Ouiiiiiiii, résonna sa réponse étranglée, arrachée à une gorge peu rompue à la parole.

— Comment t'appelles-tu ?

Ses yeux s'étrécirent légèrement et sa voix se para d'un accent volarien à couper au couteau.

— J'ai... commencé sous le nom de Cinq Cent. Aujourd'hui, je suis... Vingt... Sept.

— Non. (Frentis s'approcha.) Ton véritable nom. Le connais-tu ?

Son regard parut s'égarer, puis son front se creusa d'un pli étonné, comme si l'afflux soudain de souvenirs enfouis le prenait par surprise.

— Lekran, dit-il faiblement tout d'abord, avant de répéter dans un grondement féroce. Lekran... Mon père... se nommait Hirkran, de la hache pourpre.

— Tu te trouves loin de chez toi, mon ami.

Lekran voulut bondir et ses chaînes claquèrent, brusquement tendues.

— Alors... enlevez-moi cette saloperie de métal... afin que j'y retourne. Car la vie est courte et j'ai bien des hommes à tuer.

— Cette potion supprime vraiment les rêves ?

Frentis renifla la fiole d'un air dubitatif et trouva l'odeur – un relent de mildiou et de thé trop infusé – peu engageante.

— Disons qu'elle plonge le sujet dans un sommeil si profond qu'ils ne viendront pas l'importuner, répondit frère Kehlan. J'en ai eu l'idée peu après la bataille contre la Horde des Glaces. De nombreux combattants des Confins se découvrirent assaillis de cauchemars après le massacre, moi y compris. Avec ça, je vous garantis un sommeil de plomb, mon frère. Même si la migraine qui vous ravagera le crâne au réveil vous fera peut-être regretter vos songes.

Il ne s'agit pas de songes, savait Frentis. Mais au moins cette décoction pourra-t-elle empêcher mes pensées de s'égarer lorsqu'elle effleure mon esprit. Le Cinquième Ordre s'était établi dans l'une des riches demeures du quartier des négociants, à l'orée du port, une maison de maître dont les nombreuses pièces et l'immense cave offraient assez d'espace pour accueillir les blessés et entreposer les arrivages croissants de bandages et de remèdes. De toute évidence, dame Al Bera était parvenue à persuader plusieurs marchands alpirans de braver la houle hivernale de l'Érinée le temps d'un ultime approvisionnement. Ils ne manqueraient donc ni de curatifs ni de nourriture.

Il remercia le guérisseur et quitta la bâtisse pour regagner les quais où se tenait Vaelin, les yeux rivés au gigantesque navire de guerre volarien. Il avait conscience des regards qui se posaient sur lui au gré de sa déambulation – certains hostiles, la plupart apeurés ou tout simplement surpris. Si d'aucuns voyaient encore en lui l'illustre Frère

Rouge, la majorité des habitants de la cité ne le considérait plus que comme le Régicide, un assassin qui ne devait sa liberté qu'à l'infinie miséricorde de leur souveraine. Cette dernière n'inspirait aucune peur à ses sujets, bien au contraire ; ils l'adulaient et œuvraient sans relâche pour l'accomplissement de sa volonté. Où que portât son regard, on reconstruisait des murs éboulés, on faisait tinter masses et marteaux dans des forges de fortune ou bien l'on s'habituaient à la rugueuse discipline des formations militaires. La fatigue se lisait sur ces visages, mais jamais l'oisiveté, chacun abattant sa besogne avec une détermination sans faille. *Ses officiers la craignent sûrement, mais la populace serait capable de franchir un océan pour lui complaire.*

Des voix puissantes lui parvinrent depuis le navire et il repéra deux silhouettes debout sur le tillac, l'une grande, l'autre petite. Curieusement, c'était cette dernière qui faisait de loin le plus de bruit.

— Ta sœur m'a l'air d'avoir la langue bien pendue, fit remarquer Frentis à l'adresse de Vaelin.

— Disons que la compagnie prolongée de notre nouveau Maître de l'Arsenal ne fait pas ressortir ses meilleures qualités, répliqua le Seigneur de Guerre.

Sur ces mots, ils virent Alornis rassembler furieusement une liasse de parchemins pour la jeter à la figure de Davern, puis dévaler la passerelle d'un pas lourd.

— Il lui a demandé de dresser les plans du navire. Une démarche que je le soupçonne d'amèrement regretter aujourd'hui.

— Espèce de ganache arrogante ! fulminait-elle encore en posant le pied sur le quai, les yeux toujours pétillants de colère malgré l'étreinte réconfortante de son frère.

— Il n'a pas aimé tes dessins ? l'interrogea Vaelin.

— Je me fiche des dessins. (Elle leva soudain la voix et prit soin de la projeter en direction du navire.) Le problème, c'est l'incapacité de cette tête de mule à prêter l'oreille aux conseils d'autrui.

— Je suis sûr qu'il connaît son affaire, transigea Vaelin, déclaration qui lui valut un coup d'œil réprobateur.

— Cette monstruosité, dit-elle en levant le doigt vers la coque de la *Reine-Lyrna*, défie toutes les lois de l'ingénierie, et pourtant il souhaite la reproduire, quitte à gaspiller des tombereaux de planches et d'heures de travail.

— Alors que ton esquisse fait preuve d'une rare élégance, sans nul doute ?

— Eh bien, justement oui, très cher frère. (Elle se baissa, ramassa sa besace et la serra contre sa poitrine.) Je m'en vais de ce pas la présenter à la reine.

Après avoir salué Frentis d'une hâtive révérence, elle s'éloigna à grandes enjambées.

— À notre dernière rencontre, dit le jeune homme, je la trouvais moins acerbe.

— Nous avons tous bien changé, mon frère. (Vaelin se détourna du navire, prit la direction de la digue et invita d'un geste Frentis à le suivre.) Ce que la reine projette pour toi, reprit-il une fois à l'abri des oreilles indiscrètes. Tu peux le refuser, tu sais ?

— Je crains que non, mon frère. Et je n'en aurais de toute façon pas l'intention.

Vaelin tourna son regard vers le large, où l'onde turbulente reflétait les nuages bistre qui oppressaient le ciel.

— Cette femme qui hante tes rêves, tu penses qu'elle percevra ton approche ?

— C'est possible. Même si j'espère que le breuvage de frère Kehlan saura lui occulter mes pensées. Dans tous les cas, ses... vues sur moi pourraient tourner à notre avantage, dans la mesure où je dois simplement faire diversion.

— Il semblerait qu'un chemin difficile nous attende tous deux.

— Mieux vaut éviter d'aborder les détails de ta mission en ma présence. Si jamais elle parvenait à remonter ma piste et à me soumettre à nouveau à sa volonté, je... je doute de pouvoir lui cacher le moindre secret.

Vaelin hocha la tête, puis tourna le dos à la mer, les traits voilés d'une profonde tristesse.

— Je t'ai cherché pendant si longtemps... Avec mon chant, j'ai sondé toutes les directions, tous les continents, sans ne jamais récolter qu'un mince et lointain écho de toi. Et voilà qu'aujourd'hui il me faut à nouveau t'envoyer au loin, sans même que je puisse compter sur mon Don pour te retrouver.

— J'ai beaucoup à me faire pardonner, mon frère. Sans compter qu'un assassin n'a rien à faire dans l'entourage de la sœur de sa victime. (Il tendit sa main à Vaelin, qui l'agrippa avec force.) Nous nous reverrons à Volar. Cela, au moins, ne fait aucun doute.

Frère Kehlan n'avait pas menti au sujet de la migraine qui l'attendait au réveil, mais l'efficacité indéniable de la potion soulageait quelque peu la douleur lancinante qui lui fissurait le crâne. Il avait dormi d'une traite, libéré des rêves, des scènes macabres et des envoûtantes exhortations dont son ancienne compagne l'assaillait chaque nuit. Il avait continué d'occuper Castelnor pendant les jours qui avaient suivi sa libération, Lekran et lui profitant du confort de la salle des gardes. Depuis le redéploiement de la garnison au sein de la cité, ils y vivaient seuls et Frentis trouvait fort étrange d'arpenter les couloirs désertés d'une si vaste forteresse. Il surprit l'ancien Kuritaï en plein entraînement dans la cour ; l'homme se déplaçait avec vitesse et

précision, ses réflexes affûtés par des années de conditionnement et de combat. Il avait aujourd'hui abandonné ses lames jumelles au profit d'une hache de guerre, avec laquelle il pourfendait une armée d'adversaires invisibles.

— Rougefrère, salua-t-il Frentis en profitant de cette interruption pour reprendre son souffle.

Depuis sa guérison, il n'avait pas touché de près ou de loin au moindre rasoir, laissant son crâne et ses joues se couvrir d'une repousse de poils sombres.

— Ta femme-chef a chargé un esclave de m'apporter ça. Un beau cadeau que voilà.

Il souleva la hache, un large sourire aux lèvres. Il s'agissait d'une arme à double tranchant de facture renfaêline, dont les lames profilées présentaient de somptueux damasquins d'or aux entrelacs contournés. *Probablement l'un des joujoux de Darnel*, estima Frentis, qui une fois encore regretta amèrement de n'avoir pu tuer de ses mains ce traître de Vassal.

— Il n'y a pas d'esclaves, ici, déclara-t-il.

Une fois encore, il se voyait forcé de préciser ce simple fait, tant Lekran peinait à concevoir une nation débarrassée de l'esclavage. L'homme se montrait par ailleurs prompt à lui décrire les merveilles de sa terre natale, une région sauvage de la chaîne montagneuse des provinces septentrionales de l'Empire. À l'écouter, sa tribu semblait ne s'adonner qu'à deux activités : travailler dans les mines de fer et faire la guerre à ses voisins.

— Pas mal du tout, dit Lekran après une généreuse gorgée de vin. Il y en a d'autres ?

Frentis désigna la pile de bouteilles voisine, une réserve découverte sous la couche de l'officier Épée Franche responsable de la forteresse. Depuis la libération de la cité, chaque recoin de Castelvarin paraissait abriter une nouvelle cache de vin ou de butin. Car si l'armée volarienne permettait le pillage, elle exigeait de ses troupes qu'elles déclarent le fruit de leurs rapines et s'acquittent d'une taxe s'élevant à un dixième de leur valeur – une formalité que nombre de soldats et d'officiers avaient de toute évidence négligée.

— Ta femme-chef, dit Lekran en se rasseyant, une bouteille à la main. Elle a un homme ?

— On l'appelle notre reine. Et pour répondre à ta deuxième question, non.

— Parfait. Je la prends pour moi. (Il s'accorda une longue goulée d'alcool, puis lâcha un rot retentissant.) Combien de têtes je vais devoir couper, d'après toi ?

Frentis avait cru comprendre que, dans la tribu de Lekran, la coutume voulait qu'un prétendant offre à sa promise les têtes coupées

de ses ennemis, de manière à prouver sa valeur et sa qualité d'époux.

— Environ un millier, lui conseilla Frentis.

Lekran fronça les sourcils et poussa un soupir de contrariété.

— Tant que ça ?

— Épouser une reine demande des efforts, l'ami.

Il regarda l'ancien esclave écluser la bouteille en quelques gorgées, conscient qu'en dépit de ses fanfaronnades son camarade d'infortune s'efforçait de noyer dans l'alcool les atrocités qui hantaient sa mémoire.

— Tu as été Kuritaï pendant combien de temps ? lui demanda-t-il.

— J'avais dix-neuf ans quand ils m'ont enlevé. Maintenant, c'est le visage de mon père que je vois dans le miroir. L'entrave abolit le temps.

Il fit la grimace en constatant qu'il avait fini la bouteille et la lança par-dessus son épaule.

— Tu ne t'en souviens pas ? s'étonna Frentis. Pour ma part, chaque seconde de ma captivité s'est à jamais gravée dans ma mémoire.

— Alors je te plains.

Lekran se mura dans un bref silence, les yeux tournés vers les bouteilles restantes. Il serrait et desserrait ses poings nerveusement, chacun de ses gestes faisant rouler les muscles puissants de ses bras.

— Je m'en souviens... suffisamment, admit-il.

— Et Alucius Al Hestian, te souviens-tu de lui ?

Un sourire mince joua sur les lèvres de l'ancien Kuritaï.

— Oui. Il avait souvent soif, lui aussi.

— Il est mort en héros, victime de l'un de mes plus grands ennemis.

— Quoi, l'autre grand couillon sur son fauteuil ? (Lekran émit un grognement amusé.) Eh bien, tant mieux pour lui. Buvons à sa mémoire.

Il en profita pour aller quérir une nouvelle bouteille.

— Tu sais ce qui nous attend ? l'interrogea Frentis tandis qu'après avoir débouché un cruchon pour en humer le contenu il grimaçait et le poussait à l'écart. Tu es d'accord pour me suivre ?

— Le seul homme que j'aie jamais suivi de mon plein gré, c'est mon père. (Lekran renifla une nouvelle bouteille et haussa un sourcil approbateur.) Mais je consens à rallier ma hache à ta cause le temps du retour.

Il se rassit lourdement sur sa chaise et, tout sourires, s'enfila une nouvelle gorgée.

— Après tout, ta reine vaut bien mille crânes.

— Belorath, se présenta le capitaine.

Il couvrait Frentis d'un regard méfiant qui s'accroissait un peu plus

lorsque Lekran apparut au sommet de la passerelle, ses lames jumelles dans leur baudrier et sa hache de guerre à la main.

— Bienvenue sur le *Sabre-des-Mers*. Vos camarades vous attendent.

Au froid matinal s'ajoutait la morsure du vent du large, qui les frappa de plein fouet quand ils prirent pied sur le pont. À la vue du petit groupe de silhouettes familières emmitouflées dans leurs capes, Frentis ne put cependant s'empêcher de sentir le sang lui battre les tempes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? gronda-t-il.

— Bah ! on se plie aux ordres de la reine, mon frère, lui répondit Malard en se redressant prestement, bientôt imité par les autres. Bon, si tu veux tout savoir, aucun d'entre nous n'avait très envie de passer sa vie dans la Garde du Royaume et la reine a bien voulu accéder à notre requête.

Frentis passa en revue la trentaine de survivants de sa compagnie de l'Urlish, des hommes et des femmes au visage dur, vêtus de couleurs ternes et hérissés d'armes variées. Avec une exception, toutefois : Illian, qui jurait avec le reste de la troupe dans sa houppe bleue foncée. Elle semblait avoir beaucoup mûri depuis leur dernière rencontre. Assis de part et d'autre d'elle, Croc-Noir et Massacreur le regardaient approcher le museau baissé, en se léchant les babines, tels deux chiots accueillant leur chef de meute. Frentis s'agenouilla pour leur gratter le crâne, arrachant aux bêtes un gémissement de délice.

— J'imagine que frère Sollis a un message à me faire passer, demanda-t-il ensuite à Illian, sans parvenir à taire la déception dans sa voix.

Elle se fendit d'un sourire crispé, avant d'entonner d'une voix solennelle :

— Il vous demande seulement de m'accepter dans votre mission, mon frère. Et de faire en sorte que mes réflexes ne s'émoussent pas durant le voyage.

Frentis dut se retenir de la chasser du navire lorsqu'elle reprit :

— Davoka n'a pas sauté de joie non plus, si ça peut vous consoler.

— Ça ne me console en rien... ma sœur. J'en déduis que notre amie Ionake reste auprès de la reine ?

Illian hocha la tête.

— Et non sans regrets. Elle m'a donné ceci. (Elle lui présenta un bissac rempli de flasques de cuir.) Toutes concoctées par frère Kehlan, qui a suivi à la lettre la formule Ionake.

Frentis acquiesça.

— Mettez-les à l'abri. Et gardez-vous bien d'ouvrir la moindre d'entre elles. (Il se redressa au moment où Trente-Quatre s'avançait pour lui tendre la main.) Tu es un homme libre, à présent, déclara-t-il

à l'ancien esclave. Souhaitez-tu vraiment regagner la contrée qui t'a asservi ? D'autant que le succès de notre entreprise est loin d'être garanti.

— Il me reste encore à découvrir mon nom, lui rétorqua Trente-Quatre avec un haussement d'épaules, avant de baisser la voix et de poursuivre en volarien. Et puis je dois avouer que je trouve votre reine... fort troublante.

Frentis relâcha sa main et se tourna vers maître Rensial, qui se tenait à l'écart, l'air plus absent qu'à l'accoutumée.

— J'espérais vous voir regagner vos écuries, maître, lui dit Frentis. L'Ordre aura besoin de vos talents.

— Le gamin n'est pas là, marmonna Rensial. La gamine et la géante non plus. (Il darda autour de lui un regard méfiant, puis vint murmurer à l'oreille de Frentis.) Où sont les chevaux ?

— Nous allons justement les chercher, maître, le rassura son ancien disciple en lui étreignant l'avant-bras. Par-delà l'océan nous attend un empire rempli de chevaux.

Pour toute réponse, Rensial hocha gravement la tête et s'éloigna à pas lents en direction de la proue. À la vue de sa démarche traînante, Frentis prit mentalement note de prévenir le capitaine Belorath du caractère lunatique du maître de l'écurie, et d'enjoindre à l'équipage de lui laisser le plus d'espace possible. Son regard glissa ensuite vers le bastingage, depuis lequel une silhouette inconnue contemplait l'horizon – un jeune homme bien charpenté doté d'une ample crinière de cheveux blonds et bouclés.

— Il se fait appeler le Vannier, lui apprit Malard. L'est du genre taiseux.

Frentis en avait entendu parler, bien entendu. *Le Doué qui a guéri la reine.*

— La reine nous l'envoie, lui aussi ?

— J'en sais trop rien, mon frère. Il était déjà à bord quand on est arrivés.

Frentis acquiesça, puis se tourna vers la petite troupe qui le couvrait du regard.

— Je vous remercie, tous autant que vous êtes, leur lança-t-il. Mais vous m'en offrez bien trop. Je vous en prie, regagnez les quais et laissez-moi m'acquitter seul de cette mission.

Ils se contentèrent de le toiser en silence, toute trace de colère absente de leurs visages. Pas un seul n'esquissa un pas vers la passerelle.

— Sachez que la reine n'a pas prévu de voyage retour..., commença-t-il avant de laisser sa phrase en suspens, interrompu par le franc sourire de Malard.

— Je crois que notre capitaine est pressé de lever l'ancre, mon

frère, lui dit l'ancien brigand.

Chapitre 4

REVA

Le domaine Brahdor conservait les traces de ses fastes d'antan. D'ajouts en annexes, les générations successives de seigneurs avaient transformé un petit castelet de province en un tentaculaire manoir à deux étages, qui avait allégrement dépassé depuis le périmètre de la bâtisse d'origine et même empiété sur les fossés défensifs. Les champs alentour accueillaienent de nombreuses granges et resserres, ainsi qu'une étable que Reva ne connaissait que trop bien, perchée au sommet d'une colline voisine. Elle avait décidé de s'y rendre un peu plus tôt, bridant sa monture à bonne distance d'une structure branlante et dégradée, dont le toit avait disparu et dont les portes gisaient sur un tapis de mauvaises herbes.

Elle avait ordonné à son escorte de rallier Altor sans elle, afin de pouvoir faire ce macabre pèlerinage en toute solitude. Comme elle s'y attendait, le village de la Kernerie n'était plus que ruines calcinées, et ses habitants – ceux-là mêmes qu'elle espionnait jadis – probablement morts, réduits en esclavage ou jetés sur les routes. La demeure du seigneur Brahdor se dressait à environ trois kilomètres au nord et paraissait à peine en meilleur état. Elle semblait avoir échappé à l'ire des Volariens, sans doute en raison de son état de délabrement avancé : les éléments, alliés à la cupidité de certains villageois, avaient privé ses nombreuses toitures de leurs tuiles, ses murs suintaient de crasse et de chaux écaillée et toutes ses portes avaient disparu comme par magie.

Qu'espérais-tu trouver ici ? Elle soupira intérieurement avant de mettre pied à terre et d'attacher sa monture à un piquet de clôture. C'était une jument au tempérament placide, bien plus docile que ce pauvre vieux Râleur malheureusement passé à la casserole dans les premiers jours du siège. Laisant sa bête brouter les herbes hautes, elle rejoignit le manoir et en fit le tour, scrutant à travers les fenêtres sans carreaux les ténèbres poussiéreuses de l'immense bâtisse. *Se réunissaient-ils ici ? se demanda-t-elle. Cet endroit servait-il de base à ces comploteurs ? à tous ces Fils venus boire les paroles de vérité de ce noble si dévot, sans jamais découvrir la nature véritable de la créature qui animait ses lèvres, leur mentait ouvertement et ne manquait sûrement pas de se gausser de leur crédulité ?*

Elle gagna l'encadrement d'une porte et prit pied dans la pénombre

fraîche du manoir. Malgré le manque de visibilité, elle ne put qu'être impressionnée par la magnificence du vestibule et l'élégance de l'escalier principal dont les degrés s'abîmaient sur un carrelage à damiers du plus bel effet, et dont le marbre produisait un écho frémissant à chacun de ses pas. Elle examina les parois en quête de tableaux, d'armoiries ou d'un quelconque indice pouvant éclairer la personnalité du défunt propriétaire des lieux, mais n'y trouva que lézardes et plâtre écaillé. Après une rapide et infructueuse exploration du rez-de-chaussée, elle se décida à gravir timidement le grand escalier. Les marches se révélèrent bien plus stables qu'elles n'y paraissaient de prime abord et le concert de grincements auquel elle s'attendait n'eut par bonheur pas lieu.

Il faisait plus froid à l'étage, en raison du vent qui s'engouffrait par les croisées éventrées et secouait les tentures en lambeaux pendues le long des murs. Elle alla de pièce en pièce, ne trouvant que poussière, éclats de faïence et mobilier vermoulu. Dans une chambre, elle se figea à la vue d'une large tache qui maculait le sol, en partie camouflée par un tapis moisi et un lit voilé de toiles d'araignées. Elle avait suffisamment vu de sang pour comprendre qu'elle perdait son temps ; quelqu'un était bien mort ici, mais pas récemment.

Elle s'apprêtait à tourner les talons quand une odeur vint lui chatouiller les narines – l'âcre émanation d'une bougie soufflée depuis peu. Elle s'immobilisa, ferma les yeux et laissa son ouïe et son odorat prendre le relais. Au bout de quelques secondes à peine, elle perçut l'infime craquement d'une latte de plancher au-dessus de sa tête, un peu trop appuyée pour provenir d'un simple rat. Elle ouvrit les paupières, leva les yeux au plafond et y repéra un petit trou, à peine plus large qu'un liard. Une lumière vacillante s'en échappait, bientôt étouffée, comme si on avait recouvert l'orifice.

Elle bondit hors de la pièce et s'élança dans l'escalier menant au deuxième étage, qu'elle trouva en fort moins bon état que l'escalier principal. La rampe s'était effondrée et plusieurs marches manquaient, si bien qu'elle dut prendre garde à enjamber les degrés manquants sans perdre l'équilibre. Le dernier étage comportait quatre mansardes, dont une seule jouissait d'une porte – fermée à clé, comme Reva devait bientôt s'en rendre compte. Après avoir agité la poignée en vain, elle défonça le battant d'un puissant coup de botte et fit irruption dans la pièce, l'épée au poing. Près de la fenêtre se trouvaient des couvertures proprement pliées, tandis qu'un panneau de bois – en réalité plusieurs planches liées par une ficelle – condamnait la fenêtre afin de protéger la chambre des éléments. Une bougie à demi fondue gisait près des couvertures, sa mèche laissant échapper un mince filet de fumée.

Reva sonda le reste de la mansarde, où elle découvrit une petite

pile de livres et, dans un coin, un assortiment de carottes moisies et de pommes de terre hérissées de germes, certains légumes présentant des traces de morsure récentes. Ce fut un bruit infime qui attira son attention, celui d'une inspiration étranglée juste au-dessus de sa tête.

Reva s'avança d'un pas et quelque chose atterrit derrière elle. Dans une volte-face, elle ramena son arme en un coup de taille précis qui heurta le fer d'un petit couteau et l'envoya valser dans les ténèbres. La propriétaire de l'arme leva vers elle de grands yeux écarquillés, perdus au milieu d'un visage crasseux encadré de boucles emmêlées.

— Qui es-tu ? demanda Reva.

Le visage de la gamine conserva son air ébahi l'espace d'une brève seconde avant d'esquisser un rictus féroce. Un grondement aux lèvres, elle se jeta sur la guerrière, ses mains pareilles à deux griffes lancées à l'assaut du visage de l'intruse, ses ongles prêts à labourer la chair de ses joues. Reva lâcha son épée, se déporta sur le côté et saisit la fillette au niveau de la taille. La petite sauvageonne eut beau se débattre, cracher et crier tout son soûl, elle lui plaquait les bras contre les flancs avec force. Comme elle la maintenait, elle put sentir la maigreur de son assaillante et s'étonna de la combativité de cet être en proie à l'inanition. La fillette ne daigna se calmer qu'au terme de deux minutes pleines et s'effondra, épuisée, au creux des bras de Reva, émettant un ultime gémissement de rage.

— Désolée de t'avoir fait peur, lui dit la jeune femme. Je m'appelle Reva. Et toi ?

— C'est Ihlsa qui vous envoie ?

Tout en alimentant le feu, Reva surveillait la cuisson de la marmite, une vieille cocotte en fer trouvée dans les décombres de la cuisine du manoir. La fillette l'avait suivie sans rechigner après qu'elle l'eut libérée, quand bien même elle se murait dans un silence boudeur depuis lors, sans esquisser un geste pour aider Reva à amasser des morceaux de mobilier pour la cheminée. Dans la marmite mijotaient les flocons d'avoine qu'elle transportait dans ses sacoches de selle, agrémentés de miel et de cannelle qu'elle s'était procurés à Castelvarin auprès d'un soldat nilsaëlien en échange de la dague et de l'épée d'un officier volarien. Au gré des longues semaines de marche désormais plus connues sous le nom de Croisade de la Reine, elle avait eu l'occasion d'en apprendre beaucoup sur les qualités propres aux différents sujets du Royaume ; ainsi, on pouvait généralement compter sur les Nilsaëliens pour vous fournir des denrées de luxe à bon prix.

— Qui est cette Ihlsa ? demanda-t-elle tout en remuant son brouet.

La fillette se redressa quelque peu et haussa le menton afin, semblait-elle espérer, de se conférer un air des plus dignes.

— Ma domestique.

— Ce qui fait de toi la maîtresse de maison ?

— Oui. (Une ombre passa sur le visage de l'enfant.) Depuis la mort de ma mère, en tout cas.

— Tu es la fille du seigneur Brahdor ?

Sous la couche de crasse qui noircissait sa petite bouille, son expression passa de la tristesse à une insigne terreur.

— Vous connaissez mon père ? Il va revenir ?

Reva s'assit et croisa le regard apeuré de la fillette.

— Comment t'appelles-tu, petite ?

Formuler une réponse audible lui demanda plusieurs tentatives. Quand elle y parvint enfin, ce fut du bout des lèvres qu'elle prononça :

— E-Ellese.

— Ellesse, il faut que tu saches que ton père n'est plus. Il a trouvé la mort à Altor, en compagnie de beaucoup d'autres.

En lieu et place de chagrin, l'enfant n'exprima qu'un immense soulagement. Les bras serrés sur sa poitrine, elle se laissa glisser le long du mur jusqu'à blottir sa tête dans ses genoux, présentant à Reva un rideau de cheveux hirsutes bientôt secoué de légers soubresauts. Les sanglots étouffés qui ne tardèrent pas à s'élever de sa forme recroquevillée forcèrent la jeune femme à reconsidérer l'âge de cette curieuse châtelaine. Elle ne pouvait pas avoir plus de dix ans. Et quelle maigreur...

Reva s'empara d'un bol en bois, le trempa dans la marmite et le tendit à la fillette en pleurs.

— Tiens. Il faut te remplir l'estomac.

L'odeur de la bouillie d'avoine arrachant à son ventre un gargouillement affamé, elle finit par sécher ses larmes, lever la tête et s'emparer du bol.

— Merci, dit-elle d'une petite voix avant d'attaquer sa pitance avec une voracité d'un raffinement contestable.

— Doucement, la prévint Reva. Manger trop vite quand on souffre de la faim, c'est un coup à tomber malade.

Les bouchées de la gamine s'espacèrent quelque peu et elle hocha la tête.

— C'est le Vassal qui l'a tué ? demanda-t-elle une fois son bol presque vide.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— D'après Ihlsa, c'est au Vassal que revient l'honneur de châtier au nom du Père Universel les... les maudits.

— De quelle sorte de malédiction souffrait ton père ?

— C'est arrivé quand j'étais toute petite. Je garde peu de souvenirs de cette période, sinon qu'il était très gentil, très doux. Jusqu'au jour où il est tombé malade... Une fièvre cérébrale, d'après Mère. Je me rappelle qu'elle m'a même emmenée dans sa chambre pour lui faire

mes adieux. Il avait sombré dans un profond sommeil dont elle prétendait qu'il ne s'éveillerait plus. (Elle baissa les yeux sur son bol, gratta les derniers grumeaux d'avoine et le posa près d'elle.) Mais il s'est réveillé.

— Il avait changé ?

— Du tout au tout. Père ne se ressemblait plus. Il... faisait du mal à Mère. Chaque nuit. Je pouvais l'entendre... à travers les murs. Pendant des années, il lui a fait du mal.

Son visage se plissa et elle s'effondra en pleurs une fois encore, striant de larmes ses joues crasseuses.

— Est-ce qu'il t'a... fait du mal, à toi aussi ?

Si l'enfant replongea sa tête entre ses genoux, le redoublement de ses sanglots fournit à Reva sa réponse. Au bout d'un moment, Ellese parvint à reprendre le contrôle d'elle-même et se força à parler :

— Il nous enfermait quand il quittait le manoir, qui tombait lentement en ruine tout autour de nous. La veille de son dernier départ, il... il l'a tuée. Il voulait me tuer, moi aussi, mais Ihlsa m'a pris par la main et nous avons couru. Nous sommes parties nous cacher dans les bois, sans oser en sortir avant plusieurs jours. À notre retour, il n'y avait plus personne à la maison... à l'exception de Mère. Nous avons voulu nous rendre au village, mais il pullulait de soldats, et pas des gardes du Royaume ni des hommes du Vassal. Ils faisaient des choses atroces. Alors nous avons filé dans le manoir pour nous cacher dans les combles. Des hommes sont venus pour voler des objets et casser ce qui ne les intéressait pas, mais ils ne nous ont pas trouvées. De temps à autre, Ihlsa sortait pour nous trouver de quoi manger. Un jour, elle n'est pas revenue.

Comme Reva la regardait sangloter, elle se trouva assaillie par l'image d'une gamine frissonnant dans le noir, blottie dans un coin d'une étable, les mains serrées sur une carotte dérobée la veille et qu'elle se retenait de dévorer parce qu'il n'y en aurait peut-être plus d'autre le lendemain.

— Ce n'est pas le Vassal qui l'a tué, confia-t-elle à Ellese, mais un soldat de la reine. Si ça peut te consoler, sa mort fut lente et douloureuse.

Elle attrapa son havresac et en tira l'étui à parchemin contenant le portrait du prêtre exécuté par Alornis.

— Aurais-tu déjà vu cet homme par ici ? demanda-t-elle en tendant l'esquisse à la fillette.

Ellese releva la tête, passa une manche élimée sur son visage baigné de larmes et tendit la main vers le parchemin. Un coup d'œil sur le dessin lui suffit.

— Parfois, acquiesça-t-elle. Père l'appelait son saint camarade. Je n'aimais pas la façon dont il me regardait. Mère non plus, à mon avis,

parce qu'elle m'envoyait à l'étage chaque fois qu'il nous rendait visite. Mais un jour, je les ai entendus se disputer, alors je suis venue en haut de l'escalier pour tendre l'oreille. Père parlait trop bas pour que je puisse distinguer ses paroles, mais je sentais bien que sa voix avait changé, qu'elle ne lui ressemblait pas du tout. L'autre homme le houspillait avec force, plein de colère, et grondait à propos d'années d'efforts gâchés. (Son regard voleta vers Reva le temps d'une seconde.) Un sujet revenait toujours, celui d'une fille. Elle semblait beaucoup compter à ses yeux.

— Qu'en disait-il ?

— Que son mat... martr...

Les sourcils froncés, Ellese butait encore et encore sur le mot.

— Martyre ? lui suggéra Reva.

— Oui, voilà. Martyre. D'après lui, le martyre de cette fille devait attendre son exécution publique aux mains de son oncle, afin que l'injustice de son châtement ait le plus de témoins possible.

Aux mains de son oncle. Reva laissa échapper un grognement amusé. *Ils pensaient qu'oncle Sentès allait me tuer. L'arrivée de Vaelin a de toute évidence forcé l'Allié à chambouler ses plans. À quel point le craignent-ils ?*

— Merci.

Elle récupéra l'esquisse d'Alornis, la glissa dans l'étui puis se releva pour rassembler ses affaires et sangler son épée.

— Si tu as des effets à emporter, va les chercher maintenant.

La fillette leva la tête vers elle, une lueur inquiète au fond de ses grands yeux.

— Où m'emmenez-vous ?

— À Altor. À moins que tu préfères rester ici ?

— Qu'est-il arrivé aux murailles ? l'interrogeait Ellese trois jours plus tard, au sommet de la colline sise à l'est d'Altor.

Reva avait installé l'enfant sur sa jument, qu'elle menait par la bride. Les petites jambes d'Ellese n'auraient pu la porter bien loin, tandis que sa monture était trop faible pour supporter le poids de deux cavaliers. Au gré des repas, la petite avait toutefois repris du poil de la bête, au point de produire un torrent ininterrompu de questions.

— On les a démolies, répondit Reva.

— Comment ?

— Avec de grosses pierres projetées par des engins de siège.

— Ils sont où, ces engins ?

— On les a incendiés.

— Qui ça ?

— J'en ai brûlé un et un groupe de pirates s'est chargé des deux autres.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils étaient très en colère.

Reva baissa les yeux vers le fleuve en crue, grossi par les pluies d'hiver, et dont les flots sombres dissimulaient les navires volariens qui abritaient encore ces machines de guerre maudites et le Père seul savait combien de cadavres.

— Et parce que la reine le leur avait demandé.

— Elle est vraiment aussi belle qu'on le dit ? Quand Mère a fait le voyage jusqu'à Castellarin, elle m'a assuré à son retour que la princesse Lyrna était la plus belle femme qu'elle avait jamais vue.

À Lancrage, Reva avait pu observer la reine en compagnie des orphelins. Elle les gratifiait d'un sourire bien différent de celui qu'elle présentait à ses sujets et officiers – un sourire de réelle bienveillance et de profonde compassion. Le même jour, Lyrna avait appris qu'une bande de brigands semait la terreur parmi les réfugiés, vers l'ouest. Elle avait donc chargé le seigneur Adal de les pourchasser jusqu'au dernier et d'en exécuter les deux tiers. Les survivants, après avoir tâté du fouet pendant de longues heures, avaient intégré les rangs de la colonne en tant que porteurs. Un radieux sourire éclairait également le visage de la reine lorsqu'elle avait envoyé le commandant de la Garde du Nord en mission vengeresse, cet après-midi-là.

— Oui, répondit-elle à Ellese. Elle est incroyablement belle.

À mesure qu'elles progressaient le long du remblai menant à la porte de la cité se dessinaient, autour des brèches dans les murailles, de nombreux échafaudages, depuis lesquels des ouvriers hissaient de lourds pans de roche.

— Bienheureuse dame Reva ! (Le sergent de la Garde du Vassal en poste à la porte mit un genou en terre, bientôt imité par ses hommes.) Rendons grâce au Père de vous avoir ramenée parmi nous saine et sauve.

— « Ma dame » suffira, répliqua-t-elle.

Les gravats ont disparu, mais il reste tant de maisons en ruine..., songea-t-elle en avisant la cité dévastée.

— Ou même tout simplement Reva, si cela vous sied.

Le sergent laissa échapper un éclat de rire emprunté, puis recula, la tête toujours courbée. Ellese se pencha sur sa selle et demanda dans un chuchotement :

— Mais vous êtes qui, en fait ?

— Je t'ai dit qui je suis.

Au croisement des rues qui bordaient la porte, Reva remarqua qu'un attroupement se formait peu à peu. Des citadins lâchaient leurs outils et s'élançaient vers elle dans un concert de vivats et d'acclamations exaltées.

— Sergent, je risque d'avoir besoin d'une escorte jusqu'au manoir.

Veliss lui souhaita la bienvenue d'une profonde révérence, suivie d'une étreinte des plus chastes.

— Mon absence a bien trop duré, lui glissa Reva à l'oreille, dont les joues s'empourprèrent brusquement.

— On ne peut plus d'accord, ma dame.

Veliss se tourna ensuite vers Ellese, campée non loin – un examen qui mit rapidement la fillette mal à l'aise. Derrière la grille du manoir se massait à présent une foule compacte, dont la clameur continuait de gagner en intensité.

— Voici dame Ellese, dit Reva en invitant d'un geste l'enfant à s'avancer. Héritière du domaine Brahdor et dorénavant pupille de la Dame Gouvernante. Je vous saurais gré de l'installer dans des quartiers dignes d'elle.

— Bien entendu.

Veliss tendit une main à Ellese, qui s'en saisit après un bref instant d'hésitation.

— Je pensais que le seigneur Sentés régnait ici, hasarda la fillette.

— Il est mort. (Reva coula un regard sur la multitude de ses admirateurs en contrebas.) Que l'on fasse de cette date un jour de fête, ajouta-t-elle à l'adresse de Veliss. À partir d'aujourd'hui, il conviendra de commémorer chaque année notre journée de la Victoire. Et faites donc distribuer cette réserve de vin que vous croyiez pouvoir me cacher.

— Les murailles ? l'interrogea-t-elle un peu plus tard.

Elles arpentaient seules les travées de la bibliothèque, tandis qu'Ellese dormait profondément à l'étage, bordée dans un lit de bonne taille.

— J'en ai fait une priorité à la demande générale, expliqua Veliss. Nos gens ne se sentent pas en sécurité sans elles. J'avais ordonné la reconstruction des quartiers d'habitation, mais tous ont préféré s'attaquer d'abord à la réparation de notre enceinte. Et qui suis-je pour les en priver ?

— Et nos caisses ?

— Étonnamment pleines. Les soldats volariens regorgeaient de butin et j'ai chargé Arentes de les en délester avant que les Nilsaëliens ou divers brigands mettent le grappin dessus. Cependant, rebâtir une cité coûte cher, sans oublier le Fief à demi dévasté qu'il nous faudra ensuite redresser du mieux que nous pourrons.

— La reine a solennellement promis de pourvoir à tous les frais de reconstruction. Il semblerait que les Hauts Confins recèlent encore plus d'or que de saphirs. Mais cette aide pourrait toutefois mettre des mois à nous parvenir.

— Dans tous les cas, nous ne manquerons pas de nourriture grâce à l'approvisionnement de dame Al Bera et du Vassal Darvus. L'hiver risque toutefois d'être rude.

Elle s'assit au côté de Reva sur le divan installé près de la cheminée et lui prit la main, leurs doigts se joignant en un geste d'intimité presque mécanique.

— Et le Lecteur ? demanda Reva en posant sa tête sur l'épaule de sa conseillère.

— Il dépêche chaque semaine un messenger porteur d'austères recommandations quant à la nécessité d'accorder notre gouvernance à la doctrine des Dénaires. Il les adresse la plupart du temps à ton grand-père, parfois même à ton arrière-grand-père, et quasiment rien de ce qu'il préconise ne tient debout. La semaine dernière, il s'est endormi au milieu de son propre sermon – heureusement que la cathédrale était quasiment vide.

— Un bon choix, donc.

— On dirait bien.

— Où est Arentes ?

— Parti traquer les derniers Fils du Justelame et, avec un peu de chance, une bande de pillards des vals de l'Ouest qui commence à poser des problèmes. La guerre tend à profiter aux âmes les plus noires.

— Le Livre de Raison, verset six. (Reva sourit et déposa un baiser au creux de son cou.) Serais-tu en train de succomber à l'amour du Père, très honorée conseillère ?

— Oh ! que non.

Veliss lissa d'une main caressante la chevelure de sa maîtresse, bien plus longue que par le passé. Pour tout dire, Reva ne parvenait pas à se rappeler la dernière fois qu'elle l'avait coupée.

— Je n'ai jamais succombé qu'à un seul amour. Et je m'estime comblée.

Reva s'arma de courage pour l'aveu qu'elle devait lui faire. La tentation était grande de repousser cette discussion au lendemain, mais elle savait pertinemment qu'une telle dérobade lui vaudrait les foudres de sa compagne.

— Demain, je sonnerai le rassemblement des habitants sur la place, afin de leur lire l'ordonnance de conscription de la reine.

Veliss, l'œil inquiet, dénoua prestement ses doigts des siens.

— De conscription ?

— La reine souhaite lever une armée plus grande encore et constituer une flotte. Afin de prendre d'assaut les côtes volariennes.

Veliss quitta le divan et gagna la cheminée, la main serrée sur le manteau comme pour s'empêcher de tomber.

— Nous avons gagné cette guerre.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Dois-je en déduire, chère Dame Gouvernante, que tu comptes prendre le large avec la reine et sa redoutable armada ?

En remarquant combien les phalanges de Veliss pâlissaient sur le manteau de marbre, Reva dut résister à l'envie de la prendre dans ses bras.

— Oui.

La conseillère secoua la tête.

— Quelle folie. En dépit de son goût pour l'intrigue, jamais son père n'aurait envisagé une telle entreprise, même dans ses rêves les plus débridés.

— Nous devons les empêcher de revenir. Il n'y a pas d'autre moyen.

— Qui me parle en ce moment ? Toi ou le seigneur Al Sorna ?

— Nous parlons d'une même voix.

— À moins que la guerre te manque, tout simplement ? Je ne suis pas aveugle, tu sais ? J'ai remarqué comment tu piaffes d'impatience à l'idée de repartir chaque fois que tu reviens ici, combien cet endroit t'ennuie. Combien moi, je t'ennuie.

Elle avait beau parler d'une voix douce, ses paroles sonnaient si vrai que Reva tressaillit.

— Jamais tu ne m'ennuieras. Si j'ai l'air impatiente, c'est uniquement parce que je ne me sens pas taillée pour la politique. Et crois-le ou non, mais la guerre ne me manque pas du tout. Pour autant, il nous faut livrer cette bataille. Et j'ai besoin de toi pour y parvenir.

— C'est quoi, la conscription ?

Reva fit volte-face et découvrit Ellese campée à l'entrée de la bibliothèque, emmitouflée dans un duvet et les yeux bouffis de fatigue.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

La fillette acquiesça et Reva tapota la place libre sur le divan, une invite à laquelle Ellese répondit sans tarder.

— J'ai fait un rêve, dit-elle. Père était encore en vie et il me cherchait dans le manoir.

— Il ne faut pas craindre les rêves, la rassura Reva en repoussant la mèche désormais démêlée qui pendait sur son front. Ils ne peuvent pas te faire de mal.

Ellese avisa ensuite Veliss qui se tenait toujours près de la cheminée, le dos roide et le regard baissé.

— C'est quoi, une conscription ?

Les épaules de la conseillère s'affaissèrent, après quoi elle gratifia l'enfant d'un sourire las.

— La pire des choses, ma chérie. Un passage en force.

— Tout homme jouissant de bonne santé âgé de dix-sept à quarante-cinq ans devra se présenter à Altor avant le dernier jour du mois d'Interlasur et apporter son arc ou toute autre arme en sa possession. Toute femme dépourvue d'enfant dans la même tranche d'âge pourra également se porter volontaire. Ceux qui serviront sous les drapeaux se verront octroyer la même solde que dans la Garde du Royaume et toucheront une pension à vie au terme de la guerre, pension reversée à la veuve ou aux enfants survivants de quiconque sacrifiera sa vie pour cette juste cause.

Reva se tut, tendit le parchemin à Veliss et s'efforça de rendre son examen de la foule le moins flagrant possible. Sa compagne et conseillère avait installé une caisse de bois au sommet des marches de la cathédrale, position qui lui offrait une vue plongeante sur les quelque cinq mille âmes massées sur le parvis et dans les ruines environnantes. Elle eut beau percevoir ici et là quelques murmures ou éclats de voix étonnés, ce fut un profond silence qui accueillit sa lecture. Sur les visages de ses sujets prédominait une expression de concentration impatiente. *Ils attendent le discours de l'Envoyée*, songea-t-elle en réprimant une grimace d'amertume.

— Nous avons beaucoup souffert, finit-elle par déclamer. Affronté maintes épreuves et enduré un long calvaire. J'aimerais me présenter devant vous afin d'annoncer la paix, j'aimerais vous dire que le temps des batailles est révolu et que nous pouvons enfin nous reposer, mais je me refuse à vous mentir. Vous m'avez accordé votre confiance lorsque l'ennemi assiégeait nos murailles et je vous demande de me l'accorder à nouveau.

Elle marqua une courte pause le temps de rassembler ses esprits – et son courage – pour la suite, car ses propres paroles résonnaient dans son crâne : « Je me refuse à vous mentir... »

— Car sachez que le Père Universel m'a parlé.

Elle insuffla à sa voix toute la force dont elle disposait, tant et si bien qu'elle entendit son écho rebondir le long des fortifications de cette cité dévastée.

— Et qu'il ne saurait tolérer la moindre entorse à la voie qu'il nous a fixée. Nombre d'entre vous auront entendu parler du prétendu Onzième Livre. Je vous le dis à présent : ce livre est une imposture, qui ne mérite que votre mépris. Mais le Père m'a fait savoir qu'un nouveau livre devait voir le jour, le Livre de la Justice, écrit de la main même du Père par notre entremise, son outil de prédilection !

En lieu et place d'ovation, ce fut un véritable rugissement, aussi sauvage qu'instantané, qui jaillit de la gorge des Cumbræliens. La haine embrasait leurs traits, à présent, chaque crâne sans nul doute habité par le souvenir d'un être cher assassiné ou d'un foyer incendié,

leur fureur attisée par cette Envoyée qui servait d'interprète aux désirs du Père Universel. *Nous nous sommes baignés dans le sang de nos ennemis*, songea Reva, submergée par la clameur de la foule. *Et cela ne leur suffit pourtant pas.*

Elle descendit de la caisse et se figea à la vue d'Ellese blottie dans les jupons de Veliss, son petit minois sillonné de larmes apeurées tandis qu'elle s'efforçait d'échapper au grondement du peuple d'Altor. Reva s'accroupit près d'elle et, du revers de sa manche, essuya ses joues humides.

— Ne t'inquiète pas, la rassura-t-elle. Ils sont juste contents de me voir.

Elle attendit deux jours durant le retour d'Arentes. Lorsque l'officier vétérane se présenta aux portes de la cité, elle le gratifia d'une chaleureuse étreinte.

— M'avez-vous pardonné, monseigneur ?

— Ma dame ordonne et j'exécute, répondit-il d'une voix quelque peu pincée. (Elle crut pourtant déceler l'ombre d'un sourire derrière sa moustache.) De plus, ajouta-t-il avec un geste en direction de la rangée de prisonniers alignée sur le remblai, il est de mon devoir de vous préserver de vos ennemis et cette mission sacrée vaut toute la gloire du monde.

— Il n'y avait aucun laurier à récolter. Seulement plus de sang.

Elle examina les captifs, une vingtaine d'hommes émaciés et vêtus de haillons. Certains, apeurés, croulaient sous le poids de la fatigue, d'autres soutenaient son regard avec morgue.

— Les Fils.

— Et quelques brigands. J'ai jugé préférable de les exécuter en place publique, afin de donner l'exemple.

— À moins qu'ils aient violé ou assassiné, je les enverrai à la reine. Elle souhaite appeler sous les drapeaux tous les hommes en âge de combattre, même les moins méritants.

— Son ordonnance a fait le tour de la région. Je dois dire qu'elle n'a pas soulevé l'enthousiasme des foules.

— Les foules changeront d'avis quand elles entendront le Père parler à travers moi. À ce propos, j'ai bien peur d'avoir besoin de vous et de vos hommes à la première heure, demain matin. Le temps est enfin venu que j'aille à la rencontre de mon Fief.

— Bien sûr, ma dame, dit-il en se fendant d'une impeccable révérence, avant de tourner un regard sinistre sur ses prisonniers. Quel sort comptez-vous réserver aux Fils ?

— Dame Veliss voudra les interroger. Nous les jugerons à mon retour.

Ellese, accrochée à elle, l'avait suppliée entre deux sanglots de l'emmener avec elle, mais Reva s'était montrée ferme – peut-être un peu trop, à en juger par la stridence croissante de ses pleurs.

— La maternité a un prix, lui dit Veliss un peu plus tard, tout en serrant la fillette contre son cœur.

« Je ne suis pas sa mère », avait-elle manqué de s'exclamer, préférant s'accroupir pour repousser sur le front de l'enfant les mèches qui lui cachaient ses yeux.

— Je te confie dame Veliss. Occupe-t'en bien et révise tes leçons. Je reviendrai d'ici peu.

Elle abandonna à Arentes le choix de leur itinéraire, se fiant à sa connaissance approfondie du Fief.

— Il me paraît préférable de commencer par l'ouest avant d'obliquer vers le sud, lui conseilla-t-il. De tous les Cumbraëliens, les habitants des terres occidentales se montrent de loin les moins portés sur la religion. Autant attaquer notre voyage par l'étape la plus difficile.

Les preuves de la cruauté volarienne abondaient dans l'ouest du Fief, où se succédaient en une macabre procession villages détruits et vignobles jonchés de cadavres pourrissants. Chaque fois, Reva décrétait une halte afin d'enterrer les corps et de laisser à l'unique prêtre qui les accompagnait – un échalas d'une quarantaine d'années, choisi tant pour sa bravoure au cours du siège que pour sa nature taciturne – le soin de prononcer une brève oraison funèbre. Les sermons avaient tendance à lui porter sur les nerfs, ces derniers temps. *Un bon prêtre est un prêtre discret*, se fit-elle remarquer, un aphorisme qu'elle songea l'espace d'un instant inclure dans son livre révélé.

Les scènes de dévastation se firent plus rares à mesure qu'ils s'éloignaient vers l'ouest, pour enfin cesser tout à fait aux abords des collines qui formaient la frontière nilsaëline. Elle tenait de Veliss qu'il s'agissait de l'une des régions les plus prospères de Cumbraël, réputée tant pour son vin d'excellente qualité et ses habitants amateurs de gaillardes réjouissances que pour son adhésion toute relative aux commandements des Dénaires. Son bourg principal, au pied duquel Arentes mena leur petite troupe, se dressait au sommet d'une colline escarpée. Les murailles massives de cet ancien fortin dessinaient le long des versants couverts de vignes un ruban de pierre ininterrompu.

— Pas étonnant que les Volariens l'aient épargné, commenta Arentes tandis qu'ils gravissaient la route menant aux portes de la ville.

— Oh ! ils auraient bien fini par lui régler son compte, dit Reva.

Elle qui craignait l'accueil que lui feraient les sentinelles en faction à l'entrée du bourg – il était après tout fort possible que ces gens n'aient jamais entendu parler d'elle – en fut pour son compte : une

haie d'honneur les attendait aux portes de la ville, dont les battants grands ouverts laissaient entrevoir le reste du guet rassemblé. Agenouillé sous la voûte d'entrée, un homme corpulent levait les bras au ciel en signe de supplication.

— Le seigneur Mentari, l'intendant de la ville, lui expliqua Arentes. Il possède la plupart des vignes à des kilomètres à la ronde. Il vouait un profond respect à votre grand-père.

— Et pas à mon oncle ? s'étonna Reva.

— Votre oncle avait tendance à se montrer tatillon en matière de prélèvement d'impôts, et bien moins enclin que votre aïeul à rendre service à ses vieux amis.

— Par bonheur, je n'ai que des amis récents.

— L'Envoyée ! s'exclama le seigneur Mentari en joignant ses mains comme elle s'approchait.

Une fois passé les portes, Reva mit pied à terre et prit le temps d'observer la ville qui l'entourait, comme étourdie par le spectacle de bâtiments intacts après les innombrables ruines de ces dernières semaines.

— Merci d'apporter la parole du Père jusqu'à nos oreilles indignes ! reprit l'intendant.

Reva jaugea d'un œil sombre l'expression transportée de l'intendant et sonda en vain son regard à la recherche d'une étincelle de duplicité. À sa grande surprise, la joie de l'homme ne semblait pas feinte.

— Toutes les oreilles sont dignes de l'enseignement du Père, lui dit-elle. Sachez en outre qu'il n'exige pas que vous vous prosterniez. Moi non plus, d'ailleurs.

L'épais magistrat se releva lourdement, sans se départir toutefois d'une posture aussi servile que voûtée.

— Le récit de votre victoire est désormais légendaire, s'épancha-t-il. La gratitude de notre humble commune ne connaît pas de borne.

— Voilà qui fait plaisir à entendre, monseigneur. (Elle leva l'étui à parchemin qui contenait l'ordonnance de la reine.) Car je vous apporte le moyen de l'exprimer.

Il leur fallut deux jours pour inviter la plupart des habitants des hameaux de la région à venir écouter le prêche de l'Envoyée ; deux jours à souffrir en silence la réception organisée en son honneur par Mentari, puis à présider une séance de doléances, un devoir seigneurial qui lui déplaisait au plus haut point. Elle ne rendit de jugement que dans les cas les plus évidents et chargea Arentes de prendre note des affaires plus complexes afin de les soumettre au plus vite à Veliss. En dépit du confort et de la sécurité évidente de ces gens, les doléances lui firent comprendre que la guerre n'avait pas besoin de vous toucher de plein fouet pour vous empoisonner la vie.

D'innombrables rumeurs couraient sur des réfugiés en provenance de l'est s'adonnant au vol de récolte et de bétail ou à l'occupation indue de terrains privés. Par ailleurs, si les troupes de Tokrev n'avaient pas foulé ces terres, ses esclavagistes ne s'en étaient pas privés, de sorte que plusieurs mères en pleurs vinrent témoigner des rafles volariennes qui leur avaient dérobé leurs fils et filles chéris. Malgré leur chagrin, Reva puisa dans cette succession de récits déchirants un sinistre réconfort : la propension des Volariens à s'attirer la haine de tout un chacun allait lui faciliter la tâche.

Elle leur lut l'ordonnance au soir du second jour, campée sur le perron de la demeure de Mentari. Face à elle, pressée autour de l'élégante fontaine de bronze qui ornait la place en contrebas, la foule l'écoutait avec attention. Cette fois-ci, contrairement à Altor, une rumeur croissante accueillit la fin de son discours et elle repéra dans le rassemblement nombre de visages sceptiques. En dépit du malaise palpable des citoyens présents, nul n'osa élever la voix contre la royale décision et plusieurs âmes pieuses approuvèrent vigoureusement le mensonge éhonté de l'Envoyée.

— Un Onzième Livre, glapit le seigneur Mentari comme elle descendait au bas des marches sous les acclamations de ses sujets. Et dire que je verrai cela de mon vivant.

— Nous vivons une époque mouvementée, monseigneur.

Sur ces mots, elle s'empara du registre que lui tendait Arentes et parcourut brièvement les notes rédigées par Veliss concernant la région.

— Ma distinguée conseillère, après avoir pris en compte les troubles récents et le recensement effectué il y a cinq ans, estime votre contingent moyen à quelque deux mille hommes en âge de prendre les armes. Si jamais vous parveniez à dépasser ce quota, je suis persuadée que le Père vous le rendrait.

Cette tournée du Fief leur prit presque un mois plein, bourg après bourg, village après village, certains gorgés de réfugiés, d'autres désertés par leurs occupants devant la progression tant redoutée de la vague volarienne. Son mensonge, comme elle s'en rendit bientôt compte, recevait un accueil des plus favorables dans les endroits les plus durement touchés, ceux dont les habitants avaient directement souffert des exactions volariennes. Les Cumbraëliens des lieux épargnés par la guerre accordaient malgré tout leur attention aux paroles de l'Envoyée, quand bien même ils manifestaient quelque réticence face au message du Père.

— J'ai quatre fils et la reine veut m'en prendre trois, lâcha une femme de forte carrure dans un village de la berge occidentale du fleuve.

Les habitants du cru, réputés pour leur robustesse, gagnaient chichement leur vie grâce aux nasses dont ils infestaient les innombrables ruisseaux qui ceignaient leurs implantations, des hameaux comportant quelques bicoques et de rares églises. La femme posa un regard noir sur Reva, tandis que les villageois rassemblés se ralliaient à son indignation du bout des lèvres. Si Arentes et ses cinquante gardes ne manquaient pas de les intimider, la rombière ne semblait absolument pas les craindre.

— Comment vous voulez qu'une famille gagne sa pitance sans bras pour avironner sa barque et relever ses casiers ?

— Vous ne manquerez de rien, lui certifia Reva. La maison Mustor et la Couronne s'engagent à pallier votre manque à gagner par des rations de nourriture gratuites.

— J'y ai déjà eu droit, à vos promesses de Mustor, lui rétorqua la femme, juste avant que mon mari parte se faire trancher la gorge par ces salopards d'Asraéliens. Et maintenant, vous voudriez qu'on combatte pour eux ?

— C'est aux Asraéliens que nous devons la libération de ce Fief, dit Reva. Ainsi qu'aux Nilsaéliens, aux guerriers des Hauts Confins, aux Seordah et aux Eorhil. À Castelvarin, j'ai lutté au côté de Meldénéens et de Renfaéliens. L'ère de nos rivalités est révolue. Dorénavant, nous combattons sous une seule bannière.

La femme leva un doigt vers Reva et sa voix se mua en un grondement féroce.

— Bah ! retournez-y donc sous votre bannière, gamine. Pour ma part, j'en ai jamais vu, de vos... vos « Volarins », comme vous dites. Et n'importe quel baratineur peut prétendre parler à la place du Père.

Les gardes de son escorte s'ébrouèrent aussitôt, leur sergent s'avançant d'un pas déterminé. Il s'appêtait à tirer son épée hors de son fourreau quand Reva le retint d'un cri.

— Cette femme est coupable de blasphème et de trahison, ma dame, plaida-t-il, les traits crispés par la fureur.

Son regard de braise tomba sur la femme au milieu de la foule, qui se dispersa à mesure que les voisins de la rombière, faisant fi de toute solidarité, s'éloignaient prestement d'elle. Sans s'en émouvoir le moins du monde, la rombière continua de défier Reva, ses traits burinés exempts de toute trace de peur ou de regret.

— Tu n'étais pas à Altor, reprit le sergent. Tu n'as pas vu ce que l'Envoyée a accompli pour nous. Sans elle, il ne resterait plus de toi, de tes fils et de ce village qu'un amas de cendres et d'os. Tu lui dois tout, comme nous tous ici.

La femme ne détourna pas le regard.

— Alors z-allez devoir me pendre au bout d'une corde, m'dame. Parce que mes fils ne vous appartiennent pas, parole du Père ou non.

Après un rapide examen de son auditoire, Reva repéra trois jeunes hommes debout à l'arrière de la place. Deux d'entre eux gardaient la tête baissée, manifestement dépassés par les événements et inquiets du tour que prenait cette confrontation, mais le plus grand couvrait la femme épaisse d'un regard plein de rancœur.

— Vos fils n'ont-ils pas le droit de parler en leur nom ? lui demanda Reva. Les Dénaires comme la loi du Fief établissent la majorité à dix-sept ans. Si vos fils ont atteint l'âge adulte, laissez-les choisir par eux-mêmes.

— Mes gamins savent ce qu'ils ont à faire..., commença la rombière, avant de laisser sa phrase en suspens lorsque le plus grand des trois jeunes hommes leva la main et se fraya un chemin à travers la foule.

— Allern Varesh, ma dame, se présenta-t-il avec une révérence. Je me soumetts humblement à l'ordonnance de la reine.

— Arrête ça ! grogna la femme. (Elle s'avança d'un pas et talocha l'arrière du crâne du jeune homme avant de darder vers Reva un coup d'œil courroucé.) Il ne vous appartient pas !

Reva s'apprêtait à l'ignorer et à louer la loyauté du garçon, mais préféra s'abstenir à la vue des larmes naissantes de la mère et de la manière dont elle vint se poster devant son fils, comme pour le protéger. Elle descendit alors du chariot et s'approcha.

— Votre nom ?

La femme serra les dents et s'essuya les yeux de ses doigts épais.

— Realla Varesh.

— Vous avez beaucoup souffert, Realla Varesh. Et il me peine de devoir vous priver à nouveau d'êtres chers. (Elle désigna d'un geste le jeune Allern, toujours agenouillé.) Dès lors, en gage de reconnaissance pour vos sacrifices passés, je déclare cet homme seul et unique membre du contingent de ce village.

La rombière se tassa sur elle-même et enfouit son visage dans ses mains. Reva déduisit de la réaction sidérée de son fils et des autres villageois que jamais personne auparavant ne l'avait jamais vue s'effondrer en pleurs.

— Seigneur Arentes, reprit la jeune femme.

— Ma dame !

— Ce jeune homme me paraît suffisamment grand pour revêtir l'uniforme de la Garde. Qu'en pensez-vous ?

Arentes jaugea Allern d'un regard approbateur.

— Il me semble parfait, ma dame.

— Parfait. Allern Varesh, vous voici officiellement intégré à la garde personnelle de la Dame Gouvernante Reva Mustor. (Elle avisa de nouveau la mère en larmes du jeune conscrit.) Je vous laisse une heure pour faire vos adieux. Le seigneur Arentes vous trouvera une

monture.

Elle regagna Altor avec cinq cents hommes et cinquante femmes dans son sillage, tous volontaires pour rallier la cause de l'Envoyée. Elle aurait pu en ramener mille, mais la cité convalescente ne disposait pas d'assez de provisions ni de chevaux de bât pour ravitailler autant de recrues. Les régions du Sud – qui avaient de loin le plus souffert des mises à sac volariennes – lui avaient fourni le plus gros de ces nouveaux partisans, tout en réservant un accueil plus qu'enthousiaste à son mensonge éhonté. Ils avaient d'ailleurs livré à leur manière une guerre de l'ombre le long des berges boisées du fleuve Givrefer et de ses affluents, de sorte qu'ils jouissaient d'un véritable arsenal d'armes capturées. À en croire Arentes, la région avait de tout temps constitué le bastion de l'archerie cumbraëline, les premiers arcs longs du Fief ayant été taillés à partir des ifs qui proliféraient dans la forêt épaisse. Devant la menace volarienne, ces compagnies démobilisées qui formaient jadis l'ossature de l'armée cumbraëline s'étaient reformées sous la houlette d'officiers vétérans afin de mener des mois durant un mortel jeu de piste parmi les hautes futaies.

Reva ordonna aux compagnies de rester en formation et de poursuivre leur mobilisation avant de se présenter à Altor aux premiers jours du printemps. La farouche volonté d'en découdre de ces hommes durs au regard froid n'avait d'égale, comme elle s'en rendit bientôt compte, que l'insatiable soif de sang qui les animait. L'attestaient les nombreuses dépouilles pourrissantes de prisonniers volariens qu'ils avaient pendues aux branches basses de la forêt. *Sauront-ils se contenir lorsque nous franchirons l'océan ?* se demandait-elle, fouillant en vain dans sa mémoire un passage des Dénaires qui condamnerait les pulsions vengeresses.

À son retour, une Ellese au comble de la joie la prit d'assaut et lui enserra la taille de ses bras grêles, avant de se plaindre des leçons incessantes de Veliss.

— Elle m'oblige à lire matin et soir. Et à écrire, aussi.

— Des aptitudes essentielles, lui dit Reva en se libérant délicatement de l'étreinte de sa pupille. J'en aurai quelques-unes à t'enseigner, moi aussi, avec le temps.

Ellese leva vers elle un regard intrigué et fronça les sourcils. Si elle avait repris des joues, des cernes marqués creusaient toujours ses yeux.

— Quel genre d'aptitudes ?

— L'arc et le poignard. Puis l'épée, quand tu seras plus grande. Mais seulement si tu le souhaites.

— Je le souhaite ! (Dans un sursaut d'excitation, elle saisit la main

de Reva et tenta de l'entraîner vers le manoir.) Apprends-moi maintenant !

Reva surprit la mine grave de Veliss et retint la fillette avec fermeté.

— Demain, lui promit-elle. Une autre tâche m'attend aujourd'hui.

— Toujours aucun nom à me donner ?

Le prêtre au nez tordu lui lança un coup d'œil las, puis secoua la tête. On les avait alignés sur le remblai, douze hommes vêtus de guenilles élimées et souillées par leur séjour dans les caves du manoir. Certains vacillaient sur leurs jambes, encore sous l'emprise des concoctions diverses de Veliss. Au gré des interrogatoires, la conseillère avait amassé une impressionnante somme de renseignements : plus de cinq cents pages remplies de noms, dates, points de rendez-vous et meurtres en tout genre. De quoi dévoiler au grand jour ce nid de vipères qu'était l'Église du Père Universel, livrer à la vindicte populaire les traîtres qui, depuis le Lecteur jusqu'aux évêques, l'infestaient et peut-être même porter un coup fatal à cette institution séculaire.

— Il pensait vraiment y parvenir ? demanda Reva au prêtre sans nom. Renverser la lignée Mustor et gouverner le Fief au nom du Père ?

Le prêtre leva les yeux vers elle, puis déglutit bruyamment le temps de rassembler son courage.

— Une pieuse entreprise, sanctifiée par le Père Lui-même.

— Dis plutôt par un scélérat aux ordres d'une créature de la Ténèbre. (Reva recula d'un pas, leva la voix et avisa tour à tour chacun des prisonniers.) Vous autres imbéciles macérez depuis si longtemps dans le jus des Dénaires que vous ne distinguez même plus les vérités qu'ils contiennent. Le Père ne glorifie ni la duperie ni le meurtre, tout comme Il honnit Ses fidèles capables de tourmenter un enfant pour accomplir leurs sombres desseins.

Elle se mura dans le silence et sentit une rage familière l'envahir, celle-là même qui s'était emparée d'elle lors du siège, ce courant de fureur qui guidait sa main tandis qu'elle tranchait la gorge des esclavagistes et décapitait les prisonniers. Le prêtre sans nom tressaillit et déglutit une fois encore, comme pour retenir un haut-le-cœur apeuré. Arentes, à la tête d'une compagnie au grand complet de la Garde du Vassal, toisait les traîtres d'un air sinistre et presque impatient.

Nous sommes tous des tueurs, à présent, songea-t-elle. Nous avons du sang jusqu'au cou. Et le pire reste à venir. Elle repéra une silhouette familière au bout de la rangée, un homme au corps noueux qui, contrairement à ses camarades d'infortune, ne cherchait pas à se soustraire à son regard. Au contraire, son visage semblait exprimer

une étrange déférence. *Shindall*, se rappela-t-elle. L'aubergiste qui l'avait mise sur la piste du Haut Rempart. *Te revoir ici m'emplît d'aise*.

Reva saisit le parchemin passé à sa ceinture, puis le brandit suffisamment haut pour que tous puissent voir le sceau et la signature tremblante qui l'authentifiaient.

— Sur ordre du Saint Lecteur, je vous excommunie dès à présent de l'Église du Père Universel. Frappés d'anathème pour votre conduite indigne de Sa miséricorde, vous aurez dorénavant interdiction formelle de lire ou de réciter les Dénaires. (Elle observa une dernière fois le prêtre au nez brisé.) Et sachez que si le Père le rejette, je connais, moi, votre nom... maître Jorent.

Elle les regarda fermer les yeux et courber l'échine. Certains murmurèrent des prières, un ou deux éclatèrent en sanglots ou bien souillèrent leurs braies – un spectacle fort similaire à celui des Volariens menés vers le billot, quand bien même ces derniers avaient préféré plaider pour leur vie plutôt qu'en appeler aux puissances célestes.

— Seigneur Arentes, dit Reva. Délivrez-les de leurs chaînes. Ils sont libres.

En lieu et place de reproches, Veliss se contenta d'exprimer son incompréhension.

— Ils ont déjà conspiré contre ta famille par le passé. Qu'est-ce qui les empêchera de recommencer ?

— Une cabale réussie requiert anonymat, secret et obscurité. Autant de choses dont je les ai privés.

— Tout comme tu t'es privée de justice.

— Non, seulement de vengeance. Il s'agit de deux choses bien différentes, comme le Père nous l'a toujours enseigné.

Les différents contingents de conscrits rejoignirent Altor un mois plus tard, alors même que les rigueurs croissantes de ce début d'hiver rendaient les longs trajets de plus en plus hasardeux. Une fois le frimas définitivement installé, Reva se vit forcée de suspendre le chantier des murailles et de reporter la main-d'œuvre ainsi libérée sur la remise en état de la cité elle-même, de manière à remplacer les tentes d'appoint et les toiles cirées par des murs et des toits en tuiles. Quand les chutes de neige finirent par obstruer les défilés de la chaîne montagneuse menant en Nilsaël et par interrompre le ravitaillement en provenance de la côte méridionale, il lui fallut à nouveau imposer un strict rationnement à la population.

Reva consacrait chaque début de journée à l'entraînement d'Ellese, qu'elle avait choisi d'inaugurer par le maniement du poignard. À cette fin, elle avait trouvé une dague à rouelles dont la poignée étroite convenait parfaitement à la fillette. Cette dernière, malgré son bel

enthousiasme, faisait preuve d'une grande maladresse, de sorte qu'elle s'emmêlait les pieds et s'éraflait les genoux avec une constance qui forçait l'admiration. Contrairement à ses autres obligations, cependant, les séances d'escrime ne lui arrachaient jamais la moindre larme. Malheureusement pour Reva, elles n'émoussaient en rien sa curiosité dévorante.

— Tu avais quel âge quand tu as appris à te battre ?

— Plus jeune que toi. Ne saute pas comme ça quand tu portes une botte, ça te déséquilibre.

— Qui c'est qui t'a appris ?

— Un homme très méchant.

— Méchant comment ?

— Il voulait que je commette des choses horribles.

— Quel genre de choses ?

— Les énumérer prendrait trop de temps. C'est moi que tu dois regarder, pas tes pieds.

Elle la laissa s'exercer sur la pelouse et rejoignit Veliss sur la terrasse. Emmitouflée dans une épaisse fourrure pour se protéger du froid mordant, sa compagne tenait à la main un parchemin scellé.

— Nous y voilà ?

Veliss acquiesça et lui tendit le parchemin, sans quitter des yeux la petite Ellese qui répétait ses mouvements gauches sur l'herbe glacée.

— Elle n'a pas l'air faite pour ça.

— Elle finira par apprendre. De nous deux.

— Pourquoi l'avoir recueillie ? Tu n'aurais eu aucun mal à lui trouver un foyer accueillant. Cumbraël ne manque pas de mères en deuil en quête d'enfants.

Reva jeta un coup d'œil à Ellese par-dessus son épaule, au moment même où la fillette parait la fente d'un ennemi invisible.

— Elle n'a pas fui. Quand je me suis introduite chez elle, elle a tenté de me poignarder. Et lorsque je l'ai désarmée, elle a refusé de fuir. (Elle se tourna de nouveau vers Veliss.) J'aimerais que tu mettes en branle la procédure d'adoption.

— Tu es sûre ? Elle est si jeune.

— Elle est de noble lignée et possède un esprit affûté. Avec toi pour précepteur, je sais qu'elle ira loin. Et nous nous devons d'assurer l'avenir du Fief.

Le regard de Veliss tomba sur le parchemin, s'attardant quelques secondes sur le cachet de la reine.

— Je n'ai jamais exigé de toi la moindre promesse, mais aujourd'hui si. Quels que soient les défis qui t'attendent par-delà l'océan, jure-moi de me revenir saine et sauve.

Reva déroula le parchemin et le parcourut. Rédigé de la main même de la reine, il abondait en marques de respect et témoignait

d'une infinie reconnaissance pour sa diligence à mettre en œuvre l'ordonnance de conscription. Il s'achevait sur une formule savamment tournée lui ordonnant de mener ses troupes à la Tour du Sud au plus tard le dernier jour d'Illnasur. *Soit en plein hiver*, calcula Reva. *Elle a l'intention de prendre la mer avant la venue du printemps.*

— Reva, dit Veliss dans un murmure étranglé.

La jeune femme lui prit la main, déposa un baiser sur sa joue et s'autorisa un nouveau mensonge :

— Je te le promets.

Chapitre 5

Vaelin

Vaelin avait jadis passé un hiver au sein de la garnison de la passe Skellane, qui s'efforçait de lutter contre une recrudescence d'attaques lonakes. Le fortin grouillait alors de frères et de Pisteloups, une agitation qui tranchait vivement avec l'immobilité silencieuse des murailles et tourelles qui se profilaient à présent devant lui. Aujourd'hui, il ne restait plus aucun frère pour venir à sa rencontre tandis qu'il approchait de la tour trapue érigée à l'entrée du défilé. Il connaissait les raisons de son abandon par Sollis – les Lonaks avaient conclu la paix avec le Royaume et l'invasion volarienne avait imposé le redéploiement de toutes les troupes disponibles –, mais voir la majestueuse citadelle septentrionale du Royaume ainsi délaissée le prit au dépourvu, tel un symbole des bouleversements récents.

— Les miens auraient naguère applaudi un tel spectacle, dit Kiral, au diapason de ses pensées. Et voilà qu'aujourd'hui eux-mêmes y voient un présage funeste.

Vaelin se tourna au moment même où le haut maréchal Orven bridait sa monture près de lui, bientôt imité par ses cinquante hommes, soit tout ce qui restait de la Garde Montée de la reine.

— Postez des sentinelles. Nous dormons ici ce soir.

Il passa la nuit dans la tour en compagnie de Kiral et des Doués de la Pointe de Nehrin, qui tous avaient choisi de l'accompagner plutôt que de traverser l'océan Boraélien en compagnie de la reine. Cette dernière avait par ailleurs loué le projet de Vaelin en termes fort bien choisis assortis d'un beau sourire ; une prévenance qui jurait avec sa réaction initiale lorsqu'il lui avait révélé son intention en privé.

— Tu comptes partir en excursion sur la Banquise au beau milieu de l'hiver ?

Elle l'avait convoqué dans ses appartements à une heure tardive, quand bien même les éclats de rire qui lui parvenaient à travers la porte laissaient supposer que certains des enfants s'obstinaient à veiller. Leur nombre avait crû avec régularité depuis la libération de la cité, si bien que près de deux cents orphelins occupaient à présent cette aile du palais, tous bénéficiaires du statut de pupilles de la Couronne. Les quartiers de Lyrna eux-mêmes étaient en grande partie dépourvus d'ornements, mais foisonnaient de livres et d'une sélection de parchemins recopiés par frère Harlick. L'étude dans laquelle elle le

reçut comportait un bureau, dont le plateau disparaissait sous plusieurs piles de feuillets noircis. La pièce baignait dans une pénombre relative, éclairée seulement par une lampe et la lueur du feu, de sorte que la moitié du visage de la souveraine restait dans l'ombre tandis qu'elle l'observait d'un air goguenard, comme si elle attendait la chute d'une mauvaise blague.

— Le chant de Kiral nous servira de guide, répondit-il. La Mahlessa lui a donné sa bénédiction et je sais que vous accordez grand crédit à ses décisions.

— Je lui accorde suffisamment de crédit pour savoir que la Mahlessa n'agit que dans l'intérêt des Lonaks. Si nous envoyer à la poursuite d'une chimère peut lui servir, elle s'en accommodera sans la moindre hésitation.

Quelque peu apaisée, elle s'empara d'un parchemin sur le bureau et le leva dans la lueur des flammes. Il reconnut dans le croquis la patte d'Alornis – nul n'aurait pu égaler la parfaite précision de ces lignes –, mais le sujet représenté lui était inconnu. Il s'agissait d'un schéma représentant un demi-cercle établi à partir d'un entrelacs complexe de lignes droites.

— Ta sœur nous propose de nous éloigner radicalement des traditionnelles méthodes de construction navale, le tutoya Lyrna, comme à son habitude lorsqu'ils se trouvaient seuls. Elle a eu l'idée d'une coque intérieure formée de poutres courtes interconnectées de manière à décrire une courbe, soit une application pratique du concept des arcs tangentiels de Lervial, bien qu'elle prétende ne l'avoir jamais lu. Si nous adoptons cette approche, nous pourrions faire l'économie de mois entiers de formation en permettant à des ouvriers non qualifiés de fabriquer de simples poutres droites.

— Alors pourquoi hésiter ?

— Parce que personne ne l'a encore jamais fait. Aucun navire n'a été conçu selon ce procédé. Tout comme, aussi loin que je me souviens de mes lectures, aucun explorateur n'a jamais réussi à traverser la Banquise, même au plus fort de l'été.

— Kiral se fie à son chant. Et j'ai confiance en elle.

— Cet... Erlin est-il vraiment si important ?

— Je le crois. Un être aussi âgé dispose à n'en pas douter d'un savoir bien plus précieux que tout ce que peuvent contenir les parchemins de Harlick. D'après sa légende, il aurait été rejeté par l'Au-Delà. On peut dès lors supposer qu'il en a eu un aperçu, tout comme moi. Mais peut-être y a-t-il séjourné plus longtemps.

Lyrna sourcilla une fois encore, comme absorbée par ses souvenirs.

— Arendil m'a naguère raconté une histoire concernant Kerlis. Son oncle aurait soi-disant croisé sa route il y a bien longtemps. Il aurait prétendu avoir été condamné à la vie éternelle pour avoir refusé de se

joindre aux Défunts, et consacrait depuis son immortalité à faire le tour du monde en quête d'un être capable de le tuer – un être issu des Doués de cette contrée. (Elle eut un rire las, presque un soupir.) Des contes pour enfant, Vaelin. Ne t'attends pas à ce que j'approuve ce projet, ni que j'envoie mon Seigneur de Guerre mourir dans ce désert de glace, sur la base d'une simple légende.

— Nous avons déjà payé un lourd tribut pour apprendre que certaines légendes possèdent un fond de vérité.

Il se redressa et prit une profonde inspiration, sa mine grave indiquant l'imminence d'une déclaration formelle... qu'elle interrompit d'un geste.

— Épargne-moi ta démission, je t'en prie. J'ai beau pouvoir imposer ma loi à tous les sujets de ce Royaume, je sais qu'il n'en va pas de même avec toi.

— Je vous remercie, Majesté. Je propose de conférer au comte Marven le titre de Seigneur de Guerre en mon absence.

— Très bien. Combien d'hommes souhaitez-vous emmener ?

— Aucun. Juste Kiral et moi.

Elle secoua la tête.

— Je m'y refuse. Les Doués des Confins et la compagnie du seigneur Orven t'accompagneront.

— L'épouse d'Orven attend un enfant. Je ne vais pas lui demander de s'engager dans une voie aussi périlleuse...

— Mais moi, si, monseigneur. Orven est un soldat et il connaît son devoir, heureuse nouvelle ou non.

À la vue de son air implacable, il se contenta d'acquiescer.

— Comme il vous siéra, Majesté. Et pour l'autre affaire que nous avions évoquée ?

Les mains de la souveraine tressaillirent sur son bureau et son visage se ferma encore un peu plus.

— Tu m'en demandes beaucoup, Vaelin.

— Il n'était pas maître de ses...

— Je le sais. Mais j'ai du mal à oublier le meurtre de mon frère.

— Si vous souhaitez le châtier pour son crime, ma proposition devrait amplement vous satisfaire.

Elle croisa son regard, la lueur des flammes soulignant les cicatrices pâles qui barraient son front.

— Je ne souhaite qu'une chose, monseigneur : assurer l'avenir et la sécurité de ce Royaume. Alors soit, j'enverrai ton frère par-delà l'océan pour annoncer ma venue, mais ne me demande pas de lui pardonner. Je me découvre de plus en plus étrangère au pardon, ces derniers temps.

Si Janus était parvenu à ses fins, nous serions mari et femme aujourd'hui, songeait à présent Vaelin. Il avait pris congé de ses

camarades pour gagner le sommet de la tour. Depuis cette hauteur, fermement enveloppé dans sa cape et auréolé par les volutes de fumée de sa propre respiration, il contempla les ténèbres épaisses qui gorgeaient le défilé. *Aurions-nous eu de beaux enfants ou de petits monstres ? Ou bien les deux à la fois, comme elle...*

Les bourrasques qui frappaient la tour faiblirent l'espace de quelques instants et il repéra une faible odeur de fumée de bois et de sueur mêlées.

— Je sais que tu es là, dit Vaelin sans se retourner.

Dans un éclat de rire narquois, Lorkan apparut près de lui, ses mèches rebelles cascading sur son visage d'un blanc lunaire.

— Monseigneur aurait donc recouvré son Don ?

— Il existe d'autres sens que la vue. (Il laissa s'installer un certain malaise chez son interlocuteur avant de reprendre.) Je présume que tu as quelque chose à me demander ?

— En effet, monseigneur. (Lorkan se frotta les mains et baissa les yeux, s'efforçant d'adopter un ton jovial.) Il me... hem, il me semble, monseigneur, que notre illustre croisade a amplement comblé ma soif d'aventure. Si fier que je puisse être du rôle que j'y ai joué – et non des moindres, vous me l'accorderez –, j'estime qu'il est temps pour moi de repartir en quête de nouvelles péripéties sous des cieux plus cléments.

— Tu souhaites nous quitter.

Lorkan inclina la tête, tout sourires.

— Tout à fait.

— Accordé. De toute façon, étant donné ton Don, je n'aurais guère pu t'obliger à nous suivre.

— Je vous remercie, monseigneur.

Au lieu de prendre congé, il resta près de Vaelin, à remuer nerveusement.

— Quoi encore ? demanda le guerrier avec un soupir las.

— Cara, monseigneur.

— Elle aussi voudrait retourner à la vie civile ?

— Non, elle compte vous suivre jusqu'au bout. Cependant, si vous deviez la remercier, elle...

Vaelin lui tourna le dos.

— Non.

La voix de Lorkan se fit plus acerbe.

— Ce n'est qu'une enfant, ou peu s'en faut...

— Dotée d'un cœur de femme et d'un Don inestimable. Elle a sa place dans ma compagnie et sa loyauté m'emplit de fierté. (Il gagna la cage d'escalier au milieu du toit.) Tu peux garder ta monture, tes armes et tout le butin amassé au cours de notre campagne. Mais s'il te plaît, débarrasse-moi le plancher avant le lever du soleil.

— Je ne peux pas ! (Lorkan le foudroyait du regard, à présent, tandis que l'écho de son cri retentissait dans le défilé.) Vous savez parfaitement que je ne peux pas partir sans elle.

Vaelin accorda un dernier coup d'œil au jeune Doué, dont le visage vibrail d'un mélange de peur et de colère. À en juger par sa posture, il s'apprêtait sans aucun doute à disparaître.

— La vie nous présente bien souvent de cruels dilemmes, lui lança Vaelin avant de descendre l'escalier. Si je ne te vois pas demain matin, je me chargerai d'expliquer ton absence à Cara.

Ils avaient dépassé le défilé depuis huit bons kilomètres le lendemain lorsque Kiral brida subitement son poney pour se tourner vers l'ouest, son visage fermé trahissant une intense concentration.

— Un problème ? s'enquit Vaelin.

Elle plissa les paupières et sourcilla, l'air décontenancée.

— Quelque chose... Quelque chose d'inédit.

— Un autre chant ?

Elle secoua la tête.

— Il ne s'agit pas d'une voix du sang et la mienne ne me donne aucune raison de m'inquiéter. Mais je perçois un appel.

— D'où provient-il ?

Ses traits se voilèrent d'une ombre inquiète – c'était la toute première fois qu'il la voyait manifester la moindre peur.

— De la Cité Déchue.

Vaelin acquiesça, pivota sur sa selle et fit signe à Orven d'approcher.

— J'aurais besoin de cinq hommes, monseigneur. Vous attendrez notre retour dans la vallée qui s'étend devant nous, où vous établirez votre campement. (Il leva la voix, s'adressant à une silhouette maussade qui chevauchait à l'arrière de la colonne.) Maître Lorkan ! Veuillez vous joindre à nous.

Gagner la cité leur prit deux jours à peine, une rapidité en grande partie due à Kiral et sa connaissance experte des montagnes. Les ruines en elles-mêmes n'avaient guère changé, même s'il ne ressentit pas cette impression d'étouffement qui l'avait oppressé lors de sa première visite. Kiral et Lorkan, pour leur part, ne semblaient pas jouir de son immunité.

— Par la Foi ! c'est encore pire que la forêt.

Avec une grimace, le Doué se tassa sur sa selle, les traits de plus en plus pâles.

— Jamais je ne l'ai approchée d'aussi près, avoua Kiral, dont le port d'épaules trahissait un malaise perceptible. Cet endroit n'est pas fait pour les vivants.

— Maître Lorkan ? dit Vaelin.

Il gratifia le jeune homme d'un sourire impatient et hocha la tête en direction des ruines. Au terme d'un long moment d'hésitation, Lorkan finit par acquiescer et mit pied à terre. Après avoir inspiré un grand coup, il s'éloigna d'un pas ferme et s'évanouit bientôt dans les airs, sa disparition arrachant aux gardes présents un murmure nerveux.

— Ce qui l'attend là-bas le verra sans mal, s'inquiéta Kiral.

— Je sais, lui rétorqua Vaelin.

— Alors pourquoi l'y envoyer ?

— À quoi bon vivre si on ne peut pas rigoler un peu ?

Ils n'eurent que quelques minutes à attendre avant que retentisse le cri, une exclamation stridente dont l'écho rebondit sur les pierres éboulées de l'ancienne cité. Kiral épaula son arc et les gardes se déployèrent, l'épée au clair, tandis que Lorkan reparaissait à l'orée du site, sa cape levée à l'horizontale par sa course folle dans leur direction et le regard habité d'une terreur sans borne. La raison de sa fuite éperdue leur apparut bientôt : une immense forme brune le poursuivait lourdement, la gueule grande ouverte sur d'impressionnantes rangées de crocs et un rugissement de défi.

— J'ignorais qu'ils pouvaient atteindre cette taille, commenta Vaelin.

L'ours mesurait près d'un mètre cinquante au garrot, ce qui signifiait qu'il devait culminer à plus de trois mètres une fois debout. En dépit de son pas pesant, la longueur de ses foulées lui permettait de couvrir le terrain avec une rapidité trompeuse.

— Tuez-le, au nom de la Foi ! s'étranglait Lorkan en détalant vers eux, désormais talonné par la bête.

— Attends ! lança Vaelin à Kiral qui avait levé son arc.

Il avait repéré au loin une petite silhouette familière parmi les ruines, flanquée d'une autre à peine plus grande qui brandissait un long bâton. Dans une projection de graviers, l'ours interrompit brusquement sa poursuite et poussa un grondement peiné. Afin de freiner sa course, il planta ses griffes avant dans la roche et s'inclina sur ses membres antérieurs, sans jamais cesser de défier du regard le pauvre Lorkan. Ce dernier, réfugié à quatre pattes derrière les gardes, haletait follement et semblait sur le point de rendre son petit déjeuner.

Taillade, à l'instar des autres chevaux, s'était cabré à la vue de l'ours et s'apprêtait à céder à la panique, secouant vivement la tête malgré la prise de Vaelin sur les rênes.

— Tout va bien, lui glissa son cavalier en sautant à bas de sa selle pour flatter le flanc de l'animal. Il ne te fera aucun mal.

L'ours renâcla une fois encore, agita ses babines hérissées et parut sur le point de charger à nouveau quand il se figea soudain, adoptant une immobilité de statue.

— Lui encore jeune.

Un petit homme enveloppé de fourrures avait rejoint l'animal, sa main serrée sur un long bâton en os d'élan.

— Les amis et les ennemis ont la même odeur, s'excusa-t-il d'une voix contrite.

— Ours Sage ! (Vaelin s'avança pour serrer la main du chaman, qui lui rendit chaleureusement son salut.) Vous voilà bien loin des Confins.

— Vous partir sur Banquise, répondit Ours Sage dans un haussement d'épaules. Moi vous montrer comment.

— Il a beaucoup insisté. (Dahrena se trouvait à quelques pas de là, un mince sourire aux lèvres.) Je n'allais quand même pas le laisser venir seul.

Vaelin s'élança vers elle et l'attira contre lui, la chaleur de son corps lui faisant soudain prendre conscience à quel point elle lui avait manqué.

— *Je la renverrai à la Tour du Nord*, songea-t-il, conscient qu'il se mentait à lui-même. *Demain matin, je la renverrai chez nous.*

Ils déjeunèrent d'une pièce de chèvre rôtie à la broche – de toute évidence la dernière victime en date du grand ours, à en juger par les marques profondes qui creusaient sa carcasse.

— Griffes d'Acier sait trouver bonne viande, déclara Ours Sage. Garde seulement les entrailles pour lui.

Une fois le repas englouti, Vaelin accompagna dans la Cité Déchue le vieux chaman, qui s'arrêta à maintes reprises pour observer les statues effondrées ou frapper de son bâton des décombres couverts de mousse. En guise d'escorte, l'ours les suivait à courte distance, lui aussi fort intrigué par l'endroit et prompt à fourrer son épais museau dans chaque recoin. De temps à autre, il creusait la terre à l'aide de ses longues griffes aux allures de dagues.

— Griffes d'Acier cherche insectes, expliqua Ours Sage. Ventre d'ours jamais plein.

— Comment avez-vous su me retrouver ? lui demanda Vaelin.

Le chaman lui lança un coup d'œil perplexe, comme si la réponse allait de soi, puis haussa les sourcils en constatant que son interlocuteur attendait une réponse.

— Grand... (Il sourcilla, à la recherche des mots justes.) Grand pouvoir, grande...

Il battit l'air de ses bras, puis gonfla les joues et souffla dans le vide.

— Perturbation ? hasarda Vaelin.

Devant le regard vide du chaman, il ajouta :

— Tempête ?

— Tempête, oui, grande tempête dans la... mer. Mer de Pouvoir.

La mer de pouvoir. La Ténèbre lui apparaît comme un océan de puissance.

— Cette mer, vous pouvez la voir ?

Ours Sage éclata d'un rire retentissant.

— Personne la voir en entier. Juste sentir tempête, sentir ceux qu'elle éclabousse, entendre leurs chants. Senti enfler tempête, perçu chant de la fille et suivi jusqu'ici avec Femme-Qui-Vole-Haut.

Son visage se ferma de nouveau lorsqu'ils parvinrent au pied d'un gigantesque buste de marbre qui avait fortement marqué Vaelin lors de sa première visite en ces lieux. Il représentait un homme barbu au front troublé et creusé de profondes rides.

— La tempête frappera ici ? demanda Vaelin en voyant le chaman effleurer de son bâton la joue de pierre.

— Ici, tempête déjà frappé. (Ours Sage baissa l'os d'élan, pressa la paume de sa main contre le front du géant barbu et ferma les yeux.) À présent, juste écho.

— Un écho de quoi ?

— De ce qui a été, de ce qui sera.

Le chaman retira sa main et une vague de tristesse s'abattit sur ses traits parcheminés.

— Je pensais qu'il s'agissait d'un buste de roi ou de chef, dit Vaelin.

Ours Sage secoua la tête.

— Non, lui sage, gardien des histoires de son peuple.

— Mais pas suffisamment sage pour empêcher la chute de cette cité ?

— Certaines choses, rien ne peut empêcher. Lui bâtir cet endroit et chamans charger pierre de pouvoir pour préserver son chant.

Charger la pierre de pouvoir ? songea Vaelin. Les paroles de Sagesse lui revinrent alors en mémoire. Pour lui expliquer l'origine de son nom, la doyenne des Eorhil avait évoqué la pierre que lui avait confiée le spectre de Nersus Sil Nin – elle-même un simple souvenir préservé dans les pierres levées de la Martishe et de la Grande Forêt du Nord.

— Ils pouvaient donc inscrire leurs souvenirs dans la pierre ? s'enquit-il.

Ours Sage acquiesça.

— Bien plus que... souvenirs. Émotions. (Il leva son bâton et embrassa d'un geste les décombres de cette cité jadis grandiose.) Cet endroit... Cet endroit regorge de pouvoir.

Sur ces mots, il se remit en route, le regard alerte, sondant les ruines d'un œil inquisiteur et presque vorace. Vaelin le suivit dans ce labyrinthe de vestiges, dépassant l'unique bâtiment intact que frère Harlick prenait pour une bibliothèque, et déboucha sur les décombres

de ce qui ressemblait à une estrade. Elle devait jadis s'élever à quelque trois mètres de hauteur, mais les colonnes qui la soutenaient s'étaient effondrées et la tribune fendue gisait à présent au sol de bout en bout. Ours Sage s'arrêta, envahi d'un soudain frisson, avant de prendre pied sur l'estrade. Une fois au centre de la plaque, il frappa la pierre de son bâton.

— Quelque chose ici, dit-il. Quelque chose... noir.

Vaelin s'inquiéta du trouble qu'il vit poindre sur le visage du chaman, dont les traits semblaient s'affaïsser et crouler sous le poids des ans.

— Quelque chose de noir ? répéta-t-il tandis que le vieillard s'accroupissait pour plaquer une main tremblante sur la pierre. Vous voulez parler de la Ténèbre ? Quelque chose de puissant ?

— Noir, déclara Ours Sage d'une voix catégorique avant de se redresser. Parti, maintenant. Loin. Dérobé.

— Par qui ?

Ours Sage se tourna vers lui et croisa son regard.

— Vous savoir. Nous traverser la glace pour retrouver lui.

— J'ai confié à Ultin la charge de la Tour, dit Dahrena en s'installant près de lui. (Elle tira les fourrures sur leurs genoux.) Un honneur qu'il ne prisait guère, mais je ne voyais pas qui d'autre pouvait me remplacer.

— Et l'or ? s'enquit Vaelin.

— Le premier chargement devrait arriver à Givreport d'ici à la fin du mois, à la grande joie du Vassal Darvus, assurément.

— Il ne sera ni le premier ni le dernier à tirer profit de la guerre.

Il s'interrompit, goûtant le plaisir de sentir son corps blotti contre le sien et regrettant déjà ce qu'il devait lui annoncer. De toute évidence, elle avait toutefois deviné ses intentions et prit les devants :

— Je ne partirai pas. (Elle leva la tête pour déposer un baiser sur ses lèvres, puis reprit sa position.) Comment se porte Alornis ?

Il se rappela la mine fermée de sa sœur le jour de son départ et sa vaillante tentative pour retenir ses larmes, réduite à néant lorsqu'elle était tombée dans ses bras pour le serrer comme jamais. Il avait fallu l'intervention douce mais ferme de Lyrna pour qu'elle consente à le lâcher. La dernière image qu'il conservait d'Alornis l'emplissait de culpabilité chaque fois qu'il l'évoquait : sa petite sœur, la tête au creux de l'épaule de la reine, qui détournait le visage pour ne pas le voir partir.

— Elle œuvre au grand projet de la reine, répondit-il à Dahrena. Son talent surpasse tout ce que nous pouvions imaginer.

La jeune femme remua près de lui et leva les yeux au ciel. Dégagé, ce dernier offrait une vue imprenable sur les astres.

— Elle a pâli, murmura-t-elle.

Il savait de quelle étoile elle parlait : l'Avensurha, dont il partageait le nom depuis son baptême eorhil par Sanesh Poltar. « On raconte que nul ne peut livrer de guerre sous son éclat. » Elle n'était plus désormais qu'une minuscule tête d'épingle lumineuse parmi tant d'autres.

— Nous la reverrons briller un jour, la rassura-t-il. Il nous suffit simplement de vivre longtemps.

Elle se tourna vers lui et déclara d'une voix grave :

— Je n'aime pas cet endroit.

— Il fut le théâtre de terribles événements, par le passé. Ours Sage prétend que les pierres elles-mêmes en portent le souvenir.

— Je ne parle pas de la cité, mais des montagnes. Le foyer du peuple qui m'a enfantée...

Elle laissa sa phrase en suspens, mais il savait parfaitement ce qu'elle se refusait à exprimer.

— Et qui a tué ton époux.

Elle hocha imperceptiblement la tête.

— Comment s'appelait-il ?

— Les siens le nommaient Leordah Nil Usril, Celui Qui Vit En Rêves, mais Usril me suffisait. Les Seordah voyaient en lui un être d'une grande placidité, peu disert et souvent perdu dans ses pensées. Il ne prenait que rarement part aux assauts contre les Lonaks, quand bien même il avait su prouver sa valeur lors de la bataille contre la Horde des Glaces. Un été, les Lonaks levèrent une armée plus nombreuse qu'à l'accoutumée et menèrent des incursions autrement plus ambitieuses. Je rendais visite à mon père quand les nouvelles de l'attaque nous parvinrent. Je m'envolai jusqu'à la forêt, où je trouvai son cadavre au milieu d'une dizaine d'autres, écrasé par la dépouille d'un Lonak. Jamais je n'oublierai la sérénité que dégageait cette scène, comme s'ils s'étaient endormis l'un contre l'autre. J'ai cherché son âme d'un bout des Confins à l'autre, mais elle avait déjà disparu.

Elle se tut et il la serra contre lui, son torse caressé par sa respiration ténue. Quand elle reprit enfin la parole, ce fut du bout des lèvres et d'une voix aux accents apeurés :

— J'ai tout fait pour mourir ce jour-là, Vaelin. J'ai survolé la forêt afin de veiller son corps, bien consciente que le mien risquait de bientôt perdre sa chaleur. J'espérais le rejoindre dans sa chasse éternelle parmi les ombres... C'est Père qui m'a sauvée. D'une manière ou d'une autre, j'ai pu l'entendre m'implorer de revenir. J'ai à peine senti le froid lorsque je réintégrai mon corps. Pour tout dire, je crois même n'avoir rien ressenti pendant des semaines. Jusqu'au jour où j'ai décidé de me rendre devant la pierre pour consulter Nersus Sil Nin. Et la prophétesse m'a révélé quelque chose, quelque chose que j'ai

longtemps refusé de croire.

Elle se redressa afin de se mettre à son niveau et plongea son regard dans le sien.

— Elle m’a dit qu’il me restait encore beaucoup à accomplir. Que de terribles épreuves m’attendaient et que je ne pouvais me permettre le luxe de passer ma vie à pleurer un amour perdu. Elle a ensuite ajouté qu’elle avait un jour offert un nom seordah à un homme... un homme dont je tomberais amoureuse. (Elle eut un petit rire, dont il sentit le souffle jouer sur ses lèvres.) Je la prenais pour une folle. J’avais tort.

Ils retrouvèrent deux jours plus tard la compagnie d’Orven sur le pied de guerre, en selle et déployée en formation défensive. La raison de ce branle-bas de combat leur apparut rapidement : une bonne centaine de Lonaks à dos de poney les observaient depuis la crête d’une colline abrupte, à moins d’un kilomètre au nord.

— Ils sont apparus ce matin, monseigneur, expliqua Orven lorsque Vaelin l’eut rejoint, avant de saluer Dahrena d’une révérence étonnée. Quelle joie de vous revoir, ma dame.

— Monseigneur. J’ai cru comprendre que des félicitations seraient de rigueur.

Orven s’autorisa un bref sourire, puis coula un regard prudent vers les Lonaks.

— Je crains qu’elles ne doivent attendre.

Vaelin haussa un sourcil en direction de Kiral, qui observait fixement ses congénères.

— La Mahlessa nous les envoie, mais je perçois de la méfiance en eux.

— Alors nous ferions mieux d’aller les saluer.

Après avoir enjoint à Dahrena de rester parmi les hommes d’Orven, il partit à la rencontre des nouveaux venus en compagnie de Kiral. Ils chevauchèrent jusqu’au pied de la colline et bridèrent leurs montures lorsque l’un des Lonaks talonna son poney vers le bas du versant. Il s’agissait d’un colosse vêtu d’une peau d’ours et dont le crâne chauve s’ornait d’un lacs complexe de symboles tatoués – autant de particularités qui ravivèrent prestement la mémoire de Vaelin. L’homme s’arrêta à quelques pas de leur position, gratifia le commandant d’un coup d’œil menaçant et salua sèchement Kiral en lonak.

— Voici Alturk, le présenta-t-elle. Le Tahlessa des Mahlessa Sentar.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, répliqua Vaelin en hochant la tête en direction du gaillard. Comment se porte ton fils ?

Un courant de rage traversa le visage d’Alturk et Vaelin se retint à grand-peine de tirer son épée. Près de lui, Kiral se raidit visiblement.

— Mon fils était *varnish*, cracha Alturk en une âpre langue du Royaume. Une misérable vie heureusement écourtée.

Vaelin hésita à lui présenter ses condoléances, mais préféra s'abstenir. L'homme les prendrait sans doute pour une nouvelle insulte.

— La Mahlessa nous autorise à traverser son territoire, lança-t-il. Quelle est la raison de ta présence ?

Alturk serra les dents et s'efforça de maîtriser le ton de sa voix, comme s'il craignait d'étouffer de colère.

— La Mahlessa a ordonné que cent Sentar t'accompagnent dans ta mission. L'élite du sang des Lonakhim, que tu vas pouvoir verser à ta guise.

— Sais-tu seulement où nous allons ? Nous comptons traverser la Banquise pour rejoindre des terres ennemies. Le voyage sera périlleux.

— Nul ne peut mettre en doute la voix de la Montagne. (Alturk agita ses rênes et fit voler son poney.) Restez dans nos traces et n'en déviez jamais. Votre présence ici déplaît à beaucoup de monde et je ne peux garantir votre sécurité.

Les Sentar instaurèrent rapidement une allure éprouvante, qui leur permit de couvrir près de cinquante kilomètres à travers gorges et vallons avant le crépuscule. Vaelin remarqua qu'ils gardaient leurs armes à portée de main, certains même épaulant leurs arcs, sans jamais cesser de surveiller les collines environnantes. Lui-même repéra plusieurs poneys voyageant à vide et remarqua chez plusieurs guerriers des traces de blessures fraîchement bandées.

— La Mahlessa en demande beaucoup à notre peuple en vous accordant ce laissez-passer, expliqua Kiral, qui avait suivi son regard. La fausse Mahlessa n'est peut-être plus, mais ses paroles de haine résonnent encore dans bien des crânes.

— Mais vous êtes... étiez la fausse Mahlessa, s'étonna Vaelin. Votre présence parmi nous ne devrait-elle pas décourager toute attaque ?

Kiral sourit tristement.

— Quand la Mahlessa m'a libérée, j'ai arpenté les montagnes en compagnie de mes sœurs pour raconter mon histoire à chaque clan. Une histoire riche en rebondissements, que tous accueillirent avec joie autour de leurs feux. La plupart m'ont crue, mais d'autres s'y refusèrent, jugeant que la Mahlessa m'avait détournée de mon destin. Il faut savoir que la créature qui me possédait disposait d'une verve bien particulière, capable d'instiller le doute dans le cœur des êtres susceptibles de malveillance ou de cruauté. Il est toujours plus facile de haïr lorsqu'on vous donne une bonne raison de le faire. Et elle n'en manquait pas.

Ils installèrent leur campement quelques heures plus tard sur le

versant escarpé d'un bas plateau, à l'abri de hautes roches entre lesquelles Alturk posta plusieurs sentinelles. Si la plupart des Sentar semblaient préférer se tenir à l'écart des *Merim Her*, certains se montrèrent plus audacieux, à l'image de cette femme trapue qui vint apostropher Dahrena tandis qu'elle dessellait sa monture.

— Je ne parle pas votre langue, s'excusa Dahrena, quelque peu incommodée par l'insistance avec laquelle la Lonake la dévisageait.

— Elle se demande si vous appartenez au clan de la Flèche de Verre, traduisit Kiral. Vous lui rappelez une cousine qu'elle aurait perdue il y a plusieurs années.

Dahrena leva vers la femme un regard prudent.

— Perdue comment ?

— Lors d'un raid, lui rapporta Kiral après avoir traduit sa question. Les assaillants ont rasé un village entier et sa cousine y a perdu la vie, en même temps que ses sœurs et leurs enfants. Ils ont d'abord cru à une attaque seordah, mais les empreintes ne correspondaient pas. En outre, les Seordah ne tuent jamais les enfants.

Désormais intriguée, Dahrena posa sa selle par terre et vint se camper devant la Lonake.

— Sa cousine avait-elle un nom ?

— Mileka, traduisit Kiral. Ce qui signifie « Hibou ». (Elle s'interrompt, laissant la femme ajouter quelque chose.) Elle demande si tu as une histoire à raconter pour la flambée de ce soir.

— Oui. (Dahrena hocha la tête à contrecœur.) J'ai une histoire à raconter.

La Lonake rameuta pour l'occasion une bonne dizaine de Sentar qui, accroupis autour du feu de camp, prêtaient attentivement l'oreille à la jeune femme et son interprète. Si la présence d'Ours Sage et de Griffes d'Acier avait d'abord jeté un froid sur l'assemblée, la soif de nouveaux récits des Lonaks avait fini par prendre le pas sur leur malaise. Les yeux écarquillés, ils écoutèrent Dahrena évoquer les rares souvenirs qu'elle conservait de la destruction de son village. Certains s'agitèrent lorsqu'elle mentionna le loup qui l'avait emportée à travers la forêt, mais tous attendirent la suite de son histoire, qu'elle acheva en narrant comment le seigneur Al Myrna l'avait recueillie puis adoptée. Les guerriers des montagnes ponctuèrent le silence qui s'ensuivit de force hochements de tête et grognements satisfaits.

— Ils ont apprécié, lui dit Kiral, une note de soulagement dans la voix. Les miens accordent beaucoup d'importance aux histoires.

Elle se raidit soudain en voyant Alturk surgir de derrière un rocher plongé dans l'ombre, les bras croisés et les yeux braqués sur Dahrena.

— Tu as grandi parmi les *Merim Her*, dit-il. Alors pourquoi ces bijoux seordah sur tes bras ?

— Je suis une *Merim Her* et une Seordah, lui répondit-elle d'un ton

égal. Par l'esprit, sinon par le sang.

Alturk émit un grommèlement qui pouvait s'apparenter à un rire.

— Le sang lonak est tenace. Tu risques de le sentir palpiter en toi avant la fin de ce récit.

Il aboya des ordres brefs aux Sentar qui observaient la scène et tous se dispersèrent prestement dans l'obscurité.

— Réveille-toi avant l'aube, lança-t-il à Vaelin avant de disparaître dans la nuit.

La première embuscade eut lieu le lendemain, alors qu'ils traversaient une gorge encaissée sise à une demi-journée de marche du plateau. Un groupe d'une vingtaine de Lonaks surgit d'une grotte et fit pleuvoir sur eux une volée de flèches avant de se jeter à l'assaut des Sentar, dans le dessein évident d'atteindre les *Merim Her*. Un seul guerrier parvint à franchir le cordon défensif, tous les autres s'effondrant sous les coups de masse ou de lance de leurs congénères qui n'eurent à déplorer aucune perte. Le combattant esseulé se lança droit sur Vaelin, son gourdin brandi au-dessus de sa tête et la bouche ouverte sur un cri dément... puis s'immobilisa lorsque Griffes d'Acier vint lourdement s'interposer entre sa cible et lui. Paralysé de terreur à la vue du puissant animal qui se dressait de toute sa taille et le défiait d'un rugissement assourdissant, il lâcha son arme et couva le monstre d'un regard ébahi. Ce fut à peine s'il sentit la flèche qui lui creva la poitrine dans la seconde qui suivit. Kiral s'approcha du cadavre, l'arc à la main, et s'assura d'un coup de pied qu'il était bien mort avant de récupérer son projectile.

Ils essayèrent une nouvelle attaque trois nuits plus tard. Cette fois-ci, leurs assaillants se contentèrent de rester hors de portée et d'arroser leur campement de traits meurtriers. Un Sentar qui s'était aventuré près d'un feu au mauvais moment trouva la mort, ce soir-là. Alturk rassembla vingt guerriers et les entraîna dans les ténèbres. À leur retour, leurs armes dégouttaient de sang frais. Leur expédition punitive porta ses fruits et la nuit se déroula sans autre incident, si bien qu'un groupe de Sentar, sacrifiant à ce qui semblait devenir un nouveau rituel, se présenta bientôt autour de leur feu en quête d'une histoire.

— À mon tour, déclara Orven. Oyez, braves gens, le récit de la Charge Héroïque du Seigneur Vaelin lors de bataille d'Altor !

Vaelin se redressa en grognant.

— Très peu pour moi.

— Mais ils veulent entendre une histoire, monseigneur, lui glissa le haut maréchal avec un sourire en coin.

— Eh bien, pas moi.

Il s'éloigna du feu au moment où Orven commençait son récit et

arpena le campement à pas lents, sous les regards circonspects des autres Sentar qui le saluèrent avec une indifférence étudiée. Alturk, assis à l'écart de ses hommes, briquait sa masse d'armes à l'aide d'une peau de daim. Près de lui gisait un poignard récemment affûté.

— Je viens te parler de ton fils, dit Vaelin. J'espère que notre altercation passée n'y est pour rien.

— Tu n'es pas le centre du monde, *Merim Her*, bougonna le Tahlessa sans daigner lever les yeux.

— Ainsi, tu l'as tué pour avoir désobéi à la Mahlessa ?

Le Lonak s'arracha à son ouvrage pour lui décocher un regard de mise en garde.

— Mon clan a ordonné son exécution. Il méritait son sort. Et je refuse d'en parler davantage.

Vaelin gagna le feu, s'accroupit et tendit les mains au-dessus des flammes. L'aquilon qui soufflait à la nuit tombée se faisait de plus en plus mordant, comme un avant-goût de ce qui les attendait par-delà les montagnes.

— D'après ma reine, les hommes n'ont pas le droit d'approcher la Mahlessa, dit-il. Tu te sou mets à ses ordres sans jamais l'avoir rencontrée ?

— Parce que tu mets en doute la parole de ta reine, toi ?

Vaelin esquissa un sourire.

— Pas ouvertement, non.

Sans mot dire, Alturk posa son gourdin et leva les yeux vers le feu. À la lueur des flammes, le commandant découvrit combien les ans avaient creusé son visage – sinon son corps. De profondes rides cerclaient ses yeux, comme autant de lézardes fendillant l'encre de ses tatouages.

— Je vais être franc, reprit-il à l'adresse du Lonak. Ce voyage sera le dernier pour beaucoup d'entre nous. Ceux qui ne périront pas sur la Banquise risquent fort de tomber au combat.

Alturk garda le silence de longues minutes durant, son regard ancien absorbé par la danse des flammes. Au moment où Vaelin s'apprêtait à partir, il déclara :

— Qui a déjà connu la mort n'a plus rien à craindre.

La Banquise leur apparut à l'horizon deux semaines plus tard, un long ruban de nacre voguant sur les flots gris de l'océan, par-delà la ligne échancrée d'un littoral incurvé. Ils avaient laissé les plus hauts sommets derrière eux et chevauchaient à présent sur les contreforts de la chaîne montagneuse, dont le sol aride n'offrait guère de couvert à leurs ennemis. Les attaques s'étaient raréfiées à mesure qu'ils voyageaient vers le nord. Fallait-il y voir un abandon de leurs assaillants ou bien, comme Vaelin le soupçonnait plutôt, le succès de

la guerre d'usure menée à leur rencontre par les Sentar ? Car en dépit de leur manque d'homogénéité et de lustre militaire, les guerriers lonaks se montraient capables de prouesses martiales et d'une discipline de fer que n'aurait pas reniées le Sixième Ordre. Pour preuve, deux Sentar seulement avaient mordu la poussière depuis l'embuscade nocturne.

— Par la Foi, il gèle ! lâcha Lorkan en grimaçant, fouetté par le vent mordant. (Il interrogea Cara du regard.) Tu ne peux pas y remédier ?

Pour toute réponse, elle le gratifia d'un coup d'œil méprisant avant de mettre pied à terre pour attendre Ours Sage et Griffes d'Acier. Les chevaux peinant à s'accoutumer à la proximité de l'ours, le chaman préférait voyager à courte distance de la compagnie, qu'il suivait de loin en rebondissant sur le dos puissant de son monstre de compagnie. Les Lonaks, pour leur part, vouaient au vieil homme une méfiance obstinée et adoptaient en sa présence un silence circonspect. Pour preuve, lui seul avait jusqu'ici échappé au rituel de l'histoire au coin du feu.

— Salut, toi ! dit Cara en grattant la tête énorme de Griffes d'Acier.

L'animal renâcla de plaisir et vint se blottir à ses pieds – ce qui n'empêchait pas ses épaules d'atteindre la poitrine de la jeune femme.

— Devoir chasser plus, conseilla Ours Sage à Vaelin. Plus viande.

— Nous avons de la viande, répliqua Alturk. En quantité suffisante pour un mois, au bas mot.

— Pas sur glace, insista le chaman. Besoin plus encore.

— Et où la trouverons-nous ? (Alturk embrassa d'un geste le paysage désolé alentour.) Il n'y a rien à chasser par ici.

Ours Sage considéra longuement le Tahlessa, puis partit d'un rire caquetant. De l'index, il désigna le rivage.

— Mer pleine de présents, Homme Peint.

Ours Sage disparut en compagnie de Griffes d'Acier pendant plusieurs heures. À son retour, il les guida au sommet d'une falaise surplombant la baie compacte où les animaux avaient élu domicile. Une quarantaine d'entre eux s'entassaient sur la grève rocailleuse – gras et couverts de fourrure, ils se chamaillaient, s'aboyaient après et se menaçaient de leurs impressionnantes défenses.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lorkan dans un souffle, quand bien même ils se trouvaient à bonne distance des créatures.

— Des morses, répondit Dahrena. On en trouve sur le rivage septentrional des Confins. Mais je ne crois pas en avoir jamais vu d'aussi gros.

— Gros ! acquiesça joyeusement Ours Sage. Grosse viande pour emporter sur glace.

— Elle risque de se gâter, fit remarquer Alturk. Et nous n'avons pas suffisamment de sel pour en conserver autant.

Ours Sage se fendit d'un haussement de sourcils perplexe et Vaelin eut grand-peine à lui expliquer ce que voulait dire le Lonak.

— Gâter ? Peuh. Viande pas gâter sur glace. Trop froid. Fumée feu suffisant. Garder longtemps, longtemps. (Il invita d'un geste Kiral à le suivre et emprunta une piste étroite menant à la mer.) Nous chasser, vous faire feu.

Ils passèrent le restant de la semaine sur la côte, à alimenter leurs feux et à massacrer les malheureux morses en suivant les instructions d'Ours Sage. Ce dernier dépiauta leur première victime avec une aisance impressionnante – quelques coups de poignard à peine lui suffirent pour écorcher l'animal, un exploit qu'aucun de ses nouveaux élèves ne parvint à reproduire en dépit de nombreuses heures d'effort. La viande, découpée en lamelles, fut ensuite pendue au-dessus des feux tandis que les peaux récupérées étaient mises à sécher, Ours Sage ayant à plusieurs reprises souligné leur importance pour l'expédition. À plusieurs reprises, Vaelin surprit le regard ombrageux dont il couvrait la ligne blanche à l'horizon.

— Sommes-nous partis trop tard ? lui demanda-t-il, la veille de leur départ.

Ils avaient pris place sur un affleurement rocheux situé en bordure de la plage de galets qui leur avait servi de boucherie d'appoint. Griffes d'Acier, ravi, mâchouillait avec entrain les entrailles abandonnées des animaux marins.

— Encore temps. (Ours Sage leva la main dont il joignit le pouce et l'index, figurant ainsi un cercle étroit.) Petit temps.

Il jeta par-dessus son épaule un coup d'œil au campement, où la foule des Sentar écoutait avec attention le récit de Lorkan que Kiral s'empressait de traduire. Il s'agissait d'une version toute personnelle – et fort grivoise – de *La Fille du Forestier*, un conte moral qui mêlait amours malheureuses, meurtres et adultères. Le Doué semblait prendre grand plaisir à multiplier ces derniers, qu'il décrivait avec force détails.

— Pas tous atteindre les îles, reprit Ours Sage. Loi de la glace. Toujours garder certains, même pour peuple des Ours.

— Les îles ? répéta Vaelin.

— Destination. Autre côté de glace. Avant foyer de peuple des Ours.

— Comment ça, vous ne viviez pas sur la Banquise ?

Ours Sage secoua la tête, son regard s'attardant une fois de plus sur la bande blanche à l'horizon. Elle semblait luire, baignée par la lumière émeraude de cette pâle lueur nocturne que les Lonaks nommaient le Souffle de Grishak, en hommage à leur dieu des vents.

— Parfois, jamais longtemps, répondit le chaman. Voyage jusqu'à votre terre plus longtemps pour peuple des Ours sur la glace.

Vaelin se remémora les silhouettes hâves aux yeux creusés qui hantaient les berges de la rivière Fleuvacier ; ce peuple, pourtant rompu aux climats les plus extrêmes, avait bien failli succomber à la Banquise.

— Je n'imposerais pas cette traversée à mon pire ennemi, dit-il. Mais je sais en mon cœur qu'il nous faut accomplir cette mission.

Chapitre 6

LYRNA

—Et rien de ce que je pourrais dire ne saurait vous dissuader ?

Ils avaient sollicité une audience aux premières heures et se tenaient à présent face à elle, dans la salle du trône. Le visage aquilin de Hera Drakil ne trahissait aucune émotion ; Sanesh Poltar, pour sa part, esquissait une grimace embarrassée.

— Nous avons gagné la guerre, dit ce dernier en haussant les épaules. Sans chasseurs pour contenir leur nombre, les hardes vont proliférer et dévorer toute l'herbe. Nous devons regagner les steppes.

Lyrna se tourna vers son voisin et lui demanda dans un seordah approximatif :

— Et vous, frère de la Forêt ?

— Nous avons répondu à l'appel du loup, répondit-il. Mais celui-ci se dissipe et la forêt exige notre retour.

« Les meilleurs fantassins et les meilleurs cavaliers de ce monde », à en croire Vaelin. Des éléments dont la perte se ferait amèrement ressentir...

— Nos ennemis reviendront si nous ne les anéantissons pas, déclara-t-elle. Et la prochaine fois, j'ignore si je pourrai vous prémunir contre leur barbarie.

— Nous avons lutté pour cette terre, insista Hera Drakil. Et nous en sommes fiers. Le pays d'au-delà des mers ne nous concerne pas.

Elle crut deviner une autre raison derrière cette réponse, que lui confirma bientôt la lueur vacillante aperçue dans le regard du chef de guerre – une lueur qu'elle ne connaissait que trop bien. Elle se rappela le malaise éprouvé par le peuple de la Forêt en présence de dame Dahrena et la répugnance fondamentale que leur inspirait ce qu'elle avait accompli pour sauver Vaelin, ainsi que leur intense aversion pour la mer. *Les Seordah ont découvert bien des choses en quittant leur forêt*, présumait-elle. *Et ils ont appris à connaître la peur.*

— Aucun serment ne vous lie à moi, dit-elle. Je ne puis donc vous contraindre à me jurer foi et loyauté. De même, je mentirais si je prétendais que la libération du Royaume ne vous devait rien. Je vous souhaite donc un agréable voyage de retour et vous remercie de votre soutien en ces heures sombres. Sachez en outre que les Seordah et les Eorhil jouissent dorénavant de l'amitié indéfectible et de la protection éternelle du Royaume Unifié.

À sa grande surprise, tous deux exécutèrent une profonde révérence – un spectacle encore inimaginable quelques mois auparavant.

— Si les cœurs-noirs devaient revenir, déclara Hera Drakil en se redressant, nous combattrions à vos côtés une fois encore.

Ils quittèrent la capitale à midi. Campée sur le chemin de ronde, Lyrna regarda la grande masse des Eorhil galoper en direction du nord, bientôt suivie par les formations lâches des tirailleurs tribaux seordah, dont certains arboraient diverses babioles acquises au cours de leur séjour.

— Une bien triste perte, Majesté, commenta le comte Marven, qui se tenait près d'elle. Ils nous auraient facilité les choses, de l'autre côté de l'océan.

— La Garde du Royaume compte déjà trois fois plus de membres que nos deux alliés réunis, répliqua Lyrna d'une voix mesurée, de peur qu'il perçoive son inquiétude. Et puis, il nous en reste encore.

Elle hocha la tête en direction du campement installé près du corps de garde, où patientaient les quelques trois cents guerriers eorhil et seordah qui avaient décidé de rester. Certains avaient noué des liens étroits avec des sujets du Royaume lors de la marche, avec même quelques mariages à la clé ; elle aperçut d'ailleurs l'épouse au ventre arrondi du seigneur Orven entre les abris en peau d'élan. D'autres avaient choisi de se joindre à sa croisade afin de venger les atrocités dont ils avaient été témoins au cours de la campagne de libération du Royaume. Les derniers, enfin, n'avaient d'autre ambition qu'assouvir leur curiosité et découvrir cet empire au-delà des mers. La doyenne eorhile, Sagesse, comptait parmi ceux-là. « Il y a toujours de la place dans mon esprit pour apprendre de nouvelles choses, Majesté », avait-elle déclaré en réponse à l'étonnement de Lyrna.

— Au moins, cela libérera de la place dans les écuries, poursuivit son nouveau Seigneur de Guerre. Entre les destriers renfaëliens et nos propres montures, les valets ne savent déjà plus où donner de la tête. (Il marqua une courte pause, le temps de rassembler son courage pour ce qu'il s'apprêtait à dire.) Majesté, la flotte croît de jour en jour, mais bien trop lentement. Par conséquent, il me paraît plus avisé de dépêcher notre armée en deux vagues successives. La première emmènera l'élite de la Garde du Royaume et les archers de dame Reva, avec pour mission de s'emparer et de sécuriser un port à même d'accueillir le plus gros des troupes.

Lyrna regarda les derniers Seordah franchir une butte reculée et disparaître. Malgré la distance, elle crut voir une silhouette indistincte s'attarder quelques secondes sur la crête. S'agissait-il de Hera Drakil ? Ou peut-être d'un guerrier jetant un dernier regard sur une cité qu'il ne pensait jamais revoir ?

— Y a-t-il une comtesse Marven ? demanda-t-elle. Une famille vous attend-elle à Nilsaël ?

— À Givreport, oui. Mon épouse et deux fils.

— Vous devriez les faire venir ici. La cour sera ravie de les accueillir.

— J'en doute, Majesté. Le tempérament de ma femme s'avère bien souvent... volcanique, disons. Moins d'un jour après son arrivée, elle exigerait sans doute son propre palais.

— Ah !... (Elle s'arracha à sa contemplation au moment où le Seordah solitaire s'évanouissait dans le lointain.) Diviser nos forces ne nous profitera en rien, monseigneur. Les Volariens ont perdu beaucoup d'hommes, mais ils disposent encore d'innombrables soldats. Non, nous devons nous abattre sur eux telle une lame de fond et emporter leur détestable empire dans notre déferlante.

— Pardonnez-moi, Majesté, mais il nous manque près de la moitié des navires requis.

— En effet, acquiesça-t-elle. Une situation à laquelle je compte bien remédier sous peu.

Davoka l'attendait avec les chevaux dans la cour du palais.

— Alors ? lui demanda Lyrna en lonak, avant d'enfourcher Flèche d'un bond.

— Comme tu l'avais prédit, répondit Davoka, dont le visage terne tranchait avec le ton de la voix.

— Dommage. (Lyrna fit volter Flèche en direction du portail.) Allons nous distraire, nous l'avons bien mérité.

Flanquées d'Iltis et Benten, elles traversèrent une capitale bourdonnante d'activité, hélées à chaque coin de rue par de fidèles sujets qui interrompaient brièvement leurs tâches le temps de saluer leur passage. En dépit de cette belle effervescence, la cité elle-même restait en piteux état. Quelques rares bâtiments neufs se dressaient sur les décombres, et même alors il s'agissait de baraquements fonctionnels dépourvus de toute valeur esthétique. *Malcius en aurait pleuré*, songea-t-elle en contemplant sa capitale, réduite à l'état de camp de réfugiés parsemé de toiles de tente et de cabanons de fortune. *Lui qui aimait tant bâtir...*

Le quartier des quais était pour sa part en pleine ébullition. Malgré son statut de cité portuaire, Castelvarin n'avait jamais produit beaucoup de bateaux, le plus gros de la marine du Royaume provenant des chantiers de la Tour du Sud et de Lancrage. Aujourd'hui, cependant, des milliers d'ouvriers trimaient à un rythme effréné pour lui offrir la flotte qu'elle demandait, sans jamais parvenir à tenir les délais. L'hiver commençait à poindre et une dizaine de vaisseaux seulement – des navires de guerre traditionnels – avaient

déjà vu le jour. Un seigneur Davern exaspéré lui avait expliqué que la construction du transport de troupes qu'elle appelait de ses vœux exigerait l'édification d'un nouveau chantier naval.

— Alors qu'attendez-vous pour le construire, monseigneur ? lui avait-elle sobrement rétorqué.

Le Creuset de la Reine, comme on avait fini par le baptiser, occupait la majeure partie du quai autrefois dévolu aux entrepôts et se présentait comme un amoncellement tentaculaire de forges et d'ateliers, au sein desquels des artisans œuvraient sans relâche de jour comme de nuit en se relayant toutes les dix heures. Il s'agissait pour la plupart d'anciens apprentis ayant réussi à échapper aux esclavagistes qui avaient mis leurs maîtres aux fers. Nombre d'entre eux avaient servi dans la guerre de reconquête et certains n'acceptèrent leur démobilisation qu'à grand-peine. Conformément aux ordres de Lyrna, aucun n'interrompit son labeur pour la saluer à son entrée dans le Creuset, ce qui n'empêcha pas les coups d'œil admiratifs de converger vers la souveraine.

Elle fendit le chantier naval, sa progression rythmée par les coups de marteau et le crissement des scies à bois, jusqu'à la vaste esplanade où l'attendaient Alornis et le seigneur Davern. Derrière eux s'élevait une coque de navire haute de neuf mètres. Lyrna avisa l'échafaudage qui la bordait de chaque côté, depuis lequel des ouvriers s'employaient à calfater et brayer les bordages des œuvres mortes.

— J'avais cru comprendre qu'il était prêt pour sa mise à l'eau, monseigneur, dit-elle à Davern.

— Les dernières touches, Majesté, rien de plus, la rassura-t-il avec une révérence lasse. (Il fit volte-face et tendit la main vers le vaisseau flambant neuf.) Je vous présente la *Fierté-du-Royaume*, longue de cinquante mètres pour une largeur au maître-bau de quatorze mètres et dont le tirant d'eau de sept mètres permet le chargement de cinq cents gardes du Royaume en armes.

— Et, ajouta Alornis d'une voix pincée, construite en seulement vingt jours par moins de cent hommes.

— Ainsi, déclara Lyrna à l'adresse de Davern, vous y êtes parvenu.

— En effet, Majesté. (Il inclina la tête en direction d'Alornis.) Mon scepticisme initial était infondé, je l'admets bien volontiers.

En chemin vers le navire, Lyrna saisit au passage la main de la jeune femme et la serra avec force.

— Merci, ma dame. Sachez que votre exploit vous vaut le titre d'Artificière de la Reine. À présent que le vaisseau est achevé, je vous engage à concentrer vos talents sur la reprise des hostilités. Nous affronterons des ennemis en grand nombre, en Volaria, et je vous saurais gré d'imaginer tout engin capable d'égaliser nos chances.

Elle sentit la main d'Alornis tressaillir dans son poing.

— Je... Je m'y connais peu en matière d'armement, Majesté.

— Vous ne maîtrisiez guère l'architecture navale il y a peu, et voyez le résultat. J'attendrai vos prochains projets avec le plus grand intérêt. (Elle libéra sa main et se tourna vers Davern.) Quand avez-vous prévu sa mise à l'eau ?

— Pour la dernière marée, Majesté. Les mâts seront montés d'ici à deux jours.

— Dépêchez des copies du plan dans les chantiers de Lancrage et de la Tour du Sud. À partir d'aujourd'hui, tous ne devront produire que ce seul modèle.

— Bien, Majesté.

Son regard tomba sur les lettres inscrites sur la coque. *Fierté-du-Royaume, voilà qui manque de souffle.*

— Et qu'on fasse changer le nom, ajouta-t-elle en tournant les talons. Il s'appellera *Roi-Malcus*. Je vous ferai parvenir une liste pour les suivants.

La Compagnie Morte avait interdiction de camper à l'intérieur de l'enceinte. Le comte l'avait donc cantonnée dans une tour de garde sise sur un promontoire au nord de la cité, à bonne distance des nombreux vétérans de la Garde et des anciens esclaves à même de nourrir une rancune à l'encontre de ses membres. Lyrna trouva Al Hestian en pleine séance d'entraînement, qu'il dirigeait avec un raffinement tout personnel.

— Debout, espèce de misérable sac à merde ! grondait-il à un jeune homme prostré au sol, les mains serrées sur son ventre que le haut maréchal venait d'enfoncer à coups de hampe de hallebarde. Ah ça ! pour détrousser ses congénères, il y a du monde ! Mais quand il s'agit de combattre, on se laisse mettre à terre par un vieillard estropié.

Comme l'adolescent restait passif, il lui assena un méchant coup de pied dans les jambes.

— Debout si tu ne veux pas tâter du fouet !

Al Hestian se redressa prestement à l'arrivée de la reine. Ignorant sa révérence, elle baissa les yeux sur la jeune recrue épuisée, qui lui retourna un regard implorant et embué de larmes. *C'est encore presque un enfant*, songea-t-elle.

— Ton haut maréchal t'a donné un ordre, lui dit-elle d'une voix douce en lui retournant son regard, consciente qu'il n'y trouverait nulle complaisance.

L'adolescent se redressa, ravala ses larmes et esquissa une révérence.

— Sergent ! aboya Al Hestian.

Un homme large d'épaules accourut jusqu'à lui et se mit au garde-à-vous. Lyrna reconnut en lui le chevalier de la forteresse, celui qui

s'était effondré en larmes lorsqu'elle leur avait laissé la vie sauve.

— Faites-moi courir ce couard jusqu'à ce que ses jambes cèdent sous lui, ordonna l'ancien Seigneur de Guerre. Et qu'on le prive de rhum pendant une semaine.

— Celui-ci aurait sa place chez les Lonakhim, glissa Davoka à l'oreille de Lyrna.

Al Hestian s'avança pour tenir les rênes de Lyrna tandis qu'elle mettait pied à terre. Une vitalité nouvelle semblait irriguer ses veines, comme si l'homme défait du Carré du Traître n'attendait que cette occasion pour incarner la quintessence du haut maréchal de la Garde – un grade qui, se rappela-t-elle, avait jadis été le sien. Pour autant, son dos roide et son uniforme tiré à quatre épingles ne parvenaient pas à dissimuler son regard ; celui d'un homme en proie au deuil le plus noir.

— Monseigneur, dit-elle en désignant d'un geste les falaises voisines, au sommet desquelles Orena et Murel installaient une table et des chaises. Je viens assister au premier voyage de mon nouveau vaisseau. Voulez-vous vous joindre à moi ?

Il ordonna à ses hommes d'allumer des lanternes et de les pendre à des perches plantées le long des falaises, après quoi il s'assit face à elle, raide comme un piquet. Comme le soleil disparaissait à l'horizon, une brise mordante venue du large se mit à souffler et à bruire dans l'herbe haute.

— Comment trouvez-vous vos hommes, monseigneur ? lui demanda Lyrna, tout en acceptant la coupe de vin que lui tendait Orena.

— Le bon y côtoie le pire, Majesté. Des chevaliers désireux de laver leur honneur y servent au côté de la lie du Royaume. Mes Faucons Noirs n'en auraient fait qu'une seule bouchée.

— Oui, s'ils avaient survécu, évidemment.

Elle baissa les yeux sur sa boisson ; un vin rouge de Cumbræil à la robe sombre, qui embaumait un arôme doux de menthe et de mûre sauvage.

— Des désertions à déplorer ? reprit-elle.

— Deux, Majesté. Des recrues récentes, des brigands sans cervelle dont la cavale n'a pas duré bien longtemps. Nous les avons promptement retrouvés.

— Et châtiés, j'imagine ?

— Pendus, Majesté, devant tout le régiment. (Il remercia Orena d'un signe de tête lorsqu'elle lui versa son vin.) Pour l'exemple.

— Je comprends. Ainsi, je pense préférable de nous abstenir de boire ensemble, ajouta-t-elle alors qu'il s'apprêtait à prendre une gorgée de vin.

Il hésita un bref instant, puis reposa sa coupe sans trahir la

moindre déception. Au même moment, Benten se tournait vers eux depuis le bord de la falaise, l'index pointé sur la rade.

— Ma reine !

Lyrna se leva et invita d'un geste Al Hestian à la suivre. Le promontoire offrait une vue imprenable sur le port, dont les nombreuses torches éclairaient la foule venue assister à l'inauguration du puissant nouveau vaisseau de la reine. Le Creuset comportait à son extrémité une cale de lancement qui plongeait dans le port et dont les lumières baignaient les flots d'une lueur jaune. Même à cette distance, elle percevait le choc des maillets heurtant les billes qui maintenaient le vaisseau en place. Ce martèlement lointain laissa bientôt place à une immense clameur venue des quais lorsque la coque immense glissa le long de la cale pour s'abîmer dans l'eau noire, où elle creusa un sillage miroitant que la lueur des torches paraît d'un éclat mordoré.

— Il a belle allure, vous ne trouvez pas ? demanda Lyrna à Al Hestian, avant de faire signe à Orena de les resservir en vin.

Le militaire contempla longuement le navire, son regard creusé s'éclairant légèrement à sa vue.

— Un navire impressionnant, Majesté.

— N'est-ce pas ? Cependant, je dois vous avouer quelque chose, haut maréchal. La raison de ma présence ici n'a rien à voir avec ce bateau.

Elle le vit se raidir et darder un coup d'œil sur Iltis et Benten. Les deux gardes du corps se tenaient à l'écart, les sourcils froncés et les mains posées sur le pommeau de leurs épées.

— Ah non, Majesté ?

— Non.

Lyrna fit volte-face au moment même où Orena reparaissait. Croisant son regard, elle renversa délibérément sa coupe de vin dans l'herbe.

— Je suis venue vous montrer le visage de notre ennemi.

Orena se figea et ses traits se départirent de toute expression. Au sein de ce masque de chair inerte, seuls ses yeux se mouvaient, les observant tour à tour avec une rapidité surnaturelle.

— C'est le seigneur Vaelin qui vous a confondue, expliqua Lyrna, le jour où vous avez remarqué ce jeune homme des Confins, celui qui sait se soustraire aux regards des non-Doués. Quelle erreur de votre part.

Orena ne bougea pas, les yeux braqués sur Lyrna tandis qu'Iltis et Benten venaient l'encadrer, leurs épées prêtes à l'emploi. Davoka vint se glisser derrière elle, sa lance bien en main.

— Orena Vardrian, poursuivit Lyrna. La paysannerie asraëline a pour coutume de transmettre le nom de la mère à ses descendants. Frère Harlick ayant mémorisé tous les recensements jamais effectués

dans ce Royaume, il apparut bientôt que le seigneur Vaelin et vous étiez cousins, par le biais d'une grand-mère commune qui aura sans doute légué son sang Doué à ses deux filles. Car la Ténèbre se communique par le sang maternel, quand bien même la nature des pouvoirs peut varier de génération en génération. Quel est le sien, exactement ?

À ces mots, les traits d'Orena se mirent à convulser, exprimant une succession rapide d'émotions diverses – malveillance, terreur, amusement... – qui finit par s'arrêter sur la plus improbable : la tristesse. Un pli affligé creusa son front et ses lèvres esquissèrent une moue éplorée. Elle prit alors la parole d'une voix monocorde, dont Lyrna trouva la cadence affreusement familière :

— Elle peut imposer ses pensées à autrui. Un pouvoir difficile à maîtriser et dont elle usait rarement, tant elle craignait que les siens s'en rendent compte et la dénoncent au Quatrième Ordre. Pas étonnant qu'elle ait choisi d'échapper à la ferme en épousant un homme riche. Son Don n'est d'ailleurs pas étranger aux sentiments qu'il nourrissait à son égard.

— Tout comme il a pu vous servir à prévenir la créature qui vous tient lieu de comparse et son prêtre de l'endroit où je me trouvais à Altor, ce soir-là.

Iltis montra les dents et son fer vacilla légèrement sous l'effet de la rage qui montait en lui. Lyrna eut toutefois le plaisir de constater que, à grand renfort de discipline, il parvint à la surmonter.

— Une tâche à laquelle je fus contrainte, dit Orena. Comme tant d'autres fois avant elle.

— Et après elle, sans aucun doute. J'imagine que nos ennemis n'ignorent rien de nos préparatifs.

— Ils savent tout ce que je sais.

— Alors pourquoi tout risquer ce soir ? Dame Davoka vous a étroitement surveillée depuis que le seigneur Vaelin a émis des doutes à votre rencontre. Pourquoi choisir ce soir précisément pour empoisonner mon vin ?

Orena se garda bien de répondre, mais Lyrna vit son regard glisser brièvement dans la direction d'Al Hestian.

— Il semblerait que notre ennemi vous craigne, monseigneur, déclara Lyrna au haut maréchal. Voilà qui me conforte dans ma décision de vous gracier. (Elle considéra une nouvelle fois Orena.) Pourquoi l'Allié voudrait-il sa mort ?

— Son génie militaire vous sera d'une grande utilité lorsque vous débarquerez en Volaria.

— Nous nous sommes déjà rencontrées, n'est-ce pas ? Dans les montagnes.

— Peu importe.

La voix de la dame de compagnie se fit plus glaciale encore et son regard s'embua. Ses épaules s'affaissèrent, comme si une vague d'abatement la submergeait soudain.

— Plus rien n'importe. Bâissez votre flotte, rassemblez vos troupes et envoyez-les à la mort. Nous ne sommes rien de plus que des pions sur son échiquier et si la partie tourne à son désavantage, il se contentera d'en recommencer une nouvelle. J'ai connu mille morts et occupé autant d'enveloppes charnelles, encore et encore, en priant chaque fois qu'il m'accorde enfin l'oubli que j'appelle de mes vœux. Lorsque je me suis éveillée dans ce corps, je n'ai pas entendu sa voix et j'ai cru...

Elle se tut et baissa la tête, les bras ceints sur sa poitrine.

— Vous auriez pu me tuer à tout moment à bord du *Sabre-des-Mers*, dit Lyrna. Entre les nuées de flèches et la fumée des combats, personne ne vous aurait vue commettre votre forfait. Pourquoi vous être abstenue ?

Orena émit un petit rire mélancolique, bientôt emporté par le vent.

— Vous m'aviez élevée au rang de dame. Vous étiez... ma reine. Et puis... (Elle s'interrompit le temps d'un sourire.) Et puis il y avait Harvin. Vivre aussi longtemps sans jamais s'éprendre de personne, voilà un sort peu enviable. Quand je pense que j'ai trouvé l'amour auprès de cet homme, un brigand de bas étage aussi retors qu'un renard dans un poulailler.

— Et vous pensez que je vais vous croire ?

Lyrna sentit la colère enfler en elle et s'empressa de la réprimer. Cette créature déployait bien des efforts pour la manipuler et provoquer son ire vengeresse.

— Les monstres dans votre genre sont incapables d'aimer.

— Vous faites grand cas de votre sagesse présumée, ma reine, mais vous n'êtes encore qu'une enfant. J'ai vu commettre bien des actes au nom de l'amour, du plus merveilleux au plus horrible, et tous m'ont énormément divertie. Une part de moi aimerait vous donner raison et prétendre l'amour hors de ma portée, car alors ma peine n'aurait pas été si grande. Je pense qu'il faut y voir la raison de mon retour. Il a entendu mon désespoir résonner dans l'abîme et a choisi de me reprendre à son service.

— Un appel que vous auriez pu refuser.

— Il m'a soumise à sa volonté il y a bien longtemps déjà, liant mon âme à la sienne pour couper court à toute velléité de résistance. C'est ainsi qu'il nous choisit, nous autres séides. Des âmes suffisamment malveillantes pour adhérer à ses desseins et suffisamment faibles pour qu'il puisse nous modeler à sa convenance.

Elle tomba à genoux et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à Davoka, qui tenait à présent une petite fiole à la main.

— Vous devriez savoir, reprit Orena à l'adresse de Lyrna, que cette défroque, brisée par le viol et l'étranglement qu'elle dut subir le soir de la chute de la cité, est en bien piteux état. Elle ne doit la vie qu'à son Don, un Don merveilleux qui lui a permis d'effacer l'esprit de son agresseur avant de la laisser anéantie – un état d'épuisement dont j'ai pu profiter pour l'investir.

— Elle aura droit aux meilleurs soins du Royaume, répliqua Lyrna. J'ai promis au seigneur Vaelin de lui rendre sa cousine.

Orena hocha la tête, retroussa sa manche et leva la main, sa paume vers le ciel.

— Cette fois-ci, il ne me le pardonnera pas. J'ai failli à ma tâche bien trop souvent et j'ai laissé les sentiments gangrener mon âme. Il me réduira à néant, me privera de mes souvenirs jusqu'aux derniers afin d'effacer toute trace de mon existence. Un sort qui, je le crois, me conviendra tout à fait.

Son visage fermé respirait la détermination. Contrairement à la jeune fille qui s'était répandue en implorations gémissantes dans la crypte de la Mahlessa, elle faisait montre d'une courageuse résignation.

— Je suis prête, ma reine.

Dans les années qui suivirent, rares furent les survivants de la Compagnie Morte à se rappeler le hurlement qui déchira le promontoire cette nuit-là. Mais tous les autres, en dépit des horreurs qui hantaient leurs cauchemars, refréneraient à jamais un frisson au souvenir de ce cri, qui retentit tel un présage de ce qui les attendait par-delà l'océan.

L'hiver se déchaîna en avance, cette année-là. Les fortes pluies cédèrent leur place à de violents blizzards bien plus tôt que prévu, au grand dam des citoyens de Castelvarin dont les tentes fragiles menaçaient de céder sous le poids de la neige. Lyrna eut beau ordonner en urgence la constitution de réserves de bois sec, le froid prit par surprise nombre de réfugiés et en faucha certains – principalement les plus âgés et les plus faibles. On retrouva d'autres corps à l'extérieur des murailles, à demi nus, leurs visages gelés souvent empreints d'un air de sereine acceptation. L'invasion avait privé bien des sujets de leurs familles et amis, les laissant en proie à un désespoir si intense que seule la mort pouvait les en soulager.

Malgré le froid et les privations, le travail continuait. Le Creuset produisait des armes à une allure effrénée et les ouvriers de Davern avaient achevé trois nouveaux navires en moins d'un mois – une accélération du rythme de construction due à la maîtrise progressive des nouvelles techniques proposées par Alornis.

— Oubliez l'or des Confins, Majesté, avait un jour plaisanté

Davern, son éternel sourire plaqué sur la figure. Une fois la guerre remportée, notre production navale fera la fortune du Royaume.

Pour tout avouer, elle aurait parfois préféré oublier ce maudit or. Le seigneur Ultin, en sa qualité de Seigneur de la Tour suppléant, l'inondait de demandes de mineurs supplémentaires, tandis que les scribes du Vassal Darvus faisaient preuve d'un tel zèle à compter et sopeser chaque lingot parvenu à Givreport que les retards de livraison à l'encontre des négociants alpirans se multipliaient. « Si Sa Majesté consentait à nous mander de nouveaux scribes, lui avait écrit le vieil homme en réponse à sa missive de remontrances fort diplomatique, il ne fait aucun doute que la circulation de l'or gagnerait en prestesse et en efficacité. » Une fois le parchemin replié, elle avait dû résister au désir impérieux d'envoyer le seigneur Adal en Nilsaël, chargé d'une ordonnance abrogeant l'accord passé entre Darvus et Vaelin et plaçant le commerce de l'or sous la stricte autorité de la Couronne. Néanmoins, comme se plaisait à le lui rappeler bien souvent son ministre de la Justice, elle avait ces derniers temps usé de l'autorité royale avec une régularité qui faisait passer son père pour un parangon de douceur et d'équité. Mieux valait donc s'abstenir, si elle ne voulait pas que sa réputation en pâtisse.

L'Aspect Dendrish avait endossé la responsabilité peu enviable des séances de doléances, et ne venait l'importuner que dans les cas les plus graves ou les plus complexes. Il avait aussi été chargé de rétablir un système judiciaire dans un pays désormais privé d'avocats et de magistrats, obtenant sa permission pour une complète réorganisation des rouages de la justice du Royaume.

— Trois instances supérieures ? s'étonna-t-elle en parcourant son projet de refondation judiciaire. Le rôle de juge suprême ne devrait-il pas logiquement vous échoir, Aspect ?

— Rien de tel que concentrer un trop grand pouvoir au sein d'une seule et même fonction pour voir fleurir la corruption, Majesté.

La réflexion lui avait arraché un haussement de sourcils amusé. S'il remportait haut la main la palme de l'homme le plus odieux du Royaume – à l'exception peut-être de cette pourriture heureusement défunte qu'était Darnel –, l'Aspect s'était rapidement imposé comme une autorité morale dont l'inflexible impartialité n'égalaient que la justesse de raisonnement. Il avait à ce titre notifié chacun des pots-de-vin qu'on avait voulu lui verser et promptement châtié les contrevenants.

— Vous sentiriez-vous corrompu par votre fonction ? lui demanda-t-elle.

— Je n'occuperai pas éternellement ce poste.

Il avait conféré à sa phrase une gravité qui ne manqua pas de frapper la souveraine. Certes, elle avait remarqué la pâleur de sa peau

et sa récente perte de poids, de même que le léger sifflement qu'il produisait par intermittence, ou ces douloureuses quintes de toux qui le laissaient plié en deux.

— Trois juges, donc, reprit-elle en reportant son attention sur le document. Afin d'éviter toute impasse décisionnelle, je présume ?

— En effet, Majesté. Les jugements seront évidemment soumis à votre approbation.

— Je remarque également qu'il n'est pas fait mention de la Foi dans votre projet de réforme du code pénal.

— La Foi relève de l'âme et de l'Au-Delà. La loi n'a trait qu'au Royaume et à ses sujets.

— Très bien. Laissez-moi un peu de temps pour y réfléchir.

— Je vous remercie, Majesté.

Il se courba brusquement et tenta de réprimer une quinte de toux, en vain.

— Veuillez m'excuser, dit-il entre deux hoquets, un mouchoir en dentelle plaqué contre la bouche.

— J'y consens. À la condition que vous alliez de ce pas consulter frère Kehlan et que vous vous conformiez à ses instructions sans barguigner.

Comme il hochait la tête à contrecœur, elle reposa le parchemin et songea à voix haute :

— Ni mon frère ni mon père n'ont jamais tenté une révision aussi radicale de notre système juridique.

Les yeux humides, l'Aspect Dendrish répliqua dans un sifflement :

— Le Royaume a radicalement changé, lui aussi, sans doute bien plus que je ne l'aurais souhaité. Mais s'accrocher désespérément au passé empêche bien souvent de bâtir le présent.

— Je me suis inspirée d'une machine de guerre volarienne, déclara Alornis tout en actionnant le treuil de l'engin.

Des roues dentées tournèrent et des faisceaux croisés en diagonale se tendirent le long du fût. L'objet évoquait en effet ces balistes dont les Volariens aimaient équiper leurs navires, mais prenait bien plus de place en raison de la caisse en fer fixée au-dessus du châssis. Le tout reposait sur une imposante armature elle aussi métallique, mais dont la forme hémisphérique permettait, au moyen d'une baguette d'orientation, de faire facilement pivoter l'engin dans la direction voulue.

Lyrna avait rejoint son Seigneur de Guerre sur le terrain d'entraînement de la Garde afin d'assister aux essais de la première invention de sa Dame Artificière. La vaste plaine qui jadis accueillait la Foire des Eaux-d'Été disparaissait presque entièrement sous la neige, à présent. Au loin, des troupes d'appelés couraient péniblement

dans les congères, à bonne distance des cibles successives installées face à l'engin. Chacune des cibles consistait en un carré composé de quatre plastrons volariens, Alornis ayant assuré que sa machine était assez puissante pour traverser n'importe quelle armure.

— Sa portée, ma dame ? s'enquit le comte Marven.

— Une baliste volarienne couvre environ deux cents mètres, répondit la jeune femme. (Elle bloqua la corde épaisse à l'aide d'un cliquet et recula d'un pas.) J'ai bon espoir de pouvoir faire mieux. Les poupées de leurs arcs sont en bois, les nôtres en acier.

Elle prit quelques instants pour aligner son engin, puis poussa un levier. Les faisceaux de l'arc se détendirent en un éclair, propulsant le carreau dans les airs avec une telle puissance que Lyrna ne put suivre sa trajectoire. Un tintement lointain les avertit toutefois qu'il avait atteint sa cible.

— Presque trois cents mètres ! s'esclaffa le comte Marven, avant de s'incliner devant Alornis. Bravo, ma dame. Une prouesse remarquable.

— Merci, monseigneur. Mais vous n'avez encore rien vu. Le modèle volarien d'origine se montrait bien trop lent à charger, occasionnant parfois plus d'une minute d'intervalle entre deux tirs. Comme je soupesai ce problème, le souvenir d'un semoir à graines aperçu naguère s'imposa à mon esprit et m'inspira une curieuse idée.

Une fois encore, elle actionna le treuil et tendit les faisceaux dans un concert de cliquetis.

— Tout repose sur l'alignement des dents, expliqua-t-elle entre deux grognements d'effort. Car une fois la corde tendue à son maximum, l'engrenage déclenche l'ouverture de la trémie, qui elle-même libère un nouveau carreau. (Un second cliquètement retentit au terme d'une nouvelle rotation du treuil.) Et la roue suivante relâche la corde.

Les faisceaux de l'arc claquèrent à nouveau et le projectile toucha la cible la plus lointaine.

— Il suffit tout simplement de tourner le treuil encore et encore, poursuivit Alornis en ajustant la visée de l'engin en direction d'une nouvelle cible. Jusqu'à épuisement du magasin, auquel cas une nouvelle trémie peut être installée pour le remplacer.

Alornis poursuivit sur sa lancée et, sans le moindre temps mort, décocha plusieurs traits d'affilée. Quand elle eut atteint toutes les cibles, elle recula d'un pas, le front nappé d'un voile de sueur en dépit du froid.

— Il reste quelques détails à régler, dit-elle, un peu essoufflée. Elle a tendance à se gripper si on ne l'huile pas fréquemment, et je pense pouvoir améliorer le fer des carreaux.

— Donnez-moi une centaine de ces engins, Majesté, lâcha solennellement le comte Marven, et j'en remontrerais à toutes les

armées que les Volariens pourront nous opposer.

Lyrna s'avança, prit Alornis dans ses bras et lui planta un baiser sur le front.

— Autre chose à me montrer, ma dame ?

Chapitre 7

FRENTIS

Illian plongea sous l'arc décrit par l'arme en bois de son commandant et contra en projetant les doigts vers ses yeux, ce qu'il dévia facilement avant de s'approcher, de bloquer le bras de son adversaire sous son aisselle et de la tirer vers lui.

— Alors, qu'allez-vous faire, ma sœur ? demanda-t-il d'un ton désinvolte.

Il la vit, rouge de colère, ravalé une réplique cinglante, et remarqua une fraction de seconde trop tard la lueur décidée qui naissait dans ses yeux. Elle cogna durement de son front le nez de Frentis, le sonnait ainsi le bref instant nécessaire pour s'arracher à sa prise ; elle fit suivre à son épée d'entraînement un mouvement tournoyant assez grossier mais déconcertant en direction de la poitrine du frère qui parvint à bloquer le coup à deux centimètres de l'impact et à écarter le bout de bois dans un craquement, puis à frapper du sien dans l'abdomen de la jeune fille. Elle poussa un grognement de douleur et baissa sa « lame », le souffle court, le regard chargé de rancœur.

— Votre colère joue contre vous, lui rappela-t-il en essuyant le sang sous son nez. C'est un peu mieux cette fois ; pas encore tout à fait assez rapide. Continuez l'exercice jusqu'à midi puis nourrissez les chiens.

Elle inspira profondément pour se calmer avant de hocher la tête, et répondit en maîtrisant avec soin ses inflexions :

— Oui, mon frère.

Il la laissa et traversa le pont où sa compagnie s'entraînait. Malard s'occupait d'enseigner à trois de leurs plus jeunes recrues les bases de l'art de la gorge tranchée.

— Faut le faire d'un seul coup, conseillait-il, son bras épais passé autour du torse d'un jeune homme dégingandé nommé Dallin, un fermier renfaëlien sauvé de l'esclavage juste avant le désastre final, et qu'ils avaient rencontré dans l'Urlish. Vous occupez pas de chercher les veines !

Malard employait une arme au fourreau pour illustrer son propos.

— Vous coupez bien profond, vous faites courir la lame d'un bout à l'autre. Après, vous lui attrapez les cheveux et vous tirez la tête en arrière pour faire bâiller la blessure le plus possible.

En chemin vers la poupe, Frentis croisa le Vannier. Comme souvent ces derniers jours, Massacreur et Croc-Noir restaient près de lui, comme fascinés par le travail de l'artisan. À mi-parcours de la traversée, il avait soudain cessé de fabriquer des cordes pour tisser des lanières de cuir tendues sur un cadre circulaire. Quand on lui demandait de quoi il s'agissait, il se contentait de répondre par un vague sourire. Au départ, l'ouvrage faisait penser à un panier peu profond, mais son usage s'était précisé à mesure que l'homme le complétait par des prises fixées sur le côté concave et empruntait de la poix à l'équipage pour en recouvrir l'autre.

— Splendide bouclier, le félicita le jeune guerrier en s'arrêtant près du Vannier.

Il leva une main, que Massacreur s'empressa de lécher.

— De conception lonake, précisa l'artisan d'une voix curieusement cadencée.

À l'aide d'une grosse aiguille d'os, il passa deux fils torsadés sur le périmètre de son écu.

— Ils emploient peu ce type d'objets, précisa-t-il. Leur culture militaire repose avant tout sur l'attaque.

Il poursuivit sa tâche sans lever les yeux. Frentis continua son chemin. À la poupe, le capitaine Belorath, aussi immobile que possible sur le pont mouvant, pointait son sextant vers l'horizon. Frentis n'avait aucune idée des principes en œuvre dans le fonctionnement de l'instrument, ni de la signification des nombres que de temps à autre le navigateur gribouillait sur un parchemin, mais savait que c'était grâce à cet appareil qu'on déterminait la position du navire sur l'océan. Il salua le marin :

— L'eau est plus calme aujourd'hui.

En fait, c'était le premier jour de temps apaisé depuis plus d'une semaine. La réputation de traîtrise de l'océan Boraëlien en hiver n'avait rien d'usurpé.

Belorath, comme de coutume, répondit par un grognement avant de lever encore une fois le sextant.

— Le ciel reste agité, démentit-il. On aura encore de la tempête d'ici à demain.

Il plissa les yeux, garda son instrument à niveau et repéra la brève apparition du soleil à travers les nuages.

— Je pense, mon frère, diagnostiqua-t-il après avoir consulté son parchemin, que nous nous trouvons à moins de deux semaines des rivages volariens. Il est temps de se décider.

— Eskethia.

Trente-Quatre tapa du doigt la carte où plus de trois cents kilomètres de côtes courant du nord au sud délimitaient Volaria.

— L'une des dernières provinces à être tombées sous la coupe de l'Empire. Les citoyens là-bas seront peut-être moins motivés pour le défendre... En outre, la Nouvelle Kethia abrite le plus grand marché aux esclaves des provinces occidentales. Beaucoup de ceux ravis chez vous y seront encore, avant les ventes aux enchères hivernales.

— Et les garnisons ? lui demanda Frentis.

Ce fut Lekran qui répondit :

— Au moins un régiment complet. Notre ami a raison : ceux d'Eskethia n'ont pas encore digéré la perte de leur souveraineté, même si elle a eu lieu voilà des siècles.

Le commandant scruta la carte pour jauger la distance entre la province et Volar.

Assez près pour menacer directement la capitale, mais assez loin pour que les renforts envoyés contre nous n'aient pas le temps de se porter à la rencontre de la reine quand elle débarquera.

Il leva les yeux sur Belorath.

— Capitaine ? demanda-t-il.

— Je ne connais pas bien ce rivage, il faudra peut-être du temps pour y repérer un bon endroit pour aborder. Heureusement, cette tempête qui s'annonce devrait dissimuler notre approche aux vaisseaux de surveillance le long des côtes.

Frentis hocha la tête.

— Va pour Eskethia, décida-t-il.

Il sentit l'effroi lui serrer la poitrine et se détesta pour cela. À présent qu'il avait choisi, il devrait renoncer bientôt aux semaines de sommeil sans rêves qu'il avait connues.

Pour une seule nuit, se promit-il. Que peut-elle me faire en une seule nuit ?

Fut un temps, elle les aurait obligés à regarder, elle se serait délectée de leur impuissance tandis que, luttant en vain contre leurs liens, ils auraient été témoins directs du massacre de leurs familles. Mais, pour des raisons qui lui échappent, ce type de distraction ne l'intéresse plus désormais. Elle s'est contentée de les rassembler au sommet de la tour du Conseil, debout tout au bord avec dans le dos de chacun la pointe d'une épée. De là-haut, ils ont vue sur les flammes et la fumée des incendies faisant rage dans les plus riches quartiers de la cité. On ravage leurs domaines. Il est bientôt minuit, les brasiers flamboient, mais, d'où ils sont, les prisonniers ne peuvent entendre les hurlements. Malgré leur longévité surnaturelle, ces dirigeants suprêmes de l'Empire se révèlent à présent les vieillards qu'ils sont, accablés de chagrin, en larmes, suffoqués par leurs appels sans espoir à la pitié. Seule la promesse d'une exécution immédiate s'ils se laissent aller les maintient debout.

— Certes, vous devez vous en douter, distingués Conseillers, pontifie-t-

elle, l'Allié estime insuffisants vos efforts pour l'aider à accomplir son grandiose dessein.

Elle se place à côté du crétin grisonnant, celui dont le nom lui échappe toujours mais dont elle est presque sûre qu'il a connu son père dans sa jeunesse. Il porte la tenue officielle du Conseiller, rouge des pieds à la tête, souillée d'une tache révélatrice qui, autour de ses jambes, s'élargit sur l'étoffe.

— À peine un dixième des forces requises sont arrivées, rappelle-t-elle au vieil homme dont l'odeur prend à la gorge, et vous me servez une farandole d'excuses plus pathétiques les unes que les autres ! L'Allié a prévu un destin unique pour cet Empire, mais vous vous vautrez dans votre luxe, aveugles à la menace qui monte au-delà des flots...

Il veut l'implorer, ne parvient qu'à émettre un bredouillis incohérent noyé dans la bave et les pleurs. Elle le laisse gargouiller et jette un coup d'œil satisfait à l'homme qui se tient derrière lui, vêtu d'une armure légère de Kuritai, mais armé d'une seule épée dont la lame est plus longue, plus fine que la norme volarienne. En fait, elle rappelle la facture asraëline. En outre, contrairement aux Kuritai, sa cuirasse est émaillée en rouge, non en noir. Son corps de taille moyenne frôle la perfection ; c'est le fruit de décennies d'élevage sélectif, d'années de conditionnement. Ces abrutis à longue vie se sont toujours bercés de l'illusion que le Kuritai représentait la fine fleur de l'esclave-soldat et qu'il était impossible de l'améliorer. Une fois de plus, leur incompétence fatale éclate au grand jour.

Le soldat est conscient qu'elle le détaille, il lui rend son regard avec un hochement de tête respectueux et sourit dans l'attente de l'ordre qui va suivre. Cela fait des siècles que ces hommes constituent le projet chéri de l'Allié : un esclave-soldat capable non seulement d'obéir, mais de penser ! Mais les générations successives ont apporté leur lot de déceptions. Trop difficiles à maîtriser ou au contraire trop dociles... C'est son bien-aimé qui a fourni la clé ; au cours de son séjour dans les fosses, on l'a bien étudié et on s'est rendu compte qu'il donnait sa pleine mesure lorsqu'on relâchait un peu son entrave, quand sa fureur ajoutait une rapidité précieuse à ses bottes. Alors on a entrepris d'altérer subtilement la formule des drogues et du régime alimentaire, on a éliminé ceux qui ne faisaient pas preuve de l'acuité requise. Quelques brèves années suffirent pour obtenir une fournée... impressionnante.

— Un pas en avant, ordonne-t-elle à l'homme à l'épée.

Il obéit avec un rictus réjoui, sa lame s'enfonce dans le dos du Conseiller qui chute depuis le parapet en poussant un long hurlement. Elle ne se donne pas la peine d'admirer le résultat final avant de faire signe à chaque soldat tour à tour. Les captifs basculent par-dessus bord en affichant à des degrés divers panique et horreur. Certains persistent à supplier en tombant, comme si leurs mots avaient une chance d'infléchir sur la gravité naturelle. Il n'en reste bientôt plus qu'un. Il se tient bien droit,

le regard rivé sur le faubourg nord où brûle son domaine. Le lac ornamental qu'on a creusé là-bas réfléchit joliment les flammes dans l'air immobile de la nuit.

— Rien à ajouter, Arklev ? lui demande-t-elle.

Il ne réagit pas, ne tourne même pas la tête. Elle s'approche de lui et trouve sa posture étrangement noble. Il reste stoïque face à la mort, refuse d'admettre la présence de son ennemie. Une attitude volarienne typique, à graver dans la pierre.

— Je me suis toujours demandé..., dit-elle en posant ses bras sur le parapet à côté de l'homme. Est-ce toi qui as proposé que le Conseil me charge d'assassiner mon père ?

Elle sait bien qu'il est inutile de lui poser la moindre question : il ne voudra pas lui parler. Elle représente un adversaire méprisable, indigne de la moindre considération. Il ne lui accorde pas plus de respect qu'au tigre dévorant un voyageur imprudent.

Pourtant, il décide de la surprendre.

— Il ne s'agissait pas d'une proposition mais d'un ordre, lui apprend-il, le visage toujours impavide, la voix dénuée de toute trémulation. Transmis par la créature que tu appelles le Messager.

Elle le détaille un moment puis éclate de rire.

Faut-il y voir une récompense ou un piège qu'on m'a tendu ? songe-t-elle.

— J'ai donné pour instructions qu'on en finisse rapidement avec ton épouse et les plus jeunes de tes morveux, annonce-t-elle. J'ai l'impression que je te devais bien ça.

Il reste muet, sans jamais perdre contenance. Elle joue un instant avec l'idée de le forcer à rester là, debout, toute la journée qui vient, car elle est curieuse de voir combien de temps mettront ses jambes à céder. Pourtant, une fois encore, elle découvre qu'elle n'a guère le cœur à s'amuser.

— Emmène-le aux souterrains, ordonne-t-elle au soldat derrière le Conseiller.

Arklev lui jette un regard atterré puis se rue en avant, dans l'espoir de se précipiter du haut de la tour. Son garde réagit instantanément et le saisit par les jambes.

— Tue-moi ! vocifère l'aristocrate. Tue-moi, chienne purulente !

— Tu as encore trop à faire, Arklev, refuse-t-elle avec un sourire d'excuses.

Il continue à hurler, enragé, tandis qu'on le traîne dans l'escalier. Ses cris résonnent tout le temps qu'on le lui fait descendre.

Elle s'attarde un moment à contempler les incendies, s'interrogeant sur la conception qu'en ont les habitants de la ville. Peuvent-ils seulement imaginer le monde qui les attend une fois l'aube venue ? Au même instant, un accès de confusion mentale désormais familier envahit son esprit.

Les flammes brûlent moins fort quand elle reprend pleinement

conscience. Depuis combien de temps se tient-elle ici ? Elle se tourne vers l'un de ses esclaves armés, celui qui a tué le grisonnant, et se rend compte qu'il détaille ses charmes sans se cacher, examine sa cuisse révélée par une fente dans sa robe.

— Sais-tu ce que tu es ? l'interroge-t-elle.

— Arisaï, répond-il avec un grand sourire hardi. Un serviteur de l'Allié.

— Non.

Elle se détourne vers la cité.

— Tu es un esclave. Le matin venu je serai une impératrice, et une esclave moi aussi. Nous sommes tous esclaves à présent.

Elle se dirige vers les marches quand cela la frappe. La sensation du retour de son cher Frentis la heurte tel un coup de marteau. Elle titube, tombe à genoux.

Mon bien-aimé !

Elle sent son chant enfler en une mélodie d'accueil et de prémonition. Les mêmes notes qu'éveille toujours la présence de son tendre amour. Il est tout proche, elle le sent. L'océan ne les sépare plus. Mon bien-aimé, tu viens me retrouver ?

Son chant ondoie en se heurtant à la haine douceuse de l'homme. Une vision l'envahit, brumeuse mais tout de même assez claire pour qu'elle distingue une côte, de hautes vagues déferlant sur un rivage rocheux. La voix de son bien-aimé, cette merveilleuse voix gorgée de haine, ne charrie qu'un seul et unique mot : Eskethia.

— Ça me rappelle le sud de Cumbraël, annonça Malard qui, la main au-dessus des yeux pour les protéger du soleil, surveillait le paysage. J'y ai fait un peu de contrebande dans le temps.

De fait, Eskethia ressemblait un peu à la région la plus aride du Royaume et, comme elle, paraissait bien pourvue en vignobles dont les rangs bien ordonnés couraient sur les coteaux alentour, semés çà et là de villas ou de bâtiments agricoles. Frentis accorda un dernier regard au *Sabre-des-Mers* qui tanguait dans la marée du matin. Belorath s'était retrouvé dans l'obligation de les débarquer au plus près du littoral pour éviter que les vagues les drossent contre les rochers. La coque avait donc raclé le sable, puis les passagers à leur tour avaient touché terre.

— Je demanderai aux dieux de faciliter votre mission ! lui avait crié le capitaine depuis la poupe.

Puis, en jetant un coup d'œil inquiet vers le large, il avait grommelé à voix presque inaudible :

— Même si je doute qu'ils puissent vous protéger ici...

— Je nous situe à quatre-vingts kilomètres au sud de la Nouvelle Kethia, indiquait à présent Trente-Quatre en examinant une carte déroulée. À condition que le capitaine sache naviguer.

— La navigation constitue bien le seul domaine où l'on peut se fier aux Meldénéens, lâcha Frentis.

Il s'intéressa au domaine le plus proche, sis à cinq cents mètres de là. On y remarquait des annexes assez grandes pour être des écuries.

— Cette demeure doit appartenir à un robe-noire, jugea l'ancien esclave en suivant son regard. Elle est trop imposante pour un membre d'une caste inférieure. Ils auront sans doute des gardes, des Varitaï domestiques. Une propriété de ces dimensions en entretient en général une bonne dizaine.

— Parfait.

Le commandant fit signe à sa compagnie d'adopter la formation lâche qu'il leur avait enseignée dans l'Urlish.

— Il faut bien commencer quelque part...

À l'ouest du domaine, ils parvinrent à capturer vivant un seul Varitaï, que Malard s'empessa de ligoter et d'estourbir avec l'aide de Trente-Quatre. Les autres n'eurent pas cette chance. Ils accoururent à leur rencontre, leurs armes brandies, après qu'une esclave paniquée eut donné l'alerte, regagnant la villa au pas de course en annonçant d'une voix stridente la présence de brigands. Le frère avait ordonné qu'on ne prît pas de risques et le combat fut bref. Les flèches des archers, les carreaux d'Illian tuèrent la moitié des gardes avant que la troupe achève le reste à l'épée.

Ils ont bien appris ! songea Frentis avec une amère satisfaction. Ses rebelles s'occupaient avec efficacité des adversaires, même cet échalas de Dallin savait plonger sous une lame courte pour enfoncer la sienne dans l'œil d'un esclave de combat avant de se placer derrière lui pour lui trancher la gorge selon les leçons de Malard. Plus loin, Illian déviait un coup de taille qui menaçait sa tête et assenait en réponse une botte mortelle en tirant parti d'une fente de l'armure du Varitaï, juste au-dessus du sternum. Ce fut terminé en quelques instants. Suivant le rituel mis au point dans la forêt, chacun dans la compagnie se pencha sur les cadavres tout frais pour les dépouiller de leurs armes et autres objets récupérables.

— Laissez ça ! aboya le commandant. Fouillez la maison. S'il ne s'est pas enfui, son propriétaire se trouvera à l'étage. Malard, prends Trente-Quatre avec toi et rassemblez les esclaves.

— Rougefrère !

Lekran se tenait sous l'arche d'entrée de la cour principale. L'air sombre, il essuyait le sang de sa hache.

— Faut que tu viennes voir...

L'homme avait été robuste, les muscles de ses bras et de son torse se dessinaient nettement, soulignés par sa posture. Il pendait entre deux poteaux par ses poignets striés de coulures de sang séché sous les chaînes. Sa tête était baissée en avant, complètement inerte. Des coups

de fouet vieux de deux jours marquaient son dos puissant. Frentis nota son pied gauche réduit à un moignon. On en avait tranché la moitié – le châtiment habituel pour les esclaves enfuis. À la deuxième tentative, on les tuait.

Face au mort, une jeune femme avait été enchaînée à un autre pieu, bras tirés en arrière, jambes liées au support pour qu'elle ne puisse pas changer d'orientation. On l'avait bâillonnée avec une lanière de cuir. Elle avait la poitrine dénudée, les épaules et les seins marbrés d'ecchymoses. Elle s'effondra dans les bras d'Illian quand Lekran brisa ses chaînes à la hache et que la jeune sœur coupa ses autres entraves avant de lui proposer une gorgée d'eau de sa gourde, qui la fit tousser. L'air complètement perdue, elle revint peu à peu à elle à la vue du commandant, de sa tenue : cape bleue, épée dans le dos...

— Un frère ? demanda-t-elle en langue du Royaume.

Une Asraëline, à en juger par son accent.

— Oui, frère Frentis. (Il s'agenouilla près d'elle.) Et voici sœur Illian.

La femme laissa pendre sa tête, le regard embué.

— Alors j'ai fini par mourir..., conclut-elle dans un sinistre éclat de rire.

— Non, la détrompa Illian.

Elle lui prit la main, qu'elle serra gentiment.

— Non, répéta-t-elle. Nous sommes venus vous sauver sur ordre de notre reine.

La malheureuse la considéra, apparemment incapable de se faire à l'idée qu'elle n'allait pas mourir.

— Jerrin ! s'écria-t-elle au bout d'un moment.

Elle se redressa, saisie d'une agitation hystérique, et regarda partout autour d'elle.

— Jerrin, vous l'avez sauvé aussi ?

Elle se tut soudain à la vue de l'homme suspendu aux poteaux. Elle s'affala entre les bras d'Illian et poussa un hurlement désespéré.

— Je lui avais dit qu'on ne devrait pas s'enfuir..., chuchota-t-elle. Mais il ne supportait pas l'idée que cet homme allait encore me toucher !

Le frère se tourna en entendant un geignement épouvanté. Un petit homme replet vêtu de soie noire se tenait tout tremblant à côté de la fontaine ornementale érigée au milieu de la cour. Maître Rensial, du bout de son épée, le forçait à se tenir sur la pointe des pieds, ce qui accentuait ses doubles mentons.

— Où sont les chevaux ? voulait savoir le maître.

Le grassouillet leva une main tremblante, désigna une ouverture en arche dans l'enceinte, sur la gauche. Rensial haussa un sourcil

interrogateur à l'adresse de Frentis, qui reporta à nouveau son attention sur la captive. Celle-ci scrutait le robe-noire avec une haine inexpiable.

— Pas tout de suite, maître, décida le commandant. Si cela ne vous dérange pas.

Ils trouvèrent six autres sujets du Royaume parmi les esclaves, aucun de plus de quarante ans. Chacun avait une compétence particulière à apporter au groupe.

— Jerrin était carrossier, précisa sa femme.

Elle s'appelait Lissel, jadis chandelière à Aubérhan. Ils s'étaient installés à Castelvarin parce que son mari avait insisté.

— Il disait que nous y ferions fortune !

Elle faillit éclater encore de son rire glaçant, mais parvint à grande peine à se retenir. Elle s'attarda alors sur le propriétaire de la villa qu'on avait dévêtu et enchaîné aux poteaux mêmes qui avaient vu la fin de Jerrin. Trente-Quatre l'avait brièvement interrogé, sans avoir à exercer ses talents puisque l'autre s'était montré des plus coopératifs.

— Il y aurait d'après lui un plus grand domaine à moins de vingt kilomètres à l'est, rapporta l'ancien bourreau. Le maître des lieux est renommé pour son élevage de chevaux. En outre, il s'est porté acquéreur d'un grand nombre d'esclaves en provenance du Royaume.

— Où se trouve la garnison la plus proche ? demanda Frentis.

— À quinze kilomètres au nord, un seul bataillon Varitaï. Elle n'est pas au complet parce que, semble-t-il, le Conseil s'emploie en ce moment à rassembler les forces dans la capitale.

— Cela ne durera pas.

Le frère s'empara du fouet qu'ils avaient déniché sur le corps du contremaître. Celui-ci avait tenté de s'enfuir avec une vélocité impressionnante pour quelqu'un d'aussi corpulent, mais n'avait pas réussi à distancer Massacreur et Croc-Noir. Frentis plaça l'objet sur les genoux de Lissel encore à terre.

— Je vous confie cet homme, madame.

Il sortit de la cour pour rejoindre Malard devant les esclaves rassemblés. Ceux venus du Royaume se tenaient à l'écart des autres, certains avaient déjà en main des armes prises aux Varitaï. Ils accueillirent le commandant en s'inclinant devant lui, l'expression grave, déterminée. Les autres, plus de quarante, ne manifestaient rien d'autre que de la crainte. Plusieurs jeunes filles – la moins âgée n'avait pas plus de treize ans – se blottissaient les unes contre les autres et considéraient les hommes autour d'elles avec des yeux emplis de larmes. Un seul d'entre eux semblait capable de soutenir le regard de Frentis, un homme soigné d'âge mûr vêtu d'une tunique propre, gris-brun. Il broncha un peu au premier hurlement qui suivit le

claquement du fouet. Lissel avait vite saisi la méthode.

— Vous êtes numéro Un ici ? demanda le frère à l'homme.

L'autre grimaça au son d'un nouveau cri, puis s'inclina bien bas.

— Oui, maître...

— Je ne suis pas maître et vous n'êtes pas esclave. Comment vous appelez-vous ?

— Tekrav, maî... distingué citoyen.

Le commandant étudia le visage de son interlocuteur. Celui-ci tentait en vain de cacher son intelligence manifeste derrière une posture servile.

— Vous n'êtes pas né dans les fers puisque vous avez un nom. Quel crime avez-vous commis ?

— J'aimais trop les dés.

Encore un hurlement, plus long, plus fort, puis un torrent confus de promesses, de supplications désespérées. Tekrav avala sa salive et se força à sourire.

— Et je supportais mal les dettes qui en résultaient, termina-t-il.

— Que savez-vous faire ?

— Ici, j'officialiais en tant que scribe et comptable. Je mets mes talents à votre disposition, distingué citoyen.

— Ils me seront utiles, en temps voulu. Toutefois, la décision de me les proposer vous revient.

Frentis recula un peu et éleva la voix pour s'adresser à tous :

— Selon les ordres de la reine Lyrna, ces terres sont désormais propriété du Royaume Unifié. Tous ceux qui y résident jouissent des droits et privilèges revenant aux sujets libres de la Couronne !

Il n'obtint guère de réaction en dehors de l'abasourdissement. La plupart restaient immobiles, yeux rivés au sol, et les jeunes filles se serraient encore plus fort.

— Vous êtes libres ! poursuivit le commandant. Vous pouvez aller et venir à votre guise. Toutefois, quiconque voudra se joindre à moi pour libérer ses frères et sœurs dans les fers sera le bienvenu.

Silence. Même Tekrav le regardait sans comprendre.

— Vous perdez votre temps, frère ! assura l'un des citoyens du Royaume, un homme trapu aux bras cousus des cicatrices longilignes typiques du travail de la forge. Vous trouverez plus de fierté dans un chien battu que chez ces misérables.

Frentis leur accorda à tous un ultime coup d'œil. Le rustre, hélas, avait raison. Il réprima un soupir découragé.

L'esclavage n'est pas seulement affaire de chaînes, comprit-il. Il entrave l'âme autant que le corps.

— Nous partons dans une heure, conclut-il avant de se détourner. Prenez ce que vous voulez dans le domaine, mais je vous conseille de ne pas vous y attarder.

Le Varitaï à genoux, bras ligotés derrière le dos, ne manifestait aucune crainte. On lui avait retiré son armure et l'étoffe en dessous pour dévoiler le dessin de ses cicatrices. Elles se révélaient moins élaborées que celles qui avaient autrefois recouvert le torse du frère. Elles rappelaient celles de Lekran, mais clairement infligées sans se préoccuper d'esthétique ni de la gêne physique qu'elles causeraient à leur porteur.

— Quelle quantité ? demanda Illian en ôtant le bouchon de la fiole.

— Pas plus d'une goutte, indiqua Frentis.

Il observait le prisonnier dont la sœur s'approchait. Elle versa un peu de liquide dans le bouchon.

— Les Varitaï sont moins résistants que les Kuritaï, avertit Lekran.

Il se tenait derrière l'esclave-soldat entravé, prêt à manier sa hache.

— Cela pourrait le tuer, précisa-t-il d'un ton inquiet.

— Dans ce cas, nous essaierons une moindre dose sur le prochain, coupa court le commandant.

Il adressa un signe de tête à Illian qui renversa le bouchon sur les marques balafrant le torse du Varitaï.

Contrairement à Lekran, il ne hurla pas, mais rejeta violemment la tête en arrière. Les veines de son cou saillirent et il serra les dents si fort que ce fut un miracle qu'il ne les brisât pas. Il écarquilla des yeux dont les pupilles se réduisirent à des têtes d'épingle, puis bava sans retenue. Un instant après, il s'effondrait et convulsait par terre, une écume blanche aux lèvres. Ses spasmes se ralentirent, devinrent des frémissements, puis plus rien.

Frentis s'accroupit près de lui et lui toucha le cou en quête d'un pouls. Il était faible, diminuait de plus en plus.

— Il va mourir, soupira-t-il.

Il leva les yeux parce que quelqu'un le recouvrait de son ombre : le Vannier, l'air franchement écoeuré, examinait la scène. Le frère se remettait debout quand il vit venir sur lui à toute vitesse le poing de l'artisan. Touché à la mâchoire, il s'écroula au sol.

Frentis, à moitié assommé, entendit le frottement de l'épée qu'Illian dégainait sans traîner. Un instant plus tard, la vision éclaircie, il découvrit le Vannier à genoux, les deux mains plaquées sur la poitrine du Varitaï à l'agonie, sans accorder aucune attention à la sœur bien que celle-ci ait appliqué sur sa nuque la pointe de sa lame.

— Laissez, lui ordonna-t-il en se relevant.

Il fit signe à la jeune fille de s'écarter.

L'homme garda encore un peu de temps ses mains sur le torse de l'esclave de combat. L'air profondément concentré, les yeux mi-clos, il

bougeait les lèvres en un murmure silencieux. Frentis entendit Illian réprimer un petit cri quand, sur la peau de l'esclave, les cicatrices commencèrent à s'effacer. En quelques minutes, elles n'étaient plus que des lignes pâles, ténues. Pour finir, le Vannier retira ses doigts, se redressa et s'écarta. Le Varitaï lâcha un grognement épuisé.

— Il va dormir un peu, indiqua le guérisseur en se tournant vers Frentis, l'air sévère. On n'use pas de cruauté pour donner la liberté.

Le frère se frotta la mâchoire ; une ecchymose s'y formait déjà, il avait sur la langue le goût métallique du sang.

— Je te laisserai t'occuper des prochains, promit-il.

Ils dressèrent un bûcher dans la cour pour l'époux de Lissel et arrosèrent abondamment les fagots avant de faire de même pour la demeure. L'ancienne épicière avait laissé le propriétaire vivant – à peine conscient –, ensanglanté, la peau en lambeaux, pendu à ses poteaux. Elle avait emprunté un couteau à Illian et l'on distinguait au milieu d'une large mare de sang, sous les jambes écartées de l'homme, un petit paquet rouge. Le commandant se dit qu'il accueillerait les flammes comme une délivrance.

Ils se dirigèrent vers l'est alors que le jour baissait. Du domaine incendié, derrière eux, s'élevait une haute colonne de fumée. Ils avaient trouvé dans l'écurie une demi-douzaine de chariots, mais des montures pour dix personnes seulement. Le frère envoya maître Rensial et Lekran en éclaireurs, disposa les autres cavaliers sur les flancs de leur petite colonne. Le Varitaï libéré était installé à l'arrière d'un des véhicules, tête ballante, une expression de perplexité permanente gravée sur ses traits. Ils n'étaient parvenus à lui arracher que quelques mots : il s'appelait Huit et tenait beaucoup à savoir quand il recevrait sa prochaine dose de karn.

— Un mélange de drogues, expliqua Trente-Quatre. Cela émousse l'esprit et la mémoire, emprisonne la volonté. Il en ressentira le manque dès ce soir.

Frentis se rappelait les nuits que Trente-Quatre avait passées à se tordre en gémissant dans la forêt après avoir jeté sa propre flasque. Il s'était vite remis, mais il s'agissait d'un homme d'une grande force de caractère, qui avait eu pour le soutenir des souvenirs de liberté. Huit, d'évidence, était né dans les fers.

— Avons-nous libéré ce malheureux, ou l'avons-nous condamné ? s'interrogea-t-il à voix haute.

— La liberté vaut toujours mieux que la prison, mon frère, insista l'ancien esclave, mais son chemin est souvent rude.

Le commandant se retourna quand un cri résonna derrière eux. Un petit groupe courait vers eux depuis le domaine en flammes. Il brida sa monture et attendit. Tekrav, en tête, était suivi des jeunes filles de

tout à l'heure et de quelques-uns parmi les esclaves masculins les plus jeunes. Tous ployaient sous des paquets de vêtements et d'objets de valeur.

Tekrav s'immobilisa à quelques mètres de Frentis, le souffle court. Il le regarda d'un air suppliant. Les gamines et les hommes formaient un groupe serré, pas aussi craintif qu'auparavant mais encore méfiant.

— Distingué citoyen..., commença le scribe.

Il se tut quand le commandant leva la main.

— Je me nomme frère Frentis du Sixième Ordre. Si vous vous joignez à nous, vous serez libres, mais ferez partie d'une troupe armée. Je ne vous promets ni la victoire ni même la vie sauve.

L'autre hésita, jeta un coup d'œil vers ses compagnons en quête d'un avis. Ils s'agitèrent un peu, mal à l'aise, puis une femme à la peau basanée d'à peine vingt ans prit la parole avec un léger accent alpiran :

— Vos hommes ne nous toucheront pas ?

— Sauf si vous le leur demandez..., répondit Malard avant de baisser la tête sous le regard mauvais de Frentis.

— Personne ne vous maltraitera, assura ce dernier.

L'Alpirane échangea des coups d'œil avec ses compagnes et compagnons, puis avança en hochant la tête.

— Nous vous suivrons, annonça-t-elle.

Le commandant considéra quelques instants les paquets dont ils s'étaient chargés, repéra les lueurs révélatrices de l'or et de l'argent au milieu des couvertures roulées et des vêtements.

— Gardez les armes, approuva-t-il, mais nous ne pouvons nous encombrer d'un quelconque butin. Laissez-le là.

Il attendit qu'ils se soient exécutés et que tous aient, bien malgré eux, abandonné leurs coupes et assiettes scintillantes. Tekrav fit la grimace en posant avec douceur par terre une petite tapisserie brodée d'or.

— Sœur Illian, annonça-t-il ensuite, je vous les confie. Dès demain vous commencerez à entraîner ces recrues.

Ils arrivèrent le lendemain en vue du domaine de l'éleveur de chevaux. Il promettait d'être beaucoup plus riche, mais jouissait aussi d'une protection bien supérieure au précédent avec son escadron d'au moins trente Varitaï domestiques. Il se situait au sommet d'une large éminence. Sur ses terres entourées d'une enceinte broutaient les chevaux, des esclaves de combat montés patrouillaient de manière bien organisée.

— Ce n'est pas une cible facile, frère, estima Malard.

Ils avaient rampé sur une crête à moins d'un kilomètre.

— Si j'étais en quête d'un terrain à conquérir sans mal, ajouta-t-il,

je ne m'arrêtera pas ici.

— On entre en force, suggéra Lekran en haussant les épaules.

— Ça nous coûterait cher ! lui objecta Malard. Et nous ne pouvons pas nous permettre beaucoup de pertes...

Frentis retint un grognement. Il s'était remis à prendre le somnifère de frère Kehlan la nuit précédente, et le mal de tête résultant le rendait impatient de se jeter dans l'action. Il était tenté de suivre l'idée de Lekran et de lancer une attaque frontale. Il s'apprêtait à ordonner de retourner aux montures quand Illian vint se plaquer au sol près de lui, l'Alpirane de la villa à son côté.

— Mon frère, annonça-t-elle, je crois que notre nouvelle recrue a des informations concernant ces lieux, mais je parle trop mal l'alpiran pour la comprendre.

La jeune fille pâlit un peu sous le regard du commandant et des deux autres hommes. Elle baissa la tête, balbutia quelques mots.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Frentis dans son alpiran hésitant.

Elle leva les yeux avec un petit sourire. Il se demanda depuis quand elle n'avait plus entendu parler sa langue natale.

— Léméra...

— Vos paroles comptent, Léméra, la rassura-t-il avant de poursuivre en volarien. Nous vous écoutons.

— Je suis déjà venue ici. (Elle désigna la demeure.) Le maître m'avait envoyée avec deux autres comme... divertissement pour le fils du propriétaire. C'était son anniversaire. Cela fait presque un an.

Le frère se tourna vers Lekran qui hocha la tête avec un grand sourire.

— Nous avons gardé l'armure du Varitaï, confirma-t-il.

L'échauffourée qui s'ensuivit ne leur coûta qu'un mort, l'un des citoyens récemment libérés du Royaume qui fit preuve d'un peu trop de bravoure quand Illian mena sa troupe par-dessus le mur d'enceinte sud. La demeure était déjà tombée, les Varitaï survivants avaient dû se rabattre dans la cour principale en un cercle défensif serré autour de leur maître et de sa famille. Le propriétaire avait commis l'erreur d'accueillir ses visiteurs à l'entrée, ravi. Son expression réjouie s'effaça très vite lorsque Tekrav laissa choir de son visage son voile de soie noire et que Lekran, d'un coup de hache, abattit l'esclave de combat le plus proche. Malgré sa surprise, l'homme eut cependant la présence d'esprit d'organiser en toute hâte un semblant de défense avant de battre en retraite à l'intérieur, mais pas celle de penser à s'enfuir. Il avait commis là une grave erreur.

Frentis avait fait s'écarter ses combattants de la masse de Varitaï retranchés et avait mis à l'œuvre ses archers quand les recrues d'Illian

furent leur apparition. Le jeune impétueux fonça sans armure sur les esclaves de combat, muni d'une malheureuse hache de bûcheron. Sur son visage s'affichait une haine alimentée par des mois de captivité. Il parvint à enfoncer sa lame dans le crâne d'un ennemi avant que les autres, en une quinzaine de vifs coups d'épée, le taillent en pièces. Toutefois, son initiative eut pour effet de désorganiser suffisamment les rangs pour que les autres combattants inexpérimentés s'engouffrent dans la brèche et brisent la formation défensive. Les hommes abattaient des gourdins ou des haches, les femmes les dagues que la sœur leur avait distribuées. Frentis poussa un juron et mena sa propre troupe dans la mêlée. Lekran lança un cri de joie pure en bondissant pour frapper des deux pieds à la fois la cuirasse d'un Varitaï. Il le jeta à terre, l'acheva d'un coup de hache vertical.

Ce fut terminé en quelques instants, tous les esclaves-soldats morts avec le maître et les siens. Le père de famille gisait sur les cadavres de sa femme et de son fils qui n'avait pas dépassé les quinze ans, sa tenue de soie noire entaillée de partout, trempée de sang.

— J'ai voulu les retenir, frère, s'excusa Illian, tête baissée, l'air contrite. Mais ceux du Royaume sont enragés et les autres ne comprennent pas un traître mot de ce que je leur raconte...

Il s'apprêtait à accabler son adjointe de reproches, mais y renonça face à son chagrin évident.

— Rassemblez armes et armures, ordonna-t-il, puis fouillez la demeure. Apportez tous les documents que vous trouverez à Trente-Quatre.

Malard, juché sur le mur ouest, héla Frentis en agitant son gourdin.

— Des cavaliers arrivent, frère !

Le commandant se précipita au-dehors. Rensial l'attendait, à cheval, l'épée dégainée. Frentis monta en selle et saisit l'arc qui y était attaché.

— Maître, me ferez-vous l'honneur ? demanda-t-il en rejoignant au trot le vieil homme.

Ils réussirent à capturer vivants deux des esclaves montés : Rensial, de son épée, trancha élégamment la sangle de leur selle, ce qui eut pour effet de les désarçonner, tous deux s'assommant dans leur chute. Frentis, pour sa part, se chargea d'abattre les cavaliers restants à distance. Aucun des Varitaï ne parvint à s'approcher suffisamment pour engager un corps à corps, mais cela ne les empêcha pas d'essayer. Fidèles à leur conditionnement, ils ne pouvaient concevoir leur échec imminent.

Comme promis, le commandant confia les prisonniers au Vannier. Vaelin avait sous-entendu que l'homme n'avait pas les idées très claires, et son comportement au cours de la traversée avait confirmé

ce jugement, aussi Frentis fut-il étonné de constater l'expression lucide et peinée sur le visage du guérisseur alors qu'il observait les deux Varitaï inconscients.

— Beaucoup de douleur, estima-t-il d'une voix douce.

— La douleur peut libérer.

Le frère lui tendit le paquet contenant leur réserve d'élixir lonak.

— Elle m'a libéré, insista-t-il. Elle fera de même pour eux, avec ton aide.

Les hurlements furent horribles, ils s'élevèrent haut dans le ciel nocturne tandis que la troupe se rassemblait dans la cour pour se régaler de délicats mets pillés. Les esclaves de ce domaine s'étaient révélés encore moins avides de libération que ceux du précédent, plusieurs pleuraient devant le cadavre de leur maître.

— Il n'abusait pas du fouet, expliqua Léméra. Et il laissait vivre les enfants qu'il avait de ses esclaves d'agrément ; d'habitude on les expose à la naissance, lui les gardait jusqu'à l'âge d'être vendus. Un homme généreux !

— Ces salopards me donnent la gerbe, commenta Malard quand Trente-Quatre eut traduit.

Il foudroya du regard les esclaves prostrés devant le corps de leur maître.

— La ferme, bande de chiens !

Il leur jeta un pilon de poulet à moitié dévoré et les malheureux se dispersèrent, s'enfuyant dans le noir vers leurs quartiers. Ils n'avaient même pas le courage de s'enquérir du sort qu'on leur réservait.

Les cris des Varitaï prirent fin d'un seul coup, laissant place à un silence qui parut durer des siècles. Frentis examina les visages de ses vétérans autour du feu. Pour la première fois, ils avaient l'air de prendre la mesure de l'énormité de leur tâche, et de ne pas trouver cela réjouissant.

Une poignée contre un empire... Une cause désespérée.

Lui l'avait su dès l'embarquement, mais eux ?

Illian rompit le silence par une question :

— Devons-nous poursuivre les fuyards ? Ils vont sûrement donner l'alerte.

— Parfait, approuva Frentis. Nous sommes ici pour répandre autant de crainte et de désordre que possible.

— Il nous faudra davantage de combattants, constata Lekran. On ne bâtera pas une armée avec les couards sur lesquels on tombe.

— Peut-être la chance nous sourit-elle..., signala Trente-Quatre.

Il montra un épais registre et l'ouvrit. Des nombres s'y alignaient rang après rang, inscrits avec précision.

— Le scribe de ce maître tenait des comptes impeccables. Il semble que ce domaine ait été souvent en affaires avec un varikum au sud.

— Un varikum ? s'étonna Frentis. Je ne connais pas ce mot.

— Un centre d'entraînement, expliqua Lekran. Pour les Garisaï, ceux qu'on exhibe dans les spectacles.

— Des esclaves ?

Le jeune homme hocha la tête.

— Mais pas comme les Varitaï ou les Kuritaï précisa-t-il. On ne les entrave pas. Ce sont des prisonniers de guerre, choisis pour leur force ou leur férocité. J'ai moi-même failli être envoyé dans un varikum, mais cette année-là ils n'avaient pas produit beaucoup de Kuritaï.

— Le site sera bien défendu, avertit Trente-Quatre. À l'intérieur comme à l'extérieur.

Frentis se tourna vers Léméra et remarqua pour la première fois la perfection de son profil, la douceur de sa peau parfaite. Quelques heures auparavant, il l'avait vue poignarder le cadavre du maître à plusieurs reprises, un rictus de joie découvrant ses dents. Elle riait à chaque coup qu'elle assenait.

— Rare celui qui sait se méfier de la beauté, énonça le frère.

Chapitre 8

VAELIN

Ours Sage appelait la Longue Nuit cette saison où, durant tout un mois, le soleil ne brillait plus jamais sur la glace. Elle s'annonçait par des jours de plus en plus courts et un éclat supérieur du Souffle de Grishak.

— On doit être sur les îles avant, avait-il averti dès le premier jour où ils avaient débarqué sur la Banquise. Rien ne survit dans la Longue Nuit.

La première semaine s'était révélée moins ardue que prévu, car l'expérience nouvelle de voyager dans un environnement si majestueux, si âpre, les distraitait de ce froid toujours plus implacable. Ours Sage, économe de son énergie, menait la marche à pas mesurés. Griffes d'Acier suivait sans hâte. Parfois, le grand ours disparaissait une journée entière et revenait le museau couvert de sang séché. Vaelin n'arrivait pas à se figurer quel genre de proie la bête pouvait bien dénicher sur une plaine qu'il voyait aussi stérile que le désert alpiran, inapte à abriter la vie. Un endroit superbe pourtant, surtout au crépuscule, quand les flammes vertes dansaient dans les cieux et se reflétaient avec majesté sur la glace. Au coucher du soleil, les Lonaks, empreints de respect et de gratitude pour la bénédiction de Grishak, permettaient seulement à des grâces chuchotées de franchir leurs lèvres.

Ours Sage aussi semblait empli de révérence pour ces lueurs célestes chatoyantes. Dès qu'elles apparaissaient, il tombait à genoux et, brandissant bien haut son bâton d'os, laissait monter de sa gorge une psalmodie chantante. Vaelin n'avait encore jamais entendu le chaman évoquer quelque dieu que ce fût mais, de toute évidence, le feu dans le ciel signifiait beaucoup à ses yeux.

— Il ne prie pas, indiqua Kiral un soir en remarquant que le commandant observait le vieil homme.

Elle portait une expression des plus graves à mesure que son chant lui dévoilait le sens de l'élégie d'Ours Sage.

— Il salue son épouse là-haut, avec leurs enfants perdus sur la Banquise.

Vaelin leva les yeux sur le tourbillon lumineux vert, dont les volutes se rassemblaient et se divisaient en un cycle sans fin. Cela évoquait des flammes, sans doute, mais dénuées de toute fureur ; leur

tournoiement constant suscitait une étrange sérénité.

— Il croit qu'elle est là-bas ? s'étonna-t-il.

— Il le sait ! Toute âme ayant jamais vécu existe en ce lieu et peut nous voir, jusqu'à la fin des temps.

L'Au-Delà concrétisé, songea le frère. Il regarda le chaman qui terminait son incantation et se remettait debout, le bâton toujours en main. *Lui, au moins, peut percevoir l'objet de sa foi.*

D'abord, ils ne firent marche que durant le jour. Les chevaux et les poneys chargés de provisions tiraient les traîneaux qu'Ours Sage avait fait fabriquer à la troupe avant qu'elle s'éloigne du rivage, des structures dépouillées faites de hauts ajoncs pliés, fixés sur des patins en os d'otarie. Taillade, comme tous ses compagnons équins, avait renâclé au premier contact de ses sabots sur la glace. Il avait écarquillé les yeux à cette sensation inhabituelle, et Vaelin avait dû insister gentiment pour le convaincre de s'aventurer plus avant. Même au bout de plusieurs jours, l'animal semblait conserver une vraie méfiance à l'égard de son nouvel environnement, comme s'il comprenait la sentence sinistre du chaman dès le départ :

— Les chevaux tiendront pas. On les mangera avant la fin.

Alors que les nuits rallongeaient, Ours Sage les fit progresser même dans la pénombre, jusqu'au dernier vestige de clarté à l'horizon. On y voyait à peine au moment de monter le camp. Ils allumaient des feux réduits, car les réserves de bois s'épuisaient rapidement ; ils les complétaient par du crottin de cheval qui brûlait bien mais dégageait une affreuse puanteur, collante. Cheveux et vêtements en restaient imprégnés.

— Dans quelle grandiose aventure nous conduisez-vous, monseigneur ! s'écria un soir Lorkan.

On distinguait à peine son visage et son nez rougi enveloppés dans de la fourrure d'otarie. L'humidité de son souffle se posait en stalactites gelées sur le bord de sa capuche.

— On se caille jusqu'aux os et on pue la merde du matin au soir. Je ne vous l'ai peut-être pas manifestée auparavant : veuillez accepter mon humble reconnaissance pour cette occasion de vivre un moment historique unique...

— Tais-toi donc, lui dit Cara avec lassitude.

Elle était assise le plus près possible du feu, son teint présentait une pâleur spectrale préoccupante. Ces derniers temps s'étaient révélés plus pénibles pour elle que pour n'importe qui d'autre dans le groupe. Avançant tout au bout de la file qu'ils formaient, elle trébuchait, et pourtant secouait la tête pour refuser les invitations pressantes de Dahrena à enfourcher son poney pendant un moment.

J'aurais dû la faire repartir aux Confinis ! se reprocha Vaelin. Il sentit une bouffée de culpabilité lui serrer le cœur en la voyant tendre vers

les flammes ses petites mains dans leurs mitaines, en notant la lueur terne de ses yeux aux cernes sombres. *Elle n'a que trop donné à Altor.*

Ours Sage apparut soudain près de Cara, s'accroupit et scruta le visage de la jeune fille en fronçant sévèrement les sourcils. Il se redressa, foudroya du regard Dahrena, puis Marken.

— Pourquoi pas partager ? voulut-il savoir.

Marken, éberlué, rassembla lui aussi ses sourcils broussailleux.

— Partager quoi ? Elle peut avoir mes rations quand elle veut.

— Ha !

Le chaman pointa son bâton sur le Doué à l'imposante carrure, désigna ensuite tour à tour Lorkan, Dahrena, Kiral.

— Pas la viande ! Partager le pouvoir.

Il posa gentiment la main sur la tête de Cara. Il reprit d'une voix plus douce, marquée d'une once de remords :

— On a besoin d'elle...

Dahrena se pencha en avant, l'air fascinée.

— Comment ? demanda-t-elle. Comment partageons-nous ?

Ours Sage la considéra un bon moment, puis gloussa en comprenant la situation.

— Vous savez rien ! commenta-t-il en secouant la tête.

Il se pencha pour aider Cara à se mettre debout, lui prit la main. Il tendit l'autre à Dahrena.

— On partage tous.

Dahrena se leva, saisit la main offerte. Kiral, prudente mais manifestement intriguée, se joignit à la chaîne. Marken hésita, puis s'empara des doigts tendus de la chasseresse. Lorkan, toujours assis, refusait de bouger ; il regardait les autres Doués avec une réticence butée. Vaelin, du bout de son fourreau, lui piqua les côtes pour l'inciter à se bouger. Le jeune homme obtempéra à contrecœur mais resta bras croisés, sans quitter Cara des yeux. Épuisée, elle chancelait un peu.

— Comment je peux être sûr que ça ne lui fera pas de mal ? s'inquiéta-t-il.

— Aucun mal, assura le chaman. Juste un peu de pouvoir de chaque.

— Ne t'en fais pas, Lorkan ! l'encouragea Cara avec un petit sourire. (Elle leva la main vers lui.) Moi, je lui fais confiance. Pourquoi pas toi ?

Lorkan compléta le cercle. Le commandant, debout lui aussi, observait les Lonaks soudain mal à l'aise. Certains marmottèrent quelques mots, tournèrent le dos au groupe et s'éloignèrent. Quelques-uns restèrent à côté, un peu agités mais apparemment rivés au spectacle qu'offraient les Doués – peut-être ne pouvaient-ils résister au changement que portait désormais l'air autour d'eux, cette chaleur

nouvelle qui picotait la peau et faisait fumer légèrement la glace sous les pieds ! Tous étaient immobiles et silencieux, mains jointes, visage détendu. Ils paraissaient satisfaits, un léger sourire jouait sur les lèvres de Cara tandis que l'atmosphère se réchauffait de plus en plus, qu'une brume les enveloppait et qu'une fine couche d'eau liquide montait autour de leurs orteils chaussés de fourrure.

Le commandant, à sa grande honte, éprouva tout à coup une bouffée d'envie. Il savait que de telles expériences lui étaient interdites désormais, et cela le chagrinait. À Altor, il s'était cru maître de son chant, il avait eu un sentiment d'accomplissement au milieu du sang et du carnage !

Je n'étais qu'un enfant alors, comprit-il. Il lutta contre ce désespoir malveillant qui menaçait de croître en lui, se tourna vers Ours Sage. *Qu'aurait-il pu me révéler ?*

Cara eut une espèce de hoquet et ouvrit les mains pour rompre la chaîne. Son sourire se mua en un rire ravi, ses joues avaient pris une teinte rosée plus saine. Les autres avaient l'air tout autant revigorés ! Marken enlaça joyeusement la jeune fille en poussant un grand cri, la souleva, tous échangèrent des regards réjouis. Dahrena et Kiral se prirent les mains, toutes deux illuminées par une compréhension nouvelle. La dame du commandant remarqua son aimé à l'écart, rit, se précipita vers lui pour l'enlacer. Elle se mit sur la pointe des pieds, lui souffla sa douce haleine au visage et l'embrassa sur les lèvres, emplies d'une spontanéité exubérante qui lui écarquillait les yeux. Vaelin la regarda et la serra plus fort. Toute sa rancœur s'était envolée.

Le chaman, avec un grognement de satisfaction, frappa la glace de son bâton.

— Partager ! conclut-il.

Puis il se tourna vers le nord. Une sombre expression durcit ses traits ridés tandis qu'il considérait l'horizon au relief chaotique.

— On aura besoin...

La tempête frappa le lendemain, un blizzard tumultueux qui engloutit le soleil et fit du monde une mélasse blanche hurlante. L'air était tellement imprégné de neige qu'à chaque inspiration Vaelin sentait des échardes glacées pénétrer sa gorge, le vent traverser ses fourrures comme des feuilles de papier. Très vite, il consacra l'essentiel de ses forces à s'accrocher aux rênes de Taillade qui trébuchait au milieu des congères, tête baissée, paupières à peine entrouvertes face à la bise, crinière dressée sur son cou par le gel.

C'est de la folie ! comprit alors le frère avec une certitude atroce, tandis qu'une rafale le frappait au flanc tel un coup de marteau. *Je nous ai menés à la perte.*

Il entendit un cri dans l'ouragan, se tourna dans cette direction. Il

aperçut deux petites silhouettes, à peine des ombres dans ce blanc infini. L'une, aurait-on dit, brandissait quelque chose. Tout à coup, l'image fut absolument claire : Ours Sage tenait son bâton d'os d'une main, de l'autre, bien fort, Cara agenouillée près de lui, teint blême de froid mais traits résolus. La neige donnait l'impression de tourbillonner à distance d'eux, de leur ménager une bulle de calme qui croissait à mesure qu'ils partageaient leur pouvoir. Cet espace occupait de plus en plus de volume et finit par abriter Vaelin et Taillade. Le cheval lâcha un soupir soulagé quand le vent tomba. Le commandant, parcourant les alentours du regard, repéra Dahrena blottie contre le flanc de son poney.

— Moi qui croyais la bise noire la pire au monde..., indiqua-t-elle avec un sourire forcé.

Vaelin se dépêcha de la rejoindre et de la dégager de la neige accumulée sur elle et sa monture.

Il chercha le groupe des yeux : tous ou presque bénéficiaient à présent de la bulle de calme alors que le blizzard faisait toujours rage au-delà. Les gardes d'Orven furent les derniers à se retrouver à l'abri, beaucoup churent à genoux, abasourdis, quand la tempête cessa de les accabler. Alturk, au milieu des Sentar, distribuait à la ronde taloches et mots cinglants pour que ses hommes perplexes, paralysés de peur, se remettent en mouvement. Le frère se rendit près d'Ours Sage et Cara. Le chaman tenait toujours la main de la jeune fille qui, sereine, indifférente, regard perdu au loin, ne manifestait aucun signe de fatigue.

— Combien de temps pouvez-vous tenir ? lui demanda-t-il.

— Autant que de pouvoir à partager, répondit l'homme en désignant de son bâton les autres Doués. Espérons la tempête cède d'abord.

Elle dura encore un jour et une nuit. Les Doués se relayèrent pour partager leurs forces avec Cara. Elle avançait au centre de la troupe dont les rangs s'étaient resserrés pour demeurer dans les limites de la bulle ainsi ménagée. Ils allaient vers l'est lentement mais à une allure régulière. La jeune fille ne montrait aucun signe d'épuisement, contrairement aux autres qui de toute évidence souffraient du partage. Marken tomba à genoux au bout de ses deux heures de soutien, essuya un filet de sang dans sa barbe avant de repartir d'un pas chancelant, appuyé sur l'épaule du commandant qui l'avait relevé. Peu à peu, il reprit assez de forces pour marcher sans aide. Dahrena et Kiral étaient encore plus épuisées : incapables de tenir debout, elles chevauchaient affalées leurs poneys. Pour une raison inconnue, Lorkan se montra le plus robuste. Il dura jusqu'à trois heures auprès de Cara, et ne consentit à la lâcher que sur l'insistance sans équivoque d'Ours Sage.

Le mauvais temps cessa aussi vite qu'il avait commencé. Le vent

mourut, les ultimes flocons tombèrent au sol pour révéler un grand midi éclatant. Cara tituba un instant quand le chaman lui lâcha la main, sinon ses efforts parurent ne lui avoir rien coûté. Mais le sentiment de triomphe qu'elle ressentait après son exploit pâlit à la vue de ses compagnons.

— Je... Je ne savais pas que j'avais autant puisé ! s'excusa-t-elle auprès d'un Lorkan tout pâle.

Il sourit, secoua la tête.

— Puis tout ce que tu veux, l'invita-t-il.

Devant le regard hardi du jeune homme, elle parut assez mal à l'aise. Elle se tourna vers le chaman.

— Il faut faire attention, indiqua-t-elle. Nous aurons un prix à payer. Il y a toujours un prix...

Le vieil homme hocha la tête, enfonça son bâton dans la neige jusqu'à la couche de glace en dessous. Il penchait la tête comme pour discerner un son lointain. Il resta un moment immobile, puis se redressa et se tourna vers Vaelin, l'air inquiet.

— On doit aller vite ! Très vite.

Ils couvrirent encore dix kilomètres avant la tombée de la nuit, mais Ours Sage n'autorisa aucun repos. Il pressait tout le monde à grands mouvements de son bâton et lâchait des tirades dans sa langue parsemée de cliquetis et de grognements incompréhensibles. Toutefois, le sens général était clair : s'attarder signifiait la mort. L'air était calme à présent, mais froid à geler le souffle à peine échappé des lèvres. On sentait tout juste une petite brise, dans le ciel dégagé brillaient les étoiles et, par intermittence, l'éclat flou du Souffle de Grishak. Un silence si profond imprégnait l'atmosphère que, lorsqu'il se brisa, Vaelin dut couvrir de ses deux mains des oreilles pourtant protégées.

Ce fut plus une onde de choc qu'un craquement. Une vibration qui parcourut la glace sous ses pieds ; Taillade, affolé, rua. Tout le monde dut faire halte parce que les autres chevaux hennissaient comme des fous et cherchaient à échapper à leurs maîtres. Un bruit retentissant résonna de toute sa force. Au début, il donnait l'impression de cerner la compagnie, mais ne tarda pas à se concentrer à l'ouest, sur le courant qu'ils venaient de franchir. Le frère repéra une éruption de glace pulvérisée s'élevant là-bas, en mouvement si rapide du nord vers le sud qu'il n'arrivait pas à suivre son trajet.

Cela prit fin abruptement et laissa place à un silence immense... mais bref. Très vite un vaste grincement, presque animal dans son intensité, le fit éclater, comme si l'eau gelée même grognait de souffrance. Un nouveau tremblement secoua le sol, avec assez de force pour que beaucoup chutent : la surface sous eux s'élevait et s'abaissait

comme une forte houle. Puis ce son exaspérant s'atténua. À un peu moins d'un kilomètre à l'ouest était apparue une brume de neige et glace mêlées. Elle resta en suspens assez longtemps pour que le commandant se demande s'il ne se laissait pas tromper par une illusion d'optique. Se pouvait-il que tout le paysage soit vraiment en mouvement ?

Mais, quand le brouillard retomba, la réalité se fit jour. Une énorme étendue gelée se déplaçait ; elle se détachait du gros de la plaine, abandonnant à ses flancs déchiquetés des cascades de neige, et se dirigeait vers le sud. Elle mesurait huit bons kilomètres d'un bord à l'autre, c'était une nouvelle île où, sans nul doute, ils auraient péri si elle les avait emportés avec elle.

Kiral le réveilla avant l'aube. Elle l'arracha à l'étreinte ensommeillée de Dahrena en le secouant avec insistance.

— Mon chant est noir ! annonça-t-elle. Quelque chose au nord...

Il la suivit à la bordure nord du camp où ils trouvèrent Alturk à genoux au milieu d'une grande surface de glace souillée de rouge. De ses mains gantées, il suivait les traces révélatrices d'une lutte brève mais acharnée. Vaelin en savait suffisamment pour les déchiffrer lui aussi, pour remarquer la quantité importante de sang répandu et les traînées disparaissant dans l'obscurité au-delà du feu.

— Combien ont été enlevés ? demanda-t-il.

— Un, avec son poney, répondit le guerrier.

Il se redressa de toute sa hauteur et fronça les sourcils, l'air à la fois furieux et perplexe.

— Ces empreintes-là, je ne les connais pas.

Le commandant baissa les yeux sur les marques altérant la neige : des pattes aussi larges que celles d'un ours noir, mais moins que celles d'un grizzly.

— Pas un ours, estima Kiral.

Elle utilisa la pointe de son couteau de chasse pour préciser le contour d'une des empreintes. Elle se remit debout, prépara son arc.

— Mon chant saura vite le trouver !

— Non.

Elle se tourna vers Ours Sage qui venait de parler. Le chaman s'approcha et, de son bâton, tâta les marques sanglantes.

— Il l'a envoyé laisser une trace pour que tu la suives...

— Quelque chose nous traque, comprit Alturk.

Le vieil homme prononça quelques mots dans sa langue, en tordant la bouche de dégoût comme si les sons lui salissaient les lèvres. Il surprit le regard intrigué de Vaelin et fournit une traduction lapidaire :

— Peuple du Fauve.

— J'espérais qu'ils étaient tous morts.

Dahrena, assise tout près du feu, les épaules drapées dans des fourrures supplémentaires, tenait bien fort les mains de Cara et Kiral.

— Il n'en restait presque plus après la bataille..., poursuivit-elle.

Vaelin résista à l'envie de lui demander de laisser tomber. Pouvoir partagé ou non, l'exercice de son don la fatiguait toujours beaucoup, en outre l'idée de se trouver une fois de plus face à la Horde des Glaces lui rappelait sans doute d'affreux souvenirs. Elle remarqua l'inquiétude de son aimé, lui offrit un sourire rassurant.

— Je ne volerai pas longtemps, promit-elle. Ours Sage m'a assuré qu'ils ne pouvaient pas être bien loin.

Elle ferma les yeux, devint toute raide. L'absence d'expression sur son visage devenu semblable à un masque indiquait qu'elle était partie. Cara et Kiral poussèrent un petit cri à cette sensation étrange.

— Elle puise beaucoup, fit remarquer cette dernière en grimaçant.

— Qu'est-ce que cela ?

Le commandant leva les yeux et vit Alturk tout près. Il jetait sur Dahrena un regard empli de méfiance. Comme tous les Lonaks, il ne cachait pas sa détestation de la Ténèbre, mais jusqu'à présent il était seul parmi ses compagnons à oser s'enquérir de sa nature.

— Elle recherche ceux qui nous traquent, indiqua le frère.

Le Tahlessa entreprit de faire les cent pas tandis que Dahrena restait immobile. L'homme, pour la première fois depuis que Vaelin le connaissait, manifestait de la crainte.

— Il existe aussi des Doués dans ton peuple, lui fit-il remarquer en désignant Kiral d'un mouvement du menton. Tout comme toi, elle sert la Mahlessa...

— Tel est son devoir ! Seule la Mahlessa doit avoir connaissance de ce genre de choses. On emporte les enfants comme elle jusqu'à la Montagne. Sinon, en grandissant, ils deviennent *varnish*, ou pire encore.

— Qu'est-ce qui leur arrive dans la Montagne ?

Alturk haussa les épaules.

— Certains en reviennent, d'autres non.

Le commandant revint à sa dame et se rappela ce qu'elle lui avait raconté : le loup, les hommes venus détruire son village...

Il l'a prise avec lui avant qu'elle soit envoyée à la Montagne. La sauvait-il de la mort, ou d'un sort pire encore ?

Les traits de Dahrena se convulsèrent, elle émit un grognement pénible et s'affaissa en avant. Kiral et Cara l'empêchèrent de chuter dans le feu, puis la placèrent gentiment sur le dos. Elle trembla un moment, le temps de se réchauffer, et se leva. Elle réprimait sa douleur, mais ne pouvait s'empêcher de plisser le front.

— Un roc, annonça-t-elle. Il surgit de la glace à huit kilomètres au nord-ouest. Un homme seulement, beaucoup de fauves. Je crois qu'il a senti mon approche. Et qu'il n'a pas apprécié.

Ours Sage porta un coup violent de son bâton sur le sol. Il prononça un nom dans sa langue en crispant son visage ridé. Griffé d'Acier parut sentir la colère de son maître, il le rejoignit de son pas chaloupé en poussant un grondement inquisiteur.

— Vous savez à qui nous avons affaire ? lui demanda Vaelin.

— Au chaman du peuple des Tigres ! Celui qui les a fait entrer en guerre. Ils l'appellent Chemin de l'Ombre, pour le peuple des Ours c'est Sans Yeux.

Ils se dirigèrent vers le nord-ouest avec les Sentar en ordre de bataille : ils formaient un rang peu serré mais bien coordonné sur cent pas de part et d'autre de la troupe. Au centre, les Doués menaient à la bride chevaux et poneys. Les hommes d'Orven tenaient l'arrière-garde. Selon les ordres, ils marchaient l'épée à la main en surveillant en permanence les alentours. Vaelin prit la tête à côté d'Alturk et d'Ours Sage. Kiral, juste après eux, avait son arc bandé. Griffé d'Acier jouait les éclaireurs, il allait au trot et s'arrêtait de temps en temps pour renifler l'air.

Le commandant était étonné du changement soudain intervenu chez le chaman : à part les rides, plus rien sur son visage ne trahissait son âge. Il avançait d'un pas mesuré, assuré, mais, les yeux rivés à Griffé d'Acier, serrait bien fort son bâton d'os. Le frère connaissait bien cette expression résolue sur le visage d'Ours Sage, celle d'un homme qui a hâte de se venger.

Le gros ours fit halte, son maître brandit son bâton. Toute la compagnie s'arrêta. La bête faisait osciller son corps de gauche à droite, émettait un grondement bas, inquiet, en scrutant la glace droit devant. Le terrain ne se présentait plus comme une plaine gelée, il se dressait en monticules déchiquetés aux formes abstraites, que voilait une brume basse. Au loin, Vaelin distinguait un vague pic gris : le roc signalé par Dahrena, qui poignardait le ciel telle une dague mal forgée.

— Idéal pour une embuscade, commenta Alturk en parcourant des yeux ce paysage de glace fracturée.

Ours Sage se rapprocha de Griffé d'Acier et brandit son bâton à deux mains au-dessus de sa tête avant de s'immobiliser. Il ne prononça pas un mot, mais Kiral réagit par un petit cri ; il avait dû adresser un message par des voies inaudibles. Le frère remarqua que l'expression de la chasseresse s'assombrissait tandis qu'elle considérait le vieil homme. Dans ses yeux on lisait qu'il l'impressionnait davantage, si c'était possible. Il l'effrayait aussi, d'évidence, et Vaelin se demanda de

quelles notes sinistres résonnait à cet instant le chant de la jeune femme.

Le chaman baissa les bras sans changer d'expression, attendit.

Il ne fallut que quelques secondes avant qu'une réponse résonne sur la glace tourmentée, une cacophonie crachée, hurlée, sauvage que le commandant n'avait jusqu'alors entendue émise que par un seul animal. Là, ils étaient nombreux ! Il prépara son arc alors que Kiral rejoignait très vite Ours Sage. Le commandant se délesta d'un mouvement d'épaules de ses fourrures les plus lourdes et se plaça à gauche du vieil homme, la flèche déjà en place. Il guettait des yeux le moindre mouvement.

— Là ! cria Kiral.

Elle leva son arme mais Vaelin fut plus rapide : il fit voler son projectile en un instant, en direction d'une silhouette gris argent qui avait surgi en bondissant de derrière un pilier gelé, acéré. La bête eut encore la force d'accomplir quelques sauts avant de s'effondrer au sol, inerte.

Ours Sage grogna méchamment et s'avança. Griffes d'Acier le suivit à grands bonds.

— Nous devrions attendre, objecta le frère. Il y en a d'autres.

Sans faire attention à lui, le chaman continua son chemin. Il ne changea en rien d'attitude lorsqu'une bonne dizaine de tigres de guerre jaillirent des anfractuosités de la glace et foncèrent sur lui à toute vitesse. Le commandant estima qu'ils étaient à peu près de la même taille que Danseneige, en plus maigre. Leur pelage était inégal, mal entretenu, leurs yeux... La tigresse que connaissait Vaelin avait de quoi faire peur, mais il ne lui avait jamais vu cette lueur de pure cruauté.

Il expédia un dard dans le fauve droit devant lui tandis que Kiral en éliminait deux coup sur coup. Les arcs des Sentar n'étaient pas en reste ! D'autres bêtes encore tombèrent sous la salve, mais il en demeurait six qui chargeaient droit vers Ours Sage, trop proches pour le meilleur des archers.

Celle en tête, la plus grande, d'apparence encore plus haillonneuse que ses compagnes, bondit sur Griffes d'Acier, crocs découverts, yeux emplis d'une haine à l'intelligence perturbante. La patte de l'ours imposant cueillit l'animal en l'air avant qu'il ait une chance de mordre, et le jeta au sol. Il rassembla ses forces très vite pour sauter encore en émettant un son si aigu qu'on en avait mal aux oreilles. Cette fois, son adversaire porta un coup délibérément mortel en refermant ses deux membres antérieurs sur le fauve qui voulait lui déchiqueter la gorge à coups de dents. On entendit les côtes craquer, puis le vaincu fut projeté sur la glace, piétiné. Les épaules de Griffes d'Acier se levaient et s'abaissaient au rythme des coups écrasants qui

réduisirent bientôt le tigre de guerre à un amas d'os brisés et de chairs sanglantes.

Pendant ce temps, Vaelin avait armé une deuxième fois son arc. Il visa les autres assaillants et constata avec horreur qu'ils se trouvaient désormais tout près d'Ours Sage et que celui-ci, bras grands ouverts, ne présentait aucune résistance à leur approche. Le commandant banda sa corde pour toucher au flanc le fauve le plus proche.

— Non !

Kiral posa la main sur son bras pour l'empêcher de tirer.

— Attendez...

Alturk aboya un ordre à l'intention des Sentar ; ils baissèrent leurs armes et, abasourdis, contemplèrent le vieillard. Celui-ci tendait la main vers un des animaux... qui recula, recroquevillé, le museau soudain détendu, les yeux dénués de haine. Ours Sage considéra l'un après l'autre les fauves, toujours avec le même résultat : sous son regard, ils se soumettaient instantanément, s'aplatissaient au sol dans une attitude de supplication, détournaient la tête. Certains tremblaient.

Le chaman se tourna vers Vaelin. Il avait l'air aussi implacable qu'avant.

— Vous venez. Pas les autres.

Ils progressèrent seuls dans ce labyrinthe de glace fracturée. Seul Griffes d'Acier les accompagnait, il devait emprunter des voies détournées et difficiles quand le sentier dégagé devenait trop étroit.

— Comment avez-vous fait ? demanda le commandant.

Il ne savait pas s'il tenait vraiment à entendre la réponse, ni même s'il avait une chance de la comprendre. Plus il connaissait le chaman, plus ses pouvoirs lui apparaissaient mystérieux... et inquiétants.

— Sans Yeux s'affaiblit. (Ours Sage avait l'air satisfait, mais toujours aussi sombre.) Son emprise aussi. Les fauves sont à moi maintenant.

— Alors nous n'avions pas besoin de tuer les autres ?

Ours Sage fit halte. Ils étaient arrivés à une brèche, tout juste une fissure dans la paroi gelée d'un blanc bleuté. Au-delà, on distinguait le granit. L'énorme rocher en pointe les surplombait, ses flancs brillaient tel du métal grossièrement poli là où la glace avait pu s'y accrocher.

— Pas assez de viande pour tous, indiqua le chaman.

Il plongea le regard dans celui de Vaelin, l'air féroce et sûr de lui. Puis :

— Ne dites rien. Ne faites rien. Écoutez.

Derrière la fissure, le sol était plat et formait de larges douves gelées autour de la roche. Ours Sage guida le frère vers la droite. Une puanteur de corruption crût peu à peu, jusqu'à donner la nausée à

Vaelin. Cela ne s'arrangea pas quand il remarqua la vaste souillure brun foncé qui s'étalait devant la face est du pic. En s'approchant, il vit que la surface en était parsemée d'ossements, surtout des échinés et des côtes d'otarie mais aussi, de-ci de-là, la forme indubitable d'un crâne humain soigneusement dépouillé de sa chair. Quelques instants plus tard, la source de l'odeur répugnante apparut : une carcasse dépecée de poney à côté d'une grotte peu profonde. Le creux montrait une vague régularité ; on l'avait taillé dans le granit pour procurer un semblant d'abri contre le redoutable climat.

Un homme était assis devant cette caverne, enveloppé de fourrures moisies, installé sur ce qui avait tout l'air d'un siège constitué d'os liés ensemble. Il était âgé, mais pas autant qu'Ours Sage. Il avait la peau épaisse comme du cuir, blême. On distinguait sur son crâne chauve et ses joues cadavériques des abcès rougeâtres. Ses yeux n'étaient plus que deux étendues noires de tissu cicatrisé depuis des lustres. Il ne bougeait pas du tout, au point que le commandant le crut d'abord mort. Mais il renifla, il sentait ses visiteurs. Il incurva ses lèvres craquelées en un maigre sourire.

— Nous parlerons dans la langue de mon frère, mon vieil ami, annonça-t-il à Ours Sage. C'est la moindre des politesses, tu ne crois pas ?

Alors Vaelin le reconnut. La voix, le sourire moqueur, lui étaient atrocement familiers. Le chaman leva la main, le frère se rendit compte qu'il avait inconsciemment dégainé son épée et fait un pas en avant dans l'intention de tuer sur-le-champ cette créature.

Le Bâtard de la Sorcière ! Depuis combien de temps attend-il ?

Il se calma, recula. Ours Sage considérait en silence la chose.

— Rien à dire ? demanda-t-elle en haussant des sourcils glabres au-dessus de ses yeux inexistantes. Pas de malédiction définitive, de discours bien préparé ? J'en ai tellement entendu au cours des ans... Je dois avouer que peu m'ont paru mémorables.

Le chaman se taisait toujours. Il s'intéressa aux ossements jonchant la glace et, de son bâton, tâta un crâne posé au milieu d'une cage thoracique écrasée. Il était tout petit, à peine plus gros qu'une pomme mais, de toute évidence, humain.

— Les ultimes membres du peuple des Tigres, expliqua l'être, réagissant au son de l'os contre l'os. Ils sont morts heureux, tu sais ? Ils me vénéraient, ils se réjouissaient de sacrifier leur chair pour entretenir ma divine clarté.

L'homme sourit de plus belle, révélant des chicots à moitié pourris. Il tourna son visage sans regard vers Vaelin.

— Un peuple remarquable, frère. Pendant des siècles, ils ont vécu loin de tout ce que toi et moi dénommons civilisation, pourtant ils avaient des lois, connaissaient l'art et possédaient le savoir-faire

nécessaire pour survivre dans l'environnement le plus impitoyable au monde. Seulement, ils n'avaient aucune notion du divin jusqu'à ce que je la leur enseigne. Comme ils se sont vite abandonnés à cette idée ! Après tout, comment qualifier autrement un homme qui revient à la vie après qu'un faucon-dard lui a arraché les yeux ?

L'homme cessa de crisper en un rictus ses lèvres desséchées et se tourna de nouveau vers Ours Sage.

— On aurait pu éviter ce gâchis, mon vieil ami. Si seulement tu avais ouvert ton cœur à mon message, à la grandiose mission que j'envisageais pour les peuples des glaces ! Nous aurions conquis les terres du Sud, la vaste forêt au-delà. Voilà les tiens perdus, misérables, les miens réduits à des squelettes.

Le son de la glace brisée annonça l'arrivée de Griffes d'Acier. Il passa par-dessus la paroi gelée autour du rocher et se plaça à côté de son maître en fronçant le museau à cause de l'odeur de viande. L'homme mutilé se crispa en entendant l'animal, mais ne manifesta aucune crainte dans son ton lorsqu'il reprit la parole :

— Tu ne peux pas m'inquiéter, petit ! Ta bête n'a rien d'horrible pour moi. Demande donc à mon frère, il m'a déjà tué et je suis encore là ! Je suis ailleurs, aussi. Je t'attends depuis de longues années. Dommage que mes fauves ne se soient pas montrés à la hauteur... mais je suis patient. À mon avis, tu as encore un long chemin à faire.

— Attends, alors, approuva Ours Sage avant de se précipiter sur l'homme sans yeux.

D'un mouvement vif, il plaqua la main sur son crâne chauve.

— Attends encore !

L'autre ouvrit la bouche et, en un cri silencieux, chassa de son corps un air puant. Il se convulsa sur son siège en os, tenta de griffer le bras du chaman. Mais il n'avait plus de forces. Parcouru de spasmes, il ne pouvait qu'agiter les doigts contre la manche de son adversaire.

Enfin Ours Sage le relâcha et recula. La chose s'affaissa, l'air éperdue, percluse de douleur.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-elle dans un murmure rauque.

Elle porta ses mains tremblantes à sa poitrine, à sa face, s'écorchant faiblement de ses ongles cassés.

— Attends, répéta le chaman en lui tournant le dos. Après meurs. Pour toujours.

— Mais c'est... (L'être s'efforça de se lever de sa chaise en os, tendit le bras vers son vainqueur qui s'éloignait.) C'est impossible...

Ours Sage ne se retourna pas. Il se dirigea vers la fissure dans le mur de glace. Griffes d'Acier le suivait en chaloupant.

La créature se laissa glisser de son siège frêle, rampa vers Vaelin et tendit les bras vers lui en l'implorant :

— Frère ! Frère ! Dis-lui de me libérer !

Le commandant la regardait. Cette abomination n'avait presque plus de forces, son corps se réduisait à un assemblage distordu de peau et d'os destiné à périr au premier froid glacial de la nuit. Il ne répondit pas, se tourna pour rejoindre le chaman.

— Tu aimais Barkus ! le héla une voix au bord de la rupture. Barkus, c'est *moi* ! Je suis ton frère !

Vaelin continua à avancer.

— Je sais des choses ! Je connais le plan de l'Allié...

Il s'arrêta.

— Je sais...

L'autre perdit la voix, rassembla de l'air dans ses poumons ruinés.

— ... je sais ce qu'il veut...

— Moi aussi, répliqua le frère en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule à l'homme à l'agonie qui s'agitait au milieu de chairs en décomposition. Il veut en finir. Il sera servi.

— L'avez-vous tué complètement ?

Ours Sage secoua la tête avec un sourire désolé. Ils avaient établi leur camp dans l'ombre du grand roc, au milieu d'abris offerts par la glace fracturée. Les Lonaks se tenaient encore plus à l'écart que d'habitude, car les cinq tigres de guerre assis autour du chaman, obstinément silencieux, les déroutaient fort. Vaelin se tourna vers Cara qui tendait précautionneusement un bout de viande d'otarie à l'un des fauves. L'animal ne réagit pas avant que son nouveau maître le regarde. Alors, avançant la tête en un éclair, il arracha la nourriture des doigts de sa bienfaitrice.

— Un morceau seulement, précisa le chaman.

Il tendit la main, écarta ses doigts courtauds.

— On en prend un, c'est pas grave, ajouta-t-il en repliant son pouce avant de fermer le poing pour illustrer son propos. Mais il est plus faible maintenant.

— Si nous trouvons d'autres parties de lui, poursuit le commandant, pourrez-vous les traiter de la même manière ?

Ours Sage hocha la tête.

— Si on trouve, approuva-t-il.

Vaelin considéra la pointe rocheuse au-dessus d'eux et se demanda si le Bâtard de la Sorcière, là-bas, parvenait encore à s'accrocher à la vie.

« À mon avis, tu as encore un long chemin à faire », avait-il dit.

Il savait que nous venions, mais pas pour quelle raison.

— Oh ! conclut-il, je ne doute pas que ces autres morceaux nous trouveront.

Chapitre 9

LYRNA

La santé du Seigneur de la Tour Al Bera s'était beaucoup améliorée depuis la libération de Castelvarin. Il avait le teint nettement moins blême, ses mains ne tremblaient plus. Mais la station debout lui devenait encore assez vite pénible, aussi Lyrna s'empressa-t-elle de lui proposer un siège. Elle l'avait convoqué dans les anciens appartements de son père, tout à côté de la salle du conseil. Ces pièces, autrefois richement décorées de divers objets précieux, se retrouvaient désormais, bien sûr, dépouillées de tout mis à part quelques peintures et tapisseries, auparavant possessions de feu le seigneur Darnel – ou plutôt résultat du pillage de nobles assassinés. La reine avait pris grand soin de commander un inventaire de tout ce qu'on avait trouvé dans le palais et de le faire distribuer afin que leurs véritables propriétaires puissent se manifester, mais jusqu'à présent très peu d'aristocrates ou de marchands spoliés avaient réclamé leurs biens.

— Je me rappelle que mon père vous surnommait « le Fléau des contrebandiers », monseigneur, annonça-t-elle à son interlocuteur. Je ne doute pas que vous ayez gagné ce titre de haute lutte !

L'homme répondit d'un hochement de tête réticent. Ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait mal à l'aise en sa présence, presque méfiant. Cela devait provenir de ses humbles origines, on l'avait anobli pour son mérite.

— Ces bandits sévissaient davantage dans ma jeunesse, Majesté, admit-il. J'étais capitaine de la Garde du Royaume quand le roi Janus m'a confié une troupe pour les combattre. Un piètre régiment, porté à la corruption et à l'ivrognerie ! Il m'a fallu du temps – et du sang, pas qu'un peu – pour en faire un véritable bras armé de la Couronne.

— Oui, vous y êtes parvenu, vous avez desserré l'étau de la contrebande sur nos rivages au sud et ainsi permis le doublement de nos bénéfices portuaires.

Al Bera se permit un sourire prudent.

— Le Sixième Ordre a aidé...

— Il n'en demeure pas moins que vous avez bien gagné l'épée octroyée par mon père.

Elle prit le petit coffret de bois sur la table à côté d'elle.

— Hélas, reprit-elle, je n'en ai pas d'autre à vous confier ! Cela ne vous surprendra pas d'apprendre que les Volariens ont emporté avec

eux les trésors de la Couronne. Toutefois, dans les ruines de ce qui constituait autrefois mes appartements, j'ai déniché une vieille babiole.

Elle sortit l'objet de sa boîte. La chaîne en était neuve, savamment forgée d'argent pur, mais elle s'attachait à une antique amulette, un disque de bronze tout simple incrusté d'une unique pierre bleutée.

— On dit que la mère du roi Nahris la portait, expliqua-t-elle. Lui fut le premier à se proclamer souverain des quatre Fiefs. Malheureusement, il était sujet à des accès de démence, aussi le travail de gouvernement revint-il à la femme extraordinaire qu'était sa mère, Bellaris, toute première Régente Chambellan du Royaume Unifié. Ce titre, je l'ai moi-même porté quelque temps à la fin de la campagne d'Alpira, et ceci... (elle posa le bijou sur la table, le poussa vers le seigneur)... ceci constituait le symbole de ma charge.

J'ai fait le bon choix, décida-t-elle en voyant le regard que l'homme portait sur l'amulette. On aurait dit un enfant faisant face pour la première fois de sa vie à un serpent.

— Je..., commença-t-il en rougissant un peu. Je vais donc rester planqué, Majesté ?

— Vous allez servir le Royaume selon les ordres de votre reine.

— S'il est question de ma capacité physique à me battre...

— Il est question de la confiance que je vous porte pour gouverner ces terres en mon absence, rien de plus. Seigneur Chambellan Al Bera, je vous prie, endossez le symbole de votre charge.

Mâchoires serrées, il suivit du doigt quelques instants la chaîne d'argent. Il s'efforçait de réprimer le léger tremblement de sa main.

— Le roi Janus vous a-t-il jamais expliqué pourquoi j'excelsais à chasser les contrebandiers, Majesté ?

Elle lui accorda un sourire qui n'engageait à rien et secoua la tête.

— Parce que mon père en était un ! Il se montrait des plus bienveillants en famille, mais cruel dans ses « affaires », des affaires dont j'aurais hérité si je ne m'étais pas enfui à treize ans pour me joindre à la Garde du Royaume. J'avais alors compris quelle sorte d'homme il était, adepte de la tromperie et du meurtre, et je ne voulais pas me commettre là-dedans. (Il éloigna sa main de la chaîne.) Pas plus que je ne veux me commettre maintenant.

Sans cesser de sourire, Lyrna prit le bijou et alla se placer derrière le noble. Elle sentit qu'il s'affaissait tandis qu'elle passait la chaîne par-dessus sa tête et la reposait sur ses épaules qui se voûtèrent. Le métal ne pesait pourtant que quelques dizaines de grammes.

— Parfaitement, monseigneur...

Elle se pencha, lui accorda un léger baiser sur la joue. Il eut un mouvement de recul, elle décida de faire comme si elle n'avait rien remarqué. Elle s'écarta, il se releva avec des gestes mal assurés.

— Je laisse auprès de vous vingt mille hommes de la Garde du Royaume, lui indiqua-t-elle. Ils auront pour tâche de réprimer sévèrement tout vestige de criminalité à l'intérieur des frontières asraëlines. Sur ordre de la reine, tous les délinquants doivent être exécutés. Je trouve que nous avons fait preuve de laxisme ces derniers temps. Cependant, vous avez pour instructions de ne pas intervenir sur les terres de Cumbraël sauf en cas d'extrême urgence ou à la requête de dame Veliss. Je vous fournirai une liste d'autres priorités, parmi lesquelles les réformes législatives de l'Aspect Dendrish et la reconstruction de cette cité doivent se voir accorder la prééminence.

Elle pencha la tête de côté, étudia la manière dont l'amulette pendait au cou du malheureux. Il était encore un peu plus voûté que tout à l'heure.

— Cela vous va à ravir, monseigneur.

Il lui accorda une minuscule inclination de tête et répondit d'un ton bref, calculé pour ne rien laisser paraître :

— Merci, Majesté.

L'après-midi, Orena aimait danser. Avec grâce et joie, elle se déplaçait au milieu des jardins royaux dénudés, saisissait parfois la main de Murel pour l'entraîner dans son tournoiement, riait comme une petite fille. Ce jour-là, elle portait dans la masse noire de ses cheveux des fleurs d'ellébore dont les pétales clairs brillaient comme des étoiles tandis qu'elle tourbillonnait sans se lasser.

— Venez vous asseoir avec moi, l'invita Lyrna lorsqu'elle finit par s'arrêter.

Les jupons d'Orena s'épanouirent autour d'elle quand elle se posa telle une tornade par terre, avec un gloussement épuisé mais heureux.

— J'ai des gâteaux, précisa la reine.

Elles se trouvaient au milieu de ce qui restait de son « jardin secret ». Elle disposait les pâtisseries sur le banc, à côté d'elle, près d'un service à thé en porcelaine. Orena adorait les gâteaux et ses manières à table ne s'améliorèrent pas : elle en fourra un dans sa bouche dès qu'elle fut assise, les doigts déjà collants de glaçage et de crème.

— Miam ! prononça-t-elle.

Elle n'avait guère d'autres mots à offrir ces temps-ci, mais de toute manière la nouvelle Orena n'avait pas besoin de parler pour s'exprimer. Pendant un instant, Lyrna eut la tête envahie par un flot de contentement sensuel : la texture de la pâte sucrée sur la langue, la douceur de la crème... Elle dut se concentrer pour s'éclaircir les esprits. L'Aspect Caenis lui avait indiqué comment faire, il pensait que le meilleur moyen de bloquer les pensées erratiques de la pauvre femme consistait à se répéter en boucle une séquence de nombres.

— Frère Innis m'apprend que, dernièrement, vous n'avez pas bien suivi vos leçons..., fit remarquer la reine.

Les sentiments d'Orena se colorèrent d'ennui et de lassitude. Elle engloutit la dernière pâtisserie, leva les yeux au ciel.

— Apprendre, c'est important, insista Lyrna. N'avez-vous pas envie de savoir lire à nouveau ?

La femme haussa les épaules, pensa à autre chose : joie, soleil, danser, tournoyer.

— Vous ne pourrez danser pour toujours, ma dame ! (Elle lui prit la main.) Je dois vous dire quelque chose.

Orena réagit au sérieux de sa voix. La reine ressentit son inquiétude qui se mua vite en peur croissante.

— Je dois partir quelque temps.

La crainte éclata, la femme regarda Murel non loin qui, les mains serrées bien fort l'une contre l'autre, se força à lui adresser un sourire réconfortant ; elle trouvait franchement pénible la présence d'Orena et le poids permanent de son don sans entraves, surtout quand il se piquait de faire partager des souvenirs terribles, trop proches de ceux qu'elle-même s'efforçait de refouler.

— Oui, confirma Lyrna, avec Murel. Itlis aussi, et Benten.

La peur débordait, frôlait la terreur pure, s'accompagnait d'un sentiment déchirant d'abandon. Orena saisit avec force les mains de la souveraine, le regard emplí d'une supplication désespérée.

— Non. (Lyrna s'obligea à prononcer la syllabe sur un ton comminatoire.) Non, vous ne pouvez nous suivre.

La colère, mêlée d'une rancœur butée. La femme la lâcha brutalement, détourna les yeux. On lisait sur son visage comme dans un livre.

— J'espère revenir avec un homme qui, je crois, saura vous soigner, reprit la reine d'une voix douce en suivant du doigt les boucles noires d'Orena. C'était égoïste de ma part de le laisser partir... Quand il me regardait, quand il regardait mon visage, je savais qu'il y voyait l'échec de son don. Je suis au-delà de son pouvoir de guérison, mais vous, je ne pense pas. Votre âme brille trop fort.

Les traits de la malheureuse se détendirent, soudain elle n'eut plus du tout son allure coutumière d'enfant dans un corps adulte. Elle considéra Lyrna bien en face en fronçant les sourcils... et les souvenirs déferlèrent.

La reine tenta d'élaborer un calcul mental pour repousser cette invasion d'images et de sensations, mais le flot torrentueux déborda le maigre ruisseau constitué par les nombres avec une aisance révélatrice : Orena contrôlait bien mieux son don qu'ils avaient cru. Ce fut d'abord l'odeur, océan, sueur et excréments. Les sons ensuite, le cliquetis des chaînes, les sanglots étouffés d'âmes livrées au désespoir.

La vision et la douleur surgirent ensemble, celles des chaînes écorchant le poignet et la cheville, des vagues silhouettes d'autres captifs recroquevillés. De retour sous le pont, elle était redevenue esclave. La panique l'envahit, puis reflua quand elle remarqua qu'elle ne se rappelait pas les choses tout à fait ainsi. Dans sa propre mémoire, elle avait vu l'escalier menant au-dehors sous un angle plus aigu. Et voilà qu'elle distinguait, enchaînée à côté d'elle, une jeune femme en robe bleue ; sa face était dans l'ombre, mais la lumière jouant sur son crâne chauve révélait d'affreuses brûlures. Oh ! elle reconnaissait ce profil ! Elle l'avait vu à contre-jour d'un feu de camp à flanc de montagne très loin d'ici, quelques mois auparavant. Dans son cœur s'éveillèrent une joie mauvaise, rusée... et l'anticipation entêtante de la future récompense de l'Allié.

Le souvenir devint flou, se brisa, se reforma pour révéler une scène d'épouvante. La coque se fendait sous l'attaque du requin, on entendait de tous côtés d'atroces hurlements. Elle vit la femme brûlée debout devant les marches, un trousseau de clés pendait à sa main. L'autre n'hésita qu'un instant à peine perceptible, mais cet esprit, depuis des siècles, avait appris à repérer la faiblesse. Dans une bouffée de certitude cynique, il sut que cette reine tout juste élevée au trône allait abandonner ses sujets à leur sort.

Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait plus éprouvé un sentiment parent de l'émerveillement... Pourtant, celui qui s'empara de la femme quand la grande brûlée revint libérer le frère mal dégrossi, puis le hors-la-loi, et enfin – incroyable ! – elle-même, s'en révéla le plus proche depuis des vies entières. Le flot de remerciements balbutiés qu'elle adressa à la souveraine en s'efforçant de gagner l'escalier salvateur l'étonna plus encore, parce qu'il était pleinement sincère.

Les images se disloquèrent pour constituer un nouveau souvenir. Au-dessus d'elle, le visage couturé de Harvin. Leurs haleines se mêlèrent quand ils s'embrassèrent.

— Je ne te ferai jamais de mal..., chuchota-t-il. Plus personne ne te blessera, jamais.

— Tu ne peux pas me le promettre, murmura-t-elle en retour. Personne ne le peut.

Il suivit des doigts les meurtrissures qu'elle avait sur le cou, atténuées désormais mais encore assez visibles pour gâcher le teint agréablement égal de cette enveloppe.

— Je peux te promettre que je ferai baigner dans leur sang tous les enfoirés de Volariens qui croiseront notre route, en espérant tomber sur celui qui t'a infligé ça !

Elle ressentit quelque chose à cet instant, quelque chose de plus que le désir charnel habituel, et cela l'irrita.

— Assez parlé ! décida-t-elle. (Elle le fit basculer sur le dos, le

chevaucha.) Tâche de ne pas faire trop de bruit, pour une fois.

La transition suivante fut plus brusque, comme si Orena réagissait à la gêne de Lyrna. Ce jour-là, le pont du *Sabre-des-Mers* ne cessait de pencher. Les eaux autour de l'île d'Ouessel sont rarement calmes. Elle leva les yeux sur la grande brûlée, sur la bague qu'elle lui offrait, et se demanda pourquoi les larmes lui venaient avec une telle aisance. D'habitude, elle devait se forcer, mais là, irrépessibles, elles jaillissaient de ses yeux.

— Je crois que ces préoccupations ne pèsent plus guère à présent, ma dame, assura Lyrna.

La chose qui, depuis longtemps, avait oublié son nom, sut alors qu'elle s'était trouvé une souveraine.

La reine poussa un petit cri quand la scène se dissipa, et se retrouva à regarder Orena droit dans ses yeux contrits. La femme lui offrait un sourire timide.

— Majesté ?

Murel, à côté d'elle, osa lui toucher l'épaule.

Lyrna se leva, les enlaça toutes deux. Orena lui serrait la taille, Murel avait la tête sur son épaule.

— J'ai toujours eu des dames de compagnie, leur avoua-t-elle, jamais des amies...

Les pensées de la femme surgirent une dernière fois en elle, lourdes de regret et d'un sentiment d'obligation. Elle comprenait à peine cette leçon qu'elle tenait à dispenser : *ils peuvent changer*.

Sur les quais, toute une foule était venue assister à son départ, la noyait dans un tumulte de vivats alors qu'elle franchissait la passerelle jusqu'au pont de la *Reine-Lyrna*. Ils la suppliaient aussi, tous ces gens qui n'avaient pas été choisis pour franchir l'océan et accomplir sa grandiose croisade ! Vieux, jeunes, Doués, tous pleuraient, certains n'hésitaient pas à clamer leur honte, à l'implorer de les autoriser à la suivre. Un cordon de gardes du Royaume les maintenait à distance pour empêcher les plus ardents de sauter dans le port pour nager jusqu'aux vaisseaux.

— Amiral Ell-Nestra..., salua-t-elle le Bouclier qui lui adressait une révérence des plus formelles.

— Majesté, répondit-il de ce ton neutre qu'elle trouvait de plus en plus exaspérant. Les vaisseaux en provenance de la Tour du Sud et de Lancrage approchent. Nous devons nous retrouver à une quinzaine de kilomètres du rivage, si le temps le permet.

Ces derniers mots prononcés sans élever la voix constituaient malgré tout une pique à laquelle elle décida de ne pas réagir. Avec plusieurs de ses capitaines, Ell-Nestra avait renâclé devant la perspective d'une campagne maritime si tôt dans l'année, car les

tempêtes d'hiver feraient encore rage en haute mer. Les tableaux d'histoire météorologique soigneusement préparés de frère Harlick, qui mettaient en lumière une période de calme relatif de cinq semaines à cheval sur les mois d'Illnasur et Onasur pour le nord de l'océan Boraëlien, ne l'avaient pas fait changer d'avis.

— Ce ne sont que des traits sur le papier, Majesté ! avait protesté le Bouclier en jetant un coup d'œil dédaigneux aux documents de l'archiviste. Udonor ne sait pas lire.

— Peut-être, mais moi si, répondit alors Lyrna. L'ennemi ne nous attend pas avant le printemps, je ne vais pas laisser échapper cette chance de le surprendre. Notre flotte sera prête d'ici à un mois et mettra les voiles sur-le-champ, avec ou sans vous.

À présent, elle regardait le *Roi-Malcus* hisser les voiles en quittant le port. Derrière lui, une noria de vaisseaux tout aussi imposants progressait vers l'horizon. À l'extrémité de la jetée la reine distinguait quelqu'un assis devant une immense toile que son chevalet peinait à supporter. Maître Benril était venu saisir le moment historique, que le ciel gris ardoise et les lointains brumeux tendaient à rendre plutôt lugubre.

Le Bouclier s'inclina de nouveau, entreprit de donner les ordres de départ. L'équipage se hâta de larguer les amarres et de mettre en place les poutres pour pousser le navire à l'écart du quai.

— Attendez ! s'écria la reine.

Elle venait de repérer à la proue une frêle silhouette. Elle s'en approcha. Alornis ne leva pas les yeux du tuyau situé sous un de ses appareils ; elle lui appliquait des coups délicats avec un petit marteau.

— Noble dame..., la salua la reine.

— Majesté.

La jeune fille assena une ultime tapette et se permit un sourire de satisfaction au son obtenu.

— Si votre travail ici est terminé, reprit Lyrna, je vais vous demander de regagner le rivage.

— Hélas, cette nouvelle machine nécessite davantage de soins...

Alornis dut visiblement se forcer pour lâcher un rire désinvolte. Elle s'accroupit afin d'inspecter le soubassement de l'instrument.

— Je ne puis en conscience la laisser embarquer dans cet état, Majesté.

La souveraine vint tout près d'elle et lui parla d'une voix très douce :

— J'ai fait à votre frère la promesse solennelle d'assurer votre sécurité. Allons, regagnez le rivage, sinon je devrai demander au seigneur Iltis de vous y porter...

— Ils ont tué Alucius !

Le cri d'Alornis avait soudain interrompu toute activité. Livide, elle

se tourna tout à coup vers Lyrna en jetant son marteau qui vola à travers le pont.

— Vous avez promis que justice serait faite !

La jeune fille devait combattre sa voix opprimée pour prononcer les mots. Ses yeux emplis de larmes n'en étaient pas moins implacables.

— J'ai traversé ce royaume d'un bout à l'autre, dessiné à chaque pas les meurtres et les ruines fruits de la guerre, me suis échinée pendant des mois sans presque dormir pour mettre à votre disposition ces terribles engins ! Je n'ai jamais espéré de récompense ni la moindre faveur, parce que vous avez promis que justice serait faite. Je veux la voir à l'œuvre.

Il ne me le pardonnera pas, songea la reine avec la plus absolue certitude. *Même si elle survit.*

— Amiral Ell-Nestra, veuillez mettre à la voile, décida-t-elle en se détournant.

Les premiers jours furent rudes, la houle trop forte pour que la flotte puisse maintenir même vaguement un ordre de bataille. La plupart des vaisseaux disparaissaient derrière un rideau de pluie quasi constant. Selon les ordres du Bouclier, chacun avait à bord des navigateurs d'élite, la plupart des Meldénéens sur lesquels on pouvait compter pour garder le cap à l'est en toute circonstance. Même dans ces conditions, il arrivait à Lyrna de contempler le mur gris ondoyant qui les cernait et de devoir combattre l'impression qu'ils voguaient seuls sur l'océan.

Sous le pont, le régiment du seigneur Nortah, accablé par le mal de mer, supportait très mal la vie confinée à bord d'un navire. Ils devaient se relayer sur le pont supérieur pour profiter d'un peu d'air frais et s'entraîner. La plupart, léthargiques, avaient bien du mal à s'intéresser à la routine de l'exercice, même s'ils faisaient des efforts en présence de la reine. Le troisième jour après le départ de Castellarin, celle-ci remarqua la femme menue armée de dagues qu'elle se rappelait d'Altor, qui la salua d'une révérence appliquée avant de se livrer à une série de mouvements à l'épée avec un zèle énergique ; soudain, elle s'effondra, saisie de spasmes. Dévastée par la honte, elle leva les yeux sur la souveraine qui venait l'aider à se remettre debout.

— J'implore votre pardon, Majesté, balbutia-t-elle. Non que mon indigne faiblesse le mérite...

Elle se tut quand Lyrna posa la main contre son front. Il était moite et froid, de quoi s'inquiéter.

— Garde Furelah, vous n'allez pas bien, estima-t-elle.

L'interpellée cilla, étonnée que la souveraine connaisse son nom,

puis se redressa de toute sa taille qui n'avait vraiment rien d'impressionnant.

— Pas moins bien que quiconque ici, Majesté.

Elle chancela quand la coque franchit la crête d'une nouvelle haute vague. Lyrna lui prit le bras pour l'aider à garder son équilibre, et sentit qu'elle tremblait.

— Que faisiez-vous avant la guerre ? lui demanda-t-elle.

— Mon père possédait un moulin, Majesté. Je travaillais avec lui.

— Ah, donc vous avez l'habitude des engrenages et des machines ?

— Il fallait bien, Majesté. Quand ce sale enfoi... Euh, quand le père de ma fille ne s'est pas montré à la hauteur, nous avons dû trouver refuge auprès de mon père. Et, en vieillissant, il avait les mains percluses. Il ne pouvait plus rien réparer.

— Suivez-moi.

Elle la mena à la poupe, où Alornis installait une bâche sur l'une des quatre balistes que transportait le vaisseau. La pluie incessante et les embruns lui causaient bien du souci à cause de la rouille et du sel, qui menaçaient de rendre inutilisable l'ensemble de ses précieuses innovations techniques, et dont elle s'efforçait de les protéger.

— Dame Alornis ! la héla la reine en désignant Furelah. Je nomme cette femme garde votre assistante. Veuillez lui enseigner comment manœuvrer vos engins.

La jeune fille salua sa nouvelle aide d'un sourire éberlué.

— Merci, Majesté, mais je n'ai nul besoin d'assistance...

— Nous livrerons bientôt bataille, ma dame, lui rappela Lyrna. La guerre n'épargne personne. Si vous tombez, il importe que votre savoir ne périsse pas avec vous.

Alornis cilla devant la dureté du ton de sa souveraine, puis tendit la main à Furelah qui, malgré la nausée dont d'évidence elle souffrait encore, contemplait la baliste avec une fascination éperdue.

— C'est vous qui avez bâti cela, ma dame ? s'émerveilla-t-elle.

— Pas toute seule.

La Dame Artificière prit la main de son assistante, la mena vers l'appareil.

— Venez, le mieux est de commencer par le mécanisme interne.

Le soir du dixième jour leur apporta la première tempête, une bise hurlante venue du nord qui jetait des vagues de plus en plus hautes contre la coque bâbord de la *Reine-Lyrna*. Le Bouclier dut finalement ordonner de mettre cap au sud. La souveraine le rejoignit à la barre. Elle s'attendait à des reproches de sa part mais il paraissait étrangement satisfait tandis que, déplaçant ses mains avec une efficacité experte pour guider la course du grand vaisseau, il jetait de temps en temps des coups d'œil vers le ciel et fronçait les sourcils avec

contentement.

— Il semble que mes calculs aient péché par optimisme, proposa-t-elle en guise de contrition.

Elle devait crier pour se faire entendre dans le vent.

— Quoi, cela ?

Il fit jouer sur ses lèvres un fantôme de son rictus faraud autrefois permanent, et désigna d'un hochement brusque de la tête les cieux déchaînés au-dessus d'eux.

— Ce n'est qu'une charmante brise en comparaison de la fureur hivernale coutumière sur l'océan Boraëlien ! Elle se sera épuisée toute seule d'ici au matin.

Lyrna s'attarda. Elle voyait qu'il évitait de la regarder, remarquait sa posture crispée.

— Pourquoi êtes-vous resté ? lui demanda-t-elle. Je sais que vous ne vouliez surtout pas vous lancer là-dedans.

— Malgré mes réticences, je ne puis nier votre perspicacité : si nous n'en finissons pas avec cette engeance, elle reviendra. Mieux vaut une longue guerre qu'une dizaine de campagnes cycliques, qui saigneraient à blanc les Îles quand une génération après l'autre serait appelée à combattre. En outre je me suis engagé auprès de vous, si vous ne l'avez pas oublié.

Elle se rappela cette nuit après les Dents, l'offre qu'il lui avait faite d'une nouvelle vie, cette promesse sous les étoiles.

— Si cela peut vous reconforter, commença-t-elle, nous n'aurions jamais parcouru ensemble l'océan occidental. Même sans les... nouvelles circonstances.

Il ne se tourna pas vers elle, mais se voûta un peu.

— Non, c'est vrai, admit-il d'un ton chargé de tristesse plutôt que d'amertume. Ce jour-là à Altor, quand j'ai vu la manière dont vous regardiez Al Sorna... Dire que, à mon idée, il n'y avait plus rien dont il puisse me dépouiller ! Et puis votre visage. Celui d'une étrangère.

— J'avais espéré que vous y verriez celui d'une amie.

Malgré la bise, elle l'entendit lâcher un petit rire.

— Quoi, c'est ce que vous imaginez entre nous à l'avenir ? De l'amitié ? Une fois cette guerre gagnée, croyez-vous que je commanderai encore votre flotte, que je resterai près de vous durant toutes les longues années de votre règne ? En tant que fidèle ancien pirate, chien en muselière ?

Il lui jeta enfin un coup d'œil par-dessus son épaule. La pluie dévalait son visage. Il ne souriait plus du tout.

— Je vous ai laissée me mettre en cage, Lyrna. Ne me demandez pas en plus d'y vivre à jamais.

La reine se tourna vers Murel qui lui tirait la manche avec insistance et désignait du geste la cabine royale devant laquelle Iltis,

trempé des pieds à la tête, ne cachait pas son inquiétude impatiente.

— Je vous suggère fortement d'aller vous abriter, Majesté, conclut le Bouclier en domptant une fois de plus le gouvernail alors qu'une nouvelle lame soulevait la proue vers le ciel. Les tempêtes se moquent du rang.

Selon les prévisions de l'amiral, le temps se calma les jours suivants, ce qui permit à dame Alornis d'effectuer une démonstration de son tout dernier engin.

— Frère Harlick a eu l'amabilité de me fournir des documents historiques riches d'inspiration, annonça-t-elle en fixant un impressionnant soufflet au bout d'un tuyau de cuivre qui faisait saillie en dessous de l'appareillage.

La machine qu'on avait placée sur bâbord arrière de la *Reine-Lyrna* avait un aspect encore plus étrange que les balistes. Il s'agissait d'un grand tube de cuivre et de fer d'environ quatre mètres de long, bulbeux à une extrémité, mais qui se terminait en un étroit museau à l'autre. À mi-chemin de sa longueur, une grosse barrique le chevauchait. Il reposait sur un support semblable à celui d'une catapulte, de sorte que même une jeune fille de la frêle stature d'Alornis pouvait facilement ajuster son angle de visée. Furelah se tenait près du bout mince de l'instrument où elle attachait un objet qui faisait penser à une lampe à huile étirée. À voir la prudence avec laquelle elle travaillait, le plus loin possible de l'ensemble, bras tendus à l'extrême, yeux revenant constamment à la barrique, Lyrna supposa que la dernière invention de sa Dame Artificière devait posséder une puissance inégalée.

— Il n'y avait aucun dessin pour aider à la conception, poursuivit Alornis en passant un bout de tissu sur une espèce de levier circulaire situé au bout bulbeux de la machine. Mais un texte alpiran datant de six siècles m'a fourni une description complète de la mécanique en œuvre. Le plus difficile a été de trouver la formule adéquate pour le comburant.

— Il s'agit donc d'un appareil alpiran ? demanda Lyrna.

— Mais oui, Majesté. Ils l'employèrent au cours d'une bataille navale lors d'une de leurs guerres civiles. Il apparaît que l'Empereur de l'époque, après avoir été témoin de son tout premier usage, s'empressa de le mettre hors la loi de crainte que les dieux lui reprochent par la suite de s'être montré inutilement cruel. Ils l'appelaient la Lance de Rhevena.

La reine connaissait Rhevena, une déesse de premier plan du panthéon alpiran, gardienne des sombres chemins que chaque âme, après sa mort, doit parcourir. Cette divinité bienveillante les éclairait de son feu de sorte que les méritants ne s'égarèrent pas. Seulement, le

feu en question était vivant, doué de sagesse et d'une grande perspicacité ; il consumait de lui-même les esprits indignes. Lyrna sentit son cœur battre plus vite en remarquant la manière dont Furelah, après avoir accompli sa tâche, s'écartait de l'engin avec une hâte mal dissimulée. Le lumignon qu'elle avait fixé crachait à présent une flamme d'un jaune brillant.

— L'huile de lampe n'est pas assez visqueuse, reprit Alornis en manipulant un bouchon situé au flanc du tonneau, et elle brûle trop vite. J'ai été obligée de recourir à de l'huile minérale non raffinée, que j'ai dû en outre épaissir avec de la résine de pin.

Elle se redressa, parcourut une dernière fois son instrument d'un regard jaugeur et se tourna vers Iltis et Benten.

— Messeigneurs, si vous voulez bien vous occuper du soufflet...

Ils prirent leurs postes côte à côte, saisirent la solide barre de fer fixée à l'ensemble, adressèrent un regard interrogateur à leur reine. Celle-ci s'efforça de calmer son cœur emballé et leur indiqua d'un mouvement de tête de se mettre au travail. Il fallut plusieurs poussées avant d'obtenir un résultat, mais il arracha un cri à l'ensemble des spectateurs sur le navire, ce qui soulagea Lyrna : il avait couvert sa propre exclamation effarée. Un flot de feu d'un jaune éclatant surgissait soudain du museau étroit de la machine en un arc qui parcourut dix bons mètres au-dessus des eaux avant d'y plonger dans un monstrueux nuage de vapeur. La mer calmée avait permis au plus gros de la flotte de se reformer, et on put entendre tout un tumulte en provenance des autres vaisseaux. L'arc embrasé, lui, ne cessait pas.

— La visée est toute simple, précisa la Dame Artificière qui, en manœuvrant, changea l'arche de feu en un véritable éventail.

Elle fit signe aux deux seigneurs de cesser leurs efforts, se tourna vers Lyrna tandis que, derrière elle, chutaient les ultimes gouttes d'huile en flammes. Elle souriait en attendant les compliments de sa reine.

Lyrna résista à l'envie pressante d'essuyer la sueur qui perlait sur son front. Elle garda ses mains étroitement serrées sous sa cape, car elle avait peur que tous en remarquent le tremblement incontrôlable.

L'odeur de sa chevelure en feu... Les flammes qui lui léchaient atrocement la chair, qui la dévoraient...

Elle sentait que son tremblement s'accroissait, menaçait de gagner ses bras, et elle contemplait Alornis toute fière.

Qu'ai-je fait de vous ?...

On lui toucha gentiment le bras ; le Bouclier se tenait à présent à côté d'elle et congratulait la jeune fille de son plus éclatant sourire.

— Quel exploit, ma dame ! la félicita-t-il. Si je ne devais voir qu'une arme susceptible de gagner la guerre à elle seule, ce serait celle-ci... N'êtes-vous pas d'accord, Majesté ?

La souveraine inspira. Une chaleur irradiait du contact d'Ell-Nestra, apaisait ses frissons.

— Les réalisations de ma Dame Artificière excèdent mes plus hautes attentes, assura-t-elle. Disposez-vous d'autres de ces appareils ?

— Je n'ai apporté les matières premières que pour deux en plus, Majesté. Peut-être, une fois à destination, pourrai-je en construire d'autres si je trouve les matériaux adéquats.

D'autres ? Je ne suis même pas sûre de vouloir celui-là.

— Veuillez procéder à la construction des deux en plus. Je laisse l'amiral désigner les navires qui bénéficieront de votre extraordinaire invention.

Elle s'efforça de dormir mais elle en était incapable. Elle s'agitait sur sa couchette en tâchant en vain de chasser de son esprit l'image de cet arc enflammé. Finalement elle renonça, se leva en quête d'Alornis. Iltis la suivit sans qu'elle ait à le lui demander. La Dame Artificière travaillait sans répit dans un coin de l'espace qu'on lui avait alloué pour ses recherches dans la cale. Non loin, Furelah dormait dans un hamac, imperturbable malgré le roulis du vaisseau.

— On dirait que son estomac s'est adapté à la mer, commenta Alornis en levant les yeux du bout de tuyau de cuivre qu'elle étudiait. Elle trouve plus aisément le sommeil à présent.

— Elle a bien de la chance ! répondit Lyrna. J'ai l'impression que vous jugez son travail satisfaisant...

— Elle est fort habile, Majesté, et intelligente. Avec un peu de temps, je suis certaine qu'elle concevra elle-même de nouvelles machines.

La reine s'assit sur le banc face à la Dame Artificière et l'observa à sa tâche. De ses doigts agiles, elle mettait en forme le tube de cuivre en le tenant au-dessus d'une flamme pour le ramollir.

— Vous-même devriez vous accorder un peu de repos, estima Lyrna.

Une expression fugitive d'embarras traversa le visage de la jeune fille, mais elle ne se laissa pas détourner de ses efforts.

— Ces temps-ci, Majesté, j'ai souvent du mal à m'endormir.

— Votre frère vous manque. Alucius aussi...

Alornis étouffa un soupir douloureux, posa non loin son bout de métal.

— Quel service puis-je vous rendre, Majesté ?

— Ne vous demandez-vous jamais ce qu'il aurait pu penser de tout cela ? Se serait-il montré aussi acharné que vous dans sa ferveur pour sa cause ?

— Alucius était un pacifiste. Cela ne l'a pas sauvé.

— Il pratiquait aussi l'espionnage pour une puissance étrangère. Le

saviez-vous ?

— Je ne l'ai appris que récemment. L'esclave-soldat, celui chargé de le garder, est venu me voir avant de partir avec frère Frentis. Alucius lui avait confié un message avant sa mort, de sorte que, désormais, je sais tout de sa... déplorable allégeance. Ma haute opinion de lui n'en a pas le moins du monde été altérée.

— Que disait d'autre ce message ?

— Le reste n'était destiné qu'à moi, Majesté.

La reine, rien qu'à la réticence qu'elle lisait dans les yeux de la Dame Artificière, estimait pouvoir deviner suffisamment de ce qu'avait eu à dire le Kuritaï libéré.

« Et vous, l'aimiez-vous aussi ? » avait-elle envie de lui demander. Elle se retint.

— La guerre nous a à tous apporté des changements, préféra-t-elle énoncer. Je sais qu'Alucius n'aurait pas aimé celui qui vous est revenu. Alornis durcit considérablement son expression.

— Pas plus que le vôtre, Majesté !

— Vous, vous avez le choix. Je n'ai plus disposé d'un tel luxe du jour où on a réduit mon visage, puis mon Royaume, à des ruines. Vous pouvez encore prendre un autre chemin ! Comment vous sentirez-vous, à votre avis, quand cette monstrueuse machine de votre fabrication fera d'hommes des torches vivantes ? Les hurlements d'une personne en flammes sont pénibles à entendre...

— Vous nous avez demandé de porter bien des fardeaux. Hors de question que je me dérobe au mien.

Je vous renverrai à Castellarin à la minute où nous toucherons terre, décida Lyrna tandis qu'Alornis se remettait à l'œuvre. *Je n'aurais jamais dû vous laisser m'accompagner ! Le Royaume n'a aucun besoin d'une autre âme abîmée à ce point, si compétente soit-elle.*

Elle leva la tête parce qu'un cri avait résonné sur le pont au-dessus. Il fut bientôt suivi d'un brouhaha de pas précipités et du rythme rapide du tambour qui appelait aux armes.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta la Dame Artificière.

— Un navire ennemi.

La reine se leva et se dirigea vers l'escalier menant au-dehors.

— Peut-être aurons-nous bientôt l'occasion de voir en action vos diverses inventions...

Les hommes d'équipage couraient à leurs postes, complètement équipés, tandis que les archers montaient dans le grément avec leurs arcs sur le dos. Sous les pieds de la reine, le pont vibrait du tumulte créé par le régiment du seigneur Nortah qui s'apprêtait pour la bataille. Elle trouva le Bouclier au bastingage tribord, il observait dans sa lunette quelque chose situé au sud-ouest.

— Combien ? demanda Lyrna en se plaçant près de lui.

Elle scruta le lointain dans l'obscurité et crut distinguer une faible tache quelques kilomètres plus loin. Le ciel s'était plus ou moins éclairci ; il était encore sombre, couvert, mais suffisamment lumineux pour révéler l'horizon.

— Un seul, indiqua Ell-Nestra.

Il désigna un navire meldénéen moins imposant que d'autres dans la flotte, qui se dirigeait vers l'intrus à pleines voiles. À un peu moins d'un kilomètre, on voyait bien le sillage d'un blanc éclatant que traçait sa coque.

— J'ai ordonné par signaux à l'*Orque* d'aller se rendre compte.

La reine jeta un coup d'œil à la proue où Alornis, aidée de Furelah, s'affairait à préparer la baliste, et résista à l'envie de la renvoyer en bas.

— Un navire en patrouille ? supposa-t-elle.

— Très probablement, approuva l'amiral, mais je le trouve bien loin de sa base pour cette époque de l'année.

Il fallut environ une demi-heure d'inquiétude, alors que l'*Orque* se fondait dans l'horizon brumeux, avant que le Bouclier laisse échapper un petit grognement satisfait et abaisse sa lunette.

— L'*Orque* indique qu'elle vient d'arraisonner le navire et nous demande de la rejoindre.

— Très bien, faites.

Sur les ordres d'Ell-Nestra, les hommes se hâtèrent de hisser les voiles. Il ne fallut pas longtemps pour avoir l'*Orque* en vue, qui avait rabattu sa toile et se laissait balancer par la houle tout près de la coque noire d'un vaisseau-cargo volarien. Elle le tenait captif par une quantité de cordages et d'échelles d'abordage disposés entre les deux coques. Lyrna distinguait plusieurs Meldénéens sur le pont ennemi, avec sous leur garde un rang réduit de prisonniers agenouillés, tous des robes-grises sauf un.

Un robe-rouge ! s'étonna la reine quand l'homme fut assez proche. *En plein milieu de l'océan, sans aucune escorte ?*

— Faites venir celui-là à bord, ordonna-t-elle à l'amiral en désignant le personnage.

Elle remarquait à présent qu'il avait l'air plutôt perdu avec sa tenue débraillée, son visage gris de fatigue et son début de barbe négligé. En l'examinant avec plus d'attention, elle lui trouva quelque chose de familier. Il ressemblait à une autre personne de haut rang qui avait eu la malchance de tomber aux mains des pirates.

— Envoyez aussi un signal au navire qui transporte l'Aspect Caenis, ajouta-t-elle. J'ai besoin d'un de ses frères.

— Quel âge avez-vous ?

Le robe-rouge leva sur elle des yeux mornes. L'épuisement défaisait ses traits. Elle avait ordonné qu'on l'emmenât dans sa cabine où il restait affalé sur une chaise avec Iltis debout juste derrière lui. Frère Verin, du Septième Ordre, se tenait près de l'écoutille. C'était un tout jeune homme, de frêle stature. Il avait à grand mal réussi à accorder un sourire nerveux et un vague bredouillis de salutation en réponse à sa souveraine qui l'accueillait, avant de s'incliner profondément. Dans sa maladresse empressée, il avait failli s'étaler de tout son long. Elle ne pouvait qu'espérer qu'il ne serait pas trop impressionné pour faire usage de son don.

Le Volarien persistait à la scruter sans rien dire. Iltis, posant sa grosse main sur l'épaule du prisonnier, se pencha pour lui chuchoter à l'oreille :

— Réponds à la reine, sinon je t'écorcherai vif avant de laisser les pirates te jeter aux requins.

Un frisson de colère parcourut le corps du robe-rouge, ce qui indiquait une bonne compréhension de sa part de la langue du Royaume. Pourtant il prit la parole en volarien, avec l'accent cultivé des dirigeants de son pays :

— Bien plus avancé que ce que vous pouvez imaginer.

— Vous n'avez pas idée de ce que j'imagine, répliqua-t-elle en langue du Royaume. Et je vous prie de vous adresser à moi dans ma langue. Quant à votre âge, d'après ce que votre sœur m'a dit, je l'estime à plus de trois cents ans.

Il parut reprendre un peu d'animation à la mention de sa sœur, mais s'abstint de parler.

— La distinguée citoyenne Fornella Av Entril Av Tokrev, poursuivit Lyrna. Il s'agit bien de votre sœur, n'est-ce pas ? Et vous, vous êtes le Conseiller Arklev Entril.

Dont j'ai eu le plaisir de tuer le fils voilà quelques mois, précisa-t-elle in petto.

— Vous retenez ma sœur ? demanda-t-il.

Il parlait la langue du Royaume avec un fort accent, mais on le comprenait.

— Plus à présent. Elle allait bien la dernière fois que je l'ai vue, même si elle avait un peu vieilli.

— Où est-elle ?

— On dirait que vous n'avez pas bien saisi le principe de cette rencontre, Conseiller. Nous ne sommes pas ici pour me permettre d'éclairer votre lanterne, en fait c'est précisément l'inverse. Le premier sujet à l'ordre du jour consiste à déterminer pourquoi un membre du Conseil Régnant volarien peut se faire capturer avec une telle aisance en pleine mer.

Arklev s'affaissa un peu plus. Il poussa un soupir où s'entendaient

toute la fatigue, tout le renoncement du monde.

— Le Conseil Régnant n'existe plus, indiqua-t-il. Il ne reste que l'Allié et cette elverah qu'il a choisi de nommer Impératrice.

Lyrna jeta un coup d'œil à frère Verin. On lui avait bien expliqué quel rôle il avait à jouer, mais il ne pouvait empêcher ses mains de trembler un peu alors qu'il appliquait un doigt contre son poignet.

— Si je me rappelle bien, « elverah » signifie « sorcière » ou « enchanteresse », reprit la reine.

— Ce titre a été inventé pour elle ! Elle l'a bien gagné.

Il tint sa tête plus droite et considéra la souveraine avec un soupçon de défi dans les yeux.

— Vous l'avez rencontrée le jour où elle a contraint sa créature à tuer votre frère.

Lyrna refoula sa fureur et le flot instantané d'affreux souvenirs qui venait la submerger.

La colère est dangereuse dans la circonstance, s'exhorta-t-elle. Une mauvaise conseillère, alors qu'il y a tant à apprendre ici.

— Frère Frentis l'a tuée par la suite, lui objecta-t-elle.

— Il n'a fait que détruire une antique enveloppe ! Elle s'en est trouvée une autre.

— Et cette chose à elle seule s'est emparée de votre Empire ?

— Elle accomplit les desseins de l'Allié qui, dirait-on, a décidé que le Conseil ne lui était plus utile pour cela.

— Les Conseillers ont été tués ?

Il baissa le regard, hocha la tête.

— Pourtant je vous vois bien vivant.

— Le jour où elle a frappé, j'étais retardé par une affaire commerciale. Ses Kuritaï avaient envahi Volar, ils assassinaient tous ceux au service du Conseil ! Serviteurs, esclaves, familles. Des milliers de personnes ont subi cette purge en un seul jour. J'ai réussi à rejoindre le port. Les miens avaient toute une flotte en leur possession, mais seul ce navire se trouvait à quai, et nous avons dû mettre à la voile avec des provisions réduites. Il y a trois jours, une tempête l'a ravagé.

La reine remarqua que frère Verin se crispait, et lui adressa un coup d'œil interrogateur. Il avait l'air toujours aussi nerveux, mais c'est avec assurance qu'il toucha une nouvelle fois son poignet, cette fois avec deux doigts.

— Je suppose, demanda-t-elle en revenant à Arklev, que cette nouvelle Impératrice est pleinement consciente de nos intentions ?

— Elle pensait que vous viendriez envahir nos côtes l'été prochain. Elle rassemble des troupes dans la capitale où elle a rappelé ce qu'il reste de ses forces navales. Le plan de l'Allié consistait à gagner la haute mer pour aller à votre rencontre avec un millier de vaisseaux et

toutes les troupes disponibles. Il semblerait qu'il s'impatiente, qu'il tienne à écarter au plus vite tous les obstacles.

Lyrna considéra discrètement les mains de Verin. Une fois de plus, il se touchait le poignet de deux doigts, non d'un.

— Je manque à tous mes devoirs, indiqua-t-elle au Volarien en désignant le jeune homme. Je ne vous ai pas présenté frère Verin du Septième Ordre qui, malgré son âge peu avancé, sait déjà se montrer très utile... Frère, s'il vous plaît, dévoilez les mensonges que le prisonnier vient de me servir.

Verin toussa, rougit un peu, prit la parole d'une voix chancelante :

— Je... Je pense qu'il était présent lors de la chute du Conseil. Il a menti quant à sa fuite jusqu'au port et aux conditions de son embarquement. Ainsi que sur le plan prévu contre notre campagne.

— Merci, frère.

La souveraine considéra le Volarien. La peur l'avait envahi, mais il se montrait également déterminé dans son hostilité. Il lui jetait des regards noirs, crispait les mâchoires, gardait les lèvres bien serrées.

— Seigneur Iltis, ordonna Lyrna, ôtez la toge que porte cet homme.

Arklev se débattit, tenta de s'opposer au Garde attaché à la Personne royale avec ses poignets entravés, mais se retrouva bientôt jeté sur le sol, immobilisé par un genou appuyé contre son échine. Le seigneur arracha en quelques secondes l'étoffe qui lui recouvrait le dos et révéla ainsi des cicatrices toutes fraîches formant de la taille au haut de la poitrine un dessin complexe.

Lyrna se tourna vers un Verin blême qui trouva encore le moyen de pâlir un peu sous son regard. Il recula d'un pas.

— Veuillez m'amener dame Davoka, lui jeta-t-elle. Elle saura ce qu'elle doit apporter.

Chapitre 10

FRENTIS

Le Varikum se situait au sommet d'une petite colline, c'était une forteresse trapue en pierre constituée de cinq bastions circulaires reliés entre eux. La troupe avait dû attendre trois jours dans le terrain vallonné au sud avant de voir s'approcher une caravane : vingt chariots d'approvisionnement qui transportaient aussi des esclaves tout frais pour l'entraînement. Elle était bien protégée, par des Varitaï à cheval accompagnés d'Épées Franches mercenaires. Heureusement, il apparut assez vite que les nouvelles concernant la tactique privilégiée du Frère Rouge n'avaient pas traversé l'océan, car la réaction des Volariens à la vision d'un groupe de ravissantes esclaves qui avançaient à grand-peine sur la route fut conforme aux prévisions. Le commandant de la garde du convoi s'empressa d'envoyer les Épées Franches au grand galop pour se renseigner, sans prendre la peine d'assurer une protection adéquate aux flancs de la colonne. Frentis attendit que les cavaliers aient cerné les jeunes femmes, observa Léméra qui, en larmes, leur servait le conte de son malheureux maître assassiné et, traumatisée, s'écroulait à genoux. Le chef de cette compagnie montée commit l'erreur de descendre de sa selle pour la relever, de la saisir au menton et de lui tourner la tête d'un côté à l'autre pour évaluer la marchandise. Quand celle-ci lui ouvrit la gorge avec la lame cachée sur elle, il recula en titubant.

Les archers s'occupèrent des autres mercenaires : une nuée de flèches venue des rocs alentour les abattit. Les femmes se ruèrent sur ceux gisant encore vivants sur la route, les achevèrent de leurs dagues maniées avec frénésie. Le frère mena ses fantassins, les esclaves libérés dont Illian avait la charge, sur le flanc du convoi. Massacreur et Croc-Noir bondissaient devant, chacun désarçonna un Varitaï. Le destin de la caravane fut scellé par l'arrivée de maître Rensial et de sa dizaine de cavaliers sur l'arrière ; ils eurent tôt fait d'éliminer les ultimes défenseurs. Le tout dernier à tomber fut le contremaître, un individu typiquement grassouillet debout sur le toit du chariot de tête, qui, de son fouet qu'il faisait claquer avec force, tenait à l'écart les hommes à cheval autour de lui sans manifester la moindre crainte. Illian passa par-dessous l'arme qui faisait vibrer l'air et réussit à sauter près du Volarien. Elle le frappa aux jambes, il chuta. À cet instant, elle lui ôta avec habileté le fouet des mains. Dans la forêt de Martishe, ils s'étaient

toujours efforcés de capturer vifs les contremaîtres, leurs anciennes victimes appréciaient beaucoup ce genre de cadeau.

Le convoi comptait plus de trente esclaves, surtout des hommes. Ils étaient assis enchaînés dans des chariots grillagés situés au milieu de la colonne. Il y avait aussi une demi-douzaine de femmes choisies pour leur jeunesse et leur robustesse.

— Ils préfèrent des spectacles qui offrent une certaine variété, expliqua Lekran. C'est la tradition de faire combattre des femmes contre des animaux, en honneur d'antiques mythes. Les Volariens ont rejeté leurs dieux mais ont conservé la plupart de leurs légendes, surtout les plus sanglantes.

Frentis eut la bonne surprise de constater que l'essentiel des captifs venait du Royaume Unifié, avec quelques Alpirans à la peau sombre, originaires du Sud. À en juger par le traitement qu'ils infligeaient au contremaître déchu, ils seraient d'accord pour combattre...

— Vous vous êtes bien débrouillée, assura le commandant à Léméra qui, penchée sur le cadavre d'une Épée Franche, le dépouillait de tout ce qu'il portait d'utile ou de brillant.

Elle lui adressa en réponse un sourire timide, puis grimaça au hurlement du dernier prisonnier survivant.

— Le chemin de la liberté est rude, commenta Frentis avant d'aller chercher Trente-Quatre.

— Ton rôle dans l'opération te convient-il ?

Huit jeta un coup d'œil à ses deux camarades, anciens Varitaï eux aussi, et hocha la tête. Après leur libération, ils avaient souffert pendant bien des heures sans pouvoir se réfugier dans le sommeil tandis que le sevrage du karn faisait effet. Mais, depuis, ils avaient une lueur nouvelle dans les yeux, ils contemplaient souvent le ciel ou le paysage comme s'ils les voyaient pour la toute première fois. Ils parlaient peu, au point que Frentis en venait à se demander par moments s'ils saisissaient pleinement la situation. Toutefois, à présent, il remarquait un éclat de conscience, de détermination dans leur regard.

— Nous libérerons autant de Varitaï que possible, promit-il, mais nous ne pourrons tous les sauver. Le comprends-tu ?

L'ancien esclave-soldat opina de nouveau du chef, puis prononça quelques mots, lentement, d'une voix rauque mais avec beaucoup d'application :

— Nous étions... morts. Maintenant... nous vivons. À d'autres nous rendrons... la vie.

— Oui.

Le frère saisit l'épée prise sur le corps d'un Varitaï, la tendit à Huit.

— Beaucoup d'autres, assura-t-il.

La brève discussion qu'avait eue Trente-Quatre avec le prisonnier avait révélé que pas moins de soixante Varitaï, aidés d'une dizaine de contremaîtres, avaient pour tâche de protéger le Varikum. Par bonheur, cette troupe se consacrait surtout à la sécurité à l'intérieur des murs, seule une poignée parmi ces hommes guettait une éventuelle attaque.

— Les Garisaï sont notoirement difficiles à contrôler, indiqua l'ancien esclave chargé des interrogatoires. On ne les drogue pas, ils ne sont pas entravés comme les Kuritaï.

— Combien pouvons-nous espérer en libérer ? voulut savoir Frentis.

— Notre captif estimait leur nombre à plus de cent. Mais ne croyez pas qu'ils vous rejoindront tous volontiers, frère, ni qu'ils feront des soldats dociles... La vie dans le Varikum est brutale, brève. Beaucoup périssent dès l'entraînement, très peu survivent au premier spectacle. Et ce n'est pas rare que les Garisaï sombrent dans la folie à force de souffrance.

Le commandant jeta un coup d'œil à maître Rensial qui, assis par terre non loin, semblait indifférent à tout, comme toujours après un combat.

Ils seront en bonne compagnie !

Il avait chargé Lekran de jouer le rôle du contremaître vêtu de noir, fouet à la main. Frentis et maître Rensial, sous la tenue d'Épées Franches mercenaires, chevauchaient à côté du chariot de tête qui montait la pente vers la porte principale du Varikum. On ne s'attendait pas le moins du monde à un assaut là-bas, c'était évident : le portail restait grand ouvert. Un homme de bonne carrure, l'air fort mécontent, s'avança à leur rencontre.

— Vous êtes en retard, bande de connards ! gronda-t-il à l'adresse de Lekran.

Il se tut, soudain méfiant, fronça les sourcils.

— Où est passé Mastorek ?

— S'il faut en croire les vieilles commères de mon village, annonça l'ancien Kuritaï en se dressant pour libérer sa hache des attaches la maintenant sous son pourpoint, il a entamé son millénaire de tourments au-delà de la mer sans fin. Tu le salueras de ma part.

Le contremaître affichait encore sur ses traits son abasourdissement quand le coup lui fendit le crâne.

Frentis éperonna sa monture et dégaina son épée en franchissant la porte au galop. Il taillada mortellement un autre contremaître qui, avec la frénésie du désespoir, tentait de la refermer. Deux Varitaï surgirent d'un seuil plongé dans l'ombre, leurs lames courtes brandies, pour se faire jeter à terre, puis assommer, par le cheval de maître

Rensial. Le commandant quitta sa selle et se retrouva à courir à côté de Lekran qui de son côté fonçait, hache en main, avec les trois anciens esclaves-soldats dans son sillage, puis tous les combattants de leur armée miniature. Le frère ne voyait pas l'intérêt, en l'occurrence, de faire preuve de subtilité.

Selon le plan, ils divisèrent leurs forces à hauteur de l'enceinte intérieure : Lekran mena la moitié des hommes sur la droite, Frentis sur la gauche. Ils rencontrèrent une résistance mal organisée mais acharnée, à raison de trois ou quatre Varitaï à la fois tentant de leur bloquer le passage pour se retrouver vite débordés. Huit, avec le Vannier et ses deux camarades tout juste libérés, était chargé d'en capturer le plus possible vivants ; le soignant jetait autour des cibles un gros cordage sur lequel il tirait pour les faire tomber, les autres se précipitaient pour les ligoter. Leur succès fut mitigé, puisqu'ils ne parvinrent à emprisonner que sept hommes avant la chute du Varikum dont les salles de marbre élégamment incurvées finirent souillées de sang d'un bout à l'autre.

Le frère ordonna au contingent d'Illian de fouiller les lieux en quête de survivants, puis envoya Malard et les citoyens du Royaume déguisés qu'il commandait sur les remparts, avec pour instructions d'y donner l'apparence de l'activité habituelle. De son côté, il se dirigea vers le vaste cercle recouvert de sable ménagé au milieu du bastion principal. Il y trouva un groupe d'hommes et de femmes en formation défensive serrée. L'expression déterminée, emplie d'une méfiance lugubre, ils s'étaient disposés en trois rangs à l'étroite cohésion. Pourtant leurs armes, courtes épées et lances, se réduisaient à des bouts de bois. Autour d'eux, le sol était jonché des cadavres de leurs contremaîtres abattus par les archers depuis les balcons au-dessus de l'arène. L'attaque avait surpris l'établissement pendant l'exercice de l'après-midi.

— Ils nous prennent pour des contrebandiers en esclaves, expliqua Lekran quand Frentis entra dans le cercle. On a du mal à les convaincre du contraire.

Le commandant remit sa lame au fourreau, puis s'approcha du groupe qui se crispa visiblement. Il repéra toutes les cicatrices qu'ils portaient : chacun avait la marque d'au moins une ancienne blessure, que ce soit par le fouet ou, pour les vétérans, causée par une atrocité quelconque au cours d'un spectacle. Il s'arrêta à dix pas des malheureux retranchés, tenta d'en distinguer un qui le reconnaîtrait... Non, tous le considéraient avec suspicion.

— Certains ici viennent-ils du Royaume Unifié ? demanda-t-il en langue du Royaume.

Pour seule réponse, il récolta des regards éberlués mais hostiles. Pourtant, l'un d'eux parut comprendre la phrase, un homme au teint

clair un peu plus vieux que les autres et encore plus couturé. Comme tous les esclaves, il avait la tête rasée ; en guise de tenue, un ample sarrau laissant apercevoir un corps dont la minceur robuste trahissait des années d'entraînement sans aucun répit.

— Le dernier de ces rampants est mort il y a deux jours, énonça-t-il avec un accent meldénéen.

Il pencha la tête de côté en regardant Frentis, tordit la bouche dans une vague expression de mépris.

— Ils durent pas longtemps, en général, précisa-t-il.

Une femme de petite taille mais bien charpentée et musclée prit alors la parole. Elle tenait fermement une lance de bois à hauteur des yeux du frère.

— Dis-lui que s'il veut nous vendre, annonça-t-elle en volarien, ce privilège se paie par le sang !

— Je parle votre langue ! assura Frentis en levant les mains en un geste d'apaisement. Nous sommes simplement venus vous libérer.

— Pour quoi faire ? s'étonna-t-elle.

Elle le foudroyait toujours du regard.

— Cette décision vous revient, non ?

Au total, un peu plus d'une vingtaine d'esclaves libérés choisirent de s'en aller de leur côté. Le Meldénéen fut un des premiers déserteurs.

— Te vexe pas, frère, mais je chie sur ta révolte, informa-t-il le commandant d'un ton aimable en hissant sur son épaule un sac chargé de divers objets de valeur et victuailles. J'ai fait deux spectacles, ça m'a fait voir assez de sang pour toute la vie ! Je vais chercher la côte et de là m'embarquer sur n'importe quelle coquille de noix pour regagner les Îles. Depuis le temps, ma grosse a dû se trouver un autre pauvre gland, mais je veux rentrer chez moi.

— Ton peuple et le nôtre sont désormais alliés, fit remarquer Frentis. Les Seigneurs des Nefs ont signé un traité officiel.

— Ah bon ? Eh ben, je chie sur eux aussi.

Il lui adressa un rapide sourire d'adieu, partit vers l'ouest d'un pas tranquille.

— Le couard, marmotta Lekran.

Ou alors l'homme le plus avisé que j'aie vu depuis longtemps, songea le commandant en le regardant s'éloigner.

Les Garisaï avaient choisi la jeune femme de l'arène comme porte-parole, elle se présenta sous le nom d'Ivela. En notant les regards durs qu'échangeaient Lekran et elle, et leur accent similaire, le frère déduisit qu'ils partageaient une rivalité tribale.

— C'est une Othra, avertit son adjoint, le visage sombre. On ne peut pas compter sur eux.

— Othra, dans notre langue, ça veut dire « serpent », le contra l'autre.

Elle posa la main sur l'épée courte qu'elle avait récupérée dans la pile de prises de guerre.

— Ils boivent la pisse de leurs chèvres et se tapent leurs sœurs ! accusa-t-elle.

Lekran broncha, mais Frentis était trop las pour s'interposer.

— Si vous comptez vous massacrer, dit-il simplement, allez dehors.

Il revint à la carte que Trente-Quatre avait déployée dans les appartements luxueux où avait vécu le contremaître en chef du Varikum. Les Garisaï libérés avaient beaucoup regretté que l'homme ne soit pas tombé vivant entre leurs mains, mais ils avaient réussi à s'amuser avec sa dépouille. Désormais, la tête du Volarien coiffait une pique plantée au milieu de l'arène.

— La garnison est sans nul doute informée de nos activités, à présent, estima Trente-Quatre en tapotant une icône située sur le papier à un peu moins de vingt-cinq kilomètres du Varikum. Elle n'aura aucun mal à suivre nos traces jusqu'ici.

— À combien se montent nos forces ? demanda le frère.

— Deux cent dix-sept éléments.

— Ce n'est pas assez, estima Lekran.

— Minable baiseur incestueux ! cracha Ivelda dans un rire de mépris. Chacun des Garisaï ici vaut dix Varitaï.

— Il a raison, lui objecta le commandant. Nous devons étoffer notre armée.

— S'ils nous retrouvent ici, fit remarquer Malard, ils auront une place fortifiée à prendre... De quoi équilibrer un peu le combat.

— Nous ne pouvons nous permettre de traîner, même si c'est tentant. En outre, incendier cet endroit a le mérite d'annoncer notre détermination, ce qui pourrait peut-être rallier à nous des esclaves encore dans les fers.

Frentis fit courir son doigt sur la carte jusqu'à un groupe de collines à environ cinquante kilomètres au nord-est. Ce trajet passait par de nombreuses plantations.

— C'est là que nous les affronterons, décida-t-il, avec un peu de chance nous serons alors davantage. Que tous soient prêts à partir dans une heure.

En quatre jours, ils s'emparèrent de quatre exploitations rurales, et leurs rangs grossirent après chaque attaque. Les domaines se révélaient plus importants à l'intérieur des terres, mieux fournis en esclaves. Les preuves ne manquaient pas de la cruauté accrue des contremaîtres par rapport aux plantations sur la côte – si c'était possible. Le gros des nouvelles recrues consistait en citoyens du

Royaume, les gens nés dans l'esclavage se révélaient les moins portés à renoncer à toute une vie de servitude. Ils luttèrent même parfois pour défendre leur maître. Ce fut criant lors de la quatrième victoire : les serviteurs les plus loyaux avaient formé un cordon protecteur autour de leur propriétaire, une grande femme aux cheveux gris vêtue de noir des pieds à la tête, qui se tenait bien droite, le regard dur comme du silex, tandis que sa demeure brûlait derrière elle. Ses esclaves sauveurs n'avaient pas d'armes mais, disposés en chaîne humaine, ils refusaient de bouger malgré les exhortations de Frentis.

— Notre maîtresse est bonne, elle ne mérite pas cela ! assura au frère une espèce de matrone.

L'étoffe de sa tenue était visiblement moins élimée que celle revêtant la plupart des esclaves qu'ils avaient rencontrés jusqu'ici. Ses compagnons bénéficiaient du même privilège, et le commandant remarqua qu'aucun à première vue ne portait de cicatrices. Cette plantation se révélait atypique à plus d'un titre, puisque c'était la seule, jusqu'à présent, qu'ils aient trouvée dénuée de contremaître et pourvue seulement de quatre Varitaï dépenaillés qui, sauf un, se laissèrent capturer vivants sans encombre.

Frentis considéra la femme au milieu de ses fidèles esclaves. Elle évitait son regard, restait jusqu'au bout stoïque et fière. Elle refusait de reconnaître l'existence d'un inférieur. Il tenta encore de fléchir la matrone servile :

— Votre maîtresse s'est enrichie de votre labeur ! Puisqu'elle est si bonne, pourquoi ne vous affranchit-elle pas ? Suivez-nous, venez goûter à la liberté.

Rien à faire. Ils restaient rivés sur place, sourds à tous les arguments.

— Tuons-les, frère ! proposa un des citoyens du Royaume, le forgeron qu'ils avaient libéré lors de la première attaque. (Il gronda, cracha sur le cordon obstiné.) Leur répugnante soumission fait d'eux des traîtres !

D'autres combattants – pas seulement ses compatriotes – laissèrent échapper un grognement approbateur. La troupe devenait plus féroce à chaque assaut, chaque maître ou contremaître qu'elle torturait à mort ne faisait qu'entretenir le brasier de sa fureur vengeresse.

— La liberté est un choix, refusa Frentis. Rassemblez des provisions et mettons-nous en route.

Le forgeron gronda, mécontent, pointa son épée sur la propriétaire toujours impavide.

— Et la vieille pute ? insista-t-il. Plantons-lui une flèche pour leur ouvrir les yeux à tous !

Puis il tituba parce que Illian venait de surgir près de lui et de lui décocher un vif uppercut à la mâchoire.

— Cette opération a lieu sous le commandement du Sixième Ordre, l'informa-t-elle. L'Ordre ne guerroye pas contre les vieillards !

L'autre se tourna vers elle en crachant le sang, elle porta la main à son épée.

— Remets encore une fois en question les ordres de frère Frentis, poursuivit-elle d'une voix sans inflexion, assurée, et nous réglerons la querelle par le fer. Allez, bouge-toi, fais ton paquetage.

Ce soir-là, le commandant assista à la libération par le Vannier des Varitaï capturés. Ils s'étaient installés pour la nuit sur une élévation de terrain à une quinzaine de kilomètres du domaine de la vieille femme. Le groupe des anciens esclaves-soldats, qui se montait à présent à une trentaine d'individus, avait établi le camp un peu à l'écart. Dans l'ensemble, ils restaient taciturnes et contemplaient le monde avec des expressions uniformes de curiosité émerveillée. Ils s'éloignaient peu de leur sauveteur soignant, rappelant par là à Frentis des faons nouveau-nés massés autour de leur mère.

Les trois prisonniers étaient assis au milieu de leurs frères libérés, torse nu, impassibles. Le Vannier s'accroupit près de chacun d'eux, sa flasque à la main. Il y trempa une brindille, puis en appliqua le bout sur leurs cicatrices, ce qui provoqua chez l'un après l'autre, sur-le-champ, la même convulsion d'atroce douleur et le même cri à glacer le sang qui, tant de fois qu'on puisse l'entendre, ne perdait rien de son horreur. Les autres Varitaï s'approchèrent quand les hurlements s'apaisèrent. Les captifs étaient écroulés aux pieds du soignant qui se pencha et les toucha. Il posait la main sur leur tête et l'y laissait un moment, jusqu'à ce qu'ils battent des paupières et s'éveillent à leur nouvelle vie, visiblement perdus.

C'est un rituel, comprit Frentis.

Les Varitaï se tournaient tous vers le Vannier, levaient les mains, joignaient leurs poignets et les séparaient.

Une chaîne brisée...

Il se rappelait ses leçons de langue des signes. Il se demanda à quelle occasion eux avaient pu l'apprendre.

Le soignant ne manifestait aucun plaisir devant la vénération que lui portaient les anciens esclaves-soldats. Il se contenta de leur répondre d'un faible sourire. La tristesse s'affichait sur ses traits.

— Est-il prêtre ?

Frentis se retourna, vit Léméra assise non loin, qui considérait les Varitaï avec stupéfaction.

— Soignant, rectifia-t-il dans son alpiran hésitant. Il possède... une grande puissance magique.

— Vous massacrez ma langue ! rit-elle. (Elle poursuivit en volarien.) L'avez-vous apprise dans mon pays ?

Le frère regarda les Varitaï en grimaçant. Des souvenirs malvenus lui revenaient.

— J'ai beaucoup voyagé, éluda-t-il.

— Je n'avais que huit ans quand ils m'ont enlevée, mais j'ai gardé la lumière de mon foyer. Un village sur la côte sud, l'océan y était poissonneux, il avait la couleur du saphir.

— Vous le reverrez...

Elle s'approcha de lui, tête baissée, chargée de chagrin.

— On ne m'y accueillerait pas bien, car je suis... abîmée. Aucun homme ne se proposerait pour moi, les femmes me fuiraient à cause de ma souillure.

— J'ai l'impression que votre peuple a des mœurs sévères.

— Ce n'est plus mon peuple.

Elle désigna d'un mouvement de tête les Varitaï qui aidaient leurs frères à se relever. Certains leur murmuraient des paroles réconfortantes, rassurantes.

— C'est eux mon peuple désormais, avec les autres. Vous voilà roi d'une nouvelle nation.

— Je fais déjà partie d'une nation, et je vois mal ma reine admettre dans son Royaume une nouvelle Couronne.

— La sœur dit que, chez vous, vous êtes le plus grand des héros. Cela ne mérite-t-il pas vos propres terres ?

— Sœur Illian a une propension à l'exagération. De toute manière, les serviteurs de la Foi n'ont pas droit à la propriété foncière.

— Ah ! oui, elle a tenté de m'instruire dans votre foi... Curieuse idée, que d'adorer les morts avec une telle ferveur.

Léméra secoua la tête, puis se détourna et se dirigea vers le bivouac principal. Elle énonça à voix basse ses derniers mots, Frentis l'entendit à peine.

— Ils ne peuvent vous rendre votre amour...

Deux jours plus tard, ils étaient dans les collines. Plus de cinq cents combattants, souvent démunis d'armes dignes de ce nom ; la moitié devaient se contenter de gourdins ou d'instruments aratoires. De plus en plus de recrues, à présent, s'étaient enfuies de leur domaine parce qu'elles avaient entendu parler de la grande rébellion. Les survivants des raids avaient répandu la nouvelle des exploits de la troupe. Ces évadés annoncèrent que la terreur gagnait les citoyens libres d'Eskethia et que les robes-noires et robes-grises, en chemin vers des terres mieux fournies en garnisons, encombraient côte à côte les routes vers le nord.

Frentis les fit s'enfoncer dans le massif. Le terrain y était aride, parsemé d'arbres rabougris ; il se distinguait par de grands rochers monolithiques sur un relief tourmenté. Le commandant décida

d'établir le camp de base sur un plateau rocailleux d'où on avait vue sur tous les côtés, et protégé sur son flanc nord par un torrent. Il envoya maître Rensial et Illian en éclaireurs à cheval vers l'ouest. Ils revinrent le surlendemain pour annoncer qu'un régiment volarien rapide s'était lancé à leur poursuite, un millier d'hommes qui, à marche forcée, couvraient plus de quatre-vingts kilomètres par jour.

— On ne peut pas affronter mille soldats, frère rouge, estima Lekran le soir même. Les nouveaux ne se rendent pas compte, ils voient ça comme un jeu. Ils ne se sont jamais vraiment battus.

— Alors il est temps qu'ils s'y mettent, rétorqua le commandant. À un moment, nous devons bien cesser de fuir ! Je prends les archers avec moi, on va tâcher de réduire un peu les rangs ennemis. Sœur Illian, chargez votre troupe d'empiler les rochers alentour pour former un semblant de fortification. Malard et vous serez chargés du camp jusqu'à mon retour. (Il se tourna vers Lekran et la Garisaï.) Vous deux, puis-je compter sur vous pour accomplir une tâche quelconque sans vous étripier ?

Ivelda adressa à son compatriote un regard amer mais hocha la tête. L'ancien Kuritaï, de son côté, poussa un grognement d'approbation réticente. Ils regardèrent le frère griffonner une carte dans la poussière et l'écoutèrent avec attention détailler leur rôle.

— Ça pourrait très mal tourner, fit remarquer Lekran.

— Même si l'opération n'aboutit pas, on peut espérer en abattre la moitié, ce qui donnera une meilleure chance à notre troupe ici.

Frentis se leva et prit son arc.

— Maître Rensial, me ferez-vous l'honneur de m'accompagner ?

Ils trouvèrent un surplomb qui leur fournit de l'ombre pour se cacher, d'où ils observèrent les Varitaï entrer dans les collines. Dans sa lunette, le commandant repéra les officiers. Le chef se remarquait de loin, c'était un homme charpenté au beau milieu de la colonne, qui jetait des hochements de tête autoritaires aux jeunes cavaliers venant parfois le solliciter. Les rangs d'infanterie étaient ordonnés, une ligne plus relâchée d'Épées Franches montées les précédait, les flanquait et les suivait en arrière-garde.

— Ce type-là se montre un peu trop prudent à mon goût, maître, commenta Frentis.

Il passa son instrument d'optique à Rensial qui le porta un bref instant à son œil avant de le lui rendre en haussant les épaules.

— Alors tuons-le, proposa le vieil homme.

Le frère fit signe au caporal Vinten et à Dallin de le rejoindre. Il leur désigna le flanc sud de l'ennemi.

— Dallin, vous venez avec maître Rensial et moi. Vinten, prenez les autres, contournez le bataillon. Quand il fera halte, attendez le

crépuscule et éliminez le plus de sentinelles possible. Ensuite, retournez au camp sans traîner.

L'homme du Guet hocha la tête à contrecœur.

— Ça m'embête de vous laisser, frère...

— Faites ce que je vous dis et tout se passera bien. Allez-y.

Ils suivirent le bataillon jusqu'en fin d'après-midi et le virent installer, toujours avec la rapidité et l'exactitude déconcertantes des esclaves-soldats volariens, un campement de forme carrée. En constatant la manière uniforme dont se mouvait le bataillon tout entier, tel un même organisme, le commandant se félicita de ne pas avoir à l'affronter en bataille rangée. Vaelin avait accompli un véritable exploit en défaisant l'énorme troupe d'Altor !

Pas étonnant qu'elle ait cru pouvoir conquérir le monde avec eux.

Ils laissèrent Dallin avec les chevaux à un peu moins d'un kilomètre du bivouac ennemi et progressèrent à pied vers le périmètre nord. Rensial et le frère portaient un uniforme d'Épées Franches mercenaires, similaire à celui des soldats réguliers mais d'apparence un peu moins austère : les cuirasses s'ornaient de diverses inscriptions en volarien. Frentis ne savait pas le lire, aussi Trente-Quatre lui avait-il fourni quelques traductions qui mettaient en lumière le cynisme fataliste des formules emblématiques des vétérans de cette arme, par exemple « Libre en esprit mais esclave du sang ». Quoi qu'il en soit, leur tenue était assez proche de l'équipement habituel pour leur permettre d'aborder la première sentinelle sans qu'elle s'inquiète.

— Putain de froid ce soir ! les accueillit joyeusement l'homme.

Il pissait sur un rocher un jet fumant de vapeur.

Maître Rensial ne parlait pas un traître mot de volarien, ce qui ne l'empêcha pas de répéter :

— Putain de froid.

Son imitation était prodigieuse de perfection. Il s'avança, trancha la gorge de l'ennemi. Ils cachèrent le cadavre à l'abri d'un gros rocher et poursuivirent leur chemin. Ils parvinrent à l'orée du camp sans autre obstacle. Des Varitai postés à intervalles de vingt pas constituaient des gardes presque complètement immobiles, qui les laissèrent passer sans rien dire tandis qu'ils progressaient au cœur de la place et repéraient la grande tente placée au milieu. Frentis eut la très mauvaise surprise de voir deux Kuritai postés devant ; la prudence de l'officier volarien en chef se révélait franchement gênante. Les deux intrus se dirigèrent vers un feu non loin, tendirent les mains pour profiter de sa chaleur et écoutèrent les bribes de conversation qui leur parvenaient de l'intérieur.

— ... chaque jour supplémentaire nous expose à davantage de critiques, Père ! prononçait quelqu'un, un jeune impatient très motivé. Vous pouvez parier que ces salauds de la Nouvelle Kethia se gobergent

déjà de nos revers.

— Grand bien leur fasse, répondit-on avec placidité d'une voix plus âgée, rocailleuse et lasse. La victoire réduit toujours au silence les mauvaises langues.

— Vous avez entendu les éclaireurs hier, au moins deux cents esclaves se sont enfuis rien que la dernière semaine. Si nous n'écrasons pas rapidement cette révolte...

— Il ne s'agit pas d'une révolte !

Une colère subite se faisait entendre dans ces mots, toute lassitude s'était envolée.

— Nous faisons face à la tentative d'invasion d'étrangers assoiffés de sang, je t'interdis de la qualifier autrement. Il n'y a jamais eu de révolte servile dans toute l'histoire de l'Empire, notre famille ne souffrira pas la honte d'affronter une telle ignominie. M'as-tu bien compris ?

Un silence, puis la réponse, réticente :

— Oui, Père.

L'aîné laissa échapper un soupir fatigué, Frentis l'imagina en train de s'affaler sur une chaise.

— Allons, reprit le Volarien, apporte-moi la carte. Non, l'autre...

Le frère et le maître attendirent jusqu'à ce que le soleil ait disparu à l'horizon. Alors, une agitation inquiète se manifesta au périmètre sud du camp. Vinten suivait les ordres avec son efficacité coutumière. Frentis disposa un couteau de jet contre sa paume et croisa le regard de Rensial.

— Ne tuez pas le fils, lui indiqua-t-il.

Ils coururent vers la tente, le frère désignait frénétiquement le sud de sa main vide.

— Distingué commandant, s'écria-t-il, on nous attaque !

Comme prévu, les deux Kuritaï s'avancèrent ensemble pour leur bloquer le passage. À l'intérieur de la tente retentit un juron, puis un visage buriné, aux larges traits, apparut à l'entrée.

— C'est quoi ce raffut ? demanda rudement l'homme à la voix rocailleuse.

Il n'est pas trop prudent, en fin de compte, décida Frentis en lançant vivement son couteau qui passa en un éclair entre les deux esclaves-soldats et ouvrit la gorge de l'officier.

Le frère s'écarta avec aisance sur le côté quand le Kuritaï à sa droite bondit sur lui. Il heurta de son épée les deux lames jumelles ennemies à la fois, tournoya sur lui-même et entailla profondément le bras de son adversaire. Celui-ci en fut à peine ralenti ; il exécuta un mouvement de balayage de l'autre main pour atteindre Frentis à la poitrine. Les deux armes entrèrent en collision dans une gerbe d'étincelles, puis le commandant des rebelles déplaça sa prise sur son

épée courte, mit un genou à terre et porta une botte montante vers la tête de l'esclave. La pointe d'acier pénétra la chair sous le menton et la transperça jusqu'au cerveau.

Frentis leva les yeux : maître Rensial en finissait avec l'autre Kuritaï. Il bloqua de son épée un revers qui menaçait son crâne et, en même temps, enfonça sa dague dans la fente que présentait l'armure de l'ennemi entre aisselle et torse. Il recula au moment où une nouvelle silhouette surgissait de la tente, celle d'un grand jeune homme qui tenait à deux mains une épée courte et, vociférant de fureur et de chagrin, portait des coups frénétiques, mal maîtrisés. Le vieil homme dévia une botte maladroitement assenée à bout de bras, arracha son arme au jeunot et le jeta à terre d'un soufflet bien appliqué au visage.

L'autre recula tant bien que mal devant Rensial, leva les mains pour se protéger la face et balbutia de ses lèvres sanglantes quelques mots de supplication à peine cohérents. Frentis s'approcha de lui, le surplombant de sa hauteur. Le jeune officier s'aplatit un peu plus en écarquillant les yeux de terreur.

— Tu déshonores ton père par cette démonstration, lui lança-t-il d'un ton froidement désapprouvateur. (Puis il inclina la tête vers son aîné.) Maître, je crois qu'il est temps de partir.

L'assaut de Vinten, comme le frère l'espérait, avait attiré l'attention sur le périmètre sud et ils purent ainsi quitter les lieux presque sans problème. Frentis criait à qui voulait l'entendre que le camp subissait une attaque féroce et que l'officier en chef avait été tué. Cela ne remuait guère les Varitaï, en revanche les Épées Franches s'empressaient de se rendre sur place pour se renseigner. Un seul homme tenta de leur barrer le passage, un cavalier charpenté d'âge mûr dont l'attitude était typique du sergent de n'importe quelle armée.

— Vous avez vu tomber notre distingué commandant ? voulut-il savoir.

Une fureur résolue distordait ses traits rudes.

— Deux assassins ! confirma le frère en forçant la panique dans sa voix. Ils ont tué les Kuritaï comme si c'étaient des bambins !

— Reprenez-vous ! ordonna le Volarien de son ton de sous-officier.

Il considéra avec plus d'attention les tenues de ses interlocuteurs, fronça les sourcils, s'attarda sur leur armure gravée.

— De quelle compagnie sortez-vous ? Votre nom, votre grade ?...

Frentis jeta un coup d'œil alentour. Personne d'autre à portée d'oreille. Il renonça à sa posture voûtée, craintive.

— Frère Frentis du Sixième Ordre, se présenta-t-il.

Il frappa de son gantelet d'acier la lèvre supérieure du sergent.

— Je suis ici au service de ma reine.

Il laissa l'homme à demi inconscient mais vivant. À en juger par sa réaction, ce Volarien devait servir de longue date l'officier abattu, il ne manquerait pas de conseiller son fils de toute sa loyale férocité.

Dallin les attendait là où ils l'avaient laissé, sur le côté est d'un des plus gros rochers. Il tenait fermement les chevaux agités à cause du tumulte de plus en plus retentissant en provenance du camp.

— Forcez l'allure ! ordonna Frentis en montant en selle. Aucun repos avant le lever du soleil.

L'ennemi les poursuivit avec moins de vivacité qu'il aurait cru. Quand ils repérèrent la poussière soulevée par la patrouille lancée derrière eux, il faisait grand jour.

— Ceux là-bas dans l'Urlish nous mordilleraient déjà les talons, commenta Dallin.

Frentis prit sa lunette pour avoir une idée plus précise de la formation à leurs trousses. Une trentaine d'hommes en groupe compact.

— Je commence à me dire que leurs meilleures troupes gisent mortes dans le Royaume, conclut-il.

Il expédia Dallin à la base rebelle avec des instructions précises pour Ivela et Lekran, et resta en arrière avec maître Rensial pour laisser quelques traces évidentes de leur passage destinées aux Volariens : un caillou retourné, un bout de tissu accroché aux genêts... Ils attendirent jusqu'à ce que les cavaliers ennemis soient à moins de deux kilomètres et qu'on distingue bien les fantassins sur l'étroit chemin à leur suite, puis se lancèrent au galop quelque temps avant de faire une pause sur une crête, le temps de bien se faire voir silhouettés à contre-jour. L'infanterie apparaissait clairement à présent, c'était une longue colonne de Varitai qui, même au pas de course, trouvait le moyen d'avancer de manière uniforme. La cavalerie arrivait à bonne allure. Le commandant repéra dans sa lunette deux hommes en particulier, un jeune officier de haute taille suivi de près par un subordonné plus âgé, trapu, avec une ecchymose sur la lèvre supérieure.

Le chagrin leur fait jeter la prudence aux orties, songea-t-il, satisfait.

Il fit prendre à sa monture la direction de l'est.

Deux heures plus tard, il aperçut Lekran qui, hache brandie, lui faisait signe depuis le sommet d'un des monolithes. Les Garisai étaient disséminés de part et d'autre dans les rochers.

— Tout est prêt ? lui cria Frentis en descendant de cheval pour le rejoindre en gravissant tant bien que mal la pierre abrupte.

— Cette salope rotha tient le flanc sud avec l'autre moitié des Garisai.

Lekran désigna le minuscule canyon en dessous d'eux, une fissure étroite dans le paysage. Deux cents pas de long, une cinquantaine de large. Au bout, la gorge se terminait en un cul-de-sac où les combattants avaient ostensiblement établi un bivouac. De la fumée s'élevait de feux de camp, des abris précaires pointaient dans la rocaille.

— L'appât est en place, ajouta le jeune homme.

Le frère se rendait bien compte qu'il jouait gros. Restait à espérer que la colère des Volariens les empêcherait de s'étonner que les révoltés se soient installés dans un emplacement aussi peu favorable... Mais Lekran ne pensait pas le risque tellement élevé.

— Ils considèrent les esclaves comme des sous-hommes, précisa-t-il, incapables de réflexion. Crois-moi, frère rouge, ils goberont l'hameçon jusqu'à s'étouffer avec !

— Et pour les genêts ?

Son adjoint indiqua du menton les archers de Vinten accroupis au milieu des rochers, juste au-delà du bord nord du canyon. Ils s'étaient entourés de paquets de broussailles étroitement liés. Frentis entreprit de dévaler la pente.

— Je ferais mieux de prendre mon poste, indiqua-t-il. Rappelle-toi qu'il faut laisser s'enfuir quelques Épées Franches.

Il se rendit tout au bout de la gorge, retrouva Illian en train de superviser les préparatifs.

— Je vous avais dit de vous occuper du camp de base, ma sœur ! lui fit-il remarquer, contrarié.

— Malard a la situation bien en main, répliqua-t-elle en le regardant droit dans les yeux sans guère d'embarras. Dans la mesure où c'est moi qui ai entraîné ces combattants, je ne tiens pas à les envoyer au front tout seuls !

Le commandant résista à l'envie de lui ordonner de partir. Chaque jour elle devenait moins obéissante, prenait de l'initiative dans son interprétation des instructions et, de plus en plus, se montrait prête à défendre ses arguments. Ce n'était pas forcément mauvais signe, il le comprenait, car vient toujours un moment, dans l'Ordre, où le novice ne veut plus rester dans l'ombre de son maître... Toutefois, il avait espéré qu'elle prendrait plus de temps pour parvenir à ce stade, car il lui restait beaucoup à apprendre. Il craignait qu'elle doive à un moment payer le prix de son inexpérience.

— Restez près de moi, ordonna-t-il, ne vous éloignez jamais à plus d'un mètre. C'est compris ?

Elle hocha la tête, l'air un peu moins buté. Elle prit son arbalète, y arma un carreau avant d'en coincer un second entre ses dents. Frentis commençait à bien connaître son rituel préliminaire à la bataille.

— Frère !

Dallin, debout au sommet d'un autre monolithe, montrait l'embouchure du canyon, à l'ouest. La cavalerie volarienne venait d'y faire son apparition.

— Vous connaissez le plan ! cria le commandant aux autres.

Ils se préparaient, saisissaient leurs armes hétéroclites, se disposaient en un rang approximatif. Il s'agissait surtout de ses vieux compagnons de combat du temps de l'Urlish, avec les plus compétentes des recrues récupérées lors de leur marche en Volaria. Il y avait aussi le Vannier avec ses Varitai, équipés de cordages et de gourdins. Chacun avait noué des morceaux d'étoffe humide sur sa bouche. Frentis espérait que l'ennemi interpréterait cela comme un effort pour rester anonymes.

— C'est nous qui chargeons en premier, rappela-t-il. Une fois leur ligne rompue, avancez par paires jusqu'au milieu de la gorge...

Les Volariens firent halte à cent pas et se mirent en formation. De toute évidence, un débat passionné avait lieu en plein milieu du rang. Le frère repéra la haute silhouette du fils de l'officier tué, qui se disputait avec le sergent charpenté et désignait de gestes impatients le groupe disparate d'esclaves en révolte devant eux.

Charger à cheval sur une pente montante en terrain rocailleux ! s'émerveilla le commandant rebelle en observant le sous-officier qu'on remettait à sa place en lui criant après. Puis le jeunot à la tête des ennemis dégaina son épée, qu'il pointa droit sur Frentis.

Oh ! distingué citoyen, comme votre père aurait honte en vous voyant...

Le frère se tourna vers Illian au moment où les Volariens démarraient au grand galop. Ils gravissaient la pente, faisaient voler les cailloux sous leurs sabots.

— Le costaud à côté du grand élancé, ma sœur, si vous voulez bien.

Elle expédia le projectile à peine une seconde après avoir porté l'arbalète à l'épaule, il s'éleva puis retomba en une trajectoire parfaitement calculée, et se planta en plein milieu de la cuirasse du sergent avant que les cavaliers aient couvert la moitié de la distance. L'homme trapu vida les étriers, demeura inerte sur le sol rocailleux. Illian, sans même avoir conscience de sa rapidité surnaturelle, rechargea son arme dans un grognement – elle apprêtait l'arbrier en prenant appui sur son ventre –, plaça d'un coup sec le carreau suivant et en coinça un nouveau entre ses dents, le tout en moins de trois secondes. Frentis n'avait jamais vu personne d'autre accomplir un tel exploit. Les cavaliers à vingt pas furent gratifiés d'un nouveau tir et une Épée Franche tomba, un dard pointant de son casque.

Frentis ne pouvait s'empêcher d'éprouver une espèce d'admiration pour le comportement du fils de l'officier volarien : éperonnant sans pitié son cheval, il ne pensait qu'à se battre contre les assassins de son

père. Sur son visage se lisait une haine, une rage aveugle. Il s'efforçait de noyer sa honte dans la bravoure, cette bravoure lui faisait oublier que sa compagnie, sur ce terrain difficile, ne pouvait maintenir sa cohésion. Il avait dépassé ses hommes et chargeait désormais seul.

Le commandant se précipita vers un rocher non loin. L'ennemi furieux n'était plus qu'à trois mètres, il vira pour se mettre en travers de son chemin. Mais Frentis bondit au sommet du monolithe pour se retrouver à hauteur de l'officier. Il tournoya, porta un coup de taille qui heurta de plein fouet l'arme à longue lame de la cavalerie volarienne et la fit éclater juste au-dessus de la garde. L'autre tira comme un fou sur les rênes pour arrêter sa monture, tenta de la faire pivoter tout en cherchant à tâtons l'arme de secours, plus courte, attachée à sa selle. Un carreau d'Illian se planta dans le cuir, l'homme se redressa d'un mouvement incontrôlé.

Elle accourut vers lui alors qu'il tombait, le plaqua au sol de sa botte et brandit sa dague.

— Laissez-le ! ordonna le frère.

Il s'avança, assomma le jeunot d'un coup de pommeau à la tempe.

— On l'interrogera plus tard, décida-t-il.

Frentis s'occupa alors des combats en cours autour d'eux. Il ne put retenir une bouffée d'orgueil en constatant l'efficacité avec laquelle les siens avaient désamorcé la charge volarienne : les combattants sautaient du haut des rochers pour désarçonner les cavaliers, les Varitaï menés par le Vannier utilisaient les cordes pour faire trébucher les chevaux, ou basculer les hommes qui les montaient et qu'ils frappaient ensuite de leurs gourdins. Cela ne prit que quelques instants, une bonne dizaine d'animaux sans maître ne tardèrent pas à s'enfoncer au petit trot dans les profondeurs du canyon. Tous les soldats avaient été tués ou capturés. De leur côté, ils n'avaient que peu de pertes, quatre morts et dix blessés. Mais, bien sûr, la véritable confrontation n'avait pas encore eu lieu.

Les Varitaï débouchèrent sur le terrain avec leur détachement coutumier, même si le massacre des Épées Franches devant eux, manifestement, inquiétait beaucoup leurs officiers : ils ordonnèrent au bataillon de poursuivre l'assaut tout en éperonnant leurs chevaux pour leur faire gagner l'arrière. Les esclaves-soldats élargirent leur formation en ordre de bataille, soit quatre compagnies, chacune constituée de quatre rangs serrés. La tête progressait selon ce rythme infailible exaspérant qui leur était propre. Ils tenaient sans frémir leurs lances à large lame à l'horizontale, à hauteur de la taille.

Quand les fantassins se furent enfoncés jusqu'aux deux tiers de la gorge, les archers de Frentis surgirent de leurs cachettes et se mirent à l'œuvre. Leur nombre était réduit, mais ils avaient acquis une bonne expérience à présent, et à chaque mince salve ils parvenaient à abattre

une bonne dizaine de Varitaï. Mais, comme toujours, les frères d'armes des tués paraissaient à peine s'en rendre compte. Ils avançaient toujours de leur pas inébranlable, leurs rangs infiniment perturbés.

Le premier paquet de genêts en flammes décrivit alors une parabole descendante depuis la paroi du canyon et atterrit pile devant le premier rang d'assaillants. Une fumée blanche épaisse s'en échappait. D'autres suivirent bientôt, on croyait assister à une chute de grêlons embrasés. Un voile de nuées ne tarda pas à dissimuler l'ensemble du terrain ; les Varitaï suffoquaient dans la brume.

Le commandant attacha le tissu humide contre sa bouche, brandit son épée avant de s'adresser à ses partisans :

— Battez-vous bien, puissent les Défunts guider vos coups !

Ils chargèrent alors à leur tour en un groupe serré. Ils coururent aveuglément dans la fumée jusqu'à heurter de plein fouet la compagnie d'esclaves-soldats. Leur élan suffit à leur faire franchir quatre rangs d'un coup ! Frentis et Illian s'adonnaient à une danse circulaire en abattant les Varitaï à droite et à gauche. Bientôt, les chocs métalliques, les hurlements de douleur et de rage firent de la scène un pur chaos. Parfois les rebelles se retrouvaient face à une masse d'adversaires qu'ils devaient transpercer en trébuchant sur des cadavres, parfois c'était un désert autour d'eux, ils s'agitaient, isolés, dans un univers de brouillard blanchâtre dont les volutes leur cachaient le combat acharné autour d'eux, retentissant mais invisible. Le frère distinguait par moments les Varitaï libérés qui jetaient à terre leurs frères encore entravés et les assommaient avec méthode. Mais ce dont il était surtout témoin, c'était de massacres entrevus. Les Garisaï s'y livraient avec les capacités et l'ardente colère entretenues par les tourments du Varikum. Il eut même la vision déconcertante d'Ivela et de deux autres que leurs camarades jetaient par-dessus les rangs volariens : ils tournoyèrent en plein vol tels des acrobates à la foire des Eaux-d'Été et, à l'aterrissage, purent prendre l'ennemi à revers.

— Frère !

Le cri d'alarme d'Illian lui parvint un instant trop tard. Le commandant pivota pour se retrouver face à un officier Épée Franche qui surgissait à cheval de la brume et fonçait droit sur lui, trop près pour qu'il puisse lui échapper. Aussi Frentis bondit-il en avant, empoigna-t-il la bride de l'animal et lui enserra-t-il le cou entre ses jambes. La bête se mit à ruer, le soldat abattit son épée sur le rebelle. Le coup, mal contrôlé, lui entama tout de même l'avant-bras et lui fit lâcher prise. Il atterrit rudement sur la rocaille, l'impact chassa l'air de ses poumons. Il roula, s'efforça de se relever, aspira de la fumée qui le suffoqua. Le cavalier savait bien mieux maîtriser sa monture que son jeune officier de commandement ; il lui fit exécuter un demi-tour

immédiat avant de l'éperonner en s'apprêtant à décapiter l'adversaire face à lui d'un revers de son arme.

La sœur lui expédia son couteau de jet en plein visage, juste au-dessus de la mentonnière. L'homme dut s'écarter, mais sa monture heurta violemment Frentis de son flanc au moment où il parvenait à se remettre debout, le jeta au sol une fois de plus. Le commandant aspira encore de l'air chargé de fumée et se força à se relever. Il fouilla les alentours des yeux avec frénésie en quête de ce maudit cavalier... mais ne vit qu'un cheval sans maître. À moins de cinq mètres de distance, il aperçut vaguement des ombres agitées dans la nuée blanche et se rua vers elles. Illian luttait contre le soldat désarçonné. Malgré l'acier planté dans sa joue, celui-ci menaçait de déborder la jeune fille par ses bottes expertes. Il marchait sur elle en délivrant des coups si rapides qu'on pouvait à peine les suivre, le visage ensanglanté mais impitoyable. Elle parvint malgré tout à bloquer l'assaut furieux et bondit pour décocher au Volarien un coup de pied à la face qui enfonça davantage la lame. L'ennemi recula en titubant et en crachant un flot de sang, puis s'écroula à genoux, la tête levée vers cette rebelle maigrichonne. Il n'affichait plus aucune fureur, seulement une supplication désespérée.

Frentis s'arrêta le temps de reprendre son souffle. Le bruit du combat se dissipait autour d'eux, en même temps que le brouillard artificiel. Se révélait peu à peu l'état du bataillon volarien : lamentable. Les rangs nettement organisés se retrouvaient éclatés en nœuds de résistance bientôt éradiqués. Même ces esclaves-soldats d'élite ne pouvaient maintenir leur formation une fois aveuglés !

Le commandant rejoignit Illian qui observait sans bouger son adversaire à l'agonie.

— Tuer en dehors de toute nécessité est contraire à la Foi, expliqua-t-elle en réponse à l'expression interrogative de Frentis.

— Bien sûr, ma sœur, l'approuva-t-il.

Il lui serra l'épaule un bref instant, puis partit à la recherche de Lekran pour s'assurer qu'on laissait s'enfuir quelques survivants.

— Bien sûr...

Elle ressent une ardente bouffée de joie lorsqu'il lui revient, une joie sans mélange malgré l'hostilité résolue dont il tient à imprégner ses pensées. Ces longues journées d'absence lui ont été pénibles ! Elle a eu du mal à surmonter le sentiment de solitude qui ne constituait jusqu'alors qu'un lointain souvenir presque oublié. Elle se laissait aller à se rappeler ce glorieux temps passé ensemble, et cela lui faisait terriblement mal. Cette fois, au lieu de sa voix seule il lui apporte une vision. Une vision tellement nette qu'il a dû passer beaucoup de temps à enregistrer la scène dans tous ses détails. C'est donc délibérément qu'il la contacte ; jusqu'à présent il

utilisait une ruse quelconque pour lui dissimuler ses rêves, cette nuit il y renonce. Il veut qu'elle perçoive cela.

Un millier ou plus de Varitai et d'Épées Franches gisent morts dans une gorge, quelque part dans les terrains rocaillieux à l'est de la Nouvelle Kethia à en juger par le paysage. Des gens en tenues hétéroclites errent au milieu de cette désolation, achèvent les blessés, récupèrent les armes. Elle se surprend à sourire, amusée.

Tu remportes une victoire, mon bien-aimé ! C'est trop mignon. Justement, je cherchais une excuse pour faire exécuter le gouverneur d'Eskethia...

L'hostilité de son bien-aimé s'intensifie. Ses pensées mauvaises se coagulent en mots et elle sent son cœur s'emballer à cette voix chérie.

Viens, affronte-moi, propose-t-il. Finissons-en.

Elle soupire, se passe une main dans les cheveux et laisse son regard errer sur l'océan gris qu'elle voit s'étendre au loin du haut de la falaise. Il commence à pleuvoir – la côte nord est toujours humide en hiver –, mais la mer est plus calme qu'elle aurait cru. Ses esclaves se précipitent pour l'abriter sous un auvent, ils tiennent absolument à préserver l'Impératrice des éléments. Elle les renvoie d'un geste impatient. Ces serviteurs sont zélés à l'extrême, très compétents, mais pour une femme habituée à une vie frugale et dangereuse le confort ne représente qu'un inconvénient quotidien. Au moins, elle ne regrettera pas le sort qui les attend.

Désolée, mon bien-aimé... Elle revient à l'horizon devant elle, l'anticipation des plaisirs à venir lui fait battre un peu plus fort le cœur. Je te laisse encore du temps pour te divertir avec mes esclaves.

L'hostilité s'apaise un peu. Malgré lui, il est intrigué. Elle rit, car elle exulte à la vue des premiers mâts apparaissant au loin. Elle lève le regard au ciel, il est chargé. Elle appelle du geste le capitaine de son escorte à la rejoindre. C'est un Arisai, comme les autres, elle l'a promu parce qu'il sait un peu mieux contrôler sa férocité.

— Tue les esclaves, lui ordonne-t-elle. Ah ! et puis il y a un ou deux kilomètres nous sommes passés à côté d'un village... Personne ne doit pouvoir témoigner de ma présence ici, assure-t'en.

— Impératrice.

Il s'incline, avec sur le visage une expression proche de la vénération. Pourtant, comme tous les autres, il conserve presque toujours dans le regard une lueur de cruauté. Il se détourne, se dirige vers les esclaves en dégainant son épée.

Elle se sent trembler alors qu'elle fait face à l'océan sans prendre garde aux cris. Elle invoque son don. Elle regrette vaguement la nécessité de condamner cette enveloppe qu'elle en est venue à apprécier... mais une autre l'attend à Volar, un peu plus grande, pas tout à fait aussi athlétique.

Le protocole, c'est important, mon amour, lui indique-t-elle. Elle lève les bras, se concentre sur les nuées, les regarde danser en réponse à son

don. Il est temps que l'Impératrice accueille la reine.

Chapitre 11

VAELIN

La tempête suivante dura plus longtemps : deux jours pleins à avancer péniblement à l'abri du bouclier érigé grâce au don de Cara. Cet effort constant l'avait obligée à réduire le diamètre de sa bulle, si bien qu'ils devaient progresser tassés les uns contre les autres ; les gardes d'Orven se retrouvaient aux côtés des Sentar d'Alturk. Malgré les bousculades inévitables, la promiscuité malvenue, il n'y eut aucun problème. La férocité de l'ouragan qui faisait rage de tous côtés ne laissait guère de place aux susceptibilités. À la fin du deuxième jour, la jeune fille commença à faiblir. Elle tomba à genoux plusieurs fois, il lui fallait partager le pouvoir avec Kiral et Marken à la fois pour maintenir un espace de calme. Quand la nuit tomba, les autres Doués l'avaient tous aidée, presque jusqu'à l'inconscience, et l'état de leur sauveur n'était pas plus brillant : elle délirait à mi-voix tandis que le sang coulait abondamment de ses yeux et de son nez.

— Nous devons mettre fin à cette folie ! cria Lorkan à l'adresse de Vaelin.

Lui-même tenait tout juste debout.

— Si elle continue, elle va mourir.

Le commandant se tourna vers Ours Sage, lui adressa un coup d'œil inquisiteur. Le vieux chaman fronça les sourcils et se fraya un chemin jusqu'au périmètre ménagé par Cara. Il pointa le bout de son bâton à l'extérieur, dans le chaos hurlant, tout blanc.

— Le vent s'apaise. Pas vite, estima-t-il.

Il hésita, jeta encore un coup d'œil à la jeune fille puis se redressa. Il avait pris sa décision.

— Formez le cercle, indiqua-t-il, les chevaux à l'extérieur. Couvrez toute votre peau, serrez-vous.

La manœuvre pour disposer les bêtes fut malcommode et prit un peu de temps. Cara s'affaiblissait de plus en plus.

— Arrête, Petit Oiseau, lui dit alors Ours Sage.

Il ne tenait toujours aucun compte des noms qu'on lui précisait, il préférerait choisir lui-même les appellations.

— Peux pas..., souffla-t-elle. (De ses yeux clos sourdait du sang.) La tempête... le prix.

— Elle meurt, assura-t-il en lui posant la main sur le front. Arrête-toi.

Cara grogna, battit des paupières un instant... Le bouclier tomba.

Le froid les frappa tel un marteau. Chacun laissa échapper un grondement de souffrance, se recroquevilla sous son poids insupportable. On se blottit d'instinct contre son voisin. Vaelin tenait de toutes ses forces les rênes de Taillade, Dahrena saisit son aimé à la taille, Kiral s'installa contre le dos du commandant en psalmodiant doucement en lonak. Le frère ne connaissait pas ces paroles, mais l'air mélodieux lui était familier. Celui du chant de mort. Chevaux et poneys poussèrent des hennissements stridents sous le vent qui les cinglait. Certains ruèrent, pris de démente, s'arrachèrent à leurs maîtres et s'enfuirent dans la tourmente. Taillade piétina en expulsant violemment l'air par les naseaux. Vaelin sentit qu'il tirait sur ses rênes, l'entendit lâcher un puissant cri de protestation ; il serra plus fort la bride, força l'animal plus près de son corps, s'appuya contre son flanc avec Dahrena dans l'espoir que le peu de chaleur qui émanait d'eux le réconforterait. Sa monture hennit encore mais s'apaisa – davantage, supposa-t-il, parce que le froid sapait ses forces que par instinct de fidélité.

Le temps parut s'étirer tandis qu'ils enduraient l'assaut des éléments. Chaque seconde représentait une nouvelle épreuve d'endurance. Au bout d'une heure, les chevaux commencèrent à mourir. Ils s'effondraient en silence, épuisés, leurs cavaliers se blottissaient derrière leurs cadavres bientôt gelés. Vaelin entendit d'autres Lonaks entonner le même air lugubre ; ils offraient leurs chants de mort à la bise.

Lui-même commençait à s'affaïsser quand il sentit enfin la tempête faiblir. Tout à coup, le froid avait perdu de son mordant. Il relâcha les rênes de Taillade, retint un cri de douleur quand ses doigts à moitié gelés se dégourdirent. Dahrena, serrée contre lui, bougea, et lui offrit un sourire à peine visible sous les fourrures qui l'enveloppaient. À sa grande surprise, le commandant constata que son cheval était toujours vivant, bien que tombé sur ses pattes repliées, les flancs presque enfouis sous les congères. Il lui gratta les oreilles, l'animal cilla, le regard empli de souffrance.

Vérification faite, il s'avéra que la moitié des poneys lonaks et le tiers des chevaux des gardes d'Orven avaient péri. Quatre Sentar aussi, des vétérans plus âgés d'une dizaine d'années que leurs frères d'armes. Selon, semblait-il, la coutume, Alturk rassembla leurs possessions et les distribua à ses hommes rassemblés autour des cadavres. On ne prononça pas de paroles funèbres, la cérémonie envers les morts consista simplement en un bref regard avant de s'éloigner.

Vaelin rejoignit Ours Sage. Le chaman parcourait du regard la glace alentour, l'air plutôt inquiet.

— Par où ? lui demanda le commandant.

Le vieil homme continua son inspection pendant encore quelques instants, puis baissa les yeux.

— Nulle part.

— Mais le prix...

— La glace se brise tout autour.

Le chaman fit décrire à son bâton d'os un cercle complet.

— Nulle part où marcher, insista-t-il. Cette fois, on paie tous le prix.

Ils établirent le camp et attendirent. Les citoyens du Royaume se rassemblaient autour de leurs feux, les Lonaks s'employaient à dépecer les carcasses des chevaux et des poneys puisque, après tout, cela ne rimait à rien de gaspiller de la viande sur la Banquise. Le craquement énorme, désormais bien connu, retentit peu après l'aube. Le son dura beaucoup plus longtemps que la fois précédente, la glace exprima sans retenue ses tourments tandis que des murs de brume blanche s'élevaient de tous côtés ! Tout à coup, ils sentirent le sol se déplacer sous leurs pieds, le ciel leur parut basculer alors que c'était tout le terrain qui se fracturait à des kilomètres à la ronde en un tonnerre toujours plus monstrueux. Le silence qui suivit sembla immense. Tous, tombés à genoux, fouillaient le paysage du regard en quête d'une calamité plus apocalyptique encore. Mais rien ne vint. La glace se balançait gentiment sous eux, elle se déplaçait sans hâte mais avec constance vers l'est.

Le commandant s'approcha du chaman qui, tout au bord du morceau de banquise dont ils étaient désormais prisonniers, baissait les yeux sur l'abîme caverneux les séparant du socle solide. Le fossé était si profond qu'on ne pouvait même pas distinguer l'eau libre en dessous.

— La glace est bonne, estima Ours Sage d'une voix étonnamment calme.

— Bonne ? s'étonna Vaelin.

— Il y a des îles à l'est.

Le vieil homme eut un petit sourire.

— On va chez nous.

La semaine suivante, le temps se maintint au beau. La compagnie s'habitua à ce bout de banquise de trois cents bons pas d'un bout à l'autre, qui pouvait accueillir un camp bien étalé. Grâce à la tempête, ils ne manquaient pas de viande équine. De temps en temps, l'iceberg entrainait en collision avec d'autres ; la glace tremblait sous le choc mais, pour l'instant, elle ne craquait pas. Pour le frère, le principal sujet de préoccupation était la durée de plus en plus brève des journées et non leur immobilité forcée. La Longue Nuit s'annonçait, si elle les

surprenait il ne donnait pas cher de leur peau.

— Vous n'aviez pas le choix, lui assura Kiral un matin.

Il s'était avancé au bord de l'étendue gelée, suivant ce qui s'apparentait à un rituel quotidien. Ils se trouvaient si loin au nord que, pendant un petit moment, juste avant l'aube, il pouvait voir briller Avensurha, plus fort que jamais.

On ne peut se livrer à la guerre sous le regard de l'astre.

Ce n'était là qu'une légendaire illusion, il s'en rendait compte. Vie, mort, amour, guerre... tout pouvait se jouer partout en ce monde jusqu'à la fin des temps, et Avensurha n'en avait rien à faire. Ce n'était qu'une étoile.

— Tous ces gens m'ont suivi, rappela-t-il, et on dirait que je les ai menés à leur perte.

— Le chant parlait, vous lui avez répondu. Du reste notre voyage n'est pas terminé.

Elle parlait avec une tranquille autorité, mais le commandant restait sceptique. Il désigna la glace qui les cernait et se déplaçait lentement.

— Le chant ne vous a-t-il pas avertie pour cela ?

— Il n'a cessé de me délivrer une nuance d'incertitude depuis le début de l'expédition, sans que son appel en soit moins clair. Nous suivons le bon chemin, l'homme sans fin nous attend. Je le sais.

Quatre jours plus tard, la première île était en vue, un monticule couvert de neige à quelques kilomètres au sud. Plusieurs autres, plus étendues, apparurent le lendemain. Les collisions entre icebergs se firent plus fréquentes à cause des détroits entre les terres, qui entretenaient des courants. Après des heures de vibrations presque constantes et un craquement inquiétant qui secoua le sol sous leurs pieds, leur morceau de banquise s'immobilisa dans un grincement retentissant.

Ours Sage les mena à travers le paysage gelé chaotique jusqu'à la terre ferme la plus proche, une île plus grande que ses voisines. Le roc nu émergeait de ses pentes enneigées. Le vieillard parut s'assombrir alors qu'ils suivaient la côte sud pour parvenir à un assemblage de huttes au pied d'une haute falaise. Les abris étaient de forme conique, constitués de peaux d'otaries tendues sur un cadre d'os et de bois. Beaucoup de ces murs de cuir manquaient, les autres avaient beaucoup souffert de leur exposition aux éléments : de toute évidence, l'endroit était abandonné depuis longtemps, non entretenu.

— Connaissez-vous ces lieux ? demanda Vaelin au chaman.

— Camp de chasse du peuple des Ours, répondit celui-ci sans bouger.

Il ne laissait rien s'afficher sur son visage.

— Nous pourrions passer notre chemin, suggéra le frère qui le sentait réticent, trouver une autre île...

— La plus proche est à deux jours.

Le vieil homme se remit en marche d'un pas décidé et désigna le nord du bout de son bâton.

— Une autre tempête arrive, indiqua-t-il. On attend là sa fin.

Ils réparèrent les huttes de leur mieux, avec la peau de leurs chevaux morts pour combler les brèches. La nuit tomba vite et apporta avec elle une bise mordante. À ce stade, ils étaient tous accoutumés au climat capricieux de ces latitudes. Savoir qu'une tempête pouvait les accabler d'un moment à l'autre entraînait un degré de coopération inédit entre les Sentar et les gardes d'Orven, qui œuvraient ensemble en silence mais avec efficacité. La barrière de la langue ne les gênait en rien.

— Autrefois la glace avait fait de tous les hommes des frères, assura Ours Sage ce soir-là.

Ils avaient pu raccommoder cinq abris, de quoi les protéger du vent qui hurlait déjà au-dehors. Les chevaux et poneys survivants avaient pris place dans une hutte à part avec le peu de fourrage qui restait. Le chaman était assis près du feu au milieu, la fumée qui s'en élevait sortait par un petit trou dans le toit. Le vieillard s'employait à graver de nouveaux symboles sur son bâton.

— La Longue Nuit régnait des années alors, pas des mois, poursuivit-il sans quitter des yeux la pointe de son couteau à l'œuvre sur l'os. Pas de tribus, un seul peuple forgé par la Longue Nuit. Après, un peuple devint trois. Les hommes n'étaient plus frères.

Il s'arrêta le temps de chasser la poussière d'os sur son emblème en soufflant dessus. Il y avait marqué des points en groupes irréguliers, tous reliés par des traits.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Cara en se penchant pour mieux voir.

Elle restait encore trop maigre, mais avait recouvré l'essentiel de ses forces au cours du temps passé sur la Banquise. Vaelin, toutefois, ne pensait pas qu'elle aurait pu une fois de plus les abriter de l'ouragan qui à présent les cernait.

Ours Sage fronça les sourcils. Il cherchait comment s'exprimer.

— Une histoire finie..., énonça-t-il au bout d'un moment. (Il regarda tour à tour les Doués.) De voyage, d'union. Après la tempête nous en construirons une autre, d'enseignement et de combat.

Trois jours plus tard, le chaman les guida au sud-est. Les îles se faisaient de plus en plus imposantes à chaque kilomètre, plus proches les unes des autres aussi. Sur certaines, avec le climat moins impitoyable, poussaient même quelques arbres ou des broussailles.

Mais cela ne suffisait pas pour nourrir les chevaux. En fin de compte, quand le fourrage fut complètement épuisé, seul Taillade survécut. Il suivait Vaelin à la bride, la tête de plus en plus basse.

Lorsque la nuit tombait, Ours Sage rassemblait autour de lui les Doués et tentait de partager sa sagesse avec eux, même si le sentiment d'urgence qu'il éprouvait, l'ignorance de ses élèves et sa connaissance encore rudimentaire de la langue du Royaume rendaient la tâche des plus ingrates.

— Parle ! ordonna-t-il un soir à Dahrena.

Il leva la main de la jeune femme, en plaqua la paume contre son front ridé.

— Pour dire quoi ? demanda-t-elle, éberluée.

— Pas avec la bouche ! (Il posa le bout de son index contre la tempe de Dahrena.) Prononce un mot là-dedans.

La dame ferma les yeux pour mieux se concentrer, appuya plus fort de sa main contre la tête d'Ours Sage ; il poussa un grognement consterné.

— Appelle le pouvoir, précisa-t-il. Pas tout ! Juste un peu.

Elle soupira, essaya encore. Elle se crispa ; toute expression déserta son visage qui soudain pâlit, prit le teint blême que Vaelin connaissait bien.

— Tour ! s'écria le chaman avec un gloussement satisfait. Assez. T'en servir pas trop.

Dahrena ôta sa main du front du vieil homme, en replia les doigts. Elle avait l'air étonnée, presque effrayée devant cette puissance.

— Je ne savais pas..., indiqua-t-elle. Tous les Doués peuvent-ils faire cela ?

— Tous ceux avec du pouvoir, oui. Le don change, pas le pouvoir. C'est une même chose. Viens.

Il appela ceux munis de dons et les mena à ses fauves qui attendaient non loin, paisibles. Il désigna le plus imposant ; comme les autres, il avait encore le pelage dépenaillé, mais l'air bien mieux nourri que lorsque le chaman l'avait soumis.

— Parle, répéta Ours Sage à Dahrena. Ordonne-lui.

Elle approcha de la bête, visiblement dubitative. Le tigre de guerre semblait parfaitement calme, mais elle avait déjà été témoin du carnage que pouvait semer Danseneige, malgré ses allures trompeuses de chaton monté en graine. Elle s'arrêta à un pas ou deux de l'animal, tendit une main hésitante vers sa grosse tête en fermant les yeux pour invoquer de nouveau son don. Le fauve cilla, puis s'aplatit sur la neige avant de rouler sur le dos, les pattes en l'air. Dahrena, avec un rire ravi, s'agenouilla pour caresser sans crainte le ventre soyeux de sa nouvelle amie.

— Tout le monde essaie ! clama Ours Sage.

Il pointa son bâton sur les Doués, l'agita en direction des tigres de guerre.

— Choisissez, donnez des noms. Ils sont à vous.

Cara se lança sans cacher son enthousiasme, ainsi que Kiral. Marken et Lorkan se montraient nettement plus prudents.

— Et s'ils nous mordent ? demanda ce dernier au chaman en avançant d'un tout petit pas en direction d'un des deux fauves encore disponibles.

— Vous mourez, admit le vieil homme. À éviter.

Kiral attira soudain l'attention du frère : elle venait de se lever après s'être accroupie près de l'animal de son choix, le plus petit du groupe, qui avait l'oreille gauche mutilée. Elle ne souriait plus, regardait vers l'est avec intensité. Vaelin la rejoignit.

— Du danger ? demanda-t-il.

— Un nouveau chant.

Elle crispa légèrement les traits et, perplexe, secoua la tête.

— Très ancien, très étrange, ajouta-t-elle.

Ours Sage vint près d'eux, prononça quelques mots dans sa langue. L'air méfiant mais pas vraiment effrayé, il précisa :

— Le peuple des Loups.

Dès l'aube, il les mena à une autre île encore, la plus vaste qu'ils aient vue jusqu'à présent. Le roc nu y affleurait sur de grandes étendues, des bosquets et des buissons y poussaient côté est. Le commandant laissa Taillade se régaler des quelques feuilles que ceux-ci avaient à offrir, le cheval de guerre gratifia son maître d'un reniflement reconnaissant en entamant son premier repas depuis des jours.

— J'aurais dû t'appeler « Costaud », pas vrai ? supposa Vaelin en brossant le gel qui s'attardait sur ses flancs solides. Désolé de tout ce que tu as eu à endurer, mon vieux...

Taillade chassa l'air de ses naseaux et se remit à manger.

Le frère dénicha le chaman là où la terre laissait place à la banquise. Non loin, Griffé d'Acier, assis, s'appliquait à tourmenter de ses crocs un fémur d'équidé.

— Nous allons devant, les autres restent là, annonça Ours Sage. Le peuple des Loups pas plein de haine comme le peuple des Tigres, mais il aime pas trop à la fois sur sa glace.

— Où les trouverons-nous ?

Le vieillard lâcha un rire amusé et se mit en marche. Son ours se leva pour le suivre, l'os toujours fermement coincé entre ses mâchoires.

— Eux nous trouvent ! assura le chaman.

Ils progressèrent vers l'est jusqu'à ce que le ciel ait viré au noir et

que le feu vert ait repris sa danse dans le ciel. Ours Sage s'assit sur un amas de glace tronqué, en forme de poutre, leva les yeux et entama l'incantation pour ses ancêtres.

— Que leur dites-vous ? demanda Vaelin quand son compagnon eut terminé.

— Le peuple des Ours vit toujours. Moi aussi. Plus trop longtemps à m'attendre.

— Êtes-vous à ce point impatient de les retrouver, d'avoir de nouveau votre femme près de vous ?

— Elle est déjà là, elle regarde...

Le chaman lui jeta un coup d'œil en biais.

— Vous croyez c'est... une histoire. Le mot... pour une histoire pas vraie ?

— Un mensonge.

— C'est ça. Mensonge. Pas de mot pour dans la langue du peuple des Ours.

— Même sans mot pour le qualifier, un mensonge demeure un mensonge. Mais non, je ne crois pas que vous mentiez. Je crois plutôt que votre peuple et le mien ont bâti des légendes pour essayer de comprendre un monde qui, en général, n'a pas tellement de sens. Avec le temps, une légende devient sa propre vérité.

— Une légende ? C'est quoi ?

— Une histoire très ancienne, répétée bien des fois, qui change à chaque répétition. Si vieille que plus personne ne sait si un jour elle s'est vraiment passée.

— Vous aviez du pouvoir quand on s'est rencontrés. Un chant, comme la Fille Renard, plus fort. C'est ça une légende ?

— Non, parce qu'il était véritable. Mais, comme une légende, il devait prendre fin.

— Pas vrai.

Ours Sage leva son bâton pour montrer les lueurs tournoyantes dans le ciel.

— Rien ne prend fin vraiment. Là-haut les histoires vivent pour toujours.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à Griffes d'Acier qui venait de pousser un grondement bas et se levait pour renifler l'air.

— Beaucoup arrivent, soupira le chaman en se mettant lui aussi debout. Des guerriers. Gardez les mains vides.

Les faucons-dards furent les premiers en vue, sept grands oiseaux descendant des nuées pour les encercler ; ils volaient parfois si bas que Vaelin devait se courber pour les éviter. Il avait entendu de Dahrena suffisamment d'anecdotes pour mesurer la puissance mortelle de ces volatiles, mais leur envergure ne l'en surprenait pas moins : elle devait allégrement dépasser les deux mètres ! Leurs becs valaient en longueur

des pointes de lance et en outre, nota-t-il, des éperons d'acier brillaient au bout de leurs serres.

— Un seul chaman les contrôle ? demanda-t-il à Ours Sage.

— S'il est fort. Ils voient, lui aussi.

Le vieil homme considéra l'horizon à l'est, et chargea ses paroles suivantes d'une nuance d'avertissement :

— Pas beaucoup savent en lier autant à eux.

Quelques instants plus tard, des points noirs apparurent au loin, d'abord une dizaine, mais ce nombre crût vite. D'après les estimations du commandant, il se montait à plus de cinquante. En approchant, ils se muèrent en silhouettes bondissantes, qui avançaient sur la glace avec aisance, grâce et rapidité. Plus près des deux hommes, le groupe se scinda pour former un cercle presque parfait autour d'eux. Les animaux s'assirent, les contemplèrent avec une sereine indifférence. Ils étaient tous d'un blanc immaculé, et plus gros que tous les loups que le frère avait jamais vus au cours de sa vie – à l'exception d'un.

D'autres points ne tardèrent pas à se montrer à la limite de leur champ de vision, dénués de la grâce des premiers mais tout aussi rapides. Ils formaient des structures si peu familières que, au départ, Vaelin ne sut pas bien les interpréter : des équipes de loups à la queue leu leu, liés les uns aux autres, avec un gros objet attaché derrière elles ? À mesure que la distance se réduisait, il comprit que les animaux tiraient des traîneaux dont chacun supportait trois hommes, tous armés de lances ou d'arcs similaires à ceux des Seordah. Les insolites bêtes de trait se révélaient de plus petite stature que celles qui montaient la garde autour des intrus, et nettement moins placides : elles se grondaient après, se lançaient des coups de gueule agressifs tandis que leurs maîtres les faisaient s'arrêter. Le frère se livra à une estimation du nombre de guerriers descendant des véhicules ; plus d'une centaine, soit moins que leur propre troupe... Mais ils se trouvaient sur leur terrain, et commandaient des faucons et des loups.

Après avoir quitté les traîneaux, ils se disposèrent en un second cercle, autour de celui ménagé par les animaux. Deux d'entre eux s'avancèrent à la rencontre de Vaelin et d'Ours Sage. L'un, trapu, à peine plus haut qu'un mètre cinquante, ne déparait pas parmi tous ceux vivant sur la glace qu'avait vus le commandant, mais le deuxième était au moins aussi grand que le visiteur de l'Ordre ! Il avait une bonne carrure d'épaules malgré son aspect général plutôt élancé, athlétique.

— Vous les connaissez ? s'informa Vaelin auprès de son compagnon.

Celui-ci secoua la tête. Il semblait encore plus sur ses gardes que lors de sa confrontation avec Sans Yeux.

— On commerce avec le peuple des Loups, des fois, précisa-t-il. On vit pas avec eux.

Les deux silhouettes firent halte non loin et s'employèrent à écarter les peaux qui recouvraient leur visage. La courtaude se révéla être une femme entre deux âges, pourvue des hautes pommettes et du large visage habituels chez ces peuples nordiques. À en juger par le regard qu'elle portait sur Ours Sage, elle le reconnaissait et le respectait, même si elle ne se montrait pas moins crispée que lui en l'occurrence. Vaelin remarqua qu'elle aussi portait un bâton d'os, plus court que celui du chaman et lui aussi décoré de caractères gravés. Derrière son masque velu, l'échelas était en fin de compte un homme un peu plus jeune que le commandant, sans le moindre trait ethnique évocateur d'ancêtres ayant vécu sur la glace. La surprise du frère fit place au malaise quand il examina l'individu en face de lui : teint pâle, yeux et chevelure foncés, presque noirs... le Volarien typique.

La femme prit la parole dans sa langue. Elle s'adressait à Ours Sage qui répliqua par un hochement de tête et quelques mots.

— Le chaman rencontre le chaman, expliqua-t-il. C'est... la coutume.

Elle se tourna alors vers Vaelin, le détailla des pieds à la tête avant de donner son approbation d'un mouvement de menton au jeune homme près d'elle. Celui-ci gratifia le frère d'un sourire réservé, qui évoquait le manque d'expérience et d'assurance devant une rencontre historique.

— Ma mère voudrait connaître votre nom, annonça-t-il en langue du Royaume.

Il la prononçait de manière plutôt saccadée, avec un accent appuyé, mais on le comprenait très bien.

— Votre mère ? s'étonna Vaelin.

Il haussa le sourcil en les considérant tour à tour.

— Oui. Plein-d'Ailes, chamane du peuple des Loups des Trois Îles. Je suis son fils, dénommé Long Couteau par consentement des miens.

— Tiens donc !

Le frère, sans le quitter des yeux, laissa le silence se prolonger. Il remarqua que l'homme gardait les bras ballants ; il ne portait pas d'armes mais, sans nul doute, il devait cacher au moins une lame sous ses fourrures, et savoir s'en servir. À noter également une attention soudain plus vive chez les loups autour d'eux. Ils levaient la tête comme en réaction à un appel inaudible.

— Votre... mère n'est pas le seul chaman en notre présence, conclut Vaelin. Elle commande les faucons, vous les loups.

L'autre grinça des dents et se força à sourire.

— Oui, confirma-t-il. Vous n'avez toujours pas donné votre nom.

— Je veux d'abord entendre le vôtre, Volarien. Votre véritable

nom ! J'ai dû tuer bien trop de vos compatriotes pour vous accorder si facilement ma confiance.

Les quadrupèdes se redressèrent tous ensemble en poussant un même grondement tandis que l'homme bronchait et annonçait d'une voix inflexible :

— Je ne suis pas volarien.

Plein-d'Ailes jeta quelques mots d'un ton sévère. Cela suffit pour que le chaman des loups se calme, que ses animaux se détendent de nouveau tandis que lui prenait une inspiration apaisante.

— Mon nom de naissance est Astorek Anvir, révéla-t-il. Je vous demande le vôtre.

— Vaelin Al Sorna, Seigneur de la Tour des Confins par délégation de la reine.

La femme d'âge mûr agita son bâton dans sa direction et poussa une exclamation gutturale. Elle avait l'air soudain irritée.

— Mère dit que vous avez un autre nom, traduisit Astorek Anvir.

— Les Eorhil m'appellent Avensurha. Les Seordah Beral Shak Ur.

— Nous ne connaissons pas ces mots. Expliquez leur signification.

— Avensurha est l'étoile brillante dans le ciel précédant l'aube. Beral Shak Ur veut dire Ombre du Corbeau.

Les deux chamans, l'air soudain grave, échangèrent un coup d'œil. Ils restèrent silencieux mais Vaelin vit Ours Sage se redresser et supposa qu'ils partageaient leurs pensées par d'autres moyens que la parole.

— Rassemblez les vôtres, indiqua Astorek au bout d'un moment. Suivez-nous.

— Dans quel dessein ? demanda le frère.

— Suivez-nous, vous saurez.

Le Volarien se retourna et se dirigea vers son traîneau. Ses loups se levèrent d'un même mouvement pour l'encadrer tandis qu'il jetait une dernière réplique par-dessus son épaule :

— Ou alors restez là et périssez sous la Longue Nuit.

L'île faisait des kilomètres d'un bout à l'autre, pouvait s'enorgueillir de beaucoup d'arbres et, en son milieu, d'un mont abrupt de granit moucheté de neige.

— Foyer du Loup, indiqua Ours Sage comme traduction de son nom imprononçable. Bien des années que je l'avais vue.

Le trajet leur avait pris quatre jours de marche difficile sur la glace qui s'amincissait à mesure qu'on progressait vers le sud. C'était inquiétant de voir à travers une fois le soleil assez haut, de distinguer les bulles où jouait la lumière, sous une épaisseur d'à peine deux mètres.

— Elle fond l'été, précisa Astorek. Alors les îles sont isolées, on n'y

aborde que par bateau. Nous en avons une quantité.

Il s'était montré jusqu'à présent un guide aimable, peu perturbé par la suspicion instinctive que lui témoignaient les Sentar, ou l'hostilité déclarée des citoyens du Royaume.

— Faire confiance à un de cette engeance ne me paraît guère raisonnable, monseigneur, avait prévenu Orven.

Son expression sinistre face au Volarien reflétait celle de ses soldats. Comme tous ses compatriotes au cours de ce périple, il avait dû renoncer à l'entretien quotidien de son apparence à présent débraillée. En fait, sa barbe non taillée, ses longs cheveux le rendaient presque méconnaissable.

— Nous avons déjà dû pâtir de l'habileté de leurs espions ! insista-t-il.

— Ce n'est pas un espion, protesta Kiral, la seule de la compagnie – avec Ours Sage – à ne pas manifester d'antipathie à l'égard du jeune chaman. Mon chant ne discerne aucune tromperie.

— Les siens ont confiance en lui, fit remarquer Vaelin devant le scepticisme évident d'Orven face aux paroles rassurantes de la chasseresse. Ours Sage a confiance en eux. De toute manière, nous n'avons guère le choix.

Un grand rassemblement du peuple des Loups, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui détaillaient les nouveaux venus sans cacher leur curiosité, les attendait sur une langue de terre pointant de la côte ouest de l'île. Parmi eux, plusieurs meutes de loups, chacune d'au moins dix individus qui entouraient leur chaman. Au-dessus, une impressionnante volée de faucons-dards décrivait des cercles. Plein-d'Ailes brandit son bâton d'os pour ordonner la halte, un homme s'avança pour accueillir les voyageurs. Il était un peu plus grand qu'elle, plus charpenté que la plupart de ses compatriotes. Il enlaça affectueusement la chamane et Astorek, Vaelin conclut qu'il voyait se retrouver une famille.

— Mon père vous souhaite la bienvenue, assura le jeune homme. Il est chef ici. Dans votre langue, son nom signifie Tueur de Baleines.

— Je le remercie de son hospitalité, répondit le commandant non sans noter que, contrairement à son épouse, le dirigeant du peuple des Loups devait attendre qu'on lui traduise ses paroles à voix haute pour les comprendre.

L'homme détailla le frère avec autant d'attention que lui en avait témoigné Plein-d'Ailes, mais aussi avec une expression un peu plus cordiale.

— Il dit que c'est bizarre de voir une légende s'incarner, relaya Astorek.

Vaelin voulait demander des éclaircissements, mais Tueur de Baleines s'était déjà éloigné vers Ours Sage, bras grands ouverts. Les

deux compères s'enlacèrent, échangèrent des paroles amicales dans la langue du peuple des glaces. Après des semaines à l'entendre régulièrement, le commandant n'y comprenait toujours rien.

— Nous croyions le peuple des Ours balayé de la surface de la terre, indiqua Astorek. Mon père se réjouit que nous ayons fait erreur.

— Ils ont combattu les Volariens, l'informa Vaelin. Ils ont traversé la glace pour se réfugier sur nos terres. Je constate que les vôtres n'ont pas subi la même épreuve...

Le jeune homme s'assombrit. Le commandant remarqua que Kiral, au même instant, semblait compatissante, et il se demanda quel air lui révélait son chant.

— Nous avons combattu, affirma le Volarien. Ce fut court, mais brutal.

Le campement principal se situait deux kilomètres plus loin, le long de la côte. Au lieu de défricher la forêt, le peuple des Loups préférait s'installer au milieu des arbres, essentiellement des pins et des bouleaux, aux troncs assez hauts et robustes pour supporter les passerelles établies entre eux et les cordes ou échelles qui agrémentaient souvent leurs branches. Les abris les plus importants se trouvaient au niveau du sol, c'étaient des structures coniques en partie couvertes de mousse. On avait l'impression de gros champignons poussés à l'ombre des frondaisons. On mena les visiteurs à l'édifice le plus imposant, un grand bâtiment circulaire construit autour du plus vieil arbre dont le tronc surgissait du plancher de bois et perçait le toit aux nombreuses poutres. À l'intérieur, une quantité de tables basses mais pas de chaises, car on avait coutume ici de s'asseoir sur des piles de fourrures déplacées en fonction des besoins. Quand Vaelin et sa compagnie furent invités à entrer, beaucoup de places étaient déjà occupées. Astorek leur indiqua où s'installer, au premier rang autour du géant végétal.

— C'est votre salle du conseil, ici ? supposa le commandant en s'asseyant sur un paquet de cuir et de poils, Dahrena auprès de lui. ... L'endroit où on prend les décisions, paraphrasa-t-il en réponse au regard éberlué du jeune Volarien.

— Les décisions !

Astorek poussa un petit soupir amusé et jeta un coup d'œil vers l'homme qu'il appelait son père, qui prenait place en faisant signe à Ours Sage de le rejoindre.

— Toutes les décisions ont été prises il y a longtemps, indiqua-t-il. Et pas par nous.

Alturk s'affala en face de Vaelin avant que celui-ci ait une chance de poser une autre question, et marmotta :

— Depuis le temps, mon peuple nous aurait déjà nourris... ou tués.

Le chef des Sentar avait perdu du poids au cours de cette marche, comme tous les autres, mais, au contraire de ses compagnons, il semblait avoir eu du mal à se remettre ces derniers jours. Les hommes lonaks restaient glabres ; son visage s'était émacié, évoquait presque une tête de mort malgré la tignasse noire qui poussait sur son crâne jusqu'alors rasé. Ses bras n'avaient pas recouvré toute leur épaisseur musculaire. Par ailleurs, il n'avait rien perdu de la profonde tristesse que Vaelin avait sentie en lui dans les montagnes. Le frère se demanda si l'homme s'y accrochait délibérément, s'il permettait à son chagrin de l'affaiblir, si même il espérait que la glace accomplirait la tâche que le combat n'avait su remplir.

— Vous devriez vous réjouir, signala Dahrena au Lonak, vous aurez de quoi relater le conte le plus grandiose une fois rentré chez vous...

— Alturk ne partage jamais rien autour du feu, indiqua Kiral. Pourtant ma sœur m'a raconté une fois qu'il avait une histoire à faire honte à toutes les autres ! Car Alturk – et la Mahlessa elle-même l'a confirmé – entendit un jour la voix d'un dieu.

Le Lonak assena un grand coup de sa paume sur la table en grommelant quelque chose dans sa langue. Il jeta un regard furieux à la jeune femme. Vaelin était prêt à se lever pour la défendre, mais la chasseresse se contenta de sourire, de plonger ses yeux dans ceux de son aîné sans manifester la moindre crainte et d'énoncer une phrase dans sa langue, qu'elle se hâta de traduire pour le commandant et sa dame :

— Ne pas partager une histoire, c'est gâcher un joyau.

Peu de temps après, on servit le repas : sur des plateaux de bois s'empilait de la viande rôtie, dans des bols noix et baies.

— Ça a le goût d'otarie, fit remarquer Alturk en arrachant une énorme bouchée carnée. En moins dur.

— Du morse, l'informa Astorek qui venait rejoindre leur tablée. De la viande d'hiver. En été, on mange surtout du wapiti.

Il considéra d'un air un peu étrange Alturk et Kiral, puis s'intéressa à Vaelin.

— Vous ne venez pas de la même tribu, estima-t-il.

— Non ! confirma le Sentar dans un grognement appuyé, sans s'arrêter de mâcher et d'avalier. Nous, on est lonaks. Eux... (un coup de tête pour désigner le frère et son aimée)... des *Merim Her*.

— Nos peuples ont longtemps été ennemis, précisa le commandant. Désormais alliés. C'est l'œuvre du vôtre.

Astorek soupira, contrarié, mais cette fois refusa de se laisser provoquer.

— Mon peuple est ici, insista-t-il.

— Comment se fait-il que vous parliez notre langue ? demanda

Dahrena.

Le jeune homme jeta un coup d'œil à Tueur de Baleines en pleine conversation avec Ours Sage.

— On vous relatera bientôt ce conte-ci, éluda-t-il.

Le festin se prolongea au cœur de la nuit, complété par une liqueur corsée qui sentait fort le pin. Vaelin n'en prit qu'une gorgée pour goûter, mais Alturk sembla beaucoup l'apprécier.

— C'est comme boire à même l'arbre, décida-t-il.

Pour une fois, il lâcha un rire avant de vider sa bolée.

— On fait fermenter des baies sauvages et des pommes de pin, expliqua Astorek. Avec un peu plus de temps, on peut s'en servir pour allumer le feu.

— Pour sûr, ça l'allume dans mon ventre !

Alturk leva encore son bol plein à ses lèvres et l'avalait cul sec. À mesure que la soirée s'avancait, Vaelin fut soulagé de constater que l'homme, dans l'ivresse, se montrait morose plutôt qu'agressif : il s'affaissait de plus en plus en avant, soutenait sa tête de sa main en continuant à engloutir la bière de pin. Il marmottait dans sa langue des propos décousus qui, de toute évidence, écœuraient Kiral.

— Tu fais honte au Sentar Mahlessa par tes débordements, énonça-t-elle avec un reniflement dédaigneux.

L'autre retroussa les lèvres, cracha quelques mots en lonak. À en juger par la réaction marquée de la jeune femme, ils n'avaient rien de flatteur ! Elle jeta une malédiction de son cru et se leva, la lame à moitié dégainée.

— Suffit ! s'exclama Vaelin à son encontre, d'un ton lourd d'autorité, assez fort pour qu'un silence subit envahisse l'espace. Vous n'êtes pas chez vous, vous faites insulte à nos hôtes, poursuivit-il plus bas. (Puis il regarda Alturk.) Quant à toi, Tahlessa, tu devrais quitter la table et aller dormir.

— *Merim Her*, va, bredouilla l'interpellé qui se leva à demi, chercha à tâtons son gourdin de guerre et le laissa échapper. Tueur de fils !

Il s'arc-bouta de ses bras contre la table, s'efforça de se soulever. Mais la tâche se révéla au-dessus de ses forces réduites : il s'effondra, sa face heurta dans un bruit pénible le plateau du meuble. Il ne bougea plus et ne tarda pas à ronfler.

— Glacis ! gronda Kiral.

Elle se rassit, adressa un regard furieux au frère.

— Vous auriez dû me laisser le tuer. Mon chant ne discerne guère de valeur en lui.

— Un esprit tourmenté mérite des soins, non la mort, protesta Astorek en accordant au Lonak inconscient un regard compatissant. Et on ne devrait pas se tuer au sein d'une même tribu.

Kiral éclata de rire, prit une baie et la lança dans sa bouche.

— Nous ne pouvons même plus massacrer les *Merim Her* ! lâcha-t-elle. Il ne va plus rester grand-chose d'autre à faire aux Lonaks...

Le jeune homme secoua tristement la tête.

— C'est très bizarre tout ça, et en même temps très banal.

La fête prit fin des heures plus tard. Les Sentar transportèrent Alturk, toujours endormi, à l'autre bout de la grande salle où Astorek avait invité les voyageurs à passer la nuit parce qu'on ne disposait pas d'autres abris pour tant d'invités.

— La tribu s'agrandit d'année en année, expliqua-t-il. Nous devons constamment bâtir.

Tueur de Baleines et Plein-d'Ailes firent soudain leur apparition avec Ours Sage. La chamane désigna de son bâton la grande issue vers l'extérieur.

— Il est temps que notre conte soit dit, indiqua Astorek.

Après la tiédeur à l'intérieur, le froid du dehors avait quelque chose d'écrasant. Il arracha l'air aux poumons du frère, provoqua sur-le-champ un martèlement entre ses tempes. Dahrena et Kiral l'accompagnaient, tous suivirent les gens des glaces dans la forêt. Astorek, muni d'une torche allumée, ouvrait la voie sur le sentier abrupt, encombré d'une épaisse couche de neige. Le trajet se faisait de plus en plus pénible à mesure qu'ils montaient, mais ceux du peuple des Loups progressaient vite, sans effort, car de toute évidence ils avaient souvent pris ce chemin.

Enfin, ils débouchèrent sur une grande étendue plate au pied d'une falaise rocailleuse. Astorek leva sa torche et éclaira une fissure dans la paroi verticale. Vaelin vit Kiral et Dahrena se crispier à la vue de cette caverne ; Ours Sage, de son côté, serra les doigts sur son bâton d'os.

— Du pouvoir ? lui demanda-t-il.

— Beaucoup, confirma le chaman en cherchant d'un regard manifestement inquiet à pénétrer l'obscurité sous la roche. Peut-être trop.

— Aucun danger pour vous ici, assura Astorek.

Il entra dans la grotte, fit signe au commandant de le suivre.

— Cet endroit est autant à vous qu'à nous...

Après quelques pas à l'étroit, on débouchait sur une grande caverne aux murs bien secs, à l'air lourd d'antiquité. On avait creusé dans le sol de nombreuses cavités en forme de bols où se distinguaient encore des pigments desséchés de teintes variées, mais c'étaient les parois qui attiraient tout de suite le regard. La grotte formait autour d'eux un demi-cercle imposant dont les deux tiers s'ornaient de fresques aux couleurs si vibrantes qu'elles chatoyaient sous la torche du jeune chaman.

Plein-d'Ailes prit la parole en menant Vaelin vers la partie de la

roche la plus proche de l'entrée de la caverne :

— Mère vous souhaite la bienvenue dans la mémoire du peuple des Loups, traduisit Astorek.

Le frère scruta les images peintes sur la pierre. Les pigments y donnaient une étonnante impression de fraîcheur, les représentations étaient nettes, facilement compréhensibles. D'abord, une vaste étendue de noir parsemée de pointes de jaune ; le ciel nocturne, supposa-t-il. Plus loin, on voyait pour la première fois des humains, de nombreuses silhouettes filiformes sommaires rassemblées en un même groupe nombreux. Tout près, le même groupe, mais cette fois divisé en trois par des lignes de démarcation noires.

— La fin de la première Longue Nuit, indiqua leur guide, la naissance des trois tribus qui se sont partagé les îles. Il n'existait pas de chaman alors, la vie était rude. Mais nous nous sommes épanouis.

Il avança le long de la paroi. Sa torche éclairait d'une lueur tremblante diverses scènes dont les images gagnaient chaque fois en puissance artistique. Bientôt les silhouettes filiformes laissèrent place à des représentations fidèles d'hommes et de bêtes. Des chasseurs traquaient les morses sur la glace ou jetaient des harpons sur les baleines depuis la proue de bateaux, on bâtissait des demeures au milieu des arbres. Vaelin s'arrêta devant une scène un peu plus loin, qu'il lui fallut quelques instants pour pleinement saisir : une île – Foyer du Loup, à en juger par la forme de sa montagne –, près de sa côte un vaisseau de conception absolument étrangère à l'expérience du frère. Il était long, bas sur l'eau, ne portait qu'un seul mât mais beaucoup plus de rames que n'importe quelle embarcation moderne.

— Ils sont venus de l'ouest pendant les mois d'été, précisa Astorek. Cela fait tant d'années que depuis les étoiles ont changé leur course. Des gens de haute taille, qui parlaient un charabia incompréhensible, mais apportaient aussi des présents de grande valeur, des lames d'un fer plus fort et plus acéré que celui que nous savions forger, de merveilleux instruments de verre faisant voir à de grandes distances. Nous les avons appelés peuple de la Grande Barque.

Il désigna trois silhouettes à côté du navire, deux hommes et une femme. Celle-ci était superbe, cheveux noirs, yeux verts. Elle portait une longue robe blanche, autour de son cou une amulette dorée en forme de demi-lune, décorée d'une gemme rouge. L'homme à sa gauche, vêtu de bleu, était mince et avait un visage agréable, allongé. Il affichait un petit sourire. Mais c'est celui à sa droite qui attira l'attention de Vaelin, avec sa silhouette imposante. Il était barbu, de haute taille, charpenté ; le front plissé, comme perdu dans de profondes réflexions. Le commandant reconnaissait son visage, presque identique à un autre qu'il avait déjà vu.

— C'est lui ! s'écria-t-il en se tournant vers Ours Sage.

Dans son exaltation, il sentait son cœur battre la chamade.

— La statue de la Cité Déchue ! Le voyez-vous ?

Le chaman hocha la tête d'un air nettement moins enthousiaste.

— Le peuple des Ours connaît ce conte, déclara-t-il. Le peuple de la Grande Barque a apporté la mort sur la glace.

— C'est vrai, intervint Astorek.

Il poursuivit son chemin, révéla une scène de dévastation. Des cadavres jonchaient un campement similaire à celui qu'ils venaient de quitter.

— Ils sont venus en paix, ils voulaient échanger leurs trésors contre du savoir. Ils n'avaient pas de guerriers avec eux, ne se livraient à aucune violence, et pourtant ils apportaient la mort. Une terrible maladie qui ravagea tous les endroits qu'ils visitaient. À la fin, il ne resta presque plus rien des trois tribus.

À la lumière de la torche, on vit de nouveau la femme, seule, de profil. Tête baissée, elle semblait abîmée dans une insondable tristesse. Elle portait les mains à son visage, des mains rouges du bout des doigts au poignet.

— C'est elle qui nous a sauvés, expliqua le jeune homme. Comment, on ne sait pas trop, en tout cas elle a donné son sang et il nous a ramenés à la vie, la maladie s'est dissipée. Mais...

Il éclaira l'image d'après. Les deux hommes se tenaient devant le corps inerte de leur compagne. Le plus mince ne souriait plus, il avait à présent les traits durcis par la colère. Le barbu affichait une expression stoïque, digne, mais l'artiste antique qui l'avait représenté avait su capturer le chagrin qu'il s'efforçait de dissimuler.

— Le plus grand est retourné sur sa grande barque et s'en est allé, poursuivit Astorek. Mais l'autre est resté, car il refusait de s'éloigner du corps de la femme. Il ne voulait pas le livrer à la glace comme il est de coutume. Alors...

On voyait à présent une silhouette obscure, floue, celle de quelqu'un qui tirait un traîneau au milieu d'une tempête de neige.

— ... Alors, l'hiver venu, il a emporté ce corps vers le nord. Les peuples des glaces ne l'ont plus jamais revu. Pourtant... il nous a laissé un présent.

Le conteur se tut, considéra Vaelin avec une expression d'émerveillement qui semblait l'emporter malgré lui.

— Ils en savaient, des choses, ceux de la Grande Barque ! Mieux forger le métal, suivre les étoiles, et même le chemin des temps à venir.

La fresque que montrait à présent Astorek était la plus vaste jusqu'à présent, elle recouvrait le mur de la grotte du sol au plafond et faisait preuve d'une précision, d'un sens artistique plus extraordinaires même que les œuvres d'Alornis. C'était le visage d'un homme d'une

trentaine d'années environ, aux traits réguliers, pas vraiment beaux, aux yeux noirs. Il souriait discrètement. Cette face était rude, plutôt maigre, marquée par les privations, voire la violence si le frère pouvait se fier à son jugement. Il avait croisé le regard de suffisamment de tueurs pour savoir reconnaître...

Soudain, toute pensée déserta son esprit. Il venait de comprendre. Il sentit Dahrena se rapprocher de lui, prendre dans sa petite main la sienne qui, se rendit-il compte, s'était mise à trembler.

— Voilà celui qui nous sauvera d'un péril encore inédit, conclut Astorek. On l'appelait l'Ombre du Corbeau.

TROISIÈME PARTIE

Quiconque se prétend un génie militaire se doit d'être considéré comme le plus grand des imbéciles. Car remporter une guerre exige une minutieuse gestion de sa propre imbécillité.

Reine Lyrna Al Nieren, *Citations choisies*
Grande Bibliothèque du Royaume Unifié

Le Témoignage de Verniers

Nous mouillâmes l'ancre à Marbellis au trente-cinquième jour de notre périple, et le capitaine dépêcha dix membres d'équipage afin d'aller à quai, chacun chargé d'une impressionnante quantité de butin et d'armes confisquée à d'infortunés Volariens lors de la bataille des Dents ou à Altor.

— Un navire dépend de sa cargaison, grogna-t-il à mon intention avant de partir.

Ces derniers jours, il semblait mieux disposé à bavarder avec moi, mais refusait toujours d'échanger le moindre mot avec Fornella.

— Avec ça, on devrait bien récupérer de quoi remplir une demi-cale d'épices. Reste à bord et garde un œil sur ta sorcière.

Je contemplais les quais et la cité qui s'étendait derrière eux lorsqu'elle me rejoignit le long du bastingage.

— Certains décrivent cet endroit comme la perle du nord de l'Empire, dit-elle. Sa beauté, je le crains, me paraît quelque peu ternie.

Depuis la guerre, Marbellis demeurait en perpétuel chantier. Les quartiers dévastés et incendiés disparaissaient peu à peu tandis que le port pansait ses plaies. Mais si une ville peut connaître des réparations, il n'en va pas de même pour le cœur de ses citoyens. Les années d'après guerre avaient vu de nombreuses voix se lever pour exiger de l'Empereur de plus sévères et durables mesures de rétorsion à l'encontre des Boréens. Parmi ces voix, les plus fortes et les plus enragées provenaient de Marbellis.

— « Nous avons trouvé un joyau dans le désert, citai-je. Et presto, nous l'avons réduit en cendres amères. »

— Joli. C'est de toi, j'imagine ?

— Non, d'un jeune poète dont j'ai fait la connaissance à Castelvarin. Et incidemment le fils du général qui a bien failli détruire cette grande cité.

— Tu n'as pas pu rencontrer son père, j'imagine ?

— Non. Il a refusé toutes mes demandes d'entretien. Le fils, en revanche, était heureux de discuter toute la nuit, pour peu que je règle sa consommation en vin.

— Il avait une explication à donner pour ce désastre ? Une raison particulière ?

Je secouai la tête.

— Il n'a fait qu'exprimer son regret et sa culpabilité, bien qu'il n'ait pas pris part au massacre. Il aimait à faire remarquer que son père avait prestement refréné les excès de son armée en exécutant plus de cent hommes pour leurs crimes.

— Tokrev les aurait exécutés, eux aussi. Les esclaves morts ne valent

rien.

Je me détournai du bastingage et me dirigeai vers la cabine que nous partagions.

— Nous avons du pain sur la planche.

Durant les semaines précédentes, nos recherches avaient considérablement accru mes connaissances des anciens mythes volariens, mais ne m'avaient guère éclairé quant aux origines de l'Allié ou la localisation de l'immortel qu'il traquait. Nous avons trouvé quelques mentions des machinations de sombres divinités ou d'esprits malins dans les contes les plus vieux, souvent fragmentaires, légués par les habitants de ce qui s'appellerait plus tard l'Empire Volarien, mais faire le tri entre réalité et superstition s'avérait tout bonnement impossible. La piste de l'homme éternel s'était révélée bien plus riche en enseignements, et nous ne trouvâmes pas moins de sept versions différentes de son histoire, pour la plupart venant d'Asraël et tournant autour de son malheureux rejet de la Foi. Il existait cependant d'autres légendes. L'une, en provenance de Cumbraël, le dépeignait comme un hérétique, un impie qui avait commis le sacrilège ultime de brûler les Dénaires, et qui s'était retrouvé maudit par le Père Universel afin d'expier son péché pour l'éternité tout entière. Aujourd'hui, mes lectures avaient exhumé une légende meldénéenne évoquant un homme échoué sur l'Archipel après un naufrage, un homme qui aurait dû se noyer mais qui avait survécu quand tous ses compagnons d'équipage, eux, avaient péri. Il avait dit répondre au nom d'Urlan et prétendait venir en quête des anciens dieux.

Je levai les yeux du parchemin en entendant une cavalcade de pieds sur le pont, signe de succès pour l'entreprise du capitaine : la cargaison avait été vendue. Fornella, assoupie, gisait nue sur la couchette, comme à son habitude. Elle semblait dormir de plus en plus souvent, et sa chevelure se teintait de gris. Vous vieillissez, maîtresse, pensai-je en contemplant son corps dénudé. En dépit des rides qui striaient à présent son visage, je ne pus m'empêcher de lui trouver une véritable beauté. Je la couvris d'une couverture et quittai la cabine.

La nuit était tombée et le pont brillait de la lueur de torches multiples, rassemblées pour la plupart à la proue du navire d'où me parvenait un curieux martèlement. Je m'y rendis et trouvai le capitaine debout, les bras croisés, son visage sévère tourné en direction d'un homme suspendu au-dessus de l'étrave par un assemblage de cordes. L'homme – un Alpiran, à en juger par sa couleur de peau – était vieux mais alerte, et s'affairait sur la figure de proue privée de gueule, gouge et marteau en main. Des copeaux volaient tandis qu'il effaçait les cicatrices de ses naseaux. On avait cloué un bloc de bois intact au niveau de la gorge du serpent, afin de lui sculpter une nouvelle mâchoire.

— L'équipage n'aime pas voguer sans un dieu pour apaiser les flots, grogna le capitaine, absorbé par le travail du charpentier. J'ai triplé son

salaires pour qu'il ait fini demain matin.

— De quel dieu s'agit-il ? demandai-je en désignant le serpent. Est-il ancien ou récent ?

Le capitaine me gratifia d'un regard dans lequel brillait une faible lueur d'amusement.

— Alors comme ça, tu trouves mon peuple digne d'intérêt, scribouillard ?

— Ma mission pourrait en profiter.

Il haussa les épaules et désigna la figure de proue d'un coup de menton.

— Ce n'est pas un dieu, mais une déesse. Levansis, sœur du grand dieu serpent Moesis. Elle avait beau mépriser son frère pour sa dépravation, elle sanglota lorsque Margentis détruisit son corps, et ses larmes apaisèrent l'océan pendant dix années. Quand les tempêtes se lèvent, c'est à elle que nous adressons nos prières.

Si je jouissais d'une connaissance fort parcellaire de l'histoire meldénéenne, je savais que leur panthéon datait de leur colonisation de l'Archipel, six cents ans auparavant. Or mes quelques recherches sur les ruines qui parsemaient les îles faisaient état de traces d'habitation antérieures à cette période.

— Une nouvelle divinité, donc, dis-je. Que pouvez-vous me dire des anciennes ?

Il détourna le regard et je crus déceler une tension certaine dans le port de ses bras.

— À celles-là, on ne leur adresse aucune prière.

— Que sont-elles ?

Le capitaine jeta un œil circonspect aux membres les plus proches de son équipage ; deux jeunes marins au corps couturé, probables stigmates de la bataille des Dents. Ils me dévisageaient d'un air outré.

— Parler des anciens dieux sur le pont d'un bateau porte malheur, expliqua le capitaine en s'avançant vers la passerelle. Allez viens, tu as gagné le droit de me payer à boire, scribouillard. De plus, j'ai des nouvelles à t'apprendre.

Il me conduisit dans une taverne silencieuse près du quartier des entrepôts, fréquentée surtout par des débardeurs voulant se soulager le gosier d'un godet ou deux à la fin d'une journée de labeur. Même malgré la fatigue manifeste des clients, l'atmosphère était sombre, presque oppressante ; la plupart des clients étaient assis à contempler leur vin en silence. Nous nous assîmes près d'une fenêtre et le capitaine alluma sa pipe fourrée de la douce herbe à cinq feuilles si populaire dans l'Empire septentrional, mais décriée partout ailleurs pour son effet narcotique.

— Ah ! ça, c'est de la bonne, dit le capitaine en exhalant un nuage de fumée. Une fois, j'ai raflé des graines pour que ma femme les cultive. Ça n'a jamais pris, le sol ne convient pas. Dommage, on aurait pu faire

fortune.

— Les anciens dieux, insistai-je, ma plume prête à noircir mon parchemin. Que savez-vous d'eux ?

— Bah ! déjà, ils sont anciens.

Il éclata d'un rire que je ne lui connaissais pas, probablement à cause du contenu de sa pipe. Sa joie souleva quelques têtes parmi les tablées environnantes. Quelques-uns lancèrent des regards noirs, et je me demandai quelles sombres nouvelles pouvaient causer une telle humeur. Le capitaine poursuivit, captant mon attention :

— Ils nous attendaient lorsqu'on a débarqué dans l'Archipel. Les anciens dieux, figés dans la pierre, si réalistes qu'on aurait pu croire qu'il suffirait de les toucher pour qu'ils prennent vie.

— Vous les avez vus ?

Il prit une bouffée et hocha la tête.

— Un privilège de capitaine. Une fois que tu as ton propre navire, on t'envoie dans les grottes pour rendre hommage aux anciens dieux. Une question de politesse, puisqu'ils étaient là les premiers. Et il y a foule d'histoires sur le destin des capitaines qui n'ont pas daigné faire ce pèlerinage.

— Il s'agirait donc de statues découvertes il y a plusieurs siècles.

— Bien plus que des statues, scribouillard. (À cette évocation, le regard du capitaine s'assombrit.) Une statue ne vous cause pas de suées au moment où on pose les yeux sur elle, elle ne vous fait pas mal à la tête lorsqu'on s'en approche ni ne projette d'images dans votre esprit lorsqu'on s'incline pour lui effleurer le pied.

Ma plume s'arrêta au beau milieu du parchemin et je refrénaï un soupir. J'en avais assez vu pour concevoir à quel point ce que je prenais pour de simples superstitions pouvait s'avérer réel. Pour autant, mon scepticisme demeurait.

— Des images dans votre esprit ? répétais-je d'une voix faible.

— L'espace d'une seconde à peine. J'ai touché le pied de la déesse et... j'ai vu l'Archipel. Mais pas notre Archipel. Il y avait une ville, là où se tient notre capitale aujourd'hui. Si belle ! De marbre étincelant, de bout en bout, son port rempli de navires plus longs que les nôtres, pour la plupart dirigés par des rameurs. Et ils n'étaient pas des pirates, c'était évident. Aucun marin n'avait d'armes sur lui. J'ignore de quelle époque il s'agissait, mais la paix semblait régner.

Il s'interrompit, le visage absorbé dans ses souvenirs, et il tira la pipe de ses lèvres, réagissant à peine lorsque je demandai :

— Le pied de la déesse ? Les anciens dieux sont des déesses ?

— L'un d'eux, en tout cas. Les deux autres sont des hommes. L'un porte une barbe fournie, tandis que l'autre est plus jeune, et son visage est gracieux. Je n'ai touché ni l'un ni l'autre, car les visions qu'ils envoient sont réservées aux cœurs les plus courageux. Ils disent que le Bouclier les a

touchés tous les trois, et que c'est le seul homme à l'avoir fait.

— Il y a une histoire parlant d'un homme qui ne pouvait mourir. On dit qu'il a abordé les Îles à la recherche des anciens dieux.

Le capitaine pouffa et reprit sa pipe en bouche.

— Urlan. Ma grand-mère me racontait cette fable-là.

— La version que j'ai dit qu'il les a offensés en leur demandant un don impossible à obtenir. Ils l'auraient maudit, le condamnant à sillonner l'océan pour toute l'éternité.

Il fronça les sourcils, et une volute de fumée voila son regard dont la langueur allait croissant.

— L'histoire de ma grand-mère est différente, mais les vieilles légendes changent souvent, selon qui les raconte. Elle disait qu'Urlan avait été chassé de l'Archipel, placé dans un bateau à la dérive, et qu'on lui avait ordonné de ne jamais revenir. Pas parce qu'il avait offensé les anciens dieux, non, mais parce que, en l'écoutant parler, les gens prirent peur : une personne si jeune ne pouvait en savoir autant.

Il me regarda noter le conte, éteignit sa pipe et tapa pour déloger l'herbe restante dans une blague à tabac.

— Maintenant, ouvre grandes tes écouteilles, scribouillard, annonça-t-il. J'ai des choses à t'apprendre.

— Encore de tristes nouvelles de la guerre, j'imagine ? demandai-je en jetant un œil aux clients renfrognés.

— Non. Des informations en provenance d'Alpira.

Il me regarda fixement ; la langueur de son regard avait laissé la place à une lueur de regret.

— L'Empereur Aluran a péri il y a une semaine. Avant de mourir, il a nommé son successeur : dame Emeren Nasur Ailers, qui portera dorénavant le titre d'Impératrice Emeren première du nom.

Chapitre premier

VAELIN

Dahrena avait baptisé son tigre de guerre Mishara, terme seordah signifiant « foudre », et avait pris grand plaisir à le dresser. Chaque matin, elle passait près d'une heure dans la forêt, tout sourires chaque fois que la bête sautait, courait ou grimpait aux arbres après qu'elle lui en avait donné l'ordre.

— J'avais un chaton quand j'étais petite, expliqua-t-elle à Vaelin en jetant à Mishara une balle en peau de phoque. (Le fauve bondit dans les airs et l'attrapa au vol d'un coup de ses impressionnantes mâchoires.) Je l'avais appelé Zébrure. Un jour, il a disparu. Mon père m'a dit qu'il avait dû s'enfuir. Plus tard, j'ai découvert qu'il n'avait pas eu le courage de me dire qu'il avait été écrasé par une charrette.

Elle grimaça quand Vaelin acquiesça vaguement et envoya Mishara dans les arbres d'un geste de la main avant de venir s'asseoir près de lui pour lui prendre la main. Ils communiquaient souvent sans mots ; elle n'avait besoin de poser aucune question.

— Dans le Sixième Ordre, raconta-t-il, on nous apprenait à tenir les prophéties pour des mensonges, tout comme les dieux. Des mensonges réservés aux Apostats bercés d'illusions et incapables de discerner la réalité de l'affabulation. Alors qu'en même temps le Septième Ordre œuvrait en secret à l'accomplissement de ses propres prophéties.

— Rappelle-toi ce que frère Harlick nous a expliqué, dit-elle. Toutes les prophéties sont fausses.

— Tu as pourtant vu leur mur.

— Des images peintes il y a des lustres, et seulement visibles aujourd'hui grâce aux soins dévoués de ces gens.

Elleaffermit sa prise sur sa main.

— Les visions de Nersus Sil Nin ont donné aux Seordah des siècles pour se préparer à la venue des Marelim Sil, mais ça ne les a pas empêchés de finir en exil dans leur forêt. L'avenir n'est pas une simple affaire de pigments sur une pierre. Nous créons l'avenir à chacun de nos souffles, chacun de nos pas. Notre mission est vitale, tu le sais. Nous ne pouvons nous permettre aucune distraction.

— Kiral me fait savoir que son chant résonne d'une vive mise en garde chaque fois que j'évoque notre départ. Il semblerait donc que, pour l'heure, cet endroit seul constitue notre mission.

Elle soupira et posa la tête sur son épaule.

— Au moins, le dégel a commencé.

Il consacra l'après-midi à l'inspection des gardes d'Orven, en grande partie afin d'exprimer au haut maréchal sa reconnaissance pour la diligence avec laquelle il avait repris en main ses troupes. Au cours de la Longue Nuit, il avait pris garde à maintenir la stricte discipline et la rigueur quotidienne qui caractérisaient la Garde Montée. Les barbes qui avaient poussé sur la Banquise s'étaient ainsi vues prestement taillées et les plastrons débarrassés de toute trace de rouille.

— Comment se passe l'entraînement ? demanda Vaelin à Orven après avoir passé en revue les rangs et échangé les plaisanteries d'usage avec les hommes.

Ceux-ci, tous vétérans de la marche depuis les Confins et du siège d'Altor, s'exprimaient sans crainte devant cet homme auquel ils vouaient un respect absolu. Nombre d'entre eux avaient toutefois conservé l'air hâve et émacié des voyageurs soumis aux rigueurs extrêmes du climat, et ce en dépit de la bonne chère généreusement proposée par leurs hôtes.

— Combattre à pied est difficile pour qui s'est accoutumé à le faire en selle, monseigneur, rétorqua Orven. Mais on n'y peut rien. Les Lonaks se joignent parfois aux entraînements. Je pense que ça les amuse. À moins qu'ils n'aient rien d'autre à faire.

Vaelin coula un regard vers un groupe de Sentar. Ils observaient un membre du peuple des Loups écorcher un morse récemment chassé et il nota qu'Alturk ne se trouvait pas parmi eux, pas plus que pendant la Longue Nuit.

— Concentrez-vous sur les manœuvres en rang serré, indiqua-t-il à Orven. Vous avez vu comment combattent les Volariens et l'incroyable cohésion de leurs bataillons. Je suis certain que la Garde peut en faire autant.

Orven se redressa et porta son poing à sa cuirasse afin d'exécuter, comme à son habitude, un salut millimétré.

— Je ne vous le fais pas dire, monseigneur.

Astorek le trouva en train de panser Taillade dans l'écurie de fortune que le peuple des Loups lui avait permis d'ériger près du rivage. Comme d'habitude, une nuée d'enfants s'était rassemblée pour le regarder sortir le destrier de son habitat de fortune, apparemment fascinés par cette étrange bête à quatre pattes, plus grosse qu'un élan, mais dépourvue d'andouillers. Peu embarrassés par la timidité comme par le fait que Vaelin ne comprenait pas leur torrent de questions, ils se rassemblaient autour de lui, passaient leurs petites mains sur la robe de Taillade, puis reculaient en riant lorsque le cheval irrité

s'ébrouait ou piétinait. Un garçon, plus insistant que les autres, tiraillait les fourrures de Vaelin et lui serinait constamment les mêmes questions, encore et encore.

— Il veut savoir pourquoi tu ne le manges pas.

Vaelin se retourna et découvrit Astorek à quelques pas de là, qui contemplait la scène avec amusement. Deux de ses loups étaient assis à courte distance : un mâle et une femelle de grande taille, dont l'odeur provoquait chez Taillade des tremblements apeurés.

— Ils sont trop près, indiqua-t-il au Volarien en lui montrant les loups.

Astorek inclina la tête et les loups se levèrent de conserve. Ils trottèrent en direction de la glace, puis se mirent à jouer, délaissant leur placidité coutumière pour mieux bondir, se mordiller et valser dans la neige.

— On le chevauche, dit Vaelin en se tournant vers le garçon pendant qu'Astorek traduisait. On ne le mange pas.

Cette réponse parut si bien déconcerter l'enfant – dont les traits fins se froissèrent sous l'effet d'une intense perplexité – que Vaelin le souleva pour le déposer sur le dos de Taillade. S'emparant des rênes, il entreprit alors de le mener au pas en direction du rivage. Le garçon éclata de rire et applaudit au rythme de ses rebonds sur la selle, poursuivi par les autres enfants dont les piailllements ne nécessitaient nulle traduction : tous voulaient essayer. Au bout d'une heure de réjouissances, Astorek congédia la petite troupe de quelques mots. Si le peuple des Loups pouvait paraître laxiste avec ses enfants, le silence immédiat qui suivit ces ordres trahit l'existence d'une autorité sous-jacente qui ne tolérait pas la moindre transgression. Ils déguerpirent aussitôt pour trouver à s'amuser ailleurs.

— Vous ne correspondez guère à la description qu'il m'a faite de vous, dit Astorek une fois les enfants partis. D'après lui, vous deviez incarner la férocité.

— Votre prophète ? Vous parlez comme si vous l'aviez connu.

— C'est parfois l'impression que j'ai, tant ses paroles ont bercé mon enfance. Notre peuple n'écrit rien, mais tous les chamans apprennent à réciter ses préceptes par cœur.

Vaelin guida Taillade vers l'écurie et fixa un sac de fourrage à son museau. Les îles étaient pauvres en grain, mais riches en racines et en baies qu'on récoltait en été et conservait durant tout l'hiver. À en juger par les reniflements ravis de Taillade et sa carrure plus ronde, le cheval trouvait le mélange aussi appétissant qu'un sac de céréales.

— Ma mère et mon père, dit Astorek, m'ont demandé quelles étaient vos intentions.

— Mes intentions ?

— Le peuple des Loups attend votre venue depuis des âges

immémoriaux, bien conscient des dangers qu'elle annonce. Et pourtant, vous passez vos journées à vous occuper de votre cheval, pendant que vos compagnons jouent et que le gros engloutit notre réserve de bière de pin.

— Alturk est... un homme troublé. Et notre présence ici s'explique par l'avertissement d'Ours Sage quant aux dangers d'un voyage au cours de la Longue Nuit. Bien entendu, votre hospitalité nous honore.

— À vous entendre, vous avez l'intention de partir.

— Nous sommes à la recherche d'un homme. Le chant de Kiral nous guidera jusqu'à lui. Lorsqu'elle percevra une mélodie claire, nous reprendrons notre route.

— Et vous nous abandonnerez à notre sort, quel qu'il soit ?

— Vous accordez beaucoup trop d'importance à ces vieilles peintures et ces légendes anciennes, d'autant qu'elles datent d'une époque que vous ne pouvez connaître.

Astorek émit un rire amer.

— Alors, c'est ainsi ? Vous refusez d'aider mon peuple parce que vous ne me faites toujours pas confiance ?

— Votre peuple n'a besoin d'aucune aide, à ce que j'ai pu constater. Et vous non plus.

Vaelin retira le sac du museau de Taillade, puis le gratta entre les naseaux.

— J'aimerais savoir une dernière chose. Comment avez-vous appris à parler aussi couramment notre langue ?

— Si j'étais un ennemi, le chant de votre chasseresse ne vous avertirait-il pas ?

Barkus, cette nuit-là, sur la plage, qui lui montre soudain sa véritable nature... Le chant ne lui avait rien révélé, toutes ces années durant.

— Il devrait, mais j'ai appris à mes dépens combien les serviteurs de notre ennemi savent parfaitement passer inaperçus.

Il mit de côté le sac de fourrage et plaça une fourrure de phoque sur le dos de Taillade, qui accueillit cette attention avec un renâchement de plaisir. Vaelin se tourna ensuite vers Astorek et haussa les sourcils d'un air interrogateur. Le Volarien baissa les yeux et répondit à la question muette dans un murmure réticent :

— J'ai été guidé ici... par un loup.

— Mon père était un homme fortuné.

Les yeux d'Astorek, baignés par la lueur orangée des flammes, fixaient le feu crépitant. Vaelin avait appelé les autres dans la grande habitation qu'ils partageaient pour écouter son histoire. Les Lonaks, fidèles à leurs coutumes orales, tendaient l'oreille avec attention. Les Doués s'étaient installés de part et d'autre de Vaelin. Orven et ses gardes, pour leur part, avaient pris place en rangs derrière eux. Seul

Alturk brillait par son absence, ce qui provoqua un vif échange entre Kiral et l'un des Sentar, un guerrier vétéran au malaise perceptible. À en juger par l'expression dégoûtée de la Lonake, Vaelin devina qu'elle n'avait pas trouvé sa réponse satisfaisante.

— Un négociant, reprit Astorek. Comme son père avant lui. Nous vivions à Varral, une grande cité portuaire, où j'ai grandi dans la maison de maître de mon grand-père, entouré d'esclaves raffinés et de jouets précieux. Mon père commerçait beaucoup avec le Royaume Unifié, de sorte que nous accueillions souvent des marchands et des capitaines venus de l'autre côté de la mer. Afin de mieux assurer sa succession, mon grand-père insista pour que j'apprenne les principales langues commerçantes. À douze ans, je parlais ainsi couramment la langue du Royaume et l'alpiran, et maîtrisais les deux principaux dialectes d'Extrême-Occident. J'ai bénéficié d'une enfance heureuse, assurément. Tant que je restais attentif aux leçons quelques heures par jour, on me passait tous mes caprices, et mon grand-père aimait à me gâter...

Le sourire nostalgique d'Astorek s'étiola quand il poursuivit :

— Les choses changèrent à sa mort. Il semble que mon père avait dans sa jeunesse nourri des aspirations militaires. Grand-père l'en avait rapidement dissuadé, bien entendu. Il ne portait guère d'intérêt au métier des armes, sauf lorsqu'il s'agissait de les vendre... Tous les hommes volariens doivent servir deux ans au sein des Épées Franches, mais grand-père savait qui corrompre pour priver son fils d'un espoir de briller sur les champs de bataille. Les années passèrent, et mon père noya son chagrin en nourrissant son ambition en silence... avant de lui lâcher la bride à la mort de mon grand-père.

» Volaria rechigne à s'appuyer sur des soldats amateurs. Les enfants des familles les plus aisées peuvent acquérir un grade d'officier subalterne, mais toute promotion ultérieure s'obtient au mérite. Mon père, cependant, savait quelles pattes graisser. Une fois obtenu son grade d'officier, il avait engagé une forte somme lui permettant d'équiper et recruter un bataillon de cavaliers Épées Franches au grand complet. Dès lors, il se retrouva vite propulsé au rang de commandant. Mais prendre du galon ne suffisait pas ; il en fallait plus pour étancher sa soif de gloire. Varral, comme toutes les cités volariennes, comptait de nombreuses statues, de longues rangées de bronzes à la mémoire des héros, anciens et nouveaux, et Père mourait d'envie qu'on le mette sur un piédestal, au sens propre comme au figuré. Un soudain regain de la campagne contre les barbares septentrionaux lui fournit l'occasion dont il rêvait. Comme de coutume chez les nantis volariens, les fils doivent accompagner leur père à la guerre. J'avais treize ans.

— Votre mère n'a rien dit ? s'enquit Vaelin.

— Elle l'aurait peut-être fait, l'eussé-je connue. D'après mon grand-père, une accusation d'impiété l'avait forcée à l'exil et Père ne l'a jamais évoquée devant moi. Mais nous avions aux cuisines une vieille esclave, si vieille qu'elle commençait à perdre la raison. Une fois, elle m'avait pris à voler des gâteaux – ce que je faisais souvent –, et elle avait hurlé : « L'engeance d'Elverah ! L'engeance d'Elverah. » Les autres esclaves l'avaient rapidement mise à l'écart, et je ne la revis jamais. Cette mésaventure m'a valu la seule et unique punition de mon grand-père. Trente coups de canne... Entre deux coups, il me faisait jurer de ne jamais plus parler de ma mère.

— Elle était Douée, dit Dahrena. Tout comme vous.

— J'imagine, oui. Il en va de même pour le peuple des Loups. Seules les mères possédant un pouvoir peuvent le transmettre à leurs enfants. Pendant le voyage vers le nord avec le bataillon de mon père, les soldats s'échangeaient des histoires, parlaient de gens enlevés par les agents du Conseil, et qu'on ne revoyait jamais plus. Ils y faisaient allusion le plus discrètement possible, car Père maintenait une discipline de fer, allant jusqu'à fouetter plusieurs hommes dans la première semaine de marche. Je suppose qu'il essayait de compenser son absence totale de talent militaire.

» Mon pauvre père. C'était un piètre soldat, qui s'épuisait rapidement en selle, doublé d'un mauvais gestionnaire des vivres pour ses hommes. Lorsque nous finîmes par rejoindre le reste de l'armée, ses rêves de gloire s'étaient envolés face à la dure réalité de l'existence militaire – une vie de misère, d'inconfort et de pitance infecte soumise à la constante menace des châtiments corporels, égayée seulement par les intermittentes rations de vin et les parties de dés. Je le soupçonne d'avoir prestement décidé de quitter cette nouvelle carrière. Un dessous-de-table substantiel aurait pu faire l'affaire, mais le général Tokrev s'en mêla.

À ce nom, les sujets du Royaume se raidirent et Astorek battit des paupières, manifestement surpris.

— Vous connaissez son nom ?

— Il a commis de nombreux crimes dans notre pays, dit Vaelin. Il est mort, à présent.

— Ah ! voilà une nouvelle qu'il me tardait d'entendre. Je lui ai toujours prédit une mort prématurée, quand bien même on racontait qu'à l'instar de nombreux robes-rouges il était sans doute plus vieux qu'il n'y paraissait. Sa réputation le précédait, tant pour son génie tactique que pour son intransigente sévérité. Lorsque nous rejoignîmes l'armée, il supervisait la pendaïson pour couardise de trois officiers, dont l'un était un commandant de bataillon coupable d'avoir simplement exprimé des paroles défaitistes. Tokrev avait pour ordre de concentrer ses efforts sur les tribus des montagnes afin de suppléer

le déficit d'esclaves, mais il voulait aller plus loin, dans ce Grand Nord que les légendes peuplent de tribus sauvages vivant à même la Banquise. La rumeur voudrait que les Doués abondent chez elles.

» Nombre de ses officiers, et mon père avec eux, désapprouvaient son plan. Cependant, l'exemple donné par Tokrev s'était montré suffisamment dissuasif pour faire taire toute dissension. Nous marchâmes donc sur le nord, en combattant tous les membres des tribus qui se dressaient sur notre chemin. Le peuple des montagnes est composé d'être durs, nés pour combattre, qui constituent de formidables adversaires. Par bonheur, ils mettent presque autant d'entrain à s'entretuer qu'à repousser les envahisseurs méridionaux, de sorte qu'ils n'ont jamais été en nombre suffisant pour représenter une sérieuse menace.

» Notre bataillon devait patrouiller le long des flancs de l'armée, une tâche délicate même pour le plus expérimenté des commandants, et parfaitement hors de portée des capacités de mon père. Disons que notre premier combat fut un désastre prévisible. Père nous mena dans une ravine étroite où nous fûmes pris pour cibles par des archers et des frondeurs. Son sergent-chef eut la présence d'esprit de donner la charge afin de nous entraîner en terrain dégagé, mais ils attendaient de l'autre côté, un bon millier de sauvageons qui chargeaient depuis les collines environnantes. Je vis mon père vider les étriers dès les premières minutes du combat et je filai dans sa direction – malgré ses défauts, il restait mon père, après tout. Je parvins à le rejoindre, mais une hache tribale trancha le jarret de mon cheval, nous laissant tous deux à pied et encerclés. Père, qui souffrait d'une profonde entaille au front, comprenait à grand-peine ce qui se passait et hurlait des insanités tandis que son bataillon se faisait tailler en pièces tout autour de lui. Des montagnards hilares convergeaient vers nous, ravis par le spectacle de cet enfant qui croyait pouvoir les repousser de son épée tremblotante et de ce père qui titubait en aboyant des ordres à son armée de cadavres. C'est alors que mon pouvoir s'est manifesté pour la première fois.

» J'aperçus un groupe de chevaux rassemblés à l'écart des combats. Les sauvageons en avaient peu, et les montures sont donc très prisées. Je savais que si je parvenais à avoir un cheval, nous pourrions nous échapper. J'en étais convaincu. Je les regardai, comme s'ils pouvaient entendre mon désespoir. Et ils vinrent. Tous d'un coup, se libérant du joug des sauvageons, piétinant ceux qui nous entouraient, tout en ruades. Deux s'arrêtèrent près de nous et restèrent immobiles. Je parvins à faire monter Père en selle et nous partîmes, les chevaux survivants derrière nous. Nous chevauchâmes à l'aveuglette pendant une éternité jusqu'à ce que je m'affaisse, et je me rendis compte que je saignais par le nez, les yeux et la bouche. Je me revois tomber de mon

cheval, puis rien. L'obscurité.

» Une troupe d'éclaireurs varitaï nous trouva le lendemain matin, inconscients au milieu d'une troupe de chevaux sans cavaliers. Ils nous ramenèrent au camp où le soigneur d'esclaves parvint à réveiller Père avec une mixture d'herbes, mais il avait changé. Il me regardait comme si j'étais un étranger, marmonnant des mots qu'il était seul à comprendre. Malgré son apparente folie, le général Tokrev le traita comme un incompetent et un couard. Moi, son seul héritier, je dus contempler sa décapitation. Le général décréta sa famille indigne de liberté, me condamnant ainsi à l'esclavage. Bien entendu, comme il était victime, toute la fortune de ma famille lui revenait.

» La vie d'un esclave est rarement facile, mais la vie d'un esclave dans une armée est un tourment tout particulier. Mes camarades étaient pour la plupart des pleutres et des déserteurs, souvent battus pour faire taire les velléités. Le moindre signe de désobéissance était puni par une longue torture et se soldait par la mort – trois de mes compagnons de marche connurent ce destin alors que nous allions vers le nord. Nous étions employés comme des bêtes de somme, chargés de paquetage qui auraient épuisé les plus solides, et nous n'étions nourris qu'assez pour survivre. De deux cents, nous passâmes à moins de cinquante lorsque nous atteignîmes la glace.

» La glorieuse campagne du général commença par la destruction d'un petit campement sur le rivage de l'océan gelé. Cinq cents personnes, je crois, toutes de fourrure vêtues, petites par la stature. La victoire aurait dû être aisée, mais ces gens-là étaient loin d'être sans défense. Ils contrôlaient des ours. De grands ours blancs comme personne n'en avait vu, des ours qui semblaient ne craindre ni les flèches ni les lances qui transperçaient leur peau, des ours qui mettaient en pièces des compagnies entières avant d'être abattus. Le général a été forcé d'engager une brigade entière dans la bataille, et ce qui devait être une victoire écrasante se mua en un long massacre. Le campement fut sien ; nombre de ses précédents occupants avaient fui sur la glace. Les quelques captifs, pour la plupart des hommes et des femmes blessés qui avaient combattu en arrière-ligne pour laisser à leur peuple du temps pour fuir, s'assirent et refusèrent de bouger, quels que fussent les tourments que leurs gardiens pourraient leur infliger. Ils furent halés dans des cages mais refusèrent de manger et moururent peu après sans qu'aucun ait prononcé le moindre mot.

» Même si Tokrev envoya vite un rapport flatteur de sa victoire à Volar, ses troupes n'étaient pas aussi heureuses. Le froid prenait des vies et l'hiver n'était pas encore à son plus fort. Les Épées Franches considéraient ces vastes étendues de glace avec un grand malaise. Cependant, aucune d'entre elles n'eut le courage de contredire le général lorsqu'il ordonna que l'on avance, et je me retrouvai vite à

tirer un traîneau sur la glace, accompagné d'une dizaine de compagnons d'infortune. Chaque matin, nous nous levions moins nombreux jusqu'à ne plus être que quatre, en me comptant. Les gardiens jurèrent et nous frappèrent, mais ils n'avaient d'autre option que d'alléger notre charge. Certaines provisions vitales furent laissées derrière nous, car il n'y avait pas assez d'esclaves pour les haler. Les estomacs grognèrent et les tempéraments se firent plus sanguins à mesure que la peur des Épées Franches grandissait, ce qu'elle faisait à chaque pas. Et cette peur se révéla justifiée.

» Le peuple des Ours attendait son heure, nous laissait perdre des vies et des vivres à chaque mille parcouru, jusqu'à ce que les jours soient si courts que l'armée ne pouvait pas couvrir plus de quelques kilomètres à la fois. Étrangement, je reçus une meilleure pitance qu'auparavant. Le chef des gardiens s'était donné rendez-vous avec la mort au fond d'une crevasse cachée, et ses sous-fifres restants étaient trop épuisés par le froid pour m'empêcher de prendre les rations de mes camarades esclaves. Ils avaient tous péri, que ce soit à cause de coups et blessures ou, comme la majorité, à cause du froid.

» Je me souviens du dernier jour où je vis le général, seul en tête de colonne. Il marchait sur la glace, la piétinant avec impatience. On aurait dit qu'il attendait quelque chose. Grâce à ma force accrue, j'avais commencé à nourrir des envies insensées : je voulais réclamer vengeance. Les gardiens, plus négligents que jamais, étaient réduits au nombre de deux. Ils ne remarquèrent pas lorsque je récupérai un passe sur un de leurs camarades tombés. C'était un ivrogne qui s'était assoupi bêtement là en oubliant de mettre ses fourrures correctement. Ce serait très simple de me détacher du traîneau, de courir jusqu'au général et de passer les chaînes autour de son cou pour l'étrangler avant même que ses Kuritai ne répondent. Bien entendu, c'était un plan désespéré. Le type faisait deux fois ma carrure et ses Kuritai auraient fondu sur moi avant que j'aie couvert la moitié de la distance nécessaire. Mais j'étais jeune, et l'espoir brille fort dans le cœur des jeunes. L'image du cadavre décapité de mon père me hantait, bien qu'il ait été stupide.

» Alors que le général faisait les cent pas, je glissai la clé dans son verrou et me préparai à exécuter mon plan. Je me demande souvent ce qui serait arrivé si l'homme aux orbites vides n'était apparu. Il y aurait certainement eu un cadavre d'esclave de plus jonchant la glace dans le sillage de cette armée guidée par un fou. Dans mes moments de folie, je pense souvent au sentiment que j'aurais éprouvé si j'avais eu cet homme à ma merci, juste un instant, si j'avais compris sa peur alors que la chaîne compressait sa gorge.

» Mais l'arrivée de l'homme aux orbites vides chassa toutes ces pensées. Il semblait identique ou presque aux gens que nous avions

massacrés sur le rivage : vêtu de fourrure, petit, le visage large, mais en lieu et place d'ours, il avait avec lui des chats. De très gros chats qui sortirent de la brume à ses côtés, et qui firent tellement peur aux chevaux qu'ils ruèrent – une peur qui contamina quelques Épées Franches. Beaucoup tirèrent leurs épées, mais s'arrêtèrent sur un ordre du général. À mon grand ébahissement, il s'entretint avec l'homme aux orbites vides non pas dans une étrange langue tribale, mais en volarien. Son comportement était encore plus extraordinaire : les épaules courbées, la tête légèrement penchée, on l'aurait dit servile. Leurs mots étaient feutrés, mais je parvins à entendre des bribes de conversation au-dessus du vent incessant :

» — On t'avait dit d'attendre, dit l'homme aux orbites vides.

» Tokrev fanfaronna, parla dans un jargon militaire que mon père adorait sans vraiment comprendre. Il parla de prise d'initiatives et de percée audacieuse. L'homme aux orbites vides le traita d'imbécile.

» — Reviens l'hiver prochain, dit-il en tournant le dos. Si on te laisse de quoi revenir.

» Puis il repartit avec ses chats.

» Nous restâmes camper tandis que la nuit tombait. Chacun priaït secrètement pour que Tokrev sonne la retraite le matin venu. Le peuple des Ours ne lui laissa pas le choix. Les faucons-dards attaquèrent en premier, sillonnant l'air nocturne par centaines pour arracher des yeux, lacérer des visages et des doigts ; on aurait dit qu'une pluie rouge tombait. La panique s'empara des Épées Franches et seuls les Varitaï et Kuritaï répondirent aux clairons, formant un cordon défensif autour du campement. Pendant un moment, on n'entendit plus rien : l'obscurité au-delà de la lumière des torches n'était qu'un vide silencieux. Puis un son revint emplir la nuit. Le rugissement de cent ours qui déchaînaient leur fureur.

» Ils vinrent sur nous par deux côtés, solide tenaille faite de muscles et de griffes, faisant valser les Varitaï comme des fétus de paille, puis ils ravagèrent le camp. Partout des hommes tombaient en hurlant, blessés, ouverts ou décapités par les coups de griffes. Les ours se levaient et tombaient pour frapper les hommes et les réduire en bouillie. La dernière fois que j'ai vu le général, il se tenait parmi un groupe de Kuritaï, qui combattait avec toute l'expertise dont il était capable. Ils tentaient de repousser les ours pour que Tokrev fuie, suivi de près par un noyau dense d'Épées Franches au ventre noué par la peur.

» Quant à moi, j'étais toujours accroupi près du traîneau, enguirlandé par le reste de mes gardiens. Tout était arrivé si vite que je pouvais à peine y croire. Les ours semblaient contents de continuer à démembrer les cadavres. Je vis des hommes accourir depuis les ombres. Beaucoup d'hommes, armés de lances, encore plus d'ours à

leurs côtés. L'air autour d'eux vibrail d'un concert d'ailes froissées. En un instant, je compris que rester plus longtemps signifiait ma mort.

» Je me libérai et m'élançai dans les ténèbres, sans penser à prendre des vivres : il fallait seulement que je fuie. Je courus jusqu'à ce que mes poumons brûlent à cause de l'air gelé, ne tombant que lorsque mes jambes me lâchèrent. Je restai immobile pendant un temps, essayant de récupérer mes forces, mais j'étais si fatigué, et il faisait si froid... Je pensais alors qu'il valait mieux dormir un peu, et j'aurais pu tomber dans un sommeil éternel si je n'avais pas entendu les grattements des griffes d'un ours sur la glace, derrière moi. Je me forçai à me relever, titubant, mû par la terreur, mais même la peur ne fut pas assez forte pour que je continue à fuir. Je retombai.

» Sachant que ma cause était vaine, je me suis retourné pour faire face à mon poursuivant : une forme massive qui se rapprochait, les yeux brillants, les griffes et le museau rouges d'avoir mangé peu auparavant. Les Volariens n'ont pas d'hymnes funèbres, ne croient pas en des dieux ou aux âmes élevées qui pourraient les écouter, mais dans ces derniers moments, je repensai aux rêves insensés de mon père, et combien j'aurais souhaité le questionner à propos de ma mère.

Astorek marqua une pause, le regard dans le vague. Une ride pensive sillonnait son front alors qu'il se rappelait ce souvenir sans le comprendre tout à fait. Vaelin connaissait bien cette expression, car il l'avait maintes fois portée lui-même.

— Le loup, dit-il.

— Oui. (Les lèvres d'Astorek s'étirèrent en un sourire.) L'ours s'arrêta à quelques pieds de moi, grognant, les yeux luisants d'une malice que je n'avais constatée jusqu'à présent que chez les hommes. Il semblait savourer cet instant, s'approchant jusqu'à ce que son museau ensanglanté ne soit plus qu'à quelques centimètres. Son souffle puant réchauffait mon visage... Puis il s'arrêta.

» J'avais fermé les yeux, refusant de plonger dans son regard empli de haine, mais lorsque je sentis son souffle s'éloigner, je les ouvris. L'ours s'était assis, tête baissée, et ses yeux montraient une autre émotion humaine – la peur. Non pas de moi, mais de quelque chose derrière moi. Je me tournai donc et vis un loup.

» Deux choses me marquèrent. D'abord, il était gros. Plus que l'ours, qui d'ailleurs se recroquevillait. Et puis, ses yeux. Ils me fixèrent, et je sus... Il me *voyait*. Il me voyait entier : peau, os, cœur, âme. Il me voyait, et ne sentait en moi aucune malice.

» J'ai entendu un grattement et je me suis retourné pour apercevoir l'ours qui fuyait en hâte, et sa forme blanche disparut vite dans les ténèbres. Le loup tourna autour de moi un petit moment, le regard toujours rivé sur moi. Malgré l'étrangeté de l'instant et la terreur que j'éprouvais, je sentais toujours le froid m'engourdir. Ma sueur avait

gelé, me privant du peu de forces que j'avais encore. Ma vue diminua, et je sus que la mort arrivait bientôt pour moi... Puis le loup grogna.

» Ce n'est pas une voix qui me parvint, mais une certitude. Une conviction implacable : je ne pouvais mourir ici. Quelque part, je trouvai la force de me remettre debout et le loup trotta vers le nord, s'arrêtant pour voir si je suivais. Je marchai dans ses traces pendant des heures qui me parurent être une éternité. Des jours, peut-être ; je perdis toute notion du temps. Si je m'arrêtais, ou si le désespoir me submergeait et me conduisait à m'effondrer sur la glace où, au moins, je pourrais me reposer, le loup grognait et je continuais à marcher.

» Nous nous arrê tâmes lorsqu'un feu vert brilla dans les cieux. Ne sachant pas de quoi il s'agissait, je tombai à genoux, prenant cela pour une vision de mort, ou au moins induite par la folie. Peut-être étais-je déjà mort et mes tuteurs avaient-ils tout faux. Peut-être y avait-il quelque chose par-delà la trajectoire de la vie. Toute peur m'avait abandonné, et avec, toute sensation, car j'étais totalement engourdi. Il n'y avait plus en moi que de l'acceptation, que le sentiment d'avoir terminé mon voyage.

» Et le loup hurla.

Astorek ferma les yeux et Vaelin sentit la main de Dahrena se glisser dans la sienne. Elle aussi se rappelait le hurlement du loup, cette nuit, dans la forêt, lorsque les Seordah avaient répondu à son appel aux armes. Il savait qu'Astorek ne pouvait décrire ce qu'il avait ressenti. Le son semblait tout enlever à ceux qui avaient le privilège – ou l'infortune – de l'entendre.

— J'aurais pleuré, dit le jeune chaman, rouvrant les yeux pour adresser un sourire sinistre à son audience, si mes larmes n'avaient été gelées. Le hurlement du loup cessa et l'animal me regarda une dernière fois avant de partir, de bondir au-delà de la glace. Je regardai le feu dans le ciel pendant un moment, puis je me couchai pour dormir. Tueur de Baleines a dû me trouver quelques minutes plus tard, car j'étais encore en vie pour voir l'aube suivante.

— Et vous êtes resté là, depuis ? demanda Vaelin. L'idée de revenir chez vous ne vous a jamais tenté ?

— Quel chez-moi ? Tout ce que j'avais est parti en fumée. De plus, lorsque mon ancien peuple revint l'été suivant, j'appris la pleine mesure de leur vilenie. Nous connaissions le conflit éternel entre le peuple des Ours et le peuple des Chats, et nous savions qu'ils avaient fui à l'ouest pour trouver des proies plus faciles. Le peuple des Loups n'était pas fâché de ne plus les avoir sur la glace, car ils n'agissaient plus avec sagesse. Bien que le peuple des Ours ait remporté la victoire, leurs pertes étaient si sévères qu'ils n'auraient pu supporter une autre expédition volarienne, surtout si les Volariens avaient retenu leurs leçons et étaient revenus mieux équipés et plus nombreux. Lorsqu'ils

eurent réglé leur compte au peuple des Ours, ils vinrent à nous.

» Plein-d'Ailes m'avait beaucoup appris, car j'étais un étudiant attentif. Elle avait espéré me tenir à l'écart de ce conflit, mais je voulais remercier le peuple de sa générosité. Nous avons tué nombre de Volariens ensemble, mes loups et ses faucons, frappant là où ils étaient le plus faibles, fuyant avant qu'ils puissent contre-attaquer. Pendant des mois, nous les tourmentâmes jusqu'à ce que leur marche soit une traînée sanglante sur la glace. Mais il y en avait toujours plus, et bien que je l'aie cherché, je ne retrouvai jamais la trace de Tokrev. Il y a deux hivers, ils cessèrent de venir. Nous pensions que nous les avions convaincus de nous laisser tranquilles, mais il semble qu'ils aient traversé les grandes eaux pour tourmenter votre peuple. Nous en sommes désolés.

Le regard de Vaelin s'arrêta sur Kiral, qui acquiesça. *Elle n'entend aucun mensonge... tout comme moi avec Barkus.*

— Ils reviendront, continua Astorek, les yeux braqués sur Vaelin. En plus grand nombre. Mais maintenant, nous vous avons, l'Ombre du Corbeau.

La hutte dans laquelle Alturk avait choisi de s'isoler était minuscule, guère plus reluisante qu'un taudis branlant. Elle se situait dans une petite clairière à l'écart du campement principal. La porte céda facilement sous la botte de Vaelin, et une bouffée d'air fétide lui parvint. Une odeur d'homme qui se laissait aller. La lourde carcasse d'Alturk était allongée sur un lit de fourrure, ronflant fort, et autour de lui étaient éparpillés des flacons en défense de morse que leurs hôtes utilisaient pour stocker leur bière de pin. Tous vides. Alturk, en plein dans son sommeil, ne semblait pas avoir remarqué l'intrusion. Cela changea du tout au tout lorsque Vaelin vida un bol d'eau glacée sur sa tête hirsute.

La victime explosa instantanément de rage. Le Lonak se leva d'un coup, massue de guerre en main, les dents découvertes, grognant. Il s'arrêta en voyant Vaelin dans l'encadrement de la porte, un regard confus sur son visage dégoulinant.

— Avez-vous choisi la mort, *Merim Her* ? siffla-t-il.

— *Sorbeh Khin*, annonça Vaelin. (Il s'agissait du lonak pour lancer un défi formel.) Vous n'êtes plus apte à mener les Sentar. Ils sont à moi, maintenant. Si vous voulez les garder, battez-vous.

Il se détourna et revint à la clairière où les Sentar patientaient, observant la scène avec des regards entendus. Kiral avait expliqué le raisonnement de Vaelin et, à sa grande surprise, personne ne lui avait rien objecté.

— Chiens d'infidèles, grogna Alturk en sortant du cabanon.

Il les harangua en lonak, leur lança une courte mais véhémement diatribe qui sembla ne rien leur faire.

— Vous n’entendez plus la parole de la Montagne, lui dit Kiral. Vos actions parlent pour vous, *Varnish*. Cet homme vous donne une chance de prouver le contraire.

Alturk ne répondit pas, ricana à son intention avant de reporter son regard flottant sur Vaelin, agrippant sa massue de guerre de plus belle.

— Où est votre arme ?

Vaelin écarta les bras pour montrer qu’il n’avait pas de dague à sa ceinture ni d’épée dans son dos.

— Pourquoi aurais-je besoin d’une arme ? Vous n’êtes pas une menace.

Alturk lui lança un long regard noir puis éclata de rire, à gorge déployée. Lorsqu’il jeta sa massue, il poussa de petits cris de joie qui se perdirent dans les arbres.

— Je devrais vous remercier, dit-il quand il cessa enfin de rire. On ne parvient pas tous à faire de ses rêves des réalités.

Il se rapprocha de Vaelin d’une course féline. Le temps passé chez le peuple des Loups avait bien contribué à le remplumer. Malgré son ventre gonflé par la bière de pin, sa vitesse était impressionnante, ne laissant à Vaelin que le temps d’esquiver la charge d’un pas et de lui donner un coup dans la mâchoire. Alturk grogna mais ne vacilla pas. Il répliqua d’un rapide coup circulaire. Vaelin le bloqua de ses deux avant-bras et enfonça son coude dans le visage découvert du Lonak, puis déchaîna une série de coups de poing en direction de son visage et de son ventre, évitant les contre-attaques d’Alturk, le faisant reculer. Chacun de ses coups touchait, précis, implacable. Jusqu’à ce que le Lonak attrape un de ses poings et frappe Vaelin à la tempe.

Il recula sous l’impact. Le monde tournait autour de lui, et il lutta pour reprendre sa garde. Alturk ne lui en laissa pas le temps. D’un coup de pied, il balaya ses jambes, puis il assena un autre coup de poing dans la figure de son adversaire. Le monde disparut un instant. Vaelin ne pouvait plus voir qu’une ombre vague, entourée d’étoiles brillantes...

— Vous, grogna Alturk en s’approchant, le poing prêt à retomber. Vous avez fait de mon enfant un *varnish*. Je le vois toutes les nuits. Je le vois mourir toutes les nuits à cause de vous, *Merim Her*.

— J’ai épargné un enfant, rétorqua Vaelin, sentant son œil droit gonfler et se fermer. Vous avez tué un homme... Un homme qui a fait ses propres choix.

Il aperçut alors une lueur dans les yeux du Lonak, puis un tressautement dans son visage.

— Vous saviez, dit Vaelin en s’en rendant compte. Vous saviez qu’il vous avait trahi, bien avant que vous ne le tuiez.

Alturk grogna à nouveau, releva le poing. Vaelin se racla la gorge

et cracha du sang dans les yeux du Lonak, gagnant assez de temps pour se tortiller et lancer un coup de pied dans la tête d'Alturk. Il se releva alors que son adversaire titubait en arrière, chargea en avant pour plonger tête la première dans l'abdomen d'Alturk, se redressant ensuite pour lui cogner la mâchoire. Il donna ensuite plusieurs coups dans le visage d'Alturk. Ce dernier s'affaissa plus à chaque coup, battant des bras pour parer l'assaut. Enfin, Vaelin le mit à genoux d'un crochet du droit dans la mâchoire.

Vaelin s'arrêta, haletant. De ses poings coulait du sang, salissant le sol de la forêt.

— Nishak m'a dit, marmonna un Alturk exténué, le regard braqué sur Vaelin, ensanglanté et contusionné. Je... n'ai pas écouté. (Il baissa la tête, résigné.) Je ne demande pas le couteau.

Kiral apparut aux côtés de Vaelin, la massue de guerre d'Alturk en main.

— Frappez bien, Tahlessa, dit-elle en tendant l'arme à Vaelin. Il mérite au moins de ne pas souffrir...

Elle s'interrompit et se raidit, se tournant vers le sud. À en juger par son expression douloureuse, il savait que la chanson en elle devait résonner fort. Cependant, cette fois-ci, il n'avait pas besoin de demander ce que cela signifiait : il entendit un autre avertissement percer la banquise et la forêt, indéniable et implacable. Les Sentar s'agitèrent, mal à l'aise, et échangèrent des regards inquiets. Aucun hurlement de loup ne pouvait être aussi fort.

Lorsque le cri cessa, Vaelin se tourna vers Alturk. Il s'était redressé et débarrassé de son attitude défaitiste. Son regard brûlait de certitude.

— Je vais avoir besoin de ça, dit-il en montrant la massue.

Vaelin jeta un coup d'œil à Kiral, s'attendant à la voir protester, mais elle fit mine d'accepter, sinistre et réticente à la fois.

— Ours Sage est un guérisseur compétent, indiqua-t-il à Alturk. Il pourra vous recoudre.

L'intéressé émit un faible grognement.

— Si j'avais été sobre, tu serais mort.

Vaelin laissa échapper un rire court comme un soupir et lui lança la massue.

— Je sais.

Chapitre 2

REVA

Le Volarien mourait. Elle le voyait bien : sa peau pendait des os de son visage comme un masque desséché, son regard émoussé par la défaite et les souffrances subies. Cependant, il avait parlé d'une voix ferme et claire, sans jamais vaciller : on sentait les siècles d'expérience dans l'art oratoire.

— L'Impératrice vous fera face avec seulement un tiers de la flotte, indiqua-t-il aux capitaines de l'ost de la reine, rassemblés pour un conseil sur son vaisseau amiral. Après que vous les avez vaincus, elle s'attend à ce que vous passiez par le détroit de Lokar. La flotte entière viendra du sud pour vous couper la voie. Voilà tout ce que je sais.

Reva observa le Bouclier, qui étudiait le plan détaillé sur la table. Ils s'étaient rassemblés sur le pont principal de la *Reine-Lyrna*. Aucune cabine n'était assez vaste pour accueillir autant de personnes. La mer était plus calme en ce jour, bien qu'elle soit assez capricieuse pour faire dangereusement tanguer le bateau. Reva n'aimait pas la vie maritime. Même après s'être amarinée, elle trouvait la vie sur un bateau trop étriquée, trop extrême, et elle avait le mal du pays lorsqu'elle pensait à Veliss et Ellese.

— Le détroit de Lokar.

La voix d'Ell-Nestra la ramena au présent. Il tapota sur un îlot de la côte volarienne.

— La seule route directe vers Volar. Lorsque nous y pénétrerons, ils pourront nous prendre en tenaille avec peu de navires. Le nombre importera peu, dans un lieu si confiné. De plus, il sera facile pour eux de renforcer les rivages nord et sud si nous comptons accoster.

— Leur nouvelle Impératrice a conçu un piège brillant, admit le comte Marven, une note d'admiration réticente dans la voix. Malheureusement, elle n'a rien de commun avec Tokrev.

— Une ruse bien trop élaborée, répondit la reine, sans laisser transparaître aucun respect. Je doute qu'elle ait jamais joué au Keschet. (Elle se tourna vers le Bouclier.) Votre conseil, Seigneur des Nefs Ell-Nestra ?

— Combattre sans en avoir besoin n'est jamais la bonne option, répondit-il, le regard toujours absorbé par la carte. Surtout en mer, où la chance est un facteur clé. Manœuvrer une flotte si chargée pourra se montrer ardu, au mieux. Je suggère de simplement éviter l'ennemi,

de prendre en direction du nord-ouest et de mouiller l'ancre là. (Il montra une baie de bas-fonds, cent milles au nord du détroit de Lokar.) Certains de mes capitaines ont fait un peu de contrebande sur ces côtes, et m'ont dit que la plage est assez grande pour accueillir un cinquième de l'armée à chaque débarquement. Si la majorité des forces volariennes sécurise les rivages du Déroit, ils n'auront qu'une poignée d'hommes pour nous faire face. Une fois que l'armée sera à terre, la flotte sera libre de se tourner vers n'importe quelle force qui menacerait notre ravitaillement.

La reine se tourna vers son Seigneur de Guerre :

— Comte Marven ?

— Faire débarquer l'armée tout entière demandera au moins trois jours, Votre Majesté. Même si la plupart des forces volariennes étaient concentrées au sud, il faudrait s'attendre à une attaque des garnisons locales avant de commencer notre marche.

— Nous pourrions débarquer encore plus au nord, concéda le Bouclier dans un soupir.

— Mais la côte offre peu d'autres endroits pour débarquer sur les deux cents milles suivants.

— Plus nous sommes éloignés de Volar, moins nous avons de chances de réussir, affirma la reine en levant les yeux de la carte. (Elle observa les capitaines avant que son regard s'arrête sur Reva.) Nous avons dans nos rangs une personne considérée comme experte en attaques volariennes.

— En plus de vos archers et de vos gardes, dit la reine, je vous donnerai trois régiments de gardes du Royaume, tous des vétérans, avec les Pisteloups.

— Ce sera apprécié, Majesté, répondit Reva.

Elle avait été appelée dans la cabine de la reine pour une audience privée. Cette fois, elles étaient vraiment seules. Même le Seigneur de Guerre avait reçu l'ordre d'attendre à l'extérieur. Reva fut une fois de plus frappée par la beauté de la reine, et les fines lignes blanches s'étirant de ses sourcils à sa chevelure roux-doré semblaient la rendre plus parfaite encore. Plus encore, il y avait cette confiance innée, naturelle, cette autorité à nulle autre pareille qui attirait chaque regard, quelle que soit l'assemblée. Malgré cela, ou peut-être à cause de cela, Reva ne ressentait pas la moindre attraction pour sa reine. *Elle était plus facile à apprécier lorsqu'elle était brûlée*, décida-t-elle. *À présent, le masque est trop parfait.*

— Sachez que vous êtes libre de refuser cet ordre, continua la reine. Sans aucune disgrâce.

— Nous sommes venus pour en finir, dit Reva. De plus, je préfère combattre sur terre que sur mer.

— On s'habitue, je vous l'assure.

La reine sourit à demi ; rien d'éblouissant dans cette attitude. En fait, Reva y lisait de la précaution.

— Avant qu'il parte en expédition dans le Nord, le seigneur Vaelin a demandé que je ne vous expose à aucun risque immodéré. En fait, il m'a implorée de vous laisser au Royaume, en tant que régente.

Reva réprima un éclat de rire. *Toujours aussi prompt à jouer les grands frères.*

— Une tâche pour laquelle je ne suis pas vraiment faite, Votre Majesté. Je souhaitais vous demander de plus amples explications quant au but de la mission du seigneur Vaelin.

— Nous gardons les secrets pour une bonne raison. On dira que les perspectives offertes par cette mission sont trop importantes pour être ignorées.

La reine s'arrêta, et son sourire disparut.

— J'ai récemment eu l'occasion de lire des rapports plus détaillés sur les événements d'Altor. Je n'avais pas compris combien la situation était épineuse, et les solutions extrêmes auxquelles vous avez dû faire appel.

Le visage du Volarien lorsqu'il s'est agenouillé en parant... Pas mieux qu'eux...

— La survie nous oblige à des extrémités, Votre Majesté.

— En effet. Ce sont des mots dont, je l'espère, vous vous souviendrez en accomplissant votre tâche. Cette guerre n'est pas encore gagnée, et la survie de notre peuple passe par la victoire. À n'importe quel prix. (Son regard était intense, son masque sans défaut, vide de tout humour.) Comprenez-vous ?

À n'importe quel prix. En scrutant le regard immobile de la reine, Reva sentit une soudaine reconnaissance. Son esprit conjura un visage familier, qui appartenait à une personne qui lui parlait aussi en ces termes, juste avant de la battre.

— Si vous pouviez m'en dire plus, Votre Majesté, dit-elle. Ma tâche sera plus aisée si j'ai des instructions claires.

Le regard de la reine vacilla à peine.

— Les Varitaï doivent être capturés seulement si l'occasion se présente. Toutes les Épées Franches doivent être tuées.

— Et en cas de reddition ?

— Les tuer ne sera que plus facile.

La reine s'avança, les mains serrées l'une contre l'autre, une affection de sœur sur le visage.

— Comme vous l'avez dit, ma dame, nous sommes là pour en finir.

Le Bouclier raccompagna Reva sur le *Maréchal-Smolen*, le nouveau monstre dans lequel stationnait la garde de sa maison et un cinquième de ses archers. Évidemment, Ell-Nestra était venu superviser les débarquements, même si Reva sentait qu'il désirait quitter la

compagnie de la reine. Peut-être était-ce dû au destin du Volarien. Reva s'était apprêtée à monter dans son bateau lorsqu'elle vit l'homme s'écarter de la reine, le visage rendu blême par la surprise. La reine le regarda avec une expression satisfaite et sereine tandis qu'il s'élançait sur elle, hurlant, les mains comme des griffes à la recherche de sa gorge. Avec une rapidité étudiée, la reine tira une dague de sa manche et la plongea dans la poitrine du Volarien sans aucune hésitation, avant même que ses gardes ne puissent réagir.

— Jetez-le par-dessus bord, ordonna-t-elle à Iltis, acceptant un linge de dame Murel et essuyant la dague avant de se détourner. Le Volarien était parvenu à s'accrocher à la vie, et continuait à invectiver la reine jusqu'à ce que le Seigneur de Guerre l'amène au bastingage. Il lançait moult jurons suraigus dans sa langue. La reine ne lui accorda même pas un regard alors qu'on le jetait dans l'océan, et s'avança vers Reva, lui souhaitant un adieu chaleureux ainsi que le succès dans son entreprise.

— Il méritait de mourir, pour toutes les raisons que vous pouvez imaginer, dit-elle au Bouclier alors qu'ils sortaient du bateau et gagnaient le pont de leur navire. Il possédait beaucoup d'esclaves et faisait partie du conseil qui a envoyé leur armée pour envahir le Royaume.

— Elle a tué son fils, répondit Ell-Nestra avec un ton sinistre indiquant qu'il comprenait. Elle voulait qu'il sache avant de mourir.

— Notre reine est juste, mais sa justice peut être dure.

— C'est *votre* reine, ma dame. Mon allégeance prendra fin avec la guerre.

Il partit trouver le capitaine du navire pendant qu'elle mettait les seigneurs Antesh et Arentes au courant du plan.

— Nous allons être l'avant-garde de l'armée, formula le commandant de la garde, lissant sa moustache. Un honneur singulier.

— Et un risque tout aussi singulier, fit remarquer Antesh, comme toujours soucieux de prôner la prudence en parlant de leur monarque.

Pendant la marche vers Lancrage, Vaelin avait raconté comment il avait croisé la route de son Seigneur des Archers. Elle avait dès lors compris qu'il était réticent à la notion d'un Royaume Unifié. Même si son fanatisme s'était dissipé avec les années, il restait en lui une suspicion de tout ce qui touchait à Asraël, et en premier lieu la reine Lyrna.

— Nous sommes à un millier de kilomètres de chez nous, et combattons un ennemi des plus vils, fit remarquer Reva. Chaque âme de l'armée partage le risque avec nous, monseigneur. Transmettez le plan aux capitaines. Nous débarquons dans cinq jours.

Elle allait ajouter les instructions de la reine quant aux prisonniers, mais les mots ne franchirent pas ses lèvres. Ses troupes n'avaient pas

besoin de ce genre d'instructions et n'auraient aucun mal à massacrer des Volariens en armes, mais donner un ordre qui validait leur soif de sang paraissait mauvais. Elle se souvint que le Père n'avait jamais dit un seul mot concernant la vengeance.

Le jour suivant, des mouettes apparurent dans les cieux, et quelques jours plus tard, on aperçut la terre. Ils voguaient à dix milles du reste de la flotte. Trente navires transportaient la soldatesque de Cumbraël et l'élite de la Garde du Royaume. La reine avait aussi fourni quatre merveilleuses balistes d'Alornis, neuves, et une femme nilsaëline plutôt frêle qui, apparemment, savait tout de leur maniement.

— Dame Alornis m'a dit de vous donner ses salutations, ma dame, dit-elle à Reva avec une maladroite révérence. Elle serait bien venue elle-même, mais la reine Lyrna a menacé de l'attacher au grand mât.

Reva la laissa choisir les plus habiles des Filles Scarifiées pour manier les balistes. Le surnom – terrible, mais approprié – de cette compagnie venait des femmes cumbraëlines qui voulaient servir l'Envoyée, Reva. Elles étaient un peu plus de deux cents et, comme ses conscrits masculins, au moins la moitié avaient moins de vingt ans. La plupart arboraient des visages sinistres, et avaient connu des maltraitements de la part des Volariens, ou étaient orphelines à cause d'eux. Au début, Arentes les avait gardées à l'écart des hommes, pensant s'en servir de porteuses ou de cuisinières, mais Reva lui avait fait comprendre d'un regard que cela ne serait pas acceptable. Elle les avait entraînées elle-même, et leur peur manifeste, leur foi inébranlable en son mensonge avaient rendu l'apprentissage difficile pour Reva.

— Si je peux, Envoyée, dit l'une d'elles le jour précédant le débarquement.

Il s'agissait d'une fille gracile qui ne dépassait pas dix-huit ans. Elle posa un genou en terre sur le pont devant Reva.

— Je t'ai pourtant dit, Lehra. Tu dois cesser de faire ça, gronda Reva.

— Mes excuses, Envoyée.

La fille leva les yeux, et son visage aurait pu être l'emblème de l'innocente jeunesse, s'il n'avait été crevassé d'une cicatrice qui partait de son œil gauche crevé jusqu'à sa lèvre supérieure. Elle avait été punie pour une incartade alors qu'elle était esclave.

— Mais nous nous demandons.

Lehra s'arrêta pour regarder le reste des Filles, réunies non loin, leurs têtes inclinées.

— Quel verset devrions-nous réciter, le matin ? Pour être certaines que le Père bénisse notre entreprise ?

Le Père ne bénit pas la guerre. Penses-tu qu'il se penche sur ce genre

d'événement avec le sourire ? Reva ravalait ces mots. Ce mensonge avait charrié des milliers de personnes au-delà de l'océan. On ne pouvait l'abandonner maintenant.

— Vous devez chacune choisir votre verset, dit-elle en attirant Lehra à elle, moins doucement qu'elle l'aurait voulu. (La fille reprit une révérence contrite.) Aucune foule ne doit penser d'un seul esprit, car le Père nous a tous faits différents. Chaque âme est une facette différente de son amour. Trouvez votre accès à l'amour du Père, de vos propres yeux. Ne laissez personne changer le cours de votre existence.

Le Livre de la Raison, qu'elle citait rarement ces derniers jours.

— Serons-nous à vos côtés, ma dame ? demanda une des filles au visage impatient, comme celui des autres.

Le regard de Reva fut attiré par le Bouclier, qui s'appuyait sur le mât avant et contemplait la scène, amusé.

— Je ne vous imagine pas ailleurs, leur dit-elle. Maintenant, retour à l'entraînement.

Elle alla près du baril d'eau proche du mât pour se servir et rencontra le regard d'Ell-Nestra.

— Quelque chose à redire, monseigneur ?

— Vous avez eu une vision divine, répondit-il avec un haussement d'épaules. Moi aussi, cela m'est arrivé. Je n'ai pas aimé ça. Ça m'a donné mal à la tête.

— Vos dieux sont des rêves tissés dans une tapisserie de légendes.

— Et les vôtres vivent dans le ciel, exaucent les vœux et, quand vous mourez, vous permettent de vivre dans une prairie pour toujours.

— Pour un homme qui a autant voyagé, je trouve votre ignorance tout à fait étonnante.

Son visage s'assombrit et il fit un signe de la tête en direction des Filles Scarifiées, qui pratiquaient la dernière routine d'épée que Reva leur avait apprise.

— Vous savez ce qui les attend lorsqu'on aura débarqué. Combien d'entre elles mourront en croyant votre histoire ?

Reva n'était pas en colère contre lui. La vérité était implacable, et elle s'était accommodée de sa brûlure depuis longtemps. Elle regarda les Filles pendant un moment, constatant que des mois de pratique avaient bien amélioré leurs capacités. Elles se déplaçaient bien, leurs coups et les parades étaient rapides, précis. Elles avaient une certaine férocité, car les Volariens avaient fait de beaucoup d'entre elles des tueuses. Mais elles étaient si jeunes. *Tout comme moi, jadis.*

— Avez-vous eu le choix ? lui demanda-t-elle. Quand ils sont venus prendre les Îles. Combien de vos pirates sont morts dans les Dents, ou à Altor ? Et si cette guerre est si horrible, la reine si vile, pourquoi êtes-vous là ?

Elle s'était attendue à le mettre en colère, mais la réponse fut douce et sérieuse. Toute trace d'amusement avait déserté le visage d'Ell-Nestra :

— Je pensais devoir nettoyer une souillure. Tout ce que j'ai fait, c'est me corrompre au-delà de toute rédemption.

Il leva les yeux vers la vigie, où retentissait un cri.

— La baie est en vue, conclut-il en faisant une courbette avant de partir. Il est temps de rassembler vos troupes, ma dame.

Ils mouillèrent à un mille du rivage. Les marins firent tomber les chaloupes à l'eau tandis que Reva et les Filles Scarifiées attendaient sur le pont. Le seigneur Arentes et l'entière-garde du supplément de gardes de maison étaient en ligne sur le bastingage. Ils seraient les premiers à débarquer, et seraient renforcés par un contingent d'archers. Antesh attendait sur le bateau d'à côté avec le gros de ses hommes, tandis que les navires qui accueillaient les gardes du Royaume étaient ballottés par les vagues, à un demi-mille de là. Reva regardait toute cette activité avec une impatience grandissante. Le temps avait tendance à ralentir lorsqu'elle vivait des événements qu'elle souhaitait passer vite.

Cherchant à se distraire, elle observa le bateau, trouva le Bouclier à la proue, prenant une longue-vue au capitaine qui lui montrait quelque chose sur le rivage.

— L'ennemi ? demanda-t-elle alors qu'elle arrivait à ses côtés.

— Une toute petite force, répondit-il en examinant la plage. Disons trente cavaliers. Rien qui vous posera un problème, j'en suis certain...

Il fronça les sourcils et un sourire déconcerté déforma ses lèvres.

— L'un d'eux vient de tomber.

— Monseigneur Bouclier ! (Tous deux levèrent les yeux vers la vigie où un marin faisait des signes affolés en direction du nord.) Une tempête !

Elle suivit le Bouclier à la poupe, et les nuages amassés à l'horizon lui tirèrent un hoquet de surprise. Ils étaient si denses qu'on aurait pu les croire noirs, bien qu'ils fussent illuminés par des éclairs. Le tonnerre roulait, faible, et croissait, se rapprochait à chaque instant.

— Impossible, souffla Ell-Nestra.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Reva, mais Ell-Nestra ne sourcilla pas, toujours abasourdi par la tempête qui se rapprochait à grande vitesse.

— Monseigneur ! (Elle empoigna sa cotte de mailles et le secoua violemment.) Qu'allons-nous faire ?

Il la regarda, bouche bée. Il cligna des yeux et peu à peu il revint à lui.

— Levez l'ancre ! hurla-t-il, s'écartant d'elle. Déployez toutes les voiles ! À la barre, direction sud ! Capitaine, faites signe aux autres bateaux, dites-leur de suivre ! Ma dame, faites descendre vos troupes.

L'équipage s'empessa d'obéir aux ordres de Reva, qui envoya les Cumbraëliens dans les ponts inférieurs. Elle resta à la poupe, cependant, et regarda l'orage se rapprocher. *Comment peut-il se déplacer si vite ?* se demanda-t-elle, et un soupçon germa dans son esprit. Elle se souvint d'une autre tempête inattendue à Altor. La pluie avait chu par torrents la journée, et la neige, la nuit. *Le groupe sur le rivage... Dans quel guêpier s'est-on fourrés ?*

Grâce aux efforts effrénés de l'équipage, le gros navire se souleva pour aller vers le sud. Les voiles se gonflèrent dès qu'elles furent lâchées, car le vent du nord forcissait. Les occupants des autres navires avaient suivi le signal du Bouclier. Ceux qu'occupaient des marins ressortissants du Royaume furent plus lents à répondre que les Meldénéens. Reva regarda le vaisseau qui transportait un des régiments de gardes du Royaume tanguer dans les vagues montantes alors qu'ils se retiraient. Seule la moitié de leurs voiles étaient déployées, et il s'inclina de façon alarmante lorsque le timonier barra pour aller au sud. Bientôt, la pluie devint si dense qu'il devint difficile de distinguer autre chose que de vagues formes. Reva était certaine d'avoir entendu un gémissement monter du grand navire avant qu'il disparaisse. En quelques minutes, l'orage fut sur eux aussi. Reva se retrouva dans la pénombre et le monde se mua en une furie mugissante.

Le vent était assez fort pour la faire vaciller. Au-dessus d'elle, dans les gréements, elle entendait des cordes se rompre, du bois se briser. Les marins titubaient sur le pont ou étaient projetés dans la mer par le vent. Reva glissa sur le pont couvert d'eau. Elle fut charriée jusqu'à l'entrée de la cale, assez près pour entendre les cris d'horreur des Filles Scarifiées en parvenir ; l'eau rentrait et dégringolait les marches comme une cascade. Elle attrapa tant bien que mal le bastingage avant que le tangage ne l'envoie par-dessus bord. Elle agrippa la balustrade à deux bras, secouée par le vent et la pluie. Une silhouette sombre déboula sur elle. Une main tenta de prendre prise sur sa chemise de mailles pendant un instant avant qu'un cri désespéré soit avalé par la tempête.

Le pont descendit soudain, le tangage s'inversant, et elle ballotta, finissant sur le pont, se réjouissant de l'accalmie soudaine.

— Ma dame !

C'était Arentes. Sur le pont, il courait dans sa direction, bras ouverts. Elle allait prendre sa main quand la collision se produisit.

L'impact la secoua et elle lâcha prise. Le pont était trop penché pour qu'elle parvienne à faire quoi que ce soit. Arentes et elle glissèrent à tribord. Elle vit le commandant de la garde frapper le bastingage et le briser dans un bruit sec, laissant un espace dans lequel elle s'engouffra. Elle chuta dans la mer furieuse.

La tempête s'apaisa en un instant, remplacée par le silence du monde sous les vagues. Elle coula, tirée vers le fond par le poids de sa cotte et de ses armes. En descendant, elle ne vit que des tourbillons gris. Elle se défit de son arc, sachant que, cette fois-ci, la petite merveille de maître Arren serait perdue à jamais. Puis elle défit son ceinturon d'armes et son épée tomba. Ensuite, elle arracha les fermoirs de sa chemise de mailles, se tortilla dans l'eau glaciale, cracha des bulles.

Non ! Elle se força au calme malgré la résistance des fermoirs à ses tentatives désespérées. *La panique te tuera.*

Elle se tint aussi immobile et droite que possible pour ralentir sa chute, le visage tourné vers la surface, et elle tira sa dague pour couper chaque lien en cuir. La chemise de mailles devint lâche en un instant et elle se sentit monter, mais bien trop lentement, à en juger par la douleur infernale qui explosait dans sa poitrine. Elle nagea vers la surface, rassemblant chaque bribe de volonté dans ses poumons, réprimant fermement le besoin d'inspirer.

Elle arriva à la surface en hurlant, avala un air plein de pluie et toussa, portée par des vagues variables. Il n'y avait aucun signe d'Arentes. Ou de qui que ce soit. Une cacophonie retentit, assez fort pour l'atteindre malgré la tempête : un grand craquement, comme si l'on avait brisé mille troncs d'un coup. La tempête changea de direction pendant un moment, éclaircissant le ciel et offrant à Reva la vue du *Maréchal-Smolen*. La coque du grand vaisseau trembla comme si elle venait de heurter une barrière invisible, ses voiles étaient arrachées, et on avait l'impression que des gouttes sombres tombaient de ses bords. Reva se rendit compte qu'il s'agissait d'hommes qui se jetaient à la mer pendant que le bateau se délitait.

Le vent tourna une fois de plus, et le spectacle disparut, mais Reva continua de regarder. Le froid engourdissait ses membres et elle frissonna, sachant que la mort viendrait bientôt, et qu'elle n'avait aucun désir de se battre.

Je les ai tous tués, pensa-t-elle alors que les vagues recouvraient sa tête. *Avec un mensonge.*

Chapitre 3

FRENTIS

Il s'agissait de la plus imposante villa qu'ils aient croisée jusqu'ici. Avec ses hautes et épaisses murailles et son domaine de plusieurs hectares, elle tenait d'ailleurs plus de la forteresse que de la simple villégiature. Le maître de ces lieux jouissait de toute évidence d'une considérable fortune, seule à même d'entretenir la garnison de deux cents Varitaï dont ils repérèrent immédiatement les baraquements déserts. Car en dépit des impressionnantes fortifications de la villa, son propriétaire n'avait eu aucun scrupule à l'abandonner aux premiers signes de leur approche. Ils dénombèrent sans mal ses Varitaï, dont les cadavres alignés en quatre impeccables rangées arboraient la même plaie béante à la gorge.

— Les objets de valeur ont disparu, déclara Malard. Pareil pour les chevaux. Quant aux autres esclaves, j'les ai trouvés à l'intérieur. Contrairement à ceux-ci, on dirait bien qu'y se sont pas laissé faire. Ça ne les a pas aidés, cela dit.

— Tuer deux cents de ses propres hommes..., lâcha Illian, interloquée. La logique d'un tel massacre m'échappe.

— Ils ont percé à jour nos intentions.

Frentis hocha la tête en direction d'un groupe de Varitaï émancipés campé non loin.

— Leur maître n'a pas voulu nous les laisser. (Il accrocha le regard de maître Rensial.) À en juger par l'état des corps, ils doivent se trouver à moins d'un jour de chevauchée vers le nord. Maître, si vous voulez bien vous en charger...

Rensial acquiesça, gagna sa monture et franchit au galop le portail de la villa, bientôt talonné par sa compagnie montée. Conscient de la nature lunatique de son ancien instructeur, Frentis hésita brièvement à l'accompagner, mais se reprit aussitôt. Ces derniers jours, il avait cru déceler un changement dans le comportement du maître de l'écurie ; son regard se faisait plus précis et ses tirades occasionnelles de plus en plus compréhensibles. *Seule la guerre permet au fou de retrouver sa raison.*

De nombreux esclaves qui travaillaient aux champs au début du massacre avaient pu échapper à la mort. Si la plupart avaient pris la fuite, un groupe de bonne taille avait préféré rejoindre la demeure de leur maître, où l'accueil que leur réservait la compagnie du Frère

Rouge les avait laissés aussi perplexes que circonspects. Certains s'effondrèrent à la vue de leurs compagnons assassinés et bien des hommes pleurèrent la dépouille pourfendue de leur femme. Le mariage était interdit entre esclaves, mais où qu'ils aillent abondaient les preuves que ces êtres parvenaient à tisser des liens, en dépit des pressions et des menaces qui pesaient sur leur vie. Ce fut à ces âmes affligées que Frentis confia le propriétaire de la villa le lendemain, lorsque Rensial reparut en traînant derrière sa monture le malheureux robe-noire, aux mains liées et à la bouche fermement bâillonnée.

— Il avait une femme et des enfants, lui apprit Rensial tandis que les esclaves, armés de couteaux et de fouets, convergeaient vers leur ancien maître. Je les ai laissés partir.

— Vous avez bien fait, maître.

Ils supplient toujours..., songea Frentis en voyant le robe-noire tomber à genoux et implorer la clémence de ses poignets noués.

C'était un homme de haute stature, doté d'une imposante carrure de soldat, comme l'attestaient les nombreux souvenirs de campagne découverts dans la villa. *Un officier de renom ? La villa, la famille, les esclaves... de quoi couronner une illustre carrière. Une retraite de héros.* Il n'avait plus rien d'héroïque, aujourd'hui, avec ses braies souillées et ses implorations muettes. *Ils supplient toujours.*

Peu désireux d'assister à son supplice, il partit rejoindre Illian dans un coin du domaine, où elle s'employait à former au combat le dernier groupe de recrues. Si les sujets du Royaume se faisaient désormais de plus en plus rares, leur récente victoire sur la garnison eskethienne avait eu pour effet de grossir leurs rangs – en grande partie grâce aux Épées Franches dont ils avaient permis la fuite, et qui avaient propagé la nouvelle du désastre avec une vitesse impressionnante. En quelques jours à peine, une centaine de fugitifs supplémentaires les avaient rejoints dans les montagnes, gonflant les effectifs de leur armée de fortune à plus de quatre mille combattants réunis en moins d'un mois. Afin de nourrir tout ce beau monde, Frentis avait dû ordonner une incursion dans le Nord-Ouest, au cœur des riches terres agricoles qui cernaient la Nouvelle Kethia. Cette villa avait été la première à tomber.

Il regarda l'entraînement quelques minutes durant, satisfait de l'aisance avec laquelle Illian motivait ses recrues et faisait montre d'une autorité digne d'un maître du Sixième Ordre. Elle leur enseignait l'art du bâton, préalable essentiel au maniement de la hallebarde ou de la lance... mais également signe de la cruelle pauvreté de leur équipement. Pour pallier ce problème, il avait chargé l'ancien ferronnier d'occuper la forge de la villa afin d'y convertir autant d'outils agricoles que possible en fers de hache. Une telle entreprise les forcerait à occuper l'endroit plus longtemps que prévu,

un délai qui ne manquait pas de l'irriter. Afin de conserver l'impulsion initiale de sa révolution naissante, il avait confié à Lekran et Ivela deux détachements de deux cents guerriers chacun et les avait envoyés dans des directions opposées, avec pour ordre de libérer autant d'esclaves que possible.

Comme il se retournait, il vit Trente-Quatre qui le rejoignait. L'ancien bourreau se plaisait depuis peu à arborer différentes pièces d'attirail prélevées sur les cadavres d'officiers Épées Franches, ce qui lui conférait une allure militaire des plus impeccables – chaque centimètre carré de son armure rutilait au soleil et chaque sangle, chaque attache, chaque galon se révélait si amoureuxment lustré qu'il se parait d'un éclat resplendissant.

— Alors, il est prêt ? lui demanda Frentis.

— Parfaitement remis et paré à monter en selle, mon frère. Il refuse toujours de parler, cependant.

— Curieux. D'habitude, on ne peut plus les faire taire une fois qu'ils ont compris ce que tu es.

— Qui je suis, le corrigea Trente-Quatre d'un ton inhabituellement dur. Ce qui n'a plus rien à voir avec ce que j'étais.

— Pardon. (Frentis esquissa un sourire penaud.) Bien, allons ouvrir la cage de notre messenger.

Le Volarien avait refusé de donner son nom, secret que la correspondance découverte dans les véhicules du train régimentaire avait bientôt éventé.

— Distingué citoyen Varek, le salua jovialement Frentis avant de s'accroupir à son côté, dans l'ombre de l'acacia au tronc duquel on l'avait enchaîné. Vous avez repris des forces, j'espère ?

Affalé contre l'écorce de l'arbre, Varek n'affichait d'autre émotion que cette fureur sourde qui le caractérisait depuis la découverte conjointe, à son réveil, de la destruction de son bataillon et de sa condition de prisonnier.

— J'ai d'excellentes nouvelles à vous annoncer, poursuivit le commandant en faisant signe à Trente-Quatre de déverrouiller ses chaînes. La liberté vous attend.

Une ombre circonspecte passa sur le visage du Volarien, mais Frentis remarqua sans mal la lueur d'espoir qui éclaira brièvement son regard.

— Je ne vous tends aucun piège, rassurez-vous.

Il s'empara de la chaîne et lui imprima une petite secousse, forçant le prisonnier apeuré à se redresser lentement. Frentis le mena alors dans la cour, où de nombreux esclaves poursuivaient leur entraînement – une scène qui ne manquerait pas de frapper le Volarien, assurément. Malard les attendait sous l'ogive du porche d'entrée de la villa, au côté d'un cheval sellé et chargé de provisions

en quantité suffisante pour un voyage de plusieurs jours.

— C'était votre monture, je crois ? demanda Frentis en ôtant les chaînes passées aux poignets de Varek.

Dans le regard du Volarien, le soulagement parut prendre le pas sur la méfiance tandis qu'il massait sa chair endolorie, les yeux braqués tour à tour sur Frentis et l'animal.

— Je ne trahirai pas mon peuple, déclara-t-il enfin. (Il s'agissait des premières paroles qu'il prononçait depuis son réveil.) Aucune récompense ne saurait m'y résoudre.

— Oh ! je n'appellerais pas cela une récompense, lui rétorqua le commandant. Vous n'ignorez pas, j'imagine, l'accueil que vous réservera la Nouvelle Kethia ; vous, le fils vaincu et déshonoré d'un père illustre... La honte vous paraîtra sans doute insoutenable, mais avant de vous suicider, ayez l'amabilité d'apprendre à vos persécuteurs qu'ils subiront bientôt le même sort que vous. Avant la fin de l'année, leur cité tombera et tous les êtres qu'ils gardent en captivité recouvreront leur liberté. Pour autant, ma reine saura se montrer magnanime s'ils respectent ses conditions.

Le Volarien soupira et secoua la tête.

— Vous êtes fou.

— Il leur faudra ouvrir les portes de la cité, débarrasser les fortifications de tout défenseur et ordonner aux Épées Franches de déposer les armes. Tous les esclaves, y compris les Varitaï et les Kuritaï, se verront libérés. La cité passera sous l'autorité de la reine Lyrna Al Nieren, qui arrêtera dès que possible une redistribution équitable des terres et des richesses locales.

Il s'avança d'un pas vers Varek et parla d'une voix douce, où vibrait un accent de fureur nouvelle.

— Tout refus de se soumettre à ces conditions extrêmement généreuses entraînera la destruction totale de votre cité et l'exécution de tout Volarien en armes qui se dressera sur notre passage.

Varek désigna d'un coup de menton le contingent de recrues.

— Parce que vous croyez vraiment cette vermine capable de s'emparer de la Nouvelle Kethia ? Vous pensez que le Conseil attendra sagement que vous marchiez sur la cité ? Notre armée vous écrasera avant même que vous aperceviez ses murailles à l'horizon, après quoi elle écorchera vifs tous ces chiens qui composent votre pitoyable milice. Les plus chanceux auront seulement le droit de pourrir au soleil.

Frentis se fendit d'un petit sourire.

— Les nouvelles ne se propagent manifestement pas vite, par chez vous. (Il s'inclina un peu plus près de son prisonnier.) Le Haut Conseil n'est plus. Vous dépendez d'une Impératrice, désormais. Et croyez-moi sur parole, elle se contentera d'éclater de rire lorsqu'elle me verra

réduire votre cité en poussière.

— Je suis prêt à affronter le sort qui m'attend, quel qu'il soit, dit Varek d'une voix vibrante de conviction. Je souffrirai même mille tortures, si cela peut me permettre de me retrouver un jour à votre portée.

— Alors vous feriez bien d'investir dans quelques leçons d'escrime. (Sur ces mots, Frentis se tourna vers Malard.) Escorte donc notre distingué citoyen jusqu'à la tombée de la nuit. S'il lui prend l'envie de jeter ne serait-ce qu'un simple coup d'œil en arrière, tue-le.

Sa nouvelle enveloppe est plus forte que celle qu'elle a abandonnée sur la plage. Elle bondit et virevolte avec une vitesse et une précision sans faille, et pourtant...

— Tu le sens, hein ? l'interpelle le Messenger, prélassé dans un fauteuil, sur le balcon.

Il revêt le corps d'un Arisai grand et mince, l'un des rares à jouir d'un sang de Doué. Derrière lui se tiennent six autres combattants, Doués eux aussi ; et bien que leurs traits diffèrent, leurs expressions sont parfaitement identiques. Jamais encore elle n'a rencontré autant d'incarnations simultanées de son acolyte et elle trouve l'exercice fort pénible ; une seule lui suffisait déjà amplement.

Elle abaisse son glaive et quitte sa posture de combat, son corps nu baigné d'une fine pellicule de sueur due à l'entraînement. Si le Messenger savoure ce spectacle, aucun de ses visages n'en laisse rien paraître. Le crépuscule naissant qui les encadre l'emplit d'un malaise soudain, car elle prend conscience qu'il n'était que midi lorsqu'elle a regagné la Tour du Conseil. Depuis son réveil dans cette nouvelle enveloppe, elle perd bien trop souvent la notion du temps.

— Que devrais-je sentir ? demande-t-elle.

— L'engourdissement. Le froid n'est plus aussi froid, le chaud plus aussi chaud. Ça empire à chaque nouvelle défroque. Ces derniers temps, c'est à peine si je parviens à ressentir quelque chose. (Il incline la tête sur le côté, comme pour étudier sa réaction, un petit sourire de prédateur aux lèvres.) Tu l'entends, cette fois-ci ? Je parie que oui.

Elle réprime un sursaut de colère, contrariée par la justesse de son intuition. La propriétaire de cette enveloppe, plus vieille que l'ancienne et née libre plutôt qu'esclave, lui a laissé en héritage un profond marécage de souvenirs, dont les tréfonds bourbeux laissent par trop souvent échapper des images du passé comme autant de bulles de gaz : ... un jeu avec son frère sur la rive de quelque lac de montagne... un éclat de rire après un tour de passe-passe réalisé par son père...

Elle avait d'abord cru le pouvoir de cette femme si insignifiant qu'il échappait à son examen, mais elle avait fini par comprendre que son Don avait trait à la mémoire. Chaque pensée, chaque parole, chaque geste de sa

vie avait été imprimé à jamais dans son crâne, aussi vibrant et éclatant qu'au premier jour.

— Tu prétendais en préparer huit, dit-elle en chassant ces images qui lui encombraient l'esprit. Or je n'en compte que sept.

Les voir serrer les mâchoires de conserve tandis que le Messenger étouffe à son tour un accès de rage secrète l'emplit d'une joie mauvaise.

— Al Sorna possède un talent indéniable pour s'entourer d'amis utiles, reprit-il après une courte pause.

Elle le remarque alors. En dépit de la jeunesse et de la vigueur évidentes de ses enveloppes, une fragilité manifeste affleure et voile leurs yeux de douleur, de fatigue... et de peur.

— Tu es certain de savoir où le trouver ? l'interroge-t-elle.

— Il est à la recherche de l'immortel. Il me suffit donc de voyager vers le nord pour retrouver sa piste. Tu n'auras qu'à faire de moi un général en m'accordant quelque titre pompeux. Chef Suprême du Nord, ou quelque chose comme ça.

— Les troupes septentrionales dépendent du gouverneur général de Latethia. Je vais te signer un ordre d'exécution. Après sa mort, tu pourras te faire appeler comme tu le souhaites.

— Tu ne sembles guère priser tous ces gouverneurs, je dois dire. Combien de survivants après celui-ci ?

— Un seul, le gouverneur d'Eskethia. Je comptais le faire exécuter, lui aussi, mais je suis de plus en plus tentée de l'abandonner à son sort.

Les visages qui l'entourent tressaillent à nouveau, soudain vidés de toute trace d'humour. Quand il reprend la parole, elle comprend qu'un autre parle à travers lui.

— Tu ne peux pas te permettre la moindre complaisance, à présent. Ta petite passade des derniers mois a pu se montrer de quelque utilité, mais elle fait aujourd'hui obstacle à l'accomplissement de notre objectif. Il exige que tu règles ce problème sans plus attendre.

— Le Conseil n'existe plus et la flotte de cette chienne gît sous les flots. Et tout cela grâce à moi. J'ai bien mérité une récompense.

— Les trois derniers siècles t'ont servi de récompense. Des décennies entières à semer la mort et le chaos, voilà le présent qu'il t'a accordé. Il demande rétribution, aujourd'hui.

Sa main se crispe sur le pommeau de son glaive et son visage trahit pour la première fois toute l'aversion qu'elle éprouve pour cette créature. Elle les voit se raidir, après quoi l'Arisaï assis quitte son fauteuil.

— Il sait ce que tu as en tête, déclare-t-il. Il sait ce désir que tu caresses en secret, combien tu rêves de régner au côté de ce garçon, éternelle et terrible, avec le monde pour terrain de jeu. Pensais-tu vraiment que les choses allaient se dérouler ainsi ?

— Si je ne lui sers plus à rien, dit-elle dans un sourire, alors tue-moi. Si tu en es capable, bien sûr.

Comme un seul homme, leurs mains se portent sur leurs épées. Elle a conscience de n'avoir aucune chance et de s'offrir à la mort. Regarde-moi, mon amour, songe-t-elle, consciente qu'il l'observe. Regarde et sois fier de moi.

Mais le Messenger suspend son geste et les sept guerriers relâchent leurs armes, avant de glisser vers la porte en silence. Son interlocuteur s'attarde quelques instants, ses traits soudain creusés, comme ceux d'un soldat épuisé par son inéluctable besogne.

— Nous lui servirons toujours à quelque chose. Tu peux garder ton godelureau, si tu parviens à t'en emparer vivant. Mais il faut régler ce problème au plus vite.

Seule une fois de plus, elle ferme les yeux et sonde le vide à sa recherche, emplit d'une résolution nouvelle qui menace de faire éclater son nouveau cœur dans une explosion de joie. Elle aperçoit quelque chose, un tourbillon de brume dans les ténèbres qui adopte bientôt une forme qu'elle ne connaît que trop bien. Ne l'écoute pas, mon bien-aimé, dit-elle en tendant la main pour lui caresser le visage. Le monde peut encore nous appartenir.

Les traits tordus par la haine, il arracha sa main plaquée sur sa joue et, dans un même mouvement, vint plaquer son poignard contre sa gorge.

— Jamais ! lui cracha-t-il au visage en pressant la lame plus avant dans la chair.

Léméra poussa un gémissement, les yeux agrandis d'horreur et le visage envahi d'une terreur infinie. Elle ne parvenait pas à bouger, le crâne maintenu en arrière par le poing que Frentis avait refermé sur ses cheveux afin d'exposer la chair lisse et vulnérable de son cou.

Les poumons du jeune homme se vidèrent dans un sursaut. Il lâcha son arme puis, lui tournant le dos, gagna le bord du lit où il resta longuement prostré, le dos voûté et la tête enfouie dans ses mains.

— Que... Qu'y a-t-il ? lâcha-t-il quand ses membres eurent cessé de trembler.

— J'ai entendu des cris..., répondit-elle dans un souffle à peine perceptible. Vous rêviez...

D'un coup d'œil par-dessus son épaule, il avisa la fine chemise de nuit qui la couvrait à peine et releva la lueur apeurée qui dansait encore dans son regard. Il se détourna et battit des paupières, le temps que sa vue s'habitue à la pénombre. Il s'était installé dans la chambre à coucher de l'ancien maître des lieux, un vaste étalage de richesses et d'objets somptueux aux murs généreusement décorés de tableaux divers, pour la plupart des représentations de batailles à l'harmonie bien peu crédible. Le maître lui-même figurait dans plusieurs d'entre eux ; jeune, grand et fier, il entraînait ses hommes à sa suite dans la

mêlée, l'épée brandie et la mine farouche – un portrait qui opposait un singulier contraste à la misérable baderne ensanglantée que les esclaves avaient laissée pour morte dans la cour, après en avoir fini avec elle.

— Je... Je fais parfois des cauchemars, dit-il à Léméra. Pardon de vous avoir fait mal.

— On m'a déjà fait plus mal que ça.

Il sentit son poids se déporter sur le lit, puis une main hésitante se poser sur son dos. Elle étira bientôt les doigts pour explorer sa chair.

— Vous avez tant combattu. Et pourtant, pas de cicatrices.

— J'en avais. Elles ont guéri.

— Le Vannier ?

— Non. (« *La graine germera.* ») Non, c'était quelque chose d'autre. Quelque chose que je doute de comprendre un jour.

Comme il faisait pivoter son buste, la main de la jeune femme glissa sur son épaule. Il la repoussa avec douceur.

— Vous feriez mieux de partir.

Elle recula quelque peu, mais sans pour autant quitter le lit. Malgré l'ombre qui dissimulait son visage, il avait l'impression qu'elle souriait.

— La sœur prétend qu'on vous interdit le contact des femmes. C'est une blague, j'espère ?

— Non. La Foi exige l'intégralité de notre être.

Elle remua une fois encore, ramenant ses jambes devant elle afin de reposer son menton sur ses genoux. La tête légèrement inclinée, elle semblait l'examiner avec intérêt, désormais plus curieuse qu'amusée.

— Et vous acceptez de vous livrer à elle ainsi ?

— Je n'ai jamais rien désiré d'autre que l'Ordre.

— Et rien dans ce monde qui entoure votre Ordre ne vous a jamais tenté ?

— J'ai parcouru le monde et croisé nombre de ses tentations. Je me contenterai de l'Ordre, merci.

— Après l'entraînement d'hier, Malard a assommé un homme qui avait raconté une histoire. Un curieux récit selon lequel on vous aurait ouvert les portes d'un palais, en compagnie d'une femme détentrice de pouvoirs maléfiques. Ensemble, vous auriez tué votre roi. Est-ce qu'il mentait ?

— Non. Il ne mentait pas et Malard n'aurait pas dû réagir ainsi.

— Et pourtant, votre reine vous a laissé la vie sauve et vous a envoyé ici.

— Mon corps ne m'appartenait pas, à l'époque. Les sortilèges de cette femme m'avaient lié à sa volonté et me poussaient à commettre de terribles actes.

Elle se redressa et il sentit la jeune femme l'étudier étroitement. Même s'il ne pouvait voir son expression, l'intensité de l'examen auquel elle le soumettait ne manqua pas de le troubler. Il s'apprêtait à lui demander à nouveau de partir lorsqu'elle déclara :

— Alors nous ne sommes pas si différents, vous et moi.

Sur ces mots, elle déplia souplement ses jambes et s'allongea sur le lit.

— Pourrais-je dormir ici ? Juste pour cette nuit. Je fais des rêves, moi aussi. (L'hésitation évidente de Frentis lui arracha un petit rire.) Je promets de ne vous soumettre à aucune... tentation.

Je devrais la congédier, songea-t-il. Rien de bon ne peut en sortir. Mais il garda le silence, incapable de convoquer la cruauté nécessaire pour éconduire la jeune femme. Il s'allongea donc auprès d'elle et s'efforça en vain de se détendre, conscient que le sommeil risquait fort de lui échapper cette nuit. Au bout de quelques instants, elle se rapprocha insensiblement de lui. Comme elle posait sa tête au creux de son épaule, sa main vint trouver la sienne et leurs doigts se nouèrent.

— Seule la mort nous attend, n'est-ce pas ? demanda-t-elle dans un souffle.

— Ne dites pas cela. Ma reine vogue vers ces rivages accompagnée d'une grande armée. Si nous tenons notre cap...

— J'étais une esclave, pas une imbécile. L'immensité de cet Empire défie l'imagination et nous n'avons combattu qu'une infime fraction des troupes qu'il mobilisera contre nous. Ils nous tueront tous, jusqu'au dernier, car ils ne peuvent se permettre de laisser aux esclaves le moindre espoir de liberté. Sans nous, leur bel Empire s'effondre.

Il faut régler ce problème au plus vite.

— Si vous jugez notre cause aussi désespérée, pourquoi nous avoir rejoints ?

Elle se glissa encore un peu plus près, noua son bras au sien et serra sa main avec plus de force. Quand elle répondit, il sentit la chaleur de son souffle jouer sur sa peau :

— Parce que vous m'avez offert quelque chose dont j'avais fini par oublier l'existence : un choix. Et je choisis de mourir libre.

Leurs effectifs passèrent du simple au double au cours des semaines qui suivirent, gonflés par les nouvelles recrues dues aux efforts de Lekran et Ivela et par les fuyards qui ne cessaient de rallier la villa. Ils furent bientôt si nombreux que la nourriture vint à manquer, de sorte que Frentis dut en dépêcher certains dans les champs afin de procéder à de nouvelles récoltes. Si l'ordre ne manqua pas de déplaire à certains, le jeune commandant parvint à apaiser leur grogne en promettant que tous effectueraient les corvées à tour de rôle, lui le

premier. Conahl, le forgeron né dans le Royaume, avait de son côté fait des miracles en produisant un grand nombre d'armes en un court laps de temps. En dépit de ses efforts acharnés, un tiers seulement de l'armée arborait une arme en bonne et due forme, tandis qu'un autre tiers restait équipé d'outils agricoles divers.

— Il y a plein d'armes en Nouvelle Kethia, fit remarquer Lekran lors du conseil des officiers, ce soir-là.

— Nous sommes encore trop faibles, répondit Frentis.

Trente-Quatre connaissait bien la cité et disposait d'informations précises sur ses fortifications, auxquelles il fallait ajouter les renforts que l'Impératrice n'avait sûrement pas manqué d'y envoyer, à moins qu'elle s'y soit rendue elle-même. Frentis aurait pu en avoir le cœur net en s'abandonnant à ses rêves, mais il s'y refusait et préférait engloutir chaque soir une dose de la potion de sommeil que lui avait concoctée frère Kehlan, en dépit des migraines qu'elle lui occasionnait. La campagne avançait bon train vers sa phase la plus cruciale et il n'avait aucunement l'intention de laisser à son ancienne maîtresse le loisir de deviner son plan lorsque leurs esprits s'effleureraient. Il avait également conscience que cette soudaine absence de contact l'emplirait de rage, ce qui pouvait le cas échéant l'exposer à quelque bénéfique erreur de jugement.

— Si nous attendons trop longtemps, la région ne comptera plus le moindre esclave, dit Trente-Quatre. Ceux qui ne nous ont pas déjà rejoints auront été tués ou déplacés par leurs maîtres. Si nous prenions le chemin du sud, quelques mois suffiraient à faire de ce groupe une véritable armée.

— Nous ne disposons pas de quelques mois, rétorqua Frentis. La flotte de la reine a sans doute déjà pris le large, à l'heure qu'il est, et une expédition vers le sud ne lui offrirait pas la diversion qu'elle attend de nous.

— Plus de la moitié des nôtres ne savent rien du Royaume et ignorent tout de la reine. Ils ont rallié notre cause parce que nous leur avons promis la liberté, pas d'échanger leur maître contre un autre.

— Si nous pouvons garantir la victoire de Lyrna, alors chaque esclave de cet Empire connaîtra la liberté. En combattant pour elle, ils combattent pour eux-mêmes. Fais-leur passer le message.

Il reporta son attention sur la carte. *Nous devons frapper quelque part.*

— Quel est cet endroit ? demanda-t-il en désignant une ville de la côte septentrionale, située à quelque quatre-vingts kilomètres à l'est de la Nouvelle Kethia.

— Viratesk, répondit Trente-Quatre. Un port mineur qui dessert les routes commerciales du Nord.

— Ses défenses ?

— Une muraille, mais pas bien épaisse. Il s'agit d'une ville pauvre, dont les rares robes-noires ont des priorités plus pressantes qu'une vieille enceinte qui n'a pas servi depuis des lustres. (Trente-Quatre s'interrompt, les lèvres plissées sur une moue concentrée.) Elle accueille un marché aux esclaves très fourni, si mes souvenirs sont bons. Le marché de la Nouvelle Kethia est si foisonnant que de nombreux esclavagistes préfèrent se rabattre sur des cités voisines pour écouler leur marchandise.

Incendier une ville voisine de leur capitale provinciale... voilà qui devrait les obliger à quitter l'abri de leurs murailles. Frentis se redressa.

— Je nous laisse une semaine supplémentaire pour entraîner et rallier de nouvelles troupes. Après quoi nous marchons sur Viratesk.

Après avoir demandé à Trente-Quatre de dessiner un plan de la ville, il envoya maître Rensial en mission de reconnaissance et l'exhorta à faire preuve d'une infinie discrétion. Il consacra les jours suivants à la formation des recrues, prenant soin d'échanger au moins quelques mots avec chaque combattant et ravi de constater que la plupart d'entre eux avaient hâte de passer à l'action. Cette proximité nouvelle lui permit toutefois de ressentir la peur qui les habitait, notamment ceux nés dans les fers ou esclaves depuis de nombreuses années. Ils avaient tout risqué pour rallier sa rébellion et ne se faisaient aucune illusion quant au sort qui les attendait en cas d'échec.

— J'ai presque réussi à m'enfuir, une fois, lui raconta Tekrav, un soir qu'ils épluchaient l'inventaire des provisions.

En dépit de son bel enthousiasme, l'ancien comptable s'était révélé un bien piètre soldat. Par bonheur, son affinité avec les chiffres le rendait plus utile que jamais.

— Peu après les revendications des créanciers qui m'ont valu ma mise aux fers. Avec un autre esclave récent, nous avons fomenté notre évasion pendant le voyage en caravane jusqu'à la villa de notre maître. Mon complice, un grand gaillard costaud, vouait à la boisson et à l'extrait de pavot la même passion dévorante que moi aux dés. Nous avions dans l'idée d'étrangler la sentinelle quand elle s'approcherait de notre cage et de lui voler ses clés.

— Et ça a marché ?

— Pas vraiment, non. S'il a bien réussi à prendre le garde à la gorge, l'un des cerbères qui nous surveillaient lui a arraché la main d'un coup de crocs. Ainsi diminué, il n'était plus d'aucune utilité au maître. Il a donc servi d'exemple. Son châtiment a duré un jour plein, au terme duquel il les suppliait de l'achever. Après ça, la vie d'esclave m'a paru tout à fait acceptable.

— Alors pourquoi nous avoir rejoints ?

Tekrav eut un petit haussement d'épaules.

— Pour tout vous avouer, je n'en sais rien. Le maître me traitait avec générosité. Je n'ai tâté du fouet qu'à deux reprises durant toutes ces années. Mais il se montrait bien moins clément avec les autres. Et en tant que numéro Un, il me revenait de les protéger. Je m'y appliquais du mieux que je pouvais, m'efforçant par des moyens détournés – une affaire pressante ou bien quelque nouveau millésime – de contenir ses colères et de le distraire des tourments que son esprit cruel s'amuse à concevoir. Mais avec la guerre et l'afflux de nouveaux esclaves... (Tekrav laissa sa phrase en suspens et plaqua un sourire sur son visage.) Disons qu'il a reçu de nouveaux jouets dont il a cru pouvoir disposer à sa guise. Et je n'ai pas pu tous les protéger.

— Léméra et les autres. Vous avez rallié notre cause à cause d'eux.

— La place d'un homme est auprès de sa famille, vous ne croyez pas ?

— Si, tout à fait. (Frentis accorda au registre un dernier coup d'œil avant de le lui confier.) Voilà qui me paraît d'excellente tenue. Votre diligence vous fait honneur. J'apprécierais à ce titre que vous supervisie le convoi d'approvisionnement, lors de la marche.

— Avec joie, mon frère. Ce qui me fait penser... Croyez-vous possible de m'accorder un titre ?

Frentis haussa un sourcil, pris de court.

— J'imagine que vous avez quelque chose en tête.

— Rien de trop extravagant. Mais peut-être... Seigneur du Quart ?

— Quartier-maître en chef, pas plus. Pour un éventuel adoubement, je crains que la décision ne revienne à la reine et à elle seule.

— Bien entendu. J'espère que vous saurez lui vanter mes mérites le jour venu ?

Libre depuis quelques mois à peine et le voilà qui planifie déjà son ascension vers le pouvoir. Avec un peu de chance, il risque de finir Ministre des Œuvres Royales. Enfin, s'il survit à la guerre.

— Avec grand plaisir, messire.

Maître Rensial reparut le lendemain et lui apprit qu'aucune troupe volarienne ne patrouillait sur le chemin menant à Viratesk. Mieux encore, il n'avait pas croisé âme qui vive de toute sa mission.

— Ça ne leur ressemble pas, commenta Lekran. En temps normal, on ne fait pas dix kilomètres sans croiser au moins un escadron de cavalerie.

— L'Empire n'aime rien tant que surveiller son peuple, acquiesça Trente-Quatre.

— Alors ça veut dire qu'on leur fait peur, lança Ivelda. Tout comme les miens ont fait peur aux Othra lorsqu'ils ont tenté d'envahir les collines de bronze.

— Euh, nous les avons envahies, précisa Lekran avec un sourire étonnamment poli. C'est juste qu'après les avoir trouvées sans intérêt, on vous les a rendues.

Elle éclata de rire et secoua la tête.

— Ton père t'a bercé de mensonges, fouteur de sœurs.

— Heureusement pour toi, j'ai fait une promesse à Rougefrère. J'attendrai donc la fin de cette guerre pour te couper la tête.

— J'ai hâte de voir ça...

— La ferme, lâcha Frentis d'une voix sans appel.

Il les affronta tour à tour du regard jusqu'à ce qu'ils baissent tous deux les yeux.

— Bien, que chacun parte préparer sa compagnie. Nous partons à l'aube.

Ils laissèrent la villa intacte, cette fois-ci. Certains des plus vieux esclaves lui avaient demandé l'autorisation de rester et de faire de ce lieu le foyer de leur nouvelle vie. Il avait accepté de bon cœur, jugeant malavisé de forcer la main de quiconque, d'autant plus qu'Illian lui avait fait savoir qu'ils ne risquaient guère de briller sur le champ de bataille. Il chevauchait avec les patrouilleurs de Rensial, ce qui lui permit de confirmer le rapport précédent du maître : ils progressaient dans une campagne parfaitement déserte à des kilomètres à la ronde. L'état des champs alentour se dégradait à mesure qu'ils remontaient vers le nord et ils ne croisèrent pas le moindre esclave, à l'exception de quelques cadavres – probablement des fuyards échappés des rares villas qui bordaient la route, complètement vides elles aussi et certaines déjà incendiées par leurs propriétaires.

— Je te l'avais dit, ricana Ivelda à l'adresse de Lekran. Ils se sont pissé dessus et ils ont décampé. Quand on arrivera en ville, ils feront de même.

Viratesk leur apparut au terme de cinq jours de marche, une étroite enceinte de bâtiments de brique nichée dans la cuvette d'une rade naturelle. La longue-vue de Frentis lui révéla l'état lamentable des remparts ; des brèches béantes les creusaient par endroits, tandis que le fossé de défense semblait depuis longtemps comblé. Aucun garde n'arpentait le chemin de ronde, de même qu'aucune fumée ne s'élevait des cheminées.

— Il n'y a plus rien ici, soupira-t-il en abaissant sa lunette.

Ils trouvèrent les portes de la ville grandes ouvertes, laissées sans la moindre surveillance. Au-delà, les rues désertes étaient jonchées de détritrus, signe d'une fuite précipitée.

— Certains auraient quand même pu avoir la décence de rester pour combattre, grommela Lekran. Même un petit peu.

— Prends ta compagnie et balaie les quartiers de droite, lui ordonna Frentis. Malard, tu prends la gauche. Rensial et moi, on se

charge du centre. Retrouvons-nous tous au port.

Ils mirent quelques minutes à peine à gagner les quais, après avoir dépassé des rangées de demeures abandonnées. Les seuls habitants croisés en chemin furent quelques chiens errants, occupés à se repaître des carcasses de chèvres et de chevaux massacrés et laissées à pourrir dans les rues. La rade elle-même n'accueillait qu'un seul et unique bâtiment : un navire de pêche sabordé dont le mât déjeté crevait la surface selon un angle que Frentis jugea presque insultant.

— Y a personne dans le coin, mon frère, lui apprit Malard. (Il arpentait le débarcadère à grandes enjambées, la mine sombre.) Par contre, j'suis tombé sur une pile de macchabées dans un entrepôt. Rien que des esclaves. Des vieux, pour la plupart.

— Ils ont abattu leur bétail le moins précieux avant de partir.

Frentis embrassa la cité du regard et réprima un frisson. L'espace d'un instant, les fenêtres vides lui parurent figurer des yeux morts le toisant d'un air accusateur. *Ils auraient survécu si tu n'étais pas venu jouer les sauveurs.*

— Fouillez chaque bâtiment, déclara-t-il enfin. Rassemblez tous les objets de valeur que vous pourrez trouver, avec une préférence pour les armes. Tout ce qui possède un tranchant, même le plus petit des couteaux de boucher, peut nous être utile. Lekran, poste tes hommes sur les murailles. Nous les relèverons à la tombée de la nuit.

S'il chargea son quartier-maître de s'occuper des cadavres, il mit son point d'honneur à aider ses soldats à les charger à bord des chariots. Il y en avait une cinquantaine en tout, des hommes et des femmes d'âge avancé, tous dénudés, leurs vêtements ayant été jugés plus précieux que leur vie même. D'anciennes traces de fouet zébraient leurs chairs grisâtres. On les rassembla sous les murailles, où Tekrav avait supervisé l'érection d'un bûcher funéraire construit à partir du mobilier abandonné des habitants en fuite. Une fois les corps déposés sur le bois imbibé de naphte, Frentis se tourna vers ses guerriers rassemblés.

— Dans le Royaume d'où je viens, déclara-t-il, la coutume veut que nous prononcions quelques mots en hommage aux défunts. La plupart de ces gens-là, sinon tous, n'ont connu qu'une vie d'esclaves et ne pouvaient rien espérer d'autre qu'une mort d'esclaves. Une fin guère plus enviable que celle d'un cheval estropié, vide de sens, indigne de la moindre pensée, de la moindre larme, de la moindre oraison. Mais nous voilà tous rassemblés ici pour témoigner de leur trépas, avec nos mots et avec nos armes. De sombres heures nous attendent, mes amis, des heures au cours desquelles nous douterons de notre cause, au cours desquelles le désespoir guettera notre cœur. Quand viendront ces heures noires, je vous demande de vous rappeler ce que vous avez

vu ici, aujourd'hui. Car si nous échouons, voici le sort qui nous attend. Et alors, aucune voix ne s'élèvera pour témoigner que nous avons jamais vécu.

Il gagna les murailles pour regarder brûler le bûcher, dont les flammes hautes illuminèrent bientôt les ténèbres croissantes.

— Pas très discret, comme feu de camp, Rougefrère, fit remarquer Lekran.

— Ils savent parfaitement ce que nous avons en tête, répondit-il. Et ils savent où nous nous trouvons. Avec un peu de chance, ils vont envoyer leurs troupes à notre rencontre.

— Et dans le cas contraire ?

— Alors nous prendrons l'initiative en marchant sur la Nouvelle Kethia. Le temps de la discrétion est révolu. À nous de faire sortir nos ennemis du bois.

Elle a toujours trouvé curieux le désintérêt profond que lui inspirent les jeux de l'arène. Pour tout dire, elle juge même parfaitement répugnante la ferveur excitée de ces milliers de voix assoiffées de sang, ce chœur sauvage poussé en l'honneur d'un combat auquel aucun de ces spectateurs exaltés n'aurait le courage de participer. À ses yeux, le plaisir que suscitent la confrontation physique et la mort de l'ennemi ne peut se vivre par procuration.

Mais ils aiment tant ce spectacle, mon bien-aimé, lui dit-elle, percevant sa désapprobation. Nous les avons privés de leurs dieux, mais pas de leurs rituels. Car les dieux ont toujours eu le goût du sang.

Il lui faut célébrer le festival du Pas-de-l'Hiver, même s'il portait jadis le nom d'une divinité depuis longtemps oubliée ; une divinité qui exigeait pour bénir les champs et promettre une riche moisson le sacrifice d'âmes braves. À l'origine, l'arène avait été érigée en l'honneur des anciens dieux, mais toutes les fioritures religieuses ont fini par disparaître. Les bronzes des généraux et des Conseillers ont remplacé les statues de marbre et les armoiries impériales l'ont emporté sur les icônes. Mais si la scène a changé, le spectacle, lui, est demeuré identique.

Se présenter devant la multitude lui est une corvée nécessaire ; elle ne pouvait après tout se cacher éternellement. Voilà pourquoi tous les regards convergent aujourd'hui sur l'Impératrice Elverah, tout auréolée de sa gloire naissante. Elle a choisi elle-même ce nom. De tous les titres dont on l'a affublée au fil des siècles, c'est celui-ci qui lui procure le plus de satisfaction... ainsi qu'une bonne part d'amusement. Qu'ils se prosternent donc au pied d'une sorcière.

Tout ne s'est pas déroulé sans heurt, bien évidemment. La brutale transition entre le règne du Conseil et le sien ne pouvait que perturber une société aussi attachée aux notions d'ordre, de stabilité et d'autorité. Ses espions, un réseau fomenté patiemment pendant des décennies entières au

nez et à la barbe des agents de renseignement du Conseil, lui font part de cabales et de frondes aux quatre coins de l'Empire. Elle parvient à en étouffer la plupart dans l'œuf, soumettant les comploteurs à des tortures publiques élaborées avant de confisquer leurs biens, puis de réduire en esclavage toute leur famille, des parents proches aux cousins les plus éloignés. Pour autant, en dépit des milliers de citoyens à avoir enduré un tel châtiment, chaque journée lui apporte les preuves d'un nouveau complot. Confrontée à cette menace constante d'assassinat, une âme moins endurcie que la sienne aurait sans nul doute déjà succombé à la paranoïa. La semaine passée, une jeune esclave avait trouvé le moyen d'empoisonner le gruaud de son petit déjeuner, afin de venger la fin cruelle d'un maître bien-aimé qui avait dû subir les Trois Morts la semaine précédente. Une courageuse mais bien maladroite tentative, qu'elle avait percée à jour avant même l'avertissement de son chant. Le poison, dont la concentration excédait de loin la dose requise, dégageait une odeur par trop familière, à tel point que la fille se doutait sûrement de la fin douloureuse à laquelle elle s'exposait.

— Qui es-tu, toi ? Le numéro Un de son sérail ? l'avait-elle interrogée tandis qu'un Arisaï la maintenait fermement à genoux, la pointe de son épée pressée contre sa nuque. Il a dû te foutre avec une douceur infinie pour éveiller en toi tant de loyauté.

La gamine avait éclaté en pleurs, de gros sanglots déchirants et convulsés entre lesquels elle était parvenue à répondre :

— Il... ne m'a... jamais... touchée...

— Alors pourquoi ?

— Il... Il m'a élevée... appris à lire... donné un nom.

— Vraiment ? Lequel ?

— L-Lieza.

— Baptiser un esclave est un crime capital en soi. De quoi ajouter à la longue liste de méfaits dont ton ancien propriétaire s'est rendu coupable. (D'un geste, elle congédia l'Arisaï et fit signe à la fille de débarrasser son petit déjeuner.) Apporte-moi un nouveau bol, Lieza. Ensuite, tu pourras me lire ma correspondance matinale.

Lieza se tient à son côté en ce moment même, prête à verser son vin dans sa coupe impériale. Malgré la pâleur de ses joues, elle parvient à ne pas trembler. Chaque matin depuis son assassinat manqué, elle apporte son petit déjeuner à l'Impératrice et lui lit ses missives le temps du repas. Après quoi elle s'assoit et couche par écrit tous les noms des prochains condamnés que lui dicte l'Impératrice. Sa calligraphie est tout à fait somptueuse.

J'ignore pourquoi je l'ai épargnée, répond-elle en percevant un courant d'étonnement se mêler au dégoût qui émane de lui. Je pense qu'elle me rappelle quelqu'un, mais qui ? Peut-être la tuerai-je demain. Je la ferai jeter dans l'arène. Les dents de sabre ont toujours faim.

Mais aujourd'hui, les dents de sabre ne sont pas au programme, car elle préside la discipline reine des jeux : la Course à l'Épée. Lui revient en tête l'origine de cet exercice tant acclamé par les foules volariennes, comme le lui avait un jour raconté son père. Aux premiers âges du monde, l'un des dieux les plus éclairés – ou à tout le moins l'un de ses prêtres – décréta que les tribus qui l'honoraient ne devaient plus se livrer bataille. À la place, chacune enverrait chaque année ses meilleurs guerriers participer à la Course à l'Épée, dont l'issue déterminerait les vainqueurs des conflits qui les opposaient. Si les règles avaient été remaniées au fil des siècles, le principe même de la compétition restait inchangé : une épée se voit jetée au centre de l'arène, à égale distance des deux équipes en lice. Une fois le signal du départ donné, tous doivent se jeter sur l'épée. Les hostilités véritables commencent lorsqu'un membre d'une équipe referme sa main sur la poignée de l'arme. L'équipe victorieuse est celle comportant le plus de membres encore debout une fois écoulé un sablier de dix minutes. La logique voudrait que l'équipe détentrice de l'épée jouisse d'un avantage certain, mais les joueurs experts se montrent capables de renverser le cours de la partie – souvent en sacrifiant un membre moins talentueux afin d'arracher l'arme tant convoitée à leurs adversaires.

Aujourd'hui doivent s'affronter les Verts et les Bleus, deux des six équipes représentant les six provinces de l'Empire. Les Bleus affichent la cote la plus favorable, mais les Verts détiennent les joueurs les plus expérimentés. Ils le prouvent une fois encore en formant un nœud défensif autour de leur porteur d'épée, forçant les Bleus à redoubler d'agressivité et de témérité. En quelques minutes à peine, huit hommes – deux Bleus et six Verts – gisent morts ou mutilés sur le sable de l'arène. Les Coureurs à l'Épée font rarement de vieux os, mais la générosité des récompenses accordées à ceux qui survivent jusqu'à la retraite garantit le renouvellement constant des recrues. Car il ne s'agit pas d'esclaves, mais de citoyens libres – pauvres et suffisamment désespérés pour risquer la mort sous les huées d'une foule déchaînée, mais libres néanmoins.

Tu te demandes peut-être ce que je fais ici ? l'interroge-t-elle, indifférente à l'épreuve qui se déroule en contrebas. Pourquoi je ne me suis pas établie à la Nouvelle Kethia pour lever une armée ? Du coin de l'œil, elle voit Lieza tressaillir et comprend qu'elle a parlé à voix haute. À en juger par la posture raide de la jeune esclave, ce n'est pas la première fois qu'elle entend son Impératrice s'adresser au néant.

Sa réponse est ténue, quoique plus contrôlée qu'auparavant ; il a pris l'habitude de maîtriser ses rêves.

— Nous ne sommes pas pressés. Je t'attendrai.

— Touchant, mon amour, mais parfaitement inutile. Cette chienne devant laquelle tu te prosternes ne manquait pas de jugeote, je dois le lui concéder. Riche idée que de t'envoyer ainsi en éclaireur, afin de préparer le terrain à sa grandiose armada... Mais je crains qu'elle n'ait

plus rien de grandiose, à présent. Il n'en reste plus que du bois flotté et de nombreux noyés.

Ses pensées vacillent entre l'incertitude et le déni, quand bien même il perçoit la vérité dans ses propos.

Comment trouves-tu Viratesk ? *poursuit-elle, ravie du sursaut d'inquiétude qui l'envahit soudain.* Oh ! tes éclaireurs se sont montrés fort prudents, mais nous les avons repérés. Les habitants n'avaient aucune envie de quitter leur ville, si bien que je leur ai permis d'y rester. Tu as pensé à vérifier les égouts, j'espère ?

Il s'éveilla dans un cri et chercha à tâtons l'épée posée contre le cadre de son lit... en vain. Son regard affolé sonda les ténèbres de la chambre et n'y décela que des ombres immobiles. Il sentit le poids de Léméra sur le matelas, près de lui – elle venait le rejoindre toutes les nuits, désormais, même s'ils ne faisaient rien d'autre que dormir ensemble. Il la secoua doucement et s'apprêtait à plaquer sa paume sur sa bouche pour l'éveiller en silence quand il reconnut le froid glacé de sa peau. Ses paupières mi-closes révélaient deux yeux vitreux et ses lèvres retroussées imprimaient sur ses traits un rictus de douleur épouvantable. Une entaille nette creusait sa gorge de part en part.

— Comme tu me déçois.

Frentis bascula hors du lit au moment même où une silhouette surgissait des ombres de la pièce. Il s'agissait d'un jeune homme dont la carrure rappelait celle d'un Kuritai, mais affublé d'une armure rouge et d'un sourire narquois. Deux autres guerriers apparurent bientôt derrière lui, l'un brandissant une épée. Les mains de l'homme au sourire s'agitèrent et Frentis sentit quelque chose s'enrouler autour de son cou, puis l'enserrer vivement pour couper sa respiration et l'entraîner au sol. Une fois à terre, il écopa d'un coup brutal à l'estomac et se plia en deux, réaction qui accentua la morsure du filin qui l'étranglait. Comme sa vue se brouillait, il entendit la voix de l'homme au sourire accompagner sa chute dans les ténèbres :

— À l'en croire, je devais trouver en toi un adversaire à ma mesure.

Chapitre 4

LYRNA

—Le Collet du Fou, prononça Lyrna, étonnée par la sérénité de sa propre voix.

— Majesté ?

Murel leva les yeux vers elle, oubliant l'espace d'un instant sa lutte épique contre le volet du hublot que la violence des bourrasques soulevait sans relâche, comme si quelque monstre invisible cherchait à pénétrer la cabine.

— Une manœuvre fort rare caractéristique des parties longues, répondit la souveraine. Toute pièce capturée par le Voleur passe sous le contrôle de son adversaire. Le collet implique le sacrifice des deux pièces quelques tours plus tard, afin de donner l'illusion d'une faiblesse au centre du plateau. Un stratagème employé seulement par les joueurs les plus doués.

Et les plus arrogants, ajouta-t-elle silencieusement. *Un portrait qui me va à ravir.*

La tempête avait commencé deux heures plus tôt, s'abattant sur eux telle une assourdissante vague noire alors qu'elle regardait les trente navires de dame Reva s'approcher de la côte lointaine. En quelques minutes à peine, le monde au-delà du pont de la *Reine-Lyrna* avait disparu et Iltis l'entraînait dans la cabine, tandis qu'autour d'eux des marins s'agitaient en tout sens pour préserver les gréements. Apercevant sur le pont bourdonnant d'activité la silhouette paralysée par la panique de frère Verin, elle avait fait signe à Benten de le rapatrier à l'intérieur à leur suite.

— Cette tempête n'a rien de naturel, déclara-t-elle à l'adresse du jeune frère une fois qu'Iltis eut claqué la porte. Je me trompe ?

— Majesté, je... (Il secoua la tête, la stupeur et l'effroi se disputant ses traits.) Certains Doués possèdent le pouvoir d'influencer les éléments, mais ceci...

Il pâlit à la vue du regard glacé dont elle le gratifiait et s'empressa de reprendre en balbutiant :

— J-j'ai senti... quelque chose, au moment où les navires gagnaient la côte.

— Mais encore ?

— Un sursaut infime, mais perceptible. Un... embrasement, pourrait-on dire. On le ressent d'habitude à la mort d'un Doué, comme

si son pouvoir flamboyait une dernière fois, plus fort que jamais, avant de s'éteindre.

Elle partit s'asseoir sur sa couchette, étourdie par l'énormité de sa bourde. *J'ai tué Arklev trop tôt. Même si je doute qu'il ait connu son véritable rôle.* Comme le bateau tanguait et grinçait tout autour d'elle, elle laissa libre cours à ses pensées. Il n'y avait après tout rien d'autre à faire. *Le Collet du Fou mène à la victoire en moins de dix coups, à condition que le joueur exploite l'occasion qui lui est offerte en attaquant au plus vite l'Empereur adverse.*

— Lerhnah ?

Elle leva la tête et découvrit Davoka penchée au-dessus d'elle, ses traits durs arrondis par l'inquiétude. Derrière elle, Murel se tenait toujours près du hublot, mais ce dernier révélait un ciel baigné de lumière. À en croire la hauteur du soleil dans l'azur, elle méditait en silence depuis plusieurs heures.

— Il me faut parler au capitaine.

Le commandement journalier de la *Reine-Lyrna* avait été confié à un Nilsaëlien nommé Devish Larhten, un vétéran dégingandé des routes commerciales des Hauts Confins qui avait également piloté un navire de guerre, lors de la croisade alpirane de son père. Elle le trouva au pied du grand mât, occupé à orchestrer les réparations du tillac qui avait lourdement souffert d'une chute de vergue. Par bonheur, il s'agissait apparemment de la seule et unique avarie à déplorer.

— Majesté, la salua-t-il d'un air absorbé comme elle s'approchait à grands pas.

— Capitaine, virez au sud et préparez-vous au combat.

Elle scruta l'océan alentour et n'aperçut que quatre autres navires. Le littoral, pour sa part, avait disparu. *Dispersés et vulnérables*, songea-t-elle en réprimant une vague de dépit. *Tu te flagelleras plus tard.*

— Et signalez à ces vaisseaux de resserrer leur formation autour de nous.

— Chaque chose en son temps, Majesté. Nous avons beaucoup à...

— Immédiatement ! trancha-t-elle. La flotte volarienne cingle en ce moment même au nord de notre position et j'ai dans l'idée que nous la verrons pointer le bout de son nez dans moins d'une heure.

Le regard de Larhten s'arrêta brièvement sur Ittis, qui avait marqué un pas lourd de sens dans sa direction.

— Tout de suite, Majesté, dit-il enfin avant de s'éloigner pour aboyer un chapelet d'ordres à ses hommes.

— Allez trouver dame Alornis, ordonna-t-elle ensuite à Murel. Qu'elle s'assure que ses engins sont en ordre de marche. Seigneur Benten, veuillez avertir le haut maréchal Nortah de préparer son bataillon au combat.

Après de longs pourparlers, le capitaine Larhten obtint de pouvoir mettre le cap sur l'ouest, arguant qu'ils augmenteraient leurs chances de retrouver des vaisseaux du Royaume en s'éloignant de la côte. En milieu d'après-midi, ils avaient rallié pas moins de quarante navires, tous en état de naviguer malgré la perte de quelques espars ou mâts secondaires. Comme de juste, les bâtiments meldénéens avaient réchappé sans mal à la tempête et ce fut avec un soulagement certain qu'elle aperçut parmi eux le *Faucon-Rouge*, qui remonta habilement au vent pour venir border leur trajectoire. Campé à la proue, le Seigneur des Nefs Ell-Nurin lui adressa un salut chaleureux lorsqu'il l'aperçut. Avec la *Reine-Lyrna*, son navire était le seul de la flotte à être équipé des couleuvrines à flammes d'Alornis, sur lesquelles la reine fondait bien des espoirs.

— Nous pourrions remettre le cap sur la côte, Majesté, suggéra le capitaine en rejoignant Lyrna qui, appuyée au bastingage, fixait son regard sur l'horizon nord. De nombreux navires manquent encore à l'appel.

Elle considéra longuement sa flotte rescapée, dénombrant deux imposants transports de troupes et bon nombre de frégates meldénéennes.

— Non, décida-t-elle. Jetez l'ancre et chargez un canot de tout le bois et tous les chiffons dont vous pouvez vous séparer. Enduisez-le de poix pour vous assurer que le brasier dégagera une fumée bien épaisse et incendiez-le. Faites signe aux autres navires de faire de même.

Cette fois-ci, il obtempéra sans discuter et le canot partit bientôt à la dérive, projetant une haute colonne de fumée tourbillonnante dans le ciel. Peu après, des dizaines d'autres nuées similaires s'élevèrent pour noircir l'azur de suie vacillante.

— Voilà des fanaux comme on en a rarement vu, Majesté, la complimenta Larhten avec une révérence.

— Merci.

Elle reporta son attention vers le nord. *Même s'ils risquent de nous attirer autant d'ennemis que d'amis.*

Les Volariens firent leur apparition au coucher du soleil, une bonne centaine de mâts hachurant la ligne d'horizon dans la lumière en déclin. En tout et pour tout, la balise improvisée de Lyrna avait permis de rallier trente nouveaux vaisseaux égarés. Mais tout délai supplémentaire risquait de leur être fatal.

— Levez les voiles, capitaine, déclara-t-elle à Larhten. Et faites savoir au *Faucon-Rouge* qu'il doit impérativement nous flanquer à tribord. Que tous les autres bâtiments nous suivent.

Larhten acquiesça sombrement et darda un œil inquiet vers la flotte volarienne.

— Le cap, Majesté ?

Elle partit d'un petit rire en s'éloignant vers la proue.

— Droit sur l'ennemi, mon bon sire. Aussi vite que possible.

Elle trouva Alornis en pleine vérification de son engin. Ses mains couraient le long des mécanismes avec une vitesse et une habileté presque inhumaines.

— Des dégâts, ma dame ?

— J'ai dû drainer les fûts que la tempête avait gorgés d'eau. Et le dispositif de fixation nécessite un subtil réalignement. (Elle s'empara d'un maillet et martela un tube en cuivre placé sous l'appareil.) Mais ça devrait fonctionner, Majesté.

— Bien. Dans ce cas, vous pouvez rejoindre votre cabine. Les seigneurs Iltis et Benten se chargeront de servir la machine.

Alornis ne daigna pas même lever les yeux et poursuivit ses ajustements, alors même que la flotte volarienne grossissait à vue d'œil. Lyrna poussa un soupir et se tourna vers Murel.

— Vous trouverez dans ma cabine une cotte de mailles supplémentaire. Veuillez je vous prie la confier à dame Alornis.

Sur ces mots, elle rejoignit Davoka et s'entretint en lonak avec elle :

— Il ne doit lui arriver aucun mal, ma sœur. Promets-le-moi.

— Ma place est auprès de toi.

— Pas aujourd'hui. (Elle serra le bras de la guerrière.) Elle est ta sœur, aujourd'hui. Promets-le.

— Tu crains donc à ce point la fureur de son frère ?

Lyrna baissa le regard.

— Tu sais bien que ce n'est pas sa fureur que je crains.

Davoka finit par acquiescer à contrecœur. Après avoir accepté la cotte de mailles que lui tendait Murel, elle partit rejoindre Alornis à grandes enjambées.

— Enfile ça, petite.

Lyrna, pour sa part, fendit le tillac jusqu'au groupe du seigneur Nortah, soit cinquante de ses meilleurs combattants équipés d'épais panneaux de bois en guise de pavois.

— Monseigneur, j'aimerais m'adresser à vos troupes.

Il s'inclina et lâcha un ordre bref. Dans un claquement de bottes simultané, toute la compagnie se mit au garde-à-vous. Campée face à eux, Lyrna étudia longuement les visages de ces soldats d'exception, ravie de retrouver dans leurs regards, outre une totale absence de peur, cette dévotion absolue qui les caractérisait.

— Je vous ai promis un jour de ne jamais vous mentir, déclama-t-elle. Et je compte bien respecter cette promesse. Un combat terrible nous attend parce que j'ai commis une grave erreur. Mais écoutez, voici une autre vérité : nous pouvons remporter cette bataille, si vous

vous dressez à mes côtés.

Le cri unanime qui accueillit ses paroles acheva de la convaincre qu'une nouvelle harangue serait superflue.

— N'épargnez aucun ennemi, dicta-t-elle à Nortah. Tout Volarien qui s'avisera de poser un orteil sur ce pont devra périr avant de pouvoir faire un nouveau pas.

Contrairement à ses hommes, le seigneur Nortah manifesta son approbation avec une infinie sobriété, le front barré de ce pli circonspect qu'il arborait toujours en présence de la reine.

— J'y veillerai, Majesté.

Elle regagna la proue et prit place sur la dunette, juste derrière Alornis et son engin. Benten et Iltis vinrent l'encadrer tandis que Murel se tenait à l'écart, dague en main. Davoka s'accroupit près de la couleuvrine, sa lance en position basse.

— Je ferais mieux d'aller vous chercher un écu, Majesté, dit Iltis. Les flèches pleuvaient dru aux Dents, si vous vous rappelez.

— Je m'en souviens parfaitement, monseigneur. Mais ça ne sera pas nécessaire.

Lyrna regardait les navires volariens approcher. Le vaisseau de tête se trouvait à présent à moins de cinq cents mètres. D'un coup d'œil vers tribord, elle s'assura que le *Faucon-Rouge* demeurerait à leur côté et puisa un certain réconfort à la vue de l'homme assis derrière leur machine embarquée. Ne restait plus qu'à espérer qu'il sache s'en servir... Un bref regard vers la poupe lui confirma que le reste de leur petite flotte formait à l'arrière une étroite colonne, le pont de chaque navire encombré de soldats et de pirates prêts à en découdre.

La baliste installée à bâbord claqua avec force quand les premiers navires volariens furent à portée, prenant pour cible le gréement d'une petite frégate qui louvoyait au-devant de la ligne ennemie. Au départ, la salve de projectiles ne parut pas devoir faire mouche, mais une silhouette lointaine finit par basculer du grand mât pour s'écraser lourdement sur le pont, arrachant aux servants des balistes une clameur de triomphe retentissante. Comme en réponse, les archers volariens levèrent leurs armes et une nuée de flèches vint cribler la *Reine-Lyrna* de la proue jusqu'à la poupe. Lyrna vit un trait se ficher dans le sol à moins d'un mètre d'elle, mais parvint à réprimer tout mouvement de nervosité. *La peur est un luxe que je ne peux me permettre aujourd'hui. Il me faut leur montrer le visage d'une reine.*

La baliste vibrait sans relâche et son servant redoubla d'ardeur lorsqu'il vit son carreau clouer un nouvel ennemi au bois du tillac adverse. Une bonne dizaine d'Épées Franches tombèrent à leur tour quand les archers postés dans le gréement de la *Reine-Lyrna* décochèrent leurs traits. La frégate ne tarda pas à virer de bord, jonchée de cadavres.

Un rugissement sourd retentit à la poupe et Lyrna tourna la tête vers Alornis. Dressée sur la plate-forme surélevée de son engin, la jeune femme propulsait un arc enflammé en direction du prochain vaisseau volarien. Il s'agissait d'un de leurs propres transports de troupes, aux dimensions à peine inférieures à celles de la *Reine-Lyrna* et aux gréements hérissés d'archers qui noircirent bientôt le ciel de traits acérés. La langue de flammes d'Alornis commença par s'abîmer en mer, soulevant un tel nuage de vapeur que le navire adverse disparut dans une nuée grise. Quand celle-ci se dissipa, cependant, ils virent le trait de feu toucher la coque du transport de troupes volarien et l'embraser tel un fétu de paille. Un frisson sembla parcourir l'intégralité du vaisseau, qui infléchit brusquement sa trajectoire, tel un sanglier blessé se défiant de la lance du chasseur.

Alornis tourna la tête et foudroya du regard les deux soldats chargés des soufflets.

— Pompez plus fort ! J'ai besoin de plus de pression !

Elle réaligna sa machine alors même que le bâtiment volarien pivotait lourdement, puis libéra un nouveau torrent de flammes qui engloutit tout son flanc avant de remonter pour balayer le pont, où hommes, vergues et voiles s'embrasèrent sur-le-champ. Des corps en feu se mirent à sauter dans l'eau et un concert de cris leur parvint à travers la fumée épaisse, accompagné par l'odeur de la chair brûlée. Alornis parut soudain faiblir et sa main lâcha le fausset. Les flammes moururent, tandis qu'une pâleur de mort envahissait les traits de la jeune femme.

Lyrna s'élança jusqu'à elle, lui posa une main sur l'épaule et la tourna vers elle.

— Voilà un fardeau auquel vous ne pourrez pas échapper, ma dame, dit-elle en plaçant fermement la main de la jeune femme sur le fausset. Accomplissez votre devoir, je vous prie.

Une flèche tomba du ciel pour s'abattre sur la machine, sa tête d'acier rebondissant sur les fûts métalliques avant de basculer au sol. Alornis ne sembla pas même la remarquer ; le visage blême, elle acquiesça en silence et reprit ses manipulations expertes, modifiant l'angle d'attaque de son engin pour incendier les voiles volariennes. Lyrna apercevait sur le pont des hommes qui couraient à toutes jambes, des seaux à la main, dans l'espoir de vaincre des flammes qui refusaient de s'éteindre. Bientôt, tout son gréement prit feu et l'équipage entreprit d'abandonner le bateau en toute hâte, plongeant par dizaines dans l'eau sombre.

Lyrna quëta du regard leur prochaine victime et arrêta son choix sur un navire de guerre situé à quelque deux cents mètres sur bâbord.

— Dites au capitaine de piquer sur celui-ci, dit-elle à Murel avant de s'adresser une fois encore à Alornis :

— Ma dame, j'ai comme l'impression qu'il va falloir alimenter votre engin en combustible.

Le soir venu, ils s'étaient frayé un chemin ardent jusqu'au centre de la ligne volarienne, coupant leur flotte en deux et semant la panique dans le cœur de tous les marins et toutes les Épées Franches contraints d'assister au spectacle d'une dizaine de navires de guerre illuminant les ténèbres croissantes. Mais la bataille ne prit pas fin pour autant. Malgré leur perte de cohésion, les Volariens engagèrent des attaques désespérées, parfois même suicidaires, qui leur valurent bien souvent de partir en fumée ou de succomber aux abordages meldénéens. Une seule frégate parvint à s'approcher suffisamment pour prendre d'assaut la *Reine-Lyrna*. Son timonier, faisant preuve d'un talent indéniable, manœuvra de manière à rester hors de portée de l'engin d'Alornis, puis redressa la barre afin d'éperonner le flanc tribord du vaisseau. Ses troupes varitaï jetèrent sans tarder des échelles de corde sur le pont et se lancèrent à l'abordage, en dépit des pertes considérables infligées par la baliste et les archers du Royaume.

La compagnie du seigneur Nortah les heurta de plein fouet avant qu'ils puissent s'emparer de la moindre portion du tillac, plongeant dans la bataille avec une férocité méthodique qui fit honneur à leurs mois d'entraînement. Afin de rompre la formation ennemie, le haut maréchal lui-même tailla dans les rangs varitaï avec une précision et une aisance qui rappelèrent à Lyrna les prouesses de frère Sollis. Son tigre de guerre combattait à ses côtés, fauchant un nouvel ennemi à chaque coup de ses griffes aiguisées. Une fois tous les Varitaï pourfendus ou jetés par-dessus bord, Nortah rallia ses soldats en une formation resserrée et les entraîna sur le pont du navire adverse. L'équipage, rassemblé autour du grand mât, n'opposa guère de résistance. Certains tentèrent même de se rendre, à en juger par le nombre d'hommes désarmés que Lyrna les vit précipiter dans les flots.

— Majesté ! (Un matelot accourait depuis la barre, un doigt levé vers bâbord.) Le capitaine Larhten m'envoie vous signaler l'arrivée de nouveaux navires à l'ouest.

Lyrna sonda l'obscurité croissante et distingua les contours de mâts de bonne taille. *Et moi qui espérais quelque répit nocturne...* Elle tourna la tête vers l'est et aperçut le *Faucon-Rouge*, dont la proue crachait un trait de feu qui engloutit un énième transport de troupes volarien. Par-delà la frégate d'Ell-Nurin, d'autres vaisseaux meldénéens harcelaient la ligne de front adverse – ou plutôt ce qu'il en restait. Un déluge continu de boules de feu illuminait le ciel, à mesure que les mangonneaux alliés entraient en action.

— Dites au capitaine de virer à l'ouest, dit-elle au marin. Et que les vaisseaux du Royaume nous emboîtent le pas. Nos alliés devraient

pouvoir se débrouiller avec ce qui reste ici.

Malheureusement, il semblait évident qu'une volonté invisible continuait d'exercer quelque influence sur la flotte volarienne, et qu'elle souhaitait l'empêcher d'affronter la nouvelle menace. Un escadron de dix vaisseaux quitta la formation volarienne pour s'élancer vers eux toutes voiles dehors. Aidés par le vent, ils parvinrent à couper la trajectoire de la *Reine-Lyrna* avant de changer d'amure pour leur faire face. Des nuées de flèches et de carreaux de baliste emplirent bientôt le vide entre les deux lignes de front qui ne cessaient de se rapprocher. Les mains serrées, Lyrna resta immobile tandis que les projectiles sifflaient tout autour d'elle – elle sentit même un carreau d'arbalète traverser ses cheveux, juste sous son oreille. Il vit alors se poster devant elle pour faire écran de son corps. Les bras relevés sur son visage, comme s'il se protégeait d'une averse, il émit un grognement lorsqu'une flèche lui érafla l'avant-bras.

Lyrna interrogea Alornis du regard comme la jeune femme achevait d'alimenter sa machine.

— Nous avons épuisé notre réserve de combustible, Majesté, déclara-t-elle, sa voix aussi dénuée d'expression que son visage.

— L'heure n'est pas aux économies, affirma Lyrna. Un navire en flammes en impose plus qu'une coque roussie.

Le premier vaisseau volarien à passer à portée s'avérait considérablement plus modeste que la *Reine-Lyrna*, si bien qu'Alornis dut abaisser le bec de sa couleuvrine pour l'atteindre. Bien lui en prit, car elle plongea l'agresseur sous une cataracte de flammes vengeresses, arrachant à ses ennemis ce chœur de hurlements qu'elle avait appris à connaître. Elle tourna ensuite la gueule de son canon sur le prochain bateau, un transport de troupes au tirant d'eau bien plus fort et au pont chargé de balistes et d'archers. La langue de feu parvint à balayer les hommes en poste sur le gréement, mais pas avant qu'ils ne fauchent une dizaine de gardes du Royaume, ainsi que les servants de la baliste bâbord.

Lyrna tourna la tête en voyant la gueule de l'engin crachoter ses dernières flammèches et croisa le regard d'Alornis, qui la gratifia d'une révérence désolée. Sans mot dire, la souveraine désigna la baliste désormais silencieuse.

En dépit des flammes qui léchaient encore ses cordages et ses voiles, le transport de troupes volarien n'avait pas dévié de son cap, et Lyrna distingua sur son pont un bataillon d'Épées Franches au grand complet. Elle s'apprêtait à ordonner à Nortah de rameuter le reste de son régiment, quand elle s'aperçut que le haut maréchal avait anticipé son appel. De toutes parts, des soldats surgissaient des écoutes pour former les rangs avec une précision remarquable malgré le chaos environnant.

La baliste bâbord claqua de nouveau, Alornis se chargeant de la visée tandis que Davoka actionnait le levier. Lyrna choisit de suivre la trajectoire d'un carreau ; ce dernier fendit le vide entre les bâtiments et vint se ficher dans la poitrine d'un officier Épée Franche qui avait eu la mauvaise idée de se dresser le long du bastingage, probablement dans l'espoir d'inspirer ses troupes. Elle espérait qu'ils retiendraient la leçon.

— Majesté !

La voix de Larhten, qui l'appelait depuis la barre pour lui indiquer quelque chose derrière le navire volarien. D'un battement de paupières, elle humecta ses yeux irrités par la chaleur et s'efforça d'y voir à travers les vapeurs âcres de la bataille. *Le Roi-Malcus*, découvrit-elle lorsqu'une bourrasque dissipa la fumée omniprésente. *Quoi de plus normal que mon frère vienne me sauver.*

Le *Roi-Malcus* approchait toutes voiles dehors, ses archers faisant pleuvoir un déluge de traits enflammés sur le transport de troupes volarien, dont le flanc tribord se vit bientôt éperonné par le monstrueux vaisseau dans un fracas assourdissant de planches crevées. À la lueur des incendies, Lyrna vit alors le *Roi-Malcus* déverser sur les Épées Franches une foule de chevaliers en armure – une scène qui lui parut soudain irréaliste, comme issue d'un rêve... ou d'un cauchemar.

Une silhouette massive attira bientôt son attention au cœur des combats ; l'homme se jetait au plus fort de la mêlée, sa masse d'armes fendait les chairs et brisant les crânes avec une facilité déconcertante. Près de lui ferraillait un guerrier plus mince, armé d'une épée longue. Elle les regarda tailler leurs ennemis en pièces sur toute la longueur du tillac, talonnés par la masse indifférenciée de leurs chevaliers qui repoussait les Épées Franches avec tant de mortelle diligence que la plupart des Volariens préféraient se jeter à l'eau plutôt qu'affronter ces démons de métal. Lorsque la *Reine-Lyrna* aborda enfin le transport de troupes, les deux nouveaux venus se tenaient près du bastingage. À son approche, ils ôtèrent leurs casques pour la saluer.

— Bonsoir, messeigneurs, lança-t-elle au Vassal Arendil et à son grand-père.

— Pardonnez-moi, Majesté, lui répondit Banders, dont les traits épais dégouttaient de sueur. Mais quand avez-vous prévu de toucher terre ? Parce que mes chevaliers risquent fort de me pendre si l'on doit passer une semaine de plus à fond de cale.

Lyrna pivota sur elle-même pour embrasser du regard le théâtre de leur grande bataille navale. Le ciel était désormais complètement noir et seuls les bateaux en flammes permettaient d'y voir clair. Le tumulte des combats faiblissait de seconde en seconde, quand bien même des cris continuaient de résonner ici et là. Elle distinguait des voix paniquées quémendant de l'aide en volarien, ainsi que l'étrange

gargouillis produit par un navire en perdition.

— En effet, monseigneur, reprit-elle à l'adresse de Banders. Notre débarquement se fait attendre.

Le navire reposait sur la plage telle une grande bête échouée. Ses mâts arrachés et ses flancs dépouillés de leurs bordages exposaient le réseau complexe de poutres qui, d'une manière ou d'une autre, lui avait permis de naviguer. C'était Benten qui avait reconnu le premier le *Vassal-Sentes*, son œil d'ancien marin lui permettant de repérer les menues différences qui distinguaient deux vaisseaux entre eux.

— La mer l'a poussé si haut sur le sable que la marée n'a pas pu l'emporter, dit-il. C'est un miracle qu'il n'ait pas explosé.

Le court voyage jusqu'à la baie leur avait permis de retrouver cinq navires sur les trente qui voguaient avec dame Reva. S'ils présentaient tous des dommages importants et flottaient à grand-peine, ils étaient néanmoins parvenus à préserver leurs précieuses cargaisons d'hommes et de vivres. Le *Vassal-Sentes* montait le total à six, mais jamais plus il ne gagnerait le large. Au final, la tempête avait emporté près d'un tiers de la flotte royale, sans compter les blessés et le millier de victimes du combat contre les Volariens. Lyrna avait beau se réjouir de l'impact de leur récente victoire sur le moral des troupes, elle savait pertinemment que cette bataille n'influerait pas sur le cours de la guerre. À en croire les estimations du Seigneur des Nefs Ell-Nurin, ils n'avaient capturé ou coulé que la moitié de la flotte volarienne.

— Celui ou celle qui la commandait a eu l'intelligence de battre en retraite à la faveur de la nuit, avait-il soupçonné. L'un de nos vaisseaux de patrouille aurait surpris des voiles sur l'horizon sud.

Elle monta à bord du premier bateau en partance pour la côte, coupant court à toutes les objections d'un regard noir. La tempête avait sonné le glas de la prudence. En dépit des vivats qu'on lui lançait depuis les navires alentour, elle avait conscience que leur moral risquait de dévisser une fois qu'ils réaliseraient la gravité de leur situation. *Ils ont besoin de voir une reine.*

En guise d'escorte, elle avait choisi le haut maréchal Nortah ainsi qu'une compagnie de Dagues de la Reine au grand complet. Frère Sollis débarquait ce qui restait du Sixième Ordre un peu plus au nord, tandis que le comte Marven et les plus farouches de ses Nilsaëliens se chargeaient de sécuriser le sud de leur position. Plus ils approchaient du littoral et plus les cadavres se multipliaient, au point de compliquer la tâche des rameurs. À la grande surprise de Lyrna, la plupart de ces corps battus par le ressac et aux broignes hérissées de flèches faisaient partie des victimes volariennes.

La marée basse et l'absence d'écueil facilitèrent grandement leur arrivée. Une fois le bateau immobilisé, Lyrna bondit sur la plage avant

même qu'Ilitis puisse émettre la moindre protestation. Elle l'entendit étouffer un juron lorsqu'il plongea dans l'eau à sa suite. Sans l'attendre, elle progressa dans les hauts-fonds jusqu'à l'épave afin d'examiner sa coque détruite. De nombreux soldats l'observaient depuis la plage, mais aucun ne poussa le moindre vivat à sa vue – pâles et épuisés, ils semblaient prêts à s'écrouler. Elle remarqua un tapis de nouveaux cadavres volariens, un peu à l'écart. Environ deux cents hommes et autant de chevaux au corps lardé de flèches.

— Ils nous ont pris pour des proies faciles, déclara une voix en provenance du *Vassal-Sentes*.

Lyrna leva les yeux et découvrit un homme râblé, debout dans l'une des trouées de la coque. Il tenait un arc long à la main et la toisait d'un regard sévère qui tranchait avec le respect méfiant que lui vouaient d'habitude les soldats cumbraéliens.

— On les a vite détrompés.

Lyrna accrocha le regard de l'homme en silence, jusqu'à ce qu'il ajoute : « Majesté » sur un ton sec.

— Seigneur Antesh, dit-elle. Où se trouve dame Reva ?

À ces mots, les épaules de l'archer s'affaissèrent.

— J'en déduis, Majesté, que vous ne le savez pas plus que moi ?

Lyrna se détourna pour observer la première vague de débarquement des troupes, les Dagues de la Reine se dispersant prestement pour fouiller les dunes tandis qu'un régiment de la Garde touchait terre, bientôt imité par d'innombrables bateaux.

— Seigneur Antesh, reprit-elle.

En proie au chagrin, le Cumbraélien semblait se tasser sur lui-même.

— Seigneur Antesh !

Il se redressa à son cri, un éclair de rage traversant brièvement ses traits avant qu'il parvienne à afficher une expression plus neutre.

— Majesté.

— Je vous nomme haut commandant du contingent cumbraélien. Veuillez s'il vous plaît ordonner à vos hommes de quitter ce navire et de gagner l'intérieur des terres. Je réunirai ce soir un conseil des officiers, au cours duquel je vous demanderai de m'informer des effectifs précis de vos troupes.

Elle poursuivit son chemin sans attendre qu'il daigne la saluer. *C'est l'Envoyée qu'ils ont suivie jusqu'ici*, savait-elle. *À moi de leur faire comprendre qu'ils doivent à présent me suivre moi.*

La femme, probablement splendide de son vivant, avait dû jouir d'une peau de porcelaine et d'une souplesse de danseuse. Pour autant, son cadavre laissait Lyrna parfaitement indifférente. Comme elle s'en était rendu compte à maintes reprises, la mort dérobait la beauté des

corps de ses victimes ; elle décolorait leurs chairs et ne laissait sur leurs faces anémiées qu'un écho de l'âme qui naguère encore permettait de sourire à cette bouche en cerise. Frère Sollis avait découvert de nouvelles dépouilles dans les dunes, à quelques pas de là – des esclaves, à en juger par leurs habits, chacun proprement égorgé. La beauté défunte, cependant, n'affichait aucune trace de blessure, en dehors du sang séché qui maculait le contour de ses yeux et de son nez.

De tous les frères du Septième Ordre qu'elle avait rencontrés jusqu'alors, frère Lucin était de loin le plus âgé. Maigre comme un clou et presque totalement chauve à l'exception d'une touffe de cheveux blancs qui lui jaillissait au sommet du crâne telle une mauvaise herbe, il tourna longuement autour du cadavre de la femme, les traits plissés par la concentration, en marmonnant pour lui-même de temps à autre. Au cours de ses vaines recherches sur la Ténèbre, Lyrna avait interrogé plusieurs pauvres hères arrêtés pour pratiques impies, qu'elle avait pu diviser en deux catégories : les victimes d'accusations malveillantes et les charlatans. L'un d'entre eux – un jeune homme aussi charmant que terrifié – lui avait fait montre de ses talents pour persuader de riches veuves à lui confier quelques pièces ou bijoux. Il se prétendait capable d'entrer en contact avec des proches décédés et se fendait pour ce faire d'une performance assez similaire aux simagrées de frère Lucin. Afin de récompenser la franchise du jeune escroc, elle avait persuadé son père de commuer sa peine en dix ans d'incorporation à la Garde du Royaume.

— Combien de temps cela va-t-il encore prendre ? demanda-t-elle à l'Aspect Caenis, sans parvenir à dissimuler son scepticisme.

— Tous les lieux ont une histoire, Majesté, répondit-il. Frère Lucin se voit forcé de démêler toute une tapisserie d'images mouvantes avant d'identifier l'événement recherché.

— Aah ! s'écria le frère âgé, ses traits tordus par une grimace exprimant tout à la fois la terreur et la répulsion.

— Mon frère ? dit Caenis en s'approchant.

Frère Lucin le repoussa d'un battement de ses bras osseux.

— Je l'ai sentie... (Il darda sur Lyrna un regard accusateur, comme si la souveraine lui avait tendu un piège.) La créature qui l'habitait. Vous voulez donc ma mort ?

— Tenez votre langue, mon frère, grommela Iltis, la mine sombre.

Frère Lucin lui accorda à peine un coup d'œil.

— Le passé existe réellement, déclara-t-il à la reine. Il ne s'agit pas d'un simple théâtre d'ombres, non. Le passé peut se révéler très puissant.

— Dans ce cas, mes excuses si j'ai pu vous mettre en danger, mon frère, répondit Lyrna, consciente qu'un rappel aux règles de la

bienséance n'aurait guère d'effet sur cet énergumène. Mais notre situation présente nous expose tous à prendre des risques. (Elle hocha la tête en direction du corps.) Qui était-elle ?

Le frère se fit manifestement violence pour regarder à nouveau le cadavre, dont il s'éloigna à petits pas, comme s'il craignait qu'il revienne à la vie.

— Des soldats l'accompagnaient. Ils l'appelaient « Impératrice ». Elle possédait un Don d'une puissance inouïe qui lui permettait de plier les vents à sa volonté. Je l'ai senti s'échapper d'elle dans un déchaînement de violence.

— Elle est donc morte, déclara le comte Marven. Elle a donné sa vie pour nous détruire. Notre ennemi a perdu son dirigeant.

Frère Lucin toisa le Seigneur de Guerre d'un regard méprisant.

— Ceci n'était qu'une enveloppe, choisie pour son seul Don. Je vous parie qu'elle en a déjà retrouvé une nouvelle.

— Alors pourquoi tuer les esclaves ? demanda Marven.

— Afin d'éliminer des témoins gênants, répondit Lyrna.

Elle étudia une fois encore le beau visage de la morte. *Où t'a-t-elle dénichée ? Possédais-tu seulement un nom avant qu'elle s'empare de toi ?*

— Je doute que beaucoup de Volariens connaissent la véritable nature de leur Impératrice. Qu'on livre ces cadavres aux flammes. Je doute qu'ils aient encore quelque chose à nous apprendre.

— Il ne servirait à rien de nous mentir, annonça-t-elle aux officiers survivants de son armée et de sa flotte.

Elle les avait rassemblés sur l'éminence qui dominait la plage où continuaient d'affluer les troupes. En contrebas, les feux des bûchers funéraires piquetaient le sable fin.

— Nous avons souffert un terrible revers. Dame Reva a disparu et a probablement trouvé la mort, à l'instar de l'amiral Ell-Nestra. Mon erreur de jugement a en outre coûté la vie à un cinquième de nos forces. Dès lors, je me vois dans l'obligation de vous poser la question : souhaitez-vous encore suivre mes instructions ?

Elle les étudia tour à tour, trouvant chez la plupart l'expression d'une évidente sidération. Les Meldénéens, comme à leur habitude, la considéraient avec au fond des yeux cette foi profonde qu'ils lui vouaient depuis les Dents. Ils étaient nombreux à croire que leurs dieux l'avaient investie d'une forme de pénétration divine, ce jour-là. Et loin de saper leur foi en elle, les événements récents semblaient plutôt l'avoir consolidée ; après tout, qui d'autre que les dieux aurait pu transformer en victoire une défaite assurée ?

De même, le Vassal Arendil et le baron Banders ne manifestèrent aucun signe de méfiance, tout comme Sagesse, qui représentait à présent le petit contingent eorhil et seordah. Les seuls à exprimer un

certain malaise étaient le haut maréchal Nortah – ce qui ne la changeait guère – et le seigneur Antesh, dont la peine évidente troublait probablement l’entendement. Comme les autres, cependant, ils gardèrent le silence.

— Très bien, dit-elle, avant d’adresser un signe de tête au comte Marven. Seigneur de Guerre, le point sur notre situation tactique, je vous prie.

— Nous avons sécurisé un périmètre d’un kilomètre et demi dans les terres, Majesté. Frère Sollis et le Sixième Ordre sont partis en reconnaissance, mais nous n’avons reçu jusqu’ici aucun rapport mentionnant des forces ennemies en grand nombre, même si nous avons pu croiser quelques patrouilles de cavalerie. Nous disposerons d’informations plus précises une fois débarqués les chevaux restants.

— S’il en reste..., intervint le baron Banders. Un tiers de nos montures ont péri pendant l’expédition. Les chevaux ne prisent guère l’océan.

— Nous nous trouvons dans une région agricole, répliqua Lyrna. Il ne fait aucun doute que nous trouverons de quoi les remplacer sous peu. D’ici là, j’ai bien peur que certains de vos chevaliers doivent combattre à pied, monseigneur.

— Ça va leur donner une nouvelle occasion de se plaindre, marmonna Banders suffisamment bas pour que Lyrna puisse l’ignorer.

— La flotte volarienne ? demanda-t-elle au Seigneur des Nefs Ell-Nurin.

— Toujours rien en vue, Majesté. Mais ils n’ont pas pu aller bien loin. Sans doute pensent-ils leurs plaies en attendant des renforts.

— Alors ne leur en laissons pas l’occasion. Je vous nomme dès à présent amiral de la flotte royale. Les transports de troupes et les navires marchands devront rallier le Royaume au plus tôt afin d’en rapporter renforts et provisions. De votre côté, réquisitionnez toutes nos frégates et harcelez sans répit notre ennemi.

— À vos ordres, Majesté. La présence de dame Alornis nous faciliterait cependant la tâche. Nous manquons de combustible pour ses engins et mes hommes ne parviennent pas à trouver le mélange requis.

— La Dame Artificière est indisposée. Faites comme vous pouvez.

Elle marqua une courte pause, le temps de croiser le regard de chacun de ses officiers et de s’assurer qu’aucun ne doutait de sa mission.

— L’armée devra pouvoir se mobiliser pleinement dès demain. Alors, nous marcherons sur Volar. Leur Impératrice se délecte assurément de sa prétendue victoire. J’ai bien l’intention de la décevoir dans les plus courts délais.

— Reva est morte, n'est-ce pas ?

Affalée sur une pailleasse du pavillon de frère Kehlan, Alornis refusait obstinément d'affronter son regard. Si les gémissements et les cris occasionnels des blessés la perturbaient, elle n'en montrait rien, son expression toujours aussi atone que lors du combat.

— Son navire a chaviré dans la tempête, lui apprit Lyrna. Nous avons retrouvé des survivants, mais personne ne sait ce qui lui est arrivé. Je sais combien vous étiez proche de la Dame Gouvernante et je pleure sa perte, moi aussi. Son courage et son épée nous manqueront.

— J'ai toujours voulu l'interroger au sujet du siège d'Altor, mais je n'ai jamais pu m'y résoudre. Je voyais bien que ça lui faisait de la peine. Avant, je me demandais comment une âme aussi douce pouvait agir comme on prétendait qu'elle avait agi, car je ne reconnaissais pas dans ces histoires la Reva qui m'était familière. Mais à présent... (Elle baissa les yeux sur ses mains et agita ses doigts grêles, telles les pattes d'une araignée pâle.) À présent, je doute qu'elle me reconnaîtrait, moi.

Lyrna tendit la main pour repousser une mèche tombée sur le front de la jeune femme et s'inquiéta de la froideur de sa peau.

— Ma dame, il y a ici des milliers d'hommes et de femmes qui vous doivent la vie.

— En échange de milliers de victimes.

Frère Kehlan choisit ce moment pour tendre à la jeune fille une coupe fumante aux arômes sucrés.

— Une potion de sommeil, ma dame.

— Je ne veux pas dormir, lui rétorqua-t-elle. Je risque de rêver.

— Vous ne rêverez pas. (Dans un sourire, il lui glissa la coupe entre les mains.) Je vous le garantis.

Comme le guérisseur s'éloignait, Lyrna le rattrapa. En dépit de ses innombrables heures de travail acharné, il parvenait à rester alerte, apparemment indifférent aux odeurs fétides qui empestaient sa tente et au sang qui maculait sa robe.

— Pouvez-vous l'aider ? lui demanda-t-elle.

— Je peux l'aider à dormir, Majesté. Je peux lui fournir les différents remèdes capables d'apaiser un esprit troublé. Je puis même lui redonner un semblant d'insouciance, l'espace de quelques jours. Mais j'ai déjà vu cette affliction chez d'autres qui, comme elle, avaient un jour outrepassé leurs limites. Il s'agit d'une maladie de l'âme qui, une fois installée, ne vous quitte jamais vraiment. Je préconise qu'on la renvoie au plus vite dans le Royaume.

— Non !

Alornis avait quitté sa couche et marchait sur eux d'un pas lourd. Son expression placide avait laissé place à une détermination de fer.

— Non, je reste ici.

Elle eut soudain du mal à articuler et vacilla. Lyrna s'élança pour la rattraper au moment où ses jambes cédaient sous elle.

— Nous avons encore bien des feux à allumer ensemble, Majesté, murmura-t-elle tandis que la reine la couchait sur sa paillasse.

Lyrna la regarda sombrer dans un sommeil de plomb, sans jamais qu'elle cesse de marmonner.

— De si jolis petits feux...

Chapitre 5

VAELIN

Le peuple des Loups sortit ses canoës quand, sous le poids du nouveau soleil, la solide plaine blanche autour de l'île s'amincit avant de se fragmenter. En quelques jours il ne resta que quelques icebergs obstinés dérivant dans les courants vifs des chenaux. Tout comme les embarcations fabriquées par le peuple des Ours au détroit du Miroir, celles des gens du Loup consistaient en des troncs évidés. Leur taille allait d'un extrême à l'autre : si la plupart contenaient au maximum quatre passagers, d'autres allaient jusqu'à dix. Pour les trois plus grosses, on se demandait comment de tels monstres pouvaient seulement flotter.

— On les taille dans les grands arbres rouges qui poussent au sud, expliqua Astorek tandis que les guerriers portaient l'un des colosses vers une rampe avant sa mise à l'eau. Des arbres hauts comme des montagnes, plus vieux que vingt fois un homme. Une fois par génération, pas plus, le peuple des Loups s'autorise à en abattre un. On fait une fête solennelle pour chaque nouveau gros bateau.

L'utilité de cette barque surdimensionnée fut manifeste quand Astorek y fit monter sa meute à côté des autres. La concentration se lisait sur le visage de chaque chaman debout au milieu de ses loups qui restaient docilement assis, même si de temps en temps l'un d'eux se tournait vers un groupe rival et laissait grossir un grondement dans sa gorge... jusqu'au moment où son chef humain, d'un geste péremptoire, le ramenait soudain au calme.

Sans la surveillance du chaman ils redeviendraient loups, comprit Vaelin. Une fois de plus, il s'émerveillait de la force des Doués chez ce peuple. Ils se servent pendant des heures de leur don et ne fléchissent jamais.

— Ce n'est pas de la force, le contredit Kiral, surgie près de lui avec son fauve.

Selon la coutume lonake, elle n'avait pas donné de nom au gros chat, mais les autres Doués, sans surprise, l'avaient baptisé N'a-Qu'Une-Oreille. C'était le moins policé de tous les fauves, toujours prêt à entonner un chœur nocturne de lamentations feulées et à cracher ses sifflements vers n'importe quel humain à l'exception de Kiral. Pour l'heure, il se contenta d'un bref grognement à l'adresse de Vaelin et, méfiant, dos arqué, resta tout près de sa maîtresse.

— C'est une compétence affinée au cours des siècles par la nécessité, précisa la chasseresse en désignant du menton Astorek. Nos dons sont utiles, mais nous pouvons nous en passer. Sans eux, ce peuple succomberait aux glaces. Alors ils ont appris à les maîtriser, à les partager, à ne s'en servir qu'en cas de besoin.

Elle eut un petit sourire, les yeux toujours rivés sur le Volarien.

— Pour eux, nous ne sommes sûrement que des bambins patauds.

On fit embarquer Vaelin et les Doués sur l'un des bateaux monstrueux, tandis que les gardes d'Orven et les Sentar devaient s'entasser dans des esquifs plus modestes, certains tout récemment taillés pour prendre en compte le nombre exceptionnel qui portaient en migration cette année. Quand on le mena sur le canoë, Taillade tremblait un peu, une poignée de baies ne le calma guère. Le cheval de guerre s'était plus ou moins accoutumé à voir des loups, mais là il y en avait trop dans un espace réduit et, de toute évidence, il le supportait mal. Vaelin tenta de l'apaiser en lui grattouillant le museau.

— Allons, mon vieux, du calme...

Mais Taillade n'était pas vraiment d'humeur. Les yeux exorbités, il regardait les meutes silencieuses en secouant la tête, inquiet, lèvres retroussées.

— Laisse-moi essayer, intervint Dahrena.

Elle s'approcha, posa la main sur le cou de l'étalon. Elle ferma les yeux et, concentrée, plissa légèrement le front. Taillade se détendit très vite, baissa la tête et, satisfait, ferma à demi les paupières.

— Je lui ai montré son écurie, expliqua Dahrena. Il s'y croit.

Vaelin la salua d'une inclination de tête.

— Tu as fait des progrès, ma dame.

— Quelques-uns.

Elle se tourna vers le chaman le plus proche, un vieil homme au visage émacié cerné par cinq loups immobiles.

— Mais je doute qu'aucun de nous arrive jamais à un tel niveau. Il faudrait toute une vie.

À l'exception des chamans, chacun devait ramer à tour de rôle, labourer l'eau pendant au moins deux heures avec une large pagaie. Comme d'habitude, Lorkan se plaignit beaucoup de l'exercice, mais Vaelin remarqua qu'en fait celui-ci lui coûtait peu d'efforts. Il semblait avoir grandi, il se tenait plus droit, avait les épaules plus larges. Le garçon aimait toujours râler, mais Vaelin se rendait compte que l'adolescent des Confins avait disparu à un moment dans la tourmente de la guerre et la dureté des glaces même si, à en juger par les coups d'œil qu'il adressait sans cesse à Cara, il n'avait pas changé en tout.

En allant vers le sud, les îles environnantes se firent plus étendues et plus hautes. C'étaient désormais de grandes masses de granit

coiffées de blanc, porteuses d'épaisses forêts d'où émergeaient de nouveaux canoës à l'approche des voyageurs. Ceux du Loup ne se perdaient pas en salamalecs quand ils se retrouvaient : quelques signes de la main ou de la tête, marques de respect entre chamans, appels lancés vers de vieux amis. Pour l'essentiel, la troupe grossissait sans perdre de temps. Vaelin trouvait étrange que personne ne semble particulièrement étonné ni décontenancé par une compagnie aussi bigarrée. La plupart se contentaient de la prendre en compte d'un air résigné.

— Ils savaient que nous voyagerions avec vous, dit-il à Astorek pendant un de ses deux tours de rame quotidiens.

Sur l'eau, le chaman ne se montrait pas bavard parce qu'il travaillait sans cesse à contenir sa meute.

— Les faucons ne se contentent pas de tuer, expliqua-t-il pourtant en levant la tête vers le grand vol tourbillonnant de faucons-dards qui suivait le convoi.

La nuit, ils s'abattaient sur la forêt de perches dressées sur les canoës et engloutissaient les tranches de viande que leur tendaient leurs chamans, le plus souvent des femmes.

— Ils transmettent des messages ? s'étonna Vaelin. Mais votre peuple n'a pas d'écriture !

— Nous n'avons pas de livres...

Astorek sortit un objet d'une poche dans ses fourrures et le jeta à Vaelin ; c'était un os d'élan orné d'un bout à l'autre d'entailles en ligne.

— Chaque marque représente un son, expliqua-t-il. Ensemble, cela forme des mots.

— Qu'y a-t-il d'écrit ?

— « Long Couteau est chaman de trente loups. » Plein-d'Ailes l'a gravé quand je suis devenu un homme, et en a adressé des copies à tous les campements. C'est la seule fois où j'ai vu quelqu'un de mon peuple se vanter de quoi que ce soit.

Vaelin jeta un coup d'œil aux autres meutes et remarqua qu'elles avaient l'air bien modestes en comparaison. Aucune ne dépassait la douzaine de bêtes.

— Ce doit être difficile d'en commander autant.

— « Commander » n'est pas le mot juste. C'est plutôt... qu'ils m'acceptent.

Vaelin observa de plus près les loups d'Astorek. Fascinés, ne cillant que rarement, ils ne quittaient pas leur chaman des yeux.

— Ils l'entendent ! comprit-il. L'écho de l'appel du loup ne vous a pas quitté.

Astorek, un instant, eut l'air embarrassé. L'un des animaux se tourna vers Vaelin, le museau déjà plissé dans un grondement. Le

chaman lui passa la main sur la tête, il se calma aussitôt et, les babines écartées, leva sur l'homme un regard d'adoration.

— Ils l'entendent aussi en toi, Ombre du Corbeau. Certaines choses marquent l'âme pour toujours.

Ils gardèrent le cap au sud pendant trois jours, rejoints par une troupe toujours plus nombreuse de gens du Loup. En vue de la côte interminable du continent, Vaelin estima leur nombre total à bien plus de cent mille. D'autres encore attendaient sur la berge où on apercevait au milieu des arbres des habitations plus vastes que celles de l'Antre du Loup.

— Pourquoi ne pas rester là toute l'année ? demanda Cara à Astorek tandis que la flotte s'approchait de la côte. Le coin a l'air bien plus confortable.

— Les wapitis migrent au sud en hiver, bien trop loin pour qu'on les suive, et laissent derrière eux la terre dévastée et gelée. Dans les îles, les morses et les baleines viennent avec la banquise.

Le soir fut consacré à un grand festin où on consumma toutes les provisions en surplus après l'hiver. Les gens du Loup se rassemblèrent autour d'énormes brasiers pour rôtir de la viande à la broche et partager des cornes remplies de bière de pin, en relatant des récits de la mauvaise saison dans leur langue incompréhensible, pleine de cliquetis. L'heure était à la convivialité, mais il semblait à Vaelin que les réjouissances avaient quelque chose de contraint. Beaucoup l'observaient, dans l'attente, mal à l'aise. La langue de ce peuple n'a pas de mot pour « mensonge », pas davantage pour « secret ». Depuis des siècles, les chasseurs se rendaient en pèlerinage à la caverne peinte ; ils connaissaient bien le visage et le nom de l'étranger.

Il préféra rester à l'écart avec Dahrena. Ils bâtirent un petit foyer où cuire un ragoût de morse. Vaelin s'occupa du repas : trancher la viande en lanières, l'assaisonner d'herbes et du reliquat de sel qu'il avait apporté du Royaume.

— Je connais des frères qui renonceraient à leur épée plutôt qu'à leur sel ! assura-t-il à sa compagne.

Il exagérait à peine : l'Ordre rend la plupart des frères versés dans la cuisine de campagne, où le moindre assaisonnement apporte un agrément très apprécié.

— Cela ne te manque jamais ? voulut savoir la jeune femme en prenant le bol qu'on lui tendait. Tu as été élevé pour cette vie dans l'Ordre, y renoncer n'a pas dû être facile.

— À la fin de la guerre, j'avais déjà perdu mes frères... et quasiment tout le reste. Je n'avais rien avec quoi renouer.

Il s'assit à côté de Dahrena, ils mangèrent en silence un moment. Comme toujours, ils se comprenaient, Vaelin sentait s'envoler ses

soucis. Près d'elle, il aurait presque pu croire son chant revenu, tant il était facile de la déchiffrer. Il remarquait qu'elle était un peu crispée, qu'elle lui jetait de fréquents coups d'œil furtifs.

— L'avenir t'inquiète, diagnostiqua-t-il.

— Le monde est en plein chaos. Il y a de quoi s'inquiéter.

— Si j'avais encore la Foi, je trouverais sûrement dans le Catéchisme une citation édifiante quant aux vertus de l'espoir.

— Crois-tu à la réussite de l'invasion de la reine ?

— Je crois en elle. Elle... a grandi en noblesse.

— Et si nous vainquons, que sera la suite ?

— Nous retournerons aux Confins où, j'en ai peur, nous aurons beaucoup à faire. Il faudra les défendre contre des chasseurs d'or abrutis.

— Ton ambition se limite donc à cela : la tour, les Confins ?

— La tour, les Confins... (il lui prit la main)... et toi. La paix, pour pouvoir savourer tout cela.

Elle eut un sourire forcé.

— Père aussi voulait la paix. Il espérait la trouver dans les Confins.

— Caenis m'a dit qu'il avait été exilé parce qu'il avait remis le roi en question. J'ai toujours cru qu'il avait refusé de commettre ce que mon père a commis dans les îles Meldénéennes.

— Ce fut le point final mis à un long désaccord. Père a commencé sa carrière comme garde dans la troupe des Al Nieren, quand les grandes familles asraélines se déchiraient pour la chaise régale. Janus lui avait promis la paix, m'a-t-il raconté une fois, en ces jours où enfin la Main Rouge s'était dissipée. Ils sortaient à peine de l'enfance alors, et devaient affronter dix maisons liguées contre les Al Nieren affaiblis par l'épidémie. L'heure semblait à la curée. « Ensemble, nous tuerons tous ces imbéciles, Vanos, a dit Janus. Puis nous bâtirons un royaume. »

» C'est ce qu'ils ont fait, année après année. Ils ont soumis, humilié les autres maisons, forcé les Fiefs à plier sous le joug, en promettant la paix. Mais, une fois le Royaume en place, la paix est demeurée hors de portée parce que Janus s'intéressait aux terres étrangères. À la fin, Père n'a plus supporté l'idée d'une autre guerre et a supplié son roi de le libérer. Il pensait pouvoir se retirer dans les Confins sans plus de tourment, loin des problèmes du Royaume et de l'ambition de Janus. Mais la guerre l'a poursuivi jusque là-bas avec la Horde des Glaces.

Vaelin serra plus fort la main de Dahrena.

— Après celle-ci il n'y aura plus personne à combattre.

— Moi aussi j'ai vu la reine. C'était la deuxième fois, après bien des années. Père m'avait alors emmenée dans le Royaume. Et, c'est vrai, elle a beaucoup changé. Mais je vois toujours en elle ce que Père a vu ce jour où elle nous a fait visiter les jardins du palais. Elle était

charmante, rieuse ; Père souriait à ses traits d'esprit, recevait avec grâce ses flatteries. Il l'a saluée bien bas en partant. Pourtant, tandis que nous nous éloignons, son sourire s'est effacé. « Dire que je trouvais Janus ambitieux », a-t-il murmuré. Elle a changé, oui, mais c'est toujours en elle, Vaelin. Après cette guerre, que voudra-t-elle ? Sera-t-elle rassasiée après avoir conquis un empire ? Qu'aura-t-elle de plus à exiger de toi ?

Tu devras tuer pour ta foi, pour ton roi, pour la Reine de Feu quand elle se lèvera... Des mots sortis d'un ancien rêve.

Toutes les prophéties ne sont pas forcément fausses.

— Je pense qu'elle est assez raisonnable pour ne pas demander ce que je lui refuserais.

Astorek vint les chercher le matin pour les amener au conseil. Dans la forêt, ils suivirent un sentier jusqu'à un arbre tellement immense que Vaelin se demanda un instant s'il ne s'agissait pas d'une illusion créée par les chamans. Le tronc couvert d'une écorce brun-rouge avait à la base un diamètre de près de trente pas. Il se dressait à plus de soixante-dix mètres de hauteur, son sommet se perdait bien au-dessus de la canopée.

— Son nom a moins d'allure dans votre langue, indiqua Astorek. Quelque chose comme « Lance du Loup ». C'est le plus vieil arbre que nous connaissions, il était déjà adulte du temps des grands-pères de nos grands-pères.

Au niveau du sol, un vaste creux, presque une caverne, abritait plusieurs hommes du peuple des Loups debout, silencieux, empreints de respect. Astorek y fit entrer Vaelin sans le présenter d'aucune façon. Il se contenta de rester à côté de lui tandis que tous dévisageaient le nouveau venu. Tous le reconnaissaient, tous étaient mal à l'aise. Vaelin ne bougeait pas, le silence s'étirait ; il finit par soupçonner qu'il ne respectait pas une étape nécessaire d'un certain rituel. Ours Sage vint près de lui et chuchota :

— Ils attendent tes paroles.

— Mes paroles ?

Ours Sage adressa à l'assemblée un sourire contraint, celui d'un parent qui veut excuser les mauvaises manières de son rejeton.

— Des paroles de guerre... Ils s'attendent à être commandés par toi.

Vaelin parcourut le conseil des yeux et repéra Tueur de Baleines. Les autres aussi signalaient leur qualité d'anciens par divers accessoires : colliers d'os ou de perles, un couteau au manche artistement gravé... Sur la glace, seuls ceux chargés de suffisamment d'années et d'influence ont le temps et l'occasion d'accumuler des babioles.

— Je ne vois aucun chaman, fit-il remarquer.

— Ils n'ont pas le droit de commander les hommes, répondit Astorek. Trop de pouvoir distord l'âme. Le peuple des Tigres n'a jamais compris cela.

Vaelin hocha la tête.

— Et combien de guerriers ont-ils sous leurs ordres ?

Astorek conféra brièvement avec le conseil. On lui adressa sans hésitation quelques phrases laconiques.

— Nous ne comptons pas à votre manière, résuma-t-il. En gros, un quart du peuple des îles est en âge de combattre.

Un peu plus de vingt mille. À peine la conscription de la reine, mais il ne faut pas oublier les loups et les faucons.

— Ont-ils eu vent des Volariens ?

— Au premier dégel, comme tous les ans, on a envoyé des éclaireurs. Ils reviendront lorsque les Volariens quitteront les collines pour entrer dans les plaines. En général, cela se produit quand le soleil est plus haut dans le ciel, dans deux mois environ.

Vaelin se rappelait la déclaration de Sans Yeux sur la Banquise : *Je suis patient et, à mon avis, tu as encore un long chemin à faire.*

— Ils arriveront plus tôt cette année, assura-t-il, et nous ne pouvons nous permettre de les attendre. Vous devez rassembler les guerriers, tous les loups, tous les faucons, pour marcher avec moi vers le sud.

Tandis qu'Astorek traduisait, les anciens avaient l'air de plus en plus mal à l'aise. Sans rien dire, ils échangeaient des regards méfiants.

Même après toute une vie baignée dans les prophéties... C'est toujours difficile de s'abandonner à une simple image peinte sur une paroi il y a des siècles.

Un des aînés se décida enfin à parler. C'était un vieillard voûté, appuyé sur son bâton. Sa voix frêle, fatiguée, ne l'empêchait pas d'inspirer un profond respect, à en juger par la solennité appliquée avec laquelle Astorek le traduisit :

— Marche-Loin, le plus vieux et le plus sage du peuple des Loups, demande ce que l'Ombre du Corbeau peut promettre. Les paroles du peuple de la Grande Barque s'avèrent-elles ?

— Je ne peux rien dire quant à vos croyances. Et celui qui mène les hommes à la guerre en leur promettant une victoire certaine ne peut être qu'un imbécile ou un menteur. Je vous offre une chance de défaire vos ennemis et d'empêcher à jamais leur retour. C'est tout.

Astorek traduisit, le vieillard reprit la parole en s'approchant de Vaelin pour le scruter. Ses traits burinés reflétaient tour à tour perplexité et fascination.

— Enfant, je demandais à mes aînés : « Quand viendra l'Ombre du Corbeau ? » Sans trêve je le leur demandais, car je savais bien qu'il

n'était pas venu à l'époque de mes parents, ni de mes grands-parents. Jamais au cours des Longues Nuits d'antan. « Pas de ton vivant, petit », m'assuraient-ils. Alors je m'endormais serein, car je savais que ces temps apporteraient tourment et dures épreuves au peuple des Loups. Mais au moins n'aurais-je pas à les connaître.

Il garda encore un moment les yeux rivés sur l'étranger, puis posa de sa voix rauque une brève question :

— Comment déferas-tu notre ennemi ?

— Grâce à vos guerriers, vos chamans, vos loups, vos faucons. Grâce au fer des soldats sous mes ordres, à la puissance féroce de ceux qui m'ont accompagné jusqu'ici. (Il se tut un instant pour jeter un coup d'œil à Dahrena et aux autres Doués qui attendaient à l'entrée de la cavité.) Grâce au courage d'âmes fortes, étincelantes.

Marche-Loin baissa les yeux et se détourna. Le pas las, il retourna au plus profond du creux dans l'arbre. Alors que les ombres l'avalait, il parla encore, et ses mots bouleversèrent visiblement les siens. Certains l'interpellèrent de quelques interjections frénétiques adressées à l'obscurité. Ils ne reçurent aucune réponse.

— Qu'a-t-il dit ? voulut savoir Vaelin.

Astorek restait immobile, bouche bée.

— Il a exprimé sa dernière volonté.

Le ton du Volarien était définitif. Il regarda les autres anciens et leur posa une ultime question à laquelle ils réagirent par des hochements de tête plus ou moins réticents.

— Ils te suivront.

Au milieu d'un cercle de feux, Dahrena était assise, yeux clos, de plus en plus pâle. Marken, Lorkan et Cara s'employaient à entretenir les vives flammes. Vaelin, juste à côté, enveloppait son corps svelte d'une fourrure de phoque. Enfin, un grand frisson signala son retour. Elle se laissa aller contre le commandant ; il lui massa les épaules.

— On aurait pu espérer s'habituer, grommela-t-elle.

Cara lui tendit une coupe de bière de pin tiédie. Dahrena toussa un peu mais ses joues reprirent des couleurs.

— Ils n'ont pas encore atteint les collines, indiqua-t-elle, mais ils arrivent en masse. Sept généraux les mènent. Je les ai vus en tête, leurs âmes si noires qu'on les croit dévorer la lumière. Des âmes identiques ! Je n'en ai vu qu'une semblable auparavant... Sur les glaces.

— Sans Yeux, comprit Vaelin.

Elle hocha la tête.

Sept âmes, toutes identiques. L'Allié envoie le Bâtard de la Sorcière avec une armée. Jusqu'à quel point craint-il ce que nous cherchons ?

Le peuple des Loups exigea une semaine de chasse avant le départ. Même après le dégel, la vie sur la toundra demeure précaire, il fallait assurer des provisions à ceux que les guerriers laisseraient derrière eux en allant au sud. Astorek invita Vaelin et Kiral à l'accompagner : chaque chaman devait mener une expédition. Mais il ne voulait pas de Taillade.

— Nous chassons à pied. Les wapitis sentiraient le choc des sabots sur le sol.

Ils marchèrent pendant un jour vers l'est avec vingt chasseurs. En tête, les loups d'Astorek avançaient en arc de cercle ; ils s'arrêtaient souvent pour lever le museau et renifler l'air. La meute se mettait de temps en temps à courir, disparaissait à l'horizon pendant une bonne heure, mais on la retrouvait ensuite attendant sagement les humains. Elle changeait volontiers de direction, passant du nord au sud sans prévenir.

— Jusqu'où peuvent-ils aller avant que vous les perdiez ? demanda Kiral au chaman.

La question parut l'étonner.

— Le lien est si profond que la distance ne veut rien dire. Ils pourraient courir de l'autre côté du monde que je les sentirais encore.

Il s'arrêta soudain, raidit l'échine. Les loups étaient immobiles, à ras du sol, museau tendu vers le sud-ouest. Les gens du Loup se jetèrent ensemble au sol, Vaelin et Kiral les imitèrent ; ils étaient à côté d'Astorek qui leva une main, la tourna pour estimer la direction du vent et, d'un bref signe de tête saccadé, envoya filer ses bêtes en groupe serré vers le sud.

— Ils les rabattront vers nous.

Les chasseurs rampèrent jusqu'à s'aligner sur le chaman. Ils restaient allongés, leurs lances en main. L'herbe était rase sur la toundra et ne cachait pas grand-chose, mais d'un autre côté elle offrait une vue dégagée sur l'horizon. Chaque homme portait trois lances aux pointes de fer barbelées. Vaelin remarqua les lignes d'écriture gravées dont s'ornaient toutes les hampes. Apparemment chacun avait son histoire.

— Tu as déjà chassé le wapiti ? demanda Kiral en armant son arc.

Vaelin secoua la tête et tendit aussi le sien. Ses flèches étaient conçues pour la guerre plutôt que pour la chasse, avec des têtes fines, pointues, destinées à percer la cotte de mailles ou l'armure. Kiral lui en donna trois des siennes, barbelées comme les pointes de lances des chasseurs mais faites du verre incassable qu'utilisent les Seordah.

— Une ne suffira pas, le prévint-elle. Ne t'occupe pas des flancs, vise le cou.

Il les entendit avant de les voir ; leur tonnerre impressionnant résonnait dans le sol. Les glapissements des loups, à côté, paraissaient

dérisoires. Quand parut le meneur, on aurait cru qu'un arbre venait de surgir sur l'horizon. La silhouette branchue croissait en oscillant, suivie d'une petite forêt en marche. Vaelin avait vu les Eorhil arborer des fragments de leurs bois, et les peintures pariétales du peuple des Loups lui avaient donné une idée de leur taille, mais voir ces animaux sur pied c'était tout autre chose. La parure du mâle dominant faisait trois bons mètres d'envergure ; même sans elle, il arrivait presque à hauteur de deux hommes. Il fonça tête baissée sur la troupe, soulevant un épais nuage de poussière. Les pointes sur son crâne avaient la longueur de lames d'épées.

À trente pas, les chasseurs surgirent ensemble et lâchèrent rapidement leurs lances. Le mâle meneur et deux autres s'écroulèrent au sol en ruant follement. Leurs bois se brisèrent. Le reste de la harde vira et, s'éloignant au grand galop du danger, fila vers le nord, poursuivi par les loups. L'une des bêtes blessées parvint à se redresser. Elle renifla puissamment et agita sa parure ravagée avant de charger droit sur l'homme le plus proche. Kiral lui planta une flèche dans le cou, Vaelin suivit de deux autres ; cela ne ralentit qu'à peine le wapiti. Il galopait toujours, ses bois raclaient par terre. Mais, en fin de compte, le chasseur n'avait besoin de l'aide de personne : à la dernière seconde, il courut vers l'animal et sauta au-dessus de sa tête. Il tourna en l'air, atterrit les deux mains en avant sur le cou tendu et rebondit en un saut périlleux qu'aurait salué n'importe quel acrobate.

Le mâle renifla encore et fit demi-tour. Ensanglanté, il poussa un dernier meuglement de colère impuissante avant que Kiral l'achève d'une flèche dans l'œil. Vaelin doutait que Reva elle-même eût pu accomplir un tel exploit.

Il s'approcha d'Astorek tandis que les chasseurs s'employaient à dépecer leur butin. Les lames des couteaux étincelaient tandis qu'ils éventraient et démembraient les carcasses avec la rapidité née d'une longue habitude. À cent pas, les loups, rassemblés autour d'un autre cadavre, avaient complètement perdu leur calme habituel. Ils se disputaient les morceaux, se menaçaient de coups de gueule. Le sang et les entrailles souillaient leur fourrure blanche du museau à la pointe de la queue.

— C'est leur récompense, expliqua Astorek. Mieux vaut ne pas les entraver trop étroitement, parfois ils ont besoin de se rappeler leur nature.

Au loin, un nuage de poussière signalait la fuite des autres wapitis.

— Vous ne les abattez pas tous, constata Vaelin.

— Il faut bien qu'il en reste pour l'an prochain.

— La guerre contre les Volariens ne sera pas une chasse, mais un combat. Nous ne pourrions en laisser s'enfuir aucun, il nous les faudra tous.

— Tu crois que j’aurai des scrupules à abattre ceux qui furent les miens ? Je l’ai déjà fait.

— Ce sera différent, parce que cette fois ils sont menés par un être bien pire qu’un simple général fou de pouvoir.

Kiral les rejoignit, elle essuyait le sang de ses flèches. Elle jeta un coup d’œil réservé au chaman.

— Le seigneur Vaelin a raison, assura-t-elle. Je sens bien ta compassion, mais elle risque de te faire tuer face au toutou préféré de l’Allié.

Astorek, perplexe, fronça les sourcils et secoua la tête.

— L’Allié... ?

— Alors il vit dans cet endroit... au-delà ? Un lieu au-delà de la mort ?

Vaelin avait du mal à s’exprimer plus clairement. Expliquer le concept de l’Au-Delà à quelqu’un élevé sans aucune religion se révélait difficile. Contrairement au peuple qui l’avait adopté, Astorek ne ressentait même pas le besoin d’adorer le feu vert qui, désormais à peine visible sur l’horizon du nord, scintillait dans le ciel nocturne.

— Simplement un des nombreux mystères de la nature, commentait-il simplement.

Ils s’étaient mis en route la veille. Les guerriers du peuple des Loups s’étaient regroupés selon de vagues critères d’affiliation et avaient pris la direction du sud en désordre, sans s’attarder en cérémonies d’adieu ; brièvement, en privé, ils avaient dit au revoir à leur famille. De rares individus laissés derrière ne resteraient pas sur la toundra : Vaelin observa un groupe sur la berge, des hommes et des femmes âgés, chacun pourvu d’un canoë et de quelques provisions. Parmi eux, Marche-Loin, qui tendait de menus objets – couteau, collier, lance – à des personnes plus jeunes que l’étranger supposa être ses enfants ou petits-enfants. Tous acceptaient les cadeaux en silence, avec respect. Le vieil homme, accompagné des reniflements émus des moins aguerris, finit par monter seul dans son esquif pour s’éloigner du rivage, payayant vers le nord sans un regard en arrière.

Sa dernière volonté, songea Vaelin.

Il rejoignit ensuite Astorek en tête de la troupe. Il menait Taillade au pas, le chaman envoyait ses loups en éclaireurs.

— Je sais que c’est difficile à croire, insista Vaelin, mais j’ai été là-bas. J’ai entendu sa voix. J’aimerais bien mettre cette menace sur le compte d’une légende absurde, mais sa soif de destruction n’est que trop réelle.

— Je croyais qu’il fallait mourir pour accéder à l’Au-Delà...

Vaelin regarda au loin. Il avait toujours du mal à parler de ce qui s’était passé à Altor, sans doute parce qu’il ne le comprenait pas

vraiment.

— C'est vrai, reconnu-il.

— Alors comment as-tu pu en revenir ?

Le commandant jeta un coup d'œil à Dahrena non loin. Elle plaisantait avec Cara tandis que leurs fauves respectifs jouaient à se battre.

— J'ai toujours eu de la chance avec mes amis.

Après une semaine de marche, ils furent en vue des montagnes, une rangée de cols encaissés et de pics acérés s'étendant vers le sud aussi loin que portait la vue. Au-dessus des vallées couvertes de pins, le granit nu des sommets se peignait en bleu pâle dans la brume. À l'est, sous un banc de sombres nuages bas, se distinguait une vague leur orange.

— Les monts de Feu, indiqua Astorek. Personne, même ceux des tribus, ne va là-bas.

— Vous faites du commerce avec les tribus ? demanda Vaelin. Parlez-vous leur langue ?

— Ils parlent une espèce de volarien, un accent difficile à déchiffrer. Et non, nous ne commerçons pas avec eux. Ils restent dans leurs montagnes à mener leurs éternelles vendettas, ou combattent les Volariens qui viennent remplir leur quota d'esclaves chez eux, mais ne s'aventurent guère sur la toundra.

Astorek leva les yeux sur le vol tourbillonnant des faucons-dards qui les accompagnait fidèlement. Un groupe se dirigeait vers les contreforts.

— Mère nous avertira si on vient à notre rencontre, assura-t-il.

Mais personne n'attendait de l'autre côté des collines. À leur sommet, ils ne virent aucun obstacle devant eux.

— Nous ferions exactement la même chose, lui objecta Alturk qui, les yeux plissés, observait les silencieuses éminences. Nous laisserions avancer les intrus pour qu'ils se croient en sécurité, puis nous attaquerions en pleine nuit.

— Personne ne nous surveille, dit Kiral, sûre d'elle.

Elle se tourna vers Vaelin, l'air grave.

— Pourtant quelqu'un arrive... Mon chant est sans équivoque : il faut l'attendre.

Ils installèrent le campement sur une série de collines qui donnaient une bonne vue des environs. Les faucons-dards restaient vigilants, les loups s'assemblaient en rangs serrés sur le périmètre de garde. Mais la campagne demeurerait silencieuse. Avec la nuit, les monts de Feu à l'est brillèrent plus fort ; des éclairs épars perçaient la fumée qu'ils jetaient dans le ciel.

— C'est ainsi que le bras de Nishak s'étend sur le monde, déclara Alturk, d'ordinaire silencieux près du feu.

Son regard se perdait dans les lointains brasiers. Depuis peu, il avait renoncé à manger et dormir à l'écart, il s'était remis à se raser le crâne. On lisait encore sur le visage de certains Sentar le mépris qu'ils éprouvaient pour lui, mais d'autres manifestaient malgré eux le début d'un respect retrouvé pour le proscrit.

Vaelin parcourut du regard la compagnie et remarqua que désormais tous se mélangeaient. Soldats et Lonaks s'asseyaient tout naturellement côte à côte et accueillaient parmi eux les Doués dont les fauves acceptaient les miettes que leur jetaient les guerriers. Vaelin se rappela les jours d'antan passés à observer maître Jestin devant son enclume, où les trois rubans d'une épée en devenir se mêlaient peu à peu sous son marteau impitoyable.

La glace était une forge, décida-t-il. Elle nous a battus jusqu'à créer quelque chose.

— As-tu vraiment entendu sa voix ? demanda Dahrena.

Alturk, mal à l'aise, baissa les yeux. Il ne semblait pas saisi par la colère, seulement par un souvenir malvenu.

— Je l'ai entendue. Ce son ne pouvait venir que de la bouche d'un dieu.

— La caverne des Brumes, dit Kiral. La Mahlessa m'a raconté qu'à part elle un seul l'avait jamais vue.

— C'est elle qui m'a permis d'y aller. Par mon gourdin, par mon couteau, j'étais devenu le Tahlessa des Faucons Gris, époux de six femmes, père d'un fils splendide. J'étais jeune encore, rêvant de gloire. Je croyais la trouver dans la caverne des Brumes où, dit-on, résonnent encore les voix des dieux. Alors je suis allé dans la Montagne et j'ai demandé à la Mahlessa de m'y mener. Je ne fus pas admis en sa présence, car seules les femmes en sont dignes, mais elle m'a confié à une guide et nous a congédiés avec ces paroles que je crus une bénédiction : « Les dieux disent toujours la vérité. » Je compris plus tard qu'elle essayait de m'avertir.

Alturk, un petit sourire aux lèvres, leva les yeux sur Kiral.

— Cette guide était une femme revêche qui ne parlait guère que pour me jeter des insultes. Elle me traitait d'imbécile, de vantard sans cervelle, de fils d'une mère qui avait sûrement écarté les jambes pour un singe. N'eût-elle été Servante de la Montagne, je l'aurais jetée du plus haut des monts, elle le savait très bien.

— Du moins aurais-tu essayé, l'interrompit Kiral d'un ton tranchant.

— Ta mère de sang était la femme la plus grossière que j'aie jamais vue. Et j'ai épousé les six pires de tous les monts !

— Tu aurais bien fait d'elle la septième, répliqua Kiral. Mais elle n'était pas folle.

Alturk et elle échangèrent un sourire, puis l'homme, dans un

grognement, écarta de la main ces futilités.

— Quoi qu'il en soit, elle me guida jusqu'à la caverne. C'était une faille au flanc d'un mont banal. « Tu vas mourir là, fils de singe », me dit-elle en guise d'adieu avant de partir. Je sentais la chaleur qui émanait de ce creux, je savais que sous ce mont m'attendait ma plus grande épreuve. Mais je voulais tant entendre la voix de Nishak ! J'étais sûr qu'il avait des choses extraordinaires à m'apprendre.

» Au début tout était noir, seule la torche m'éclairait dans la descente. Parfois les parois de la caverne disparaissaient, j'avancais accroupi sur une rampe étroite entourée d'un grand vide et je me demandais s'il suffirait d'un faux pas pour m'envoyer dégringoler jusqu'à la mort. Puis je parvins au pont. En fait, ce n'était qu'une arche rocheuse au-dessus d'un gouffre. À mi-chemin, une chute d'eau torrentielle la coupait tel un rideau. De l'autre côté, des ténèbres insondables. L'épreuve était sans équivoque : si j'avancais, ma torche s'éteindrait sous la cascade et peut-être serais-je à jamais perdu. Les dieux sont sages ; seuls ceux dignes d'eux peuvent les atteindre. Un lâche aurait fait demi-tour...

Alturk se tut un instant pour laisser échapper un rire très doux.

— ... Et seul un crétin aurait continué. Ce que je fis.

» La roche était glissante, l'eau froide comme la glace, tout s'éteignit quand elle tua ma torche. Je me mis à ramper sur le ventre, j'avancai à tâtons jusqu'à ce que le chemin vertigineux s'élargisse et que, devant moi, une lueur presque imperceptible commence à me guider, puis croisse peu à peu. J'entrai dans une grande salle où une clarté verte sourdait des parois. Je vis en son centre un bassin d'eau tumultueuse qui lâchait constamment des bulles et exhalait une fine brume. J'en trouvai au début l'odeur insupportable, nauséabonde, mais elle s'atténua tandis que je m'approchais de l'eau autant que je l'osais. Une immense chaleur en émanait. C'est là que je l'entendis. Elle était basse au début, comme un frémissement de la terre. Elle devint plus claire, plus forte, et je crus que mes oreilles allaient se rompre.

» Je compris alors ma stupidité. Je n'étais qu'un insecte en train de ramper sur le pied d'un géant, que pouvait bien avoir à dire une telle voix à une poussière comme moi ? Pourtant le dieu me héla. « Sais-tu qui te parle ? » me demanda-t-il. Malgré mon effroi, je balbutiai son nom. « C'est ça, répondit-il. Moi, qui ai accordé le feu à toute l'humanité. Qui vous ai sauvés des ténèbres insondables ! Qui, depuis le fond des âges, vous ai apporté la chaleur salvatrice. Je suis le plus généreux des dieux et vous en demandez toujours davantage. »

» J'aurais fui sur-le-champ si mes jambes ne m'avaient trahi. Je me retrouvai rampant sur le sol tel l'insecte que je savais être. Je le suppliai comme un *Merim Her* prisonnier face à la lame qu'il mérite, je

suppliai et geignis et me souillai de peur. Mais Nishak ne connaît ni pitié ni colère. Il est généreux, pourtant le don qu'il nous fait peut consumer aussi bien que secourir. La vérité est une flamme cruelle. « Je sais pourquoi tu es venu, Tahlessa des Faucons Gris. Il est si facile de disséquer ton esprit ! Une mesure de colère, une mesure d'ambition, et que vois-je là ? Cet enfant que tu crois porteur d'un glorieux avenir, qui, imagines-tu, mènera les Lonaks au combat contre les *Merim Her*. Mais regarde de plus près pour mieux comprendre. »

» Et, dans les brumes de la mémoire, je vis tout. La cruauté de mon garçon envers tous ceux qui l'entouraient, la fois où je l'avais surpris avec dans la main un chiot étranglé, ce garçon plus âgé qui avait fait une chute mortelle alors qu'ils escaladaient ensemble un mont ; tous ces mensonges que j'avais refusé de percer au jour : un accident, une prise ratée, le cou brisé. Je vis tout cela.

Écrasé de honte, Alturk baissa la tête. Un tel chagrin se lisait sur ses traits que même Kiral en parut touchée. Elle cilla et détourna les yeux.

— Au lieu d'accepter ce don, poursuivit Alturk, j'entrai en rage contre Nishak. J'eus même la force de me relever. « Mon fils sera un grand homme ! hurlai-je. Il balayera les *Merim Her* jusqu'à la mer. » Et Nishak eut un immense, un impitoyable rire. « Repenses-y quand tu le tueras... Va-t'en, maintenant. »

» Tout se tut, à part l'eau bouillonnante. Je restai encore un peu, j'appelai Nishak pour qu'il reprenne ses mensonges, mais il n'avait plus rien à dire à cet insecte ingrat. Je trouvai une autre issue à la caverne, étroite, tortueuse, mais éclairée par la même lueur verte. Après des heures que je ne sus compter elle me ramena au monde au-dessus de ma tête, qui me parut terriblement froid.

Alturk se tut, le regard perdu dans les feux lointains. Il ressemblait à un homme las, proche du crépuscule de sa vie. Il reprit la parole sans bouger la tête, mais on ne pouvait se tromper sur la personne à qui il s'adressait :

— Cette chose dont t'a libérée la Mahlessa. L'a-t-elle trouvée, ou l'avait-il cherchée ?

— Le Sentar était déjà revenu avant que je sois... possédée, répondit Kiral. Ton fils a fait partie de ceux qui l'ont ramené. Il en a trouvé d'autres de sa trempe, assoiffés de sang, en quête d'une justification à leur cruauté. Il haïssait la Mahlessa qui avait signifié sa disgrâce, il proclamait que, sans sa faiblesse de vieillesse amollie par les temps, il aurait pu tuer la première des *Merim Her*. Mais ils étaient peu nombreux, leurs plans mal conçus, car ils partageaient la même folie. Pour mener à bien leur mission, le Sentar avait besoin d'un vrai commandement, qu'il trouva en moi. (Son visage se crispa, sa voix fléchit comme pour s'excuser.) Tu aurais été obligé de le tuer,

Tahlessa. Car les dieux disent toujours la vérité.

C'est un des loups qui le réveilla, un énorme mâle à la langue obstinée et à l'haleine fétide. Vaelin se réveilla en sursaut, dague en main, et l'animal recula d'un petit bond. Il pencha la tête d'un air intrigué avant de lâcher un glapissement d'impatience.

— Qu'y a-t-il ? grogna Dahrena à côté.

Les yeux encore ensommeillés, elle souleva un visage pâle au-dessus des fourrures.

— Je crois qu'on vient enfin nous souhaiter la bienvenue, expliqua Vaelin en cherchant ses bottes.

Astorek, Kiral et Ours Sage attendaient au bas de la pente sud. Devant eux, une rangée de loups, au-dessus une volée de faucons-dards.

— Combien ? demanda Vaelin en se plaçant à côté de Kiral.

— Un seul.

Il observa l'horizon et vit s'approcher une silhouette isolée enveloppée d'une cape, coiffée d'une capuche. Elle s'approchait sans manifester d'inquiétude, même quand une nuée d'oiseaux de proie vint l'encercler à hauteur de tête. Vaelin s'approcha pour accueillir l'homme qui venait de s'arrêter devant les loups alignés. Il était de taille moyenne, trapu mais pas très musclé ; il rabattit sa capuche en arrière, révélant un visage mince, profondément ridé, et un regard chargé d'une expérience que Vaelin, à présent, savait immense.

— Ah ! déclara Erlin, je me disais bien que c'était toi.

Chapitre 6

REVA

Ce fut la douleur qui la réveilla, une douleur aiguë à la main droite, dont la férocité palpitante chassait l'obscurité. Elle grogna, secoua le poignet, mais cela ne fit qu'aggraver les choses. Elle ouvrit les yeux dans une grimace, le soleil lui plantait un éclair de feu blanc droit dans le cerveau. Pendant un moment, elle ne distingua qu'un vague flou jaunâtre, tandis qu'un sifflement rugissant lui assaillait les oreilles. Elle se força à ciller et parvint enfin à accommoder : le flou jaunâtre prit l'apparence d'une plage. Le rugissement provenait du ressac qui la bousculait, quant à la souffrance, c'était un petit crabe rouge en train de déguster son pouce qui la provoquait.

Elle l'attrapa par la pince et libéra son doigt, puis jeta la bestiole dans les vagues. Le sel dans sa blessure lui fit grincer des dents, mais la sensation lui inspira une curieuse gratitude en lui confirmant que, à sa grande surprise, elle était en vie. Tout juste capable de se mouvoir, prostrée sur une plage, subissant l'assaut du ressac, mais toujours indubitablement vivante.

Pourquoi ? demanda-t-elle au Père dans un accès de contrariété et surtout d'étonnement. *Tu ne m'estimes sûrement pas digne de vivre. Comment peux-Tu récompenser celle qui a tué tant de fidèles ?*

La voix était tellement inattendue, son volume tellement assourdissant, qu'elle crut un instant que le Père avait daigné lui répondre. Son cœur revint à la normale quand elle se rendit compte que les paroles prononcées lui restaient incompréhensibles ; sa vision encore nébuleuse lui permit toutefois d'en identifier le responsable, une silhouette imposante vêtue de noir qui venait vers elle en pataugeant dans les vagues. Il approchait, elle distinguait de mieux en mieux sa tenue : pourpoint de cuir noir, médaillon d'argent autour du cou, fouet à la ceinture.

Un contremaître.

Elle le laissa la tirer par les cheveux pour la hisser sur le sable, en prenant soin d'arborer une expression vide tandis qu'il approchait d'elle sa face de brute et parcourait son corps des yeux avec la jouissance du connaisseur. Il tourna la tête pour jeter une remarque à un compagnon invisible derrière lui. Il se confirmait qu'il n'était pas seul. Reva garda les yeux à demi clos tandis qu'il l'arrachait à la mer ; elle compta six autres silhouettes debout sur la plage et beaucoup

d'autres allongées, immobiles.

Le contremaître la laissa choir, elle se força à rester inerte. Elle respirait discrètement mais profondément et rassemblait ses forces. Les Volariens commirent l'erreur de l'abandonner pendant un moment. Ils revinrent évaluer leur prise, celui qui l'avait trouvée la tourna sur le dos et ses compagnons se rassemblèrent autour d'elle. Tandis que sa tête ballait sur le côté, Reva en compta deux armés de lances ; les autres avaient des épées courtes. Le même homme souleva la chemise de la naufragée, révéla ses seins en posant une question aux autres. Quelques murmures approuvateurs suivirent, un spectateur ajouta quelque chose dans un gloussement lubrique.

— Mon ami... il t'aime bien, expliqua le contremaître dans une langue du Royaume hésitante.

Il saisit le visage de Reva et le tourna vers lui pour mieux voir.

— Veut... te baiser. Tu vaudras moins... mais je lui dois... du service. Ça te dit... mignonne... la baise ?

En fait, ce fut surtout le sourire qui le tua, plus que le coup. Devant le rictus joyeux, luxurieux, de sa proie, il fronça les sourcils, étonné, et son mouvement de recul involontaire exposa sa gorge exactement comme il fallait. Vaelin avait appris à Reva comment frapper ; les leçons du prêtre en combat à mains nues n'avaient jamais été aussi détaillées ni efficaces. Elle projeta ses doigts bien droits dans le cou du contremaître, avec une force suffisante pour lui broyer le larynx. Il se tortilla impuissant sur le sable, une écume sanglante s'écoulant goutte à goutte de sa bouche. Elle suivit par une roulade, évita une pointe de lance qui se planta dans la plage et en saisit la hampe avant que son propriétaire l'arrache du sol pour tenter de nouveau sa chance. Elle décocha à celui-ci un coup de pied en pleine face qui l'envoya valser, puis se dressa d'un bond, l'arme en main.

Ils la cernaient, elle décrivit un tour sur elle-même, déchirant de sa pointe d'acier les yeux de l'homme qu'elle venait de désarmer, le visage d'un autre. Le deuxième lancier tendit son instrument à bout de bras, ce qui trahissait une expérience réduite à la torture de prisonniers entravés. Elle para aisément, déviant le fer avec la hampe de sa propre lance avant de la faire pivoter pour frapper de sa base la nuque de son assaillant, qui craqua dans un bruit réconfortant.

À l'affût, elle regardait les autres hésiter. Ils jetaient des coups d'œil inquiets à celui qu'elle venait de rendre aveugle et qui, mains plaquées sur le visage, hurlait tandis que le sang sourdait entre ses doigts.

— Allez ! chuchota-t-elle tandis qu'ils échangeaient des regards irrésolus. Tu ne m'estimes sûrement pas digne de vivre...

Un cor résonna non loin, et Reva vit qu'à quelques centaines de pas de là un groupe de cavaliers était apparu sur les dunes. Elle tourna la

tête, d'autres encore arrivaient du nord, sur la plage. Toute idée de renforts s'évanouit quand elle remarqua le soulagement criant des marchands d'esclaves.

Le cavalier de tête s'arrêta près du cadavre du Volarien au larynx broyé. Avec leurs cuirasses et cnémides rouges, ces hommes avaient une allure différente des ennemis que Reva avait déjà vus. Elle les aurait pris pour des Kuritai sans l'amusement manifeste de leur chef face au corps étendu devant lui. La trentaine de soldats derrière partageait sa joie.

Les contremaîtres accueillirent les hommes en rouge d'un chœur confus mais indigné ; avec l'arrivée de témoins alliés, ils avaient soudain repris courage. Toutefois, le cavalier ne s'intéressait pas à eux, mais à l'étrangère. Son sourire s'élargit. Il leva la main pour faire taire la piétaille puis posa une question. La réponse lui fit hausser les sourcils. L'homme au visage entaillé, qui tâchait de panser sa plaie d'un bout de tissu, gesticula en direction de la proie récalcitrante et cracha des imprécations d'une voix stridente de rage.

Mais l'homme cuirassé de rouge ne semblait guère touché par ces déclarations. Il se pencha sur sa selle et hocha la tête à l'adresse de Reva tout en lâchant un ordre bref. En entendant ses mots, les contremaîtres parurent tout à coup moins sûrs d'eux ; ils jetèrent des coups d'œil apeurés à la jeune femme, hésitants. Le cavalier reprit la parole, émettant cette fois un seul mot. Ses soldats dégainèrent leurs épées d'un même geste vif et fluide. Il pointa sa propre lame sur les civils, puis sur leur trouaille, et répéta lentement, d'une manière appuyée, sa phrase précédente.

Les robes-noires, blêmes, terrorisés par l'acier nu qui les cernait, entreprirent à contrecœur d'avancer lentement vers Reva. Elle ne voyait aucun intérêt à faire traîner les choses, aussi projeta-t-elle sa lance droit dans le torse du plus grand de ses adversaires avant de foncer en avant, de plonger pour éviter les coups désordonnés des marchands d'esclaves et de récupérer l'épée du nouveau cadavre. Ensuite, ce ne fut pas plus difficile qu'un entraînement pour débutant.

Enchaînée, accroupie au fond d'un chariot grillagé, avec deux Volariens en armure rouge debout non loin d'elle, elle se força à regarder l'inspection des autres captifs. Elle avait réussi à blesser l'un des soldats sur la plage, le premier à s'approcher d'elle, en lui jetant son épée à la tête. Il évita la lame tournoyante avec une vivacité prodigieuse, sans pourtant s'épargner une longue entaille à la mâchoire. Après cela, elle s'attendait à une mort rapide, mais l'homme, autant que ses compagnons, parut trouver amusante la perspective d'une belle cicatrice. Tous s'étaient déjà fort réjouis du sort qu'elle avait infligé aux contremaîtres ; en guise

d'applaudissements, ils avaient fait résonner leurs cuirasses sous leurs paumes quand elle avait achevé le dernier, un homme dégingandé qui avait tenté de fuir et que ses compatriotes avaient renvoyé à coups de pied face à elle. Il ne tint pas longtemps.

Elle se mit alors à courir droit sur les soldats dans l'espoir de bondir sur l'un d'eux, de le désarçonner et de s'enfuir sur sa monture, mais se retrouva très vite à plat ventre, la bouche pleine de sable, avec un nœud coulant autour de la jambe. Elle se débattit, essaya de se libérer, une autre corde s'enroula à son poignet. Le cavalier qui avait parlé aux contremaîtres vint s'accroupir à côté d'elle, qui n'avait pas renoncé à ses vains efforts. Avec un sourire chaleureux, approuvateur, il dégagea avec douceur le sable du visage de Reva et prononça un seul mot en volarien :

— Garisäi...

Ils la ligotèrent des pieds aux épaules, lui ôtant ainsi tout espoir de s'échapper, puis la placèrent sur le dos d'un cheval pour la transporter quelques kilomètres plus loin, jusqu'au camp où elle se trouvait à présent. D'autres contremaîtres les accueillirent, leur chef faisait montre d'une obséquiosité marquée devant les cavaliers en armure rouge ; il garda la tête baissée tandis que leur meneur lui confiait Reva avec des instructions délivrées d'un ton sec. La jeune femme se prépara à subir la torture à la vue de la haine manifeste sur les faces des marchands d'esclaves tandis qu'ils l'enchaînaient, l'un appliquant une lame contre son cou, deux autres plaçant les pointes de leurs lances à deux centimètres de son torse. On fit claquer la fermeture des entraves à ses poignets. Mais, malgré toutes les idées de vengeance qu'ils pouvaient nourrir à son encontre, il semblait bien qu'ils eussent reçu l'ordre de ne pas la maltraiter, même s'ils la guidèrent sans ménagement jusqu'au chariot grillagé. Elle observa son environnement et comprit qu'elle n'échapperait pas complètement à la souffrance.

En tirant sur ses chaînes et en se tordant le cou, elle pouvait avec quelques efforts voir les autres prisonniers qu'on amenait aux contremaîtres. De toute évidence, si ceux-ci ne pouvaient toucher à Reva, cette restriction ne s'appliquait pas au reste du butin humain récupéré sur le rivage. Le premier prisonnier, un archer à en juger par sa belle carrure, s'écroula à genoux devant le trafiquant qui se pencha et découvrit une profonde plaie à la poitrine de l'homme ; il se redressa et eut un geste dédaigneux de la main. Un acolyte s'approcha, sa dague courbe brandie, et trancha la gorge du malheureux avant que Reva ait seulement l'idée de pousser un cri d'indignation.

Elle s'interdit de détourner le regard devant les autres qu'on traînait là, même si son corps protestait contre la position inconfortable. Il s'agissait surtout de Cumbræliens, avec quelques

gardes du Royaume. Selon la gravité de leurs blessures, on les achevait ou on les épargnait. La tempête, c'était clair, n'avait pas fait de quartier, plus de la moitié moururent là. Reva refoula le filet d'espoir qui naissait en elle devant l'absence d'Antesh comme d'Arentes.

Morts en mer ou massacrés sur la côte, quelle différence ? D'une manière ou d'une autre, je les ai tous tués.

La dernière fut la plus pénible pour elle. Cette svelte jeune fille aux cheveux courts, le dos bien droit malgré les entraves qui l'accablaient, ne se laissait pas intimider par les bourreaux qui la cernaient.

— Lehra ! appela Reva en frappant de ses chaînes les barreaux de sa cage.

Un Volarien voulut la repousser en passant la hampe de sa lance à travers la grille, mais recula devant le regard dur d'un soldat en rouge. Elle se remit péniblement en position pour revoir Lehra. La gamine balafrée, toujours bien droite, salua l'Envoyée d'un grand sourire, les yeux brillant d'une adoration étincelante.

— J'étais sûre que le Père vous épargnerait, ma dame ! s'écria-t-elle d'une voix claire, joyeuse.

Le contremaître grogna une injure quelconque et leva la main pour gifler l'insolente. Lehra, au lieu de vouloir éviter le coup, pencha la tête en ouvrant grande la bouche au moment où les doigts du Volarien touchaient son visage, et le mordit de toutes ses forces. Un cri de petite fille jaillit des lèvres de l'homme qui voulut se dégager. Mais la gamine tint bon, même quand les autres s'acharnèrent sur elle à coups de fouet et de gourdin ; elle secouait la tête comme un chien de meute pour mieux déchirer la chair, et ne s'arrêta que lorsqu'une lance la transperça dans le dos et la cloua au sol.

Reva entendit qu'une femme hurlait quelque part, sentit un martèlement sur son front et un filet de sang sur son visage. Une voix lui aboya dessus en volarien et elle sentit qu'on l'écartait rudement des barreaux où coulait du rouge là où elle les avait frappés de la tête. Elle entendit que la femme criait moins fort, qu'elle suffoquait ; en même temps, soudain, sa gorge se bloquait. Elle se retrouva les yeux levés sur le visage de l'homme en armure rouge de la plage, celui qui semblait commander tous les autres. Il n'avait plus son grand sourire, il la considérait d'un air vaguement surpris, la face inclinée comme un chat intéressé par un nouveau jouet brillant.

Il devint flou et elle comprit que l'épuisement, la douleur et le désespoir conspiraient à la traîner vers l'inconscience. Mais elle puisa assez de haine dans ses réserves pour y résister encore un instant.

— Je suis l'elverah, apprit-elle au cavalier dans un murmure rauque, à vif. J'en ai tué plus parmi vous que je peux compter, et je n'ai pas fini.

Elle s'éveilla pour découvrir qu'elle n'était plus seule dans sa cage. L'homme avachi de l'autre côté avait le visage caché par une cascade de cheveux blonds qui oscillaient avec le mouvement du chariot. Reva se rendit compte qu'il était grand ; avec les mains puissantes, couvertes de cicatrices, reposant sur ses genoux, les poignets musclés que les chaînes serraient étroitement, on voyait que le labeur – ou la guerre – ne lui était pas étranger. Elle soupira. Une fois de plus, elle s'émerveilla de la variété inépuisable d'épreuves à infliger à une âme pécheresse.

— Réveillez-vous, monseigneur ! ordonna-t-elle en tendant son pied vers le pied nu de l'autre.

À lui aussi on avait confisqué les bottes.

Le blond bougea un peu mais demeura inconscient. Seul un petit grognement lui échappa. Elle le frappa un peu plus fort.

— Monseigneur Bouclier !

Il sursauta et poussa un cri, ouvrit grands ses yeux bleus marqués, constata Reva avec désolation, d'une peur réelle. En la voyant, sa panique s'apaisa, mais après avoir regardé autour de lui il eut du mal à retenir un gémissement désespéré.

— Je rêvais que je mourais, marmotta-t-il, voûté. Quel joli rêve.

— Ils vous ont capturé sur la plage ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête d'un mouvement saccadé.

— Nous étions une bonne dizaine. Avec quelques autres, j'ai réussi à m'accrocher à une épave pendant la tempête, nous avons nagé vers le rivage dès l'aube. Nous nous dirigeons vers le nord, vers le site prévu pour le débarquement, quand ils sont arrivés.

— Les marchands d'esclaves ?

— Non, les autres.

Il serra les poings, ce qui fit tinter ses chaînes.

— Les soldats en armure rouge ?

— Nous n'avions pas une seule arme ! Rien pour nous battre.

Le Bouclier laissa échapper un curieux son guttural. Reva comprit qu'il riait. Il reprit :

— Alors ils nous ont donné des épées. Chacun de nous a reçu une épée de l'ennemi ! J'ai combattu de toutes mes forces... mais je n'ai pu les sauver. Après, ils ont achevé les blessés et m'ont emmené. Il ne restait plus que moi, et je n'avais même plus la force de me tenir debout. Je crois qu'ils m'ont trouvé... amusant.

— Garisaï, murmura Reva.

L'homme leva de nouveau la tête, le regard soudain brillant.

— Quoi ? demanda-t-il.

— C'est le nom que m'a donné l'un d'eux quand ils m'ont emmenée. Savez-vous ce que cela signifie ?

Il s'affaissa et haussa les sourcils dans un reliquat de sarcasme.

— Oh ! oui. Cela veut dire que la mort aurait été préférable.

Les jours suivants passés dans le chariot se révélèrent terriblement monotones. Ils ne pouvaient jamais sortir de la cage, on leur passait deux fois par jour un bol de gruau et un gobelet d'eau par une ouverture ménagée dans un côté de la grille. Sans aucun couvert, ils mangeaient avec les doigts. Ils disposaient d'un seau pour se soulager, à eux de le vider ensemble à travers les barreaux à chaque arrêt. Ils apprirent à attendre pour cette tâche que le contremaître qui conduisait leur véhicule soit descendu, parce qu'il prenait un plaisir immodéré à faire avancer les bœufs d'un ou deux pas de manière imprévue pour que les captifs s'éclaboussent de leurs déjections.

— De l'andrinople, fit remarquer le Bouclier le matin du dixième jour tandis qu'ils longeaient des champs recouverts de corolles écarlates. On doit être à un peu plus de cinquante kilomètres de Volar.

— Vous connaissez ce pays ? demanda Reva.

— Cela fait bien longtemps, quand j'étais moussaillon sur un vaisseau marchand. Je n'avais pas encore compris la sagesse et le profit de la piraterie. La meilleure andrinople vient de chez les Volariens, et elle est du meilleur rapport si on peut supporter assez longtemps leurs coutumes pour faire affaire avec eux.

— Alors vous les haïssiez déjà avant la guerre...

— Les haïr ? Non, à l'époque je n'éprouvais guère qu'un vague dégoût pour eux. Mon peuple n'est pas sans défauts, mais au moins n'a-t-il jamais pratiqué l'esclavage ; n'importe quel capitaine meldénéen convaincu de trafic humain se verrait vite dépouillé de ses biens et déshonoré.

Reva leva les yeux parce que le chariot ralentissait, et remarqua que le conducteur regardait fixement devant lui. Il fallut un moment à la jeune femme pour distinguer ce qui le fascinait autant : un grand poteau planté sur le bord de la route, orné d'une poutre à l'horizontale – une espèce de potence. Suspendue là, une chose si ravagée qu'elle eut du mal à y reconnaître un cadavre. Les jambes étaient carbonisées, réduites à des moignons, l'abdomen un simple trou vidé, et la tête... Les traits réduits par la corruption à un masque éternel de cuir craquelé avaient sans doute été masculins ; les lèvres retroussées en un atroce hurlement figé témoignaient de la torture qu'avait subie cet homme.

Le conducteur marmonna à part lui quelques mots, détourna le regard et fit claquer ses rênes pour stimuler ses bœufs.

— Les trois morts, traduisit le Bouclier. D'abord un poison terriblement douloureux, puis le bûcher, enfin l'éventration. Le châtiment volarien traditionnel pour la trahison, mais il n'était plus pratiqué depuis bien des années.

Reva nota qu'un autre poteau entraînait dans son champ de vision, porteur d'un cadavre aussi abîmé, et en plus énucléé. Elle demanda à Ell-Nestra si cela signifiait quelque chose, mais il haussa les épaules.

— Je dirais que, probablement, le bourreau aime beaucoup son travail.

À la tombée de la nuit ils en étaient à cent cinquante potences, dix par kilomètre.

Ils arrivèrent en vue de Volar le lendemain matin. Ils franchirent la crête d'une colline à un peu plus d'un kilomètre à l'ouest de la capitale impériale. Reva se força à adopter une position accroupie pénible pour tout saisir du paysage. Au pied de la colline, la route devenait extraordinairement droite entre une haie d'honneur de poteaux et de suppliciés, guidant l'œil jusqu'aux faubourgs occidentaux constitués de maisons de plain-pied ou avec un seul étage. Il semblait que Volar ne disposait d'aucune fortification défensive. Le Bouclier expliqua que depuis des siècles la ville, en s'étendant, l'avait absorbée.

— On dit que c'est la plus grande au monde, précisa-t-il, mais j'ai entendu que quelques-unes d'Extrême-Occident pourraient aussi se prévaloir du titre.

Ils s'enfoncèrent dans Volar et la hauteur des bâtiments crût à mesure. Les maisons cossues laissaient place à des rues encaissées entre immeubles et logis exigus. Des venelles s'écartaient de la route principale en un labyrinthe sordide qui rappela à Reva les quartiers les moins reluisants de Castellarin – désormais, bien sûr, rasés jusqu'aux fondations.

— Elle voulait brûler tout cela, prononça son compagnon d'une voix douce. (Il fronça les sourcils en regardant les rues.) Je l'aurais volontiers aidée à porter la torche.

Les pensées de Reva revinrent soudain à Lehra, comme souvent au cours de cet affreux voyage. Elle était sortie en combattant libre de la forêt au sud d'Altora, à la tête d'un groupe d'une bonne dizaine de filles qui, comme elle, avaient échappé en luttant à leur condition d'esclaves, couvertes de sang et avides d'en faire couler davantage. L'Envoyée se rappelait comme toutes s'étaient rassemblées autour d'elle et, éperdues de respect, étaient tombées à genoux. Sa légende volait déjà loin, contempler la dame en chair et en os leur semblait confirmer ce conte merveilleux. Elles se disaient qu'elles n'avaient pas souffert en vain. Ce jour-là, Lehra avait eu dans les yeux la même lueur d'adoration qu'à l'instant de sa fin.

Il y avait tant de joie dans sa voix... Elle est morte convaincue par mes mensonges.

— Je n'ai besoin que d'une minuscule ouverture, chuchota-t-elle au Bouclier. Une seule possibilité de regagner ma liberté, et je raserai

cette ville par le feu.

Il s'affaissa à terre et répondit d'un ton amer, épuisé :

— Ce n'était que le rêve d'une folle, ma dame, une démente qui nous a fait partager sa démence. Regardez autour de vous. Comment avons-nous pu imaginer abattre un empire capable de bâtir une telle cité ?

— Nous avons écrasé une armée venue nous écraser ! Leurs villes paraissent inébranlables, mais elles sont faibles à cause de leurs âmes noircies, corrompues par des siècles de cruauté.

Il leva les mains, fit tinter ses chaînes.

— Voyez pourtant où nous en sommes..., lui objecta-t-il. Nous venons mourir ici pour leur amusement.

— « Le désespoir est péché contre l'amour du Père, car il n'est que complaisance. L'âme forte embrasse la vertu d'espoir. »

— D'où tirez-vous ça ?

— Troisième Livre, le Livre de l'Épreuve, troisième verset, Tribulations du Prophète.

Reva se rendit compte qu'elle n'avait plus pensé au Livre de la Raison depuis sa capture.

Et pourquoi pas ? La Raison ne me servira à rien ici.

Les Volariens semblaient adorer les statues. On en voyait partout, surtout des guerriers de bronze au milieu de fontaines exubérantes, dans des parcs parfaitement entretenus qu'ils découvrirent une fois passé les faubourgs miséreux. Mais ce qui dominait le paysage une fois au cœur de la ville, c'étaient les tours, d'immenses structures de marbre arborant de tous les côtés une symétrie aux arêtes impitoyables. Curieusement, l'endroit semblait à peu près déserté si l'on exceptait les silhouettes voûtées d'esclaves qui entretenaient les pelouses ou nettoyaient les fientes d'oiseaux sur les sculptures. Reva supposa que l'absence de citoyens libres s'expliquait par les cadavres pendant aux tours par dizaines. De toute évidence, à en juger par les traînées brun-rouge sur les hauts murs, certains suppliciés avaient été disposés vivants.

— Cette Impératrice semble tenir à marquer les esprits, nota le Bouclier.

La caravane s'arrêta devant le bâtiment le plus imposant en vue, une immense merveille ovale de marbre rouge doré. Elle se dressait à près de trente mètres de haut et comportait cinq niveaux. Le monument n'avait rien à voir dans son architecture avec le reste de la cité, il ne manifestait pas du tout la préférence volarienne pour les lignes droites, avec ses arches élégantes qui s'élevaient étage après étage et ses colonnes doucement incurvées qui évoquaient le pied d'un verre à vin.

— La grande arène de Volar, ma dame, indiqua Ell-Nestra. Savourez ce spectacle, ce sera probablement la dernière fois.

Un cercle ininterrompu de soldats en armure rouge entoura leur chariot. Le conducteur déverrouilla la cage, recula prudemment et, presque hors de lui d'impatience, leur ordonna de sortir. Reva, devant son expression méfiante et la pellicule de sueur sur son visage, conclut qu'il avait vraiment hâte de s'écarter des soldats. Elle eut du mal à descendre du véhicule, ses jambes et son dos la faisaient souffrir sans trêve. Elle avait bien tenté d'entretenir ses muscles au cours du voyage, mais le corps le plus robuste s'affaiblit quand on l'entrave en permanence. Le Bouclier poussa un grognement et tomba à genoux au sol, les dents serrées.

— Debout.

Ni colère ni menace n'animaient cette voix. Le mot avait été prononcé dans une langue du Royaume sans aucun accent. Reva leva les yeux sur un homme d'une quarantaine d'années à première vue, vêtu d'une tenue noire sans ornements, les tempes grisonnantes au milieu de cheveux foncés coiffés en arrière. Il avait le front dégagé, lisse, un visage mince, sans expression.

Ell-Nestra, cillant sous le soleil, considéra à son tour le robe-noire.

— Où est ton fouet ? demanda-t-il.

— Je n'en ai pas besoin, assura l'homme. Tu m'obéis ou tu meurs.

Le Bouclier désigna du menton l'arène derrière le Volarien.

— Ici ou là-bas, quelle différence ?

— Là-bas tu as une chance de survie, au moins un certain temps.

Le Volarien revint à la captive, plissa les yeux avec une approbation réservée. Il avait un regard intense mais dénué de désir charnel tout autant, s'étonna-t-elle, que de cruauté.

— Je m'appelle Varulek Torin, se présenta-t-il, maître de la Grande Arène de Volar et Contremaître des Garisaï, par la gracieuse volonté de l'Impératrice Elverah.

Il se détourna, fit signe d'approcher à deux gardes en armure rouge. Reva distingua des tatouages qui recouvraient l'intégralité de ses mains, du poignet au bout des doigts. Ils ne ressemblaient à rien de ce qu'elle connaissait, étaient beaucoup plus denses et complexes que ceux de la Lonake attachée à la reine ; la jeune femme ne pouvait que rester interdite devant les heures et la souffrance nécessaires pour marquer la chair d'un réseau si serré. Torin se rendit compte qu'elle l'observait, et son expression manifesta un sentiment parfaitement inattendu, choquant : la compassion.

— Elle veut te voir.

Le vent froid, dur, augmentait à chaque mouvement rythmique de la cabine funiculaire que hissaient en dessous une centaine d'esclaves

bien entraînés. Pendue à la corde, elle transportait Reva au sommet de la tour. Deux soldats en armure rouge surveillaient la jeune femme, mais ne semblaient pas voir d'objection à ce qu'elle savoure le paysage tout autour. La splendeur de cette cité se révélait extraordinaire. À côté, Altor et Castellarin n'étaient rien d'autre qu'un tas piteux de cahutes branlantes.

Devant l'organisation sans défaut de la vaste agglomération qui s'offrait à son regard, Reva devait bien admettre qu'elle admirait le plus frappant exemple du génie humain dont elle serait jamais témoin : chaque rue, chaque parc, chaque avenue était disposée selon des règles précises de forme et d'utilité, il était rare qu'une courbe vienne altérer cette perfection. Pourtant les minuscules souillures sombres entachant les flancs lisses de toutes les tours en vue racontaient une autre histoire ! Volar était un mensonge, sa façade de précision superbe recouvrait la vérité de son ignominie.

La cabine s'arrêta à un balcon situé environ cinq mètres en dessous du sommet de l'édifice. Une jeune esclave à la beauté étourdissante accueillit Reva d'une raide révérence et se détourna pour la guider à l'intérieur. Les gardes suivaient juste derrière. Dans le bâtiment, quelques lampes à huile éclairaient faiblement ; des draperies de soie aux teintes variées recouvraient les fenêtres et peignaient le décor en nuances bigarrées qui ondoyaient avec le vent tournoyant dehors. Malgré la pénombre, malgré la confusion de couleurs, Reva vit tout de suite où se tenait l'Impératrice. Depuis le temps, dans n'importe quelle pièce elle savait identifier le pire danger.

La femme était assise sur un tabouret, devant une petite table. Elle portait une robe toute simple, blanche, avait ses deux pieds nus posés sur le sol de marbre, orteils à plat et plantes cambrées, comme une danseuse. Elle tenait d'une main un morceau de tissu tendu sur un cadre circulaire, tirait de l'autre un fil sur une aiguille. Sur son profil dans l'ombre, on parvenait à lire une intense concentration tandis qu'elle plantait la pointe dans la trame. Reva remarqua une bonne dizaine d'autres bouts d'étoffe jetés un peu partout, chacun orné d'une masse de points brodés au fil irréguliers, patauds. Certains étaient déchirés, les cadres qui les retenaient brisés. La prisonnière se demanda pourquoi l'esclave n'avait pas fait le ménage.

— Tu t'es approprié mon nom, déclara la brodeuse sans détourner le regard de sa tâche.

La prisonnière ne répondit pas. Elle entendit un geignement étouffé du côté de l'esclave et se tourna vers elle. Le visage crispé, les larmes montant aux yeux, la gamine essayait de l'avertir : le regard brillant d'une supplication silencieuse, elle secoua à peine la tête.

Je ne trouverai aucune miséricorde ici, avait envie de lui répondre Reva. Merci en tout cas de t'inquiéter.

— Tiens donc ! Lieza t'aime bien.

La Cumbraëline revint à la femme qui venait de lui parler. Elle serrait le tissu dans ses mains, et une tache écarlate de sang s'agrandissait autour de l'aiguille plantée dans son doigt. Sans paraître ressentir la moindre douleur, elle offrit à sa captive un sourire qui semblait manifester une cordialité sincère. Elle se leva et s'approcha.

— Je discerne sa très *profonde* admiration, précisa-t-elle.

Elle s'arrêta juste hors de portée de Reva si on tenait compte des chaînes. Elle était plus grande de quelques centimètres, avait une silhouette athlétique, respirant la santé. On lui aurait tout juste donné la vingtaine, mais un seul regard au fond de ses yeux apprit à sa prisonnière qu'elle se trouvait face à un être infiniment plus vieux. Un être, sut-elle dans un moment de sinistre certitude, pourvu du don qu'avait perdu Vaelin à Altor.

— Mais est-ce réciproque ?... Je me demande.

L'Impératrice inclina la tête de côté, les yeux clos comme si elle écoutait. Son sourire s'atténua, se fit mélancolique.

— Ah ! désolée, ma chère petite Lieza, son cœur appartient à une autre. Si cela peut te consoler, je distingue bien un sentiment lascif à ton égard. L'amour possède nos cœurs mais la luxure aura toujours raison de nos corps... Tel est le traître tapi au fond de l'âme.

Elle rouvrit les yeux. Son sourire avait fait place à une soudaine perplexité ; elle fronça les sourcils.

— J'ai vraiment trouvé ça ? Ou l'ai-je lu quelque part ?

Elle resta un moment immobile, apparemment décontenancée. Des spasmes parcouraient son visage, elle faisait aller ses yeux par saccades d'un côté à l'autre, bougeait les lèvres en un dialogue muet. Puis, aussi vite qu'elle était venue, la confusion mentale passa.

— La broderie ! s'exclama l'Impératrice en exhibant le cadre cernant son travail maladroit.

Reva nota les nombreuses taches brunes sur l'étoffe, le sang séché au bout des doigts de l'être.

— Elle faisait la renommée des belles dames de Mirtesk. D'après mon père, c'était le loisir le plus utile pour une jeune fille de bonne famille. (Elle considéra son bout de tissu et poussa un soupir mécontent.) Sauf dans mon cas... Ce fut la première des nombreuses déceptions que je lui infligeai. Mais je fais des progrès, tu ne trouves pas ?

Elle tendit l'ouvrage pour que Reva l'examine. Au milieu des traces sanglantes, la captive observa du fil vert et du fil rouge enchevêtrés en ce qui pouvait plus ou moins passer pour la représentation d'une fleur.

— Une guenon aveugle ferait mieux, décréta-t-elle.

L'esclave – Lieza – poussa un petit cri involontaire. Refusant d'être témoin de la prochaine atrocité, elle baissa la tête en battant très vite

des paupières.

— Mais cesse de geindre ! lui ordonna sa maîtresse en levant les yeux au ciel. Ne t'inquiète pas, cette fascinante créature a de nombreux jours passionnants à vivre encore, j'en suis certaine. Leur nombre exact, bien sûr, dépend d'elle.

Elle revint à Reva, une lueur nouvelle dans le regard.

— Quelques-uns de mes soldats ont survécu à Altor, le savais-tu ? Ils ont souffert bien des tribulations pour parvenir à Castelvarin, affamés, juste avant sa chute. Le général Mirvek, toujours très consciencieux, a pris soin qu'on mette les récits de ces hommes par écrit avant de les exécuter ; après tout, de telles divagations ne pouvaient que nuire au moral de la troupe. Tu comprends, elles parlaient d'une sorcière à Altor, rendue invincible par le pouvoir de son dieu, brandissant une épée qui tranchait l'acier, bandant un arc enchanté qui ne manquait jamais sa cible. L'un d'eux prétendait même l'avoir rencontrée. Il était à peu près fou mais en fournit pourtant une description précise.

Reva se rappela le prisonnier qu'ils avaient ramené de la berge le lendemain du premier assaut d'envergure repoussé par la ville, une ruine tremblante, aux yeux écarquillés. C'était étrange : elle se surprit à déplorer sa mort. Les Volariens s'étaient conduits en monstres, mais cette âme marquée, ravagée comme une bête efflanquée, n'avait plus rien eu de menaçant.

— Elverah..., reprit la femme. Ils m'ont dépouillée de mon nom pour te le donner. Cela devrait me mettre en colère. Sais-tu ce qu'il signifie ?

— Sorcière. Ou enchanteresse.

— « Enchanteresse » est un mot idiot, sans aucun sens en vérité puisque l'enchantement n'est qu'une fable. Des incantations gribouillées dans des grimoires, des concoctions à l'odeur méphitique qui n'ont d'autre effet que de retourner l'estomac. Non, j'ai toujours préféré « sorcière », même si sa signification comporte une nuance supplémentaire dans la langue de ceux qui m'ont dénommée Elverah. Tu vois, ils reconnaissaient l'autorité de celui ou celle douée du plus grand pouvoir, sans s'arrêter à la source de ce pouvoir, qu'il s'agisse d'habileté au combat ou de ce que les tiens appellent la Ténèbre. La puissance, c'est la puissance ! De sorte que le titre d'Elverah peut aussi se traduire par « reine ». (Elle eut un rire très doux.) Quand mes soldats te déclaraient sorcière, ils te reconnaissaient aussi comme reine.

— J'ai une reine.

— Mais non, ma petite sœur chérie, tu *avais* une reine. J'attends sa tête d'un instant à l'autre, si mon amiral parvient à arracher son cadavre aux eaux.

Reva luttait pour réprimer un accès de fureur angoissée.

Tout ce que tu ressens lui en apprend davantage, se morigéna-t-elle.
Ne ressens rien.

Mais c'était inutile : imaginer la fin de la reine Lyrna orientait forcément ses pensées sur celui qui ne l'avait pas accompagnée. L'Impératrice poussa un soupir las.

— Ah !... Voilà donc que celui-là vient encore nous accabler.

Elle considéra sa captive en haussant le sourcil, les lèvres infléchies dans une moue d'agacement.

— J'ai entendu dire qu'il a mené une armée à marche forcée à travers tout ton Royaume en moins d'un mois, simplement pour te sauver. Que fera-t-il à présent, je me le demande...

Ne ressens rien ! Reva emplissait son esprit d'images apaisantes. Joyeuse, elle se blottissait dans le noir avec Veliss... La petite Ellese trébuchait dans les jardins en brandissant son épée de bois... Mais tout s'effaça à la lumière d'une simple idée, brillante de certitude : *Il viendra, me libérera, te tuera.*

Le visage de l'Impératrice fut parcouru d'un nouveau spasme. L'humour s'était envolé cette fois et, quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix neutre d'où la froide logique avait banni toute émotion :

— Il a près de lui une Douée pourvue d'un chant, hein ? Je l'entends : un air puissant mais chargé d'obscurité. Souillé de trop de sang innocent... Tu dois très bien savoir de quoi je parle.

Elle s'approcha encore. Le tissu tomba de sa main, elle leva ses doigts ensanglantés pour caresser la joue de Reva.

— Cela fait plus d'un siècle que je n'ai pas joui d'une femme, poursuivit-elle de la même voix dénuée de sentiment. Une douce petite jeune fille provinciale, du Nord. La famille venait d'accéder au rouge. En enfant gâtée, elle trouvait les extrêmes fascinants, elle prenait un plaisir pervers à mes nombreuses histoires d'assassinat. Pourtant elle n'a pas dû trouver le sien tellement délicieux, même si je lui ai accordé une mort rapide.

Ne ressens rien ! Reva avait la peau qui se crispait sous celle de la femme, elle tremblait malgré elle, tendait de toutes ses forces la chaîne entre ses mains.

— Mais, dit l'Impératrice en faisant courir le bout de sa phalange le long du menton de sa prisonnière, depuis mon retour je ne trouve guère d'attrait à la chair... Tout ce qui me ravissait n'est plus que pâle souvenir. Avant je ne comprenais pas ce besoin qui imprègne l'Allié, maintenant c'est clair. Toutes ces années de conscience sans aucune sensation hormis le désir brûlant que cela se termine ! Pire que la pire mort.

Reva n'en pouvait plus. Elle écarta violemment son visage du contact de l'être devant elle ; sa joue la brûlait comme après une gifle.

— Tu devrais me tuer, assura-t-elle d'une voix rauque. Ici, tout de suite. Si tu as un minimum de bon sens, tu ne me laisseras pas la moindre chance de briser mes chaînes.

Elle entendit Lieza sursauter et reculer en respirant par à-coups paniqués.

— Et où serait la distraction ? lui objecta l'Impératrice d'une voix un peu plus vivante. Mon peuple apprécie tant le spectacle ! Il pourra béer tout son soûl devant toi, j'en suis sûre...

Tout à coup, elle se tut. Elle leva un visage entièrement dénué d'expression et se tourna vers le mur ouest. Pendant une brève seconde, une crispation de rage pure traversa ses traits gracieux, que sa fureur devant l'inabouti étira laidement. Puis elle se détendit, laissa échapper une exhalaison légère.

— Il semble bien, petite sœur, que j'aie un amiral à exécuter. Il s'avère que ta reine s'accroche bêtement à sa tête. Mais je ne doute pas que, le moment venu, elle se révélera aussi divertissante que toi. (Elle se tourna vers les gardes.) Ramenez ma petite sœur à Varulek, avec celle-ci, ajouta-t-elle en désignant Lieza. Qu'on les enferme ensemble. Je tiens à fournir à ma parente retrouvée tous les agréments possibles entre deux spectacles. Prévenez le maître qu'à mon avis le conte de Jarvek et Livella conviendrait à merveille en première partie. La foule apprécie toujours les classiques.

Elle s'éloigna non sans lancer un dernier ordre par-dessus son épaule, d'une voix douce mais chargée d'une sombre intensité :

— Et dites aux contremaîtres des souterrains de préparer mon nouveau général.

Chapitre 7

FRENTIS

Il s'accrochait à la corde, enfonçait les doigts dans sa chair dans ses efforts pour trouver assez de prise et la rompre. L'homme en armure rouge rit et lui décocha un autre coup de pied dans le ventre, chassant l'air de son torse. Le lien étouffa le cri involontaire du prisonnier.

— Assez, avertit l'homme avec un grand sourire.

Dominant Frentis de toute sa hauteur, il s'approcha.

— Elle veut pas qu'on t'abîme.

Il plaça son pied botté sur la poitrine du frère et le poussa à terre. Ses deux acolytes s'avançaient avec des chaînes. L'homme à la corde appuya plus fort, ajouta :

— Elle a dit de te dire de choisir lequel de tes amis tu veux voir survivre. Un seul.

Frentis essaya de décocher un coup de pied au soldat qui s'accroupissait près de ses jambes, mais l'homme déjoua la trajectoire incertaine, attrapa les chevilles du prisonnier et les plaqua à terre avec une force écrasante. L'autre lui enserrait déjà les bras, les étirait au-dessus de sa tête, faisait claquer une fermeture autour de son poignet droit.

— Je comprends pas qu'elle tienne tant à toi, indiqua le chef, tout sourires, en faisant courir un regard calme et peu intéressé sur le corps allongé de Frentis. Elle pourrait avoir n'importe lequel d'entre n...

Un bris de verre retentit soudain, et l'homme souriant parut avoir un carreau d'arbalète qui poussait dans sa tempe. Sa tête pivota, il laissa échapper de ses lèvres molles un balbutiement incompréhensible, puis s'écroula face contre terre. La fenêtre de l'autre côté explosa à son tour quand Illian se jeta pieds en avant à travers ; elle atterrit l'épée brandie tout près du corps sans vie de Léméra. D'un revers désinvolte, elle entailla profondément le front de celui qui tenait Frentis par les bras, et qui parvint à éviter le pire grâce à d'étonnants réflexes. Son compagnon bondit hors de portée du coup suivant. Après une roulade, il exécuta un impeccable saut périlleux arrière et se retrouva debout, la lame dégainée. Mais l'un comme l'autre avaient dû lâcher le prisonnier.

Celui-ci se mit à genoux sur-le-champ. Il fit voler comme un fouet la chaîne attachée à son poignet, entravant les jambes du soldat le plus proche de lui. Il tira sèchement sur le lien et fit tomber l'ennemi

au sol, puis sauta pour atterrir à pieds joints sur sa tête. Le cou craqua. Frentis saisit l'épée du mort et se retourna. Illian luttait avec l'énergie du désespoir contre le dernier debout. La jeune fille faisait de sa lame des mouvements frénétiques tandis que l'autre la forçait à reculer. Son visage affichait sa fureur impuissante face au sourire exaspérant du Volarien, le même qu'avait eu son camarade défunt. Le frère leva sa chaîne sur lui, il l'évita d'un pas de danse dont l'adresse aurait fait honte au meilleur Kuritaï, mais se découvrit dans le mouvement. Son adversaire à l'épée chercha à l'atteindre au cou. Il para avec une aisance surnaturelle, pourtant il ne put contrer la lame que Frentis enfonça dans sa jambe, si profond qu'elle grinça contre l'os. L'homme poussa un juron sans paraître pour autant en colère mais plutôt amusé, voire admiratif. Il accorda à ce vaillant combattant une inclination respectueuse de la tête tandis qu'Illian lui transperçait la gorge de son épée. Elle se rua alors vers son commandant.

— Frère ! s'écria-t-elle en le scrutant, en quête de blessures.

— Je n'ai rien.

Il s'approcha du cadavre à la nuque brisée, récupéra dans sa botte la clé pour la chaîne à son poignet.

— Vous gardiez ma chambre ? s'étonna-t-il.

— Nous nous relayons. Il y a une plate-forme confortable, dehors sur le toit.

Frentis tourna les yeux vers Léméra. Une corolle sombre de sang s'étendait sur les draps, encadrant son corps.

« J'ai choisi de mourir libre »...

— Je sais que vous êtes resté fidèle à vos vœux, frère, assura Illian qui avait suivi son regard. Elle m'a dit qu'elle aimait dormir près de vous. Cela la réconfortait.

Le commandant enfila sa chemise, son pantalon de cuir, chercha ses bottes.

— Que se passe-t-il dehors ? voulut-il savoir.

— Rien ne bouge. Je n'avais rien entendu d'alarmant avant les bruits de lutte.

Elle s'approcha du premier homme qu'elle avait tué, s'accroupit pour retirer le carreau de son crâne. Il céda dans un grincement atroce.

— Que sont ces hommes ? demanda-t-elle.

— On les nomme Arisaï. Je suis sûr qu'il y en a davantage.

Il saisit son épée et se rua à la fenêtre. Il parcourut des yeux les rues désertes sous les remparts au sommet desquels patrouillaient les sentinelles. Rien, pas le moindre signe d'une quelconque menace.

« Tu t'es bien souvenu de vérifier les égouts... »

Il considéra une bouche en fer sur la chaussée pavée.

Ils attendent. On leur a ordonné d'accomplir avant toute chose la

mission confiée par leur Impératrice.

Il frissonna à l'idée que, sans l'avertissement de la femme – un avertissement sciemment délivré, il en était certain –, il serait à ce moment enchaîné, les siens sur le point de se faire massacrer.

Elle voulait les voir échouer ! Il jeta un dernier coup d'œil à sa chambre pleine de corps silencieux. *Et les autres ne sont pas informés de cet échec.*

— Allez chercher Malard, Lekran, maître Rensial, ordonna-t-il à Illian en traversant la pièce. Tekrav aussi. Faites vite mais en silence.

Lekran et Rensial le traînaient entre eux, tête ballante. Les chaînes à ses chevilles tintaient sur les pavés tandis qu'ils le menaient au couvercle de la bouche d'égout, à l'ombre du plus grand entrepôt de la ville. Contrairement à Lekran et au maître, Malard avait du mal à remplir sa cuirasse émaillée de rouge, ce qui l'obligeait à rester le plus possible dans l'obscurité. Frentis était certain que les Arisaï les surveillaient ; son expérience avec eux était plutôt réduite, mais suffisante pour le convaincre de ne pas les sous-estimer. Elle leur fournissait aussi un indice sur une possible faiblesse de leur part.

La manière dont ils sourient... Ils prennent plaisir au combat, au massacre. Le plaisir peut pousser à un excès de zèle imprudent.

Une silhouette surgit de l'ombre alors qu'ils approchaient de l'égout. Frentis leva sur elle des yeux mi-clos, remarqua l'armure rouge et le satisfaisant rictus d'accueil.

— Pas de problème, alors ? chuchota l'homme en volarien.

Il commit l'imprudence de ne pas quitter le prisonnier des yeux tandis que la troupe s'avavançait.

— Aucun, assura Lekran.

Rensial et lui laissèrent choir leur commandant aux pieds de l'Arisaï.

— Je l'aurais bien vu s'en payer au moins un sur vous trois, commenta le soldat.

Il dégaina sa dague, s'accroupit pour frapper trois fois de son pommeau la bouche d'égout.

Lekran baissa les yeux sur Frentis, avec un grand sourire parfaitement sincère.

— Il n'est pas à la hauteur de sa légende, on dirait, gloussa-t-il.

L'Arisaï poussa un grognement et fit un pas de côté. On poussait du dessous le disque de fer, on l'écartait. L'homme fit un signe impatient à Lekran.

— Allez, poussez-le là-dedans, on a encore du travail.

— Non, répondit Lekran.

Le soldat, distrait par cette surprise, ne vit pas maître Rensial se glisser derrière lui.

— Le travail est achevé, précisa le rebelle.

Le maître trancha d'un coup de dague la gorge de l'Arisaï. L'homme s'écroula à genoux sur les pavés ; du sang coulait sur ses doigts tandis que, devant ce désastre, il lâchait un rire – ou une toux – de surprise. La tête d'un autre soldat émergea de l'orifice, il s'accrochait des mains au bord pour se hisser. Il retomba dans un flot rouge sous la hache de Lekran.

— Allez, feignasses d'enfoirés ! cria Malard.

Il surgit des ombres en gesticulant comme un fou tandis que, au bout de la rue, Tekrav apparaissait avec une bonne dizaine de porteurs, chacun chargé d'une barrique.

Lekran porta un cor à ses lèvres, y fit sonner une longue note déchirante. Les rebelles répondirent à l'appel : la ville s'anima, les torches s'enflammèrent, chacun, arme à la main, se rua vers le poste qu'on lui avait assigné.

Frentis prit le risque de jeter un coup d'œil dans le gouffre insondable des égouts, et recula vite la tête quand un couteau surgit en tournoyant de l'obscurité, le manquant d'un cheveu. Il entendait les éclaboussures provoquées par toute une troupe pataugeant, mais pas un mot. Aucun signe, en fait, de panique – sans parler d'inquiétude. Une pensée inconfortable lui vint.

Peut-être ne peuvent-ils ressentir la peur.

— Quelle quantité ? demanda Tekrav en traînant une barrique au bord du trou.

— Tout, ordonna-t-il.

Tekrav renversa le récipient, Lekran abattit sa hache pour en briser le couvercle. L'huile de lampe jaillit dans l'égout. Ils placèrent le tonneau à la verticale pour bien le vider et le firent suivre d'un autre. Les porteurs continuèrent leur chemin pour disposer leurs barriques à tous les accès aux canalisations souterraines de la ville.

Frentis leva les yeux vers le toit de l'entrepôt où se tenait à présent Illian. Elle agita sa torche pour confirmer que chaque bouche était désormais cernée par au moins un bataillon.

— Inutile d'attendre encore, signala-t-il à Tekrav.

Le quartier-maître s'avança, le visage sinistre et déterminé. Il leva une torche enflammée.

— Pour Léméra ! s'écria-t-il.

Le flambeau disparut vers le bas, une colonne de flammes jaunes d'au moins trois mètres de haut surgit aussitôt. Au bout de quelques secondes, elle se réduisit à un bûcher de proportions plus modestes. Le commandant tendit l'oreille pour évaluer les résultats.

Rien. Pas le moindre cri !

Il laissa Malard et sa compagnie surveiller l'orifice en feu et courut au prochain avec Lekran et Rensial. Ivelda et la moitié des Garisaï se

pressaient autour, observaient les porteurs qui versaient encore de l'huile de lampe dans les souterrains. Une puanteur intense d'huile brûlée émanait de l'égout avec une épaisse fumée grasse, mais un silence incroyable persistait à régner.

— S'ils sont là en bas, frère, commenta Ivelda, ils savent périr sans geindre.

Un cri jaillit pourtant. Frentis se tourna dans cette direction pour voir l'un des Garisaï trébucher, une dague plantée dans l'épaule. Et une silhouette jaillissait d'en bas : les soldats avaient lancé leur camarade à deux mètres de haut, au milieu d'une cascade étincelante d'eau mêlée d'huile. L'homme atterrit et se mit tout de suite à manier l'épée, tailladant à mort un combattant, en blessant un autre avant d'avoir la poitrine défoncée d'un coup de hache. Deux autres Arisaï se firent propulser très vite. Ils frappaient d'estoc et de taille en tourbillonnant, l'huile volait autour d'eux. Ils cherchaient à écarter les Garisaï de la bouche d'égout. L'un fut rapidement abattu, mais l'autre tint plus longtemps. Il parait et portait des coups avec une précision mortelle. Frentis accourut, dévia sa lame, lui décocha un coup de pied dans la cuirasse et le renvoya sur le dos droit vers son trou. L'ennemi s'accrochait pourtant, bras et jambes écartées, tandis que les siens essayaient de le renvoyer dans la mêlée. Son affreux rictus sur le visage, il regardait le frère droit dans les yeux.

Le commandant prit la torche d'un Garisaï et la jeta sur le torse de l'Arisaï, puis le renvoya à coups de pied, englouti dans les flammes, dans les égouts trempés d'huile. La colonne embrasée fut plus haute cette fois, la chaleur roussit les poils sur les bras de Frentis qui recula en titubant.

Un tumulte croissant venu des quais attira son attention : une troupe serrée s'efforçait de tenir en respect des Arisaï émergeant en groupe de l'un des plus larges accès aux souterrains, ceux proches de l'eau. Les soldats en rouge étaient pour l'instant contenus sous le nombre, mais il en sortait d'autres à chaque instant, et chacun de leurs coups portait mortellement.

— Suivez-moi avec les vôtres ! ordonna Frentis à Ivelda. La nuit va être longue.

Au matin, une lourde nuée gris-noir recouvrait Viratesk, souillant jusqu'à la dernière brique, jusqu'à la dernière tuile, jusqu'au dernier des rebelles éreintés qui erraient par les rues ou, vaincus par l'épuisement, restaient assis, accablés. Le commandant en vit beaucoup se blottir en groupe, pleurant parfois après une nuit entière à lutter désespérément. La plupart restaient appuyés immobiles les uns contre les autres, leurs yeux écarquillés formaient des trous blancs au milieu de leurs visages couverts de suie.

— Sept cent quatre-vingt-deux tués, l'informa Trente-Quatre. Quatre cents blessés.

— Et combien chez eux ? demanda Lekran en nettoyant d'un bout de tissu la lame de sa hache.

Il était plus couvert de suie que n'importe qui alentour, mais son arme luisait, impeccablement polie.

— Nous avons compté un peu plus de cent corps, répondit Trente-Quatre. Mais, à en juger par l'odeur, beaucoup ont dû crever dans les égouts.

— Sept contre un, marmotta Drake en jetant un coup d'œil inquiet à Frentis. De mauvais chiffres, frère...

— Quand donc les chiffres nous ont-ils été favorables ? rétorqua le commandant.

Il se tourna vers le Vannier qui approchait suivi de leur unique prisonnier, solidement et abondamment enchaîné. L'Arisaï secouait la tête en laissant échapper un doux rire d'incrédulité. Autour de lui, les Varitaï libérés arboraient tous la même expression chagrinée.

— Cela ne donnera rien, constata le Vannier. Pas sur celui-là.

— L'entrave est trop puissante ? s'étonna Frentis.

— Moins que chez les Varitaï, en fait. Mais il est... abîmé. Distordu en esprit comme dans sa chair. Si nous brisons son entrave, nous lâcherions sur le monde un être abominable.

— Alors arrachons-lui ce que nous pouvons et finissons-en, proposa Lekran en hochant la tête à l'adresse de Trente-Quatre.

— Il ne vous dira rien, assura le Vannier. Toutes les tortures qu'on peut imaginer ne seront pour lui qu'un nouveau motif d'amusement.

— Ne peux-tu le soigner ? insista le frère. Raccommoder cette âme torse ?

Le guérisseur considéra l'Arisaï. Les mains serrées l'une contre l'autre, il affichait sur son visage la première expression apeurée que Frentis lui ait jamais vue.

— Peut-être..., reconnut-il. Mais les conséquences...

— Rien n'est gratuit, comprit le commandant. Chaque fois que tu en soignes un, il te retourne quelque chose.

Le Vannier hocha la tête, puis se tourna vers lui.

— Si vous y tenez, je peux essayer, dit-il avec un sourire crispé.

— Non.

Frentis s'approcha de l'Arisaï en dégainant la dague passée dans sa ceinture. Le prisonnier parut encore plus amusé, il éclata d'un rire empli d'une joie sincère.

— Elle a bien dit que tu serais intéressant, admit-il.

— Vous donne-t-elle des noms ? voulut savoir le frère.

L'autre haussa les épaules.

— Elle reconnaît parfois l'un ou l'autre. Elle m'a appelé Toutou

une fois. Ça m'a bien plu.

— Tu comprends qu'elle vous a envoyés dans un traquenard mortel ?

— Alors je me réjouis d'avoir rempli son dessein.

Le captif levait des yeux sereins sur Frentis. Il ne manifestait aucune crainte, un peu de fierté, mais surtout du pur amusement.

— Que vous ont-ils fait pour que vous soyez ainsi ? demanda le commandant, surpris par la pitié qu'il éprouvait soudain.

Le Vannier avait raison, cet homme avait subi des atrocités qui lui avaient arraché toute son humanité.

Le rictus réjouit de l'Arisaï prit une nuance franchement railleuse.

— Tu n'en sais donc rien ? Le temps que tu as passé dans les fosses leur en a beaucoup appris. Depuis des générations ils nous faisaient naître dans des haras, nous entraînaient, tentaient telle ou telle entrave pour faire de nous des tueurs accomplis. Mais cela ne fonctionnait pas, nos prédécesseurs étaient incontrôlables ou alors trop semblables aux Kuritaï, mortellement dangereux mais éteints, sans aucune initiative. Ma génération ne représentait qu'un nouvel échec. Dix mille Arisaï destinés à être exécutés, après qu'on nous aurait fait reproduire avec de bonnes pouliches, bien sûr. Alors tu es venu, notre sauveur, tu as donné l'exemple éclatant des vertus de la cruauté, de la discipline et de la ruse qui forgent l'âme d'un véritable assassin. Quand elle nous a envoyés ici, elle a dit que nous rencontrerions notre père, et je dois avouer que je me considère comme un privilégié.

— Donc, conclut Frentis, il reste encore au moins neuf mille des tiens ?

Le soldat en perdit un instant son sourire. Comme un enfant confronté à une question délicate, il fronça les sourcils, atterré.

— Pas si parfait que ça, commenta le commandant.

Il se plaça derrière lui et posa la pointe de sa dague contre la nuque de l'homme.

— Que sais-tu de l'Allié ?

Toutou, en sentant l'acier contre sa peau, retrouva sa belle humeur. Il rit, secoua brièvement la tête.

— Je n'ai que la promesse qu'elle nous a faite en nous guidant hors des souterrains, une promesse qui vient de lui : « Tous vos rêves se feront chair. » Nous avons attendu si longtemps, nous avons tant de rêves. Père, si jamais tu la revois, s'il te plaît dis-lui...

Frentis enfonça la dague jusqu'à la garde. L'Arisaï Toutou se cambra et eut une convulsion avant de s'effondrer mort.

— Je lui dirai, assura le frère.

Pourquoi ?

La question lui vient sans avertissement, et une fois de plus son doigt glisse, une fois de plus une tache de sang s'étale sur le tissu bien tendu. Elle considère avec une froideur scientifique l'aiguille plantée dans sa chair, une chair glacée, au-delà de toute douleur. Sa broderie ne vaut pas grand-chose, c'est une tentative puérile d'imiter un savoir-faire adulte. Elle aimerait bien en rendre responsable son enveloppe, avec ses articulations raides, mais en vérité ce talent lui a toujours été inaccessible. Ce souvenir reste des plus vagues, comme tous ceux qu'elle a de son enfance, pourtant elle se rappelle une femme. Elle était gentille, belle, un visage de chatte. Elle savait admirablement coudre, ses ouvrages représentaient la vie avec la clarté et l'art des meilleures peintures. Elles s'asseyaient côte à côte et brodaient ensemble, la femme guidait ses petites mains, elle l'embrassait quand, parfois, elle réussissait quelque chose, riait avec douceur quand, souvent, elle se trompait. Elle est certaine que ce souvenir est réel mais, elle ne sait pour quelle raison, sa mémoire refuse de lui dévoiler le nom de cette femme, ou quelle fut sa fin. Sa mémoire se dérobe, elle s'assombrit et toujours elle se retrouve dans son lit, gémissante, à regarder la porte de sa chambre...

Des cordes et des poulies grincent, elle lève les yeux sur le balcon. J'ai une visiteuse de la plus haute importance à recevoir, mon bien-aimé, l'informe-t-elle. Une Impératrice ne saurait négliger ses obligations...

Pourquoi ?

La pensée est implacable, son exigence irrésistible.

Tu sais pourquoi, mon bien-aimé.

Des images tourbillonnent dans son esprit, s'assemblent. Son bien-aimé lui offre une fois de plus le précieux cadeau de ce qu'il a vu : des flammes jaillissant des égouts de Viratesk, les Arisai en plein combat, massacrant et périssant avec la pure fureur qu'elle attendait d'eux. L'un d'eux, tout son corps embrasé, tourbillonne dans un amas de flammes, sans cesser de tuer ni de rire. Il rit encore quand les flèches le transpercent.

Je sais que tu en as encore neuf mille, reprend-il. Où sont-ils ?

Elle empoigne sa broderie des deux mains. Elle frémit du délice extraordinaire que représente le retour de l'intimité perdue avec lui. Ç'avait été ainsi au cours de leur voyage, ce méli-mélo joyeux de haine et d'amour, et chaque nouveau meurtre érodait le mur qui les séparait. Elle se rend compte que son cœur bat la chamade, de plus en plus vite, telle une bête féroce enragée par sa cage. Jusqu'alors, elle avait cru cette enveloppe réduite aux plus vagues sensations, mais lui – lui seul, bien sûr – sait la ramener à la vie.

Devant le balcon, la cabine fait halte dans une dernière secousse. Elle aperçoit son invitée. Elle perçoit l'inquiétude de son bien-aimé à la vue de la captive, et se demande si, par simple jalousie, elle ne va pas précipiter cette jolie poupée du sommet de la tour. Mais une note dans le chant de la jeune fille qui regarde Lieza lui indique qu'elle n'a aucune crainte à avoir

de ce côté.

Laisse-la ! *crie-t-il dans son esprit.* Si tu la touches, tu ne me verras plus jamais, je te le jure.

Elle résiste à la tentation de savourer sa fureur, laisse son cœur emballé se calmer, s'efforce de répondre avec une froideur détachée. Plus vite tu viendras à moi, meilleures seront ses chances de survie.

Elle a une petite grimace parce qu'elle sent la connexion entre eux se faire plus ténue quand la colère menace de submerger son bien-aimé. Quand il revient, la résignation assombrit ses pensées. Les Arisaï, insiste-t-il. Où sont-ils ?

Je peux te dire où ils ne sont pas. *Elle se rend compte qu'elle doit retenir un gloussement.* À la Nouvelle Kethia.

— Les idiots ! commenta Malard après avoir observé la colonne volarienne d'un œil avisé. Ils n'ont même pas d'éclaireurs sur les flancs.

— Pourquoi s'en donneraient-ils la peine ? lui objecta Frentis. Ils pensent n'avoir qu'à entrer en conquérants dans Viratesk.

— Un peu plus de quatre mille, estima Trente-Quatre en rendant la lunette au commandant. Un régiment de Varitaï, quelques Kuritaï par-ci par-là. Pour le reste, un mélange d'Épées Franches mercenaires et de conscrits de la Nouvelle Kethia. Si je ne m'abuse, l'essentiel des forces militaires laissées dans cette province.

— Les idiots ! répéta Malard en secouant la tête.

À l'ouest de Viratesk, la campagne était cruellement dénuée des reliefs et forêts que Frentis avait toujours trouvés d'une grande utilité. Toutefois, la reconnaissance faite par maître Rensial sur la route côtière menant à la Nouvelle Kethia avait permis de repérer à dix kilomètres dans cette direction un large creux dans la plaine, trop peu profond pour mériter le nom de vallée, mais avec un rebord suffisamment élevé au sud pour dissimuler le gros de leur troupe. En plus, les céréales s'élevaient assez haut pour que les archers s'y cachent, les tiges en étaient assez sèches pour que la plus petite étincelle suffise à les enflammer. La cavalerie en tête de la colonne volarienne n'avait bien sûr pas pris garde au ruban de sol nu qui, sur deux kilomètres, longeait la route. Il avait fallu une matinée consacrée à des débuts d'incendie soigneusement contrôlés pour obtenir cette bande d'une centaine de pas de large. Les nombreux paysans qui suivaient Frentis avaient averti que les brûlis étaient courants dans l'agriculture volarienne. Cet accident du paysage n'alarmerait en rien des soldats qui n'avaient jamais travaillé la terre.

Frentis avertit Illian et Malard :

— Il y en aura toujours pour arriver à traverser. Si vous êtes débordés, battez en retraite et formez un cercle défensif.

Il croisa le regard d'Illian et, avec le plus grand sérieux, précisa :

— La victoire se jouera sur les flancs. Inutile de jouer les héros.

La jeune fille, retenant une grimace de contrariété, se força à hocher la tête.

— Bien sûr, frère, dit-elle.

Il les laissa accroupis au milieu des hautes tiges de maïs et se rendit au semblant d'éminence derrière lequel attendait maître Rensial avec la troupe montée. Les Volariens ne voyaient pas l'intérêt d'apprendre à leurs esclaves à chevaucher mais certains, surtout d'anciens habitants du Royaume et quelques Alpirans, avaient dans leur vie d'hommes libres côtoyé des chevaux. Suffisamment pour former une compagnie de cavalerie légère forte d'environ trois cents têtes. Un peu plus en arrière, un millier de fantassins se camouflaient ; la plupart manquaient du plus élémentaire armement, même si quelques-uns portaient les dagues et épées prises aux Arisaï vaincus. Le plus gros de l'infanterie, prêt à charger derrière les Garisaï le moment venu, suivait Lekran et Ivela sur le flanc gauche.

Frentis disposait d'un étalon capturé dans la campagne, bien dressé comme la plupart des chevaux de guerre volariens, mais sans la rapidité et l'agressivité habituelles chez un animal de l'Ordre. Toutefois, maître Rensial avait bien pris soin d'entraîner les montures en même temps que les cavaliers, aussi le commandant était-il certain que la bête ne s'affolerait pas lors de la charge. Il poussa doucement des talons dans les flancs de l'étalon et trotta jusqu'au sommet de l'élévation. Les Volariens ne pourraient manquer de voir sa silhouette se détacher sur l'horizon, mais cela n'avait guère d'importance puisque leur régiment de tête était arrivé à la portion de route face à l'extrémité du brûlis. Le frère dégaina sa lame et la brandit au-dessus de sa tête. À ce signal, les archers dans le champ de maïs se mirent debout, arcs bandés. En tête de la colonne ennemie, un cavalier fit pivoter son cheval en adressant des signes désespérés au trompette. Trop tard.

Quatre cents flèches s'envolèrent du champ de maïs et suivirent leur trajectoire courbée vers le centre de la troupe volarienne, provoquant un tumulte de cris d'alarme mêlés d'appels discordants des cors. Mais, mis à part ce chaos initial, le dommage était réduit : une dizaine à peine de soldats tombèrent avant que leurs officiers leur fassent à coups de fouet reformer plus ou moins les rangs. Comme d'habitude, les Varitaï furent les premiers à se trouver en ordre de marche, leurs trois bataillons se placèrent en position défensive en moins d'une minute. Frentis se réjouit de voir qu'on les avait disposés au milieu de la formation. Les flancs seraient tenus pour l'essentiel par des Épées Franches et des conscrits fraîchement enrôlés.

Malard a raison, conclut-il. Leurs commandants sont des idiots.

Tandis que les lignes volariennes se plaçaient, les archers rebelles continuaient à les harceler. Les cors lancèrent en chœur un appel strident, l'ennemi se mit à avancer. Le commandant n'avait aucun besoin de donner de nouveaux ordres, l'artillerie légère, bien entraînée, savait parfaitement ce qu'elle devait faire. Le maïs était déjà sec comme de l'étope, pourtant le frère, par sécurité, avait fait disperser un peu partout des fagots imprégnés d'huile ; ses soldats visèrent ces cibles de leurs flèches enflammées, et se montrèrent assez précis pour déclencher un embrasement immédiat. Ils avaient pour instructions détaillées de lâcher cinq projectiles l'un après l'autre avant de se réfugier de l'autre côté du brûlis pare-feu, mais certains continuèrent à en tirer davantage tout en faisant retraite hors du champ envahi par la fumée. L'incendie fit rage très vite ; un mur flamboyant s'étirait tout le long de la troupe en marche et donnait naissance à un épais rideau de fumée qui cachait tout.

Frentis se détourna, adressa un signe de tête à maître Rensial, puis éperonna son étalon au galop. De chaque côté du ruban pare-feu, ils avaient aussi brûlé une large avenue à travers le maïs, de sorte qu'une compagnie de cavalerie suivie d'un millier de fantassins pouvait y charger à l'aise. Même dans ces conditions, la fumée omniprésente rendait la traversée délicate pour la monture du commandant : trop proche des flammes à son goût, elle poussa un hennissement indigné. Il l'éperonna de nouveau, l'obligea à accélérer sa course jusqu'à ce qu'ils émergent de la nuée. Il se retrouva alors face à deux cavaliers volariens extrêmement surpris. Il passa entre eux, taillant à gauche et à droite, sans que les deux cris de douleur simultanés ralentissent sa charge.

C'était le chaos général à présent, la fumée s'élevait et redescendait selon les caprices du vent. Quand l'atmosphère s'éclaircissait, le frère pourfendait les ennemis à sa portée, quand elle s'obscurcissait il fonçait. Il ne pouvait juger de l'état du combat que par les hurlements de douleur et de rage qui résonnaient de tous côtés. Il apercevait de temps en temps maître Rensial en train de massacrer avec son art consommé habituel ; son cheval paraissait danser à la moindre indication donnée par ses rênes, et égarait les soldats assez fous pour se frotter – Frentis avait pu s'en rendre compte – au guerrier monté le plus accompli au monde.

Les Volariens se révélaient constituer une troupe disparate : certains fuyaient dès qu'ils posaient le regard sur le commandant, d'autres se ruaient sur lui pour l'affronter. Alors qu'une fois de plus la nuée s'épaississait, il se retrouva face à un cavalier Kuritaï qui, sans prendre garde à la réduction de son champ de vision, le chargeait sur un bel étalon deux fois plus haut que sa propre monture. Frentis se tordit sur sa selle tandis que l'ennemi fonçait et abattait sa lame pour

la planter dans le cou de l'animal face à lui. Il bondit sans dommage pendant que la bête, dans un hennissement atroce et un geyser de sang, ruait sauvagement. Il atterrit avec habileté sur ses deux pieds, atteignit le Kuritaï en plein visage d'un jet de couteau, juste au-dessus de la mâchoire. L'esclave d'élite ne ralentit pas sa charge pour autant.

Le commandant exécuta une roulade et s'efforça de taillader les pattes de l'étalon qui passait tel le tonnerre. Mais l'ennemi était trop bon cavalier : il fit dévier sa monture au dernier moment pour éviter la lame. Frentis jeta un autre couteau au Kuritaï en plein demi-tour avant sa prochaine charge. La pointe d'acier s'enfonça dans la croupe de l'animal, ce qui le fit ruer. Le frère courut vers le Volarien, bondit, taillada. L'épée de l'Ordre trancha la cnémide au poignet de l'esclave qui tomba de sa selle, se releva après une roulade et se retourna pour affronter le commandant, l'arme fièrement brandie alors que le sang s'échappait encore par saccades du moignon au bout de son bras mutilé. Frentis entendit derrière lui un grondement familier, mit un genou à terre : Massacreur et Croc-Noir le survolèrent pour attaquer le Kuritaï avec la précision née d'une pratique fréquente. La chienne s'empara des jambes tandis que son compagnon sautait à la gorge.

Le commandant ne s'attarda pas à admirer le spectacle, il courut à travers la fumée en quête de nouveaux adversaires. Très vite, il eut les oreilles agressées par un immense rugissement suivi du claquement renouvelé de l'acier contre l'acier en de multiples duels. Il suivit le son jusqu'à tomber sur son infanterie en train de démanteler un régiment d'Épées Franches. De toute évidence, à voir la manière dont la ligne ennemie était enfoncée, rompue en son milieu, ses soldats avaient foncé droit dessus en tailladant de leurs faux, en abattant leurs haches. Une rage désespérée illuminait chaque visage rebelle.

Les Épées Franches s'efforcèrent pendant quelques instants de tenir tête, obéirent ensemble aux ordres que leur hurlaient leurs officiers et firent tomber nombre d'esclaves libérés sous leurs lames courtes, mais leur ligne avait bel et bien été rompue. En outre, contrairement à ceux qui les combattaient, ils espéraient encore profiter d'une longue vie et de leur famille. Après encore un moment de résistance désordonnée, ils commencèrent à se disloquer. Les soldats firent demi-tour et s'évanouirent dans la fumée, isolés d'abord ou deux par deux, puis par dizaines. L'un d'eux courut vers Frentis, s'arrêta dans un dérapage, les yeux écarquillés, atterrit sur le dos. Il semblait avoir déjà perdu son arme. Le commandant prit le temps de considérer cet homme, la terreur qui se lisait sur sa face tremblante, les supplications inintelligibles qui s'échappaient de ses lèvres, et lui désigna d'un geste péremptoire la direction de l'ouest. L'Épée Franche resta bouche bée une seconde avant de se remettre debout comme elle put et de s'enfuir sans cesser d'implorer miséricorde.

— Regroupez-vous ! cria le frère aux rebelles un peu désorientés.

Certains s'acharnaient sur des cadavres ennemis.

— Rassemblez vos armes, en formation !

En mêlant sagement beuglements et encouragements, il parvint à imposer un minimum d'ordre. À sa vue, ceux qu'on avait propulsés sergents reprirent leurs esprits et organisèrent leurs bataillons en formation d'attaque. Beaucoup avaient récupéré des épées ou des lances de cavalerie.

— Ne vous dispersez pas tant que vous ne serez pas sortis de la fumée, avertit Frentis.

Il se détourna et guida les hommes vers le centre de la colonne volarienne. La ligne derrière lui se maintint jusqu'à ce que sa troupe entende le bruit d'un autre combat non loin. Les rebelles, encore assoiffés de sang, foncèrent alors en désordre pour une charge spontanée. Leur commandant, conscient qu'ils n'entendraient plus aucun ordre, les accompagna. La nuée se dissipa pour révéler un mur solide de Varitaï. Le visage impassible, ils les considéraient, lances bien tendues à l'horizontale.

Frentis bondit au dernier moment, écarta de l'épée une lance qui se levait à sa rencontre et heurta de ses bottes une cuirasse ennemie, projetant son porteur en arrière. Il atterrit derrière la ligne volarienne, se retourna pour abattre l'un après l'autre deux Varitaï. Il n'eut aucun mal à guider avec une précision mortelle sa lame dans les failles de leur armure. Sa troupe se saisit sans traîner de l'occasion et s'engouffra dans la brèche en une dense masse d'hommes et de femmes en furie. Mais la panique bien utile qui s'était emparée des Épées Franches faisait complètement défaut ici : à l'appel criard d'un cor, les soldats firent retraite pour se remettre sur la défensive vingt pas plus loin. Le commandant distinguait deux silhouettes particulières au centre de ce cercle en diminution, celles d'un homme trapu qui portait le cor à ses lèvres – un sergent vétéran à en juger par son armure – et celle, plus élancée, d'un jeune officier reconnaissable à son heaume emplumé.

— Attendez ! cria Frentis.

Il brandit son épée tandis que les esclaves libérés se rassemblaient en vue d'une nouvelle charge. La rage les tenait tous à présent, chaque visage, sous les traînées de suie, s'animait d'une soif inextinguible de sang. Ils en voulaient davantage ! Dans chaque main, une arme souillée de rouge tremblait d'attente joyeuse.

— On peut les avoir, frère ! hurla une femme en langue du Royaume, d'une voix rauque.

Elle brandissait une dague et une épée courte rougies de la pointe à la garde. Frentis eut du mal à reconnaître en cette furie haletante à la face noircie Lissel, la chandelière d'Aubérhan.

— Vous en avez suffisamment fait pour aujourd'hui, ma dame, lui assura-t-il.

Nous avons déjà assez de pertes, ajouta-t-il *in petto*.

— Vous trouverez sœur Illian et le Vannier sur la crête... Veuillez les ramener ici.

Il fit le tour du cercle presque parfait formé par l'ennemi et plissa les yeux à travers la fumée en cours de dissipation pour confirmer la débandade du flanc volarien à gauche. Des Épées Franches couraient dans tous les sens, les Garisaï avançaient en bon ordre vers les Varitaï, Ivelda et Lekran à leur tête. Frentis leva la main pour les faire arrêter puis se retourna pour évaluer rapidement le nombre d'esclaves qu'ils cernaient.

Trois cents.

Le double de ce qu'ils avaient déjà avec eux.

— Frère.

Illian venait de le rejoindre, son arbalète à la main. Il remarqua qu'elle avait un pansement sur le front. L'entaille, juste en dessous des cheveux, saignait encore.

— Un Kuritaï, expliqua-t-elle en haussant les épaules.

Il hocha la tête et revint aux Varitaï.

— Attendez mes ordres, commanda-t-il à sa troupe.

Il s'approcha encore du cercle, le regard rivé aux deux silhouettes au milieu. Le sergent trapu, parfaitement immobile, le dos droit, le scrutait. Il affichait sur sa face ravinée une expression d'inébranlable défi qui forçait l'admiration. On ne pouvait en dire autant de l'officier à côté, au plus de la moitié de l'âge du vieux soldat. Visage blême de terreur, il faisait constamment courir ses yeux sur ceux qui le cernaient.

— Tu es seul ! cria Frentis au sergent par-dessus les rangs de Varitaï impavides. Tes officiers sont morts ou courent la queue entre les jambes vers la Nouvelle Kethia. Si tu veux te joindre à eux, ordonne à ces hommes de baisser les armes.

Le fantassin fit une affreuse grimace de dégoût et cracha par terre. Il ne jeta qu'un seul mot chargé de tout le mépris du monde :

— Esclave !

Le carreau d'Illian perça sa cuirasse juste à gauche du sternum. À une si faible distance, il n'eut aucun mal à percer armure et côtes jusqu'au cœur.

— Et vous, honoré citoyen ? demanda le commandant au jeunot qui, bouche bée devant le cadavre du sergent, larmes coulant à flots, ressemblait à un enfant perdu au milieu d'étrangers hostiles.

Au bout de quelques instants, il se ressaisit suffisamment pour prendre le cor des doigts raidis du soldat. Il lança un appel tremblant, grêle, mais manifestement très compréhensible : les Varitaï lâchèrent

leurs armes comme un seul homme et restèrent debout en rangs, sans manifester plus d'émotion qu'un caillou.

— Peux-tu en soigner autant d'un coup ? s'inquiéta Frentis auprès du Vannier qui arrivait avec ses esclaves libérés.

Le guérisseur lâcha un petit rire, considéra les soldats bien alignés avec son sourire familier, toujours empreint de tristesse.

— N'essayez pas de me faire croire que j'ai le choix, frère.

La Nouvelle Kethia brûlait. De hautes colonnes de fumée s'élevaient de ses rues étroites ; l'essentiel des incendies semblait concentré vers les quais, où on voyait nombre de vaisseaux s'éloignant vers le large. Ils s'enfonçaient tous très bas dans l'eau, l'un d'eux, trop chargé, avait même chaviré en atteignant l'embouchure du port. De minuscules silhouettes fourmillaient sur sa coque ballottée par les vagues. Au sud, de longues colonnes piteuses s'écoulaient par les portes de la ville. Frentis, dans sa lunette, vérifia qu'il s'agissait surtout de robes-grises, voûtés sous le fardeau d'objets ménagers, traînant derrière eux des enfants en train de brailler. Sur chaque visage se lisait l'incompréhension, la peur.

— Ils auraient pu nous attendre, grommela Malard.

— Toujours un combat de moins à mener, commenta le frère.

Ils avaient monté le camp parmi une grande étendue de ruines situées sur un plateau peu élevé, à un peu plus d'un kilomètre à l'est de la cité. Trente-Quatre avait identifié l'endroit comme le site de Kethia, détruite des siècles auparavant lors de l'âge de la Forge.

L'ancien esclave revint de reconnaissance en toute fin de journée. Le commandant l'avait envoyé avec maître Rensial dans la matinée.

— Il semble que la nouvelle de notre victoire ait eu d'importantes conséquences, rapporta Trente-Quatre. Le gouverneur a concocté un plan dans le dessein d'exécuter tous les esclaves plutôt que risquer qu'ils tombent entre nos mains. Dans la mesure où ils sont deux fois plus nombreux que la population de citoyens, l'idée s'est révélée malavisée. La révolte fait rage depuis trois jours ; des milliers de personnes ont péri, davantage encore se sont enfuies.

— Alors les esclaves tiennent la ville ? demanda Frentis.

— Un quart seulement.

Trente-Quatre désigna un quartier qui semblait encore plus voilé de fumée que les autres.

— Comme ils sont dépourvus d'armes, leurs pertes sont importantes. Nous avons réussi à joindre leurs chefs. On dirait, ajouta-t-il avec un sourire, le regard sur son commandant, qu'ils ont beaucoup entendu parler du Frère Rouge, et qu'ils attendent avec impatience sa venue.

— Un combat de moins, tu parles ! râla Malard en se remettant

vivement debout.

— Pourquoi ce châtiment ?

Le corps éventré, ses pieds réduits à des moignons carbonisés et sa face figée dans un hurlement de souffrance, pendait à une potence dressée au milieu du plus beau parc de la Nouvelle Kethia. Malgré le traitement infligé à cette chair meurtrie, le frère en reconnaissait le visage.

« Je souffrirai toutes les tortures d'un millénaire entier », avait assuré Varek.

À le voir, on doutait qu'il ait tenu plus d'une heure.

L'Intendant adjoint de la Nouvelle Kethia, un robe-noire aux traits pincés que sa survie aux mains des rebelles paraissait tout à la fois étonner et terroriser, dut s'acquitter d'une quinte de toux avant de trouver sa voix.

— Les ordres de l'Impératrice, expliqua-t-il sur un ton qu'il ne parvenait pas à rendre moins tremblant. Ils sont arrivés avant lui.

N'a pas apprécié ce qu'il avait à me dire, décida Frentis en se sentant curieusement déçu. Varek avait eu l'air si déterminé ! Jusqu'où l'aurait mené sa quête de vengeance ? Une question intéressante dont ce cadavre, l'un des milliers qui enflaient au soleil, couvains d'essaims de mouches grouillant dans la puanteur naissante, tairait à jamais la réponse. *Des milliers d'histoires individuelles étouffées avant leur conclusion.*

Il avait fallu un jour et une nuit de durs combats pour conquérir la cité. Le commandant menait l'infanterie en une progression lente mais inexorable en direction des quais tandis que Lekran et Ivela prenaient en charge les révoltés survivants. Ils avaient dû lutter rue après rue contre des Épées Franches et des citoyens capables d'une résistance désespérée devant la menace contre leurs foyers. Mais ces ennemis étaient trop peu nombreux, trop mal organisés pour espérer vaincre, leurs barricades formaient des amas montés par des mains trop longtemps oisives. Frentis élaborait rapidement une tactique consistant à investir les toits pour attaquer d'au-dessus et obliger les défenseurs à battre en retraite tandis qu'on démantelait les obstacles barrant les chaussées. Les quelques centaines d'hommes repoussées vers le port, tapies derrière des barriques et des caisses entassées, avaient formé une espèce de dernier carré et rejeté tous les appels à se rendre. Les Varitaï libérés par le Vannier avaient conclu l'affaire simplement en écartant les piteux abris avant de charger à coups de gourdin.

On avait ligoté ce qui restait du gouverneur au pied du poteau. Contrairement à Varek, il était absolument méconnaissable. Avant de se tourner vers la politique, l'homme avait été général. Il avait préféré

aller à la rencontre de la mort sur les marches menant à sa demeure de fonction, entouré de quelques gardes fidèles. Par malheur pour lui, cette démonstration d'héroïsme ne lui avait pas assuré une fin rapide : la troupe imposante de révoltés avait balayé toute résistance et saccagé le palais, mais avait gardé suffisamment de présence d'esprit pour capturer vif le dignitaire. Après avoir été témoin des atrocités commises par l'homme dans ses efforts pour réduire la population esclave, Frentis n'avait pas eu envie d'intervenir dans le déroulement de son châtimement des plus inventifs.

— L'Impératrice est un monstre, ajouta l'Intendant avec, dans la voix, un soupçon d'obséquiosité chargée d'espoir.

— En bonne Volarienne, estima le commandant. Comme vous vous retrouvez le dernier fonctionnaire impérial en vie dans cette cité, je vous prie d'agir comme intermédiaire auprès de la population citoyenne encore là. Vous la trouverez rassemblée sous bonne garde au port. Informez ces gens que, en tant que sujets libres du Royaume Unifié, ils ont droit à la protection de la Couronne. Je garantis personnellement la sécurité de ceux qui n'ont pris aucune part aux atrocités commises dans cette ville. Toutefois, leurs propriétés se voient confisquées par la Couronne au titre de dommages de guerre. Selon la loi de la reine, l'esclavage est désormais interdit dans cette province. Quiconque s'y livrera sera exécuté sur-le-champ.

Il s'éloigna tandis que Malard menait aux quais le robe-noire.

— Allons, ne renifle pas comme ça... voilà un bon garçon. Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as, de vivre l'aube nouvelle du Royaume Unifié Étendu ?

En cherchant son chemin dans les rues jonchées de cadavres et des innombrables débris que produit la destruction d'une ville, Frentis se rappela un rêve, ou plutôt ce qu'il identifiait désormais comme les prémices de son lien avec une âme jugée monstrueuse par l'Intendant adjoint.

J'aurais été abominable, avait-elle admis tandis qu'ils regardaient un rivage recouvert de cadavres. *Mais, si terrible que m'ait faite le destin, je n'ai rien à voir avec lui !*

Il s'arrêta devant une femme et son enfant abattus devant une échoppe de boulanger. La fillette avait les yeux ouverts, la tête proche de celle de sa mère, la bouche entrouverte comme si la fin était venue au milieu d'une ultime question que personne n'avait entendue. En voyant les plaies sur les bras de l'adulte, sans aucun doute récoltées pour avoir voulu protéger la petite de la tempête d'acier qui les avait emportées, il ne put repousser l'idée que l'Impératrice et lui conspiraient ensemble à rendre réel l'océan de mort.

— Frère ?

Illian le regardait avec une expression proche de l'effroi. Il sentit

que ses joues étaient humides et s'empressa d'essuyer ses larmes.

— Qu'y a-t-il, ma sœur ?

— Les Garisaï ont déniché encore quelques centaines de robes-grises cachés dans les sous-sols du quartier du commerce. Les esclaves de la cité exigent qu'on les leur livre... Cela pourrait tourner très mal.

Elle se força à lui sourire, sans le quitter des yeux. Frentis considéra l'entaille sur le front de la jeune fille. Trente-Quatre l'avait recousue avec sa précision coutumière, mais demeurerait une longue et profonde cicatrice.

— Elle a enfin cessé de me démanger, déclara Illian en portant les doigts à sa tête.

Elle est entièrement sûre d'elle. Au milieu de tous ces morts, elle ne fléchit pas. Elle avait raison, sa place est parmi l'Ordre.

— J'arrive tout de suite, promit-il. Dites à Malard d'organiser les citoyens de la cité en escadrons pour nettoyer les rues. On les paiera en pain. Nous n'obligeons pas les gens à travailler pour rien.

Chapitre 8

LYRNA

On ne tarda pas à parler de la Marche en Boue, et Lyrna, sans trop savoir pourquoi, sut que le surnom resterait dans la relation de cette campagne, à supposer qu'il demeure par la suite des historiens en situation de l'écrire. La pluie se mit à tomber dès le premier jour de leur progression dans l'intérieur des terres, et ne cessa pas des deux semaines suivantes. On s'enfonçait dans une gadoue lisse, collante, qui emprisonnait pieds, sabots, roues. Quand l'armée fit halte pour la nuit ce soir-là, elle avait couvert à peine cent cinquante kilomètres.

— Tel est le prix, Majesté, expliqua l'Aspect Caenis lors de la réunion d'état-major. Mettre en œuvre une pareille tempête crée un monstrueux déséquilibre dans les éléments.

— Combien de temps cela durera-t-il ? voulut savoir Lyrna.

— Jusqu'à ce que l'équilibre se rétablisse. Un jour, un mois, c'est impossible à dire.

— Personne de votre Ordre ne peut-il nous aider ?

Il haussa les épaules en signe d'impuissance.

— Cette fille des Confins était la seule âme que j'aie jamais rencontrée à disposer d'un pouvoir suffisant.

Lyrna ne releva pas le reproche implicite dans cette réplique. L'homme n'avait toujours pas digéré le refus qu'elle lui avait opposé d'enrôler de force les Doués des Confins dans son Ordre. Elle trouvait par certains côtés l'Aspect Caenis tout aussi rigide que Tendris, celui dont personne ne portait le deuil.

— Il nous faut une route, Majesté ! insista le comte Marven. Celles de Volaria jouissent d'une réputation inégalée, et les éléments ne peuvent les abîmer.

Il traça du doigt sur la carte la distance qui les séparait d'une ligne située à trente bons kilomètres au nord.

— Celle-ci dessert les ports au septentrion. Cela représente un détour de quatre jours par rapport à notre itinéraire, mais devrait nous épargner des semaines à patauger dans la boue.

Lyrna n'appréciait guère de ne pas marcher droit sur Volar, pourtant elle ne voyait pas d'autre possibilité. Elle s'apprêtait à approuver la suggestion quand s'éleva une voix qu'on entendait peu d'ordinaire :

— Ce serait une erreur, Votre Majesté.

Le seigneur Al Hestian se tenait à l'arrière de la tente, séparé de ses voisins de gauche et de droite par un espace clairement défini. Aucun des officiers supérieurs de la reine, apparemment, ne tenait à être trop près de celui qu'on surnommait désormais le Traître Rose. Pour sa part, elle l'aurait bien exclu des réunions d'état-major, mais après l'incroyable bravoure de ses hommes au cours de ce qu'on avait très vite appelé la Bataille de la Lumière, après la perte de tant d'autres capitaines, elle avait dû changer d'avis. Après tout, elle avait sûrement eu une raison d'épargner sa vie.

— Comment cela, monseigneur ? demanda-t-elle.

Le comte Marven se crispa. De tous ses loyaux officiers, c'était lui qui semblait nourrir la pire hostilité envers Al Hestian. Elle supposait que cela provenait de leur expérience commune lors de la campagne du désert.

— Il vaut toujours mieux éviter l'itinéraire le plus évident, précisa l'homme. Cette route sera surveillée par nombre de patrouilles. Il ne faudra que quelques jours pour qu'à Volar on soit informé de notre position. Si nous envoyons des troupes au nord, il ne devrait s'agir que d'une diversion.

— Pendant que nous continuerons à patauger piteusement ! s'écria le comte Marven.

— Même née de la Ténèbre, aucune pluie n'est éternelle. Du reste, si elle nous empêche d'avancer, elle bloque aussi l'ennemi.

— Sauf que notre véritable ennemi, c'est le temps, rappela Lyrna. Chaque jour de répit permet à l'Impératrice de rassembler ses forces à Volar.

Elle se redressa et hocha la tête à l'adresse de Marven.

— Seigneur de Guerre, veuillez ordonner le changement de trajet pour demain matin. Mes bons seigneurs, vous êtes excusés.

Alornis dessinait encore quand elle regagna sa tente. Courbée sur son chevalet, elle déplaçait le bout de charbon sur son parchemin avec une énergie fiévreuse. Durant la journée, elle s'occupait des balistes montées sur les chariots sans mot dire ou presque, mais le soir elle dessinait. C'étaient les seuls moments où son visage s'animait, où la concentration éveillait ses traits, où les souvenirs illuminaient ses yeux... Quoique, à en juger par les sujets de ses ouvrages, Lyrna estimait qu'il aurait mieux valu oublier de tels souvenirs. Des vaisseaux et des hommes et femmes en flammes, des marins hurlant, se débattant dans une mer déchaînée. Feuille après feuille d'atrocités artistement reproduites dans un rituel quotidien d'autoflagellation.

— A-t-elle au moins mangé ? demanda la reine à Murel en rejetant d'un haussement d'épaules sa cape saturée de pluie.

— Seulement un peu de bouillie d'avoine, Majesté. Et Davoka la lui

a presque enfoncée de force dans la gorge.

Lyrna vint s'asseoir un moment près d'Alornis. La Dame Artificière fit signe d'un imperceptible hochement de tête qu'elle avait conscience de son arrivée, mais continua à manier son charbon de bois sans s'interrompre une seconde. La reine trouva encourageant qu'enfin ce dessin-ci représente autre chose qu'un massacre parfaitement exécuté ; il s'agissait d'un portrait. L'artiste, de quelques lignes expertes, esquissa la forme générale du visage, puis entreprit de détailler les yeux. Des yeux sombres, plissés dans une expression de jugement, de reproche.

Un regard que Lyrna connaissait bien.

— Ton frère t'aime, assura-t-elle.

Elle prit la main de la jeune fille et la sentit trembler. Alornis ne tourna pas la tête, elle restait rivée à l'image qu'elle faisait naître.

— C'est mon père, chuchota-t-elle. Ils avaient les mêmes yeux. Lui aussi m'aimait. Peut-être, si la Foi a raison, me voit-il encore. Il se pourrait qu'il m'apprécie davantage puisque nous sommes semblables, non ? Lui aussi en a tué des milliers par le feu. Il lui arrivait d'en faire des cauchemars, quand il fut devenu vieux et que la maladie le prit. Il se débattait entre ses draps et suppliait qu'on lui pardonne.

Lyrna résista à la tentation de secouer cette épave, de la gifler, de tenter de retrouver de force la gentille et brillante jeune fille qu'elle avait rencontrée à Altor. Mais, en plongeant son regard dans ce regard perdu, elle sut que la jeune fille était partie, consumée par les flammes avec tant d'autres.

— Prenez votre part de sommeil, ma dame, dit-elle finalement en lui ôtant des doigts son bout de charbon avec une gentillesse sans réplique. La marche sera rude demain, vous avez besoin de dormir.

Il leur fallut trois jours pour atteindre la route. Le troisième, la pluie diminua un peu, sans que leur vitesse s'améliore. Frère Kehlan rapporta que de nombreux soldats ne pouvaient plus marcher à cause d'un mal dénommé « pied du garde » qui touche ceux dont les pieds restent en permanence immergés : la peau prend la consistance d'une éponge. Bientôt, chaque chariot fut surchargé de soldats au visage grisâtre, les orteils enveloppés de pansements protégés de la pluie par de la toile cirée. Ce fut donc avec un grand soulagement qu'ils parvinrent à cette chaussée vraiment remarquable dans son ingénierie. De quoi donner honte aux ornières de poussière typiques du Royaume. Lyrna remarqua que, grâce à la légère convexité de sa surface, l'eau coulait naturellement vers les bas-côtés.

Ah ! Malcius, si tu avais vu cela ! Tu aurais vidé le Trésor pour recouvrir le Royaume de pareilles merveilles.

— On avancera de cinquante bons kilomètres par jour là-dessus !

estima le comte Marven dans un sourire satisfait, en frappant de sa botte le revêtement de brique. Plus encore quand la pluie se calma.

— Assurez-vous d'envoyer des éclaireurs tous azimuts, rappela la reine.

Elle répugnait à paraître vouloir apprendre le métier à son Seigneur de Guerre, mais la remarque d'Al Hestian lui inspirait la prudence. Il était certain qu'ils croiseraient l'ennemi sur cette route... restait à savoir en quel nombre.

— Bien sûr, Majesté.

Trois jours plus tard, la pluie se calma enfin, et ils purent admirer un paysage agréable, douces collines et larges vallées, recouvert d'un tapis serré d'herbe. Peu d'habitations, sauf quelques villas modestes, dispersées, que l'inspection révéla uniformément vides.

— Le bétail a été abattu, les récoltes brûlées, rapporta frère Sollis le surlendemain.

Il avait mené les autres de son Ordre en reconnaissance générale et n'avait vu aucun signe de l'ennemi, mais des preuves criantes qu'on avait repéré la troupe du Royaume.

— On a jeté des carcasses dans les puits pour les gâter. Quelques cadavres de-ci, de-là, surtout des vieillards. Des esclaves, aurait-on dit.

— A-t-on jamais vu peuple plus vil ! s'indigna le seigneur Adal en secouant la tête.

De retour du Sud avec la Garde du Nord après une mission similaire, il apportait d'aussi mauvaises nouvelles.

— Donc, conclut Lyrna, nous ne pouvons nous ravitailler.

— Nos provisions devraient nous mener jusqu'à Volar, Majesté, assura frère Hollun. Où sans aucun doute nous trouverons ce dont nous avons besoin, une fois notre... action accomplie.

— Si je puis m'enquérir, Majesté..., intervint le seigneur Nortah. En quoi consistera au juste notre action à Volar ?

Lyrna le regarda droit dans les yeux et constata une fois de plus qu'il n'était pas prêt à baisser les siens.

— Nous rendrons justice pour les méfaits qu'a subis le Royaume, assura-t-elle, pour faire en sorte qu'ils ne se répètent jamais.

— Certes, vous l'avez déjà déclaré. Cependant, j'aimerais savoir la forme que prendra cette justice. Prévoyez-vous, par exemple, un tribunal ?

— Je ne me souviens pas qu'Altor ait eu droit à un tribunal ! s'écria le seigneur Antesh en jetant un regard mauvais au haut maréchal. Et je sais fort bien que Castelvarin non plus.

Il parlait peu aux réunions d'état-major et, pendant la marche, restait avec ses hommes. Depuis la disparition de dame Reva, le commandant chenu de sa garde et l'ensemble de ses compatriotes cumbraëliens de l'armée avaient tous l'air sinistre. Chaque fois qu'elle

inspectait leurs rangs, Lyrna se voyait saluée d'inclinations raides de la tête, voire de grimaces de rancœur mal réprimées. Ils savaient bien qu'elle avait provoqué la mort de leur Envoyée ! Toutefois, s'ils ressentaient quelque ressentiment envers leur reine, ce n'était rien à côté de la haine contre les Volariens qui les consumait, née à Altor, nourrie de milliers d'atrocités anonymes et, désormais, de leur soif sauvage de revanche. Dame Reva, par sa personne, faisait le lien entre eux et l'amour, la sagesse du Père, assurément Il ne pourrait que bénir tout ce qui pourrait la venger !

— Altor n'a eu droit à aucun tribunal, rétorqua le seigneur Nortah, parce que les Volariens sont un peuple répugnant, élevé dans la pestilence de la cruauté et de l'assassinat. Seulement, nous nous voyons capables de raison et de compassion ; allons-nous à présent rejeter nos vertus ?

— Le courage, la bravoure sont d'aussi belles vertus, fit remarquer le baron Banders. Notre peuple compte sur nous pour lui assurer un avenir... Un cœur tendre n'y suffira pas.

— J'ai traversé les Confins et le Royaume. En quelques mois, j'ai ôté plus de vies qu'au cours de toutes mes années passées dans l'Ordre. J'ai mené mon régiment au combat, dans le feu et les plus dures épreuves, parce que je croyais à la justice de notre cause... et parce que mon épouse m'avait convaincu qu'il le fallait. Mais je n'ai aucune envie de plonger mes yeux dans les siens si c'est pour réapparaître devant elle en meurtrier !

Il se tourna vers l'Aspect Caenis qui, tête baissée sur la carte, faisait tout pour éviter le regard de son frère.

— Et toi, frère ? plaïda-t-il. Acceptes-tu que la Foi soit souillée de sang innocent ?

L'Aspect, tête toujours baissée, s'accorda quelques instants de réflexion silencieuse. Puis il leva les yeux et parla avec regret, mais aussi avec certitude :

— L'Impératrice et son Empire ne sont que les outils d'un ennemi infiniment plus redoutable. Nous le savons tous, même si le plus souvent nous n'osons l'évoquer. Connaissant la nature de cet ennemi, la seule manière que je voie de le défaire est de recourir à tous les moyens possibles. Si cela fait de nous des meurtriers, eh bien j'accepte le titre et la culpabilité qui l'accompagne. Car, frère, si nous échouons, tu n'auras plus d'épouse auprès de qui revenir.

— Je refuse de penser que le chemin de la victoire nous oblige à noircir nos âmes au point de nous confondre avec nos adversaires !

Nortah regardait à présent frère Sollis, ce fut d'une voix altérée qu'il poursuivit :

— Maître ? Certainement vous comprenez que la Foi nous contraint à raison garder. L'Ordre a toujours eu pour vocation de

défendre les plus vulnérables.

— Ainsi que de protéger les Fidèles, répondit Sollis avec la même certitude que l'Aspect. Si nous faillons cette fois, c'est le monde entier qui courra peut-être à sa ruine. La Foi, sachant l'importance de cette mission, soutient le projet de la reine. En ce moment, frère, la vertu constitue un luxe hors de nos moyens.

— Quant à moi, appuya Antesh, le visage empourpré, je ne suis pas venu sur ce rivage pour ne pas crier vengeance pour la plus grande âme de toute l'histoire cumbraëline.

Nortah frappa la table des deux poings et se pencha en avant.

— La vengeance n'est pas la justice ! Si le seigneur Vaelin était là...

— Il ne l'est pas, trancha Lyrna d'une voix douce mais inflexible. Moi, si. Et, monseigneur, je suis votre reine.

Le haut maréchal parvint à se contenir, mais elle voyait bien qu'il luttait pour retenir les paroles malavisées au bord de ses lèvres.

De nous tous, songea-t-elle, c'est le seul à ne pas connaître les séductions de la vengeance...

Elle ressentit de l'envie envers cet homme, un désir de retrouver cette partie d'elle perdue quelque part dans les flammes.

— Vous êtes bon, seigneur Nortah, le salua-t-elle. Votre service rend le Royaume plus riche. Aussi vous donné-je ma parole royale que cette armée s'efforcera d'épargner le sang innocent. Mais soyez certain aussi que, lorsque nous atteindrons Volar, je veillerai à ce qu'elle soit détruite jusqu'à la dernière pierre, la terre imprégnée de sel pour que plus rien ne pousse dans ses ruines. Si vous ne pouvez encaisser ce projet, je vous donne licence de quitter votre commandement et de vous en aller, sans défaveur de ma part.

Il baissa la tête, serra les dents, laissa échapper un soupir.

— Pas de sang innocent, répéta-t-il. Telle est votre promesse ?

Le seigneur Iltis broncha et grommela :

— La reine a donné sa parole ! Vous n'avez pas à la remettre en question, monseigneur.

Le seigneur Nortah releva enfin la tête, foudroya un instant du regard le Garde attaché à la Personne royale, puis considéra les autres capitaines. Lyrna se demanda s'il se considérait comme le dernier sain d'esprit au milieu d'âmes perdues. Puis il s'adressa directement à elle. Son ton sans inflexion portait la promesse infrangible d'un homme capable de tout :

— Peut-être n'ai-je pas à remettre votre parole en question, Majesté, mais cela ne m'empêchera pas de vous en tenir comptable.

Après encore une semaine de marche, ils passèrent des douces collines verdoyantes à une vaste plaine poussiéreuse dont le seul trait saillant consistait en une longue rivière serpentant plus ou moins

parallèlement à la route.

— Au moins on ne risque pas de nous prendre par surprise, commenta le comte Marven en considérant ce paysage désolé. On ne pourrait pas cacher le moindre cavalier là-dessus.

Le lendemain, on discernait vaguement sur l'horizon brumeux une élévation aux reliefs abrupts qui se révéla constituée d'une étrange construction occupant une vaste surface, sur laquelle se dressaient d'innombrables hautes pointes de pierre. L'édifice formait comme une petite ville bâtie dans une large courbe formée par le cours d'eau, mais ne comportait aucun quartier d'habitation. C'était une suite en spirale de structures pyramidales qui toutes supportaient des tours de plus en plus élevées. La plus haute atteignait presque cent mètres.

— Une forteresse ? s'étonna Benten quand ils furent à un kilomètre.

— Aucun rempart, fit remarquer Iltis. Personne pour les défendre, s'il y en avait eu.

Rien n'indiquait que quiconque eût repéré leur approche, l'édifice demeurait sombre, sans animation. Lyrna se retourna au bruit d'un galop non loin, et vit que Sagesse la rejoignait. La reine avait laissé Flèche derrière elle dans le Royaume, elle ne voulait pas faire subir à sa jument l'inconfort trop dangereux d'un voyage en mer. Sa nouvelle monture, un bel étalon noir des sabots à la tête, elle l'avait trouvée perdue dans les dunes lorsqu'ils avaient débarqué. Le cheval était si parfaitement dressé qu'elle se demandait s'il n'avait pas porté l'Impératrice jusqu'au rivage lors de la création de la fameuse tempête. En honneur de sa robe pure, elle l'avait baptisé Jais.

— Grande reine, la salua Sagesse. (Lyrna avait l'impression qu'elle se moquait.) Impressionnant, hein ? ajouta-t-elle en désignant les bâtiments.

— Certes. Je serais encore plus impressionnée si je savais de quoi il s'agit.

— Navarek Av Devos, soit, dans votre langue, Portail des Dieux. Le dernier grand temple voué aux divinités volariennes, le seul à avoir survécu à la Grande Purification. Je pense que c'était à cause de sa taille et de son isolement.

La Garde du Nord, menée par le seigneur Adal, partit en avant-garde inspecter le temple et le trouva désert, mis à part une quantité de vautours en train de nicher. Sur la suggestion de Marven, la reine accepta que l'armée monte le camp à cet endroit ; le lieu de culte n'était pas fortifié, mais beaucoup de ses toits avaient survécu. Lyrna était certaine que beaucoup de soldats apprécieraient une nuit passée sous un abri de pierre plutôt que de toile. Il y avait de la place pour la moitié des hommes, Marven posta les autres selon un grand arc défensif ancré sur les berges. L'édifice s'étendait jusque sur l'autre

rive, où une immense rangée de monstrueuses statues baissaient la tête sur les eaux. Il s'agissait de chimères presque inimaginables – un tigre à tête de lézard, un immense aigle à longue queue écaillée... Parmi elles, deux représentations humaines, des guerriers aux muscles titanesques agenouillés, une main sous le courant torrentueux.

— Des divinités quelconques ? demanda la reine à Sagesse tandis qu'elles visitaient ensemble la cité.

Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la fascination devant la démesure de l'endroit. On avait bâti cette immense structure sans aucun but pratique ! Cela avait quelque chose d'à la fois abracadabrant et formidable, et donnait une idée de l'antiquité de ce peuple qu'elle avait décidé de combattre.

Ils n'ont pas toujours été comme aujourd'hui.

— Les cinquante gardiens des dieux, rectifia la vieille femme. On les a formés à partir de tous les animaux possibles pour lutter éternellement contre les Dermos, les habitants du grand brasier souterrain, sempiternels ennemis de l'humanité.

Le regard de Lyrna s'arrêta sur la plus gigantesque des sculptures. Elle représentait un primate d'une carrure énorme, pourvu d'une queue armée de piques et de bras épais comme des troncs d'arbre. Murel réprima un début de rire qui lui déforma les lèvres, et fit passer ses yeux d'Iltis à la pierre massive.

— Comment, monseigneur, ont-ils réussi à graver votre image bien avant votre naissance ?

Il lui jeta un coup d'œil furibond, elle répondit par un sourire angélique et l'embrassa gentiment sur la joue avant de s'éloigner d'un pas dansant.

— Il s'agit de Jarvek, expliqua Sagesse. On le tint longtemps pour le plus grand parmi les gardiens, jusqu'à ce que le peuple des ombres lui fasse subir la tentation d'un désir irrépressible pour une reine humaine. Il l'enleva jusqu'à sa tanière, loin sous terre, mais la sœur de la souveraine, Livella, la vierge guerrière munie d'une lance bénie par les dieux, vint la sauver avant qu'il puisse assouvir sa vile passion.

Sagesse montra du doigt une autre statue sur un piédestal non loin, une femme immense, lance en main, dressée fièrement de toute sa hauteur. À sa vue, Murel ne se retint plus de rire.

— Monseigneur d'abord et maintenant vous, ma dame ! s'écria-t-elle à l'adresse de Davoka. C'est franchement extraordinaire.

L'interpellée se contenta d'un petit sourire narquois et jaugea les proportions improbables de la sculpture.

— Une femme avec de telles formes ne cesserait de basculer en avant, décida-t-elle.

— Des statues de gardiens et de héros mythiques, résuma Lyrna. Où sont les dieux ?

— Vous n'en trouverez aucun ici, déclara la vieille femme. On les tenait pour ineffables : pour un être humain, tenter de représenter leur image constituait un blasphème. Même leurs noms n'étaient connus que d'une élite réduite de prêtres. Ceux qui voulaient solliciter l'aide des dieux devaient obtenir d'abord l'intercession des saints hommes... moyennant finances, bien sûr.

Un cri retentit soudain au centre du temple. Iltis et Benten dégainèrent leurs épées. Ce fut très vite un hurlement qui éveilla des échos contre les murs de granit. Lyrna repoussa d'un haussement d'épaules les objurgations d'Iltis à la prudence pour partir en expédition ; elle parvint à la cour circulaire en plein milieu de la structure, et vit l'Aspect Caenis accroupi à côté de frère Lucin. Le Doué chenu, allongé sur le dos, avait les traits figés dans un rictus horrifié de souffrance. De l'écume moussait à ses lèvres.

— Il voulait voir ce qu'était ce lieu avant qu'on l'abandonne, expliqua l'Aspect.

Il maintenait le frère en convulsions.

— C'était malavisé, commenta Sagesse en désignant un bloc massif de pierre à côté. Les dieux savaient se montrer généreux, mais ils avaient toujours soif.

Le bloc mesurait un mètre de hauteur, il formait un rectangle allongé. On avait gravé un demi-cercle à un bout. En dessous, sur le sol de pierre, un creux, comme un bol, donnait naissance à de nombreux chenaux en direction des pyramides tout autour.

Les convulsions de Lucin cessèrent, le vieillard ouvrit des yeux papillotants. Il avait l'air bouleversé par le spectacle auquel il avait assisté.

Du sang, conclut la reine. Elle regarda le bloc de pierre. Des siècles d'exposition aux éléments l'avaient lessivé, mais elle avait la certitude qu'autrefois il avait été recouvert de rouge. Avec ce peuple, on en revient toujours au sang. Répandu autrefois pour rassasier les êtres créés par leur imagination, bu aujourd'hui pour éloigner le spectre de leur mort. Ils n'ont guère changé après avoir tué leurs dieux.

Elle n'avait plus rêvé depuis la bataille des Dents, elle retrouvait chaque nuit un profond sommeil paisible. Elle aurait aimé y voir le signe d'une récompense accordée à une âme satisfaite et juste, mais savait bien qu'elle devait plutôt en remercier l'épuisement qui l'accablait après chacune de ses journées chargées. Il lui fallut du temps pour se rendre compte que, non, elle n'était pas vraiment en train de marcher pieds nus d'un pas lent mais résolu sur le sol froid du temple, en direction du bloc de pierre tout rouge désormais – comme à l'époque où tant d'âmes égarées investissaient cet endroit de leur foi –, la surface glissante de sang. Le creux à terre en débordait, les

chenaux transportaient leur offrande vers les demeures silencieuses des dieux.

Une femme d'aspect effrayant se tenait près de ce bloc, couteau en main. Elle portait une robe bleue affreusement souillée, jupe et haut noirs de crasse mais, certes, le vêtement avait été d'un grand raffinement, digne d'une princesse. Toutefois, c'était le visage de cette femme qui attirait l'attention, cette chair brûlée depuis peu, à vif. De menues volutes de fumée s'en élevaient encore.

— J'attendais, reprocha durement la grande brûlée à la reine en lui jetant un regard féroce.

Lyrna ne comprenait pas.

— Quoi donc ?

— Mais toi, bien sûr !

La femme adressa un geste impatient à quelque chose tapi dans l'obscurité. Un jeune homme apparut en pleine lumière, un gringalet aux traits fins, délicats.

— Tes adorateurs ont hâte de te rendre hommage, précisa-t-elle.

La reine vit le jeunot s'agenouiller devant le bloc. Le visage impassible, il ne la quittait pas des yeux.

— J'ai tenu ma promesse ! lui assura-t-elle d'une voix qu'elle ne put empêcher de trembler. J'ai retrouvé votre mère. C'est une sœur du Septième Ordre, elle suit mon armée pour que justice soit rendue à son fils.

Fermin sourit, écarta les lèvres jusqu'à l'impossible, révélant de longues rangées de dents triangulaires. Celles d'un requin.

La lame de la grande brûlée réfléchit la lumière, ouvrit la gorge du jeune homme. Le sang jaillit à flots, dévala les flancs de pierre pour aller remplir le creux dans le sol. Le bourreau poussa le cadavre de côté et fit signe à un autre qui s'approcha à son tour. Celui-là était plus grand, bien bâti. On voyait à son visage couturé qu'il avait connu une dure vie, mais il arborait le même sourire joyeux que lorsque le carreau de baliste lui avait transpercé le dos. La pointe d'acier, toujours visible, formait saillie au milieu de sa poitrine. Elle racla la pierre quand il s'agenouilla.

— Je vous ai laissé le choix ! cria Lyrna.

Mais elle reconnut tout de suite la fausseté des mots qui franchissaient ses lèvres. Harvin parut trouver amusante la malhonnêteté de sa reine, car il rit quand le couteau jeta de nouveau sa sinistre clarté.

— Ce n'est pas moi, insista-t-elle tandis que la femme repoussait le corps et attendait le suivant. Ils m'ont servie de leur plein gré !

— Comme il se doit. Les mortels ne vivent que pour servir les dieux.

Ce fut ensuite Furelah. Une dague dans chaque main, elle s'inclina

devant sa reine, visage et chevelure dégouttant d'eau de mer, orbites vides, face partiellement dévorée. Juste avant que le bourreau lui ouvre la gorge, un petit crabe surgit du trou béant à la place d'un de ses yeux, et agita ses pinces vers Lyrna, comme une accusation.

Elle s'arracha à ce spectacle mais n'en éprouva aucun soulagement. Une foule avait envahi le temple, une longue file de gens. Pour la plupart ils lui étaient inconnus. L'archer meldénéen qui, aux Dents, était tombé du gréement, une Seordah morte à Castelvarin, tant d'autres... Eorhil, Nilsaëliens, Cumbraëliens, tous, comme Furelah, la chair incrustée de sel, déjà digérée par la mer.

— JE N'AVAIS PAS LE CHOIX ! hurla-t-elle à l'adresse de la femme.

Mais elle se tut en voyant qui s'agenouillait à présent.

— Le choix ? demanda Malcius.

Le cou tordu selon un angle obscène, il conservait pourtant son expression aimable, son sourire riche en affection et en compassion.

— Le choix n'appartient pas à qui prétend régner, assura-t-il. À toi de forger le monde, ma sœur, comme je l'ai toujours su. Ne crois-tu pas que tu aurais montré plus de miséricorde en me tuant plus tôt, avant que je monte sur le trône ? Ne me dis pas que tu n'y as jamais pensé. Une goutte de poison dans mon gobelet de vin... ç'aurait été si facile.

— Non, chuchota-t-elle. Tu étais mon frère... Autrefois, pour toi, j'ai commis un acte terrible.

— Tu m'as libéré pour que je préside à la destruction du Royaume, à l'assassinat de ma femme et de mes enfants.

Il leva les bras à l'approche de la grande brûlée. La lame ne projeta pas d'éclair, parce que le bourreau l'appuya doucement contre la chair, avec délicatesse et même une aimante tendresse. De l'autre main, la femme berçait la tête royale contre son giron.

— Ne renonce pas maintenant, Lyrna, l'exhorta Malcius tandis que le couteau lui traversait le cou. Les dieux ont toujours soif...

Murel la réveilla gentiment, et sursauta devant le regard effaré de sa reine.

— Le Seigneur de Guerre, Majesté, vous fait savoir qu'une troupe volarienne approche par l'est.

Lyrna retrouva le comte Marven aux marches du temple. Devant, la plaine s'animait de fantassins qui formaient les rangs, de cavaliers qui rejoignaient au galop leur régiment. Un épais voile de poussière obscurcissait le soleil matinal.

— Frère Sollis estime leur nombre à soixante mille, Majesté, rapporta le Seigneur de Guerre. Presque tous des Épées Franches, ce qui est inhabituel. En tout cas, ils arrivent en bon ordre.

Soixante mille, à peine plus que la moitié de nos forces ! Peut-être s'agit-il d'une tentative désespérée de l'Impératrice pour mettre un terme à notre progression...

— Ne prenez aucun risque, monseigneur, conseilla-t-elle à Marven. Nous ne pouvons nous permettre des pertes importantes.

— Le combat comporte toujours un risque, Majesté. Mais je pense pouvoir affirmer que cette affaire sera conclue d'ici à midi.

Il s'inclina, enfourcha sa monture et partit au galop. Il se perdit bientôt dans la mêlée d'hommes et de poussière.

La reine leva les yeux sur la plus haute tour du temple. Elle avait envie de s'épargner le spectacle de cette bataille ; son rêve avait éteint tout désir en elle de voir encore couler le sang. Mais il lui paraissait lâche de tourner le dos à ses troupes à cet instant.

— Ma dame, tâchez de vous procurer une lunette, dit-elle à Murel avant de se diriger vers la flèche de pierre.

La gravir se révéla fatigant. Elle se força à ne pas ralentir l'allure au cours de l'ascension de l'étroit escalier. Ses jambes lui faisaient mal, Iltis et Benten, derrière elle, s'essoufflaient. La décoration interne de ce bâtiment avait de quoi attirer l'œil : chaque surface, y compris les marches qu'elle foulait, s'ornait d'une écriture volarienne antique. Tout en bas, les caractères en étaient gravés avec une délicatesse parfaite de précision et d'élégance qui, à mesure qu'on montait, se dissipait. En haut, tout était devenu un méli-mélo de lignes jetées au hasard, apparemment dessinées d'une main fébrile. Lyrna se dit qu'il lui faudrait, quand elle en aurait le loisir, demander à Sagesse à quoi correspondait cette dégradation.

Le sommet de la tour consistait en une pointe crénelée plantée dans une plate-forme de granit de près de cinq mètres de diamètre. Tout comme l'escalier, cette surface plane portait encore des caractères, si mal gravés, si confus que la reine eut l'impression de contempler l'ouvrage d'un dément. Il n'y avait aucune balustrade, rien pour s'abriter. Un vent tranchant fit voler les cheveux de Lyrna quand elle s'éloigna des marches. Benten s'aventura près du bord pour jeter un coup d'œil en bas, puis battit vite en retraite, un peu pâle.

— Mieux vaut ne pas vous écarter du milieu, Majesté, conseilla-t-il.

La reine regarda vers l'est et vit deux grands murs de poussière se diriger l'un vers l'autre à travers la plaine. La brume sèche se dissipait de temps en temps, révélant les régiments en marche et fournissant quelques indices des dispositions prises par Marven. Il avait placé sur sa gauche, près de la rivière, une ligne solide de gardes du Royaume, ce qui bloquerait toute tentative de contournement ennemi de ce côté. Le centre était occupé par l'infanterie, mélange de Nilsaëliens et d'autres gardes du Royaume, avec le gros de la cavalerie en parallèle sur le flanc droit. Derrière cette troupe imposante, quatre autres

régiments à pied et les chevaliers renfaëliens – seuls deux tiers effectivement à cheval, les autres devaient accepter l'indignité d'avancer en fantassins au combat.

— Un sacré spectacle, Majesté, commenta Iltis qui, pour une fois, se permit un sourire.

Des batailles, elle en avait vu bien assez à son goût, mais toujours au cœur de l'action. Elle se sentait étonnamment coupable d'assister à celle-ci comme à un divertissement sanglant organisé pour son bénéfice.

— Certes, monseigneur, répondit-elle en se forçant à sourire à son tour. Quel spectacle !

Murel, hors d'haleine, apparut soudain.

— Avec les compliments de frère Hollun, Majesté, relaya-t-elle entre deux inspirations.

Elle tendait une lunette. Lyrna la prit et la déplia de tout son long pour observer la troupe volarienne. Il fallut un moment pour que la poussière se dissipe suffisamment et qu'elle la repère. Ses rangs étaient en bon ordre, les régiments d'Épées Franches avançaient bien. Comme Marven, le commandant ennemi avait compris l'intérêt d'appuyer un flanc sur la berge où il avait placé le gros de sa cavalerie. Mais la reine voyait que la ligne de combattants était fort mince, le rang d'infanterie profond de deux hommes seulement pour occuper un front assez large face à celui du Royaume. Elle leva un peu plus son instrument, la poussière s'écarta un instant et elle vit leur arrière-garde.

— Aucune force de réserve, murmura-t-elle.

Essaie-t-elle de nous épuiser, sacrifie-t-elle une armée entière simplement pour réduire la nôtre ? Même pour un esprit dérangé, la stratégie semblait trop primaire. Pourquoi ne pas plutôt rassembler ses troupes afin de nous rencontrer à égalité plus loin ?

Marven signala la halte à trois cents mètres de l'ennemi. Les archers cumbraëliens s'avancèrent en rangs serrés devant les lignes. Avec la tempête, il ne restait qu'un tiers de ceux qui s'étaient embarqués sur la demande de l'Envoyée, mais les cadavres transpercés de flèches que Lyrna avait vus à Altor témoignaient amplement de l'importance cruciale d'une telle troupe, même en nombre réduit. Et elle disposait de plus de trois mille de ces soldats d'élite. En soutien, on faisait approcher douze balistes montées sur chariot. Lyrna vérifia chacune dans sa lunette pour s'assurer qu'Alornis n'avait pas, par une astuce quelconque, réussi à échapper à la surveillance de Davoka. Elle poussa un petit soupir de soulagement en constatant que non. Elle avait donné comme strictes instructions à la Lonake de garder la Dame Artificière pieds et poings liés si elle tentait de se joindre au combat, et espérait que les choses n'en étaient pas arrivées là.

Lorsque les Volariens furent à deux cents pas, une onde parcourut les rangs des archers. La reine vit dans sa lunette les hommes debout, leurs armes bandées, pointées vers le ciel. Chacun avait planté à ses pieds un bouquet de projectiles. Ils tirèrent en un parfait ensemble, et la grêle d'acier qu'ils relâchèrent était si épaisse que Lyrna put en distinguer la nuée noire dans sa trajectoire incurvée jusqu'aux ennemis. Sous l'assaut, leurs rangs semblèrent ondoyer. Le centre fut le plus touché.

Les balistes se joignirent bientôt au barrage d'artillerie. Dès la première salve, vingt hommes au moins tombèrent. À chaque pas, les lignes au centre se dégarnissaient. La reine vit un bataillon se faire décimer : tous les dix mètres, une bonne dizaine s'abattaient, morts ou blessés, et à la fin, forcément, l'allure ralentit. Les soldats en marche hésitaient en voyant leurs camarades périr autour d'eux. Derrière eux, un officier caracolait, agitait son épée, hurlait des ordres qu'elle ne pouvait entendre, jusqu'à ce qu'un carreau transperce sa cuirasse avec assez de force pour lui faire vider les étriers. Le régiment ralentit encore, s'arrêta, puis rompit le combat. Tous lâchèrent leurs armes et s'enfuirent, courbés sous une pluie obstinément mortelle.

Les Cumbraëliens étaient trop loin pour que Lyrna ait une chance de distinguer leur cri de victoire, mais elle savait qu'il exprimait avec sauvagerie leur soif de vengeance encore insatisfaite. Ils se ruèrent en avant dans une charge spontanée, renonçant à leurs arcs pour brandir haches et épées, fonçant droit sur la brèche apparue dans les lignes volariennes. Marven, toujours prêt à saisir l'occasion, ordonna du geste qu'on avance. Toute la Garde du Royaume partit au pas de course, la cavalerie au galop. L'attaque cumbraëline atteignit l'ennemi, puis une épaisse poussière s'éleva, masquant la scène. La reine eut tout de même le temps de discerner le centre de la ligne qui se fragmentait sous l'assaut furieux, mais bientôt le champ de bataille disparut sous une nuée dont les lourdes volutes laissaient à peine entrevoir par instants les ombres vagues des soldats au corps à corps.

— Eh bien, commenta Iltis, le spectacle n'a pas tenu ses promesses.

— Majesté !

Sans élever la voix, Murel semblait très sérieuse. Lyrna se tourna vers elle et remarqua qu'elle montrait du doigt quelque chose au nord, un autre nuage de poussière apparu de l'autre côté de la rivière. Elle dirigea l'instrument d'optique dans cette direction. C'était une troupe de cavaliers au galop.

— De la cavalerie, chuchota-t-elle.

Ils approchaient, leur armure, au lieu du noir volarien habituel, était rouge. Il s'agissait d'une force nombreuse, au moins cinq mille hommes selon son estimation.

L'Impératrice nous envoie ses Arisaï, s'étonna-t-elle. Elle se rappelait

la description qu'avait faite frère Frentis d'une de ses visions oniriques. *Pourquoi ne suivaient-ils pas le gros de son armée ?*

— On ne peut passer cette rivière à gué à des kilomètres à la ronde ! assura Benten. Même s'ils disposent d'embarcations, ce sera fini avant qu'ils aient eu une chance de traverser. Les archers les mettront en pièces.

Lyrna ressentait un malaise croissant. Les cavaliers en armure rouge approchaient toujours, leur trajectoire se faisait de plus en plus claire. La reine avait cru qu'ils comptaient attaquer ses troupes par le flanc – ils devaient avoir un moyen de franchir les eaux –, mais en fait ils se dirigeaient droit vers le temple, vers elle.

— Quelles forces nous a laissées le comte Marven ? demanda-t-elle à Iltis.

— Deux régiments, Majesté. Le Douzième et les Dagues de la Reine.

Elle s'avança au bord de la plate-forme, observa le temple en dessous. De toute évidence, le seigneur Nortah avait vu les cavaliers, il disposait ses archers sur la berge. Comme s'il avait senti le poids de son regard, il leva les yeux et désigna la troupe en pleine charge avec un haussement d'épaules perplexe.

Pourquoi se livrer à une pareille manœuvre pour se retrouver bloqué de l'autre côté de la rivière ? La rivière...

Lyrna braqua la lunette sur le courant rapide à cet endroit. On ne voyait que de l'eau agitée, grise de vase. Mais, en déplaçant son angle de vision, elle remarqua quelque chose d'étrange : près du temple, le flot semblait accélérer un peu, et revêtir une nuance plus pâle.

— Il y a quelque chose sous l'eau ! comprit-elle.

Elle comprenait aussi qu'il était bien trop tard.

Les cavaliers parvinrent au grand galop à la rive, la dépassèrent sans ralentir. Les chevaux s'enfoncèrent de moins d'un mètre et continuèrent à charger dans le courant blanc d'écume sous leurs sabots. Iltis saisit sa reine par la main et la tira vers l'escalier, mais elle eut le temps d'apercevoir le grand sourire qu'arborait l'un des soldats en armure rouge. Il fonçait vers la berge sud, et la pauvre salve des archers du seigneur Nortah le fit éclater de rire.

Davoka l'attendait au bas des marches, l'air sinistre, la lance déjà ensanglantée. À côté d'elle, Alornis, blême, immobile, contemplait le carnage en cours dans le temple. Le bruit était assourdissant, de métaux qui s'entrechoquaient, de hurlements d'agonie, de cris de défi entre combattants, de rires de la part des assassins venus tuer Lyrna.

En débouchant de l'escalier, la reine aperçut un soldat des Dagues de la Reine, un colosse qui soulevait sa hache et poussait un beuglement de rage à chaque coup qu'il tentait de porter ; son

adversaire en armure rouge l'évitait comme en dansant et l'accablait d'entailles précises au visage. Derrière eux, le temple résonnait d'un tumulte confus de chair et d'acier. On distinguait tout juste le seigneur Nortah au milieu de ce chaos, qui jetait à terre un Arisaï et relevait une Dague de la Reine en s'efforçant de rallier à sa voix un groupe pour établir une formation défensive. C'était un combattant accompli, mais Lyrna ne put s'empêcher de remarquer que pour l'heure sa survie devait beaucoup à Danseneige : le tigre de guerre, dans un tourbillon de griffes et de crocs, massacrait un ennemi après l'autre, apparemment insensible aux plaies qu'il récoltait sur les flancs.

— Nous devons..., commença la reine en faisant un pas en avant.

— NON !

Le Garde attaché à la Personne royale referma son poing considérable sur le bras de sa maîtresse et l'entraîna avec lui. Elle perdit de vue le fidèle guerrier.

— Seigneur Nortah ! cria-t-elle en essayant de se dégager.

— Il préfère périr ici à votre service, Majesté.

Iltis la poussa soudain contre un mur : un Arisaï débouchait de derrière un coin de mur. Il se rua vers le Garde attaché à la Personne royale en brandissant une lame fine, un rire ravi aux lèvres. Iltis se tordit, fit un pas de côté ; la pointe ennemie éclata sur la pierre, mais l'épée restait suffisamment longue pour parer la contre-attaque. Toutefois, le Volarien ne fut pas assez rapide pour éviter la lance de Davoka, qui se planta dans son bas-ventre. Le garde de la reine repoussa le cadavre et saisit une fois de plus le bras de Lyrna.

— Les chevaux sont attachés à l'ouest du camp, rappela-t-il. Si je tombe, Majesté, ne vous attardez pas.

Deux autres Arisaï vinrent leur bloquer le chemin. Davoka et Iltis se portèrent immédiatement à leur rencontre. Cette partie du temple consistait pour l'essentiel en un labyrinthe d'allées étroites qui serpentaient entre les différentes structures pyramidales, ce qui gênait les mouvements des combattants mais semblait tout de même favoriser Iltis. L'imposant guerrier arrêta de la garde de son épée celle de l'épée adverse et utilisa sa masse pour faire ployer l'ennemi. Il lui envoya son genou dans la poitrine pour en chasser l'air, puis lui fit heurter à coups redoublés le mur de sa tête nue, jusqu'à faire craquer son crâne comme un œuf.

L'adversaire de Davoka ne semblait pas avoir de mal à écarter ses bottes pourtant précises. Son rire cessa enfin quand la reine lui jeta dans le cou sa dague tournoyante. Un violent claquement métallique fit se retourner Lyrna : Benten, acculé à un mur, tentait de tenir tête à deux Arisaï en agitant frénétiquement son épée. Murel, blottie tout près de sa maîtresse, poussa un hurlement strident de rage et se jeta sur le plus proche. Elle lui planta sa lame dans le bras. Le Volarien se

dégagea avant qu'elle ait une chance de récupérer son arme pour frapper encore, et lui envoya un coup de poing en pleine face. Elle recula, titubante, il s'avança vers elle avec un sourire éclatant et s'écroula, la nuque ouverte par l'épée de Benten. Le deuxième Arisaï gisait déjà mort aux pieds du jeune homme, mais celui-ci appuyait sa main contre une plaie qu'il avait au flanc. Entre ses doigts, le sang coulait à flots.

— Monseigneur ! cria Lyrna.

Elle se précipita vers lui. Cette fois ce fut Murel qui la retint. La pauvre avait un œil au beurre noir et semblait encore sonnée, pourtant elle trouva la force d'empêcher sa reine de rejoindre Benten. Trois autres Arisaï venaient d'apparaître. L'un d'eux accorda un bref regard au blessé avant de lui ouvrir la gorge d'une entaille vive, efficace.

— Lerhnah !

Davoka l'avait prise par l'épaule et l'entraînait. Le monde n'était plus qu'une brume folle de combats acharnés. Iltis ouvrait la voie, il s'efforçait de repérer le meilleur trajet dans ce labyrinthe de pierre jonché de cadavres. La Lonake gardait l'arrière en prenant soin de pourfendre tous les Arisaï à sa portée. À côté de Lyrna, Murel tenait la main d'Alornis. À voir son visage, il semblait que la Dame Artificière n'avait que très vaguement conscience des atrocités autour d'elle.

Iltis poussa un beuglement furieux en constatant qu'une fois de plus on bloquait leur progression. Il se baissa pour éviter un revers et riposta. L'ennemi gloussa en considérant ses doigts tranchés. Le Garde attaché à la Personne royale tourna sur lui-même ; il arborait une expression de panique que Lyrna aurait crue impossible chez lui. C'est justement cet effroi qui la fit revenir à elle, oublier Benten dont le cou béant laissait échapper un flot de sang sur le sol du temple. *Les dieux ont toujours soif...*

— Revenons au centre, monseigneur, proposa-t-elle. Au moins y trouverons-nous des nôtres.

Il hésita un instant, puis s'inclina sans guère de cérémonie.

— J'implore le pardon pour mon échec...

— Nous n'avons pas le temps pour cela, mon bon seigneur.

La reine aperçut non loin une de ses Dagues abattue, une brune aux cheveux noirs qui berçait dans ses bras sa hachette comme un bébé adoré. Elle lui prit son arme et hocha la tête pour signaler à Iltis qu'elle était prête.

Ils durent encore lutter pour se frayer un chemin jusqu'aux survivants de la troupe du seigneur Nortah. Ils étaient peut-être cinquante rassemblés en cercle au centre du temple, entourés d'un mur toujours plus élevé de corps inertes. Iltis abattit un Arisaï par derrière et balaya à grands coups de gauche et de droite, les deux

maines empoignant solidement son épée. Le passage était suffisant pour que Lyrna et Murel s'y faufilent avec Alornis entre elles. Le Garde attaché à la Personne royale essaya de les imiter, mais tomba quand un Arisaï lui décocha un coup de pied dans les jarrets. D'autres s'approchèrent pour l'achever, puis reculèrent parce que Davoka atterrissait au beau milieu d'eux. Elle fit tourner sa lance, perfora des yeux, trancha des mains tendues. Elle s'arrêta le temps de relever Iltis qui força sa voie dans la foule d'armures rouges. Elle suivait de près, la lame toujours en folie.

On guida au plus vite la reine au centre du groupe. Là, elle vit Danseneige affalée sur le flanc. Des fragments de chair pendaient de ses griffes, sa fourrure était imprégnée de sang, la pierre sous elle rouge et glissante. Malgré ses plaies, le fauve regarda Lyrna de ses grands yeux jaunes plus brillants que jamais. Quand Alornis s'agenouilla pour lui caresser la tête, elle eut encore la force de ronronner doucement.

La cacophonie baissa soudain de volume, la reine leva la tête. Le claquement des armes s'éteignait, ne demeuraient plus que les grognements des blessés. Les Arisaï les cernaient encore de tous côtés, mais ils semblaient avoir plus ou moins reculé. Peu étaient indemnes, certains très durement touchés – yeux en moins, plaies béantes sur le visage, flots de sang s'écoulant d'entailles dans les armures – mais tous souriaient. Non par raillerie ou par cruauté, mais de joie.

Voilà ce pour quoi ils ont été conçus, songea Lyrna en parcourant du regard cet océan de faces réjouies. Une nouvelle sorte d'hommes, nés pour se délecter de massacres. De parfaits Volariens !

Autour d'elle se tenaient les Dagues de la Reine qui reprenaient péniblement leur souffle dans l'attente du prochain assaut. La plupart arboraient des blessures sanglantes, certaines, bouleversées, avaient les yeux agrandis sous le choc.

Mais ils n'ont pas peur, comprit-elle. Ils resserraient les rangs autour d'elle, beaucoup lui jetaient des coups d'œil furtifs, comme s'ils craignaient de l'avoir déçue. L'Impératrice a créé quelque chose d'ignoble, décida-t-elle. Moi, de glorieux.

Lyrna, accroupie à côté du tigre de guerre, se releva.

— On dirait que nous leur apportons bien du plaisir ! s'écria-t-elle.

Elle brandit la hachette bien haut. La lame ensanglantée proclamait que sa propriétaire avait rencontré la dure mort honorable qu'elle aurait souhaitée.

— Avec moi pour les faire enfin pleurer !

Les Dagues de la Reine rugirent à l'unisson leur défi et leur soif de combat. Elles pointèrent leurs lames sur les Arisaï et les agressèrent d'injures inventives.

— Tu vas bouffer tes couilles, enculé de bouffon ! braila un

hallebardier trapu au plus proche ennemi, qui en parut encore plus amusé.

Lyrna croisa le regard du seigneur Nortah et y lut l'assurance de leur sort désespéré. Il baissa les yeux sur Danseneige qui avait fermé les siens. Un spasme de fureur et de chagrin lui traversa le visage, puis il se dressa de toute sa hauteur.

— Nous allons sortir notre reine de là ! ordonna-t-il à ses soldats. Formation d'attaque !

Les soldats réagirent immédiatement, ils se disposèrent en quelques secondes en pointe de flèche avec la précision machinale obtenue par des mois d'entraînement. Nortah, sur le point de commander d'avancer, leva son épée, mais il s'arrêta en remarquant une certaine agitation dans les rangs des Arisaï. La foule s'écarta pour révéler une grande silhouette porteuse elle aussi d'une armure rouge, mais avec un visage beaucoup plus âgé, mince, aux lèvres fines et aux yeux d'un bleu très clair. Et qui ne souriait pas du tout.

Nortah abaissa son épée, bouche bée face à l'homme de haute taille. Il avait l'air éberlué.

— Aspect... ?

Chapitre 9

REVA

— Pourquoi tu... pas peur ?

Lieza parlait une langue du Royaume compréhensible, sans plus. Infiniment meilleure, toutefois, que le volarien de Reva. Pour l'heure, assise sur l'unique lit de la pièce, entourant de ses bras ses genoux relevés, l'œil brillant, elle contemplait Reva en train de pratiquer son exercice. Dès le premier jour d'emprisonnement, Varulek lui avait fourni une épée courte en bois accompagnée d'un conseil délivré sur un ton mortellement sérieux :

— Prépare-toi avec la plus grande énergie. Dans l'arène, on ne se soucie pas de qui tu as été, mais de ce que tu peux devenir.

Les quartiers des deux femmes consistaient en une grande salle caverneuse, sans fenêtres, où Reva avait toute la place pour s'entraîner. Elle dansait sur un carrelage de mosaïques, valsait entre d'élégants piliers de marbre noir veiné de blanc. Sur les murs s'affichaient des fresques passées représentant des hommes et des bêtes en plein combat, et la Cumbraëline remarqua que Lieza s'efforçait de ne pas les regarder. À l'autre bout de la pièce, une vaste baignoire creusée dans le sol accueillait de l'eau chaude grâce à toute une tuyauterie cachée. Mais, en dehors du lit, elles ne disposaient d'aucun meuble – de rien, en fait, d'assez pesant pour pouvoir servir d'arme. Même l'épée de bois, faite de santal, avait toutes les chances d'éclater au premier contact vaguement violent.

— La peur te tue, assura Reva à l'esclave. (Elle termina par une combinaison tourbillonnante de bottes et de parades.) Tu l'éprouverais moins si tu t'entraînais avec moi.

Elle avait conçu elle-même cette routine, variante inventive de l'un des exercices standard de l'Ordre de Vaelin, dans le dessein d'affronter les Kuritai. D'après ce que lui avait appris Lieza, elle aurait peut-être mieux fait de se concentrer sur une tactique contre l'élite combattante des esclaves. Elle avait passé des heures à interroger sa compagne, mais s'était arrêtée quand la petite s'était mise à pleurer à chaudes larmes en décrivant de son mieux une espèce de fauve aux crocs comme des dagues.

— Je ne... pas me battre comme toi.

Lieza s'enveloppa un peu plus dans ses bras et posa la tête sur ses genoux.

— Que sais-tu faire, alors ?

— Esclave, chuchota la gamine sans lever les yeux. Esclave, toujours, seulement.

— Il y a bien des choses que tu sais faire...

— Chiffres, lettres... des langues. (Elle haussa les épaules.) Mon maître... apprendre beaucoup. Sert à rien ici. Je Avielle, tu Livella.

— Qui sont-elles ?

— Sœurs. Une faible, une forte.

Reva poussa un grognement contrarié, marcha vers le lit et saisit Lieza par les poignets. Elle la mit debout.

— Regarde-moi !

Elle lui prit le menton, lui fit lever la tête, la secoua jusqu'à ce qu'elle ouvre des yeux humides, étincelants de crainte.

— Ça suffit. Je ne sais pas à quoi il faut nous attendre, mais nous aurons besoin de toutes nos forces, la tienne et la mienne, pour y survivre !

La jeune fille s'affaissa. Elle se remettait à pleurer à gros bouillons.

— Je pas comme toi...

Reva leva la main pour la frapper.

Endurcis-la à force de coups, fais-la s'entraîner, cogne-la à chaque erreur. Elle apprendra bien assez vite avec quelques bleus sur ses jambes ravissantes, cette misérable pécheresse mécréante...

Elle sentit un spasme involontaire dans ses doigts, et laissa Lieza s'effondrer sur le lit, pitoyable, tête courbée.

— Pardon, dit-elle.

Le cœur en débandade, elle s'écarta de la jeune fille en larmes.

De l'autre côté de la lourde porte de fer résonna un tintement de clés. Le battant s'ouvrit en grinçant pour révéler Varulek avec derrière lui deux Kuritaï. Il considéra Reva, puis Lieza toujours sanglotant.

— J'ai reçu pour instructions de la punir si elle n'arrive pas à te plaire, déclara-t-il.

— Elle me plaît bien. Qu'est-ce que tu veux ?

Il s'avança un peu et, dans un geste étonnant d'invitation courtoise, inclina la tête.

— Le blond a son combat aujourd'hui. L'Impératrice a pensé que tu aimerais le voir.

Reva voulut d'abord refuser. Elle n'avait guère envie d'assister à l'assassinat du Bouclier. D'un autre côté, elle n'avait aucune chance de trouver une occasion de s'échapper dans sa caverne, et puis peut-être le pirate méritait-il qu'au moins une personne de son camp soit témoin de sa fin. Elle jeta l'épée de bois sur le lit, à côté de Lieza.

— Essaie, au moins, dit-elle doucement en lui mettant la main sur l'épaule. Imite ce que tu m'as vue faire.

La gamine fit osciller sa tête, peut-être en signe d'accord. Reva se

dirigea vers la porte et nota que les Kuritaï ne s'éloignaient jamais de Varulek de plus d'une quinzaine de centimètres.

Il me redoute, conclut-elle.

C'était déprimant de constater en permanence que le maître de l'arène n'avait rien d'un imbécile. Il ne réagissait pas à la provocation des insultes qu'elle lui jetait à la tête, restait toujours hors de portée et, dans les rares occasions où elle pouvait sortir de sa prison, s'assurait qu'elle avait les poignets dûment enchaînés.

Elle ne bougea pas quand un des Kuritaï vint lui plaquer un couteau contre la gorge tandis que l'autre l'entravait. Elle avait calculé qu'en supprimer un serait assez simple : passer les chaînes par-dessus la tête de l'ennemi et lui briser le cou. Mais restait à concevoir une manœuvre qui empêcherait l'autre de la tuer la seconde d'après ! Par ailleurs, elle estimait improbable que Varulek reste passivement à la regarder s'évader. Cet homme n'avait pas une carrure extraordinaire, mais sa posture et la vigueur évidente de ses mains tatouées montraient qu'il savait ce que signifiait se battre.

Peut-être a-t-il été soldat...

— Tes quartiers te conviennent-ils ? demanda-t-il en la menant dans le couloir.

Ils se trouvaient au plus profond des entrailles du bâtiment, ce couloir menait à une grande volée de marches montant en une courbe parallèle à l'ovale géant que formait l'arène.

— Ce serait bien d'avoir une table et une chaise..., suggéra-t-elle en entamant son ascension.

— Des meubles faciles à briser pour faire de leurs pieds des gourdins. Je me vois hélas contraint de refuser.

Elle dissimula un soupir contrarié et se demanda une fois de plus pourquoi le Père s'ingéniait à lui opposer des obstacles.

Ne pourrais-Tu m'accorder un geôlier bien idiot ? Si Ton but est de me châtier, tenter de m'évader d'ici m'apporterait certainement une promptة punition. Bien sûr, il n'y eut pas de réponse. Le Père, comme toujours, restait sourd à ses requêtes... Mais au moins à présent pouvait-elle imaginer une raison pour cela. *J'ai menti en Ton nom. Tu ne m'estimes sûrement pas digne de vivre.*

— Au moins quelques livres pour la gamine, alors, insista-t-elle. Je pense qu'elle aimerait un peu de distraction.

— J'y veillerai.

Ils gravirent l'escalier en silence un moment, passèrent par plusieurs paliers pour les sentinelles, sur chacun desquels deux Kuritaï conservaient leur immobilité indifférente habituelle. Plus ils montaient, plus le décor autour d'eux se faisait élaboré. La brique nue laissait place à des murs bien lisses, ornés de mosaïques et parfois de bas-reliefs. Reva nota avec étonnement de nombreuses marques de

vandalisme jamais réparé : des caractères d'écriture inconnus grossièrement effacés au burin, des images frappées à coups de marteau. La couleur de la pierre indiquait que ces dommages ne dataient pas d'hier.

— Cet édifice est vraiment antique, fit-elle remarquer comme ils approchaient du niveau du sol.

Dans le couloir étroit résonnait un bourdonnement grave, de plus en plus intense à chaque pas. Elle connaissait bien ce son, semblable à celui résultant des cris mêlés des archers sur les murs d'Altor quand ils appelaient les Volariens à venir à la rencontre d'une nouvelle grêle de flèches. C'était le beuglement d'âmes assoiffées de sang.

— Certes, lui répondit Varulek. Le plus ancien bâtiment de la ville, en fait, le produit d'un âge moins éclairé.

Reva détecta une inflexion inhabituelle dans sa voix d'ordinaire soigneusement neutre ; une note faible mais indiscutable de mépris.

— Moins éclairé ? insista-t-elle.

— C'est ainsi que le qualifient les historiens impériaux.

Alors qu'ils arrivaient à la dernière marche et émergeaient sur le large passage sous voûte qui menait à l'arène proprement dite, l'homme laissa son regard s'attarder sur une statue de bronze similaire à beaucoup de celles que Reva avait vues lors de son voyage. C'était un homme – comme presque toujours – dressé dans une posture de défi héroïque, brandissant une courte épée. Le lustre du métal trahissait l'âge peu avancé de cette sculpture, mais le piédestal en dessous, un bloc cylindrique de marbre rouge doré à la taille impeccable, semblait bien plus vieux. On avait incrusté dans la pierre une plaque de fer, sans guère d'égards pour le noble matériau qui en plusieurs endroits était craquelé, voire ébréché.

— On a remplacé une statue ici, comprit-elle. Qui représentait-elle ?

Varulek détourna le regard du bloc de marbre et allongea le pas.

— Savorek, répondit-il d'une voix redevenue inexpressive. Le plus grand des gardiens.

— Gardiens de quoi ?

Il la mena vers un autre escalier, en direction du plus haut niveau. Il se tut jusqu'au sommet. La rumeur de la foule était devenue une cacophonie incessante, et noya presque sa réponse, pourtant Reva l'entendit :

— De tout ce qu'on nous a arraché.

Ils traversèrent encore plusieurs salles, tous les dix pas on avait posté des gardes. Il s'agissait surtout d'Épées Franches, mais leurs tenues n'avaient pas l'uniformité implacable de celles des conscrits qu'elle avait combattus dans le Royaume. À l'inverse de cette diversité, ils arboraient tous la même expression : yeux écarquillés,

teint blême, mâchoire en incessant mouvement.

Ils sont terrifiés !

Elle leva les yeux vers la loge devant elle. Une silhouette svelte était assise sur un banc garni de coussins.

L'Impératrice se leva pour accueillir Reva à son arrivée, avec un sourire d'une sincérité et d'une cordialité déstabilisantes. Elle vint tout près, se pencha pour déposer un baiser affectueux sur sa joue.

— Chère petite sœur ! Comme c'est gentil d'être venue.

La prisonnière serra les poings, révoltée par cette proximité et par le fait que le parfum subtil de l'Impératrice représentait un véritable délice pour les sens. Mais elle s'abstint de toute réaction violente à la vue des cinq Arisaï postés sur le balcon. Chacun arborait à l'adresse de la Cumbraëline un sourire accueillant, éhontément décontracté.

Ils me voient comme l'une d'entre eux, songea-t-elle, écoeurée.

L'ennemie s'écarta, se tourna vers Varulek, désigna la foule d'un geste impatient.

— Fais-les taire.

Le robe-noire s'avança au bord du balcon et leva la main en direction d'acolytes invisibles. Presque aussitôt retentirent de nombreuses trompettes qui lâchèrent un air criard, porteur d'une autorité implacable. La multitude sombra sur-le-champ dans un silence absolu, sans la moindre toux, le plus petit appel égaré. On aurait dit que chaque personne présente avait d'un seul coup inspiré et n'osait plus relâcher son souffle.

— Honorés citoyens, racaille bigarrée ! s'écria l'Impératrice.

Elle s'avança jusqu'à ce que ses orteils dépassent du rebord de la plate-forme. Sa voix portait avec une facilité presque surnaturelle jusqu'aux plus lointains recoins de l'arène.

— Avant de réjouir vos cœurs pestilents d'encore plus de sang, je tiens à vous présenter une prestigieuse invitée, venue d'au-delà des mers.

Elle fit signe à Reva d'approcher, les lèvres courbées en un sourire encourageant, celui d'une sœur aînée protectrice. La captive ne bougea pas, jusqu'au moment où l'un des Arisaï attira son attention d'une petite toux et se frotta le menton avec une grimace d'excuses, la main posée sur la dague à sa ceinture. Elle rejoignit d'un pas lent l'autre femme et ne put retenir un sursaut quand celle-ci lui saisit un poignet enchaîné pour le lever bien haut.

— Je vous donne la Dame Gouvernante Reva Mustor de Cumbraël ! Je ne doute pas que nombre de vos fils et de vos époux aient trouvé la mort entre ses mains, et j'ajoute qu'ils l'avaient bien méritée. Alors, même si pas un de vous n'est digne de baiser les pieds de cette guerrière, j'ai donné l'ordre que, le moment venu, elle serve à votre divertissement. Votre Impératrice n'est-elle pas généreuse ?

Elle était là, debout, les traits figés en un masque de méchanceté sans mélange, et empoignait Reva de plus en plus fort. Elle parcourut la foule des yeux pendant un moment qui parut interminable, rang après rang, comme en quête de la plus ténue expression de déloyauté. Enfin elle poussa un petit grognement, puis relâcha sa prise avant de retourner à son siège et d'adresser un geste d'agacement à Varulek.

— Procède. Petite sœur, viens t'asseoir près de moi.

Les trompettes retentirent de nouveau, déroulant cette fois un air moins strident, presque jovial. Les spectateurs se remirent à discuter tandis que Reva s'affalait à côté de l'Impératrice. Aucun vivat ne se faisait entendre au milieu de la rumeur crispée issue de milliers d'individus en train d'échanger des murmures apeurés.

Un esclave apporta du thé dans de petits gobelets de verre, ainsi qu'un assortiment de petits-fours d'exquise facture, des cubes parfaits recouverts de glaçages aux teintes variées, chacun coiffé d'un minuscule motif à la feuille d'or.

— Mon blason, déclara la femme en tendant l'un des gâteaux vers Reva pour qu'elle le voie bien. (Il s'agissait d'une toute petite dague à l'intérieur d'une chaînette en cercle.) Mort et servitude, voilà ce que j'ai à offrir.

Elle éclata de rire et jeta la pâtisserie dans sa bouche. Elle entreprit de la mastiquer et fronça les sourcils, l'air consternée. Elle ne paraissait pas retirer de la friandise plus d'agrément que d'un morceau de pain bis.

Reva s'intéressa de nouveau à l'arène. Depuis le balcon, on pouvait voir presque tout le vaste ovale sableux. Il devait être large d'environ deux cent cinquante pas, long de près de quatre cents. Quantité d'esclaves affairés sur la piste s'occupaient à recouvrir de nombreuses taches sombres, preuves manifestes d'un massacre récent. La jeune femme considéra la foule et remarqua que leurs voix mêlées formaient un tout différent. La peur avait fait place à un bourdonnement collectif d'attente.

Ils la craignent, mais ne peuvent résister à ce qu'elle leur propose, jugea-t-elle dans une bouffée de mépris.

— Eh oui, ne sont-ils pas abominables ? l'approuva l'Impératrice en sirotant son thé.

Reva ravala un soupir. *Ne ressens rien. Ne pense rien !*

— Hais-tu ton peuple comme je hais ces gens ? poursuivit l'autre. Une telle crédulité... ce doit être éprouvant par moments.

La Cumbraëline savait que cet être la provoquait, cherchait à éveiller chez elle une colère qui lui en révélerait un peu plus. Mais, en pensant à son peuple si confiant, si fervent, elle ne ressentit aucune fureur.

— Ils ont tenu tête au meilleur de ton armée pendant des mois,

rappela-t-elle. Affamés, privés d'espérance, ils ont répandu leur sang, donné leur vie les uns pour les autres. Les tiens se vautrent dans la cruauté et font du meurtre un divertissement ! C'est à eux que je réserve ma haine.

— À toi que tu réserves ta culpabilité.

L'Impératrice mordit dans un autre gâteau et, vaguement déçue, haussa les sourcils.

— Tout a le goût de cendres, marmotta-t-elle en jetant le petit-four.

Reva s'efforça de ne pas tenir compte du regard pesant de l'ennemie sur elle et se focalisa sur l'agitation survenue dans l'arène. On voyait émerger deux groupes d'hommes de portes situées aux deux extrémités de l'ovale. Les vivats de la foule se dissipèrent rapidement devant l'état des malheureux. Ils étaient nus, la plupart des vieillards ou au moins d'âge mûr. Blêmes, tremblants sous la scrutation des spectateurs, certains plaquaient les mains en protection sur leurs parties intimes, d'autres restaient immobiles, comme éberlués, sous le choc.

— Je te prie de m'excuser un instant, petite sœur.

La femme se releva, retourna au bord du balcon où attendait un Arisaï, un genou à terre. Il lui tendait une épée courte.

— Une nouvelle preuve de l'abondante générosité de votre Impératrice ! cria-t-elle en faisant aller son bras avec grandiloquence d'un bout à l'autre de l'arène. J'ajoute deux équipes aux vénérables Courses à l'Épée. À ma droite, l'Honorable Compagnie des Traîtres, à ma gauche l'Ordre Exalté des Fonctionnaires Subornés. Ils ont l'un et l'autre, par leur déloyauté et leur avidité, provoqué mon déplaisir, mais mon âme féminine, miséricordieuse, m'oblige à l'indulgence. Il n'y aura qu'un vainqueur à cette compétition, il sera autorisé à finir ses jours en esclavage et on épargnera les trois morts aux membres de sa famille.

Elle prit la lame des mains de l'Arisaï agenouillé, la jeta au milieu de la piste. Reva ne put se retenir d'apprécier l'habileté du geste : l'arme s'enfonça jusqu'à la garde dans le sable. L'Impératrice se détourna tandis que les trompettes faisaient retentir une brève note et que le murmure de la multitude se chargeait d'un effroi perplexe.

La note s'éteignit, les deux groupes demeuraient immobiles. Les hommes nus échangeaient des coups d'œil méfiants ou levaient sur les spectateurs des visages sillonnés de larmes, réduits à la dernière extrémité. Il sembla un instant qu'ils allaient rester là, paralysés par la terreur, mais des archers varitaï postés au niveau le plus haut lâchèrent une salve de projectiles dans le sable, autour des pieds des malheureux. L'un réagit tout de suite, il courut vers l'épée à une vitesse étonnante au vu de sa bedaine. Plusieurs du même côté le

suivirent, ce qui poussa leurs adversaires à enfin les imiter. Bientôt les deux troupes foncèrent l'une vers l'autre dans une débauche de chairs flasques, trempées de sueur, en poussant des cris pathétiques de défi. Le grassouillet fut le premier à atteindre l'arme, il l'arracha du sol et l'agita en direction des autres qui approchaient. Un jet brillant de sang surgit dans la masse en collision. On eut vite perdu de vue l'homme ventru qui sombra au milieu d'une forêt de membres en délire ; les combattants se déchiraient avec une maladresse féroce. La lame revint sur scène, brandie bien haut par un vieillard émacié aux cheveux gris hirsutes. Il frappait autour de lui à coups redoublés, les yeux agrandis par la démence. Puis il disparut à son tour.

— Ne gaspille pas ta pitié, conseilla l'Impératrice à Reva en se rasseyant. Tous des robes-noires, aucun parmi eux qui n'ait de sang sur les mains.

Elle se pencha sur son invitée et prit un ton de conspiratrice, comme si elle s'imaginait échanger des confidences entre jeunes filles.

— Alors, que penses-tu de Lieza ? Ne trouves-tu pas cette petite chose adorable ?

Reva était décidée à ne pas répondre, elle ne quittait pas des yeux l'amas toujours plus réduit de piteux combattants. Beaucoup étaient allongés sur le sable désormais, trop grièvement atteints ou trop épuisés pour lutter encore, mais il en restait quelques-uns d'animés, en tas au milieu de l'arène, formant une mêlée tourbillonnante de chairs rougies centrée sur l'arme tant convoitée.

— Je peux toujours la remplacer, poursuivit la femme, si elle... n'est pas à ton goût.

Ne pense rien. Ne ressens rien.

— Elle... me convient.

— Je m'en réjouis. Après tout, tu es la Plus Honorée Garisaï, les quartiers qu'on t'a attribués sont traditionnellement réservés aux champions les plus réputés. Autrefois, vois-tu, les Garisaï n'étaient pas des esclaves mais des hommes et femmes libres, venus rendre hommage aux dieux par leur sang et leur bravoure. Ceux qui restaient invincus jouissaient des plus grands privilèges, ils passaient leur vie dans l'opulence et les plaisirs. Les dieux favorisaient ceux qui savaient apaiser leur soif éternelle.

— Que leur est-il arrivé, à vos dieux ? demanda Reva en scrutant le dernier carré.

Cinq survivants cernaient le porteur de l'épée et se rapprochaient tandis que, le teint gris d'épuisement, il tentait de les repousser à grands coups patauds.

— Nous les avons tués.

L'Impératrice s'intéressa de nouveau à la piste où la compétition touchait à sa fin. L'homme armé abattit un adversaire de haute taille,

mais vieux, avant que les autres le saisissent et le jettent à terre. Les coups de poing pleuvaient avec frénésie, puis un autre s'empara de l'épée et se dégagea pour s'empresse de taillader ceux avec qui il s'était allié. Il poussait un cri bestial chaque fois qu'il infligeait une blessure. Les spectateurs, une fois de plus, restaient silencieux, et la fureur cadencée du champion se réverbérait d'un niveau des gradins à l'autre. Enfin il acheva sa dernière victime. Haletant, il se tut, puis s'affala par terre, en pleurs, son torse mou d'oisif désormais rouge de la taille au cou.

La femme observa quelques instants la forme prostrée.

— L'un des corrompus..., conclut-elle d'une voix rêveuse avant de se tourner vers Varulek. Qu'on s'assure qu'il achève les blessés avant de l'envoyer à la fabrication de monnaie. Porter des sacs de métal pour le reste de ses jours le fera peut-être réfléchir à la véritable valeur de l'argent.

Elle se recula confortablement et tendit la main pour suivre du doigt des mèches de cheveux évadées de la longue tresse de Reva.

— Les dieux, poursuivit-elle, l'air pensive, ne servaient plus à rien pour un peuple qui voulait embrasser un avenir radieux, connaître un destin dont n'était digne que la raison sans entraves, porteuse d'unité. Voilà du moins ce que mon père m'a dit un jour.

— Ils n'étaient pas réels, protesta Reva. Vos dieux sont morts, le Père Universel est toujours là.

Elle regarda deux Arisaï relever de force le survivant et le pousser vers un homme allongé immobile, une plaie béante au ventre. Le malheureux retenait d'une main ses entrailles répandues et levait l'autre en une vaine supplication de miséricorde.

— Tu as bâti une nation sur l'atrocité.

— Et la tienne, chère petite sœur, constituerait-elle un exemple de civilisation ? Je l'ai visitée, je ne le pense pas. Vous vous prosternez devant un songe gribouillé voilà des siècles, vous vous querellez infatigablement avec ceux qui, de leur côté, se prosternent devant le fantôme d'âmes défuntés.

— Grâce à toi, cette querelle a désormais pris fin.

— Grâce à toi aussi, Envoyée. Celle qui parle avec la voix du Père !

Elle rit doucement. Reva se sentait de plus en plus mal à l'aise.

— Oh oui ! je le sais bien. Tu as menti ! Des milliers t'ont suivie ici pour y mourir, tout cela à cause des paroles que tu as prononcées en te prévalant d'un dieu aussi muet que sourd. Tu n'as jamais vraiment entendu sa voix mais persistes à redouter sa sentence...

Elle se pencha plus près. La prisonnière ne quittait pas des yeux l'arène où le dernier homme, titubant comme un bébé, allait d'un mutilé à l'autre.

— Laisse-toi aller, petite sœur, chuchota la femme d'un ton

pressant, sincèrement quémendeur. Je peux te montrer tant de merveilles.

La Cumbraëline regarda l'ultime blessé trouver une mort répugnante avant que les Arisaï traînent le champion hors de la piste. Suspendu entre deux soldats, tête jetée en arrière, voix égarée, il lâchait des insanités.

— J'en ai vu suffisamment, assura Reva.

L'Impératrice lâcha un petit soupir, un souffle spectral sur la joue de son invitée, et lui infligea un léger baiser avant de reprendre sa position initiale.

— Je crains de ne pouvoir être d'accord, ma dame.

Il fallut près d'une demi-heure aux esclaves pour ôter les cadavres de la piste et passer le râteau sur le sable ensanglanté. La femme, pendant ce temps, ne prononça pas un mot. Elle restait assise, les yeux éteints, le visage étrangement inexpressif. Parfois elle remuait les lèvres en un murmure inaudible, fronçait les sourcils devant une énigme insondable, parfois aussi elle prenait une expression chargée d'une telle perplexité, d'un tel chagrin, que Reva dut refouler une bouffée de pitié.

Cette chose est folle. L'Impératrice démente d'un Empire bâti sur la raison sans entraves !

Les trompettes résonnèrent de nouveau et l'autre cilla, puis se redressa pour considérer les silhouettes émergeant d'une porte ménagée dans le mur de l'arène. Ils étaient deux, de haute taille, l'un blond et l'autre brun. Le premier tenait une épée courte, son compagnon une lance. Ils portaient des pantalons de cuir mais aucune armure et, torse nu, considéraient les spectateurs qui les cernaient niveau après niveau. Contrairement aux malheureux juste avant eux, ils demeuraient fiers. Saisis d'appréhension, certes, mais bien décidés à ne pas supplier.

La foule se ranima à la perspective d'assister à un divertissement plus habituel. Elle cria son dédain, son appréciation. L'horreur de la Course à l'Épée semblait oubliée. Reva serra les poings à s'irriter les poignets sur ses chaînes et regarda le Bouclier. On l'avait rasé, révélant ainsi un visage aux traits délicats qui, savait-elle, avait séduit nombre de nobles dames du Royaume. Elle vit qu'il la reconnaissait quand son regard se porta sur la loge. Il baissa la tête pour un salut improvisé. La Cumbraëline s'intéressa ensuite au brun, un jeune homme d'à peine vingt ans qui crispait tous ses traits dans l'effort de contrôler sa peur... Mais cette peur disparut quand il l'aperçut. Soudain, elle sut qui il était, et faillit vomir. Elle se leva brusquement tandis que le malheureux tombait à genoux en brandissant son arme des deux mains. Il cria quelque chose qui se perdit dans la clameur féroce de la multitude, mais elle n'avait pas le moindre doute quant à

son message : *Je me réjouis de votre présence, Dame Envoyée !*

— Tiens, tu connais aussi le jeunot ? s'étonna l'Impératrice.

Elle lisait décidément les sentiments de Reva avec une haïssable aisance.

La jeune femme lui répondit, elle ne savait pas pourquoi. Peut-être parce qu'elle voulait délivrer une sorte d'hommage, parce que cet homme méritait que son nom soit prononcé avant sa mort.

— Allern Varesh, émit-elle comme si les mots écorchaient sa gorge sèche. Originaire de Terrefleuves, garde du Palais Mustor.

— Tu te sens tellement coupable...

L'Impératrice lui posa gentiment la main sur l'épaule et l'attira à elle.

— Accepte enfin qui tu es, ce que tu es ! (Elle désigna avec dédain Allern agenouillé.) Ni lui ni personne de sa condition ne pourra jamais atteindre nos sommets, la nature les a créés pour nous servir. J'ai l'impression que ta reine a depuis longtemps compris cette réalité.

Elle enlaça brièvement Reva et s'approcha encore du bord de la loge. La foule plongea dans le même silence absolu dès que les trompettes sonnèrent.

— Dans les temps antan ! cria-t-elle. Aux jours où les fausses idées superstitieuses fissuraient cet Empire, on nommait ce jour la fête des Frères Tombés, pour célébrer l'ultime bataille menée par les seuls mortels jamais élevés à la fonction sacrée de Gardiens. Je vous donne Morivek et Korsev !

Elle tendit le bras en direction du Bouclier et d'Allern qui, yeux toujours rivés à Reva, s'était relevé. Il souriait, apparemment sourd aux paroles de l'Impératrice et aux vivats des spectateurs.

— Réjouissez-vous de les voir combattre les pires des Dermos, fredonna presque la maîtresse de cérémonie en désignant du geste une porte située à l'extrémité ouest de la piste. Les Hérauts de la Chute !

La porte s'ouvrit au son criard des trompettes, la foule éclata en acclamations délirantes à la vue des créatures qui faisaient leur entrée dans l'arène. Reva les crut d'abord apparentées au tigre de guerre du seigneur Nortah, mais se rendit très vite compte qu'il s'agissait d'une tout autre espèce. Leur corps était plus svelte et plus petit, leur pelage rayé jaune et noir des pieds à la tête n'avait rien à voir. Mais c'était surtout la denture qui faisait la différence, car les animaux arboraient des paires de crocs semblables à des dagues, qui ne tenaient pas dans la gueule. Les neuf bêtes tiraient de toutes leurs forces sur leurs chaînes ; on les avait regroupées trois par trois, chaque trio sous le contrôle d'un dresseur – des hommes imposants dans des tenues de cuir épais, qui retenaient les fauves d'une main et brandissaient de l'autre un long fouet.

— Des dents de sabre, annonça l'Impératrice en revenant près de

Reva. On dit que les Dermos les ont fait naître dans la fosse de feu et les ont lâchés sur le monde en hérauts de la chute de l'humanité. Les prêtres antiques annonçaient sans cesse la fin de tout par des calamités, des pestilences qu'on pouvait seulement éviter en se prosternant plus bas devant les dieux... et, bien sûr, en apportant son tribut aux temples.

La jeune femme s'efforça d'apaiser son cœur tandis que les dresseurs laissaient les monstres s'approcher des deux hommes au milieu de la piste. Les fauves crachaient, luttaienent contre leurs chaînes, leur soif de sang semblait les rendre fous.

— On ne sélectionne que les petits les plus féroces, précisa la femme, et on les maintient constamment affamés. Dans leur esprit, ce n'est que dans l'arène qu'ils peuvent se rassasier de viande ! D'où leur enthousiasme.

Allern et le Bouclier se rapprochèrent d'un commun accord. Le jeune garde salua Reva d'une ultime inclination avant de prendre une posture de combat, accroupi, la lance à l'horizontale au niveau de son torse.

Arentes a été un bon maître, songea-t-elle.

Rien à faire, son cœur battait à lui rompre les côtes, la sueur perlait sur son visage.

— Non, chuchota-t-elle, oubliant sa fierté et sa haine devant ce spectacle au-dessus de ses forces. Je t'en supplie.

— Me demanderais-tu une faveur, chère petite sœur ?

L'Impératrice lui posa les mains sur les épaules et la tourna vers elle. Elles étaient face à face.

— Que me donneras-tu en échange ?

— Je combattrai. À leur place.

— Mais de toute manière on te verra sur cette piste ! J'ai promis à mon horreur de peuple un beau spectacle. Qu'as-tu d'autre à offrir ?

Elle serra fort Reva contre elle. Son souffle était très doux contre l'oreille de sa captive.

— Quand mon bien-aimé viendra à moi, nous abattons ensemble l'Allié et le monde tout entier sera nôtre... Rejoins-moi, petite sœur ! Je te donnerai le Royaume, tu y régneras en mon nom. Garde ton Père Universel si ça t'amuse, je me moque des mensonges que tu as envie de professer. Prends ces deux-là comme serviteurs, avec un conditionnement adéquat ils seront en effet prodigieux. Tu pourras annihiler les autres croyances, bannir à jamais la foi hérétique, dispenser l'amour du Père dans tous les coins du Royaume !

Elle recula d'un pas et caressa la joue de Reva en souriant gentiment. Elle effaça du pouce l'unique larme qui avait échappé à sa captive.

— N'est-ce pas là ce que tu as toujours voulu ?

La jeune femme observa l'arène, vit que les dresseurs avaient amené les fauves à former un cercle autour des deux sacrifiés, et le resserraient peu à peu.

— Tu as ce don, lui dit-elle, ce chant qui t'indique les sentiments d'autrui.

— Il m'apprend énormément.

Reva se retourna et plongea les yeux dans ceux de l'Impératrice.

— Que t'apprend-il à cet instant ?

L'autre parut soudain inquiète, elle crispa les lèvres en une moue d'amusement agacé. Elle entreprit de se mettre hors de portée, mais c'était un tout petit peu trop tard.

La Cumbraëline lança la tête en avant, heurta du front la bouche de l'ennemie et la fit tituber en arrière. Les Arisaï réagirent instantanément, dégainèrent leurs épées dans un même sifflement et cernèrent Reva... sauf en un point. Elle courut au bord de la loge et sauta.

Chapitre 10

VAELIN

C'est dans un cri que Dahrena revint à son corps. Elle se plia en deux, le visage déformé par l'angoisse. Vaelin l'enlaça tendrement jusqu'à ce qu'elle cesse de trembler. Elle n'était pas partie longtemps cette fois, elle avait voulu retrouver les tribus des monts, qui ne se montraient toujours pas. Le commandant supposait donc que sa détresse ne provenait pas de l'épuisement dû à son don.

— Ils sont parvenus aux montagnes, révéla-t-elle, le regard intense, effaré. Ils tuent tous ceux qu'ils trouvent. Et il savait, Vaelin. Il savait que je le voyais, il en riait.

Le commandant rassembla les anciens du peuple des Loups pour qu'ils entendent le compte-rendu. Sur chaque visage s'effaçaient peu à peu les derniers vestiges d'espoir ; cette fois, l'Ombre du Corbeau les recouvrait pour de bon, le temps longtemps promis des épreuves était venu.

— Il y a beaucoup de Varitaï dans la troupe, les informa Dahrena, des Kuritaï aussi. Peu d'Épées Franches, surtout de la cavalerie ; ceux-là ont l'âme troublée, leur aura rouge exsude la peur et la méfiance. Ils ont atteint la montagne voilà deux jours, j'ai remarqué des indices de combat et les ruines d'un village. Tous étaient morts, jeunes et vieux. Pas de prisonniers. Ils ne viennent pas chercher des esclaves ! (Elle se tut un instant, les yeux clos. Elle s'obligeait à rappeler ses souvenirs.) Ils ont tourmenté ceux tombés vivants entre leurs mains, longuement, cruellement. Il voulait que j'assiste à ça, conclut-elle en regardant Vaelin.

— Où sont-ils maintenant ? lui demanda-t-il.

— Ils se dirigent vers le nord-est en formation serrée. Peu de patrouilles. J'ai vu de nombreuses âmes qui se rassemblaient pour les affronter, mais par petits groupes. Aucun n'avait la moindre chance de les arrêter.

— Alors ils ont besoin de notre aide, estima le commandant.

— Non.

De toute l'assemblée, l'homme à la capuche était le seul assis. Il se penchait sur un feu de camp, l'attisait du bout de son solide bâton de marche.

— Aurais-tu un conseil, maître Erlin ? demanda Vaelin.

— Je ne fais qu'énoncer un fait, frère.

Erlin soupira et rabattit sa capuche en arrière. Il sourit à Dahrena avec une immense compassion.

— Ils sont deux fois plus nombreux que nous, n'est-ce pas, ma dame ?

Elle jeta à Vaelin un coup d'œil réservé, hocha la tête.

— Les tribus devraient s'unir pour avoir un espoir de vaincre, expliqua l'immortel en se tournant vers le frère. Et elles ne le feront pas. J'ai essayé d'avertir les différents chefs mais ils n'écoutent pas, ils pensent qu'il ne s'agit que d'une nouvelle chasse aux esclaves. Régulièrement, à intervalles de quelques années, les Volariens viennent. Parfois on peut les amadouer avec du minerai et des captifs arrachés à la tribu voisine, parfois on les combat pour que les jeunes guerriers gagnent leurs premières cicatrices de gloire. Cela dure depuis plus de deux siècles, c'est devenu une espèce de rituel. Ils ne comprennent pas ce qu'ils doivent affronter aujourd'hui ! Le temps qu'on les rejoigne, ils seront déjà vaincus, dispersés.

Erlin revint au feu, se remit à en rassembler les braises. Vaelin remarqua qu'il serrait son bâton à s'en blanchir les phalanges.

Il a peur. Qu'est-ce qui peut faire peur à un immortel ?

— Mais les tribus te connaissent, insista-t-il. Ne pourrais-tu nous guider jusqu'à elles, leur parler pour nous ?

— Elles ne savent pas parler d'une même voix. Quand elles ne se combattent pas les unes les autres, chacune se déchire. Le temps de négocier avec toutes les factions, il sera trop tard. De toute manière, elles ne vous verront, toi et ceux qui t'accompagnent, que comme des étrangers à abattre.

— Tu crois que je vais rester là pendant qu'un massacre se déroule ?

— La créature de l'Allié s'efforce de t'attirer dans ses griffes, tu le comprends bien. Du reste, tu n'es pas venu ici faire la guerre, mais pour le savoir que, crois-tu, je détiens. La clé de la défaite de l'ennemi suprême.

Vaelin fronça les sourcils en entendant l'inflexion sardonique de la voix d'Erlin, celle d'un homme qui voit s'annoncer une issue trop prévisible.

— On dirait que tu as déjà vécu cela...

— C'est arrivé parfois au cours des siècles. Des érudits, des souverains... (il décocha brièvement au commandant un sourire d'excuses)... des guerriers. Ils devaient affronter la triste réalité de l'existence de l'Allié, des légendes ou leur propre don les amenaient à moi. Mais personne ne m'a trouvé en des temps aussi troublés.

— L'Allié tient à aller au bout des choses. Ce sera différent cette fois.

Erlin soupira et se mit debout.

— Alors mieux vaut te montrer ce que j'ai montré aux autres, frère.

Il désigna du bâton l'est, où les nuées noires, basses, surplombaient les sommets.

— Mais je doute que les autres apprécient le climat.

Les collines restèrent obstinément vides tandis qu'ils marchaient vers l'est, suivant des vallées dénuées de toute vie, à l'exception de quelques wapitis qui s'enfuirent dès qu'ils les eurent flairés dans le vent.

— Les gens des montagnes sont des mineurs, expliqua Erlin. Ils extraient du cuivre et de l'étain dont ils font commerce avec les Volariens, malgré leurs conflits perpétuels. On trouve peu de filons aussi loin au nord, et les éventuelles patrouilles se concentrent sur l'incursion ennemie en cours.

— Tu as vécu longtemps dans cette région ? demanda Vaelin.

— Six ans cette fois, mais il y a deux siècles j'y ai habité près de trois décennies. Les tribus ne se montraient pas aussi féroces que maintenant.

— Qu'est-ce qui t'a retenu à l'époque ?

— Une veuve avec ses enfants. Elle ne mâchait pas ses mots, mais elle était bien gentille ; cela n'avait pas l'air de la déranger que je reste avec elle comme une espèce de mari. À sa mort, les enfants avaient grandi et les Volariens montaient leurs premières expéditions de trafic humain. J'ai préféré m'éclipser. Pourtant, je reviens toujours dans le coin.

— Pour quelle raison ?

Erlin s'assombrit, il considéra les monts de Feu au loin. Leur lueur mauvaise était plus brillante à présent, les cieux au-dessus d'autant plus noirs.

— On verra ça le moment venu, finit par lâcher l'immortel.

Le soir, Lorkan, Cara et Marken se rassemblèrent autour de lui, impatients de l'entendre raconter ses voyages. Des trois camarades, Cara avait les souvenirs les plus vagues de l'homme, mais elle se rappelait tout de même ses contes du temps où, enfant, elle vivait dans la Cité Déchue.

— Es-tu reparti là-bas, à l'ouest ? demanda-t-elle. Au temple au-dessus des nuages ?

— Certes.

Il leva les yeux sur les Sentar massés tout autour. Il semblait avoir d'eux une moindre connaissance que de la plupart des autres peuples ; au vu de leur réputation féroce, il trouvait insolite leur incessant désir d'entendre des légendes.

— Mais je n'y suis resté qu'une nuit, précisa-t-il.

— Était-elle là ? insista la jeune fille. La princesse de Jade ?

— Certes ! Aussi ravissante que jamais. L'âge n'avait pas de prise sur elle, elle chantait toujours sa belle chanson. Je me réjouissais d'avoir fait l'effort nécessaire pour l'entendre de nouveau, même si le voyage jusqu'à elle était plus pénible qu'auparavant. La terre des Rois-Négociants non plus n'échappe pas toujours aux conflits.

— La princesse de Jade ? s'étonna Vaelin.

— La seule âme de ma connaissance à me dépasser en âge. Les Rois-Négociants l'ont confinée il y a cinq cents ans dans le temple au-dessus des nuages et viennent toujours en pèlerinage solliciter ses conseils, car ils croient qu'elle a l'oreille des cieux. Je pense qu'ils l'amuse beaucoup, mais c'est difficile à dire : ses humeurs restent en général aussi inscrutables que ses paroles. Pourtant sa chanson... (Il ferma les yeux à ce souvenir chargé de délices.) D'innombrables années passées à pratiquer la harpe, à polir sa voix. Moi seul ai eu l'incomparable chance de l'ouïr plus d'une fois.

Le commandant remarqua que Kiral paraissait agitée, et comprit ce que son chant à elle lui apprenait : l'homme devant eux était à peu près certain de ne plus jamais entendre la princesse de Jade.

Nous ferons son malheur. Voilà ce qu'il craint.

— On m'a raconté une légende autrefois, intervint-il. Celle d'un chevalier de Renfaël sauvé de la mort par un garçon pourvu du pouvoir de guérir, voyageant en compagnie d'un homme qui ne pouvait périr. Le chevalier racontait comment cet homme s'efforçait de protéger le jeune Doué dans l'espoir qu'un jour naîtrait dans le Royaume quelqu'un capable de le tuer, lui. Il était las de sa vie éternelle.

— Las ? (L'immortel prit une posture plus détendue, serra les lèvres. Il réfléchissait.) La vie est sensation permanente, changement incessant, diversité sans fin. Nous ne sommes pas conçus pour nous en lasser, je ne suis pas différent. Mais j'ai toujours su que la mienne prendrait fin un jour. Malgré toutes ces années que j'ai connues, je ne puis demeurer pour toujours, et je ne le souhaite pas. La princesse de Jade l'a compris la première fois que je suis venu la voir. J'espérais qu'elle me donnerait une explication. Pourquoi conservais-je ma jeunesse alors que les autres prenaient de l'âge ? Pourquoi autour de moi succombait-on à la peste ou à des maladies quelconques, et pas moi ? Elle ne m'a pas donné de réponse, elle n'en donne pas. Parmi ceux qui gravissent le sentier traître jusqu'au temple, beaucoup reviennent déçus, même si elle décide de leur parler. Ses paroles sont opaques, souvent trop pour qu'ils les éclaircissent. Elle ne m'a rien dit, mais elle m'a autorisé à l'entendre chanter, et cela m'a suffi. Parce que, voyez-vous, sa chanson n'est pas absolument parfaite. Elle comporte une brève série de notes, complexe peut-être au point d'excéder les capacités de quiconque a jamais tenu une harpe, même

la princesse. C'est ténu, presque imperceptible à l'oreille non entraînée, mais pour un être aussi ancien que moi, déchirant comme le trébuchement d'un apprenti ménestrel sur ses premiers accords. Elle n'a pas complètement achevé de polir sa chanson, il est possible qu'elle n'y parvienne jamais.

Après trois jours de marche, ils arrivèrent en vue du premier village, quelques cahutes de pierre blotties au pied d'un mont au sommet tout plat. L'air avait une nuance vaguement sulfureuse et le ciel au-dessus se voilait d'une nuée grise perpétuelle, dont les lourdes volutes s'assombrissaient vers l'est, où les monts de Feu faisaient éclater leur rage plus étincelante que jamais. Erlin les fit arrêter à un petit kilomètre des habitations desquelles on voyait sortir au pas de course quantité de silhouettes toutes armées – une centaine peut-être.

— Les Laretha ne reçoivent pas souvent de la visite, indiqua l'immortel. Ils ne sont guère nombreux, et leur proximité avec les monts de Feu leur apporte une certaine sécurité.

Il se tourna vers Vaelin, désigna le village.

— Ils vont vouloir parler au chef de cette nouvelle tribu, ajouta-t-il.

Le commandant demanda à Astorek de se joindre à lui. Ils suivirent Erlin vers les guerriers des montagnes qui les attendaient en rang, peu nombreux mais sans crainte. Il s'agissait surtout d'hommes, chacun porteur d'une hache ou d'une longue lance à la pointe fine. Leurs tenues consistaient en jupes de cuir à mi-mollet, peintes de divers symboles, et de cuirasses de bronze qui jetaient des lueurs assourdies dans ce jour éteint. Au milieu se dressait un homme solide d'âge mûr, une hache à chaque main. Ses longs cheveux grisonnants étaient coiffés en arrière, divisés en tresses épaisses. Il semblait aux aguets, mais se détendit un peu en reconnaissant l'immortel. Toutefois, il adressa à Vaelin un regard chargé d'une absolue méfiance, et parut devenir furieux à la vue d'Astorek : il brandit ses deux armes, de chaque côté les siens adoptèrent des postures de combat.

— Pertak ! le héla Erlin.

Il lui sourit avec bienveillance et prit la parole en désignant les deux hommes avec lui :

— Il dit qu'il amène de puissants alliés aux Laretha, traduisit Astorek.

Vaelin remarqua que le chaman avait l'air très mal à l'aise.

— C'est de la folie, Ombre du Corbeau, commenta celui-ci. Ces gens n'ont que la mort à offrir aux étrangers.

Le commandant désigna d'un hochement de tête Erlin, qui avançait vers le chef bras grands ouverts.

— Sauf à lui, rappela-t-il.

L'immortel s'arrêta à deux mètres de son interlocuteur. Sa voix était trop douce pour que ses compagnons l'entendent, mais le chef parut se détendre un peu, même s'il n'avait rien perdu de sa méfiance. Au bout de quelques instants, Erlin se retourna et leur fit signe d'approcher.

— Pertak, à la tête des Laretha, exige un tribut si vous voulez pouvoir souiller ses terres de votre présence, annonça-t-il.

Pourtant Vaelin n'avait pas vu l'homme des montagnes ouvrir la bouche.

— Un tribut ? répéta-t-il.

— C'est purement symbolique. S'il vous permettait de séjourner ici gratuitement, il ferait montre de faiblesse, et l'un des jeunes gens le défierait.

Le chef parla alors, il pointa l'une de ses haches vers le peuple des glaces, prononça une phrase aux sons gutturaux. Le commandant suivit du regard la direction de l'arme et vit Dahrena à côté de Taillade qu'elle tenait par la bride.

— Il veut mon cheval ?

— Ah ! mais non, rectifia Erlin avec un petit sourire. C'est ta femme qui l'intéresse.

— Hors de question.

Vaelin saisit la bourse à sa ceinture et en défit les liens pour y prendre un joyau, un rubis de poids respectable, finement taillé, que lui avait donné le gouverneur Aruan sur les quais de Linesh, moins de deux ans plus tôt. Cela paraissait beaucoup plus long à présent. Il avait plusieurs fois été tenté de le vendre, notamment lorsqu'il était sur les routes avec Reva qui avait toujours faim, mais la voix du sang avait protesté chaque fois qu'il l'envisageait. Il espérait que ç'avait été en prévision de cet instant.

Le chef lâcha une hache pour attraper au vol la gemme que lui jetait l'étranger, il écarquilla les yeux, saisi d'une immédiate fascination. Les guerriers de chaque côté oublièrent toute discipline et se massèrent pour admirer le caillou, chaque visage illuminé d'une convoitise envoûtée. Pertak grogna quelques mots, brandit son autre arme en guise d'avertissement. Ils reculèrent, en s'efforçant de voler encore quelques aperçus du rubis.

Le chef reprit la parole à l'adresse de Vaelin. Il faisait jouer la lumière sur les facettes de la pierre.

— Il veut savoir quel pouvoir cela détient, traduisit Astorek, une pointe de mépris dans le ton.

— Les montagnes regorgent de minerais, expliqua Erlin, mais les gemmes y sont rares. Ils éprouvent pour elles une fascination irrationnelle.

— Dis-lui qu'elle a le pouvoir de capturer l'âme, décida Vaelin. Il

ne devrait vraiment pas la contempler aussi longtemps.

Un éclat de crainte s'éveilla dans les yeux du chef quand Erlin eut rapporté ces paroles. Il serra férocement la pierre dans son poing et, battant des paupières, leva un regard calculateur sur le commandant. Il grommela une brève phrase d'un ton sec puis, avec des gestes très appuyés, tourna le dos aux intrus avant de s'éloigner vers le village. Sa petite troupe le suivait de près. Apparemment il ne s'inquiétait plus du tout de la présence de tant d'étrangers à la fois.

— Nous pouvons rester là un jour et une nuit, conclut l'immortel. Je dois admettre que c'est là une très sérieuse concession.

— Cela suffira-t-il pour ce que nous avons à faire ? s'inquiéta Vaelin.

Erlin leva les yeux sur le mont qui surplombait le village. Une fine brume obscurcissait en partie le plateau au sommet.

— Tu te rendras compte, frère, que le temps là-haut ne signifie plus grand-chose.

Il interdit à quiconque à part Vaelin de l'accompagner. Dahrena et l'ensemble des Doués protestèrent bruyamment.

— Nous sommes venus de si loin ! s'étrangla Cara. Nous priver de savoir maintenant...

— Je ne cherche pas à priver, l'interrompt Erlin, mais bien à protéger. Crois-moi, tu m'en voudrais de te faire accéder à ce savoir-ci.

Il mena le commandant à un sentier qui contournait le village laretha au pied de la montagne pour prendre fin dans un amas de ruines. Vaelin examina les blocs de granit, les murs à moitié écroulés, et nota que leurs formes, l'élégance de leurs lignes et les motifs gravés qu'ils portaient, presque effacés par le vent, lui étaient familiers.

— La Cité Déchue, conclut-il. Les architectes étaient les mêmes.

— Pas tout à fait. Mais ils parlaient la même langue.

L'immortel désigna du geste un escalier qui, partant des ruines, rejoignait le flanc de la montagne. Vaelin vit qu'il se prolongeait en marches creusées à même la pierre pour gravir en lacets la pente jusqu'à son sommet.

— Ils avaient les mêmes dieux, précisa Erlin.

— Alors, reprit-il au cours de leur ascension sur un sol imprégné de l'humidité de brumes perpétuelles tandis que l'atmosphère autour d'eux devenait peu à peu glacée, comme ça tu as renoncé à la Foi.

— Un homme ne s'accroche pas à un mensonge.

— Mais la Foi n'est pas un mensonge. Elle n'est pas toujours des plus claires, on a parfois du mal à la dégager de la gangue du dogme, mais après avoir considéré ce que le reste du monde propose en matière de divinités, je la trouve très acceptable.

— La première fois que je t'ai vu, tu as déclaré que tu n'avais d'autre choix que de suivre la Foi. Quand j'ai fini par comprendre qui tu étais, j'ai pensé que tu voulais dire que la légende était vraie, que les Défunts t'avaient maudit pour avoir renoncé à elle.

— Maudit ? C'est ce que j'ai longtemps cru, quand on m'a chassé de mon village natal. J'affichais la trentaine alors que mes contemporains se voûtaient et se ridaient de plus en plus. Ma femme était la plus acharnée contre moi ; ma perpétuelle jeunesse la consumait d'envie, elle me détestait parce que ses cheveux grisonnaient et que je ne la regardais plus avec désir. Je n'avais jamais tellement pratiqué la Foi, j'annonçais le Catéchisme sans vraiment réfléchir à sa signification, je me permettais parfois de murmurer des railleries à l'encontre de ces ennuyeux moralisateurs de frères. « Tu leur as tourné le dos ! » m'accusait mon épouse qui cherchait désespérément à expliquer le mystère que je représentais. « Les Défunts t'ont maudit. » Je me dis que c'est ainsi que tout a commencé, par une vieille mégère dont les insultes ont donné naissance à une légende.

— Tu n'as donc jamais entendu leur voix, on ne t'a pas refusé l'entrée dans l'Au-Delà ?

Erlin s'arrêta, le visage assombri. Son souffle lâchait des plumets de brouillard.

— Oh ! je les ai entendus ! Bien des années plus tard. Malgré les apparences, frère, la mort peut m'atteindre. Je ne vieillis pas, je ne tombe pas malade, mais privé de nourriture je suis affamé et, si je me coupe, je saigne comme n'importe qui. Je peux périr, oui, et il y a longtemps c'est ce qui m'arriva. Enfin, presque ; j'en étais si proche que je ne vois pas la différence.

» Je suis allé un peu partout après avoir été banni, j'ai parcouru de long en large les quatre Fiefs – le Royaume n'existait pas à l'époque. Je suppose que j'étais en quête, que je voulais résoudre l'énigme de cette existence prolongée, mais je ne voyais pas trop comment m'y prendre. Je n'eus aucun mal à dénicher des mystiques et autres charlatans qui, contre de l'or, promettaient tous de me dispenser leur sagesse. En fin de compte, ils se révélaient des escrocs, voire des déments. Un jour, dans une taverne nilsaëline, j'entendis un ménestrel célébrer dans sa chanson les étranges coutumes des Seordah, qui usaient d'enchantements de la Ténèbre pour préserver leur chère forêt. Cela me parut un endroit intéressant où chercher mes réponses, car après tout je n'étais qu'un homme, certes pas un guerrier : comment pourraient-ils voir en moi une menace ? Je crois avoir marché sous les arbres une demi-journée avant qu'un membre de ce peuple me plante une flèche dans le ventre.

» Il s'approcha pour me regarder me vider de mon sang. C'était un

grand type, guère ému par mes appels suppliants à l'aide. Peu à peu, son visage s'effaça et la noirceur glacée de la mort fut sur moi. C'est alors que je les entendis, ces voix qui murmuraient, qui criaient et quémandaient... Tant de voix différentes ! *C'est donc cela l'Au-Delà ?* songai-je alors. *Les appels des morts qui résonnent en écho dans le vide ?* Pas de sérénité éternelle, pas de sagesse, pas de repos éternel. Je dois avouer que la déception était grande.

» Je me rendis compte que les voix avaient disparu. Elles retenaient toutes leur souffle, comme en attente muette, chargée d'effroi. Puis une s'éleva, qui n'avait rien à voir avec ce que j'avais ouï auparavant. Contrairement aux autres, grêles, évoquant les ultimes accords d'une chanson à peine fredonnée, celle-ci était riche et forte. Celle d'une âme accomplie mais ancienne, incroyablement ancienne.

— L'Allié, comprit Vaelin.

Il se rappelait l'antiquité glaçante de ce qu'il avait entendu quand Dahrena l'avait arraché à l'Au-Delà.

— Je n'eus connaissance de ce nom que bien plus tard, mais oui, c'était lui. Et il avait une proposition à me faire : « Je te ramènerai si tu me sers de vaisseau. » La terreur me submergeait, celle de cet être mais aussi de la perspective de passer l'éternité dans cet affreux vide, au point que j'aurais pu accepter sur-le-champ... sauf que j'entendais autre chose dans sa voix : un appétit sans limites, désespéré, un *besoin* irrépressible de ce qu'il sentait exister en moi. C'était incommensurable, nauséabond, et je compris qu'il existait des sorts pires que la mort.

» Il ressentit mon refus horrifié, je ressentis son vouloir. L'Au-Delà est un lieu sans lieu, où errent les âmes, et aussi un lieu de souffrance si on sait comment l'infliger. Il le savait. Je sentis qu'il déchiquetait mon être, qu'il en arrachait des fragments. Son vouloir me taillait en pièces non avec frénésie, mais par des opérations d'une atrocité calculée. « Sers-moi ! insista-t-il. Décide-toi tant que tu as encore une âme utilisable. » Je ne percevais aucune haine en lui. Je pense qu'à ce stade il se trouvait au-delà de la haine, les âges avaient fait de lui une créature concentrée purement sur son objectif.

» Je me débattis, je hurlai, je sanglotai... je suppliai. Mais je refusais toujours. C'est alors que je ressentis un nouveau vouloir. Pas celui de l'Allié. C'était très différent, pas aussi ancien mais à sa manière aussi puissant. Il put m'arracher aux griffes qui m'enserraient. Je compris que mon être reprenait sa forme, même si beaucoup avait été perdu à jamais, souvenirs d'enfance et d'amitiés... Même aujourd'hui, impossible de me rappeler le visage de ma mère ou le nom de l'épouse qui avait fini par me haïr.

» Mon sauveur s'adressa à moi avec la voix d'une femme. Son but n'avait rien à voir avec celui de l'autre. Elle apaisa mes blessures,

chassa la terreur qu'il avait voulu installer. « Ce n'est pas la fin pour toi, m'assura-t-elle. J'ai vu ta fin, homme aux multiples vies, ce n'est pas pour tout de suite. Recherche tes semblables, préserve tous ceux que tu peux, car lorsque tu retourneras là-bas, c'est leur force qui te soutiendra et t'apportera la fin que tu en viendras à appeler de tes vœux. » Elle n'ajouta que trois mots avant de me repousser loin du vide, jusque dans mon corps. Le Seordah était toujours là, il sursauta, étonné, quand j'ouvris soudain les yeux. Le sang coulait toujours entre mes doigts, j'estimai n'être parti que quelques secondes. L'homme dit quelque chose – il avait l'air vaguement contrarié – et prit un couteau glissé à sa ceinture... pour le lâcher d'un coup en m'entendant articuler les trois derniers mots que j'avais entendus dans l'Au-Delà : « Nersus Sil Nin. »

— C'est la vieille aveugle qui t'a renvoyé, chuchota Vaelin. Elle est dans l'Au-Delà, elle le combat...

— ... À l'époque, mais de nos jours... (Erlin secoua la tête.) De nos jours, j'ai l'impression que la puissance maléfique ne connaît pas de frein.

Le commandant renonça aux myriades de questions qu'éveillait ce conte. Il avait fini par s'habituer à la réalité : les réponses tardaient toujours.

— Et le Seordah t'a soigné, supposa-t-il.

— Oui. Il est allé en chercher d'autres, ils m'ont porté jusqu'à leur camp. J'étais grièvement blessé, il a fallu des mois avant que je puisse reprendre la route. J'ai appris la langue de ce peuple, écouté leurs légendes, compris comment mon propre peuple leur avait arraché leurs terres. J'ai aussi compris qu'ils n'usent d'aucun enchantement de la Ténèbre pour entretenir leur forêt, mais d'un étonnant savoir-faire et d'une bravoure inflexible qui nous inspire assez de crainte pour nous tenir à l'écart. Le moment venu, je leur ai dit adieu et les ai quittés pour accomplir la mission qu'elle m'avait confiée. Je n'ai pas toujours rempli mes devoirs avec assiduité, je me suis laissé distraire, parfois lasser, par les erreurs et la cruauté auxquelles, siècle après siècle, s'adonne l'humanité. Mais, conclut-il avec un regard aux marches embrumées devant eux, je crois que finalement... j'ai fait ce que j'ai pu.

Le plateau au sommet s'enveloppait d'un silence aussi épais que le brouillard. On ne discernait que de vagues formes dans les volutes de ces nuées. Ils gravirent l'ultime marche. Erlin, après l'ascension, était un peu voûté. Appuyé sur son bâton de marche, il contemplait les silhouettes presque effacées devant eux sans cacher son malaise.

— Je hais cet endroit, assura-t-il, le souffle court, avant de se redresser et de reprendre sa marche. Mais j'imagine qu'il en était de

même pour ceux qui l'ont bâti.

Ils fendirent la brume. Les formes se révélèrent un groupe d'édifices qui, de toute évidence, avaient été conçus par les bâtisseurs des ruines antiques au pied de la montagne. Il s'agissait pour l'essentiel d'habitations de plain-pied et de plus petites structures que Vaelin supposa être des entrepôts. Le tout évoquait en bien plus petit la Cité Déchue, mais tout y était intact. Ils évoluèrent entre les bâtiments dans un silence de plus en plus oppressant. Chaque seuil obscur, chaque fenêtre contemplait en témoin indifférent leur passage. Malgré l'absence de tout dommage, le commandant savait qu'il s'agissait là d'un endroit très ancien, car les éléments avaient eu le temps d'adoucir, d'arrondir les arêtes des murs. Une autre différence avec la Cité Déchue : l'absence totale de statues. Les seules décorations provenaient des motifs gravés sur les linteaux des portes ou des fenêtres, indéchiffrables après des siècles d'intempéries. Quiconque avait construit ici n'avait apparemment pas le temps ou le goût pour l'art.

Il ne leur fallut que quelques instants pour laisser ces structures derrière eux. Ils se tenaient à la circonférence d'une vaste esplanade circulaire, où se dressait en plein milieu un bloc au sommet lisse.

— Une pierre de mémoire, dit Vaelin.

Erlin hocha la tête. Le commandant perçut le léger tremblement dans la voix de l'immortel quand il répondit :

— La dernière à avoir été gravée, par rien de moins que la main d'un dieu.

Vaelin ne put retenir une moue amusée. Il se tourna vers Erlin avec un grand sourire.

— Tout dieu n'est que mensonge ! assena-t-il.

Ils rirent ensemble, mais cela ne dura pas longtemps. Le bruit joyeux se dissipa bien vite dans la brume et les antiques pierres.

— Bon... (Erlin empoigna de plus belle son bâton de marche et avança.) On y va ?

Comme pour les édifices tout autour d'eux, les arêtes du bloc avaient cédé à l'abrasion de siècles de vent et de pluie. Mais le sommet plat restait bien lisse, sans aucune marque d'âge. L'indentation au milieu formait un cercle parfait.

— L'as-tu touchée avant ? demanda le commandant à l'immortel.

— Cela fait quatre fois. Je me rends souvent sur les lieux antiques, en m'appuyant sur les mythes légendaires entendus au cours de mes voyages. L'un parlait d'une cité oubliée d'une majesté imposante, cachée au cœur des montagnes, gardée par d'invincibles tribus. Je n'ai pas été tellement étonné de constater que la réalité n'était pas à la hauteur des contes. Elle l'est rarement.

Il tendit la main au-dessus de la pierre et chercha le regard de

Vaelin.

— Tu es prêt, frère ?

— J'ai déjà touché deux fois ce genre de blocs, assura le commandant en voyant trembler les doigts de son compagnon. Ils transmettent le savoir mais ne sont pas dangereux.

Erlin rit encore, durement cette fois.

— Tout savoir peut nuire à quelqu'un.

Vaelin tendit la main à son tour, le frère la prit. Ils enlacèrent leurs doigts. Le commandant ferma les yeux, inspira, baissa le bras jusqu'à ce qu'ils touchent la pierre.

QUATRIÈME PARTIE

Selon le calendrier alpiran, le roi Janus Al Nieren est né en la dixième année du Soleil Nouveau, sous la constellation que les astrologues alpirans dénomment « Lion Debout ». Ce simple fait, au cours des décennies ultérieures, a paru lourd de présages aussi bien aux yeux de ses admirateurs que de ses détracteurs. Sa fille en revanche a vu le jour sous la constellation plus banale dite de la « Botte de Foin », car elle rappelle par sa forme du blé tout juste moissonné. La Guilde des Astrologues Impériaux a dernièrement décidé par vote de rebaptiser cette dernière « Flamme Vengeresse », ce qui en dit long sur le cours qu'a pris par la suite l'histoire du Royaume – et aussi sur la futilité foncière de l'astrologie.

Verniers Alishe Someren
Histoire du Royaume Unifié – Introduction
Bibliothèque du Royaume Unifié

Le Témoignage de Verniers

— *Le savait-elle ?*

Je contemplais le port dont nous approchions. Son étendue témoignait des origines de la grandeur d'Alpira, plus important nœud commercial des côtes boraëlines ; il décrivait une large courbe de cinq bons kilomètres où faisaient saillie quais et mouillages sans nombre et où se pressaient énormément de vaisseaux... davantage encore que d'habitude, en fait. En les distinguant mieux, je vis qu'il s'agissait surtout de navires de guerre. Un essaim de travailleurs s'affairaient sur chacun, on clouait sur les coques des plaques d'acier et on hissait à bord des mangonneaux.

L'Impératrice Emeren arme sa flotte près de la capitale, compris-je. Dans quel dessein ?

— *Monseigneur ? insista Fornella.*

Ce jour-là, elle avait attaché en arrière ses cheveux si vite grisonnants. Ses traits ainsi dégagés restaient beaux malgré les rides qui les envahissaient. Dans sa robe toute simple, serrée dans un châle, elle avait tout l'air d'une matrone de belle prestance. Vue de la terre, on pouvait la prendre pour l'épouse du capitaine... Cette idée m'arracha un petit rire.

Elle fronça les sourcils, agacée, mais ne se laissa pas distraire de ses pensées.

— *C'est cela, n'est-ce pas ? Elle savait pour vous et l'Espoir.*

Je haussai les épaules et hochai légèrement la tête. Elle jeta un coup d'œil au capitaine, vint plus près de moi.

— *Payez ce pirate pour qu'il nous éloigne d'ici, me conseilla-t-elle.*

— *Nous avons une mission à accomplir, honorée citoyenne.*

— *Pas au prix de votre vie !*

— *Ma vie était vouée à l'Empereur. De par la loi, je l'offre désormais à son successeur, ainsi que mes meilleurs conseils.*

— *Et vous imaginez qu'elle vous écouterait ?*

— *J'en suis certain. Pour ce qu'elle décidera ensuite, cela demeure un mystère.*

Nous mouillâmes à l'un des emplacements les plus modestes, au nord de la zone portuaire. Un petit fonctionnaire, jeune, l'air éreinté, réclama au capitaine le double de la taxe de stationnement habituelle.

— *L'affaire qui m'amène est diligentée par le Royaume Unifié et les îles Meldénéennes ! grommela celui-ci. Cela mérite au moins une ristourne.*

— *Vous transportez aussi une pleine cargaison d'épices, rétorqua le jeunot. En ce moment, la place manque.*

Il donna au capitaine une attestation de mouillage et tendit la main

pour en recevoir le paiement.

— Y aurait-il un problème ? demandai-je en me plaçant à côté de l'officier.

Le fonctionnaire me scruta un bon moment, puis recula d'un pas en blêmissant.

— Vous êtes le seigneur Verniers ! lâcha-t-il, suffoqué.

Il n'était certes pas inédit que, dans les milieux les plus cultivés de l'Empire, on me reconnût, mais cette circonstance était d'ordinaire suivie de quelques compliments indifférents ou d'une requête pour un quelconque poste de lettré. Aussi, voir ce bureaucrate livide trébucher à reculons sur la passerelle avant de se retourner et de filer le long du quai ne manqua-t-il pas de m'inquiéter quelque peu. Son retour un peu plus tard n'arrangea rien dans la mesure où l'homme était cette fois accompagné d'un escadron militaire. La troupe courut vers le vaisseau, suivie du jeune fonctionnaire qui hélait les dockers à la ronde à grands mouvements désordonnés.

— Le traître ! vociférait-il. Le traître est de retour !

Je soulevai mon sac de livres et me dirigeai à mon tour vers la passerelle.

— Je pense, capitaine, que vous feriez mieux de reprendre la mer.

— Les Seigneurs des Nefs m'ont bien dit de garantir votre sécurité, m'objecta-t-il.

Mais, dans ses yeux matois, je lisais que l'agitation à terre le tracassait fort.

— Et je vous remercie de vos efforts en ce sens, lui assurai-je en lui tendant la main.

Je pensais qu'il la dédaignerait, mais au contraire il l'empoigna et m'adressa une grimace désolée.

— Bonne chance, distingué seigneur, me salua-t-il en un alpiran étonnamment correct.

— À vous de même, distingué seigneur.

Je remarquai que Fornella considérait avec crainte les soldats qui venaient vers nous.

— Je vous serais reconnaissant, ajoutai-je, de ramener cette dame au Royaume.

— Non.

Après avoir formulé ce refus, la Volarienne inspira profondément et me rejoignit. Son sourire était forcé.

— N'avons-nous pas une mission ? expliqua-t-elle.

Nous attendîmes sur le quai. Le capitaine mit son équipage au travail immédiatement. Les marins sortirent les rames en toute hâte pour éloigner le navire. Ils ne tardèrent pas à pagayer vers la pleine mer sur le rythme frénétique donné par le tambour.

— Comment s'appelait-il ? demanda soudain Fornella. Ce bateau...

— Je n'ai jamais pensé à poser la question.

Je me tournai vers les militaires qui avaient fait halte non loin. À en juger par leurs armures, il s'agissait de conscrits à pied ; une demi-douzaine de bleus sous le commandement d'un sergent nettement plus aguerrí. L'homme s'avança sans me quitter un instant des yeux.

— Votre nom ? voulut-il savoir.

— Seigneur Verniers Alishe Someren, Chroniqueur Impérial...

— Oh non ! gronda-t-il en s'approchant encore, la main sur la garde de son épée. Plus maintenant.

Ils nous confinèrent dans le poste du chef de la capitainerie, un bâtiment solide équipé de quelques cellules destinées à l'occasionnel contrebandier ou au marin trop gai. À cause du manque de maîtrise du jeune fonctionnaire, la foule s'assemblait déjà sur le quai quand les soldats nous avaient cernés.

— Si je suis en état d'arrestation, déclarai-je au sergent, j'exige d'entendre pour quel motif.

— Silence ! cria-t-il.

Il examina l'attroupement de plus en plus houleux au bout de la jetée, et rougit.

— Vous aurez déjà de la chance si j'arrive à vous sortir de là sans que ces citoyens vous pendent haut et court.

Et je les entendais à présent, malgré l'épaisseur des murs autour de nous. La foule hurlante typique. Les formules qui semblaient revenir le plus fréquemment dans leurs litanies étaient du genre : « Le traître à la potence ! » ou : « Vengeance pour l'Espoir ! »

— « Le règne de la loi n'est véritablement souverain qu'au sein de l'Empire Alpiran », cita Fornella d'une voix quelque peu amère.

Comme toujours, elle faisait montre d'une mémoire à l'exactitude cruelle en ce qui concernait mes écrits.

— « Car la justice s'applique à tous, indépendamment de la position sociale. Du plus humble mendiant à l'Empereur en personne, tous ont la garantie d'un traitement impartial. »

Elle arpentait la pièce de long en large, sursautait parfois à une manifestation plus houleuse de rage au-dehors.

— Qu'avez-vous bien pu faire pour inspirer une telle fureur, mon bon seigneur ? poursuivit-elle d'un ton ouvertement railleur. Auriez-vous de quelque manière offensé l'Impératrice ?

— Je ne vous ai pas obligée à me suivre, lui rappelai-je.

Elle soupira, s'assit à côté de moi sur le méchant banc de bois. Elle se passa la main dans les cheveux et grogna, contrariée, quand quelques mèches grises lui restèrent entre les doigts.

— Où aurais-je pu aller, sinon ?

Je remarquai qu'elle examinait sa chevelure à la lumière tombant du vasistas et songeai qu'on aurait dit des fils de cuivre terni. Je me promis de

transcrire cette observation si un jour j'en avais la possibilité.

— C'est donc cela qui se produit quand vous n'absorbez plus le sang des Doués ? supposai-je.

— Pour autant que je sache, aucun autre bénéficiaire de la bénédiction de l'Allié n'a jamais subi ce sort particulier. Certains sont morts avant moi, bien sûr, assassinés ou tombés au combat – telle est la nature de la politique volarienne –, mais, une fois béni, aucun n'a tenté de vivre sans... s'alimenter.

Elle ouvrit la main et laissa les mèches tomber par terre. Elle s'attarda un instant, fit jouer ses doigts dans le rayon de soleil. Elle souriait doucement.

— C'est curieux, mais en fait cela ne me manque pas du tout. Il apparaît que la mortalité a ses compensations.

Le claquement métallique des verrous et un bruit de bottes annoncèrent de la visite. Je me levai, vis une haute silhouette s'arrêter de l'autre côté des barreaux. L'homme était imposant, le visage beau quoique raviné par le temps, avec à présent plus de blanc que de gris dans ses cheveux en brosse.

— Hevren, le saluai-je.

Son uniforme arborait une étoile au centre de sa cuirasse, et la couronne d'un capitaine de cohorte.

— Je vois qu'on vous a enfin promu, commentai-je.

— Seigneur Verniers.

Il gardait un ton sans inflexion mais, quand il fit passer son regard de ma personne à celle de Fornella, j'y lus une vaste prudence.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Fornella Av Entril Av Tokrev, répondit-elle en se levant. Auparavant citoyenne de l'Empire Volarien, à présent ambassadrice missionnée par Lyrna, reine du Royaume Unifié.

Hevren revint à moi.

— Vous revenez à Alpira sous l'accusation de trahison, en compagnie d'une Volarienne... Je dois avouer, monseigneur, que cela m'amène sérieusement à remettre en doute votre réputation d'homme avisé.

Sous l'accusation de trahison.

Pour fausse qu'elle fût, cette accusation me blessait.

Après tout ce que j'ai donné, toutes ces années de service, voilà ma récompense !

— Puis-je savoir qui a osé salir mon nom ?

Il s'approcha, les traits brièvement distordus par la colère.

— C'est l'Impératrice Emeren elle-même qui vous accuse ! En conséquence, je vous conseille de peser chacune de vos paroles.

Fut un temps, cet homme, comme toutes les brutes que j'ai pu rencontrer, m'aurait rendu exagérément nerveux, j'aurais reculé devant lui. Mais il semblait bien que, à force d'être confronté à ceux de son espèce, j'avais perdu l'essentiel de ma timidité. Après tout, ils n'étaient que des

hommes. Ils savaient tuer, mais moi aussi.

— Quelles charges au juste sont portées contre moi ? insistai-je, les yeux dans les yeux.

Je ne le craignais pas, et cela parut le faire réfléchir. Il recula un peu, son animosité calmée.

— Vous le saurez le moment venu, comme l'ordonne la loi.

Il se tut, me scruta, l'air sombre. Nous n'avions jamais éprouvé aucune affection l'un pour l'autre, mais une espèce de respect mutuel nous liait à contrecœur.

— Vous n'aviez qu'à le regarder mourir, Verniers... C'était donc tellement difficile ?

On dit que, en Extrême-Occident, les Rois-Négociants occupent des palais vastes comme des villes entières, qui s'étendent sur des hectares et abritent des serviteurs sans nombre. Toutefois, la grandeur ne se mesure pas que par la taille, mais aussi par l'opulence. Je n'ai jamais pu concevoir quelque bâtiment que ce fût qui ait une chance de dépasser le Palais Impérial alpiran en ambition architecturale. L'édifice, témoin d'une époque où la modestie et la retenue ne constituaient certes pas les vertus cardinales en Alpiran, couronne le sommet d'une haute colline dont les flancs abrupts surplombent le cours de la large Tamerine. Il s'agit pour l'essentiel d'une immense étoile à six branches qui rayonnent d'un centre circulaire coiffé d'un dôme.

Ce fut, bien sûr, ce dôme qui attira sur-le-champ l'attention de Fornella.

— Vos Empereurs s'amuse-t-ils à aveugler leur peuple ? demanda-t-elle, la main devant les yeux.

Avec le soleil de midi au zénith, le Palais éblouissait suffisamment pour qu'on n'en discerne plus la forme. J'ai toujours pensé que le crépuscule en offrait la meilleure vue, quand les rais de lumière orange jouent sur la surface d'argent bombée, telle la flamme d'une chandelle qui s'éteint peu à peu avec la tombée de la nuit. Parfois Seliesen et moi chevauchions ensemble au-delà des remparts et l'admirions depuis une éminence voisine. Il me disait avoir en tête un poème qui rendrait justice à ce spectacle mais, s'il l'a jamais écrit, je n'en ai rien su.

Hevren avait mobilisé deux compagnies entières de cavalerie comme escorte depuis le port ; elles se révélèrent à peine suffisantes pour empêcher la foule de mettre à exécution ses menaces braillées. Ce ne furent pas tant ces vociférations qui me peinèrent que les visages sous mes yeux, tandis que nous nous fauflions sur nos chevaux dans le chemin ménagé à grand-peine par les soldats. Face après face enlaidie par la haine, hommes, femmes et enfants. J'ignorais quels mensonges on leur avait servis à mon sujet, en tout cas ils avaient de toute évidence à présent, pour presque tous, force de loi. Je sus à ce moment que, sans préjudice de l'évolution de ma situation, j'avais perdu mon pays natal. Car, si ces gens ne m'accepteraient plus

jamais parmi eux, le plus important à mes yeux était que je ne pourrais jamais leur pardonner leur crédulité aveugle. Alors que nous laissons la multitude derrière nous et nous dirigeons au trot vers le palais, je me rappelai une phrase qu'Al Sorna m'avait citée. Janus l'avait prononcée à l'occasion de ses machinations en prélude à son invasion : « Ils croiront n'importe quelle fable pourvu qu'elle soit bien tournée. »

Comme nous approchions de notre destination, Hevren bifurqua en direction du mur nord et d'une entrée vraiment peu prestigieuse : la Porte du soldat, réservée aux gardes, aux serviteurs et à l'éventuel prisonnier impérial. Je n'avais eu que peu d'occasions de me rendre dans cette partie de l'édifice, et j'y fus frappé par l'absence de la pompe et de l'ordre propre dont jouissent les distingués courtisans à l'existence de paisible opulence. Tout autour de moi, sur les ateliers grouillant d'activité et les diverses étables et écuries, planait une brume riche d'odeurs mêlées, nourriture et excréments. Avant mes tribulations, j'aurais sans doute froncé le nez en un tel lieu, mais à présent je n'y éprouvais guère qu'un vague inconfort. Au cours de l'année précédente, mes sens avaient connu bien pires assauts !

C'est un homme du commun corpulent, vêtu d'une tenue noire sans ornements, qui nous accueillit, avec dans ses poings replets des chaînes. Je me rappelai l'avoir aperçu lors du procès d'Al Sorna. Ne voyant aucun intérêt à résister, je descendis de ma selle et lui offris mes poignets. Je pensais que ce geôlier allait s'empresse de faire claquer ses entraves sur mes membres en me gratifiant de quelques menaces grommelées, mais au contraire il s'inclina profondément devant moi avec toutes les apparences d'un grand respect.

— Monseigneur, cela fait longtemps que j'espérais pouvoir vous parler en personne...

Il se tut, leva ses chaînes en m'adressant un rictus gêné.

— ... pas dans ces circonstances, toutefois.

— Inutile, Raulen, intervint Hevren.

— Mais, honoré capitaine, on va le conduire directement à l'Impératrice.

— La sécurité de Son Altesse Impériale est de ma responsabilité. Je mènerai le seigneur Verniers à sa cellule le moment venu.

Le plan intérieur du palais est tout simple, il est facile de s'y repérer : tous les couloirs mènent au centre où tient sa cour l'Empereur – l'Impératrice, en l'occurrence. Cela dit, quand on parcourt ces couloirs indécentement longs, on a tout le temps de s'abîmer dans les réflexions ou d'engager une conversation contrainte. Je pus donc m'adresser à Hevren :

— Je me demandais... Au sujet du décès de l'Empereur Aluran...

— Il approchait les quatre-vingts ans, il s'affaiblissait chaque jour, répliqua sèchement mon accompagnateur. Inutile, monseigneur, de vouloir y chercher mystère ou soupçon.

— Et son testament ?

Il est coutume, lorsque l'Empereur sent approcher sa fin, qu'il écrive un document où il loue ceux qui l'ont bien servi et donne quelques conseils avisés à son successeur.

— Il vous a laissé un legs généreux. Des terres sur la côte du Nord, une pension annuelle, et en prime quelques volumes précieux de la bibliothèque impériale. Quant à savoir si vous pourrez en disposer...

— Je me moque de mon legs ! Je voudrais simplement connaître ses conseils à l'Impératrice.

Hevren resta silencieux un bon moment. Alors que nous arrivions à l'entrée de la salle du trône – une immense double porte d'acajou de plus de cinq mètres de haut –, son expression se fit de plus en plus sinistre.

— Ils tiennent en une phrase, finit-il par m'apprendre. « Rejette tout superflu. »

— Hevren...

Je m'arrêtai, ce qui l'obligea à m'imiter. Les gardes autour de nous sortirent à demi leurs lames. Sans tenir compte de cette menace, je m'approchai un peu plus du capitaine et poursuivis à voix basse, d'un ton empreint d'urgente franchise :

— Il faut qu'elle m'écoute ! Que je sois ou non déclaré coupable, elle doit entendre mes paroles et celles de cette femme qui m'accompagne.

— Je suis un soldat, moi, constata-t-il en se tournant vers les battants qu'on ouvrait en grand. Je n'ai rien d'un conseiller.

Toujours très droit, il me fit signe d'avancer, l'air respectueux plutôt que menaçant. Je jetai un coup d'œil à Fornella qui considérait l'immense pièce sans cacher son inquiétude.

— C'est ma tête qu'elle veut, lui assurai-je. Quand elle me l'arrachera, faites en sorte au moins qu'elle écoute.

La salle du trône impérial forme un cercle entouré d'une rangée d'épais piliers de marbre destinés à soutenir le titanesque dôme au-dessus. Le seul siège à s'y trouver est le trône, au milieu, sur une surélévation constituée de six blocs cylindriques de diamètre décroissant. On dispose ainsi de six niveaux susceptibles d'accueillir les conseillers impériaux, dont la position sur cette manière d'escalier correspond au statut. Typiquement, les militaires du plus haut grade occupent le plus bas, les juristes et érudits les deuxième ou troisième. J'avais été l'unique Historien Impérial à jamais accéder au quatrième. Seuls l'Espoir ou les plus appréciés des ministres de l'Empereur pouvaient se tenir sur le cinquième. Enfin, le souverain occupait à lui seul la plate-forme au sommet, car on ne doit pas oublier que le dirigeant de l'Empire Alpiran porte tout le fardeau du pouvoir sur ses épaules.

Je parcourus d'un coup d'œil les divers conseillers et reconnus quelques visages ; soit ils refusaient de croiser mon regard, soit ils me scrutaient avec une rage sans détours, mais qui me parut quelque peu jouée. J'eus la surprise de remarquer deux personnes sur la cinquième marche, dont un

soldat. Horon Nester Everen, Haut Commandant des Forces Impériales, m'était toujours resté inscrutable à cause de son expression perpétuellement renfrognée. Cela s'était aggravé ces dernières années, à la suite des graves brûlures dont il avait souffert lors de l'assaut final sur Marbellis ; le côté gauche de son visage, de la pommette au cou, n'était qu'un entrelacs de cicatrices. Par contraste, je déchiffrais sans peine son compagnon au même niveau : Merulin Nester Velsus, Procureur Impérial, n'avait jamais éprouvé une grande affection pour moi. Je le lui rendais bien. Je le jugeais depuis longtemps homme surtout occupé de sa quête de failles chez ses congénères, comme pour alimenter son inépuisable capacité à condamner. En voyant les nouveaux sommets qu'avait atteints son antipathie envers moi, je me dis que ma situation actuelle ne faisait que confirmer les soupçons qu'il nourrissait de longue date à mon égard.

Toutefois, je ne tardai pas à me concentrer exclusivement sur la silhouette assise au sommet de l'estrade. Je l'avais aperçue pour la dernière fois à Linesh, lors de notre retour des Îles, quand elle avait franchi la passerelle jusqu'au quai et s'était éloignée, seule, sans m'accorder un ultime regard. Nous n'avions pas échangé un seul mot durant ce voyage et, en l'observant arpenter le pont avec sur le visage une expression constante d'inflexible rancœur, j'avais eu la conviction que jamais rien ne pourrait nous réconcilier. Ma détestation pour cette femme avait disparu, mais elle s'accrochait à la sienne pour moi. Ce fut alors que je pris ma décision, car l'histoire d'Al Sorna avait éveillé ma curiosité d'érudit et je mourais d'envie d'obtenir des réponses aux nombreuses questions qu'il laissait derrière lui : je retournerais à la cour, relaterais à l'Empereur les événements survenus dans les Îles et m'embarquerais pour le Royaume Unifié. Bien sûr, plus tard, j'en vins à regretter d'avoir choisi une résolution si radicale ! Mais, les yeux levés sur l'Impératrice Emeren Ire, à ce moment je conclus que, en l'occurrence, cela n'aurait pas changé grand-chose.

Elle s'était composé une expression d'impassibilité, ses traits fins ne trahissaient aucune animosité personnelle. Cependant, elle ne pouvait la chasser de son regard qui me transperçait avec une sorte de lueur d'anticipation. Quelque semblant d'impartialité qu'elle tienne à présenter au monde, mon sort était scellé.

— Oncle Verniers !

Je sursautai à cette exclamation joyeuse. Je remarquai très vite le jeune garçon qui surgissait au pas de course de derrière un pilier. Ivels avait bien grandi en quelques mois, son allure dégingandée trahissait une adolescence précoce même s'il conservait son impétuosité enfantine. Il courut vers moi sans prendre garde aux soldats qui me cernaient, un soldat de bois dans chaque main, et jeta ses bras autour de ma taille. Il leva sur moi des yeux si semblables à ceux de son père que, pour un instant, je restai sans voix.

— Tu m'as rapporté quelque chose du Nord ? voulut-il savoir.

Il enchaîna presque immédiatement :

— Des méchants sont venus pour nous tuer moi et maman mais finalement l'un d'eux était gentil, il nous a laissés partir et Hevren les a combattus et la villa a brûlé...

— Ivelles !

L'Impératrice se tenait très droite. Elle conservait son calme, mais on percevait l'effort que cela lui coûtait. Les gardes avaient tous dégainé leur épée, sauf Hevren qui s'accroupit pour dégager gentiment les bras de l'enfant. Celui-ci, l'air buté, s'accrocha de plus belle à ma taille.

— Tout va bien, Ivelles, lui assurai-je. (Je lui mis les mains sur les épaules pour l'éloigner avec douceur.) Je suis désolé, j'ai oublié de t'apporter un cadeau. Mais j'ai une belle histoire, j'espère pouvoir te la raconter bientôt. Allez, va voir ta mère.

Le petit jeta à Hevren un regard mécontent puis se détourna et courut vers le trône. Il gravit les marches, s'arrêta près de sa mère. Elle l'enlaça, protectrice, sans me quitter des yeux. Je compris alors que la haine que je lui inspirais provenait au moins en partie de l'affection que me portait depuis toujours son fils. L'Empereur m'avait nommé son précepteur en histoire impériale, nous avions passé bien des heures ensemble et, malgré mes protestations, il tenait à m'appeler « oncle ».

— Père et toi étiez comme des frères, me disait-il. Tu seras mon oncle puisque je n'en ai pas d'autre.

L'Impératrice passa la main dans les cheveux du petit et lui parla à mi-voix.

— Mais je veux rester ! protesta-t-il.

Elle lui répondit sur un ton plus sévère, Ivelles lui adressa une grimace boudeuse avant de partir à pas rageurs de l'autre côté de la plate-forme. Le bruit de sa course éveilla des échos dans le vaste espace tandis qu'il partait s'amuser ailleurs.

Sa mère se rassit et garda le silence un moment. Elle m'observa avec une indifférence appliquée avant de considérer Fornella ; elle tordit les lèvres, l'air fugitivement dégoûtée.

— Seigneur Velsus, déclara-t-elle au Procureur Impérial, le prisonnier a le droit d'entendre les accusations portées contre lui.

Velsus s'inclina puis se tourna vers moi. Il sortit un rouleau des replis de ses robes.

— Le seigneur Verniers Alishe Someren, Chroniqueur Impérial et Docte parmi les Doctes, est par la présente accusé de trahison. Il a été établi, à la suite d'un témoignage crédible, que le seigneur Verniers a conspiré avec le prisonnier impérial Vaelin Al Sorna dans le dessein d'assurer l'évasion de ce dernier, le faisant ainsi échapper au juste châtiment de ses crimes. Il a aussi été établi que le seigneur Verniers a conspiré avec un agent d'une puissance étrangère, j'ai nommé l'Empire Volarien, dans le dessein d'attenter à la personne de l'Impératrice et de son fils Ivelles.

Je ne devais donc pas faire face à un mensonge, mais à deux. Je ne peux pas vraiment expliquer le calme glacial qui m'envahit alors, pas plus que la présence d'esprit qui m'avait permis au moment crucial de plonger une dague dans la nuque du général Tokrev. Peut-être, en certaines circonstances, la peur paraît-elle futile.

— Quel témoignage crédible ? m'enquis-je.

Le seigneur Velsus cilla. Il avait dû prévoir des protestations quelconques d'innocence qu'il s'était sans nul doute préparé à rejeter avec toute la théâtralité voulue. Mais il reprit très vite le cours de la représentation en faisant signe à des soldats près de la porte.

— Veuillez amener le témoin.

On m'attendait, compris-je dans le silence absolu qui suivit. Ce piège est trop bien huilé.

On fit donc entrer le témoin, une jeune femme vêtue simplement dans des teintes typiques du nord de l'Empire. Elle était brune, le teint olivâtre mis à part des marques rougeâtres malsaines sur le cou. De toute évidence, cet environnement la pétrifiait ; elle avançait tête baissée, les mains serrées l'une contre l'autre. Elle posa les yeux sur moi un bref instant avant de les détourner.

— Veuillez décliner votre identité, commanda Velsus.

Elle dut tousser à deux reprises avant de parvenir à s'arracher les mots nécessaires, d'une voix dont elle peinait à réprimer le tremblement :

— Jervia Mesieles.

— C'est là votre nom d'épouse, n'est-ce pas ? insista le procureur.

— Oui, monseigneur.

— Veuillez indiquer votre nom de naissance.

— Jervia Nester Aruan.

— C'est cela. Votre père n'était-il pas gouverneur de Linesh ?

— Oui, monseigneur.

— Par le fait, il dirigeait la cité durant l'occupation du Tueur d'Espoir. Occupation qui, selon la rumeur publique, a conduit à une épidémie de Main Rouge qui faillit vous coûter la vie. N'est-ce pas exact ?

Je vis que Jervia agitait brièvement les doigts et supposai qu'elle résistait à l'impulsion de toucher les traînées rouges sur son cou.

— C'est exact, monseigneur.

— Toutefois, le Tueur d'Espoir vous sauva la vie par l'intermédiaire d'un soignant de son pays. Il serait donc pertinent de considérer que votre père se voyait redevable envers ce personnage, n'est-ce pas ?

La jeune femme ferma les yeux, leva la tête et inspira. Puis elle rouvrit les yeux et m'adressa un regard où se lisait, sans l'ombre d'un doute, une demande de pardon.

— Oui, monseigneur.

Son ton contraint était celui d'une actrice sans enthousiasme.

— On raconte que, peu avant son arrestation, le Tueur d'Espoir remit

un présent à votre père. De quoi s'agissait-il ?

— D'une épée, monseigneur.

Le Procureur Impérial parcourut du regard l'assemblée de conseillers, les sourcils haussés dans une expression de surprise.

— Il a donc accepté que le Tueur d'Espoir lui remette une lame, celle même que ce criminel avait souillée du sang divin de l'Espoir ! Un homme d'esprit plus noble n'aurait pu supporter qu'on accable son honneur d'un tel... cadeau, mais, si on considère l'incapacité de votre père à défendre sa ville comme à choisir une issue acceptable après sa défaite, cela n'a rien de surprenant. Voyons, y avait-il quoi que ce fût d'inhabituel concernant cette épée ?

Jervia, une fois de plus, inspira en tremblant.

— Oui, monseigneur. J'ai vu des caractères étranges gravés sur l'acier, et parfois... parfois Père prenait cet objet, la nuit, quand il se croyait seul. Il dégainait l'épée, le métal prenait un éclat irréel, une espèce de feu blanc. Cela... altérerait mon père, le changeait d'une manière mystérieuse...

Elle se tut parce que j'avais éclaté de rire. Soudain, elle devint blême, je vis des larmes dans ses yeux.

— Veuillez m'excuser, ma bonne dame, déclarai-je. Je vous en prie, reprenez.

Velsus se tourna d'un bloc, doigt tendu vers moi, visage convulsé par la colère.

— Voyez comme cet homme s'amuse, messeigneurs ! Voyez comme il jouit du mal qu'il dispense !

Il revint à Jervia, s'efforça au calme. En voyant ce que cela lui coûtait, je songeai que tout cela n'était pas seulement de la comédie.

— Vous avez déjà vu cet homme, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Je... (Elle regarda ses mains crispées l'une contre l'autre, blêmes et tremblantes.) Oui... Il est venu voir Père la nuit avant que le Tueur d'Espoir soit mené en ville.

— Avez-vous été témoin de leur rencontre ?

— Oui, monseigneur. Père l'ignorait. Je connais une cachette dans son bureau... J'étais inquiète, vous comprenez. L'épée l'avait rendu méconnaissable ! Je me demandais ce que le retour du Tueur d'Espoir provoquerait chez lui. Il a dit au seigneur Verniers qu'il comptait rendre son épée au prisonnier. Le seigneur Verniers, d'abord, était furieux, il a traité mon père de traître, il a dit qu'il le ferait arrêter par la garde... Et puis Père lui a montré l'arme, et il s'est tu. Père a dit que, muni de cette lame, le Tueur d'Espoir vaincrait à coup sûr lors de son duel dans les Îles, pourvu que le seigneur Verniers ne s'oppose pas à ce qu'il l'emploie. Alors il aurait une belle récompense.

— Je vois. De quelle récompense au juste s'agissait-il ?

— Le savoir. Le Tueur d'Espoir lui raconterait toute sa vie et les pensées de Janus le Fou quand il a déclaré la guerre.

— Un beau cadeau en effet, pour tout historien.

Velsus me scruta avec la concentration inébranlable d'un léopard devant sa proie acculée.

— Vous avez bien accompagné le prisonnier jusqu'aux îles Meldénéennes, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

— Selon les ordres de l'Empereur, rappelai-je.

— Tout à fait, mais aussi, si je me souviens bien, à votre propre requête. Au cours de ce voyage, le barbare a-t-il rempli sa part du marché ? Vous a-t-il narré sa misérable histoire ?

— Il m'a relaté ce qui, à mon avis, constitue un compte-rendu plus ou moins exact de son rôle au cours de l'invasion.

— Et vous lui avez remis cette épée.

— Le gouverneur Aruan la lui a remise. Je précise qu'il s'agissait d'une arme toute simple, sans rien de remarquable.

Velsus eut un geste de dédain à cette remarque.

— Ces gens du Nord sont bien connus pour savoir camoufler leurs sortilèges. Donc, en arrivant à la capitale meldénéenne, puisque vous aviez reçu votre récompense, ne vous êtes-vous pas au moins senti obligé d'avertir le futur adversaire du Tueur d'Espoir qu'il devrait affronter un ennemi rendu invincible par des forces surnaturelles ? Cette omission n'a-t-elle pas garanti au criminel la victoire dans ce duel qui, selon tous les témoins, était terminé au bout d'une seconde ? N'avez-vous pas ainsi privé notre Espoir assassiné de toute chance de justice ?

— Je n'avais aucun avertissement à donner.

Je jetai un coup d'œil à Jervia qui, tête baissée, avait les traits enlaidis par une expression de complète désolation.

— Je ne sais pas par quelles menaces on a arraché de tels mensonges à cette malheureuse, et cela me peine fort de la voir à ce point navrée à cause de moi. Mais, si Al Sorna était invincible ce jour-là, ce n'est pas quelque chose d'aussi prosaïque que son épée qui en fut cause.

Velsus descendit les marches vers moi d'une démarche mesurée, confiante.

— Voyez comme il se tortille autour de l'hameçon, messeigneurs ! Comme, dans son tourment, il énonce de nouvelles faussetés... Cet ignoble individu, remarqué par l'Empereur qui, dans son infinie grâce, l'a élevé aux plus hautes fonctions, était malgré tout prêt à se vendre telle la plus vile prostituée pour recueillir les paroles d'un barbare ! Cela constituerait-il son seul crime qu'on pourrait peut-être le lui pardonner – après, bien sûr, lui avoir infligé le châtiment qu'il mérite –, car tout homme est faible, susceptible de céder à la tentation. Seulement, mes bons seigneurs, il apparaît que cette créature doit répondre d'un crime encore plus répugnant.

Il retourna à sa place sur les marches, en s'arrêtant un instant pour adresser à Jervia quelques mots brefs pour la libérer. Elle leva encore les

yeux sur moi tandis que les gardes la faisaient sortir. Elle pleurait à chaudes larmes tout en articulant en silence : « Mon père... » Elle me suppliait du regard. Je lui accordai un minuscule hochement de tête pour montrer que je la comprenais, et parvins même à lui sourire avant qu'elle disparaisse de la salle du trône.

— Je prie humblement l'Impératrice Emeren Ire, prononça alors Velsus en s'inclinant bien bas, de consentir par grâce à apporter son témoignage en la matière.

L'Impératrice attendit quelques instants avant de se lever. Toutes les personnes présentes devaient mettre un genou à terre ; je m'exécutai et fis signe à Fornella de m'imiter, car il était hors de question de ne pas respecter ce point d'étiquette : un tel manque de respect à la personne impériale est passible d'une exécution immédiate.

Je remarquai qu'une fois de plus la souveraine s'attardait sur Fornella, et qu'une lueur calculatrice traversait son regard avant qu'elle le détourne.

C'est un accroc dans ses calculs, décidai-je. Une complication malvenue.

— Que chacun ici, commença-t-elle, apprenne que, peu avant mon élévation au statut d'Élue, on a voulu attenter à ma vie et à celle de mon fils. Beaucoup de bons serviteurs dévoués ont trouvé la mort dans cet assaut, mon fils et moi y échappâmes d'infiniment peu. Ces assassins étaient une Volarienne et un serviteur de la même secte hérétique que le Tueur d'Espoir lui-même. Au cours de cette épreuve, j'eus la certitude qu'on les avait informés en détail sur ma demeure – comment auraient-ils pu y pénétrer avec une telle facilité ? Avant que l'intervention courageuse du capitaine Hevren me délivre de leurs griffes, la femme m'a parlé.

Elle leva le bras, pointa le doigt sur moi avec la plus parfaite assurance.

— La misérable a désigné cet homme comme son informateur ! Apparemment, plein de jalousie et de haine, il tenait à me faire connaître son crime.

Je cherchai à déchiffrer son expression et n'y lus qu'un triomphe sans mélange.

Mon Empereur bien-aimé ! déplorai-je in petto. Que ne nous faites-vous subir...

Je soupirai et me relevai sans la quitter des yeux. Je refusai de les détourner quand Hevren appuya sa lame contre mon cou. L'Impératrice leva la main, il arrêta son geste.

— Je n'épargnerai pas à ce traître l'humiliation du procès, déclara-t-elle. Notre peuple mérite la vérité et le plein respect de la loi.

— Si vous voulez me tuer, faites donc, répliquai-je. Je n'ai pas besoin de votre parodie de justice. Je vous demande seulement, d'abord, d'entendre le compte-rendu que je suis venu vous faire du conflit en cours dans le Royaume Unifié. La femme avec moi confirmera mes dires. C'est de la plus haute importance pour l'Empire !

On pouvait à peine appeler cela un sourire, plutôt une incurvation infinitésimale de ses lèvres parfaites, mais je compris que cette femme, à cet instant, ressentait peut-être le plus doux plaisir de sa vie en énonçant :

— Seigneur Verniers, je ne vous ai que trop entendu.

Chapitre premier

VAELIN

Comme auparavant, la première chose qu'il remarqua fut le changement dans l'atmosphère : la nuance sulfureuse régnant au sommet du mont laissa place à une odeur plus douce. Le froid humide avait lui aussi disparu, il sentait sur sa peau la chaude caresse du soleil, agrémentée du frôlement timide d'une brise d'été. En outre, cette fois, les bruits alentour avaient changé. Il n'était plus question du craquement des branches dans la forêt ou du chant des oiseaux, mais de la clameur d'un important chantier. Et puis le sol à côté de la pierre de mémoire n'était plus le même, au lieu de roche taillée Vaelin avait sous les pieds des carreaux lisses de marbre fraîchement poli. Il leva les yeux, découvrit qu'Erlin et lui ne se tenaient plus du tout en haut de la montagne, mais sur une plate-forme élevée en plein milieu d'une cité en construction.

Partout on travaillait sur des échafaudages, on tirait sur des cordes, on gravait la pierre. Des attelages d'énormes chevaux aux boulets hirsutes tiraient d'impressionnants chargements de blocs de marbre et de granit. Les exclamations et les chants des ouvriers emplissaient l'air. Aucun claquement de fouet ni tintement de chaînes : ces hommes n'avaient rien d'esclaves. En fait, tous semblaient enthousiastes dans leur labeur. Vaelin considéra le plus haut édifice en vue, une mince tour rectangulaire de près de vingt mètres de haut ; malgré les échafaudages tout autour, il distinguait le marbre rouge et le granit gris qui la composaient. Il s'intéressa à un autre bâtiment non loin. On en avait élevé les murs, restait à terminer la toiture ; il s'agissait d'une structure imposante, plus étendue que les autres. Un maçon installé dans un harnais suspendu au-dessus du linteau y gravait des symboles dont frère Harlick avait donné la signification à son commandant : Bibliothèque.

— La Cité Déchue ! s'exclama-t-il.

Un coup d'œil vers le sud confirma son intuition. Les époques humaines voient tomber les villes, pas les monts.

— Exactement.

Erlin, à côté de lui, gardait les mains sous sa cape. Il observait une haute silhouette immobile un peu plus loin, tête baissée. L'homme lisait un rouleau.

— Et celui qui l'a bâtie, précisa l'immortel.

Le personnage abandonna sa lecture, leva les yeux. Vaelin se déplaça pour regarder son visage mais, comme une évidence, il savait déjà ce qu'il verrait. L'homme portait la barbe, avait des sourcils touffus ; il ne semblait pas aussi âgé et ridé que sa statue le représenterait, il avait même l'air plus jeune que sur la peinture de la caverne du peuple des Loups. Pourtant, déjà, il affichait une vraie gravité tandis qu'il considérait sa cité toute neuve. Il plissait les paupières, parfois cillait comme pour réprimer son agacement.

Qu'a-t-il donc à reprocher à un tel ouvrage ? se demanda Vaelin en admirant la grandeur gracieuse qui se déployait de tous côtés.

— C'est le roi de ce pays ? demanda-t-il à Erlin.

— Je ne crois pas que le mot ait cours ici.

Le commandant désigna les travailleurs à l'œuvre.

— Ces hommes suivent ses ordres, soulinha-t-il.

— Et paraissent heureux de le faire, tu ne trouves pas ? Je ne vois jamais que ce que la pierre me montre, frère, mais pas une fois je n'ai eu l'impression qu'il usait de la peur ou des armes dans sa manière de gouverner. Tu peux fouiller toute la ville, tu n'y trouveras pas une seule épée.

Une exclamation fit se retourner le barbu. Il sourit soudain de toutes ses dents en voyant la jeune femme qui accourait à son côté. Une fois de plus, Vaelin ne fut pas surpris : avec ses yeux verts et ses cheveux bruns, elle ressemblait à celle peinte dans la caverne. Elle enlaça le souverain avec enthousiasme, ils échangèrent un baiser, les doigts tout naturellement entrelacés. Elle se dégagea dans un rire, se retourna à son tour et tendit le bras en prononçant une phrase à laquelle le frère ne comprit rien. Elle avait une voix bien timbrée, aux accents joyeux. Apparut alors un jeune homme au visage mince ; il s'avança à un ou deux mètres du couple. Il était plus jeune, sans ce sourire sardonique aux lèvres, mais malgré cette subtile différence d'avec sa représentation sur les murs de la grotte on le reconnaissait bien. La femme rit, l'appela du geste plus près d'eux pour le présenter à son amant ou époux. Celui-ci, sans s'arrêter à la main qu'il lui offrait, le gratifia d'une chaleureuse accolade.

— Frère et sœur, comprit Vaelin.

Il faisait aller son regard entre les deux personnages les plus jeunes.

— C'est ce que je pense aussi. La première rencontre de ces trois-là... pas la dernière, oh non !

Soudain la mémoire se déplaça. Édifices et humains se fondirent autour des deux témoins en une brume tourbillonnante, comme une tornade sans aucune sensation de vent. Bientôt la perturbation se calma, des formes émergèrent pour reconstituer la même ville, désormais achevée. Le printemps venait d'arriver dans les montagnes,

l'air était frais, la cité animée. Des familles se promenaient, des amants marchaient main dans la main. On entendait de la musique un peu partout, un homme sur un toit non loin chantait et s'accompagnait à la harpe, un chœur à quelques rues enrichissait l'harmonie générale. On remarquait aussi de petits groupes engagés dans des débats animés, des gens gesticulaient, chargés de rouleaux de parchemins et de curieux instruments que Vaelin crut identifier comme des espèces de sextants.

— À plus d'un philosophe on entame une dispute, commenta Erlin. Un cliché que j'ai pu voir vérifier dans tous les pays. En fait, j'ai été témoin une fois de celle qu'un érudit eut avec lui-même, et elle se termina dans la violence.

Il avança jusqu'au bord de la plate-forme, désigna d'un grand geste les alentours.

— Je crois que c'est la raison qui l'a poussé à bâtir cet endroit ! Il voulait créer un paradis pour les chercheurs, les artistes, les érudits de toute sorte. Jamais, dans tous mes voyages, je n'ai vu une telle cité.

Des éclats de voix chargés de colère attirèrent l'attention de Vaelin. La femme brune approchait, suivie du barbu. Elle s'exprimait avec d'amples gestes tranchants de refus. Encore plus loin, son frère arrivait. Ils étaient tous trois plus âgés, mais seulement de quelques années. Le cadet des trois ne semblait plus timide, et sur son visage une expression d'amusement las présageait ce que représenterait la peinture rupestre.

La femme se dirigea droit vers la pierre de mémoire. C'est alors que le frère remarqua que le bloc n'était plus seul de son espèce : il y en avait un autre à côté de lui, de même forme mais d'une couleur différente, car il était tout noir, sans aucun défaut ni aucune veine à sa surface.

Quelque chose de noir...

Ours Sage avait eu l'air très mal à l'aise en faisant passer sa main à l'endroit où se dressait à présent la pierre lisse.

Elle s'arrêta, considéra ce bloc sombre. Pendant un instant, une sorte de confusion mentale envahit ses traits avant qu'elle se tourne vers son époux et désigne la pierre en élevant le ton d'une manière solennelle. Lui soupira et se plaça de l'autre côté de la roche. Il répondit d'une voix douce, mais avec la même certitude qu'elle, et une nuance indéniable de refus. La femme, alors, se mit à l'accabler de reproches. Une profonde colère gâchait son beau visage. Elle se calma un peu à l'arrivée de son frère ; il se plaça aussi devant le bloc noir, mais le frère remarqua qu'il gardait soigneusement les mains derrière le dos. Il ne parla pas longtemps, haussa abondamment les épaules, et sa sœur ne cacha pas sa contrariété devant son manque manifeste d'inquiétude. À la fin, elle leva les bras en émettant une exclamation

de défaite furieuse, puis s'en alla.

Son frère et le barbu échangèrent en silence des regards désolés. Au bout d'un moment, le plus âgé tendit la main vers la pierre et la laissa en suspens juste au-dessus de sa surface lisse. Vaelin nota le léger tremblement parcourant ses doigts. Le plus jeune s'exprima encore – quelques mots. Il n'avait plus du tout l'air amusé, sa voix avait pris des inflexions sévères, presque péremptoires.

L'autre hésita, ses traits se crispèrent un bref instant sous la colère. Mais il rit, écarta sa main et s'en fut après avoir donné à son beau-frère une tape sur l'épaule. Le pas tranquille, il descendit les marches jusqu'à la rue, traversa la foule en échangeant des salutations décontractées à droite et à gauche. Chacun autour de lui exprimait pleinement sur son visage respect et affection.

Le jeune homme le regarda partir, puis se tourna vers le bloc noir. Plongé dans ses réflexions, il fronçait les sourcils et se caressait le menton. Peu à peu, il eut l'air moins sombre. Il commença à s'en aller, mais s'arrêta juste avant l'escalier. Comme s'il réagissait à une alarme silencieuse, il se redressa, regarda derrière lui. Il parcourut des yeux la plate-forme et s'arrêta sur Vaelin.

— Il me voit !

— Oui, confirma Erlin. Je me suis toujours demandé pourquoi il s'arrêtait à ce moment... Avec un peu de chance, les paroles qu'il va prononcer prendront un sens.

Le personnage avança lentement. Il avait l'air à la fois éberlué et méfiant. Il fit halte à un ou deux mètres du frère, tendit la main pour toucher sa cape et la traversa comme du brouillard. Il recula un peu, rumina un instant une question dans une langue qui n'était pas la sienne avant de la prononcer :

— Vous... un nom ?

Il parlait la langue du Royaume avec un fort accent, mais on le comprenait.

— J'en ai beaucoup, répliqua Vaelin, mais je pense que vous n'en connaissez qu'un.

Le jeune homme, étonné, fronça les sourcils.

— Moi... Lionen. Je vous vois... avant. (Il se frappa la tempe du doigt.) Mes rêves... Réveillé... Retiens votre langue... L'apprends.

— Vous avez le don de vision, conclut le commandant.

Devant l'air un peu plus perdu de l'autre, il précisa :

— Vous... voyez ce qui va venir.

— Parfois... Et parfois ça... change. Vous, pareil. Toujours.

Il considéra la Pierre Noire.

— Ça aussi.

— Qu'est-ce que c'est ?

Lionen se crispa, l'air navré, et Vaelin comprit qu'il avait beaucoup

de mal à trouver les mots pour parler de ce qu'il ne comprenait pas bien.

— Une boîte, déclara-t-il enfin. Pleine de... tout. De rien.

— Votre sœur en a peur.

Le jeune homme hocha la tête.

— Essara y voit le danger. Beaucoup. Son mari... grande utilité.

— Et vous ?

— Je vois vous. Et ça. (Il jeta un coup d'œil à Erlin.) Et lui... Il n'est pas lui et... il touche ça.

Il s'assombrit, se tourna vers la ville baignée d'une douce lueur orangée par le soleil disparaissant derrière les sommets à l'ouest.

— En votre temps... cet endroit... fini, hein ?

— Oui. Des ruines très anciennes.

Lionen baissa la tête, l'air profondément chagriné.

— J'espère... mal voir. (Il inspira, se redressa.) Si... je vous vois. Plus tard. Apportez... des mots heureux.

— Attendez !

Le jeune homme s'éloignait. Vaelin tendit la main vers lui, mais bien sûr ne put le toucher.

— Vous savez quelque chose dont j'ai besoin, insista-t-il. Nous devons affronter un grand danger...

— C'est vrai, répliqua Lionen en haussant les épaules. J'affronte... aussi le danger.

Le frère aperçut encore un peu son visage avant que la mémoire se dissipe une fois de plus. L'homme avait retrouvé un demi-sourire qui se fondit dans la tornade.

— Que voulait-il dire ? demanda Vaelin à Erlin.

— Si seulement je le savais, frère ! Je crains que nous ayons très largement dépassé les limites de mes connaissances.

Quand le tourbillon se calma, ce fut cette fois pour faire place à une scène de chaos. Autour d'eux, la ville brûlait, s'écroulait. Des milliers de hurlements de souffrance s'élevaient. Vaelin, d'instinct, se courba quand un tremblement puissant secoua le sol sous ses pieds. Il leva tout de suite les yeux sur la haute tour qui, un instant encore, se dressait fière et glorieuse dans le ciel nocturne. La terre se convulsa une fois de plus, l'édifice chut. Ses flancs de pierre s'arquèrent et elle heurta la terre, écrasant sous elle des demeures dans une explosion de roche et de flammes.

Le frère avança jusqu'au bord de la plate-forme et recula, horrifié, devant l'affreux spectacle en dessous. Une femme errait dans les rues, les traits défaits par la démence, un enfant décapité dans les bras. Un homme corpulent la dépassa en courant, vêtu d'une longue chemise de nuit. Il criait de peur. Un groupe d'hommes en armure rouge le pourchassaient, ils le démembrèrent en quelques secondes en riant aux

éclats. Leurs lames s'élevaient et s'abattaient dans une jubilatoire frénésie.

Vaelin parcourut du regard la cité à l'agonie. Une scène de massacre et de torture après l'autre lui sautait aux yeux. Les paroles de Sella, bien des années auparavant, lui revinrent en mémoire : *« Pendant des générations, ils n'avaient connu que la paix. Ils n'avaient plus de guerriers, alors quand la tempête est venue ils étaient nus devant elle. »*

Cela dura encore plus d'une heure. Les gens mouraient, leur ville s'effondrait autour d'eux. Les soldats en armure rouge ne manquaient pas d'imagination pour les tourmenter. Ils se délectaient des clameurs de leurs victimes dépecées, violées, mais en dehors de leurs rires ils restaient muets. Ils n'échangeaient aucune parole tandis qu'ils vquaient à leur sanglante besogne.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Vaelin dans un murmure.

— Plus tard, les fondateurs de l'Empire Volarien les baptiseront « Dermos ». Ils les verront comme le produit d'une fosse embrasée située loin sous terre. Quand ces assassins en auront fini ici, ils traverseront l'océan pour attaquer tous les endroits habités. Sur leur passage naîtront des légendes et des dieux !

Erlin désigna un point particulier dans les rues enfumées.

— Ils ne cesseront pas avant la chute de leur meneur, précisa-t-il.

L'homme traversait le carnage sans y prendre garde, il enjambait les cadavres et pataugeait dans les flaques de sang sans modifier sa démarche paisible, assurée. Ses soldats en rouge s'écartaient à son approche, non par respect (ils ne s'inclinaient pas, n'exécutaient aucun geste de soumission), mais comme en réaction à un ordre tacite. Ensuite ils revenaient à leurs abominables distractions sans lui accorder un regard. Il arriva devant les marches menant à la plate-forme, s'arrêta pour lever la tête. On voyait bien son visage au front tellement ridé qu'on l'aurait cru sillonné de cicatrices. Dans sa barbe grise jouaient les reflets de mille brasiers.

Il se mit à gravir l'escalier en grimaçant, les jambes raides. L'effort lui vouûtait le dos. En arrivant en haut, il souffla dans un retentissant grognement de fatigue, puis jeta un coup d'œil à l'apocalypse en dessous. Vaelin ne connaissait que trop l'expression affichée sur sa face ravinée par l'âge.

Leur meneur, songea-t-il en détaillant la cruauté absolue qui distordait les traits de l'homme barbu.

— C'est lui qui a commis cela, articula-t-il. Il a détruit sa propre cité.

— Parmi bien d'autres.

L'homme s'avança jusqu'au milieu de la plate-forme et s'arrêta devant le bloc de pierre noire. Il baissa les yeux sur sa surface lisse et

sombre, y resta un moment, jusqu'à ce que les hurlements et les derniers échos tempétueux d'écroulements se dissipent, ne laissant plus derrière eux que le rugissement incessant des flammes.

Il leva son visage vers le ciel nocturne, les yeux clos, et tendit la main vers la roche. Il n'avait plus l'air cruel, mais seulement las à mourir, au point que Vaelin eut presque pitié de lui. Auparavant il tremblait légèrement, désormais c'était au point qu'il semblait accablé d'un mal incurable. Il ouvrit grande la bouche pour lâcher un cri inaudible...

Soudain il cracha une exclamation de colère et s'écarta en toute hâte du bloc sombre. Il respirait fort, il était livide de fureur et arborait une expression que le frère connaissait bien, elle aussi : le masque convulsé, les yeux étincelants d'un orgueilleux refusant de reconnaître sa défaite.

Une troupe nombreuse de soldats en armure rouge, chargés de longues poutres, monta les marches au pas de charge. Le barbu s'éloigna encore de la Pierre Noire tandis que ses sbires arrivaient. Ils disposèrent leurs leviers sous le sommet en surplomb du bloc et soulevèrent le tout pour l'emporter très vite. Le poids ne semblait pas les gêner tandis qu'ils retournaient aux rues jonchées de cadavres.

L'autre s'attarda encore un peu, parcourut du regard la plateforme, les yeux plissés. Il avait un petit sourire, un éclat d'amusement traversa son visage.

Il sait que je le vois, décida Vaelin. Cette idée le fit frissonner par tout le corps. Devant lui, l'homme reprenait son expression de méchanceté foncière. Toujours souriant, il s'en fut, descendit les degrés jusqu'en bas sans se retourner.

Rien d'autre qu'une grande tête de pierre attendant que les âges la transforment en poussière... L'Allié.

— Le saviez-vous ?

— Je m'en doutais. (Erlin désigna la pierre de mémoire.) Mais ces souvenirs sont tellement anciens... Tant de vies, depuis, ont été vécues, mille royaumes se sont élevés et sont tombés, engendrant des mystères sans nombre.

— Lionen a dit que tu toucherais la Pierre Noire, insista Vaelin, mais ne serais pas toi à ce moment. Qu'est-ce que cela signifie ?

— ... Que nous avons ample matière à réflexion, je pense.

L'immortel tendit son autre main vers Vaelin.

— Rien d'autre ne va plus se passer ici ; une fois, j'ai attendu près d'un mois pour m'en assurer. Avec davantage de patience, tu verras peut-être arriver les Lonaks.

Le frère soupira et jeta un dernier coup d'œil aux ruines encore fumantes avant de se tourner vers Erlin pour lui prendre la main. Il

sursauta, recula quand il la vit tomber en poussière. La tornade était revenue d'un seul coup, elle emportait l'immortel.

Une férocité inédite semblait à présent faire tournoyer la poussière, les couleurs changeaient, la spirale du chaos adoptait une danse plus complexe...

Cela se dissipa aussi vite que c'était venu ; apparut alors le sommet surplombant le village des Laretha. Mais Vaelin s'y trouvait seul, il faisait nuit, les nuages au-dessus formaient un toit orange tourmenté à cause de la lumière issue des monts de Feu. Ils paraissaient plus furieux, plus éclatants. Le frère distingua un écoulement de roche en fusion au milieu des flammes et de la fumée. Un léger tremblement fit vibrer le sol sous ses pieds.

— Eh bien, prononça quelqu'un, avez-vous de meilleures nouvelles pour moi ?

Lionen émergeait des habitations et venait vers lui. Il était plus vieux, ses longs cheveux pour l'essentiel gris, les traits toujours fins mais surtout ridés. Il s'arrêta à deux ou trois mètres de Vaelin, fronça les sourcils en l'examinant.

— Ah !... cela n'a duré que quelques instants pour vous, c'est ça ?

Le commandant hocha la tête.

— Mon ami..., commença-t-il.

— Cette mémoire ne lui est pas destinée.

Lionen se détourna, désigna le village.

— J'allais dîner. Voulez-vous vous joindre à moi ?

— Vous parlez nettement mieux ma langue, remarqua Vaelin en suivant l'apparition vers l'une des plus grandes demeures.

Toutes les autres étaient silencieuses, sans aucune lumière aux fenêtres.

— J'ai eu bien des années pour l'étudier. Avec beaucoup d'autres, d'ailleurs, mais c'est celle-ci ma préférée. Moins sonore que le seordah, mais plus imagée et pratique que le volarien.

Lionen s'arrêta à la porte de son logis et fit signe à son invité d'entrer. À l'intérieur, il faisait tiède. La pièce apparaissait à peine meublée, on voyait un long banc de bois et quelques rouleaux entassés dans un coin. Une petite marmite de fonte, au-dessus d'un feu, laissait échapper de la vapeur. La fumée sortait par une étroite ouverture ménagée dans le toit.

— Je vous proposerais bien un peu de ragoût, annonça l'homme en s'asseyant près du feu, mais cela serait inutile.

— Je peux ressentir sans rien toucher, confirma le frère. Pourquoi ?

— La pierre emprisonne l'endroit et l'époque sans pouvoir les modifier. Pas plus que notre conversation. Car elle s'est déjà produite, même si, pour chacun de nous, elle semble avoir lieu à l'instant. Or ce

qui s'est produit ne peut plus changer. Voilà pourquoi vous ne pouvez rien toucher... Le changement appartient à l'avenir.

Il souleva le couvercle de son récipient, y plongea une modeste cuillère pour goûter.

— Caille, thym sauvage, champignons ! Dommage que vous ne puissiez en profiter, j'ai eu tout le temps de parfaire la recette.

— Depuis quand êtes-vous ici ?

— Cette cité miniature date de quinze ans. J'avais des compagnons à l'époque.

— Que leur est-il arrivé ?

— Certains sont partis, lassés par mon inactivité. D'autres n'ont pas apprécié mes leçons et ont été ailleurs en quête de sagesse. Les derniers, je les ai renvoyés. La jeunesse a tendance à m'ennuyer ces temps-ci. Ils sont toujours tellement motivés et sérieux...

— La pierre dehors, c'est vous qui l'avez gravée, l'avez remplie de vos souvenirs.

— Entre autres. Ces pierres n'avaient pas pour seule fonction de stocker la mémoire, mais permettaient de transmettre de l'information. Chacune était reliée aux autres. Une invention capitale, pour une civilisation recouvrant la moitié du monde.

— Et le mari de votre sœur est parvenu à tout détruire ?

— Eh oui. Pendant que j'arpentais la glace pour trouver l'impossible, il avait ses propres projets.

Vaelin se rappela les peintures rupestres, les trois visiteurs réduits à deux.

— Votre sœur est morte pour sauver les gens des glaces. Vous avez apporté la maladie avec vous, elle les a guéris et y a laissé la vie.

— C'était une soignante, elle s'y sentait obligée. Nous l'avions suppliée d'arrêter.

— Est-ce cela qui a fait basculer votre beau-frère ? Est-ce pour cela qu'il s'est mis à haïr son œuvre ?

— Peut-être la mort d'Essara a-t-elle assombri son âme... mais j'ai idée qu'il était déjà bien engagé sur le chemin qui l'a transformé. Il était déçu, vous comprenez, jamais satisfait. Il a tenté de toutes ses forces de bâtir ce monde parfait, cette civilisation qui verrait l'humanité s'élever au-dessus de ce qu'elle est ! Seulement, les gens ne sont que des gens, même dans l'environnement le plus favorable : ils mentent, ils se querellent, ils trahissent. On a beau leur donner, ils réclament toujours davantage... Sans ma sœur pour le tempérer, il lui est devenu de plus en plus difficile de persévérer, de partager, de guider dans l'espoir de voir un jour s'accomplir sa grandiose vision. Enfin, puisque les siens s'étaient révélés indignes de ce qu'il avait construit pour eux, il a décidé de tout abattre.

Lionen entreprit de remplir un bol de son ragoût. À en juger par

l'arôme qui en montait, il n'avait pas tort d'apprécier ce plat.

— Dites-moi, reprit-il en s'installant pour manger, l'Eorhile a-t-elle trouvé la pierre que j'ai laissée pour elle ?

Vaelin se rappela l'histoire qu'avait racontée Sagesse : son voyage jusqu'à la Cité Déchue, sa rencontre avec le spectre de Nersus Nil Sin.

— Oui, confirma-t-il, avec l'aide d'une aveugle Douée, comme vous.

— Ah, la vieille aveugle... (Lionen souriait en mangeant.) J'en ai souvent eu la vision sans jamais lui parler. Elle était bien mignonne dans sa jeunesse, j'aurais vraiment aimé la rencontrer !

— Vous avez donc fabriqué la pierre qui a donné à Sagesse son nom. Vous saviez qu'elle la trouverait un jour.

— La vision varie, parfois elle la trouve et parfois non. Je soupçonne l'aveugle d'avoir jugé nécessaire de forcer un tantinet le destin. Après mon séjour dans les glaces, je suis retourné dans ma ville pour n'y trouver que destruction et cadavres depuis longtemps décomposés. Mon don ne m'avait jamais révélé cette scène, car les aperçus qu'il me dispensait se situaient toujours loin dans l'avenir... La Pierre Noire avait disparu, celle de mémoire était brisée en menus fragments, pourtant j'ai pu en retirer suffisamment d'information pour avoir une idée du responsable de ce désastre. J'ai passé des années dans ces ruines, éperdu de chagrin ; j'avais pour principale distraction d'approfondir les langues et le savoir que me révélait mon don. Une fois, il me montra l'Eorhile, elle avait en main un cube parfait du même matériau que la pierre de mémoire... mais ce genre d'artefact n'existait pas dans ma cité déchue. Alors je l'ai fabriqué. J'ai consacré près d'un an à retailler cette roche jusqu'à n'en laisser que ce morceau. J'y ai déversé tout ce que m'avait appris ma capacité surnaturelle. J'espère que ce cadeau l'a satisfaite.

— Il l'a... rendue des plus utiles à son peuple, ainsi qu'au mien. Je vous en remercie.

Lionen haussa poliment les épaules et revint à son repas. Le silence devint pesant pour Vaelin.

— Que cherchiez-vous ? demanda-t-il enfin. Sur la glace, là où vous avez emporté le corps de votre sœur...

— Une légende. Je comprends qu'à vos yeux les miens ne sont guère qu'un mythe, mais à mon époque nous avons aussi nos contes, d'anciens chants datant du temps où la terre était jeune. J'ai vu énormément de choses qui suggèrent l'incommensurable antiquité de notre monde. Il est père de merveilles sans nombre ! Je suis parti en quête de l'une d'elles, un être que, en votre ère, vous appelleriez un dieu. On disait qu'il pouvait ressusciter les morts.

Il laissa se perdre son regard dans le lointain, puis se remit à manger en silence. Vaelin se demanda si, à force de se répéter, cette

rencontre n'était pas devenue trop familière et lassante pour son interlocuteur. Il songea que son don constituait une véritable malédiction, puisqu'il lui farcissait l'esprit de visions d'un avenir incroyablement éloigné de son temps, dont la vérité effroyable dépouillait le présent de Lionen de son poids, de sa signification.

Un nouveau tremblement plus intense secoua le sol. Les volets aux fenêtres vibrèrent à grand bruit, ce qui arracha l'homme à sa placidité. Il avala rapidement le reliquat de son ragoût et se leva. Il emporta son bol à l'extérieur. Vaelin suivit, le vit occupé à attacher le récipient à un bout de corde tendu entre deux habitations.

— C'est une descente longue et ardue jusqu'à la rivière, expliqua Lionen. Le vent suffira à nettoyer. Cela ne sert à rien, mais j'ai toujours eu du mal à changer mes habitudes.

— L'avez-vous trouvé, ce dieu légendaire ? insista le commandant.

L'autre regarda quelque chose derrière l'épaule du frère.

— Je crois que vous savez très bien ce que j'ai trouvé, Ombre du Corbeau.

Il savait ce qui l'attendait, même s'il n'avait pas grogné cette fois. Il était arrivé en tapinois. Il n'était pas aussi imposant que la fois précédente, les épaules au-dessus des hanches de Vaelin qui, depuis longtemps, supposait qu'il pouvait choisir à volonté sa taille.

Le loup s'approcha au petit trot, colla son nez au sol pour renifler la roche autour des pieds du frère. Il ressemblait beaucoup à Taillade en chasse.

— Il parvient à vous sentir alors que vous ne représentez qu'un écho des temps à venir... J'ai l'impression qu'il veut pouvoir vous retrouver par la suite.

L'être s'assit, pattes avant bien droites, et bâilla. Il passa sa longue langue rose sur ses babines et considéra Vaelin de ses yeux verts emplis d'une affection sereine.

— Il vous a suivi depuis les glaces ?

— Oui. Je me trouvais tellement au nord quand je suis tombé sur lui que je croyais bien être arrivé au sommet du monde ! Il était plus gros alors, il ressemblait du museau à la queue au dieu que je m'attendais à rencontrer. Il s'est approché, a reniflé le corps d'Essara, a écarté de ses dents le linceul sur son visage. Pendant un instant de délire, j'ai craint qu'il la dévore, mais il lui a léché la joue, une seule fois... Alors je l'ai entendue.

Lionen, l'air sombre, se mit en route vers la pierre de mémoire. Vaelin le suivit, le loup marchait en silence près de lui.

— Vous avez encore des questions à me poser, constata l'homme. Faites vite, nous n'avons plus guère de temps.

— La Pierre Noire. Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi l'a-t-il emportée ?

— Je vous l'ai déjà dit, c'est une boîte. Nous l'avons ouverte ensemble, vous voyez le résultat.

— Vous avez affirmé qu'Erlin la toucherait, mais ne serait pas lui à ce moment. Que vouliez-vous dire ?

— Cet homme antique vous a raconté qu'il a failli être capturé autrefois, quand, tout près de la mort, il atteignit l'Au-Delà. Vous savez que l'Allié se sert d'autres pour accomplir son œuvre destructrice chez les hommes : il saisit et distord des âmes à ses fins. À votre avis, pourquoi n'a-t-il commandé à aucun de ses sbires de s'assurer du corps d'Erlin ?

Il s'arrêta devant la pierre, eut un faible sourire.

— La dernière à avoir jamais été taillée de mes propres mains. On ne trouve ce matériau que dans une mine, loin sous les montagnes de ce que vous dénommez les Confins. C'est là aussi que reposait la Pierre Noire, un bloc isolé, énorme, doué de propriétés vraiment uniques. Bien sûr, il a voulu la tailler. Ma sœur a protesté. « Un tel pouvoir ne devrait jamais tomber entre des mains humaines », disait-elle. Il a ri et l'a serrée contre lui en répondant : « Mais, mon amour, tout le pouvoir devrait y aboutir ! Sinon, comment transcender un jour l'humanité ? »

— Le pouvoir. C'est ce qui l'attire.

— Comme un cadavre attire un vautour ! Et qu'imaginer de plus puissant que la possibilité de vaincre la mort ?

Lionen, à présent, appuyait ses paroles d'un regard intense, grave, dont les implications n'étaient que trop claires.

— Je refuse de commettre un tel acte, articula Vaelin.

— Alors, comme moi, vous assisterez à la fin de votre monde. La terre autour de nous reste stérile sur des kilomètres et des kilomètres à la ronde. De-ci, de-là survivent des hameaux, quelques villes qui ont plus ou moins réussi à chevaucher la tempête, j'entends les expéditions de ceux qu'ils appellent les Dermos. Avec le temps tout cela croîtra, bâtira des royaumes, puis un empire. Ils oublieront leurs légendes et, quand leur avidité insatiable aura pris suffisamment d'ampleur, seront de nouveau mûrs pour servir son but. Pour l'heure, il attend. Je le sens qui se tapit dans l'Au-Delà, calcule, complot. Il n'est pas encore assez fort pour me saisir quand je passerai, mais je ne doute pas qu'il essaiera.

— Vous l'avez tué, comprit Vaelin. C'est à cause de vous qu'il gît dans l'Au-Delà.

— Sinon, qui m'aurait suivi en des lieux aussi désolés ? Avec l'aide du loup je me suis mis en quête de soutiens, j'ai rassemblé de vaillants guerriers, des hommes et des femmes pourvus de dons qu'ils avaient du mal à comprendre. Tous étaient en deuil de leurs familles, de leurs amours massacrées. Plus tard, les Volariens les baptiseront Gardiens... Tous ensemble, nous l'avons tué.

Il désigna la pierre et jeta un coup d'œil inquiet vers l'est quand le sol trembla encore.

— Il est temps !

— Quelque chose va se produire, supposa le frère.

— Une conclusion attendue depuis un bail.

Lionen se tourna face aux monts de Feu. Vaelin vit leur éclat féroce augmenter encore en intensité. Au-dessus, la chape de nuages avait pris une teinte rouge plus prononcée.

— Cette éruption a lieu à quatre-vingts kilomètres d'ici, mais elle crachera une nuée de cendres brûlantes qui dévalera cette pente plus vite que l'homme le plus rapide pourrait s'enfuir. Elle s'apaisera et dissimulera pour des siècles cet endroit aux yeux de tous, puis finalement les éléments arracheront les sédiments en emportant mes os au passage. Voilà la seule vision de mon époque qui m'ait jamais été accordée, celle de ma propre mort.

— Connaissez-vous mon avenir ? voulut savoir Vaelin. Qu'arrivera-t-il à mon peuple ?

L'homme lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et sourit. Un sincère sourire d'excuses, rempli de compassion, sans aucune ironie.

— J'en ai vu assez pour avoir pitié de vous, Ombre du Corbeau.

La terre trembla une fois de plus, il se retourna vers les monts de Feu. La violence des vibrations le faisait tituber.

— Vous devez tuer ses sbires, conseilla-t-il. Emprisonnez-les dans ces corps qu'ils ont volés et tuez-les. Si on lui ôte les outils dont il dispose en ce monde, il en ressentira d'autant plus la nécessité d'agir ! Il ne pourra pas résister à la tentation du pouvoir. La Pierre Noire se trouve dans l'arène de Volar. Quand ce sera terminé, emmenez-le là-bas. Touchée une fois, elle donne. Deux fois, elle prend.

Un rugissement assourdissant éclata à l'est, accompagné d'un immense déversement de lave, une fontaine de feu. Cela dévala les flancs de la montagne qui l'avait engendré. Le sommet sous leurs pieds se convulsa, Lionen tomba à genoux. Le ciel au-dessus d'eux vira au noir tandis que la lueur des monts de Feu s'atténuait. Depuis le pic arraché, une épaisse nuée se ruait sur les pentes à une vitesse inimaginable.

À côté de Vaelin, le loup émit un petit gémissement pressant, appuya son museau contre sa main dans la direction de la pierre. Le frère s'apprêtait à la toucher, mais il ne pouvait quitter des yeux l'autre homme qui, toujours à genoux, ouvrait grands les bras. Les cendres brûlantes fonçaient vers lui en une vague noire irrépressible.

— Ma sœur a prononcé mon nom ! cria-t-il au moment où le flot de feu passait le sommet et l'engloutissait.

La chaleur était insupportable, le frère étouffait sous la nuée ardente. Il toucha la pierre...

... et cilla. L'air avait changé du tout au tout. Vaelin hoqueta. Il porta les yeux à l'endroit où un instant auparavant Lionen, dans son humble posture, embrassait sa mort. Le sol était nu. Il ne restait aucune trace de sa fin.

— Qu'as-tu vu ? demanda Erlin, les sourcils froncés, l'air hésitant. La pierre t'a retenu, elle a dû te montrer autre chose.

Qu'imaginer de plus puissant... ? Le commandant détourna les yeux, il trouvait difficile à supporter la perplexité visible dans ceux de l'immortel.

Je refuse de commettre un tel acte.

Il s'éloigna de la pierre, se dirigea vers le chemin du retour.

— Comme tu l'as dit toi-même, nous avons ample matière à réflexion.

Lorkan, de retour, cilla et s'affaissa à côté de Vaelin sans prendre garde au murmure inquiet des Sentar. Les loups d'Astorek, eux aussi, entamèrent un chœur de geignements tourmentés jusqu'à ce qu'il les réduise au silence d'un regard.

— Je dirais environ cinq mille personnes, annonça le jeune homme. Entassées dans les entrailles de ce mont.

Il désigna un pic abrupt à moins de deux kilomètres. Au tiers de sa hauteur, on distinguait dans le roc une balafre en zigzag.

— Je n'ai pas pénétré bien profond, mais j'en ai vu assez pour pouvoir dire qu'ils sont en piteux état. Beaucoup souffrent de plaies récentes, certains agonisent. La moitié, peut-être, sont des enfants. Les adultes ne semblent pas tellement s'entendre, ils se sont rassemblés en plusieurs groupes qui se foudroient du regard.

Vaelin avait été contrarié d'apprendre que Dahrena, en son absence, s'était envolée encore une fois. De retour au camp, il l'avait découverte affalée à côté du feu, encadrée de Cara et Kiral blotties contre elle.

— Cela suffit, décida-t-il alors en s'accroupissant tout près.

Il passa la main sur son front froid comme la glace.

— Ne m'oblige pas à te droguer pour t'en empêcher.

— Oh ! cesse de râler, murmura-t-elle en souriant de ses lèvres blêmes, le regard rendu flou par l'épuisement. Je crois que je nous ai trouvé des renforts.

À présent, le commandant interrogeait Lorkan :

— L'un d'eux t'a-t-il vu ?

— Un petit garçon m'a montré du doigt et a hurlé quand j'ai voulu m'enfoncer dans la grotte. Si on suppose qu'il était Doué, c'était le seul.

— Nous devrions y aller seuls, suggéra Erlin. Si nous sommes trop, nous allons les effrayer.

— La crainte peut se révéler utile, répliqua Vaelin.

Il se tourna vers Astorek :

— Dis à ton père d'amener toute la troupe dans cette vallée.

Il attendit jusqu'à midi avant de se diriger vers le pic, monté sur Taillade au pas. Il s'arrêta au pied de l'éminence, leva les yeux sur la fissure qui la marquait. D'aussi près, on voyait qu'il s'agissait de l'entrée d'une caverne, sombre et silencieuse. Pas le plus petit filet de fumée révélateur ne s'en échappait, mais le frère ne doutait pas que les occupants eussent repéré son arrivée.

Il relâcha les rênes de son cheval et le laissa brouter l'herbe rare du fond de la vallée, sans quitter du regard la grotte. Il n'avait aucune certitude de parvenir à ses fins ici, Pertak avait carrément éclaté de rire quand l'immortel lui avait transmis sa proposition d'alliance. Le chef des Laretha arborait une nouvelle cicatrice à la mâchoire, une tombe toute fraîche avait fait son apparition hors les murs de son village. Il gardait en permanence la main sur la bourse à sa ceinture et se déplaçait voûté, le regard méfiant, tel un homme toujours sur ses gardes. Mais son rire avait paru sincèrement joyeux.

— Ces enculeurs de chèvres du Sud peuvent tous crever, avait traduit Erlin tandis que Pertak retournait à grands pas vers son village sans cesser de glousser. Alors nous minerons leurs filons.

Le premier sortit après quelques minutes d'attente, sous la forme d'une silhouette vêtue d'une jupe de cuir. À l'entrée de la caverne, hache en main, il considérait Vaelin qui leva les deux bras pour bien montrer qu'il ne portait pas d'armes. Plusieurs autres personnes émergèrent de l'obscurité, de plus en plus, jusqu'à ce qu'environ six cents observent en silence le nouveau venu. Celui-ci baissa les bras, demeura immobile tandis que se faisait entendre un tumulte croissant, celui de l'approche du peuple des Loups.

Les faucons-dards furent les premiers avec leurs appels stridents. Ils glissèrent dans le ciel de la vallée et y décrivirent leurs courbes étourdissantes, puis les loups arrivèrent – plusieurs meutes, au total bien plus d'une centaine d'animaux. Ils vinrent en bondissant autour du cavalier dont la monture ne put s'empêcher de frémir.

Tandis que la troupe envahissait le terrain, Vaelin scruta le premier à avoir osé sortir. Il était encore trop loin pour qu'on puisse détailler ses traits, mais le commandant estima qu'il devait s'agir du plus âgé parmi ses compagnons, peut-être un chef. Toutefois, à en juger par les symboles et couleurs disparates qui ornaient les tenues des autres, cet homme ne devait pas être en mesure de parler pour l'ensemble des réfugiés. Pourtant, de toute évidence, il jouissait d'une certaine forme d'autorité ; il échangea quelques mots avec ses voisins avant de descendre la pente. Certains le suivirent de près, ceux qui portaient des couleurs et symboles similaires aux siens. Le reste prit le temps de

manifestester de nombreuses dissensions en se jetant à la figure diverses exclamations et en se menaçant d'armes haut brandies. Le désaccord tourna court, bientôt tous emboîtèrent le pas au vieillard, vers la vallée.

Le commandant ne le quittait pas des yeux, il ne se retourna pas pour voir les gens du peuple des Loups s'arrêter derrière lui. L'autre avançait sans hâte indue, d'une démarche assurée. Il fit halte à vingt pas, ses compagnons s'alignèrent de chaque côté. Vaelin saisit les rênes de Taillade et le mit au trot. La petite foule en face parut déconcertée mais ne manœuvra pas pour bloquer son approche.

Le frère fit s'arrêter sa monture à quelques mètres du supposé chef. Il observa son visage et y lut un effarement proche de la démence, le déshonneur d'un homme qui, en deux ou trois jours, a vu son monde s'effondrer. Kiral avait prévenu Vaelin que son chant lui avait révélé chez ces gens fureur et incompréhension ; en outre, rien n'indiquait qu'ils soient en train de reprendre leurs esprits.

— Mon chant se fait plus sombre et moins bien timbré de jour en jour, avait-elle révélé. Depuis que nous avons trouvé l'homme sans fin. Je ne crois pas pouvoir apporter de certitude.

Dans la souffrance qui tourmentait les yeux du malheureux, le commandant perçut toute la certitude dont il avait besoin. Au cours de sa marche sur Altor, il avait souvent contemplé cette expression, celle des torturés, des violentés, de ceux qui ont tout perdu... et qui ont soif de vengeance.

Son volarien ne valait pas grand-chose, mais Erlin lui avait fait répéter la bonne prononciation.

— Nous allons au sud, annonça-t-il en se tapotant la poitrine et en désignant l'extrémité de la vallée dans cette direction. Pour tuer des Volariens. Rejoignez-nous.

Chapitre 2

LYRNA

Aucune lueur n'éclaira la face de l'Aspect Arlyn tandis qu'il considérait Nortah, rien qui montrât qu'il l'avait reconnu, aucune émotion lorsqu'il fit passer son regard sur Lyrna. Toutefois, à ce moment, il plissa légèrement les paupières.

Entravé, comprit la reine. Comme frère Frentis ou les Kuritai.

L'homme passa la main par-dessus son épaule pour dégainer une épée de facture asraëline. L'acier portait les marques typiques d'une lame de l'Ordre, des espèces de flammes ondoyantes.

— Aspect ! le héla de nouveau Nortah.

Il fit un pas en avant, il laissait son épée pendre à son bras baissé.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

L'Aspect revint au haut maréchal, son visage mince fut traversé d'un infime spasme.

— Je te reconnais, frère, admit-il d'une voix douce, pensive. Tu étais mort.

Il leva sa main libre, resta un instant immobile, comme plongé dans des réflexions dont rien ne se lisait sur ses traits, puis bougea imperceptiblement le poignet. Les Arisaï se ruèrent en avant, tous semblables dans la joie démente qui éclairait leurs faces. Ils mirent en branle leurs épées pour un carnage d'une fabuleuse efficacité. Au début, les Dagues de la Reine reculèrent devant l'assaut – Lyrna se retrouva écrasée entre Davoka et Iltis sous la pression de la troupe autour d'elle –, puis se rallièrent en un nouveau sauvage cri de guerre, ripostèrent. La reine put respirer.

Elle s'efforça de se retourner pour voir où en était Nortah dans son duel contre l'Aspect. Il paraît les coups de son ancien maître sans vraiment s'engager. Lyrna appela Davoka :

— Ma sœur !

La Lonake, lance brandie au-dessus de la mêlée, restait à l'affût de la moindre occasion de s'en servir.

La reine se fraya un chemin pour se tenir près d'elle et lui prit le bras.

— Les flasques ! Tu les as avec toi ?

Davoka, éberluée, cilla avant de hocher la tête et de tapoter le petit paquet qu'elle portait à la ceinture.

— Deux seulement.

— Reste près de moi, lui ordonna Lyrna.

Elle tapa Iltis à l'épaule pour attirer son attention, lui désigna Nortah qui reculait sous un furieux assaut de son Aspect. En même temps, il déviait les bottes que lui portaient divers Arisaï alentour. Le Garde attaché à la Personne royale opina du chef et entreprit de traverser les rangs des soldats. Comme ils étaient sur le point de quitter la formation des Dagues, il dut faire un pas de côté pour éviter l'attaque d'un ennemi en armure rouge ; dans le mouvement, celui-ci porta sa main armée revêtue d'un gantelet entre la reine et son serviteur. Elle abattit sa hachette, la lame traversa la protection et trancha à moitié le poignet de l'autre qui s'écroula à ses pieds. Il leva les yeux sur elle avec un grand sourire empli d'une admiration lubrique. La souveraine joua encore de son instrument, fit éclater le crâne de l'homme au niveau des sinus.

Iltis, sorti du rang le plus extérieur des soldats royaux, dut forcer les Arisaï à reculer à grands coups de son épée. Lyrna tendit la main à Davoka qui y plaça sur-le-champ une flasque dont elle avait déjà ôté le bouchon. Un nouvel ennemi se glissa derrière le Garde attaché à la Personne royale et brandit son arme à hauteur de sa tête, prêt à ouvrir la gorge de la reine d'un coup vif et habile. Celle-ci, instinctivement, bougea le poignet, expédiant un jet de liquide noir droit dans les yeux de l'autre. La réaction ne se fit pas attendre : l'ennemi laissa choir sa lame, arquait le dos et hurla. Il porta les mains à sa face, enfouit ses doigts dans sa chair. Il s'effondra, se convulsa sur le sol du temple, et Lyrna eut la satisfaction de constater qu'enfin il ne souriait plus du tout.

Nortah ne se trouvait désormais plus qu'à un ou deux mètres d'eux. Les bottes portées par l'Aspect Arlyn l'avaient obligé à s'accroupir, tant elles étaient rapides et agressives. Pourtant, l'homme ne trahissait aucune émotion sur le masque livide qu'était sa face. Un trio d'Arisaï se plaça sur le chemin d'Iltis ; leur attaque conjointe le força à arrêter sa progression. Très vite, son bras armé et son front, entaillés, se mirent à saigner. La reine, se plaçant à côté de lui, fit passer la flasque de gauche à droite en un grand arc. La concoction de la Mahlessa jaillit du récipient pour arroser les ennemis. La plupart des gouttes tombèrent sur les armures, mais elles furent suffisamment nombreuses à rencontrer de la chair nue pour qu'ils s'écroulent en hurlant sur le sol.

Derrière, le haut maréchal combattait désormais sur le dos. Il s'efforçait de repousser l'Aspect de plus en plus proche de lui, qui agitait sa lame sans se lasser. Il paraît les coups de son adversaire avec son habileté coutumière, mais retenait manifestement les siens, sans même profiter des ouvertures offertes par l'attaque téméraire d'Arlyn.

— Aspect Arlyn ! le héla Lyrna.

L'homme s'interrompt un bref instant, l'épée en retrait. Il n'accorda à la souveraine qu'un rapide regard dépourvu de toute curiosité, mais c'était suffisant. Dans la flasque à peu près vide ne subsistaient que quelques gouttelettes sur le goulot. La reine la jeta de toutes ses forces, le récipient tourna sur lui-même plusieurs fois avant de heurter la face de l'ennemi. Pendant un instant, elle crut que cela n'avait pas fonctionné, qu'il n'y avait plus assez de liquide, mais elle vit alors sur la joue de l'autre une unique perle luisante. Soudain, il écarquilla les yeux et poussa un hurlement étranglé. Il tomba à quatre pattes, son arme tinta sur le sol de pierre. Il s'efforçait de contenir ses convulsions, frémissait de tout son corps.

L'un des Arisaï lâcha un gloussement hilare et navré avant de se ruer en avant, prêt à transpercer de sa lame le dos de l'Aspect. Il se plia comme une poupée de chiffon quand celle de Nortah, projetée vers le haut, lui traversa la cuirasse. Le haut maréchal se releva, attaqua avec fougue les ennemis qui venaient le cerner ; on ne voyait plus de l'acier qu'une brume d'argent.

— Autour du seigneur Nortah ! cria la reine à l'adresse des Dagues encore en vie.

Il n'en restait guère qu'une trentaine, toutes prêtes à se battre et à obéir aux ordres de leur souveraine. Elle tendit la main vers Davoka, prit la seconde flasque, entreprit d'en arroser les Arisaï qui ne cessaient de surgir. Elle en abattit plus de dix, les autres reculèrent. Enfin, assister à l'atroce agonie de leurs camarades semblait doucher leur bonne humeur ! Leurs sourires vacillaient, leur rire se dissipait.

Il n'y a que la douleur pour les rendre humains, conclut Lyrna.

Elle vint se placer au milieu des Dagues dont le cercle protecteur avait nettement diminué. Il ne se constituait plus que d'un rang autour d'elle. Nortah, immobile au cœur de sa troupe, restait accroupi à côté de l'Aspect, blême d'inquiétude.

— Monseigneur ! l'interpella sèchement sa reine. Dois-je vous rappeler à vos devoirs ?

Il lui jeta un regard à la rancœur mal dissimulée puis se releva.

— Si Votre Majesté dispose d'un brillant stratagème en la circonstance, je serai heureux de l'entendre, déclara-t-il.

— Abattre l'ennemi.

Elle jeta le récipient désormais vide, brandit sa hachette. Nortah, pendant un bref instant, parut au bord du sourire. Il hocha la tête.

— Une idée dont la clarté compense le manque de subtilité, Majesté.

Les Arisaï s'avançaient sans quitter Lyrna des yeux. Ils se méfiaient d'elle, avec ses flasques. Leurs camarades tombés avaient cessé de se convulser, ils gisaient raides, immobiles, avec sur chaque face un rictus de souffrance figé par la mort.

Au moins je leur aurai appris la peur !

Soudain, la corolle d'une grande flamme orange attira son regard vers le côté sud du temple. Elle s'accompagnait de la rumeur lointaine du combat et, bizarrement, du glapissement de chiens furieux. Mais, quelque réconfortant que se révèle ce nouveau développement, le nombre imposant des Arisaï face à Lyrna avait de quoi décourager. L'Impératrice avait eu la sagesse d'envoyer ses troupes d'élite en force.

Un nouvel incendie éclata derrière les Arisaï, suivi d'une agitation insolite, trop éloignée encore pour qu'on la comprenne. Toutefois, une certaine discorde se faisait jour à l'arrière des rangs ennemis. La reine vit un des déments en rouge cesser son approche, s'arrêter d'un seul coup, garder l'épée à la verticale devant son visage en en faisant tourner la lame, apparemment abasourdi. Il cilla, les sourcils froncés, hagard, puis, d'un même mouvement, se tourna vers le camarade à sa gauche et lui ouvrit la gorge de son arme. Un autre l'abattit sur-le-champ, pour un instant plus tard s'immobiliser à son tour avec la même expression égarée. Cet Arisaï perplexe se jeta alors en avant pour tailler les siens en pièces avec frénésie. Il en tua trois avant que d'autres le démembrèrent.

— Qu'est-ce donc ? souffla Nortah. Un effet de votre élixir lonak, Majesté ?

— Non.

Lyrna s'intéressa de nouveau à l'arrière-garde de la troupe adverse. Les rangs s'ouvraient là-bas, comme tranchés par une lame invisible, ce qui finit par révéler l'avance d'une svelte silhouette dont ne tenaient aucun compte les Arisaï alentour, trop perdus dans une même perplexité. L'Aspect Caenis finit par se dégager et, arrivé face à la reine, s'inclina avec cérémonie. Le sang jaillissait de son nez, de ses yeux, ses oreilles, sa bouche. Il s'intéressa de nouveau aux Arisaï.

Sur la droite, un autre enfonça son arme dans le ventre de son voisin, suivi d'un premier camarade, d'un deuxième... La discorde se répandait dans les rangs d'armures rouges telle une onde provoquée par le jet d'un caillou dans un étang, qui aurait donné naissance à la tempête au lieu d'une ridicule. Bientôt, chaque Arisaï en vue se battait contre son camarade. Ils se dépeçaient dans une férocité en contraste avec leurs expressions toujours stupéfaites.

Caenis se plaça de côté, désigna le chemin qu'il venait de tracer dans les rangs ennemis.

— En route ! cria la reine aux soldats des Dagues encore en vie. Quittez cet endroit.

Mais ils ne bougeaient pas, ils ne voulaient pas partir sans elle. Lyrna rejoignit Caenis ; il tremblait des pieds à la tête, saignait abondamment, avait la peau blanche comme la neige.

— Venez, Aspect, dit-elle en lui prenant les mains.

— À mon grand... regret... Majesté... je dois... rester encore un... peu.

Un torrent rouge coulait de sa bouche, recouvrait son menton.

— Frère !

Nortah se rua vers Caenis pour lui prendre le bras, mais l'Aspect s'écarta en titubant et s'évanouit dans la mêlée démentielle d'Arisaï rendus fous, qui s'acharnaient de plus belle à s'entre-détruire. Le haut maréchal voulut le suivre. Sur un ordre crié par leur reine, Iltis et Davoka s'emparèrent de lui.

Lyrna commanda à ses Dagues de transporter l'Aspect Arlyn, toujours inconscient, et les mena à travers la bataille jusqu'aux marches du temple. Nortah hurlait, déchaîné, après les deux fidèles serveurs qui le traînaient.

À l'extérieur, d'autres corps en nombre jonchaient l'escalier, le sol au-delà : Arisaï, gardes du Royaume, quelques-uns sans armure, dans la tenue du Septième Ordre. À côté d'une sœur replète, une jeune femme blonde comme les blés agenouillée, le visage sillonné de larmes, tenait dans sa main crispée un fagot de dards ensanglantés. La gisante corpulente, de toute évidence, était morte, mais on ne voyait pas de blessure sur elle. Toutefois, les marches en dessous dégouttaient de rouge. Une bonne dizaine de chiens de chasse les entouraient, plaqués contre le sol, geignant piteusement. Non loin, Trella Al Oren, visage marqué de suie et de sang, se tenait au milieu de dix cadavres noircis. À l'est s'élevait un nouveau nuage de poussière qui, à sa base, laissait entrevoir les silhouettes d'une multitude de cavaliers avec des capes bleues ou vertes : le Sixième Ordre et la Garde du Nord accouraient à la rescousse.

Nortah luttait toujours contre Iltis et Davoka, les accablait d'injures furieuses. Il essayait de retourner dans le temple. La reine considéra la bataille derrière elle ; la rage effrénée des Arisaï se poursuivit encore quelques minutes puis, tout d'un coup, cessa. Ils s'éloignèrent les uns des autres comme en réaction à un ordre tacite, et contemplèrent le tapis de morts recouvrant le sol.

— Suffit ! cria Lyrna.

Elle marcha sur le haut maréchal, le gifla durement. Il s'immobilisa, la regarda bouche bée. Il avait l'expression tellement égarée qu'elle se demanda s'il allait se remettre.

— Il n'est plus, énonça-t-elle en s'efforçant à la gentillesse. Veuillez reprendre en main votre troupe, monseigneur.

Les épaules voûtées, il s'écarta des deux camarades qui l'avaient retenu. Il chercha du regard ce qui restait de Dagues de la Reine : à peine une vingtaine d'individus.

— À votre service, Majesté, marmotta-t-il, à la fois narquois et terriblement las. Mes imposantes forces sont à vos ordres.

Il se dirigea vers ses soldats pour les organiser de son mieux. Lyrna se retourna vers frère Sollis qui arrivait au galop, faisait s'arrêter sa monture, en descendait en toute hâte et se précipitait vers l'Aspect Arlyn prostré entre Murel et Alornis. Il semblait foudroyé et aussi soulagé.

— Majesté !

Frère Ivern s'approchait de sa reine, il la scrutait. Elle se rendit compte du choc et de l'inquiétude qu'il devait ressentir à son apparence : elle était couverte de sang de la tête aux pieds, tenait une hachette à la lame toute rouge.

— Avez-vous besoin d'un soignant ? demanda-t-il.

— Non, frère, je vous remercie.

Elle remarqua que la Garde du Nord se disposait à toute vitesse en cordon entre le temple et elle. À l'est, la nuée de poussière surmontait désormais une dense masse de fantassins au pas de course. On discernait dans ce brouillard la bannière de la Compagnie Morte d'Al Hestian.

— Où est le Seigneur de Guerre ? demanda-t-elle à Ivern.

Le jeune frère prit un air sinistre.

— Il est blessé, Majesté. Très grièvement. Des Kuritaï se dissimulaient au milieu des Épées Franches, au moins un millier de ces maudits.

La reine repéra alors le pansement souillé sur la main de son interlocuteur.

— Je dois admettre qu'ils n'étaient pas faciles à tuer, conclut-il.

Elle hocha la tête, se tourna de nouveau vers le temple. Une fois de plus, les Arisaï se regroupaient en rangs bien ordonnés. Elle ne distinguait pas leurs visages mais n'entendait que trop bien leurs rires.

On a forcé une moitié d'entre eux à tenter de tuer l'autre, et ils trouvent cela divertissant !

— Trouvez le seigneur Al Hestian, commanda-t-elle à Ivern, qu'il encercle le bâtiment pour empêcher l'ennemi de s'enfuir. Dites à vos frères de faire passer le mot : les autres bataillons doivent l'imiter. Ensuite, je veux voir le seigneur Antesh.

Ils tentèrent une sortie avant que la Garde du Royaume ait fini de se mettre en place. Une troupe serrée de cinq cents Arisaï se jeta sur le régiment d'Al Hestian tandis que le reste, divisé en petits groupes, s'efforçait de percer par le sud. Mais les hommes du haut maréchal tinrent bon ; leurs rangs plièrent sous l'impact, sans rompre. Leur commandant avait pris place en tête, en plein milieu. La reine apprit plus tard qu'il avait empalé de sa propre lance un de ses soldats qui tournait casaque devant l'assaut. Après un quart d'heure de combats acharnés où la Garde du Royaume se disposa sur leurs flancs en

contre-attaque, les Volariens firent retraite en bon ordre, réduits à peu près à la moitié de leur nombre. La Garde du Nord et le Sixième Ordre harcelaient sans trêve les plus petits bataillons, les décimaient. Ils finirent par reculer eux aussi. Les Volariens en rouge se retranchaient en formation carrée, se déplaçaient tel un unique organisme hilare. Ils gravirent les marches du temple, disparurent dans ses profondeurs.

— Vous n'avez qu'un mot à dire, Majesté ! assura le seigneur Adal.

Son désir de vengeance enlaidissait son visage à la beauté classique. Il semblait que l'ennemi ne sût pas ce que signifiait « reddition ». Beaucoup de ses gardes du Nord étaient tombés en contenant sa sortie.

— Nous raserons cet endroit par le feu pour vous, précisa-t-il.

— Si je puis me permettre, Majesté...

Al Hestian pointait sa lance sanglante vers la rivière.

— Nous devrions poster notre cavalerie près du gué dissimulé, et sur la rive nord. C'est leur seule issue à présent.

Lyrna hocha la tête en signe d'accord.

— Seigneur Adal, joignez vos forces aux Nilsaëliens montés. Vous garderez le gué, les lanciers se chargeront de la berge nord.

Le commandant de la Garde du Nord opina du chef, l'air réticent.

— Et pour l'assaut ? insista-t-il. Je sollicite de votre grâce l'honneur de le mener.

La reine parcourut des yeux son armée. La Garde du Royaume et les Nilsaëliens à pied étaient placés en bon ordre, les archers d'Antesh sur leurs arrières. La cavalerie patrouillait sur les flancs en un arc étendu qui s'étendait jusqu'à la rivière pour bloquer toute tentative de fuite. Tout cela s'était fait simplement, avec quelques ordres, sans plan délibéré.

Quel instrument redoutable nous avons conçu ! Mais il a suffisamment souffert pour aujourd'hui.

— Cela ne sera pas nécessaire, monseigneur, indiqua-t-elle à Adal avant de se tourner vers Al Hestian. Que les hommes maintiennent leurs positions. Faites avancer les balistes.

Tandis qu'on mettait en place les engins de guerre, les Arisaï se livrèrent encore à quelques sorties à petite échelle. Certains avaient récupéré suffisamment de montures pour tenter une charge à l'ouest. Ils voulaient rompre les rangs de la cavalerie, mais les chevaliers renfaëliens les abattirent jusqu'au dernier. On informa aussi Lyrna que d'autres avaient voulu passer la rivière à la nage ; le peu d'individus parvenu de l'autre côté procura un excellent entraînement aux lanciers nilsaëliens qui les attendaient.

En fin d'après-midi, Alornis déclara les balistes prêtes. Comme toujours, travailler sur ses engins semblait lui apporter un peu d'animation. Bien droite à côté du dernier qu'on installait près des

autres, on pouvait plus ou moins lui trouver l'air fier. La petite troupe d'artisans chargée des machines manœuvra les leviers et manivelles jusqu'à ce que chacune soit armée, en attente, le propulseur bien tendu.

— Quand vous voudrez, monseigneur, annonça la reine à Antesh.

Le commandant des archers hocha la tête, brandit bien haut son arme. Ses hommes, disposés juste après les balistes, tendirent leurs arcs sous le meilleur angle, les bandèrent au plus dur. Ils avaient la main jusque derrière l'oreille. Antesh baissa le bras, la grêle de flèches se déchaîna. Il y avait encore assez de lumière dans le ciel pour suivre leur masse noire qui s'élevait pour retomber sur le temple. Cette pluie sombre se poursuivit un bon moment sans trêve, car Lyrna avait ordonné qu'on récupérât tous les projectiles possibles sur le champ de bataille. On distinguait encore le sang qui luisait sur bien des pointes d'acier à l'assaut de l'air. Les soldats paraissaient insensibles à la fatigue, même si beaucoup grognaient sous l'effort nécessaire pour tirer à une telle cadence. Ils avaient tous le visage figé dans une expression de haine assurée. Massacrer une quantité d'Épées Franches n'avait pas suffi à apaiser leur soif de vengeance.

La reine observa le temple dans sa lunette. Elle remarqua un Arisaï qui courait pour s'abriter sous l'une des demeures pyramidales destinées aux divinités. Trois flèches le transpercèrent à moins d'un mètre de son refuge, deux de ses camarades s'écroulèrent sur son cadavre une seconde plus tard.

Ils sont déjà complètement fous, songea-t-elle. L'instrument d'optique lui montrait un ennemi qui, résigné mais toujours amusé, secouait la tête en considérant les deux projectiles dépassant de sa cuirasse. Leur état peut-il encore s'aggraver ?

La réponse à cette question ne tarda pas quand un grand cri de joie débordante jaillit du temple avant que les ennemis en sortent en masse. Ils avaient tout oublié de leur discipline, ils chargeaient la rangée de balistes en une vague rouge anarchique. Lyrna attendit que les meneurs soient arrivés en bas des marches pour donner son ordre ; les engins de guerre projetèrent leurs dards. On avait réduit leur portée à moins de cinquante pas. Le résultat fut extraordinaire, les Arisaï en tête fauchés par une force invisible. Ceux à leur suite trébuchèrent sur leurs cadavres ou s'écroulèrent, abattus par le second lâcher. Il n'était pas rare qu'une pointe traverse un soldat avec assez d'élan pour en faire tomber un autre plus loin. Pourtant, malgré ces pertes terribles, la charge parvint à moins de vingt pas des machines mortelles. C'est alors que les archers d'Antesh firent mouvement vers l'avant. Ils tirèrent une salve à tir tendu. Cette fois, la troupe en face s'arrêta complètement.

— Votre Majesté, suggéra Al Hestian, je pense que c'est le moment.

Elle opina du chef, il fit signe aux cors rassemblés à côté. Ils partirent au pas de course vers le flanc opposé de l'armée, et résonna bientôt l'appel à une charge de cavalerie. Antesh passa d'un bout à l'autre de son rang d'archers en beuglant l'ordre de cesser les tirs, mais certains, dans leur frénésie guerrière, traitèrent cette commande par le mépris. On dut les contenir de force. Heureusement, hommes comme machines s'étaient arrêtés quand le Vassal Arendil mena ses chevaliers depuis le flanc gauche et frère Sollis les forces conjointes du Sixième Ordre et de la Garde du Royaume depuis le droit. Les Arisaï encore debout leur firent face avec la bravoure inégalée qu'on ne pouvait leur dénier. Ils bondirent pour désarçonner les cavaliers, essayèrent de briser les pattes de leurs montures, combattirent jusqu'au dernier sans retenir, même à la fin, leur joie délirante.

La reine restait assise au chevet du comte Marven conscient par intermittence. Elle appliquait un linge mouillé sur son front brûlant quand son angoisse se traduisait en pleurs paniqués. Frère Kehlan n'avait pas été avare d'andrinople pour soulager le Seigneur de Guerre ; lorsque Lyrna l'interrogea sur les dangers d'un tel traitement, il eut l'air navré.

— Il a l'échine brisée juste en dessous du cou, Majesté, expliqua-t-il. Vivrait-il qu'il ne marcherait plus jamais. Et il ne vivra pas.

Marven toussa, arrachant la reine à ses pensées. Il la vit, écarquilla soudain les yeux.

— Je... J'ai tué un Kuritaï, Kerisha. Ils te l'ont dit ?

Elle savait que la comtesse Marven s'appelait Kerisha.

— Oui, mon amour, lui assura-t-elle en faisant courir le linge sur le front et la joue du blessé. Ils me l'ont dit.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, méfiant tout à coup. Pourquoi m'en veux-tu ?

— Je ne t'en veux pas ! Je suis fière de toi, très fière.

— C'est... seulement quand tu m'en veux... que tu es gentille, marmotta-t-il, un peu moins inquiet. Comme disait toujours le Vassal... ta langue percerait l'acier. Mais la reine ! (Il se tut, eut un sourire affectueux, nostalgique.) Elle aurait des points à te rendre. Pourtant je crois qu'elle voudra bien, après ça... Ce château que tu souhaites depuis longtemps...

— Oui, promet Lyrna. Je suis sûre qu'elle voudra bien.

— Les garçons...

Sa voix était plus faible. Il laissa sa tête s'enfoncer dans l'oreiller, son regard se perdre au loin.

— Tu avais raison... Pas l'armée pour eux... Il y a de l'or dans les Confins, beaucoup d'or... On les enverra là-bas...

Il dormit un moment. Les gémissements et les cris des blessés

entassés sous la tente ne paraissaient pas le gêner. Messagers et capitaines vinrent voir la reine tout au long de la nuit et se firent tous refouler par Murel et Iltis. Elle demeura à veiller le comte Marven jusqu'à ce qu'il ne respire plus et que toute couleur se soit éteinte sur son visage.

— Murel, dit-elle alors.

La dame vint s'accroupir près d'elle. Autour de son œil gauche, la peau avait pris une teinte d'un mauve intense, et on lui avait suturé la joue sur plus de cinq centimètres.

— Notez cela, commanda Lyrna. Des terres pour la comtesse Kerisha Marven de Nilsaël, avec une dotation suffisante pour la construction d'un château.

— Bien, Majesté.

Murel hésita. Elle scrutait les traits de sa reine.

— Il vous faut dormir, conclut-elle.

La souveraine secoua la tête. Si elle dormait, elle rêverait, et elle savait bien à quoi elle assisterait.

— Demandez à frère Kehlan un produit qui me tienne en éveil. Dites à frère Hollun que j'attends un rapport complet sur nos pertes.

La sœur blonde, tête baissée, se présenta sous le nom de Cresia. En arrière-plan, le corps de son Aspect brûlait. Lyrna avait assisté à la cérémonie. Ils avaient prononcé leurs paroles, ces quelques survivants d'un Ordre réduit presque à néant, un à un ils s'étaient avancés pour relater une anecdote mettant en valeur la gentillesse du défunt, sa sagesse, son courage. Le seigneur Nortah était là lui aussi, avec frère Sollis et beaucoup de membres du Sixième Ordre. Le haut maréchal n'avait pu terminer son histoire datant du temps qu'ils avaient vécu ensemble dans la forêt de Martishe. Il se tut, resta à regarder le corps sur le bûcher comme s'il ne savait plus où il était.

— Il n'a jamais pu connaître ses neveux, ses nièces, articula-t-il enfin d'une voix faible, inexpressive. Il était mon frère, je sais qu'ils l'auraient adoré.

— L'Aspect Caenis, à toute aune, était un grand homme, déclara ensuite la reine. Sa grandeur ne devint manifeste que récemment, mais elle s'imposait plus forte que tout ! Que cela soit dit pour les temps à venir : jamais il ne dévia de son chemin, jamais il ne recula devant le devoir le plus ardu. Il se voua corps et âme au service du Royaume et de la Foi.

Bien sûr, il y eut d'autres bûchers, d'autres discours à délivrer. Murel, Iltis et Davoka assistèrent à la cérémonie pour Benten. Les feux parsemaient la plaine ; selon la tradition, on livrait aux flammes ensemble les soldats d'un même régiment, si bien qu'au lieu de milliers de brasiers on n'en alluma que des dizaines.

— Votre Ordre a donc fait son choix ? demandait à présent Lyrna à sœur Cresia.

Elle se tenait les bras serrés autour de sa poitrine. Les cheveux dissimulaient tel un voile sa face baissée.

— Oui, Majesté. Je les ai pourtant suppliés d'élire quelqu'un d'autre...

Elle releva les yeux pour contempler le bûcher, écartant sa chevelure. L'Aspect Caenis n'était plus qu'une silhouette au milieu des flammes.

— Je ne pourrai jamais l'égaliser. Il était... grand, vous l'avez très bien dit.

— En temps de guerre on n'a souvent pas trop le choix, Aspect. Reposez-vous, demain vous me remettrez une liste de vos membres.

— Nous demeurons vingt-trois, Majesté. Le Septième Ordre n'a jamais été très peuplé, au plus fort il comptait peut-être quatre cents âmes.

— Vous vous reconstruirez, avec le temps.

Cesia baissa de nouveau la tête. Lyrna n'avait pas de mal à deviner ce qu'elle pensait : *Une autre bataille comme celle-ci et il ne restera rien à reconstruire.*

Le soleil du petit matin jouait sur le courant vif de la rivière, arrachait une fine brume à ses eaux. L'Aspect Arlyn se tenait seul sur la rive, haute silhouette dépouillée de son armure rouge. Il avait récupéré une cape bleue, sans nul doute sur le corps d'un frère tombé. Non loin de lui, frère Ivern s'inclina devant la reine qui approchait et lui délivra un sourire las. Lyrna se demanda si on lui avait confié une mission de garde du corps ou de geôlier.

— A-t-il parlé ? lui demanda-t-elle.

— Un peu, Majesté. Il a demandé après l'Aspect Grealin, et le seigneur Vaelin.

— Que lui avez-vous dit ?

La question parut étonner Ivern.

— Mais... tout. C'est notre Aspect.

Elle hocha la tête, rejoignit Arlyn. Frère Verin, selon ses ordres, resta à trois mètres. L'Aspect se tourna vers la reine, lui accorda la petite inclination de tête qu'il avait toujours délivrée à son père et à son frère. Il avait l'air chagriné, ce qui était tout à fait normal, mais cela ne l'empêchait pas de poser sur Lyrna un regard jaugeur qu'il n'avait jamais, non plus, retenu face à Janus.

— Majesté, prononça-t-il. Veuillez accepter mes condoléances pour la perte du roi Malcius.

— Je vous remercie, Aspect. Nous avons tous beaucoup perdu.

Il jeta un coup d'œil à frère Verin. Le jeune Doué en avait vu de

dures depuis qu'il s'était embarqué avec Lyrna, et semblait moins vulnérable qu'auparavant, mais il se tortilla un peu devant son Aspect.

— J'ai appris à cultiver la prudence dans mes relations avec ceux qui ont côtoyé l'Impératrice, expliqua la reine.

L'homme hocha la tête, apparemment peu perturbé, et se retourna vers la rivière. Ils se trouvaient face à l'endroit où les Arisaï avaient traversé, là où le cours, plus tourmenté qu'ailleurs, écumait près des berges.

— Comment cela a-t-il été réalisé ? demanda Lyrna. Ce gué... Dame Alornis l'estime un exploit technique.

— Avec de la brique, de l'os, du sang. Trois mille esclaves s'y sont consacrés pendant dix jours, sous mes ordres. Ces eaux sont rapides, comme vous pouvez voir. Les Arisaï ont adoré se servir de fouets, à la fin il ne restait guère que cinq cents malheureux.

— J'ai l'impression que les stratagèmes de l'Impératrice, pour ingénieux qu'ils soient, coûtent cher.

Arlyn secoua brièvement la tête.

— Ce stratagème était mien, Majesté. Conçu pour la servir, bien sûr. L'idée de vous attaquer ici vient de moi.

— Je sais qu'on ne peut vous tenir pour responsable de vos actes. Notre ennemi ne recule devant aucune vilénie.

— Certes... Il va jusqu'à éveiller le désir d'une vengeance irraisonnée.

— Je ne regrette en rien de vouloir assurer l'avenir du Royaume.

— Est-ce bien votre intention, Majesté ? Sachez que l'Impératrice en serait très étonnée.

Lyrna enfouit ses mains dans les plis de sa robe. Elle ne voulait pas qu'il remarque comme, pour refouler sa colère, elle les crispait.

— Si vous avez quelque connaissance des projets volariens, reprit-elle, je tiens à l'entendre.

— Elle venait me voir parfois, dans cette caverne des horreurs où ils gravaient leur entrave dans ma chair. Elle me posait surtout des questions, tentait d'évaluer mon savoir de l'histoire, mon expérience du commandement. Je croyais qu'elle allait m'arracher tous mes secrets concernant la Foi et le Royaume, mais je compris vite qu'elle avait une longueur d'avance sur moi là-dessus. Et aussi qu'elle était complètement folle. Rien d'étonnant, après des siècles passés au service de l'Allié.

Il baissa la tête un instant, yeux clos, souffle soudain court.

— Même un bref contact avec lui représente une terrible épreuve.

— Que compte-t-elle faire à présent ?

— Élaborer un nouveau plan pour vous assassiner, je pense. Vous semblez énormément l'irriter. « J'en ai provoqué, des désirs de vengeance, mais jamais chez une plaie comme cette chienne cracheuse

de feu. »

— Combien d'Arisaï lui reste-t-il ?

— Peut-être sept mille. Il faut y ajouter quatre-vingt mille Varitaï et Épées Franches.

Lyrna regarda les mains de Verin. Il lui faisait le signe indiquant la véracité des dires de l'Aspect.

Mais elle a déjà enclos des mensonges dans la vérité, se rappela-t-elle.

— J'aurais imaginé davantage...

— La guerre dans le Royaume lui a coûté ses meilleures troupes, et la révolte gronde un peu partout dans l'Empire. La Nouvelle Kethia est tombée par suite d'une rébellion servile qui a essaimé dans toutes les provinces. Elle avait l'air également préoccupée par un problème au nord. Elle m'a fait exécuter un général expérimenté qui avait remis en question l'envoi de troupes supplémentaires là-bas.

Un problème au nord... Vaelin. Il est revenu des glaces ! Elle eut un léger sourire. *Il a réussi, bien sûr.*

— Parlez-moi encore de ces révoltes.

Chapitre 3

VAELIN

L'homme des montagnes s'appelait Hirkran ou Hache Rouge, les deux noms semblaient interchangeables dans la bouche d'Erlin.

— Il a perdu trois fils à cause des Volariens, rapporta-t-il. L'un pris comme esclave il y a des années, les deux autres la semaine dernière.

— Est-il le chef de ces... Othra ? demanda Vaelin.

L'immortel secoua la tête.

— « Hache Rouge » correspond à un titre honorifique que cette tribu accorde à son plus grand guerrier. « Champion » traduirait mieux le terme. Les Othra ne représentent qu'un des six groupes abrités ici. Tous les chefs sont morts au combat. Il ne parle pas pour les autres.

— Sait-il s'ils viendront se battre avec nous ?

Erlin transmet la question à Hirkran qui jeta un regard sévère à la grotte où les montagnards, tapis dans l'ombre, devaient suivre avec attention cette entrevue.

— Il ne peut donner d'assurance, indiqua Erlin. Certains n'iront pas, simplement pour ne pas imiter les Othra. Certains resteront blottis là pour l'éternité à se compisser.

— Peut-il nous guider jusqu'aux Volariens ?

L'homme attendit un bon moment avant de répondre. Il ne quittait pas Vaelin des yeux.

— Il veut bien, oui, mais à condition d'avoir le commandement de cette armée.

Lorkan, qui se tenait non loin avec son fauve, lâcha un gloussement railleur auquel le guerrier répondit par un grondement avant de s'avancer, la hache brandie. Le frère se plaça carrément entre les deux coqs tandis que le tigre des neiges se plaquait au sol, poussait un sifflement agressif et découvrait ses crocs. Depuis que le jeune homme avait cet animal, il faisait montre d'un courage beaucoup plus affirmé.

— Je suppose qu'il a une raison d'émettre une telle exigence, prononça Vaelin tandis qu'Hirkran continuait à jeter des regards assassins.

— Ces gens n'ont de considération que pour la force, indiqua l'immortel. S'il n'obtient pas un statut de commandant, les siens le verront comme vassal d'un étranger, et un jeune rival le défiera très vite. Si tu préfères, tu peux considérer la chose comme un simple titre

honorifique... Ils sont chez eux, frère. Même dans la situation peu glorieuse où nous les trouvons, ils méritent ton respect.

Le commandant considéra les silhouettes affamées qui bougeaient dans l'obscurité souterraine. Les jeunes gens avaient leurs armes à la main, les enfants se rassemblaient autour des vieillards. Sur chaque visage dans l'ombre on remarquait la crasse et le désespoir apportés par des jours de combats acharnés pour la survie. Beaucoup étaient épuisés, accablés par la douleur de blessures toutes fraîches, mais, même chez les gamins, on distinguait une étincelle de défi dans les regards. Ces montagnards avaient été vaincus, non défaits.

— Explique-moi ce que je dois dire, demanda Vaelin.

Hirkrans les mena par un trajet en zigzag vers le sud, le long d'une haute crête, avec six de ses guerriers en éclaireurs. Vaelin, Erlin, Kiral et Astorek le suivaient. Cette mission d'avant-garde avait été rendue nécessaire par le refus du frère de laisser Dahrena voler une fois de plus ; un seul coup d'œil sur ses traits encore tirés avait suffi à asseoir sa résolution et à en faire part d'un ton sans réplique.

— Je te ferai remarquer, mon doux seigneur, rétorqua-t-elle alors, que je n'occupe aucune fonction officielle dans cette armée. Je suis libre d'agir à ma guise !

— Et moi, libre de choisir parmi plusieurs moyens de te plonger dans l'inconscience sans te faire aucun mal. Ma chère dame, tu restes ici et tu te reposes.

Elle s'était éloignée, une grimace furieuse sur le visage. Mishara avait clairement illustré les sentiments de sa maîtresse en crachant brièvement avant de bondir la rejoindre.

Au bout d'une dizaine de kilomètres, Hirkrans leur fit signe d'arrêter. Vaelin avait déjà remarqué la progression plus prudente des loups d'Astorek ; ils gardaient le ventre près du sol rocailleux de la crête et s'arrêtaient souvent pour renifler l'air. Manifestement, les montagnards n'appréciaient guère la présence de cette meute mais, puisque, à l'évidence, faire montre de crainte les aurait déshonorés, ils affichaient à son égard une indifférence calculée.

Le guide s'accroupit, se dirigea tout au bord de la crête. Le frère le rejoignit en rampant. Sous eux la pente formait une falaise, ils avaient une bonne vue sur la large vallée devant. Au fond, une rivière peu profonde coupait une plaine d'un petit kilomètre de large. La troupe volarienne avait établi son camp dans un périmètre circulaire surveillé par de nombreuses sentinelles. Au vu des tentes nettement disposées, il semblait que le Bâtard de la Sorcière soit un général compétent.

Hirkrans prononça quelques mots dans un murmure grondant. Erlin proposa comme traduction une injure obscène impliquant l'invocation de diverses entités spectrales ainsi que d'une mutilation génitale d'un

cannibalisme inventif.

— Pourquoi voudraient-ils manger ça ?! demanda Kiral en arborant une grimace de dégoût.

— Pour absorber la force de l'ennemi, précisa l'immortel, et symboliser la fin de sa lignée. Les tribus attachent une immense importance à la fécondité. Un membre stérile dans le groupe est vu comme maudit. On l'invite à s'exiler, sans préjudice d'un sort plus terrible s'il s'obstine à rester dans les parages.

La chasseresse jeta un coup d'œil écoeuré à ces alliés, et marmonna :

— Sauvages !

Le montagnard reprit la parole en désignant du geste le camp volarien.

— Notre nouveau commandant exige qu'on fasse venir l'armée pour un assaut immédiat, transmit Erlin. Il le mènera lui-même. Il faut faire vite, sinon les esprits nous jugeront faibles et refuseront leur aide.

— Parce qu'ils espèrent de l'aide de leurs dieux ? s'étonna Vaelin.

— Ils n'ont pas vraiment de dieux, mais ils croient que ces monts possèdent une âme capricieuse, portée à la clémence comme à la vengeance. Les tempêtes manifestent leur colère, un hiver doux leur bonne humeur. En tout cas, ils détestent universellement la couardise.

— Nous serons ravis de les honorer par notre bravoure ! Mais d'abord je dois lui demander ce qu'il sait de ces intrus, surtout de ceux à leur tête.

Hirkrans s'assombrit. Il détourna le regard avant de répondre en grommelant par phrases brèves.

— Quand ils sont arrivés on a cru que ce serait comme d'habitude, relayait l'immortel. Ils viennent, on les combat, ils volent les enfants et s'en vont. Parfois on peut racheter les gosses avec du cuivre ou du métal de feu. Pas souvent. Cette fois ils ont pris les petits pour les tuer ! Ils ont tout tué, même les chèvres sauvages, même les wapitis. On s'est battu...

Le montagnard parut avoir revêtu un masque, comme si les horreurs dont il avait été témoin dépassaient ce qu'il pouvait exprimer.

— On s'est durement battu... Ils étaient trop nombreux, bien plus que les fois d'avant. Nous n'avons pas vu qui les mène, mais les Rotha parlent de sept hommes rouges avec des pouvoirs dignes de ceux des esprits. Les Rotha sont des menteurs, tout le monde sait ça.

Des pouvoirs dignes de ceux des esprits...

— Y a-t-il des Rotha ici ? demanda Vaelin en montrant du geste les autres guerriers.

Hirkrans cracha et manifesta son dégoût d'une exclamation.

— Ils sont restés dans la caverne ! Leur puanteur nous marque de honte.

Le frère hocha la tête, s'éloigna du bord du précipice. Le montagnard aboya une question à l'adresse d'Erlin :

— Où il va, lui ?

— Rassembler l'armée pour l'assaut sous le commandement de notre puissant chef, voyons...

C'était une femme charpentée d'âge mûr qui menait les Rotha. La peau autour de ses yeux s'ornait d'un réseau serré de scarifications.

— Mirvald, se présenta-t-elle quand Erlin lui demanda son nom.

Elle ajouta quelques mots qui correspondaient apparemment à différents titres précisant son statut.

— Elle tient lieu de conseillère et de chamane, conclut l'immortel. Elle est censée percevoir les messages des esprits.

— A-t-elle vu les sept hommes rouges ? voulut savoir Vaelin.

Mirvald scruta le frère un instant avant de répondre.

— Les Rotha ont été les premiers à subir leur fureur. Les Sept sont venus seuls à leur village. C'étaient des intrus, alors les guerriers ont voulu les abattre, mais ils se sont fait tuer. Les Sept ne sont pas semblables aux autres hommes. Ils se déplacent et combattent comme un, comme si chacun entendait les pensées des autres. Les Rotha les auraient tout de même vaincus s'ils n'avaient disposé de pouvoirs inouïs ! L'un peut tuer d'un simple contact, un autre sait figer de crainte le cœur d'un homme. Ils ont assassiné beaucoup des nôtres, et puis leur armée a poursuivi leur ouvrage.

— Remercie-la pour son savoir.

La femme inclina la tête quand Erlin lui eut parlé, puis posa à son tour une question :

— Comment comptes-tu défaire les Sept quand tout a échoué ?

Vaelin leva les yeux sur Ours Sage qui, non loin, tenait conseil avec les autres Doués. Ils se rassemblaient autour de lui pour profiter d'une nouvelle leçon tirée de son puits sans fond de sagesse.

— Dis-lui que nous aussi avons des pouvoirs. Si elle veut les voir, elle devrait nous accompagner.

L'immortel écouta ce que la femme avait à répondre, et lui adressa en retour un sourire au calme contraint.

— Elle veut bien, mais à condition qu'on lui accorde le commandement de cette armée. Les siens, sinon, refuseront de nous suivre.

— Nous avons déjà un commandant.

— À mon avis, cela ne posera pas de problème d'en nommer deux ! Les tribus n'échangent guère que des insultes. Pour tout dire, j'éprouve le plus grand étonnement à constater que ces gens ont réussi à passer

plus d'une journée ensemble sans achever le massacre entamé par les Volariens.

— Fort bien.

Le frère hocha la tête avec lassitude et s'inclina devant Mirvald avant de se tourner vers Ours Sage.

— J'attends ses sages ordres. En attendant, avec sa permission, je vais consulter mes capitaines.

— Comment les trouver ? s'inquiéta Marken. Ils se cachent au milieu d'une troupe importante...

— La Rotha dit qu'ils agissent comme un, rappela Vaelin. Je pense qu'il suffit d'en dénicher un pour avoir les autres. Mais ce ne sera tout de même pas facile de les repérer au milieu d'une bataille.

— Mon chant pourrait nous guider, proposa Kiral. Seulement, il est si mal timbré en ce moment...

— Non.

Le commandant secoua la tête pour se débarrasser des souvenirs sanglants d'Altor.

— Il vaut mieux éviter le chant durant le combat.

Il s'adressa à Astorek :

— Les faucons-dards de ta mère pourraient-ils nous servir ?

— Garder l'emprise sur les animaux devient ardu quand la tuerie commence. Le bruit, l'odeur du sang, les effraient ou au contraire leur donnent faim. Il faut rester très concentré pour garantir qu'ils attaquent l'ennemi et non les nôtres ! En distraire une partie en quête d'un objectif isolé se révélerait très difficile. Peut-être bien impossible.

— Moi, je peux les trouver, intervint Dahrena d'une voix douce mais empreinte de certitude. Leurs âmes ressortent en perles noires dans un océan écarlate.

— Tu n'as que trop volé au cours de ce périple, rappela Vaelin.

— Il n'y a pas d'autre moyen, mon bon seigneur, tu l'as compris. Et puis, ajouta-t-elle en prenant la main de Cara, j'ai des amis pour m'aider à porter ce fardeau.

— Des amis, oui, plus d'un, appuya Marken en la rejoignant. Du reste, je doute d'être encore apte à me battre, avec mes vieux os.

— Tu vois bien, mon seigneur ! conclut Dahrena en souriant, les yeux dans les yeux de son aimé. C'est décidé.

— N'oublie pas, il faut les prendre vivants, insista Vaelin près d'Astorek. Ils ne doivent pas mourir avant qu'Ours Sage se soit occupé d'eux.

Le Volarien hocha la tête. Ses loups vinrent prendre position autour du frère et de Taillade. La troupe s'était rassemblée au nord de la crête après une marche de nuit, ils étaient arrivés juste avant l'aube.

Dahrena resterait au sommet avec auprès d'elle Cara et Marken. Les fauves patrouilleraient dans les environs en compagnie de vingt des meilleurs guerriers du peuple des Loups.

Le frère rejoignit sa dame, les autres s'écartèrent à distance respectueuse. Son irritation semblait avoir disparu. Elle lui prit les mains sans hésiter, lui rendit son baiser et le laissa se prolonger.

Au bout d'un moment il se dégagea et dit doucement :

— Je t'en ai trop demandé...

Elle posa la main sur les lèvres de Vaelin.

— Pas plus que ce que tu as exigé de toi. Nous sommes venus mettre fin à tout ça, j'ai hâte que ce soit accompli. Je veux rentrer chez moi, Vaelin. Avec toi. Cela ne pourra se produire avant que tout soit terminé.

Il appuya son front contre celui de son aimée et serra bien fort ses mains entre les siennes avant de se diriger vers les loups et d'enfourcher Taillade.

Le Bâtard de la Sorcière avait bien choisi son emplacement : le seul couvert possible aux alentours était fourni par la rivière peu profonde serpentant au fond de la vallée. Le commandant mena sa monture par la bride dans le courant, la berge suffisait tout juste à camoufler sa haute silhouette. La meute avançait devant, cantonnée aux rives. L'obscurité prélude au jour se dissipait rapidement lorsque Vaelin s'arrêta à un peu moins de deux kilomètres du camp et demanda à Alturk de faire exécuter à ses Sentar un large mouvement de contournement des Volariens.

— Tu prendras Lorkan avec toi, ajouta-t-il. Enfoncez leur périmètre.

— Avec le plus grand plaisir ! assura Lorkan, un sourire forcé sur les lèvres.

Son courage tout neuf vacillait déjà, malgré le fauve qui l'accompagnait.

— Au premier rayon de l'aurore, pas avant, précisa le frère à Alturk en lui tendant la main.

L'homme considéra un moment cette main avant de saisir un instant l'avant-bras du commandant.

— Mon fils s'appelait Oskith, révéla-t-il. Cela signifie « Lame Noire », ce qui était très approprié.

Il jeta un coup d'œil à Kiral qui, accroupie dans la rivière, caressait la fourrure humide de son tigre de guerre.

— Ma fille aussi mérite son nom. Il faudra le lui dire.

— Vis pour le lui dire toi-même...

— Cela ferait de moi un menteur, puisque la nuit dernière j'ai chanté aux dieux mon chant funèbre.

L'homme sortit de l'eau, gravit à quatre pattes la berge et disparut à la vue, suivi des silhouettes obscures, voûtées, des Sentar. Vaelin remarqua que Kiral les regardait partir, et lut dans ses yeux qu'elle savait déjà tout ce qu'il pourrait lui dire si Alturk tombait au combat.

Il est difficile d'empêcher le chant de percer un secret.

Un peu plus loin, il pria les montagnards de faire halte et, suivant l'exemple d'Alturk, de lancer leur attaque dès l'aube venue. Ils frapperaient le camp au nord. Ils étaient regroupés par tribus, Vaelin dut, accompagné d'Erlin, leur rendre visite l'une après l'autre. Chacun des six chefs nouvellement désignés croyait avoir le rang de commandant suprême de cette armée, aussi le frère les remercia-t-il tous de bien vouloir lui accorder l'honneur du premier assaut.

Il mena le peuple des Loups dans les eaux froides, s'arrêta une fois face au plus gros de l'ennemi. Tueur de Baleines s'arrêta près de lui, un sourire aimable aux lèvres, avant de prendre la tête de ses guerriers. Ils feraient le tour des tentes par le sud et, comme Alturk, attendraient le premier rayon du soleil par-dessus les monts à l'est pour se déchaîner.

Le frère parcourut du regard le cours d'eau envahi de loups, avec au milieu d'eux Astorek et les autres chamans qui, par l'expression crispée de leur visage, trahissaient l'effort fourni pour bloquer l'explosion de grondements révélateurs que risquait de provoquer chez chaque meute la proximité des autres. Les animaux, agités, se contenaient pourtant à peu près, surtout ceux d'Astorek. Ils avaient suivi de près le commandant tout du long, sans guère le quitter des yeux.

Vaelin se tourna vers Erlin et Ours Sage à croupetons non loin.

— Tu n'iras pas au combat, annonça-t-il à l'immortel qui serrait bien fort une hachette dans son poing.

— Ce n'est pas la première fois que je me bats, loin de là ! J'en ai peut-être vu plus que toi.

— D'accord, mais tu dois rester à l'arrière. Si cela tourne mal pour nous, sauve-toi, fais peut-être encore un tour du monde...

— Pour être témoin de sa ruine ? (Erlin secoua la tête.) Je n'y tiens pas.

— On aura besoin de toi.

Le frère le regarda droit dans les yeux et sentit la culpabilité menacer de le déborder.

Je refuse de commettre un tel acte...

— Reste à l'arrière, c'est tout.

Il revint à Ours Sage sans laisser le temps à l'autre de répondre.

— Prêt ?

Le chaman considéra l'est où les pics, à l'annonce du nouveau jour, se doraient. Le ciel était clair, l'air frais et agréable. La bruyère

recouvrant le sol de la vallée y ajoutait une faible odeur de fleurs.

— On voit pas le feu vert d'ici, déplora-t-il avant de patauger dans la rivière jusqu'à Griffes d'Acier.

L'énorme ours lâcha un grondement profond quand son maître monta sur lui et le dirigea vers la rive.

Vaelin fit signe au seigneur Orven avant de se hisser en selle.

— Si tout se déroule comme prévu, vous devriez trouver une brèche suffisante dans leurs rangs, assura-t-il au garde. Si possible, concentrez-vous sur les Varitai.

— Bien sûr, monseigneur.

Orven le salua, se redressa de toute sa taille dans les eaux vives.

— À cet instant, je donnerais tout pour un cheval, regretta le soldat.

Le commandant lui adressa un grand sourire et tendit la main par-dessus son épaule pour saisir son épée.

— Je suis sûr que vous aurez le choix quand nous en aurons terminé..., affirma-t-il.

Il fit avancer Taillade hors de la rivière, puis attendit pendant que les loups d'Astorek prenaient position devant lui. Les autres meutes gravissaient la berge pour se placer de part et d'autre. Mishara arriva en silence au milieu des bêtes pour s'asseoir tout près du frère qui baissa les yeux et croisa son regard. Il se demanda si Dahrena le voyait à travers les yeux de sa tigresse... Celle-ci cilla sans émotion apparente, passa la langue sur ses crocs avant de se tourner vers le camp volarien.

Il se situait à présent à trois cents pas. Le silence y régnait, un voile de fumée né des feux de la nuit précédente – désormais éteints – le recouvrait. Le commandant, à travers l'air flou, observait les sentinelles dans leurs patrouilles ; elles étaient détendues, leur démarche ne trahissait aucune inquiétude. Il attendit de sentir le soleil sur sa nuque et de voir se dessiner son ombre devant lui, telle une longue flèche noire pointée sur la troupe ennemie.

Il serra plus fermement les rênes de Taillade, se rappela les paroles de Nortah : « Tu ne vas rien faire d'insensé, au moins ? »

Dans un petit rire, il éperonna sa monture. Le cheval de guerre lâcha un hennissement strident, empli de joie, et partit au galop. Les loups se lancèrent en avant à la même allure qui ne leur demandait guère d'effort. Ils grognèrent à l'unisson, reflétant à l'évidence l'enthousiasme de leurs chamans. Vaelin vit que les soldats de garde réagissaient : ils coururent former une ligne de défense mal tenue tandis que des cors sonnaient au petit bonheur la chance dans tout le camp. Les hommes encore tout ensommeillés sortirent des tentes, s'efforcèrent de rassembler armes et tenues militaires.

Bien sûr, les Varitai furent les premiers prêts. On avait sans doute

mis leurs deux bataillons sur le qui-vive en cas d'attaque surprise. Avec leur efficacité coutumière, ils entreprirent de bloquer le chemin du commandant en se disposant sur deux rangs, le premier à genoux, les lances bien pointées. Mais, si disciplinés soient-ils, ils ne pouvaient vaincre le soleil ! Vaelin remarqua que beaucoup baissaient la tête alors que l'astre s'élevait au-dessus des pics. La troupe parut s'agiter un peu, mais cela ne pouvait suffire à l'affoler. Il leur fallait davantage.

Le premier faucon-dard frôla l'oreille du commandant – il sentit le bout de l'aile lui caresser la peau –, l'instant d'après des dizaines le dépassaient de part et d'autre. Ils frappèrent le centre de la ligne volarienne tel un essaim noir, concentré. Avec le soleil dans leur dos, ils surgissaient trop vite pour qu'on pût humainement les éviter en se baissant. Le milieu du rang ennemi se mua en une masse tourbillonnante d'oiseaux furieux et d'êtres humains. Les faucons s'élevaient au-dessus de la mêlée, leurs serres dégouttant de sang et de lambeaux de chair, planaient un bref instant et replongeaient. Le temps que les loups arrivent dans le feu de l'action, une brèche s'ouvrait dans la troupe volarienne.

Le commandant plongea avec Taillade en plein cœur du chaos. Un trio de loups jetait à terre un officier et lui ouvrait très vite la gorge. Les ennemis s'étaient formés en bataillons derrière les Varitaï, des Épées Franches dont les rangs laissaient à désirer. Ils avaient l'air plus jeunes que les soldats affrontés auparavant par Vaelin, laissaient leur face juvénile trahir leur surprise effarée, leur égarement à la vue de ces animaux venus les massacrer en hordes. Le gros des meutes se fraya un chemin au milieu d'eux sans ralentir, le régiment le plus proche fut taillé en pièces en quelques secondes. Le suivant supporta mieux le choc, les hommes se rassemblèrent en cercle défensif serré et parvinrent à tuer la plupart des quadrupèdes qui les assaillaient. Mais ils n'avaient aucune parade face aux volatiles ! Après s'être occupés des Varitaï, les chamans les avaient de nouveau rassemblés pour les déchaîner sur les Épées Franches. Ils s'abattaient telle une pluie noire. Les loups ne cessaient pas pour autant de les harceler : ils travaillaient par paires pour saisir les Volariens aux jambes et les arracher à leurs rangs.

Vaelin aperçut non loin un capitaine à cheval qui brandissait son arme et ralliait autour de lui ses hommes. Des sergents vétérans galopèrent à ses côtés en aboyant des ordres. Il dirigea Taillade vers l'officier, les loups d'Astorek le précédèrent pour abattre sa monture. L'homme bondit quand son animal s'écroula dans une fontaine de sang, atterrit sur ses pieds à temps pour se retourner et avoir le visage mortellement tailladé par le frère qui fonça plus avant et dispersa les rangs en cours de formation. Il pourfendit un soldat aguerri moins

avisé que les autres, qui avait voulu résister.

Il fit s'arrêter son cheval, regarda autour de lui. Griffes d'Acier, de ses pattes monstrueuses, martelait à mort un malheureux, son maître ballottant sur son dos. Une vision presque comique. Derrière, le combat faisait rage entre les montagnards et les sentinelles du périmètre nord. Le tumulte montant du sud et de l'ouest indiquait que la première étape du plan avait bien fonctionné. Les Volariens étaient à présent attaqués de tous côtés, leurs lignes rompues à l'est. Mais l'ennemi, pas encore débordé, luttait, on voyait trop de bataillons se déplacer en bon ordre sur le rythme inébranlable typique des Varitaï. La victoire échappait encore aux troupes de Vaelin.

Le frère chercha des yeux Mishara et la vit immobile à côté de lui, plaquée au sol, museau dirigé droit vers le centre du camp. C'était là qu'on trouvait le plus grand rassemblement de Varitaï. Il chargea dans cette direction sur sa monture. Derrière lui, Griffes d'Acier suivit avec un grognement enthousiaste. Les loups ne tardèrent pas à le dépasser sans plus s'occuper des Épées Franches blessées ou hagardes qui erraient au hasard.

Les faucons-dards se regroupèrent une fois de plus, cernant de leur masse serrée le cœur de la troupe ennemie. Ils étaient nettement moins nombreux à présent, mais toujours aussi féroces. Ils s'élevaient et plongeaient en une spirale incessante, le sang tombait en pluie de leurs serres tandis que des hommes énucléés titubaient hors des rangs. Parmi eux, les Épées Franches hurlaient et les esclaves, liés par leur conditionnement, taillaient aveuglément l'air.

C'est là que Vaelin les repéra : un nœud de combattants au cœur des Volariens, dont l'armure rouge faisait contraste avec tout le noir tourbillonnant. Il dirigea Taillade vers eux, les loups se rassemblèrent autour de lui pour percer une brèche dans le mur de Varitaï. Il s'y fraya un chemin en parant les coups et en abattant tous ceux qui ne s'écartaient pas assez vite.

Les deux premiers hommes rouges surgirent devant lui alors qu'il se dégageait tout juste de la mêlée à coups d'épée. Juchés sur de grands chevaux de guerre, ils tournaient sur place et tailladaient à une vitesse surnaturelle les faucons en plein vol. Le commandant fonça sur eux. Le plus proche lui fit face ; en le reconnaissant, il blêmit de rage. Il éperonna sa monture pour croiser Vaelin sur la gauche tandis que son compagnon visait la droite en un assaut parfaitement coordonné. Le frère se pencha au maximum, à moitié hors de sa selle, et para la botte sur sa gauche. L'autre le manqua de quelques centimètres. Le commandant redressa son assiette, fit demi-tour. Il tira sur les rênes pour arrêter Taillade. Pendant ce temps, ses deux adversaires s'apprêtaient à charger encore. Ils firent halte, apparemment étonnés par son immobilité, et l'observèrent. Il planta son regard dans le leur,

attendit.

Griffe d'Acier se redressa de toute sa hauteur en poussant un rugissement. Les hommes rouges voulurent écarter leurs chevaux. Trop tard : les pattes avant déchirèrent l'échine des deux montures qui hurlèrent et ruèrent dans un flot de sang. Les Volariens bondirent loin de ce carnage, roulèrent, se relevèrent très vite pour se faire jeter à terre par les loups d'Astorek. Ils luttèrent encore sans rien dire, chacun maintenu au sol par quatre bêtes – une pour chaque membre sur lequel elle avait refermé ses mâchoires. Ils levèrent les yeux sur Vaelin avec la méchanceté sans fond qu'il se rappelait bien, mais eurent l'air terrorisés dès qu'Ours Sage descendu du dos de son familier marcha sur eux.

Ils changèrent de ton, alors, crièrent à l'unisson, bafouillèrent les mêmes paroles de soumission, les mêmes exclamations inarticulées, tandis que le chaman s'agenouillait et posait la main sur leur front. Ils cessèrent sur-le-champ de trembler, se turent et, perdus, battirent des paupières tandis qu'Ours Sage s'écartait d'eux. Ils se regardèrent, regardèrent le commandant... puis les loups.

— Frère ! prononça l'un d'eux.

Blême, il levait sur lui des yeux suppliants.

Vaelin s'éloigna sur Taillade pendant que les loups se mettaient au travail, sans s'arrêter aux hurlements qui s'élevèrent un court instant plus fort que le chœur de grondements. Il avait de nouveau Mishara près de lui, qui lui désignait du museau une masse solide de silhouettes en plein combat, non loin du périmètre ouest de ce qui restait du camp. Un bref coup d'œil alentour confirma au commandant qu'ils tenaient à présent l'essentiel du terrain. Le peuple des Loups avait écrasé sous le nombre le flanc sud. À travers la brume, on voyait les guerriers qui, lance à l'horizontale devant eux, se rassemblaient par petits groupes pour venir à bout des ultimes poches de résistance. Au nord, les montagnards cernaient les vestiges de ce qui avait constitué la cavalerie ennemie, soit quelques centaines de soldats montés tentant en vain de s'échapper de la nasse. L'un après l'autre, les hommes tombaient sous les coups de hache. Les tribus avaient pour l'heure oublié la profonde animosité qui les divisait.

— Monseigneur !

Vaelin se baissa d'instinct en entendant le cri d'avertissement d'Orven. Quelque chose passa tout près de sa tête, trop vite pour qu'il distingue quoi. Il fit se retourner Taillade et se vit face à trois hommes qui débouchaient du brouillard, chacun équipé d'une armure légère, une épée dans chaque main.

Des Kuritai.

Orven affronta l'homme de tête, plia les genoux pour lui passer l'épée dans les jambes. Le Kuritai sauta sans effort par-dessus la lame

et tournoya en l'air, visant le cou du garde. Mais celui-ci n'était pas tombé de la dernière pluie, il para le coup et taillada la face de l'ennemi avant de relever son arme pour lui faire décrire une vive, parfaite trajectoire de contre-attaque. Le soldat s'abattit, gorge béante.

Le garde s'occupa alors d'un autre Kuritaï tandis que le troisième dépassait les adversaires pour se diriger droit sur Vaelin. Brandissant haut ses deux épées, il bondit. Mishara le faucha en l'air, referma ses crocs sur sa tête, le jeta à terre en le secouant jusqu'à lui briser le cou dans un bruit bien net.

Le commandant éperonna Taillade. Orven avait du mal avec le dernier ennemi qui, de ses lames jumelles, délivrait des bottes rapides et complexes, de quoi mettre le garde à genoux. Vaelin se trouvait encore à plus de trois mètres quand le Kuritaï fit voler l'épée de son adversaire de sa main et leva ses deux pointes pour l'achever. Tout à coup, il se crispa et rejeta violemment la tête en arrière, ce qui révéla derrière lui Lorkan. Le bras tendu, le jeune homme venait de projeter une dague dans la nuque de l'esclave-soldat d'élite.

Il retira sa lame avec une grimace de dégoût, puis leva les yeux sur son commandant qui approchait au trot. Une entaille située quelque part dans sa noire chevelure hirsute pissait le sang sur son visage, l'obligeant à s'essuyer constamment les yeux.

— On a besoin de vous ! le hêla-t-il en désignant de la pointe de sa lame ensanglantée une lutte féroce non loin. C'est Alturk.

Les loups foncèrent devant lui, ravagèrent le rang volarien déjà mal en point, composé de Varitaï blessés, souvent aveugles, ouvrant ainsi la voie à Vaelin avec sur ses talons Ours Sage monté sur Griffes d'Acier. Alturk se trouvait à vingt mètres droit devant, il tournait sur lui-même, jouait de son gourdin en s'efforçant d'éviter les coups d'un cercle d'hommes rouges. Les Sentar tentaient de lui venir en aide, mais une compagnie de Kuritaï les tenait à distance. Lonaks et esclaves-soldats restaient bloqués au corps à corps tandis que le Tahlessa n'avait aucune chance face à un tel nombre d'adversaires. Pourtant il luttait toujours, visage et membres tailladés. Toujours debout, il faisait face à la danse des armures rouges.

Le frère força encore l'allure de sa monture, mais elle s'épuisait. Les flancs et la bouche dégouttant d'écume, le pas hésitant, elle tremblait sous l'effort. Vaelin vit Alturk éviter une lame et frapper de son arme le flanc d'un ennemi. Conformément aux instructions de son commandant, il refusait de porter un coup mortel. Mais il apparut très vite que les Volariens avaient délibérément fourni cette ouverture ; leur adversaire, dans le mouvement, s'avança, ils se mirent à deux pour lui entailler les jambes. L'homme parvint à échapper au premier assaut mais pas au second : l'acier pénétra très profond dans sa cuisse. Il dut tomber sur un genou, les dents découvertes dans un rictus de

souffrance.

Un autre meneur en rouge bondit pour délivrer un coup de pied à Alturk, dans la mâchoire. Le guerrier s'étala par terre. Le Volarien atterrit habilement de part et d'autre du Tahlessa allongé et, tout sourires, leva bien haut son épée. Son adversaire lui cracha du sang à la figure, l'autre recula. Il ne souriait plus, avait mué sa figure en un masque de cruauté féroce.

Taillade heurta de plein fouet le Kuritai, l'envoyant valser à terre. Vaelin, dressé sur ses étriers, vit l'homme rouge qui plongeait sur Alturk choir à cause d'une flèche plantée dans sa jambe. Un de ses congénères fonça à son tour vers le Lonak, mais dut s'occuper du commandant qui arrivait sur lui. Il brandit sa lame, trop tard pour dévier les sabots du cheval. Il encaissa un coup à la poitrine, fut projeté en arrière.

Les autres cernèrent Vaelin avec une célérité incroyable. Une nouvelle flèche surgie de la mêlée alentour frappa le meneur à la jambe. Ses compagnons s'arrêtèrent, genoux pliés, cherchant partout les ennemis qui s'acharnaient ainsi. Kiral apparut alors. Elle marchait d'un pas presque nonchalant en tirant projectile sur projectile de son arc trapu. L'un après l'autre, membres transpercés, les Volariens tombèrent.

Les loups surgirent alors que Vaelin descendait de cheval et courait rejoindre Alturk. Kiral se trouvait déjà à côté de lui. Ils saisirent de leurs crocs bras et jambes des hommes rouges qui se mirent à hurler, à se débattre. Ours Sage quitta le dos de Griffes d'Acier pour passer d'un ennemi à l'autre. Il s'accroupissait, posait sa paume sur leur tête, ils cessaient l'un après l'autre de crier. Près du dernier, il s'arrêta et fit un pas en arrière, ses traits rudes tirés dans une expression de perplexité.

Alturk grommelait, la main sur l'entaille à sa jambe :

— Ne peux-tu... ? Ne peux-tu au moins me laisser trouver une mort honorable ?

Kiral lui assena une gifle retentissante, en plein sur la joue, et se mit à l'accabler de reproches dans la langue qu'elle connaissait le mieux. Le commandant n'était pas très versé en lonak, mais il distingua bien le mot « père » dans ce torrent de colère. Celle d'Alturk se dissipa à mesure que sa fille continuait à lui crier après tout en arrachant une lanière de cuir de la tenue du guerrier pour bander sa blessure.

Vaelin se releva, se dirigea vers le chaman toujours debout près du dernier homme rouge. Les loups avaient déjà achevé les autres. Ours Sage, sourcils froncés, secouait la tête, comme égaré. L'autre le regardait, bras et jambes en croix sous les mâchoires des bêtes menées par Astorek. Il avait le visage couvert de sueur, le sang coulait à flots de son nez et du coin de ses yeux. C'est là que le frère ressentit

soudain une palpitation dans la poitrine, un tremblement dans les membres.

Le pouvoir de figer de crainte le cœur d'un homme ! se rappela-t-il.

Il se surprit à éclater de rire.

— Ah, la peur ! dit-il en s'accroupissant près de l'ennemi dont il croisa le regard. En vérité, ce n'est pas grand-chose. Elle et moi sommes devenus bons amis.

Il frappa du pommeau de son épée la tempe du Volarien, le laissant flasque, à peine conscient.

Ours Sage secoua de nouveau la tête, marmonna un juron dans sa langue et se baissa à son tour pour poser la main sur le front de l'autre qui, un instant, se raidit tandis qu'un spasme d'horreur parcourait son torse. Puis il demeura immobile.

Le commandant se détourna tandis que les loups accomplissaient leur besogne, et vit tomber les derniers Kuritaï sous les coups des Sentar. Derrière lui, plus loin, les montagnards entonnaient un chant de victoire. Ils ne savaient pas former un chœur harmonieux, mais semblaient tous connaître les paroles.

— Monseigneur !

Lorkan venait d'apparaître près de Vaelin, il pressait sur son crâne un bout de tissu imprégné de sang.

— Je crois le moment approprié pour vous présenter ma démission. Voilà une expérience que je ne tiens pas à renouveler, quoi que puisse en dire Cara.

— Je l'accepte, et vous suis reconnaissant du travail accompli.

Il se tourna soudain parce que Mishara venait de cracher. Le poil hérissé, elle se mit à courir en direction de la crête où ils avaient laissé sa maîtresse.

Le frère considéra l'un après l'autre les cadavres des hommes rouges.

Quatre, plus les deux autres. Mais Mirvald avait parlé de sept...

Il se précipita vers Taillade, sauta en selle. Il l'éperonna durement pour le mettre au galop.

La crête se perdait dans les nuées et la pluie quand il fit s'arrêter en bas de la pente sa monture presque à bout de forces. Lors de leur course vers l'éminence, il avait vu les nuages s'en approcher, à une telle vitesse que la responsable en était forcément Cara. Mishara, à plusieurs mètres devant, disparut derrière un rideau liquide tandis que la foudre frappait dans les hauteurs.

Vaelin se rua vers le sommet. Des cadavres de guerriers du peuple des Loups parsemaient les rocs. Apparemment, il n'avait fallu que quelques secondes pour les abattre. Le commandant vit le fauve de Marken, inerte ; à quelques mètres, son maître à la forte carrure, face

barbue flasque, gisait immobile sous la pluie battante.

Il arracha son regard à ce spectacle, se força à avancer. C'est l'odeur qui le frappa d'abord, une senteur de brûlé, âcre, tenace. Celle de la chair tout juste carbonisée. En débouchant sur la crête, il repéra Cara assise sous la trombe d'eau, petite silhouette figée. Les yeux écarquillés, blême, elle scrutait quelque chose non loin, quelque chose de noirci, qui partait en lambeaux mais pourtant bougeait encore. Des reliquats à moitié fondus d'armure rouge collaient à la viande rôtie qui s'agitait.

— Je ne l'ai pas vu, chuchota-t-elle. On partageait la vision... Il m'a surprise... C'est arrivé si vite...

Le frère s'accroupit près d'elle, remarqua le sang qui jaillissait de son nez. Sous l'eau, il tournait au rose et se dissolvait. Il lui toucha gentiment les mains.

— Cela suffit, assura-t-il. C'est terminé.

Elle cilla en le regardant, puis s'affaissa. Il la prit dans ses bras tandis que la pluie devenait bruine.

— La foudre..., murmura-t-elle. Je ne savais pas que j'en étais capable.

— Cara...

Il lui souleva le menton.

— Où est dame Dahrena ?

Quelque part, un peu plus loin, il entendit Mishara lâcher un appel plaintif, éperdu.

— Pardon ! fit Cara d'une voix fragile, étranglée. C'est arrivé si vite...

Il l'adossa à un rocher et se releva, s'éloigna en direction de l'incessant cri de deuil poussé par Mishara.

Toujours enveloppée de ses fourrures, elle était allongée sur le côté, non loin des restes détrempés du feu qu'il avait allumé pour elle la nuit précédente. Il n'y avait pas de sang, pas le moindre signe de blessure.

L'un d'eux pouvait tuer d'un simple contact...

Il s'assit à côté d'elle, enlaça son frêle corps inerte, écarta doucement ses cheveux soyeux de son front glacé.

— Je veux rentrer chez moi, articula-t-il. Je veux rentrer avec toi.

Chapitre 4

REVA

Elle atterrit rudement malgré la roulade destinée à absorber le choc. En se relevant d'un bond, elle sentit une douleur brûlante dans les jambes, mais courut droit vers le dresseur le plus proche. La soif de sang de cette foule tombait à pic, car le rugissement qui accueillit l'entrée de Reva dans l'arène lui permit d'être presque sur l'homme avant qu'il ait la moindre idée de ce qui se passait. Il se retourna pour recevoir en pleine figure les chaînes de la jeune femme, qui lui brisèrent les dents et lui déchirèrent les lèvres. Son hurlement se mua bientôt en gargouillement aigu tandis qu'il tombait à genoux et laissait échapper les entraves des fauves.

Les trois tigres à dents de sabre qu'il menait vers leur proie firent demi-tour d'un seul coup en sentant qu'on ne les retenait plus. Ils crachèrent sur Reva, se plaquèrent au sol pour bondir. Elle plongea sur le dresseur, arracha le fouet passé dans une boucle à son poignet et le fit claquer en direction de l'animal le plus proche, qu'elle força à reculer. Elle leva les yeux ; le Bouclier et Allern, indemnes, se tenaient au milieu de l'arène. Par ailleurs, les deux Volariens, yeux écarquillés, considéraient la Cumbraëline avec stupéfaction. Ell-Nestra fut le premier à réagir : il se jeta en avant à l'assaut du fauve le plus proche de lui dont il ouvrit la gorge d'un coup de son épée courte. Les deux autres rugirent et voulurent l'atteindre de leurs griffes. Il recula comme en dansant, agile, mais non sans récolter au torse trois entailles parallèles.

Les bêtes du dresseur à terre foncèrent sur Reva, l'obligeant à s'occuper d'elles. Elle fit de nouveau claquer le fouet avant de partir en courant. Elle bondit par-dessus une patte menaçante puis se retourna vers ses poursuivants en faisant résonner l'air d'un coup de fouet retentissant. Les tigres à dents de sabre reculèrent encore, puis s'arrêtèrent côte à côte, comme s'ils venaient au même instant de comprendre tacitement quelque chose. Ils s'intéressèrent alors à l'homme blessé qui tâchait à présent, d'un pas titubant, d'atteindre une porte située dans le mur de l'arène. Les mains sur la figure, il laissait derrière lui une trace sanglante. Les fauves crachèrent à l'unisson, filèrent à sa poursuite. L'un lui sauta sur le dos, ce qui le jeta à terre, les autres lui ravagèrent les jambes. Ils perçaient de leurs crocs chairs et os avec une aisance effroyable. Il ne hurla pas bien

longtemps, ses bourreaux entreprirent alors de se nourrir, satisfaits. Reva n'existait plus pour eux.

Elle se dirigea vers Allern, qui tentait de garder ses trois adversaires félins à distance en pointant délibérément sur eux sa lance. Leur dresseur, radicalement décontenancé par Reva qui fonçait sur lui, blêmit et abandonna les chaînes dans sa main avant de s'enfuir au pas de course. Il parvint à trois mètres d'une porte avant qu'une salve de flèches, tirée par les archers varitaï postés au plus haut niveau des gradins, le cloue au sol.

Désormais libérés, ses tigres cernèrent Allern en une danse tourbillonnante de griffes et de bonds, crocs bien en évidence. Ils cherchaient une ouverture tandis que lui pivotait sans trêve en manœuvrant vivement sa lance. Reva courut vers le fauve le plus proche, entoura sa patte de la mèche de son fouet. Elle le tira en arrière, écumant, glapissant. Le jeune homme saisit sa chance et frappa l'animal au défaut de l'épaule. Hélas, la force du coup envoya la lame de l'autre côté du corps où elle resta coincée dans un entrelacs d'os et de tendons. Le garde poussa un juron en s'efforçant de dégager son arme. Les deux autres bêtes s'avançaient déjà pour l'achever.

La jeune femme fit une fois de plus claquer le fouet pour les obliger à reculer.

— Lâche ça ! commanda-t-elle à Allern en l'écartant du cadavre du fauve. Prends plutôt ceci.

Elle lui tendit la lanière dans sa main, puis plaça le pied sur le manche de la lance avant d'appuyer de tout son poids pour le briser. Elle fit rouler la bête morte sur le dos, saisit la lame qui pointait jusqu'à la dégager de la carcasse, dans un flot de sang.

— Tiens-les en respect ! cria-t-elle à son compatriote.

Elle se tourna vers le Bouclier qui, sur le dos, pieds en l'air, s'efforçait de retenir le tigre grondant au-dessus de lui. L'animal mordait l'air, ses crocs terribles à deux doigts du visage de l'homme. Le dernier dresseur lâcha le dernier fauve au bout de sa chaîne et battit en retraite en jetant des regards effarés de tout côté. Il savait bien que fuir le condamnerait à mort, mais de toute évidence il ne voulait rien avoir à faire avec ce combat désormais bien trop équilibré à son goût. L'animal libéré fit en galopant le tour des deux adversaires à terre et s'arrêta dans une glissade au niveau de la tête d'Ell-Nestra. Il se plaqua au sol avant de bondir, gueule grande ouverte... La pointe de lance expédiée par Reva lui transperça le flanc en plein vol. Il retomba, flasque, pile sur la bête au-dessus du pirate, ce qui l'obligea à reculer. Le Bouclier eut alors l'ouverture tout juste nécessaire pour lui traverser le cou de son épée.

Il roula sur lui-même pour échapper au cadavre qui s'effondrait, retira sa lame de la chair, puis se baissa quand le fouet du dresseur

marqua son bras d'une longue trace rouge. Sourcil haussé, il se tourna vers le Volarien manifestement terrifié.

— Tu insistes ? demanda-t-il froidement.

L'autre le scruta, pris entre deux perspectives pareillement épouvantables : combattre ou fuir lui promettait la même issue. Reva lui épargna une réflexion déchirante en bondissant pour le frapper des deux pieds en pleine figure. Il s'effondra sur le sable, sonné. Elle s'agenouilla pour récupérer son fouet, avec en prime une petite dague qui pointait hors de sa botte.

— Me permettez-vous, ma dame, d'admirer votre allure ce jour ? la salua Ell-Nestra avec une révérence. Vraiment, le rouge vous sied à ravir !

Elle poussa un grognement et courut vers Allern.

— Tentez plutôt votre chance auprès de ces bêtes ! conseilla-t-elle au Bouclier.

Le garde avait acculé les deux derniers fauves au bord de l'arène. Le souffle court, il parvenait à contenir tous leurs mouvements en jouant du fouet. D'un claquement du sien, Reva s'empara d'une patte avant de l'un d'eux et le traîna jusqu'à le mettre à portée du pirate armé de son épée. Elle tua l'autre elle-même en le provoquant jusqu'à ce qu'il charge : elle sauta de côté pour l'éviter, puis bondit sur son dos et plongea à coups redoublés la dague entre ses omoplates, jusqu'à ce qu'il abandonne la lutte et qu'un ultime crachement d'agonie s'échappe de son mufle.

Elle s'écarta du corps à terre. L'adulation de la foule dégringola sur elle tel un déluge. Les gradins au-dessus n'étaient qu'un océan de faces ravies, hurlant d'admiration et, constata-t-elle non sans dégoût, chargées d'un désir lubrique. Les hommes la détaillaient du regard en grimaçant, les femmes se dépoitraillaient, un torrent de fleurs arrosait le sable. L'une atterrit à ses pieds, une orchidée rose pâle dont les pétales, par degrés, viraient au rouge intense sur les bords.

— Ramassez-la ! lui siffla méchamment le Bouclier.

Elle remarqua qu'il tenait dans chaque main une poignée de corolles.

— Toi aussi, petit ! cria-t-il à Allern. Dépêche-toi !

Reva s'agenouilla, prit l'orchidée. La clameur de la foule crût encore.

— Ils expriment leur faveur ! beugla Ell-Nestra au-dessus du tumulte avant de jeter un coup d'œil circonspect au balcon de l'Impératrice. Ceux qui orchestrent ces spectacles ont tout intérêt à en tenir compte.

Elle regarda elle aussi là-haut et aperçut la svelte silhouette de la femme toujours assise sur sa banquette, face plongée dans l'ombre. Elle ne bougeait pas du tout, Reva se demanda si elle avait une fois de

plus perdu le contact avec la réalité. Par ailleurs, elle doutait que ce monstre ait le moindre égard pour les traditions qu'on suivait ici.

Elle les exècre, se rappela-t-elle en considérant la multitude. *Que lui importe leur faveur !*

L'Impératrice leva la main, adressa un geste désinvolte à Varulek. Le robe-noire s'avança pour faire sonner de nouveau les trompettes. Cette fois, la foule n'obéit pas sur-le-champ. Sa joie, son excitation prirent plus de temps à se dissiper, laissant derrière elles un murmure frémissant qui se poursuivait même après que la femme dans sa loge se fut levée et rendue au bord de son antre. Reva vit l'expression qu'elle arborait, et se sentit accablée. Ni rage, ni contrariété, simplement une affection sincère, cordiale. L'autre bougea les lèvres en silence, formant sans ambiguïté les mots suivants : « Chère petite sœur. »

On la ramena à la cellule où elle retrouva Lieza faisant les cent pas. Quand Reva entra et que la porte claqua derrière elle, la gamine sursauta, étonnée et soulagée. Elle s'avança, riant et tremblant à la fois, mais s'arrêta net à la vue du sang qui recouvrait la jeune femme des pieds à la tête. Toutefois, elle semblait encore plus bouleversée par ce que la Cumbraëline tenait à la main.

— Où tu as ça ? demanda-t-elle.

Reva baissa les yeux sur l'orchidée. Elle l'avait gardée quand l'Impératrice avait annoncé la fin des spectacles pour la journée et qu'une petite cohorte de Kuritaï avait débouché au pas de course dans l'arène. On entra alors Allern et le Bouclier pour les emmener par une autre porte qu'elle, non sans que le jeune homme mette d'abord un genou à terre devant son Envoyée et pose sur elle un regard empli d'une dévotion presque fanatique.

— Le Père m'a béni, ô ma dame ! s'écria-t-il tandis qu'ils le traînaient sur le sable. J'ai eu l'honneur aujourd'hui de combattre à vos côtés !

Ell-Nestra se montrait nettement moins enthousiaste.

— Vous vous rendez compte au moins, lança-t-il par-dessus son épaule, que nous n'avons remporté aucune victoire ici ?

— Nous sommes en vie, répliqua-t-elle. Et ne me remerciez pas, monseigneur, c'était un plaisir.

Reva se demanda pourquoi Varulek ne lui avait pas pris la fleur. Le maître de l'arène n'avait pas desserré les dents lors du trajet de retour vers la cellule. Il semblait plus crispé qu'avant, il ne cessait de considérer le trophée qu'elle tenait.

— Aurais-je gâché l'histoire ? demanda-t-elle à la porte de sa prison. Je suppose que la légende ne se terminait pas ainsi...

— Tout un jour et toute une nuit, Morivek et Korsev, à l'entrée des fosses de feu, continrent les hérauts.

Le robe-noire recula un peu tandis que les Kuritaï ôtaient avec leur prudence coutumière les chaînes de Reva.

— Morivek, l'aîné, tomba mortellement blessé et supplia son frère de se sauver. Mais Korsev, emporté par la rage, resta là et tua l'un après l'autre chaque héraut surgi des fosses ! Alors, comme son frère n'était plus, il se jeta dans les entrailles de la terre pour assouvir sa soif de vengeance. On ne le revit plus jamais. Bien sûr, comme dans tout conte, conclut-il alors qu'on ouvrait la porte, la fin change selon l'auteur.

— Je l'ai eue dans l'arène, expliquait à présent Reva en tendant l'orchidée à Lieza. Prends-la si tu veux.

La gamine recula en secouant la tête.

— Pas pour moi !

Elle jeta un nouveau coup d'œil à sa compagne couverte de sang et se dirigea à l'autre bout de la cellule.

— Je te fais un bain.

Reva s'assit sur les marches de marbre pendant que l'eau jaillissait du robinet de bronze richement décoré fiché dans le mur. Engloutie dans la vapeur, elle se massa les poignets.

— Je lave ça pour toi, proposa Lieza en désignant la tenue crasseuse de la Cumbraëline.

— Tu n'es pas mon esclave ! lui objecta celle-ci.

— Pas libre non plus... (La petite haussa les épaules.) Rien d'autre à faire.

Reva se leva et regarda Lieza sans bouger. L'autre parut un instant étonnée puis, en riant, elle lui tourna le dos. La jeune femme se débarrassa de ses chaussures d'un coup de pied, puis ôta sa tunique et son pantalon. Elle les laissa en tas sur le sol, descendit dans l'eau, soupirant à sa bonne chaleur.

— Qui tu combats ? demanda Lieza.

Elle détournait la tête en prenant les vêtements, mais souriait, amusée.

— Des fauves avec de grandes dents.

— Tu les tues tous ?

— On les a tous eus, sauf trois.

Reva se rappela les trois tigres survivants, tout occupés à se gorger du corps de leur dresseur, crocs et museaux rouges de leur gloutonnerie. Malgré le spectacle effrayant qu'ils offraient, elle ne put s'empêcher de ressentir de la pitié pour eux. Ces bêtes enragées étaient aussi misérables, continuellement affamées, maltraitées. On les laissait dans l'impossibilité de tenir ici-bas la place que le Père avait prévue pour elles.

Voilà ce qu'ils font, décida-t-elle. Ils distordent le monde jusqu'à lui faire perdre sa forme, parce que telle est leur cruelle lubie.

Elle consacra un petit moment à défaire sa tresse et plongeait tout entière sous l'eau en se passant les doigts dans les cheveux pour en ôter le sang coagulé. Le bassin était profond, elle coula encore jusqu'à toucher du pied les carreaux en dessous. Sentir ses mèches autour de ses doigts éveilla en elle des souvenirs de Veliss qui aimait tant la coiffer. Elle connaissait un millier d'arrangements différents pour sa tête !

Veliss, Ellese...

Si loin d'ici, sans doute perdues à jamais pour elle.

Elle sentit que l'eau s'agitait à côté et refit surface. Elle sursauta en voyant Lieza entrer nue dans le bain.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? s'offusqua-t-elle en détournant le regard.

— Pour laver ta tenue.

Elle tendit la main vers les vêtements empilés et, un petit sourire aux lèvres, les fit tomber dans l'eau.

— Plus tard !

— Pas ton esclave...

La gamine, tout sourires, prit un pain de savon, entreprit d'en frotter le tissu. Reva lui tourna le dos et se dirigea à l'autre bout du bassin. Elle voulait sortir, à présent, mais savait que l'autre ne se gênerait pas pour la regarder.

— Ton peuple ne sait pas ce qu'est le respect humain, grommela-t-elle. Il se moque de la vie et même, dirait-on, de l'intimité.

— Intimité ?

— C'est...

Elle avait du mal à offrir une explication, c'était plus compliqué qu'elle aurait pensé.

— ... pouvoir être seule avec ses secrets. Protéger sa pudeur.

— Pudeur ?

— Peu importe.

Lieza revint à sa tâche en étouffant un gloussement.

— Je vois que tu n'as plus tellement peur ! lui lança la Cumbraëline.

— Toujours peur, si. Ça vient comme une...

Reva l'entendit faire un bruit d'éclaboussure.

— Comme une vague ? suggéra-t-elle.

— Oui. Une vague. Une grosse vague quand je veux tuer l'Impératrice. Maintenant, plus petite.

Sa compagne, surprise, se retourna malgré elle, puis détourna une fois de plus le regard. La gamine avait les seins juste au-dessus de l'eau.

— Tu as tenté de la tuer !

— Avec le poison. Rien à faire. Elle me garde près d'elle.

Lieza poursuivit d'un ton plus sombre :

— Elle me trouve... drôle.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

— Mon maître... pas seulement. Mon père aussi. Ma mère esclave, morte quand je suis toute petite. Il m'élève, il m'aime. Peut pas m'affranchir ; la loi. Il aime pas l'Impératrice, il le dit. Elle lui donne les trois morts, elle prend pour elle tous ses esclaves.

— Je déplore que tu aies échoué mais, au nom de la reine et de mon peuple, je te remercie d'avoir essayé.

— Reine c'est pareil que Impératrice, hein ?

— Je suppose, mais elles sont très différentes toutes les deux.

— Ta reine est pas cruelle ?

Reva se la rappela en train de plonger sa dague dans le torse du Volarien, sur le vaisseau. Dès qu'on avait balancé le cadavre par-dessus bord, elle avait d'un seul coup complètement changé de posture, de comportement.

— Elle se montre toute dédiée à notre juste cause, féroce si nécessaire.

— Tu crois qu'elle gagne la guerre ?

Là, Lieza semblait franchement sceptique.

— Avec un peu d'aide...

La jeune femme sentait s'alourdir ses paupières. La tiédeur du bain et ses efforts tout récents menaçaient de la déborder. Elle se tourna une fois de plus vers le bord du bassin, posa la tête sur ses bras.

— Il y a un homme, un ami. (Elle se surprit à sourire.) Mon grand frère, pas par le sang mais de toutes les manières qui comptent. Si je peux survivre assez longtemps ici pour qu'il en ait vent, il viendra me sauver.

Elle ferma les yeux, baissa la voix jusqu'au murmure :

— Pourtant, je ne voudrais pas le voir tout risquer pour moi...

Elle laissa tout s'évanouir, l'arène, le sourire affectueux de l'Impératrice, elle se perdit dans la chaleureuse étreinte de l'eau qui l'envahissait, l'apaisait, la caressait...

Elle se réveilla en sursaut. Lieza retira en toute hâte ses mains de ses épaules et recula, effrayée.

— Tu... es crispée, expliqua-t-elle. Je sais faire partir ça.

La gamine lui montra ses paumes, plia les doigts, puis tendit doucement le bras pour effleurer les cheveux de sa compagne.

— Non !

Reva lui saisit la main, le contact de cette peau provoqua en elle une espèce de choc électrique délicieux qu'elle détesta. Elle repoussa l'autre.

— S'il te plaît, ajouta-t-elle.

— Pas ton esclave ! insista Lieza. Je veux le faire...

— Impossible.

La jeune femme entendit le regret dans sa voix et se haït un bref instant. Elle refoula ce sentiment destructeur.

— Quelqu'un, loin, m'attend.

Elle s'obligea à gravir les degrés hors du bain, alla vers le lit et y prit un drap pour se couvrir. Elle s'affala contre un pilier en évitant surtout de regarder Lieza qui, certainement, la suivait des yeux. Elle se laissa aller sur le sol de marbre en chuchotant :

— Lui être fidèle, c'est tout ce qu'il me reste à offrir à cette femme...

Elle s'éveilla dans le noir. Lieza dormait à côté d'elle, toujours nue, absolument pas décente. Elle avait lavé ses propres vêtements après ceux de Reva et les avait mis à sécher, puis avait réduit l'éclairage des lampes avant de s'approcher du lit.

— Rien ailleurs pour dormir, dit-elle.

Reva se mit sur le côté en lui tournant le dos.

— Dors, alors, répliqua-t-elle.

À présent, Lieza grognait tandis que la Cumbraëline se levait, les yeux rivés à la porte presque invisible de la cellule. Elle se rendait compte que quelqu'un manœuvrait le verrou ; c'était ce qui l'avait arrachée au sommeil. Elle jeta un drap sur les formes perturbantes de la petite, alla chercher sa tenue encore humide. Elle eut tout juste le temps de l'enfiler avant que l'huis s'ouvre sur Varulek, une lampe à huile à la main. Reva cilla, étonnée : l'homme était seul, le tunnel derrière lui dénué du moindre Kuritaï.

Attends un peu ! s'exhorta-t-elle pour réprimer l'instinct qui la poussait à se jeter sur le maître de l'arène. *Il ne viendrait pas ici sans moyen de défense...*

Elle resta donc immobile et silencieuse tandis qu'il entra. Il parcourut la cellule du regard en s'arrêtant un très bref instant sur le corps dénudé de Lieza. Il avait sur le visage une expression crispée, de peur maîtrisée mais manifeste. Sa face était celle d'un homme qui se force à accomplir son devoir. Elle en avait vu bien d'autres pris dans ce genre de dilemme.

— J'ai quelque chose à te montrer, chuchota-t-il.

Reva ne répondit rien mais lança un coup d'œil appuyé au tunnel vide au-delà de la porte.

— Si tu ne t'intéresses pas du tout à ce que j'ai à t'offrir, poursuivit-il après avoir suivi le regard de la prisonnière, tu me rendrais un immense service en me tuant.

Un coup sur la tempe pour le faire tomber, un autre pour lui écraser le larynx sans qu'il puisse crier. Lui recouvrir la bouche et le nez tandis qu'il s'étouffe. Réveiller la gamine et s'échapper de cet enfer.

C'était si facile ! Mais quelque chose dans le regard du Volarien la faisait hésiter, une expression qu'elle avait également souvent vue chez d'autres, à Altor.

L'espoir. Je lui inspire de l'espoir.

— Le Père Universel juge sévèrement la trahison de la confiance, annonça-t-elle en prenant ses chaussures. Je suis d'accord avec Lui.

La lampe ne jetait qu'une lueur chiche. Reva était obligée de rester tout près de l'homme qui la menait le long du tunnel jusqu'à une petite porte, insérait dans sa serrure une grosse clé et en ouvrait l'huis massif. Elle débouchait sur le sommet d'un étroit escalier. Les marches et les parois en étaient grossièrement taillées, sans rien de la précision caractéristique des moindres détails de l'architecture du bâtiment.

— Ce Père dont tu parles..., demanda Varulek tandis qu'ils descendaient les degrés. Est-ce ton dieu ?

— Le seul Dieu ! Il nous a donné le jour pour que nous connaissions Son amour.

L'air, renfermé, se faisait à chaque pas plus malsain ; elle réprima une quinte de toux. Pourtant on ne sentait pas grand-chose à part la poussière, mais Reva percevait dans l'atmosphère l'épaisseur poisseuse réservée aux lieux clos où presque personne ne vient.

— Ah ! s'exclama Varulek comme si cela lui disait quelque chose. L'hérésie altorienne, éradiquée au cours de la Purification. Ainsi, les sectateurs des Hexaires ont trouvé refuge dans ton Royaume...

— Des Dénaires, le corrigea-t-elle.

D'ailleurs, je leur ai promis un Onzième Livre...

— Es-tu en train de raconter que mon peuple a pour origine cette terre ?

— La Purification a obligé des milliers de personnes à fuir de l'autre côté de l'océan. Questeurs, Ascendants, Serviteurs de Sol et Lune... Ta secte était peut-être la plus populaire, avec celle des Gardiens des Morts.

Les Gardiens des Morts !

— La Foi... La Foi aussi vient d'ici ?

— Elle s'est répandue peu de temps avant la Purification, on dit parfois qu'elle l'a causée. En à peine vingt ans, des milliers d'hommes avaient rejeté les dieux parce qu'ils préféraient s'incliner devant les défunts, supplier qu'on leur accorde une place dans ce paradis imaginaire après la vie. Une telle dévotion représentait un anathème pour un Conseil Régnant qui n'autorisait que la loyauté à l'égard de l'Empire. Les Gardiens des Morts furent les premiers à subir sa fureur malgré leur résistance résolue. C'était un dénommé Varin qui les menait. Mais, à force, ils durent s'exiler. Ils s'embarquèrent pour une terre humide au-delà des mers ; d'autres suivirent à mesure que le

Conseil s'efforçait d'éradiquer tout vestige de ce qu'il considérait comme des croyances irrationnelles.

— Vous avez tué vos dieux, conclut Reva qui se rappelait les paroles de l'Impératrice.

— Oh ! non.

Ils étaient arrivés au bas des marches. Varulek s'accroupit pour déverrouiller une autre porte. Il l'ouvrit, les gonds grincèrent.

— Nous les avons cachés.

Il pénétra dans la pièce où il éveilla de longs échos. L'obscurité absolue qui y régnait empêchait d'estimer sa taille. Il s'arrêta tout près, présenta sa lampe à une torche fixée au mur, puis s'écarta quand elle s'enflamma. Reva le suivit à l'intérieur de la salle qui se révélait un peu plus à chaque nouveau foyer qu'allumait Varulek. Elle remarqua tout de suite les statues : deux hommes, une femme grandeur nature. Ils semblaient représentés tous trois en plein milieu d'une discussion. La femme se penchait en avant, mains levées ; apparemment, elle s'adressait aux deux autres à la fois. Le plus grand passait la main dans sa barbe, les sourcils froncés dans une expression de grave réflexion. L'autre était beau, il avait le visage glabre, des traits fins. On l'aurait cru en train de hausser les épaules. Il considérait la femme en souriant à demi, on avait l'impression qu'il n'était pas vraiment d'accord avec elle sans trouver la chose trop grave.

Ces trois sculptures étaient disposées autour d'une espèce de piédestal au sommet tout plat, à l'exception d'une indentation circulaire en son milieu. Les siècles passés n'avaient apparemment pas altéré le bloc aux arêtes précises, dénué de la moindre fissure. Son matériau, une pierre noire, semblait très différent de celui des statues, qui évoquait plutôt le granit.

— Les dieux ? supposa Reva.

— Ils sont ineffables ! Aucune main humaine ne peut espérer les représenter, que ce soit par les mots ou dans la pierre.

Elle broncha devant le ton sévère de l'homme, qui lui rappelait vaguement les discours fanatiques du prêtre.

— Il s'agit des Tyrans, précisa le maître de l'arène en pointant du doigt les trois sculptures. Ils ont créé les Dermos. Autrefois ils régnaient sur le monde par leurs vils enchantements, assassinaient quiconque osait les contredire. Un triumvirat oppresseur. Le moment venu, les dieux les abattirent, les bannirent dans les fosses de feu, sous la terre, où ils engendrèrent les Dermos. Oh non ! il ne s'agit pas des dieux...

Il s'éloigna vers une paroi, fit jouer sa lampe sur la pierre.

— Voilà où tu les trouveras.

Reva s'approcha du mur. La pierre en était rugueuse, malhabilement aplanie, marquée de minuscules indentations sur toute

sa surface. La jeune femme plissa les yeux et constata que, de tout près, ces gravures formaient des symboles arrangés par groupes. Au début, ils étaient bien nets, mais devenaient de plus en plus erratiques à mesure qu'on suivait leur progression.

— De l'écriture ? s'interrogea-t-elle.

— À chaque génération, seuls quelques-uns sont choisis. Ceux avec la force et la volonté de contenir l'essence des dieux qui guident leurs mains pour dispenser leur sagesse, leur commandement. Ils gravent la pierre tant qu'en eux demeure la vie. Alors, bien sûr, une telle bénédiction a un prix...

Il longea la paroi, révélant à la lumière d'autres caractères. Chaque groupe, chaque symbole se faisait de moins en moins assuré, jusqu'à ce que le tout se réduise à de vagues griffonnements sur la roche.

L'œuvre d'un dément grattant dans le noir, estima Reva qui décida préférable de garder son opinion pour elle pour l'instant.

Varulek passa près d'elle et elle remarqua une fois de plus les tatouages qui recouvraient ses mains. Ils ressemblaient beaucoup aux caractères sur le mur.

— Qu'est-ce que cela dit ? voulut-elle savoir. Tu peux lire ces symboles, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête sans quitter des yeux la pierre devant lui.

— ... Mais je doute qu'à part moi quiconque dans le monde en soit capable.

Il se dirigea tout au bout, là où la gravure était la plus nette.

— « Les Tyrans reviennent », prononça-t-il en passant le doigt sur le premier groupe de mots. « Cachés derrière le visage d'un héros, les Dermos sont libérés, invisibles, sur la terre. Même ce refuge sera perdu pour les dieux. »

Ce refuge ?

— L'arène ! comprit Reva. Elle est demeurée un temple, même après le bannissement des dieux.

Elle revint aux mains de l'homme.

— Tu es un prêtre...

Il inclina la tête en hommage à sa sagacité.

— Peut-être le tout dernier. Tel est le devoir secret de ma famille depuis des générations, comme l'arène. Mes ancêtres avaient la charge de ce temple bien avant que le Conseil avance ses idées pestilentes de rationalité ! Nous avons eu la sagesse de jeter ostentatoirement aux oubliettes notre piété, nous avons été parmi les premiers à jurer fidélité au Conseil et à l'Empire, à dénoncer les autres, et avons ainsi gagné une confiance durable sur des siècles et des siècles. Les dieux ont été si complètement oubliés que nous avons même pu afficher les symboles de notre véritable dévotion.

Il leva la main, écarta les doigts pour bien montrer ses tatouages.

— Ils croyaient qu'il s'agissait simplement d'une tradition chez les maîtres de l'arène ! Bien sûr, *elle* ne s'en laissait pas conter...

— L'Impératrice sait qui tu es ?

— Elle le savait bien avant d'accéder au pouvoir. Elle est venue ici voilà des années – elle portait un corps différent ! « Tu as un secret », m'a-t-elle dit, et elle a exigé que je la mène ici, sinon elle me dénonçait. Je comprenais bien que, sur un seul mot d'elle, je serais exécuté, alors je lui ai obéi. Et elle a ri. (Honteux, furieux, il tordit les lèvres.) Elle a *raillé* ce lieu divin !

Il s'obligea au calme, désigna le piédestal entre les trois statues.

— Pourtant, en voyant ceci, elle a cessé de rire.

Reva inclina la tête de côté pour examiner une fois de plus ce bloc. Il n'avait rien de bien remarquable à part l'étonnante précision de sa taille. Aucune gravure sur cette pierre, rien pour indiquer son but. Elle s'en approcha, s'arrêta entre la femme et l'homme barbu.

Une fontaine, peut-être ?

Elle se pencha en avant, tendit la main vers le creux au milieu.

— N'y touche pas !

Il avait murmuré, mais sa voix portait une telle intensité, une telle inquiétude que la jeune femme s'arrêta net.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-elle.

— Je n'en sais rien, pas plus que mes prédécesseurs. Mais tel est le plus implacable commandement gravé en chaque membre de ma famille depuis que nous connaissons notre devoir divin : ne touche pas la pierre.

— Et elle, l'a-t-elle touchée quand elle est venue ici ?

Varulek secoua la tête.

— Je l'espérais, mais non. Elle en sait trop. Toutefois, elle n'était pas seule alors, un jeune homme l'accompagnait. Un robe-rouge, à peine plus âgé que toi. Il était de toute évidence fou d'elle. « Si tu m'aimes, lui a-t-elle ordonné, touche cette pierre. » Il l'a fait.

L'homme vint près du piédestal, y fit jouer la lumière de sa lampe. La surface noire étincela.

Des siècles ici, pas un grain de poussière...

— Que s'est-il passé ? insista Reva.

— Elle ne voulait pas que j'assiste à ça, elle m'a fait rester à la porte. Mais j'ai vu que ce gosse tremblait, je l'ai entendu pousser un cri de douleur et de plaisir mêlés. Elle s'est penchée sur lui, lui a chuchoté à l'oreille une question dont je n'ai rien perçu. L'autre lui a répondu quelques mots indistincts, chargés d'effroi et d'émerveillement. Il a levé les mains, elles luisaient d'une lumière étrange, sporadique, comme un éclair. Elle lui a commandé de la toucher encore pour « voir ce qu'elle contient d'autre comme dons ». Il a encore obéi mais cette fois n'a plus crié. À l'instant où il a posé sa

main sur la roche, il s'est figé, aussi immobile que ces trois statues. Il ne réagissait pas aux paroles qu'elle lui murmurait. Je l'ai vue sourire, elle avait l'air ravie !... Et puis elle l'a tué, elle lui a simplement brisé le cou. « Donne ça à tes bêtes, m'a-t-elle conseillé en désignant le cadavre. Je reviendrai un jour, dans quelques années je pense. Bien plus tôt si jamais j'apprends que tu n'as pas su tenir ta langue. »

— Personne d'autre n'a vu ça ? Personne parmi les... êtres qui lui sont semblables ?

Varulek secoua la tête.

— Elle seule, assura-t-il.

Ainsi, elle garde des secrets. Reva se rappela la proposition que l'Impératrice lui avait chuchotée : « *Quand mon bien-aimé viendra à moi, nous abattons ensemble l'Allié et le monde tout entier sera nôtre...* »

Que complotait-elle ?

La jeune femme poussa un soupir d'impuissance. Les conseils de Veliss lui auraient été bien utiles, elle aurait perçu les enjeux de la situation en un instant ! La reine aussi, d'ailleurs.

— Cela me dépasse, avoua-t-elle au maître de l'arène. Toutefois, si tu trouvais le moyen de faire passer un message à ma souveraine...

— C'est impossible. Il n'y a pas que mon devoir ancestral pour me retenir en ces lieux : le premier pas hors de l'enceinte de l'arène me vaudrait les trois morts.

— Dans ce cas, pourquoi m'amener ici ?

— Ce ne sont pas les statues et la pierre que je tenais à te montrer.

Il retourna au mur, brandit sa lampe pour éclairer un groupe de symboles à peine marqués tout près de la fin. Ensuite, ils devenaient complètement indéchiffrables.

— Regarde ! dit-il en l'encourageant du geste à s'approcher.

Il passa le doigt sur les caractères.

— « Livella sera faite chair quand se dressera la Reine de Feu. »

— Livella ?

Reva se rappelait que Lieza avait prononcé ce nom le matin même, d'une voix craintive. Varulek la considéra d'un regard soudain si intense qu'elle recula involontairement.

— Une guerrière légendaire, murmura-t-il. Les dieux lui avaient accordé force et habileté aux armes au-delà de l'humain. Elle s'enfonça dans les fosses et combattit les Dermos eux-mêmes ! Elle en tua trois. L'un par l'épée, l'un par la lance et l'un...

Il tendit la torche à la jeune femme et s'éloigna jusqu'à un coin obscur de la salle, d'où il revint avec un paquet enveloppé d'un tissu élimé. Il l'ouvrit avec des mains tremblantes d'émotion, révélant un arc d'un mètre cinquante de hauteur. Le bois clair revêtait la patine d'un long usage, il était décoré de part et d'autre d'armes entrecroisées, d'un côté des épées, de l'autre des haches.

— Et l'un..., reprit Varulek, le souffle court d'effroi et d'espoir, les yeux luisant à la lumière, qu'elle occit à l'aide d'un arc en orme blanc.

Chapitre 5

FRENTIS

— Vous ne vous retenez guère dans la vengeance, frère.

L'amiral Ell-Nurin, par son expression, trahissait son dégoût et sa condamnation. Il parcourait du regard la Nouvelle Kethia, ses maisons en ruine partout, la fumée qui s'élevait au-delà du rempart sud. On envoyait encore des cadavres au bûcher, cinquante habitants libérés se consacraient à cette tâche depuis à présent six jours.

— On ne peut dénier aux vôtres l'art de détruire, conclut-il.

— Telle est la justice voulue par la reine.

Frentis sentait bien que son ton manquait de conviction. L'image de cette petite fille en gris morte dans les bras de sa mère ne le quittait pas. Après toutes ces années de combat et de mort, tous ces visages oubliés, il savait que celui-ci ne s'effacerait jamais.

— Notez en outre que nous n'avons pas rasé la ville, ajouta-t-il. Avec le temps, tous les dommages seront remboursés, selon la volonté de notre souveraine.

— À condition qu'elle gagne cette guerre !

Ell-Nurin considéra le port encombré de vaisseaux meldénéens et de leurs prises volariennes. Beaucoup d'autres avaient jeté l'ancre dans l'estuaire au-delà. Ils étaient arrivés la veille ; à la vue de tous ces mâts découpés sur l'horizon au nord, la populace avait ressenti un vent de panique. Frentis avait réussi à la calmer, pas avant que des centaines d'hommes aient fui la ville avec dans leurs bagages le fruit des pillages. Le frère avait rassemblé sa troupe sur les quais en formation défensive serrée, avec les archers sur les toits alentour, puis, à la vue du *Faucon-Rouge* entrant dans la rade, avait ordonné à Malard de répandre le mot et lancer les vivats.

— Je pense avoir la capacité de transporter l'ensemble de vos forces, indiquait à présent l'amiral en désignant sa flotte. Je dois reconnaître que l'ennemi n'avait plus le cœur à lutter quand nous l'avons arraisonné. Il semble que son commandant en chef ait préféré se suicider plutôt qu'affronter la rage de l'Impératrice. La plupart se sont livrés sans combattre.

— Où voulez-vous transporter ma troupe, monseigneur ?

— Mais à Volar, bien sûr ! La reine attend certainement des renforts.

— La plupart de ceux qui portent désormais les armes dans cette

city étaient encore esclaves il y a deux semaines. Les autres se sont joints à moi pour être maîtres de leur vie, non par allégeance au Royaume. Nos compatriotes libérés viendront, je n'en doute pas. Les Garisai aussi, mais je pense qu'ils voudront une solde. Comptez au total sur deux mille hommes et femmes. Le reste a trop souffert, plus que je pourrais jamais leur demander.

— Ils se sont peut-être emparés de leur ville, ont peut-être massacré leurs maîtres, mais leur liberté n'a une chance de durer que si nous vainquons ! Je suis certain que vous saurez le leur expliquer.

Le ton d'Ell-Nurin avait pris une indéniable dureté. Il rappelait à Frentis qui commandait à présent.

Le frère soupira, hocha la tête à contrecœur.

— Parfait, approuva l'autre.

Il se tourna vers une jeune femme qui se tenait parmi les capitaines de sa suite.

— Voici sœur Merial, la présenta-t-il. Vous lui ferez un rapport détaillé de votre campagne ainsi que de toute information utile dont vous disposez, pour transmission ultérieure à la reine.

Frentis fronça les sourcils. Cette femme avait un an ou deux de moins que lui ! Sa tenue était très simple, délibérément, supposa-t-il. Et, de toute évidence, elle ne se sentait pas à l'aise au milieu de tous ces Meldénéens, même s'ils semblaient tout disposés à garder leurs distances avec elle.

— Du Septième Ordre ? demanda-t-il.

— Oui, frère, confirma l'amiral.

Puis, en confidence :

— Si tentant que cela puisse paraître, je vous assure que mieux vaut ne pas la toucher.

— Alors, comme ça, il en resterait neuf mille ?

Sœur Merial avait un accent renfaëlien à couper au couteau et des inflexions sans raffinement, des plus populaires.

— De ces fameux hommes rouges...

— Ils sont bien réels ! gronda Malard. On est plein avec des coutures et des brûlures à cause d'eux. J'ai une jolie cicatrice au cul si vous voulez la voir.

— J'ai eu mon compte des horreurs de la guerre ces temps-ci.

Merial adressa au guerrier un grand sourire sans chaleur et prit le bol de ragoût de chèvre que lui tendait Trente-Quatre.

Frentis et sa troupe occupaient la demeure de fonction de l'infortuné gouverneur, malgré les ravages qu'y avaient causés les émeutiers et qui la rendaient pour l'essentiel inhabitable. Le frère campait dans la cour d'honneur, les soldats qui l'avaient suivi depuis Viratesk dans les vastes jardins. Ils se montraient disciplinés, ce qui

constituait une bonne surprise ; ils restaient avec leur bataillon, pillaient peu par rapport à la populace récemment libérée qui s'en donnait à cœur joie. Une dizaine de combattants, guère plus, avaient disparu après la chute de la ville, quelques autres lui avaient demandé la permission de s'en aller, soit pour regagner leur lointain foyer, soit, avouaient-ils sans embarras, parce qu'ils en avaient assez de tout ce tumulte. Il leur répondait toujours la même chose : « Vous êtes devenus libres dès que vous m'avez rejoint. La reine Lyrna vous est reconnaissante pour les services rendus. »

— Notre souveraine marche donc sur Volar, malgré ses importantes pertes en mer ? demanda Illian à la sœur.

— Plutôt têtue dans son genre, la reine.

Merial prit une bouchée du plat et, d'un grand sourire adressé à Trente-Quatre, indiqua qu'elle l'appréciait.

— Rien à voir avec cette ragougnasse que préparent les pirates ! assura-t-elle. En plus ils ont les mains baladeuses.

— Quand levons-nous l'ancre ? voulut savoir Illian.

Elle levait sur Frentis des yeux emplis d'un enthousiasme renouvelé.

Ne se lassera-t-elle donc jamais ? songea-t-il.

— Cela dépend de l'amiral, expliqua-t-il. C'est lui qui commande ici.

— Mon cul ! grommela Lekran, la bouche pleine, dans une langue du Royaume qui s'améliorait de jour en jour. Je le connais pas, lui.

Le frère revint à Merial.

— Vous dites que la reine croit dame Reva morte ?

Elle hocha la tête.

— Envoyée par le fond avec la moitié des hérétiques qui la suivaient.

— Non, elle est vivante. À Volar.

Il frémit au souvenir du rêve de la nuit précédente. La joie qu'elle avait eue à voir la Cumbraëline combattre les tigres à dents de sabre !

— Pour combien de temps, toutefois, je ne saurais dire, ajouta-t-il.

La sœur le considéra, le front soudain barré d'une ride soupçonneuse.

— Comment vous le savez, frère ?

— Je le sais. Il n'y a aucun doute.

Elle semblait de plus en plus méfiante. Elle inclina la tête de côté, scruta le visage de Frentis.

— Je ne sens pas de don en vous...

— Je le sais ! répéta-t-il d'un ton plus sec. La reine doit l'apprendre.

Elle opina du chef avec réticence et reprit son repas.

— Laissez au moins une pauvre fille se remplir le ventre ! Ensuite

j'aurai un mot avec mon chéri.

— Quel chéri ? demanda Malard, l'air perplexe.

Merial se contenta de sourire et de continuer à manger.

Plus tard, elle se rendit à l'écart et s'assit immobile, concentrée, yeux clos, visage figé.

— J'aime pas ça, frère, chuchota Malard à côté de Frentis en considérant la sœur avec une grimace mauvaise. En principe, la Ténèbre ne doit pas se montrer...

— Les choses ont beaucoup changé avec la chute de Castelvarin. Désormais, plus personne n'a d'endroit où se cacher.

La jeune femme, soudain, sursauta, arquait le dos et écarquilla les yeux en poussant un petit cri effaré. Elle s'affaissa en avant dans un gémissement, mains pressées sur la figure. Des sanglots déchirants secouaient ses frêles épaules.

— J'aime vraiment pas ça ! conclut Malard en repartant près du feu.

Le frère s'approcha de Merial qui, une expression de désolation sur le visage, serrait les bras contre sa poitrine.

— Ma sœur ? demanda-t-il.

Elle lui jeta un coup d'œil puis baissa la tête. Elle se leva en suivant du doigt les traces de ses larmes sur sa peau, puis quitta la cour sans un mot. Il attendit un peu avant de la suivre et la retrouva perchée sur un des piédestaux des jardins. On en avait abattu la statue au cours de la révolte, sans aucun doute pour la fondre : le bronze vaut cher. Tout à coup, sœur Merial avait l'air d'une toute jeune fille, avec ses jambes pendantes et son visage encore humide tourné vers le ciel. Elle accorda à Frentis un bref regard avant de s'intéresser de nouveau aux étoiles.

— Elles sont pas les mêmes, remarqua-t-elle. Pas toutes... quelques-unes.

— Le bras de la Vierge indique notre terre, précisa-t-il.

Elle hocha la tête, garda les yeux baissés.

— L'Aspect Caenis est mort.

Il cilla sous la douleur, un coup cruel de chagrin immédiat. Il se dirigea vers le piédestal en titubant un peu, posa les mains sur son bord largement ébréché.

— C'est votre mari qui vous l'a appris ?

— Frère Lernal. Je crois que vous l'avez déjà vu.

— J'ignorais qu'on pouvait se marier dans le Septième Ordre...

— Bien sûr qu'on peut ! Ils viendraient d'où, sinon, les petits frères et les petites sœurs ? En fait, on a toujours été une famille plutôt qu'un Ordre. On cherche en permanence du sang neuf.

Il lâcha un rire las.

— Comment est-ce arrivé ?

— Une bataille. Pas beaucoup de détails, le don de mon époux n'est pas trop costaud, surtout quand il a autant de peine... Une rencontre terrible, si j'ai bien compris. Vos hommes rouges, c'est vraiment quelque chose ! Mais on dirait bien que la reine a gagné à la fin, alors je me dis qu'ils ne doivent plus se compter neuf mille.

Caenis...

Il ne l'avait vu qu'une fois à Castelvarin, ils avaient eu une brève conversation aux portes de Castelnoir.

— Bien des épreuves nous attendent, mon frère, avait-il dit alors. Je ne peux que te souhaiter bonne chance.

Il s'était donné tant de mal pour faire entrer dans la tête de Frentis les rudiments de l'histoire de l'Ordre ! Il n'y avait guère réussi, mais son cadet chérissait toujours ces souvenirs. Au cours de son atroce séjour dans les fosses, il avait passé le temps entre les combats en rappelant à sa mémoire les nombreuses anecdotes que Caenis lui avait racontées parce que, d'une certaine manière, elles lui permettaient de demeurer en contact avec ses frères. Grâce à elles, il était resté un homme libre au milieu des esclaves.

— L'Aspect et moi avons été frères autrefois, annonça-t-il à Merial. Il m'a énormément appris.

— Et à moi, donc ! C'était mon maître, vous savez ? On se voyait en secret quand l'Ordre lui laissait un peu de temps. Il m'a parlé de la Foi, des mystères...

Elle leva encore les yeux.

— ... des étoiles.

Il lui toucha brièvement la main.

— J'ai mal pour vous, ma sœur.

— J'ai dit à mon mari pour dame Reva, ajouta-t-elle en se détournant. Et pour tout le reste.

— Savez-vous quoi que ce soit des intentions de la reine ?

— Seulement qu'elles n'ont pas changé.

Elle considéra la ville sous leurs yeux, les feux aux lueurs erratiques au milieu des édifices en ruine, les bûchers toujours embrasés au-delà des remparts.

— En route vers Volar..., murmura-t-elle.

— *Qui sont-elles ?*

Il est debout dans la rue devant l'échoppe du boulanger, les yeux une fois de plus baissés sur la mère et sa fille.

— *Comment fais-tu pour te trouver là ? demande-t-il.*

Elle apparaît face à lui avec le visage qu'il se rappelle, celui qu'elle portait quand ils tuaient ensemble.

— *Quand tu rêves, je rêve...*

Elle désigne du menton les deux cadavres.

— Tu les connaissais ?

Il remarque alors qu'elle n'a plus tout à fait la même expression : la cruauté, la démente y sont encore présentes mais atténuées, comme si ce songe à deux, d'une certaine manière, la dépouillait de sa personnalité d'éveil.

— Non, précise-t-il. Elles ont péri quand la ville est tombée.

— Tu aimes tant te sentir coupable à t'y noyer, mon bien-aimé !

Elle s'approche, enjambant les corps qui tapissent la chaussée, pour jeter un coup d'œil blasé sur la mère et sa fille inertes.

— C'est toujours ainsi avec les guerres..., explique-t-elle. Le combat fait rage, les petites gens meurent.

Une bile ancienne, longtemps alimentée par l'injustice, lui monte à la gorge.

— Les petites gens ?

— Mais oui, mon amour, exactement.

Elle s'adresse à lui avec un brin d'impatiente lassitude, comme un précepteur répétant à son élève une leçon que l'enfant ne parvient pas à retenir.

— Les faibles, les insignifiants, les étroits d'esprit et d'ambition ! Tous ceux, vois-tu, qui ne sont pas comme nous.

Sa rage croît, lui rappelle les mots qu'il aurait tant voulu lui cracher à la figure au cours de leur tournée d'assassinats. Il n'a plus d'entrave mentale, désormais.

— Tu es une peste ! s'écrie-t-il. Un fléau lâché sur le monde, et qui sera bientôt éradiqué.

Quand elle lève les yeux sur lui, elle n'a absolument pas l'air en colère. Elle lui sourit doucement, tristement. Elle paraît chargée de sagesse, et Frentis se souvient de son antiquité. Elle a déjà vu tant de cadavres...

— Non, lui objecte-t-elle, je suis la seule que tu aimeras jamais.

Il recule d'instinct, mais sans pouvoir la quitter des yeux.

— Je connais bien tes sentiments, poursuit-elle en avançant à mesure qu'il bat en retraite. Tu peux toujours les enfouir au plus profond, sous toute la fureur qui, espères-tu, les engloutira. Tu as vu l'avenir que nous aurions eu ensemble, que le destin voulait pour nous...

— Une ignoble illusion ! chuchote-t-il.

— Cet enfant-là ne naîtra jamais, insiste-t-elle, implacable. Mais nous en ferons un autre, l'héritier d'une dynastie si grandiose que...

— Assez !

Cette fois, elle s'arrête devant son déferlement de colère, brûlante au point de faire vibrer le sol. Leur paysage onirique risque de se déchirer.

— Je n'ai jamais souhaité le moindre rôle dans tes complots insensés ! Comment as-tu pu imaginer que je me soumettrais jamais à tes desseins ? Quelle folie te mène, à la fin, qu'est-ce qui a fait de toi un monstre ? Que s'est-il passé de l'autre côté de cette porte ?

Elle s'immobilise soudain, face figée, yeux rivés aux siens. Elle n'est pas furieuse mais épouvantée.

— Quand tu rêves, je rêve, rappelle-t-il. Une petite fille dans son lit, qui pleure en regardant la porte de sa chambre. T'en souviens-tu seulement à ton réveil ? Sais-tu de quoi je parle ?

Elle cille et recule lentement, d'un pas peu assuré.

— Parfois, j'avais envie de te tuer, lui révèle-t-elle. Quand nous voyagions ensemble, certaines nuits je prenais mon couteau et l'appuyais contre ton cou pendant que tu dormais. Tu me faisais peur. Je voulais croire que, simplement, ta cruauté, ta haine obstinée contre moi me perturbaient, mais par moments je comprenais que mon amour pour toi causerait ma mort ! J'avais raison. Je ne regrette rien.

Elle tend la main vers lui, et il ne comprend pas pourquoi il la laisse le toucher, pourquoi il permet à ses doigts de trouver les siens, puis ouvre les bras et la laisse l'enlacer. Elle se serre contre lui à s'étouffer. Quand elle lui chuchote à l'oreille, sa voix est lourde de sanglots réprimés.

— Il est grand temps que tu viennes à Volar, mon bien-aimé. Amène ton armée avec toi, peu importe. Mais assure-toi d'avoir le soignant à tes côtés. Si vous n'arrivez pas à l'arène dans les trente jours, Reva Mustor mourra.

Le chef des esclaves libérés de la Nouvelle Kethia se présenta comme Karavek, le même nom, semblait-il, que le maître qu'il avait battu à mort au cours de la première nuit de révolte.

— Il m'a volé ma liberté, j'ai volé son nom, expliqua-t-il avec un sourire méchant. Un échange équitable, non ?

C'était un homme charpenté, dans la cinquantaine, cheveux anthracite qui jaillissaient en une masse rebelle de son crâne auparavant rasé. Malgré sa carrure et son allure féroce, il avait des accents cultivés et une lucidité suffisante pour considérer la situation sans se laisser griser par la récente victoire des esclaves.

— Volar n'a rien à voir avec la Nouvelle Kethia ! objecta-t-il quand l'amiral meldénéen sollicita officiellement son alliance au nom de la reine Lyrna.

Il était arrivé à la résidence du gouverneur accompagné d'une bonne dizaine de guerriers tout hérissés d'armes hétéroclites et qui, tous, considéraient Ell-Nurin avec une méfiance non dissimulée, proche de l'hostilité déclarée.

— Cette cité, en comparaison, n'est qu'un village, ajouta-t-il.

— Beaucoup, comme vous il y a quelques semaines, souffrent de l'esclavage là-bas, rappela Frentis.

— Exact, mais je ne les connais pas. Mes hommes non plus.

— La reine accorde à ces terres le statut de province du Royaume Unifié, annonça l'amiral. Vous êtes désormais des sujets libres à qui

elle garantit sa protection. Mais la liberté n'est jamais gratuite...

— Je n'ai pas besoin de vos leçons sur la liberté, pirate ! La moitié des esclaves ici sont morts pour en payer le prix.

Il se tourna vers Frentis, s'adressa à lui d'un ton raisonnable :

— Frère, vous savez aussi bien que moi à quel point notre position est précaire. À tout moment, les garnisons du Sud peuvent marcher sur nous et reconquérir la ville pour l'Empire ! Nous n'avons aucun espoir de leur résister si nos forces sont occupées à périr à Volar.

La victoire à Volar mettra fin à l'Empire.

Frentis avait ces mots sur le bout de la langue, mais ils y demeurèrent. Il savait qu'ils sonneraient creux.

— Je comprends, dit-il plutôt. Seulement, avec ma troupe, je dois faire voile sur Volar. Se joigne à nous qui veut.

— C'est à cause de vous que nous nous sommes soulevés ! s'écria Karavek. La rébellion du Frère Rouge, la grande croisade ramenant l'espoir au cœur de ceux avec les chaînes pour seul horizon. Tout cela n'aurait-il été qu'une diversion pour que votre souveraine affronte moins d'ennemis dans sa marche sur Volar ? Et si elle vainc, que fera-t-elle ensuite ? S'en ira-t-elle, nous abandonnera-t-elle au chaos d'un Empire en pleine guerre civile ?

— Vous avez ma parole, répondit le frère. Sans préjudice des intentions de ma reine, lorsque nous en aurons terminé à Volar je m'engage à revenir ici pour vous apporter toute l'aide possible.

Il jeta un coup d'œil à Ell-Nurin avant de poursuivre :

— En outre, la souveraine a donné l'assurance que, si vous ne pouviez tenir sur place, elle mettrait sa flotte à votre disposition pour vous transporter de l'autre côté de l'océan, où vous jouiriez de terres et des droits inaliénables des citoyens du Royaume Unifié.

Karavek, à ces mots, se redressa et regarda l'amiral, l'air soupçonneux.

— C'est vrai, ça ? lui demanda-t-il.

Ell-Nurin, l'air admirablement impassible, rétorqua :

— Seul un dément fatigué de la vie oserait mentir au nom de la reine.

Le chef rebelle poussa un grognement, passa sa main dans ses cheveux hirsutes, le front plissé par la réflexion.

— Je parlerai aux miens, décida-t-il enfin. On devrait pouvoir rassembler un millier d'hommes pour vous suivre. Je compte sur votre souveraine pour apprécier l'effort.

— Elle est aussi la vôtre à présent, lui rappela Frentis. Elle n'oublie jamais ce qu'elle doit.

Les Varitaï libérés avaient installé leur campement dans les ruines de Kethia, avec un grand nombre de robes-grises qui trouvaient les

anciens esclaves-soldats nettement plus accueillants que les nouveaux citoyens de la cité. Dès la chute de la ville, quelques dizaines avaient été pourchassés jusque sur ce site par une troupe prête à les lyncher, qui s'était quelque peu calmée à la vue de sept cents Varitaï en ordre de bataille, avec à leur tête le Vannier, bras croisés, l'air fort désapprobateur. Même dans ces conditions, les émeutiers s'étaient attardés, encore nerveux. Les choses auraient pu dégénérer sans l'irruption de la compagnie à cheval de maître Rensial. Depuis, un flot régulier de Volariens destitués avait trouvé le chemin de ce refuge. Tous les jours il en arrivait du sud, qui n'avaient pas réussi à s'adapter à la vie sauvage.

— Les Varitaï se joindront-ils à nous ? demanda Frentis au Vannier.

Ils étaient assis au milieu d'une salle qui, supposait-il, avait servi aux réunions du conseil dirigeant de la vieille ville. L'espace rectangulaire comprenait six rangées de bancs de marbre installés en gradins autour d'un vaste centre. Une grande mosaïque en recouvrait le sol, les carreaux pâlis sous le soleil et un peu partout brisés en menus fragments. On distinguait tout de même suffisamment le motif pour comprendre qu'il relevait d'un art consommé, d'une grandeur rabaisée par la fureur de la guerre.

— Ils se sont trouvé un nouveau nom, l'informa le soignant. Les Politaï, c'est-à-dire, en volarien ancien, les déchaînés. Et, oui, ils viendront, parce qu'il y a énormément de leurs frères à libérer à Volar. Cependant, je leur demanderai de laisser assez d'hommes ici pour garantir la sécurité des civils.

— Karavek m'a promis qu'on les laisserait tranquilles pourvu qu'ils ne mettent pas le pied à la Nouvelle Kethia.

Le Vannier approuva d'un petit hochement de tête, puis parcourut du regard le bâtiment déchu autour d'eux.

— Savez-vous qu'ici le peuple choisissait lui-même son roi ? Tous les quatre ans, on munissait tout homme propriétaire de sa maison ou de bétail d'un caillou noir. Les candidats se plaçaient à cet endroit, précisa-t-il en montrant un bout de la pièce, avec un vase devant chacun d'eux. Les propriétaires enfonçaient leur poing fermé dans chaque vase tour à tour, de sorte qu'on ne pouvait dire où ils avaient lâché leur pierre.

— Et si on en lâchait deux ?

— C'était un grand blasphème passible de mort ! Il s'agissait autant d'un rituel que d'une élection, les dieux l'avaient mis en place. Bien sûr, tout cela a été brisé, a disparu à l'arrivée des Volariens, mais la reine Lyrna trouvait ce fait historique intéressant.

— Tu as vraiment hérité de ses souvenirs ?

Le Vannier gloussa, secoua la tête.

— De son savoir, de certaines facultés de raisonnement, pourrait-on dire. Ce n'est pas forcément la même chose que la mémoire.

Il se tourna vers le frère, l'air soudain sérieux.

— Vous avez encore rêvé, diagnostiqua-t-il.

— C'était davantage qu'un rêve. Nous avons discuté... Elle veut que je t'amène à l'arène de Volar, dans quel dessein je n'en ai aucune idée. Je doute fort qu'elle te veuille du bien !

— Si vous refusez ?

— Elle tient dame Reva en otage, elle la fait combattre dans l'arène. Je suis sûr que son sort va empirer si nous ne nous montrons pas.

— Tenez-vous à elle ?

— Je la connais à peine... Mais mon frère la considère comme sa sœur, ce qui fait d'elle la mienne aussi. Je ne tiens pas à devoir lui dire que j'ai laissé échapper une possibilité de la sauver ! Toutefois, je ne puis te commander pour cette mission. Et je ne le souhaite pas.

Pendant quelques instants le soignant demeura silencieux. Peu à peu, il prit l'air de plus en plus troublé, jusqu'à donner l'impression qu'il avait vieilli d'un coup.

— Quand j'étais enfant, révéla-t-il au bout d'un moment, je ne comprenais pas bien mon don. Je voyais telle ou telle créature en souffrance, un oiseau à l'aile brisée, un chien qui boitait, et cela paraissait à la fois si facile et si extraordinaire de lui rendre la santé d'un simple contact ! Mais, pendant longtemps, tout ce que je soignais se réduisait à l'ombre de soi-même, une carcasse aux yeux vides qui traversait la vie sans en jouir, en général rejetée par ses congénères. Je ne savais pas pourquoi, jusqu'au moment où j'ai compris que mon don ne se contente pas de pourvoir, il prend. Ceux que je touche pour les guérir s'ouvrent à moi, tout ce qui les constitue est là, sans protection, je peux le saisir. Les souvenirs, la compassion, la méchanceté... même leur propre don. Il m'est impossible d'empêcher qu'une partie me rejoigne, et j'ai toujours la tentation d'en accaparer davantage... voire la totalité !

» J'ai rencontré pour la première fois ton frère il y a des années, alors que mon esprit était... n'était pas aussi clair qu'aujourd'hui. J'ai dû le soigner. Danseneige pouvait m'échapper...

Le Vannier baissa les yeux sur ses mains, en écarta les doigts fins.

— Son don à lui était vaste, frère, la tentation plus forte que jamais... Alors j'en ai pris, juste un peu. Si j'avais tout pris...

Il secoua la tête, l'air à la fois honteux et apeuré.

— Bref, le chant est faible en moi, mais si j'écoute avec assez d'attention je l'entends. Il me guide, il me dit où je dois aller. C'est lui qui m'a fait suivre ce commandant jusqu'à Altor, puis m'a mené à la reine qui avait grand besoin de soins, au vaisseau qui nous a

débarqués sur cette terre. Et à présent il m'exhorte à me rendre à Volar. Il n'est pas faible du tout, cette fois.

L'homme tapota le genou de Frentis et se leva en regardant une dernière fois la salle du conseil.

— Ils sacrifiaient aussi des enfants en ce lieu, ajouta-t-il. Le sang offert aux dieux scellait la décision du peuple. Les victimes étaient tirées au sort, leurs parents s'estimaient profondément honorés.

Il se tourna, entreprit de gravir les gradins.

— Je dois parler aux Politaï. Ils tiennent de plus en plus à ce qu'on leur explique les choses.

Chapitre 6

VAELIN

Les lèvres à moitié carbonisées de l'homme rouge, retroussées, exposaient en un rictus obscène dents et gencives. Vaelin ne pouvait se défaire de l'impression qu'il se moquait de lui, que le Bâtard de la Sorcière jouissait de son ultime triomphe.

De la face ravagée s'échappèrent des gargouillis, des postillons de salive et de sang. L'homme gardait ses yeux sans paupières rivés à ceux du commandant. Suppliait-il ? Le provoquait-il ? Vaelin s'accroupit tout près pour essayer d'extraire un sens de ces balbutiements étranglés. L'autre, dans un spasme, se convulsa, passa sa langue sur ses dents en s'efforçant de former des mots :

— Unnnnnnn... ressssste. Encoooooore... un... ressssste.

— Où ça ?

— Ttttt... tuuuuuue... moiiiiiii...

Le frère plongea ses yeux dans les yeux injectés de sang de l'être. Impossible de lire aucune expression sur cette figure où l'os affleurerait.

— D'accord.

La créature s'étouffait, tordait sa langue derrière ses chicots pour former la réponse.

— Alllllpiraaaaah...

Vaelin se leva, rejoignit Ours Sage, à côté d'Erlin.

— Il dit qu'il y en a un autre, apprit-il au chaman. Très loin d'ici. Cela change-t-il quelque chose ?

— À propos de quoi ? s'étonna l'immortel.

Le commandant, sans répondre, ne quitta pas Ours Sage du regard. Celui-ci jeta un coup d'œil hésitant à Erlin avant de répondre :

— L'autre restera dans le corps qu'il a volé. Ça ne change rien.

Vaelin considéra la chose ruinée, charbonneuse étendue au milieu des rochers. Plusieurs idées tentantes lui passaient par la tête.

Le laisser ainsi jusqu'à la fin. Demander à Astorek de lâcher ses loups. Lui plonger une lame chauffée au rouge dans l'orbite...

Les sanglots de Cara l'arrachèrent à ses pensées. À l'autre bout de la crête où les gardes d'Orven montaient le bûcher, affaissée entre les bras de Lorkan, elle enfouissait la tête contre sa poitrine. Les Sentar, non loin, observaient un silence respectueux. Ils avaient perdu la moitié des leurs dans la lutte contre les Kuritaï. Kiral se tenait à côté d'Alturkqui, le visage couvert de sueur, s'appuyait lourdement sur

une lance.

— Achevez-le, commanda le frère à Ours Sage en désignant d'un mouvement sec de la tête la créature calcinée.

Il se dirigea vers le bûcher.

— Je vous laisse décider comment.

Assis au bord de la crête, le brasier derrière lui bientôt éteint, il regardait le soleil plonger derrière les monts. Là-bas, au fond de la vallée, les montagnards continuaient à dépouiller les cadavres ennemis. Après leur victoire, ils étaient instantanément revenus à leurs habitudes. Les différents groupes se disputaient le butin, menaces et jurons résonnaient sur les parois rocheuses. Nul doute que chaque chef, en sa qualité de commandant suprême de l'armée et architecte de la victoire, réclamait pour lui l'ensemble des prises de guerre.

Il n'avait rien dit tandis que le bûcher se consumait. Quand d'autres prononçaient leurs lénifiantes paroles d'adieu, il avait simplement regardé les corps de Dahrena et Marken, enveloppés de fourrures, s'engloutir dans les flammes et la fumée. Même Alturk avait réussi à s'arracher quelques mots d'appréciation envers ceux tombés pour une cause commune. Ils se dispersèrent avec le soir, Cara toujours en pleurs. À se demander si elle s'arrêterait un jour.

— En quoi cela ne change-t-il rien ?

Le commandant leva les yeux sur Erlin, considéra son expression prudente mais décidée. Il revint à la vallée, aux cadavres nus et blêmes dans l'obscurité envahissante. À eux tous, ils dessinaient vaguement une larme, large près de la rivière, qui s'amincissait vers l'ouest où avaient tenté de fuir les survivants. Pour autant qu'il sache, personne n'avait pu s'échapper, car cette troupe n'avait pas coutume de faire quartier aux vaincus. Le peuple des Loups avait également dédaigné de compter les morts. Ils se satisfaisaient de savoir leur avenir assuré. Pour les montagnards, Vaelin doutait qu'ils sachent dépasser leurs dix doigts en calcul.

Soixante mille ? se demanda-t-il. Soixante-dix ?

— Qu'as-tu vu d'autre dans cette pierre ? insista l'immortel.

— Tu as passé des siècles en ce monde, tu y as récolté des vies entières de savoir. Pourtant, jusqu'à ce jour, tu n'avais fait aucun effort pour mettre à bas l'Allié. Tu as déjà dû en avoir l'occasion, tu disais que d'autres étaient venus à ta rencontre. Pourquoi choisir ton camp aujourd'hui ?

— Avant, je savais que c'était sans espoir et sans doute fatal pour moi.

— Eh bien, à présent c'est sûrement fatal ! Voilà ce que la pierre m'a montré.

Erlin s'assit d'un bloc à côté du frère, se tourna vers la vallée. Dans

le noir toujours plus impénétrable, on entendait encore les montagnards se quereller.

— Mon don. Il va l'attirer, comprit-il.

— Oui.

— Comment comptes-tu t'y prendre ?

— Ce n'est pas à moi de décider.

Vaelin se leva, tourna le dos à la vallée et se dirigea vers le bûcher. Les flammes s'étaient éteintes, ne demeurait plus qu'un fin voile blême de fumée qui s'élevait des cendres. Le commandant savait que, en regardant bien, il verrait les os de Dahrena. Il ferma les yeux pour résister à la tentation.

Elle ne voudrait certainement pas que tu te tourmentes ainsi.

— Tu me dis que je peux m'en aller ? s'étonna l'immortel. Tu me laisserais tout simplement partir d'ici ?

— Demain matin je me mets en route pour Volar. Je crois que nous y trouverons la fin que nous cherchons. J'espère que tu voudras bien me suivre... Dans le cas contraire, je comprendrai.

— Qu'est-ce qui nous attend à Volar ?

Vaelin observa les volutes de plus en plus minces de fumée s'élevant dans la nuit. Elles se tordaient dans l'air, puis se perdaient au milieu des étoiles.

Est-elle captive ? songea-t-il. S'est-il emparé d'elle comme il a fait avec moi ? La torture-t-il en ce moment même, fait-il d'elle l'être abominable qui l'a tuée ?

— Une boîte, annonça-t-il à l'immortel. Pleine de tout, de rien.

Il y avait bien assez de chevaux pour tout le monde, même si les Sentar auraient de beaucoup préféré leurs poneys robustes aux grandes cavales placides qui portaient auparavant les Volariens.

— Ça fera au moins de la bonne viande l'hiver venu, commenta Alturk en tranchant les éperons à la selle de sa monture avant de les jeter avec une grimace de mépris.

Le commandant avait passé l'essentiel de la matinée en pourparlers avec les chefs de tribus qui semblaient à présent partager l'illusion collective qu'ils étaient obligés de combattre le peuple des Loups pour regagner leur territoire perdu.

— Nous ne voulons pas de vos terres ! s'écria Astorek, exaspéré, avant de se répéter en langue du Royaume afin que Vaelin puisse suivre. Nous retournons sur-le-champ dans la toundra.

Hirkran articula quelque chose. Revêtu d'une cuirasse volarienne exagérément décorée, hache dans une main et épée courte – prise de guerre – dans l'autre, il avait adopté une pose martiale.

— Il veut savoir quel tribut nous exigeons, expliqua le chaman à Vaelin.

Le frère se rendit compte que ces rustres des montagnes, avec leurs querelles incessantes et leur méfiance impossible à désarmer, tellement mesquines, commençaient vraiment à le fatiguer.

— Qu'ils fichent la paix aux tiens tandis qu'ils rejoignent le Nord, et à moi et aux miens qui regagnons le Sud, proposa-t-il.

Le chef plissa les paupières, puis reprit la parole :

— Il dit qu'ils ont récupéré beaucoup d'or et de bijoux dans cette bataille, traduisit Astorek. Il refuse de croire que tu vas tout bonnement t'en aller sans chercher à t'en emparer.

— Dans ce cas... (le commandant voyait sa lassitude céder à la colère. Il porta la main à son épée)... battons-nous ! Je prouverai que je dis vrai en entassant tout l'or sur son cadavre avant de partir.

De toute évidence, Astorek n'avait pas besoin de transmettre le message : Hirkran broncha, décroisa les bras et se mit en position, les jambes pliées, en poussant un grondement de défi.

— Assez !

Kiral se plaça entre les deux hommes et étonna Vaelin en lâchant sur le montagnard un torrent vif et brûlant de phrases volariennes. Devant cette tirade, Hirkran parut perdre de son agressivité, mais plissa un peu plus les paupières. Il prit l'air plutôt sinistre de celui qui appréhende une situation difficile. Quand la jeune femme se tut, il poussa une brève exclamation de colère, jeta un coup d'œil fugitif à Alturk avant de reculer, toujours à croupetons, comme s'il s'attendait à tout instant à une attaque. Il lança encore quelques mots à Kiral, à voix basse mais sur un ton bien senti, puis se retourna d'un bloc et s'éloigna en ralliant ses guerriers.

— Que lui avez-vous dit ? voulut savoir le commandant.

— Que mon père n'avait pas manqué de remarquer comme ils étaient faibles, ainsi désunis.

Elle désigna Alturk qui ne faisait pas attention.

— Qu'il était un puissant seigneur de guerre, qu'il reviendrait suivi de toute notre tribu pour s'emparer de ces monts, car eux ne sont pas dignes des trésors dispensés par les esprits.

Astorek gloussa, approuvateur.

— Si quoi que ce soit peut les forcer à s'entendre, c'est bien ça.

Kiral inclina la tête et sourit, mais c'est d'un air très sérieux qu'elle considéra Vaelin.

— Mon chant me disait que vous alliez le tuer.

— À juste titre.

Le frère se détournait et se dirigeait vers Taillade.

— Nous partons dans l'heure ! Astorek, je te prie de transmettre mes remerciements aux tiens et de les assurer de l'amitié durable du Royaume Unifié. Je ne doute pas que ma reine missionnera par la suite des ambassadeurs afin de rendre officielle notre alliance.

— D'après ce que me raconte Ours Sage, le héla le chaman, si tu échoues dans ta mission, notre victoire ici n'aura été qu'un répit face à de pires désastres !

Vaelin s'arrêta, offrit à Astorek un hochement de tête impatienté.

— Tu comprends que j'aie hâte de m'y rendre, expliqua-t-il.

L'homme jeta un coup d'œil à Kiral, puis au nuage de poussière qui s'élevait en contrebas, de l'autre côté de la crête. Le peuple des Loups levait le camp.

— Dans ce cas, je viendrai avec toi. Je... pense que c'est ce que voudrait le loup.

Le commandant ressentit une pointe d'amusement en constatant que la jeune femme évitait soigneusement son regard.

Est-ce à l'appel du loup qu'il répond, ou à celui d'une belle tigresse ?

— Tu es le bienvenu, l'accueillit-il en reprenant sa marche. S'il te plaît, ne prolonge pas tes adieux.

Le voyage à travers les montagnes fut riche en spectacles navrants, preuves des ravages qu'avait provoqués le Bâtard de la Sorcière. Des cadavres de montagnards jonchaient la bruyère, on croisait constamment des villages brûlés, mais aussi des soldats volariens attachés à des bois dressés, fouettés à mort, le dos déchiré jusqu'à l'échine. Une telle fréquence dans les châtiments indiquait que les hommes rouges avaient mené des troupes réticentes et n'avaient pas fait preuve d'une grande imagination pour y maintenir l'ordre.

— Même Tokrev ne se montrait pas si cruel, estima Astorek alors qu'ils approchaient d'une nouvelle rangée de dix flagellés.

Une nuée de corbeaux s'éleva des cadres de bois.

— Sa cruauté m'a paru amplement suffisante, répliqua Vaelin.

Il remarqua un village non loin, calciné, pour l'essentiel en ruine, mais avec encore quelques toits intacts.

— Nous monterons le camp ici cette nuit, décida-t-il. Seigneur Orven, veuillez envoyer des patrouilles à huit kilomètres à la ronde dans ces collines. Victoire ou non, nous nous trouvons en territoire ennemi.

Erlin le rejoignit auprès de son feu après la tombée de la nuit. Depuis le début de cette marche, le commandant s'installait à l'écart. Les Sentar avaient nombre de nouvelles histoires à conter et, même s'il avait du mal à en saisir le moindre mot, le plaisir évident qu'avaient ces gens à relater leurs combats provoquait chez lui une colère déraisonnable.

Voilà justement ce pour quoi ils sont venus, se reprochait-il. Pour un nouveau conte. Le don de la Mahlessa à ses plus valeureux guerriers, c'est la possibilité d'enrichir leur histoire.

— Je ne vois nulle part Astorek et Kiral, remarqua l'immortel en

s'asseyant en face du frère avant de tendre les mains vers la chaleur. Ils ont disparu au crépuscule.

Vaelin considéra l'obscurité au-delà des murs à moitié écroulés du logis qu'il s'était choisi. Il l'aurait partagé avec Dahrena, comme à présent Kiral et Astorek en partageaient un autre.

— Je ne pense pas qu'il faille s'inquiéter pour eux, indiqua-t-il.

— Elle m'a parlé d'une concoction qu'elle détient, poursuivit Erlin en plongeant un regard préoccupé dans les flammes. Une antique recette lonake qui apporte une terrible douleur, de quoi mener un homme au bord du trépas si on en emploie suffisamment... ou de quoi le purger d'une âme intrusive.

Le frère hocha la tête. Lyrna et Frentis lui avaient ôté tout doute concernant le pouvoir du fluide de la Mahlessa. Il lui restait à le constater de ses yeux.

— L'Allié avait un don, lui rappela l'immortel. Nous ignorons de quelle nature, mais assez irrésistible pour jeter à bas une civilisation entière ! Il se peut très bien qu'il le rapporte avec lui si on l'arrache à l'Au-Delà.

— Je sais. Mais nous en sommes arrivés à un point, je pense, où nous n'avons guère d'autre choix que de suivre les paroles du voyant. Tu toucheras la Pierre Noire à Volar, mais tu ne seras pas toi.

— Et comment pouvons-nous être certains que cela mettra un terme à ces horreurs ? Si ça se trouve, il n'en sera que plus fort... Tu as bien vu dans la pierre de mémoire : il avait envie de la toucher.

— Mais en même temps il la craignait, suffisamment pour la dissimuler pendant des siècles.

Erlin tendait des mains tremblantes vers le feu. Le commandant s'étonna de lui voir un sourire aux lèvres.

— Je suis mort de peur, frère. Toutes ces années, tout ce que j'ai vu, entendu, goûté... J'en veux encore. Cette épouse dont j'ai oublié le nom, elle me traitait souvent d'égoïste. En général avant de me jeter quelque chose à la tête.

— Tu en as sauvé plus d'un, lui objecta Vaelin. Parmi eux, deux enfants qui sont devenus de vaillants adultes et chevauchent avec nous aujourd'hui.

— Une autre manifestation d'égoïsme, je le crains ! Je me disais qu'en en sauvant un assez grand nombre ils finiraient par mener la lutte sans moi, par abattre l'Allié en m'épargnant l'épreuve du combat.

Il jeta au commandant un regard en biais, le laissant s'attarder.

— Ta reine, que ferait-elle face à ton dilemme ?

— Elle agirait pour le bien du Royaume.

L'immortel lâcha un grognement amusé.

— Tu veux dire qu'elle m'aurait fait ligoter sur-le-champ, m'aurait gavé de la formule de la Mahlessa jusqu'à avoir l'Allié gentiment à

disposition dans ma chair ! Si ton camp obtient la victoire dans cette guerre, n'as-tu pas peur de ce qu'elle pourrait devenir ? J'en ai vu des monarques, frère, mais jamais personne comme elle.

— Elle n'a rien à voir avec l'Allié. C'est impossible.

— Tiens donc ! Tu l'as bien vu, dans cette cité qu'il avait bâtie. Les siens l'aimaient tellement... Pourtant, son pouvoir a atteint des sommets, est devenu absolu. Plus personne n'était en mesure de l'arrêter.

— Si, Lionen. Il a tué l'Allié, l'a expédié dans l'Au-Delà.

Erlin laissa ses mains pendre, puis croisa les bras.

— Nous pourrions attendre, suggéra-t-il, jusqu'à notre arrivée à Volar...

— Sa créature dispose d'un dernier corps à Alpira. Si nous attendons, elle risque de périr, alors l'Allié la lancerait sur toi.

Vaelin observa son compagnon un moment. L'immortel avait un léger tic sous l'œil. Il serrait les dents, ce qui faisait saillir sa mâchoire.

Peu importe combien de temps il a vécu, les innombrables merveilles de ce monde qu'il a pu voir ! Objet de mythes, ce n'est plus qu'un homme terrifié en train de trembler dans une cahute en ruine.

— Si tu découvres que tu ne peux pas l'amener à cette pierre, énonça enfin Erlin, je sollicite au moins ta promesse de ne pas tuer ce corps, mais de te servir de la concoction de la Mahlessa pour renvoyer l'Allié dans l'au-delà.

— Je te la donne. Je te protégerai.

— Moi ? (Il découvrit les dents dans une parodie de sourire.) Je doute qu'il reste beaucoup de « moi » quand il en aura fini, frère.

Il se leva, les bras toujours étroitement croisés, s'éloigna d'un pas raide. Ses mots d'adieu ne furent qu'un murmure :

— Laisse-moi encore cette nuit. On s'en occupe demain matin.

Il confia à Alturk la responsabilité des entraves. Les Lonaks fabriquent des cordes solides, et les nœuds du Tahlessa ne risquaient guère de se détendre.

— Tu lui laisses à peine de quoi respirer, ordonna Vaelin tandis que l'homme serrait la fibre autour de la poitrine de l'immortel.

Kiral s'avança alors qu'Alturk serrait le dernier nœud. Erlin, agenouillé, grimaçait. Il avait le torse emprisonné des épaules à la taille, les bras coincés derrière le dos. La jeune femme inspira profondément en débouchant la flasque.

— Je..., commença-t-elle d'une voix tremblante en se baissant à côté de l'immortel. Cela va... faire mal. Désolée.

Erlin lui adressa un hochement de tête agacé.

— On m'en a déjà informé, ma chère. Autant faire vite, alors.

Elle se releva, introduisit dans le récipient un petit brin d'herbe.

— Une goutte pour les chasser, murmura-t-elle – sans doute la récitation d'une leçon de la Mahlessa. Deux pour les attirer.

L'immortel leva les yeux sur Vaelin qui s'approchait. Il ne dit rien, c'était inutile ; son regard troublé avait assez d'éloquence. *N'oublie pas ta promesse !*

Kiral retira la tige de la flasque. Au bout luisait un liquide noir et visqueux. Elle la disposa de manière à faire tomber deux gouttes sur la peau nue de l'immortel. Le commandant s'attendait à des hurlements, mais l'homme se crispa en silence, dents serrées, cou gonflé. Son visage se mua en un masque rubicond de pure douleur. Un instant plus tard, il s'écroulait, se convulsait par terre, l'écume aux lèvres. Ses jambes frappaient le sol comme un tambour. Cela dura une bonne minute, puis il resta étendu sans bouger, membres inertes, tête ballottante.

Vaelin eut la certitude fugitive qu'il l'avait tué, que cette lumineuse idée se révélait finalement la lubie désespérée d'un imbécile éperdu de chagrin... Mais alors Erlin cilla.

Il se redressa après avoir roulé sur lui-même. À genoux, il jeta un coup d'œil aux entraves qui le ligotaient avant de lever les yeux. Il avait l'air curieux, intrigué, pas du tout malveillant ni furieux tandis qu'il considérait l'un après l'autre les gens autour de lui. Il s'attarda sur le frère, sourit. C'était un sourire sincère, chaleureux, des plus cordiaux. Sa voix ne déparait pas son expression quand il parla. L'accent polyglotte d'Erlin avait pris une force, une profondeur nouvelles.

— Merci, prononça-t-il.

Il ferma les yeux, offrit son visage au ciel. Une brise joua sur sa peau, son sourire s'accrut.

— Tuez ça !

C'était Kiral qui venait de crier. Elle se tenait bien à l'écart de l'être ligoté, blême, la peau d'un blanc presque pur. À côté d'elle, son fauve crachait, les crocs découverts.

— Vous avez tort ! s'écria-t-elle.

— C'est à moi de décider, déclara Vaelin, quoi qu'en pense votre chant.

— Nous n'aurions jamais dû... (Sans y penser, elle porta la main au couteau passé dans sa ceinture.) Mon chant le hurle !

Elle s'avança en dégainant son arme. Le frère se plaça sur son chemin.

— Nous devons l'emmener à Volar. Je compte bien l'y conduire.

— Vous ne comprenez pas ! cracha-t-elle. Tout ce périple, toutes les vies perdues, ennemies et alliées, tous les combats menés... Nous avons de bout en bout accompli sa volonté ! Chacun de nos pas nous rapprochait de son but.

Vaelin se tourna vers l'homme entravé qui le regardait tranquillement, sans crainte, sans contrainte.

— Nous ferons une belle fin, toi et moi ! assura la chose avant de se mettre à rire.

— Comment t'appelais-tu ?

L'autre ne réagit pas tout de suite. Bien installé sur sa selle (on l'y avait attaché), yeux brillants, grands ouverts comme pour ne rien rater, il ne s'intéressait qu'au paysage qui défilait. Le commandant, devant lui, guidait sa monture au licou.

— Ma femme m'appelait époux, lâcha-t-il sans se tourner vers son geôlier. Mes enfants, Père. Je n'ai jamais vraiment eu besoin d'autre nom.

Vaelin, accablé, fronça les sourcils. L'idée de ce monstre en père était à la fois aberrante et atroce.

— Tu avais des enfants ?

— Deux garçons, une fille.

— Que leur est-il arrivé ?

— Je les ai tués.

L'Allié leva les yeux vers le ciel où filait un oiseau solitaire, l'un de ces vautours de grande envergure qui peuplent les montagnes. Un indubitable frémissement d'émerveillement parcourut ses traits.

— Pourquoi ? insista le commandant.

L'être parut plus sombre quand il se tourna vers lui. Étonnement et colère se mêlaient sur sa figure.

— Le devoir d'un père est souvent pénible, mais on ne peut s'y soustraire. Tu n'auras jamais à affronter cette vérité ; tu devrais m'en remercier.

— Ainsi tu comptes me tuer ?

— Tu t'es condamné toi-même à l'instant où tu m'as offert ce corps ! La fille a raison, les événements servent à merveille mon but.

— Comment cela ? De quelle manière te sont-ils utiles ?

— Tu comprends bien que je ne te dirai rien, quelque tourment que tu décides d'infliger à cette chair. Mais n'aie pas peur, tu auras bientôt tes réponses...

Ils progressèrent en silence la plus grande partie de la journée. La troupe d'Orven patrouillait en tête, les Sentar surveillaient les flancs et l'arrière. Kiral restait près d'Astorek, loin derrière, entourée des loups. Elle ne reprenait guère de couleurs, Vaelin se disait que son chant ne devait pas renoncer à l'avertir. Lorkan et Cara, eux, n'avaient pas tellement peur de l'Allié, ils le considéraient avec méfiance et curiosité à la fois. Mais, jusqu'à présent, seul le frère lui avait adressé la parole.

— Pourquoi ne me le demandes-tu pas ? énonça enfin l'autre en admirant les nuages qui se rassemblaient devant le soleil déclinant. Tu

veux sûrement savoir si je l'ai capturée...

Vaelin serra les mains sur ses rênes. Taillade, sentant la colère naissante de son cavalier, poussa un petit grognement.

— Tu l'as eue ? demanda-t-il dans un chuchotement rauque.

— Oh ! oui ! elle s'est révélée très divertissante malgré son entêtement un peu lassant. Je comprends pourquoi tu l'aimais, c'est rare, une âme aussi brillante. Avec un peu de temps, nul doute que j'aurais pu la modeler, lui présenter un songe riche de toutes les tentations nécessaires. J'ai fait de même pour ton frère, Caenis si je ne m'abuse.

Le commandant s'arrêta. La monture de l'Allié continua à marcher jusqu'à mener l'être à portée d'épée. Vaelin avait les mains tremblantes. Il plongea les yeux dans le regard impavide du monstre.

— Ah ! lui a eu une mort édifiante dans l'héroïsme ! commenta celui-ci au bout d'un moment. Il a arraché ta reine aux mâchoires du piège exquis tendu par l'une de mes servantes. Il m'aurait été bien utile, avec son don si puissant. À cause de toi, il est perdu... avec cette femme que tu aimais à la folie. M'aurais-tu laissé là-bas, un jour tu aurais de nouveau entendu leur voix, mais désormais ils ne sont plus, ils ont basculé dans le néant comme une âme quelconque. Voilà ce que tu as accompli en m'attirant ici. Sans moi, rien ne les retient là-bas.

— Tu mens, articula le frère.

Il constata qu'il lui fallait s'arracher les mots.

— C'est autre chose qui te retenait dans l'Au-Delà ! Qui peut les retenir eux aussi.

— L'Au-Delà..., répéta l'Allié dans un soupir railleur. Quel nom ridicule. Enfin, il vous fallait bien trouver une manière de le désigner... Les miens n'ont jamais essayé, comme si en lui déniaient une identité ils avaient pu effacer le crime commis en le créant.

Il ment encore ! L'Au-Delà ne peut être qu'éternel. Caenis et Dahrena y seront à jamais prisonniers...

Cette idée raviva son chagrin, et aussi sa dangereuse colère. Il sentait l'épée peser de plus en plus sur son dos, en une tentation permanente.

Il fit pivoter Taillade et lui indiqua d'un coup d'épéron de repartir au pas.

— Nous ne savions pas, tu comprends ? reprit l'être derrière lui, d'un ton pensif mais également joyeux, celui d'un oncle affectueux racontant à un neveu inquisiteur les quatre cents coups de sa jeunesse. Nous nous croyions si raisonnables ! Et pourquoi pas, d'ailleurs ? Nous avons bâti des merveilles ici-bas, de quoi étourdir ton esprit primitif... Mais tel est l'éternel dilemme de la curiosité : elle ne sait pas s'arrêter. Nous avons conquis l'essentiel de notre monde – sans

combat soit dit en passant, sans verser le sang –, pourquoi ne pas en chercher d'autres ? Les pierres étaient la clé, bien sûr, elles représentaient la clé de tout dans notre fabuleux univers. Extraites de la terre, taillées. Seule la taille adéquate révélait leur pouvoir, celui de conserver les souvenirs, le savoir, de préserver nos connaissances pour les temps à venir ainsi que, découvrièmes-nous, d'atteindre d'autres cosmos.

— La Pierre Noire, supposa le frère qui refusait toujours de se tourner vers l'autre.

— Eh oui.

L'Allié, étonné, lâcha un rire.

— Il semble que je t'aie sous-estimé ! Oui, la Pierre Noire devait constituer notre plus éclatante réussite. J'imagine que tu brûles d'envie de savoir ce qu'elle peut faire...

— Je sais que c'est toi qui l'as taillée dans ce dessein, et que ton ouvrage t'épouvantait.

— Qu'a bien pu te raconter Lionen ? Qu'il s'agit d'une boîte capable de m'emprisonner, c'est ça ?

Vaelin jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. L'autre le regardait avec une intensité nouvelle, une expression calculatrice avait remplacé sa cordialité.

Tiens donc ! Il ne sait pas tout.

— Il m'a dit que la mort de ton épouse t'avait amené à détruire tout ce que tu avais bâti. Il t'a tué pour t'empêcher d'achever ton crime.

— Ce n'est pas faux, mais je le soupçonne tout simplement de m'avoir haï de toutes ses forces. Sais-tu qu'il ne m'a pas accordé la plus douce des morts ?

— J'ai vu ce que tu as infligé à ton peuple ! Tu méritais déjà un châtement sévère... Cela n'a fait que s'aggraver depuis.

— Un châtement ! J'ai passé d'interminables années dénuées de douleur comme de plaisir, de tout ce qui pourrait s'appeler sensations humaines.

Il se laissa aller sur sa selle, haussa les épaules autant que le lui permettaient ses liens.

— Je t'en prie, ne te gêne pas pour faire subir à cette viande toutes les tortures qui te viennent à l'esprit... Je prends tout et j'en demanderai davantage.

— Qu'est-ce que c'est, cette Pierre Noire ? demanda le frère d'un ton péremptoire.

Il s'approcha soudain de l'Allié, sentit dans le mouvement se déplacer l'épée sur son dos.

— Que peut-elle représenter d'autre qu'une prison ?

La créature regarda un instant Lorkan et Cara qui pouvaient tout

juste les entendre.

— De mon temps, il n'y avait personne comme eux, déclara-t-elle. Personne ne naissait pourvu d'un pouvoir inscrit dans son âme, qu'il pouvait transmettre à ses descendants sur des générations. Ces dons ne sont venus qu'avec la Pierre Noire.

Touchée une fois, elle donne...

— La Ténèbre n'existait pas ici-bas ! comprit soudain Vaelin. C'est toi qui l'y as déchaînée.

L'être afficha une expression de dédain amusé.

— Tu ne sais rien ! s'exclama-t-il. Il y a toujours eu du pouvoir en ce monde, dans l'eau, dans la terre. Une puissance antique, erratique, au-delà du savoir humain. Les pierres ont apporté quelque chose de nouveau, de différent, un don qui a franchi l'abîme entre les univers. Nous l'avons saisi pour bâtir des merveilles...

L'Allié se tut, considéra le couple plus loin. Son dédain s'assombrit, s'intensifia jusqu'au franc mépris.

— ... et ce monde est notre legs, conclut-il. Lionen t'a-t-il dit que, lors de ses premières visions, il a cru avoir des aperçus du passé, d'une époque barbare depuis longtemps révolue où les gens se massacraient par simple superstition ? Plus tard, il identifia les ruines de ma ville et se rendit compte qu'il prenait connaissance de l'avenir. Un avenir qu'ensemble nous avons provoqué.

Il resta silencieux ensuite, apparemment satisfait de sa position de prisonnier. Sans protester, il restait en selle, acceptait avec un sourire reconnaissant la nourriture qu'on lui dispensait à la cuillère. Vaelin l'accabla de questions les deux premiers jours, puis renonça à interroger cette chose qui, de toute évidence, ne voulait plus lui expliquer quoi que ce soit.

Dix jours plus tard, ils laissaient les montagnes derrière eux pour progresser dans la plaine. Le paysage était agréable, parsemé de petites combes boisées et, à mesure qu'ils allaient vers le sud, de plantations, de villas de tailles et richesses variées. Certaines semblaient abandonnées depuis peu ; autour d'autres, à moitié détruites par le feu ou une violence délibérée, les corps jonchaient le sol. Le commandant soupçonna d'abord le Bâtard de la Sorcière d'avoir laissé libre cours à sa cruauté lorsqu'il menait ses troupes vers le nord, mais il devint vite évident que c'étaient des révoltes qui avaient entraîné ces ravages et non des pillages de soldats. En effet, de temps en temps, ils trouvaient des cadavres de robes-noires pendus aux arches de demeures à moitié détruites, en général des familles dont tous les membres avaient subi les mêmes tourments lisibles dans leur chair meurtrie.

— Les hommes rouges ont enrôlé les Varitaï en faisant route vers le

nord, supposa Astorek après avoir considéré une villa particulièrement cossue rasée par le feu jusqu'aux fondations. Quand les esclaves se sont soulevés, les propriétaires ne pouvaient se défendre.

— Pourquoi tuer les enfants ? s'indigna Cara.

Contrairement à sa maison, le chef de famille ne montrait aucune trace d'incendie. Il gisait dans sa cour bras et jambes en croix, éviscéré, près des corps torturés de même d'une femme et d'un petit garçon.

— Ce n'est pas facile de se contenir après toute une vie de rage refoulée, expliqua Astorek. On arrache à leurs parents les enfants nés dans l'esclavage pour les vendre... enfin, ceux qu'on laisse vivre.

— Cela n'excuse rien, chuchota la jeune femme. Rien dans ce voyage affreux n'est supportable.

Vaelin remarqua que l'Allié considérait d'un regard blasé les reliques calcinées de la demeure. D'une manière générale, ces derniers jours, il avait eu l'air de s'ennuyer. Son expression rappelait au frère celle des nobles privilégiés qui, lors de la foire des Eaux-d'Été, supportaient sans plaisir les divertissements banals offerts à la foule.

Il attend la fin avec de plus en plus d'impatience. Et moi donc !

Après encore une semaine de marche, ils arrivèrent en vue d'une première ville, un assemblage de logis assez sordides qui, derrière leurs remparts, surgissaient des champs verdoyants telle une poussée de plantes malsaines. Astorek se rappelait y avoir passé du temps quand le régiment de son père y tenait garnison avant de poursuivre au nord, vers la rencontre fatale qui l'attendait dans les montagnes. Il ne parvenait pas à se souvenir de son nom.

— Des hommes se sont enivrés et se sont bagarrés avec les habitants, précisa-t-il. On a sorti des couteaux, ça a vraiment mal tourné. Le lendemain, mon père en fit pendre un et fouetter dix. C'est curieux, les soldats n'ont pas paru tellement lui en vouloir... Je crois que c'est la seule occasion où il leur a plus ou moins inspiré du respect.

— Ça pue pire que dans les cahutes des *Merim Her* ! estima Alturk. Nous ne sommes pas nombreux... nous devrions éviter ce coin.

— La route du Nord commence ici, lui objecta le Volarien, elle mène droit à la capitale. C'est le chemin le plus pratique vers le sud.

Il s'avéra que les habitants ne voulaient pas les laisser passer. Alors que la troupe s'approchait de la chaussée, une petite foule hétéroclite d'environ trois cents personnes émergea des portes de la cité et se positionna en travers. À mesure qu'il avançait, Vaelin remarqua leurs vêtements disparates, du noir, du gris, ça et là une touche de rouge qui ressortait. Tous portaient des armes, mais sans trop savoir comment s'y prendre. Leurs rangs étaient franchement désordonnés.

Un homme de forte carrure se tenait en tête de ces forces anarchiques. Il croisait d'un air de défi assuré ses bras nus musculeux en observant le commandant face à lui. Sa tenue se composait d'une tunique rouge et d'un pantalon de cuir noir. Il avait abondamment garni ses poignets replets de bracelets d'or et d'argent.

— Dis-lui qu'il nous barre la route, demanda le frère à Astorek alors qu'ils s'arrêtaient à une cinquantaine de pas du rassemblement.

Le Volarien s'exécuta et reçut en réponse une longue tirade lancée d'une voix retentissante. Le meneur, en même temps, agitait ses bras chargés de bijoux pour désigner l'horizon tout autour de lui.

— Il se proclame roi de cette terre aussi loin que porte le regard, traduisit le chaman. Il a tué beaucoup d'hommes pour s'emparer de la ville, il n'hésitera pas à en tuer beaucoup d'autres pour la conserver.

— Que veut-il ?

— Un tribut et notre allégeance, si nous voulons emprunter cette route.

— C'est un esclave ?

— Je dirais un Garisaï. J'ai l'impression que, dans cette province, d'importants changements politiques sont intervenus. Dans tout chaos, c'est en général le plus fort qui prévaut.

— Nous avons vu beaucoup d'enfants assassinés dans cette région. Demande-lui s'il en est responsable.

L'homme charpenté cracha avec mépris par terre en entendant la question, gesticula d'un air encore plus furieux et pointa le doigt sur Vaelin avec agressivité.

— Il a purgé ces terres du sang maudit des maîtres. Leur race ne risque plus de renaître pour les encombrer. C'est lui le maître à présent, il exige ce qui lui est dû.

— Il l'aura !

Le commandant descendit de sa selle et s'avança vers l'homme d'un pas vif. Le roi nouvellement proclamé afficha sur ses traits grossiers une expression de surprise, puis de franche inquiétude quand Vaelin dégaina son épée. Il se plaça en posture de combat, sortit de sous sa tunique deux épées courtes dissimulées là. Sa pose était assurée, une lame brandie bien haut et l'autre en bas.

Le frère envoya un couteau qui passa entre les armes jumelles. La pointe d'acier s'enfonça dans l'orbite du Garisaï jusqu'à la garde. L'homme tituba mais parvint à porter une contre-attaque machinale que Vaelin para dans un claquement net avant d'abattre son épée en un arc presque trop rapide pour qu'on le suive. La lame s'enfonça environ aux deux tiers du cou épais du Volarien, ce qui obligea son adversaire à la retirer avant de porter un nouveau coup pour détacher la tête du cadavre agité de spasmes.

Le commandant leva les yeux sur la troupe disparate d'esclaves

rebelles. Au lieu de se ruer sur lui pour venger leur roi défunt, ils avaient reculé de quelques pas. Chacun affichait sur son visage une expression réconfortante de désarroi abasourdi. Vaelin se détourna et fit signe à Astorek de le rejoindre.

— Traduis tout ce que je vais dire, lui indiqua-t-il avant de s'adresser à la foule. Je proclame désormais cet endroit province du Royaume Unifié, sous l'autorité de la reine Lyrna Al Nieren. Jusqu'à ce qu'elle nomme ici un délégué chargé de dispenser un gouvernement juste et équitable, vous vous conduirez en citoyens libres du Royaume et ne vous livrerez ni au meurtre ni au vol. Dans le cas contraire, la souveraine ne tardera pas à rendre sa justice !...

Il s'interrompit le temps de pousser gentiment la tête du ci-devant roi du bout de sa botte.

— ... et elle n'a pas ma clémence, conclut-il.

Il agita d'un coup sec son épée pour en chasser le sang, avant de la rengainer et de se diriger vers Taillade.

— À présent, laissez-nous passer.

La région se fit plus peuplée en allant vers le sud, et tout autant troublée. Ils voyaient souvent des gens en exil sur la route, surchargés d'objets – les leurs ou ceux qu'ils venaient de piller. La plupart s'enfuyaient à la vue de tant de guerriers montés et se dispersaient dans les champs où, incroyablement, quelques esclaves poursuivaient leur labeur agricole. Pourtant, tous ne s'égaillaient pas. Certains, par exemple les vieillards ou ceux encombrés d'enfants, se déplaçaient d'un pas accablé vers le côté de la chaussée et, l'air fascinés, regardaient passer la troupe en silence. Ils exhortaient à se taire les petits qui montraient du doigt ces hommes bizarres. Tous n'avaient pas la même soumission, Vaelin et les siens durent essuyer bien des insultes de la part de ceux qui avaient tout perdu aux mains des esclaves en maraude. On aurait dit qu'ils ne craignaient plus grand-chose. Un homme âgé vêtu de robes noires déchirées les assaillit de projectiles arrachés à une pile de crottin de cheval. Son visage n'était qu'un masque de fureur démente tandis qu'il crachait des injures inintelligibles. Alturk se dirigea vers lui, le considéra avec sérénité du haut de sa monture, le gourdin posé sur l'épaule, jusqu'à ce que l'épave s'écroule en pleurant sur ses munitions odorantes.

— Voilà un peuple bien étrange, commenta le guerrier en rejoignant les siens au trot. Ils cherchent une mort honorable et s'effondrent en larmes quand on la leur offre...

Ils couvrirent plus de trois cents kilomètres en une semaine, sans rencontrer le moindre soldat ennemi. Pourtant il restait des traces de combat : des corps jetés un peu partout sur la route, peut-être une centaine, surtout des hommes mais aussi quelques femmes. Astorek

estima à leur tenue qu'il s'agissait d'un mélange d'esclaves et de citoyens libres. Beaucoup étaient morts en pleine lutte, serrant encore dans leurs mains des gorges ou des lames. Une jeune femme gisait les dents plantées dans l'avant-bras du robe-noire qui l'avait tuée.

— Si ça continue, fit remarquer Astorek, il ne restera rien à conquérir à ta reine...

— À part la terre ! rappela l'Allié.

Toute la compagnie sursauta en l'entendant. Il promena un regard tranquille sur le carnage avant d'ajouter :

— La terre est la seule chose de valeur dans un monde comme le tien. Je pense que ta reine y trouvera un important bénéfice... Dommage que je ne puisse l'autoriser à le conserver.

— Tu parlerais différemment si tu la connaissais, répliqua Vaelin.

Il n'arrivait pas à rêver. Toutes les nuits il s'allongeait et dormait, semblait dans le sommeil presque tout de suite, et aucun songe ne venait le visiter. Dans les oubliettes de l'Empereur, ses nuits avaient été agitées, peuplées par Dentos, Sherin, même Barkus. À l'époque, il s'était senti tourmenté. Cette torture venait à point nommé accomplir le désir auquel l'Empereur résistait. Mais, à présent, il comprenait que ces rêves avaient été une bénédiction. Dahrena n'était plus, il ne restait rien d'elle, et il ne pouvait même pas savourer cette illusion onirique, ce fugitif et précieux mensonge qui l'aurait ramenée à la vie, même au prix d'un triste réveil quand, telle la lame d'une hache, la réalité se serait abattue sur lui au moment où il aurait tendu la main vers la couche froide et vide tout près de lui. Comme il aurait aimé cela !

— Elle a parlé de toi.

Vaelin se redressa en évitant le regard de l'Allié. Il était tôt. Le ciel, trop sombre encore pour qu'on y voie bien, réduisait l'être de l'autre côté des cendres fumantes du feu de la veille à une forme prostrée, obscure.

— Ne voudrais-tu pas savoir ce qu'elle a dit ? poursuivit le monstre.

— Pourquoi te remettre à dégoïser maintenant ? rétorqua le frère. Serait-ce parce qu'on approche de Volar ?

— Non, je m'ennuie, c'est tout. Et puis les primitifs comme vous se révèlent de jour en jour plus distrayants. Je reconnais vous avoir légué une ère d'ignorance totale, mais vous parvenez à y apporter de la variété ! Dis-moi, pourquoi n'as-tu pas gardé avec toi la tête de cet homme ? J'ai l'impression que l'emporter aurait eu une signification rituelle...

— Tu veux me faire croire que tu ne sais vraiment rien de nous ? Après tous ces siècles à orchestrer le chaos en ce monde, comment

pourrais-tu en connaître aussi peu ?

— Je ne le vois que par les yeux des prisonniers de l’Au-Delà, et leurs perceptions sont le plus souvent floues. La mort abîme l’âme, elle la dépouille de presque toute sa substance. À mon époque, un philosophe renommé prétendait que l’esprit ne constitue que la somme de ses souvenirs, que l’âme en soi n’est qu’une métaphore.

— De toute évidence, il avait tort.

— Vraiment ? Ne t’es-tu jamais demandé pourquoi seuls les Doués demeurent dans l’Au-Delà ? Se pourrait-il qu’eux seuls soient dignes de l’âme, que tous les autres malheureux soient condamnés à glisser dans le néant quand leur fin est venue ?

— La vie m’a appris à accepter le mystère, surtout quand il est impossible de le dissiper.

L’Allié eut un rire doux, sans malice, et bougea pour s’approcher. Il se pencha en avant, révélant ses traits, son regard intense, inquisiteur, comme s’il cherchait vraiment à comprendre.

— Mais moi je peux le dissiper... L’Au-Delà ne constitue en rien le domaine éternel des défunts, c’est le produit de la démence, de l’orgueil ! Une croûte posée sur une plaie suintante, à jamais infectée, à jamais facteur d’infection. Exister là-bas, c’est éprouver pour l’éternité le froid de la mort, sentir peu à peu son être se disperser jusqu’à ce que plus rien n’en demeure qu’une conscience amorphe, dépouillée de ses souvenirs et pourtant toujours présente, qui ne connaît plus rien que le vide glacé sans fin.

— Pourtant tu as trouvé le moyen de rester suffisamment concentré pour nous nuire !

Vaelin se leva, se plaça à côté de l’être. Il se pencha tout près pour lui chuchoter avec colère ses questions :

— Quel est ton don ? Qu’est-ce qui nous attend à Volar ?

L’autre resta silencieux un bon moment. Le frère lut dans son regard qu’il calculait son prochain mouvement.

— Elle a dit à quel point elle t’aimait, révéla-t-il enfin. Tu as su consoler son cœur déchiré par le chagrin. Mais elle s’inquiétait à propos de celle que tu as aimée avant de la connaître, elle craignait qu’après cette guerre tu te lances à sa recherche. Cela dit, ce qui la tourmentait le plus c’était l’enfant que vous aviez conçu ensemble. Elle espérait une fille mais savait bien que ce serait un garçon, qui plus tard risquait de suivre les pas martiaux de son père...

Le coup rejeta la tête de la chose en arrière. Du sang et des dents jaillirent de sa bouche. Vaelin n’avait pas vraiment conscience de son poing qui martelait les traits d’Erlin jusqu’à les ravager, ni du torrent de haine qui s’écoulait de ses lèvres. Il ne sentit rien quand Alturk le frappa de son gourdin à la nuque et l’envoya droit dans le plus profond des sommeils.

Cette fois, les rêves lui vinrent.

Chapitre 7

LYRNA

— Je proclame désormais le seigneur Lakrhil Al Hestian Seigneur de Guerre des troupes royales.

Elle les avait convoqués au sommet de la plus haute tour du temple, loin au-dessus des bûchers encore fumants qui parsemaient la plaine. Elle avait vue aussi sur la masse cramoisie des Arisaï qu'on avait dépouillés de leurs armes avant de les empiler au bord de la rivière pour qu'ils y pourrissent.

— Ces hommes n'avaient pas d'âme, avait-elle répondu à frère Kehlan quand il avait timidement suggéré qu'il conviendrait peut-être de leur accorder quelque sépulture. On ne peut rendre hommage à ce qui n'existe pas.

À présent, elle parcourait du regard les visages de son état-major, en quête de désaccords affichés. Quelque ressentiment que ces hommes puissent nourrir à la voir ainsi promouvoir celui qu'ils dénommaient traître, ils savaient à merveille le dissimuler.

Ils me connaissent trop bien désormais, supposa-t-elle, étrangement perturbée par leur manque d'audace.

Seuls les seigneurs Nortah et Antesh marquèrent une réaction visible. Le premier hocha la tête en silence, l'air las. Al Hestian et lui avaient chacun tendance à se conduire comme si l'autre n'existait pas, dans une indifférence ostentatoire caractéristique d'une profonde antipathie mutuelle. La pointe prolongeant le bras droit mutilé d'Al Hestian constituait un rappel constant, inévitable, de leur différend de longue date. Le commandant en chef des archers, quant à lui, manifesta son indignation avec plus de force, refoulant péniblement l'expression de colère sur sa figure.

Il n'a guère envie de se retrouver sous les ordres du boucher du gué de l'Eauverte ! Heureusement, j'ai une carte cruciale en réserve pour lui.

— Le haut maréchal Nortah assurera à sa place le commandement de la Compagnie Morte, poursuivit-elle. Les Dagues de la Reine sont enrôlées dans la Garde du Royaume, sous le commandement du seigneur Iltis.

Elle se tourna vers Al Hestian.

— Seigneur de Guerre, je vous prie de me fournir votre rapport sur la situation de nos forces.

— Au total, Majesté, nos pertes se montent à un peu plus de mille

cinq cents soldats. Plus trois cents blessés hors d'état de combattre. En dehors des Dagues de la Reine, trois régiments ont été décimés au point que je me vois contraint de conseiller leur fusion en un. Toutefois, nous pouvons nous estimer heureux en comparaison de l'ennemi : ils ont eu plus de trente mille hommes tués, un millier faits prisonniers. Les autres se sont enfuis, nous ne risquons guère de les retrouver contre nous. Le crédit de cette importante victoire revient au comte Marven.

L'un des jumeaux nilsaéliens prit alors la parole, celui avec la cuirasse émaillée de rouge. Lyrna ne trouvait pas que cela aidait tellement à le distinguer de l'autre.

— Notre noble grand-père fera en sorte que sa mémoire soit honorée par tout Nilsaël ! Mon frère et moi financerons sur nos fonds propres l'érection d'une statue à son image à la Mesnerie.

La reine repoussa l'image qui lui venait, celle de la face blême et paniquée de Marven en pleurs tandis qu'elle pressait un linge humide sur son front brûlant.

Il aurait certes préféré rentrer simplement chez lui pour subir la langue acérée de sa femme...

— Un millier de prisonniers ? demanda-t-elle au Seigneur de Guerre.

— Tout à fait, Majesté. J'attends vos ordres concernant leur sort.

— La rivière est profonde, son courant torrentueux, fit remarquer le baron Banders. Elle peut nous épargner la peine de trancher autant de gorges...

Les autres commandants échangèrent hochements de tête entendus et murmures d'approbation, à l'exception de Nortah qui ne cacha pas son rictus de dégoût.

— Non, décida la reine. Je les veux vivants. Nourrissez-les, soignez les blessés. Frère Hollun m'a appris que la plupart étaient originaires de la région...

— En effet, Majesté, confirma Al Hestian. Je dois ajouter que, pour des soldats volariens, ils ne valent pas grand-chose ! Presque pas de vétérans parmi eux, il s'agit surtout de tout jeunes gens, presque des enfants, enrôlés il y a à peine deux mois.

— J'ai cru comprendre qu'une ville nous attend à quelques jours de marche sur la route. Je suppose que beaucoup viennent de là.

— Vous parlez d'Urvesk, Majesté, que tous les rapports disent d'importance. J'allais vous suggérer de ne pas nous y arrêter : la garnison n'y est probablement pas assez nombreuse pour nous inquiéter, et en faire le siège nous coûterait du temps et des forces dont nous ne disposons pas en surplus.

Elle secoua la tête.

— Au contraire, nous y ferons halte avec toute la troupe ! Veuillez

préparer l'armée à se mettre en route à l'aube demain, nous n'avons que trop traîné ici.

Elle les congédia, resta à contempler le paysage. Ils descendirent en groupe l'escalier en colimaçon, sauf un, comme prévu.

— Vous voulez me parler, seigneur Antesh ? s'enquit la reine sans se retourner.

Il s'avança jusqu'à une distance respectueuse, mais son expression trahissait une colère intense.

— Je ne puis exiger de mes troupes qu'elles suivent cet homme, Majesté, énonça-t-il. Quand elles connaîtront la nouvelle...

— Dame Reva l'aurait fait, lui objecta Lyrna. Vous ne croyez pas ?

— C'est le Père en personne qui avait béni l'âme de dame Reva ! Je n'ai pas eu ce privilège, pas plus que mes archers. En la perdant... nous avons perdu notre cœur.

— Alors réjouissez-vous, car vous pouvez encore le regagner.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Le Septième Ordre m'apprend que, sans le moindre doute, dame Reva est vivante, retenue prisonnière à Volar.

Le seigneur Antesh passa d'une noire fureur au choc. Il blêmit, puis parut très vite submergé par l'espoir.

— Cette nouvelle... a-t-elle été confirmée ?

— Adressez-vous à frère Lernial, il vous rassurera. Ensuite, je suppose que vous aurez hâte de transmettre cette excellente nouvelle aux vôtres...

— Je... oui.

Il s'inclina brusquement devant la reine, tout ému, et recula.

— Merci, Majesté !

Elle revint à la vue impressionnante devant elle tandis que résonnaient dans l'escalier les pas rapides du seigneur. Dans son impatience, il trébuchait parfois.

— Ils croient vraiment que leur dieu parle à l'Envoyée ? s'étonna Murel.

— Qui sommes-nous pour dire qu'ils ont tort ?

Lyrna laissait errer son regard sur les caractères gravés sur la pierre au sommet de la tour. Ces symboles incompréhensibles dataient de bien des siècles.

— Sagesse m'a dit que, dans ce temple, à chaque tour en construction on allouait un prêtre, l'un de ceux que, pensait-on, les dieux avaient touchés. Sa mission, tout au long de sa vie, était de graver dans la pierre tout ce qu'ils avaient pu lui révéler, du bas vers le haut. Ils passaient leur existence à inscrire ainsi leurs visions, à l'exclusion de toute autre tâche, sans jamais avoir le droit de quitter l'édifice dont ils avaient la charge ! Pas étonnant qu'ils soient fous à lier à la fin, que leurs messages ne soient plus que des gribouillis,

l'ouvrage de déments aux mains ravagées. Et quand ils avaient terminé...

Elle se rendit tout au bord de la plate-forme, laissa en dépasser ses orteils chaussés d'une douce étoffe. Elle leva les bras. Le vent fouettait sa robe, ses cheveux.

— ... ils s'envolaient ! Les dieux les saisissaient dans les airs, les rappelaient à eux.

— Majesté ?

Elle se retourna. Iltis s'approchait d'elle, tendait timidement la main pour l'éloigner du gouffre. Elle baissa les bras et, avec un petit rire, lui fit signe de reculer.

— Voyons, monseigneur, pas d'inquiétude... Je ne vais pas m'envoler maintenant avec tout ce que j'ai à faire !

Elle ordonna à Al Hestian d'envoyer la Garde du Nord en avant-garde sur Urvesk, avec pour instructions de ne surtout pas se faire discrète. On divisa la cavalerie nilsaëline en plusieurs compagnies à disperser vers le nord et le sud avec pour mission de libérer tous les esclaves qu'elles pourraient trouver, même si cela impliquait de laisser toute latitude à leur propension au pillage. On les avait bien averties d'épargner autant que possible les citoyens libres avant de les encourager à se diriger vers l'est pour passer le mot sur les intentions de la reine. En conséquence, tandis que l'armée s'éloignait du temple et quittait la plaine poussiéreuse pour traverser les verdoyantes collines qui lui succèdent, de chaque côté, sur l'horizon s'élevaient de hautes colonnes de fumée provenant des villas incendiées dans le sillage des soldats. Dans leurs rapports, ils informaient la reine qu'apparemment les propriétaires avaient reçu l'interdiction de fuir, puisque les forces invincibles de l'Impératrice ne manqueraient pas d'écraser bientôt les envahisseurs.

Le cinquième jour, la plupart des patrouilles étaient rentrées, parfois chargées de collections d'objets de valeur, mais avec aussi dans leur sillage une quantité d'esclaves libérés qui se chiffèrent bientôt à plus d'un millier. Lyrna s'appliqua à souhaiter personnellement la bienvenue au plus grand nombre possible. Pour l'essentiel, c'étaient de jeunes gens et jeunes filles qui tendaient à lui accorder le titre d'« honorée maîtresse ». Il semblait que les plus âgés, après toute une vie passée dans la crainte, ne soient plus en état d'accepter la nouvelle vie offerte par cette souveraine étrangère.

— Certains ont pleuré en nous voyant brûler la demeure de leur maître, Majesté ! apprit à Lyrna un capitaine nilsaëlien éberlué. Il y en a même eu pour nous attaquer.

Elle confia à Nortah les nouvelles recrues, avec l'aide de Sagesse puisque le haut maréchal ne parlait pas volarien.

— Il faudra des mois pour en faire des soldats, estima-t-il alors qu'elle inspectait son camp d'entraînement improvisé.

Ils faisaient halte dans une grande vallée à une quinzaine de kilomètres d'Urvesk, dans un beau domaine dont les cavaliers avaient eu la prévenance d'épargner la villa pour leur reine.

— Vous avez déjà enseigné à des esclaves l'art de la guerre, monseigneur, lui rappela-t-elle.

— Ils n'avaient connu que quelques jours sous les fers, au plus quelques semaines. Et leur haine brûlante permettait de compenser leur manque d'expérience et de discipline...

Il désigna les bleus s'échinant sous la tutelle de sergents Gardiens des Défunts, qui semblaient penser qu'en criant plus fort en langue du Royaume ils se feraient mieux comprendre des Volariens.

— La plupart de ces gens n'ont jamais connu que l'esclavage, précisa-t-il.

— Je suis prête à parier que leur haine se révélera aussi brûlante si on leur donne l'occasion de l'exprimer ! Procédez, monseigneur, vous avez trois jours avant notre départ.

La cité d'Urvesk se situait tout près d'un embranchement de la rivière longeant la route ; à cet endroit, un bras moins important serpentait vers le nord. La ville rappelait vaguement Altor à la reine avec ses hauts remparts, toutefois l'impression disparut quand elle repéra les nombreuses failles dans cette protection, et les quartiers sordides qui s'étaient étalés entre ces murailles et les berges.

Le prix de la paix : l'impréparation, songea-t-elle tandis que le seigneur Adal arrivait au galop.

— L'endroit se vide de jour en jour, Majesté, lui apprit le commandant de la Garde du Nord. Les habitants fuient en masse la ville vers le nord ou l'est depuis qu'ils ont repéré notre approche. Aucun signe de forces militaires en dehors de quelques sentinelles sur les remparts... Deux cents hommes au plus.

— Merci, monseigneur. Veuillez mettre votre compagnie au repos.

— Majesté, je... (Il hésita, une lueur avide dans les yeux.) J'avais espéré mener l'assaut...

Pourquoi cet individu est-il tellement assoiffé de gloire ?

La reine l'estimait beaucoup comme officier de haut rang – c'était l'un des rares militaires de carrière de cette armée –, mais ce désir constant qu'il manifestait de se jeter au-devant du danger commençait à l'inquiéter sérieusement. Elle avait entendu bien des anecdotes sur la bravoure dont il avait fait preuve au cours de la bataille du temple, mais qui frisait la témérité... Pourtant, il en était sorti sans une égratignure.

— Nous ne donnerons pas l'assaut, monseigneur, lui annonça-t-

elle. Conservez votre enthousiasme pour Volar.

Elle fit pivoter Jais et se dirigea vers les prisonniers, une troupe d'un peu plus de mille hommes et jeunes garçons gris de peur, entravés de chaînes, qu'on avait rassemblés en quatre rangs mal alignés.

— Y a-t-il ici des officiers originaires de cette cité ? les héla-t-elle en volarien.

Apeurés, ils s'agitèrent un peu, sans rien dire. Beaucoup n'osaient pas lever la tête, un jeunot devant pleurait à chaudes larmes.

— Allez, espèces de merdes ! aboya Iltis en langue du Royaume.

Pour clarifier son propos, il fit claquer méchamment un fouet de contremaître récupéré quelque part.

Au troisième rang, un soldat avec un bandage sur la figure leva lentement la main. Iltis l'amena aux pieds de Lyrna.

— Tu es officier ? demanda-t-elle au prisonnier que le Garde attaché à la Personne royale obligeait à s'agenouiller.

— Je suis commandant, prononça-t-il d'une voix essoufflée.

Son pansement noir de sang séché lui recouvrait l'œil droit, sa pâleur laissait à penser que chacun de ses pas le menait droit à la mort.

— Réserviste rappelé pour combattre dans la glorieuse guerre défensive de l'Impératrice.

Il lâcha un rire amer. Lyrna comprit qu'il s'attendait à être exécuté d'une seconde à l'autre.

— Debout, lui ordonna-t-elle. Monseigneur, veuillez lui retirer ses chaînes.

Elle s'approcha de lui, toujours sur sa monture. Le soldat borgne, abasourdi, la regardait sans prendre garde au sang qui coulait de ses poignets irrités, désormais libres.

— Tu vas rentrer chez toi, commandant, lui dit-elle en montrant Urvesk, et annoncer à quiconque gouverne cette ville que j'ai l'intention de relâcher tous tes camarades ici présents, car je ne viens pas ici assoiffée de carnage. Je ne veux que la justice. En échange, la cité laissera partir tous les esclaves qu'elle retient et m'ouvrira ses portes. Dans le cas contraire, je ferai exécuter dix prisonniers par heure jusqu'à obtenir satisfaction. Ensuite, si les citoyens ne veulent toujours pas se montrer raisonnables, ils suffoqueront dans le sang et les flammes quand j'enverrai mon armée à l'assaut de leurs murs ébréchés !

Elle fit avancer Jais un peu plus près encore, se pencha pour plonger son regard dans l'œil unique du Volarien.

— Demande-leur s'ils tiennent tant à périr pour leur Impératrice...

Au crépuscule, plus de trois mille esclaves franchissaient la porte

de la ville. La reine regarda les derniers qui s'en éloignaient et dissimula son soupir de soulagement quand les battants restèrent ouverts.

As-tu jamais obtenu cela, Père ? demanda-t-elle au fantôme du vieux renard. *J'ai conquis une cité par la seule force des mots !*

— Je devrais entrer d'abord avec la Garde du Royaume, Majesté, proposa Al Hestian, afin de vous assurer un accueil digne de votre personne.

Ce serait si facile ! pensa-t-elle, les yeux toujours rivés à la ville offerte. *Toutes ces maisons de bois, quel combustible... Les flammes illumineraient le ciel à cent cinquante kilomètres à la ronde.*

— Je n'irai pas là-bas, répondit-elle au Seigneur de Guerre. Envoyez-y autant d'hommes que vous jugerez nécessaire pour vous assurer qu'ils n'ont pas gardé une partie de leurs esclaves, et réquisitionnez des provisions suffisantes pour mes nouveaux sujets. Aucun pillage sous peine de mort. Laissez-leur de quoi éviter la famine, et aussi leurs chevaux. J'ai hâte que la nouvelle de notre mansuétude se répande ! Assurez-vous que l'armée soit prête à reprendre sa marche dès l'aube.

Elle regarda les prisonniers qui se blottissaient les uns contre les autres, frissonnant autant de peur que du froid de l'obscurité grandissante.

Comme tous ces pauvres gens que j'ai laissés se noyer dans les tréfonds du navire esclave... Elle crispa ses mains sur ses rênes, à s'en faire mal. *Ce serait si facile !*

— Vous les relâcherez une heure avant notre départ, ordonna-t-elle.

Elle lança Jais au galop vers la villa volarienne.

Ils parcoururent plus de cent cinquante kilomètres en trois jours. Le Seigneur de Guerre imposait une telle allure qu'à chaque arrêt pour la nuit beaucoup de soldats s'écroulaient de fatigue. On surnommait cette partie de la campagne « la route sanglante ». Lyrna, de plus en plus, était en contact intime avec le moral variable de ses diverses troupes. Les Nilsaëliens se révélaient les plus râleurs ; à la fin du second jour de marche forcée, ils s'effondrèrent dans un énorme grondement collectif de soulagement épuisé. Ceux de la Garde du Royaume se montraient les plus disciplinés dans les rangs, mais aussi les plus turbulents le soir. Les coups de poing à l'issue de parties de cartes ou de querelles dérisoires, hélas, étaient monnaie courante. Le campement des Renfaëliens, de loin les plus joyeux, résonnait en général de rires et de chants, en net contraste avec l'efficacité muette des Cumbraëliens taciturnes. Ces derniers, depuis l'escale au temple, semblaient plus déterminés que jamais : ils avançaient encore plus vite

que les autres. Lyrna avait accordé au seigneur Antesh de mener en personne sa colonne, qui avait fréquemment cinq kilomètres d'avance sur le gros des troupes quand on sonnait la halte. En outre, à en juger par la manière dont ils se rassemblaient à la moindre occasion autour des quelques prêtres qui les accompagnaient, il semblait que les bonnes nouvelles concernant dame Reva avaient provoqué chez eux un renouveau de leur pitié.

— La honte m'envahit, Majesté, annonça Antesh le soir du troisième jour.

Elle s'était mise à sa recherche au cours de l'inspection quotidienne qu'elle faisait de ses forces. Les compatriotes d'Antesh l'avaient reçue avec un respect plus marqué que de coutume, s'étaient inclinés plus bas devant elle. Toutefois, ils ne perdaient pas leur expression vaguement méfiante.

— La honte, monseigneur ?

— Après cette tempête, quand nous avons cru dame Reva perdue, j'ai douté des intentions du Père en nous amenant ici. À Altor, il n'y avait pas eu de place pour le doute, l'Envoyée rayonnait de Son amour... Mais s'Il pouvait nous l'arracher, comment croire qu'Il bénissait cette expédition ? Je me disais que peut-être Il nous châtierait, qu'Il jugeait sévèrement notre alliance avec vous. Je vois maintenant à quel point je faisais fausse route ! *Elle* ne nous aurait jamais fourvoyés.

Devant la dévotion qui imprégnait chaque mot du commandant de ses archers, Lyrna dut résister à l'envie de lui demander si, par hasard, ce n'était pas une déesse qu'il adorait plutôt qu'un dieu.

— En vérité, c'est une grande âme, énonça-t-elle plutôt. J'espère la revoir bientôt.

Elle inclina la tête et s'éloigna, mais Antesh tendit la main, presque à lui toucher la manche.

— Majesté... si vous me permettez. Je sais que vous ne croyez pas en notre Père Universel – en fait, je doute même que votre piété pour votre propre Foi soit tellement intense. Sachez cependant que, même si vous ne ressentez pas Son amour, Il vous le dispense.

La reine se trouva dans la situation peu habituelle pour elle de ne savoir quoi répondre. Elle ne s'était jamais sentie à l'aise devant les manifestations de ferveur religieuse. Les quelques tête-à-tête qu'elle avait eus avec feu l'Aspect Tendris lui avaient été carrément pénibles, ainsi que ses conversations avec l'Aspect Caenis, même si ce dernier lui avait inspiré autant de pitié que de gêne.

Des vies dominées par les spectres de rêves antiques ! Et ils n'ont jamais l'air heureux sous cette férule...

— Assurez-vous de le remercier pour moi, dit-elle à Antesh d'un ton assez sec avant de se détourner.

— Autre chose encore, Majesté, s'obstina-t-il.

Il s'approcha, recula d'un pas devant le grognement d'avertissement d'Iltis.

— À propos de dame Reva. Je crains qu'elle se retrouve en position d'otage. Tous les rapports indiquent que cette Impératrice maléfique des Volariens n'hésitera pas à la mettre à mort si nous attaquons la capitale !

Votre Père Universel ne pourrait-il faire l'effort d'un miracle salvateur ?

Lyrna cacha d'un sourire son agacement.

— Je ne le permettrai pas, lui assura-t-elle.

— Alors vous avez prévu un stratagème, un moyen d'assurer sa sécurité ?

— Bien sûr !

M'emparer de cette maudite ville et compter sur la capacité étonnante de la donzelle à assurer sa propre sécurité.

Elle leva la main pour empêcher l'homme de s'enquérir plus avant.

— Je vous prie de répéter à vos archers que ma première priorité est de garantir la vie de l'Envoyée, fût-ce au péril de la mienne.

Antesh hésita un instant avant de tomber à genoux et de baiser la main de Lyrna.

— Je n'y manquerai pas, Majesté !

Les jours suivants, les vallons s'aplanirent pour laisser place à des terres agricoles peu pentues, en général des champs d'andrinople qui s'étendaient tel un tapis cramoisi sans fin autour du domaine ou du bourg occasionnel – la plupart manifestement abandonnés en hâte. Cette région se distinguait aussi par les pieux porteurs de suppliciés dont l'Impératrice avait décidé de l'agréementer.

— Pas étonnant qu'ils ne se battent pas pour elle ! commenta le baron Banders en scrutant l'un des cadavres en décomposition qui pendaient. Peut-être aurons-nous le champ libre jusqu'à Volar...

La reine considéra la longue rangée de poteaux disparaissant à l'horizon et remarqua un pâle voile de poussière à la limite de son champ de vision.

— Je doute que l'Impératrice nous accorde une route sans obstacle, lui objecta-t-elle.

Ce matin-là, Al Hestian avait envoyé le Sixième Ordre en éclaireur. Frère Sollis revint bientôt au rapport : une force de soixante-dix mille hommes environ venait à leur rencontre.

— Je dirais que la moitié sont des Varitaï, précisa-t-il, plus dépenaillés que ce dont nous avons l'habitude. Je soupçonne l'Impératrice d'avoir enrôlé tous les esclaves-soldats appartenant à des propriétaires privés dans le coin. Les Épées Franches n'ont pas meilleure allure, j'ai vu surtout des vieillards et de très jeunes garçons. Leur cavalerie c'est autre chose, cependant. Elle avance en bon ordre,

patrouille sur les flancs en surveillant les alentours. Nous avons eu de la chance de ne pas nous faire repérer.

— Pas de Kuritaï ou d'Arisaï ? demanda Lyrna.

— Je n'en ai pas vu, Majesté.

— Nous ne devons pas oublier la leçon du temple, fit remarquer Al Hestian. Ils ont sans doute dissimulé leurs forces d'élite au milieu de la piétaille.

— De toute manière, c'est du suicide ! estima Nortah en secouant la tête. Nous sommes largement plus de cent mille à présent, plus nombreux chaque jour.

— Si l'ennemi tient à se faire annihiler, commenta la reine, je serai ravie d'obéir à ses intentions. Seigneur de Guerre, sans doute avez-vous des dispositions à prendre...

Al Hestian envoya la cavalerie nilsaëline et la Garde du Nord au galop avant même d'avoir mis complètement en place le gros de ses forces ; elles avaient pour instructions d'aller à l'assaut des Volariens montés. Les cavaliers de la Garde du Royaume, quant à eux, restaient en arrière pour sécuriser l'infanterie sur les flancs. Il fit adopter à cette dernière une formation étrangement compacte : la troupe ne se constituait que de trois régiments en rangs serrés, avec le reste de la Garde du Royaume juste après et, en arrière-garde, les Gardiens des Défunts du seigneur Nortah, entourés de la masse confuse des esclaves tout récemment entraînés, avec les fantassins de Nilsaël. Devant, les chevaliers renfaëliens et les archers cumbraëliens.

— Je suis parti du principe que Votre Majesté tenait à voir cette affaire promptement réglée, répondit le Seigneur de Guerre quand Lyrna lui fit remarquer avec le plus grand calme qu'elle n'avait jamais vu un tel ordre de bataille.

— Certes, monseigneur, reconnut-elle.

Elle le regarda s'éloigner sur sa monture avec les soldats chargés des signaux, en se demandant si elle n'avait pas intérêt à demander à Davoka de rester près de cet homme tout au long de la bataille, pour le tuer sur-le-champ au cas où sa stratégie se révélerait une énorme et peut-être volontaire bourde. Elle refoula ses soupçons en le voyant inspecter le flanc de l'armée qu'elle lui avait confiée : l'air totalement absorbé, il scrutait tout d'un œil d'expert.

Il fait de la guerre un art, comprit-elle. Il ne lui reste que cela comme passion, de même que les statues de maître Benril ou les dessins d'Alornis...

Elle considéra alors sa Dame Artificière qui longeait la rangée de balistes installées sur une petite éminence, sur la gauche des troupes. Elle avait violemment protesté à l'annonce d'Al Hestian qu'il n'aurait pas besoin de ses engins de guerre, et la suggestion de la reine de les garder en réserve en cas de contre-attaque l'avait à peine calmée.

Seule la perspective de voir couler le sang l'arrache à sa léthargie, songea Lyrna en suivant des yeux sa svelte silhouette qui passait d'une machine à l'autre.

Pour sa part, elle s'était placée un peu en arrière des balistes, sous la protection rapprochée de ce qui restait des Dagues de la Reine et des plus doués parmi les membres du Septième Ordre. De cette élévation, elle avait une bonne vue sur le conflit en cours. Les Volariens approchaient en assez bon ordre ; leurs premiers rangs se composaient presque exclusivement de Varitaï, les Épées Franches suivaient. D'épais nuages de poussière s'élevant des champs d'andrinople au-delà de leur flanc gauche trahissaient le combat déjà bien engagé entre la Garde du Nord et la Cavalerie Franche. Les lanciers nilsaëliens rejoignaient la lutte au pas de course. Sur la droite, on remarquait un contingent monté ennemi fort de trois bataillons décrivant un arc de cercle, sans doute avec l'intention de prendre l'armée de la reine à revers... mais des signaux transmis par les pavillons que manœuvraient les assistants du Seigneur de Guerre envoyèrent bientôt la Garde du Royaume à sa poursuite. Les deux fronts à cheval se heurtèrent de plein fouet à quelque trois cents mètres de la position de Lyrna qui remarqua qu'Alornis arpentait le terrain au milieu de ses balistes, visage crispé, poings serrés. On lui refusait l'occasion d'agir, puisque pas un seul cavalier volarien n'émergea de la mêlée pour s'offrir gentiment comme cible.

Un sifflement familier attira l'attention de la reine vers le gros de ses troupes. Elle aperçut la première salve cumbraëline s'abattant en plein milieu des rangs ennemis, qui donnèrent l'impression de trembler sous l'impact. Les soldats ralentirent leur allure mais continuèrent tout de même à avancer sous la grêle incessante de flèches. Dans sa lunette, Lyrna vit les visages sans expression des Varitaï qui marchaient, impavides, tandis que leurs camarades tombaient autour d'eux. Elle aurait cru qu'Al Hestian demanderait à l'armée de faire halte un moment pour laisser le champ libre aux Cumbraëliens, mais de multiples cors résonnèrent pour la détromper.

Elle baissa sa lunette. Les chevaliers de Renfaël chargeaient ! Ils fonçaient au grand galop, de plus en plus vite, faisaient vibrer la terre, suivis d'un sillage de fleurs d'andrinople déchiquetées dont les pétales formaient au soleil une nuée d'une beauté insolite. Les archers cessèrent aussitôt de tirer, se rassemblèrent pour courir à leur tour à la rencontre de l'ennemi. Abandonnant l'arc pour l'épée ou la hachette, ils avançaient d'une manière mieux coordonnée que lors de leur ruée folle au temple. Ils ne tardèrent pas à avoir rejoint les régiments de tête de la Garde du Royaume.

La reine revint à la charge renfaëline qui arrivait à destination. Elle n'avait encore jamais assisté à ce spectacle, mais son père lui en avait

souvent parlé.

Imagine une pointe de flèche forgée du métal le plus dur, de dimensions gigantesques.

Murel, près d'elle, émit un juron de surprise devant cette énorme masse d'acier et de viande équine qui, dans son impact, donnait naissance à un tumulte immédiat composé des hurlements des hommes et des chevaux mêlés des notes discordantes de la chair et du métal en collision. Lyrna vit plusieurs de ses chevaliers tomber, s'écrouler avec leurs chevaux dans un pêle-mêle d'armures et de sabots en délire, mais pour l'essentiel la troupe montée conserva sa cohésion et entreprit de disperser les rangs volariens. Elle perça jusqu'aux Épées Franches et même au terrain dégagé derrière.

On sonna de nouveau le cor ; toute la masse de l'infanterie accéléra jusqu'au pas de course. Les Cumbraëliens rompirent alors les rangs et se portèrent à la rencontre de l'ennemi à toute vitesse en agitant épées et hachettes. Ils ravagèrent les rangs varitaï déjà éprouvés. Les régiments de la Garde du Royaume suivaient à quelques secondes, ils se mirent à jouer de la hallebarde avec une discipline mortelle. Les lignes volariennes, complètement désorganisées, plièrent, rompirent, se désintégrèrent.

Les pétales s'élevaient de plus en plus nombreux des champs ravagés tandis que la bataille tournait au massacre, et dissimulaient l'essentiel du carnage sous une brume écarlate ondoyante. Sur les deux flancs, les combats firent rage un moment entre les troupes montées, mais bientôt la cavalerie volarienne fuit vers l'est quand elle vit scellé le sort de l'infanterie. Dans sa lunette, la reine remarqua le seigneur Adal qui menait la Garde du Nord à la poursuite de l'ennemi en dépit de l'état de sa monture recouverte d'écume. Sa cape verte flottait derrière lui tandis qu'il l'éperonnait impitoyablement, brandissant devant lui, droite comme une flèche, son épée ensanglantée.

Lyrna revint au cœur de la bataille et repéra un noyau de résistance formé par des Épées Franches au milieu de la masse oppressante de la Garde du Royaume. À y regarder de plus près, il s'agissait surtout d'hommes épouvantés, qui se battaient avec la férocité née de l'instinct de survie.

— Envoyez un messenger à cheval au seigneur Al Hestian, ordonna-t-elle à Iltis. Je tiens à faire encore des prisonniers.

— Hélas, Majesté...

La reine se tourna vers Murel qui venait de murmurer près d'elle, et se demanda un bref instant si une force ennemie inédite ne venait pas de surgir au beau milieu de son armée tant les rangs de la Garde du Royaume se retrouvaient bousculés par des milliers de silhouettes le plus souvent dépourvues d'armure, qui les traversaient dans le plus grand désordre.

Les esclaves !

Elle aperçut Nortah qui, sur son cheval, s'efforçait sans succès de retenir ses recrues en train de charger les Épées Franches encore debout. La première centaine se fit tailler en pièces en quelques secondes, ce qui n'arrêta en rien les autres. Comme saisis de folie, ils continuèrent à courir sans accorder la moindre attention aux armes qu'on abattait sur leur chair dénuée de protection. Un homme se fraya à mains nues un chemin au milieu des soldats, déchiquetant visages et gorges. Sans paraître remarquer que le dernier à tomber devant lui plongeait sa lame dans sa poitrine, il lui souleva le heaume pour le mordre en pleine figure. Ses camarades s'engouffrèrent dans la brèche pourtant étroite ainsi ouverte. La bravoure désespérée des Épées Franches tourna à la panique sous la sauvagerie de l'assaut. Certaines coururent carrément jusqu'à la Garde du Royaume pour s'agenouiller en signe de reddition, mains levées bien haut, mais la plupart n'eurent pas autant de chance.

La justice..., songea Lyrna alors que la dernière trace d'uniforme volarien noir disparaissait dans la multitude grouillante des esclaves libérés. Beaucoup, à présent, agitaient en triomphe des armes qu'ils venaient de récupérer, ou même des membres et des têtes tranchés. Les pétales de fleurs tombaient toujours, doucement. *Nous ne sommes pas les seules âmes assoiffées de vengeance ici.*

— Me trouvez-vous jolie ?

La jeune femme que les esclaves libérés avaient désignée comme leur porte-parole, de fait, faisait montre d'un type de beauté délicat, avec des traits fins, un teint d'une nuance olive agréable. L'effet général était cependant gâché par le pansement qui recouvrait son oreille gauche à moitié arrachée. Elle portait un assortiment hétéroclite de pièces d'armure et d'armes et se tenait fièrement, bras croisés, en foudroyant franchement du regard la souveraine. Elle ne lui avait pas accordé la plus petite inclination de tête ; son adresse désinvolte à la personne royale amena Iltis à pousser un grognement menaçant et à s'avancer. Lyrna l'apaisa en lui touchant le bras avant de faire signe à son interlocutrice de poursuivre.

— Mon dos l'est beaucoup moins, précisa celle-ci. Lors de ma première nuit dans la maison de plaisir, j'ai pleuré, cela a beaucoup déplu au robe-rouge qui avait payé une coquette somme pour ma virginité. Mon maître m'a fait fouetter tous les jours pendant une semaine avant de me vendre à un éleveur de porcs. Ses bêtes étaient mieux nourries que moi, cela ne gênait pas le fermier si je pleurais quand il abusait de moi. Que diriez-vous de voir mon dos, noble reine ?

— Je suis navrée de tout ce que vous avez souffert, lui assura

Lyrna. J'ai eu moi aussi des chaînes aux poignets, ne croyez pas que je ne sache rien de vos épreuves ! N' imaginez pas non plus que la vie des ennemis que nous abattons m'importe. Toutefois, si vous et les vôtres voulez faire route avec nous, il faut que vous vous considériez comme des soldats, tenus d'obéir aux ordres de ceux qui vous commandent.

— Nous n'avons aucune intention d'échanger un maître pour un autre, rétorqua la femme sur un ton moins insolent. Nous vous remercions de votre intervention... mais il reste énormément de comptes à régler. Nous ne faisons que commencer.

— Vous aurez votre rétribution. Après notre victoire, vous me donnerez le nom de ce maître qui vous a fouettée et j'ordonnerai qu'il subisse le même sort. Je châtierai aussi l'éleveur de porcs. Demandez à vos camarades de faire une liste de ce qu'on leur a infligé, je vous promets que justice sera rendue pour chacun. Mais, d'ici là, je dois vous demander de vous conduire en force armée, non en vulgaires émeutiers. Vous recevrez la même solde que les soldats de ma Garde du Royaume, seulement souvenez-vous qu'un tel service exige de la discipline ! Le seigneur Nortah est un officier compétent qui ne fera pas bon marché de vos vies, aussi avez-vous tout intérêt à lui obéir.

— Et si nous refusons de vous servir ?

Lyrna écarta les mains.

— Vous êtes libres ! Vous pouvez vous rendre où vous voulez. On vous paiera le temps passé dans cette armée, et je vous assure de ma gratitude et de mon amitié.

L'autre réfléchit un moment, sans relâcher sa posture.

— Certains s'en iront, certains resteront, conclut-elle enfin. Beaucoup, comme moi, ont été arrachés à leurs foyers voilà bien des années et souhaiteront rentrer chez eux.

— Je ne ferai rien pour les retenir, je peux même leur offrir des vaisseaux pour les ramener dans leur pays quand nous en aurons fini ici.

— En ferez-vous le serment devant tous ?

— Oui.

La femme hocha la tête.

— Alors venez nous voir ce soir, je ferai en sorte qu'ils vous écoutent.

Elle accorda à la reine une révérence maladroite et s'apprêta à quitter la tente.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, l'arrêta Lyrna.

— Soixante-Trois, répondit-elle avec un petit sourire. Je reprendrai mon identité une fois revenue chez moi. Et ne vous en faites pas pour l'éleveur de porcs ! Le jour de mon départ, ses bêtes ont eu un repas plus copieux que jamais...

Que c'est beau !

La reine avait fait s'arrêter Jais à côté de l'Aspect Arlyn et de frère Sollis qui attendaient avec le Sixième Ordre en haut d'une petite colline. Tous contemplaient en silence, admiratifs, la vaste cité au loin. Dans le ciel clair, le soleil donnait sans voile sur une débauche de marbre, la faisait étinceler avant de recouvrir d'un glacié brillant, au sud, les eaux de l'Entaille de Lokar. Elle prit la mesure de l'absurdité de la mission qu'elle s'était fixée en considérant la myriade de tours sous ses yeux, les rues innombrables. La destruction d'une pareille capitale prendrait des années, elle doutait que même Alornis fût en mesure de concevoir un instrument capable de provoquer une explosion susceptible de la démolir.

— Aucune force ennemie en vue, Majesté, indiqua frère Sollis. Nous ne distinguons pas, en outre, le moindre indice de travaux défensifs dans les faubourgs. Plus loin brûlent quelques incendies, de grandes quantités de citoyens fuient vers le nord. Les esclaves, eux, viennent vers nous.

Lyrna hocha la tête. Elle avait ordonné deux jours auparavant la libération des quelques centaines de leurs prisonniers, munis d'un tableau complet des intentions de la redoutable souveraine. Il semblait bien que suffisamment soient arrivés à Volar pour y provoquer la réaction attendue.

— Majesté !

Frère Ivern se souleva de sur sa selle pour désigner le sud. La reine mit un moment à reconnaître les silhouettes sombres qui parsemaient les eaux de l'Entaille. Elle se servit de sa lunette pour confirmer que c'étaient bien des pavillons de guerre meldénéens qui flottaient au sommet de la forêt de mâts, tous rassemblés en arc de cercle à l'entrée du port. En amont de la rivière, on apercevait encore des dizaines de vaisseaux, dont le *Faucon-Rouge*, bien reconnaissable avec sa ligne élancée.

Elle fit signe à l'un des soldats des Dagues de la Reine.

— Prenez une monture et rendez-vous tout de suite auprès du Seigneur de Guerre. Il doit faire route sur-le-champ vers le centre de la ville en écrasant tous ceux qui voudraient l'en empêcher. Précisez qu'à mon avis il vaut mieux garder en réserve nos sujets fraîchement libérés.

Elle se tourna vers l'Aspect Arlyn.

— Je suis certaine que vous avez toujours en tête le chemin de l'arène...

— Certes, Majesté.

— Fort bien.

Elle lança Jais au galop, se mit à dévaler la pente est de l'éminence dans une envolée de pétales cramoisis.

— La courtoisie m'impose de rencontrer l'Impératrice ! jeta-t-elle.
Je m'en voudrais de la faire attendre.

Chapitre 8

REVA

— Où as-tu eu ça ?

Reva se surprit à tendre machinalement la main vers l'arc. Les décorations n'en étaient pas familières, avec ces haches et ces épées à la place du cerf et du loup, mais impossible de ne pas reconnaître la patte de l'artiste.

Un arc d'Arren !

— Tu connais cette arme ? demanda Varulek, le regard toujours aussi intense, étincelant.

— J'ai possédé un de ses jumeaux, qui repose désormais au fond de l'océan. Il s'agit d'un héritage familial ! Le meilleur concepteur d'arcs de toute l'histoire cumbraëline les a fabriqués spécialement pour mon grand-père, les guerres qui ont ravagé le Royaume les ont dispersés.

Tenant fermement l'arme, elle regarda Varulek droit dans les yeux.

— Alors, où l'as-tu trouvé ?

— La responsabilité de ma famille est de servir les dieux, ainsi que les écritures qu'ils nous ont laissées. Nous, maîtres de l'arène, avons toujours le bras long et les poches profondes... Notre pays ne manque pas de marchands qui savent rester discrets. L'un d'eux, voilà vingt ans, apporta cet objet à mon père. Il a été bien payé de ses efforts.

Reva suivait du doigt les gravures décoratives, elle se rappelait comme elle avait toujours trouvé son ancien arc merveilleusement adapté à sa main. Antesh lui avait appris que chaque arme avait été décorée en fonction des passions variées de son illustre grand-père... Celle qu'elle avait apportée à Altor représentait la chasse, celle-ci, semblait-il, la guerre.

— Que veux-tu que j'en fasse ? demanda-t-elle au Volarien.

— Ce spectacle où tu apparaîtras – la légende de Jarvek et de Livella – ne va pas être de tout repos. Je ne veux pas te raconter d'histoires, tu n'as que peu de chances de survie... mais, si tu y parviens, je peux dissimuler cet arc dans l'arène, de sorte que la loge de l'Impératrice soit à ta portée.

— Et les archers dans les gradins ? Je serai morte avant de pouvoir le bander.

— J'ai sous mes ordres ma propre troupe de Kuritaï attachés à l'arène. Et puis quelques mercenaires Épées Franches ont des comptes à régler. Les purges de cette femme n'ont pas épargné beaucoup de

familles.

— Si je la tue, je ne ferai que relâcher l'être qui se tapit en elle ! Il trouvera à coup sûr une nouvelle enveloppe...

— Ta reine approche. La dernière opération de l'Impératrice pour la défaire a échoué. J'étais là quand on lui a apporté la nouvelle, ce n'était pas beau à voir ! Elle est à la dernière extrémité pour rassembler des forces ; les meilleures troupes se trouvent loin au nord, à combattre une nouvelle menace. La rébellion couve dans l'Empire, elle n'aura aucune aide des provinces. Ton spectacle doit avoir lieu dans trois semaines et ta souveraine avance toujours plus près de la capitale. Si tu abats la nôtre devant des milliers de personnes, certes elle pourra se tapir dans un autre corps, mais cela ne changera rien : qui le suivrait ? Les tiens vont arriver dans une ville plongée dans le chaos, bonne à cueillir.

— Et puis nul doute que tu espères une petite récompense de leur part...

— Contrairement à ta reine, tu adores un dieu, et elle te laisse faire. Quand Volar tombera elle deviendra une Impératrice tolérante, qui acceptera le retour de nos antiques divinités.

Je crois plutôt qu'elle démolira cet abattoir puant pierre à pierre autour de toi... Reva examina une fois de plus l'arc dans sa main. Oncle Sentés aurait vu en toi la main du Père. Il l'a vue en moi.

Elle comprit soudain que cet événement, si jamais on venait à l'apprendre, formerait la matière du verset le plus important du Onzième Livre. L'Envoyée qui retrouve l'arc d'Arren, don du Père.

La tempête ne put la tuer, elle surmonta comme en se jouant les terreurs de l'arène et, avec l'amour du Père pour guider sa main, elle tira une flèche dans le cœur maléfique de l'Impératrice en personne !

— Je le ferai, annonça-t-elle à Varulek en lui rendant l'arme. Mais, si je ne survis pas, assure-toi que cet objet soit brûlé et que jamais mention n'en soit faite devant mes compatriotes.

Je ne leur ai que trop menti.

— Ouille ! glapit Lieza.

Elle roula par terre, se frotta le genou. Pour une personne aussi bien faite, elle faisait montre d'une gaucherie indécrottable. Elle manquait encore de coordination après deux semaines passées à s'entraîner avec acharnement.

— Debout, soupira Reva. On recommence.

— Tu vas trop vite, grommela la jeune fille en se relevant.

Elle répondit d'une grimace boudeuse à l'expression sévère de son mentor et adopta la posture qu'elle avait apprise, jambes bien pliées, buste très en avant, main frôlant le sol. Après ce que Varulek avait indiqué à Reva sur le spectacle qui s'annonçait, celle-ci ne doutait pas

que tenter d'initier la gamine aux armes ne l'aiderait pas vraiment à survivre. En revanche, savoir éviter un adversaire lancé à pleine vitesse, si. Peut-être.

Reva croisa le regard de son élève, s'obligea à sourire. Cette fois, Lieza ne s'y trompa pas : elle sauta sur sa droite, fit une roulade et se releva en évitant de justesse le bras de son aînée qui passait dans un éclair.

— C'est mieux, apprécia celle-ci. Mais la créature que nous devons affronter a une meilleure allonge.

— Tu crois vraiment tu peux la tuer ?

À condition de mettre la main sur cet arc assez vite !

— Nous avons nos chances. Rappelle-toi ce que je t'ai dit : tout va sombrer dans le chaos. Quand cela se produira, fonce vers la sortie ouest sans m'attendre, et ne te retourne pas.

La petite blêmit, serra étroitement les bras autour d'elle. La peur revenait. Ces crises se faisaient moins fréquentes, mais il arrivait encore qu'elle se retrouve tremblante, en larmes. Reva avait pris l'habitude de sentir au réveil le corps mince de Lieza serré contre le sien, sa figure sillonnée de larmes blottie contre son épaule. Elle n'avait pas encore trouvé la force de la repousser.

La jeune fille tourna la tête vers la porte dont on manœuvrait les verrous pour la première fois depuis plusieurs jours. On leur passait la nourriture par une fente en bas de l'huis, c'était le seul moyen pour elles d'estimer le temps passé puisque, depuis la visite clandestine de Varulek, on les laissait seules. Quand le battant s'écarta, Reva s'inquiéta de l'absence du robe-noire. Deux Arisaï se tenaient là, tout sourires. Ils s'inclinèrent devant elle et détaillèrent les deux femmes d'un regard franchement lubrique.

L'un d'eux prit la parole avec une inclination plus marquée, puis désigna du geste le couloir. Lieza avala sa salive avant de traduire :

— Elle veut te voir.

Ne pense rien. Ne ressens rien.

Elle savait qu'elle exigeait l'impossible d'elle-même : comment un esprit vivant pourrait-il cesser de penser ? Pourtant, elle trouvait une fois de plus un réconfort dans ce refrain entêtant. Elle devait se fier à la folie criante de l'Impératrice, espérer qu'elle ait la tête trop nébuleuse pour que son don fonctionne bien.

Elle fut étonnée quand les Arisaï la menèrent hors de l'arène, dans le grand parc qui l'entourait. La chose supervisait une espèce de chantier concernant une statue de bronze grandeur nature installée sur un piédestal face à l'entrée principale du bâtiment. Elle criait des instructions à une équipe d'esclaves qui les exécutaient aussitôt. Leur travail semblait se concentrer sur la tête de la sculpture ; ils

s'employaient fiévreusement à planter au marteau des coins de fer dans son cou métallique. Une bonne dizaine d'Arisaï, à côté, entouraient un homme agenouillé sous leur surveillance, nu, prostré, enchaîné.

— Ah ! ma petite sœur, l'accueillit l'Impératrice en l'enlaçant chaleureusement. Comment te sens-tu, ce matin ?

Ne pense rien. Ne ressens rien.

— Que veux-tu ?

— Nous n'avons pas eu l'occasion de bavarder depuis cette exquise démonstration de tes talents... Je m'en voudrais si tu imaginais qu'elle m'a laissé un goût amer en bouche ! Il ne faut pas se disputer entre sœurs.

— Nous ne sommes pas sœurs.

— Oh, voyons, bien sûr que si ! J'en suis absolument sûre. J'aurais dû avoir une petite sœur, tu vois, mais elle est morte avant sa naissance.

D'un seul coup, l'Impératrice détourna le regard vers les esclaves et la statue.

— Plus vite ! cria-t-elle.

Les efforts des ouvriers tournèrent sur-le-champ à la frénésie, les hommes abattaient leurs marteaux comme des fous sur les ultimes coins de fer.

— Bel homme, non ? demanda l'être tandis qu'ils installaient des cordes autour de la tête de la statue. D'accord, je sais que tes goûts te portent ailleurs... Cependant, je suppose que tu sais tout de même apprécier la plastique masculine d'un pur point de vue esthétique.

Reva jeta un coup d'œil au visage de bronze que masquait en partie le chanvre. Certes, l'individu représenté avait une fière allure avec sa mâchoire bien dessinée, son nez patricien. Toutefois, l'effet était un peu gâché par son expression encore plus implacable que celle de la pléthore de héros que les Volariens se plaisaient à afficher dans tous les coins de leur capitale. Il portait une armure d'officier de haut rang, superlative dans sa facture et ses décorations.

— Savarek Avantir ! le présenta l'Impératrice. Le plus grand stratège militaire de l'histoire volarienne. Mon père.

Les esclaves se hâtèrent d'attacher les cordes à un attelage de chevaux dont ils entreprirent de cingler les flancs. Les fissures forcées par les coins de métal dans le cou de la sculpture s'agrandirent, ce qui fit tomber ceux-ci. Le bronze protesta dans un grognement strident jusqu'à ce qu'enfin la lourde tête, arrachée, tombe à grand fracas sur le piédestal.

— Conquérant des provinces du Sud ! poursuivit la femme.

Elle s'approcha du bloc de pierre, posa la main sur le métal malmené.

— Victorieux dans soixante-trois batailles différentes. L'un des deux seuls citoyens à avoir obtenu le droit de porter du rouge par son propre mérite valeureux plutôt que par la richesse de ses propriétés. Créateur des Varitaï et des Kuritaï, le premier à avoir jamais reçu la bénédiction de l'Allié. Voilà quelqu'un dont on peut dire qu'il avait réussi dans la vie, non ?

— A-t-il tué autant de gens que toi ?

L'Impératrice tordit les lèvres dans une manière de sourire tout en caressant la tête de bronze.

— Plus que nous deux ensemble, petite sœur. Cela représente énormément, tu ne trouves pas ?

Ne pense rien. Ne ressens rien.

— S'il a eu droit à la *bénédiction* de votre Allié, où est-il aujourd'hui ? Je croyais que ceux de ton espèce vivaient pour toujours.

— Même ce don ne protège pas d'une lame bien plantée.

L'être se tourna vers l'homme agenouillé au milieu des Arisaï.

— Pas plus d'ailleurs qu'il ne se montre une récompense suffisante pour garantir un service de qualité de la part de ses récipiendaires...

Elle fit un geste, les soldats relevèrent le prisonnier et le traînèrent vers elle. Apparemment, le malheureux n'était pas blessé, pourtant il s'affalait, comme exsangue, tête ballante et membres flasques. Il restait silencieux. Une puanteur émanait de traînées sombres sur ses cuisses : la peur avait dû lui vider les entrailles.

— Permits-moi de te présenter le général Lotarev ! annonça l'Impératrice tandis que les Arisaï laissaient l'homme pestilentiel s'écrouler à genoux devant elle. Commandant en chef de la Troisième Armée Impériale, élevé par mes soins à la tenue rouge. Je lui avais promis la bénédiction de l'Allié pourvu qu'il se montre à la hauteur de ses vantardises en amenant devant moi cette chienne blonde, de préférence sous les chaînes – cela dit, son cadavre m'aurait suffi. Mises au pied du mur, ses vaillantes troupes ont abandonné le champ de bataille avec un tel zèle que, je n'en doute pas, les plus rapides ont déjà dû atteindre la côte est !

Elle se baissa, saisit le général déchu aux cheveux et tira violemment sa tête en arrière, révélant une face convulsée par la pure terreur, blême comme l'os. Dans ses yeux on lisait qu'il ne tenait plus à la raison que par un fil ténu.

— Pourquoi revenir, Lotarev ? lui demanda-t-elle d'un ton plutôt bénin.

Mais, comme elle parlait en langue du Royaume, Reva doutait que l'autre puisse saisir un traître mot.

— Qu'as-tu donc pu imaginer récolter en guise de récompense ? T'es-tu senti lié par le devoir ? Je suppose qu'après toutes ces années

de service il demeure une force contraignante... La capitale est en péril, alors tu y accours pour m'avertir sans t'arrêter aux risques pour ta peau. Peut-être espérais-tu qu'on t'élèverait une statue !

Elle se pencha un peu plus, baissa la voix, prit dans son autre main le menton mal rasé de l'homme.

— Tu ne comprends donc rien... Cette chienne blonde peut massacrer chaque habitant de cette ville, la pulvériser, je crois que ce spectacle me fera éclater de rire ! Non, c'est elle que je voulais.

Elle empoigna de plus belle les cheveux de l'autre et lui secoua la tête, ce qui arracha au malheureux un gémissement terrifié.

— Elle m'a pris quelque chose autrefois, tu comprends ? J'ai un important compte à régler avec elle.

Elle relâcha sa victime, se releva et, l'air pensive, s'intéressa à la statue décapitée.

— Cela dit, je sais reconnaître la valeur de la loyauté. Je consens à t'épargner les trois morts et même à t'accorder la statue dont tu as tant envie, grâce aux mains expertes de ma chère petite sœur.

L'un des Arisai apparut à côté de Reva pour lui tendre une hache à la lame imposante. Les autres traînèrent le général jusqu'à ce qu'il se retrouve agenouillé devant elle, tête baissée.

La jeune femme, sans tenir aucun compte de l'arme, ne quittait pas des yeux l'Impératrice.

— Non.

— Tu es sûre ? (Le monstre haussa un sourcil.) Cela ne te ressemble vraiment pas... Les rapports venus d'Altor se sont révélés des plus pittoresques. Tu semblais ravie d'accomplir ce genre précis d'opération !

La tête de l'Épée Franche, le combattant héroïque, d'où jaillissait le sang quand elle l'avait jetée par-dessus le rempart... Les prisonniers qu'on menait au billot... Pas mieux que nous... Ne pense rien, ne ressens rien !

— Accomplis toi-même tes crimes, refusa-t-elle.

— Mais je tiens à ce que nous nous comprenions mieux...

La femme tendit la main pour saisir les poignets entravés de sa prisonnière et croisa le regard de Reva, l'air sincère, attentionnée.

— Le sang nous rapprochera. C'est mon bien-aimé qui m'a appris cette leçon ! Le moment venu, nous formerons une famille...

La Cumbraëline s'arracha à cette étreinte. La fureur montait en elle, elle sentait lui passer par la tête des images dangereuses : la salle secrète de Varulek, l'arc d'Arren, la sensation que lui donnerait son contact le moment venu...

Ne pense rien !

L'Impératrice fronça les sourcils, pencha la tête de côté d'une manière que Reva commençait à bien connaître.

— Qu'est-ce donc, petite sœur ? Ourdirais-tu un complot, un

stratagème ? Avec qui, je me le demande...

Reva ferma les yeux, inspira profondément. Elle s'apaisa en pensant à Veliss, ce jour-là dans les jardins. Elles regardaient Ellese qui, trébuchante, s'efforçait d'achever sa routine d'entraînement...

Je ne t'ai jamais rien fait promettre... Reste en vie, reviens-moi.

— J'ai déjà une famille, articula-t-elle. Tu ne pourrais jamais en faire partie.

— Et Lieza, alors ? insista l'autre. Mérite-t-elle une place dans cette petite famille ? Que diras-tu à cette femme qui te manque tant si tu la retrouves ? Tiens, je pourrais t'épargner cette complication en faisant amener la mignonne esclave ! Pourquoi ne pas coiffer la statue de mon père d'une tête de jeune fille au lieu de celle d'un couard ?

La guerrière se jeta soudain sur la hache, l'arracha à l'Arisaï qui la tenait et se retourna d'un bloc vers le monstre... qui s'était mis hors de portée d'un pas gracieux de danseuse en laissant échapper un rire ravi.

— Allons, la fête est finie, annonça alors l'Impératrice d'un ton sérieux.

Elle désigna le général prostré.

— Montre-nous comme tu es douée...

— Elle t'a fait te battre encore ?

Lieza regardait le sang sur la tunique de Reva. Elle s'avança, les yeux écarquillés par l'inquiétude.

— Blessée ? demanda-t-elle.

— Non.

Reva s'écarta, se dévêtit brusquement. Tout à coup, elle se moquait de ce que la gamine pouvait voir.

Lotarev qui la regardait comme s'il avait vaguement compris ce qui se passait, la bave qui perlait sur sa lèvre inférieure...

Elle se mit nue, remplit le bassin, se frotta pour se nettoyer.

Toutes les morts que vous avez causées ! songea-t-elle en considérant ses mains tandis que, dans l'eau, le sang se dissipait en fine brume. *Pourquoi je n'y pense que maintenant ?*

Au bout d'un moment, Lieza s'approcha pour laver la tunique de son aînée. Cette fois elle ne se plongea pas dans le bain mais, en évitant de regarder Reva, s'accroupit au bord et entreprit de savonner le tissu.

— As-tu jamais tué quelqu'un ? lui demanda la guerrière. Je sais que tu as essayé pour éliminer l'Impératrice, mais as-tu jamais réussi ?

La jeune fille lui jeta un coup d'œil méfiant, secoua la tête.

— Eh bien, pour sortir d'ici tu y seras peut-être obligée ! Je ne pourrai pas te protéger quand ça chauffera.

Lieza, d'une voix douce, sans cesser de travailler, énonça :

— Je partirai pas sans toi.

— Mais on ne joue pas, ici ! s'écria Reva en éclaboussant partout autour d'elle de l'eau teintée de rouge. Tu n'es pas dans une légende ! Tu vas mourir sans que je puisse te sauver !

La petite était sur le dos, coincée sous son aînée. L'inquiétude dans son regard avait laissé place à la peur. La guerrière ne se rappelait pas avoir bondi hors du bain.

Lotarev n'avait rien dit quand elle avait levé sa hache. La lame lui avait fait craquer l'échine, exactement comme pour les prisonniers et l'Épée Franche. Tous ces pécheurs hérétiques...

Reva frémit, s'écarta soudain de Lieza, recula jusqu'à ce qu'elle sente le mur contre son dos. Elle replia les jambes devant elle, enfouit la tête dans ses genoux. Elle se rendit compte que sa compagne de cellule venait s'asseoir à côté d'elle, lui passait gentiment les doigts dans sa chevelure humide... à la fin, elle leva la tête. La jeune fille lui donna un baiser timide, si différent dans son inexpérience de celui de Veliss...

La Cumbraëline détourna le visage.

— Je ne peux pas...

— Pas pour toi, chuchota Lieza en l'embrassant encore, avec plus d'insistance.

La guerrière sentait son cœur battre la chamade. Elle devait tout de suite repousser cette tentatrice ! Pourtant elle ouvrit les bras pour l'enlacer, la serra contre elle. Lieza recula un tout petit peu la tête, le temps que leurs souffles se mêlent, le temps de plonger son regard dans celui de Reva.

— Pour moi...

Varulek fit son apparition après le repas du matin, en compagnie d'une bonne dizaine d'esclaves féminines, certaines apportant des vêtements, d'autres équipées d'une panoplie de peignes et de divers onguents pour la chevelure ou le maquillage. Elles revêtirent Reva de son armure – si l'on pouvait dire – apparemment cousue sur mesure, car elle lui allait à la perfection. La cuirasse lui enserrait bien la poitrine ; elle était faite de cuir, en effet, bien raide mais beaucoup trop fin. Le moindre coup plus fort qu'une pichenette la transpercerait. De même, sa jupe composée de franges, chacune lestée au bout d'un bouton de cuivre, ne valait pas grand-chose en termes de blindage ! En fait, comprit la guerrière, cette tenue ne constituait pas une armure : on comptait sur la Cumbraëline pour jouer un rôle, tel en était le costume. Elle pouvait au moins se dire qu'il était suffisamment léger pour ne pas ralentir ses mouvements...

Lieza, elle, portait une longue robe ample de soie violet pâle qui faisait ressortir ses yeux. Après ces semaines d'emprisonnement, ses cheveux avaient poussé au-delà de ce qu'on permettait d'habitude à

une esclave. On les coiffa en une riche cascade ébène décorée d'un petit diadème en argent.

— Aavielle était une reine, expliqua Varulek. Sa sœur aînée lui avait cédé le trône, car au pouvoir elle préférait la gloire militaire. Combattre plutôt que gouverner. Quand les Dermos ont excité la luxure de Jarvek et l'ont poussé à transporter la souveraine jusqu'en son antre obscur, ils ont tendu un piège auquel Livella ne pouvait résister.

Reva croisa le regard de Lieza qui lui sourit. Elle semblait à présent prémunie contre la peur... La guerrière s'était réveillée engloutie dans des souvenirs où se mêlaient Veliss et les étreintes de la nuit précédente. Honte et plaisir s'entrelaçaient pêle-mêle. Elle s'était dégagée des bras de la jeune fille et avait arpenté la cellule en se récitant les Dénaires dans une quête vaine de mots de réconfort à destination d'une traîtresse. L'autre, en émergeant du sommeil, loin de faire montre du même tourment, s'approcha pour l'embrasser encore.

— Non !

La Cumbraëline se détourna et s'efforça d'adoucir sa réaction en prenant la main de Lieza.

— Non, répéta-t-elle. Aujourd'hui nous allons combattre... Entraînons-nous une dernière fois avant qu'ils viennent nous chercher.

Varulek finit par renvoyer les habilleuses quand la guerrière manifesta de l'impatience devant leurs attentions constantes. Elle venait de grogner après une femme qui voulait appliquer à la brosse une espèce de poudre rougeâtre sur ses joues.

— Je doute que l'Impératrice remarque ce genre d'imperfection, commenta-t-il après leur départ.

Il jeta un coup d'œil aux deux Kuritaï à la porte, sans doute pour s'assurer qu'aucun Arisaï n'était arrivé entre-temps.

— Selon la rumeur, ta reine est à moins de quatre-vingts kilomètres de la ville. La panique s'installe, mais l'Impératrice surveille tout le monde ! Cent citoyens ont encore reçu les trois morts hier et elle a ordonné à tous ceux qui en ont l'âge de venir assister à ce spectacle.

— L'arc, dit Reva.

— Tu verras un motif gravé au centre du linteau sous la loge de l'Impératrice, celui d'un aigle aux ailes déployées. L'arme se trouve sous le sable, à cinquante pas juste en face. Tu auras six flèches.

Avec un peu de chance, cinq de plus que nécessaire.

— J'ai une dernière condition, ajouta-t-elle en se tournant vers Lieza. Si je tombe, tu t'assureras qu'elle sorte d'ici et la conduiras devant la reine. Elle constituera la garantie de la véracité de tes dires.

— Nous devons affronter de grands risques ! Je ne peux rien te promettre...

Elle le foudroya du regard, il se tut et finit par lui accorder à contrecœur un hochement de tête.

— Je ferai de mon mieux, lui concéda-t-il.

Les trompettes retentirent quand on les fit entrer dans l'arène. La multitude encombraient tant les gradins qu'on l'aurait crue prête à déborder sur les murs, à s'écouler sur le sable. Pourtant, à part le glapissement des cuivres, on n'entendait presque aucun son en dehors du faible grommellement produit par des milliers de personnes en train de respirer. Reva repéra beaucoup de noir et de rouge dans la foule, correspondant à des Kuritaï et des Arisaï stratégiquement disposés pour garantir que personne ne quitterait les lieux. Elle s'attarda sur le niveau le plus bas, considéra les individus dans son champ de vision. Ils n'affichaient plus le désir de voir couler le sang, ce n'était qu'un défilé de faces effarées, crispées dans l'attente du désastre.

Était-ce là son intention ? se demanda-t-elle. Elle leur fait haïr les spectacles qu'ils aimaient tant...

Deux Kuritaï menèrent Lieza à une nouvelle structure bâtie en plein milieu de l'arène, composée de trois plates-formes circulaires de diamètre décroissant placées l'une au-dessus de l'autre pour former une estrade de bois, peinte de sorte à ressembler à du marbre. Les soldats fixèrent les chaînes entravant les poignets de la jeune fille à un gros pieu planté au sommet, tandis que ceux qui s'occupaient de la guerrière plaçaient non loin d'elle une longue lance à large pointe et une épée courte, avant de la libérer et de sortir au plus vite par l'issue la plus proche.

Les trompettes se turent, faisant place à un triste silence. On vit apparaître la svelte silhouette de l'Impératrice qui sortait du recoin sombre de sa loge.

— Honorés citoyens ! s'écria-t-elle.

Son ton ne manifestait en rien l'ironie qu'elle n'avait jamais cherché à cacher, il n'exprimait à présent que la joie seyant à une occasion mémorable, celle d'une dirigeante bonne et généreuse ravie d'accorder à ses loyaux sujets une extraordinaire récompense.

— Cela faisait des générations qu'on privait le peuple volarien d'un pareil spectacle ! Le Conseil se montrait toujours trop mesquin dans sa gouvernance, ne s'occupait que de se remplir les poches en vous déniaient le moindre divertissement. Inclinez-vous devant la largesse de votre Impératrice, réjouissez-vous, car je vous présente la légende de Jarvek et de Livella !

Elle ouvrit grands les bras sous les vivats de la foule, qui résonnèrent aux oreilles de Reva comme le beuglement rauque d'un monstre à la torture. Ceux qu'elle voyait, au plus bas niveau, hurlaient

à en devenir cramoisis pour bien marquer leur loyauté. Les Arisaï, railleurs, les observaient en riant ouvertement.

L'Impératrice baissa les bras, provoquant un silence immédiat.

— Que les ères à venir le sachent, énonça-t-elle, le ton grave comme une écolière en pleine récitation, les Dermos osèrent conspirer dans le dessein d'entraîner la bonne reine Avielle dans les tréfonds de la plus sombre fosse sous la terre.

Elle prit une pose théâtrale, désigna Lieza entravée sur l'estrade.

— Ils osèrent l'enchaîner en la menaçant des pires tourments, car ils savaient que sa sœur bien-aimée affronterait les plus grands dangers pour la ramener à la lumière. Que tous acclament Livella, la plus valeureuse parmi les Gardiens !

Elle pointa le doigt sur Reva, provoquant un nouveau chœur contraint de vivats.

— Mais les Dermos maléfiques se montrèrent rusés, poursuivit-elle quand le tumulte s'apaisa. Car, ayant suborné le plus puissant des Gardiens pour le livrer à la luxure et à la trahison, ils lui emplirent le cœur de méchanceté, de rage, firent de lui leur plus maléfique et plus ignoble serviteur. Je vous donne Jarvek !

À l'autre bout de l'arène, on ouvrit brusquement le battant qui heurta bruyamment la paroi. La foule, obéissante, hurla, puis se tut peu à peu quand rien ne se produisit. Un instant, Reva soupçonna l'Impératrice d'avoir préparé une nouvelle tromperie, une farce sinistre destinée à l'effrayer avant de lui révéler une nouvelle cruauté de son invention. Mais un regard vers le balcon lui montra la femme en train de scruter l'ouverture vide avec un agacement manifeste.

C'est alors que retentit le rugissement.

Il parut emplir l'espace, du sol aux plus hauts gradins. Il transperça la Cumbraëline telle une lame, mais pas à cause de sa fureur. La souffrance, l'angoisse qu'elle entendait dans cette clameur était déchirante, inimaginable le tourment qu'elle exprimait.

Varulek lui avait expliqué quelle sorte d'animal elle devrait affronter, mais les mots peinaient à le décrire. Quand elle voyageait en compagnie de Vaelin avec la troupe du ménestrel, elle avait vu quelques macaques, de petites créatures sournoises toujours prêtes à cracher leur hostilité et à égratigner les doigts qu'on introduisait imprudemment dans leur cage. Lors des représentations, le soir, leur propriétaire jouait de la flûte et ils dansaient, ou plutôt se dandinaient plus ou moins en rythme avec la musique. L'idée que le monstre sous ses yeux pût avoir quelque lien de parenté que ce soit avec ces bestioles caquetantes semblait absurde. Elle en venait presque à se demander si les légendes grotesques de Varulek, en fin de compte, ne s'ancraient pas dans la réalité.

Il entra dans l'arène en courant – au grand galop, plutôt. À quatre

pattes, il soulevait un dense nuage de poussière qui, en retombant, révéla sa taille imposante. Une exclamation simultanée d'effroi s'échappa des gradins. Même non dressé de toute sa hauteur, ce grand singe du Sud, ce primate, comme disait Varulek, frôlait les trois mètres. Sa fourrure pendait en boucles effilées de ses bras et de ses épaules, d'un brun rougeâtre. Sur son dos recouvert de muscles saillants, elle était plus courte, gris acier.

Il rugit de nouveau en un vaste cri de douleur et de rage, découvrant des crocs semblables à des clous d'ivoire émoussés. Il se mit debout, Reva remarqua les cicatrices sur son torse, de profondes plaies récentes. Il leva les deux mains, elle vit briller l'acier attaché à ses poignets par des lanières de cuir.

— En fait, ces animaux sont pacifiques, avait expliqué Varulek. Ils ne demandent qu'à rester dans leurs forêts et leurs vallées à manger des feuilles. Ils craignent l'homme, on peut comprendre pourquoi. Ce n'est pas évident d'en dénicher un suffisamment agressif au départ pour tenir son rôle, mais quand cela arrive... Eh bien, après une période d'entraînement sévère, comme il se doit, ils ont toujours l'air de fort bien comprendre ce qu'on attend d'eux, et à quoi peuvent servir les griffes métalliques dont on les munit.

Devant le regard que portait le singe sur l'arène, la jeune femme comprit que le Volarien avait dit vrai : il s'arrêta d'abord sur Lieza, puis sur elle, et il y avait bien une lueur de compréhension dans ses yeux ; il ne saisissait que trop la situation. Il grogna, laboura le sable de ses mains cruellement armées et chargea.

Reva se précipita sur la lance et l'épée courte. La bête fonçait droit sur Lieza, elle franchit la distance en quelques bonds aisés. La gamine se tenait parfaitement immobile, comme paralysée. La terreur avait-elle chassé de son esprit tout l'entraînement de ces dernières semaines ? Mais, quand le monstre fut sur elle, elle plongea sur la droite dans une roulade tandis que les lames d'acier s'abattaient sur le pieu qui la retenait et faisaient éclater les chaînes à ses poignets. Elle se releva en rassemblant ses entraves, comme son aînée le lui avait indiqué.

Le primate, entraîné par son élan, s'arrêta un peu plus loin, gronda et se prépara à recommencer. Lieza poussa un hurlement strident en tentant de l'atteindre avec le métal entre ses mains. Elle souleva de la poussière, mais l'animal n'hésita qu'une seconde avant de se ruer de nouveau sur elle.

Pas encore ! supplia *in petto* la Cumbraëline en courant vers les duellistes. *N'esquive pas trop tôt.*

La jeune fille accomplit son mouvement exactement quand il fallait. Elle sauta vers la droite, se baissa pour éviter un nouveau coup de griffes, puis revint en courant à l'estrade. Elle en gravit les trois

marches au pas de course, s'accroupit derrière le pieu. La bête était sur ses talons, elle s'acharna sur le bout de bois qu'elle déchiqueta de ses lames au-dessus de la tête de sa victime désignée, en faisant pleuvoir des éclats sur elle. Puis elle recula un peu et leva bien haut les mains pour assener le coup de grâce.

Reva projeta son épée courte qui se planta dans la patte arrière du monstre, juste au-dessous du genou. L'autre rugit, s'écarta de la plate-forme en roulant sur le dos. Le sable autour de lui formait une nuée jaune.

— Tu es blessée ? demanda la guerrière en se baissant près de Lieza.

Celle-ci demeura bouche bée un instant puis, étonnamment, eut un grand sourire.

— Aujourd'hui, peut-être je suis Livella aussi...

La Cumbraëline ressentit en un éclair fierté et amusement, mais cela s'évanouit très vite à la vue du singe qui émergeait de la poussière dans un hurlement de rage. Il arrachait l'épée de sa chair.

— Reste derrière moi ! commanda-t-elle.

La bête encerclait l'estrade. Elle traînait sa jambe blessée, laissait après elle une piste sanglante. Elle était un peu handicapée, ralentie, mais la douleur l'aidait aussi à se concentrer. Désormais, elle ne quittait pas des yeux Reva, la scrutait avec une expression déconcertante d'intelligence.

Elle sait... Elle sait que l'une de nous devra mourir.

Le primate chargea soudain, monta sur la plate-forme en agitant frénétiquement ses griffes mortelles, faisant du petit bois des marches de faux marbre. Reva et Lieza plongèrent tandis que leur adversaire annihilait leur pitoyable refuge. La guerrière se jetait de côté, comme en dansant, à chaque botte qui fendait l'air, la petite suivait son exemple mais, de toute évidence, elle fatiguait.

Ce monstre est trop malin, décida la Cumbraëline en remarquant la concentration lisible dans le regard de l'autre. *Il veut nous vider de nos forces !*

— Il faut distraire son attention, indiqua-t-elle à Lieza en se baissant sous un nouvel assaut.

Elle en para encore un de sa lance ; le singe ne recula que de deux ou trois mètres avant de revenir vers elles.

— Plonge sur la gauche à sa prochaine charge ! Sers-toi de tes chaînes, mais attention, une seule fois. Ensuite, tu pars en courant.

La bête, après un grognement déterminé, entreprit une charge boitillante en ouvrant grands les bras, lames bien écartées. Reva plongea sur la droite alors qu'il resserrait les mains sur les deux femmes. Les griffes la frôlèrent au point de trancher net l'extrémité de sa natte. Elle jeta un coup d'œil à Lieza et poussa un soupire de

soulagement : la jeune fille se relevait alors que le monstre faisait demi-tour pour attaquer, empoignait ses propres entraves à pleines mains et leur faisait décrire un arc en direction de l'ennemi. L'effort lui arracha un cri. L'espèce de fouet d'acier fendit l'air et frappa le singe en pleine face. Il eut la tête projetée de côté et Reva remarqua qu'un de ses yeux était grièvement atteint.

Il se précipita sur Lieza en poussant le rugissement le plus retentissant depuis le début du combat. La gamine tourna les talons et se mit à courir, mais au bout de quelques pas trébucha, puis s'écroula sur le sable. Le primate beugla, triomphant, se baissa pour l'assaut final. Mais il tournait carrément le dos à la guerrière qui fonça en avant, planta la hampe de sa lance dans le sol meuble et grâce à cet appui s'envola dans les airs pour atterrir à cheval sur les épaules de l'animal. De sa main libre, elle saisit les mèches de fourrure sur sa nuque pendant qu'il ruait sous elle, s'efforçant de la désarçonner. Il tourbillonnait, bondissait, sa cavalière improvisée ballottait, il essayait de la chasser à grandes claques comme une mouche exaspérante. Elle devait baisser la tête pour éviter de quelques petits centimètres le métal acéré.

Tout à coup, la bête tituba, cessa d'agiter les bras et tomba sur un genou. Reva aperçut Lieza qui, dos cambré, bras tendus, tirait de toutes ses forces sur ses chaînes. La guerrière suivit ces entraves du regard : elles faisaient le tour de la jambe blessée du singe. Le sang jaillissait par saccades de la plaie alors qu'il tâchait en vain de se défaire des maillons s'incrutant dans sa chair.

Reva lâcha la fourrure à laquelle elle s'agrippait, se tint bien droite, brandit la lance dans ses deux mains et en abattit la grande lame dans l'épaule du monstre. Les dents serrées, elle pesa de toutes ses forces sur la hampe, de plus en plus profond, sentit le métal grincer sur les os, trancher les tendons jusqu'à finalement ressortir de l'autre côté, par la poitrine.

Le singe se convulsa, elle sauta de sur son dos. Il hurla de douleur et de surprise mêlées. Un bref instant, il se dressa de toute sa hauteur, le regard passant de la lame émergeant de son torse à la guerrière à présent plantée au sol en posture de combat, prête à esquiver une nouvelle charge. Pourtant, à en juger par les yeux vitreux de la bête, emplis de souffrance et de résignation, le combat était terminé. Le monstre s'écroula à genoux en émettant un geignement gargouillant.

La Cumbraëline considéra les alentours et se rendit compte qu'elle se trouvait à moins de cent mètres de l'Impératrice qui se tenait tout au bord de sa loge. Elle souriait, emplie de fierté pour sa « sœur », tandis que l'exultation déchaînée de la foule emplissait toute l'arène. Reva vérifia d'un coup d'œil l'absence d'archers au plus haut niveau des gradins ; Varulek avait tenu parole.

Elle se redressa, se dirigea vers le balcon impérial, les yeux rivés au motif d'aigle juste en dessous. Une pluie de fleurs en provenance des spectateurs l'accablait, recouvrait le sable autour d'elle d'un tapis multicolore. Elle baissa les yeux, réprima un grognement d'irritation devant cette couche toujours plus épaisse.

Comment repérer l'arc là-dessous ?...

Et puis elle la vit, cette ligne irrégulière dans le sol, ténue. Un bouquet de roses ne la dissimulait qu'en partie. Elle leva le regard sur l'Impératrice qui inclinait la tête d'un air entendu.

Ne pense rien. Ne ressens rien.

Elle mit un genou à terre, scrutant toujours l'autre femme, plongeait les doigts dans le sable et les déplaça centimètre après centimètre vers la ligne qu'elle avait repérée, jusqu'à avoir sous la main la toile grossière qui enveloppait l'arme. Elle la saisit, la déchira d'un geste brusque. Une petite éruption de sable révéla l'arc, prêt à tirer... et une unique flèche à côté.

La foule plongeait dans un silence soudain quand, avec un bruit mat, quelque chose atterrit non loin de la guérite. Reva ferma les yeux, poussa involontairement un soupir sifflant.

Une flèche suffit...

Elle ouvrit les yeux et découvrit la face flasque, sans vie de Varulek. Le sang suintait encore de son cou tranché... Il venait juste de mourir.

Elle releva la tête. L'Impératrice s'abritait à coup sûr derrière un mur d'Arisaï ! Mais non, elle n'avait pas changé de position, elle restait dangereusement près du bord de sa loge, bras grands ouverts, sans aucune protection.

— Tu t'es très bien débrouillée pour jouer à cache-cache avec mon chant, petite sœur, annonça-t-elle. Le distingué maître de l'arène était moins doué que toi.

Les portes dans les murs s'ouvrirent toutes en même temps dans un bruit retentissant. Des Arisaï surgirent des tunnels au pas de course. Il y en avait peut-être cinquante, ils encerclèrent Reva, Lieza et le singe à l'agonie. La jeune fille voulut tout de suite rejoindre son aînée, mais trois soldats s'emparèrent d'elle. Elle leur cracha dessus, se débattit, et ils trouvèrent cela très drôle.

— Je suis ravie, petite sœur, que mon cadeau se soit révélé une telle perle..., commenta l'Impératrice tandis qu'on obligeait la gamine à s'agenouiller.

La guérite revint à la loge où la chose, toujours au même endroit, constituait une cible exagérément facile.

— Mais si nous devons nous partager le pouvoir, poursuivit-elle, je suis dans l'obligation de te donner une leçon ! Le pouvoir n'est jamais échu à personne qui n'ait de sang sur les mains, l'ambition n'a jamais

trouvé son accomplissement sans qu'un sacrifice soit nécessaire. Alors, avant que cette chère petite Lieza reçoive les trois morts, les Arisaï ont ordre de la violer sous tes yeux pendant un jour et une nuit. Mais, bien sûr, tu as la possibilité de lui épargner ce sort cruel.

Elle désigna l'arc et la flèche à portée de la guerrière.

— Je crois que tu as une décision à prendre, petite sœur.

Chapitre 9

FRENTIS

— C'est à Volar qu'on trouve le port le mieux fortifié du monde, annonça l'amiral en passant sa main gantée sur la carte.

C'était un antique parchemin ciré aux bords effrangés, jauni par l'âge, mais couvert d'une multitude de détails.

— Des tours de chaque côté de l'entrée, poursuivait le marin, de hauts murs autour des brise-lames qui le protègent. Sur les quais mêmes se dressent six postes renforcés dont chacun abrite un bataillon de Varitai.

La carte s'agita un peu au vent, ce qui obligea Ell-Nurin à poser une dague dessus. Le jour s'était levé sur un ciel menaçant et une fraîcheur inhabituelle pour la saison. Frentis voyait bien que beaucoup de Meldénéens affairés dans les gréments du *Faucon-Rouge* avaient l'air inquiet. Ils craignaient que ce temps incertain annonce un nouvel ouragan né de la Ténèbre. L'amiral rejetait l'idée avec dédain.

— J'ai navigué dans l'Entaille des dizaines de fois ! répétait-il. Les grains s'y engouffrent toujours en été, rien à voir avec la Ténèbre.

— Comment peut-on seulement envisager d'attaquer une telle place forte ? lui demandait à présent Karavek. Comptez-vous contraindre les miens à une mission suicide ?

— Rien de plus loin de mes intentions.

L'amiral fit courir son doigt sur une sorte de fjord à huit kilomètres de la ville.

— Voici la Brèche de Brokev, indiqua-t-il. Du plus loin que l'Empire a existé, les contrebandiers ont adoré cet endroit.

Un autre capitaine, un Asraélien à en juger par sa tenue, s'avança et jeta sur la carte un regard dubitatif.

— Aussi loin à l'intérieur des terres, à peine trois navires pourront avancer de front, estima-t-il.

Ell-Nurin le scruta en silence jusqu'à ce que l'homme grince un peu des dents avant d'ajouter :

— ... Monseigneur.

— Nous débarquerons tour à tour, précisa l'amiral. Nous formerons les rangs sur la plage et marcherons sur Volar depuis l'est. On ne nous attend sûrement pas par là !

— L'Impératrice est peut-être folle, mais pas idiote, intervint Frentis. Elle a très bien pu prévoir ce mouvement, auquel cas nous

nous retrouverions en position de faiblesse.

— Voilà pourquoi un tiers de notre flotte, peu chargée en hommes, se montrera juste devant le port dès l'aube, avec toutes les apparences d'une force prête à attaquer. Avec un peu de chance, la Volarienne se concentrera sur cette diversion.

— Mais l'ennemi pourrait tenter une sortie..., fit remarquer l'Asraélien. Essayer de séparer la flotte en deux avant qu'elle débarque.

— Grâce aux magnifiques engins de dame Alornis, répondit Ell-Nurin, et à notre avantage numérique écrasant, je suis certain de notre capacité à contenir toutes les sorties envisageables. (Il se tourna vers Frentis.) Frère, je vous laisse le soin de décider de l'organisation du débarquement.

Frentis hocha la tête.

— Mon propre groupe d'abord, puis les Politaï. Enfin les hommes de Karavek.

— Le frère tient à récolter toute la gloire, c'est ça ? s'insurgea celui-ci, non sans trahir dans sa voix un soulagement notable.

L'amiral se redressa, leva le menton, laissa son regard se perdre vers l'est.

— Messeigneurs, capitaines de la flotte, chers alliés ! L'aube prochaine nous verra frapper un coup mortel à l'encontre de cet Empire des plus ignobles. Car nous venons en âmes libres, la justice au cœur. Que tous ceux qui naviguent avec nous le sachent : le destin attend, nous ne le décevrons pas !

Il tint un moment la pose, en attente semblait-il d'une réaction de l'assemblée, par exemple des vivats bien sentis. Au bout d'un moment, face au silence de plus en plus lourd, il toussa.

— À vos postes, mes bons seigneurs, conclut-il.

— Quel gland ! grommela Malard en accompagnant Frentis sous le pont. On doit vraiment lui obéir, frère ?

— Un gland peut-être, un imbécile sûrement pas. Son plan tient la route. Assure-toi que tous le comprennent !

Malard hocha la tête et commença à s'éloigner, puis s'arrêta.

— Je me suis toujours demandé, frère... C'est quoi mon grade ?

— Ton grade ?

— Oui, vous êtes un frère, Illian une sœur, le gland un amiral. Et moi ?

— Je peux te nommer sergent si tu veux.

Malard, déçu, fronça ses sourcils broussailleux.

— Je commande plus de gens que tous les sergents que j'ai jamais connus ! Plus de deux cents, aux dernières nouvelles.

— Capitaine, alors. Capitaine Malard de la Compagnie Franche de la Reine. Qu'en penses-tu ?

— Ça sonne assez bien pour mériter une pension !

Frentis poussa un soupir amusé.

— Je crois bien moi aussi...

Malard sourit, mais poursuivit d'un ton plutôt sombre :

— Désolé pour les coups, frère... Si je l'avais pas encore dit. J'étais bourré tout du long, d'accord ? Je crois pas que j'étais jamais sorti de l'alcool depuis la chute de Castelvarin.

— Cela fait bien longtemps, capitaine. Veuillez rejoindre votre régiment.

Il se mit en quête de sœur Merial et la trouva non loin de la poupe avec une pipe. Elle dirigeait la fumée à l'odeur douceâtre vers une meurtrière de la coque.

— On peut au moins compter sur les Meldénéens quand on a envie de bon produit alpiran, commenta-t-elle en lui tendant l'objet. J'ai pas eu d'aussi bonne bouffarde depuis plus d'un an !

Il leva la main pour refuser l'offre.

— Des nouvelles de votre mari ?

— Mais oui.

Elle inspira profondément, pipe à la bouche, puis cilla, les larmes aux yeux. Elle semblait avoir du mal à accommoder.

— Là, j'ai peut-être forcé la dose, frère...

— Qu'avez-vous appris ? insista-t-il tandis qu'elle se tapotait la poitrine en toussant un peu.

— Une nouvelle victoire pour la reine ! annonça-t-elle d'une voix un peu éraillée. On commence à avoir l'habitude avec elle. La Bataille des Fleurs qu'ils appellent ça, je sais pas pourquoi. En tout cas, depuis ce matin la route de Volar leur est ouverte. Ils devraient arriver d'ici à deux jours.

Frentis hocha une tête embrumée des visions qu'il avait eues de dame Reva dans l'arène – entre autres.

« Assure-toi d'avoir le soignant à tes côtés... »

Depuis la Nouvelle Kethia, il s'était remis à prendre le somnifère concocté par frère Kehlan. Il ne voulait plus de ces rêves partagés à cause de ce qu'ils pourraient révéler à l'Impératrice, même si, en conséquence, il se privait aussi de tout aperçu sur ses intentions.

Elle se moque que je vienne en force, elle a l'air indifférente à l'arrivée prochaine de la reine... Qu'est-ce qu'elle trame encore ?

— On me dit que nous sommes les premiers à débarquer demain, indiqua sœur Merial.

— Ma compagnie, oui. Vous resterez à bord.

— Et mon cul ? J'ai traversé l'océan pour ça ! L'Aspect Caenis mérite qu'on le venge.

— Vous savez vous battre ?

Elle lâcha un rire bref, s'intéressa de nouveau à sa pipe. Elle agita

les doigts en direction de Frentis et lui adressa une grimace hilare.

— Vous allez voir ce que je sais faire, frère ! Faudra pas vous tenir trop près...

La Brèche de Brokev consistait en une baie étroite flanquée de falaises rocheuses. La plage laissait place à une pente abrupte qui menait au sommet à des champs d'andrinople. Le soleil apparaissait tout juste à l'horizon, une bruine matinale laissait augurer un temps maussade.

Lekran, devant ce terrain, fit la grimace.

— Une poignée d'ennemis sur ces hauteurs, frère rouge, et ce sera le carnage !

Frentis ne répondit pas. Tandis que l'embarcation approchait du rivage, il gardait le regard sur le sommet de la falaise. À marée basse, il n'y avait presque pas de vagues. On pagayait sur un rythme soutenu sans s'occuper du bruit, car à ce stade la vitesse comptait plus que la discrétion. Aucun mouvement n'était perceptible en haut de la falaise, pas plus que sur la pente après la plage.

— Rappelle-toi ! indiqua le frère. On ne traîne pas un instant, quelles que soient les pertes.

Il avait disposé les Garisaï dans les navires de tête avec tous les archers. Les compagnies de Malard et Illian suivaient, avec pour ordres de sécuriser la falaise. Maître Rensial avait choisi de l'accompagner, sans doute dans l'espoir de se procurer au plus vite une monture.

Frentis sauta hors du bateau dès qu'il sentit sa coque racler le sable. L'eau lui arrivait aux genoux, il s'empressa de patauger jusqu'à la rive. Selon leurs ordres, les archers se dispersèrent, arcs déjà bandés et armés, et scrutèrent les hauteurs en quête de l'ennemi. Les Garisaï chargeaient avec leur commandant, laissant un sillage d'écume immaculée derrière eux. Tous arrivèrent sur la plage sans avoir entendu le sifflement caractéristique d'une salve de flèches ni le moindre cri d'alarme.

Le frère ne s'autorisa pas de repos sur la berge, il gravit la pente herbue au pas de course pour ne s'arrêter qu'au sommet. Les Garisaï se disposèrent immédiatement en formation défensive malgré l'absence totale d'opposition. La chiche lumière de ce matin pluvieux donnait une nuance terne aux champs carmin déserts qui s'étendaient devant eux. Tout était silence. Dans le lointain, à l'ouest, on voyait les rayons du soleil levant jouer sur les tours surgissant de l'andrinople telles des épingles d'argent piquées dans une vaste couverture rouge.

— Volar..., prononça Lekran sur un ton étrangement admiratif. Après toutes ces années passées comme esclave de cet Empire, voici la première fois où je pose les yeux sur elle.

Peut-être la dernière ! songea Frentis. Si ça se trouve, il n'en restera rien quand la reine en aura fini ici.

Cette pensée lui rappela de nouveau la fillette porteuse de gris avec sa mère, et il parcourut la plage du regard pour se changer les idées. Les compagnies de Malard et Illian, déjà débarquées, se dispersaient pour escalader les falaises. Les Politaï étaient sur le point d'aborder la berge, on distinguait la tête bouclée du Vannier dans l'embarcation de tête.

« Assure-toi d'avoir le soignant à tes côtés... »

— Ça sent mauvais, tout ça, estima Ivela en plissant les yeux d'un air soupçonneux devant les champs de fleurs. Pas même un éclaireur pour nous repérer ! Où sont-ils tous ?

Le frère considéra les faubourgs étendus de Volar que le soleil, dans son ascension, faisait sortir de l'ombre.

Pas de murailles à franchir, mais une simple demeure peut fort bien se transformer en forteresse...

— Je crains que nous l'apprenions dans l'heure, commenta-t-il.

C'est à moins de cinq kilomètres du fjord qu'ils tombèrent sur le premier cadavre, celui d'un garçon d'une quinzaine d'années au milieu de l'andrinople. Frentis estima ce robe-grise mort depuis à peine deux heures. On l'avait tué d'un seul coup frappé dans le dos, sans doute par un cavalier à en juger par l'angle.

— Trois ici ! signala Ivela non loin. Un homme, une femme, un enfant. On a abattu une famille.

Ils conservèrent leur formation serrée avant de pénétrer en zone urbaine, les Garisaï en tête, la compagnie de Malard sur la droite et celle d'Illian à gauche. Celles sous le commandement de Karavek constituaient une masse dense derrière, les Politaï tenaient lieu d'arrière-garde. Le frère faisait avancer sa troupe à vive allure, car se déplacer en terrain découvert sans aucune cavalerie lui donnait un sentiment de totale vulnérabilité. On tomba sur d'autres corps, pour l'essentiel des robes-grises et des esclaves avec par-ci, par-là un robe-noire. La plupart avaient leurs plaies dans le dos : on les avait tués alors qu'ils s'enfuyaient. Frentis en dénombra plus d'une centaine avant qu'ils aient atteint les premières maisons, puis il cessa de compter.

Qu'est-ce qu'elle fabrique ?!

Ils gisaient sur chaque seuil, à chaque coin de rue. Les caniveaux charriaient un liquide rouge, preuve que ce massacre était tout récent. Les cadavres ne portaient aucune marque de torture, très peu avaient été frappés plus de deux fois. Pour la plupart, une avait suffi. Ce carnage avait été commis avec efficacité, sans s'arrêter à l'âge, au sexe, au rang. Les enfants étaient tombés auprès des vieillards, les esclaves se retrouvaient mêlés aux contremaîtres. Robes-noires et

robes-grises unis dans la mort aux réprouvés.

— La reine ? demanda Malard à Frentis, tout pâle sous sa barbe. Je sais qu'elle voulait se faire justice, mais là...

— Ce n'est pas elle, lui assura le frère. L'Impératrice a mis ses Arisaï au travail.

— Ces enfoirés en rouge ? Je croyais qu'on les avait tous tués !

Neuf mille de plus... Sa propre stupidité lui arracha un soupir résigné. *Elle a dû leur donner à tous le même mensonge à répéter en cas de capture.*

— Les Varitaï et les Épées Franches c'est une chose, frère, annonça Karavek. Même les Kuritaï. Mais ma troupe ne peut pas tenir face aux hommes rouges...

— Dans ce cas, retournez sur la berge pour supplier le seigneur Ell-Nurin de vous ramener chez vous !

Frentis se tourna vers Malard.

— Prenez votre estafette la plus rapide et expédiez-la à la Brèche avec une requête auprès de l'amiral : qu'il débarque avec tous ceux parmi ses marins qui savent tenir une arme. (Il considéra la chaussée jonchée de morts devant eux.) Il nous retrouvera à l'arène.

Ensuite, les cris les guidèrent, un chœur strident de douleur et de terreur résonnant sur les rues ensanglantées. Le frère y mena les Garisaï, ordonna à Illian et Malard d'avancer en contournement sur les deux flancs et envoya les archers sur les toits. Cent pas plus loin, les voies débouchaient sur un parc typique du sens de l'ordre dans ce pays : pelouses bien nettes, semées de statues et délimitées par des chemins pavés. Au centre, un groupe de Volariens entassés se faisaient assassiner par quelque deux cents Arisaï. Cernés, ils se blottissaient les uns contre les autres, guidés instinctivement par l'épouvante, tandis que les hommes rouges se frayaient une voie de mort dans la petite foule qui ne cessait de s'amenuiser. Autour s'amoncelaient les cadavres.

— Je ne te demande pas de te battre pour eux..., déclara Frentis à Lekran en levant son épée en guise de signal à l'adresse des archers en hauteur.

— Je me bats avec toi, frère rouge ! répondit l'homme en agitant vivement sa hache. Jusqu'à la fin. Tu sais bien.

Le commandant hocha la tête et abaissa sa lame. Les archers tirèrent leur salve, les flèches fendirent l'air, tuèrent une bonne dizaine d'Arisaï alors qu'il fonçait en avant. Les Garisaï suivirent en poussant un même cri.

Jusqu'à la fin ! Pour le meilleur ou pour le pire, c'est aujourd'hui.

L'Arisaï rebondit sur la main tendue de sœur Merial, heurta violemment un mur. Des volutes de fumée grise s'élevaient de

l'empreinte noircie en forme de paume et de doigts écartés gravée dans sa cuirasse. Il s'affala par terre, visage figé dans la mort. La femme se tourna vers Frentis avec un sourire épuisé et replia les phalanges.

— Ça peut servir quand on est coincé, pas vrai frère ?

— Baissez-vous !

Il l'attrapa par l'épaule, l'obligea à se jeter de côté au moment où un homme rouge surgissait d'un seuil plongé dans l'ombre, épée courte brandie devant lui, joyeux sourire aux lèvres. Frentis para de sa propre lame et pivota. Le mouvement circulaire lui permit de frapper l'homme aux yeux ; l'autre tituba en lâchant un rire étonné, il l'acheva d'un coup à la gorge.

Le frère s'arrêta le temps de reprendre son souffle et surveilla la chaussée entièrement tapissée de cadavres. Il repéra Ivela parmi eux, tombée avec son adversaire arisaï, sa dague encore plongée dans le cou du Volarien. Cela faisait près d'une heure qu'ils avançaient en luttant rue après rue. Ils obligeaient les hommes rouges à cesser le massacre pour leur faire face. Au fur et à mesure, les combats tournaient au chaos, car les voies se faisaient de plus en plus étroites et les Arisaï se révélaient méchamment doués pour tendre des embuscades. Ils attaquaient à un ou deux à la fois, surgissaient sans prévenir des venelles, des embrasures de porte, des fenêtres, se jetaient à l'assaut dans une frénésie de carnage réjouï avant de céder sous le nombre, ou transpercés par des flèches tirées avec habileté du dessus. Les archers avaient bien retenu la tactique apprise à la Nouvelle Kethia et rendaient possible la progression des combattants en bondissant sans trêve de toit en toit sans oublier de viser les ennemis aperçus en dessous.

Frentis repéra Lekran avec une demi-douzaine de Garisaï, à l'extrémité nord de la rue, et le rejoignit en courant. Merial suivit, le pas incertain. Il l'avait vue abattre trois Arisaï, et chaque fois qu'elle faisait emploi de son don elle risquait l'évanouissement...

— Le dernier de ces couards de la Nouvelle Kethia s'est pissé dessus et a filé, rapporta Lekran avec une grimace de dégoût. Je tuerai ce Karavek de mes propres mains !

— Vous auriez du mal, lui objecta sœur Merial en s'appuyant contre un chambranle de porte, figure flasque et teint de cendre. Je l'ai vu mourir à deux rues d'ici.

Frentis leva les yeux parce qu'on l'appelait. Il remarqua la fine silhouette d'Illian en haut d'un immeuble de trois étages, vingt mètres plus loin. Elle agitait son arbalète au-dessus de sa tête.

— Le Vannier ! cria-t-elle tandis qu'il approchait au pas de course.

Elle indiqua un endroit où le dense réseau de voies débouchait sur ce qui ressemblait fort à une place de marché.

— Maître Rensial aussi ! ajouta-t-elle.

Le frère indiqua du geste aux Garisaï de le suivre et se précipita par là. L'endroit était ravagé, des carrioles et des étals renversés surplombaient les corps prostrés d'esclaves et de citoyens assassinés. Au nord de la place, une cinquantaine de Politaï rassemblés avançaient en bon ordre face à un mur d'Arisaï environ deux fois plus nombreux. Les guerriers libérés faisaient mouvement avec la précision née d'années de discipline automatique ; les larges lames de leurs lances pointaient telles les épines du porc-épic. Ils progressaient peu à peu, protégeant en leur sein le Vannier reconnaissable à sa chevelure blonde. Curieusement, leurs adversaires semblaient avoir perdu le plus gros de leur hilarité exaspérante face à des combattants autrefois esclaves... Frentis remarqua que la plupart des hommes rouges arboraient des expressions de rage pure en se jetant sur les solides rangs adverses. Beaucoup s'embrochèrent sur les armes fermement tenues, mais certains parvinrent à se frayer un chemin dans la troupe, chacun abattant au passage un ou deux soldats.

Au début, le frère ne comprit pas pourquoi les Politaï paraissaient si décidés à avancer puisqu'il ne semblait y avoir plus personne à sauver sur cette place. Puis il vit le cavalier solitaire au milieu des Arisaï, qui faisait manœuvrer sa monture avec une grâce inégalable, abattait son épée en arcs élégants et faisait tomber l'ennemi autour de lui. Mais il était seul face à la multitude !

Frentis, jetant toute prudence aux orties, se rua au cœur même de la troupe ennemie, l'épée brandie à deux mains. Il se fraya de force un chemin, tournoyant, tuant. Les Garisaï s'engouffraient dans la brèche. Il entendit vaguement que les Politaï criaient à l'unisson, non d'une manière exultante – une émotion aussi marquée semblait encore hors de leur portée –, plutôt comme en réponse à un ordre tacite. Leur formation accéléra l'allure, les rangs arisaï se réduisirent autour d'elle. Ils approchaient de plus en plus du guerrier monté isolé.

Le frère se baissa pour éviter un coup d'épée circulaire, enfonça sa lame dans la cuirasse de l'ennemi qui l'avait porté. Mais l'autre refusa de mourir. Il saisit le bras armé de Frentis pour le retenir, découvrant en un grand sourire affectueux ses dents ensanglantées.

— Bonjour, Père..., prononça-t-il dans un râle.

Il agrippait le commandant tel un étou.

L'un de ses congénères se rua en avant, la lame au niveau du cou de Frentis, mais dut s'arrêter quand quelque chose s'abattit sur lui, lui fendait le front. Un bref instant, toujours debout, il leva les yeux en bavant vers le carreau d'arbalète planté dans son crâne, puis Lekran lui trancha les jambes d'un coup de hache avant de pivoter et d'achever son mouvement en coupant un bras de l'homme toujours accroché au frère. Celui-ci détacha les doigts qui l'enserraient tandis

que la hache s'abattait définitivement sur l'Arisaï obstiné. Il se tourna alors vers Illian, toujours debout sur un toit non loin, et leva la main pour la remercier de son aide. Elle ne faisait pas attention à lui : un carreau entre les dents, elle se mit à courir et à sauter sur le bâtiment voisin sans quitter des yeux l'homme à cheval en mauvaise posture.

Maître Rensial !

Les flèches tombaient en pluie tandis que Frentis avançait vaille que vaille, Lekran à côté de lui, les Garisaï derrière. De plus en plus d'archers arrivaient sur les toits alentour. Les rangs ennemis se fendaient devant lui, trois hommes rouges tombèrent l'un après l'autre, abattus par les projectiles tirés d'en haut. Il se dégagera enfin de la mêlée, se dirigea vers le vieux maître, mais laissa échapper un cri de fureur désespérée lorsqu'un Arisaï se jeta en avant pour plonger son épée dans le flanc du cheval qui rua, poussa un hennissement strident et s'écroula en agitant les pattes dans tous les sens. Les autres ennemis cernaient le cavalier, lames brandies, et riaient ! La formation politaï poussa de nouveau un cri et chargea, repoussant ce qui restait de l'ennemi dans ses parages. Elle faisait mouvement vers le nœud d'hommes autour de Rensial à terre. Le frère perdit de vue l'animal abattu quand les esclaves-soldats libérés plongèrent sur leur objectif, taillèrent les hommes rouges en pièces et s'organisèrent en anneau défensif avec leur efficacité habituelle, comme instinctive. Il se fraya un chemin jusqu'à eux, s'arrêta net devant la monture encore parcourue de spasmes ; c'était un bel étalon gris – où le maître avait-il pu le dénicher ? Il sauta par-dessus la bête à l'agonie et exhala bruyamment, soulagé : maître Rensial était coincé en dessous, l'air simplement agacé. Il s'efforçait de dégager son épée enfoncée dans le cadavre d'un ennemi à côté de lui.

— On va devoir trouver une nouvelle écurie, commenta-t-il à l'adresse de Frentis.

Il arracha enfin son arme à la chair morte en poussant un grognement.

— Bien sûr, maître !

Le frère s'agenouilla et cala son épaule contre l'étalon mort. Il souleva jusqu'à ce que maître Rensial puisse libérer sa jambe. Elle était tordue, écrasée ; il faudrait pas mal de temps avant que le vieillard puisse de nouveau marcher, sans parler de monter à cheval.

— Frère rouge !

Frentis se releva à ce cri de Lekran. Les Arisaï les cernaient ! De nouveaux ennemis avaient surgi de nulle part – ou plutôt des demeures alentour –, chacun paraissait rivé au frère, le scrutait avec une fascination ravie. Les flèches continuaient à tomber en grêle des toits, mais ils avaient l'air de s'en moquer. Ils jetaient de vagues coups d'œil à leurs camarades qui s'écroulaient près d'eux.

Je les attire ! comprit-il. Puis il remarqua autre chose dans ces regards immobiles. *La démence... Elle les a déchaînés, ils sont tous fous de joie à l'idée de tuer leur père.*

— Ce délire peut cesser maintenant ! les héla-t-il en se plaçant au milieu des Politaï face à eux. Je vois qu'elle vous a libérés, il est temps de vous libérer vous-mêmes. Abandonnez votre folie.

Bien sûr, ils se contentèrent de rire à grands éclats joyeux qui traversaient leurs rangs. Certains riaient encore quand les flèches les tuaient.

— À votre guise, soupira le frère en brandissant son épée. Venez, je vais vous soigner !

Un nouveau son se fit entendre au milieu de leur babillage hilare, un faible écho grondant venu des rues tout autour, qui se mua bientôt en rugissement issu des gorges d'une foule en colère.

Les Meldénéens débouchèrent tel un flot impétueux de chaque chaussée, de chaque venelle, se ruèrent à coups de sabre dans la foule en armure rouge. Les Arisaï combattirent – ils étaient conçus pour cela –, tuèrent joyeusement, sans contrainte, mais malgré toute leur habileté et leur férocité ils n'étaient pas de taille contre le raz-de-marée pirate qui les engloutit. Ils se virent bientôt réduits à des îlots de rouge encerclés et noyés en quelques instants. Les marins hurlèrent leur victoire au ciel, lames brandies, têtes rejetées en arrière dans un triomphe sauvage.

— Ils ont mis le temps ! grommela Lekran quand le massacre eut pris fin.

Frentis se tourna vers le Vannier qui, près de maître Rensial, penchait la tête de côté en examinant la jambe du cavalier d'un œil critique.

— Peux-tu l'aider ? demanda-t-il.

— Je regrette, frère.

Le soignant secoua la tête en faisant la grimace, puis leva les yeux vers un énorme édifice aux formes courbes qui s'élevait à l'ouest au-dessus des toits.

— J'ai l'impression que j'aurai bientôt besoin de toute ma force...

Il confia maître Rensial aux Meldénéens. La plupart semblaient parfaitement satisfaits à l'idée de rester là pour piller les nombreuses demeures désertées, ils firent la sourde oreille quand on les exhorta à progresser vers l'arène. En l'absence criante de l'amiral Ell-Nurin ou de tout autre pirate d'un rang plus élevé que maître d'équipage, Frentis dut les laisser à leur récolte de trophées pour poursuivre sa route. Quelques rues plus loin, sa troupe et lui tombèrent sur Trente-Quatre en train de recoudre une entaille au bras de Malard. La dizaine de survivants de la compagnie de ce tout nouveau capitaine était

rassemblée autour d'eux, avec les cadavres de quelque trente Arisaï.

— Vous faut-il donc une blessure à chaque bataille ? demanda Illian au jeune homme.

Elle parlait d'un ton railleur plus ou moins compensé par le fait qu'en même temps elle passait gentiment la main dans ses cheveux hirsutes.

— J'aime récolter des souvenirs, marmonna-t-il, dents serrées, tandis que l'ancien esclave achevait le nœud final.

Il adressa un regard d'excuses au commandant et désigna du menton une forme inerte non loin.

— Désolé, frère...

Croc-Noir gémissait et poussait gentiment de la patte la tête de Massacreur qui gisait sur le côté, une épée courte plongée dans son poitrail. Contre un mur à côté était affalé un Arisaï mort, une bouillie sanglante en guise de visage.

— Ne nous attardons pas, décida Frentis en arrachant son regard à ce triste spectacle pour scruter les figures blêmes, épuisées des personnes présentes.

De tous ceux qui l'avaient suivi depuis la Nouvelle Kethia, il restait peut-être un tiers.

Beaucoup d'entre eux se sont sacrifiés pour le peuple qui les avait réduits en esclavage !

Il refoula les larmes de chagrin admiratif qui menaçaient de déborder.

— Capitaine, ordonna-t-il à Malard, veuillez placer votre troupe en arrière-garde. Ma sœur, menez les archers en éclaireurs sur le chemin de l'arène.

— Peut sûrement pas rester tellement d'ennemis après tout ça, estima sœur Merial.

Elle avait repris un peu de couleurs, mais les traces de poudre rougeâtre autour de ses yeux et de son nez trahissaient sa tentative pour dissimuler son épuisement.

— Nous avons cru la même chose en Eskethia, lui expliqua-t-il. Restez avec moi, ne vous servez de votre don qu'en cas d'absolue nécessité.

Le labyrinthe de rues ne tarda pas à laisser place à de larges avenues autour de parcs, tout cela également jonché de cadavres. Il s'agissait à présent pour l'essentiel de robes-noires, avec quelques esclaves assassinés pendant qu'ils entretenaient les pelouses ou polissaient les statues de bronze. Mais on ne voyait plus aucun signe des Arisaï. Cent mètres plus loin, il n'y avait plus du tout de chaussée. L'arène se dressait dans un espace dégagé. Tous les combattants, Politaï compris, s'arrêtèrent à la vue de ces étages doucement courbés de marbre rouge doré brillant au soleil. À l'intérieur résonnait un

immense tumulte, celui de milliers de voix clamant leur adulation. Sans aucun doute, l'Impératrice avait organisé là-dedans une nouvelle atrocité spectaculaire !

Ils bêlent comme des moutons quand leur capitale agonise autour d'eux...

Frentis ne pouvait s'empêcher de penser avec amertume que ces gens ne valaient pas tout le sang qu'on versait pour eux.

— Pas de gardes ! rapporta Illian. Pour autant qu'on sache, cet endroit n'est absolument pas défendu.

Le commandant regarda le Vannier et, pour la première fois, remarqua sur son visage une expression troublée ; l'homme considérait le bâtiment sourcils froncés, il avait même les lèvres un peu tremblantes.

« Assure-toi d'avoir le soignant à tes côtés... »

— Tu n'y es pas obligé, lui assura-t-il. Reste ici avec les Politaï, je te ferai savoir quand il n'y aura plus de danger.

L'homme se tourna vers lui, l'air serein. Il refoula sa peur d'un sourire.

— Je ne crois pas qu'on puisse trouver un endroit sans danger aujourd'hui, frère...

Frentis l'approuva d'un hochement de tête et se tourna pour s'adresser à sa troupe. Il avait la voix éraillée, découvrit-il, il dut la forcer pour prononcer ce qu'il avait à dire :

— Vous avez tous accompli plus que j'aurais jamais pu espérer. Attendez-nous ici, le Vannier et moi avancerons seuls.

Personne ne répondit ni ne changea d'expression. Tous, ensemble, firent un pas en avant.

— Je ne sais pas ce qui nous attend à l'intérieur ! protesta-t-il d'un ton dont le désespoir le surprit. Beaucoup n'y survivront pas, j'en suis sûr...

— On perd du temps, frère, l'interrompit Malard.

À côté de lui, Illian leva son arbalète et plongea son regard déterminé dans celui de Frentis.

Celui-ci se tourna vers l'arène alors qu'un nouveau rugissement collectif résonnait à l'intérieur, prolongé, tonitruant. Le spectacle de la Volarienne devait atteindre des sommets.

— Nous avons pour objectifs de sauver dame Reva et de tuer l'Impératrice ! cria le frère en brandissant son épée.

Il se mit à courir.

— Pas de quartier pour elle, elle n'en aura pas pour vous !

Chapitre 10

VAELIN

Des étoiles. Il battit des paupières dans l'espoir de dissiper ce qu'il prenait pour une illusion, mais les astres demeurèrent, toujours aussi vifs et scintillants. Il y en avait tant, bien plus qu'il ne saurait compter. Certains brillaient d'une lueur si intense qu'ils éclipsaient leurs voisins. D'autres, moins nombreux et plus nébuleux, chatoyaient faiblement, irradiant d'un éclat rouge et noir. Tous se mouvaient telles de minuscules fourmis paradant sur une sombre tenture d'émeraude et d'azur. *Ce ne sont pas des étoiles, comprit-il, mais des gens.*

— Vaelin.

Elle flottait là, près de lui, dans le ciel nocturne – car il se rendait compte à présent qu'ils volaient loin au-dessus de la terre. Il l'observait d'un air ébahi, la gorge nouée par l'émotion et le corps traversé d'un frisson de douleur et de gratitude mêlées. Elle esquissa un sourire et dériva jusqu'à lui, les mains tendues vers les siennes.

— Je voulais te montrer, dit-elle. Je voulais que tu voies par mes yeux.

— Je..., balbutia-t-il en nouant ses doigts aux siens. Je n'aurais jamais dû...

Elle se blottit dans ses bras et la chaleur merveilleuse de son corps dissipa l'étouffante culpabilité qu'il éprouvait.

— Tout ce qui a pu m'arriver, je l'ai choisi.

Elle pressa son front contre le sien, puis tourna la tête pour désigner d'un geste ample la terre piquetée d'étoiles sous leurs pieds.

— Regarde, reprit-elle. Le monde tel qu'il est, sur le point de changer à jamais.

Main dans la main, ils se rapprochèrent de la surface et survolèrent un continent dont il reconnut la ligne côtière comme celle du Royaume Unifié. Ils s'immobilisèrent au-dessus d'un dense amas d'étoiles blotties au cœur de ce qui deviendrait un jour la Cité Déchue, chacun des astres se muant en silhouette miroitante à mesure qu'ils piquaient vers le sol. Deux d'entre elles se tenaient au centre de la multitude, campées près d'un objet si noir qu'il semblait aspirer toute lumière. Vaelin mit quelques instants à reconnaître ses contours déformés par la distance. *La Pierre Noire.*

L'une des silhouettes voisines de la pierre différait de ses semblables. D'une seconde sur l'autre, elle paraissait s'embraser d'un

éclat aveuglant puis rougeoier d'un feu terne, tour à tour. Ce scintillement constant empêchait de discerner clairement ses traits, mais Vaelin parvint à distinguer derrière ce foyer capricieux le profil d'un homme de haute stature à la barbe fournie. *L'Allié*.

Le voisin de l'Allié était plus petit et, à en juger par la courbure de son dos, considérablement plus âgé. À la différence de l'Allié, il émettait une lumière vive et continue aux nuances bleutées. Vaelin vit l'Allié poser une main sur l'épaule du vieillard en signe de respect, puis battre en retraite. Le vieil homme demeura immobile pendant quelques instants, tête basse comme s'il rassemblait ses forces, et son aura s'assombrit légèrement. Alors seulement il fit un pas en avant et plaqua la paume de sa main sur le néant absolu de la Pierre Noire.

L'espace d'une seconde, rien ne parut devoir se passer, mais un cercle rouge apparut au centre de la pierre. De petite taille, il irradiait d'une puissante énergie et battait au rythme de pulsations régulières, tel un cœur miniature. La main scintillante du vieillard avançait vers lui, ses doigts s'étiraient pour le saisir... Et le cercle s'embrasa subitement, ses battements cadencés se muant en martèlements frénétiques. Le vieillard recula en sursaut quand quelque chose jaillit de la pierre, une gerbe multicolore aux allures de fontaine qui fusa haut dans le ciel alors même qu'un cercle d'énergie pure émanait de la pierre au niveau du sol pour s'étirer à l'infini et disparaître à l'horizon, à la manière d'une onde de choc enflammée. La plupart des lumières qu'il traversait lors de sa course folle ne subirent aucun changement, mais ici et là certaines flamboyèrent plus vivement que jamais après leur contact avec le cercle de feu. *Le pouvoir*, se remémora Vaelin. *Inscrit à même le sang des générations à venir...*

La fontaine spectrale se dissipa peu à peu et le cercle de flammes finit par rapetisser et réintégrer la pierre, où il s'évanouit à son tour. Au même instant, le vieillard s'effondra au sol, agité de spasmes atroces. Son éclat se fit vacillant, bien que plus scintillant qu'auparavant. Ses soubresauts de douleur, qui semblaient confiner au martyre, s'atténuèrent lentement, après quoi il s'agenouilla péniblement et tendit une main à l'Allié. Ce dernier, toutefois, ne fit pas mine de l'aider. Enveloppé d'une aura désormais plus rouge que blanche, il se contentait de regarder le vieillard affaibli.

Soudain, il se cabra, brandit un objet sombre au-dessus de sa tête et l'abattit de toutes ses forces. La lumière du vieil homme flamboya l'espace d'une brève seconde, puis sembla se diffracter avant de se séparer en deux faibles lueurs – l'une grosse, l'autre petite. *Son crâne*, devina Vaelin. *Il l'a décapité*.

L'Allié se pencha pour s'emparer de la tête et porta le cou tranché à ses lèvres, après quoi son aura se teinta définitivement d'écarlate, un halo purpurin palpitant au même rythme que le cercle de feu

circonscrit dans la pierre.

L'Allié jeta la tête de côté et se tourna vers la foule des spectateurs. Terrifiés par son acte barbare, ils battaient en retraite et certains s'apprêtaient même à fuir quand tous se figèrent brusquement, comme paralysés. Pendant un long moment, l'Allié contempla la multitude d'un œil inquisiteur, puis il se mit à déambuler parmi ce champ de statues vivantes. Il s'arrêta près d'un homme pétrifié à la carrure athlétique et à l'aura jaunâtre, et posa une main sur son front. L'élu se tordit en arrière, son dos formant une voûte impossible et sa bouche s'ouvrant sur un cri silencieux. Bientôt, sa lumière acquit la même nuance écarlate que l'Allié.

Ce dernier s'empressa de toucher une dizaine d'autres hommes, puis s'écarta de la foule à grands pas. Sous ses yeux, les silhouettes écarlates entreprirent alors d'assassiner sauvagement leurs compagnons blancs. Manifestement dépourvus d'armes, il leur fallut les étrangler, les lapider ou bien les rouer de coups de branche pour parvenir à leurs fins. L'Allié, pour sa part, couvait le massacre d'un regard froid et serein, la tête légèrement inclinée sur le côté. Une fois l'hécatombe achevée et chaque lueur blanche éteinte, l'Allié s'éloigna vers le nord et les hommes rouges le suivirent.

Dahrena serra plus fort la main de Vaelin et tous deux s'élevèrent. Sur la terre, en contrebas, le temps parut s'accélérer : l'essaim sanglant de l'Allié vint s'installer dans le Nord, engendrant au fil des ans de nouvelles nuées qui se dispersèrent telles des spores dans les quatre coins du Royaume Unifié. Partout où elles allaient, les lumières blanches s'évanouissaient.

— Le présent de l'Allié, constata Vaelin.

— Non, dit Dahrena. Ça n'a rien d'un présent. Il s'agit d'une épidémie, d'un fléau. Comme la Main Rouge.

— Mais tout ceci n'est qu'un rêve. Comment pourrais-je savoir tout ça ?

— Nous le savons.

Elle se laissa dériver près de lui et tendit les bras. Des ténèbres émergea un cordon de silhouettes qui forma bientôt un cercle autour d'eux. La plupart d'entre elles ne lui disaient rien, mais il en reconnut certaines. La sœur du Septième Ordre qui avait conspiré avec Alucius, à Castelvarin ; Marken, qui arborait un sourire amer derrière sa barbe ; l'Aspect Grealin, toujours aussi gros, même dans l'Au-Delà... et puis un autre encore.

Caenis portait l'uniforme d'un frère du Sixième Ordre, quand bien même il officiait en tant qu'Aspect du Septième Ordre à sa mort.

— Mon frère, dit Vaelin en tendant la main vers lui.

Mais Caenis se contenta de sourire et de hocher la tête en signe d'affection.

— Nous voici, qui avons choisi de rester dans ces limbes lorsque tu l'as attiré hors de l'Au-Delà, déclara Dahrena. Sa volonté seule ne suffit pas à nous maintenir ici. Nos dernières forces auront servi à élaborer cette vision. Voilà tout ce qu'il nous restait à t'offrir.

Il vit le cercle de silhouettes s'estomper, puis s'évanouir dans les ténèbres. Caenis se volatilisa en dernier, comme à contrecœur, sa main levée le temps d'un ultime adieu avant que l'obscurité l'engloutisse définitivement.

— Alors vous allez disparaître pour de bon, cette fois-ci ? demanda-t-il à Dahrena. Vos âmes vont disparaître à jamais ?

— L'âme et la mémoire se confondent, lui répondit-elle. (Elle se blottit contre lui à nouveau et vint serrer sa tête au creux de ses bras.) À toi de devenir mon Au-Delà, à présent, Vaelin. À toi, à tous ceux que j'ai aimés et même à mes ennemis. Pour que je survive, tu dois survivre aussi.

Elle interrompit son étreinte et pressa ses mains sur ses joues.

— Rappelle-toi : une épidémie semblable à la Main Rouge. Et parmi les victimes de la Main Rouge, ceux qui ont survécu ne l'ont jamais attrapée à nouveau. Bien, maintenant, tu ferais mieux de te réveiller.

On hurlait autour de lui lorsqu'il ouvrit les yeux. Des voix lonakes, gorgées de colère et insupportablement fortes. Dans un grognement, il roula sur lui-même et se redressa, ses doigts venant instinctivement se poser sur la bosse qui enflait à l'arrière de son crâne. Les voix se turent aussitôt et il vit Kiral et Alturk s'écarter l'un de l'autre. Après l'avoir gratifié d'un coup d'œil réprobateur, le Tahlessa vint se camper devant le corps avachi de l'Allié. Il semblait inconscient, sa tête penchée en avant remuant mollement tandis qu'un filet de sang coulait d'une entaille sur son front.

Escorté de ses gardes, Orven s'approcha de Vaelin et couva d'un regard noir les Sentar rassemblés de l'autre côté de la clairière. Il comprit alors que peu de temps s'était écoulé depuis qu'Alturk l'avait estourbi. Vaelin tendit la main à Orven, qui l'aida obligeamment à se relever, puis s'avança vers Alturk pour se fendre d'une rapide révérence.

— Mes remerciements, Tahlessa. Seigneur Orven, levons le camp. Une longue route nous attend.

Plus ils allaient vers le sud et plus ils découvraient de nouvelles villes. Il s'agissait bien souvent d'immenses agglomérations affranchies depuis longtemps des frontières de leurs enceintes préimpériales. La plupart avaient de toute évidence connu des émeutes et des soulèvements. Certaines n'étaient plus que ruines calcinées ; d'autres,

moins nombreuses, avaient réussi à rester intactes grâce à des murailles ou barricades fraîchement érigées, la plupart du temps gardées par des citoyens armés prompts à décocher leurs flèches sur tout étranger s'aventurant trop près de leur territoire. Vaelin prit soin de les éviter, peu enclin à engager des combats inutiles, quand bien même les Sentar ruaient dans les brancards à l'idée de passer pour des lâches face aux provocations lointaines des Volariens.

L'Allié chevauchait désormais en queue de colonne, son visage couvert d'ecchymoses et partiellement recomposé affichant une expression neutre et enjouée. Les gardes d'Orven avaient reçu pour ordre de le bâillonner s'il lui prenait l'envie de parler à nouveau, mais il observait un silence absolu depuis qu'il avait repris connaissance. Kiral le couvait constamment du regard et Vaelin vit à plusieurs reprises ses doigts se crispier sur les rênes de sa monture, comme s'il lui fallait résister à l'envie d'épauler son arc. *La voix du sang se trompe rarement*, se dit-il, plus conscient que jamais de la perte de son don. Toutefois, la vision de Dahrena ne l'avait pas incité à décréter l'exécution de l'Allié, et encore moins à douter de la voie qu'il s'était fixée.

Une ligne rouge apparut à l'horizon cinq jours plus tard, pour mieux s'épaissir à mesure de leur progression. Pour finir, ils s'engagèrent dans une vaste plantation de champs d'andrinople au bout de laquelle se détachaient, derrière un voile de brume lointaine, les hautes tours d'une cité de marbre.

— Volar, souffla Lorkan près de Vaelin, les yeux béants d'admiration. Et moi qui croyais ne jamais devoir la contempler.

Vaelin convoqua le seigneur Orven et désigna l'ouest et l'est.

— Dépêchez vos éclaireurs, il nous faut savoir où se trouve la reine. Nous établirons notre campement ici...

— Le temps vous manque !

Vaelin fit volte-face et croisa le regard glacial de l'Allié, dont le visage toujours déformé avait perdu toute trace d'humour. Les gardes qui l'encadraient s'approchèrent pour le faire taire, mais Vaelin les en dissuada d'un geste. D'une pression sur les flancs de Taillade, il s'approcha de l'Allié et le toisa durement.

— Et pourquoi donc ?

— En ce moment même, mon serviteur s'amuse avec ta sœur dans l'arène. Ou plutôt cette chienne pervertie que tu appelles ta sœur. Continue à lambiner ainsi et tes chances de la retrouver en vie s'amenuiseront d'autant. Sans compter qu'elle ne périra qu'après un long châtiment bien mérité. Pour tout t'avouer, elle m'a toujours horripilé.

Vaelin consulta Kiral, qui hocha la tête en serrant les dents. *Reva ! Sa créature détient Reva.*

— Elle ne possède aucun pouvoir, poursuivit l'Allié. Si bien qu'elle n'aura pas sa place dans l'Au-Delà...

Vaelin fit volter sa monture et remonta prestement la colonne de soldats. Après avoir ordonné à Orven de le suivre, il s'élança au galop vers Volar.

Chapitre 11

LYRNA

Quand je pense à tous ces efforts déployés pour punir un peuple manifestement déterminé à se détruire lui-même. La mort seule semblait régner sur la cité. Chaque avenue, chaque pas de porte, chaque jardin foisonnait de dépouilles. Celles-ci pendaient également des nombreuses tours comme autant de mannequins dépenaillés et laissés à pourrir pour l'éternité. Il s'agissait de toute évidence d'un quartier prospère ; l'opulence des demeures comme celle des parcs privés aux allées bordées de cerisiers en fleur et de somptueuses statues attestaient le rang privilégié des résidents. Mais la vague meurtrière qui avait submergé l'endroit n'avait à l'évidence que faire du statut social. En outre, l'abondance d'esclaves assassinés lui fit comprendre que ce massacre n'avait rien d'une insurrection.

— Les Arisaï, Majesté, lui apprit frère Sollis.

Le cliquetis de ses fers jurait de manière incongrue dans le silence absolu qui dominait la cité. Il brida sa monture à quelques pas de là, puis adressa à l'Aspect Arlyn un hochement de tête respectueux avant de s'adresser à elle :

— Nous en avons trouvé une vingtaine dans un quartier voisin, occupés à tuer tous ceux qu'ils trouvaient. Nous leur avons réglé leur compte, mais il ne fait aucun doute qu'il y en a d'autres dans les environs.

Il remua sur sa selle, visiblement pressé de repartir, au moment où ses frères apparaissaient au détour d'une avenue.

— Le chemin de l'arène ? demanda-t-elle.

— Parfaitement dégagé, Majesté. Tout porte à croire qu'il ne reste plus la moindre troupe volarienne dans la cité. J'estime que vous disposez d'une protection suffisante pour vous y rendre en toute sécurité.

Tandis que vous vous portez au secours du peuple que nous sommes venus détruire, assurément. Elle s'apprêtait à lui ordonner de rassembler sa compagnie pour l'escorter quand Murel sauta brusquement au bas de sa monture et s'élança en direction d'une pile de cadavres entassée sur le perron de l'une des plus imposantes demeures. Après avoir poussé la première dépouille – une femme mince vêtue d'une robe rouge au cou creusé d'une plaie béante –, elle plongeait les bras dans le monceau de membres sanguinolents pour en tirer un petit corps à

demie nu, qu'elle serra contre elle. Lyrna talonna Jais pour la rejoindre et mit pied à terre alors que Murel essuyait le sang frais qui barbouillait le visage de l'enfant – une fillette d'environ huit ans, vivante mais curieusement passive, dont les grands yeux sombres les considéraient sans ciller. Murel pleurait à chaudes larmes, victime d'un déferlement d'émotion que Lyrna ne lui avait connu qu'une seule fois, lors de sa cérémonie d'anoblissement sur l'île d'Ouessel.

La fillette battit des paupières en direction de la dame de compagnie, puis haussa un sourcil étonné à la vue de Lyrna.

— Je vous connais, lâcha-t-elle d'une voix presque affectée.

— Ah oui ?

Lyrna s'approcha d'un pas et s'accroupit pour repousser une mèche raide plaquée sur le front de l'enfant.

— C'est mon père qui me l'a dit, poursuivit-elle avec une moue de défi. Vous allez tout brûler sur votre passage. Vous êtes la Reine de Feu.

Lyrna ferma les yeux. Une brise légère vint jouer sur sa peau en une douce caresse et porter à sa narine la senteur des cerisiers, un parfum délicat dont la richesse parvenait néanmoins à couvrir les relents de charogne, de mort et d'entrailles déversées. Elle s'efforça de se remettre en mémoire une autre odeur qu'elle ne connaissait que trop bien, capable de lui nouer la gorge et de lui provoquer des remontées bilieuses : l'odeur de sa chair en feu. Mais elle n'y parvint pas, pas aujourd'hui.

— Non, finit-elle par répondre à l'enfant après avoir rouvert les yeux. (Elle esquissa un léger sourire.) Je ne suis qu'une reine.

Elle se redressa et effleura l'épaule de Murel.

— Mieux vaut l'emmener voir frère Kehlan. (Après quoi elle tourna les talons et rejoignit sa monture.) Frère Sollis, je compte sur votre compagnie pour traquer les Arisaï restants. Tout citoyen volarien retrouvé en vie se verra autant que possible conduit en lieu sûr. Je manderai au Seigneur de Guerre de vous accorder des troupes pour accomplir votre mission.

Le Frère Commandant s'inclina sur sa selle, son visage exprimant une gratitude qu'elle ne lui avait jusqu'alors jamais vue, puis salua de nouveau l'Aspect avant de faire volter sa monture. De sa voix rauque, il distribua ses ordres à ses frères et s'élança à bride abattue.

— Je n'aime pas ça, Lerhna, dit Davoka tandis qu'elle remontait en selle. (Elle jaugeait d'un œil critique les Dagues de la Reine survivantes.) Nous sommes trop peu.

Une clameur soudaine résonna alors derrière eux, si inattendue qu'Iltis tournoya sur lui-même et tira son épée, pour immédiatement la réintégrer à son fourreau à la vue du premier Cumbraëlien. Il s'agissait d'un homme au corps sculpté par le maniement de l'arc, qui

courait avec son arme de prédilection en travers du dos et une hachette à la main. Il interrompit sa course le temps d'une rapide révérence à l'égard de sa reine, puis repartit à toute allure en direction de la silhouette massive de l'arène, qui ne se trouvait plus qu'à un kilomètre de là. Des centaines de compagnons l'imitèrent bientôt, submergeant les avenues voisines de leurs prières pantelantes parmi lesquelles Lyrna crut distinguer le terme « l'Envoyée » à maintes reprises. *Al Hestian n'a pas pu les retenir*, déduisit-elle. *J'espère qu'il a eu l'intelligence de ne pas insister.*

— Voilà qui devrait suffire, ma sœur, lança-t-elle à Davoka avant de talonner les flancs de Jais.

La tête la toisait d'un regard sans vie, sa bouche ouverte sur deux rangées de dents d'où surgissait une langue noirâtre. On l'avait fixée à même le cou de la statue à l'aide de clous de fer dont les tiges hérissées avaient crevé la chair et le bronze d'un même coup de marteau. Des traînées de sang empoissaient le corps de métal jusqu'à son piédestal, sur lequel gisait la tête sculptée d'origine.

— On ne peut pas dire que la cruauté leur fait défaut, fit remarquer Ilitis d'une voix emplie de dégoût.

Lyrna dépassa la statue et pénétra dans l'enceinte de l'arène, à la suite du torrent de Cumbraëliens qui envahissait à présent ses arcades. Elle avait entraperçu le seigneur Antesh à l'entrée du bâtiment, occupé à attiser l'ardeur de ses troupes avant de disparaître à l'intérieur, mais n'avait pas eu le temps de le rappeler à l'ordre. Elle doutait de toute manière qu'il eût obéi, tant la rescousse de leur chère Envoyée semblait obnubiler les Cumbraëliens.

Elle quitta sa selle au pied de l'arche d'entrée de l'arcade et s'enfonça dans les ténèbres de l'arène, dont les escaliers et les longues galeries résonnaient des cris des victimes de l'assaut cumbraëlien. Les Dagues de la Reine se déployèrent afin de former un cordon protecteur autour de leur reine, que flanquaient déjà l'Aspect Arlyn et Ilitis.

— Si je puis me permettre, Majesté, déclara l'Aspect en désignant de la pointe de son épée une cage d'escalier voisine qui s'enfonçait dans les profondeurs de la bâtisse.

Comme Lyrna haussait un sourcil interrogateur, il s'expliqua :

— C'est ici qu'ils gardent les Garisäi. Ils pourraient s'avérer utiles.

Elle acquiesça et lui fit signe d'agir comme bon lui semblait, puis lui emboîta le pas tandis qu'il guidait les Dagues au bas des marches. La bataille faisait rage dans la longue salle rectangulaire bordée de cages qu'elle découvrit en contrebas, où les Dagues et l'Aspect affrontaient une bonne dizaine de Kuritai. Arlyn se mouvait avec la grâce caractéristique des guerriers du Sixième Ordre. À le voir

tournoyer dans la mêlée, fauchant un Kuritaï pour immédiatement sauver une Dague d'une mort certaine en contrant le fer d'un second adversaire, nul n'aurait pu deviner son âge avancé. Mais les esclaves d'élite demeuraient des guerriers d'exception et Lyrna dut réprimer un sursaut de rage à la vue des siens qui, une fois encore, tombaient sous les assauts implacables de ces monstres. *Je ne suis qu'une reine...*

D'un geste, elle autorisa Iltis à se lancer dans la bataille, puis avisa les environs. Son regard tomba bientôt sur un corps à terre, celui d'un homme de forte corpulence au torse crevé par ce qui ressemblait à un coup de poignard – un geôlier, à en juger par le trousseau de clés accroché à sa ceinture. Elle se baissa pour s'emparer des clés, gagna la cage la plus proche... et se figea à la vue de son occupant.

Pour une fois, aucun sourire n'éclairait ses lèvres, ses yeux n'arboraient pas leur habituelle lueur narquoise et ses cheveux pendaient en longues mèches graisseuses sur un visage dépourvu d'humour ou d'admiration.

— Vous voyez, dit le Bouclier d'une voix qui évoquait un grognement. Vous avez réussi à me mettre en cage, en fin de compte.

Sans mot dire, elle tourna la clé dans la serrure, ouvrit la grille et se déporta sur le côté. Comme il tardait à sortir, elle eut un geste d'impatience. Il émergea lentement de la cage et jeta un bref coup d'œil à la mêlée qui prenait place dans le couloir. Les Kuritaï, réduits au nombre de trois, défendaient chèrement leur peau, maintenus contre les cages par les prisonniers enragés.

— C'est bien la dernière guerre que je livre pour vous, déclara le Bouclier.

Lyrna lui lança le trousseau de clés au moment même où le dernier Kuritaï s'effondrait, après quoi elle regagna l'escalier et le gravit sans lui accorder le moindre regard.

Chapitre 12

REVA

— Tue-la ! s'écria Lieza, qui se débattait entre les bras des Arisaï. Tue-la et tout sera fini !

La main de Reva tressauta dans le sable et s'approcha de l'arc, comme mue par une volonté propre, sans jamais que la jeune femme quitte des yeux le visage souriant de l'Impératrice.

— Elle n'a pas tort, jubila-t-elle. Ma disparition signerait la fin de cette guerre. Pour autant, elle mourra quand même et son souvenir te hantera jusqu'à la fin de tes jours. Je leur ai donné l'ordre de t'épargner, car comment pourrais-je jamais faire du mal à ma sœur ? Ne préférerais-tu pas lui offrir une mort rapide et sans douleur ?

Reva se détourna pour observer Lieza, qui commençait à faiblir dans l'étreinte des Arisaï tout en l'implorant du regard. Seule sa respiration saccadée résonnait dans l'arène silencieuse, couvrant au passage le bruissement sourd de la main de Reva dans le sable...

Un claquement sec retentit alors et la jeune guerrière sentit un objet fendre l'air près de sa tête et se ficher dans le sol près de son arc. Une flèche, dont l'empennage vibrait sous l'effet de l'impact. Reva leva la tête en direction des plus hauts gradins et y découvrit une rangée de silhouettes, chacune armée d'un arc. Elle émit un grognement et sentit le désespoir la gagner. Les Kuritaï de Varulek avaient donc fini par échouer. Comme l'un des archers levait son arme, Reva plissa les yeux et s'interrogea. L'inconnu lui paraissait familier – sa carrure et son port d'épaules lui rappelaient quelqu'un qu'elle connaissait, quelqu'un que l'océan avait pourtant sûrement englouti. Ce fut alors qu'elle s'attarda sur l'arc, dont la branche longue au galbe élégant jurait avec les arcs composites à contre-courbure des Volariens.

Avec lenteur, elle tourna la tête et baissa les yeux sur la flèche enfoncée dans le sable. *Des plumes d'aile-vive, constata-t-elle. Un oiseau qu'on ne trouve qu'à Cumbraël, en été.*

Elle avisa de nouveau l'Impératrice, à laquelle elle rendit son sourire...

... avant de passer à l'action. Vive comme l'éclair, elle rafla son arc, récupéra la flèche de Varulek et, tout en roulant sur sa gauche, arma son tir et décocha. L'un des Arisaï qui maintenaient Lieza tituba en arrière, louchant sur la flèche qui saillait de sa poitrine d'un air

aussi béat qu'amusé. En guise de représailles, l'autre tira son épée et s'apprêtait à l'enfoncer dans le dos de sa prisonnière quand Reva fit mouche pour la seconde fois, l'abattant à l'aide du projectile d'Antesh.

Un concert de vibrations emplit soudain l'air tandis qu'elle se redressait pour s'élancer en direction de Lieza. Tout autour d'elle, les Arisaï tombaient comme des mouches, fauchés par la nuée de flèches tombée des gradins. Arrivée au niveau de son amie, Reva se laissa dérapier sur les genoux et la redressa d'un seul et même mouvement. D'un cri, la jeune fille l'alerta de l'approche pesante d'un Arisaï blessé, aux épaules et aux jambes hérissées de traits cumbraëliens. Reva faucha une nouvelle flèche sur le sable, lui creva l'œil à cinq pas de distance, puis saisit le bras de Lieza pour l'entraîner vers l'issue la plus proche. La porte bardée de fer était fermée, mais l'arche de pierre qui la surplombait leur offrit malgré tout une certaine protection. Depuis sa position, elle apercevait sur les gradins inférieurs des archers varitaï qui s'efforçaient en vain de prendre pour cibles les soldats de son Fief natal, tandis qu'autour d'eux la foule s'agitait follement. Pris de panique, les spectateurs se jetaient en une cohue désordonnée vers les sorties.

À terme, la pluie de flèches commença à perdre en intensité – insensiblement tout d'abord, pour enfin cesser tout à fait. Reva quitta le couvert de son arche, leva les yeux vers le haut des gradins et découvrit qu'une violente rixe y avait éclaté, au sein de laquelle le rouge et le noir le disputaient au gris verdâtre des Cumbraëliens. Elle avisa ensuite la porte par laquelle l'infortuné Jarvek avait pénétré dans l'arène ; elle était restée ouverte.

— Suis-moi, ordonna-t-elle à Lieza en lui prenant la main.

Elles venaient de s'élancer sur le sable quand l'Impératrice atterrit devant elles, roulant au sol avant de se redresser lestement, prête au combat, le glaive en position basse. Elle darda sur Reva un coup d'œil sévère teinté d'agacement.

— Tu viens de gâcher mon spectacle.

La jeune femme, sans lâcher la main de Lieza, battit en retraite dans l'espoir de trouver une nouvelle flèche. Au-dessus de leurs têtes, la bataille faisait rage.

— Moi qui t'ai enseigné tant de choses, lâcha l'Impératrice en s'approchant d'un pas souple. Moi qui t'ai pris sous mon aile... Voilà donc comment tu me remercies ? Tu m'en vois fort déçue, petite sœur.

Elle se fendit et Reva plongea sur le côté en entraînant Lieza dans son sillage, échappant à la lame adverse de quelques centimètres. Une fois rétablie, la jeune guerrière tenta d'assener un coup d'arc à l'Impératrice, comme s'il s'agissait d'une massue, mais son ennemie l'esquiva sans mal. L'air désapprobateur, cette dernière marcha sur elle.

— Tu clapotais encore dans le ventre de notre mère quand elle est morte. Je me trouvais dans mon lit ce soir-là, et j'entendais ses hurlements à travers la porte. C'est que l'Allié avait informé mon père de la bénédiction, tu comprends ? et il avait très soif.

Elle passa de nouveau à l'attaque et Reva poussa Lieza sur sa gauche avant de bondir à droite. À dix pas de là, elle aperçut le cadavre d'un Arisaï transpercé de flèches. Une épée reposait sous sa main.

— Mère t'aurait aimée bien plus que moi, lui confia l'Impératrice. (D'un bond, elle s'interposa entre elle et la dépouille.) J'en ai conscience. Mais peu importe, tu serais toujours restée ma sœur.

D'un regard, Reva intima à Lieza de fuir, mais la jeune fille ne bougea pas. Bien au contraire, elle leva ses chaînes et adopta une posture de combat – du moins quelque chose qui y ressemblait. L'Impératrice éclata de rire, puis se reprit.

— Quelle dévotion ! lâcha-t-elle en secouant la tête. Pour ma part, je n'ai jamais eu droit qu'à la peur et la luxure. Je t'aurais aimée, petite sœur, en dépit de la jalousie que tu aurais pu m'inspirer.

Reva avisa une fois encore le cadavre de l'Arisaï afin d'évaluer la distance qui l'en séparait. Elle tentait de calculer ses chances d'échapper à l'épée de l'Impératrice quand elle aperçut quelque chose.

— Je ne suis pas ta sœur ! hurla-t-elle alors en accrochant le regard halluciné de son adversaire. Tu n'as jamais rien connu que la peur et la luxure parce que c'est tout ce que tu es : une folle qui as vécu bien trop longtemps.

— Une folle ?

L'Impératrice retrouva son euphorie coutumière et laissa échapper un rire flûté, baissant légèrement sa garde au passage.

— Qu'est ce monde sinon une éternelle procession de folies ? Folie que de livrer une guerre ! Folie que de vouloir s'emparer du pouvoir ! (Elle écarta les bras, secouée d'un rire de gorge de plus en plus puissant.) Alors quoi de plus glorieux que la folie ?

En voyant ce qui se produisit ensuite, Reva songea que le primate s'efforçait simplement d'accomplir ce pour quoi on l'avait dressé. Tout en laissant une traînée sanglante sur le sable de l'arène, il rampait en direction de l'Impératrice à l'aide de ses griffes d'acier, la prenant probablement pour Livella dans la mesure où elle seule était armée. Dans un rugissement rauque, il se cabra et bondit sur sa proie, toutes griffes dehors, au moment même où l'Impératrice faisait volte-face, et plongea ses trois tiges acérées dans la poitrine de la Volarienne.

Le singe émit un ultime râle – de triomphe ou de rage, elle n'aurait su dire – puis s'effondra dans un nuage de poussière sur le sol de l'arène où il rendit son dernier souffle. Reva s'approcha à pas lents de l'Impératrice agonisante, qui crachait des bouillons de sang spumeux

et tentait d'extraire la griffe de l'animal plantée dans sa chair. Elle finit par y parvenir dans un hurlement de douleur, après quoi elle demeura à terre, pantelante, la gorge agitée de soubresauts nerveux à chaque respiration. Malgré sa souffrance évidente, elle leva vers Reva un regard dément et la gratifia d'un sourire dont la tendresse donnait à la jeune femme des pulsions de meurtre.

Le tumulte de la bataille, cependant, avait repris de plus belle. D'un coup d'œil, Reva se rendit compte que le combat faisait rage de haut en bas des gradins, tout autour de la foule de citoyens volariens apeurés. Les Cumbraëliens, semblait-il, avaient été rejoints par la Garde du Royaume – la Compagnie Franche du seigneur Nortah, à en juger par le nombre de femmes dans leurs rangs. Elle crut également entrapercevoir la crinière blonde du Bouclier dans les niveaux inférieurs, au milieu d'un groupe compact de Garisaï libérés. Elle adressa une prière silencieuse au Père pour qu'Allern se trouve parmi eux. Les poches de résistance rouge et noir rétrécissaient peu à peu sous l'assaut combiné de leurs ennemis, quand bien même les Arisaï, fidèles à eux-mêmes, ne manifestaient aucune inquiétude devant leur mort prochaine. Ils combattirent jusqu'au dernier et gloussaient de joie mauvaise avant de périr.

Reva sursauta lorsque l'Impératrice lâcha un grognement sourd et puissant, puis battit des bras pour tenter de se redresser. Elle fixait son regard sur le nord de l'arène et gargouillait entre deux glaires ensanglantées une incompréhensible litanie, parmi laquelle Reva ne put discerner qu'un seul et unique mot :

— Chienne !

La reine Lyrna Al Nieren traversait l'arène à grandes enjambées, flanquée de son garde du corps et d'un frère du Sixième Ordre vieillissant que Reva ne connaissait pas. Une dizaine de gardes du Royaume se déployèrent alentour lorsqu'elle la rejoignit pour repousser son arc et la serrer chaleureusement dans ses bras.

— Ma dame. Je vous prie d'accepter mes excuses les plus sincères. J'ai par trop tardé à vous secourir.

Chapitre 13

Vaelin

Il leur fallut se frayer un chemin à travers une cohorte de Volariens en fuite, si transis de terreur qu'ils ne reconnurent même pas l'escouade d'envahisseurs étrangers. Certains piétinaient les champs d'andrinople situés de part et d'autre de la route, les mains vides et leurs traits blêmes creusés par le souvenir des horreurs dont ils venaient d'être témoins. D'autres, des familles pour la plupart, voyageaient par petits groupes inquiets, les bras chargés de maigres besaces et d'enfants en larmes ou figés d'horreur.

Astorek se pencha sur sa selle et saisit un homme par le col – un robe-grise dégarni qui serrait un petit garçon contre lui. Il répondit aux questions du chaman d'une voix précise, sa servilité coutumière l'emportant malgré tout sur sa terreur.

— L'Impératrice a lâché ses Arisaï dans la cité, déclara Astorek après avoir libéré le robe-grise, qui reprit sa course éperdue sur-le-champ. Ils assassinent tout le monde. D'après lui, il s'agirait de punir les citoyens qui n'ont pas souhaité se rendre dans l'arène, même si l'endroit n'aurait jamais pu accueillir tous les habitants de Volar.

Vaelin se tourna vers l'Allié, qui posait sur les réfugiés en fuite un regard teinté d'indifférence.

— Est-ce là ton œuvre ? l'interrogea-t-il.

L'Allié haussa les épaules et secoua la tête.

— Elle était déjà folle avant que je me penche sur son cas. Et ces gens lui ont toujours inspiré une haine sans borne.

Ils poursuivirent leur chemin, échappant à la foule en exode au bout d'un kilomètre ou deux pour enfin pénétrer dans la cité. Le quartier est avait tout d'un secteur marchand, riche en entrepôts et en canaux dont les eaux sombres regorgeaient de cadavres. Ici et là, des Volariens hébétés – certains blessés, d'autres traumatisés – croisaient leur route. À chaque angle de rue s'offraient à eux de nouvelles scènes de cauchemar : des femmes en larmes pleuraient la perte d'enfants assassinés, des fratries traumatisées tentaient en vain de réveiller leurs parents défunts. De peur de faiblir devant ces atrocités, Vaelin éperonna les flancs de Taillade et garda les yeux fixés sur la silhouette arquée de l'arène qui se dressait au cœur de la cité. De temps à autre, il questionnait Kiral du regard, et la jeune femme lui confirmait d'un geste le caractère urgent de son chant.

Au terme d'une heure de cavalcade dans les ruelles tortueuses de Volar, ils débouchèrent sur l'esplanade de l'arène, où il lança Taillade au grand galop à mesure que s'élevait de l'édifice rouge et or un vacarme croissant. Repérant quelque chose du coin de l'œil, il tourna la tête et aperçut une colonne d'environ cinq cents guerriers en armes s'élançant en direction de la façade sud du monument. En tête courait une silhouette familière, dont il reconnut sans mal la houppe bleue nuit et la démarche caractéristique. Il dévia vers la gauche la trajectoire de Taillade qui, martelant de ses fers le marbre du parvis et bondissant au-dessus des corps qui le jonchaient, vint prestement croiser la ligne de charge des combattants à pied. Une fois face à eux, Vaelin brida sa monture et leva la main.

Comme en réponse, Frentis agita son épée et sa formation s'arrêta. La compagnie composait une curieuse mosaïque d'hommes et de femmes dont les armures disparates – certaines semblaient volariennes, d'autres étaient clairement alpiranes ou encore originaires du Royaume – portaient les traces d'affrontements récents. Il poussa un soupir de soulagement en apercevant le Vannier, encadré des rares guerriers de la petite troupe à présenter une allure authentiquement militaire.

— Mon frère ! le salua Frentis en accourant près de lui.

Vaelin s'inquiéta tout d'abord à la vue du sang et de la suie qui maculaient son ami des pieds à la tête, ainsi que de son épée rougie de bout en bout. Pour autant, le regard de Frentis le rassura bientôt – s'il avait clairement vieilli depuis leur dernière entrevue, il n'avait de toute évidence pas succombé à la folie qui s'était emparée de la cité.

Vaelin salua le Vannier et les soldats volariens qui l'entouraient d'un signe de tête.

— Ce sont des Varitai ?

— Ils se font appeler « Politaï », dorénavant, répondit Frentis. Ce qui signifie « les déchaînés » en volarien ancien.

Vaelin coula un regard par-dessus son épaule sur les gardes d'Orven et les Sentar qui les rejoignaient au trot. Parmi eux, l'Allié considérait les environs d'un air bien plus attentif qu'auparavant et le Seigneur de Guerre vit un sourire jouer sur ses lèvres. *Il croit son heure enfin venue.*

— Déchaînés, répéta-t-il en se tournant vers Frentis. Tout comme toi, mon frère.

Son ancien protégé acquiesça, quelque peu désarçonné par la remarque.

— Dame Reva, dit-il en levant son épée en direction de l'arène. Je crois savoir que...

— Je sais.

Vaelin mit pied à terre, dégaina son arme et s'élança à grandes

enjambées vers le monument. D'un geste, il invita Frentis à le suivre, puis lui confia à voix basse :

— Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous, alors écoute-moi bien...

La rumeur des combats s'était dissipée lorsqu'ils firent enfin irruption dans l'arène. Quelques Kuritaï croisés dans le dédale de couloirs les avaient retardés, mais les Sentar et les gardes, forts de leur nombre comme de leurs talents guerriers, les avaient taillés en pièces sans difficulté. Quand il eut posé le pied sur le sable, Vaelin balaya du regard les gradins ; vides aux deux tiers, ils accueillaient des groupes de Volariens fébriles qui prenaient soin de rester à l'écart des compagnies de gardes du Royaume et d'archers cumbraëliens. Au centre de la piste, la reine, souriante, s'entretenait avec Reva. Près d'elles gisait le cadavre de ce qui ressemblait à un singe colossal, le dos transpercé d'une lance.

Reva s'élança à sa rencontre dès qu'elle l'aperçut, pour lui sauter dans les bras avec force et chaleur.

— Messire a pris son temps, pour une fois, le gourmanda-t-elle en reculant pour lui assener une claque taquine sur la joue.

Il acquiesça et esquissa un sourire forcé, puis s'inclina lorsque la reine vint le saluer.

— Majesté. J'ai plaisir à vous revoir en pleine forme.

— Moi de même, monseigneur.

Il la trouva étrangement distante. Le sourire franc de jadis semblait à présent plus réfléchi, plus mesuré. *J'ai face à moi le plus grand conquérant de toute l'histoire du Royaume*, se rappela-t-il. *Elle est bien plus qu'une reine, à présent.*

— Dame Dahrena ? s'enquit-elle en avisant la compagnie qui l'accompagnait.

Il croisa son regard et secoua la tête. L'espace d'un court instant, il la vit perdre contenance, son beau visage se voilant d'une peine sincère.

— Une... Une grande perte, monseigneur.

Un hoquet étranglé attira son attention derrière Lyrna, où il découvrit un second corps étendu près du monstrueux gorille. Les yeux de la Volarienne glissèrent sur lui et s'arrêtèrent sur Frentis. Ses lèvres s'ouvrirent sur un salut inaudible, avant de vomir sur le sable une pluie de postillons ensanglantés.

— Laissez-moi vous présenter l'Impératrice Elverah de l'Empire Volarien, dit la reine.

Vaelin vit Frentis pâlir et s'agiter près de lui, apparemment incapable de s'arracher à la contemplation de la mourante qui poursuivait ses imprécations. Il observa son frère jusqu'à ce que ce

dernier s'en aperçoive et soutienne son regard, comme pour lui rappeler le rôle qu'il devait tenir. Frentis hocha imperceptiblement la tête et tourna les talons, son départ arrachant un grognement plaintif à l'Impératrice qui gratta désespérément le sable dans l'espoir de s'approcher de lui.

— J'ai quelqu'un à vous présenter, moi aussi, déclara Vaelin à la reine.

D'un geste, il intima aux gardes d'Orven d'amener l'Allié.

— Votre Doué immortel ? demanda la reine en jaugeant d'un regard inquisiteur le prisonnier.

L'Allié la gratifia d'un coup d'œil distrait, puis considéra les gradins alentour d'un air calculateur.

— Pas exactement, répondit Vaelin. J'ignore son nom véritable, mais nous avons pour habitude de l'appeler l'Allié.

— Je n'ai jamais aimé ce titre, commenta l'intéressé d'une voix grêle. Peut-être pourrez-vous en trouver un meilleur dans les années à venir. Un sobriquet plus... poétique, disons. Car voyez-vous, j'ai décidé de devenir un dieu.

Vaelin ouvrit la bouche pour lui imposer le silence... mais s'en trouva incapable. Le bras qui tenait son épée refusait de bouger, tout comme son cou lorsqu'il voulut se tourner vers Frentis. Il ne sentait plus ses membres, seulement sa respiration qui soulevait encore sa poitrine et ses yeux qui roulaient dans leurs orbites au rythme de sa panique croissante. Depuis sa position il pouvait voir la reine, elle aussi paralysée, ses traits figés au beau milieu d'un froncement de sourcils intrigué. À son côté, Iltis évoquait une statue de chair, à l'instar de tous les autres occupants de l'arène, même ceux dans les gradins. Un silence de mort régnait désormais sur le bâtiment, seulement troublé par les râles d'agonie de l'Impératrice et le crissement des pas de l'Allié sur le sable tandis qu'il venait se poster face à Vaelin.

— Tu voulais connaître mon Don, dit-il. Eh bien, le voici – ou du moins l'un d'entre eux. Il y a tant d'années que je ne m'en suis pas servi dans ce monde sans passer par un intermédiaire... L'opération s'avère moins pénible que dans mes souvenirs, grâce à toi et à ton ami éternel. Tu vois ? (Il inclina la tête et la fit pivoter d'un côté, puis de l'autre.) Pas de sang. Ce corps risque de me durer un bon moment. Peut-être même jusqu'à la mort de ce monde, quand bien même je n'ai aucune envie d'assister à un tel spectacle.

Il s'éloigna et fit halte devant Lyrna, puis Reva, qui se trouvait tout au bord du champ de vision de Vaelin. Elle aussi était paralysée.

— Quelle splendide créature, dit-il de la jeune guerrière. Dommage de devoir la souiller ainsi, mais je vais bien devoir récompenser celle-ci si je veux qu'elle continue de me servir de fidèle molosse.

À ces mots, il s'approcha de l'Impératrice. Elle seule semblait avoir échappé à l'entrave de l'Allié, quand bien même ses mouvements ne se résumaient plus qu'à de faibles tressautements. L'Allié s'agenouilla près d'elle, puis s'inclina en arrière afin de presser les cordes qui lui ceignaient le torse contre les griffes d'acier fixées à la main du grand singe. Le visage grimaçant, il plia les jambes et se redressa à plusieurs reprises, jusqu'à ce que les liens cèdent.

— Ahh ! souffla-t-il en se redressant, une fois débarrassé des cordes d'Alturk. Je préfère ça.

Il se dégourdit les bras quelques secondes durant, puis s'accroupit afin d'inspecter l'Impératrice. À la vue de la faible étincelle de vie qui habitait encore son regard, il se pinça les lèvres et lâcha un grognement satisfait.

— On m'a souvent taxé d'arrogance, déclara-t-il en regardant Vaelin. Et je veux bien concéder une certaine mauvaise volonté quand il s'agit d'admettre la défaite. Pour autant, de longues années de réflexion m'ont poussé à faire mon autocritique et incité à plus d'humilité. Car j'ai échoué, bien sûr, et Lionen m'a torturé à mort pour cela. Mais plutôt que mon ambition, ce fut la méthode employée qui causa ma perte. Elle comportait une faille majeure. Comment pouvais-je espérer tuer tous les Doués de ce monde ? En dépit de mon aptitude à convertir à mes desseins les âmes suffisamment viciées, il s'agissait d'une tâche insurmontable. Au cours de la longue retraite, j'ai eu tout le temps d'opter pour une nouvelle approche.

Il se pencha pour ramasser un glaive tombé au sol, puis glissa un pied sous le corps de l'Impératrice et la tourna sur le dos.

— Pourquoi viser l'impossible, demanda-t-il à Vaelin, quand il me suffit de mettre à profit l'intarissable avidité des hommes ? Entrent en scène les Volariens, pauvre petit peuple que j'ai façonné selon mes désirs. Jamais il ne leur est venu à l'esprit que j'avais pu organiser sciemment la pénurie de Doués. Ils avaient beau les élever dans leurs fosses, il me suffisait d'accorder ma bénédiction à chaque nouveau membre de leur noblesse pour les pousser à cette fuite en avant. J'ai créé de toutes pièces un Empire épris de vie éternelle, prêt à conquérir le monde pour étancher sa soif de sang des Doués. Un Empire que vous avez réduit à néant, toi et les tiens. J'imagine qu'il faut y voir l'influence du loup. Bah ! peu importe après tout.

Il leva l'épée au-dessus de sa tête, se tourna vers les gradins et interpella les spectateurs d'une voix stridente :

— Prenez acte de ce que vous allez voir, car j'accueille en moi les anciens dieux ressuscités ! Un pouvoir sans pareil coule à présent dans mes veines ! Contemplez ma bénédiction !

Il vint se camper près de l'Impératrice et s'entailla l'avant-bras d'un coup sec, le glaive taillant dans sa chair une profonde estafilade, puis

approcha la plaie du visage de la Volarienne. Un ruisseau de sang coula bientôt entre ses lèvres. Au départ, elle réagit à peine, la mâchoire agitée d'un imperceptible tressaillement. Mais bientôt, elle ouvrit grande la bouche, comme pour englober le plus de sang possible, son corps crispé se tordant sur le sable. Au bout d'un moment, sans un regard pour les convulsions déchirantes de sa sectatrice, l'Allié tourna les talons, jeta le glaive et arracha un pan de tissu à sa chemise pour panser sa blessure.

— Puisque tu m'as dérobé mon Empire, dit-il à Vaelin, les dents serrées sur la bande de tissu qu'il nouait à son bras, nous en érigerons un nouveau.

Il se dirigea vers eux, puis s'arrêta une fois encore près de Lyrna, dont les yeux affolés s'agitaient en tous sens.

— Je ferai d'elle la Reine Providentielle, venue d'un continent étranger pour libérer le peuple volarien du joug meurtrier de l'Impératrice Elverah. Quant à toi... (Il dédia un grand sourire à Vaelin.) Tu seras son illustre et preux général. Songe aux armées que vous lèverez ensemble, aux contrées que vous subjuguerez. Et aux quatre coins du monde, vous traquerez les Doués.

Son sourire se dissipa lorsqu'il se rapprocha de Vaelin. À chacun de ses pas, le semblant d'humanité qu'il affichait se craquelait tel un masque de foire en lambeaux, jusqu'à figurer un rictus de pure malveillance.

— Et tu les sacrifieras à ton nouveau dieu. Il me faudra peut-être attendre des décennies entières. Peut-être même devrai-je te forcer à enfanter quelques fils avec ma reine fantôme, afin qu'ils puissent poursuivre mon œuvre. Mais à terme, chacun des Doués de cette terre aura disparu, et je pourrai enfin poursuivre ma route.

Il s'approcha plus près encore, sa voix réduite à un souffle.

— Sur les pierres grises, réceptacles de sagesse et de mémoire capables de transmettre à distance nos pensées, nous avons fondé notre grandeur. Grâce à elles, nous avons pu instaurer une ère de paix et de savoir inégalée. C'est alors que nous avons découvert la Pierre Noire, que nous avons prise pour une nouvelle bénédiction. Ah ! quels talents elle offrait ! À mon épouse, le pouvoir de guérir, à son frère la capacité de voir à travers les brumes du temps. Des présents sans pareils, mais pas pour moi. Pour moi, elle n'avait qu'une malédiction à offrir. Sais-tu seulement ce que signifie de vivre dans un monde d'harmonie, un monde épargné par la cupidité, et de posséder le pouvoir ultime ? le pouvoir d'imposer sa volonté d'un simple contact, le pouvoir de pousser un homme au meurtre ? Je n'en voulais pas. Je voulais mieux, je voulais plus. Mais la Pierre Noire ne donne qu'une fois, elle ne permet qu'une seule offrande. Car, à l'instar de ceux qui l'exhumèrent, je découvris le prix à payer. Touchée une fois, elle

donne. Deux fois, elle te dérobe ton âme.

» Ainsi, année après année, décennie après décennie, j'ai tenté de résister à mon don. J'ai bâti des cités, enseigné, propagé le savoir de par le monde, sans jamais céder une seule fois à la tentation. Et en guise de récompense, qu'ai-je obtenu ? Une épouse sacrifiée pour sauver une race de barbares incapables d'écrire leur propre nom. Cette terre, cette terre d'animaux viciés qui se croient supérieurs à la nature... Quelle loyauté lui devais-je désormais ? Pourquoi ne pas m'emparer de ce dont j'avais été privé ?

» J'ai fini par oublier son nom, mais il fut le premier à entrer en contact avec la Pierre Noire, le premier à obtenir son don. Un formidable pouvoir qu'il jugea préférable, tout comme moi, de ne pas utiliser. Il en faisait toutefois la démonstration de temps à autre, paralysant des heures durant des volontaires enthousiastes – une inoffensive distraction, du moins en apparence. Car je comprenais parfaitement de quoi il s'agissait, en réalité : un obstacle, un moyen de parer le don que j'avais moi-même reçu.

» Nous avons fini par nous lier d'amitié. Le temps faisant son œuvre et sapant ses forces, il se mit à prendre conscience des épreuves à venir. Je n'eus dès lors aucun mal à le persuader d'entreprendre une ultime aventure en touchant la pierre une seconde fois. Une manière sereine d'apaiser ses souffrances, de délaisser son corps et d'abandonner son don.

» Je ne savais pas, bien entendu. Jamais je n'aurais pu deviner ce que nous allions déchaîner. Nous sommes entrés en contact avec quelque chose, tu comprends ? Au moment de plaquer la main sur la Pierre Noire. Nous avons effleuré une entité qui n'était pas de ce monde, mais d'un autre lieu. Un lieu où ce que vous nommez la Ténèbre règne en maître, une réalité de chaos absolu. En poussant une âme aussi puissante à toucher la pierre, j'ai crevé le voile qui séparait nos deux mondes et permis à cette chose d'envahir le nôtre et de se répandre à travers la terre à la manière d'une épidémie. Elle a pris possession de plusieurs êtres, s'insinuant dans leur sang de manière à se transmettre aux générations suivantes et à emprisonner leurs âmes. Car à ces dernières, nous avons donné forme. En lui offrant un séjour à occuper, nous avons créé l'âme, créé la vie après la mort. Ce sont ces âmes qui me contiennent dans l'Au-Delà. Leur pouvoir me nourrit, me conserve et me garde à jamais enchaîné dans ma prison éternelle. J'ai tenté bien des fois de résister à la tentation, mais même là-bas, en ce lieu glacé dépourvu de substance, même là-bas l'instinct de dévoration s'avère irrésistible. Et s'il n'en reste aucun ici-bas, alors plus rien ne pourra me retenir lorsque je déciderai de me dépouiller de cette enveloppe.

Il recula, son visage inhumain reprenant sa neutralité antérieure.

— En toute honnêteté, je doutais fort de pouvoir t'imposer ma volonté. Certaines âmes sont bien trop pures, bien trop dénuées de malignité pour faire de bons outils. Jusqu'au jour où je t'ai vu décapiter cet animal, dans le Nord. Je saurai me montrer généreux, crois-moi. (Il leva une main et l'approcha du front de Vaelin.) Je ferai de toi un dieu de mon panthéon, si tu le souhaites.

Sa main s'arrêta en plein air, à moins d'un centimètre de la peau de Vaelin, et l'Allié ouvrit de grands yeux étonnés en découvrant le poing qui retenait son poignet.

— La graine a germé, lui dit Frentis.

Chapitre 14

FRENTIS

Le visage tordu par la haine, l'Allié abattit sa main libre sur le poing de Frentis et fit appel à son Don, sa chair virant soudain à l'écarlate. D'une gifle, le jeune guerrier repoussa son bras et tordit le poignet de son adversaire pour le forcer à se mettre à genoux.

— Ils me sont à jamais liés ! cracha l'Allié avec un geste en direction des silhouettes pétrifiées qui les entouraient. Tant que je respire en ce monde, ils m'appartiennent. Seule la mise à mort de cette enveloppe charnelle pourra les délivrer.

Frentis, qui braquait un regard impatient sur la porte nord de l'arène, ne daigna pas lui répondre.

— Alors voici pourquoi Revek s'est accroché à sa vieille défroque pendant si longtemps. (L'Allié émit un gloussement rauque.) S'emparer d'un nouveau corps l'aurait exposé à mon emprise, une fois encore. Il t'a donc offert son sang afin de t'en prémunir, tout comme lui-même s'en était libéré.

Son hilarité de façade se dissipa et il leva sur Frentis un regard scintillant d'une haine palpable, où luisait une sinistre promesse.

— Tu aurais mieux fait de garder ce secret pour toi, mon garçon. Tu viens de signer l'arrêt de mort de tous ceux que j'ai jadis soumis à ma volonté, quand bien même cela me prendrait des années. Crois-tu vraiment que le temps joue contre moi ? J'ai croupi des siècles durant dans l'Au-Delà sans jamais...

Frentis lui assena à l'arrière du crâne une claque suffisamment forte pour l'estourbir.

— Pour un dieu, je vous trouve bien inquiet.

— Mon bien-aimé.

Elle se tenait près du cadavre du grand singe, rouge de sang des pieds à la tête mais parfaitement rétablie. Sur sa poitrine ne restait aucune trace des profondes entailles qui auraient dû causer sa mort. Si son visage lui était inconnu, il ne pouvait méprendre la tendresse désintéressée et l'amour à l'état pur qui dansaient dans son regard.

— Tu as fait venir le guérisseur ? demanda-t-elle.

Il avisa la porte et vit la jeune fille lonake guider Lekran et les Politaï dans l'arène. Vaelin lui avait recommandé de se mettre à l'abri et d'attendre l'aval de son chant pour intervenir. Le Vannier marchait devant les Politaï, ses yeux fixés sur l'Allié.

— Oui, le voilà, fit remarquer la Volarienne. J'imagine que ça n'a plus d'importance, désormais. Il semblerait que ton frère ait trouvé un meilleur réceptacle.

Il se tourna vers elle et découvrit qu'elle avait ramassé un glaive tombé à terre et s'avancait d'un pas décidé vers la reine.

— Non ! lança-t-il en lui barrant le passage.

Elle s'arrêta et lâcha un soupir dépité.

— Elle t'a arraché à moi, lui expliqua-t-elle d'une voix patiente, presque didactique. Il faut bien que quelqu'un paie.

— Oui, c'est vrai. (Il brandit sa propre épée.) Quelqu'un doit payer.

— Tu ne vois donc pas ? s'écria-t-elle dans un sursaut de colère, un doigt levé vers l'Allié. Il n'est plus rien, à présent. Je vais boire son sang, aspirer tous ses Dons. Alors le monde nous appartiendra.

— Et qu'en feras-tu, de ce monde ? Un bain de sang universel, à l'image de ce que tu as infligé à cette cité ? Comment peux-tu même imaginer que je te laisserai faire ?

— Parce que tu m'aimes !

Ses nouveaux yeux étaient splendides, songea-t-il. Deux étangs de ténèbres aux eaux limpides piqués dans l'ovale pâle de son visage, dépourvus de toute cruauté, mais vibrant de folie furieuse.

— Tu es malade, lui dit-il. Le guérisseur qui m'accompagne pourrait...

Elle poussa un cri d'exaspération et tenta de le contourner, son glaive pointé sur le dos de la reine. Il contra le fer d'un coup d'épée et voulut lui attraper le poignet, dans l'espoir de la désarmer, mais elle se montra trop rapide. D'une pirouette, elle lui échappa et lui entailla l'épaule du fil de son glaive.

— Tu me parles de maladie, cracha-t-elle. Mais nous vivons dans un monde à l'agonie. Toi qui pleures ceux que j'ai sacrifiés aujourd'hui, pose-toi la question. Ont-ils jamais pleuré sur mon sort ? Des décennies durant, j'ai fait couler le sang pour édifier cet Empire cupide et dépravé. Il me revenait de le réduire à néant.

Frentis sentit son bras gauche s'engourdir et du sang chaud dévaler son dos.

— Je t'en prie ! la supplia-t-il. S'il peut soigner les corps, peut-être peut-il faire de même avec les esprits.

Elle se figea l'espace d'une seconde, les traits voilés d'une ombre perplexe.

— La nuit où j'ai tué mon père, je n'ai pas eu peur. Il se moquait de moi, me méprisait ouvertement. Il a dit : « J'aurais dû boire ton sang le soir où j'ai vidé les veines de ta catin de mère. » Et ça, peut-il le guérir, selon toi ?

— Je l'ignore. (Frentis tendit son bras tremblant vers elle.) Mais nous pouvons...

La flèche la cueillit en pleine poitrine, bientôt suivie par deux autres. Elle vacilla, son hébétude se dissipant tandis qu'elle baissait les yeux sur les empennes qui saillaient de son torse, la démence qui troublait jusqu'alors son regard laissant place à une douloureuse lucidité.

La jeune Lonake s'avança près de Frentis, épaula son arc et décocha un nouveau trait dans le cou de la Volarienne, qui s'effondra au sol. Comme hébété, il la vit s'approcher du corps et lui assener un puissant coup de pied pour s'assurer qu'elle était bien morte. Après quoi elle coula un regard vers Frentis et sourcilla à la vue de sa mine défaite.

— Le chant ne m'a pas laissé le choix, déclara-t-elle.

Il entendit un gémissement derrière lui et fit volte-face. Avec une douceur infinie, le Vannier redressait l'homme étendu sur le sable et s'efforçait de l'asseoir. Les Politai se tenaient autour d'eux, leurs lances brandies sur l'Allié.

— Vous souffrez d'une grave maladie, lui dit-il. Laissez-moi vous aider.

L'Allié parut reprendre conscience au moment même où le guérisseur le serrait dans ses bras. Il se débattit vainement dans l'étreinte puissante du Doué, puis rejeta sa tête en arrière pour émettre un hurlement assourdissant.

CINQUIÈME PARTIE

Quiconque répandra l'idée trompeuse selon laquelle l'ignoble pratique de l'absorption du sang des Doués permettrait de prolonger l'existence s'expose à une arrestation préventive et à une condamnation expresse. Tout écrit colportant cette même notion entraînera une saisie et une destruction immédiates du support et la condamnation de son auteur.

*Dixième Ordonnance de la Reine,
incorporée à la Loi du Royaume
dans la sixième année de son règne.*

Le Témoignage de Verniers

En dépit de ses doigts boudinés, Raulen possédait une écriture fine et harmonieuse, digne des meilleurs scribes de l'Empire. Sa voix de lecteur, tout aussi accomplie, récitait les phrases que je lui avais dictées sans jamais faillir ni hésiter.

— « ... et ainsi advint-il que la reine Lyrna Al Nieren foula de nouveau le sol de sa contrée bien-aimée, lut-il. Et terrible serait sa vengeance. »

— Parfait, Raulen, déclarai-je. Je pense que cela suffira pour aujourd'hui.

— Merci, monseigneur. (Il se leva de son tabouret et gagna la porte de la cellule.) À demain, même heure.

— Demain commence mon procès, lui rappelai-je.

— Ah ! oui, soupira-t-il. (Debout près de la porte, il esquaissa un sourire forcé.) Il ne fait aucun doute que vous achèverez cette grande œuvre une fois prouvée votre innocence.

— Aucun doute, oui.

Je lui rendis son sourire, touché par sa sollicitude.

— Même tes geôliers se révèlent être des érudits, fit remarquer Fornella une fois la lourde porte refermée.

Elle se tenait au bord d'une couche étroite, cernée par de hautes liasses de parchemins. Afin d'occuper ses journées et surmonter le désœuvrement dû à notre captivité conjointe, elle avait entrepris la traduction de mon manuscrit en volarien, tout en sachant pertinemment qu'il risquait fort de rester inachevé.

Mon regard tomba sur sa chevelure, désormais entièrement blanche et ramassée en chignon. Au cours des semaines passées, son crâne et ses mains s'étaient couverts de taches brunes et les rides qui cernaient ses yeux s'étaient creusées – autant de stigmates de son âge qu'elle acceptait sans se plaindre. J'avais beau charger Raulen d'innombrables messages à l'intention de tous les fonctionnaires impériaux dont je me rappelais les noms, jamais on ne permit à Fornella de quitter notre cellule pour avertir l'Impératrice du danger volarien. De toute évidence, nous avions lamentablement failli dans notre mission et la survie de cet Empire ne reposait plus que sur le succès des repréailles de la reine Lyrna. Un espoir absurde, j'en avais conscience. Car ni son bel intellect ni la finesse tactique d'Al Sorna ne pouvaient se mesurer à l'effarante puissance volarienne. Il faut un empire pour détruire un empire, conclus-je. Je m'emparai prestement d'une plume et d'un parchemin pour noter cet aphorisme.

— Un argument pour étayer ta défense, j'espère ? me lança Fornella en

levant les yeux de son ouvrage.

— En guise de défense, je n'ai que la vérité à leur opposer. Et cela ne me mènera à rien.

L'Impératrice, dans sa grande sagesse et son illustre bienveillance, avait dévolu à rien de moins que six défenseurs la charge de me représenter le jour du procès. Si tous m'apparaissaient comme des experts de la chose juridique à l'impeccable réputation, j'avais parfaitement lu sur leurs visages qu'ils jugeaient parfaitement impossible d'aboutir à mon acquittement. Je les avais tous poliment écoutés avant de leur faire savoir que j'assurerais seul ma défense. À leur grand soulagement, d'ailleurs.

— Cette fille mentait ouvertement, poursuivit Fornella. Même un idiot congénital pourrait s'en rendre compte.

— Et j'aurais peut-être une chance de l'emporter si je devais comparaître devant un jury composé d'idiots congénitaux. Mais je n'aurais droit qu'à un seul et unique juré, qui n'a rien d'une idiote. Néanmoins, même elle ne peut me contester le droit de parler selon mon cœur. J'espère seulement que certains parviendront à entendre notre avertissement.

En dépit de mon calme souverain — une attitude qui à ce jour continue de m'époustoufler —, le sommeil m'échappa cette nuit-là. J'avais passé la soirée à réviser mon manuscrit et à rédiger pour Raulen les grandes lignes des derniers chapitres. Il avait accepté d'en remettre plusieurs copies à certains érudits de ma connaissance, quand bien même je soupçonnais que ceux qui ne mettraient pas immédiatement mon travail au feu en accapareraient les mérites. J'avais dépêché un dernier exemplaire à Castellarin, à l'intention de frère Harlick ; lui au moins, je le savais, lui accorderait une bonne place dans cette Grande Bibliothèque qu'il espérait rebâtir. Quand les ténèbres envahirent la petite fenêtre ornée de barreaux qui surplombait ma couche, je saisis ma plume et griffonnai Histoire du Royaume Unifié sur un feuillet vierge. Quelque peu chagriné de découvrir l'inélégance de mon écriture comparée à celle de Raulen, je déposai le parchemin au sommet d'une liasse proprement arrangée.

Je m'allongeai ensuite sur ma paillasse en quête d'un repos qui, j'en avais conscience, se refuserait à moi. Dans le silence de la cellule, un ultime regret s'insinua dans mon esprit de lettré : Jamais je ne pourrai recueillir le témoignage complet d'Al Sorna.

Aux abords de minuit, un léger craquement interrompit ma somnolence. Je me dressai, battis des paupières dans l'obscurité et sentis mon cœur faire une embardée en voyant la porte de ma geôle s'entrouvrir lentement.

Elle veut en finir avant même le procès, songai-je immédiatement. À cette idée, le calme souverain qui me caractérisait fondit comme neige au soleil et je sondai désespérément la cellule en quête d'une arme. Raulen, cependant, accomplissait son travail de garde-chiourme avec bien trop de diligence pour accorder à ses prisonniers d'autres objets que le petit

chandelier en bois grâce auquel je pouvais écrire.

Je m'attendais à découvrir Hevren, ou plutôt quelque serviteur anonyme de l'Empire dont le talent consistait à déguiser ses meurtres en suicides. Mais la suite me donna tort, car la porte ouverte révéla bientôt une silhouette mince vêtue d'une robe noire, et dont les yeux ronds brillaient de peur lorsqu'elle me fit nerveusement signe de la rejoindre. Jervia.

L'espace d'une seconde, je me contentai de la regarder, ébahi, poursuivre ses invites de plus en plus frénétiques. Puis je recouvrai mes esprits, quittai ma couche d'un bond et m'habillai rapidement avant de réveiller Fornella. Elle dormait d'un sommeil de plomb depuis quelques semaines. Fallait-il y voir une conséquence de son âge retrouvé ou bien de sa conscience soulagée ? Je l'ignorais et, pour tout dire, n'en avais cure ce soir-là. Dans tous les cas, j'eus grand mal à la réveiller et dus redoubler mes efforts pour la convaincre de quitter son lit.

— Que fait-elle ici ? me souffla-t-elle, son front raviné creusé d'un pli profond et ses yeux braqués sur Jervia, qui dansait d'un pied sur l'autre dans le couloir.

— Je l'ignore, répondis-je en regagnant ma couche pour enfiler mes chausses. Tout ce que je sais, c'est qu'on nous a ouvert la porte et que j'ai bien l'intention d'en profiter.

D'une main plaquée sur ma bouche quand je quittai enfin ma geôle, Jervia coupa court à mes questions et s'éloigna en vitesse, m'invitant d'un signe à la suivre. Je jetai un coup d'œil à Fornella qui, bien qu'habillée, se montrait plus méfiante que jamais.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir courir, murmura-t-elle avant de me rejoindre et de me saisir la main.

Je l'entraînai le long du couloir, laissant derrière nous les autres cellules – toutes vides, ne pus-je m'empêcher de remarquer – jusqu'à la grille d'entrée devant laquelle nous attendait Jervia. Je me figeai soudain à la vue de Raulen. Immobile, le geôlier maintenait la porte ouverte.

— Tout va bien, me rassura Jervia à mi-voix. Il ne peut pas nous voir.

Je m'approchai du maton et l'observai brièvement. Ses yeux se perdaient dans le lointain et un sourire extatique étirait ses lèvres ; le regard d'un homme baignant dans une heureuse contemplation.

— Vous avez fait ça, murmurai-je à Jervia en me détournant de la carcasse massive de mon geôlier.

La jeune femme sourit nerveusement.

— Sa fille a trouvé la mort à Marbellis. Je la lui ai rendue.

Une Douée, compris-je alors. J'accordai un dernier coup d'œil à Raulen, dont le sens du devoir forçait l'estime. Pendant toutes ces années, il a eu le Tueur d'Espoir à sa botte sans jamais chercher à assouvir sa vengeance.

— Ça ne durera pas, dit Jervia en me tirant par la manche.

Nous traversâmes les appartements spartiates du géolier pour déboucher dans l'aile nord du palais, dont le décor à peine moins austère consistait en une enfilade de réserves et de quartiers réservés aux cohortes de domestiques impériaux. Nous ne croisâmes en chemin que deux sentinelles, chacune arborant le même air béat que Raulen. Au détour d'un couloir, je vis Jervia s'essuyer le visage du revers de la main et remarquai le sang qui maculait ses traits. Je me demandai alors à quel point cette évasion lui coûtait physiquement.

Nous traversâmes la cour à pas de loup, le dos voûté, quand bien même les deux gardes postés près de la porte nord ne nous accordèrent pas un seul regard quand nous la franchîmes.

— Hâtons-nous, dit Jervia en s'élançant dans la prairie qui bordait la route. Mes illusions se dissiperont bientôt.

— Mais la route..., commençai-je.

Elle secoua la tête.

— Trop bien gardée, monseigneur. J'ai installé une corde le long d'une falaise voisine et une barque nous attend sur le fleuve.

— Je..., glapit Fornella en s'arrêtant brusquement. (À la faveur de la lune, je pus voir son visage se décomposer.) Je ne pourrai pas.

— Ce n'est pas loin...

— Laisse-moi ici, grogna-t-elle.

Elle bascula en avant, se laissa tomber au sol et tenta d'engouffrer de longues gorgées d'air saccadées.

— Monseigneur ! implora Jervia.

Comme je me penchai pour passer un bras autour de ses épaules, je vis Fornella tenter d'attirer mon regard. Dans ses yeux brillait une lueur inquiète, urgente, qui ne devait rien à sa fatigue.

— C'est lui, me souffla-t-elle à l'oreille. Le Messenger. Je reconnais sa puanteur.

Je me redressai pour contempler Jervia, qui avait tout d'une jeune femme apeurée par son acte de bravoure.

— Un instant, plaidai-je. Elle vieillit chaque jour un peu plus.

Jervia acquiesça à contrecœur, toujours à l'affût d'éventuels poursuivants.

— Dites-moi, l'apostrophai-je. De quoi l'Impératrice vous a-t-elle menacée pour obtenir votre témoignage ?

Elle afficha une grimace peinée.

— Elle a fait arrêter Père pour haute trahison au lendemain des événements qui ont bouleversé le Royaume Unifié.

— Elle savait donc mon retour imminent et s'est empressée de me tendre un piège.

— Probablement.

— Et cette ridicule histoire d'épée, d'où la tenez-vous ?

— Inventée par le seigneur Velsus, sur ordre de l'Impératrice. Je n'avais

pas le choix, monseigneur.

— Bien sûr.

Je pressai l'épaule de Fornella et m'éloignai d'elle, tout en restant à bonne distance de notre bienfaitrice.

— Je connais le seigneur Velsus depuis près de vingt ans, déclarai-je. Je l'ai toujours considéré comme une brute hautaine pétrie d'arrogance et de crasse intolérance. Mais comme un menteur, jamais. M'est avis qu'il lui manque l'imagination nécessaire pour exceller dans l'art de la tromperie.

Elle ne dit mot, mais je vis ses paupières s'étrécir et sa main plonger dans les replis de sa robe.

— En tout cas, vous avez joué votre rôle à la perfection, poursuivis-je.

Tout en parlant, je ne cessai de m'éloigner de Fornella. Comme Jervia pivotait sur elle-même pour me faire face, les muscles de son avant-bras se contractèrent. De toute évidence, elle serrait quelque chose dans son poing.

— Ce mélange subtil de réticence et de remords, l'aisance avec laquelle vous avez gagné ma confiance dès l'ouverture de la porte de ma cellule... Félicitations, vraiment. À quel moment est-ce arrivé ? Quand la Main Rouge a emporté la pauvre enfant ?

Elle baissa les yeux sur Fornella qui ahanait toujours au sol, sa tête grise oscillant sur sa poitrine, puis leva vers moi un visage radicalement différent. On eût dit un tour d'escamoteur, capable de troquer le doux minois d'une courageuse jouvencelle contre le faciès d'un être autrement plus âgé, un masque de haine dont la malignité irradiait de chaque linéament de sa peau et jusqu'au pli de ses lèvres souriantes.

— Te voilà bien plus brave qu'à notre dernière rencontre, dit-elle, la voix douce de Jervia laissant place à une modulation plus âpre... et plus familière.

— Plus brave ? (Je partis d'un rire amer.) La bravoure, comme j'ai fini par l'apprendre, n'est qu'un mirage de plus dans le désert de notre vie. Au bout du compte, nous agissons comme nous devons agir.

— Très profond. Et si vrai. Car ce soir, tu vas devoir te jeter du haut d'une falaise, au terme d'une évasion rendue possible par une obscure magie noire – probablement héritée de tes amis boréens. Est-ce le remords qui t'a poussé à une telle extrémité ? Ou bien faut-il y voir quelque ultime acte de défi ? Le refus d'offrir à l'Impératrice la satisfaction de châtier tes actes atroces ? Bah ! il ne fait aucun doute que les érudits s'écharperont à ce sujet pendant bien des années.

— N'en avez-vous jamais assez ? Toutes ces années de meurtre et de cruauté ? N'aspirez-vous à rien de plus que le statut d'esclave d'un monstre ?

— Esclave, moi ? (Le pli torve de ses lèvres s'ouvrit sur un éclat de rire.) Il ne m'a pas réduit en esclavage, loin de là. Je n'ai jamais considéré ces années passées à le servir comme une punition. Toutes les vies que j'ai prises, toutes les graines de discorde que j'ai semées constituent ma

récompense, car ce monde mérite amplement les ravages que j'ai pu lui causer. Une fois ton suicide consommé, le regard de l'Impératrice se tournera inévitablement vers le nord, où le Royaume Unifié, fragilisé et vidé de ses troupes, constitue une cible idéale. Pourquoi crois-tu qu'elle rassemble sa flotte ?

— Vos mensonges y sont pour quelque chose, je présume ?

— Elle prête l'oreille à mes conseils avisés, oui. Tout comme le fera son rejeton, à l'avenir. Je l'ai presque convaincue du caractère archaïque et fâcheux de cette tradition exigeant de choisir son héritier parmi la populace. Qui de mieux placé pour régner qu'un enfant issu d'un couple conscient de ce fardeau qu'est le pouvoir ? Un enfant né d'une Impératrice et d'un Espoir, rien de moins.

Dans un accès de fureur, je m'avançai involontairement vers elle, les poings serrés.

— Laissez l'enfant en dehors de tout ça !

Sa main surgit de sa robe, révélant un poignard dont la lame accrocha les rayons argentés de la lune. Les jambes fléchies, elle oscilla lentement d'un pied sur l'autre, en position de combat. Je m'immobilisai.

— L'enfant signera la perte du Royaume Unifié et poursuivra sur sa lancée en conquérant l'Empire Volarien, reprit-elle. Ses propres descendants lèveront une flotte invincible afin d'imposer la civilisation alpirane aux quatre coins du monde. N'y a-t-il pas là de quoi se réjouir, mon bon seigneur ? Ton amant, lui, adhérerait pleinement à cette vision.

Je m'avançai d'un pas supplémentaire et elle se fendit, son arme fendait l'air suffisamment près pour me forcer à battre en retraite.

— Mensonge ! m'écriai-je.

Elle éclata de rire, un rire strident et enthousiaste.

— Un homme si vif d'esprit. Si cultivé, et proprement fasciné par les possibilités qu'offraient les Doués. Nous n'avons pas eu besoin de le corrompre, Verniers. Nous n'avons pas eu besoin de le séduire. Il nous a rejoints de lui-même mais, comme toujours, le fer d'Al Sorna nous a compliqué la tâche.

Ma fureur éclipa tout semblant de raison et je me jetai sur elle, sans me soucier de son arme. D'un bond, elle se déporta sur le côté, aussi leste et agile qu'une danseuse.

— Si tu ne me crois pas, lâcha-t-elle en s'immobilisant, le bras levé en direction de la falaise, pourquoi ne pas lui demander ?

Je m'apprêtais à charger à nouveau quand j'aperçus une lueur qui se matérialisait dans les ténèbres, au-dessus du vide – une flamme dont la blancheur aveuglante flamboya quelques instants avant d'adopter une forme familière.

Je me raidis, comme hypnotisé par ce visage tant aimé qui balaya promptement toutes mes pensées, à l'exception d'une seule.

— Seliesen...

Il se tenait devant moi, à me dédier ce sourire que je connaissais si bien, sobrement vêtu de cette toge qu'il aimait porter en privé – cette toge que, justement, il portait la dernière fois que je l'avais vu. J'aimerais, quitte à me montrer malhonnête, pouvoir prétendre que j'ignorais la nature illusoire de cette vision, que le pouvoir volé du Messager avait troublé ma raison et que je ne contrôlais plus mon corps. Mais en vérité, je savais parfaitement qu'il s'agissait d'un mirage et que je courais à ma mort lorsque je m'élançai dans sa direction en criant son nom. Je le savais et je n'en avais cure.

Je me trouvais à moins d'un pas du rebord de la falaise quand il s'évanouit, parcouru d'un infime vacillement pareil à celui qui agite la flamme d'une chandelle mourante. Je poussai un hurlement de douleur et d'amertume, m'effondrai au sol et implorai les ténèbres indifférentes. Pour toute réponse, je n'eus droit qu'au bruissement du vent dans les hautes herbes.

Un bruit mat, suivi d'un curieux chuintement retentit derrière moi et je tournai la tête au moment où Fornella extirpait une dague de la gorge de Jervia, libérant dans la nuit une fine pluie de sang.

— Tu aurais dû te débarrasser du couteau du geôlier, grommela la Volarienne avant de repousser le corps de sa victime, les traits tordus par une grimace de dégoût.

Le temps que je la rejoigne, elle était tombée à genoux, submergée par une vague de fatigue – non feinte, cette fois-ci. À mon approche, elle leva vers moi un petit sourire forcé.

— Je te devais la vie, n'est-ce pas, mon doux seigneur ?

Je gagnai le cadavre de la jeune femme et, réprimant un haut-le-cœur, le hissai pour tourner vers Fornella la plaie bouillonnante.

— Buvez, dis-je.

L'espace d'une seconde, elle considéra les flots de sang avec un détachement lointain, puis détourna le visage.

— Non.

— Vous reprendrez des forces...

— J'ai déjà repris tout ce que j'avais perdu. S'il te plaît, éloigne-moi cette horreur.

Je laissai le cadavre me glisser des mains et la rattrapai de justesse avant qu'elle bascule en arrière. Elle se laissa aller contre moi, sa respiration de plus en plus heurtée.

— Il fera bientôt jour, murmura-t-elle.

Je ne discernai qu'une faible lueur à l'horizon ; l'aube ne poindrait pas avant plusieurs heures.

— Oui, lui glissai-je à l'oreille malgré tout, en la serrant contre moi.

J'entendis alors le martèlement sourd de bottes foulant la terre à l'unisson – une compagnie au grand complet, à en juger par leur pas martial. Pour autant, je ne daignai pas me retourner. Une imposante

silhouette vint se poster près de moi.

— Ainsi, déclarai-je, l'Impératrice se méfiait d'elle.

Hevren marqua une courte pause avant de me répondre, la voix empreinte d'un malaise perceptible :

— Elle était curieuse de voir ce qui allait se passer.

— Eh bien, j'espère avoir satisfait sa curiosité.

— Vous serez déclaré innocent demain matin. Pour l'heure, elle exige votre présence...

— Plus tard.

Je pressai Fornella contre moi et sentis décliner les battements de son cœur. Ses mèches grises fouettaient mes joues.

— Mon amie et moi aimerions rester ici et regarder le soleil se lever.

Chapitre premier

VAELIN

Il témoigna d'une profonde humanité lorsque Reva l'entraîna dans les entrailles de l'arène. Comme tout homme confronté à sa mort prochaine, il se fit tour à tour implorant, enjôleur et fanfaron, traversé de loin en loin par des accès de fureur irraisonnés.

— Vous pensez me châtier pour mes crimes, mais vous n'aspirez en réalité qu'à vous venger... Vous ignorez combien j'ai souffert... Je sais bien des choses, un savoir qui pourrait profiter à une reine telle que vous... Ignorez-vous qui je suis ? tout ce que j'ai accompli ! Vous n'êtes que des moucheron en regard de ma toute-puissance...

Il finit par se taire à la vue de la Pierre Noire installée parmi ses compagnons silencieux et que la torche de Reva paraît de reflets jaunes.

— Vous..., s'étrangla l'Allié, bientôt parcouru d'un frisson. Vous croyez pouvoir me détruire avec ça ? Vous... Vous allez simplement me conférer encore plus de pouvoir...

La manière dont il se débattait dans l'étreinte de Frentis démentait toutefois ses dires.

Lyrna embrassa les statues du regard avant de s'avancer entre elles pour toiser la Pierre Noire d'un œil inquisiteur. *Un regard d'oiseau de proie*, songea Vaelin, mal à l'aise. *Le même que Janus*.

— Ceci proviendrait donc du sous-sol des Confins ? lui demanda-t-elle.

— Oui, Majesté. On l'en a extrait il y a des milliers d'années.

— Il pourrait donc y en avoir plus ?

— Le voyant ne m'a rien dit à ce sujet. Cependant, il m'a fait comprendre que cette chose n'avait pas sa place à la surface.

La reine acquiesça légèrement, après quoi elle reprit son examen des statues jusqu'à tomber sur l'homme barbu.

— Est-ce vraiment lui ? s'enquit-elle, l'air dubitative, en voyant leur ennemi geindre comme un enfant.

— Oui, Majesté.

— Ceux qui succombent au mal, dit-elle d'une voix songeuse en détaillant les traits nobles de l'Allié, peuvent tomber bien bas.

Elle regagna la pierre et, d'un geste, ordonna à Frentis d'amener son prisonnier. Ce dernier rua, hurla, les agonit d'injures et se laissa tomber au sol, creusant tant et si bien la terre de ses ongles que Vaelin

dut aider son frère à le traîner jusqu'à la pierre. Il s'agita encore longuement avant d'abandonner, à bout de forces. La tête penchée sur sa poitrine, il éclata alors en pitoyables sanglots.

— S'il vous plaît, hoqueta-t-il. Contentez-vous de me tuer, je vous en prie... J'ai perdu tous mes Dons et ne pourrai pas réintégrer l'Au-Delà.

— Cela impliquerait la mort du corps que tu as dérobé, lui rétorqua Vaelin. Et je compte bien tenir la promesse que j'ai faite à son propriétaire.

— Pauvre imbécile ! cracha l'Allié dans un nuage de postillons. (Il vacilla contre Vaelin.) Tu ignores tout de cette chose !

— Je sais qu'il s'agit d'un portail vers un autre endroit. Un endroit qui, j'en suis sûr, te siéra à la perfection.

— Tu ne comprends pas.

Ses yeux sondèrent la surface lisse de la pierre et s'agrandirent, comme frappés d'horreur.

— Quand je l'ai touchée, glissa-t-il dans un chuchotement rauque, quand j'ai reçu mon Don, j'ai observé ce monde de l'autre côté... et quelque chose m'a observé en retour. Quelque chose d'immense, et d'affamé.

Vaelin considéra le visage baigné de sueur de l'Allié, son regard halluciné et sa terreur palpable, et en conclut qu'il ne mentait pas. Il s'apprêtait à lui demander de s'expliquer quand Lyrna referma son poing sur le poignet de l'Allié.

— Alors nourrissons-le, dit-elle en plaquant sa main contre la pierre.

Le contact ne produisit aucun bruit, aucun éclair ne jaillit des profondeurs de la pierre, et même l'atmosphère renfermée de la salle resta inchangée. L'Allié prit seulement une légère inspiration, puis se figea. Vaelin put voir la lumière désertir son regard et ses traits se relâcher.

Ils le conservèrent dans cette position quelques instants supplémentaires, au cours desquels Lyrna détailla les traits atones de cet inconnu. Vaelin finit par le relâcher et recula d'un pas, bientôt imité par Frentis et la reine. Le corps avachi d'Erlin glissa au sol, sa main inerte tombant le long de son flanc.

— Bon, dit Reva en cognant la pierre du bout de sa botte. Qu'est-ce qu'on fait de ça, maintenant ?

— Les montagnards se montreront moins amicaux, cette fois-ci.

— Je les préfère encore à la grande eau.

Alturk lança une couverture en travers du dos de sa monture avant d'installer ses sacoches. Le Tahlessa marchait difficilement depuis quelques jours, sa claudication cependant amoindrie par le baume que

lui avait fourni frère Kehlan – le seul et unique présent que le guerrier lonak comptait accepter de la part des *Merim Her*.

— Et puis celui-ci pourra plaider ma cause, reprit-il en désignant Lekran qui, à quelques pas de là, faisait ses adieux à Frentis.

La veille, l'ancien Kuritaï avait causé un petit scandale lors de sa présentation devant la reine. Négligeant toute révérence, il avait préféré lui déclarer sa flamme et la demander en mariage. Lyrna l'avait patiemment écouté dérouler l'interminable énumération de ses victoires, ainsi que ses excuses pour avoir failli à conserver les têtes de ses adversaires en guise de preuves. Pour finir, il lui avait assuré qu'au cas où elle consentirait à leur union, il se ferait fort de tuer le nombre requis d'ennemis en moins de cinq ans, quitte à se donner la mort en cas d'échec.

— Seulement mille ? avait-elle lâché, rompant le silence de mort qui avait accueilli sa tirade. Montez à trois mille et je daignerai peut-être y réfléchir. D'ici là, je vous nomme capitaine de ma Garde et ambassadeur du Royaume auprès de votre peuple. Retrouvez vos montagnes, messire. Faites savoir aux vôtres que le temps de l'esclavage a pris fin et que nous achèterons à bon prix tous les métaux qu'ils souhaiteront nous vendre.

— Tu as vraiment l'intention de braver la Banquise à nouveau ? demanda Vaelin à l'adresse d'Alturk.

— D'après le chaman, la glace est moins terrible en été. Et puis je pourrai en tirer une bonne histoire.

Il resserra les courroies de la bride du cheval et se tourna vers son interlocuteur, la mine grave.

— C'était une femme exceptionnelle. Je serai fier de raconter ses aventures, qui figureront en bonne place dans la bibliothèque de la Mahlessa. Car il s'agissait d'une Lonake et nous ne devons pas oublier les nôtres, quel que soit le nom qu'ils se choisissent.

Vaelin recula d'un pas lorsque le Tahlessa enfourcha sa monture, puis souleva son gourdin.

— Je te remercie.

Alturk baissa les yeux sur lui et son front large se creusa d'un pli soucieux.

— Un jour..., commença-t-il.

— Les Lonaks repousseront les *Merim Her* dans la mer, conclut Vaelin. Je sais.

— Non. (Alturk secoua la tête.) Un jour, les Lonaks disparaîtront, victimes d'une nouvelle guerre ou du mélange de leur sang à celui des *Merim Her*, jusqu'à ce que le souvenir de nos récits se perde dans le temps. Il en ira de même pour les Seordah, les Eorhil, les peuples des glaces et les tribus des montagnes. Je le comprends, à présent. La Mahlessa s'efforce de retarder l'échéance, mais nous sommes pareils à

des rochers se dressant sur un versant escarpé. Nous avons beau nous y accrocher de toutes nos forces, la montagne finit toujours par vibrer. Et les rochers finissent toujours par tomber.

Vaelin le regarda s'éloigner, talonné par la troupe des Sentar qui empruntait la route du Nord.

— Toi accompagner nous. (Il fit volte-face et découvrit Ours Sage monté sur Griffes d'Acier, son bâton en os à la main.) Ici mauvais endroit, trop chaud, trop odeurs et trop loin de lumière verte.

— Nous nous retrouverons d'ici peu au détroit du Miroir, lui lança Vaelin.

Le chaman esquissa un sourire et prononça quelque impénétrable formule cliquetante, tandis que son ours s'avavançait pesamment sur les pavés de la route.

Vaelin sentit la caresse d'une fourrure sur sa main et découvrit Mishara blottie contre lui. Kiral se tenait non loin, à quelques pas d'Astorek qui patientait au milieu de ses loups. La jeune femme, dont la cicatrice disparaissait presque à la faveur du soleil, ne vint pas l'enlacer et ne daigna pas même le gratifier d'un sourire. Davoka, campée près d'elle, croisait les bras et gardait la tête baissée. Leurs adieux s'étaient éternisés et semblaient les avoir laissées toutes deux gorgées de rancœur.

— Mon chant fluctue sans cesse quand je vous regarde, finit par déclarer Kiral. Ses notes s'entremêlent au point de devenir inaudibles, comme s'il ignorait la voie que vous allez choisir. Certaines mélodies brillent de mille feux, d'autres ruissellent de noirceur. Il n'en allait pas ainsi à notre première rencontre.

Mishara lui lécha une dernière fois la main, puis rattrapa en quelques bonds la forme massive de Griffes d'Acier, l'ours libérant un grognement irrité lorsque le tigre de guerre lui mordilla gentiment la croupe.

— Espérons que votre chant s'apaise d'ici à nos retrouvailles, répliqua Vaelin.

Il jeta un coup d'œil en direction d'Astorek, qui le salua joyeusement. Comme en réponse, ses loups entonnèrent un chœur de hurlements.

— J'ai plaisir à constater qu'il vous a placée sur le chemin du bonheur.

— Oui, j'ai hâte de chasser à nouveau, dit-elle.

Elle guigna Davoka du coin de l'œil une dernière fois, puis monta en selle. Il les regarda s'éloigner jusqu'à ce que retombe le nuage de poussière qu'ils soulevaient derrière eux, quand bien même les jappements enjoués de la meute de loups résonnèrent encore longtemps dans le lointain.

— J'avais promis de revenir, lui dit Frentis en hissant son

paquetage sur son dos. Une promesse faite à un homme qui est mort depuis, certes, mais une promesse néanmoins. L'Aspect Arlyn m'a chargé d'établir un dispensaire d'un nouveau genre, relevant tout à la fois du Cinquième et du Sixième Ordre.

Ils s'y accrochent encore, songea Vaelin en suivant Frentis le long du quai. *En dépit de toutes les dernières révélations, la Foi demeure et aspire à s'étendre.*

— En outre, poursuivit Frentis, j'ai comme l'impression que mon départ soulagerait grandement la reine.

Vaelin ne pouvait le contredire sur ce point. La reine continuait d'adopter en présence de son frère un comportement glacial, aggravé par la teneur de son ultime échange avec l'Impératrice. Néanmoins, en tant qu'artisan majeur du soulèvement que d'aucuns nommaient déjà la Grande Libération, Frentis avait acquis au sein de la population affranchie un statut quasi mythique. Où qu'il aille, d'anciens esclaves interrompaient leurs tâches pour s'incliner sur son passage, ou bien accouraient pour l'inonder de remerciements et d'offrandes diverses. Le cercle de ses admirateurs ne se limitait d'ailleurs pas aux seuls esclaves émancipés, bon nombre de citoyens volariens l'ayant vu batailler pour les sauver des Arisaï.

— Si jamais l'envie te prenait de quitter l'Ordre, lui fit savoir Vaelin, sache qu'il y aura toujours une place pour toi dans les Confins.

— Ce jour ne viendra jamais, mon frère. Je crois que tu le sais.

Arrivé au pied de la passerelle, Frentis leva les yeux sur la ribambelle de visages impatients qui surplombait le bastingage. Sœur Illian, qui couvait Vaelin d'un regard austère. Le capitaine hirsute échangeant une blague grivoise avec un ancien esclave. Et puis maître Rensial qui, en équilibre sur ses béquilles, toisait Vaelin en sourcillant, comme s'il tentait de se rappeler son nom. *Le voilà à la tête d'un Ordre bien à lui*, jugea le guerrier, envahi d'un mélange de fierté et d'envie.

— Kiral m'a appris que tu avais tenté de la sauver, reprit-il. L'Impératrice.

— À nous deux, nous avons mis un empire à feu et à sang et même assassiné un roi. J'ai eu droit à une seconde chance. Pourquoi pas elle ?

— C'était un monstre, Frentis. Frère Hollun la juge responsable de la mort de près d'un demi-million d'âmes.

— On a fait d'elle un monstre. (Sa main vint tâter sa chemise, comme pour éprouver ses cicatrices aujourd'hui disparues.) Tout comme moi. Au fond de moi, je sais qu'elle aurait pu... se racheter.

Il esquissa un sourire mince et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Mes amitiés à ta sœur, dit Frentis en s'arrachant à leur étreinte pour prendre pied sur la passerelle. Tu sais, je rêve encore d'elle, mon

frère. Pas toutes les nuits, mais presque. Elle vient à moi et j'ai presque plaisir à la retrouver, désormais.

Dans un dernier sourire, il enjamba la passerelle et monta sur le pont du navire, accueilli par les bonds ravis des derniers cerbères volariens qui se jetèrent sur lui pour l'assaillir de coups de langue. Bientôt, il disparut hors de vue.

La reine avait installé sa cour d'appoint dans l'ancienne demeure du Conseiller Arklev, un manoir de bonne taille qui bénéficiait d'un vaste jardin, d'une enceinte épaisse et d'une vaste salle d'audience. Une petite armée de clercs occupait les nombreuses pièces de la bâtisse, traitant sans relâche la copieuse correspondance générée par l'annexion de l'Empire au Royaume. Ce rattachement soulevait de nombreux problèmes, depuis la famine en cours dans les provinces méridionales jusqu'aux déclarations de sécession dans l'Est, où demeuraient quelques poches de résistance volariennes – une situation due à l'attitude pragmatique du gouverneur en place, qui avait pris soin de mobiliser ses troupes pour des manœuvres prolongées afin d'éviter les messagers chargés de lui signifier la défaite de l'Empire.

Au fil des semaines qui avaient suivi la chute de Volar, la reine s'exposait à un flot continu de doléances, qui lui parvinrent d'abord par dizaines, puis par centaines. Différents groupes rebelles qu'étaient une reconnaissance officielle de leur lutte, des représentants des villes et cités les plus dociles exigeaient qu'on les protège de leurs voisins turbulents et, surtout, des négociants avisés l'inondaient d'offres généreuses pour obtenir des concessions d'exclusivité commerciale.

Vaelin fut accueilli à la porte de la salle d'audience par dame Lieza, rescapée de l'arène et désormais adoubée par la reine en vertu de son talent pour la correspondance, sans oublier sa connaissance intime des nombreuses lois et traditions de cette terre de conquête.

— La reine sollicite votre présence au plus vite, monseigneur, lui signifia la dame en langue du Royaume, qu'elle maîtrisait de mieux en mieux.

— Combien, aujourd'hui ? lui demanda-t-il comme elle faisait signe aux gardes de lui ouvrir la porte.

Un sourire anxieux naquit sur les lèvres de la jeune femme.

— Un seul.

Il surprit la reine en pleine diatribe, étonné par la colère qui imprégnait sa voix.

— Et votre Impératrice s'imagine que je vais accepter cela sans la moindre négociation ?

S'il paraissait bien plus âgé qu'à leur dernière rencontre, le seigneur Verniers semblait avoir gagné en assurance, comme l'attestait le flegme avec lequel il endurait l'ire de la reine.

— Elle ne fait que vous informer de sa décision, et ce par égard pour Votre Majesté, répliqua le chroniqueur. Sachez qu'il ne s'agit en aucun cas d'une provocation de sa part.

Il se tut à l'arrivée de Vaelin, qu'il gratifia d'une brève révérence.

— Seigneur Vaelin, le salua la reine. Il semblerait que notre bon seigneur Verniers ait pris du galon depuis son retour chez lui. Laissez-moi donc vous présenter le nouvel ambassadeur alpiran auprès du Royaume Unifié.

— Toutes mes félicitations, monseigneur, déclara Vaelin en lui retournant sa révérence.

— Il vient m'apprendre que l'une de mes cités est passée aux mains de son Impératrice, poursuivit Lyrna.

— Verehl dépendait d'Alpira bien avant la naissance de l'Empire Volarien, Majesté, répliqua Verniers. Et il me faut souligner que sa capture a eu lieu au plus fort de votre guerre. Mieux vaut donc y voir l'action d'un allié.

— Un véritable allié aurait dépêché des troupes dans l'Entaille afin de nous aider à conquérir cette cité, au lieu d'en dérober une autre. (Lyrna quitta son trône et s'approcha de Verniers, les joues empourprées de fureur.) Votre Impératrice a-t-elle seulement idée de la puissance de ma nouvelle armée ? de la nature du glaive que je puis diriger contre elle ? J'ai ravi un empire en l'espace de quelques mois à peine. Si l'envie m'en prenait, je pourrais mettre le monde à mes pieds !

— Majesté..., commença Vaelin.

Elle le réduisit au silence d'un geste puis, dans un soupir excédé, tourna les talons.

— Je crois préférable que vous reveniez demain, seigneur Verniers. Mon humeur déplorable ne se prête guère à la diplomatie, aujourd'hui. Seigneur Vaelin, je vous prie de rester. J'ai des questions d'ordre militaire à vous soumettre.

Vaelin attendit que Verniers salue la reine pour lui effleurer la manche.

— La Volarienne ?

Son ancien compagnon d'infortune recula prestement, avant de lui répondre avec froideur :

— Elle est morte.

— Vous m'en voyez navré. Nous avons appris la présence d'un agent de l'Allié en Alpira...

— Mort, lui aussi.

Verniers s'inclina une fois encore et quitta la pièce.

— Alors, qu'en dis-tu ?

Vaelin fit volte-face et découvrit le sourire qui éclairait le visage de Lyrna, sa colère soudain évanouie.

— J'en ai peut-être trop fait, non ?

— Je suis sûr que Votre Majesté sait s'y prendre avec les ambassadeurs.

— Disons que j'apprends sur le tas. Bon, crois-tu qu'il nous faille reprendre Verehl ?

— Cette décision ne m'appartient pas, Majesté. Il revient à votre Seigneur de Guerre de trancher quant à la pertinence d'une telle entreprise.

— Je n'ai pas besoin d'Al Hestian pour m'apprendre que je commettrais une erreur en déclarant la guerre à l'Empire Alpiran. Du moins avant l'année prochaine. Verehl se dresse sur la côte méridionale, une région des plus déplaisantes parsemée de jungles compactes et sujette à des tempêtes d'une violence légendaire. Son seul intérêt provient de son commerce d'épices, qui contribue pour moins d'un centième au Trésor impérial. Non, je soupçonne plutôt l'Impératrice Emeren de me tendre un piège. Elle veut simplement voir si je vais mordre à l'hameçon.

— Une cité de moindre valeur m'apparaît comme un petit prix à payer pour combler l'abîme qui sépare nos deux peuples.

Elle partit d'un petit rire flûté et secoua la tête, avant de regagner son trône.

— Tu n'as que la paix à la bouche, comme toujours.

— J'espérais que votre convocation concernerait ma requête, Majesté.

— C'est le cas. Il me plaisait simplement d'ajouter une petite touche de théâtre à l'intention du seigneur Verniers. (Elle s'assit sur son trône et accepta la coupe d'eau que lui tendait Iltis.) Tu souhaites donc rentrer chez toi.

— Avec ma sœur, oui.

Une ombre passa sur les traits de la reine tandis qu'elle se rafraîchissait.

— J'ai cru comprendre que dame Alornis... se remettait doucement.

— Elle passe ses nuits à cauchemarder et ses heures de veille à perfectionner les machines de guerre que vous lui avez commandées. À l'en croire, celles-ci deviennent un peu plus efficaces chaque jour qui passe. Elle a hâte de les voir à l'œuvre. Moi pas.

— Nous étions d'accord sur la nécessité de remporter cette guerre, Vaelin, et nous avons tous donné de notre personne pour y parvenir. Ta sœur plus que beaucoup d'autres, j'en conviens et j'en suis désolée. Mais Alornis est une grande fille et jamais je ne lui ai forcé la main.

— Je réitère malgré tout ma requête, Majesté, et j'attends votre réponse.

Elle se tourna vers Iltis pour lui tendre la coupe et l'inviter à les

laisser seuls.

— Il te faudra un nouveau commandant pour la Garde du Nord, déclara-t-elle une fois son garde du corps parti. Le seigneur Adal m'a offert sa démission. Il ne souhaite plus servir sous tes ordres.

Vaelin acquiesça en silence. Il gardait un souvenir cuisant du jour où il avait dû apprendre à Adal la mort de Dahrena, une épreuve rendue plus difficile encore par la morgue et le mutisme obstinés de son ancien rival. Le regard du commandant irradiait cependant de reproche lorsqu'il lui avait demandé la permission de se retirer. *Elle aurait vécu si elle avait choisi de l'aimer lui, plutôt que moi.*

— Vous saurez l'employer ailleurs, j'en suis sûr, dit-il à la reine.

— En effet. J'ai dans l'idée de créer une Garde de l'Est pour mes nouvelles provinces. Entre les troupes volariennes passées sous notre contrôle et les recrues du Royaume, nous ne manquons pas de soldats capables en manque d'autorité. Un rôle qu'Adal devrait remplir à la perfection.

— Très bon choix, Majesté. Si je puis me permettre, j'aimerais vous proposer le seigneur Orven pour le remplacer à la tête de la Garde du Nord.

— Entendu, sous réserve de son accord, bien évidemment. J'estime qu'il mérite de pouvoir choisir sa prochaine affectation.

Lyrna se releva une fois encore et gagna la fenêtre. La colline sur laquelle se dressait la demeure du Conseiller Arklev offrait une vue splendide sur le port, dont les flots chatoyants restaient encombrés par la flotte de guerre du Royaume – un peu moins nombreuse depuis peu, cependant. Le Bouclier avait pris le large deux jours après la chute de la cité, emportant avec lui un bon dixième des bâtiments meldénéens. Une rumeur courait quant au conflit qui l'opposait au Seigneur des Nefs ; certains parlaient même d'une provocation en duel et de sabres tirés. Le seigneur Ell-Nurin paraissait pourtant indemne lorsque Vaelin l'avait aperçu, peu de temps après, s'inclinant sans mal pour recevoir des mains de la reine une épée d'apparat ainsi qu'une concession de terres le long de la côte asraéline.

— Te rappelles-tu la nuit de notre première rencontre ? lui demanda-t-elle.

— Vous m'aviez surpris et j'avais failli vous embrocher d'un coup de couteau.

— Oui. (Elle esquissa un sourire.) Je l'ai gardé, tu sais ? Il m'a d'ailleurs sauvé la vie.

— J'en suis ravi.

— Je t'avais posé une question, ce soir-là. Une question que je ne te ferai pas l'affront de répéter, tant elle et sa réponse sont aujourd'hui superflues. Mais je me suis souvent demandé une chose : as-tu jamais regretté d'avoir décliné mon offre ?

Ses cheveux avaient entièrement repoussé, à présent. Plus longs que jamais, ils évoquaient une cascade mordorée que la lumière de la fenêtre rehaussait d'un éclat solaire. Quant à son visage... Ses quelques rides naissantes soulignaient un peu plus la splendeur veloutée de sa peau de porcelaine, et l'intelligence affûtée qui brillait dans ses yeux ne connaissait plus de bornes.

— Bien sûr, mentit-il. Quel homme ne s'en mordrait pas les doigts ?

Le Vannier se tenait au milieu d'un attroupement de Politai, auxquels il s'adressait à voix basse. Ils se montraient plus expressifs que jamais, certains haussant la voix pour prendre la parole et d'autres arborant des mines attristées ou plissées de colère – autant d'émotions qui leur étaient jusqu'alors inaccessibles. Les esclaves les plus récemment affranchis de leur entrave se tenaient à l'écart du cercle, l'air perplexes, sans toutefois s'éloigner de leurs frères. Un comportement qui donnait raison au constat de Frentis, qui les jugeait pour l'heure incapables de supporter la solitude et la compagnie d'êtres extérieurs à leur confrérie.

Les avons-nous vraiment libérés ? se demanda Vaelin. *Ne sont-ils pas plus dangereux, désormais ?*

Au terme d'une heure de discussion houleuse, le Vannier mit fin à l'entretien et les Politai se dispersèrent dans les demeures environnantes, où ils avaient élu domicile. Si le massacre commis par les Arisaï avait laissé de nombreuses maisons inoccupées, les anciens esclaves se cantonnaient bien souvent par dizaine dans une seule habitation.

— Ils semblaient mécontents, fit remarquer Vaelin quand le Vannier l'eut rejoint sur son banc.

— Ils savent qu'il reste des Varitai entravés dans plusieurs recoins de l'Empire, répondit le guérisseur. Libérer leurs frères en chaînes leur apparaît comme une mission sacrée.

— Une mission que la reine leur a promis de mener à bien.

— Mais sans moi.

— Son raisonnement se tient...

— Et je ne le conteste pas. Le Don de l'Allié est redoutable.

Vaelin détailla le corps imposant du Vannier, conscient de s'entretenir avec l'être potentiellement le plus puissant au monde. Il puisa néanmoins un certain réconfort dans le regard de son voisin, aussi candide et bienveillant que par le passé.

— En avez-vous fait usage ? demanda-t-il. Depuis l'arène ?

Le Vannier secoua la tête.

— Non, mais je le sens. Il bouillonne en moi comme un torrent écumeux.

— Et le Don d'Erlin ?

— Le temps seul le dira. Où la reine compte-t-elle me loger à mon retour au Royaume ?

— La guerre a laissé de nombreux domaines déserts. Vous aurez l'embarras du choix.

— Quel honneur que celui de pouvoir choisir sa propre prison...

Vaelin ne dit mot, préférant se taire qu'énoncer un mensonge.

— Le bateau partira demain matin, avec la première marée, dit-il en se relevant pour lui tendre la main.

Le Vannier battit des paupières, étonné. Depuis les événements de l'arène, les rares personnes au fait de son rôle dans la défaite de l'Allié redoutaient sa présence... et son contact encore plus. Son expression resta inchangée, mais une assurance nouvelle colorait sa voix lorsqu'il serra la main offerte de Vaelin.

— Je n'embarquerai pas, monseigneur. Et j'imagine que vous le savez, puisque aucun garde ne vous accompagne pour appliquer les consignes de la reine.

Vaelin redoubla sa pression sur la main du Doué, qu'il ne relâcha qu'au bout de plusieurs secondes.

— Où irez-vous ?

— Il reste encore quelques recoins de ce monde qu'Erlin n'a pas visités. Et j'ai comme une furieuse envie d'entendre le chant de la princesse de Jade de mes propres oreilles.

— Vous avez conservé les souvenirs d'Erlin ?

— D'une certaine manière, oui. J'ai hérité d'une grande partie de son savoir, mais j'ignore comment il l'a acquis. Le temps efface bien des choses.

— J'en conclus que vous disposez également du savoir de l'Allié ?

Un voile maussade tomba sur les traits du Vannier.

— J'aurais préféré m'en passer.

— Il a évoqué le loup. J'aimerais savoir ce qu'il voulait dire.

— Il voulait dire... (Le Doué sourcilla, à la recherche des mots justes.) Il voulait dire qu'il y a une raison expliquant pourquoi vous m'accordez ma liberté. Il voulait dire que nous sommes tous, peu important nos Dons, de fugaces et fragiles lueurs de passage sur cette terre. Une notion que j'accepte avec joie, contrairement à lui.

Il se releva et s'éloigna en direction de la maison qu'il partageait avec les Politaï.

— Vous saluerez la reine de ma part, lança-t-il depuis l'entrée. Et lorsqu'elle enverra des assassins sur ma piste, dites-lui de les choisir avec soin.

Il observait Reva depuis la proue du navire. Nul besoin de chant pour comprendre l'émotion qui envahissait la Dame Gouvernante

tandis qu'elle enlaçait Lieza au pied de la passerelle. Le visage en berne et les yeux embués de larmes, la jeune femme finit par se dégager pour rejoindre la reine campée non loin. Lorsque, après une ultime révérence, Reva monta sur le pont – talonnée par son garde du corps de haute stature –, les soldats de la Garde rassemblés sur le quai levèrent leurs armes et l'acclamèrent d'un cri qui retentit dans tout le port.

— Elle récolte plus de bruit que toi, mon frère, commenta Nortah dans un sourire.

— Je pense qu'elle l'a mérité.

— Les miens ne sont même pas venus me dire au revoir. Sans doute s'écharpent-ils encore quant à la liste des requêtes qu'ils comptent soumettre à la reine.

— Quel genre de requêtes ?

— Figure-toi qu'ils veulent pouvoir choisir leurs propres officiers, mettre fin à la propriété privée des terres et obtenir le droit d'élire eux-mêmes les conseillers de la reine. Tu imagines ? La Foi nous garde des esclaves émancipés.

Vaelin rejoignit Reva sur la dunette alors que le vaisseau se faufilait dans l'étroite embouchure de la rade. Une foule en liesse se pressait le long des digues fortifiées pour saluer leur départ. S'il ne parvenait pas à comprendre ce qu'ils hurlaient, son ancienne protégée discerna certains mots.

— Livella ressuscitée, murmura-t-elle en regardant flotter les pétales de fleur envoyés par les Volariens. Peut-être Varulek finira-t-il par retrouver ses dieux, au bout du compte.

— Varulek ? s'enquit-il.

— Un homme mort, serviteur de dieux aussi morts que lui.

Elle jeta un dernier coup d'œil à la multitude rassemblée dans le port avant que le navire s'engouffre dans l'Entaille, le capitaine ordonnant au timonier de virer vers l'ouest en direction du large.

— Il n'y a pas si longtemps, la plupart d'entre eux auraient ovationné ma mort sur le sable de l'arène. À présent, les voilà qui se réjouissent de ma survie.

— J'en connais d'autres.

Vaelin avisa le jeune garde du corps qui se tenait à distance respectueuse de sa maîtresse. Son regard ne quittait jamais bien longtemps sa précieuse Envoyée.

— Il semblerait que tu possèdes ton propre Iltis, dis-moi.

— J'ai octroyé à l'enseigne Varesh une faveur en guise de remerciements. (Elle gratifia le jeune homme d'un sourire contraint.) Il n'a demandé qu'une chose : pouvoir rester à mon côté. Il va falloir que je lui trouve une autre occupation, une fois de retour.

Vaelin tourna la tête vers les trois immenses transports de troupes

qui levaient l'ancre à leur suite, tous chargés de Cumbræliens. Certains avaient choisi de rester, alléchés par la solde généreuse qu'offrait la reine aux archers vétérans, mais la plupart avaient préféré regagner leur Fief en compagnie de l'Envoyée.

— Le seigneur Antesh commence déjà à citer le Onzième Livre, à ce qu'on m'a dit.

— Il a recouvré beaucoup de sa ferveur depuis Altor, répliqua-t-elle. Et encore plus depuis notre séjour alpiran. Je le préférais du temps où il avait perdu la foi. Le monde irait moins mal s'il n'était gouverné que par des âmes déçues.

— Un aphorisme digne du Père lui-même. Tu ferais bien de l'écrire avant d'oublier. Un hérétique tel que moi ne mérite pas les perles de sagesse de l'Envoyée !

Elle eut un petit rire, puis baissa les yeux.

— J'ai avoué mon mensonge à Antesh, reprit-elle d'une voix peinée. Je lui ai dit que jamais je n'avais entendu la voix du Père. Ni durant le siège, ni ici. Sais-tu ce qu'il m'a répondu ? « Mais parce que vous incarnez la voix du Père, ma dame. »

Son regard se posa sur Alornis, occupée à bricoler l'une de ses inventions le long du bastingage. Ce canon, semblait-il, pouvait cracher de terribles flammes et occasionner des ravages sur les navires ennemis. Obnubilée par son travail, Alornis n'avait d'yeux que pour les rouages de la machine, qu'elle triturait de ses mains expertes.

— J'aimerais balancer cet engin de malheur à la mer, dit-il. Mais seuls ses maudits engins parviennent à la tirer de sa torpeur.

— Alors allons découvrir pourquoi.

Reva partit s'accroupir près d'Alornis et la regarda travailler longuement avant de lui poser des questions. Vaelin s'attendait à ce que sa sœur l'ignore, comme elle le faisait souvent avec lui, mais elle parut au contraire s'éveiller. Débordant d'enthousiasme, elle agitait les mains en direction des entrailles de la machine, décrivant à Reva le rôle de chaque tuyère et de chaque fausset.

Il les observa quelques minutes durant, heureux de voir sa sœur se détendre et même se fendre d'un éclat de rire ou deux, après quoi il sentit ses yeux se tourner inexorablement sur le sac de toile fermement arrimé au grand mât. Les instructions de la reine avaient été claires et sans ambiguïté, mais une question ne cessait malgré tout de le hanter : *Que va-t-on bien pouvoir en faire ?*

— Je n'ai pas pu le sauver, mon frère !

Le maître voilier l'avait tiré de sa cabine pour l'alerter du comportement de Nortah, qu'il trouva en train de tituber sur le pont, une bouteille de vin à la main. La houle avait gagné en intensité depuis le coucher du soleil et leur entrée dans ce que les marins

nommaient « les montagnes boraëlines », une zone maritime réputée pour ses vagues puissantes et ses fréquentes tempêtes. Le vent soufflait par bourrasques puissantes qui cinglaient le pont d'une pluie drue.

— J'en ai tué une dizaine, de ces crevures en rouge, grondait Nortah. J'ai même combattu l'Aspect lui-même, et malgré tout, je n'ai pas pu le sauver !

Il trébucha, déséquilibré par un violent coup de ballast, et manqua de passer par-dessus bord en tentant de se rattraper au pavois de bâbord.

— Arrête ! lui cria Vaelin.

Il s'empara de lui, le tira en arrière et, de sa main libre, s'agrippa au grément.

— Tuer... (Dans un éclat de rire, Nortah leva les bras au ciel et hurla en direction des nuages tourmentés.) J'ai jamais été bon qu'à ça. Comment peut-on détester quelque chose et y exceller en même temps, hein ? Mais ça n'a pas suffi. L'est mort quand même.

— Il est mort pour te sauver la vie, lui dit Vaelin en le serrant contre lui malgré la résistance de son camarade. Pour que tu puisses retrouver ta femme et prendre tes enfants dans tes bras.

Nortah s'affaissa à la mention de sa famille. Sa tête bascula en avant et sa main inerte laissa échapper la bouteille, qui roula le long du pont.

— Z-ont tué mon tigre..., marmonna-t-il. Va falloir que je rentre sans mon tigre.

— Je sais, mon frère.

Vaelin tapota son crâne trempé et tenta de le redresser, en vain. Une silhouette encapuchonnée surgit alors d'une écoutille pour l'aider à soulever le haut maréchal désormais inconscient. Ensemble, ils le traînèrent dans sa cabine et l'allongèrent sur sa couchette.

— Merci, dit Vaelin à l'inconnu.

— Si je ne m'abuse, répliqua Erlin en abaissant sa capuche, cet homme mérite une meilleure fin qu'une chute avinée dans l'océan.

— Je ne vous le fais pas dire.

Ils abandonnèrent Nortah à ses ronflements et partirent s'asseoir dans un coin de la cale. Entre le roulis du navire et les rafales hurlantes, Vaelin ne comptait de toute façon pas trouver le sommeil ce soir-là. En silence, il regarda Erlin se masser le bas du dos en grognant de douleur.

— Il va falloir que je m'y habitue, lâcha l'ancien immortel.

— Votre premier mal de dos ?

— Le premier d'une longue lignée, assurément.

Erlin sourit et Vaelin réprima une grimace à la vue de son visage tuméfié, de son nez de guingois et de sa mâchoire démise. Pour autant, ses yeux brillaient d'une lueur plus vive, comme ceux d'un

jeune homme.

— Alors, vous avez pris votre décision ? lui demanda-t-il.

— Cara m'a invité à me joindre à eux dans les Confins, répondit Erlin. Mais je doute que Lorkan apprécie. Les jeunes mariés ont besoin d'intimité, après tout. Cependant, j'ai entendu parler d'une cabane sur une plage en manque d'occupant. Voilà qui pourrait me convenir.

— Après toute une vie de voyages, vous vous contenteriez d'une simple cabane ?

— Pour un temps, du moins. J'ai bien des choses à méditer.

— Est-ce que vous vous en souvenez ? Quand il a... pris votre corps ? Étiez-vous conscient ?

Erlin garda le silence pendant un long moment et son regard scintillant s'estompa légèrement. Quand il reprit la parole, Vaelin comprit sans mal qu'il mentait.

— Non. Je n'en garde qu'un souvenir brumeux, comme un mauvais rêve qui s'efface au réveil.

— Ainsi, vous ignorez pourquoi la pierre vous a épargné ? pourquoi elle a emporté l'Allié et pas vous ?

— L'Allié l'avait déjà touchée, contrairement à moi. Peut-être a-t-elle senti la différence.

— Il a évoqué une créature. Une entité qui l'observait en retour...

— Il a dit bien des choses, mon frère, trancha Erlin d'une voix rogue. (De toute évidence, cet interrogatoire lui pesait.) Mais rien qui ne mérite d'échapper à l'oubli.

À ces mots, il s'égaya brusquement, claqua ses mains sur ses genoux et se redressa.

— Bien, j'ai dans l'idée de me mettre en quête d'une bouteille de vin. Que dirais-tu de te joindre à moi ?

Vaelin sourit et déclina l'invitation d'un signe de tête. En voyant Erlin s'enfoncer dans les ténèbres de la cale, il se demanda s'il avait bien fait de convaincre Lyrna de laisser la vie sauve à l'ancien Doué désormais privé de pouvoir.

— Qui sait ce que nous réserve l'avenir ? lui avait-elle dit sur les quais, irritée par la défection du Vannier – une colère qu'il ressentait pleinement aujourd'hui. Rends-toi dans la plus profonde de tes mines et enterre-la. Toi et moi seuls devons savoir où elle se trouve. Les Ordres doivent à jamais ignorer l'existence de cette pierre.

Comme il le lui avait demandé, le capitaine vint l'avertir qu'ils cinglaient à présent au-dessus des plus insondables abysses de l'océan Boraëlien, puis donna l'ordre à ses gabiers de ferler les voiles. Le soleil venait de poindre à l'horizon et il se trouvait seul sur le pont, à l'exception du quart de nuit. Les matelots, intrigués, le regardèrent déposer la masse empruntée la veille au charpentier du navire et

couper la corde qui retenait le sac de toile au mât. Le paquet tomba sur le tillac, révélant la surface lisse et immaculée de la Pierre Noire. Il recula d'un pas, s'empara de la masse et la brandit au-dessus de sa tête.

— Attends !

La voix d'Alornis. Emmitouflée dans sa couverture, sa sœur l'observait depuis l'écoutille, l'air effarée.

— Je dois le faire, lui dit-il.

Elle sourcilla, incrédule, puis secoua la tête.

— Peut-être, mais tu t'y prends comme un manche. (Elle leva l'index vers lui, puis l'agita avec sévérité.) Ne t'avise pas de bouger avant mon retour.

Il la vit disparaître dans l'entrepont et resta immobile, sa masse à la main, sous les regards amusés ou curieux des matelots de quart.

— Jamais je ne pourrai regarder maître Benril en face, dit-elle en regagnant le pont à grandes enjambées, sa sacoche de cuir passée sur l'épaule, si je te laisse briser une pierre de cette manière barbare.

Elle déposa sa sacoche sur le pont et en dénoua les lanières. Accroupie, elle choisit dans la rangée d'outils un petit marteau et un burin étroit.

— Ne la touche pas, surtout, l'implora Vaelin en la voyant s'approcher.

— Je sais. (Elle lui décocha une grimace.) Reva m'a raconté.

Elle pressa la pointe du burin au centre de la pierre et la cogna à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'une infime lézarde apparaisse à sa surface. À l'aide du marteau, elle enfonça alors la tige dans la roche de plusieurs centimètres. Elle récupéra ensuite dans sa sacoche deux nouveaux burins et répéta la manœuvre, les enfonçant de part et d'autre de sa première incision, jusqu'à ce qu'une fissure large d'un centimètre traverse la pierre de part en part.

— À toi de jouer, grand frère, dit-elle en reculant.

Il baissa les yeux sur la roche noire, admirant la manière dont elle semblait absorber toute lumière. L'espace d'un court instant, il hésita. « Tu ignores tout de cette chose ! avait hurlé l'Allié. J'ai observé ce monde... et quelque chose m'a observé en retour. Quelque chose d'immense, et d'affamé. Touche-la une fois et elle donne... »

Il tendit la main vers la pierre, prêt à y plaquer sa paume... *Que pourrait-elle bien m'offrir ? Un nouveau chant ? Le Don de l'Allié ?*

— Alucius m'a déclaré sa flamme, tu sais ? déclara Alornis derrière lui, l'arrachant à sa contemplation malsaine de l'objet.

Elle serrait sa couverture contre elle et battait des paupières pour chasser ses larmes naissantes, qui dévalaient sa peau pâle telles des gouttes d'argent fondu.

— L'esclave émancipé est venu m'apporter un message. Son

dernier message. Il disait qu'il m'aimait et m'implorait de lui pardonner de me l'avoir caché aussi longtemps. Qu'il avait commis bien des erreurs dans sa vie, mais que celle-ci était de loin la plus grave. Et il m'a demandé de ne jamais haïr, Vaelin. Il jugeait que ce monde débordait déjà de tant de haine qu'il ne souhaitait qu'une chose : pouvoir me regarder depuis l'Au-Delà et contempler une âme épargnée par sa souillure. Mais je n'ai pas pu, je n'ai pas réussi... Ils l'ont tué et j'ai lâché la bride à ma colère et j'ai fait pleuvoir le feu sur eux.

— Tu as fait ce que nous avons tous fait, lui dit-il. Toi, la reine, Reva, Frentis... Alucius et Caenis... Celle que j'aurais pu épouser. Nous avons remporté une guerre que nous devons remporter.

Il reporta son attention sur la pierre et releva la main. Comme il brandissait à nouveau sa masse, un tourbillon d'images s'imposa à son esprit – une procession ininterrompue de visages, certains disparus, d'autres encore en vie, mais altérés, abîmés à jamais. Il songea aux batailles qu'il avait livrées, aux frères qu'il avait perdus, à Dahrena. *« À toi de devenir mon Au-Delà, à présent. Pour que je survive, tu dois survivre aussi. »*

Le premier coup enfonce le burin central au cœur de la pierre, qui éclata sous la puissance de l'impact et s'effondra lourdement sur le tillac. Il souleva la masse une nouvelle fois et l'abattit, puis recommença encore et encore, son bras mû par une implacable fureur, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans un nuage de poussière noire. Le vent en dissipa une bonne partie, mais le plus gros retomba sur le pont en un tas de particules que le soleil naissant fit bientôt scintiller. Quand il eut pulvérisé le dernier fragment de roche, il ordonna aux marins de rassembler la poudre dans le sac de toile et de jeter le tout par-dessus bord. Une traînée noire s'inscrivit alors dans le sillage du navire, visible un bref instant avant de disparaître, soufflée par ce vent d'ouest qui les emportait chez eux.

Appendice I

DRAMATIS PERSONÆ

LE ROYAUME UNIFIÉ

La cour de la reine Lyrna Al Nieren

Lyrna Al Nieren – reine du Royaume Unifié

Iltis Al Adral – Épée du Royaume, garde du corps attitré de la reine

Benten Al Grisard – Épée du Royaume, garde du corps attitré de la reine

Orena Al Vardrian – dame de compagnie

Murel Al Harten – dame de compagnie

Hollun – frère du Quatrième Ordre et Grand Trésorier de la Reine

L'armée de la reine

Vaelin Al Sorna – Seigneur de la Tour des Hauts Confins et Seigneur de Guerre de l'armée de la reine

Alornis Al Sorna – artiste et sœur de Vaelin, plus tard Dame Artificière de la reine Lyrna

Dahrena Al Myrna – Premier Conseiller de la Tour du Nord

Caenis Al Nysa – frère du Sixième Ordre, Épée du Royaume et haut maréchal du trente-cinquième régiment d'infanterie, plus tard Aspect du Septième Ordre

Comte Marven – commandant du contingent nilsaëlien de l'armée de la reine

Adal Zenu – capitaine de la Tour du Nord, plus tard haut maréchal et Épée du Royaume

Kehlan – guérisseur et frère du Cinquième Ordre

Orven Al Melna – capitaine de la troisième compagnie de la Garde Montée, plus tard haut maréchal et Épée du Royaume, époux d'Insha ka Forna

Insha ka Forna (Reflet d'Acier au Clair de Lune) – guerrière eorhile, épouse d'Orven

Harlick – frère du Septième Ordre, Archiviste de la Tour du Nord, plus tard conservateur de la Grande Bibliothèque du Royaume Unifié

Nortah Al Sendahl – Ami de Vaelin, plus tard haut maréchal des Dagues de la Reine et Épée du Royaume

Danseneige – tigre de guerre

Sanesh Poltar – chef de guerre eorhil

Sagesse – doyenne eorhile

Ultin – porion à Combesac, plus tard capitaine du premier bataillon de l'Armée du Nord

Davern – constructeur naval, plus tard sergent de l'Armée du Nord et Maître de l'Arsenal de la reine

Furelah – garde au sein des Dagues de la Reine

Atheran Ell-Nestra – capitaine meldénéen et Bouclier de l'Archipel, plus tard Grand Amiral de la flotte royale

Carval Ell-Nurin – Seigneur des Nefs et capitaine du *Faucon-Rouge*

Marken – Doué, habitant de la Pointe de Nehrin

Le Vannier – Doué, habitant de la Pointe de Nehrin

Verin – frère du Septième Ordre

Cumbraël

Reva Mustor – Dame Gouvernante de Cumbraël

Dame Veliss – Conseil Honoraire de la Dame Gouvernante

Arentes Varnor – haut commandant du Guet

Bren Antesh – haut commandant de la compagnie d'archers

Le Lecteur – chef religieux de l'Église du Père Universel

Ellese Brahdor – orpheline et pupille de la Dame Gouvernante

Allern Varesh – garde du corps de la maison Mustor

Castelvarin

Darnel Linel – Vassal de Renfaël

Alucius Al Hestian – poète, ami d'Alornis et Vaelin, fils de Lakrhil

Lakrhil Al Hestian – père d'Alucius, Seigneur de Guerre de Darnel

Elera Al Mendah – Aspect du Cinquième Ordre

Dendrish Hendrahl – Aspect du Troisième Ordre

Benril Lernial – artiste réputé et frère du Troisième Ordre

Mirvek Korvin – commandant de la garnison volarienne

Vingt-Sept – Kuritaï, garde du corps d'Alucius

Cresia – sœur du Septième Ordre

Inehla – sœur du Septième Ordre

Rhelkin – frère du Septième Ordre

Frontière renfaëline

Frentis – frère du Sixième Ordre, ami de Vaelin, connu sous le nom du Frère Rouge

Davoka – guerrière du clan de la Rivière Noire, Servante de la Montagne, amie de Lyrna, membre de la compagnie du Frère Rouge

Sollis – maître d'escrime et Frère Commandant du Sixième Ordre

Rensial – maître de l'écurie et frère du Sixième Ordre

Hughlin Banders – chevalier et baron de Renfaël

Ulice – fille illégitime de Banders

Arendil – fils d’Ulice et Darnel, héritier du Fief de Renfaël, membre de la compagnie du Frère Rouge

Ermund Lewen – chevalier et premier écuyer de Banders

Malard – ancien brigand, membre de la compagnie du Frère Rouge

Illian Al Jervin – esclave échappée et membre de la compagnie du Frère Rouge

Trente-Quatre – ancien esclave numéroté et bourreau, membre de la compagnie du Frère Rouge

Ivern – frère du Sixième Ordre, en poste à la passe Skellane

Massacreur – cerbère de la Foi et ami de Frentis

Croc-Noir – cerbère de la Foi et ami d’Illian

Autres

Ours Sage – chaman du peuple des Ours

Kiral – chasseresse lonake du clan de la Rivière Noire et sœur de Davoka

Alturk – Tahlessa lonak du clan des Faucons Gris

Verniers Alishe Someren – Chroniqueur Impérial à la cour de l’Empereur Aluran

Fornella Av Entril Av Tokrev – prisonnière volarienne, sœur d’Arklev Entril

Belorath – capitaine meldénéen du *Sabre-des-Mers*

Lekran – guerrier des Rotha, plus tard membre de la compagnie du Frère Rouge

L’EMPIRE ALPIRAN

Aluran Maxtor Selsus – Empereur

Emeren Nasur Ailers – anciennement pupille de l’Empereur

Iveles Maxtor Seliesen – fils d’Emeren

Neliesen Nester Hevren – capitaine de la Garde Impériale

Merulin Nester Velsus – Procureur Impérial

Horon Nester Evren – Haut Commandant des Forces Impériales

Raulen – geôlier de la prison du palais

L’EMPIRE VOLARIEN

Arklev Entril – membre du Conseil volarien

Lorvek Irlav – membre du Conseil volarien

Varulek Tovrin – maître de la grande arène volarienne et contremaître des Garisaï

Lieza – esclave

Hirkran de la Hache Rouge – champion de la tribu montagnarde
Othra

LA BANQUISE

Tueur de Baleines – chef du peuple des Loups, époux de Plein-d'Ailes

Plein-d'Ailes – chamane du peuple des Loups, épouse de Tueur de Baleines

Astorek Anvir, dit « Long Couteau » – Chaman du peuple des Loups, fils adoptif de Tueur de Baleines et Plein-d'Ailes

REMERCIEMENTS

Merci une fois encore à mon extraordinaire éditrice chez Ace, Susan Allison, pour avoir donné le coup d'envoi à cette aventure il y a trois ans, par le biais d'un email envoyé à un Britannique inconnu qui n'avait vendu que quelques exemplaires de son roman de Fantasy édité à compte d'auteur. Je tiens également à exprimer toute ma reconnaissance à James Long, mon éditeur britannique, pour son soutien et son implication dans ce projet. Pour finir, un vibrant merci à ma seconde paire d'yeux, qui en aura vu des vertes et des pas mûres : Paul Field.

Diplômé en histoire, **Anthony Ryan** a travaillé comme chercheur à Londres avant de se consacrer à l'écriture, grâce au succès immédiat de *Blood Song*, une épopée flamboyante et lyrique, dont voici le dénouement.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Blood Song :

1. *La Voix du sang*
2. *Le Seigneur de la Tour*
3. *La Reine de Feu*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Queen of Fire*

Copyright © 2015 by Anthony Ryan

Tous droits réservés, y compris les droits de reproduction partielle ou totale.

Publié avec l'accord de The Berkley Publishing Group, une marque de Penguin (USA) Inc.

© Bragelonne 2016, pour la présente traduction

Illustration de couverture : Didier Graffet

Cartes :

Carte principale : d'après l'illustration originale de Steve Karp, sur une idée d'Anthony Ryan

Autres cartes :

d'après l'illustration originale d'Anthony Ryan

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-2517-8

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr